This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

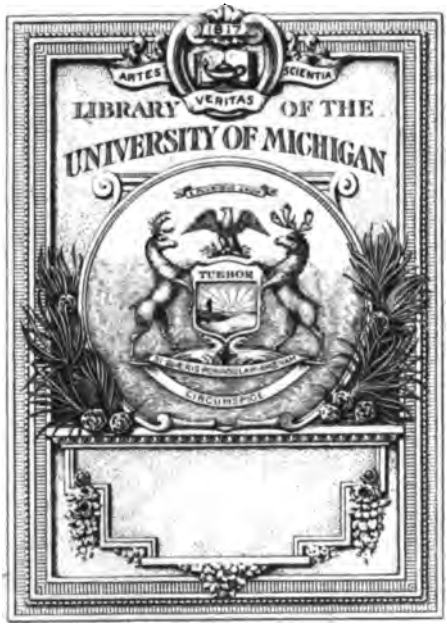
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Michigan

L
26
.R45

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

Sixième Année — Deuxième Série

(*Mars 1898 — Juillet 1898*)

REVUE DES COURS
ET
CONFÉRENCES

Paraissant le jeudi de chaque semaine, pendant la durée des Cours et Conférences (de Novembre à Juillet).

En une brochure de 48 pages de texte in-8° carré, sous couv. imprimée.

ABONNEMENT, un an { France : **20 fr.**, payables **10 francs** comptant et le surplus par **5** francs les *15 février* et *15 mai 1898*.
Etranger. . . . . **23 fr.**

LE NUMÉRO : **60** centimes

Après *cinq années* d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très *estimée* **Revue des Cours et Conférences** : — *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons chaque année à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque faculté, *lettres*, *philosophie*, *histoire*, *géographie*, *littérature étrangère*, *histoire de l'art* et *du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons même pas à passer la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à *bon marché* : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; — toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la **Revue des Cours et Conférences** est *indispensable* : — indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Facultés et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de *plans* de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relation intellectuelle avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la **Revue des Cours et Conférences**, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la **Revue des Cours et Conférences** publiera, cette année, les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus alléchants. Nous donnerons, en outre, les cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Gaston Boissier, Emile Boutroux, Alfred Croiset, Gustave Larroumet, Emile Faguet, Jules Martha, Paul Guiraud, A. Beljame, Charles Seignobos, Gaston Deschamps, Charles Dejob, etc., etc (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs) Enfin, chaque semaine, nous publierons des comptes rendus des thèses soutenues en Sorbonne, des ouvrages les plus intéressants récemment parus, et une série très complète de sujets de devoirs, de plans de dissertations, de leçons orales, pour les candidats aux divers examens.

SIXIÈME ANNÉE. — DEUXIÈME SÉRIE.

Comp. Sets
Smith
1-19-37
38454

Année Scolaire 1897-1898

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAIT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : **N. FILOZ**

LA REVUE PUBLIE CETTE ANNÉE :

LITTÉRATURE FRANÇAISE.	Cours de MM. Emile Faguet, Gustave Larroumet, Gaston Deschamps ; leçons de MM. Dejob, Gustave Allais, Henri Hauser, A. Gasté, Maurice Souriau, Emmanuel des Essarts.
LITTÉRATURE LATINE. . .	Cours de MM. Gaston Boissier, Jules Martha ; leçons de MM. Georges Lafaye, G. Michaut.
LITTÉRATURE GRECQUE. .	Cours de M. Alfred Croiset.
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.	Cours de MM. A. Beljame, Henri Lichtenberger.
PHILOSOPHIE.	Cours de MM. Emile Boutroux, Georges Dwelshauvers ; leçons de MM. René Berthelot, Paulin Malapert.
HISTOIRE.	Cours de M. Charles Seignobos ; leçons de MM. Paul Guiraud, Desdevizes du Dézert, Henri Hauser.
CONFÉRENCES DE L'ODÉON.	Mme Jane Dieulafoy; MM. Jules Lemaître, Francisque Sarcey, N.-M. Bernardin, Eugène Lintilhac, Henri Chantavoine.

SOUTENANCES DE THÈSES. — PROGRAMMES. — BIBLIOGRAPHIE. — SUJETS DE DEVOIRS ET DE COMPOSITIONS. — PLANS DE DISSERTATIONS ET DE LEÇONS.

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie
15, RUE DE CLUNY, 15
1898

Tout droit de reproduction réservé

SIXIÈME ANNÉE. (2e Série). N° 18 17 MARS 1898.

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La révolte des légions de Germanie

Cours de M. GASTON BOISSIER,

de l'Académie française.

Les *Histoires* de Tacite contiennent peu de récits aussi dramatiques et aussi passionnants que celui de la mort de Galba et de Pison (Liv. I, — chap. XL-XLV). En quelques jours, tout, à Rome, parut changé : « Vous eussiez cru qu'il existait un autre Sénat, un autre peuple ». Othon profita de ces scènes criminelles, dont il avait été le principal acteur. Il pouvait compter d'abord sur le dévouement absolu des prétoriens, dont l'enthousiasme touchait au délire. Le peuple lui-même prodiguait au nouvel empereur des marques de sympathie et d'adoration craintive. C'était, dans cette foule exaltée, menaçante, un immense besoin de s'humilier devant le maître qu'on s'était donné ; tous ces courtisans improvisés s'ingéniaient déjà pour lui plaire, on rivalisait autour de lui de zèle hypocrite et bruyant ; il ne leur suffisait pas d'embrasser dévotement sa main, chacun aurait voulu, comme gage de sa fidélité, lui apporter la tête d'un des derniers partisans de Galba. Lui-même, comprenant que ces crimes inutiles pourraient provoquer un carnage général dans toute la ville, était obligé de calmer leur ardeur et de modérer leurs passions. Mais cette modération apparente lui conciliait encore la sympathie de ceux qui auraient pu craindre des représailles. « Avait-il oublié les offenses, ou différait-il de punir ? La brièveté de son règne n'a pas permis de le savoir. »

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas à la gloire militaire qu'Othon devait l'extrême popularité dont il jouissait, mais seulement à ses qualités brillantes d'esprit agréable et distingué, à ses succès de jeune homme à la mode, reçu dans la meilleure société de Rome. Son père avait été consul, et sa famille, sans occuper les premiers rangs de l'aristocratie romaine, portait cependant un nom célèbre et honoré. Remarqué par Néron, qui aimait à s'entourer de la jeunesse élégante du temps, il était devenu rapidement son favori. Il devait surtout cette heureuse fortune à l'histoire scandaleuse de ses relations avec Poppée, qui avaient abouti au second mariage de Néron. Tacite nous a laissé de ces relations deux récits un peu différents. Le premier, le moins vraisemblable, se trouve au début du premier livre des *Histoires* (ch. XIII) ; d'après ce récit, Poppée, célèbre pour sa beauté, avait d'abord épousé un riche chevalier romain, Crispinus. Mais Néron en était tombé amoureux ; pour lui plaire, elle divorça et devint sa maîtresse. N'osant pas cependant l'amener à la cour, il avait obtenu d'Othon qu'il la reçût chez lui, et même, pour éviter tout scandale, qu'il contractât avec elle un mariage fictif. A son tour, Othon en tomba amoureux, et Néron, s'en étant aperçu, l'exila loin de Rome, avec le titre de gouverneur de la Lusitanie (Portugal). Peu à peu, Poppée réussit à remplacer Octavie.

Mais les *Annales* nous présentent de ces relations un récit plus vraisemblable. Il est visible qu'ici l'auteur a disposé de documents nouveaux. Il nous raconte que Poppée avait épousé d'abord Crispinus, et qu'Othon, l'ayant remarquée chez lui, avait réussi à obtenir le divorce pour l'épouser. Mais il parla d'elle à Néron en des termes si flatteurs, que Néron voulut la voir et ne tarda pas à l'aimer. C'est alors qu'il fut envoyé en Lusitanie. Cette seconde version est sans doute la version exacte : car on ne saurait admettre que Néron, dont la méchanceté et la jalousie sont restées célèbres, n'ait pas hésité à confier à Othon une femme qu'il aimait. On peut même s'étonner qu'il n'ait pas songé à se débarrasser de son rival gênant, en lui donnant l'ordre de se tuer. Il se contenta, pour satisfaire sa jalousie terrible, d'exiger la mort d'un enfant que Poppée avait eu de son premier mariage.

Quant à Othon, contre toute attente, il s'était fait remarquer en Lusitanie par l'habileté et la sagesse de son administration. Il arrivait souvent que les grands personnages qui, à Rome, ne craignaient pas de se livrer à toutes sortes d'excès, retrouvaient brusquement, au contact des populations provinciales, après quelques mois d'exil, ce fond de probité et de sérieux que l'éducation romaine imprimait aux caractères. Othon s'était déclaré pour

Galba et, espérant être adopté par lui, il l'avait accompagné à Rome. Mais, lorsque Galba adopta Pison, il souleva les prétoriens et le fit assassiner.

Sa situation fut d'abord difficile. Dévoué à la mémoire de Néron, il avait fait relever dans tout l'empire les statues de Poppée, et le peuple, craignant de voir recommencer un règne resté odieux, lui avait donné le surnom d'Otho Nero. Mais sa générosité dissipa toutes les inquiétudes. Dans le discours qu'il tint pour inaugurer son avènement à la dignité impériale, et où il exposait très habilement les raisons de sa conduite, il se félicitait surtout de sa présence à Rome ; et, en effet, étant à Rome, il avait pour lui le Sénat et le peuple romain, et, aux yeux des étrangers et des provinciaux, le sénat et le peuple avaient conservé tout leur prestige. Aussi sa politique consista-t-elle d'abord à les flatter pour gouverner avec eux. Il n'avait pas trop de leur appui pour venir à bout du soulèvement qui se préparait. Le jour même où il avait pris possession de l'empire, le bruit que les légions de Germanie avaient nommé Vitellius, s'était répandu à Rome. Le lendemain, il fallait commencer les préparatifs de guerre.

Quelles sont les origines de cette guerre ?

Il est nécessaire de revenir un peu sur le passé, pour savoir dans quelle situation se trouvaient alors les armées provinciales. Jusqu'à l'époque d'Auguste, l'armée romaine n'était pas permanente. Lorsqu'une guerre éclatait, on levait des troupes, les citoyens enrôlés partaient, et, la guerre finie, les troupes étaient congédiées. Par conséquent, le service ne durait qu'autant que durait la guerre. En réalité l'armée, c'était le peuple romain, et on était citoyen parce qu'on était soldat. C'est ainsi que la loi de Servius ne comptait comme citoyens que ceux qui portaient les armes ; de 17 à 46 ans, on faisait partie de l'armée active, et, à 46 ans, on passait dans la défense de la ville, qui correspondait à notre réserve. On était libéré de tout service à 60 ans. C'est pourquoi on ne votait que lorsqu'on était soldat ; après 60 ans, on ne votait plus, parce qu'on n'était plus apte à servir l'Etat. Les élections avaient lieu au Champ de Mars. On ne pouvait s'y rendre qu'en passant sur des *pontes*, passages très étroits où les citoyens étaient obligés de se suivre un à un, afin de pouvoir être reconnus ; et lorsqu'il se présentait, pour passer, un homme âgé de plus de soixante ans, on le précipitait du haut du pont ; d'où le nom de *depontani* donné à tous ceux qui ne comptaient plus au nombre des citoyens actifs. Ainsi, jusqu'à Auguste, il n'y avait ni armée permanente ni soldats de métier ; il est probable qu'on choisissait de préférence, pour commander les troupes, ceux qui s'étaient

signalés par leurs exploits dans les expéditions précédentes. Mais il n'existait sur ce point aucune loi formelle.

Le mode de recrutement et le caractère général de l'armée romaine changèrent avec Auguste, qui institua l'armée permanente et le principe du service permanent, fourni par tous. On entrait dans l'armée à 17 ans ; et la durée du service variait de vingt à vingt-quatre ans environ. Mais, en réalité, on n'en sortait que très tard. Lorsque le temps réglementaire du service dû par chacun était expiré, on servait quelques années encore comme *veteranus;* il y avait des compagnies entières de vétérans (*vexilla veteranorum*) ; puis, parmi les vétérans libérés, les uns recevaient des terres sur la frontière de l'empire et devenaient alors des colons militaires ; les autres, recevant seulement une petite pension, allaient s'établir dans les cités municipales, où ils obtenaient souvent des places de magistrats.

Les légions, dont la durée était autrefois variable, devinrent fixes, et chacune reçut un numéro d'ordre. Mais cette désignation ne suffisait pas : les légions tiraient, en effet, leur origine d'un grand nombre d'armées différentes, comme celles d'Antoine et de Crassus, qui avaient été réunies et incorporées à celle d'Auguste; plusieurs tenaient à conserver leurs numéros et on les leur avait laissés. Aussi avait-on pris l'habitude d'attribuer en outre à chaque légion un surnom spécial. En Afrique, par exemple, campait la *tertia legio Augusta.* Peu à peu ces réformes avaient amené la naissance, au sein de l'armée romaine, d'un esprit nouveau, l'esprit de corps, qui remplaça l'esprit civique ou national : on eut désormais la fierté de la légion à laquelle on appartenait. L'armée tira son unité du dévouement collectif au drapeau, et comme ce drapeau portait, avec le nom de la légion, les images représentant l'empereur, le chef de l'armée romaine, le culte de l'empereur devint très vif dans les légions et prit un caractère presque religieux. En même temps, la guerre devint un métier : l'avancement, qui n'existait pas au temps de la république romaine, fut créé en principe. Il ne faudrait surtout pas exagérer la portée de ce fait. En réalité, l'armée romaine est toujours restée une armée essentiellement aristocratique, et l'avancement régulier, pour le simple soldat, n'a jamais dépassé le grade de centurion primipilaire (équivalent à notre grade de chef de bataillon). On donnait les autres places aux grands seigneurs, aux aristocrates qui n'étaient pas passés par les rangs inférieurs de la hiérarchie militaire. Il y avait très peu de soldats de fortune.

A la naissance de l'esprit de corps, se rattache une autre réforme, dont les conséquences furent plus graves encore. Auguste

avait décidé que les troupes, au lieu d'être placées dans les villes, seraient désormais échelonnées sur les frontières de l'empire. Les nouveaux camps, devenus fixes, prirent alors une telle importance qu'autour d'eux se fondèrent des villes considérables, dont la plupart eurent pour origine les simples cabanes (*canabæ*) des fournisseurs, des marchands de vins et de comestibles. Telle est l'origine de la ville espagnole de Léon, qui s'était d'abord appelée *Legio*. Il faut bien dire aussi que la présence des armées attirait aux frontières beaucoup de femmes, avec lesquelles les soldats prenaient l'habitude de vivre pendant leur période de service et qu'ils épousaient ensuite, lorsqu'ils rentraient dans la vie civile. Quant aux enfants qui naissaient de ces unions, la loi romaine ne les a jamais traités comme des enfants naturels ; elle admettait que le soldat pouvait contracter une sorte de mariage (*quasi connubium*), légalement valable. Tous ces avantages expliquent le développement rapide que prirent les bourgades fondées ainsi autour des cantonnements de frontière. A partir du règne de Maxime Sévère, les troupes ne vécurent plus dans les camps, mais seulement dans les villes, et il se forme aussitôt une véritable classe militaire, où l'on est soldat de père en fils. Puis la tradition s'établit de recruter exclusivement les légions dans le pays qu'elles occupent; les recrutements deviennent provinciaux et régionnaires. C'est dans le nord de l'Afrique que le nouveau système fut d'abord appliqué. On a découvert récemment dans le camp de Lambèse les listes des soldats qui avaient élevé des monuments à leurs officiers ou à la discipline militaire; ces listes nous donnent leurs noms et leurs pays d'origine; or les dernières ne mentionnent plus que des Africains.

Remarquons, d'autre part, que l'armée étant devenue permanente, il est impossible d'imposer le service militaire à tous les citoyens. L'idée de la nécessité du service, dû également par tous, n'a pas tardé à disparaître. On se contente désormais de volontaires (*voluntarii*), et les troupes seront composées surtout de soldats de métier. On fera encore des levées générales et nationales dans les circonstances difficiles ; mais, en temps ordinaire, l'enrôlement dans les légions est laissé à la libre initiative des citoyens. Il en résulte que peu à peu les populations provinciales et urbaines se désintéressent de la guerre, et que l'activité et la vie se transportent au sein des armées établies le long des frontières. Dès lors, l'histoire romaine ne nous présente plus une seule tentative de révolte qui n'ait une origine militaire : ce sont les armées qui deviennent l'occasion ou la raison de toutes les révolutions qui s'accomplissent dans l'empire. Aussi les empereurs, compre-

nant que les légions constituent la force réelle de l'Etat et comme la base de leur pouvoir, se mettent à flatter les légions ; les soldats deviennent de véritables personnages, avec lesquels l'autorité civile est obligée désormais de compter. La discipline souffrit beaucoup de cet excès d'indulgence.

Il y a même lieu de s'étonner que l'armée ait, en somme, usé si modérément de sa puissance. Sans doute la mort d'Auguste fut suivie d'une grave tentative de soulèvement militaire, et il fallut, pour la réprimer, l'habile énergie de Tibère. Une autre révolte éclata après la mort de Néron, et elle eût peut-être triomphé, sans l'intervention de Vespasien. Mais ces périodes de révolution militaire sont, en définitive, des périodes exceptionnelles dans l'histoire de l'empire romain. Les empereurs ont toujours réussi à conserver à leur pouvoir un caractère essentiellement civil. Mais ce qui était plus inquiétant, c'était le relâchement très marqué de la discipline dans les légions; les soldats, ayant conscience de leur liberté et de leur puissance, obéissaient ou n'obéissaient pas à leurs chefs et se livraient à toutes sortes de désordres que les prescriptions militaires étaient impuissantes à réprimer. Les règlements étaient sans doute d'une impitoyable rigueur; beaucoup de fautes avaient pour sanction la peine de mort. Mais il n'en est pas moins vrai que les soldats attendaient et savaient qu'ils avaient le droit d'attendre de leurs chefs certains ménagements et certaines immunités. Le général avait l'habitude de haranguer ses troupes, il les entraînait souvent par la persuasion, il les consultait dans les moments difficiles. Le pouvoir impérial n'avait même pas osé toucher aux abus les plus manifestes et les plus injustes. On sait que le centurion, qui exigeait de ses soldats un grand nombre de prestations, leur permettait de s'en racheter moyennant une certaine somme d'argent (*vacatio*) ; et, comme c'était là un de ses meilleurs revenus, il multipliait à dessein les gardes et les corvées ; les soldats payaient toujours, et la plupart se ruinaient. Il eût été facile de faire disparaître cet abus. Mais les empereurs, craignant de déplaire aux centurions, s'ils supprimaient purement et simplement la *vacatio*, se contentèrent de la remplacer par une indemnité qui s'ajoutait à la solde réglementaire des officiers.

Voilà ce qu'étaient devenus, après le règne d'Auguste, l'esprit militaire et la discipline des armées provinciales. D'une part, depuis que les troupes se recrutaient sur le territoire même où elles étaient établies, l'esprit de corps s'était substitué à l'esprit national et avait fait des légions autant de petites nationalités distinctes, que séparaient des rivalités de race. D'autre part, nous

avons vu à quel état d'indiscipline grave avaient abouti les complaisances intéressées des empereurs pour les soldats. Ces deux faits sont caractéristiques ; la révolte des légions de Germanie n'a pas d'autres causes.

A. D.

Xénophon et la démocratie athénienne.

Cours de M. ALFRED CROISET

Professeur à l'Université de Paris.

Après Socrate et Platon, nous arrivons à deux autres socratiques, qui ne sont, à vrai dire, que des demi-philosophes, Xénophon et Socrate, et nous avons à les interroger sur ce qu'ils ont vu et pensé de la démocratie athénienne de leur temps. Nous nous occuperons d'abord de Xénophon, c'est un demi-socratique : il a senti l'influence de Socrate, il a été le disciple, sinon de sa pensée, du moins de sa manière de vivre, de ses doctrines morales ; c'est un historien, un homme d'action autant et plus qu'un philosophe ; quelques-uns des traits du philosophe lui font même entièrement défaut. Nous examinerons d'abord ses écrits historiques, et nous commencerons par les *Helléniques*, ouvrage dans lequel Xénophon raconte les événements qui se sont produits depuis l'année 411 jusqu'à l'année 362, date de la bataille de Mantinée. Il semble que nous devions y trouver une foule de renseignements intéressants ; mais il faut beaucoup en rabattre ; les *Helléniques* nous apprennent beaucoup moins qu'on ne pourrait le croire *à priori*, et de plus il faut user de grandes précautions lorsqu'on veut s'en servir. C'est dire qu'il faut, avant tout, rappeler ce que fut l'homme qui les écrivit et à qui nous allons avoir affaire.

Xénophon est surtout un homme d'action, beaucoup plus qu'un intellectuel ; il aime la guerre, la chasse, la vie rurale, à la fois active et pratique ; ces préoccupations trouvent plus de place chez lui que les méditations spéculatives. Mais il faut ajouter aussitôt que c'est un homme d'action d'une espèce particulière ; il est doué de qualités de réflexion et d'analyse qui lui donnent une physionomie propre ; il n'obéit pas à des impulsions soudaines,

il réfléchit sur tout ce qu'il fait ; ne prend de résolutions que sur des raisons précises, après avoir analysé tous les motifs qu'il a d'agir. Il est donc analytique, réfléchi, essentiellement didactique, voilà le fond de sa nature. Quant à ses idées, elles sont également simples et frappantes. Ces idées qui déterminent ses actes ou ses jugements peuvent se ramener à ceci : ce qu'il aime en tout, c'est l'ordre, un ordre pas toujours très profond, souvent un peu superficiel, mais enfin un bel ordre, des idées bien claires et bien nettes, une armée bien rangée en bataille, une administration rurale où tout est réglé à souhait, où règne parmi les esclaves une parfaite discipline. Cette belle ordonnance est ce qui l'enchante ; dans la vie pratique comme dans la spéculation, c'est cela qu'il cherche : tel est le fond de sa nature et de sa pensée. Ces dispositions naturelles se sont développées sous l'influence de certaines circonstances que nous pouvons apprécier ; nous nous bornerons à en considérer trois ou quatre tout au plus.

Et d'abord quelle est l'origine de Xénophon ? Il est probablement de race aristocratique, bien qu'on ne le sache pas positivement ; en tout cas, il appartenait à une famille riche, vivant à la campagne, loin de la place publique, où il n'y avait plus aucun rôle à remplir pour l'aristocratie modérée ; à moins d'entrer dans les hétairies, de se mêler aux factions qui se partageaient la cité, un aristocrate modéré n'avait rien à faire à Athènes. Les gens d'opinions moyennes se retiraient donc volontairement dans les dèmes ruraux, et il est probable que Xénophon appartenait à une famille de ce genre. Ce qui le fait croire, c'est d'abord son goût profond de la campagne et aussi son style, sa langue, qui n'est pas tout à fait celle de son temps. On a voulu attribuer cela aux voyages dans lesquels Xénophon passa une partie de sa vie ; mais il y a une difficulté. Si ses voyages avaient donné cette couleur à son style, cette couleur serait tout autre qu'elle n'est. Xénophon a vécu surtout en pays dorien, chez les Lacédémoniens, dans le Péloponèse ; on devrait donc trouver chez lui des dorismes ; or, c'est autre chose qu'on y remarque : ses particularités sont plutôt des ionismes, des formes de l'atticisme le plus ancien, tel qu'il était au sixième et au début du cinquième siècle. Or, où ces formes se sont-elles surtout conservées ? C'est évidemment dans les dèmes ruraux où les vieilles façons de parler persistent le plus longtemps. Si donc Xénophon ne semble pas être, dans son style, le contemporain des hommes de son temps, c'est la conséquence de son éducation première à la campagne.

S'il n'a jamais pu parvenir à se débarrasser de ces restes de rusticité, c'est qu'il a très peu vécu à Athènes. En effet, après cette

première circonstance de sa naissance dans une famille de l'aristocratie rurale, vient la série de ses occupations militaires qui agissent sur lui dans le même sens. Xénophon aime la guerre ; la politique au contraire a peu de charmes pour lui : il trouve que les discussions du Pnyx ne sont pas conduites comme elles devraient l'être ; la parole est aux violents et non aux esprits sages et réfléchis ; son énergie, sa vigueur native lui font préférer la guerre : aussi s'engage-t-il, malgré les avis de Socrate, dans l'expédition des Dix Mille ; il fait brillamment la campagne, rentre à Athènes et, deux ans après son retour, s'en va de nouveau en Asie-Mineure rejoindre le roi de Sparte, Agésilas, qui faisait la guerre à un satrape du grand roi (394). Voilà donc six ou sept ans de sa vie qui sont occupés par les guerres, se passent au milieu des camps ; il y prit l'habitude de la discipline, le sentiment de la nécessité d'une organisation, toutes choses qui développèrent les dispositions qu'il tenait de sa naissance.

Exilé d'Athènes, où il ne rentra que fort tard, à la fin de sa vie, il se retire à Scillonte dans le Péloponèse. Il y jouit d'un vaste domaine que lui ont donné ses amis, les Lacédémoniens ; il y est fort heureux, il y chasse avec ses fils, il y exerce cette large hospitalité qu'il aime. Cette vie nouvelle lui met sous les yeux la nécessité d'un ordre bien entendu pour faire marcher une grande exploitation et en assurer le succès. Voilà donc une série de faits qui ont dû agir dans le même sens que les dispositions naturelles indiquées plus haut. Ajoutez à cela l'influence de l'éducation intellectuelle qu'il avait reçue auprès de Socrate et de Prodicus. Il fut l'élève du premier, c'est incontestable : il le fait assez clairement savoir lui-même. Une tradition le représente comme ayant assisté aux leçons de Prodicus, ce qui n'a rien que de très vraisemblable. C'est en effet à Prodicus que Socrate renvoyait ceux de ses disciples qui ne lui paraissaient pas suffisamment philosophes. Xénophon ne nous dit pas que Socrate l'ait jugé tel ; mais on est fortement tenté de le croire. Socrate a pu s'apercevoir assez vite que Xenophon n'avait pas l'envergure d'esprit de Platon, et, après avoir pris plaisir à disserter avec lui sur quelques points de morale, il a dû être heureux de l'envoyer à autre école parfaire son éducation.

Xénophon s'est ainsi formé, et son idéal politique est ce qu'il devait être, étant données ces circonstances. Pour lui, l'idéal d'une cité bien organisée, c'est une cité qui ressemble à une armée bien commandée, à une maison bien gouvernée, où l'autorité du maître se fait sentir non par la violence, mais par la discussion, et en cela il est tout à fait socratique. Ce socratisme, il le porte jusque dans

son action militaire. C'est en effet dans l'*Anabase* un trait frappant que la place qu'y occupent les discours. On voit quel général était Xénophon. Il a une grande autorité, une extrême influence, et cette influence, cette autorité s'expliquent par les appels constants qu'il adresse à la raison de ses subordonnés. Il est convaincu que, pour mener les soldats même les plus grossiers, il faut toujours des qualités socratiques par excellence, le don de la dialectique, avoir raison et savoir faire comprendre qu'on a raison, expliquer ce qu'on veut et amener les hommes à collaborer de leur plein gré avec la volonté du chef. Telle est sa théorie constante aussi bien que sa pratique. La véritable obéissance est celle que l'on obtient par l'autorité de la raison, en communiquant cette raison à ceux dont on prétend se faire obéir. Cet idéal qu'il trouve en partie réalisé à l'armée, il le cherche dans la cité. Ce qu'il voudrait, c'est une cité bien disciplinée, pareille en quelque sorte à sa maison de Scillonte, où les esclaves sont traités comme des hommes, sont admis à s'expliquer à eux-mêmes les raisons des ordres qu'ils exécutent et celles de la manière dont ils les exécutent. Donc, ce que veut partout Xénophon, c'est l'appel à la raison, à l'autorité de la raison, mais d'une raison qui soit celle d'un maître.

Cet idéal, il est à peine besoin de le dire, n'est pas conforme à celui de la démocratie athénienne. Le spectacle qu'offre la maison de Scillonte ne rappelle en rien celui d'Athènes. Aussi Xénophon le juge-t-il sévèrement. On a déjà cité quelques passages des *Mémorables* pour y trouver la pensée de Socrate ; c'est aussi et bien plus encore l'expression de celle de Xénophon. Pour lui, la démocratie assemblée à Athènes se compose d'une foule d'individus ignorants, de gens qui sans doute ont une certaine habileté pratique dans le métier à l'aide duquel ils gagnent leur vie, mais qui s'imaginent à tort savoir les choses qui concernent l'intérêt public (*Mémor.*, III, 5). Xénophon juge donc sévèrement la démocratie, et cela à un double point de vue : 1° en chef qui n'estime que l'ordre ; 2° avec le dédain du savant qui a réfléchi sur les idées, qui a reconnu la difficulté des divers problèmes qui se posent, pour les esprits turbulents qui tranchent les questions à l'aventure ; il déteste par-dessus tout les démagogues ; le chef idéal à ses yeux, c'est, par exemple, un Cyrus, un Agésilas, un Hiéron, tyran de Syracuse, des personnages qui possèdent ces qualités d'action, d'autorité personnelle, qu'il prise si fort, qui ont le don d'expliquer leurs volontés et de les faire accepter à ceux qui doivent obéir.

Ces idées politiques suffisaient à éloigner Xénophon de la démocratie contemporaine. Il y a de plus une circonstance de sa vie qui

ne devait pas l'en rapprocher, tant s'en faut : c'est son exil, en 394, exil qui a eu sur la suite de sa vie une influence considérable. Il fut prononcé contre lui comme il venait de partir pour rejoindre Agésilas en lutte contre Pharnabaze. Athènes était alors plutôt amie du grand roi, dont elle attendait de l'aide et des subsides, et elle était mal disposée pour les Lacédémoniens qui l'avaient vaincue. Xénophon, attiré par son amour de l'action et aussi par son amitié pour Agésilas, part en Asie. Un de ses ennemis vient à l'apprendre et en profite pour obtenir contre lui un décret d'exil. Il rentre donc à Sparte juste au moment où Athéniens et Thébains s'unissaient pour l'attaquer ; il assiste même en témoin à la bataille de Chéronée. Il ne pouvait retourner à Athènes ; on lui donne Scillonte. Il ne semble pas qu'il ait été très touché de cet exil ; il en parle à plusieurs reprises, il y fait allusion : nulle part on ne trouve dans ces passages la moindre trace d'émotion ou d'animosité. C'est le même ton que chez Thucydide, lorsqu'il raconte son bannissement après l'échec qu'il avait subi sur les côtes de Thrace. Cela s'explique par les habitudes de la vie politique dans les cités grecques : ces sortes d'exils y étaient fréquents. On voit que, dans chaque ville, il y a toujours deux partis, un parti vainqueur et un parti d'exilés. Ceux-ci accompagnent les armées ennemies et viennent avec elles mettre le siège devant leur patrie. Chaque parti est tour à tour victorieux ou proscrit. Quant à ce qui est de se joindre aux ennemis de sa ville natale, c'est, au ve et au ive siècle, une conduite généralement admise. Il est donc naturel que Xénophon, comme Thucydide, ne soit pas autrement ému de cette peine. C'était une chose presque douce en comparaison du sort auquel on s'exposait en entrant dans les luttes politiques. Elles étaient très violentes, surtout dans les cités autres qu'Athènes ; elles se terminaient souvent par des condamnations à mort, quelquefois même par des massacres ; l'exil était donc relativement une peine légère, et Xénophon en prend aisément son parti. Cependant cela ne le rend pas plus tendre à l'égard de la démocratie athénienne. C'est surtout aux démagogues qu'il en veut, et c'est ce qui ressort d'un passage des *Helléniques* (V, 2, 7), où il raconte la destruction de Mantinée par les Spartiates. Cette ville, située dans le voisinage de Lacédémone, lui portait ombrage, était pour elle une continuelle menace. C'était une cause suffisante pour décider sa perte. On la détruisit en la divisant en quatre bourgades, en la supprimant comme centre politique et religieux ; on renversa les murailles et on dispersa les habitants. C'était une peine des plus cruelles ; Xénophon en parle avec une sérénité, avec des remarques surprenantes. Les Mantinéens furent vivement affectés, et de ce jour

ils conçurent contre Sparte une haine que les Thébains surent exploiter dans la suite. Xénophon dit simplement « qu'après avoir été chagrinés d'abattre les maisons qu'ils possédaient, et d'en élever de nouvelles, ils finirent par se réjouir de ce qui s'était passé, en voyant que ceux qui avaient du bien demeuraient plus près de leurs terres autour des bourgs, qu'ils étaient en aristocratie et se trouvaient enfin délivrés des démagogues ». Ainsi, cette destruction de Mantinée, qui causa en Grèce une si vive émotion, n'en a produit qu'une assez faible sur l'esprit de Xénophon.

Nous avons donc affaire avec lui à un ennemi incontestable de la démocratie athénienne, et il faudra nous tenir en garde contre ses jugements. Cependant, comme c'est un ennemi réfléchi, clairvoyant, qui expose ses raisons avec netteté, tout en nous méfiant de ses impressions, nous ferons bien de le consulter, et peut-être trouverons-nous, chez lui, des indications qui nous feront mieux comprendre la démocratie athénienne. Et, en effet, il y en a d'abord dans les *Helléniques* : mais elles sont plus rares qu'on ne le voudrait et qu'on ne l'aurait cru à première vue. Il y a dans cette histoire peu de choses se rapportant à la politique; Xénophon se préoccupe avant tout du côté militaire et technique de la guerre ; il s'intéresse bien davantage au plan de la bataille de Chéronée qu'à toutes les discussions de l'agora. En cela, il suit Thucydide, qui fait une histoire moins politique que militaire ; mais Thucydide avait le coup d'œil trop pénétrant pour négliger tout à fait les affaires publiques ; il n'a pu s'empêcher de nous faire connaître le caractère et les idées des hommes qui jouèrent un rôle dans les événements qu'il raconte. Chez Xénophon tout cela est beaucoup plus superficiellement indiqué. Cependant il y a dans les *Helléniques* deux ou trois passages du plus haut intérêt pour l'intelligence de la démocratie athénienne, et d'un intérêt d'autant plus grand que cet ennemi de la démocratie athénienne et des démagogues rend justice, malgré tout, d'une manière vive et touchante à certaines des grandes qualités de cette démocratie. Voyez, par exemple, le très beau récit de la discussion qui s'engage au sujet du sort des généraux vainqueurs aux Arginuses et qui ont commis la faute de ne pas relever les morts après le combat (*Hell.*, I, 7). Avec le gros de la flotte, ils avaient poursuivi l'ennemi pour mettre à profit toute leur victoire ; mais ils avaient laissé derrière eux Théramène et un autre de ses collègues pour s'occuper des blessés et des morts. Lorsque, après la campagne, ils revinrent à Athènes et rendirent compte de leur mandat, ils furent accusés par Théramène et son compagnon d'avoir négligé

les soins à donner aux blessés et les devoirs à rendre aux morts. Ils auraient pu rejeter l'accusation sur leurs subordonnés qui avaient négligé leurs ordres ; ils ne le firent pas : ils cherchèrent à se justifier par la nécessité où la tempête les avait mis de chercher en hâte un refuge. La discussion s'engagea d'abord devant le Sénat, qui leur donna raison ; mais elle reprit le lendemain, et le Sénat décida de porter l'affaire devant le peuple. Il se produisit alors une série de circonstances mélodramatiques qui contribuèrent à la perte des accusés. Il se trouva que c'était la fête des Apaturies, pendant laquelle les parents se réunissent les uns chez les autres, et célèbrent leurs morts; les parents des victimes vinrent demander vengeance et exciter la compassion du peuple ; puis un des matelots échappés au naufrage raconta sur la place publique qu'il s'était sauvé sur un baril, et qu'au moment de périr, des camarades lui avaient demandé, s'il revoyait jamais Athènes, de venger leur abandon et leur mort. Archédémos, un des chefs du parti populaire, et l'orateur Callixène saisirent ces occasions d'émouvoir le peuple et de lui arracher la condamnation des accusés. Pour atteindre leur but, ils ne reculèrent pas devant l'illégalité. On proposa que les dix généraux qui restaient seuls présents fussent jugés tous ensemble contre la loi qui voulait qu'on instruisît séparément le procès de chacun d'eux. Il y eut une grande discussion dans laquelle les prytanes se partagèrent ; mais, quelqu'un des accusateurs proposant de joindre les opposants aux généraux incriminés, tous cédèrent, à l'exception de Socrate, qui tint tête à la foule déchaînée. Les violents finirent quand même par l'emporter ; les généraux furent condamnés à mort. Mais, bientôt après, le peuple se repentit ; il eut hâte de se venger sur ceux qui l'avaient induit en erreur. Les orateurs qui avaient conduit l'affaire finirent misérablement. Callixène, en butte au mépris général, se laissa mourir de faim. Dans ce récit, il y a un certain nombre de traits instructifs pour nous faire connaître le jugement de Xénophon sur la démocratie et la clairvoyance avec laquelle il en voit certains défauts essentiels. Il voit bien la faculté qu'a le peuple athénien de vibrer à toute émotion ; mais quelque chose de plus intéressant est à relever dans ces pages : c'est un des sentiments auxquels les adversaires des généraux font appel, sentiment signalé déjà par les écrivains que nous avons examinés jusqu'alors et que Xénophon met en lumière avec finesse et discrétion : c'est qu'on n'a pas le droit d'opposer au peuple la loi (§ 12). On dit que la loi défend de juger les dix généraux d'un seul coup ; mais alors le peuple n'est donc plus le maître? Si on excite en lui ce sentiment, le peuple athénien, jaloux

de ses droits, finit par devenir tellement forcené que les prytanes s'inclinent devant lui et renoncent à défendre la loi. C'est un trait noté par tous les auteurs anciens qu'à Athènes la loi tend de plus en plus à se confondre avec les décrets du peuple, et cette tendance se trouve ici très finement observée. Xénophon a donc bien vu quelques-uns des défauts du peuple athénien, sa vivacité d'impression, sa mobilité, la facilité et la sincérité de son repentir ; il reconnaît avec impartialité que c'est par pitié pour les victimes du combat des Arginuses et pour leurs parents qu'il s'est laissé entraîner à des excès regrettables ; bonnes et mauvaises qualités, il les relève toutes également, ce qui prouve qu'il est de bonne foi. C'est une excellente page d'histoire que celle où il nous montre ainsi le peuple emporté par ses sentiments généreux et qui, une fois excité, va droit devant lui, sans réfléchir, quitte à se repentir amèrement plus tard.

Nous verrons, la prochaine fois; comment Xénophon a su reconnaître, à côté des défauts du peuple athénien, les très grandes et très belles qualités que ce peuple possède et sur lesquelles il est, quant à lui, très éloigné de fermer les yeux.

F. A.

Pline le Jeune. — Comment il a mis à profit les leçons de Quintilien

Cours de M. JULES MARTHA

Professeur à l'Université de Paris.

J'ai parlé, la dernière fois, de l'enseignement de Quintilien, et j'ai essayé d'en montrer l'esprit tout à fait particulier. Voyons maintenant quelle a été l'influence de cette éducation sur Pline ? En étudiant sa carrière, comme orateur et comme avocat, on peut dire que le résultat en a été bienfaisant. Il s'est conformé aux idées de son maître par le seul fait qu'il a été orateur et avocat, puisque le but de Quintilien était d'arracher la jeunesse à cette fausse éducation qui la rompait aux acrobaties de langage. Ce profes-

seur, au contraire, cherchait à ramener ses élèves vers un but pratique, soit dans la vie politique, soit dans la vie civile, au lieu de les laisser perdre leur talent dans des écoles de déclamation. Il veut que, sortis de ses mains, vers dix-sept ou dix-huit ans, connaissant tous les artifices de la rhétorique, ils s'exercent à parler en public. Il sait qu'ainsi ils s'enhardiront, et que, même si leur plaidoyer n'est pas bon, on sera indulgent pour eux à cause de leur jeunesse, tandis que, s'ils ne débutent qu'à trente-huit ou quarante ans, on ne leur pardonnera rien.

Voilà donc les idées que Quintilien a cherché à inculquer à ses élèves. Pline s'est conformé aux préceptes de son maître, puisqu'il s'est présenté devant les tribunaux dès l'âge de dix-neuf ans, c'est-à-dire à peu près un an après être sorti de l'école. Quels furent ses débuts ? On ne le sait pas exactement, parce que personne n'en a parlé, pas même lui. Nous sommes obligés de nous contenter de conjectures ; mais il est probable qu'ils furent honorables, puisqu'il n'a cessé de plaider jusqu'à sa mort. Il est certain que, s'il n'avait pas été satisfait de ses débuts, il n'aurait pas continué ; mais il est certain aussi qu'ils n'ont pas été éclatants, car, étant donné le caractère de Pline, il se serait hâté d'en parler à quelque ami. Il est toujours content de lui-même ; et, quand les choses arrivent à son honneur, il les consigne dans ses *Lettres*. Or, il n'a pas songé à avertir la postérité des succès de ses débuts ; c'est donc, il faut le croire, qu'il n'a pas eu un triomphe digne d'être relaté. Ses premiers plaidoyers ne sont, à vrai dire, qu'un prolongement scolaire, qu'une simple application des principes de Quintilien. Les jeunes gens s'exerçaient à plaider devant les tribunaux, comme aujourd'hui les candidats à l'agrégation vont faire des leçons dans les lycées pour s'habituer à leur profession future. Je croirais donc que son premier essai oratoire, fait à dix-neuf ans, n'a pas été autre chose qu'un petit stage devant les tribunaux. Ce qui le prouve, c'est une lettre écrite plus tard à Tacite, dans laquelle Pline se présente à nous comme un élève cherchant sa voie : « Te rappelles-tu le temps où je te demandais des sujets oratoires, à toi en pleine renommée ? Tu me paraissais l'homme le plus digne en tout de me servir de modèle. » Cela n'est pas modeste, mais c'est naïf. Ce début n'est bien, en effet, qu'un stage, car il ne dure pas ; s'il avait dû durer, Pline l'aurait remis à plus tard, puisqu'il est obligé de commencer son service militaire à vingt ans, s'il veut, comme la plupart des jeunes gens de la bourgeoisie romaine, arriver vite aux honneurs et faire une carrière régulière, ce qui était impossible à Rome, si l'on n'avait pas fait son service militaire. Comme il est riche, il est nommé officier,

tribun militaire, et envoyé en Syrie. Comme tribun, il a un service singulier : ses chefs le mettent dans l'état-major, et il a à s'occuper de la comptabilité. Ayant fort peu à faire, il en profite pour appliquer certains préceptes de Quintilien qui recommandent, avant d'entrer dans le barreau, d'apprendre un peu de philosophie. Il suit les cours d'un nommé Artémidore et d'un nommé Euphratès, qu'il retrouvera plus tard à Rome.

En réalité, le vrai début oratoire de Pline se place au moment où il revient du service militaire, à une date qu'il est assez difficile de fixer. Il ne le dit pas dans ses *Lettres* ; mais nous voyons qu'alors il est marié, et, selon toute apparence, il l'est pour la seconde fois, car il parle d'une belle-mère, qui est celle de son second mariage. Cela voudrait donc dire qu'il avait, à cette époque, vingt-quatre ou vingt-cinq ans.

Ce début, qui lui a « ouvert, dit-il, les oreilles des hommes et les portes de la renommée », est un plaidoyer pour un certain Junius Pastor, personnage absolument inconnu. Nous savons que les procès civils étaient jugés par les centumvirs. Si l'affaire était très importante, on ne se contentait pas d'une chambre de centumvirs composée de quarante-cinq membres, mais on réunissait les quatre chambres, ce qui faisait cent quatre-vingts juges. Nous savons seulement que le procès de Junius Pastor fut jugé devant ces quatre chambres : c'était donc une affaire très importante. De plus, elle a une petite couleur politique, puisque le client de Pline est soutenu par des personnages ayant des accointances à la cour, et qui sont même familiers avec l'empereur. Naturellement, Pline a peur, comme un jeune homme, de se trouver en face d'un public plus ou moins hostile. Il a peur aussi parce qu'il ne sait pas au juste dans quelle mesure l'empereur pèsera sur la détermination des juges. Cette crainte a commencé, on le pense bien, avant qu'il parle, et, la veille, il a fort mal dormi et il a eu un cauchemar. Il a vu en rêve sa belle-mère qui se jettait à ses genoux et, les larmes aux yeux, le suppliait de ne pas plaider le lendemain, lui disant qu'il y avait trop de danger. Malgré ce mauvais présage, le jour suivant, il se rend devant le tribunal, plaide et a un succès extraordinaire, un succès tel qu' à partir de ce moment il se dit que bien sots sont les gens qui ont peur des songes. Il raconte son histoire à son ami Suétone, qui a eu, lui aussi, un songe et qui se demande s'il ne doit pas faire remettre l'affaire qu'il s'est chargé de plaider. Pline lui écrit : gardez-vous en bien, c'est au contraire un présage excellent.

Il serait curieux de faire pour Pline ce qu'il est si facile de faire pour Cicéron, c'est-à-dire de suivre le progrès de sa carrière ora-

toire ; mais cela est impossible, parce que nous n'avons aucun document. Pour Cicéron, nous avons les trois quarts de ses discours, et ils sont très faciles à dater. Pour Pline, au contraire, il ne nous reste pas un seul de ces fameux plaidoyers qu'il avait écrits avec tant d'amour, qu'il avait lus et relus à ses amis, pour lesquels il ne trouvait pas de libraire assez correct, et sur lesquels enfin il comptait pour se faire une gloire qui ne s'éteindrait jamais. Il en parle assez souvent dans sa correspondance, mais sans fixer de dates précises, de sorte qu'il est impossible de dire à quels moments de sa vie il a prononcé ces discours. Les renseignements que nous avons sur Pline avocat sont tous épars dans ses *Lettres* ; il les donne, comme celui que je viens d'indiquer, à propos d'autre chose. Or les *Lettres* sont toutes de la fin de la vie de Pline, ou tout au moins n'ont été revues pour la publication qu'à ce moment. Il s'ensuit que les souvenirs de Pline ayant rapport à ses premiers plaidoyers sont assez rares. D'autre part, les anecdotes relatives au barreau, qu'il tient à citer, se placent plutôt vers la fin de sa carrière. Il en résulte que le Pline orateur que nous connaissons, c'est non pas l'orateur en train de se former à l'éloquence, mais l'avocat déjà en possession de la gloire oratoire et occupant au barreau romain une place tout à fait éminente.

Considérons-le donc dans la pleine gloire oratoire de la fin de sa carrière.

Nous voyons d'abord que Pline est un avocat très occupé ; il plaide toutes sortes d'affaires, criminelles, civiles, politiques, tantôt devant le tribunal des centumvirs, pour des affaires de droit assez délicates, tantôt devant le Sénat, tantôt, s'il y a lieu, devant l'empereur lui-même. Il est parmi les avocats les plus recherchés, et c'est pourquoi il plaide partout. Où il plaide le plus volontiers, c'est devant les centumvirs ; il appelle leur tribunal *arena mea*, mon arène. Nous voyons aussi qu'il a une magnifique clientèle, composée de particuliers très riches et de grands magistrats de province. Ainsi, il plaide une première fois pour un proconsul de Bithynie, un nommé Julius Bassus, qui, par ignorance des usages ou par abus, a reçu des présents des Bithyniens. Ceux-ci, mécontents de son gouvernement, l'accusèrent de malversations et se servirent contre lui des présents qu'ils lui avaient donnés. De là, procès. Comme c'est une question très grave, on s'adresse à Pline, qui finit par faire acquitter Julius Bassus. Il plaide pour un autre magistrat de Bithynie, Varénus, accusé aussi de malversations. Pline le défend ; mais, pendant le procès, on s'aperçoit que l'accusation n'est pas sérieuse, et la plaidoirie de Pline se borne à ne rien dire du tout, ce qui est une façon de plaider tout à fait triom-

phante. Il plaide aussi pour des villes : une fois, pour la ville de Firminum. Nous ne savons pas dans quelles circonstances. Une autre fois, c'est pour la province d'Andalousie contre un proconsul, un coquin fieffé,qui est cité par Tacite comme le fléau de tout ce qu'il y a d'honnête à Rome : *optimo cuique exitium*. Les habitants de l'Andalousie ont profité de la chute de Néron pour attaquer ce personnage et s'adresser à l'avocat le plus en renom alors, à Pline le Jeune, qui leur fait gagner le procès. Comme les habitants de Bithynie, ceux de l'Andalousie n'ont pas de chance. Il leur vient ensuite un autre gouverneur, Classicus, qui s'adonne à toutes sortes de malversations. Ils envoient à Rome des députés qui s'adressent de nouveau à Pline. Malheureusement Classicus était son ami. Cependant, comme il avait déjà défendu les Andalous, il ne pouvait refuser. Il eut la chance que Classicus mourût dans l'intervalle. En sorte qu'il eut le double bénéfice d'avoir pris la défense des Andalous et de n'avoir pas attaqué son ami.

Il faut toutes sortes de démarches pour obtenir l'appui de Pline ; ne peut pas s'adresser à lui qui veut. Nous avons une série de lettres qu'il écrit à ses amis en réponse à des recommandations qu'on lui fait. « Vous m'avez demandé avec instance de vouloir bien me charger de telle ou telle affaire ; je voudrais bien vous faire plaisir, mais il y a telle ou telle autre circonstance qui m'en empêche. » Il trouve toujours des raisons charmantes pour s'excuser. Pline avait d'ailleurs des idées particulières sur la façon dont un avocat doit accueillir les causes. Il rapporte qu'il a entendu dire autrefois à un ami de sa famille, le fameux Thraséas, qu'il y avait trois espèces de causes dont un avocat qui se respecte doit se charger : la première espèce, ce sont les causes des amis ; cela va de soi. La deuxième espèce, ce sont les causes des personnes qui n'ont pas de protections, qui sont dénuées de tout appui. De celles-là, il faut en prendre de temps en temps pour montrer que l'on a un cœur noble et que l'on est généreux à l'occasion ; cela fait bien. Ensuite, il y a les causes importantes, par exemple celles qui intéressent la société, la République. Il n'est pas mauvais qu'un avocat prenne de temps à autre de pareilles causes pour soutenir les bons citoyens. Pline accepte cette division ; il dit qu'il est tout prêt à plaider pour les uns et pour les autres. Mais il y a une quatrième espèce de causes à laquelle Thraséas n'a pas pensé, que Pline n'a garde d'oublier et qu'il s'empresse d'ajouter à l'énumération : ce sont les causes grandes et fameuses, *claras et illustres*. « Il est juste, nous dit-il, qu'un avocat plaide quelquefois pour sa réputation, c'est-à-dire pour sa propre cause. » Pline a beaucoup plaidé de cette façon, non seulement dans toutes ses *Lettres*,

mais durant toute sa carrière d'avocat. Cela était si bien su, que, lorsqu'un certain Triarchès, le sollicitant de plaider pour un de ses propres amis, lui disait : « J'espère que vous voudrez bien tenir compte de la recommandation d'un ami », il n'oubliait pas le point le plus important, comme Pline en témoigne lui-même (livre V, *Lettre* 23) : « Vous me priez avec les dernières instances de me charger d'une cause à laquelle vous vous intéressez *et qui d'ailleurs est belle et fameuse.* »

Il a du reste fort bien plaidé ces sortes de causes et avec un très grand succès, qui nous est attesté par différents détails. Nous voyons d'abord qu'il est l'idole des jeunes gens qui suivent les audiences des tribunaux, de ces apprentis orateurs qui vont entendre tous les discours prononcés en public pour s'exercer eux-mêmes à l'éloquence et y trouver des modèles. Il nous cite une petite anecdote qui nous montre le respect, la vénération qu'on a pour le grand maître d'alors. Un jour (liv. VI, *Lettre* 11), un magistrat prie Pline de vouloir bien siéger dans le tribunal, d'autant plus qu'il y a deux jeunes gens qui débutent. « Ce qui m'a fait un grand plaisir, dit-il, c'est que ces deux jeunes gens ont eu les yeux tournés sans cesse vers moi, comme vers leur guide, comme sur leur maître. » Les juges, les centumvirs eux-mêmes, les hommes graves, qui ne devraient être sensibles qu'à la justice, le sont au talent de Pline (Liv. IX, *Lettre* 23) : « Il m'est souvent arrivé, quand j'ai plaidé, que les centumvirs, après avoir gardé longtemps cet air de gravité et d'autorité qui convient aux juges, se sont subitement levés tous ensemble comme un seul homme, se hâtant, transportés d'enthousiasme, de venir me serrer la main. » Au Sénat, c'est la même chose : dès que Pline a fini de parler, de tous côtés ce sont des félicitations, cela va même jusqu'aux baisers et à toutes sortes de protestations de dévouement. Ces succès faisaient un très grand plaisir à notre orateur ; il a pensé qu'ils charmeraient aussi la postérité, et c'est pourquoi il nous en a fait part. Je vais en rappeler quelques-uns parmi les plus intéressants.

Un de ces procès, dont il est question dans la *Lettre* 33 du livre VI, est celui d'une jeune fille, Atta Variola, dont le père octogénaire, par une lubie inexplicable, s'était remarié. Etant données les mœurs romaines, il avait dû sans aucun doute épouser une intrigante qui voulait son héritage. Le père meurt ; la jeune fille est déshéritée. Elle intente un procès à sa belle-mère, et c'est Pline qui se charge de plaider en sa faveur. C'est une affaire très importante : les 180 centumvirs doivent juger. Les antagonistes appartiennent à la plus haute société. Une affluence considérable se présente dans la basilique pour entendre Pline parler. D'abord

arrivent tous les avocats de Rome qui s'asseyent sur leurs sièges réservés. D'ordinaire, il n'y avait qu'un rang de sièges; on en apporte un second, puis un troisième ; enfin le cercle est si considérable que les juges sont au centre d'un cercle, comme assiégés par les avocats et leurs amis. Il est impossible de passer, tellement il y a de monde ; mais les curieux ne se tiennent pas pour battus. Les basiliques romaines sont un peu dans le genre de la Bourse à Paris : il y a des galeries ouvertes permettant de plonger dans la salle. Ces galeries sont envahies par une foule curieuse qui, nous dit Pline, n'a rien dû entendre. Cela lui était égal: elle voulait voir ; les spectateurs étaient tous penchés du haut des galeries pour regarder la tête des juges, des avocats, celle de l'accusé. De toutes parts, c'était une attente des pères, une attente des filles, une attente des belles-mères. Pline plaide, et il gagne son procès ; et, dans l'ivresse de son triomphe, il s'empresse de raconter la chose à l'ami auquel il adresse la lettre dont je parlais. Il est triomphant ; mais il présente avec une espèce d'ironie, en les exagérant, les éloges qu'il se donne, de manière qu'on ne les prenne pas à la lettre, mais de manière aussi qu'on ait tout de même comme une formule toute faite pour les lui renvoyer : « Quelle que soit ton occupation actuelle, soit que tu écrives, soit que tu lises, tu me feras le plaisir d'abandonner tout pour lire mon divin plaidoyer. Tu feras comme les ouvriers du dieu Vulcain qui abandonnaient tout pour les armes d'Achille. La plupart de mes amis regardent cela comme mon chef-d'œuvre. C'est mon *Discours pour Ctésiphon* ». Il plaisante ; mais il n'est pas fâché qu'on ait l'idée de le comparer à Démosthène.

Dans la *Lettre* 7 du livre IV, il raconte un autre procès à ses amis : « Réjouissez-vous pour moi, réjouissez-vous pour votre siècle. Les lettres sont encore en honneur. Ces jours passés, je devais plaider devant les centumvirs. Je me présente ; mais la foule était si grande qu'il me fut absolument impossible de pénétrer jusqu'à ma place. Je dus faire un détour et passer à travers l'enceinte réservée des juges et au milieu des juges mêmes. » Il ajoute ce détail caractéristique : il se trouva un jeune homme d'un rang distingué, dont la tunique fut déchirée (c'était le vêtement de dessous qu'on portait sous la toge), — comme il arrive souvent dans la presse. Malgré cela, avec sa tunique déchirée, vêtu de sa seule toge, ce jeune homme distingué resta sept heures entières debout, car je parlai pendant tout ce temps-là avec beaucoup d'ardeur et avec plus de succès encore. » Supposons un peu d'exagération ; il n'en résulte pas moins que la foule court aux plaidoyers de Pline.

Ces deux procès sont les seuls procès civils dont Pline nous parle avec détails ; mais il nous parle davantage de procès criminels qui ont été plaidés devant le Sénat. Deux d'entre ceux-là sont particulièrement intéressants par le rôle qu'y a joué Pline et aussi par leur caractère historique. L'un est le procès de Marius Priscus, l'autre celui de Certus.

Ce Marius Priscus était un ancien proconsul d'Afrique fort peu recommandable. A la fin de sa gestion, il fut accusé par ses administrés de malversations et de péculat. Comme il avait beaucoup de crédit et d'amis à la cour, ses amis intriguèrent pour que le procès fût *civilisé*, c'est-à-dire transformé en simple procès civil. Les centumvirs, ne connaissant pas très bien ces questions d'administration provinciale, pouvaient n'y rien voir du tout. Après de longues intrigues, ils échouèrent. Le Sénat, chargé de poursuivre, nomma d'office deux accusateurs : Tacite et Pline, les deux premiers orateurs du Sénat. Tacite parla d'abord, nous dit Pline, avec une sublimité de paroles, une gravité vénérable inspirant le respect; tout cela est traduit par un seul mot grec, « σεμνῶς, presque religieusement ». — C'est le seul texte qu'on ait sur Tacite orateur. Après Tacite, Pline parla, très ému. Mais il était homme à surmonter son émotion; il recueillit autant d'applaudissements qu'il avait eu de craintes avant de plaider. Il parla cinq heures de suite, et avec une ardeur telle, une telle volubilité que l'empereur qui était son ami, Trajan, eut des inquiétudes. « J'avais derrière moi, dit Pline, un affranchi qui reçut l'ordre de venir près de l'empereur, et, par lui, l'empereur me fit dire de ménager ma complexion délicate. » — C'était évidemment une manière amicale de le prier d'être moins long; Pline cite cela comme une chose charmante. L'affaire dura trois jours, et Pline plaida pendant ces trois jours. « C'était digne de l'ancienne Rome », nous dit-il.

L'affaire de Certus, dont il est question dans la *Lettre* 10 du livre IX, est encore plus curieuse, parce que Pline s'y considère comme un véritable héros et un foudre de guerre. Il s'agit de venger un certain personnage illustre, nommé Helvidius Priscus, celui dont Tacite parle dans sa *Vie d'Agricola*, qui fut condamné grâce à la servilité du Sénat envers Domitien. C'était le fils d'un premier Helvidius Priscus, gendre de Thraséas. Il avait été condamné sur la dénonciation d'un délateur de talent, mais du dernier ordre au point de vue moral. Ce délateur était Certus. Lorsque Nerva devint empereur après Trajan, il y eut, comme cela arrivait souvent, une réaction, c'est-à-dire que tous ceux qui avaient été cause des exécutions capitales de Domitien, furent poursuivis

avec un acharnement qui n'avait d'égal que la servilité d'auparavant. Mais comment se fait-il qu'au milieu de cette réaction Certus échappa? Nous ne le savons pas. Toujours est-il qu'il demeurait à Rome et était même à la veille de devenir consul. L'idée vient à Pline le Jeune de faire condamner ce Certus. Il va trouver la veuve de Helvidius Priscus, Anteia, la prie de se concerter avec deux autres veuves de sa famille et de vouloir bien s'associer à l'acte de vengeance qu'il entreprend. Non pas, dit-il, que j'aie besoin de vous ; mais je ne suis pas assez jaloux de ma gloire pour ne pas la partager avec vous. Anteia y consent. Pline se garde de dire un mot à ses amis. Il va de l'avant tout seul. Un jour de séance du Sénat, il se lève et commence à faire un discours très général sur les accusateurs qui n'ont pas été punis. Tout d'un coup les sénateurs s'aperçoivent qu'il est question de poursuivre quelqu'un. Ils voient poindre un dessein secret de Pline et ils ont peur : ils sont tous compromis, ils ne veulent pas qu'on revienne sur toutes ces choses. Ils interrompent Pline, lui crient : « Mais qui accusez-vous? » Ou bien : « Mais laissez donc tranquilles ceux qui ont échappé ! » Pline continue sans tenir compte de tous leurs cris. Alors quelques-uns des anciens sénateurs de ses amis se détachent, s'approchent de lui et viennent lui dire : « Vous risquez de grands dangers, c'est très imprudent. » Pline répond : « *Omnia præcepi* ; j'ai tout pesé dans mon esprit, et j'ai pris ma résolution. » Ensuite, écrit-il, j'entrai en matière et je répondis à tout, je ne saurais vous dire avec quelle attention, avec quels applaudissements. Ceux mêmes qui auparavant se récriaient accueillirent avec joie mon discours, tant fut subit le changement que produisit, soit l'importance de la cause, soit l'énergie des paroles, soit le courage de l'accusateur. — Voyez quelle modestie ! Il laisse la cause à deviner ; mais on ne peut choisir qu'entre trois causes héroïques. — Au fond, il n'y avait pas tant de danger que cela ; et ce qui le prouve, c'est que l'empereur était présent et qu'il ne dit rien : c'est que les sénateurs, quand ils virent qu'il était question de Certus, se rassurèrent et vinrent à la fin prendre Pline dans leurs bras, lui donner des baisers pour le remercier de ce qu'à ses risques et périls il avait lavé le Sénat du reproche de servilité. L'empereur ne voulut pas donner suite à l'affaire, ce qui prouve qu'elle n'était pas très grave. Il se contenta de ne pas laisser prendre à Certus le consulat qu'il devait avoir. D'ailleurs, celui-ci tomba malade et mourut trois jours après ; voyez ce qu'en dit Pline : « Pendant sa maladie, il croyait me voir le poursuivre, une épée à la main. Je n'ose assurer que cela soit vrai ; mais il importe pour l'exemple que cela paraisse vrai. » En réalité, il y a là

beaucoup d'imagination. Il faut réduire la scène à des proportions plus vraies. Pline avait simplement prononcé un discours de beaucoup de talent.

C. B.

Deux conceptions de la fable. — La Fontaine et Fénelon.

Leçon de M. CHARLES DEJOB,

Maître de Conférences à l'Université de Paris.

Ecrites seulement à quelques années d'intervalle, les *Fables* de La Fontaine et celles de Fénelon répondent cependant à deux conceptions si personnelles d'un même genre littéraire, qu'il pourrait tout d'abord paraître artificiel ou injuste de comparer ces deux œuvres, entre lesquelles l'originalité de talent et de goût, la différence des deux inspirations, semblent rendre impossible toute comparaison méthodique et précise. Les unes, celles de La Fontaine, ont été composées à loisir et avec amour par un homme qui en attendait la gloire, qui tout au moins cultivait pour lui-même, avec sa passion souriante et narquoise de dilettante, un genre où il sentait qu'il devait réussir. Celles de Fénelon au contraire paraissent avoir été composées, au jour le jour, dans un but exclusivement pratique, s'il est vrai qu'il ait, en les écrivant, songé surtout à distraire et à instruire le duc de Bourgogne. Reconnaissons cependant, toute distance gardée entre les deux recueils de fables, qu'il n'est rien de plus légitime que d'analyser, dans ses procédés généraux, l'œuvre de Fénelon, pour sentir plus vivement par comparaison en quoi consiste l'art charmant et exquis des *Fables* de La Fontaine.

D'abord, en effet, les *Fables* de Fénelon nous font comprendre combien est original et piquant le langage des animaux que La Fontaine nous montre, combien la peinture de leur caractère est à la fois vivante et précise. Ces animaux nous intéressent parce qu'ils sont à la fois des bêtes et des hommes. Ce sont des hommes, car ils ont toutes nos passions, celles même dont nous sommes le plus fiers et dont nous prétendons nous réserver le privilège,

comme l'amour de la gloire ; n'exercent-ils pas aussi, dans leurs cités, toutes nos fonctions sociales ; n'ont-ils pas tous nos talents, depuis l'art de plaisanter jusqu'à celui de gouverner des empires ? Mais ils sont des bêtes malgré tout, par leur extérieur, leurs habitudes, leurs mœurs, que La Fontaine nous décrit avec infiniment d'exactitude et de fidélité, à quelques erreurs près; et ces habitudes, nous les retrouvons dans leur langage même, où nous sentons, pour ainsi dire, sous chaque mot, trahie avec beaucoup de netteté par une foule de traits, cette âme rudimentaire, intéressante pourtant, que nous leur accordons. Aussi, quoique nous nous reconnaissions en eux avec notre intelligence et nos sentiments, leur physionomie reste pourtant assez conforme au type général que nous leur attribuons, pour que nous les reconnaissions aisément eux aussi. — Au contraire, les animaux de Fénelon ne sont que des bêtes par leurs actions et ne sont que des hommes par leur langage. Ils font ce que font partout les bêtes : le chat croque des souris, le loup dévore des agneaux. Mais la façon dont ils s'expriment est de tout point identique à la nôtre. Il n'y a plus d'illusion ; ce sont des animaux que nous voyons tous les jours ; la fiction de la fable est détruite.

L'œuvre de Fénelon nous aide à comprendre un autre mérite de celle de La Fontaine, l'amour de la nature. Notre fabuliste ne s'attarde pas sans doute à observer et à décrire le monde extérieur. Il est trop de son temps pour cela. Il ne faut donc pas le croire lorsqu'il nous dit qu'il vivrait volontiers dans le spectacle unique de la nature, qu'il serait heureux de s'y absorber tout entier ; il est fait, lui aussi, pour l'existence artificielle des villes, et, s'il aime à se retirer un moment dans la solitude des champs, il ne dédaigne nullement les réunions mondaines et les conversations des salons à la mode. Il n'en est pas moins vrai qu'en quelques vers il sait nous donner la représentation exacte de la nature, qu'il goûte vivement, en poète et en artiste ; il n'est pas un seul des plaisirs qu'on peut éprouver dans le commerce de la nature, qu'il n'ait connu et exprimé. Et il y a des mots de lui qui sont comme une révélation, traduisant les sentiments les plus délicats, les plus fugitives sensations. — Fénelon admire la nature de confiance, sur la foi des grands poètes de l'antiquité. Pour lui, il ne l'a guère regardée ; elle l'intéresse peu ; ce qu'il en dit, çà et là, dans ses fables, se réduit à quelques menues descriptions, banales et maintes fois répétées, à quelques traits monotones et vagues (prés fleuris, — ruisseau qui murmure, — ombre que le soleil ne peut pas pénétrer, — fontaines pures, — verdure que les aquilons n'osent jamais ternir, — gazons émaillés de fleurs).

Signalons enfin une troisième infériorité de l'œuvre de Fénelon. On sait qu'il y a dans La Fontaine quelques maximes peu justes et parfois scabreuses, mais que l'ensemble de sa morale respire le bon sens, parce qu'ayant pris l'habitude de voir l'univers tel qu'il est, le fabuliste a toutes les qualités, toute la finesse clairvoyante et enjouée d'un connaisseur en matière d'hommes doublé d'un bon conseiller. Ce que nous trouvons au contraire chez Fénelon, c'est la chimère. Elle n'est pas seulement dans quelques pages de son *Télémaque*, dans la constitution de Salente, dans les conseils donnés à Idoménée pour qu'ils parviennent à Louis XIV, elle est dans tous ses ouvrages. On en trouverait des traces jusque dans ses *Dialogues sur l'Eloquence*, jusque dans sa *Lettre sur les occupations de l'Académie*, mais elle se montre surtout dans ses *Fables*. Ici on la saisit à travers une foule de traits, dont le premier, que nous signalerons, est tout à fait inoffensif : c'est le goût du merveilleux. Le genre où il écrivait, la fable ou le conte, l'exigeait-il ? Sans doute, il s'agit de dialogues dont les interlocuteurs sont des animaux. Des animaux qui pensent, qui sentent et qui parlent, voilà, semble-t-il, qui est hors de la nature. Mais remarquons que, cette concession faite une fois pour toutes au merveilleux, — et c'est ce qui a lieu chez La Fontaine, — on entre dans un monde où les animaux doivent nous ressembler, et dès lors leurs caractères doivent se développer, comme les nôtres, conformément aux lois de la nature. Au contraire, l'œuvre de Fénelon est le triomphe du merveilleux, et il s'agit bien ici du merveilleux véritable, tel que l'Orient l'entend, c'est-à-dire la dérogation systématique et continuelle aux lois de l'univers. Il faut reconnaître que le même goût de l'extraordinaire et de l'incroyable se rencontre chez le public du dix-septième siècle. Perrault vient de publier ses *Contes*, et bientôt Antoine Galant, l'orientaliste, va publier sa traduction des *Mille et une Nuits*. Mais ce sont là des exceptions. Les contemporains de Louis XIV pensent d'ordinaire que le merveilleux n'est pas digne d'occuper les esprits supérieurs. Et ce qui est curieux, c'est de voir cet homme de talent, l'auteur de tant de vues nettes et sensées, éparses à travers ses ouvrages, nous raconter sérieusement des contes de fées et des métamorphoses. C'est ainsi que trois contes nous présentent un homme qui peut devenir invisible à son gré, suivant le sens où il tourne son anneau, qui peut même apparaître sous une autre forme que la sienne, ressembler au fils du roi, être accompagné d'une suite magnifique. D'autres personnages peuvent voler à travers les airs. Mais un des contes, dont le sujet nous choque le plus

par son étrangeté, est l'histoire d'une princesse à qui il a été prédit qu'elle épouserait un homme possédant onze bouches ; le prétendant paraît, inspire une juste répulsion, et la jeune fille qui refuse de se marier, est transformée par une fée en linotte. Mais comme cet homme est un ogre, il menace le roi de le dévorer, ainsi que toute sa famille. C'est alors qu'heureusement un autre homme à onze bouches paraît, moins laid que le premier ; car, outre sa bouche naturelle, il en a une à l'extrémité de chacun de ses doigts, où elle est peu visible. La princesse accepte ce pis-aller et l'épouse. Le roi autorise un cartel entre les deux rivaux. L'ogre manque son coup ; son partenaire lui coupe le jarret, le fait tomber par terre et le tue. — Cependant de ces fictions un peu enfantines Fénelon tire des leçons utiles ; il fait observer, par exemple, que ce n'est point un si grand avantage de pouvoir se dissimuler aux regards, puisqu'on peut sans être vu surprendre tous les secrets, connaître les plus légères infidélités des autres hommes ; il en résulte qu'on se défie de tout le monde et qu'on devient peu à peu méchant et cruel.

Mais le goût de la chimère se reconnaît aussi à certaines conceptions plus ou moins développées qui tendent à fausser l'idée qu'on doit se faire de la réalité et de la vie. Fénelon sans doute n'expose pas de théories formelles. C'est chez Jean-Jacques Rousseau seulement qu'on verra les utopies qui flottent dans l'esprit de Fénelon, prendre corps pour la première fois, et se formuler hardiment, avec toute l'autorité que leur donnera l'éloquence d'un homme convaincu et passionné. Mais n'est-ce pas Fénelon qui trouve déjà déplorable que les hommes aient inventé l'usage de la monnaie, et qui prétend que c'est à l'emploi de l'argent que remontent la manie de thésauriser et ses funestes conséquences ? De même, à plusieurs reprises, il paraît aussi insinuer qu'une des conditions de la vie vertueuse serait l'abstinence des viandes, comme si la cruauté était entrée dans le monde du jour où l'homme a tué les animaux pour s'en nourrir. On voit jusqu'où vont ses utopies. Mais il faut reconnaître qu'en fait ces deux erreurs ne sont pas graves, parce qu'elles ne peuvent tromper personne.

D'autres erreurs paraissent plus graves, parce qu'elles pourraient égarer le jugement. Sans doute, un romancier est mal inspiré, un dramaturge aussi, lorsque, sous prétexte de nous montrer la vie telle qu'elle est, ils ne nous présentent, dans toute la suite de leurs ouvrages, et pour ainsi dire par système, que des malhonnêtes gens ou des fous. Par leurs théories, ils nous inclinent à croire que la vertu n'existe pas ou n'est qu'une

duperie. Mais l'excès contraire est aussi dangereux. C'est une erreur, une blâmable exagération de nous présenter une société où tout le monde est vertueux, ou, tout au moins, ce dont il faut se garder, c'est de nous faire croire à la bonté foncière et inévitable de la nature humaine. Lorsqu'une action réellement mauvaise a été accomplie par un homme, cette action laisse après elle les vices ou les défauts qui l'ont inspirée et dont nous ne pouvons pas nous corriger d'un moment à l'autre ; céder à ses inclinations, c'est les fortifier, et il est impossible de revenir aussitôt au bien en oubliant le mal accompli, comme s'il n'avait jamais existé. Non, la nature humaine n'est pas capable d'aussi prompts retours ; et croire qu'ils sont possibles, qu'ils sont même la règle de notre conduite, et l'affirmer tout haut, c'est endormir la défiance que nous devons toujours avoir à l'égard de nous-mêmes. C'est à quoi nous condamnerait, si nous voulions la croire, la fable des *Aventures d'Aristonoüs*. Exposé par son père, puis recueilli et vendu comme esclave, Aristonoüs a le bonheur de tomber entre les mains d'un bon maître qui le fait instruire. Il devient médecin, et, grâce à son habileté, qui le rend célèbre, il gagne une grosse fortune. Il revient alors dans son pays, et, se présentant à ses frères, il leur réclame sa part de l'héritage paternel. Ceux-ci ayant refusé de le reconnaître, ayant même fait déclarer par les juges qu'il devait être exclu de l'héritage, il leur montre les grandes richesses qu'il a rapportées et refuse à son tour de les reconnaître. Ils n'auront rien de sa fortune, dont il leur aurait donné leur part, s'ils lui avaient fait bon accueil. Mais les frères ne peuvent pas s'entendre ; ils sont obligés de vendre le bien paternel ; Aristonoüs l'achète. Puis, ayant pitié de ses frères devenus misérables, il oublie leur dureté envers lui, et leur donne de quoi tenter le négoce maritime. Ils s'enrichissent et tous vivent dans l'union et dans la paix. — Voilà un thème tout à fait chimérique, une véritable utopie en action. Le pardon sincère et complet, la réconciliation qui efface du cœur jusqu'à la moindre trace des pires ingratitudes, sont choses rares, exceptionnelles. Tout au moins, est-on bien forcé de reconnaître que ce n'est pas la loi ordinaire de l'humanité vraie. Balzac, dans *Les Parents pauvres*, est mieux inspiré, lorsqu'il nous montre, chez la cousine Bette, une envie profonde et incurable, une sorte de besoin de haïr, qui l'aigrira toujours contre son bienfaiteur, à qui elle doit l'existence de chaque jour.

Une autre chimère consiste à exagérer le bonheur de l'homme qui se contente de peu. Ce qui est vrai, c'est que plus on diminue le nombre de ses caprices et de ses besoins, plus on a de chances

d'être heureux. Mais prétendre que celui qui suivra ce conseil, sera certainement et absolument heureux, voilà le paradoxe. La paix du cœur, je puis à la rigueur me la procurer, s'il ne s'agit que de supprimer certains désirs, dont il est possible de se passer. Mais peut-on supprimer la maladie, la peine, les blessures et les angoisses morales, et en général les maux dont chacun, par le seul fait qu'il est homme, doit accepter, subir sa part ? Suis-je certain de voir heureux comme moi tous ceux à qui je m'intéresse et dont le bonheur est nécessaire au mien ? Puis-je par suite me détacher tout entier de l'humanité souffrante, en m'absorbant dans la solitude étroite et égoïste de mon moi ? Ainsi, je le sais, j'offrirai moins de prises aux caprices du malheur ; mais, dans cette cuirasse dont je prétends me revêtir, il y aura toujours, quoi que je fasse, quelque joint par où le mal entrera. Le seul moyen de dérober tout mon être à la douleur du corps ou à celle de l'âme, serait de me diminuer jusqu'à la mort. Mais ce qui importe seulement, c'est, en essayant d'échapper aux coups de la fortune, qui frappe sans voir, de se montrer toujours prêt à les accepter et à les supporter patiemment. Voilà, telle qu'elle s'impose à nous, la réalité. La théorie optimiste de Fénelon, d'après laquelle la vertu et le bonheur vont toujours ensemble, est donc une erreur. C'est une erreur qui commençait à poindre déjà chez d'autres écrivains, chez Massillon par exemple.

Le goût de l'utopie produit chez Fénelon cette conséquence inévitable, qu'on trouve dans son style beaucoup de déclamation. Ce fait doit d'autant plus nous surprendre, que ce siècle, où il y a eu tant d'orateurs, non seulement au barreau et à la chaire, mais au théâtre, où c'est un des caractères essentiels de la poésie dramatique d'être tout imprégnée d'éloquence, n'a pourtant pas produit un seul déclamateur. Mais, à la fin du siècle, la fausse éloquence apparaît dans les œuvres de Fénelon. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer un de ses contes, l'*Histoire d'Alibée*, avec une fable de La Fontaine, dont le sujet est presque identique, *le Berger et le Roi*. On connaît le sujet de la fable : c'est un petit chef-d'œuvre de bon sens enjoué, d'esprit judicieux et aimable. Un roi a fait d'un berger son ministre ; mais les courtisans jaloux lui persuadent que le berger lui a dérobé de précieux trésors, de riches pierreries, qu'il a cachées dans un coffre :

Le prince voulut voir ces richesses immenses,
Il ne trouva partout que médiocrité,
Louanges du désert et de la pauvreté :
C'étaient là ses magnificences.
Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.

Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris
Tous les machineurs d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette.

Le dénouement est simple et naturel. Le berger dit adieu à la cour, en se repentant d'y être venu :

Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais
Comme l'on sortirait d'un songe !

Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
J'avais prévu ma chute en montant sur le faîte.
Je m'y suis trop complu : mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition ? (*Fables*, X, x.)

Le trait de la fin est charmant.

Chez Fénelon au contraire, le thème du conte est invraisemblable, encombré de détails superflus qui, à chaque instant, arrêtent et déroutent le bon sens du lecteur. « C'est là, dirent au roi les courtisans jaloux, qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussitôt le roi en colère s'écria : « Je veux voir ce qui est au delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis, montrez-le-moi. » Alors se produit une scène à la fois émouvante et puérile. Elle est émouvante, car le ministre se jette aux pieds du roi, suppliant ; il ne veut pas qu'on ouvre l'armoire de fer. Le roi en conclut que c'est là qu'il a caché le fruit de ses rapines. Un instant, nous avons peur pour le berger ; nous craignons qu'il ne soit réellement coupable. Mais c'est ici que la scène devient vraiment puérile : puisqu'Alibée sait parfaitement qu'il est innocent et que cette armoire ne contient autre chose que la preuve manifeste de son innocence, pourquoi se refuse-t-il à la montrer au prince ? Aussi nous ne comprenons plus la fin de l'histoire. Lorsque l'armoire fut ouverte, « on ne trouva en ce lieu, nous dit Fénelon, que la houlette, la flûte, et l'habit de berger qu'Alibée avait porté autrefois, et qu'il revoyait souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. » Et alors, au lieu de s'exprimer d'une manière affectueuse, touchante et simple, comme la situation l'exigeait, il s'exprime d'une manière déclamatoire. Ce n'est plus la jolie plainte résignée du berger de La Fontaine, mais une apostrophe à la Jean-Jacques : « Voilà, ô grand roi, les précieux restes de mon ancien bonheur : ni la fortune ni votre puissance n'ont pu me les ôter. Voilà mon trésor, que je garde pour m'enrichir quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le

reste ; laissez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voilà, mes vrais biens, qui ne me manqueront jamais. Les voilà, ces biens simples, innocents, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire, et ne se tourmentent point pour le superflu. Les voilà, ces biens dont la liberté et la sûreté sont les fruits. Les voilà, ces biens qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instruments d'une vie simple et heureuse ! Je n'aime que vous ; c'est avec vous que je veux vivre et mourir...» (Fén. *Fables*, 4.)

Il n'en faudrait pas conclure que Fénelon n'a pas autant de pénétration que La Fontaine et ne connaît pas aussi bien le cœur humain et ses passions. C'étaient des qualités qu'il possédait sans doute au même degré. Sans une psychologie pénétrante et délicate, il n'aurait pas écrit le joli morceau intitulé le *Fantasque*. Ce morceau n'a pas la concision éclatante d'une page de La Bruyère ; mais c'est une merveille de finesse et d'esprit. Il ne se borne pas à nous dire qu'il y a des hommes qui changent à chaque instant de désir ; il a su éviter la banalité en nous décrivant une espèce particulière, un type original de fantasque ; par ce portrait, en effet, il nous montre que certains hommes sont d'autant plus dangereux qu'ils sont en même temps plus judicieux, quoique l'énergie de la volonté leur fasse défaut.

Mais un des charmes par où se relève l'œuvre de Fénelon, c'est qu'elle nous donne un aperçu exact de la méthode qu'il a suivie dans l'éducation de son royal élève. Dans son ouvrage sur l'auteur du *Télémaque* et des *Contes*, le cardinal de Beausset analyse très heureusement cette méthode ; il nous fait saisir l'habileté avec laquelle le maître savait mêler les censures aux éloges, et surtout l'art avec lequel il savait profiter des fautes que le jeune homme venait de commettre pour les redresser aussitôt au moyen de ses fables. C'est ainsi que, dans l'une d'elles, un jeune faune (et Fénelon nous le décrit très joliment, avec un fin sentiment de la grâce de la sculpture antique) se moque de la façon maladroite dont Bacchus répète les leçons de Silène. Piqué par cette critique, Bacchus lui demande « d'un ton fier et impatient » : comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter ? Le faune répond sans s'émouvoir : « Hé ! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute ? » (*Fables*, 12.) L'allusion est visible. — Ailleurs il imagine une lettre écrite par Bayle et où celui-ci demande comment il faut interpréter une certaine médaille, dont il a vu des copies. Sur l'une de ses faces elle représente un prince auguste, entouré de divinités bienfaisantes (Auguste, Mars), et sur l'autre face une figure, qui est apparemment la même, mais qui offre cette fois une expression inquiétante, et qu'entourent des satyres, des rep-

tiles et toutes sortes d'emblèmes de mauvais augure. On s'évertue pour savoir quel est l'original de ce portrait. S'agit-il de Caligula ou de Néron? Tout le monde s'accorde à reconnaître que l'image représente un jeune prince qui a d'abord donné des espérances et qui inspire maintenant les plus vives inquiétudes. Il y en a même qui prétendent que la médaille n'est pas antique, qu'il faut y voir une allusion dirigée contre quelque souverain qui vit encore. D'ailleurs la personne qui a répandu ces copies se mêle de politique. Ne serait-ce pas alors un méchant tour qu'on aurait voulu jouer au gouvernement français?

Mais il est exagéré de dire, comme le cardinal de Beausset, que chaque fable en particulier vise le duc de Bourgogne et cherche à redresser une faute qui vient d'être commise. Fénelon connaissait trop bien son métier de précepteur pour avoir eu la prétention de combattre continuellement et immédiatement les défauts de son élève. En cette matière, ne faut-il pas compter aussi sur le temps et sur la force des bonnes dispositions naturelles, et ne faut-il pas craindre que l'élève, ne croyant plus à l'affection de son maître, ne se défie de lui? D'ailleurs ne convient-il pas aussi de le mettre en garde contre les vices des autres, en lui faisant connaître les dures nécessités de la vie réelle? Il est donc impossible, croyons-nous, que Fénelon ait, dans ses *Fables*, pensé continuellement au duc de Bourgogne. Il y en a même plusieurs d'où l'allusion est visiblement absente: celle, par exemple, dont la moralité est que les hommes doivent se conformer toujours à la position sociale où le sort les a placés; une autre encore où Fénelon reproche aux nobles ruinés de vouloir, à tout prix, soutenir leur train de maison, au lieu de se retirer dans leurs terres, et où, en quelques lignes très éloquentes, il affirme que la véritable noblesse consiste à savoir garder une fière indépendance.

La largeur d'esprit est ce qui nous frappe surtout dans ces contes. De prime abord, sans doute, lorsque nous voyons Louis XIV confier l'éducation de son fils et de son petit-fils à des évêques, dans un siècle qui est celui de la révocation de l'édit de Nantes, nous éprouvons quelque inquiétude et nous nous demandons s'il n'y avait pas là une extrême imprudence commise. Les jeunes princes ne couraient-ils pas le risque de recevoir une éducation de moines plutôt qu'une éducation de rois? Mais il n'en a pas été ainsi, il ne pouvait pas en être ainsi. Le choix de Louis XIV, en somme, était heureux. Nous ne voulons pas dire que Fénelon en particulier, s'il était devenu premier ministre, comme il en avait l'ambition, aurait été un excellent administrateur. Il est certain qu'il eût essayé d'appliquer quelques-unes de ses

théories chimériques, et ce qui est certain aussi, c'est qu'il se serait montré intolérant en matière religieuse, car il appartenait à cette classe d'esprits, à la fois très séduisants et très dangereux, qui commencent par la douceur, qui multiplient d'abord toutes les séductions de leur esprit et de leur cœur pour gagner les autres à leurs idées ou à leurs rêves, mais qui exigent que les autres se laissent convaincre. Tout esprit chimérique devient intolérant à la première résistance qu'il rencontre. Fénelon, lui aussi, aurait sans doute commencé par la philanthropie et fini par la tyrannie; mais il n'en est pas moins vrai que c'était pour son époque un esprit large et généreux, ouvert à toutes les idées humanitaires nouvelles.

Il a d'abord une certaine sorte de philanthropie fière, hardie et hautaine. Il n'est pas le seul qui dise que les grands ont des devoirs envers les petits, mais on sent chez lui le citoyen, qu'on ne sent pas chez Bossuet : il sait qu'il est membre, comme tout homme, d'une grande famille qui peut lui réclamer sa part d'affection et de respect, l'humanité. Dans la fable intitulée *le Nil et le Gange*, les deux fleuves se disputent devant Neptune le premier rang, et le Gange s'exprime ainsi: « Nous ne voyons dans les plus belles contrées du monde que des peuples misérables, parce qu'ils sont presque tous esclaves, presque tous victimes des volontés arbitraires et de la cupidité insatiable des maîtres qui les gouvernent, ou plutôt qui les écrasent... Je ne veux ni les honneurs ni la gloire de la préférence, tant que je ne contribuerai pas plus au bonheur de la multitude, tant que je ne servirai qu'à entretenir la mollesse ou l'avidité de quelques tyrans fastueux. *Il n'y a rien de grand, rien d'estimable, que ce qui est utile au genre humain.* » Il y a là un accent de haute franchise, une émotion, un instinct d'indépendance, que l'esprit de chimère n'est jamais parvenu à détruire chez lui. Il n'a jamais détruit non plus sa croyance dans la nécessité du courage militaire. C'est pourtant l'époque où l'abbé de Saint-Pierre imagine son projet de paix perpétuelle, où quelques philosophes rêvent d'établir au-dessus des frontières un vaste Etat universel. Mais si, dans le Télémaque, Fénelon s'élève avec énergie contre la guerre injuste et sanglante, contre la guerre de conquêtes, il n'en est plus de même dans ses *Fables* ; celle des *deux Lionceaux* nous en présente une sorte d'apologie : à certains endroits même, lorsqu'il nous décrit, par exemple, le retour dans les montagnes du jeune lion élevé à la cour, sa prose, d'ordinaire un peu indécise et traînante, sait prendre de l'accent, de la vigueur concise et de l'éclat. Le ton est le même dans *l'His-*

toire d'une vieille reine et d'une jeune paysanne, franc et hardi ; car il faut donner ici une leçon à la jeune Péronnelle et aux jeunes filles qui, comme elle, « aiment fort les beaux habits, les équipages et les grands honneurs ». Trois hommes briguent sa main : un vieux seigneur peu agréable mais très riche, un beau jeune homme pauvre mais très doux de caractère, enfin un paysan, comme elle, qui n'est ni beau ni laid, qui ne l'aimera ni trop ni trop peu, qui n'est ni pauvre ni riche. Elle hésite. « Allez, vous êtes une sotte », lui dit la fée, et c'est le paysan qu'elle lui conseille de choisir. Sa raison est la vraie. « Il vaut mieux danser sur l'herbe et sur la fougère que dans un palais, et être Péronnelle dans le village qu'une dame malheureuse dans le beau monde. Pourvu que vous n'ayez aucun regret aux grandeurs, vous serez heureuse avec votre laboureur, toute votre vie. » (*Fabl.* 8.) Fénelon a ici le sentiment très juste de cette ambition instinctive qui pousse chaque homme à sortir de la condition où ont vécu ses pères, le travailleur de son coin de terre, la jeune paysanne de son hameau. Cette ambition l'inquiète.

En somme, quoique Fénelon ne s'exprime jamais à la première personne dans ses fables et dans ses contes, tandis que La Fontaine use de ce privilège que lui confère le genre, c'est encore le premier qui, sans le vouloir, se met le plus souvent en scène avec ses théories, ses croyances et ses rêves. La Fontaine se dérobe si bien qu'il nous faut beaucoup d'attention pour apercevoir l'homme à travers son œuvre. Fénelon au contraire, tel que nous le connaissons par le *Télémaque*, par les *Dialogues sur l'Éloquence*, par la *Lettre sur les occupations de l'Académie*, par les *Fables* enfin, a en littérature, en politique, en religion, sur tous les sujets qu'il traite ou qu'il effleure, tant d'idées personnelles, parfois singulières, que l'originalité de sa pensée le trahit lui-même à chaque instant. Mais, qu'il soit égal ou supérieur à La Fontaine, il a le mérite de l'avoir beaucoup aimé et fait aimer au duc de Bourgogne. C'est grâce à lui que le douzième livre des *Fables* a été dédié au jeune prince. On sait aussi qu'à la mort de La Fontaine, Fénelon composa en son honneur une très élégante et très sympathique lamentation, où, s'il ne lui accorde peut-être pas les fortes qualités que nous nous plaisons à lui accorder, il ne lui refuse pourtant aucune de ses qualités agréables et aimables, le bon sens exquis, la finesse, l'analyse délicate du cœur humain.

A. D.

Le ministère girondin.

Leçon de M. DESDEVISES DU DÉZERT

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

Comme beaucoup d'assemblées françaises, la Législative n'offrait pas de majorité décidée.

A droite, les Constitutionnels ou Feuillants disposaient de 264 voix environ. Le centre comptait plus de 250 députés, qui se vantaient de n'appartenir à aucune opinion et flottaient entre les partis extrêmes. — C'étaient eux qui décidaient de la majorité. Leurs penchants les portaient vers les Feuillants, la violence les repoussait vers la gauche de l'assemblée.

Là siège le parti radical : 236 députés, dont 136 sont inscrits au club des Jacobins. — C'est le parti du mouvement, le parti de l'enthousiasme, le parti *girondin*, ainsi appelé parce que la brillante représentation de la Gironde lui appartient.

Les Girondins savaient bien parler et ils ont su bien mourir. Passé un certain degré d'intensité, les massacres leur ont fait horreur. Ils ont rêvé une République largement ouverte, humaine et intelligente.

Ils ont pour eux les poètes.

Ils ont été chantés par Lamartine.

Moi aussi, j'admire ces jeunes hommes qui arrivent dans la vie politique avec leurs illusions et leurs enthousiasmes de la vingtième année. — Je comprends qu'on les couronne de fleurs, — mais je comprendrais aussi qu'un homme d'Etat les bannît de sa République.

Ces hommes séduisants ont été, je le crois, des hommes funestes, et, après leur avoir rendu l'hommage que mérite leur courage et leur ardent amour pour la liberté, je revendiquerai le droit de dire ce qu'ils furent et ce qu'ils ont fait.

Ils ont un premier défaut extrêmement grave, et des plus fâcheux. Ils ont des convictions politiques absolues et intransigeantes. Ce sont des dogmatiques, des doctrinaires, des orthodoxes, même des pharisiens du dogme révolutionnaire.

Ils ont presque des prétentions à l'infaillibilité — en politique ! Ils connaissent la loi, — et ils sont décidés à l'appliquer, même si l'application les entraîne jusqu'à l'inique et jusqu'à l'absurde.

Ils sont merveilleux de suffisance et de témérité.

Louvet s'indigne de se voir préférer Duranthon pour le ministère de la justice. — Il ajoute : « Ce fut la première faute du parti républicain. Il l'a payée bien cher ; elle a coûté bien du sang et bien des larmes à mon pays. »

Buzot a « un caractère d'indépendance et de fierté qui ne plia jamais sous le commandement de personne. — Il a l'esprit et le cœur remplis des héros de l'histoire grecque et romaine ; dès son plus jeune âge, il professe leurs maximes et se nourrit de leurs vertus. »

Roland, qui proposait à l'Académie de Lyon d'utiliser les cadavres en en faisant de l'huile et de l'acide phosphorique, et qui voulait rétablir le jugement des morts comme chez les Egyptiens, est entiché de lui-même à un point incroyable. — Rien qu'à voir sa figure maigre, sa bouche mince, ses yeux ardents, son front étroit, on devine le vaniteux médiocre, qu'une grande crise peut changer en sectaire. — En 1793, on le charge de faire un rapport sur l'organisation de fêtes patriotiques, et son projet l'enthousiasme à tel point qu'il écrit en exergue : — « *Non omnis moriar* ! Je ne mourrai pas tout entier ! » Mme Roland n'est pas plus modeste. J'avoue que la lecture de ses *Mémoires* m'horripile. Je voudrais bien n'être pas injuste envers une femme qui a, en somme, aspiré à l'héroïsme et qui l'a atteint dans la mort, mais je ne puis goûter ce froid panégyrique ; je n'aime pas cette attitude théâtrale, cette pose devant la postérité.

Cette fière républicaine est aristocrate jusqu'aux moelles. — Son père, graveur de son état, n'eût pas dédaigné l'aisance ; il aimait le commerce, — qu'il regardait comme la source de la richesse. Sa fille le détestait, « parce qu'il était à ses yeux la source de l'avarice et de la friponnerie. »

Un bijoutier la demanda en mariage, elle le rejeta bien loin, et s'en fait gloire dans ses *Mémoires*.

« Occupée dès mon enfance à considérer les rapports de l'homme en société, nourrie de la plus pure morale, familiarisée avec les grands exemples, n'aurais-je vécu avec Plutarque et tous les philosophes que pour m'unir à un marchand, qui ne jugerait ni ne sentirait rien comme moi ? »

Quand M. Roland la demanda en mariage, ce fut son père qui refusa, se souciant peu d'introduire chez lui un homme d'une austérité aussi rébarbative que M. Roland, inspecteur des manufactures à Amiens.

Mme Roland se retira au couvent et y resta six mois, avant que Roland, homme sage et prudent, vînt l'y chercher.

Ce fut assurément une grande épreuve, mais Mme Roland nous la gâte par ce qu'elle en dit :

« Je me livrais à l'étude, je fortifiais mon cœur contre l'adversité, je me vengeais à mériter le bonheur du sort qui ne me l'accordait pas... Un tour de jardin, aux heures où chacun était rentré, faisait ma promenade solitaire, la résignation d'un esprit sage, la paix d'une bonne conscience, *l'élévation d'un caractère qui défie l'infortune*, ces habitudes laborieuses qui font couler si rapidement les heures, ce goût délicat d'une âme saine qui trouve *dans le sentiment de l'existence et celui de sa propre valeur* des dédommagements inconnus au vulgaire, tels étaient mes trésors. »

Enfin, mariée à Roland, elle devient aussitôt sa collaboratrice.

A la Platière, maison natale de Roland, elle joue volontiers à la châtelaine.

« C'est là, dit-elle, que mes goûts simples se sont exercés dans tous les détails de l'économie champêtre et vivifiante ; c'est là que j'ai appliqué, pour le soulagement de mes voisins, quelques connaissances acquises. Je devins le médecin du village, d'autant plus chéri qu'il donnait des secours au lieu de demander des rétributions et que le plaisir d'être utile rendait ses soins aimables. »

La Révolution arrive. — Roland est envoyé à Paris comme délégué de la municipalité. Mme Roland l'accompagne ; elle fait la connaissance de Brissot, de Pétion, de Robespierre... ; elle a un salon politique... Après un nouveau séjour à Lyon, elle revient à Paris, et son mari ne tarde pas à être considéré comme un des *espoirs de la liberté*. Son enthousiasme est monté au plus haut période. — Un de ses amis veut se marier, elle lui répond : — « Dans les circonstances où nous sommes, un honnête homme ne peut suivre le flambeau de l'amour qu'après l'avoir allumé au feu sacré de la patrie ! »

Elle *rugit* en lisant les papiers publics ; elle trouve la constitution *plâtrée*, la déclaration des droits *gâchée* ; elle trouve que le rôle d'un bon patriote est d'enflammer le courage des bons citoyens, de *réclamer*, de *tonner*, d'*effrayer !*

Voilà la stoïcienne à l'âme sereine transformée en tribun, et presque en furie.

C'est logique après tout. Quand on a en soi-même une confiance absolue, quand on se croit un modèle d'esprit, de science et de patriotisme, quand on s'attribue le monopole de l'intelligence et de la vertu, il n'est pas étonnant que l'on prenne en pitié le reste des humains.

Aussi nos prétendus philosophes, nos vertueux philanthropes sont-ils haineux et fielleux d'étrange façon.

Ils détestent le roi — et surtout la reine, — ils affichent pour la cour un mépris ridicule, parce qu'il est général et absolu. — Ils haïssent les Feuillants d'une haine tout aussi peu raisonnable.

La correspondance de Soubrany nous donne à ce sujet un curieux témoignage. Quelques médisants avaient représenté Soubrany comme Feuillant. Le jeune député prend feu aussitôt et proteste contre cette injurieuse qualification avec l'indignation la plus amusante. — Il est si convaincu *de l'insigne mauvaise foi, de la scélératesse et de la perfidie* de ceux qui siègent au côté droit, qu'il prie ses concitoyens de « l'estimer assez pour ne pas l'associer à des gens qu'il méprise. » (Lettre du 2 avril 1792.)

Dans ce milieu vaniteux et haineux, les ministres sont regardés avec défiance, comme agents de la cour, et traités en suspects dès le premier jour.

Le pacifique Rabusson-Lamothe avoue qu'ils n'ont pas eu à s'applaudir, à leur première apparition, de l'urbanité du Corps législatif. « Il semblait qu'on les eût fait venir pour les poser sur la sellette et leur faire subir un interrogatoire... C'était à qui les interpellerait... M. de Montmorin fut surtout vivement poussé... Il s'en tira en homme d'esprit et en vieux courtisan qui ne dit que ce qu'il veut, qui ne laisse entendre que ce qui est indifférent à savoir et qui couvre de la raison d'État tout ce qu'il croit devoir tenir en réserve. Au fait, la plupart des questionneurs se montrèrent assez maladroits et fort inconsidérés, et laissaient voir plus de zèle que de saine politique, plus d'esprit que de connaissances. »

Le manque de convenance des députés de gauche fut tel que l'Assemblée elle-même s'en aperçut, et montra, les jours suivants, plus d'égards pour les malheureux ministres.

Mais, si l'on veut bien ne plus leur faire d'avanies, on ne renonce pas, pour cela, à leur faire la guerre — et la guerre la plus déloyale. On les menace :

« Disons à *nos* ministres, crie Isnard dans la séance du 29 novembre, que nous ne sommes pas satisfaits de la conduite de chacun d'eux, que désormais ils n'ont à choisir qu'entre la reconnaissance publique et la vengeance des lois, et que par le mot responsabilité nous entendons *la mort*. »

Le parti jacobin tient absolument à avoir un public. Les tribunes sont pleines de gens, assez peu recommandables, mais fort bruyants, et très capables de jeter le trouble dans l'âme des bourgeois du centre.

Le tumulte n'atteint pas tout d'abord les proportions qu'il prendra plus tard, mais, tel qu'il est, il suffit déjà à intimider les modérés.

La tactique jacobine est bien simple.

A chaque instant, les Jacobins réclament l'appel nominal, et tel député, qui eût tranquillement voté avec le ministère au scrutin secret, vote contre lui à l'appel nominal.

Soubrany connaît la recette, et nous la donne candidement :

« Les Jacobins, dit-il, sont en minorité. Pour faire passer des lois — (entendez des lois jacobines) — il faut décider cette masse inerte (le centre) que les Jacobins cherchent à *stimuler* et les Feuillants à *intimider* (le choix des expressions est admirable) par la crainte de toucher à la constitution, et *surtout à la prérogative royale.* — Soyez certain que si les décrets se faisaient au scrutin (secret), les émigrés, les ministres et le roi auraient eu beau jeu. »

C'est déjà fort triste de voir les partis lutter entre eux à armes aussi déloyales ; ce qui est plus déplorable encore, c'est de voir la cour jeter elle-même ses amis par-dessus bord, et faire aux Feuillants une incessante guerre de chicane et d'embûches.

Mme Roland, qui nous a paru manquer de modestie, mais qui ne manquait certainement pas d'intelligence, comprit, dès les premiers jours de son séjour à Paris, le double jeu que jouait le roi.

« Je n'ai jamais pu croire, dit-elle, à la vocation d'un roi né sous le despotisme, élevé pour lui et habitué à l'exercer. Il aurait fallu que Louis XVI fût un homme fort au-dessus du vulgaire par son esprit pour vouloir sincèrement la constitution qui restreignait son pouvoir, *et, s'il avait été cet homme, il n'aurait pas laissé survenir les événements qui ont amené la constitution...* Il ne lui restait qu'à sacrifier de bonne grâce une portion de son autorité... ; faute de savoir le faire, il ne se prêta qu'à de misérables *intrigailleries*, seul genre familier aux personnes qu'il sut choisir ou que sa femme protégeait. Il avait cependant dans la constitution des moyens de pouvoir et de bonheur, s'il eût eu la sagesse de s'y borner ; de façon qu'au défaut de l'esprit qui l'avait mis hors d'état d'empêcher son établissement, la bonne foi pouvait le sauver, s'il eût voulu sincèrement la faire exécuter après son acceptation. Mais toujours proclamant, d'une part, le maintien de ce qu'il faisait saper de l'autre, sa marche oblique et sa conduite fausse excitèrent d'abord la défiance et finirent par allumer l'indignation. »

Les royalistes crurent que la constitution se détruirait d'elle-même ; machine imparfaite, elle devait se fausser rien qu'en marchant ; ils se promirent d'aider de toutes leurs forces à sa démolition en la faisant fonctionner à outrance, — en repoussant systématiquement tout ce qui aurait pu adoucir les chocs, rendre le jeu de la machine plus régulier.

Par sa propre maladresse, le parti Feuillant perdit, dans les derniers mois de 91, des postes importants qu'il ne devait pas reconquérir.

Depuis les massacres du Champ de Mars, La Fayette avait perdu beaucoup de sa popularité, il lui déplaisait de rester à la tête de la garde nationale parisienne, qui ne l'acclamait plus comme une idole ; — il sollicita sous main un décret qui le relevât de ses fonctions.

Un décret du 12 septembre 1791 supprima le poste de général commandant en chef la garde nationale de Paris et en donna les fonctions à chacun des six chefs de légion, chacun pendant un mois.

Le 8 octobre, La Fayette résigna ses fonctions. La grande force de la bourgeoisie armée se trouva ainsi éparpillée, et échappa entièrement au parti constitutionnel.

Bailly, maire de Paris, n'osa rester à l'hôtel de ville sans La Fayette, — il donna sa démission.

Aux élections qui eurent lieu pour le remplacer, La Fayette se porta, espérant que la mairie de Paris serait la récompense de son dévouement à la Révolution, et l'indemniserait de la perte de son commandement.

Les Jacobins lui opposèrent Pétion, fils d'un procureur au présidial de Chartres, — camarade de Brissot et ami de Robespierre. Pétion avait pour lui « sa médiocrité solennelle », que tant de gens prennent pour la marque du génie, sa réputation d'intégrité, sa parole facile, son abord populaire.

En face de 80.000 hommes qui laissèrent faire...

3.000 hommes votèrent pour La Fayette et près de 7.000 pour Pétion.

La cour elle-même fit voter ses amis pour le factieux, en haine du général au cheval blanc. « M. de La Fayette, disait la reine, ne veut être maire de Paris que pour devenir bientôt maire du palais. Pétion est jacobin, républicain ; mais c'est un sot, incapable d'être jamais un chef de parti, ce sera un maire nul. D'ailleurs il est possible que l'intérêt qu'il sait que nous prenons à sa nomination le ramène au roi. »

Malheureusement pour la cour, si Pétion était nul, il fut bientôt doublé par des hommes singulièrement plus énergiques que lui.

Le 2 décembre, les électeurs nommèrent Manuel procureur de la commune, — et, le 8, ils lui donnèrent pour substitut Danton.

Paris appartenait dorénavant au parti jacobin.

A ce moment précis, une femme tenta encore de sauver la mo-

narchie, ce fut Mme de Staël. La fille du banquier Necker voulut être pour les Feuillants ce qu'était Mme Roland pour les Jacobins.

Il y a, entre ces deux femmes, d'étranges ressemblances. Elles sont l'une et l'autre des intellectuelles ; elles ont reçu une instruction toute virile, elles sont l'une et l'autre « bas-bleu », elles savent l'une et l'autre s'apprécier à leur juste valeur — au moins.

Dès l'âge de 15 ans, Mlle Necker faisait sa lecture habituelle de Montesquieu. Quand Necker publia son compte rendu, elle adressa à son père une lettre anonyme, où le ministre n'eut pas de peine à reconnaître la main de sa fille, mais qui lui donna une haute idée de la portée de son esprit.

Mariée en 1786 au baron Eric Magnus de Staël Holstein, plus âgé qu'elle de 17 ans, elle ne put s'accorder avec son mari et ne tarda pas à s'en séparer pour mener la libre vie des grandes dames de son siècle. Elle n'avait pas l'idéal de vertu stoïcienne de Mme Roland, elle était vraiment fille du XVIIIe siècle, disciple passionnée de Condillac et de Rousseau ; sociable et mondaine, de mœurs peu sévères, éprise de gloire et de philanthropie. — Au demeurant, moins estimable que sa rivale girondine, mais plus séduisante, et d'une intelligence plus large et plus humaine.

Mme de Staël avait embrassé les idées de la révolution, mais elle était restée attachée à la monarchie, malgré les impertinences de la cour, — qui riait de ses toilettes négligées — (décidément Mme de Staël était un grand esprit) ! — Elle voulut réconcilier Louis XVI et la Révolution, et conçut, pour y parvenir, un plan singulièrement hasardeux, où son cœur eut peut-être plus de part que sa tête.

Elle était « du dernier bien », comme on disait alors, avec le comte Louis de Narbonne-Lara, né à Calorno, en Sicile, en 1755, et qui était alors un des membres les plus brillants de l'aristocratie constitutionnelle.

Elle imagina de le pousser au ministère de la guerre, dont Duportail venait de se démettre, et par lui de lancer la France dans la guerre, — pour sauver le roi. — Terrible aventure à jouer, où Narbonne et le roi succomberont, car, s'il faut de bonnes ailes pour lutter contre la tempête, il en faut de presque aussi bonnes pour s'en aider.

Nous reviendrons, dans notre prochaine leçon, sur cette très grave question de la guerre ; nous ne voulons aujourd'hui qu'établir la genèse du ministère girondin.

M. de Narbonne entra au ministère le 7 décembre 1791. — Quatre jours auparavant, le roi avait écrit au roi de Prusse pour lui répéter « qu'un congrès, appuyé d'une forte armée, était le

meilleur moyen de rétablir un ordre de choses plus désirable, et d'empêcher que la Révolution ne s'étendît sur le reste de l'Europe. »

Cela n'empêcha pas le malheureux Louis XVI de se rendre le 14 décembre à l'Assemblée et d'y lire d'un ton ferme, et avec l'apparence de la bonne foi la plus entière, un discours qui se terminait par une note franchement belliqueuse : « J'écris à l'Empereur pour l'engager à continuer ses bons offices, et, s'il le faut, à déployer son autorité comme chef de l'Empire pour éloigner les malheurs que ne manquerait pas d'entraîner une plus longue obstination de quelques membres du corps germanique. Sans doute, on peut beaucoup attendre de son intervention, appuyée du poids imposant de son exemple, mais je prends en même temps les mesures militaires les plus propres à faire respecter ses déclarations. Et si elles ne sont point écoutées, alors, Messieurs, il ne me restera plus qu'à proposer la guerre. »

Ce langage inattendu plut aux députés qui applaudirent, et jusque dans les tribunes retentit encore le cri déjà rare de « Vive le Roi ! »

Il y eut comme une détente.

Narbonne annonça à l'Assemblée que, dans un mois, il se faisait fort de mobiliser 150.000 hommes ; il se déclara prêt à partir pour la frontière pour inspecter toutes les mesures de défense.

Aux Jacobins, Brissot vanta Narbonne et tint le langage d'un constitutionnel. — Le pouvoir exécutif, dit-il, va déclarer la guerre. Il fait son devoir et vous devez le soutenir quand il fait son devoir. Il nous crie sans cesse : l'union ! l'union ! Eh bien, qu'il soit patriote, *et les Jacobins deviendront ministériels et royalistes.*

Mais, plus clairvoyant que Brissot, Danton devinait où tendaient les allures belliqueuses de la cour, et, dans cette même séance, il fit à Brissot cette réponse éloquente et profonde :

« Si la question était de savoir si, en définitive, nous aurons la guerre, je dirais : oui ! les clairons de la guerre sonneront ; oui, l'ange exterminateur de la liberté fera tomber les satellites du despotisme, mais, Messieurs, quand devons-nous avoir la guerre ? N'est-ce pas après avoir bien jugé notre situation, après avoir tout pesé, *n'est-ce pas surtout après avoir scruté les intentions du pouvoir exécutif ?* »

Et, dans la séance du 16 décembre, Robespierre revint sur cette même idée et démontra avec une puissante logique que, si la guerre aux rois pouvait être de l'intérêt de la Révolution, la guerre *conduite par un roi* pouvait être sa perte.

Pendant trois mois ce fut une sorte de tournoi littéraire entre les partisans de la guerre et leurs adversaires. Cette question formidable fut traitée comme un thème académique, et devant l'Europe attentive, les clubs discutèrent à satiété s'il ne convenait pas de répondre à la guerre des rois contre les peuples par la guerre des peuples contre les rois.

Pendant que se discutait la guerre, que l'Assemblée enchérissait chaque jour sur ses violences de la veille, — on aurait tort de croire que les partis, arrivés au comble de la rage, avaient changé le caractère de Paris et de la France.

Qui le croirait ? — On s'amusait beaucoup au début de 1792.

Le roi enrôlait sa garde constitutionnelle et discutait les titres des gentilshommes qui demandaient à le servir.

L'Assemblée abolissait l'usage des félicitations du jour de l'an, — et, pour faire assaut de simplicité avec les députés, Louis XVI recevait les membres de la municipalité parisienne dans sa salle de billard, et ne faisait ouvrir *qu'un battant* de la porte pour M. Pétion.

Narbonne négociait avec le roi de Prusse, et chargeait M. de Ségur, notre ambassadeur à Berlin, d'acheter les ministres prussiens et même les maîtresses du roi. — Un indiscret envoyait copie des instructions de Ségur à la cour de Berlin, et le pauvre diplomate ne tardait pas à comprendre qu'on se moquait de lui.

Narbonne négociait avec le duc de Brunswick-Lunebourg, et lui offrait, à l'insu du roi, toutes sortes d'avantages s'il voulait servir la France ; il serait maréchal, il aurait d'immenses domaines, — 2 millions de rente, — et la couronne de France, si jamais Louis XVI venait à la perdre. — Le duc de Brunswick ne voulut pas répondre à notre étonnant ministre, et trouva très piquant d'adresser sa réponse à Louis XVI. — Vous jugez quelle fut la colère du roi !

Pour consolider sa situation ébranlée, Narbonne demanda à MM. de Lafayette, de Rochambeau et Luckner, qui commandaient nos armées aux frontières, de faire tous en sa faveur une démarche auprès du roi.

Ces messieurs y consentirent, mais Narbonne, au lieu de ne montrer leurs lettres qu'au roi, les publia dans tous les journaux feuillants. — Louis XVI, furieux, manda les trois généraux à Paris, et devant lui eut lieu une explication très pénible pour Narbonne, — et le beau comte, sur lequel on avait fondé tant d'espérances et dont on avait voulu faire un héros, reçut un jour, par la main d'un valet de pied, ce joli billet de la main du roi : — « Je vous

préviens, Monsieur, que je viens de nommer M. de Grave au département de la guerre ; vous lui remettrez votre portefeuille. »

Mme de Staël rêvait toujours de sauver le roi : elle proposa d'emmener la famille royale à Fontainebleau dans sa voiture ; le roi eût été déguisé en maître d'hôtel, la reine en femme de chambre, et le dauphin en fille. — Ce beau projet amusa fort Marie-Antoinette, qui, au dire de Mallet du Pan, en fit des gorges chaudes avec le chevalier de Coigny.

Les députés n'étaient pas plus sérieux que Mme de Staël ou M. de Narbonne. Ils mettaient à la mode le bonnet rouge, « qui égaye, disait Brissot, et dégage la physionomie, la rend plus ouverte, plus assurée, couvre la tête sans la cacher, en rehausse avec grâce la dignité naturelle et est susceptible de toutes sortes d'embellissements. Ce fut à la même époque que le mot de *sans-culotte* commença à distinguer les patriotes exaltés, et nous avouerons ne pas trop comprendre la théorie de Louis Blanc, qui voit dans l'adoption de ce terme *une preuve des goûts artistiques des Girondins ?*

Au milieu de toutes ces folies, les premiers jours de mars furent marqués par les événements les plus graves.

Le 1er mars 1792, l'empereur Léopold mourut presque subitement dans une crise de vomissements convulsifs, et sa mort inopinée, due sans doute à l'épuisement de ses forces, ruinées par les plaisirs, amena sur le trône un jeune prince de 24 ans, François II.

Le 16 mars, le roi de Suède Gustave III fut assassiné dans un bal masqué à Stockholm par un ancien gentilhomme de sa garde, appelé Ankarström.

Sa mort supprimait un des ennemis les plus décidés et les plus redoutables de la Révolution.

Les Girondins virent l'Autriche désorganisée, la Suède hors de cause ; ils se savaient appuyés en Espagne par le premier ministre, comte d'Aranda, chef des libéraux espagnols ; ils crurent le moment venu de s'emparer du pouvoir et marchèrent à l'assaut des positions déjà presque abandonnées par les Feuillants.

Ce fut Brissot qui sonna la charge en attaquant à fond le ministre des affaires étrangères, M. Delessart.

Vous savez combien il est aisé de faire un procès de tendance. M. Delessart avait fait de son mieux entre le roi et l'assemblée, et, troublé par la difficulté même de sa situation, il avait été souvent timide et parfois maladroit.

En véritable rhéteur, Brissot rédigea contre lui une véhémente catilinaire et énuméra jusqu'à 18 chefs d'accusation.

Un député, Etienne Dumont, entendit en comité la lecture de ce réquisitoire et ne put dissimuler à Brissot combien les griefs lui paraissaient peu sérieux.

Brissot sourit et dit à son naïf ami :

« C'est un coup de parti ! Il faut absolument que Delessart soit envoyé à Orléans (à la Haute-Cour). Nous avons besoin de gagner de vitesse les Jacobins. Je sais bien qu'il sera absous, car nous n'avons que des soupçons et point de preuves. Mais nous aurons gagné notre objet en l'éloignant du ministère. »

« Devant Dieu, dit Dumont, confondu de cette légèreté odieuse, vous voilà dans le machiavélisme des partis jusqu'au fond du cœur. Etes-vous l'homme que j'ai connu si ennemi de tous les détours ? Est-ce Brissot qui opprime un innocent ? »

Devant cette indignation d'honnête homme, Brissot resta déconcerté, et ne sut répondre autre chose que ce qu'il avait dit en commençant : « C'est un coup de parti ! »

Honnête et généreux par nature, la politique l'avait perverti. — Dumont disait de lui : « Il avait le zèle du couvent : capucin, il aurait aimé sa vermine et son bâton ; — dominicain, il aurait brûlé les hérétiques. »

Ce fut le 10 mars qu'à la nouvelle du renvoi de Narbonne, Brissot prononça sa philippique contre Delessart, — pour achever de désorganiser le ministère feuillant.

Son discours se terminait par une menace directe à la cour et presque directe à la reine :

« De cette tribune, on aperçoit le palais où des conseils pervers égarent le roi que la constitution nous a donné... ; la terreur et l'épouvante sont souvent sorties dans les temps antiques, et au nom du despotisme, de ce palais fameux ; qu'elles y rentrent aujourd'hui au nom de la loi. Que tous ceux qui l'habitent sachent que le roi SEUL est inviolable, que la loi y atteindra sans distinction tous les coupables, et qu'il n'y a pas une tête qui, convaincue d'être criminelle, puisse échapper à son glaive ! »

La mise en accusation de Delessart fut votée à une majorité considérable, — et Louis XVI apprit en même temps la mort de l'empereur et la chute de son ministre. — Le lendemain, il avait, dans son intérieur, l'air d'un homme qui se prépare à la mort.

Le ministère girondin mit près de quinze jours à se constituer, et ce fut Dumouriez qui en fut l'architecte.

Ancien capitaine formé à l'école de la guerre de Sept Ans.

Ancien agent de France en Corse, en Portugal, en Espagne et en Pologne.

Défenseur de la nationalité corse et vainqueur de Paoli, — en-

nemi de Pombal, régénérateur de la Pologne, créateur de Cherbourg, Dumouriez était un de ces génies turbulents qu'on ne sait où classer — parmi les grands hommes — ou parmi les aventuriers.

Il entra au ministère sans convictions, mais avec l'idée bien arrêtée de rester le maître de la France, — et, pour commencer, il fit la conquête du roi et de la reine.

A sa première entrevue, sa bonne mine, sa hardiesse, sa rondeur gagnèrent Louis XVI, qui comprit vaguement que cet homme pourrait le sauver, — s'il le voulait bien. — Et Dumouriez le voulait peut-être à ce moment. — « Si j'étais roi de France, disait-il, je me mettrais à la tête de la Révolution. » — Et il convia Louis XVI à le suivre. — Mais le roi n'avait pas de si bonnes jambes.

La reine le détestait. Elle finit par lui accorder une audience, et, marchant fièrement à lui : « Monsieur, lui dit-elle, vous êtes tout-puissant en ce moment, mais c'est par la faveur du peuple qui brise bien vite ses idoles. Votre existence dépend de votre conduite. On dit que vous avez beaucoup de talents. Vous devez juger que ni le roi ni moi ne pouvons souffrir toutes ces nouveautés de la Constitution. Je vous le déclare franchement. Ainsi prenez votre parti. »

Dumouriez opposa tant de paisible courage à tant de violence que ce fut bientôt la reine qui faiblit.

Maître au château, Dumouriez se rendit aux Jacobins, coiffa le bonnet rouge à la tribune, affirma à Robespierre qu'il ne voulait d'autre influence que celle d'un simple citoyen, et embrassa le soupçonneux tribun, aux applaudissements de l'Assemblée.

Il se choisit des collaborateurs qui ne pouvaient l'effacer.

Duranton et Servan n'étaient que des comparses.

Clavière n'était qu'un spécialiste, comme les Finances en avaient déjà tant vu.

Roland seul, ministre de l'intérieur, avait quelque valeur, — à cause de sa femme qui l'inspirait. Roland, sans sa femme, n'eût été qu'un niais solennel.

Il crut faire œuvre de vertu en se rendant aux Tuileries en habit noir, chapeau rond et souliers poussiéreux. — « Quoi ! Monsieur, dit le maître des cérémonies à Dumouriez, — pas de poudre ! pas de boucles aux souliers ! »

« Ah ! Monsieur, répondit gaiement Dumouriez, *tout est perdu !* »

Et le grand ministère girondin s'installa sans bruit au palais. Louis XVI charma ses nouveaux ministres par sa bonhomie, ses flatteries, ses distractions, ses boutades.

Le conseil devenait comme un salon où le roi, comme s'il eût été en famille, lisait la gazette, écrivait des lettres, parlait voyages, contait des anecdotes, entretenait Roland de ses ouvrages, d'agriculture et d'industrie.

Roland revenait du conseil, très disposé à trouver que l'on calomniait le roi.

Au logis, il retrouvait sa stoïcienne, qui lui demandait ce qu'il avait fait pour la patrie.

Il racontait les incidents de la séance.

— « Mais c'est pitoyable ! s'écriait Mme Roland... Vous êtes tous d'assez bonne humeur, parce que vous n'éprouvez point de tracasseries, que vous recevez même des honnêtetés ; vous avez l'air de faire, chacun dans votre département, à peu près ce que vous voulez... J'ai peur que vous ne soyez joués... »

Et pour empêcher la cour de jouer les ministres, il fut convenu que, quatre fois la semaine, avant le conseil, tous les ministres — et les chefs de la Gironde — dîneraient chez Mme Roland.

G. Desdevises du Dezert.

Soutenances de Thèses

M. Léon Boulvé a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, le 2 mars.

Thèse Latine.

De Fontanio Platonis studioso.

Thèse Française.

De l'Hellénisme chez Fénelon.

M. J.-A. Gallard a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, le 9 mars.

Thèse Latine.

Quid Samuel Bochartus « De jure regum », anno 1650, disseruerit.

Thèse Française.

Essai sur l'histoire du protestantisme à Caen et en Basse-Normandie, de l'édit de Nantes à la Révolution.

Plan de dissertation

Licence ès lettres (*philosophie*).

Du rôle de la raison dans les opérations sensitives de l'intelligence : perception externe, mémoire, association des idées, imagination.

REMARQUES PRÉLIMINAIRES. — L'ancienne philosophie distinguait dans l'intelligence une région inférieure (mécanisme) et une région supérieure (jugement, raisonnement), soumise à des principes et à des concepts *a priori*, dont l'ensemble a reçu le nom de raison. C'est la distinction entre les opérations sensitives et les opérations intellectuelles proprement dites.

Mais les opérations sensitives bien analysées témoignent du rôle qu'y joue déjà la raison. Dès lors cette distinction trop absolue disparaît.

La *sensation* se complète par la perception externe qui est essentiellement un jugement d'externité. D'autre part, il n'y a pas *souvenir* sans reconnaissance ; or la reconnaissance est un jugement, c'est l'affirmation du présent comme passé. Passons à l'*association des idées* ; c'est la loi de la reproduction, car il n'y a pas reproduction d'une idée sans l'existence de certains rapports entre un antécédent et un conséquent. Ces rapports se ramènent aux relations de contiguité et de ressemblance. Il est difficile de reconnaître dans la simple contiguité une influence de la raison. Mais les associations par *ressemblance* reposent sur un jugement implicite ; elles sont les germes de l'idée générale et des jugements explicites. La ressemblance, provoquant des liaisons d'idées qui n'ont d'autre rapport que celui de deux ou plusieurs termes semblables, ne doit-elle pas nous apparaître comme une application du principe d'identité ? N'imite-t-elle pas, dans les régions inférieures de l'intelligence, où l'esprit se borne à recevoir des impressions du dehors, le travail de l'entendement proprement dit ?

Quant à l'*imagination*, on peut affirmer que, lorsqu'elle est créatrice, c'est-à-dire lorsqu'elle aboutit à des combinaisons nouvelles, c'est au vrai, au beau ou au bien qu'elle emprunte sa règle, et ces idées agissent sur elle comme des fins.

PLAN. — I. Vieille distinction de l'intelligence en opérations intellectuelles proprement dites et opérations sensitives.

II. — Rôle du jugement dans la perception externe, dans la mémoire et l'association des idées.

III. — Rôle de l'idée dans le travail de l'imagination créatrice.

Conclusion. — La raison est à la base de l'esprit, et la distinction des opérations rationnelles et des opérations sensitives signifie seulement qu'il y a deux degrés dans la raison, selon que la pensée s'exerce sur des images ou sur des rapports généraux.

Le Gérant : E. Fromantin.

POITIERS. — SOC. FRANÇ. D'IMPR. ET DE LIBR. (OUDIN ET Cie)

SIXIÈME ANNÉE. (2e Série). N° 19 24 MARS 1898.

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Boileau moraliste

II

Cours de M. EMILE FAGUET

Professeur à l'Université de Paris.

Une des manies que Boileau a attaquées avec le plus d'énergie, de persistance et d'acrimonie, c'est cette folie humaine particulière qui s'appelle la passion de la guerre. Il y revient à plusieurs reprises : par exemple, dans la *Satire VIII* :

Tout beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos ;
Ce vice fut toujours la vertu des héros.
Quoi donc ! à votre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre ? —
Qui ? Cet écervelé qui mit l'Asie en cendre ?
Ce fougueux l'Angely, qui, de sang altéré,
Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré ?
L'enragé qu'il était, né roi d'une province,
Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince,
S'en alla follement, et pensant être Dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu ;
Et, traînant avec soi les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplir toute la terre ;
Heureux si de son temps pour cent bonnes raisons
La Macédoine eût eu des petites-maisons,
Et qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure,
Par avis de parents, enfermé de bonne heure !

De même, avec plus d'ardeur et de vivacité, dans la *Satire XI* :

Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité :
Sans elle, la valeur, la force, la bonté,
Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre,
Ne sont que faux brillants, et que morceaux de verre.

Un injuste guerrier, terreur de l'univers,
Qui, sans sujet, courant chez cent peuples divers,
S'en va tout ravager jusqu'aux rives du Gange,
N'est qu'un plus grand voleur que du Terte et Saint-Ange (1).
Du premier des Césars on vante les exploits ;
Mais dans le tribunal, jugé suivant les lois,
Eût-il pu disculper son injuste manie ?
Qu'on livre son pareil en France à La Reynie,
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers
Laisser sur l'échafaud sa tête et ses lauriers.
C'est d'un roi que l'on tient cette maxime auguste,
Que jamais on n'est grand qu'autant que l'on est juste.
Rassemblez à la fois Mithridate et Sylla :
Joignez-y Tamerlan, Genséric, Attila :
Tous ces fiers conquérants, rois, princes, capitaines,
Sont moins grands à mes yeux que ce bourgeois d'Athènes...

Il parle de Socrate évidemment, bien que Socrate ne fût pas un bourgeois,

Qui sut, pour tous exploits, doux, modéré, frugal,
Toujours vers la justice aller d'un pas égal.

Certainement, je suis de l'avis de Boileau ; mais voilà un lieu commun. Je sais bien que les lieux communs forment le fond de la littérature morale et même de toute la littérature. Ce qu'il y a de bon, disait un esprit très ingénieux, ce sont les lieux communs retrempés dans la réflexion. Il est certain que les idées morales finissent par se cristalliser dans des formules toutes faites ; que c'est ainsi qu'elles passent de génération en génération, qu'elles perdent toute vertu et qu'elles n'ont plus de prise, d'action sur les hommes, jusqu'à ce qu'un penseur bien doué vienne les repenser, leur donner par là un lustre de nouveauté et leur rendre ainsi leur valeur. Or justement le tort de Boileau en presque toute son œuvre morale, c'est de n'avoir pas su renouveler les lieux communs. Ainsi, par exemple, en parlant contre la guerre, il aurait pu prévoir l'objection et y répondre. Oui, les grands conquérants, ce sont des bandits couronnés, qui n'ont pas plus de vertu que des Cartouches ou des Mandrins. Pourtant il viendra des philosophes qui soutiendront la guerre, non directement sans doute, mais en prétendant que si c'est une chose exécrable en soi, l'attente n'en est pas moins nécessaire. Des penseurs comme Joseph de Maistre ou Taine diront que les hommes n'ont jamais plus d'énergie morale et de vertu que lorsqu'ils attendent l'heure de se battre. Cela n'est pas sot ; en tous cas, c'est une manière nouvelle de traiter la question, et l'on peut ou l'accepter ou la réfuter. Or, Boileau est très content de la vérité morale conven-

(1) Bandits célèbres de l'époque.

tionnelle telle qu'il l'a reçue de Perse, d'Horace ou de Juvénal, et il ne lui donne point d'autre forme.

Il a attaqué cette autre variété de la guerre, bien ridicule aussi, qui engendre les procès, les chicanes, et qui se fait dans les antres de la basoche et de la chicane. Il a combattu avec énergie la passion de plaider, d'abord parce qu'il y a là encore une de ces excellentes vérités morales qu'il est bon de rappeler sans cesse, ensuite parce qu'au XVIIe siècle la fureur des procès est extrême. Si cette manie particulière est moins forte aujourd'hui, cela tient à plusieurs causes : c'est d'abord que la procédure a été améliorée, et c'est peut-être aussi qu'il y a réellement un progrès général, au moins dans le bon sens humain. Sur les procès, Boileau a déjà fait cette belle tirade que j'ai déjà citée dans la *Satire I* :

Moi que j'aille au palais... etc.

Il y est revenu dans l'*Epitre II* pour loger sa fable malheureusement écrasée par celle de La Fontaine, l'*Huître et les Plaideurs;* on sait que le récit de Boileau a au moins un fort joli trait : « Messieurs, l'huître était bonne. »

Il a attaqué encore une manie assez peu répandue à son époque, mais qui l'avait été beaucoup dans le temps précédent, c'est la manie du duel. Le faux honneur, dit-il dans la *Satire XI*,

... triomphe, et, sur ce droit inique,
Bâtit de vaines lois un code fantastique ;
Avant tout aux mortels prescrit de se venger,
L'un l'autre au moindre bruit les force à s'égorger,
Et dans leur âme, en vain de remords combattue,
Trace en lettres de sang ces deux mots : « Meurs » ou « tue ».

Il est certain que la citation détournée de Corneille est excellente et fait ici un grand effet.

Il est moins dans le lieu commun, il est plus de son temps et par conséquent un peu plus dans sa mission de satirique moraliste ; il met le doigt sur la plaie la plus douloureuse de son époque, lorsqu'il s'en prend, je ne dirai pas à la richesse proprement dite, mais à la richesse trop rapidement et trop facilement acquise. Dans cette question qui, depuis Aristophane, a toujours préoccupé les hommes, le moraliste n'a pas précisément une solution de problème à poser. Aristophane s'est montré un sociologue assez distingué dans son *Plutus* ; mais cela n'était pas nécessaire. Le moraliste, comme Boileau ou Bossuet, a pour mission de démontrer ce point particulier : ce qu'il y a d'immoral dans la richesse, c'est la richesse trop facilement et trop rapidement acquise, parce qu'il est à peu près inévitable qu'elle nous corrompe. Ce qui est mauvais, c'est l'ancien commis, autrefois

laquais, qui devient une espèce de ministre. Ils sont rares ceux qui, comme Gourville, n'ont pas été dépravés par un changement trop grand de fortune. Il me semble seulement que Boileau a encore traité ce point trop en lieu commun, sans entrer assez dans le vif de la question. Dans la *Satire I* il signalait déjà ce vice contemporain :

Que George vive ici, puisque George y sait vivre,
Qu'un million comptant par ses fourbes acquis,
De clerc, jadis laquais, a fait comte et marquis :
Que Jaquin vive ici, dont l'adresse funeste
A plus causé de maux que la guerre et la peste,
Qui de ses revenus écrits par alphabet
Peut fournir aisément un calepin complet ;
Qu'il règne dans ces lieux, il a droit de s'y plaire.
Mais moi, vivre à Paris ! Eh ! qu'y voudrais-je faire ?
Je ne sais ni tromper, ni feindre, ni mentir ;
Et quand je le pourrais, je n'y puis consentir.

Un peu plus loin, dans la même satire, il y revient :

Ainsi de la vertu la fortune se joue :
Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de sa roue,
Qu'on verrait, de couleurs bizarrement orné,
Conduire le carrosse où l'on le voit traîné,
Si dans les droits du roi sa funeste science
Par deux ou trois avis n'eût ravagé la France.
Je sais qu'un juste effroi l'éloignant de ces lieux

(Ceci visait un personnage du temps, — je ne sais au juste lequel.)

L'a fait pour quelques mois disparaître à nos yeux :
Mais en vain pour un temps une taxe l'exile ;
On le verra bientôt, pompeux, en cette ville,
Marcher encor chargé des dépouilles d'autrui,
Et jouir du ciel même irrité contre lui ;
Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine,
Savant en ce métier, si cher aux beaux esprits,
Dont Montmaur autrefois fit leçon dans Paris.

Voici encore, dans la *Satire VIII*, un passage tout entier très vigoureux sur le même sujet. C'est un père qui parle à son fils.

— C'est bien dit. Va, tu sais tout ce qu'il faut savoir,
Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleuvoir !
Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences ;
Prends, au lieu d'un Platon, le Guidon des finances :
Sache quelle province enrichit les traitants ;
Combien le sel au roi peut fournir tous les ans.
Endurcis-toi le cœur ; sois arabe, corsaire,
Injuste, violent, sans foi, double, faussaire.
Ne va point sottement faire le généreux :
Engraisse-toi, mon fils, du suc des malheureux.

Il y a beaucoup d'éloquence et de pittoresque dans Boileau, ne nous y trompons pas. Boileau a passé, passe encore pour un écrivain vigoureux, net, clair, précis et un peu sec. Pourquoi ? C'est qu'une centaine de ses vers sont devenus proverbes. Or, ce sont les vers concis, vigoureux et un peu secs qui deviennent proverbes. Aussi l'idée qu'on s'est formée de Boileau, c'est justement une idée accommodée à ces souvenirs qu'on porte dans la mémoire, et rien n'est plus à son honneur. Mais il faut reconnaître, d'autre part, que Boileau a beaucoup de vers pittoresques, comme nous aurons l'occasion de le voir très souvent.

Et, trompant de Colbert l'imprudence importune,
Va, par tes cruautés, mériter la fortune.
Aussitôt tu verras poètes, orateurs,
Rhéteurs, grammairiens, astronomes, docteurs,
Dégrader les héros pour te mettre en leurs places,
De tes titres pompeux enfler leurs dédicaces,

Cela est peut-être bien pour Corneille, car Boileau n'a jamais manqué de faire une allusion méchante à l'auteur de *Cinna*.

Te prouver à toi-même, en grec, hébreu, latin,
Que tu sais de leur art et le fort et le fin.
Quiconque est riche est tout : sans sagesse il est sage ;
Il a, sans rien savoir, la science en partage ;
Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, *le sang*.

Le mot est très bien placé à la fin du vers.

Il est aimé des grands, il est chéri des belles :
Jamais surintendant ne trouva de cruelles.
L'or même à la laideur donne un teint de beauté :
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.

Il attaque aussi les faquins. Entendez bien ce mot ; en général, au XVIIe siècle, il désigne les parvenus qui ne savaient pas se montrer dignes de leur fortune. C'est ce que La Bruyère appelle les Pamphiles, dont il dit : on ne tarit pas sur les Pamphiles. En effet, ni Boileau, ni La Bruyère ne tarissaient sur eux. C'est que, si Saint-Simon voyait dans le triomphe des parvenus une dégradation pour l'aristocratie, La Bruyère et Boileau étaient, de leur côté, frappés de ce qu'il y avait de ridicule et peut-être même de funeste dans cette nouvelle puissance.

Enfin Boileau a attaqué la noblesse, naturellement avec des restrictions très justes et très sincères. Il la reprend sur ses défauts, lorsqu'elle ne se montre pas digne de son rang et du rang que lui vaut sa naissance. La satire *sur la Noblesse*, qui a le privilège d'être toujours citée, lorsqu'on veut montrer que Boileau est un enfileur de lieux communs, le mérite en effet. La première

partie en est essentiellement banale : c'est le mérite personnel opposé au mérite de race. Cela est vrai, mais ce n'est ni profond ni repensé. Il manque à notre auteur, comme à La Bruyère, de se garder d'une habitude que nous avons trop, et qui est de prendre nos sentiments pour des idées. Ce sont des bourgeois ; ils n'aiment pas beaucoup la noblesse, ils l'aiment encore moins lorsqu'elle est vaniteuse, lorsqu'elle n'a rien pour soutenir le prestige d'un vain titre. Et ils prennent ce sentiment, qui n'est même pas d'une élévation très grande, pour une idée. Il n'y a donc rien ici de vigoureusement réfléchi. La seconde partie de la satire vaut mieux. Boileau y attaque, avec une solidité de bon sens et une rectitude d'esprit dont il faut lui tenir compte, les défauts que l'orgueil un peu trop étroit du nom que l'on porte et du sang qu'on a dans les veines développe, dans un noble, les travers qu'un homme peut avoir parce qu'il est grand seigneur. Ceci est une étude morale assez fine, écrite d'ailleurs en fort jolis vers. Boileau donc nous fait remarquer que cette espèce d'honneur qui s'attache au nom a donné naissance à tout un ensemble de sentiments factices, lesquels finissent toujours par devenir dangereux non seulement au point de vue social, mais au point de vue personnel. C'est ainsi que la noblesse a créé tout un langage réservé à son usage.

Aussitôt maint esprit fécond en rêveries
Inventa le blason avec les armoiries ;
De ces termes obscurs fit un langage à part ;
Composa tous ces mots de cimier et d'écart,
De pal, de contre-pal, de lambel et de fasce,
Et tout ce que Segoing dans son Mercure entasse.
Une vaine folie enivrant la raison,
L'honneur triste et honteux ne fut plus de saison.
Alors, pour soutenir son rang et sa naissance,
Il fallut étaler le luxe et la dépense ;
Il fallut habiter un superbe palais,
Faire par les couleurs distinguer ses valets,
Et, traînant en tous lieux de pompeux équipages,
Le duc et le marquis se reconnut aux pages.

Jusqu'ici, ce n'est en somme que l'erreur d'un noble authentique qui a le tort de vouloir ressembler au faquin. Mais voici qui en résulte, et qui est plus grave :

Bientôt, pour subsister, la noblesse sans bien
Trouva l'art d'emprunter et de ne rendre rien.
Et, bravant des sergents la timide cohorte,
Laissa le créancier se morfondre à sa porte :
Mais, pour comble, à la fin, le marquis en prison
Sous le faix des procès vit tomber sa maison.
Alors le noble altier, pressé de l'indigence,

Humblement du faquin recherche l'alliance ;
Avec lui trafiquant d'un nom si précieux,
Par un lâche contrat vendit tous ses aïeux ;
Et, corrigeant ainsi la fortune ennemie,
Rétablit son honneur à force d'infamie,
Car, si l'éclat de l'or ne relève le sang,
En vain l'on fait briller la splendeur de son rang,
L'amour de vos aïeux passe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit et vous renie.
Mais quand un homme est riche, il vaut toujours son prix ;
Et, l'eût-on vu porter la mandille à Paris,
N'eût-il de son vrai nom ni titre ni mémoire,
D'Hozier lui trouvera cent aïeux dans l'histoire.

Si La Bruyère s'est rencontré si bien sur ces deux points avec Boileau et s'il y insiste tant, c'est que ce sont les deux vices de la société de leur époque. Au XVIIe siècle, nous sommes entre l'aristocratie du sang qui décroît et une aristocratie de la richesse qui se lève, et qui se dresse devant les yeux épouvantés de Saint-Simon, dans ce spectacle effrayant de Louis XIV promenant Samuel Bernard à travers les allées de Versailles. Le contraste de ces deux classes constitue ce qu'il y a de boiteux et de gênant à cette époque. La Bruyère et Boileau sont peut-être ici plus pénétrants que la plupart des philosophes du XVIIIe siècle, qui, eux, se sont très bien accommodés des parvenus et des faquins. Ils les ont recherchés à peu près tous, puisque Rousseau même a été toute sa vie partagé entre le désir d'être à la solde d'un grand seigneur ou d'un homme riche et la terreur d'avoir à souffrir beaucoup de cette dépendance. Il y a des exceptions comme d'Alembert, mais en général les philosophes du XVIIIe siècle s'accommodaient de l'aristocratie de l'argent. Je ne veux pas dire que La Bruyère et Boileau sont de grands sociologues à vues très longues, je signale seulement ici de leur part une sensibilité assez large, assez juste et quelque peu prophétique.

Ayant attaqué les hommes de tant de manières différentes, il eût été bien étonnant que notre auteur n'attaquât pas les femmes. Il a groupé dans un seul ouvrage toutes les satires qu'il aurait pu faire, chemin faisant, sur leurs travers. La *Satire X*, *sur les Femmes*, est très peu répandue, et pour cause, dans l'enseignement secondaire. Je crois qu'il n'est pas inutile, encore qu'il soit peu galant, d'y insister un peu. Elle a été écrite en 1693, à l'époque de la vieillesse de Boileau. Ce sont en général les vieillards qui se permettent de ces choses-là ; mais, pour Boileau, l'âge n'y fait rien, car, à cet égard, il a toujours été une sorte de vieillard. C'est une conversation avec un de ses amis, qu'il appelle Alcippe et qui veut se marier ; Boileau cherche à l'en dissuader, en passant en

revue tous les types de femmes. On le voit, la composition de la pièce est très simple, trop simple peut-être. L'auteur fait des portraits qui ressemblent à ceux de Bourdaloue ou de La Bruyère. C'est, je crois, l'œuvre où il a montré le plus de talent ; en tous cas, c'est celle où son sens pittoresque s'est le plus vivement exercé. Il y a là une vingtaine de portraits, dont treize surtout sont très importants ; il y en a par prétérition cinq ou six qui ne sont que des esquisses. Tout d'abord, et très vite, puisqu'il veut s'en débarrasser et que le sujet est peu intéressant même pour lui, c'est le portrait de la *libertine*. Je l'ai cité presque en entier l'autre jour à propos de l'influence démoralisante de l'art. Boileau nous montre la vicieuse amenée à tous les écarts de conduite par la lecture des romans. Le second portrait est celui de la *coquette*.

Mais que deviendras-tu, si, folle en son caprice,
N'aimant que le scandale et l'éclat dans le vice,
Bien moins pour ton plaisir que pour t'inquiéter,
Au fond peu vicieuse, elle aime à coqueter ?
Entre nous, verras-tu d'un esprit bien tranquille
Chez ta femme aborder et la cour et la ville ?
Hormis toi, tout chez toi rencontre un doux accueil :
L'un est payé d'un mot et l'autre d'un coup d'œil.
Ce n'est que pour toi seul qu'elle est fière et chagrine ;
Aux autres elle est douce, agréable, badine :
C'est pour eux qu'elle étale et l'or et le brocart,
Que chez toi se prodigue et le rouge et le fard,
Et qu'une main savante avec tant d'artifice,
Bâtit de ses cheveux le galant édifice.

Voilà une expression qui est extrêmement jolie, selon le goût de l'époque. C'est une périphrase très ingénieuse ; nous pouvons à peine souffrir ce genre d'esprit, mais il faut faire la différence des temps.

Dans sa chambre, crois-moi, n'entre pas tout le jour.
Si tu veux posséder ta Lucrèce à ton tour,
Attends, discret mari, que la belle en cornette
Le soir ait étalé son teint sur la toilette,
Et dans quatre mouchoirs, de sa beauté salis,
Envoie au blanchisseur ses roses et ses lis.

Victor Hugo, qui n'aimait pas Boileau, tombait en admiration devant ces vers.

Alors tu peux entrer : mais, sage en sa présence,
Ne va pas murmurer de sa folle dépense.
D'abord, l'argent en main, paye vite et comptant.
Mais non, fais mine un peu d'en être mécontent,
Pour la voir aussitôt, de douleur oppressée,
Déplorer sa vertu si mal récompensée.
Un mari ne veut pas fournir à ses besoins !
Jamais femme, après tout, a-t-elle coûté moins ?

A cinq cents louis d'or, tout au plus, chaque année,
Sa dépense en habits n'est-elle pas bornée ?
Que répondre ? Je vois qu'à de si justes cris
Toi-même convaincu déjà tu t'attendris,
Tout prêt à la laisser, pourvu qu'elle s'apaise,
Dans ton coffre à pleins sacs puiser tout à son aise.

Suivent les portraits de la *joueuse* et de l'*avare*. Sur la première il avait beaucoup à dire, car nous savons par Bourdaloue, par Saint-Simon, par Regnard, que le jeu était une vraie fureur au XVIIe siècle. Enfin, voici un passage qui vaut du Juvénal, où Boileau se montre ce qu'il pouvait très bien être, un réaliste d'une vigueur de dessin et d'une intensité de couleur incomparables. Voici maintenant le portrait de l'avare, c'est-à-dire de la femme du lieutenant criminel Tardieu et du lieutenant lui-même, qui — digne fin d'une vie de vols et de pillage — mourut assassiné.

Mais que plutôt son jeu mille fois te ruine,
Que si la famélique et honteuse lésine,

On voit par les lettres de Boileau à Racine que le critique avait voulu raccourcir ce portrait, le trouvant trop long. Ce scrupule est des plus admirables ; il prouve à quel point ces hommes du XVIIe siècle avaient le respect de leur art. Comme ce portrait a une centaine de vers alors que les autres n'en ont qu'une vingtaine, ils ne pouvaient s'empêcher de trouver la disproportion choquante ; Racine conseilla à notre auteur de garder tous les vers, et nous ne pouvons que lui en savoir gré.

Venant mal à propos te saisir au collet,
Elle te réduisait à vivre sans valet,
Comme ce magistrat de hideuse mémoire
Dont je veux bien ici te crayonner l'histoire.
Dans la robe on vantait son illustre maison ;
Il était plein d'esprit, de sens et de raison ;
Seulement pour l'argent un peu trop de faiblesse
De ces vertus en lui ravalait la noblesse.
La table toutefois, sans superfluité,
N'avait rien que d'honnête en sa frugalité.
Chez lui deux bons chevaux, de pareille encolure,
Trouvaient dans l'écurie une pleine pâture,
Et du foin que leur bouche au râtelier paissait,
De surcroît une mule encor se nourrissait.
Mais cette soif de l'or qui le brûlait dans l'âme,
Le fit enfin songer à choisir une femme ;
Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.
Vers son triste penchant son naturel guidé,
Le fit, dans une avare et sordide famille,
Chercher un monstre affreux sous l'habit d'une fille ;
Et sans trop s'enquérir d'où la laide venait,
Il sut, ce fut assez, l'argent qu'on lui donnait.

Rien ne le rebuta, ni sa vue éraillée,
Ni sa masse de chair bizarrement taillée,
Et trois cent mille francs avec elle obtenus
La firent à ses yeux plus belle que Vénus.
Il l'épouse ; et bientôt son épouse nouvelle,
Le prêchant, lui fit voir qu'il était, au prix d'elle,
Un vrai dissipateur, un parfait débauché.
Lui-même le sentit, reconnut son péché,
Se confessa prodigue, et, plein de repentance,
Offrit sur ses avis de régler la dépense.
Aussitôt de chez eux tout rôti disparut :
Le pain bis, renfermé, d'une moitié décrut :
Les deux chevaux, la mule au marché s'envolèrent :
Deux grands laquais à jeun sur le soir s'en allèrent ;
De ces coquins déjà on se trouvait lassé,
Et pour n'en plus revoir, le reste fut chassé.
Deux servantes déjà, largement soufflétées,
Avaient à coups de pied descendu les montées,
Et se voyant enfin hors de ce triste lieu,
Dans la rue en avaient rendu grâces à Dieu.
Un vieux valet restait, seul chéri de son maître,
Que toujours il servit et qu'il avait vu naître,
Et qui, de quelque somme amassée au bon temps,
Vivait encor chez eux, partie à ses dépens.
Sa vue embarrassait ; il fallut s'en défaire ;
Il fut de la maison chassé comme un corsaire.
Voilà nos deux époux sans valets, sans enfants,
Tout seuls dans leur logis, libres et triomphants.
Alors on ne mit plus de borne à la lésine ;
On condamna la cave, on ferma la cuisine :
Pour ne s'en point servir aux plus rigoureux mois,
Dans le fond d'un grenier on séquestra le bois.
L'un et l'autre dès lors vécut à l'aventure
Des présents qu'à l'abri de la magistrature
Le mari quelquefois des plaideurs extorquait,
Ou de ce que la femme aux voisins escroquait.
Mais pour bien mettre ici leur crasse en tout son lustre,
Il faut voir du logis sortir ce couple illustre ;
Il faut voir le mari tout poudreux, tout souillé,
Couvert d'un vieux chapeau de cordon dépouillé,
Et de sa robe en vain de pièces rajeunie,
A pied dans les ruisseaux traînant l'ignominie.
Mais qui pourrait compter le nombre de haillons,
De pièces, de lambeaux, de sales guenillons,
De chiffons ramassés dans la plus noire ordure,
Dont la femme aux bons jours composait sa parure ?
Décrirai-je ses bas en trente endroits percés,
Ses souliers grimaçants vingt fois rapetassés,
Ses coiffes, d'où pendait au bout d'une ficelle
Un vieux masque pelé presque aussi hideux qu'elle ?
Peindrai-je son jupon bigarré de satin,
Qu'ensemble composaient trois thèses de latin,
Présent qu'en un procès sur certain privilège

Firent à son mari les régents d'un collège,
Et qui sur cette jupe à maint rieur, encor
Derrière elle faisait lire *Argumentabor* ?

Cela est tout à fait digne d'un peintre réaliste de premier ordre.

Ensuite viennent la *querelleuse*, la *jalouse*, la *petite malade* un peu nerveuse, qui exagère ses malaises et s'en fait une arme offensive et défensive. Puis, c'est la femme *savante* : celle-ci est peinte en termes très précis, car elle désigne certainement l'illustre amie et protectrice de La Fontaine, Mme de la Sablière.

Qui s'offrira d'abord ? Bon : c'est cette savante
Qu'estime Roberval et que Sauveur fréquente.
D'où vient qu'elle a l'œil trouble et le teint si terni ?
C'est que sur le calcul, dit-on, de Cassini,
Un astrolabe en main, elle a dans sa gouttière
A suivre Jupiter passé la nuit entière.
Gardons de la troubler. Sa science, je croi,
Aura pour s'occuper ce jour plus d'un emploi.
D'un nouvau microscope on doit, en sa présence,
Tantôt chez Delancé faire l'expérience,
Puis d'une femme morte avec son embryon
Il faut chez du Verney voir la dissection.

Ceci est peut-être un souvenir de Molière :

« Nous avons une dissection, Mademoiselle, et je veux vous en offrir la distraction. »

Puis, vient la *précieuse*, puis la *noble*, insupportable avec la liste de ses aïeux sans cesse répétée. Il y a aussi, comme on s'y attend, la *bigote*, et ceci était assez délicat en 1693, c'est-à-dire sous le règne de Mme de Maintenon. Mais Boileau connaît son métier de courtisan aussi bien que celui de poète, il sait placer des paratonnerres sur ses œuvres. Voici celui qu'il a mis ici :

A Paris, à la cour, on trouve, je l'avoue,
Des femmes dont le zèle est digne qu'on le loue,
Qui s'occupent du bien en tout temps, en tout lieu.
J'en sais une chérie et du monde et de Dieu,
Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune,
Qui gémit, comme Esther, de sa gloire importune,
Que le vice lui-même est contraint d'estimer,
Et que sur ce tableau d'abord tu vas nommer.

Ainsi garanti des foudres, Boileau peut hardiment faire la peinture de la bigote. Pour un portrait, il nous en donne deux. On sait que Sainte-Beuve s'est amusé à réunir un certain nombre de ses peintures sous le nom de *Portraits de Femmes*. Nous voyons La Rochefoucauld entre Mme de Longueville et Mme de La Fayette. De même Boileau nous met le portrait de la bigote à côté du portrait du *directeur de conscience*. Les voici tous les deux :

Elle a son directeur, c'est à lui d'en juger :
Il faut, sans différer, savoir ce qu'il en pense.
Bon ! Vers nous à propos je le vois qui s'avance.
Qu'il paraît bien nourri ! Quel vermillon ! Quel teint !
Le printemps dans sa fleur sur son visage est peint.
Cependant, à l'entendre, il se soutient à peine ;
Il eut encor hier la fièvre et la migraine ;
Et sans les prompts secours qu'on prit soin d'apporter,
Il serait sur son lit peut-être à trembloter.
Mais, de tous les mortels, grâce aux dévotes âmes,
Nul n'est si bien soigné qu'un directeur de femmes.
Quelque léger dégoût vient-il le travailler ?
Une froide vapeur le fait-elle bâiller ?
Un escadron coiffé d'abord court à son aide :
L'une chauffe un bouillon, l'autre apprête un remède ;
Chez lui sirops exquis, ratafias vantés,
Confitures surtout, volent de tous côtés ;
Car de tous mets sucrés, secs, en pâte, ou liquides,
Les estomacs dévots furent toujours avides ;
Le premier massepain pour eux, je crois, se fit,
Et le premier citron à Rouen fut confit.

Et cet homme si aimable de figure, si douillet, à quoi sert-il ? Il est celui qui rassure, il est celui qui apaise tous les scrupules de conscience, il est celui qui rend aisée la voie du salut et qui fait que la bigote a tous les plaisirs secrets et délicieux de la dévotion sans en sentir aucunement les épines :

Notre docteur bientôt va lever tous ses doutes ;
Du paradis pour elle il aplanit les routes ;
Et loin sur ses défauts de la mortifier,
Lui-même prend le soin de la justifier.
Pourquoi vous alarmer d'une vaine censure ?
Du rouge qu'on vous voit on s'étonne, on murmure ;
Mais a-t-on, dira-t-il, sujet de s'étonner ?
Est-ce qu'à faire peur on veut vous condamner ?
Aux usages reçus il faût qu'on s'accommode :
Une femme surtout doit tribut à la mode.
L'orgueil brille, dit-on, sur vos pompeux habits.
L'œil à peine soutient l'éclat de vos rubis ;
Dieu veut-il qu'on étale un luxe si profane ?
Oui, lorsqu'à l'étaler notre rang nous condamne.
Mais ce grand jeu chez vous comment l'autoriser ?
Le jeu fut de tout temps permis pour s'amuser :
On ne peut pas toujours travailler, prier, lire ;
Il vaut mieux s'occuper à jouer qu'à médire.
Le plus grand jeu joué dans cette intention,
Peut même devenir une bonne action.
Tout est sanctifié par une âme pieuse :
Vous êtes, poursuit-on, avide, ambitieuse ;
Sans cesse vous brûlez de voir tous vos parents
Engloutir à la cour charges, dignités, rangs.

Votre bon naturel en cela pour eux brille ;
Dieu ne nous défend pas d'aimer notre famille.
D'ailleurs tous vos parents sont sages, vertueux :
Il est bon d'empêcher ces emplois fastueux
D'être donnés peut-être à des âmes mondaines,
Eprises du néant des vanités humaines.
Laissez là, croyez-moi, gronder les indévots,
Et sur votre salut demeurez en repos.

Le passage n'est plus si pittoresque ; mais il est d'une langue excellente, d'une finesse d'intention malicieuse et d'une délicatesse de style très remarquable.

La satire se termine par un certain nombre de portraits de deux ou trois vers, et, à la fin, l'auteur suppose que son ami déclare : si, malgré cette longue kyrielle de portraits que vous venez de me faire, je me marie, et si j'épouse une de ces femmes que vous me dépeignez... il est possible de se séparer. — Sans doute ; mais il y a les procès. Alors suit le portrait de la *plaideuse*. Ce procédé de composition est très ingénieux.

On sait que Bossuet a condamné la *Satire X* : il a déclaré que le genre satirique en général est incompatible avec la religion chrétienne, et que la *Satire X* en particulier est contraire aux bonnes mœurs. Plus tard, dans le *Traité de la Concupiscence*, il prend de nouveau notre poète à partie : « Cet auteur s'est mis dans l'esprit de condamner les femmes. Il ne se met point en peine s'il condamne par là le mariage et s'il en écarte ceux à qui ce sacrement est donné comme un remède — (voilà qui n'est pas galant, mais c'est ce qu'il devait dire). — Pourvu qu'il fasse de belles peintures d'actions souvent très laides, il est content. » Par malheur, nous avons, nous autres littérateurs, une querelle continuelle, nécessaire et très honorable avec les chrétiens rigoureux. Ils ne nous aiment pas, ils nous trouvent parfaitement inutiles et dangereux. Peut-être, pour notre défense, pourrions-nous dire que nous sommes un mal moindre que d'autres maux, qui séviraient sans nous. Mais la discussion serait longue ; en tout cas, je ne puis trouver ici que Bossuet ait absolument tort.

C. B.

La doctrine de Pascal. — L'homme.

Cours de M. EMILE BOUTROUX,

Professeur à l'Université de Paris.

Nous avions divisé les théories de Pascal en trois séries :

1° Les théories relatives aux sciences (physique et mathématiques);

2° Les théories relatives à l'homme (nature humaine, droit et morale, philosophie, etc.);

3° Les théories relatives à la religion et à Dieu.

Nous avons terminé l'étude de la première série ; nous abordons la seconde.

I

Nous savons avec quelle ardeur Pascal s'était adonné à l'étude des sciences physiques et mathématiques. Il avait célébré en termes magnifiques les progrès de la connaissance scientifique, et, à cet égard, on a pu le rapprocher de Turgot et de Condorcet. Pourtant, dès qu'il entra en contact direct avec les choses humaines, les sciences abstraites perdirent à ses yeux tout leur prix. Il jugea que ces sciences n'étaient pas propres à l'homme, et qu'on s'égarait plus de sa condition en y pénétrant qu'en les ignorant. Que sont-elles, en effet? La connaissance des lois de la matière, du mécanisme des choses physiques. Mais nous sommes, nous, infiniment au-dessus de la matière. Dualiste cartésien aussi bien que chrétien, Pascal distingue radicalement l'idée de l'âme de celle du corps, et croit qu'on peut connaître celle-ci sans recourir à la science de celui-là. Tel, jadis, Socrate avait renoncé à la connaissance des choses physiques pour se consacrer à celle des choses humaines. Mais, pour Socrate, les choses physiques étaient divines et au-dessus de notre portée, tandis que les choses humaines convenaient à notre intelligence. Pascal prouvera à l'homme qu'il ne peut se comprendre, et qu'il lui faut demander à Dieu le secret de sa condition.

Quel ordre suivrons-nous dans l'exposition des idées de Pascal sur l'homme? C'est une question délicate, car Pascal affecte ici de ne suivre aucun ordre. Nulle science humaine, déclare-t-il, ne peut garder l'ordre. Il lui arrive même de dire qu'il ferait trop

d'honneur à son sujet s'il le traitait avec ordre, puisqu'il veut montrer que ce sujet en est incapable. Pourtant, il nous faut disposer les parties d'une certaine manière. Comment faire pour ne pas trahir la pensée de Pascal?

Demandons-nous suivant quelle méthode Pascal a étudié l'homme. Sa méthode n'est pas celle des philosophes abstraits, qui commencent par décomposer les choses en leurs éléments, pour considérer ensuite ces éléments à part et les combiner suivant les lois de l'intelligence, de manière à en former des touts qui se rapprochent plus ou moins de la réalité. Pascal est un physicien. Il a un sens très vif du réel et du concret. Et même, tandis qu'en physique on peut étudier à part un ordre de phénomènes, il a le sentiment que, quand il s'agit de l'homme, il faut le prendre tout entier si l'on veut le voir tel qu'il est. Ici d'ailleurs une connaissance spéculative ne suffit pas : nous cherchons une connaissance pratique, directrice de notre vie. C'est pourquoi nulle hypothèse n'est de mise. Il nous faut observer la vie humaine, dans sa complexité donnée. Mais nous ne saurions nous contenter d'une description plus ou moins ingénieuse. Nous voulons nous connaître à fond et nous comprendre. Après nous être observé, nous chercherons donc à démêler les causes de nos manières d'être. C'est en ce sens que, dans les *Pensées*, nous trouvons ces indications de titres : *Description de l'Homme*, — *Raisons des Effets*. Nous nous inspirerons de ces idées de Pascal pour diviser notre étude. Avec lui, nous considérerons d'abord l'homme du dehors, dans sa réalité concrète et donnée, puis nous pénétrerons de plus en plus avant dans sa nature et dans son fond, où se trouvent les raisons des effets qui s'offrent à nos regards.

A) Or, si d'abord nous considérons les hommes tels qu'ils apparaissent, le spectacle qu'ils nous donnent est singulier et saisissant. C'est un mouvement et une complexité infinies, au prix desquels le changement et la multiplicité des choses matérielles ne sont que torpeur et pauvreté.

L'homme est un être essentiellement changeant. En quoi consiste ce changement? L'homme, certes, est né pour penser. Pascal le dit avec Descartes. Mais les pensées pures, promptement, le fatiguent et l'abattent. Il lui faut du remuement et de l'action ; c'est-à-dire qu'il est nécessaire qu'il soit agité par les passions. La passion est ainsi, en cette vie, notre être effectif et réel. C'est elle qui nous fait heureux. « Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition ! » Qu'est-ce que cette passion? Au fond, ce n'est pas autre chose que la pensée ; c'est un mode de la pensée. C'est la pensée appropriée à la condi-

tion d'un être qui ne la peut soutenir. Les stoïciens étaient dans l'erreur quand ils dissociaient la raison et la passion pour les opposer l'une à l'autre. L'amour et la raison ne sont qu'une même chose. La passion est une précipitation de pensée qui se porte d'un côté sans bien examiner tout, mais c'est toujours une raison. Aussi, à mesure qu'on a plus d'esprit, les passions sont plus grandes. La qualité de la passion suit celle de la raison. Dans une grande âme tout est grand.

La passion est noble et belle ; elle est aussi *puissante*. Plus que notre faible pensée, elle nous rapproche de notre fin. L'homme est fait pour l'infinité, et il est fini. — Le seul moyen pour lui de tendre à son but, c'est de ramasser ses forces dans le recueillement et l'immobilité pour les déployer ensuite brusquement. Le *rythme* est l'artifice qu'emploie le fini pour se grandir et s'approcher de l'infini. Tout ce qui est continu et uniforme est médiocre. Notre puissance est l'emploi, au moment et au point décisif, de forces accumulées et tenues en réserve. Cette loi se manifeste en amour. Pour la solidité même de l'amour, il faut quelquefois ne pas savoir que l'on aime. Ce n'est pas commettre une infidélité, car on n'aime pas ailleurs. C'est reprendre des forces pour mieux aimer. Sans ce rythme providentiel, comment concevoir cette inondation de passion nécessaire pour ébranler et remplir une grande âme ?

Mais si l'homme est tout passion et si la passion est essentiellement une alternative de repos et de mouvement, comment s'étonner qu'il fasse paraître un continuel changement ?

L'homme n'est pas seulement un être changeant, c'est aussi un être singulièrement *complexe*. La matière, mode de l'étendue, se divise en parties homogènes : tel n'est pas le cas de l'esprit ; il se compose au contraire de parties hétérogènes : qualités et facultés tellement liées entre elles qu'à prétendre les isoler on les altérerait radicalement. La complexité particulière de l'âme humaine se manifeste par la difficulté même qu'il y a à porter sur les hommes un jugement exact. Les principes des géomètres, clairs mais gros, qui ne conviennent qu'à des choses relativement simples, ne sont ici d'aucune utilité. Les principes qui expliqueraient les actions humaines sont au contraire excessivement déliés et en nombre infini : les saisir d'emblée est impossible ; il faut voir les choses d'un coup d'œil, embrasser le tout d'un regard, et non aller de partie en partie par progrès de raisonnement ; l'esprit qui est de mise ici n'est pas l'esprit de géométrie, mais *l'esprit de finesse*, lequel va du tout aux parties, et non des parties au tout.

Tel est le premier aspect sous lequel l'homme nous apparaît. C'est un infini de changement et de complexité, infiniment supé-

rieur à tout ce que la matière peut produire de plus parfait. Tout en lui, en ce sens, est grandeur et noblesse.

B) Mais pénétrons plus avant dans son être ; essayons de démêler les raisons de ces effets. L'homme va se montrer à nous sous un second aspect, différent du premier.

L'homme, avons-nous vu, est essentiellement changeant. Quelle est l'origine de ce changement ? On peut concevoir que le changement naisse d'une tendance de l'indéterminé vers la détermination, d'une faculté de développement, d'une marche vers le bien. Tel est le cas pour tous les êtres dans le monde d'Aristote, éternellement attiré vers Dieu. Mais le mouvement peut avoir une autre cause : il peut être la suite comme mécanique d'une contradiction interne, l'impossibilité de demeurer dans un état mauvais et douloureux. De même la complexité peut être l'union harmonieuse d'éléments complémentaires, ou la réunion brutale de parties disparates. De ces deux explications, laquelle, pour l'homme, est la vraie ?

Une étude impartiale montre que c'est la dernière. L'homme intérieur est un composé de contradictions.

Ainsi, pour considérer d'abord la vie affective, tout homme recherche le plaisir, le bonheur : c'est là son mouvement naturel et nécessaire. Or, ce bonheur, il est hors d'état de l'acquérir.

Et d'abord, nous avons des inclinations contradictoires. Nous désirons à la fois le repos et l'agitation, la science et le plaisir, De ces inclinations l'une ne peut être satisfaite que si l'autre est contrariée. Ici donc, point de joie qui n'enveloppe nécessairement une souffrance.

De plus, chaque inclination est soumise à un perpétuel changement. L'effort même que nous faisons pour la satisfaire, la modifie. Il vient un moment où elle-même se transforme en l'inclination contraire. Comment construire sur ce fonds qui se dérobe ? Dès lors impossible de la satisfaire.

Enfin notre nature a un caractère plus étrange encore. Le plus souvent, ce que nous désirons, ce que nous voulons, c'est tout simplement *autre chose*, autre chose que ce que nous possédons. C'est une chose qui n'est ni plus belle, ni plus rare, ni plus raisonnable, ni plus solide, mais qui est autre. D'où vient cette forme du désir ? D'une puissance décevante, qui est en nous, dont le propre est de ravaler l'objet que nous possédons pour parer des plus vives couleurs celui que nous ne possédons pas : de l'imagination. C'est l'imagination qui donne le prix aux choses, non la raison. Elle nous occupe du passé et de l'avenir. Ainsi nous ne vivons jamais, mais espérons de vivre ; et, nous disposant tous

jours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais.

Nos facultés intellectuelles sont entre elles dans une contradiction analogue.

Les sens et la raison ne voient pas de la même manière. Les uns voient les choses comme finies, l'autre les voit comme infinies.

Contradictions encore entre la raison et le cœur. La raison juge par principes, le cœur par sentiment. La première se règle sur la lumière naturelle; le second, sur notre plaisir.

Enfin notre raison même porte en elle une contradiction interne. Car elle prétend juger, et, en réalité, elle manque de principes de jugement. En dépit des prétentions des philosophes, il n'y a pas de principes rationnels. La raison n'est au fond que *la faculté de raisonner* : elle suppose des principes, et doit les recevoir du dehors. Elle les reçoit indifféremment de ce qu'il y a de plus relevé dans le cœur et de ce qu'il y a de plus bas dans les sens. Elle ne trouve pas en elle de raison pour préférer ceci à cela. C'est une machine qui travaille à sa façon la matière quelconque qui lui est fournie.

Cependant ces oppositions qui existent entre nos facultés semblent pouvoir être levées si nous poussons plus avant dans la considération de notre être, et si nous prenons pour guide notre nature même, dans son fonds un et permanent. C'était la devise des anciens : *sequere naturam*. La nature est la grande conciliatrice. Mais qu'est-ce que notre nature ?

Pascal, à l'école de Montaigne, a appris à mesurer la force de la coutume. Elle contraint la nature. Elle la transforme. Dès lors, qui nous prouve que ce que nous appelons notre nature n'est pas une première coutume ? Notre nature elle-même nous fuit d'une fuite éternelle. Nous sommes et nous ne sommes pas. Tout notre être n'est que contradiction.

Tel est le second aspect sous lequel l'homme nous apparaît. Nous ne le voyons plus grand et noble, mais chétif et misérable. Est-ce là le jugement définitif qu'il convient de porter sur sa condition ?

C) Nous n'avons pas encore épuisé tout ce qui constitue l'homme. Par de là ses actions extérieures et ses facultés et sa nature intérieure, il y a le « moi », qui se pense et se voit, et qui, peut-être, a en lui l'unité et la force nécessaire pour mettre l'harmonie dans sa nature et dans ses actions.

Mais, au moment même où je songe à m'appuyer sur ce moi pour ordonner ma nature et ma vie, je remarque qu'il y a en moi un mal extraordinaire qui jusqu'ici a échappé à mon attention :

c'est le besoin de *divertissement*. Considérons la fin dernière de tous nos actes : ce qu'on envie dans le monde, la richesse, la puissance, n'a d'autre mérite que de nous empêcher de penser à nous. Quelle est la fonction de ce grand nombre de gens qui entourent constamment le roi et l'accablent de plaisirs, d'occupations et d'affaires ? C'est de l'empêcher de penser à soi. Car il est malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Qu'est-ce donc que ce « moi » qui nous cause une telle horreur ? Dans le *Discours sur les Passions de l'Amour*, Pascal a écrit cette phrase remarquable : « Les petites choses flottent dans la *capacité du cœur de l'homme* ». C'est là le dernier mot sur notre condition. Notre cœur est comme un abîme infini et vide. Or la nature morale, elle aussi, a horreur du vide. Nous cherchons donc à remplir notre cœur. Mais le monde ne nous offre que des objets finis, par conséquent tous également impuissants à nous satisfaire. Nous passons constamment de l'un à l'autre, et notre souffrance demeure, parce que nous sommes toujours également loin du but où nous tendons.

Voilà pourquoi nous nous fuyons nous-mêmes. Nous sentons que c'est en nous-mêmes qu'est la cause de tous nos maux et que nous n'avons nul moyen de nous guérir.

Mais cet effort pour nous fuir réussit-il ? Pouvons-nous réellement nous endormir sur le mol chevet de l'incuriosité ? En aucune façon. Nous nous fuyons toujours, mais nous ne nous échappons jamais. Le moi infini continue à se dresser en face du moi fini.

Tel est le dernier aspect sous lequel l'homme se présente à nous. Ni simplement grand, ni simplement misérable, il est à la fois grand et misérable, il est grand par cela même qu'il se sent misérable.

Que conclure ?

Un être aussi étrange est-il bien tel qu'il devait être ? Sa nature ne serait-elle pas dénaturée ? N'y aurait-il pas, dans un monde qui lui serait supérieur, un ordre de choses propres à fournir l'explication et le remède de sa condition ?

Considérez l'homme au point de vue matériel. Il est un milieu entre deux infinis, l'un de petitesse et l'autre de grandeur. L'homme est un tout à l'égard de l'atome, un néant à l'égard de l'univers. Cette situation dans le monde visible ne serait-elle pas l'image de sa situation dans l'ensemble des choses ? Pourquoi n'y aurait-il pas au-dessus de notre monde, monde de la pensée qui dépasse infiniment le monde des sens, un monde supérieur, qui serait celui de l'amour et de la charité ? C'est ce que la raison, à elle seule, ne peut savoir ; mais ce qu'elle se sent incitée à cher-

cher par les problèmes que lui pose invinciblement notre nature. L'homme, finalement, est pour lui-même un problème.

II

Sur cette doctrine ainsi reconstruite dans ses parties essentielles, qu'il nous soit permis de présenter quelques observations.

A) La méthode suivie par Pascal dans sa considération de l'homme n'est pas l'analyse abstraite de l'anatomie psychologique. C'est une méthode essentiellement concrète et vivante. Elle va à l'homme tout entier : âme et corps, action, vie, moi réel et agissant.

Méthode très légitime, s'il est vrai que, surtout dans un être vivant et pensant, les parties ne soient pas tout, mais que l'unité et la vie aient leur réalité et leur originalité. C'est ce que Gœthe a exprimé heureusement dans un célèbre passage de *Faust* : « Se propose-t-on de connaître et de décrire un être vivant? La première chose qu'on fait, c'est d'en chasser le principe de vie. Alors on a dans la main toutes les parties : il n'y manque que le lien immatériel. La chimie appelle cela s'emparer de la nature. En vérité, c'est se moquer de soi-même. »

Wer will was Lebendigs erkennen und beschreiben
Sucht erst den Geist herauszutreiben,
Dann hat er die Theile in seiner Hand,
Fehlt, leider ! nur das geistige Band.
Encheiresin naturæ nennt's die Chemie,
Spottet ihrer selbst, und weiss nicht wie.

La méthode vivante conçue par Pascal, c'est celle-là même que suit l'auteur dramatique, ou encore le romancier. Mais ceux-ci ne remontent guère au delà des motifs et des principes qui tombent sous notre conscience. Poussée aussi avant qu'il est possible à la raison de l'homme, cette méthode paraît être la propre méthode de la métaphysique, à la différence des sciences qui sont essentiellement des connaissances analytiques, rendant compte des choses dans le sens où les parties peuvent expliquer le tout.

B) Comment Pascal a-t-il appliqué cette méthode? Quand on lit ses descriptions et ses explications de la nature humaine, on se demande parfois si elles sont le résultat de la simple et libre observation ou l'expression d'idées préconçues. Pascal a-t-il vu ce qui est dans les choses, ou ce qu'il y a mis en les regardant ?

Evidemment ce tableau n'est pas une simple copie de ce qu'on voit. Le peintre a vu d'une certaine manière. S'ensuit-il que le tableau soit infidèle ?

Remarquons qu'il n'en est pas de l'homme comme des choses extérieures. Pour ce qui est de celles-ci, nous ne cherchons pas s'il y a en elles autre chose que ce qu'elles manifestent. Nous nous tenons pour satisfaits si nous arrivons à les connaître dans les phénomènes et dans leurs lois. Si l'on prend pour accordé que l'homme est pareil aux choses, qu'il n'est, lui aussi, que ce qu'il paraît, qu'en lui l'être se confond avec le phénomène, alors l'observation pure et simple suffit pour le connaître. Mais s'il y avait en lui une puissance qui n'est pas nécessairement réalisée, un infini qui ne comporte pas une réalisation objective, alors l'observation du donné ne pourrait suffire pour le connaître. Il y faudrait joindre l'idée de la puissance qu'on doit chercher en lui, et cette idée ne pourrait être qu'une idée supposée *à priori*. C'est ainsi que Malebranche disait : il y a deux façons de considérer l'homme : tel qu'il est et tel qu'il doit être. Pour le connaître tel qu'il est, il suffit de le regarder. Pour le connaître tel qu'il doit être, il faut prendre un autre tour : il faut regarder Dieu.

Mais, objectera-t-on, c'est là laisser le champ libre à l'arbitraire : tous les systèmes philosophiques pourront apporter leurs principes comme idées directrices, et il y aura ainsi autant de conceptions de la nature humaine que d'idées *à priori* imaginées par les philosophes. A cela Pascal eût pu répondre qu'il y a d'autres preuves que les preuves de fait et de raisonnement. Il y a celles qui se tirent de la communauté d'expérience des esprits et des cœurs. L'on écrit souvent des choses qu'on ne prouve qu'en obligeant tout le monde à faire réflexion sur soi-même et à trouver la vérité dont on parle.

C) Qu'est-ce, maintenant, que cette doctrine sur l'homme ? Convient-il de la caractériser par l'expression du pessimisme ?

Oui, au premier abord. N'est-ce pas, en effet, la souffrance, l'ennui, que l'auteur des *Pensées* voit au commencement et à la fin de toutes les actions de l'âme humaine, et la souffrance comme fait fondamental, le contentement comme fait simplement relatif et illusoire, n'est-ce pas la marque du pessimisme ?

Le pessimisme, toutefois, n'est pas, dans Pascal comme dans Schopenhauer, le dernier mot. Pourquoi l'homme souffre-t-il ? C'est parce qu'il est *grand*, c'est qu'il y a disproportion entre sa destinée et sa condition. Dans notre nature actuelle elle-même, la grandeur est à côté de la misère. Dès lors, et par là même, le pessimisme, chez Pascal, n'est qu'un aiguillon qui doit exciter l'homme à chercher remède à ses misères. Pascal, comme l'Ecriture, ne craint pas d'exagérer la profondeur des misères humaines, parce qu'il sait, quant à lui, que ces misères ne sont pas néces-

saires et qu'il y a un moyen pour nous de nous en affranchir.

D) Quel jugement porterons-nous sur la conception de l'homme à laquelle aboutit Pascal ?

Il y a, selon lui, disproportion entre ce que l'homme doit être et ce qu'il est, entre sa destinée et sa condition. Est-ce là une vue fausse ? En aucune façon. Ce qui, en effet, distingue l'homme des êtres inférieurs, ce qui fait sa supériorité, c'est qu'il n'est pas content de sa condition, c'est qu'il voit et sent le mal, qu'il voit des maux où la nature ne voit que des choses indifférentes, et qu'il considère ces maux comme des désordres. L'homme est un être qui voit une contradiction entre ce qu'il doit être et ce qu'il est.

Ce besoin d'autre chose, ce désir inassouvi est-il un simple fait, relatif et contingent, ou fait-il vraiment partie de la nature humaine ?

Les philosophes de l'école évolutionniste l'expliquent en disant qu'il tient à une adaptation encore incomplète de notre nature au milieu où nous sommes placés. Lorsque nous nous serons mis en parfait accord avec ce milieu, nous cesserons de rêver une condition nouvelle, puisque, d'elle-même, la nature extérieure satisfera nos besoins. Tel est le cas des animaux : ils ont trouvé leurs conditions d'équilibre : aussi ne connaissent-ils point le mal dont nous souffrons. En ce sens, l'homme est en retard sur eux, il est encore dans une période de tâtonnements et d'efforts d'adaptation, et toutes les révolutions dont nous parle l'histoire, ne sont que les crises successives de l'adaptation croissante.

Ceux qui pensent ainsi peuvent avoir raison ; mais tant qu'il n'est pas assuré de la vérité de cette doctrine, c'est le devoir de l'homme de n'y pas souscrire, car ce serait signer sa propre abdication. L'homme n'est qu'un roseau ; mais c'est un roseau pensant. Quand l'univers l'écraserait, il serait plus grand que l'univers. Il doit certes se conformer aux lois de la nature. Comment d'ailleurs les violerait-il ? Il doit les étudier et les utiliser. Mais comment prouver qu'il ne peut le faire que pour les fins qui sont imposées par la nature elle-même, qu'il est dupe d'une illusion quand il croit poursuivre des fins dictées par sa raison et par son cœur ? Donc l'homme ne s'adaptera pas simplement aux choses ; il adaptera aussi les choses à la réalisation de ses desseins. Ce n'est pas seulement le disciple d'Aristippe qui a le droit de dire :

Mihi res, non me rebus subjungere conor.

Mais où devons-nous tendre, et que pouvons-nous ? Nous sommes faits, dit Pascal, pour posséder l'infini, et, pour y attein-

dra. nous ne pouvons rien. Est-ce vraiment là notre condition en ce monde ?

Certes l'union avec Dieu, avec la perfection absolue, est notre fin dernière. Mais est-ce, dès maintenant, la fin immédiate de notre vie ? N'y a-t-il pas de milieu entre l'infini et nous ? Je crois que la fonction propre de l'entendement est de composer, avec l'idée de l'infini et les réalités données, des objets qui, tout en dépassant le réel, soient des fins à notre portée. Ainsi se réconcilient notre devoir et notre pouvoir. La réalisation de ces fins vraiment humaines nous donne la joie et la force sans laquelle nous ne pouvons vivre. Et quand un degré est une fois franchi, notre entendement forme un nouvel objet, plus haut situé que le précédent et égal à nos forces accrues par l'exercice et par le succès.

Mais ce qui reste vrai, c'est que, pour nous élever, nous devons nous subordonner, nous suspendre à quelque chose de supérieur à nous. Déjà Aristote faisait entre l'esclave et l'homme libre cette différence que le premier peut vivre comme bon lui semble, tandis que le second doit conformer ses actes aux lois de la cité, source commune de la grandeur de tous les citoyens. C'est au-dessus de nous, c'est-à-dire, en définitive, en Dieu, que nous pouvons trouver la force nécessaire pour marcher vers lui.

F. B.

L'Empire franc

I

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS

Maître de Conférences à l'Université de Paris.

La formation de l'empire franc fut le résultat le plus considérable de l'invasion qui acheva de ruiner le Bas-Empire. Nous nous bornerons à caractériser par des traits généraux ce mouvement de peuples (*Volkvanderung*) ; nous insisterons davantage sur l'Empire franc et tout d'abord sur la période mérovingienne, en considérant l'histoire des événements, les coutumes et les institutions.

1. — L'invasion n'est connue que par des documents très pauvres en détails, des abrégés, des chroniques, de courtes mentions

chronologiques (Mommsen, *Chronica Minora*). Nous possédons une très exacte chronologie des faits, mais leur caractère nous échappe ; un memento chronologique, des mentions sommaires ou des légendes sont insuffisants pour le déterminer (*Recueil de Victersheim*, *Dahn*, *Histoire générale de Lavisse et Rambaud*, *t. I.*).

Afin de comprendre l'invasion, il importe de se représenter la situation des peuples envahisseurs. Tous les peuples qui ont créé un État sont des peuples germains. Les peuples n'ont été que des armées de dévastation. Sous l'Empire, les Germains occupaient le pays qui s'étend du Rhin à la Vistule. On peut, en considérant la langue et le droit privé, les diviser en trois groupes : groupe du nord, groupe de l'est, groupe de l'ouest. Les Germains du nord sont devenus les Scandinaves, peuple de pirates qui reste en dehors du mouvement d'invasion jusqu'à l'époque des incursions normandes. Les Germains de l'est ont abandonné leur pays à l'arrivée des Slaves ; ils se sont établis en plein empire romain, dans les pays restés romains ; ils y ont créé des royaumes, mais tous ont péri : Visigoths en Gaule et en Espagne, Vandales en Afrique, Burgondes en Gaule, Ostrogoths en Italie. C'est seulement du plus petit de ces peuples, du peuple burgonde, qu'il est resté quelques débris dans un pays frontière probablement dépeuplé (Jura et pays de Vaud) : on le voit par l'examen des crânes trouvés dans les tombes burgondes. Les Germains de l'ouest sont restés en Germanie ; mais ils s'étendirent hors de leur pays primitif et débordèrent sur les régions voisines qui appartenaient à l'empire. Ils manquaient d'unité politique ; ils étaient composés de peuples séparés. Les ressemblances ou les différences linguistiques et juridiques qu'ils pouvaient avoir entre eux permettent de les grouper en trois masses. Au nord, les Saxons et les Frisons ; on leur rattache les Longobards, qui ont émigré au sud ; à l'ouest, les Francs ; au sud-est, les Alamans, les Thuringiens, les Bavarois. Tous se sont établis sur une partie de l'empire : les Saxons en Bretagne ; les Francs, dans la région du Rhin ; les Alamans, dans les montagnes, les Bavarois entre Gaule et Alpes. Le pays germanique s'est donc agrandi vers l'ouest et le sud ; il dépasse maintenant le Rhin et le Danube.

Le mouvement d'invasion, c'est-à-dire de migration, est continu depuis le Ier siècle ; mais tout d'abord les armées romaines l'arrêtèrent. Au IIIe siècle se produit une forte poussée de peuples ; les empereurs illyriens résistent encore. Le dernier acte de l'invasion est donc marqué par le moment où les empereurs ne peuvent plus arrêter la migration ; la cause de leur faiblesse doit se chercher dans l'état des armées de l'empire. Elles sont com-

posées de Barbares. L'établissement des Barbares s'est fait de plusieurs manières. Les Visigoths, les Burgondes sont entrés dans l'empire comme *fœderati* ; les Vandales y pénétrèrent par force; les Ostrogoths, comme alliés de l'empereur. Mais ils offrent tous, dans leur déplacement, un trait commun, car tous sont des peuples en marche; leurs familles et leurs serviteurs les suivent; ils vont, colons guerriers, à la recherche d'un nouveau pays. Il faut rejeter l'hypothèse de migrations de bandes conduites par des rois (Fustel de Coulanges); des Germains sont arrivés peu nombreux et mal pourvus dans des pays peuplés. Ils ont été bien vite absorbés par la population indigène; on peut douter qu'ils l'aient modifiée; à peine ont-ils laissé quelques noms (en Espagne, Rotheric a donné Rodrigue). Mais il y avait le long de la frontière des pays dépeuplés : c'est là que les colons germains ont pu se multiplier et donner naissance à des populations nouvelles.

Tels sont les caractères fondamentaux que présente l'invasion. Il faut compter parmi les grands événements qu'elle a provoqués : la création des royaumes saxons en Bretagne et de l'Empire franc en Gaule. Nous parlerons de l'Empire franc.

I. — Les documents que nous possédons sur ce sujet sont très incomplets. Pour étudier une période de deux siècles, et un empire de si vastes dimensions, nous avons les écrits de deux chroniqueurs, *Grégoire de Tours*, *Frédégaire et ses continuateurs*. Grégoire de Tours rapporte le règne de Clovis, d'après des légendes et quelques extraits de chroniqueurs perdus ; pour l'histoire des fils de ce roi, il ne possède que la tradition orale, il ne connaît bien que les petits-fils. Frédégaire, beaucoup plus sommaire, connaît surtout la Burgondie. Parmi les Vies de saints, il en est très peu qui fournissent des renseignements sûrs (*Vies de sainte Radegonde*, *de saint Colomban*, *des saints Amand*, *Léger* ; *la Vie de sainte Geneviève* est une falsification du VIIIe siècle). Parmi les *édits*, le plus ancien est celui de Clotaire. Les *Leges* ont été rédigées plus tard ; aucun *acte* n'est antérieur au VIIe siècle. Ce que nous savons de certain, en dehors des anecdotes racontées par Grégoire qui ont trait à l'époque dont il était contemporain, se réduit à quelques faits très sommaires qui nous permettent de voir l'évolution générale de l'Empire franc, mais sans que nous puissions en saisir les raisons. Ces faits sont étudiés dans : *Richter* : *Annalen des fränkischen Reiches* (*1873*) ; *Jahn* : *Geschichte der Burgundionen*, *2 vol.* (*1874*) ; *Junghans* : *Histoire critique des règnes de Childéric et de Chlodorich* (1857), trad. franç. (1879). On peut les grouper en trois périodes. La première correspond à la formation de l'Empire franc, la deuxième aux guerres que se

livrent entre eux les rois francs ; la troisième est marquée par l'affaiblissement de leur pouvoir. La première période s'achève en 560 ; la deuxième en 612.

L'Empire franc fut fondé à la suite de nombreuses conquêtes dues, les unes à Clovis, les autres à ses fils.

1° — Clovis est le créateur de la nation franque. Nous le connaissons très peu ; nous n'avons rien de lui. Grégoire de Tours nous a transmis surtout des légendes. Avant Clovis le peuple franc existait, mais il était divisé en plusieurs états qui vivaient séparés en trois groupes dont deux seulement ont un nom dans l'histoire. 1° Les *Saliens*, *Salii*, sont les peuples des bords de la côte ; il est difficile de préciser leur situation. Faut-il voir en eux le peuple des Bataves agrandi ou les Chamaves ? On sait seulement qu'ils avaient plusieurs rois (Ragnacaire, Cararic), et que ces rois portaient la chevelure flottante (*criniti*).

2° — Le groupe des *Ripuarii* occupait les bords du Rhin et la vallée de la Moselle. Les Francs Ripuaires avaient quitté leur pays compris entre la région des Bataves au nord, celle des Chattes à l'est, et, au VIe siècle, ils avaient atteint la Somme et la Moselle. Tournai et Verdun marquent à peu près les limites de leur extension ; ils avaient colonisé le pays, ainsi que l'indiquent les noms de lieux. De l'histoire des rois antérieurs à Clovis nous savons que Chlodio combattit les Romains. On peut douter de l'existence de Mérovée. Grégoire de Tours n'affirme pas qu'il ait existé ; la légende en fait le fils d'un monstre marin. Quant à Childéric, il apparaît comme *fœderatus* d'Egidius ; il combattit les Saxons. On a trouvé dans son tombeau, à Tournai, son sceau, ses armes, les abeilles d'or de son manteau.

Lorsque Clovis devient roi, la Gaule est occupée par les Wisigoths et les Burgondes. Ceux-ci tiennent le pays jusqu'à la mer ; ceux-là, jusqu'à la Loire. Entre la Loire et les établissements des Francs s'étend une région vague où se sont maintenus des Romains à peine organisés. Ils ont élu comme *rex Romanorum* Syagrius ; leur centre est à Soissons. Des *Saxons* venus par mer se sont établis en colonies. Il n'y a donc plus de pouvoir central dans le pays compris entre Loire et Seine. Clovis va créer un état par trois conquêtes.

1° — Clovis conquiert le royaume de Syagrius, il devient *rex Francorum et Romanorum*. Les Romains sont dans la situation nouvelle de *fœderati* d'un roi barbare. Clovis s'établit à Soissons et pousse sa conquête jusqu'à la Loire. La résistance dut être faible. La population était restée romaine ; nous n'avons aucune mention de dépouillements de biens. Les noms de villages francs

sont nombreux dans la région dont Clovis s'est rendu maître ; on les trouve disposés suivant deux lignes qui joindraient, l'une, Tournai à la Normandie, l'autre la région des environs de Reims et le département de la Haute-Saône. On constate donc la fondation d'un État nouveau, dont le roi est franc, mais où les sujets, romains ou francs, ne diffèrent nullement les uns des autres.

2° — Conquête du pays des Alamans ; elle s'effectue en deux guerres.

La première guerre est de 496 ; elle est suivie de la conversion de Clovis. Les Alamans s'étaient établis au IVe siècle dans les plaines du Neckar et du Main. Au Ve siècle, ils s'avancent en Alsace, pénètrent sur le territoire lorrain, parviennent dans les environs d'Aix-la-Chapelle. Les noms de village en *beure*, *stette*, *brundt*, marquent leur passage. Ils allaient ainsi entrer en conflit avec les Francs Ripuaires. Sigebert, roi des Francs Ripuaires, avait combattu contre eux à Zulpich (près de Tolbiac). Clovis intervient. (campagne de 496). Clovis, sur le point d'être vaincu, promet de se convertir. Les Alamans font la paix, mais leur soumission n'est qu'apparente. La conversion de Clovis est connue par le récit de Grégoire de Tours et la lettre d'Avitus ; trois mille guerriers se font baptiser avec lui ; le peuple franc reste en partie païen. Au temps de Théodebert, on célébrait encore à Cologne un service païen.

La deuxième guerre contre les Alamans est postérieure à la guerre de Burgondie ; celle-ci est un épisode sans résultat. Grégoire de Tours le rapporte en embellissant le texte de Marius d'Avenches. Clovis veut aider Godegisèle contre Gondebaud ; il est arrêté par Théodoric qui conquiert la Provence. Théodoric intervient encore pour protéger les Alamans vaincus dans la deuxième campagne. Il défend ceux qui se sont réfugiés sur son territoire et les établit entre le Lech et les Alpes. Cette fois, les Alamans ont abandonné les pays du Rhin qui deviennent pays francs, et s'établissent dans les régions qu'ils ne quitteront plus : la Souabe et la Suisse. La deuxième conquête sur les Alamans accroît presque du double le territoire germanique franc.

3° — La troisième conquête de Clovis est la conquête du pays des Wisigoths. L'aide des évêques catholiques l'a facilitée. Alaric avait pris contre les évêques de son royaume diverses mesures ; mais rien ne prouve que la guerre ait été entreprise pour une cause religieuse. Clovis s'est allié au roi des Burgondes ; Alaric a été soutenu par Théodoric. Une seule bataille décide de la guerre. Francs et Burgondes envahissent le pays des Wisigoths. Une armée d'Ostrogoths accourt le défendre et conserve la Septima-

nie aux Wisigoths, elle occupe la Provence. Amalaric est établi en Espagne.

4° — Conquête des Royaumes francs. — Elle est naïvement racontée par Grégoire de Tours. C'est après avoir conquis le royaume wisigothique que Clovis aurait occupé le pays Ripuaire et supprimé les rois pour se substituer à eux. On suppose qu'il a d'abord acquis les petits royaumes Saliens, et, en fin de compte seulement, le royaume Ripuaire de Ragnacaire. Clovis réunit un concile d'évêques en 511, reçoit les insignes de consul à Tours et meurt la même année. Il avait fondé l'empire franc, uni sous un seul roi, et s'étendant sur un pays par moitié barbare et romain.

II. — Cet empire était incomplet de tous côtés ; les fils de Clovis l'ont achevé. Suivant l'usage franc, le royaume est considéré comme un domaine de famille ; les fils succèdent tous. Ils décident un partage, mais ce partage est inégal. Thierry obtient la plus grosse part, Clotaire la plus petite. Chacun des quatre frères reçoit une partie de la Gaule romaine et de la région franque. Chacun est maître chez soi, pourtant il n'y a qu'un seul peuple : le peuple des *Franci*. Ils opèrent parfois ensemble et la famille mérovingienne reste seule famille royale.

Le plus puissant de ces rois est l'aîné, Thierry, un Franc peu romanisé. Il repousse une invasion des Danois et continue les conquêtes après la mort de Théodoric. Une première tentative est faite contre la Burgondie. Sigismond, successeur de Gondebaud, se défend mal, il est pris et exécuté ; mais son royaume n'est pas conquis. Clodomir est tué ; ses deux frères massacrent ses fils et se partagent son royaume.

En 531, conquête de la Thuringe. Les Thuringiens sont un peuple nouveau. Végèce les mentionne au IVe siècle. Ce sont probablement les Hermondures auxquels se sont mêlés d'autres peuples ; ils occupent le pays entre Rhin et Mein, le Thuringerwald, les collines boisées qui sont au sud de la Saxe. Il y avait entre eux et les Francs des hostilités traditionnelles. Thierry intervient à propos d'une querelle qui divisait la famille royale, prend parti pour Hermanfried contre Baderic. Baderic est tué, mais Hermanfried refuse de tenir ses promesses. En 531, Thierry, avec le concours de son frère Clotaire, se venge. Hermanfried est battu sur les bords de l'Unstrut, il se laisse attirer par les promesses de Thierry qui le comble de présents, et, un jour qu'ils se promenaient sur les remparts de Tolbiac, le jette en bas. Les Thuringiens se soumirent aux rois francs, et, leur payèrent tribut. Les Saxons occupèrent la partie nord de leur territoire ; les Francs, la région de Wurtzbourg et de Nuremberg, qui garda le nom de Franconie.

Childebert et Clotaire reprirent la conquête de la Burgondie, et, cette fois, l'achevèrent (532). Mais l'armée de Thierry voulait une guerre, il la conduit en Auvergne. En 534, la Burgondie est partagée entre les trois frères.

Thierry mort, ses frères essaient de déposséder son fils Théodebert, mais il leur résiste. Sa politique est active ; il brouille Childebert et Clotaire, intervient en Italie. Les Francs obtiennent la Provence, la suzeraineté nominale sur les Alamans réfugiés près de Théodoric. L'Empire franc s'agrandit. Théodebert occupe l'Italie du nord : Vérone, Milan ; dès lors il affecte des allures d'Empereur, se fait appeler Augustus ; pour la première fois, apparaît sur les monnaies le nom d'un roi franc. Les Allemands le considèrent volontiers comme un prédécesseur de Charlemagne. Il est probable qu'il fit entrer la Bavière dans l'Empire franc. Les *Bajavari* apparaissent vers 520 ; on suppose qu'ils représentent les Marcomans, disparus au IVe siècle, quand Marbod les conduisit en Bohême où ils changèrent de nom. Ils vinrent vers le Danube avec les Quades, occupèrent le Norique, la Rhétie, anciens pays romains, où, malgré leur présence, se perpétuèrent des noms et des usages romains. Ils ont à leur tête une famille de ducs, les Agilolfins. Les Francs, voulant tenir la plaine du Danube, soumirent les Bavarois ; ceux-ci restèrent néanmoins alliés des Lombards, il semble donc qu'ils aient conservé une grande indépendance.

III. — L'empire franc apparaît constitué avant le milieu du VIe siècle. Le fils de Théodebert, Théodebald, ne fit rien ; il perdit l'Italie. En 555, il meurt. Clotaire recueille sa succession ; il est seul roi des Francs et doit lutter contre son fils révolté, Chramm. A sa mort (561), ses quatre fils se partagent son royaume, mais d'une manière nouvelle. Charibert obtient la Neustrie ; Gontran, la Burgondie ; Chilpéric, les pays de l'Ouest; Sigebert, l'Austrasie. Gontran essaya de prendre la Septimanie et fit des expéditions de pillage en Provence ; les Lombards prirent ensuite l'offensive, puis ce fut le tour des Francs. Ces guerres n'eurent pas des conséquences. En effet, les règnes des fils de Clotaire et de leurs fils ne sont pas remplis par des conquêtes, mais par les guerres qu'ils se livrent entre eux. C'est le plus jeune, Chilpéric, qui les suscite. Le principal épisode est la rivalité de Frédégonde et de Brunehaut. Ainsi la mort de Frédégonde commence le règne personnel de Brunehaut ; elle lutte contre les grands. Est-ce pour défendre une conception de gouvernement ? Il semble qu'elle ait voulu, avant tout, sauvegarder ses intérêts personnels. La guerre que se font ses petits-fils finit par la destruction de la famille

de Thierry. Arnulf et Pépin, leudes d'Austrasie, ont appelé Clotaire II. Ce roi est seul maître des Francs; son fils Dagobert est aussi seul roi ; cependant la période d'affaiblissement du pouvoir royal est commencée.

IV. — Le roi est, en effet, plus faible, soit vis-à-vis des Francs, soit vis-à-vis des peuples qui leur sont soumis.

Parmi les Francs s'est formée une noblesse de grands propriétaires qui conspire et obéit mal. Les institutions ont-elles changé? On l'a cru ; mais Fustel de Coulanges a montré que l'édit de 614 était sans portée. En principe, le pouvoir royal ne perd aucune de ses attributions. Les rois continuent à nommer les comtes ; de fait, leur puissance est affaiblie.

L'empire franc se morcelle en groupes régionaux, et, dans chacun d'eux, apparaît une cour distincte de la cour royale. ayant son organisation propre. On le voit en Neustrie, en Burgondie, en Austrasie. Les peuples jusque-là soumis se rendent indépendants: les *Vascons* (Basques) en Aquitaine, les Celtes en Bretagne, les Alamans en Germanie. Ainsi ce fait est général, les pays frontières cessent d'obéir au roi franc.

Le dernier roi puissant fut Dagobert. D'après la tradition, il aurait lutté contre les grands ; il avait trois femmes. Il s'était donc très peu romanisé. Il réussit tout d'abord à se maintenir ; mais une guerre malheureuse contre le royaume slave de Bohême l'affaiblit ; en 633, il consent à donner son fils pour roi aux Austrasiens. Après Dagobert, tout gouvernement direct disparaît. Les maires du palais se substituent aux rois. L'un d'eux, Ebroïn, possède, un moment, le gouvernement de tout l'empire ; il doit lutter contre les grands. L'empire franc restera sans direction jusqu'à l'arrivée de la famille des Pépins.

L.

« Richelieu » de Bulwer-Lytton

Conférence, à l'Odéon, de M. N.-M. BERNARDIN

Professeur de rhétorique au lycée Charlemagne.

MESDAMES, MESSIEURS,

Quand M. le directeur de l'Odéon me demanda de vous présenter dans une conférence un drame anglais, mon premier mouvement fut de répondre que je ne me sentais point là sur mon

terrain et de décliner cet honneur périlleux. Mais, au nom prononcé de Bulwer-Lytton, un souvenir me revint aussitôt, qui me fit changer d'avis.

Il y a une trentaine d'années, je passais l'été sur une plage d'Angleterre, et, tout enfant, dans un pays dont je ne comprenais point la langue, je m'ennuyais prodigieusement, — et plus encore que cela, — quand, à la devanture du libraire, j'avisai sur deux ouvrages un titre français. Ah ! les chers livres, lus, relus, bientôt sus par cœur ! Le premier (je le vois encore) contenait quatre des meilleures comédies de Scribe, pour lequel j'ai conservé toujours une bienveillante indulgence ; le second était une traduction des *Derniers Jours de Pompéï* de Bulwer-Lytton, et de cette lecture, qui me passionna, j'ai gardé un goût très vif pour les reconstitutions historiques. Il m'a donc semblé que j'acquitterais une vieille dette de reconnaissance, si je venais aujourd'hui vous dire en quelle estime je tiens l'auteur de *Richelieu*.

Permettez-moi de vous parler un peu de Bulwer-Lytton d'abord, et de son œuvre considérable (il a laissé près de deux cents volumes), avant d'arriver à son drame, purement anecdotique, aussi facile à suivre que le *Verre d'eau* par exemple, ou la *Jeunesse de Louis XIV*, et dont je risquerais de vous rendre la représentation moins intéressante, si, par une analyse trop détaillée, je satisfaisais d'avance votre curiosité.

Sur la vie de Bulwer-Lytton je serai bref, d'abord parce qu'elle n'a rien d'extraordinaire, ensuite parce que, dans ses œuvres impersonnelles, il n'a presque rien mis de lui, de son cœur tout au moins.

Sir Edward Earle naquit le 25 mai 1805, et n'avait que deux ans lorsque mourut son père, le général Bulwer. Il fut élevé par sa mère, une grande dame, d'une sollicitude féminine et d'une intelligence virile, et c'est à elle qu'il a dû ce qu'il sut, ce qu'il fut, ce qu'il eut. Dans sa reconnaissance pour elle, il a voulu porter son nom avec celui de son père, et voilà comment vous pouvez lire sur votre programme : *Richelieu*, par Bulwer-Lytton.

A quinze ans, il lança, en le dédiant au public anglais, son premier ouvrage, un volume de vers, qui attira l'attention bienveillante de Walter Scott. Pour l'instant, c'est lord Byron que le jeune homme a pris pour modèle : c'est sur les siens que ses poèmes sont calqués, et, pour le singer en tout — il faut bien que jeunesse se passe — il a une liaison déclarée avec une ancienne maîtresse de lord Byron, Caroline Lamb, une poétesse, qui n'a pas pu prendre plus de licences dans ses poésies qu'elle n'en a pris dans la conduite de sa vie. Elle trompa bientôt Bulwer-Lytton,

comme elle avait trompé tous ses prédécesseurs, sans parler de son mari, et, pour se consoler, le jeune poète parcourut l'Europe, s'arrêtant en Allemagne, en Italie, en Belgique, surtout en France, cherchant dans des liaisons passagères à oublier l'infidèle, dont il se souvint toujours, et dont vous allez retrouver la grâce aimable et tendre dans ce joli personnage de Julie, que joue avec beaucoup de charme et d'adresse Mlle Rabuteau.

Bientôt las de sa jeunesse aventureuse, Bulwer-Lytton crut faire une fin en épousant, à vingt-deux ans, d'ailleurs contre la volonté de sa mère, miss Rose Wheeler. Ce ne fut pas une fin. Assurément, quand il s'agit de personnages qui sont encore si près de nous, je me ferais un scrupule de coller mon oreille au mur de la vie privée ; mais comment ne pas entendre ce qu'ils ont crié sur les toits ? On a publié récemment les lettres qu'ils ont échangées avant leur mariage, et, au bas de la dernière lettre, fort tendre, du fiancé, l'épouse a écrit ces mots suggestifs, comme disent les Anglais : « Oh ! le fatal jeudi, 29 avril 1827, où j'épousai cet homme ! » Et comme elle s'en est vengée, de cet homme ! Oh ! pas du tout de la façon que vous pourriez croire, mais d'une manière exclusivement britannique : dans une élection parlementaire, on la vit assister à toutes les réunions publiques et monter sur toutes les estrades pour combattre avec une éloquence convaincue et vibrante la candidature de son mari. Je suis désolé d'avoir à dire aux apôtres du féminisme que de si généreux efforts demeurèrent inutiles ; ils me répondront, il est vrai, que les électeurs étaient des hommes.

Bulwer-Lytton avait été élu à la Chambre des Communes, en 1831 ; il y siégea dix ans, tout en dirigeant une revue, qu'il remplissait d'études humoristiques. Réélu en 1852, il fut secrétaire d'Etat pour les colonies en 1858 et 1859. Orateur écouté, on l'applaudit, quand il défendit avec habileté à la tribune la politique conservatrice, comme il l'avait été alors que, dans les rangs de l'opposition, il soutenait avec chaleur les idées libérales.

Comme il a écrit durant un demi-siècle, et comme dans ce temps béni pour les auteurs tout le monde achetait des livres en Angleterre et personne n'en louait, sa fortune patrimoniale s'était considérablement accrue. Il vivait en grand et généreux seigneur dans le château de ses aïeux, fier des succès de son fils, poète de mérite et diplomate distingué, que nous avons eu récemment à Paris comme ambassadeur d'Angleterre auprès de la République Française, fier aussi de la faveur publique qui, jusqu'à la fin, s'est attachée à ses propres ouvrages. Il en achevait deux encore, quand il est mort, le 19 janvier 1873. Son talent et sa bien-

veillance firent de sa mort un deuil général, et la *Revue britannique* put dire que le baronnet Bulwer-Lytton descendait dans les caveaux de Westminster, « couronné du quadruple laurier de romancier, de poète, d'orateur et de critique. »

Voilà quel fut l'homme ; voyons quel est son œuvre. Je ne vous parlerai — rassurez-vous — ni de ses poèmes, ni de ses essais, ni de ses discours parlementaires : ils sont trop ! Mais je dois vous parler de ses romans, car c'est par eux qu'il a conquis la renommée et par eux que son nom restera.

Bulwer-Lytton a eu dans le roman trois manières.

D'abord il a peint le milieu dans lequel il vivait. Homme du meilleur monde, poussant le soin jusqu'au raffinement dans sa toilette, créant même la mode, puisque c'est lui, me suis-je laissé dire, qui a lancé l'habit noir (ce n'est pas celle de ses œuvres dont il a été tiré le moins d'exemplaires), il prit un malin plaisir, en 1828, à peindre dans *Pelham ou les Aventures d'un Gentilhomme*, les ridicules, les préjugés et les vices de la société brillante dont il faisait partie. Il a représenté avec la vérité la plus amusante ces jolis garçons sans cervelle, qui doivent tout leur mérite à leur tailleur et à leur coiffeur, ces fats impertinents dont l'unique étude est de marcher les épaules écartées, suivant la mode, ou de prononcer, suivant la mode, tel mot ou telle syllabe, qui lorgnent insolemment les honnêtes femmes qui passent, et déclarent bien haut qu'à un poète ils préfèrent un jockey. Le succès fut énorme ; le bruit s'en répandit jusqu'en France, où l'on copiait déjà les modes anglaises, et où les dandys avaient pris la succession des petits-maîtres, des incroyables, des merveilleux et des élégants, en attendant qu'ils cédassent eux-mêmes la place aux lions et aux petits-crevés. *Pelham* dérida jusqu'à Gustave Planche, le sévère critique de la *Revue des Deux-Mondes*, qui trouvait ce roman anglais prodigieusement spirituel, digne parfois de Lesage et de Beaumarchais. Et Louis Blanc ne se montra pas moins élogieux pour le roman de *Paul Clifford*, dans lequel Bulwer-Lytton, afin de produire un contraste, étala ensuite devant ses lecteurs les bas-fonds de la société.

Mais, grâce à Walter Scott, le roman historique avait alors la vogue ; on s'était pris de passion pour ces reconstitutions savantes des civilisations abolies, pour ces évocations prestigieuses des époques disparues. Ce splendide tableau de l'Angleterre à la fin du XIIe siècle, qui a nom *Ivanhoë*, avait excité tant d'enthousiasme que l'on disait couramment : « Ce roman est plus vrai que l'histoire. » Comme il avait fait des poèmes à la Byron, Bulwer-Lytton fit des romans à la Walter Scott. Après s'être essayé avec *Deve-*

reux, on le vit passer avec une incomparable aisance d'une époque à une autre et d'un monde à un autre, ressusciter les derniers habitants de cette Pompéï que Joseph Bonaparte et Murat venaient de tirer de son linceul de cendres préservatrices, et faire revivre, l'un après l'autre, le républicain du moyen âge italien dans *Rienzi* (1835) et le baron féodal du moyen âge anglo-normand dans *Harold* (1848), que d'aucuns tiennent pour ses chefs-d'œuvre. Ces romans ont été traduits dans presque toutes les langues de l'Europe ; ils ont tenu attentive et émue toute une génération, et ils sont encore populaires en Angleterre. Les lettrés cependant n'en font plus grand cas. Déjà Planche reprochait à Bulwer-Lytton de composer et d'écrire avec trop de hâte ses romans ; il lui semblait plutôt entendre une causerie d'un grand seigneur que lire une œuvre d'un homme de lettres, et il rappelait, non sans raison, que le temps respecte seulement ce qui s'est élevé avec son concours. D'autre part, les progrès de l'archéologie et de l'histoire ont cruellement démodé les reconstitutions de Bulwer-Lytton. Un juge excellent (1), que j'ai consulté, dans l'obligation de me former en quatre semaines une opinion sur l'œuvre considérable de notre auteur, m'a conseillé, en riant, de ne pas relire ces *Derniers Jours de Pompéï*, qui ont tant charmé ma première enfance, et j'ai suivi prudemment ce conseil, entrant dans l'âge où l'on s'attriste de voir tomber les feuilles mortes des illusions.

Mais tout le monde, en revanche, s'accorde à louer sans réserve certains romans très simples et presque sans incidents, où Bulwer-Lytton, prenant une troisième manière, a noté avec une raillerie aimable et une émotion douce de fines et justes observations de la vie domestique. Dans ce genre, son œuvre maîtresse est le roman des *Caxtons* (1850), qu'on a pu placer à côté des meilleures œuvres de Dickens, et qu'Amédée Pichot a traduit dans la *Revue britannique*. C'est l'histoire intime d'une famille, et la leçon qui s'en dégage est celle-ci, que le bonheur se trouve non dans la poursuite ambitieuse de la gloire ou dans la périlleuse recherche de la fortune, mais à côté de nous, dans les joies paisibles du foyer ; c'est la leçon qu'un aimable poète moderne a résumée dans ce vers exquis :

Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

Et si j'en avais le loisir, je vous montrerais dans ce long roman, — tous les romans anglais sont longs — comment le très érudit Caxton élève sagement son fils non pour les études désintéressées,

(1) M. Beljame, professeur de langue anglaise à la Faculté des lettres et à l'Ecole normale supérieure.

mais pour l'action : « Lisez pour vivre, et ne vivez pas pour lire », et comment il l'envoie chercher, au delà des mers, un champ librement ouvert à sa jeune activité : Je vous ferais voir une délicieuse figure de mère de famille, qui, épousée uniquement par raison, a conquis par sa vertu dévouée et souriante, l'amour profond et durable de son mari. Je vous lirais surtout un épisode, qui me paraît un pur chef-d'œuvre. Un père s'aperçoit que son fils unique l'a volé. Il le fait venir, et lui dit, d'une voix grave : « Tu ne me voleras plus, car je te confie la clef de mon secrétaire ». Une telle parole pouvait suffire à redresser une nature moins dépravée ; mais le jeune homme est un monstre. Oh ! l'admirable scène, quand, la nuit, le malheureux père attend dans la chambre de son fils le retour du scélérat, qu'il soupçonne d'un assassinat suivi de vol ! Et quel dénouement que ce coup de pistolet qui abat le misérable aux pieds du père justicier, tandis que la police, qui a suivi ses traces, enfonce la porte de la maison ! « J'avais élevé mon fils pour l'honneur et pour la patrie : je l'ai sauvé d'une vie ignominieuse. Est-ce un crime ? J'abandonne ma propre vie en expiation. » Cela est grand et beau comme de l'Eschyle ou comme du Tite-Live, et le récit est fait avec une sobriété et une mesure digne des classiques. Lisez les *Caxtons*, Messieurs ; lisez les trois suites que leur a données Bulwer-Lytton ; et ces romans intéressants et moraux vous charmeront, après tant de romans immoraux et ennuyeux.

Ainsi, romans mondains, romans historiques, romans domestiques, remplis d'aventures ou très simples, amusants ou émus, mais toujours étincelants d'esprit et se succédant avec une étonnante rapidité, voilà ce que nous présente l'œuvre de Bulwer-Lytton. Et si, afin de vous mieux faire comprendre ce que fut l'écrivain anglais, je cherche dans notre littérature un écrivain auquel je le puisse comparer, je vois aussitôt me sourire la face épanouie et bienveillante du plus infatigable, du plus varié, du plus populaire de nos grands producteurs, Alexandre Dumas père. Seulement, — et la différence est capitale — Alexandre Dumas a débuté par le théâtre et n'a écrit qu'ensuite des romans ; par goût, par tempérament, par vocation, il était auteur dramatique, tandis que Bulwer-Lytton était surtout romancier, et n'a écrit pour le théâtre que par accident, ou, tout au moins, par occasion. Or, on s'en aperçoit si bien que l'on dira toujours de lui, pour le désigner : « Vous savez : ce romancier, qui a fait des drames. » Et voilà pourquoi, Mesdames, j'ai cru devoir insister sur ses romans, avant de vous parler de son théâtre, qui vous intéresse aujourd'hui plus particulièrement.

L'art dramatique était alors en Angleterre en pleine décadence. En bannissant de la scène la politique, la loi avait tué tout un genre de comédie, et, en ne protégeant pas la propriété dramatique, elle autorisait les dramaturges à démarquer sans scrupule les pièces étrangères. En l'absence de productions nouvelles originales, on vivait sur le vieux répertoire. L'acteur Macready, éprouvant le désir bien naturel d'avoir des rôles neufs, cherchait l'écrivain qui ranimerait et relèverait le théâtre national. Il lut le beau roman d'*Eugène Aram* (1832), dont Bulwer-Lytton avait un instant songé à faire un drame, et à propos duquel Gustave Planche a rappelé les grands noms d'Euripide et de Shakespeare ; il le lut, et vint demander une pièce à l'auteur.

Séduit par ces grands drames romantiques, *Hernani* et *Marion de Lorme*, qui avaient porté dans le monde entier la jeune gloire de Victor Hugo, le romancier anglais rêva de ressusciter à Londres le drame historique. Il se trouvait alors à Paris, et l'un de ses plaisirs favoris était d'aller errer à Versailles dans les longues galeries du palais ou dans les bosquets du parc, évoquant les belles héroïnes des romans de Mme de Genlis, Louise de la Vallière et la marquise de Maintenon. Il écrivit rapidement un grand drame en vers blancs, *la Duchesse de la Vallière* (1837), qu'il porta aussitôt en Angleterre, et il imposa au directeur du théâtre de le monter sans l'avoir lu, parce que les libraires acceptaient ses romans sans en prendre connaissance. Le directeur le fit, et s'en repentit ; car si l'héroïne était boiteuse, la pièce l'était aussi ; et, de même que l'héroïne était tombée, la pièce tomba lourdement. Malgré la réelle beauté du cinquième acte, qui nous fait assister à la prise de voile de Mlle de la Vallière, Planche crut devoir engager discrètement le poète à revenir au roman. Mais Bulwer-Lytton ne l'écouta point. Il fit ce qu'en pareil cas font neuf auteurs sur dix : il s'en prit aux acteurs, au public, à ses confrères et à la critique, en quoi il eut grandement tort ; mais, pour prendre sa revanche, il écrivit la *Dame de Lyon* (1839), et en cela il eut raison.

Il avait cette fois voulu rompre, comme Corneille y avait songé sans l'oser faire, avec cette sotte coutume de ne montrer au théâtre que des princesses et des rois. Il estimait que le peuple, ayant conquis sa place dans l'Etat, devait également l'avoir sur la scène. Il demandait pourquoi cette fille de fermier, qui est la simple et sublime héroïne de la *Prison d'Edimbourg*, ne ferait pas verser autant de larmes dans un drame que dans le roman de Walter Scott, et il tenait même que, plus près des spectateurs par leur condition sociale, de tels personnages ne leur pourraient

paraître que plus touchants. C'est pour le prouver qu'il a écrit la *Dame de Lyon*.

Le point de départ a été pris dans les *Précieuses ridicules* de Molière. Pauline Deschappelles, la plus belle et la plus orgueilleuse des jeunes filles de Lyon, a dédaigneusement écarté tous les prétendants qui se disputaient sa main. Pour se venger, l'un d'eux, Bauséant, lui présente le fils d'un jardinier, Claude Melnotte, comme le prince de Como, et il a la joie de voir la vaniteuse mettre sa main dans la main du faux prince. Les *Précieuses ridicules* finissaient là, et n'allaient même pas tout à fait aussi loin; la pièce anglaise ne fait que commencer. Claude adorait secrètement Pauline, et c'est pour humilier celle qui l'avait insulté sans le connaître, qu'il s'est prêté à servir les projets de Bauséant; mais, sur les marches de l'autel, il a laissé sa vengeance et compris qu'il aimait toujours sa victime. Dans la pauvre chaumière de sa mère, où il l'a conduite, il avoue sa naissance et sa faute à Pauline accablée; mais il lui déclare son amour avec tant d'éloquence, il lui rend avec tant de noblesse sa liberté, puisque leur mariage peut être aisément cassé, il la confie si respectueusement à la garde de sa mère, que Pauline s'attendrit et s'émeut; et, jusqu'au dénouement, que vous devinez, l'auteur a marqué avec beaucoup de finesse et de délicatesse la gradation des sentiments par lesquels elle s'élève de la haine à l'amour. Il y a dans le rôle de Claude une étude psychologique également assez heureuse; et comme le drame est fort intéressant, comme l'auteur y a su mêler très habilement la prose et les vers, il n'y a pas lieu d'être surpris qu'il soit demeuré au répertoire.

D'aucuns soutiennent que c'est la *Dame de Lyon* qui a inspiré à Victor Hugo son *Ruy Blas*. Il est certain qu'il y a une curieuse analogie entre les deux drames, que Ruy Blas, la reine et don Salluste se trouvent respectivement à peu près dans la même situation que Claude, Pauline et Bauséant, et qu'enfin le poète français semble s'être souvenu de quelques détails de la pièce anglaise. Mais cela me paraît être tout simplement un honneur pour Bulwer-Lytton.

Dans le drame domestique, la *Dame de Lyon* est son chef-d'œuvre, comme les *Caxtons* sont le meilleur de ses romans domestiques. Mais il y a encore bien de l'esprit et beaucoup d'observation dans deux autres comédies de Bulwer-Lytton, qu'a également traduites M. Georges Duval, l'*Argent* et *Meilleurs que nous ne le paraissons*. Dans la première, Bulwer-Lytton a montré les vilenies auxquelles l'amour de l'argent abaisse les échines trop souples; dans la seconde, sans doute pour atténuer l'effet de

cette âpre satire, il a soutenu que ceux mêmes dont on l'attendrait le moins sont capables, au besoin, d'avoir un élan de générosité et même de s'élever jusqu'au sacrifice.

Le plus souvent le comique de Bulwer-Lytton est tout particulier et tout britannique. Il me paraît symboliser aussi bien la gaieté anglaise que ces gentlemen, correctement vêtus d'une longue et sévère redingote et coiffés d'un chapeau haut de forme, qu'on voit parfois en Angleterre racler sur un violon des airs plutôt gais devant les cafés et les restaurants. Il naît, ce comique, d'un contraste violent entre la respectabilité flegmatique ou dolente de personnages tout de noir habillés et les excentricités joviales et dégingandées auxquelles ils se livrent tout à coup. Nul n'est plus grave, plus austère, plus tempérant que le vieux négociant Easy, et cependant voilà qu'il s'est abominablement grisé avec son futur gendre; il va être arrêté pour tapage nocturne dans le *Passage de l'Homme mort:* il grimpe et s'assied sur les épaules du garde de nuit, et veut porter un toast, se croyant encore à table : « Mais qu'est-ce qu'elle a, cette table? Elle monte, elle descend! La table est saoule! N'importe. Remplissez nos verres. Hip, hip, hurrah! » — Dans l'*Argent*, Henry Graves pleure inconsolablement sa femme, sa sainte Maria, une peste, qui, vivante, faisait de lui un martyr : « Sa livrée est noire, dit un personnage; son carrosse est noir; il ne monte qué de petits chevaux noirs; si jamais il se remarie, il épousera une négresse. » Mais lady Franklin ne veut pas que Henry Graves épouse une négresse: elle le fait venir dans son boudoir; elle lui rappelle comme sainte Maria jouait bien la comédie de société, comme elle chantait bien, et le veuf désolé fredonne avec elle l'air guillaret que fredonnait volontiers sainte Maria; comme elle dansait bien, et les acteurs qui entrent en scène les voient avec stupeur danser l'écossaise que dansait si bien sainte Maria.

Mais on admire souvent dans les comédies de Bulwer-Lytton un comique plus psychologique et plus fin. C'est même tout simplement un chef-d'œuvre que le premier acte de l'*Argent*, qui réunit pour la lecture d'un testament — et quel testament! — tous les parents d'un vieil original, laid comme « un kangourou atteint de la jaunisse »; les cupidités, les espérances, les jalousies, les déceptions, les insinuations, les haines, y sont marquées d'un crayon très juste et très puissant, et vous aurez une idée du tableau, si vous vous rappelez ce *Testament de César Girodot*, que va jouer encore dans une heure la Comédie-Française. Je goûte moins l'autre comédie de Bulwer-Lytton : tous ces coquins vertueux, qui se trouvent finalement n'avoir pratiqué la corrup-

tion et le chantage que pour les plus louables motifs, me paraissent peu vraisemblables, même en Angleterre, et ce conte assez noir finit trop en conte bleu.

C'est pourtant à cette même idée, qui remplit *Meilleurs que nous ne le paraissons ou les Divers côtés d'un caractère* (quel titre !), que nous devons le *Richelieu* de Bulwer-Lytton. Le poète anglais avait été choqué de voir les romantiques français rendre ridiculement odieux le grand ministre que Voltaire considérait « comme le véritable architecte de la monarchie française et le fondateur de la civilisation en France (1). » Alfred de Vigny avait systématiquement rabaissé Richelieu dans son roman de *Cinq-Mars*, et Victor Hugo ne l'avait introduit dans sa *Marion de Lorme* que pour lui faire jeter ces mots farouches :

Pas de grâce !

et pour amener le cri célèbre de la courtisane :

Regardez tous : voilà l'homme rouge qui passe !

Du caractère ils n'avaient montré tous deux qu'un des côtés. Bulwer-Lytton l'a voulu présenter sous sa double face, et voilà pourquoi en 1839 il a écrit un nouveau drame : *Richelieu ou la Conspiration*. D'ailleurs il était « depuis longtemps désireux d'illustrer certaines périodes de l'histoire de France (2) », et il n'y en avait pas — l'auteur des *Trois Mousquetaires* le savait bien — de plus amusante, de plus pittoresque, de plus théâtral que celle de Louis XIII.

La curieuse figure de roi ! Beaucoup moins un incapable et un paresseux qu'un timide et un triste. Toujours il eut le sentiment de ce qu'il devait être, et toujours les circonstances, plus fortes que lui, l'ont empêché de l'être. Déjà roi, il était encore fouetté par son gouverneur, et par ses révoltes il obtint simplement d'être désormais fouetté par la régente elle-même. Il était l'aîné, et toutes les caresses maternelles allaient à son cadet. Il souffrit comme fils, il souffrit comme roi, il souffrit comme homme. A une enfance comprimée succéda une jeunesse craintive : le jour où, ayant ouï dire qu'il avait la taille bien prise et la jambe bien faite, il s'enhardit à murmurer quelques mots d'amour, il s'aperçut que l'émotion augmentait son bégaiement naturel, et qu'il était ridicule, lui, le roi : de ce jour il fut Louis le Chaste. Il s'était réfugié dans l'amitié, et il fut par ses favoris trompé comme ami et trahi comme roi. Bon soldat, il s'était battu en digne fils de

(1) *Préface de Richelieu.*
(2) *Préface de la Dame de Lyon.*

Henri IV ; mais les astrologues annonçant tout haut sa fin prochaine, il ne paraît plus à l'armée, car la reine, après vingt ans de mariage, ne lui a pas encore donné d'enfant, et il ne veut pas laisser le trône à son frère, ce brillant Gaston, qu'il exècre, et en qui il voit tous les courtisans saluer le roi de demain. S'il ne peut être ni fils, ni frère, ni amant, ni père, ni ami, ni soldat, il sera du moins roi. Non, Richelieu, son ministre, lui défend de gouverner. Louis XIII le hait ; mais comme il est assez intelligent pour reconnaître le génie supérieur de cet homme, qui poursuit l'œuvre de Henri IV, et qui fera de la France la première nation de l'Europe, il dompte les révoltes de son cœur et de son orgueil ; il a l'admirable abnégation de laisser un autre régner sous son nom pour le bien de la France. Et cependant il s'occupe comme il peut : il élève des oiseaux, il peint, il compose des ballets, qui sont dansés à la cour et dont il envoie le compte rendu à la *Gazette*, il donne chez lui des concerts, où il chante sa propre musique, car en chantant il ne bégaie plus, et l'Italien Vittorio Siri le peut comparer au roi David au milieu de ses chantres. La mort de son tyran ne délivre même pas le pauvre Louis XIII : il s'amuse bien à mettre en musique le rondeau satirique de Miron sur l'enterrement du cardinal, mais il prend pour ministre celui que Richelieu lui-même lui a désigné à son lit de mort et qui continuera sa politique : Jules Mazarin.

Et lui, quel était-il, ce Richelieu, le roi du roi ? Nous le saurons complètement le jour où M. Hanotaux aura pu terminer sa magistrale étude ; mais, dès à présent, nous nous en faisons une image qui doit être voisine de la réalité. Ses ennemis n'ont pu guère lui reprocher que trois choses : d'abord d'avoir fait de mauvais vers ; mais s'il fallait être impitoyable pour tous ceux qui sont dans le même cas !... Ensuite, d'avoir eu des maîtresses ; mais ils n'en ont pu nommer que trois, et pour toutes les trois j'ai des doutes : la première est sa propre nièce, la duchesse d'Aiguillon ; mais elle me semble bien avoir été une personne irréprochable ; la seconde est la Picarde, la duchesse de Chaulnes ; mais j'ai voulu voir son portrait, gravé par Moncornet ; ah ! Messieurs, quel nez ! Je vous atteste que cette femme-là n'a pu être aimée que par Cyrano de Bergerac ; la troisième est Marion de Lorme ; mais je crois bien, avec Bulwer-Lytton, qu'elle ne fut pour le cardinal qu'une espionne. On lui a reproché enfin, et avec raison, d'avoir beaucoup versé de sang ; mais, si ce grand ambitieux fut sans scrupule et cruel, n'est-ce pas qu'il fut souvent obligé de retourner contre la perfidie de ses ennemis les armes mêmes dont ils l'attaquaient, de répondre à la ruse par la ruse et aux tentatives d'assassinat par

l'échafaud? Un poète, qui faisait partie cependant de la maison de Monsieur, Voiture, a rendu un magnifique hommage à l'ennemi de son maître dans une admirable lettre sur la reprise de Corbie, dont je détache au moins cette phrase :

« Lorsque, dans deux cents ans, ceux qui viendront après nous liront en notre histoire que le cardinal de Richelieu a démoli La Rochelle et abattu l'hérésie, et que, par un seul traité, comme par un coup de rets, il a pris trente ou quarante de ses villes pour une fois ; lorsqu'ils apprendront que, du temps de son ministère, les Anglais ont été battus et chassés, Pignerol conquis, Casal secouru, toute la Lorraine jointe à cette couronne, la plus grande partie de l'Alsace mise sous notre pouvoir, les Espagnols défaits à Veillane et à Avein, et qu'ils verront que, tant qu'il a présidé à nos affaires, la France n'a pas un voisin sur lequel elle n'ait gagné des places ou des batailles : s'ils ont quelque goutte de sang français dans les veines et quelque amour pour la gloire de leur pays, pourront-ils lire ces choses sans s'affectionner à lui ; et, à votre avis, l'aimeront-ils ou l'estimeront-ils moins, à cause que de son temps les rentes sur l'Hôtel-de-Ville se seront payées un peu plus tard, ou que l'on aura mis quelques nouveaux officiers dans la Chambre des Comptes? — Toutes les grandes choses coûtent beaucoup. »

Et j'ajouterai, Messieurs, qu'à son lit de mort Richelieu pouvait en toute sincérité assurer Louis XIII qu'il n'avait jamais eu d'autre passion que celle de servir le roi et la France, ni d'autres ennemis que ceux de l'Etat.

Quels personnages pour un drame historique! Aussi ont-ils été souvent mis au théâtre, mais jamais avec plus de bonheur que par Bulwer-Lytton, dont la pièce est souvent représentée en Angleterre, en Amérique et en Russie, où les acteurs en renom tiennent à essayer leurs forces dans ce lourd rôle que vont aujourd'hui porter les robustes épaules de M. Candé. Malgré des qualités indéniables, elle aura cependant, je le crains, quelque peine à s'acclimater en France.

C'est que Bulwer-Lytton n'avait pas le tour de main d'un homme de théâtre. Il s'est parfois embarrassé dans ses combinaisons dramatiques, et alors, pour se tirer d'affaire, il a sacrifié aux nécessités de son intrigue ce qui est ou ce que nous regardons comme la vérité historique. Nous ne reconnaissons plus, par exemple, nous autres Français, la douce La Vallière dans cette personne irascible et querelleuse, la mordante Montespan dans cette coquine sans esprit, Louis XIV jeune dans cet égoïste odieux, le brillant Lauzun dans ce complaisant cynique ; nous demeurons

stupéfaits d'entendre un moine inconnu lancer au plus absolu et au moins patient de nos rois un couplet autrement long et injurieux que celui de M. de Saint-Vallier à François Ier dans *Le Roi s'amuse*. Et la pièce, qui serait par elle-même attachante, nous déconcerte à cause des noms des personnages.

Ce qui est vrai de *la Duchesse de la Vallière* l'est aussi, bien qu'à un degré moindre, de *Richelieu*. Certains des personnages sont manifestement faux. Pourquoi est-ce Baradas qui joue le rôle de Cinq-Mars? Ce prince effacé et mesquin a la prétention de représenter l'ingrat et déloyal, mais séduisant et spirituel duc d'Orléans. Ce confident vulgaire, dont l'auteur fait parfois sourire, c'est ce polyglotte surprenant, ce diplomate habile, ce fils d'une vieille famille tenu sur les fonts par deux princes du sang, celui que Richelieu appelait son bras droit, c'est l'Eminence grise, le Père Joseph. Et dans ce roi libidineux, qui veut faire violence à une femme mariée, nous ne reconnaissons plus, oh! mais plus du tout, notre Louis le Chaste, qui s'armait de pincettes pour prendre un billet caché dans son corsage par Mlle de Hautefort.

Le Richelieu de Bulwer-Lytton est plus vrai, je dois le déclarer. L'auteur lui fait dire cette phrase, qui est comme la clef de voûte de sa pièce : « Lorsque la peau du lion fut trop courte, Lysandre l'allongea avec celle du renard » ; et je crois qu'en effet il y eut dans le grand cardinal un lion et un renard. Mais Bulwer-Lytton a eu le tort de nous montrer surtout le renard dans son héros, et, voyez-vous, en France on aimera toujours mieux les lions que les renards. J'en ai été bien frappé jeudi dernier; car les applaudissements s'élevaient de toutes parts quand, à un beau rugissement, le public reconnaissait enfin le vieux lion fatigué, et retrouvait dans ce cardinal, qu'il avait devant lui, non plus l'Italien Mazarin, mais le Français Richelieu.

Si la vraie physionomie des personnages n'a pas été exactement reproduite dans la pièce anglaise, c'est aussi, il faut bien le dire, que les véritables sources de ce drame historique sont deux romans : le *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny et un gros ouvrage de Saintine, dont le titre seul vous indiquera l'esprit : *Une maîtresse de Louis XIII*. Bulwer-Lytton a voulu rattacher l'une à l'autre les deux intrigues, qui sont très différentes, en même temps que transformer et rendre sympathique le personnage du cardinal, et, s'il s'est tiré à son honneur des difficultés presque inextricables de cette tâche, on voit bien pourtant que cela n'a pas été sans peine.

Le duc d'Orléans et Baradas, le favori de Louis XIII, conspirent avec le duc de Bouillon et l'Espagne : ils veulent assassiner Richelieu et, à la tête des armées étrangères, venir détrôner le roi de

France. Le cardinal, qu'ils ont perdu dans l'esprit de son maître, n'a plus qu'un moyen de salut : s'emparer du traité secret que ses assassins ont signé avec les ennemis du royaume. Dans une circonstance pareille, c'est le renard qui doit sauver le lion.

Et c'est en effet par la ruse qu'en cas analogue dut toujours agir Richelieu. Le hasard fait que, l'été dernier, j'ai étudié dans une revue jaune cette conspiration de Sedan, où le comte de Soissons et les ducs de Bouillon et de Guise n'avaient pas craint de se liguer contre le cardinal avec l'empereur et le roi d'Espagne. Rien n'est amusant comme de voir en cette affaire l'habile et ingénieuse souplesse déployée par le ministre. Les princes, voulant gagner le duc d'Orléans, lui envoient un émissaire, qui est le propre frère de Tristan l'Hermite, l'auteur de cette *Mariamne*, qui fut représentée ici l'an passé, et J.-B. l'Hermite vient remettre leurs lettres à Richelieu. Le cardinal règle aussitôt un scenario qui vaut mieux que ceux de ses tragédies : l'Hermite portera, comme si de rien n'était, son message au duc d'Orléans; mais, comme Monsieur, averti que Richelieu sait tout, se refusera à livrer au roi le gentilhomme dont il ignore la trahison, on aura recours à un expédient : Monsieur, indigné, fera prendre le gentilhomme ; mais il donnera secrètement l'ordre à trois de ses gardes, qui l'amèneront à la cour, de le laisser sauver à trois lieues de Blois. Le fugitif revient chercher les ordres du cardinal, et, au jour convenu, il se fait arrêter de nouveau à la porte de Paris. Il est enfermé à Vincennes jusqu'au procès criminel, où son témoignage sera décisif contre les princes révoltés. Et sans doute il répugnera ensuite au grand ministre de faire de cet agent peu scrupuleux un chevalier de l'ordre du roi ; mais Richelieu aura encore une fois sauvé la France.

L'émissaire, que le Richelieu de Bulwer-Lytton charge de s'emparer du traité secret des princes, n'est pas très heureusement choisi ; c'est un petit page, François ; et nous aurons la surprise d'entendre le cardinal s'écrier: « Cet enfant de quinze ans est suprême espérance de Richelieu ». Vous reconnaissez là cette théorie, si amusante au théâtre, des petits moyens et des grands effets, sur laquelle Scribe a construit tant de pièces, le plateau sur lequel il a posé son *Verre d'eau*. Mais, en dépit des remaniements habiles de l'adaptateur, vous verrez que Bulwer-Lytton n'a pas la légèreté et la prestesse de Scribe ; il ne sait pas rendre les événements vraisemblables ; vous serez étonnés de la facilité avec laquelle François pénètre dans la terrible prison de la Bastille, de la facilité avec laquelle il en sort, le tout en dix minutes, et vous partirez d'ici pleins de dédain pour ce Latude, vraiment

surfait, qui a mis trente-cinq ans à s'évader. Cet épisode est la partie faible du drame ; il vous donnera du moins le plaisir d'applaudir le jeu nerveux, passionné et jeune de Mlle Laparcerie.

A côté de l'action principale, se développe une action secondaire, qui marche parallèlement et par endroits se mêle avec elle : c'est l'histoire des amours du chevalier de Mauprat et de Julie de Mortemart, la filleule de Richelieu, que traverse la double jalousie de Baradas et de Louis XIII. Cette action secondaire a fourni à l'auteur plusieurs scènes heureuses : au premier tableau la confidence faite à Baradas par Mauprat du terrible arrêt qu'a prononcé contre lui le cardinal ; au deuxième tableau, à mon avis le meilleur du drame, l'entrevue fort théâtrale de Richelieu et de Mauprat, que surveille, prêt à faire feu, un homme caché par le ministre derrière un paravent ; c'est plus tard l'explosion d'indignation que provoque en Julie l'amour criminel du roi ; c'est enfin la curieuse comédie imaginée par Richelieu, qui fait le mort, afin d'accabler ensuite par sa résurrection inattendue ses ennemis terrifiés. Hélas ! pour reprendre un vers célèbre,

Je dois vous confesser, la vérité m'y pousse,

que toutes ces scènes ont été trouvées par Bulwer-Lytton dans le très amusant roman de Saintine : *Une maîtresse de Louis XIII ;* et même il a transporté dans son drame certains détails du roman qui ne conviennent plus au personnage transformé, épuré, de Mauprat, et qui doivent bien gêner le jeune et intelligent artiste chargé du rôle (1). Bulwer-Lytton a d'ailleurs, comme notre grand Molière, pris son bien partout où il le trouvait, et vous reconnaitrez tout à l'heure ici des mouvements empruntés au cinquième acte de *Britannicus*, au troisième acte d'*Athalie*, ou bien au *Moïse* d'Alfred de Vigny, à deux belles scènes qui viennent du *Louis XI* de Casimir Delavigne, et de son *Don Juan d'Autriche*. Le dénouement, où nous voyons Louis XIII, se sentant incapable de gouverner, rendre le pouvoir à Richelieu, est directement imité du *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny, et vous aurez d'autant moins de peine à vous en apercevoir que, pour donner à cette scène capitale un peu plus d'ampleur, M. Samson a eu l'excellente idée d'y faire entrer quelques phrases du roman. Vous voyez donc que, si Bulwer-Lytton connaissait très bien notre littérature, ce n'est point précisément par l'originalité que brille son *Richelieu*.

En revanche, Bulwer-Lytton a écrit son drame d'un style très particulier, et qui risquerait de vous surprendre un peu si vous n'en étiez point avertis. Une image poétique, fidèlement traduite

(1) M. Perny.

dans une autre langue, étonne souvent et paraît volontiers d'un goût douteux ; tel ce début d'un sonnet de Shakespeare : « Lorsque quarante hivers assiégeront ton front et creuseront de profondes tranchées dans le champ de ta beauté... » Or, le style de Bulwer-Lytton abonde en images de ce genre : les nuances éteintes des métaphores précieuses et les tons violents, parfois un peu criards, du lyrisme romantique français s'y harmonisent selon le goût anglais, qui n'est pas du tout le nôtre. Il a paru au traducteur qu'il serait intéressant de vous faire ainsi toucher comme du doigt l'influence de notre grand Victor Hugo sur un poète d'outre-Manche, et il a scrupuleusement traduit des phrases comme celle-ci : « Pour que batte le cœur de notre projet, le sang doit en emplir les veines », ou cette autre : « Sur l'oreiller parfumé de ses lèvres, ainsi que sur le lit de roses fraîches où il est né, l'amour dort de paradisiaques sommeils », ou cette troisième : « Le temps m'est un perpétuel minuit, dont mes pensées sont les spectres ». Un tel langage vous fera d'abord sourire ; mais vous vous y accoutumerez vite ; vous finirez même par prendre plaisir à ce style d'un ragoût très curieux ; car, parmi ces images, s'il en est de bizarres, il en est de charmantes, et vous sentirez partout l'œuvre d'un poète à travers la prose du traducteur, qui lui aussi est un poète :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

Je vous ai franchement et loyalement dit les défauts de la pièce qui va être représentée devant vous. Elle a deux qualités qui, à mes yeux, les rachètent tous.

Et d'abord elle est intéressante. Grâce en grande partie à M. Charles Samson, qui l'a très habilement adapté, resserrant quelques scènes, coupant un tableau inutile, en ajoutant au contraire un autre afin de rendre plus sensible la liaison des faits, développant le rôle de Marion de Lorme pour vous faire admirer plusieur fois l'imposante beauté de Mlle de Fehl, le drame de Bulwer-Lytton, d'un bout à l'autre de la représentation, tiendra attentive et amusera votre curiosité. Je sais bien que certaines personnes dédaignent ce genre de mérite, comme elles affectent de n'attacher aucune importance au sujet d'un tableau. Mais, de moi, j'estime que l'on vient au théâtre surtout pour se divertir, et que, si un drame nous donne un plaisir honnête, il est digne d'être applaudi, alors même qu'il ne se réclame pas du grand art, et qu'il n'a aucune prétention à réformer les lois et à transformer la société :

Vive le mélodrame où Margot a pleuré !

Richelieu est d'ailleurs autre chose qu'un mélodrame intéressant. Un souffle ardent de patriotisme anime et soulève toute la pièce de Bulwer-Lytton, d'où se dégage une généreuse et forte leçon. Cet Anglais, qui connaissait si bien la France, l'admirait et l'aimait. Veut-il, dans son excellent roman des *Caxtons*, faire revivre, comme je vous l'ai montré, au milieu de la société moderne un de ces héros antiques, dans le cœur desquels la voix sainte de l'honneur faisait taire jusqu'à la voix du sang, il croit devoir, pour rendre son personnage plus vraisemblable, le revêtir d'un uniforme d'officier français. C'est en combattant pour la patrie française que le fils du jardinier Melnotte se lave de sa faute et se rend digne de la dame de Lyon. Richelieu, lui, quand tous les intérêts particuliers se ruent à la curée, ne songe qu'à l'intérêt général; il n'a d'autre amour au cœur que celui de la France, sa maîtresse, son épouse. Il se dévoue entièrement à elle: « Tout pour la France, voilà mon éternelle devise ! » Il s'identifie tellement avec elle qu'il est en droit de s'écrier, sous le couteau des assassins : « Il n'est pas un homme qui oserait, parricide de sa patrie, tuer la France en Richelieu ! » Et c'est un spectacle puissamment dramatique et profondément émouvant que celui de ce moribond, luttant seul contre le roi, qui l'abandonne, contre la noblesse, qui conspire avec l'Espagne, la grande ennemie d'alors, contre la mort qui le guette sous mille formes, uniquement soutenu dans sa résistance indomptable par un amour passionné pour cette France, qui est en partie son ouvrage, et par une haine vigoureuse pour ceux qu'il appelle éloquemment des « vendeurs de patrie ! »

N.-M. BERNARDIN.

Soutenances de thèses

M. l'abbé LECIGNE a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la *Faculté des Lettres de l'Université de Rennes*, le samedi 26 février.

THÈSE LATINE.

Quid de rebus politicis senserit J. Ludovicus Vives.

THÈSE FRANÇAISE.

Brizeux ; sa vie et ses œuvres.

M. l'abbé LECIGNE a été déclaré digne du grade de docteur ès Lettres avec mention honorable.

Sujets de devoirs

Université de Lyon

AGRÉGATION.

Dissertation latine. — Ex historiarum reliquiis qualis rerum scriptor videatur esse Sallustius.

Thème grec. — La Bruyère, *Des ouvrages de l'Esprit*, depuis « Corneille ne peut être égalé... » jusqu'à il a aimé au contraire à charger la scène ».

Version latine.

At in aliquod genus vitæ difficile incidisti et tibi ignoranti vel publica fortuna vel privata laqueum impegit, quem nec solvere possis nec rumpere : cogita compeditos primo ægre ferre onera et impedimenta crurum ; deinde, ubi non indignari illa, sed pati proposuerunt, necessitas fortiter ferre docet, consuetudo facile. Invenies in quolibet genere vitæ oblectamenta et remissiones et voluptates, si volueris mala putare levia potius quam invidiosa facere. Nullo melius nomine de nobis natura meruit, quæ, cum sciret quibus ærumnis nasceremur, calamitatum mollimentum consuetudinem invenit, cito in familiaritatem gravissima adducens. Nemo duraret, si rerum adversarum eamdem vim assiduitas haberet quam primus ictus. Omnes cum fortuna copulati sumus : aliorum aurea catena est ac laxa, aliorum arta et sordida ; sed quid refert ? eadem custodia universos circumdedit alligatique sunt etiam qui alligaverunt, nisi forte tu leviorem in sinistra catenam putas. Alium honores, alium opes vinciunt ; quosdam nobilitas, quosdam humilitas premit ; quibusdam aliena supra caput imperia sunt, quibusdam sua ; quosdam exsilia uno loco tenent, quosdam sacerdotia. Omnis vita servitium est. Assuescendum est itaque conditioni suæ et quam minimum de illa querendum et, quicquid habet circa se commodi, apprehendendum : nihil tam acerbum est, in quo non æquus animus solatium inveniat. Exiguæ sæpe areæ in multos usus discribentis arte patuerunt et quamvis angustum pedem dispositio fecit habitabilem. Adhibe rationem difficultatibus : possunt et dura molliri et angusta laxari et gravia scite ferentes minus premere.

Thème latin

La Bruyère, chap. de l'*Homme*, § 3. « Le stoïcisme est un jeu d'esprit et une idée..... pour une porcelaine qui est en pièces. »

Grammaire

Horace, *Ep. I. III* (*ad Julium Florum*) : Syntaxe, style, versification.

LICENCE.

Composition française. — Les thèmes lyriques de Malherbe.
Dissertation latine. — Qualis sit Dido in libro *Æneidos* quarto.
Thème latin. — *Télémaque*, liv. VIII. — L'impie Astarbé..... richesses de ce jeune homme.

II

Université de Rennes.

AGRÉGATION. — *Dissertation française.*

On connaît le jugement de Boileau sur Ronsard. La Fontaine n'est pas moins sévère :

> Ronsard est dur, sans goût, sans choix,
> Arrangeant mal ses mots, gâtant par son françois,
> Des Grecs et des Latins les grâces infinies.
>
> (*Lettre à Racine*, 6 juin 1686.)

Pellisson, au contraire, louait le talent de Ronsard « non seulement dans la rime et dans la cadence, mais encore dans l'expression et dans la pensée ». — Etudier ces divers jugements, et arriver à une juste appréciation de Ronsard, d'après les pièces portées au programme.

(Sujet donné par M. Gustave Allais.)

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOC. FRANÇ. D'IMPR. ET DE LIBR. (OUDIN ET Cie)

SIXIÈME ANNÉE. (2e Série). N° 20 31 MARS 1898.

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Xénophon et la démocratie athénienne

(*Suite*)

Cours de M. ALFRED CROISET,

Professeur à l'Université de Paris.

Xénophon nous a montré, dans le récit du jugement des généraux vainqueurs aux îles Arginuses, quelques-uns des défauts essentiels de la démocratie athénienne, cette promptitude à s'exalter, cette facilité à perdre le sang-froid, qui se manifestent d'une manière si frappante dans ces circonstances; il signale aussi une disposition plus grave : la tendance du peuple à se mettre au-dessus de la loi sous prétexte qu'il est souverain ; enfin à tous ces défauts vient s'en ajouter un nouveau qui se déclare non plus dans la masse, mais chez ceux qui la dirigent, chez les prytanes, c'est la peur. Après avoir invoqué en faveur de la loi tous les arguments possibles, devant la colère de la foule ils hésitent, ils reculent; Socrate seul reste inébranlable ; mais le peuple passe outre; la loi est violée; les généraux sont condamnés. Dans ce dramatique récit nous avons donc vu quelques-uns des défauts essentiels de la démocratie athénienne habilement mis en relief par l'auteur. Dans un autre passage des *Helléniques* (VI, 5), nous allons trouver la contre-partie de ce récit. Xénophon nous y montre les qualités généreuses qui rendent, pour la postérité, la démocratie athénienne si attachante, qui firent que, malgré toutes ses illégalités, les contemporains eurent pour elle un certain faible, et que l'on trouve chez des écrivains comme Platon des éloges comme celui qu'il place dans la bouche de Mégillos. La scène

racontée par Xénophon se passe en 371, au moment où les Lacédémoniens viennent d'être vaincus à Leuctres par les Thébains. La Grèce est alors très troublée ; les cités sont en lutte les unes contre les autres ; de tous côtés Sparte est tenue en échec ; sa domination violente, souvent peu intelligente, a partout soulevé des haines contre elle. Epaminondas a fait triompher la cause de la Grèce en abattant la puissance lacédémonienne, en la brisant si bien que, malgré tous ses efforts, elle ne se relèvera jamais plus. A ce moment, Athènes est neutre ; elle est en paix avec Thèbes, elle a avec Sparte des traités d'alliance qui ne l'obligent pas à grand'chose. La question est justement de savoir jusqu'à quel point elle va être forcée d'entrer dans les affaires de la Grèce. Lacédémone a été très fortement éprouvée ; dans une des pages qui précèdent, Xénophon nous dit que l'effroi a régné dans la ville, surtout parmi les femmes. Ces femmes, que l'on nous représente d'ordinaire comme si énergiques, si pleines de courage, ressentirent à ce moment une frayeur terrible : c'était la première fois qu'elles voyaient des murs même de Sparte la fumée d'un camp ennemi. Epaminondas, en effet, mettant à profit sa victoire, était venu camper en face de la ville : c'était une preuve évidente du danger que courait l'indépendance lacédémonienne. Sur ces entrefaites, on envoie des ambassadeurs à Athènes pour demander l'alliance de la cité démocratique. La situation est grave non seulement pour Sparte, mais encore pour Athènes, si elle se décide à intervenir. Elle aura affaire à un général victorieux, à une armée enhardie par le succès, pleine de confiance dans sa force. Telles sont les circonstances au milieu desquelles s'ouvre la délibération dont Xénophon nous a laissé un tableau saisissant et qui nous permet de saisir quelques-uns de ces sentiments généreux et chevaleresques qui interviennent souvent dans la politique athénienne et la dirigent. Les Athéniens étaient alors dans un grand embarras ; ils se demandaient ce qu'ils devaient faire au sujet des Lacédémoniens. Sur la décision des Cinq Cents, on réunit l'assemblée du peuple ; les ambassadeurs s'y présentèrent, exposèrent leurs demandes et firent valoir leurs raisons. Les premières sont d'ordre tout à fait général ; ils rappellent les grands souvenirs des anciennes alliances de Lacédémone et d'Athènes : c'est quand les deux villes marchaient en quelque sorte la main dans la main qu'elles ont accompli les plus grandes choses, au temps des guerres médiques, par exemple. Ce sont là des considérations brillantes, mais un peu vagues et, somme toute, assez peu capables de déterminer un vote favorable dans des circonstances si graves. Ils insistent donc sur d'autres raisons ; les Thébains sont devenus

pour Athènes de dangereux rivaux depuis qu'ils ont à leur tête un général habile comme Epaminondas; si les Athéniens s'unissent aux Spartiates, il y a bon espoir que les Thébains seront décimés. Cette raison fondée sur l'intérêt fit une impression moins profonde qu'une autre uniquement fondée sur une considération de sentiment. Les ambassadeurs invoquèrent les serments prêtés par les Athéniens aux Spartiates lors de la précédente alliance, serments qui les obligeaient à porter secours à Lacédémone, au cas où elle serait injustement attaquée. Or, n'était-ce pas le cas ? C'était au moment où ils allaient défendre des peuplés lésés par des alliés des Thébains qu'ils avaient vu ceux-ci fondre tout à coup sur eux Autre raison de même nature : les ambassadeurs firent valoir qu'après la prise d'Athènes par Lysandre, les Lacédémoniens avaient obtenu de leurs alliés qu'Athènes serait ménagée, qu'on se bornerait à détruire les murs du Pirée, qu'on laisserait à la ville son indépendance; ils lui avaient épargné la ruine complète, qu'auraient voulue les Thébains et quelques autres avec eux. Aucun argument ne parut plus fort que le souvenir de ce fait. Le sentiment joue donc dans cette affaire un rôle aussi important que dans le procès des généraux vainqueurs aux Arginuses. Alors ils avaient cédé à la pitié ; leur émotion s'était transformée en colère ; cette fois-ci, c'est un sentiment tout généreux qui agit sur leur esprit, un sentiment plus pur, lus noble, plus abstrait. plus désintéressé : le sentiment du droit et celui du devoir. Ils considèrent que c'est pour eux une nécessité impérieuse que de secourir Lacédémone. Ce qui se dit et se répète, surtout dans le peuple, c'est que, aux termes mêmes des serments qu'ils ont prêtés, c'est pour eux un devoir de venir en aide à Lacédémone. Cette question de devoir prime toutes les autres, et les Athéniens s'en donnent à eux-mêmes la raison : les Lacédémoniens n'ont commis aucune injustice ; ils ont secouru un peuple menacé par d'autres ; ils n'ont rien fait pour démériter ; le devoir des Athéniens reste entier, l'obligation demeure toujours aussi impérieuse; il est impossible de s'y soustraire.

D'ordinaire Xénophon parle en ennemi de la démocratie athénienne ; mais, dans le cas présent, il s'agit de porter secours à ces Spartiates, qu'il aime et qu'il admire, et l'on peut croire que c'est ce qui le prédispose à juger si favorablement la délibération de l'assemblée populaire à Athènes. Ses préférences ont pu influer ici sur son jugement; seulement ici, comme dans l'autre passage précédemment cité, on ne voit nulle part apparaître la vivacité de ses préférences personnelles, qui se montre cependant chez lui en maints endroits ; le ton reste impartial ; ce sont des faits qu'il

rapporte, et nous pouvons croire son récit conforme à la vérité. D'ailleurs ces sentiments chevaleresques et généreux nous sont connus par d'autres témoignages. Nous ne les trouvons nulle part mieux mis en lumière que dans certaines harangues de Démosthène. Quand il veut déterminer un grand mouvement dans le peuple, ce sont des raisons d'ordre moral qu'il invoque ; il croit qu'il ne peut agir plus efficacement sur les esprits qu'en rappelant les droits de la Grèce entière ; il y a d'autres peuples auxquels il faut parler de leurs intérêts pour les engager dans quelque entreprise; aux Athéniens il faut parler de la gloire et de l'intérêt commun des Grecs. On trouve donc dans les harangues de Démosthène la justification du récit de Xénophon, qui d'ailleurs se justifie déjà par lui-même. Ce sont bien, comme il le montre, des considérations généreuses et nobles qui sont entrées pour la plus grande part dans la décision du peuple. Telle est la conclusion qui ressort du discours des envoyés de Sparte et de la délibération qui s'engagea ensuite à son sujet; mais c'est surtout dans le deuxième discours qui fut prononcé en cette occasion que ces considérations furent introduites d'une façon paradoxale et vraiment frappante. Xénophon met en scène un habitant de Phlionte, ville alliée des Lacédémoniens. Comme cette ville était voisine de Scillonte, notre historien devait avoir avec elle de fréquents rapports, et l'on peut croire qu'il a été renseigné de première main sur toute l'affaire qu'il nous raconte. Le Phliasien prit donc la parole ; il invoqua des raisons historiques: il rappela les anciens services rendus par Athènes à Lacédémone, et, remontant même jusqu'aux temps mythologiques, il dit comment elle avait secouru les Héraclides contre Eurysthée. Les traditions de son passé devaient donc l'obliger à venir une fois de plus en aide à sa rivale malheureuse. Mais ce qui est particulièrement frappant, c'est l'argument qu'il fit valoir ensuite : « Athéniens, leur dit-il, vous allez, pour secourir les Spartiates, vous exposer à de grands dangers, tandis que ceux-ci n'ont couru aucun risque à vous défendre. Pour d'autres, ce serait une raison suffisante de s'abstenir ; mais c'est cette raison même que je veux faire valoir pour vous décider ; car il est d'autant plus beau pour vous de secourir maintenant, les armes à la main et à travers les dangers, ceux qui jadis vous sauvèrent par un vote sans danger. » Cet argument chevaleresque et généreux termine le discours du Phliasien, qui le présente sous une nouvelle forme: « Vous avez été tantôt les amis, tantôt les ennemis des Spartiates; eh bien, rien ne peut être plus beau ni plus glorieux pour vous que d'oublier le mal qu'ils vous ont fait comme ennemis pour ne plus vous souvenir

que du bien qu'ils vous ont fait comme amis. » N'est-il pas curieux de voir faire appel devant le peuple assemblé à ce sentiment si grand et si noble, l'oubli des injures ? Cet argument est bien, dans sa hardiesse paradoxale, le plus démonstratif qu'on puisse rencontrer de l'empire des idées généreuses et désintéressées sur les Athéniens.

La façon dont Xénophon termine son récit est caractéristique. L'assemblée se montre d'abord perplexe ; on se demande si ces belles paroles doivent être prises pour argent comptant, si ce ne sont pas des arguments de circonstance ; on se dit qu'une fois le danger passé, les Lacédémoniens oublieront peut-être leurs promesses ; mais ce scrupule, tout légitime qu'il est, ne dure pas. « Les Athéniens vont aux voix. Ils refusent d'écouter ceux qui parlent dans un sens opposé, votent un secours en masse aux Lacédémoniens, et choisissent Iphicrate comme stratège. » Ainsi ce peuple, qui a d'abord hésité, ne souffre bientôt plus que l'on combatte les demandes des ambassadeurs ; et non seulement il les accueille favorablement, mais encore il entend qu'on n'envoie pas seulement un secours ; on ne se bornera pas à mettre sur pied quelques-unes des classes du *catalogue* militaire, c'est le catalogue tout entier qui marchera ; l'armée sera envoyée au grand complet. Lorsque Iphicrate eut célébré les sacrifices habituels avant toute entrée en campagne, et qu'il eut fixé le rendez-vous des hommes dans les jardins de l'Académie, il se trouva qu'à l'heure de la revue le nombre des présents dépassa de beaucoup toutes les prévisions. Ce mouvement populaire est tout à fait caractéristique ; il était indispensable de le citer pour compléter l'image de cette démocratie athénienne, image que nous avions ébauchée la fois précédente. C'est toujours au même peuple que nous avons affaire, à un peuple également prompt à céder au bien comme au mal, et qui, malgré de graves défauts, sait, par de très réelles et très grandes qualités, se faire estimer même de ses ennemis.

Les *Helléniques* sont le seul ouvrage véritablement historique qu'ait écrit Xénophon ; mais à cet ouvrage se rattachent deux petits traités que nous devons examiner. Le premier, c'est l'*Hipparque* ou le *Commandant de cavalerie ;* il paraît avoir été composé quelque temps après la scène racontée dans le chapitre des *Helléniques* que nous venons de résumer ; il y a, en effet, au chapitre VII, § 3, une allusion aux menaces des Béotiens contre l'Attique : le livre a dû être écrit un peu avant la bataille de Mantinée, vers 365. Il paraît être une lettre adressée à un ami qui aurait été nommé commandant de la cavalerie athénienne. Xénophon, qui

s'y connaît en matière d'équitation, qui a, dans ses campagnes en Asie, acquis une grande expérience des choses militaires, lui donne des conseils techniques et pratiques. Ce sont ces conseils qui occupent la plus grande partie de l'ouvrage ; l'auteur dit comment il faut former sa troupe ; il indique quels sont les meilleurs moyens de se procurer de bons chevaux, de bons cavaliers, quelles précautions il faut prendre en campagne. Dans tout cela on sent l'homme du métier, à l'expérience consommée, l'homme qui a fait la guerre et qui a réfléchi sur ce qu'il y a vu. Mais, si Xénophon connaît bien les choses dont il parle, il sait aussi à merveille à quels hommes il a affaire. Ces hommes appartiennent à l'aristocratie d'Athènes ; car la cavalerie est une arme réservée aux riches ; seuls peuvent y entrer ceux qui sont en état de nourrir un cheval. L'intérêt de l'ouvrage, au point de vue qui nous occupe, c'est que Xénophon, qui n'a jamais cru que, lorsqu'il s'agit de manier des hommes, on puisse négliger la connaissance de ceux qu'on doit commander, va nous donner sur les cavaliers athéniens des indications intéressantes. Trois ou quatre conseils qu'il adresse à son correspondant nous apprennent ce que depuis cent cinquante ans le gouvernement démocratique avait fait de l'aristocratie. C'est ainsi qu'au chapitre I, § 8-11, Xénophon recommande au futur hipparque de s'assurer dans le Sénat l'appui d'un certain nombre d'orateurs ; car on ne peut rien faire à Athènes si l'on n'a pas à sa disposition des gens capables de faire triompher dans l'assemblée les vues que l'on croit justes. Comme en général les Athéniens, riches ou pauvres, ne désirent guère servir dans l'armée et se dérobent le plus souvent à leurs obligations militaires, il faut avoir pour soi des orateurs qui puissent effrayer les cavaliers récalcitrants ; sans cela, avant d'entrer en campagne, il n'y aurait déjà plus de cavalerie. Ceci se passe en 365, c'est-à-dire au moment où Démosthène va paraître ; l'esprit d'initiative et d'aventure se perd de plus en plus ; on devient indifférent pour le service militaire ; s'il ne s'agit que de payer des mercenaires, cela passe encore ; mais, quand il faut donner de sa personne, on ne s'y prête plus, on cherche à éluder l'obligation. C'est ce manque de volonté, de dévouement patriotique, qui va faire gémir si vivement Démosthène.

Dans le même chapitre (§ 18), un autre fait est à noter. Xénophon se rend compte qu'il faut exercer les cavaliers ; or c'est là quelque chose de fort difficile, surtout quand il s'agit d'Athéniens.

Il dit à son commandant de cavalerie qu'il serait bien de faire, de temps en temps, de longues promenades militaires, des exercices du service en campagne ; mais c'est impossible, jamais on ne

voudra s'y prêter ; il faut donc y renoncer. Xénophon propose des palliatifs ; on n'ira pas jusqu'aux extrêmes frontières de l'Attique ; on se contentera de manœuvrer dans un cercle plus restreint, à proximité d'Athènes, en mettant à profit toutes les circonstances qu'on aura de s'exercer. Retenons de ce passage l'impossibilité d'obtenir des Athéniens des sacrifices qui leur paraissent insupportables, lorsqu'on les leur demande hors de la présence de l'ennemi. Quand il s'agit de fêtes, tout est préparé de longue date ; au contraire, quand il s'agit d'affaires militaires, rien n'est fait à l'avance, tout est remis au dernier moment. Cette vie au jour le jour, cette insouciance s'accorde bien avec cette mobilité d'imagination que nous avons déjà notée. Au § 26 du même chapitre, Xénophon propose d'établir des prix pour ceux qui se montreront le plus habiles. Le désir de la gloire, une certaine vanité qui peut être généreuse, voilà ce qui excite l'émulation, et c'est par là précisément qu'il faut prendre les Athéniens ; on obtiendra beaucoup d'eux en leur assurant des récompenses.

Dans le second ouvrage annoncé, les *Revenus d'Athènes*, il y a aussi quelques traits à glaner. Ce traité paraît être une lettre adressée soit au peuple, soit plutôt à une hétairie, à une société aristocratique influente dans Athènes et en relations avec l'auteur. Comme on le voit par certaines allusions à la Guerre sociale et à la Guerre sacrée, ce petit livre a dû être écrit en 355, à l'époque où débutait Démosthène. L'idée de Xénophon est celle-ci : Athènes n'a plus de revenus, et cependant il lui faut de l'argent ; les moyens d'en trouver ne manquent pas ; et il en passe un certain nombre en revue. Il en est un surtout sur lequel il insiste : c'est l'exploitation des mines d'argent du Laurium, source de richesses considérables si on sait la mettre en valeur. L'ouvrage est rempli d'une foule de considérations pratiques, économiques. Pour nous, nous n'avons à retenir que les remarques incidentes qui se rapportent au caractère du peuple et qui ont une véritable valeur historique. La raison que Xénophon invoque au début pour établir la nécessité de faire rentrer plus d'argent dans le trésor est assez inattendue ; mais elle est confirmée par d'autres témoignages. Cette raison, c'est que beaucoup des injustices qu'Athènes a commises, beaucoup de ses exactions, de ses duretés, n'ont d'autre cause que l'insuffisance de la richesse de ses habitants ; la masse du peuple n'est pas assez riche. Or, pour s'occuper de politique, comme elle le fait, il lui faut de l'argent ; on est donc forcé de la payer, ce qui coûte de grosses sommes au trésor. La pauvreté engendre ainsi beaucoup d'injustice, vérité confirmée

par des faits nombreux et surtout par un témoignage littéraire du plus haut intérêt, par la lettre de cet aristocrate athénien inconnu, lettre longtemps comprise parmi les œuvres de Xénophon sous le titre de *la République d'Athènes*. Un dernier passage à relever, c'est le souhait de Xénophon qu'on donne, dans la démocratie athénienne, aux classes supérieures qui joignent l'instruction à la fortune, à certains orateurs et à l'aréopage plus de considération et d'autorité qu'ils n'en ont. De tout cela il ressort que, dans tous ses écrits historiques ou se rattachant à l'histoire, Xénophon nous a tracé une image très nette de cette démocratie vive, sensible, intelligente, capable aussi bien de générosité que d'égarement, pressée par le besoin d'argent, et qui a eu le malheur de laisser faiblir en elle le ressort de certaines vertus: le dévouement à la patrie, l'esprit militaire. Nous verrons, dans les ouvrages où Xénophon trace l'image de son idéal politique, la confirmation des mêmes idées. En nous disant ce qu'il voudrait, il nous fera connaître ce qu'il ne trouve pas dans la réalité.

F. A.

Pline le Jeune. — Le caractère de son éloquence.

Cours de M. JULES MARTHA

Professeur à l'Université de Paris.

Le caractère essentiel de l'éloquence de Pline était l'*amplitudo*, nous disent les anciens, *pingue ac floridum dicendi genus*, selon l'expression même de Macrobe : c'est une façon de parler abondante et fleurie.

Nous avons une profession de foi de Pline le Jeune où il nous dit lui-même très positivement comment il entend être abondant ; c'est dans la lettre 20e du livre Ier. Dans cette lettre, écrite à l'auteur latin de l'antiquité qui a été le plus bref, à Tacite, Pline plaide en faveur de la non-brièveté. Il dit qu'il lui arrive encore tous les jours d'avoir des discussions avec un critique qui estime, en fait d'éloquence, seulement ce qui est concis et court. « Je me déclare, dit-il, et je me suis souvent déclaré

partisan déterminé de l'éloquence pleine, belle, large, de l'éloquence qui tombe drue comme les flocons de la neige en hiver. » Afin de mieux s'expliquer, il cite une anecdote, comme il aime à le faire dans ses *Lettres*, pour varier : « Je plaidais, dit-il, un jour, dans une affaire avec le grand Régulus, homme de beaucoup de talent, mais un peu charlatan. Nous avions tous les deux le même client, et, pendant que nous discutions ensemble, il me proposait de jeter par-dessus bord un certain nombre de raisons. Moi, j'étais d'un avis contraire. Régulus me dit alors : « Tu t'imagines qu'il faut tout faire valoir dans une cause ; moi, je prends mon ennemi d'abord à la gorge et je l'étrangle. » Et, en effet, c'est comme cela qu'agit Régulus. Mais il lui arrive quelquefois de se tromper d'endroit. Il peut advenir, continue Pline, qu'on prenne pour la gorge une autre partie du corps. « Il pourrait se faire, dis-je à Régulus, que tu prisses quelquefois le genou, quelquefois la jambe ou même le talon, et alors tu n'étranglerais pas ton adversaire. Moi, je ne suis pas sûr de saisir la gorge quand je veux ; aussi je saisis tout ce qui se présente. Je mets tout dans mon œuvre, je fais valoir ma cause tout entière comme un fermier qui exploite une terre. Car, si vous avez une propriété, vous n'y plantez pas seulement des vignes ; vous y mettez aussi des arbres, des arbrisseaux. Sans cela, la moitié de vos terres ne vous produirait rien. Ici, vous mettez des fèves, là de l'orge, là les légumes les plus humbles, et c'est de cette façon que votre propriété vous rapporte quelque chose. » Devant un tribunal, il faut procéder de même. Vous ne savez pas ce qu'il y a dans votre cause ; prenez donc tout et faites tout valoir. Il y a toujours un petit bénéfice à retirer, même de ce qui en apparence est le plus insignifiant. « Je sème à pleines mains dans ma cause des faits, des raisonnements de toutes sortes, pour en recueillir tout ce que le hasard fera venir à bien. »

Tel est son système : être long et tout dire. Aussi aimait-il bien avoir pour adversaire Régulus. Avec lui, il était sûr de s'étendre à son aise, car cet avocat n'était pas, comme les autres, pressé d'en finir. « Il vous dit : plaidez tant que vous voudrez, plaidez cinq heures, dix heures, tout le jour si vous voulez, cela ne me fait rien. » Après sa mort, Pline n'eut plus d'adversaire si agréable. « Je rencontrai, dit-il, des avocats qui avaient la prétention d'en finir en une heure ou deux. Alors il n'y a plus d'éloquence possible. »

Cette *amplitudo*, que Pline prône ainsi à son ami Tacite avec une complaisance très abondante, car il donne à la fois le précepte et l'exemple, vient évidemment chez lui d'une disposition naturelle.

C'est qu'il a en lui une certaine richesse d'imagination, une grande facilité d'élocution, toutes sortes de ressources dans la voix, dans le geste, qui lui permettent de parler plusieurs heures devant un tribunal. Mais c'est aussi chez lui un système ; il est copieux de propos délibéré, parce qu'il veut l'être. Pour que nous ne nous y trompions pas, il a soin, dans cette lettre à Tacite, de nous développer très longuement toutes les raisons qui militent en faveur de l'abondance oratoire. Les voici en résumé.

La première, c'est que les procès eux-mêmes empêchent l'avocat d'être concis, parce qu'ils sont tous plus ou moins compliqués. S'ils ne l'étaient pas, ce ne seraient plus des procès. Si l'on va devant les juges, c'est qu'il y a quelque chose d'obscur. L'avocat est donc forcé d'entrer dans les détails, de tout montrer. Les juges, la plupart du temps, ne connaissent pas l'affaire d'avance ; on est obligé, pour les en instruire, de parler des moindres circonstances ; il y a là une question de probité, de conscience professionnelle, et Pline nous laisse très nettement voir que c'est ainsi qu'il entend cette fameuse abondance. Un avocat qui est court supprime ce qu'il ne devrait pas supprimer ; il ne remplit pas son devoir. On peut dire que, dans tous ces détails, il y a bien des choses inutiles. Sans doute, répond Pline, mais vous, avocat, qu'en savez-vous ? Comment pouvez-vous dire d'avance : voici un détail qui ne sert à rien, en voici un autre qui est très utile ? Savez-vous s'il en paraîtra de même aux juges ? Vous ne pouvez rien prévoir. Par conséquent, le rôle de l'avocat consciencieux est de ne jamais omettre la moindre chose, d'étudier sa cause et de la montrer dans les plus petits détails.

Ici l'on reconnaît facilement l'élève de Quintilien ; car, ce qu'il recommande le plus, c'est la conscience.

Une seconde raison pour rechercher l'abondance oratoire est que c'est le seul moyen, dit Pline, d'agir sur le tribunal tout entier. A l'époque de l'empire, les centumvirs formaient des chambres de 45 membres. Dès que les procès étaient importants, les quatre chambres siégeaient, ce qui faisait 180 membres. Or, parmi ces cent quatre-vingts juges ou jurés, car ce nom leur convient mieux, il est impossible qu'il n'y ait pas des esprits médiocres. D'ailleurs les gens intelligents trouvaient toujours le moyen de se dispenser de cette corvée. Il y avait donc là des hommes à l'esprit lent, auxquels il fallait répéter dix fois une chose pour qu'ils la comprissent ; les uns étaient plus sensibles à un raisonnement, d'autres à une narration ; les uns se laissaient prendre à une preuve matérielle, d'autres plutôt aux preuves morales. Il y avait des gens ignorants, il y avait des esprits cul-

tivés : il y avait des juges qui aimaient l'éloquence, d'autres qui ne l'aimaient pas. Or, comment obtenir l'adhésion de tout ce monde, si l'on n'a qu'une sorte d'éloquence? Le vrai moyen, dit Pline, c'est de leur servir des arguments de toute espèce. Si telle partie de mon discours ennuie l'un, elle plaira à l'autre, et l'ensemble fera que tout le monde sera content.

« Je tiens, dit-il, d'un long usage, qui est le plus sûr des maîtres, que, quand il m'est arrivé soit d'être avocat, soit d'être juge, soit d'être assesseur, un tel était frappé d'une raison, tel autre d'un autre argument ; que ce qui paraît un rien pour l'un, paraît très important pour l'autre, qu'un détail minime peut avoir quelquefois de très graves conséquences. Les dispositions de l'esprit, les affections du cœur sont si différentes dans les hommes qu'on les voit, ordinairement, d'avis contraires sur des questions que l'on vient de discuter devant eux, et, s'il leur arrive de s'accorder, c'est toujours pour des raisons différentes. Il faut donc donner à chacun quelque chose qui soit à sa portée et de son goût. »

Ce sont là des raisons très pratiques qui prouvent l'expérience de Pline comme avocat. Mais il a le tort d'y joindre, en vertu du même système d'abondance, quoiqu'il s'adresse à Tacite et non à cent quatre-vingts juges, d'autres raisons esthétiques et littéraires qui sont très contestables. « L'abondance des paroles, dit-il, ajoute une nouvelle force et comme un nouveau poids aux pensées. Nos pensées entrent dans l'esprit des hommes de la même façon que le fer entame un corps solide. Le premier coup ne pénètre pas ; il faut donc redoubler. » Il ajoute : « Plaire et convaincre, s'insinuer dans les esprits et s'en rendre maître, ce n'est pas l'ouvrage d'une parole ni d'un moment. Comment y laisser l'aiguillon, si on ne l'enfonce pas?... Quand il faut mêler le feu des éclairs aux éclats du tonnerre, quand il faut ébranler, renverser, détruire, un discours concis ne vaut pas un discours bien plein et bien long. »

Il dit encore, énonçant une singulière théorie : « Plus une chose est grande, plus elle est belle. Voyez les arbres, voyez les monuments, plus ils sont grands, plus ils sont beaux. Il en est de même du discours. » Ici on reconnaît le Romain de l'époque impériale. C'est l'esthétique romaine, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus contraire à l'esthétique. Les artistes de Rome passent leur temps à copier les statues grecques, mais en les amplifiant. Pline le Jeune s'est trompé comme ses concitoyens sur l'art de la statuaire et de l'architecture, et il a aggravé leur erreur en l'appliquant à la littérature : de même que les statues colossales sont

plus belles que les statues moyennes, de même, pensait-il, une harangue longue est plus belle qu'une harangue courte.

Voilà de bonnes et de mauvaises raisons ; mais, à mon sens, il n'y en a pas là une seule de vraie; celle qu'il devait dire et qu'il n'a pas voulu donner, c'est une raison de vanité. Lorsque Pline plaidait, nous avons vu que toute la ville de Rome était en émoi ; il y avait une telle presse que l'orateur lui-même quelquefois ne pouvait arriver jusqu'à sa place. On sait aussi avec quelles démonstrations d'enthousiasme étaient applaudis tous ses discours. Avec son caractère assez vaniteux, il est impossible qu'il ne soit pas flatté de tous ces hommages. Il est tout naturel, au contraire, que, quand ces manifestations se produisent, il tienne à rester en scène ; puisqu'il a tant de succès, il fait durer la représentation. Je ne voudrais pas faire une comparaison qui fût déplaisante pour la mémoire de Pline ; mais le rapprochement vient naturellement à l'esprit, d'autant plus que lui-même nous le fournit. Nous sommes donc en droit de le rappeler. Il dit quelque part que les écueils entre lesquels doit marcher l'orateur sont précisément tout le prix de l'éloquence. « Ainsi, ajoute-t-il, dans beaucoup d'autres arts : voyez quelles acclamations reçoivent nos danseurs de corde, lorsque leur chute paraît inévitable et qu'ils ne tombent pas. » Ainsi notre orateur se compare à un danseur de corde. Il tient à rester le plus possible sur sa corde. Il met de la coquetterie à faire des tours de force d'éloquence. Il s'amuse à braver la difficulté pour montrer qu'il a su la vaincre. Il cherche les écueils, pour qu'on voie bien avec quelle dextérité il les évite; il se fait un malin plaisir de longer les abîmes, comme le danseur de corde qui feint de tomber ; tout le monde a peur : il ne tombe pas, et on applaudit. Ce sont tous ces petits jeux qui valent à Pline un succès extraordinaire, et c'est pourquoi il tient à les prolonger. Aussi est-il désolé quand on lui dit qu'il n'a plus que deux heures à plaider. Plus que deux heures ! Que fera-t-il ? Il lui faut sept heures au moins, quand il ne lui faut pas deux jours.

Un autre caractère de son éloquence, c'est qu'elle est très travaillée ; non pas qu'il manque de facilité, car il en a beaucoup au contraire : il est capable d'improviser mieux que personne ; mais il n'y tient pas. « La facilité, dit-il, est une faculté médiocre ; il suffit de plaider souvent pour l'acquérir. Mais la question n'est pas de parler avec aisance ; c'est de bien parler. » Aussi est-il sévère pour lui-même autant que personne ne l'a été dans l'antiquité. Nous savons, par des détails de ses *Lettres*, qu'il ne s'est jamais présenté à l'audience ou au Sénat pour faire un discours

sans l'avoir préparé, à fond, dans les termes mêmes, la plume à la main. Il écrit ce qu'il doit dire, d'un bout à l'autre, avant de le prononcer. Comme il a été à très bonne école et sait donner à son style le tour oratoire, il est sûr de pouvoir parler exactement d'après son texte. De plus, il a été soumis, comme la plupart des orateurs antiques, à une méthode de mnémotechnie, dont nous ne connaissons pas le détail, qui permettait de retenir les moindres parties d'un discours. C'est ainsi que le fameux Hortensius, après avoir assisté à une vente aux enchères, était capable de donner le lendemain tous les noms des acheteurs avec les objets vendus, et, qui plus est, de les nommer dans le sens que l'on voulait. Pline, après avoir écrit son discours, après l'avoir corrigé, soumis à la critique de ses amis, l'apprend par cœur, et comme il a une très grande habitude de la parole, arrivé devant les juges, il le leur redit avec chaleur d'un bout à l'autre. Ce n'est pas tout, il le reprend ; il convoque ses amis, le reprononce devant eux jusqu'à deux fois, et c'est quand ce discours a passé par tant d'épreuves que Pline est à peu près content de son ouvrage. Son éloquence est donc extrêmement travaillée.

Cela est singulier de la part d'un homme qui est l'optimisme incarné, pour qui tout est le mieux dans le meilleur des mondes. Il n'y a que son éloquence, dont il ne soit jamais content ; il hésite toujours à la livrer au public. Il entre dans ce sentiment un peu de coquetterie sans doute. Quand il nous dit qu'il corrige, quand il sollicite de la complaisance de ses amis de vouloir bien limer les moindres petits défauts de son style, il le fait avec la conviction intime qu'aucun d'eux ne limera rien du tout, et, en tous cas, il laisse parfaitement entendre que les passages sur lesquels ils pourraient être tentés de faire des critiques sont précisément ceux que lui-même considère comme les plus beaux ; il semble dire : n'y touchez pas !

Il est vrai de dire que Pline se fait de l'éloquence un idéal qu'il est à peu près impossible d'atteindre. D'une part, il rêve un type conforme à l'éloquence classique, à celle des grands modèles, que Quintilien lui a appris à goûter. Il se met en face de Démosthène et se dit : « Voilà l'homme qu'il faut imiter, voilà celui qu'il faut que je reproduise. » A chaque instant, dans ses *Lettres*, il nous dit : « J'ai Démosthène devant les yeux, c'est lui que je me propose d'imiter. » Quand il fait son discours contre Marius Priscus, il va chercher la collection des harangues du grand orateur grec ; il y voit que le discours contre Midias est celui qui rappelle le plus celui qu'il doit faire ; il s'en inspire d'un bout à l'autre. Il attend que Démosthène veuille bien infuser dans

son esprit une petite partie de son éloquence. Il a aussi beaucoup d'admiration pour Périclès, dont il s'imagine avoir les discours dans Thucydide, pour Eschine, pour Hypéride ; de même, c'est un dévot de Cicéron. Tout ce que fait Cicéron, à ses yeux, est parfait.

Le voilà donc en présence de deux grands modèles classiques, l'un grec, l'autre latin. Mais malheureusement, ces deux modèles se contrarient l'un l'autre. L'un n'est que de la logique concentrée et puissante ; dans l'autre, l'argumentation est noyée au milieu d'une phrase et d'une période extrêmement souple et abondante. Autant l'un est nerveux, autant l'autre est flottant. Pline veut imiter l'un et l'autre, quand il n'est déjà pas facile d'imiter l'un ou l'autre.

Ce n'est pas tout : il n'oublie pas qu'il vit à l'époque de Trajan. Il a sa petite vanité d'orateur ; il désire être applaudi et il sait que ce n'est pas aux contemporains de Démosthène ou de Cicéron qu'il parle, et que c'est aux siens propres qu'il s'agit de plaire. Or, ceux-ci veulent précisément le contraire de ce qui fait la force oratoire de Démosthène et de Cicéron. Tandis que ces deux orateurs sont surtout préoccupés du fond et que la forme vient pour eux en second lieu, très heureusement d'ailleurs, les contemporains de Pline ne s'occupent que de la forme ; ce qu'il leur faut, c'est un style à surprises, un style rempli de tours de force, où chaque phrase, chaque proposition, chaque mot contienne, je ne dis pas une devinette, mais quelque chose d'ingénieux, une gentillesse. Tout le style de cette époque pourrait être qualifié d'un seul mot : c'est un style *précieux*. Or, la préciosité est précisément l'opposé du caractère oratoire de Démosthène et de Cicéron.

C'est donc une tâche bien difficile qu'entreprend Pline : arriver à mêler deux orateurs qui ne se ressemblent pas, dans un style postérieur à eux, qui n'a absolument rien de commun avec la langue de l'un et de l'autre ! De là un embarras perpétuel, des scrupules à n'en plus finir, et cette situation bizarre d'un homme qui avait tout ce qu'il fallait pour bien écrire et qui se donne un mal épouvantable pour mal écrire. C'est ce qui fait qu'à la fin de sa carrière, quand il a une expérience consommée du barreau, Pline nous écrit ingénument la confession suivante : « Maintenant, dit-il, je crois entrevoir ce que doit être l'éloquence, et encore je ne l'aperçois qu'à travers un brouillard. » Le brouillard, c'est lui qui l'a formé en cherchant à créer une éloquence qui fût à la fois celle de Démosthène, celle de Cicéron et celle des contemporains de Martial et de Tacite.

Il serait intéressant de rechercher ce qu'était cette éloquence

au barreau même, de la surprendre dans sa vie, de voir Pline agissant et parlant, d'étudier, à propos de cet orateur, ce que les Romains appelaient l'action oratoire. Mais nous n'avons ici aucun renseignement, nous pouvons seulement constater que cet homme, qui préparait si bien ses discours, était capable d'improviser, et qu'il avait une très grande facilité d'attaque et de riposte. Nous voyons aussi que Pline, comme orateur, avait beaucoup de feu, d'ardeur dans le débit ; nous en avons la preuve dans un simple petit détail que j'ai déjà signalé : c'est que, lorsqu'il plaide devant le Sénat une grande affaire, l'empereur a peur qu'il ne se rende malade, tellement il se démène. Trajan envoie quelqu'un lui dire de se ménager. C'est donc qu'il ne se ménageait pas. Enfin Pline ne donne pas dans le charlatanisme de la plupart des avocats de son temps. On a peine à croire aujourd'hui que de grands orateurs, comme Régulus, qui fut du moins le seul capable de tenir tête à Pline, quand ils devaient plaider, se frottaient les yeux avec des essences, de manière à avoir des larmes à volonté, et se mettaient un bandeau tantôt au-dessus de l'œil droit, tantôt au-dessus de l'œil gauche, pour faire comprendre à l'auditeur qu'ils plaidaient tantôt pour la partie qui était à droite, tantôt pour celle qui était à gauche. Pline conserve dans sa tenue cette dignité qu'il a toujours eue dans son éloquence.

Justement à cause de ces sentiments de réserve, il devait prendre à la longue un certain dégoût du métier oratoire. Les satisfactions de vanité n'y compensaient pas tous les déboires, qui l'attendaient. D'abord le plus grand fut l'usage des clepsydres, qui limitèrent le temps pendant lequel on devait parler. Ensuite, après la mort des anciens orateurs, comme Régulus, notre Pline s'est trouvé en face d'un personnel peu digne de lui, des jeunes gens sortis des écoles, qui ne savaient rien, qui avaient une audace imperturbable et qui ne respectaient pas les grands maîtres du barreau romain. Puis se sont introduites toutes sortes d'habitudes étranges. Ces avocats sans talent avaient des claqueurs gagés, et, toutes les fois que l'un d'eux devait parler, il y avait un racoleur sur le forum, qui, avec un certain nombre de petites pièces, rassemblait des oisifs dont il remplissait la basilique. Ainsi Pline, un jour, en rentrant chez lui, n'a pas trouvé deux de ses esclaves ; ils étaient partis faire la claque pour un avocat qui plaidait. Ce monde-là non seulement applaudissait, mais hurlait. Pline dit : « Il n'y manque plus que des cymbales et des tambours. »

Ajoutez que, dans ce barreau, Pline se trouvait déplacé au point de vue moral : ce que Quintilien appelle la piraterie oratoire y

sévissait constamment. Des avocats se faisaient payer très cher et, arrivés au tribunal, ne plaidaient pas. Ce n'était pas très agréable d'avoir sa place parmi ces gens-là. D'ailleurs on le plaisantait, lui, de ne pas se faire payer. Toujours est-il qu'il renonça au métier, en disant : « Je me lasse du barreau, je ne veux plus plaider, je laisse tout cela à d'autres. »

Véritablement, il est triste de voir un homme, qui avait voué toute sa vie à la carrière oratoire, et qui avait tant travaillé pour l'éloquence, finir ainsi.

C. B.

Les premières œuvres dramatiques de Shakespeare

Cours de M. BELJAME,

Professeur à l'Université de Paris.

VI

Après avoir étudié l'influence des œuvres latines sur le théâtre anglais, il nous reste à voir quelles ont été les influences modernes.

C'est presque uniquement l'Italie qui exerça son influence sur le théâtre anglais. Elle avait été la terre d'élection de la renaissance ; la culture antique s'y était facilement implantée, y avait poussé des racines profondes, et avait eu un riche développement. De bonne heure, l'Angleterre se tourna vers l'Italie. Wyatt, mort en 1542, et Surrey, mort en 1546, lui empruntèrent le sonnet qui eut une si belle fortune en Angleterre. C'est peut-être à l'Italie que Surrey emprunta le vers blanc, avant que *Gorboduc* fût écrit. Spencer, Sidney sont imprégnés d'influence italienne. La littérature de l'Italie, le *Roland furieux*, la *Jérusalem délivrée*, est traduite en anglais. Les traductions se développent même à un tel point qu'Ascham s'en inquiétera pour la religion et les mœurs anglaises.

Sur le théâtre anglais, c'est naturellement l'influence du théâtre italien qui se fait surtout sentir. Né bien plus tôt qu'en Angleterre, il était déjà constitué en 1598 avec l'Arioste. Mais le roman

italien, imité ou traduit, est aussi une source où l'on puisera librement. Enfin une troisième influence italienne, c'est celle du style de la prose. Elle fut à la fois bonne et mauvaise. Elle donna aux auteurs anglais ce qui leur avait manqué jusqu'alors, la maîtrise artistique, mais en même temps un grave défaut : la virtuosité allant jusqu'à l'affectation. Les romans italiens exercèrent aussi sur le théâtre anglais cette autre influence : les conteurs, fertiles et intéressants, donnèrent aux Anglais le goût des incidents et du romanesque, et aussi de la passion ardente, allant jusqu'à l'exagération, si bien qu'ils en vinrent quelquefois à confondre le terrible avec l'horrible.

C'est cette double influence du théâtre et du roman italiens que nous allons d'abord étudier. Dès 1566, nous assistons à deux emprunts : une comédie, inspirée de l'Arioste, et une tragédie imitée de Lodovico Dolce. L'auteur de l'une et de l'autre, Gegorge Gascoigne, a un nom dans la littérature générale de l'Angleterre : il a écrit la première œuvre de critique littéraire anglaise : un traité de rhétorique intitulé : *Certain notes of Instruction concerning the Making of Verse or Rhyme in English.* Cet homme, qui semble ne pas distinguer la rime et le vers, est en même temps l'auteur de la première satire en vers non rimés : *The Steel Glass*, pleine de curieux portraits contemporains. C'est là qu'il lança cette fâcheuse étymologie du mot *woman* : *the woe of man*.

Sa comédie *The Supposes* ne contient que des personnages pris l'un pour l'autre, ou qui se font passer l'un pour l'autre. L'auteur sent le besoin d'expliquer son sujet. Une partie de son argument fera voir ce que son style a d'affecté : « I suppose you are assembled here, supposing to reap the fruit of my travails : and, to be plain (il se vante, comme vous allez voir), I mean presently to present you with a comedy called *supposes ;* the very name whereof may, peradventure, drive into every of your heads a sundry suppose, to suppose the meaning of our supposes. Some, percase, will suppose we mean to occupy your ears with sophistical handling of subtle suppositions ; some other will suppose, etc... ». Passons quatorze lignes pour en venir à : « Let this suffice », dont il aurait dû s'aviser plus tôt.

Heureusement, la pièce elle-même est d'un style plus simple, sans être pourtant bien claire. On voit d'abord un domestique, Dulippo, dont ce n'est ni le vrai nom ni le vrai rôle, et son maître Erostrato qui est en réalité le domestique Dulippo. Erostrato, — le vrai, — s'est introduit chez Damon de Ferrare, pour faire la cour à sa fille Polynesta, et il a ordonné à son valet de courtiser la jeune fille et de demander sa main. Comme il

faut au prétendant un père et une dot, on conte une histoire à un voyageur crédule, et on lui persuade de venir loger chez le prétendant et de faire la demande. Survient de Catane le vrai père Philogano. On devine les quiproquos entre les deux pères et le prétendu fils. Il y a là des incidents que Shakespeare reprendra dans *The Taming of the Shrew*. Toutes ces histoires sont comme un fond commun au théâtre du temps. L'intrigue, enchevêtrée à plaisir, se dénoue par une série de découvertes heureuses. Damon est instruit de la véritable condition du faux domestique ; et le vieux docteur Cleander, qui devait épouser la jeune fille, se retire en reconnaissant dans Dulippo son enfant qu'il avait perdu au siège d'Otrante.

Certains personnages sont particulièrement chargés d'égayer la scène : un parasite et deux valets. Ce n'est naturellement pas de l'Italie que peut venir la suppression des bouffonneries ; du moins dirige-t-elle le génie anglais dans une voie nouvelle, où il y a moins de grossièreté, de parade et plus de délicatesse. Mais là encore il y a un danger où nous verrons le théâtre anglais tomber. Il tombe déjà dans un autre : il songe trop aux incidents et pas assez aux caractères. L'amoureux et l'amoureuse n'en ont pas. Les deux pères, faits pour être trompés et rester indulgents, n'en ont guère. Deux choses pourtant sont déjà acquises ; c'est, dans le dialogue, une liberté et une aisance que la prose anglaise ne connaissait pas encore; enfin, la comédie d'intrigue se fait accepter comme genre : celle-ci est déjà conduite avec habileté ; les complications sont heureuses et le dénoûment agréable.

La seconde œuvre de Gascoigne imitée de l'Italie, c'est la tragédie de *Jocaste*, qui parut la même année. On la crut longtemps imitée directement des *Phéniciennes* d'Euripide, et l'on s'intéressait fort à cette première infiltration de la littérature grecque dans le théâtre anglais. En fait, il imite l'Italien Dola, qu'il suit là même où celui-ci s'écarte d'Euripide, jusqu'à conserver certains noms de personnages de l'auteur italien. L'influence aussi de *Gorboduc* est manifeste : *Jocaste* est en vers blancs, avec des chœurs ; et chaque acte est précédé d'un *dumb-show* explicatif. C'est une nouvelle preuve que le théâtre anglais ne veut pas renoncer à ses caractères propres, même lorsqu'il s'adresse aux érudits et aux élégants. Les deux pièces de Gascoigne furent en effet jouées devant les membres de *Gray's Inn*.

C'est devant les membres de l'*Inner Temple* et devant la reine Elizabeth que fut jouée, en 1568, *Tancrède et Gismunda*, tragédie où paraît l'influence du roman italien. C'était l'œuvre de cinq membres de l'*Inner Temple*, qui l'écrivirent en vers rimés. L'un

d'eux, plus tard, la mit en vers blancs, « to suit the decorum of the age ». La tradition des chœurs et des *dumb-shows* y est respectée, mais c'est Cupidon qui vient dire le prologue. La pièce abonde en longs récits ; tous les incidents se passent dans la coulisse, et des messagers nous les annoncent. L'auteur s'efforce de suivre la théorie dramatique classique. Voici d'ailleurs le sujet: le roi Tancrède a surpris sa fille en compagnie de son amant ; il le fait tuer et lui fait arracher le cœur que l'on porte à sa fille dans une coupe d'or. Gismunda y fait mettre du poison et le boit, demandant à son père d'être unie à son amant dans la tombe. Le père fait cette promesse, puis se tue aussi. Notons d'abord qu'au dernier acte, la situation est si forte qu'elle emporte l'auteur et lui fait briser le moule classique qu'il avait adopté : la mort de Gismunda et de Tancrède a lieu sur la scène. Mais surtout nous trouvons, dans cette tragédie qui a pour sujet une aventure de passion terrible, l'influence manifeste du roman italien. Cette influence se développera dans une longue lignée d'œuvres qui suivirent celle-ci, et laissera sa trace dans un genre de pièces qu'on a très justement appelées les *tragédies de sang*.

De cette influence du roman italien, il y a d'autres exemples à la même époque : le *Promos et Cassandra* de Whetstone, dont Shakespeare reprendra le sujet dans *Measure for Measure* ; un *Roméo et Juliette*, d'Arthur Brook, qui est un poème, mais dont le sujet avait été traité antérieurement au théâtre. Nous trouvons Shakespeare dans ses prédécesseurs. Il y a là une matière commune à tous, semblable au verre en fusion dans une verrerie, où chaque ouvrier peut venir prendre pour façonner son œuvre individuelle.

Après ces deux influences du théâtre et du roman italiens sur l'art dramatique anglais, il reste à en étudier une dernière, qui s'exerça sur le style. Elle est représentée par un auteur plus connu que lu, John Lyly, initiateur et fondateur de l'*Euphuisme*. C'était un élève d'Oxford, homme instruit et à la mode, mêlé au monde et à la cour. L'œuvre qui le fit connaître parut en 1579 ; c'est *Euphues, his Anatomy of Wit*. Euphues, son nom l'indique, c'est le jeune homme bien né et élégant. Le livre est une sorte de roman où l'auteur raconte les aventures de son héros. Elles sont assez ternes et ne sont en réalité qu'un prétexte à des dissertations sur la religion et l'éducation. L'année suivante, il revint à la charge avec *Euphues his England*. Dès lors, l'euphuisme fut fondé et triomphant.

Qu'est-ce que l'euphuisme ? Sauf le mot *humour*, il n'est pas de terme moins compris et aussi vague. Un des hommes les plus instruits dans la littérature, Sir Walter Scott, s'y est trompé, et,

dans le *Monastère*, fait parler à un de ses personnages un faux euphuisme qui est bien loin de la vérité. L'euphuisme n'est pas d'origine italienne, mais espagnole, bien que ce mouvement littéraire ait été préparé en Angleterre par l'influence italienne. Il vient d'Espagne ; son père est Guevarra, auteur d'un *Marc-Aurèle*, auquel La Fontaine fait allusion dans son *Paysan du Danube*. Avant Lyly, ce livre avait été traduit deux fois en anglais, et imité par George Petty, qui publia « A Petit Palace of Petty his Pleasure. » Les traits caractéristiques de l'euphuisme sont : d'abord des phrases balancées, avec une opposition régulière des idées et des mots ; puis l'allitération, avec toutes sortes de combinaisons compliquées. Voici un exemple que l'on pourrait appeler à quadruple cascade : « Here, yea, here, Euphues, mayst thou see, not the carved *v*izard of a *l*ewd *w*oman, but the incarnate *v*isage of a *l*ascivious *w*anton ; not the shadow of *l*ove, but the substance of *l*ust. » Un dernier trait, c'est le besoin d'appuyer chaque affirmation d'une preuve — ou supposée telle — tirée de l'histoire naturelle — quelquefois fantaisiste — ou de la mythologie. Nous avons un euphuiste en France, c'est Thomas Diafoirus ; il ne manque à sa déclaration d'amour que l'allitération.

Ce n'est pas seulement par son *Euphues* que Lyly a eu une influence sur le théâtre anglais ; il a aussi écrit sept ou huit comédies. Sauf une, elles sont en prose, et les sujets en sont classiques. Ce sont : *Pandore*, *Campaspe*, *Sapho et Phaon*, *Midas*, *Endimion*.

Le sujet de *Campaspe* est bien connu. C'est moins une pièce véritable qu'une anecdote. Campaspe est la captive d'Alexandre qui voulut la faire peindre par Apelle, et celui-ci s'en éprit. En mettant ce sujet au théâtre, Lyly fut bien obligé de renoncer quelque peu à son style maniéré qui n'y était guère de mise. Il arrive même quelquefois à s'en débarrasser tout à fait. Il a pourtant des rechutes dont voici un exemple :

Clytus. — Parmenio, I cannot tell whether I should more commend in Alexander's victories, courage or courtesy ; in the one being a resolution without fear, in the other a liberality above custom. Thebes is razed, the people not racked, towers thrown down, bodie snot thrust aside, a conquest without conflict, and a cruel war in a mild peace.

Parmenio. — Clytus, it becometh the son of Philip to be none other than Alexander is : therefore seeing in the father a full perfection, who could have doubted in the son an excellency ? For as the moon can borrow nothing else from the sun but light, so of a sire in whom nothing but virtue was, what could the child receive but singular ? It is for turkies [c'est-à-dire, les tur-

quoises] to stain each other, not for diamonds; in the one te be made a difference in goodness, in the other no comparison.

Tout cela est très fade sans doute ; mais il y a aussi de la distinction, de l'élégance et une grâce réelle. Et surtout, il rend un grand service à l'anglais : avec lui, la phrase, la grammaire et la syntaxe s'assouplissent. Il court en même temps un grand danger, et il y tombe, et avec lui tous ses successeurs, et Shakespeare lui-même. Ce danger, c'est le calembour. C'est l'appeler que de rapprocher et d'opposer incessamment le sens et les sons. Lyly fera dire à l'infortuné Apelle : « Unfortunate Apelles..... Hast thou by drawing her beauty brought to pass that thou canst scarce draw thy breath ? » C'est lamentable. Mais il n'y enfonce pas tout à fait, et le dialogue est quelquefois chez lui si vif et si heureux qu'il en oublie son euphuisme. En voici un exemple, c'est l'entrevue d'Alexandre et de Diogène :

D. — Who calleth ?

A. — Alexander. How happened it that you would not come out of your tub to my palace?

D. — Because it was as far from my tub to your palace, as from your palace to my tub.

A. — Why, then, dost thou owe no reverence to kings ?

D. — No.

A. — Why so ?

D. — Because they be no gods.

A. — They be gods of the earth.

D. — Yea, gods ofearth.

A. — Plato is not of thy mind.

D. — I am glad of it.

A. — Why ?

D. — Because I would have none of Diogenes' mind but Diogenes.

A. — If Alexander have anything that may please Diogenes, let me know, and take it.

D. — Then take not from me that you cannot give me, the light of the world.

A. — What dost thou want ?

D. — Nothing that you have.

A. — I have the world at command.

D. — And I in contempt.....

A. — Hephestion, were I not Alexander, I would wish to be Diogenes.

Mais surtout, ce qu'il faut dire à l'éloge de Lyly, c'est qu'il a

maintenu dans son œuvre l'élément lyrique, odes et chansons, dont quelques-unes sont très heureuses. La suivante est un petit chef-d'œuvre d'un maître délicat et charmant, une exquise merveille :

Cupid and my Campaspe played
At cards for kisses ; Cupid paid.
He stakes his quiver, bow and arrows,
His mother's doves and team of sparrows ;
Loses them too : then down he throws
The coral of his lip, the rose
Growing on's cheek (but none knows how),
With these, the crystal of his brow,
And then the dimple of his chin.
All these did my Campaspe win.
At last he set her both his eyes ;
She won, and Cupid blind did rise.
O Love ! has she done this to thee ?
What shall (alas !) become of me ?

Il nous faut pourtant revenir à ses défauts. Il aime trop les dissertations : il en résulte des discours de 38 lignes pour dissuader Alexandre d'aimer Campaspe, et il faut soixante lignes à Apelle pour se plaindre de l'amour. Autre défaut plus grave : tous les personnages de Lyly sont, comme lui, allés à Oxford. Alexandre, Hephestion, Parménion, Diogène, passe encore ; mais le domestique de Diogène et celui d'Apelle, c'est un peu trop. Tous deux citent du latin et, bien pis, font des calembours en latin : l'un apprend à l'autre, qui s'appelle Manès, que les noms se forment par leurs contraires : *mons* vient de *movere* parce qu'une montagne ne bouge pas ; de même, *Manes* vient de *manere*, parce qu'il est toujours promp à fuir....!

Sans doute cela vaut mieux que la plate bouffonnerie ; mais la pente est glissante : on en vient vite aux chapelets de calembours accrochés les uns aux autres. Les *clowns* de Shakespeare ne s'en feront pas faute, et en rempliront des scènes.

Les défauts de Lyly viennent de ses qualités. Sa prose est déliée, son élégance constante. Son art, bien qu'un peu artificiel, rendit de réels services à la littérature dramatique, qui sut à la fois en profiter largement, et échapper promptement aux dangers qu'il lui fit courir.

Les œuvres de Lyly n'étaient pas faites pour un public populaire ; c'étaient des *court-comedies*. Pour être complet sur ce sujet, il nous faut dire un mot sur les *masques*, sorte d'idylles dramatiques qui venaient de l'Italie. Elles ne se développèrent que plus tard avec Ben Jonson ; mais elles avaient, depuis longtemps, pris pied en Angleterre. Le chroniqueur Hall raconte qu'un soir de l'Epiphanie, le roi se costuma pour représenter une

chose toute nouvelle, un *masque*, qui venait d'Italie. Le roi était Henri VIII, et c'était en 1512. Le *masque*, qui avait des points communs avec le *pageant* et le *dumb-show*, les absorba tous deux ; puis, s'adjoignant des décors, de la musique, des danses, des chansons et enfin des paroles, devint une véritable œuvre dramatique. Le masque, avec son idéal de grandeur et de distinction, eut quelque influence sur le théâtre, mais d'une façon indirecte.

La littérature classique latine et celle de l'Italie furent les seules influences étrangères qui se firent sentir sur le théâtre anglais, ou du moins sur les œuvres écrites pour les lettrés et pour la cour. Il nous reste donc à rechercher quelles autres inspirations ont fait du théâtre en Angleterre une institution nationale. D.

Emile Boutroux (1).

Conférence de M. GRATIEN REBIÈRE

Faite à Paris le 10 mars 1898.

Lettre de M. Sully Prudhomme

de l'Académie française.

8 *mars* 1898.

MON CHER CONFRÈRE,

Je suis très sensible à votre gracieuse invitation et désolé de ne pouvoir m'y rendre. J'en suis empêché par des engagements qui me retiendront ailleurs pendant que vous ferez votre conférence sur M. Boutroux, l'un des hommes que j'admire le plus pour la hauteur de son idéal et pour l'harmonie qu'il a toujours maintenue entre son noble enseignement et ses actes. Ce m'est un vrai chagrin, car j'aurais goûté l'exquis plaisir d'entendre glorifier la vérité et la justice par le seul exposé de sa vie intellectuelle et morale, par la seule analyse d'une belle âme admirablement douée pour conquérir la première, pratiquer la seconde, et les faire l'une et l'autre aimer en les propageant.

Entretenir votre auditoire d'une telle vie, ce sera lui en proposer l'exemple, et par là même définir la mission du conférencier.

Cordialement à vous.

SULLY PRUDHOMME.

(1) Nous sommes heureux, en publiant cette intéressante conférence sur M. Emile Boutroux, de trouver une occasion nouvelle d'exprimer à l'éminent professeur notre profonde et respectueuse reconnaissance pour la bienveillance aimable, gracieuse, obligeante, dont il a toujours fait preuve à notre égard, et aussi pour le concours fidèle, désintéressé et infiniment précieux qu'il a bien voulu nous prêter pour l'établissement de cette *Revue*. (N. DE LA D.)

MESDAMES, MESSIEURS,

Si jamais fut à sa place le célèbre mot de Pascal : « On s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme », c'est quand il s'agit de celui que je vais avoir l'honneur d'étudier devant vous. Et l'on peut ajouter, avec Pascal, que l'on n'est pas seulement ici étonné, mais ravi, tant un ensemble de dons heureux contribue à faire de cet homme un des types les plus marquants et les plus attachants de l'humanité intellectuelle. M. Emile Boutroux a dit de Charles Secrétan : « En lui l'homme et le penseur ne « faisaient qu'un, et c'est là certes un trait qui d'abord impose le « respect et l'admiration (1). » On ne saurait se défendre, en effet, d'un sentiment de fierté respectueuse devant ces hommes simples, mais rares, qui mettent une harmonie si élégante entre leur pensée et leur conduite, ou plutôt qui font de leur pensée leur unique mobile et leur exclusive passion, qui traversent la vie comme en rêve, l'œil intérieur toujours ouvert sur quelque grand problème, et nous offrent dans une belle unité la réalisation la moins imparfaite de l'absolu dans l'intelligence humaine. Notre fierté s'explique à merveille, car la simplicité désarme notre envie ; et, d'autre part, nous éprouvons devant de tels hommes le sentiment d'un héritage idéal : en eux réside un type qu'on pouvait croire aboli, le type antique de la perfection, le *Sage*.

M. Emile Boutroux est né à Montrouge, le 28 juillet 1845. S'il n'est point Parisien de naissance il l'est du moins d'éducation : car, à dix ans, il entrait au lycée Henri IV, pour n'en sortir qu'à l'aube de sa vingtième année, chargé de lauriers scolaires, et gardant à ses maîtres cette confiance affectueuse dont il entretenait récemment encore les élèves de son vieux collège, dans une distribution de prix (1896). Entré à l'Ecole Normale, il y acquit cette solide discipline et ce goût d'une austère probité scientifique qui, pour tous les bons esprits, sont le fruit le plus assuré des trois années que l'on y passe à préparer son agrégation. Du reste, le diplôme vint par surcroît ; et, reçu agrégé de philosophie à vingt-trois ans, en 1868, il était immédiatement nommé répétiteur à l'Ecole des Hautes-Etudes et chargé d'une mission en Allemagne. Pendant ces deux années (1868-1870), il resta auprès d'Ed. Zeller dont il devait traduire plus tard la belle histoire de la *Philosophie des Grecs*.

(1) *Revue de Métaphysique et de Morale*. Mai 1895. La Philosophie de Charles Secrétan.

— Chez ce jeune homme, le sens de la vie s'éveillait avec une intensité surprenante : comme le sociologue le mieux averti et le plus exercé par une longue expérience, il notait, dès 1869, tous les sentiments qui agitaient la nation allemande, et, avec le sens prophétique le plus sûr, il écrivait : « Qu'il se produise « maintenant des circontances propres à faire converger vers un « même point toutes les ressources créées par ce système d'en- « seignement et d'éducation publics ; qu'un intérêt commun, et « surtout qu'un homme vienne réunir en un faisceau toute une « génération ainsi façonnée, et l'on verra surgir une force im- « posante, qui renfermera sans doute un principe de caducité, « puisqu'elle aura pour condition une unité produite par des cir- « constances qui peuvent disparaître, mais qui n'en sera pas « moins réelle et, en un sens, indestructible, parce qu'elle reposera « sur des individus prédisposés par l'éducation au rôle qu'on « leur fait jouer (1). »

Après la tourmente, nous retrouvons M. Boutroux professeur de philosophie au lycée de Caen. Nous dirons tout à l'heure ce que vaut son enseignement et quelle conscience il y apporte. Cependant, il se faisait, en 1874, recevoir docteur ès lettres. Il avait compris que l'idée de contingence est centrale en philosophie, et il y avait appliqué hardiment ses méditations. Les deux thèses, d'inspiration semblable, sur la *Doctrine de Descartes relativement aux vérités éternelles* et sur la *Contingence des lois de la nature*, révélèrent un penseur de premier ordre. Dans l'une, on admirait la pénétration avec laquelle il saisissait les connexions des diverses parties d'un grand système et la place logique qu'y prend tel paradoxe ; dans l'autre, la force de pensée avec laquelle il opposait au déterminisme superficiel de notre temps une doctrine métaphysique où la contingence est mise à la base, non plus seulement de la morale, mais de la science même.

A peine reçu docteur, il était nommé successivement chargé de cours, puis professeur titulaire à la Faculté des Lettres de Montpellier. Il trouvait là un corps admirablement solidaire, uni sous la direction d'un érudit aussi sûr que pénétrant, Alexandre Germain ; il y trouvait aussi un précieux ensemble de souvenirs universitaires. Après en avoir discouru en fort bons termes dans sa leçon d'ouverture, il ajoutait : « Que faudrait-il pour prendre « dignement place à côté de MM. les professeurs de cette Faculté? « Une vaste et solide érudition, une grande expérience de l'en-

(1) *Revue politique et littéraire*, 2 décembre 1871 : *La vie universitaire en Allemagne.*

« seignement, l'habitude de la parole, le don de la persuasion ; « en un mot, la science éloquente. Or, j'apporte ici l'inexpé- « rience, le tâtonnement, l'ignorance des conditions de l'ensei- « gnement public, une science très incomplète, une parole « timide, et embarrassée. Puissiez-vous, du moins, attacher « quelque prix à ma bonne volonté et à mon désir de vous être « utile. Car l'amour de la vérité intellectuelle et morale sera, « j'ose le dire, l'unique mobile de toutes mes paroles (1). »

Mais le jeune professeur de Faculté était de ceux qui, de bonne heure, deviennent des maîtres dans toute l'acception du mot : les étudiants montpelliérains entourèrent bien vite d'une déférence touchante ce maître qui, à peine plus âgé qu'eux, représentait au milieu d'eux l'antique sagesse souriante ; ils écoutèrent avec un intérêt soutenu ses leçons sur la *Philosophie stoïcienne* et sur la *Philosophie allemande*, et, quand il quitta Montpellier pour Nancy, ils le suivirent de leurs regrets.

Des circonstances toutes particulières avaient dicté le choix du ministre. M. de Margerie, professeur à la Faculté des Lettres de Nancy, venait de donner sa démission pour devenir doyen de la Faculté catholique de Lille. Avec un tact admirable, M. Boutroux, dans une conjoncture si difficile, sut remettre tout au point. Après avoir rendu hommage au « grand mérite » de son prédécesseur, à la « fermeté » et à la « droiture de ses convictions », à la « richesse de ses connaissances » et à son « éloquente parole », il fit, sans blesser aucune légitime susceptibilité, le plus magnifique éloge de l'Université et de l'impartialité de son enseignement. « Certes, « disait-il, il y a parmi les professeurs de l'Université de forts dis- « sentiments sur de nombreuses et importantes questions. Chacun « de nous jouit largement de cette liberté de penser que lui inspire « l'esprit même d'une institution purement humaine. Mais, en « même temps, la conviction invincible qu'en nous réside l'une « des plus solides garanties de l'unité nationale, l'amour commun « du bien moral, de la vérité et de la patrie, le généreux désinté- « ressement que donne à l'âme le culte des choses de l'intelligence, « maintiennent et maintiendront, à travers tous les obstacles, la « forte et féconde unité de la famille universitaire... » Et ensuite : « Professeur de l'Université nationale, je sens que je dois « m'élever, dans mon enseignement, au-dessus des idées systé- « matiques qui ne répondent qu'à des aspirations spéciales, pour « me placer à ce point de vue supérieur de la science pure, aussi « étrangère à la complaisance qu'à la sédition, où peuvent et

(1) *La Grèce vaincue et les premiers Stoïciens*, 6 février 1875.

« doivent se réunir tous ceux qui, dans notre chère France, sont « épris de l'austère et impassible vérité (1). »

L'année suivante, il était appelé à Paris. Il rentrait à l'Ecole Normale, comme maître de conférences. Il ne devait la quitter, neuf ans plus tard, que pour venir occuper une chaire à la Sorbonne et marquer mieux ainsi la place que lui donne sa haute valeur dans l'Université de France et dans le mouvement des idées à l'étranger. Deux éditions classiques de la *Monadologie* et des *Nouveaux Essais* de Leibniz, deux livres admirables, les *Questions de Morale et d'Education* et les *Etudes d'histoire de la philosophie*, deux cours aussi originaux que vigoureux, l'un sur l'*Idée de loi naturelle dans la science et la philosophie contemporaine*, l'autre sur la *Critique de la raison pure de Kant*, tels ont été les résultats principaux de ces longues années d'une action si efficace, si constante et si modeste.

Que vous ai-je donc exposé jusqu'ici, Mesdames et Messieurs ? Une carrière d'universitaire exact, de savant intègre, une existence se déroulant avec une minutieuse régularité, et sans pouvoir s'illustrer d'autres dates que de celles d'un avancement mérité ou de la publication d'un livre. A peine quelques traits où j'ai appuyé un peu plus complaisamment mon crayon ont-ils dû vous faire pressentir ce que notre étude commune allait emprunter de charme à la nature éminente du philosophe. Poussons plus avant. Car je n'avais pas la prétention de faire ici l'histoire d'une vie, c'est-à-dire de vous raconter des événements bruyants ou gais, de me complaire à des anecdotes spirituelles, ou de m'exalter à des lyrismes d'occasion. Je ne prétends à rien autre chose qu'à faire devant vous l'histoire d'une âme. Je ne puis, sans avoir tracé un portrait moral, tant est grande, chez M. Boutroux, la conformité entre l'homme et le penseur, aborder l'étude de sa philosophie. Et, d'autre part, ses qualités sont d'une essence si fine et d'une couleur si peu éclatante qu'il nous faut, avant tout, essayer d'éclairer sa vie intérieure, entrer dans son cœur et dans son esprit. La tâche nous sera facilitée par la sincérité parfaite qu'il professe aussi bien vis-à-vis de lui-même que vis-à-vis des autres.

On doit, en pareille matière, se garder de toute appréciation trop personnelle. M. Boutroux dégage un charme auquel nul ne reste indifférent. Dès le premier abord, tous sont séduits et comme enveloppés par sa grâce, son affabilité et sa délicate bienveillance. Une politesse achevée, qui est en lui, ne laisse percer

(1) *Revue politique et littéraire*, 6 janvier 1877 : *L'Histoire de la Philosophie.*

aucun soupçon de banalité : à ses yeux, en effet, la politesse est un véritable devoir de justice, et, à parler exactement, elle repose sur la notion de dignité humaine. De même, sa bienveillance infatigable n'est pas la bienveillance d'une âme molle et qui ne sait pas résister à une sollicitation ; il la tient pour un devoir strict, et c'est le fond même de son âme. Elle est, chez lui, la manifestation extérieure de la plus large et de la plus libérale compréhension. Or, ce libéralisme et cette largeur, voilà bien ses traits distinctifs. Il se plaît à répéter le beau vers de Térence : et rien d'humain ne lui est vraiment étranger (1). Des voyages, accomplis avec quelle perfection éducatrice, on le devine ; un commerce assidu avec les grands penseurs de tous les temps, une connaissance approfondie des systèmes et des hommes, depuis les premiers bégaiements d'une philosophie colossale et puérile jusqu'aux applications extrêmes de la science contemporaine, ne peuvent à ce sujet nous laisser aucun doute. Et, plus que tout, le don divin se révèle dans cette sympathie si cordiale donnée à tout ce qui est beau et bon, au « labeur honnête (2) » de l'élève médiocre et studieux, comme aux audacieuses constructions d'un philosophe de génie. Car, à l'inverse de ce qui se produit d'habitude chez l'homme persuadé qu'il y a, en somme, fort peu de vérités « réellement demontrées », cette large compréhension n'est jamais en lui un acheminement au dilettantisme du sceptique, la plus funeste de toutes les tendances, pour élégant que puisse être l'extérieur qu'il revêt. Bien au contraire, appuyé sur d'inébranlables principes, M. Boutroux ne connaît qu'une seule sympathie, c'est la sympathie ardente et active. Il la porte partout où elle peut avoir quelque utilité. Il croit au but pratique et moral de la vie. Il médite, puisque la pensée, comme dit Pascal, est ce qui fait notre dignité ; mais il n'ignore pas que la pensée nous met « en danger d'aboutir aux pures folies, comme un mathématicien « parti d'un faux principe (3) ». Il sait que, pour être bienfaisante, notre méditation doit réunir deux conditions essentielles : que nous devons d'abord « penser avec probité ; en second lieu, « nous mettre constamment, par l'observation et par l'action, en « contact immédiat avec le réel (4). » Ces deux préoccupations ne le quittent jamais. Il pense avec la probité la plus scrupuleuse : la

(1) *Revue Bleue*, 30 juin 1888. Les caractères de la philosophie moderne. — *Questions de Morale et d'Education.*

(2) *Revue Internationale de l'Enseignement*, 15 octobre 1896. — Henri Marion.

(3) *Revue de Métaphysique et de Morale*, mai 1895. La Philosophie de Charles Secrétan.

(4) *Id*

vérité lui est littéralement sacrée. Et, en même temps, il fait effort pour saisir constamment le réel. Son rêve est de transporter dans l'existence de tous cette belle harmonie, cette unité que nous saluons en lui-même; car l'harmonie et l'unité, c'est la vie. Si je voulais me résumer ici, avant de passer à de plus amples développements, je dirais qu'il aime la vie, qu'il aime ardemment et passionnément la vie.

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous voici, je crois, un peu mieux armés pour entrer dans l'étude de la philosophie de M. Boutroux. Je me garderai bien d'en parler d'une façon technique : il y faudrait son charme et son autorité. Mais, vous le savez, nous cherchons surtout ici des impressions morales.

Cette idée de la vie, nous la retrouvons partout. Elle le hante, dès sa thèse de doctorat; c'est elle qui anime son livre sur *l'Idée de loi naturelle*; c'est elle qui le conduit à travers les innombrables systèmes philosophiques qu'il a élucidés avec une sagacité si patiente. Pourquoi aime-t-il la philosophie? Pourquoi lui a-t-il voué un culte si respectueux? C'est précisément qu'elle reste éternellement vivante et qu'elle est aujourd'hui plus jeune que jamais, parce qu'elle est une « tâche, une affaire sérieuse, la lutte de la raison pour l'existence (1) ». — « Il faut, dit-il, que, discutant les « prétentions de la religion et de la science, la philosophie prouve « qu'elle aussi a ses droits et son domaine, qu'en vain on prétend « se passer d'elle, qu'elle est redoutable à qui la nie comme elle « est propice à qui lui rend justice, qu'elle ne craint rien de la vérité « et sait, au contraire, s'en nourrir et en accroître sa puissance; « en un mot, qu'elle vit et qu'elle a la force de subsister (2). »

On conçoit, dès lors, comment les échecs sans nombre de la philosophie et le peu d'évidence de ses progrès ne le rebutent point. « On est original, remarque-t-il, quand on fait sien ce qu'on emprunte (3). » Et chaque esprit assez vigoureux peut ainsi transformer ses emprunts. « Déjà Cicéron a dit (*De Finibus*, I, « 1, qu'une fois admise, la philosophie ne peut être contenue et « arrêtée dans sa marche. Elle recommence éternellement son « œuvre, comme l'artiste, qui ne se propose pas de compléter, « par un détail nouveau, la part de beauté qu'ont pu réaliser ses « prédécesseurs, mais qui prétend exprimer, pour son propre « compte, et d'un seul coup, le beau total, tel qu'il le conçoit. La

(1) *Revue Bleue*, 30 juin 1888 : *Les caractères de la Philosophie moderne*.
(2) *Id.*
(3) *Etudes d'histoire de la philosophie*, p. 414.

« philosophie est œuvre personnelle. En un sens, elle ne se trans-
« met pas. Chaque homme se fait son système, qui n'est autre
« chose que la mesure dans laquelle il sait prendre conscience de
« ses dispositions et de sa culture intellectuelles et morales. Aussi
« la philosophie n'a-t-elle rien à redouter de son impuissance à se
« constituer définitivement. Si elle ne répondait qu'à un besoin
« scientifique, les raisonnements des anciens sophistes ou des an-
« ciens sceptiques auraient dès longtemps suffi à la ruiner ; car ils
« valent, à coup sûr, la plupart des objections qu'élèvent contre
« elle ses ennemis modernes.

« Mais elle répond précisément au besoin de mesurer la portée
« et la valeur de la connaissance scientifique, et de déployer cette
« faculté d'initiative et de création qui se sent à l'étroit dans le
« réel et le nécessaire ; et comme cette faculté de l'âme n'est pas
« moins essentielle ni moins noble que la raison théorique, à
« laquelle d'ailleurs elle est indispensable, elle assure la perma-
« nence de la philosophie, témoignage de ses vues élevées, comme
« de sa libre marche, qui déjoue les calculs.

« La philosophie est donc inexpugnable si, refusant de des-
« cendre sur un terrain qui n'est pas le sien, elle s'établit d'abord
« dans cette région supérieure de l'unité suprême et idéale *où*
« *doivent se concilier les maximes de la pratique et les lois de la*
« *spéculation*. Ainsi, mais seulement ainsi, elle justifie pleinement
« son existence, et imprime à ses œuvres ce double caractère
« scientifique et artistique, qui leur assure une place d'honneur
« parmi les créations de l'esprit humain (1). »

Vous avez bien entendu, Mesdames et Messieurs : la philosophie ne remplira vraiment toute sa tâche que si elle arrive à « conci-« lier les maximes de la pratique et les lois de la spéculation ». L'esprit juste et profond de M. Boutroux, dont j'ai souligné déjà le libéralisme, estime que « les problèmes de philosophie, examinés de près, sont très réels et très complexes, et qu'on ne peut ni les écarter, ni les résoudre par de vagues formules (2). » La tendance impérieuse qui l'entraîne à la justice, la tendance invincible qui l'incline à la douceur, et enfin ce sens profond de la vie dont je fais l'idée directrice de mon étude, tout concorde à lui faire rechercher dans les systèmes philosophiques une forte et logique cohésion des parties. Un autre maître de la pensée moderne, M. Alfred Fouillée, s'est appliqué à montrer que tous les systèmes rentrent d'eux-mêmes dans un système total qui les

(1) Edouard Zeller, *La Philosophie des Grecs*. Introduction du traducteur, p. 78-79.

(2) *Revue des Cours et Conférences*, 1896 : La Philosophie de Kant.

achève et les concilie; que le matérialisme, par exemple, gravite à son insu vers l'idéalisme, et celui-ci vers la philosophie de la liberté, et qu'ainsi les divers philosophes sont comparables à des voyageurs égarés ou timides qui croient marcher vers des buts opposés, mais qu'il suffit de remettre dans leur chemin et d'y faire persévérer jusqu'au bout pour que peu à peu ils se rejoignent et se réunissent à jamais dans leur commune patrie. M. Boutroux, lui, travaille à concilier entre elles les diverses parties d'une même doctrine. Sa communicative sympathie lui donne ainsi, sur l'histoire des écoles, une vue toute nouvelle et saisissante. On peut dire que, venu après tant d'autres, il renouvelle la critique de Pascal, en expliquant, à la Sorbonne, la doctrine de l'auteur des *Pensées*. Certes, nul peut-être en ce siècle, après Vinet, n'avait parlé plus éloquemment de Pascal que des universitaires ; mais ils n'en avaient sans doute jamais entretenu un auditoire aussi éclectiquement composé. Dominicains, Oratoriens, Jésuites, pasteurs protestants se pressent au pied de la chaire où M. Boutroux commente Pascal, montre en lui cette unité profonde qui caractérise son génie, et tous, sauf de légères divergences, sont unanimes à reconnaître que la clef du problème est enfin découverte et la conciliation définitivement établie (1).

Qu'il étudie Socrate, « l'homme « dont les idées sont le plus « vivantes dans la société contemporaine » (2), — les Stoïciens qui « offrent l'exemple du plus grand effort que la philosophie ait « jamais fait pour satisfaire les besoins pratiques de la nature « humaine (3) », — Aristote, en qui le génie philosophique de la « Grèce a trouvé son expression universelle et parfaite (4) », — ce singulier Jacob Boehme, le cordonnier théosophe de la Renaissance, dont l'œuvre est un « mélange confus de théologie abs- « truse, d'alchimie, de spéculations sur l'insaisissable et l'incom- « préhensible, de poésie fantastique et d'effusions mystiques !... « un chaos étincelant (5) » ; — Descartes, qui « a mis la pensée « hors de pair et trouvé en elle seule le principe de la certi- « tude (6) », — ou enfin Kant dont la doctrine « n'est pas le reflet « d'une époque ni même l'expression de la pensée d'un peuple, « mais appartient à l'humanité (7) », — M. Boutroux fait toujours

(1) Ce cours est publié *in-extenso* dans la *Revue des Cours et Conférences*, 1897-98.
(2) *Etudes d'Histoire de la Philosophie*, p. 93.
(3) *La Grèce vaincue et les premiers stoïciens*, p. 7.
(4) *Etudes d'Histoire de la Philosophie*, p. 95.
(5) *Ibid.*, p. 214.
(6) *Ibid.*, p. 292.
(7) *Ibid.*, p. 411.

preuve de la même sympathie intelligente. Nul ne l'égale pour saisir dans un système l'idée maîtresse et pour la dégager avec une lumineuse clarté. Partout il estime que la « cohésion des idées fait leur force », et sa critique, vraiment féconde, au lieu de nier cette cohésion, cherche précisément à la rendre sensible : « Qui nous dit, écrit-il, qu'il n'y a pas dans les choses « un élément supra-logique, et que nos conceptions ne sont pas « incomplètes par quelque endroit ? S'il en était ainsi, la vraie « méthode ne serait pas la préoccupation exclusive d'apercevoir « et de lever des contradictions, mais l'effort pour recueillir « et concilier tous les éléments de vérité que nous pouvons « découvrir. D'ailleurs, pour éviter la contradiction, ne suffit-il « pas, le plus souvent, de subordonner ce qu'une logique poin- « tilleuse considère comme incompatible (1) ? »

On voit dans quel esprit de haute justice il aborde ces redoutables questions. Peu de pages sont aussi nettes à cet égard que celles qu'il consacre, dans ses *Questions de Morale et d'Education*, à l'examen des trois morales principales entre lesquelles se trouve placée notre conscience: la morale hellénique ou esthétique, la morale chrétienne ou religieuse, la morale moderne ou scientifique. Il est malaisé de parler de la morale religieuse avec une chaleur aussi pénétrante que l'a fait M. Boutroux, et les fidèles les plus sincères, les plus fervents de la religion du Christ ne rendent pas un plus solennel hommage à la vitalité du Christianisme, à sa merveilleuse facilité d'adaptation et à la hauteur d'une conception qui fait de tous les hommes des frères : « Dieu n'est plus adoré et craint comme le maître, il est aimé « comme le père. Chacun de nous peut se sentir un avec lui ; et « la vie chrétienne, c'est la communion avec Dieu. Combien les « paroles sont froides et mortes pour exprimer le sentiment le « plus profond, le plus plein et en même temps le plus spirituel « qu'il soit donné à l'âme humaine d'éprouver !

« L'amour du prochain prend, lui aussi, une signification nou- « velle, par cela seul que nous sommes tous fils de Dieu, que nous « sommes réellement frères. Les anciens avaient parlé de frater- « nité humaine ; mais ce n'était là pour eux qu'une métaphore. Ils « concluaient de la communauté de nature entre les hommes à « une communauté d'origine : pure induction logique. Pour Jésus, « la fraternité humaine, c'est, avec la fraternité divine, la vérité « vivante et initiale. Aimer son prochain, aimer Dieu, c'est re- « monter à la source d'où l'amour nous a fait sortir.

(1) *Revue de Métaphysique et de Morale*, mai 1895. *La Philosophie de Charles Secrétan.*

« Aussi, quelle différence entre la tolérance des injures, telle « que la professe un sage grec, et le pardon, tel que le pratique « un chrétien ! Le Grec enseigne qu'il ne convient pas de rendre « le mal pour le mal, parce que ce serait une injustice ; la bien- « veillance, l'amour ne sont pour rien dans sa générosité. Aimer « son ennemi, lui vouloir du bien ? Cela serait irrationnel et « injuste. C'est pourtant ce que Jésus commande : « Si vous aimez « ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les « païens n'agissent-ils pas ainsi ?... Pour moi, je vous dis : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, priez « pour ceux qui vous maltraitent et vous persécutent, afin que « vous soyez les fils de votre Père, qui est dans les cieux. » Il n'y « a dans ce parti pris de pardon et de mansuétude ni idée de « sacrifice ni indulgence : le dernier des hommes, notre pire « ennemi, a droit à notre amour, car il est, comme nous, enfant « de Dieu ; et nous devons l'aimer en Dieu (1). »

« Originalité et esprit de conciliation, dit M. Boutroux, l'une étant « la force qui crée, l'autre la loi qui ordonne, tel est le génie de « Leibniz. Il pénètre, par un effort propre, jusqu'au fond des « choses, et là il voit s'évanouir les antagonismes qu'elles pré- « sentaient à la surface (2). » Il félicite aussi M. Beaussire d'avoir entrepris de réconcilier, sur le terrain de la volonté, la morale de la philosophie moderne, qui tend à se renfermer dans la conscience de l'homme, avec la morale des anciens sages et de la religion chrétienne, qui avait pour objet de relier l'homme à la divinité (3) ; il félicite enfin Charles Secrétan d'avoir concilié d'abord dans son esprit pour la morale de la charité et la religion de l'amour ces deux termes, en apparence contradictoires, liberté et solidarité, et de s'être efforcé ensuite, à l'aide de ces doctrines mêmes, de les concilier dans la vie des individus et des nations (4). En fait, il procède toujours ainsi, ne voyant la force que dans la cohésion, et la vie que dans l'unité. Voilà pourquoi sa préoccupation constante, c'est, non pas d'étudier simplement les systèmes philosophiques, mais de les pénétrer jusqu'à l'essence, et (le mot est de lui) de les *ressusciter*. Il n'y a peut-être pas une idée sur laquelle il soit revenu plus souvent et avec une plus visible complaisance. Car, en ressuscitant les systèmes, il en tire une exci-

(1) *Questions de Morale et d'Éducation*, p. 22-23.
(2) Leibniz, *La Monadologie*. Notice, p. 24
(3) *Revue internationale de l'enseignement*. Octobre 1887. — *Les Principes de la morale selon M. Beaussire.*
(4) *Revue de Métaphysique et de Morale*, mai 1895. — *La philosophie de Charles Secrétan.*

tation plus vive à notre méditation propre ; il les fait contemporains : « En même temps que nous cherchons à approfondir « la pensée d'un grand homme, dit-il, nous nous proposons de « penser à sa suite et sous son influence, de manière à avancer « dans la connaissance de la vérité. C'est pourquoi nous ne nous « contenterons pas d'une analyse, mais nous essaierons de péné- « trer le sens profond des doctrines et de les critiquer de manière « à en dégager l'élément durable ». Et ailleurs il écrit : « L'étude « approfondie des textes originaux est certes pour l'historien une « tâche indispensable ; mais elle ne peut être envisagée que comme « la préparation à une tâche supérieure, qui est la résurrection « même des grandes intelligences dont ils sont les œuvres (1). » Enfin, dans les *Etudes d'Histoire de la Philosophie* : «... Bien « connaître et bien comprendre ces doctrines, les expliquer, au- « tant qu'on en est capable, comme le ferait l'auteur lui- « même les exposer selon l'esprit et jusqu'à un certain point dans « le style de cet auteur (2)... » Et plus loin : « Il ne suffit pas de « découvrir des textes curieux, voire même des textes inédits. Qui « de nous se livre tout entier dans tout ce qu'il dit ? Et quelle « apparence y a-t-il qu'une lettre écrite à tel correspondant mal « préparé pour comprendre le philosophe ait plus de valeur que « les traités longuement mûris et destinés à la postérité ? L'histo- « rien qui est en quête, non d'anecdotes, mais d'une juste apprécia- « tion de l'œuvre d'un grand homme, s'attachera moins à mettre en « ligne et à faire manœuvrer une quantité imposante de textes « isolés, qu'à se pénétrer de plus en plus de la pensée de l'auteur, « en lisant et relisant un grand nombre de fois l'ensemble de ses « ouvrages. Il voudra se replacer à son point de vue, chercher « avec lui, le suivre dans les détours de ses méditations, partager « ses émotions philosophiques, jouir avec lui de l'harmonie dans « laquelle s'est reposée son intelligence.

« Les systèmes de philosophie sont des pensées vivantes. « C'est en cherchant dans le livre le moyen de ressusciter ces « pensées en soi qu'on peut espérer de les entendre (3). »

Ce besoin de comprendre, de pénétrer un système, de lui rendre la vie un moment, est si impérieux chez M. Boutroux, il fait si bien partie de son intellectualité, qu'il est déconcerté devant l'impassible méthode purement érudite d'Edouard Zeller. Quelque admiration qu'il professe pour la *Philosophie des Grecs* et son

(1) *Revue politique et littéraire*, 19 janvier 1876. — *La philosophie allemande*.

(2) *Etudes d'Histoire de la Philosophie*, p. 5.

(3) *Ibid*, p. 8-9.

historien, il écrit : « Il y a, semble-t-il, une disproportion « entre les œuvres mêmes des philosophes et le tableau qui nous « en est présenté, entre l'original et le portrait. L'auteur s'est « interdit de ressusciter son modèle par l'art, en même temps « qu'il l'analysait par la science. Il estime qu'essayer de repro- « duire cet élément mystérieux qu'on nomme la vie, ce serait « précisément sacrifier la réalité objective et la vérité critique, « que l'historien a, par-dessus tout, mission de poursuivre. « Les érudits de profession, et en particulier les érudits alle- « mands, voient dans la rigueur même de cette méthode le « mérite singulier de M. Zeller. Le littérateur français, sans trop « réussir à justifier son sentiment, persiste à trouver étrange « que l'exposition des grands systèmes de métaphysique et de « morale le laisse aussi froid qu'un traité d'histoire naturelle (1). »

Tel est cet amour de la vie, si nettement et si loyalement exprimé. M. Boutroux se défie des éruditions patientes que ne viennent jamais vivifier une grande idée directrice ou une conception généreuse ; il a noté que la méthode allemande vise trop à charger la mémoire ; il se méfie également des phrases creuses et sonores. Il professe pour tout travail, et même pour le travail manuel, un culte mystérieux et singulier. « Un jour, « raconte-t-il, des étrangers vinrent pour visiter Héraclite, illus- « tre philosophe dont ils avaient entendu parler. Ils s'attendaient « à le trouver au milieu d'un appareil imposant. Or, étant entrés « dans sa maison, ils virent un homme qui chauffait son four ; « ils pensèrent que c'était un esclave, et demandèrent Héraclite : « c'est moi, leur dit-il ; entrez avec confiance : là aussi, il y a du « divin. » Nous dirons dans le même sens : « Ne redoutez pas, « ne considérez pas comme inférieurs les devoirs de la vie prati- « que, pour vous réfugier dans les jouissances de la vie contem- « plative. Il y a de la noblesse, de la grandeur et de la beauté « dans les fonctions de la vie pratique et sociale comme dans « l'activité scientifique la plus sublime, et cela, non seulement « dans l'accomplissement des devoirs patriotiques où la gloire « éclate à tous les yeux, mais même dans l'accomplissement des « devoirs les plus simples et les plus humbles ; là aussi il y a « un digne emploi de notre intelligence et de notre énergie, là « aussi il y a du divin (2). »

Il ne lui suffit pas d'indiquer les mobiles ordinaires de l'étude : émulation, amour de la louange et utilité ; il lui en faut d'autres,

(1) Ed. Zeller, *La Philosophie des Grecs*, introd. p. 50.
(2) *Progrès français*, février-mars 1883. — La morale dans l'antiquité.

« à la fois très naturels, très légitimes et très efficaces (1) » : le désir de savoir, la disposition au respect, à l'admiration, à l'amour, l'instinct d'imitation et de production. « L'alphabet passe pour « une chose abstraite et ennuyeuse. Mais qu'y a-t-il de plus admi- « rable que de réussir à noter sur le papier, avec vingt-cinq carac- « tères, tous les mots, c'est-à-dire toutes les idées et toutes les « choses (2)? » Mais ce travail qu'il vénère ainsi, il le demande dirigé, canalisé, utile, et l'on peut dire qu'il ne l'admire qu'en tant qu'il produit des résultats : « Car, en tout temps, il est beau de pen- « ser avec droiture, scrupule et modestie, de viser haut et de « tâcher à viser juste, de mettre en œuvre toutes les forces de « l'âme, toutes les ressources dont elle dispose, pour répondre aux « questions vitales, de pousser aussi loin que possible à l'ambi- « tion de comprendre et de s'incliner en même temps devant ce « qui nous dépasse, de se soumettre soi-même tout le premier au « devoir que l'on a établi, de demander à la réflexion la certitude, « et à la certitude le moyen d'agir et de procurer le vrai bien de « l'humanité (3) ».

La parole mérite-t-elle un pareil culte ?

« J'aspire, disait le Faust de Gœthe, demandant à l'Evangile le « repos d'esprit qu'il avait cherché vainement dans la science, « j'aspire à feuilleter le livre original. Il faut qu'enfin, d'une âme « religieusement sincère, je traduise dans ma chère langue alle- « mande les expressions sacrées du texte primitif. Il est écrit : « Au commencement était la *parole*... » Mais déjà me voici arrêté. « Qui viendra à mon secours ? Il m'est impossible d'estimer si haut « la parole. Il faut que je traduise autrement, si les lumières de « l'esprit ne sont pas trompeuses. Il est écrit : « Au commence- « ment était la *pensée* ». Attention à la première ligne ; point de « fausse précipitation : est-ce la pensée qui fait et crée toutes « choses ? Il devrait y avoir : « Au commencement était la *force*. » « Mais quoi? Au moment où j'écris ces mots, quelque chose me « dit que je n'en puis rester là. L'esprit m'éclaire; il m'assiste. « J'écris avec confiance : « Au commencement était l'*action*. »

M. Boutroux a répondu au scrupule de Faust : « Non, la « parole ne mérite pas qu'on la cultive, si par ce mot on entend « la forme recherchée pour elle-même, se suffisant, et ne voyant « dans l'idée qu'un prétexte à se produire. Le culte d'une telle

(1) *Questions de Morale et d'Education*, p. 90.
(2) *Ibid*, p. 85.
(3) *Revue de métaphysique et de morale*, mai 1885. *La Philosophie de Charles Secrétan.*

« parole, c'est l'art pour l'art, c'est le dilettantisme. Tout homme « qui croit à la vérité s'en gardera comme d'une idolâtrie.

« Mais le dilettantisme fait tort à la parole. Dans la réalité, « la forme et le fond sont inséparables. La pensée est imparfaite « tant qu'elle n'a pas trouvé l'expression qui, seule, la rend com- « municable : qui pense, en effet, sinon pour communiquer sa « pensée? Réciproquement, le principal charme de la parole lui « vient de la perfection avec laquelle, phénomène sensible, elle « produit l'invisible et le fait voir. On admire que ceci puisse « coïncider avec cela, le matériel avec le spirituel.

« A propos de cette parole pleine et vivante, la seule qui soit « ce qu'elle doit être, Faust aurait pu écrire sans crainte qu'au « commencement elle était : car, en vérité, sous ses espèces « matérielles, elle porte en elle et l'intelligence, et la force, et « l'action (1). »

MESDAMES, MESSIEURS,

Celui qui a ainsi parlé de la parole et en a ainsi conçu le rôle moral, celui-là n'est pas loin, j'imagine, d'avoir réalisé l'idéal du professeur. Je disais, en débutant, qu'il m'apparaissait comme le Sage ancien pour la belle tenue de sa doctrine et la modération de son jugement ; il est le Sage ancien encore, parce qu'il répand sa sagesse et ouvre au bien les âmes. Peu d'enseignements ont été aussi féconds que le sien. Il a la première qualité de l'éducateur, la sympathie pour les disciples. Il parle quelque part de cette « jeunesse si sincère et si ardente dans la recherche du vrai et du bien (2). » Son principe, comme celui de Marion, — de cet ami si cher et trop tôt disparu, sur la tombe de qui il eut, pour le louer, les accents de la plus sincère et de la vive émotion, — son principe est qu'on ne fait bien que quand on est au-dessus de sa fonction, qu'on ne peut le moins que quand on peut le plus. Aussi ne lui suffit-il pas de contrôler le savoir de ses élèves ; il veut plus et mieux que cette besogne exacte et parfois sèche; il suit de près les progrès de leur intelligence. Il sait exactement où en est chacun d'eux, il leur donne une direction appropriée à leur genre d'esprit et à leur caractère. Là encore, il vivifie.

Ce qui frappe, au premier abord, dans ses leçons, c'est l'élégance que donne un accord parfait entre le fond et la forme. La parole est châtiée sans recherche. La voix, un peu faible et voilée, a une grâce infinie. Le geste semble toujours vouloir soulever,

(1) *Questions de Morale et d'Education*, p. 115-116.
(2) *Revue des Cours et Conférences*, 1894. — *La philosophie de Kant.*

élever, porter plus haut la pensée. Il est impossible de faire sentir à qui ne l'a pas entendu la flamme qui anime la parole de M. Boutroux, flamme tout immatérielle, qui n'est que la splendeur de l'idée pure, et fait paraître l'éloquence des simples orateurs bien misérable. Il a lui-même expliqué dans quelles conditions il aborde la chaire. Ses leçons ne sont jamais écrites. Lire un cours n'est pas chose assez vivante. Il ne veut même pas qu'un professeur « s'entoure de livres, de notes et de secours : « tout cela ne sert que s'il enseigne des choses qu'il ne sait pas, « et il ne doit pas enseigner de telles choses. Le véritable maître « porte avec soi, incorporé à sa substance, tout ce qu'il doit « apprendre à ses élèves, et c'est dans son propre fonds qu'il « puise les explications et les développements... Si fortement que « l'on possède un sujet, toutes les fois que l'on veut en parler, « il faut se recueillir, rassembler ses connaissances, songer à la « manière de les disposer et de les présenter... C'est quand on est « bien prêt qu'on peut sans crainte se laisser aller à l'inspiration « du moment. Les bons discours sont ceux qui sont à la fois « médités et improvisés (1). »

Ici, ce n'est plus seulement le professeur qui parle, c'est le maître des professeurs, c'est le pédagogue. M. Boutroux est un pédagogue de la plus haute valeur. Une longue expérience, une réflexion sagement mûrie en font un arbitre toujours écouté. Il est descendu jusque dans le détail de l'enseignement. Le passage que je viens de vous lire est emprunté à une conférence faite à l'école de Fontenay-aux-Roses sur l'*Interrogation*. On trouverait des préceptes aussi utiles et encore plus minutieux dans une conférence qu'il fit à cette même école sur la *lecture à haute voix* (2). Aucune des questions pédagogiques ne lui échappe; il a, lors d'une enquête fameuse, donné son avis sur la réorganisation de l'enseignement philosophique dans les lycées (3); de même qu'il a émis les idées les plus ingénieuses sur l'organisation de l'enseignement philosophique dans les Facultés des Lettres et sur les épreuves de l'agrégation de philosophie (4).

Nous le connaissons trop cependant pour croire qu'il s'en tient là. S'il se complaît aux détails, c'est après avoir très nettement conçu les vérités générales. — Le maître idéal, qu'il a toujours devant les yeux, est ardent et zélé; il est clair, et non point de cette limpidité fatigante des rhéteurs, mais de cette clarté natu-

(1) *Revue pédagogique*, janvier 1876. *De l'Interrogation*, p. 10-11-12.
(2) *Questions de Morale et d'Education*.
(3) *Pour et contre l'Enseignement philosophique*, 1894.
(4) *Revue Internationale de l'Enseignement*, 15 avril 1882 et 15 août 1883.

relle et féconde, qu'il a si bien expliquée et louée chez M. Paul Janet : « C'est le rayonnement naturel d'un esprit qui est maître « de son sujet, et dont la pensée est assez profonde, vivante et « sûre d'elle-même pour créer à elle seule la forme qui doit la « manifester (1). » « Pour nous, dit-il encore, c'est une sorte de « croyance innée que ce qui n'est pas clair ne peut être vrai. « Est-ce de Descartes que nous tenons cette maxime ? Ou plutôt « Descartes ne l'a-t-il pas puisée dans le fonds très français de « son génie ? Quoi qu'il en soit, nous prisons tellement la clarté « que nous en avons fait jusqu'à la mesure du beau. C'est un « maître français qui, après avoir lié la vérité de la conception à « la clarté de l'énonciation, ajoutait :

Rien n'est beau que le vrai.

« Nos livres d'enseignement, nos œuvres de vulgarisation, nos « démonstrations, le soin opiniâtre avec lequel nous limons notre « langue : tout chez nous tend à la clarté, sûre garante, croyons-« nous, de la conformité des idées aux choses ; et c'est de notre « langue que Gœthe a pu dire qu'elle était le « moule où il lui « fallait d'abord couler ses pensées, pour leur donner la précision « des formes et la netteté des couleurs (2).» Et autre part : « Nos « historiens de la philosophie se serviront de la langue commune « et présenteront les doctrines les plus antiques ou les plus étran-« gères aux idées françaises sous cette forme toujours claire, sim-« ple, élégante et harmonieuse qui séduit et gagne d'abord tout « esprit cultivé, et qui assure à la France, à travers les rudes « assauts inséparables d'un poste d'honneur, une influence mo-« rale universelle et indestructible (3). »

Ce maître idéal doit inspirer une confiance affectueuse : il doit avoir agi envers ses élèves de telle sorte qu'ils lui gardent une sympathique reconnaissance. Il l'a fort bien dit de Marion : « Il « était de ces hommes rares qu'on ne dérange jamais, tant ils en-« trent de bon cœur dans l'état d'esprit des gens en peine. » Tel est M. Boutroux dans sa chaire et dans son cabinet, tel il apparaît aux séances de doctorat. La communication directe des intelligences reste pour lui l'intérêt suprême. Il y apporte une aisance distinguée, une grâce, une souplesse, un bonheur d'expression, une bienveillance fine et perspicace, habile à tout dire sans jamais froisser, une intelligence de la pensée et des intentions de

(1) *Revue Bleue*, 30 juin 1888. Les caractères de la philosophie moderne.
(2) *Revue politique et littéraire*, 29 janvier 1876. La philosophie allemande.
(3) *Revue politique et littéraire*, 6 janvier 1877. Histoire de la philosophie en Allemagne, en Angleterre et en France.

l'auteur, une chaleur contenue et une verve discrète, qui sont pour tous un enchantement, et qui tiennent sous le charme, dans la critique comme dans l'éloge, le candidat lui-même.

Enfin, ce maître idéal doit être, avant tout, un éducateur. « L'école, a-t-il dit, n'a pas le droit de se désintéresser de l'éducation (1). » Il a vigoureusement combattu le sophisme dangereux de « quelques-uns des plus beaux génies du siècle dernier, qui avaient cru que les lumières, à elles seules, en affranchissant l'homme, le rendent nécessairement meilleur et plus heureux (2). » Le développement de l'instruction ne semble pas avoir amené un développement correspondant de la moralité : « Nous « devons élever, ajoute-t-il, et non pas seulement instruire (3). » De quelle façon très haute, vous le comprenez. « Tout enseignement est infidèle à son objet, qui n'aboutit pas à l'éducation. « Dans l'ordre physique, intellectuel et moral, ce dont il s'agit à « l'école, ce n'est pas de doter l'élève d'un nombre plus ou « moins grand d'acquisitions matérielles, mais de former « ses facultés, de lui donner la force et la souplesse, l'élan « et la maîtrise de soi (4). » Il ne saurait être, en effet, question d'oublier ici ce grand principe de la liberté humaine que M. Boutroux a si éloquemment défendu. Cet enfant est une personne ; il est respectable en tant que personne. L'éducateur ne pourra donc « se contenter de dresser les corps et les esprits du « dehors, au moyen de pratiques, de formules, de catéchismes « appris machinalement (5). » — « L'entreprise de modeler une « conscience n'est pas moins contraire à l'idée de la dignité « humaine, que ce soit l'Etat ou un individu qui la poursuive. La « force dont dispose l'autorité publique peut même la rendre plus « odieuse (6). » — « L'éducateur doit, en toutes choses, atteindre « à la source cachée de l'activité visible, exciter et développer la « vie (7). » Qu'il ne se hâte point trop cependant, qu'il ne cherche point une éducation trop virile : c'est une remarque excellente de M. Boutroux qu'il ne faut ni sacrifier l'homme à l'enfant, ni l'enfant à l'homme. Mais de sages leçons, des voyages intelligemment compris, l'exemple d'une conformité parfaite entre les actes du maître et ses principes, voilà les moyens à employer dans

(1) *Questions de Morale et d'Education.* Avant-propos, p. 3.
(2) *Ibid.*, Avant-propos, p. 3.
(3) *Ibid.*, Avant-propos, p. 4.
(4) *Revue Internationale de l'Enseignement*, 15 octobre 1896. Henri Marion.
(5) *Ibid.*
(6) *Questions de Morale et d'Education.* Avant-propos, page 5.
(7) *Revue Internationale de l'Enseignement*, 15 octobre 1896. Henri Marion.

l'éducation du jugement. — Ainsi cette éducation sera vivante, comme sera vivante une classe où le maître interrogera et forcera chaque élève à participer au travail commun, comme doit être vivant, nous l'avons vu, l'enseignement de la philosophie.

MESDAMES, MESSIEURS,

L'enfant sort des mains de l'éducateur, solidement trempé et armé pour la vie ; il entre dans la société. M. Boutroux ne voudra pas qu'il y reste isolé, car l'isolement, c'est la mort. J'ai dit tout à l'heure qu'il haïssait le dilettantisme. Il a pour l'individualisme une haine égale. Comme Charles Secrétan, il distingue avec soin « la notion d'individu de la notion de personne... L'individualité « est jalouse, envahissante et despote : à la développer pour elle-« même, on froisse de plus en plus les autres hommes, et l'on s'é-« loigne de la vraie personnalité. Pour devenir une personne, il « faut au contraire prendre pour règle de ses actions l'idée de la « solidarité humaine, agir non pour soi, mais pour autrui, chercher « la réalisation de sa nature dans le dévouement et le don de soi-« même (1). » Le mot de solidarité même ne le satisfait qu'à moitié, car « il est obscur, comporte toutes les interprétations et « autorise tous les despotismes. L'intérêt, a-t-il dit, est certes un « lien entre les hommes, mais, si savamment exploité ou déguisé « qu'il soit, c'est folie de s'imaginer qu'il puisse jamais remplacer « le devoir (2). » Fraternité lui plaît mieux, et c'est précisément par là que la morale chrétienne le séduit et l'attire. « La morale, a-t-il encore dit, n'est plus l'art « de s'isoler du monde et de se suffire. » Une union supérieure, une association morale où « la raison devient une réalité vivante », vous savez ce que M. Boutroux entend par ces mots, Mesdames et Messieurs, et nous sommes naturellement amenés à l'idée de patrie. Ecoutez en quels termes éloquents il nous conduit à cette conclusion : « Plusieurs préconisent comme forme « supérieure de l'union l'association libre des individus. Il faut « considérer, disent-ils, que l'homme ne doit pas jouir de sa « liberté en égoïste, mais qu'il a le devoir de lutter par l'asso-« ciation contre les maux qui affligent l'humanité. Rien de plus « louable assurément, et l'on ne saurait trop mettre en relief la « puissance de l'association. Mais elle ne suffit pas. L'homme doit « savoir s'unir, non seulement à ceux qu'il choisit librement « comme associés, mais à ceux que la nature, ou les conditions « de la vie, ou la communauté de génie et de destinées lui ont

(1) *Revue de métaphysique et de morale*, mai 1895. *La philosophie de Charles Secrétan.*

(2) Discours à la distribution des prix du lycée Henri IV, 1896.

« donnés comme compagnons d'humanité. Comment faire reposer « notamment l'idée de patrie sur celle d'association ou de contrat « arbitraire ? Non, la patrie n'est pas une institution, que nous « puissions créer ou détruire à notre gré ; elle n'est pas notre « chose : c'est nous qui lui appartenons. Dans le passé, dans le « présent et dans l'avenir, elle est. Notre rôle à nous, ses représen- « tants d'un jour, c'est de vouloir ce qu'elle veut et de travailler « avec suite, avec intelligence, avec amour, avec abnégation s'il « le faut, à l'accomplissement de ses destinées.

« La forme excellente de l'union, c'est la subordination com- « mune des individus à une fin qui les dépasse, c'est le dévoue- « ment de tous à la chose publique. Ici les individus ne sont plus « seulement rapprochés du dehors ; ils puisent leur vie et leur « pensée à une source commune, ils ne font vraiment qu'un. Cha- « cun d'eux, certes, travaille à s'élever; mais c'est en contribuant « à l'utilité publique qu'il croira se grandir lui-même. Il ne sau- « rait souhaiter, pour ses idées ou pour son groupe, un succès qui « dût nuire à l'ensemble de la communauté.

D'ailleurs, dans un tel corps, y a-t-il encore des grands et des « petits, des favorisés et des victimes? Tandis que, dans une société « où les individus ne vivent que pour eux-mêmes, l'orgueil est le « mouvement naturel de ceux qui tiennent les premiers rangs ; le « mécontentement, de ceux qui occupent les derniers ; là où l'in- « térêt de la république est souverain, quiconque sert l'Etat est « grand ; et le plus humble ne mérite pas moins de respect et d'es « time, n'a pas moins de droit à la fierté que le plus haut situé dans « l'échelle sociale: car lui aussi il a rempli son devoir et sanctifié « son action par l'objet supérieur auquel il l'a rapportée; car, sans « son travail, les plus hautes conceptions fussent demeurées « vaines ; car la grandeur commune est son œuvre, et son bien, et « la trace immortelle de son passage dans le monde (1). »

Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer, ici encore, de quelle élévation est une conception pareille : « l'union, l'union qui fait « vraiment la force », la collaboration de tous à la réalisation de l'idéal le plus beau, je veux dire cette grandeur intellectuelle, seule capable de « laisser une trace immortelle dans le monde. » — Certes, si un tel patriotisme est fondé sur la plus solide philosophie, s'il sait se garder des chauvinismes outranciers et ridicules, s'il n'exclut pas l'amour le plus large et le plus compréhensif de l'humanité, du moins il se concrétise dans la notion de patrie française.

(1) Discours à la distribution des prix du lycée Henri IV, 1896.

Un tel patriotisme se doit d'être clairvoyant. Dès 1869, je le rappelais tout à l'heure, M. Boutroux avait marqué avec précision la rancune de l'Allemagne contre nous et quelques-unes des qualités par où elle allait nous vaincre. Nul n'a mieux senti les amertumes de la défaite, nul n'a su en tirer de plus hautes leçons. Pour lui, comme pour Henri Marion, « les événements de 1870-71 n'ont « pas un instant affaibli le ressort de son âme, ils l'ont tendue « plus fortement (1). » — « Nous ne mettons pas notre gloire, « disait-il dans une circonstance solennelle, à méconnaître « les leçons de l'histoire, et, atteints par les plus cruelles infor- « tunes, nous avons médité en silence sur la part de responsabilité « qui nous en revient et sur les moyens de nous préparer des des- « tinées meilleures (2). »

Ces moyens, vous les connaissez : c'est respecter les personnes, c'est fortifier l'union morale, c'est faire son devoir : « Le bien ne « descend pas de la société aux individus, mais monte des indivi- « dus à la société. La première manière de servir la patrie, c'est « d'accomplir consciencieusement sa tâche professionnelle et quo- « tidienne (3). »

C'est encore de développer en soi les qualités dominantes de notre race. M. Boutroux les a très nettement marquées : « Des- « cartes est l'une des expressions les plus pures et les plus belles « du génie de notre race : la diffusion de ses pensées, c'est notre « vie et notre influence.

« Nous aimons la raison, intermédiaire entre l'esprit de posi- « tivisme, qui s'en tient au fait proprement dit, et l'esprit de mys- « ticisme, qui tend à croire, sans réclamer de preuves. De toutes « les qualités intellectuelles, celle que nous prisons le plus est le « jugement, aux yeux de qui l'expérience et le raisonnement « mêmes ne sont sources de vérité que s'ils sont soumis au con- « trôle de l'esprit. C'est en ce sens que nous recherchons la clarté « et l'ordre des idées. Il ne nous suffit pas qu'un système soit « bien construit et conséquent avec lui-même. Nous voulons que « chaque partie, prise à part, soit intelligible et vraie ; et nous « aimons mieux tenir séparément les deux bouts de la chaîne, « sans apercevoir les anneaux intermédiaires, que de lâcher les « vérités conquises pour en saisir le lien hypothétique. Parmi les « sciences, l'une de celles où nous avons excellé est la mathéma-

(1) Annuaire de l'Association des anciens élèves de l'Ecole normale supérieure, 1897. Notice sur Henri Marion.

(2) *Revue Bleue*, 14 janvier 1893. Ch. Secrétan et les Etudiants de Paris.

(3) Annuaire de l'Association des anciens élèves de l'Ecole normale, 1897. Notice sur Henri Marion.

« tique. Notre sens de la clarté et de la logique s'y trouve chez « lui. Dans l'ordre moral, nous avons aimé la raison d'un amour « ardent, enthousiaste, égaré parfois et contrastant avec son objet « même ; mais, à travers nos fluctuations, il est clair que nous « poursuivons un accord de la liberté individuelle et de la loi ra- « tionnelle, où ni l'une ni l'autre ne serait sacrifiée. Et en même « temps que nous cherchons, dans un esprit pratique, ce qui con- « vient à notre pays, il nous est impossible de séparer dans notre « pensée le bonheur des autres de notre bonheur propre, et de « vouloir le bien autrement que sous cette forme universelle que « commande la raison (1). »

Enfin, si nous voulons nous « préparer des destinées meilleures », nous ne devons pas nous abandonner aux tristesses, aux découragements de l'heure présente. Il y a peu de temps, à propos de la thèse sur les *Origines du Socialisme d'Etat en Allemagne*, présentée en Sorbonne par M. Ch. Andler, M. Boutroux rejetait le socialisme contemporain qui n'est qu'un individualisme outrancier. L'appel à la guerre des classes, le déchaînement des appétits et des convoitises, l'égoïsme triomphant, tous ces tristes symptômes que de récents et déplorables événements nous ont révélés, ont navré son cœur de patriote ; et il a exhalé sa douleur dans une lettre, une lettre admirable, écrite à un ami ; cette lettre ayant été reproduite dans le *Temps*, je vais vous en donner lecture :

« *Paris, 25 janvier* 1898.

« MON CHER AMI,

« Vous me demandez quels sont mes sentiments en présence des désordres auxquels nous assistons, notamment au sujet des manifestations qui se sont produites sur la place de la Concorde. Je ne suis, vous le savez, qu'un méditatif retiré, impropre de toute manière à la vie active. Mais je n'ai pas besoin de songer à mon devoir, je suis l'impulsion invincible de mon cœur, en unissant intimement ma vie à celle de mon pays. Je ne songe point à dissimuler mon émotion actuelle, et je vous répondrai très librement, puisque vous voulez bien m'interroger.

« Depuis longtemps, sous l'influence de nos études classiques et aussi par suite de longs et fréquents séjours à l'étranger, j'ai pris l'habitude de juger des questions intérieures par leur rapport à la politique extérieure. C'est, je pense, une règle qui ne trompe guère, de se demander en toute circonstance : cette conduite est-elle de nature à accroître la force, le prestige et le bon renom de la patrie ? Que de questions soi-disant énormes deviennent insignifiantes, rapportées à cette mesure !

(1) *Etudes d'Histoire de la Philosophie.* Descartes, p. 296-297.

Mais que d'événements, où l'on voudrait ne voir que des écarts sans conséquence, prennent des proportions inattendues !

« La France a subi des revers inouïs. La preuve palpable de son relèvement matériel n'existe pas encore. Sa grandeur morale est toujours debout. Elle est la patrie de l'humanité. Elle a proclamé que les hommes naissent libres et égaux en droits, que nul ne doit être inquiété pour ses opinions même religieuses, et que la loi ne connaît que des citoyens, auxquels elle assure, sans distinction, la liberté de conscience. Si nous faisons fi de cette grandeur, les autres peuples s'en souviennent. Ils pensent que dans l'âme française est innée la disposition à juger les hommes d'après leur honnêteté et leur mérite intrinsèque, non d'après leur naissance, leur situation ou leur confession religieuse. Quelle joie profonde et réconfortante pour un Français qui se trouve à l'étranger, de voir s'avancer vers lui, confiant et gagné d'avance, l'honnête homme que l'on repousse de toutes parts, sous prétexte qu'il appartient à telle race, à telle secte, à telle église ! C'est par ce sens du droit et de l'humanité, dit Gœthe, que les Français gagnèrent tous les cœurs :

« *So gewannen sie bald, die überwiegenden Franken,*
« *Erst der Mœnner Geist...*

« Quel honneur, si ces paroles s'appliquent aujourd'hui encore !

« Les peuples ont encore foi en nous. Cette foi est particulièrement vivace chez ceux qui ont mêlé leur âme à la nôtre, et que nous ne pourrions oublier sans consommer nous-mêmes notre déchéance. Si nous voulons que notre cause reste juste et qu'elle soit forte par sa grandeur même, nous ne pouvons renier le noble idéal dont le culte marque notre place dans le monde.

« Quel sens pourrait donc avoir dans notre pays cet accouplement monstrueux : « Vive l'armée ! A bas les Juifs ! » Et cela devant l'image de Strasbourg ! L'armée est la force organisée en vue de la conservation de la patrie, et la patrie, chez nous, c'est le respect de la dignité humaine et l'égalité civile et politique de tous les citoyens. On s'étonnerait grandement à l'étranger, si de tels égarements avaient quelque généralité et quelque durée. On serait douloureusement ému, là même où l'on s'est fait de la fidélité une religion. Et qui sait si quelques âmes faibles ne se demanderaient pas : est-ce bien encore la France, la France que nous portons dans notre cœur, et à qui nous sacrifions notre tranquillité, notre sécurité, nos joies de famille ?

« Il faudrait déplorer les erreurs présentes si nous n'avions affaire qu'à nous-mêmes. Si nous songeons à l'effet qu'elles pourraient produire à l'étranger, jusque parmi ceux qui nous sont le plus attachés, elles doivent nous préoccuper très sérieusement. Là plus anxieusement encore que chez nous-mêmes, on attend que se dissipe le brouillard qui passe devant la statue de la France (1). »

(1) *Le Temps*, 27 janvier 1898.

M. Boutroux m'en voudrait de finir sur une note si sombre ; car il ne parle ainsi que pour nous relever : sa tristesse est fière, active et vivante, elle aussi. Il est plein d'un viril espoir. Aimons la patrie comme elle doit être aimée, unissons-nous de cœur les uns aux autres pour travailler à la faire grande, trouvons-nous heureux dans toutes les conditions où il nous est donné de la servir, et nous en aurons vite fini avec ces craintes d'infériorité morale, et du brouillard qui l'obscurcissait, la statue de la France se dégagera, que dis-je ? elle s'est dégagée plus sereine et plus forte !

MESDAMES, MESSIEURS,

Des hommes comme M. Boutroux sont un honneur pour la pensée française, et, on peut le dire, pour la pensée de tous les pays. Ils sont plus que cela, un encouragement permanent au bien. Leur vie et leurs œuvres nous entraînent à la vérité et au devoir par cette harmonie parfaite qui est entre elles. « Penser pour « agir, a dit M. Boutroux, vivre sa pensée, c'est le chef-d'œuvre « de la sincérité et de la droiture (1). » Ce chef-d'œuvre, il l'a réalisé, et il a réalisé du même coup cette noble prière de Socrate, dont il s'est toujours inspiré et qu'en finissant je proposerai à vos méditations : « O Dieu ! donnez-moi la beauté intérieure de l'âme, « et faites que ma vie extérieure soit de ce modèle la vivante et « fidèle image ! »

GRATIEN REBIÈRE.

Mars 1898.

Bibliographie

La Vie universitaire en Allemagne. — Professeurs et Etudiants (*Revue politique et littéraire*, 2 décembre 1871).

Thèses de doctorat : 1° *De veritatibus æternis apud Cartesium ;* 2° *De la contingence des lois de la nature.* (Paris, Germer-Baillière, 1874.)

La Grèce vaincue et les premiers stoïciens. — Faculté des Lettres de Montpellier, leçon d'ouverture, 6 février 1875. (Paris, Germer-Baillière, 1875.)

La Philosophie de Sully-Prudhomme (*Revue politique et littéraire*, 4 septembre 1875).

La Philosophie allemande. — Faculté des Lettres de Montpellier. — (*Revue politique et littéraire*, 29 janvier 1876.)

Histoire de la Philosophie en Allemagne, en Angleterre et en France. — Faculté des Lettres de Nancy, leçon d'ouverture (*Revue politique et littéraire*, 6 janvier 1877.)

(1) *Revue de Métaphysique et de Morale*, mai 1895. *La philosophie de Charles Secrétan.*

La Philosophie des Grecs, par Ed. Zeller, traduction française, précédée d'une introduction (Paris, Hachette, t. I et II, 1877, 1882).

La Monadologie de Leibniz, publiée d'après les manuscrits, précédée d'une étude sur la philosophie de Leibniz (Paris, Ch. Delagrave, 1880).

Organisation de l'enseignement philosophique dans les Facultés des Lettres (*Revue internationale de l'Enseignement*, 15 avril 1882).

Socrate fondateur de la science morale, mémoire lu devant l'Académie des sciences morales et politiques (*Séances et travaux de l'Académie* 1883).

La morale dans l'antiquité (*Le Progrès français*, février-mars 1883).

Les récents manuels de morale et d'instruction civique (*Revue pédagogique*, 15 avril 1883).

L'Agrégation de Philosophie (*Revue internationale de l'Enseignement*, 15 août 1883).

Les nouveaux Essais de Leibniz, avant-propos et livre I, publiés avec une étude sur la théorie Leibnitienne de la connaissance (Paris, Ch. Delagrave, 1886).

Les principes de la Morale selon M. Beaussire (*Revue internationale de l'Enseignement*, 15 octobre 1887).

Les caractères de la Philosophie moderne. — Cours d'histoire de la philosophie moderne, à la Sorbonne; leçon d'ouverture (*Revue Bleue*, 30 juin 1888).

Le philosophe allemand Jacob Boehme, mémoire lu devant l'Académie des sciences morales et politiques (*Séances et travaux de l'Académie*, 1888).

De l'Idée de la loi naturelle dans la science et la philosophie contemporaines. — Cours professé à la Sorbonne en 1892-1893 et publié dans la *Revue des Cours et Conférences* (Paris, Lecène et Oudin, 1895).

Discours prononcé au punch d'honneur offert, le 7 janvier 1893, à Charles Secrétan par les étudiants de Paris (Supplément à la *Revue Bleue* du 14 janvier 1893).

Cours sur la critique de la Raison pure de Kant, 1894-1896, publié dans la *Revue des Cours et Conférences*.

Lettre à M. Henry Ferrari, directeur de la Revue Bleue (*Pour et Contre l'Enseignement philosophique.* — Paris, F. Alcan, 1894).

La philosophie de Charles Secrétan (*Revue de Métaphysique et de Morale*, mai 1895).

De l'interrogation, conférence faite à l'école de Fontenay-aux-Roses, le 14 septembre 1895 (*Revue pédagogique*, janvier 1896).

Discours prononcé sur la tombe de Henri Marion, le 9 avril 1896 (*Revue pédagogique*, mai 1896).

Henri Marion (Revue internationale de l'enseignement, 15 octobre 1896).

Discours prononcé à la distribution des prix du lycée Henri IV (juillet 1896).

Cours sur la *Doctrine de Pascal*, 1897-1898, publié par la *Revue des Cours et Conférences*.

Questions de Morale et d'Education, conférences faites à l'école de Fontenay-aux-Roses (Paris, Ch. Delagrave, 1897).

Notice sur Henri Marion (*Annuaire de l'École normale supérieure*, 1897).

De l'éducation intellectuelle et morale. — Le jugement et l'esprit de

conduite. — Conférence faite à la Société industrielle d'Amiens, le 25 septembre 1896 (*Bulletin de la Société*, janvier 1897).

De l'influence de la philosophie écossaise sur la philosophie française. — Conférence faite à Edimbourg, le 13 juillet 1897, meeting de l'Association franco-écossaise (*Revue française d'Edimbourg*).

Études d'Histoire de la Philosophie (Paris, F. Alcan, 1897).

Sujets de devoirs

Université de Besançon.

DISSERTATION FRANÇAISE. — Y a-t-il, peut-il y avoir progrès dans la littérature, comme dans la science ?

DISSERTATION LATINE. — 1er sujet. — Perpendatur Horatii de Lucilio iudicium.

2e Sujet. — Sententiam Horatii explicabis monentis tragicos poetas « Ne deus intersit, nisi dignus vindice nodus inciderit... » (Hor... *ad Pis.* 191).

THÈME GREC. — Montesquieu. — *Lettres persanes*. — Les habitants de Paris sont d'une curiosité.

THÈME LATIN. — Voltaire à Rousseau, 31 août 1755. — J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain.

GRAMMAIRE. — Exposer méthodiquement les divers emplois de l'optatif grec. — La strophe saphique d'Horace.

PHILOSOPHIE. — La mémoire se ramène-t-elle à l'habitude ?

PÉDAGOGIE. — Montrer qu'il vaut mieux prévenir que de punir.

ALLEMAND. — *Certificat et licence.*

VERSION. — Gœthe : ital. Reise, Rom (1 nov. 1786).

THÈME. — Sainte-Beuve : Diderot, 30 lignes du commencement.

COMPOSITION FRANÇAISE. — La tragédie bourgeoise. Diderot et Lessing.

Agrégation.

1° La tragédie bourgeoise. Diderot et Lessing.

2° Expliquer ce jugement de Jean Paul sur le marquis de Posa : « Glaùzend ùnd hohl wie ein Leùchtthurm ».

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOC. FRANÇ. D'IMPR. ET DE LIBR. (OUDIN ET Cie)

SIXIÈME ANNÉE. (2e Série). N° 21 7 AVRIL 1898.

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Boileau moraliste

(*Fin.*)

Cours de M. EMILE FAGUET

Professeur à l'Université de Paris.

Pour en finir avec Boileau moraliste, je n'ai plus à considérer que les deux grandes études morales qui s'appellent la *Satire XII* (sur le *mensonge* et l'*hypocrisie*) et l'*Epître XII* (sur l'*amour de Dieu*). On a vu que notre auteur s'est attaqué aux folies générales de l'humanité, et particulièrement au goût qu'ont les hommes de se haïr, et aux différentes formes que prend cette manie dans la société, à savoir la guerre, les procès, les querelles de caste et de famille. Il s'est aussi attaqué à la noblesse, à la fortune, et aux défauts des femmes. A la fin de sa vie, il a combattu, d'une façon plus militante encore, deux préjugés de son temps, ou plutôt les hommes qui les soutenaient : les Jésuites.

Voyons comment est construite la *Satire XII*. C'est d'abord une exposition en prose, qui établit et délimite très nettement, restreint même un peu trop la question ; puis une entrée en matière, à mon avis fort mal venue, sur l'*équivoque*, monstre si bizarre et si singulier que le nom dont on l'a désignée est équivoque lui-même, quant à son genre. C'est prendre le sujet par un tout petit côté ; c'est quelque peu puéril. Après cela, l'équivoque est considérée comme ayant causé la faute du premier homme ; ici nous dirions : passons au déluge ! mais Boileau veut faire entrer l'histoire entière de l'humanité dans celle de l'équivoque, à la façon de Pascal, qui, voyant un livre italien intitulé

décrier eux-mêmes, je déclare que cette fausse idée qu'ils ont de moi ne saurait venir que des mauvais artifices de l'équivoque, qui, pour se venger des injures que je lui dis dans ma pièce, s'efforce d'intéresser dans sa cause ces théologiens, en me faisant penser ce que je n'ai pas pensé, et dire ce que je n'ai point dit. » Il termine, on le voit, par un retour ingénieux et spirituel à son point de départ.

La *Satire XII* nous montre, ai-je dit, l'équivoque comme cause de la faute du premier homme, et par conséquent du malheur éternel de l'humanité :

Dès le temps nouveau-né, quand la Toute-Puissance
D'un mot forma le ciel, l'air, la terre et les flots,
N'est-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,
Qui, par l'éclat trompeur d'une funeste pomme,
Et tes mots ambigus, fis croire au premier homme
Qu'il allait, en goûtant de ce morceau fatal,
Comblé de tout savoir, à Dieu se rendre égal ?
Il en fit sur-le-champ la folle expérience.
Mais tout ce qu'il acquit de nouvelle science
Fut que, triste et honteux de voir sa nudité,
Il sut qu'il n'était plus, grâce à sa vanité,
Qu'un chétif animal pétri d'un peu de terre,
A qui la faim, la soif, partout faisaient la guerre,
Et qui, courant toujours de malheur en malheur,
A la mort arrivait enfin par la douleur.
Oui, de tes noirs complots et de ta triste rage,
Le genre humain perdu fut le premier ouvrage.

Il y a là une gravité sobre, une fermeté de style qui n'est pas très fréquente dans Boileau. Mais c'est étendre démesurément le sens du mot équivoque. Si l'homme a commis le premier péché, c'est à cause de cette fameuse *libido sciendi*, qui n'est, en somme, que de l'orgueil, racine même de tous nos défauts. Boileau se montre ici interprète trop fantaisiste des livres bibliques, à cause de son mauvais départ. L'erreur se continuera aussi bien quand il étudiera le paganisme, dont il nous dira que c'est encore une vaste équivoque. Cela est moins faux, mais c'est diminuer singulièrement la question. C'est une erreur de croire que l'attrait du mensonge seul a constitué la religion antique ; elle est autre chose que pur artifice et jeu d'esprit. Boileau ne voit dans le paganisme qu'une création du cerveau des poètes, comme si une simple fantaisie pouvait être l'entretien continuel de l'humanité pendant un temps si long. La critique et la science modernes ont bien su découvrir que les mythes anciens n'étaient pas seulement des divertissements d'esprits oisifs, mais de très profondes croyances résultant d'une conception spéciale du monde. Mais

Boileau ne pouvait voir dans cette religion qu'un tissu d'erreurs spirituelles et élégantes, et c'est pourquoi il la traite ici comme il a fait déjà dans son *Art poétique*.

Alors tout ne fut plus que stupide ignorance,
Qu'impiété sans borne en son extravagance :
Puis, de cent dogmes faux la superstition
Répandant l'idolâtre et folle illusion
Sur la terre en tous lieux disposée à les suivre,
L'art se tailla des dieux d'or, d'argent et de cuivre,
Et l'artisan lui-même humblement prosterné
Aux pieds du vain métal par sa main façonné,
Lui demanda les biens, la santé, la sagesse.
Le monde fut rempli de dieux de toute espèce :
On vit le peuple fou qui du Nil boit les eaux
Adorer les serpents, les poissons, les oiseaux..., etc.

Le développement se continue ; à la fin il se termine par les quelques vers suivants, plus heureux parce qu'ils sont plus justes. Et les oracles ?... se demande Boileau ; c'est bien là plus que partout qu'a triomphé l'équivoque. Il est ici plus dans le vrai : aussi a-t-il quelque chose de moins banal dans l'expression :

Bientôt te signalant par mille faux miracles,
Ce fut toi qui partout fis parler les oracles.
C'est par ton double sens dans leurs discours jeté
Qu'ils surent, en mentant, dire la vérité,
Et sans crainte, rendant leurs réponses normandes,
Des peuples et des rois engloutir les offrandes.

Ces quatre derniers vers peuvent être comptés parmi les plus jolis de Boileau.

J'ai dit que, comme transition, il nous montrait le monde sauvé du péché et de l'équivoque par Jésus-Christ. A la rigueur, nous pouvons l'accepter. Arrivent ensuite les hérésies. J'ai cité le fameux passage sur Luther et Calvin qui, comme on a vu, n'est pas très doux à l'égard des grands réformateurs. Mais s'il les a attaqués aussi vivement et s'il les a rendus seuls responsables des guerres de religion, il a cependant été assez impartial pour reconnaître qu'une fois le monde troublé, les catholiques n'ont pas été moins furieux dans la défense de leur foi.

Et l'orthodoxe même, aveugle en sa fureur,
De tes dogmes trompeurs nourrissant son idée,
Oublia la douceur aux chrétiens commandée,
Et crut, pour venger Dieu de ses fiers ennemis,
Tout ce que Dieu défend légitime et permis.
Au signal tout à coup donné pour le carnage,
Dans les villes, partout, théâtres de leur rage,
Cent mille faux zélés, le fer en main courants,
Allèrent attaquer leurs amis, leurs parents,

Et sans distinction, dans tout sein hérétique,
Pleins de joie, enfoncer un poignard catholique :
Car quel lion, quel tigre égale en cruauté
Une injuste fureur qu'arme la piété?

Enfin Boileau en vient à ce à quoi il tient le plus, c'est-à-dire aux doctrines équivoques des casuistes, si fortement fustigées déjà par Pascal. J'ai parlé de ce qu'il dit au sujet des probabilités ; voici ce qu'il écrit sur cette théorie de l'attrition suffisante d'après laquelle il suffirait d'avoir peur de l'enfer, et de joindre à cette crainte le sacrement de la pénitence pour être sauvé. (D'autres au contraire disent qu'il faut en outre un commencement de contrition, c'est-à-dire un peu d'amour de Dieu.)

C'est sur ce beau principe, admis si follement,
Qu'aussitôt tu posas l'énorme fondement
De la plus dangereuse et terrible morale
Que Lucifer, assis dans la chaire infernale,
Vomissant contre Dieu ses monstrueux sermons,
Ait jamais enseigné aux novices démons.
Soudain, au grand honneur de l'Église païenne,
On entendit prêcher dans l'école chrétienne
Que sous le joug du vice un pécheur abattu
Pouvait, sans aimer Dieu ni même la vertu,
Par la seule frayeur au sacrement unie,
Admis au ciel, jouir de la gloire infinie ;
Et que, les clefs en main, sur ce seul passeport,
Saint Pierre à tous venants devait ouvrir d'abord.
Ainsi, pour éviter l'éternelle misère,
Le vrai zèle au chrétien n'étant plus nécessaire,
Tu sus, dirigeant bien en eux l'intention,
De tout crime laver la coupable action.

On voit avec quelle puissance oratoire Boileau est capable de soutenir des idées absolument abstraites. Il n'y a là aucune métaphore, sauf celle, que je n'aime pas d'ailleurs, du passeport nécessaire pour entrer en paradis. Mais le reste est enfermé dans une forme si solide, à laquelle s'ajoute un mouvement si rapide, que c'est vraiment de la plus haute éloquence. On dirait un sermon, d'une concision et d'une valeur oratoire très distinguées. En parlant de la direction d'intention il est presque aussi heureux

Bientôt se parjurer cessa d'être un parjure ;
L'argent à tout denier se prêta sans usure ;
Sans simonie on put, contre un bien temporel,
Hardiment échanger un bien spirituel ;
Du soin d'aider le pauvre on dispensa l'avare,
Et même chez les rois le superflu fut rare.

Ce sont exactement des lignes des *Provinciales* traduites en vers. Le mérite de notre auteur n'est donc pas l'originalité ; et cepen-

dant il y a là un tour ferme et vigoureux, qui est bien à sa louange.

C'est alors qu'on trouva, pour sortir d'embarras,
L'art de mentir tout haut en disant vrai tout bas,
C'est alors qu'on apprit qu'avec un peu d'adresse
Sans crime un prêtre peut vendre trois fois sa messe ;
Pourvu que, laissant là son salut à l'écart,
Lui-même, en la disant, n'y prenne aucune part :
C'est alors que l'on sut qu'on peut, pour une pomme,
Sans blesser la justice assassiner un homme :
Assassiner ! ah ! non, je parle improprement ;
Mais que, prêt à la perdre, on peut innocemment,
Surtout ne la pouvant sauver d'une autre sorte,
Massacrer le voleur qui fuit et qui l'emporte.

Cela est excellent, d'un style subtil et fin qui ne cesse pas d'être clair, dans une discussion extrêmement délicate. C'est un vrai tour de force. On sait combien Pascal parfois est difficile à lire. Vouloir mettre en vers un passage des *Provinciales*, et s'en tirer aussi heureusement, c'est assurément d'un grand mérite.

Enfin, ce fut alors que, sans se corriger,
Tout pécheur... Mais où vais-je aujourd'hui m'engager ?
Veux-je d'un pape illustre, armé contre tes crimes,
A tes yeux mettre ici toute la bulle en rimes ;
Exprimer tes détours burlesquement pieux
Pour disculper l'impur, le gourmand, l'envieux ;
Tels subtils faux-fuyants pour sauver la mollesse,
Le larcin, le duel, le luxe, la paresse ;
En un mot, faire voir à fond développés
Tous ces dogmes affreux d'anathème frappés,
Que, sans peur débitant tes distinctions folles,
L'erreur encor pourtant maintient dans les écoles ?

Telle est, brièvement résumée, cette satire sur l'*Equivoque*, où Boileau a mis toute l'âpreté qu'il avait autrefois contre les mauvais auteurs, quelque chose de cette bile qu'il a toujours dépensée contre l'hypocrisie et la fausseté, à la façon de Pascal et de Molière, et ce qu'il avait de meilleur au fond. Il est malheureux que, par un caprice de composition, il ait compromis l'ensemble de cette œuvre.

L'*Epître XII* sur l'*Amour de Dieu* est, à mon avis, beaucoup plus forte encore et d'une très grande éloquence. C'est, cette fois, en quelque sorte toute l'âme loyale, ardente, véritablement pieuse de Boileau qui va se montrer à nous. L'épître est très bien composée, à la différence de la *Satire XII* ; c'est une dissertation admirablement développée. Il n'y a pas d'entrée en matière, et je crois que c'est encore la meilleure manière d'entamer un sujet. Il n'y a que cinq mots de début pour le personnage à qui l'auteur

s'adresse : « Docte abbé, tu dis vrai. » Il développe aussitôt cette idée, qu'on ne peut pas être sauvé, si on n'aime pas Dieu. Puis il fait une petite analyse de l'état du vrai chrétien, qui est une confirmation de ce qui précède. C'est bien ainsi que nos pères aimaient à composer : d'abord un principe, puis un développement de ce principe, puis une idée parallèle très importante, qui confirme ce dernier, ensuite une objection avec la réfutation qu'elle comporte, puis une autre objection également réfutée, et enfin un tableau. Cette dernière partie sera ici une affabulation, une figure, une chose sensible, dans laquelle reparaîtront les traits principaux du sermon, car Boileau disserte en véritable prédicateur. Voyons un des premiers passages du poème :

Mais lorsqu'en sa malice un pécheur obstiné,
Des horreurs de l'enfer vainement étonné,
Loin d'aimer, humble fils, son véritable père,
Craint et regarde Dieu comme un tyran sévère,
Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun appas,
Et souhaite en son cœur que ce Dieu ne soit pas :
En vain, la peur sur lui remportant la victoire,
Aux pieds d'un prêtre il court décharger sa mémoire ;
Vil esclave toujours sous le joug du péché,
Au démon qu'il redoute il demeure attaché.
L'amour, essentiel à notre pénitence,
Doit être l'heureux fruit de notre repentance.
Non, quoi que l'ignorance enseigne sur ce point,
Dieu ne fait jamais grâce à qui ne l'aime point.
A le chercher, la peur nous dispose, et nous aide ;
Mais il ne vient jamais que l'amour ne succède.
Cessez de m'opposer vos discours imposteurs,
Confesseurs insensés, ignorants séducteurs,
Qui, pleins des vains propos que l'erreur vous débite,
Vous figurez qu'en vous un pouvoir sans limite
Justifie à coup sûr tout pécheur alarmé,
Et que sans aimer Dieu, l'on peut en être aimé.
Quoi donc ! cher Renaudot, un chrétien effroyable,
Qui jamais, servant Dieu, n'eut d'objet que le diable,
Pourra, marchant toujours dans des sentiers maudits,
Par des formalités gagner le paradis !
Et parmi les élus dans la gloire éternelle,
Pour quelques sacrements reçus sans aucun zèle,
Dieu fera voir aux yeux des saints épouvantés
Son ennemi mortel assis à ses côtés !

Cela est absolument admirable. Il faut se mettre dans l'esprit chrétien, le bien ressaisir en soi et voir quelle vigueur de pensée et d'expression nous avons ici, sans artifice de style et sans formules de rhétorique.

Peut-on se figurer de si folles chimères ?
On voit pourtant, on voit des docteurs même austères

Qui, les semant partout, s'en vont pieusement
De toute piété saper le fondement;
Qui, le cœur infecté d'erreurs si criminelles,
Se disent hautement les purs, les vrais fidèles ;
Traitant d'abord d'impie et d'hérétique affreux
Quiconque ose pour Dieu se déclarer contre eux.
De leur audace en vain les vrais chrétiens gémissent :
Prêts à le repousser, les plus hardis mollissent ;
Et, voyant contre Dieu le diable accrédité,
N'osent qu'en bégayant prêcher la vérité.
Mollirons-nous aussi ? Non ; sans peur, sur ta trace,
Docte abbé, de ce pas j'irai leur dire en face :
Ouvrez les yeux enfin, aveugles dangereux.
Oui, je vous le soutiens, il serait moins affreux
De ne point reconnaître un Dieu maître du monde,
Et qui règle à son gré le ciel, la terre et l'onde,
Qu'en avouant qu'il est et qu'il sut tout former,
D'oser dire qu'on peut lui plaire sans l'aimer.
Un si bas, si honteux, si faux christianisme
Ne vaut pas des Platon l'éclairé paganisme,
Et chérir les vrais biens, sans en savoir l'auteur,
Vaut mieux que, sans l'aimer, connaître un créateur.

Cet homme, déjà très vieux, a écrit les quatre cents vers, presque sans exception, de cette épître, dans un style d'une semblable élévation.

Marchez, courez à lui : qui le cherche le trouve.

Voilà des idées que, je le sais, il trouve dans les livres sacrés, mais qu'il traduit admirablement.

Cependant, on ne peut pas pousser sa pointe aussi loin que fait Boileau sans friser le protestantisme. Le péril se montre ici, comme dans certaines pages des *Provinciales*. Notre auteur l'a senti et il sait répondre à l'objection :

Mais s'il faut qu'avant tout, dans une âme chrétienne,
Diront ces grands docteurs, l'amour de Dieu survienne,
Puisque ce seul amour suffit pour nous sauver,
De quoi le sacrement viendra-t-il nous laver ?
Sa vertu n'est donc plus qu'une vertu frivole ?

Ecoutons sa réponse. La subtilité était inévitable dans un pareil sujet. — Mais l'amour de Dieu, dira-t-il, est l'essence même du sacrement :

Du funeste esclavage où le démon nous traîne,
C'est le sacrement seul qui peut rompre la chaîne :
Aussi l'amour d'abord y court avidement ;
Mais, lui-même, il en est l'âme et le fondement.
Lorsqu'un pécheur, ému d'une humble repentance,
Par les degrés prescrits court à la pénitence,
S'il y peut parvenir, Dieu sait les supposer.
Le seul amour manquant ne peut point s'excuser :

C'est par lui que dans nous la grâce fructifie ;
C'est lui qui nous ranime et qui nous vivifie ;
Pour nous rejoindre à Dieu, lui seul est le lien ;
Et sans lui, foi, vertus, sacrements, tout n'est rien.

Vient une seconde objection : Mon Dieu ! Monsieur Despréaux, vous parlez là comme un Docteur, et nous voudrions bien savoir où vous avez pris vos degrés. Boileau répond, pas très fortement, mais avec assez de justice, par un appel au bon sens et à la conscience. Il trouve, peut-être même parce qu'il est là dans une situation difficile, certains arguments assez vifs, assez entraînants et assez touchants :

Mais quoi ! j'entends déjà plus d'un fier scolastique
Qui, me voyant ici, sur ce ton dogmatique,
En vers audacieux traiter ces points sacrés,
Curieux, me demande où j'ai pris mes degrés ;
Et si, pour m'éclairer sur ces sombres matières,
Deux cents auteurs extraits m'ont prêté leurs lumières.
Non. Mais pour décider que l'homme, qu'un chrétien
Est obligé d'aimer l'unique auteur du bien,
Le Dieu qui le nourrit, le Dieu qui le fit naître,
Qui nous vint par sa mort donner un second être,
Faut-il avoir reçu le bonnet doctoral,
Avoir extrait Gamache, Isambert et du Val ?
Dieu, dans son livre saint, sans chercher d'autre ouvrage,
Ne l'a-t-il pas écrit lui-même à chaque page ?
De vains docteurs encore, ô prodige honteux !
Oseront nous en faire un problème douteux !
Viendront traiter d'erreur digne de l'anathème
L'indispensable loi d'aimer Dieu pour lui-même,
Et, par un dogme faux dans nos jours enfanté,
Des devoirs du chrétien rayer la charité !
Si j'allais consulter chez eux le moins sévère,
Et lui disais : « Un fils doit-il aimer son père ?
— Ah ! peut-on en douter ? » dirait-il brusquement.
Et quand je leur demande, en ce même moment :
« L'homme, ouvrage d'un Dieu seul bon et seul aimable,
Doit-il aimer ce Dieu, son père véritable ?
Le plus rigide auteur n'ose le décider,
Et, craint, en l'affirmant, de se trop hasarder !

Enfin, voici le passage le plus brillant, sinon le plus fort. On va voir un exemple de ce qu'étaient ces conclusions par figures, si goûtées de nos pères :

Je ne m'en puis défendre : il faut que je t'écrive
La figure bizarre, et pourtant assez vive,
Que je sus l'autre jour employer dans son lieu,
Et qui déconcerta ces ennemis de Dieu.
Au sujet d'un écrit qu'on nous venait de lire,
Un d'entre eux m'insulta (1) sur ce que j'osai dire

(1) *Insulter* n'avait pas un sens aussi fort qu'aujourd'hui.

Qu'il faut, pour être absous d'un crime confessé,
Avoir pour Dieu du moins un amour commencé.
« Ce dogme, me dit-il, est un pur calvinisme. »
O ciel ! me voilà donc dans l'erreur, dans le schisme,
Et partant réprouvé ? « Mais, poursuivis-je alors,
Quand Dieu viendra juger les vivants et les morts,
Et des humbles agneaux, objets de sa tendresse,
Séparera des boucs la troupe pécheresse,
A tous il nous dira, sévère ou gracieux,
Ce qui nous fit impurs ou justes à ses yeux.
Selon vous donc, à moi réprouvé, bouc infâme,
« Va brûler, dira-t-il, en l'éternelle flamme,
« Malheureux qui soutiens que l'homme dût m'aimer,
« Et qui, sur ce sujet trop prompt à déclamer,
« Prétendis qu'il fallait, pour fléchir ma justice,
« Que le pécheur, touché de l'horreur de son vice,
« De quelque ardeur pour moi sentît les mouvements,
« Et gardât le premier de mes commandements ! »
Dieu, si je vous en crois, me tiendra ce langage ;
Mais à vous, tendre agneau, son plus cher héritage,
Orthodoxe ennemi d'un dogme si blâmé :
« Venez, vous dira-t-il, venez, mon bien-aimé :
« Vous qui, dans les détours de vos raisons subtiles,
« Embarrassant les mots d'un des plus saints conciles,
« Avez délivré l'homme, ô l'utile docteur !
« De l'importun fardeau d'aimer son Créateur ;
« Entrez au ciel, venez, comblé de mes louanges,
« *Du besoin d'aimer Dieu désabuser les anges.* »

Cela est très fort et très spirituel.

Cette épître est, à mon avis, le plus solide, le plus profond et en même temps et le plus vivant des ouvrages de Boileau. Ce fut la grande erreur de presque tous les écrivains du XVIIe siècle de ne pas vouloir consacrer leur talent à leur foi. Ils ont été profondément chrétiens, et, par suite de beaucoup de causes, en particulier parce qu'ils étaient, sans le bien savoir, les élèves de la Renaissance, ils se sont imaginé que la poésie était un divertissement profane, qu'il ne fallait pas du tout mêler aux saintes choses de la foi. C'était un scrupule très digne de respect, mais c'était une erreur. Qu'est-ce donc que la poésie, sinon l'écho puissant et harmonieux de ce qu'il y a en nous de plus intime ? Ils disaient justement le contraire : nos sentiments les plus profonds sont pour la religion ; nos frivolités sont pour la poésie. C'était se condamner à n'avoir qu'une rhétorique, et cela en effet leur est arrivé assez souvent. Ce qui le prouve, c'est que, lorsqu'ils ont été infidèles à ce sentiment, ils ont été admirables. Ce qu'il y a de plus beau au XVIIe siècle, ce sont, en prose, les *Provinciales*, les *Sermons* de Bossuet, les *Lettres spirituelles* de Fénelon, qui sont un chef-d'œuvre incomparable, comme charme de

pensée, comme délicatesse infinie de style et comme douceur et tendresse de cœur. Pour la poésie, qu'y a-t-il de plus beau que *Polyeucte* et qu'*Athalie* ? Et dans Boileau je ne vois rien de plus vivant et de plus fort que certains passages de la *Satire sur l'Equivoque* et toute l'*Epître sur l'Amour de Dieu*. Ainsi Boileau se donne à lui-même le démenti le plus complet, car c'est lui qui a été l'interprète le plus convaincu de cette doctrine, qu'il ne faut pas mêler la religion à la poésie (chant III de son *Art poétique*).

Pour conclure sur Boileau moraliste, remarquons brièvement qu'il a commencé et fini par être moraliste satirique. Sa première satire est plutôt dirigée contre la société parisienne que contre les écrivains : c'est donc bien une satire morale. Depuis, il est devenu un pur satirique littéraire et s'est renfermé quelque temps dans ce rôle ; mais, à la fin, il est revenu à ses premières attaques et a été un véritable prédicateur. Pourquoi, pendant environ trente ans, a-t-il presque oublié son rôle de satirique moraliste, et n'y est-il revenu que quelquefois dans ce long intervalle, toujours avec une singulière banalité de ton et de forme ? Pour plusieurs raisons. Un homme né chrétien et Français, dit La Bruyère, est embarrassé dans les grands sujets, et se rejette sur les petits. Il est certain que ce rôle était difficile à tenir dans une société aussi bien hiérarchisée que celle de Louis XIV. Notons d'ailleurs que Boileau a été un personnage officiel, un historiographe du roi, c'est-à-dire un homme à qui l'on permettait bien de dire du mal des mauvais auteurs, de mêler quelques conseils à ses compliments au roi, mais que l'on n'aurait peut-être pas laissé traiter les grandes questions vitales de la société. Et puis la forte raison, c'est que Boileau, dans sa jeunesse, était dominé par la monomanie de critique littéraire ; c'est ici qu'il faut se rappeler ce que dit de lui et de Racine, Segrais, qui n'est pas son ennemi, qui lui est plutôt bienveillant. « Racine et Despréaux, écrit Segrais, n'estiment que leurs vers et ils ne louent personne. Ils critiquent les poèmes de tous les autres; il ne paraît, aucun madrigal, qu'ils ne l'attaquent. Cependant, sortez-les de la poésie : ils sont muets, ils ne savent plus où ils en sont ; car que savent-ils autre chose que rimer ? M. Perrault sait beaucoup plus qu'eux... C'est à l'occasion de Boileau et de Racine que M. de la Rochefoucauld a établi la maxime que c'est une grande pauvreté que de n'avoir qu'une sorte d'esprit. » En effet, tous leurs entretiens roulaient sur la poésie. On voit pourtant que les paroles de Segrais sont injustes ; Boileau savait quelque chose, sorti de la poésie; mais certainement sa haine des sots livres avait fini par le prendre tout entier, et il lui a fallu le

calme qu'apporte la vieillesse pour se remettre à ces grands sujets qu'il était parfaitement capable, on le voit, de traiter dans la perfection.

C. B.

L' « Héraclius » et l' « Andromède » de Corneille

Cours de M. GUSTAVE LARROUMET,

membre de l'Institut.

Au moment où nous en sommes de la carrière de Corneille (vers 1645), il est très intéressant de remarquer l'état d'esprit de notre poète. Nous arrivons à une crise dans son existence. Il semble qu'il doive être en pleine période de production, dans toute la force de son génie. Remarquons pourtant que cet âge, s'il marque parfois, pour les poètes, un véritable renouvellement de leur muse, — comme ce fut le cas pour Victor Hugo à partir de l'exil de Guernesey, — il n'est pas rare non plus qu'il soit suivi d'un certain affaiblissement des facultés ; le génie ne semble plus être alors qu'un feu qui jette, de temps à autre seulement, des flammes intermittentes : c'est ce qui est arrivé pour Lamartine. Quant à Corneille, il abandonne le genre où il excellait jusque-là, la tragédie régulière, et, avec une persistance d'efforts, une inquiétude d'esprit incroyables et une faculté d'invention prodigieuse, il cherche de nouvelles voies. L'année 1645 est en effet celle où il essaye d'asseoir sa réputation littéraire en se présentant à l'Académie française. C'était déjà un indice. Lorsqu'on en arrive là, en général, c'est qu'on est sur le point de lier sa gerbe et de faire son bilan. Corneille rencontre des difficultés, dont la première est qu'il est l'auteur du *Cid* ; la seconde, qu'il efface par sa supériorité toutes les médiocrités auxquelles il demande de consacrer son talent. Il faudra attendre longtemps encore, jusqu'au temps de Bossuet ou de Racine, pour lui trouver dans l'Académie des confrères dignes de lui. De plus, Corneille habite Rouen ; or, dans les intentions de Richelieu, le titre d'académicien entraînait la résidence à Paris. Une première fois, on lui préfère un M. de Salomon, illustre inconnu, avocat général au Grand Conseil. Un an après, il

se propose pour remplacer Faret, cet écrivain qui, selon Boileau, rimait si richement à cabaret. Il a pour concurrent du Ryer, qui est nommé. Les registres de l'Académie portent cette mention: « Entre deux hommes d'égal mérite, on avait choisi celui qui faisait résidence à Paris. » Ce n'est que l'année suivante, 1647, que Corneille réussit enfin à se faire élire ; il le dut d'ailleurs à la bonne grâce de son concurrent, M. de Balesdin, qui avait l'honneur *d'être à* M. le chancelier Séguier. L'Académie fit demander son avis au chancelier. Celui-ci déclara qu'il aurait autant de plaisir à l'élection de l'un ou de l'autre candidat. Alors M. de Balesdin écrivit une lettre pleine de civilité, par laquelle il priait l'Académie de vouloir bien lui préférer Corneille, prétextant que cela lui était dû pour toutes sortes de raisons. Sachons gré à M. de Balesdin de son généreux désistement, mais soyez persuadés qu'à cette époque un homme appartenant à M. le chancelier croyait faire une très grande politesse à Corneille en s'effaçant ainsi devant lui. La joie du poète fut immense : il l'exprime dans son discours, en des termes qui nous montrent à la fois sa candeur singulière et l'importance qu'il attachait à cet honneur. Vraiment, si cela n'était pas signé du grand Corneille, dont nous connaissons l'extrême timidité devant le monde, nous pourrions croire à une parodie, tant cette pièce d'éloquence ressemble au fameux discours de Thomas Diafoirus :

« MESSIEURS,

« S'il est vrai que ce soit un avantage pour dépeindre les passions que de les ressentir, et que l'esprit trouve avec plus de facilité des couleurs pour ce qui le touche que pour les idées qu'il emprunte de son imagination, j'avoue qu'il faut que je condamne tous les applaudissements qu'ont reçus jusqu'ici mes ouvrages, et que c'est injustement qu'on m'attribue quelque adresse à décrire les mouvements de l'âme, puisque, dans la joie la plus sensible dont je suis capable, je ne trouve point de paroles qui vous en puissent faire concevoir la moindre partie. Ainsi je vois ma réputation prête à être détruite par la gloire même qui la devait achever, puisqu'elle me jette dans la nécessité de vous montrer mon faible ; prenant possession des grâces qu'il vous a plu de me faire, je ne me dois regarder que comme un de ces indignes mignons de la Fortune que son caprice n'élève au plus haut de la roue, sans aucun mérite, que pour mettre plus en vue les taches de la fange dont elle les a tirés. Et certes, voyant cette honte inévitable dans l'honneur que je reçois, j'aurais de la peine à m'en consoler, si je ne considérais que vous rappellerez aisé-

ment en votre mémoire ce que vous savez mieux que moi, que la joie n'est qu'un épanouissement du cœur ; et, si j'ose me servir d'un terme dont la dévotion s'est saisie, *une certaine liquéfaction intérieure, qui s'épanchant dans l'homme tout entier, relâche toutes les puissances de son âme; de sorte qu'au lieu que les autres passions y excitent des orages et des tempêtes, dont les éclats sortent au hors de avec impétuosité et violence, celle-ci n'y produit qu'une langueur qui tient quelque chose de l'extase, et qui, se contentant de se mêler et de se rendre visible dans tous les traits extérieurs, laisse l'esprit dans l'impuissance de l'exprimer.* »

Et, un peu plus loin, en considérant les hommes illustres qui l'entourent et dont la liste serait peu instructive pour nous, il continue sur ce ton :

« Et véritablement, messieurs, quand je n'aurais pas une connaissance particulière du mérite de ceux qui la composent, quand je n'aurais pas, tous les jours, entre les mains les admirables chefs-d'œuvre qui partent des vôtres, quand je ne saurais enfin autre chose de vous, sinon que vous êtes le choix de ce grand génie qui n'a fait que des miracles, feu M. le cardinal de Richelieu, je serais l'homme du monde le plus dépourvu de sens commun si je n'avais pas pour vous une estime et une vénération toujours extraordinaires »... etc, etc.

Après avoir épuisé les succès de la tragédie héroïque, Corneille se demande, en vertu de ce besoin de recherche qui faisait dire à La Bruyère : « Ce qu'il y a de plus admirable chez lui, c'est qu'il s'est toujours renouvelé », il se demande s'il n'y a pas autre chose à créer. Ne serait-il pas possible d'imaginer une pièce dans laquelle il n'y aurait ni passions, ni caractères, ni situation à proprement parler, mais seulement des événements agissant par leur force propre ? Supposez que sur un plan incliné on place des boules dont le poids sera préalablement connu : au moyen d'une opération mathématique très facile, il sera aisé de prévoir comment chacune arrivera au but, laquelle y parviendra la première et de quelle façon elles s'entre-choqueront. Supposons de même un enfant élevé dans l'ignorance de ses parents et dont la naissance monstrueuse sera éclaircie plus tard, mais de telle manière que, s'il revient dans sa famille, il y sera cause d'une catastrophe. Il y a dans ces faits une donnée initiale, qui contient en germe une grande force dramatique, et c'est là le sujet, non seulement d'*Œdipe*, mais de toutes les pièces de théâtre montées comme des horlogeries. Ce sera aussi exactement la *Tour de Nesle* que le drame de Sophocle. Le capitaine Buridan, fils naturel de Marguerite de Bourgogne, la retrouve, est sur le point de devenir son

amant, et la supprime. Corneille, le premier, dans *Héraclius*, a eu la notion de ce genre particulier de théâtre ; le premier, il a jeté dans le sol cette graine dont devait sortir toute une forêt. Le point de départ d'*Héraclius* est historique ; mais Corneille se demande si, au lieu de présenter aux spectateurs des événements vrais dont une bibliothèque serait garante, on ne pourrait pas se contenter d'emprunter à l'histoire deux ou trois faits très connus, et de dénaturer le reste, de parti pris, en vue de produire plus d'émotion dramatique. C'est pourquoi, autant il s'est montré historien scrupuleux dans *Horace* et dans *Polyeucte*, autant il en prend à son aise avec l'histoire byzantine dans *Héraclius*. Il nous l'avoue lui-même en toutes lettres :

« Voici une hardie entreprise sur l'histoire, dont vous ne reconnaîtrez aucune chose dans cette tragédie que l'ordre de la succession des empereurs Tibère, Maurice, Phocas et Héraclius. J'ai falsifié la naissance de ce dernier ; mais ce n'a été qu'en sa faveur et pour lui en donner une plus illustre, le faisant fils de l'empereur Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique, de même nom que lui. J'ai prolongé la durée de l'empire de son prédécesseur de douze années, et lui ai donné un fils, quoique l'histoire n'en parle point, mais seulement d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à un Priscus ou Crispus. J'ai prolongé de même la vie de l'impératrice Constantine, et comme j'ai fait régner ce tyran vingt ans au lieu de huit, je n'ai fait mourir cette princesse que dans la quinzième année de sa tyrannie, quoiqu'il l'eût sacrifiée à sa sûreté avec ses filles dès la cinquième. Je ne me mettrai pas en peine de justifier cette licence que j'ai prise : l'événement l'a assez justifiée, et les exemples des anciens que j'ai rapportés sur *Rodogune* semblent l'autoriser suffisamment ; mais, à parler sans fard, je ne voudrais pas conseiller à personne de la tirer en exemple. C'est beaucoup hasarder, et l'on n'est pas toujours heureux ; et, dans un dessein de cette nature, ce qu'un bon succès fait passer pour une ingénieuse hardiesse, un mauvais le fait prendre pour une témérité ridicule. »

Ainsi, un événement historique très important par lui-même, mais rendu plus intéressant encore par la falsification systématique de l'histoire ; cet événement choisi, non parce qu'il permet de mettre en jeu des caractères et des situations, mais parce qu'il renferme en lui une force propre d'expansion dramatique, de même qu'une pièce d'artifice chargée qui, lorsqu'on y mettra le feu, produira des phénomènes prévus d'avance : tel est le sujet d'*Héraclius*. Le moyen que Corneille emploie pour le développer est des plus simples et des plus féconds : c'est ce que le code

définit l'erreur sur la personne : une personne est crue ce qu'elle n'est pas, ou n'est pas crue ce qu'elle est. Ainsi, dans *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo, le fils de Lucrèce Borgia ne se doute pas qu'elle est sa mère, et la pièce finit sur un coup de théâtre, qui est la révélation même de cette parenté. « Je serais trop long, dit Corneille, si je voulais ici toucher le reste des incidents d'un poème si embarrassé, et me contenterai de vous avoir donné ces lumières afin que vous en puissiez commencer la lecture avec moins d'obscurité. Vous vous souviendrez seulement qu'Héraclius passe pour Martian, fils de Phocas, et Marcian pour Léonce, fils de Léontine, et qu'Héraclius sait qui il est et qui est ce faux Léonce ; mais que le vrai Martian, Phocas ni Pulchérie n'en savent rien, non plus que le reste des acteurs, hormis Léontine et sa fille Eudoxe. » Nous sommes obligés, dès le début, de mettre cela dans notre tête ; le résultat, c'est qu'*Héraclius* est un imbroglio inextricable, et que les spectateurs ont été ahuris devant cette formidable devinette. Corneille avoue lui-même qu'il a trop attendu de la curiosité et de l'attention de son public. Quelques années après, revenant aux représentations d'*Héraclius*, il déclarait qu'il ne s'y reconnaissait pas très bien ; avec sa candeur ordinaire, il disait que, pour comprendre sa pièce, il était bon de l'avoir lue deux ou trois fois, et plutôt quatre fois que trois.

Pourquoi donc n'a-t-il pas mieux réussi ? C'est justement parce qu'il créait un genre nouveau. Il ne faut pas demander à un Ampère ou à un Papin d'imaginer toutes les explications où pourront entrer, dans la suite, l'électricité et la vapeur. Corneille a eu le très grand mérite de frayer la voie à tout un théâtre particulier, où s'est distingué plus d'un talent, et entre autres ce génie un peu inférieur qu'est Scribe. Pour Scribe, en effet, l'essentiel de l'œuvre dramatique est de choisir des faits doués d'une vertu propre, qui tiennent les esprits en éveil pendant trois ou cinq actes, jusqu'au dénouement. Ainsi, par exemple, *Bertrand et Raton* est l'histoire de la révolution de Danemark qui a amené la chute du ministre Struensée. De ce sujet Shakespeare aurait fait un *Hamlet* ; Racine, un *Bajazet* ; Scribe se demande de quelle manière il pourra y encadrer un simple vaudeville. Il s'agit de savoir, dans sa pièce, comment un fils et une fille d'un petit bourgeois de Copenhague traverseront ces événements tragiques, sans y rien comprendre et sans en rien souffrir. On y voit aussi un ministre enfermé dans une cave et un petit gamin de la rue qui s'amuse follement au spectacle, comme un moucheron qui dans une toile d'araignée brouille, embrouille et démêle le tout. Quant à la peinture de ces faits si considérables pour l'histoire,

quant à l'étude de la passion qu'ont l'un pour l'autre la reine et son favori, quant au caractère même de ce Struensée qui joua le rôle d'une sorte de Monaldeschi, il n'en est pas question ; l'événement n'est qu'un prétexte à horlogerie dramatique très compliquée. Avouons que, si le théâtre a pour but, en quelque mesure, d'être une distraction pour les jeunes gens, ce n'est pas un genre supérieur que ce théâtre-là ; mais il est encore intéressant et il a bien le droit d'exister.

C'est de cette façon aussi que Scribe traite la révolution de cour qui, par la disgrâce de la duchesse de Marlborough, amena un changement grave dans la politique intérieure de l'Angleterre. On sait comment un verre d'eau jeté par la duchesse sur la robe de la reine, ayant passé dans l'esprit de celle-ci pour une insulte, excita sa colère contre la favorite. Scribe se contente de placer au milieu de ces faits un vaudeville, et c'est de la sorte que seront conçues toutes ses pièces à étiquette historique, soit drames, soit opéras-comiques, comme les *Diamants de la Couronne* ou les *Dragons de Villars*. La première de ces œuvres se rattache à une des histoires les plus poétiques et les plus sombres qu'on puisse rencontrer dans les révolutions du Portugal, et la seconde a trait à un passage épouvantable de l'histoire de France, les dragonnades et la guerre des Cévennes. Scribe nous montre tous ces faits sous un jour souriant ; il s'agit de savoir si un petit berger sera ou non trompé, et ce qu'une pastoure, amoureuse d'un garçon de ferme, deviendra. Des critiques autorisés en matière de théâtre et de vrais connaisseurs, comme M. Sarcey, ont vécu dans l'admiration de Scribe, et aussi bien du Scribe historique que je viens de rappeler, que de l'ingénieux auteur de *Bataille de Dames* : c'est pourquoi ils voudraient aujourd'hui que cette habile facture d'une pièce dramatique, parfaitement logique et claire, laissant dans l'esprit du spectateur une satisfaction complète, fût un progrès acquis. Ils ont vu d'ailleurs, depuis, des novateurs comme Alexandre Dumas fils, des écrivains de la lignée classique comme Emile Augier, se tailler leurs succès en faisant des drames sur le patron des ouvrages de Scribe. Et surtout ils ont été témoins des débuts de cet inventeur extrêmement habile, qu'on aurait tort de ne pas mettre dans un rang très considérable, M. Sardou. Aussi, lorsqu'ils voient « ces jeunes gens » d'aujourd'hui abandonner la pièce bien faite et se livrer à des études de passions, de caractères ou de morale sociale, ils s'indignent. Ils n'ont pas tort ; les jeunes non plus. Il faudrait combiner les deux théories. Pourtant ce qui est incontestable, c'est qu'il ne serait pas bon que cet élément inférieur, l'ingénieux et solide agencement de la

pièce, dominât l'autre. Il ne serait pas bon qu'*Héraclius* fît école. Quoi qu'il en soit, constatons ici que Corneille, ce grand inventeur, après avoir fondé le mélodrame, a semé les germes du théâtre de Scribe et de Sardou; et je crois que ce n'est faire tort à aucun des trois, que de leur trouver ces points de ressemblance.

En même temps que Corneille compose ce véritable logogriphe, que les contemporains ont jugé très sévèrement, il se tourne vers un autre genre, qu'il va marquer aussi de son empreinte. Il donne le premier modèle de l'opéra français dans son *Andromède*. Nous sommes bien loin, avec cette nouvelle œuvre, de tout ce qui précède. Ici, le poète semble se réduire à fournir de beaux motifs au décorateur ; le sujet, emprunté aux *Métamorphoses* d'Ovide, est des plus simples : c'est l'histoire de cette princesse qui, pour apaiser la colère des dieux, fut attachée à un rocher, et délivrée par Persée. L'opéra n'était pas inconnu en France à cette date de 1650, époque de la représentation d'*Andromède*; mais, pendant un demi siècle, on peut dire qu'il s'était ignoré lui-même et n'avait fait qu'imiter les modèles italiens. C'est en effet en Italie, le pays le plus artiste de l'Europe, qu'il avait pris naissance. Dans ces petites cours si élégantes, si luxueuses de Rome, de Florence, de Venise, on avait essayé de composer des spectacles qui fussent la joie, à la fois, des yeux, de l'oreille et de l'esprit. On était revenu lentement à cette œuvre d'art achevée où s'unissaient la peinture, la sculpture, la musique et la poésie, et qui était la tragédie grecque. Au XVIe siècle, en effet, on s'était mis à imaginer la représentation d'événements mythologiques accompagnés d'un peu de poésie ; on était ainsi au point de départ de l'opéra. D'un autre côté, remarquons que le caractère des cérémonies catholiques, par la pompe des fêtes, par le très grand nombre d'épisodes dramatiques contenus dans l'Ancien et le Nouveau Testament, favorisaient la naissance du même genre. En France, l'opéra fit son apparition vers la fin du XVIe siècle. Il y avait eu une sorte de drame lyrique aux noces du duc de Joyeuse et, jusqu'en 1650, plusieurs tentatives isolées. C'est à ce moment que Mazarin, pour enrichir la France d'un art nouveau et pour se distraire lui-même, fit venir de son pays natal le décorateur Torelli. Cet homme célèbre avait inventé un système qui nous paraît fort simple aujourd'hui, celui des contrepoids, à l'aide desquels on peut changer instantanément la face d'un décor. Pendant très longtemps, en effet, la machinerie théâtrale avait été très élémentaire ; on s'était fort éloigné de ces mises en scène d'Aristophane et d'Euripide, qui permettaient de faire apparaître des dieux dans les airs. Les décors étaient quelquefois simultanés, mais toujours

immobiles. L'invention de Torelli fut tellement fructueuse qu'il devint l'objet de haines violentes, de jalousies, se traduisant, « à l'italienne », par des coups de couteau. Des hommes masqués l'attendaient au coin des rues. Aussi ne songeait-il qu'à partir, lorsque Mazarin l'appela en France pour composer un grand opéra. Le ministre s'adressa pour la partie musicale au burlesque d'Assoucy, dont la vie privée a une si mauvaise réputation, mais qui semble avoir été un musicien intéressant ; pour les vers, Mazarin fit appel à Corneille. Le grand poète et le bohème en arrivèrent bientôt à produire cet opéra d'*Andromède*. Le succès fut prodigieux ; la pièce était habilement coupée ; notre auteur a su avoir, du premier coup, ce qui a été si longtemps le grand mérite de l'opéra français, l'art de trouver des situations musicales. De son côté, Torelli s'était efforcé de piquer la curiosité du public par des moyens très simples, mais qui réussissent toujours, aujourd'hui comme alors, et qui consistent à présenter sur la scène au public ce qu'il n'a pas l'habitude d'y voir et ce qu'il voit tous les jours dans la rue. Le spectateur a la surprise de constater que ce lieu d'illusions, qu'est le théâtre, est occupé par des réalités. Ainsi il devait y avoir un Pégase : les Parisiens furent ravis d'admiration en remarquant que le coursier, au lieu d'être en carton, était vivant. Bien plus, c'était un cheval savant. On avait dressé Pégase, enlevé dans l'air au moyen d'un fort câble, à exécuter certaines cabrioles remarquables, courbettes, voltes, etc. D'autre part, lorsqu'il touchait le sol, l'orchestre faisait rage. Il avait devant lui le monstre que son maître devait combattre, et il fallait naturellement qu'ils se montrassent tous les deux très braves. Les contemporains, aussi soucieux que nous de savoir ce qui se passe dans les coulisses, nous ont révélé que ce malheureux Pégase était tenu pendant toute la journée dans un jeûne strict, et que, à ce moment précis, un valet de théâtre venait agiter de l'avoine dans la coulisse. De là les évolutions belliqueuses du noble animal. Corneille avoue lui-même très ingénument qu'il a donné à la poésie de cet opéra un rôle secondaire. Cependant il fait imprimer sa pièce. — Quelque temps après, lorsqu'il se trouvera associé à un musicien d'une autre portée que d'Assoucy, à Lulli, et de plus à Molière, dans la composition de *Psyché*, comédie héroïque ballet, il donnera, comme nous verrons, une impulsion des plus heureuses à ce genre tout neuf; il se rendra mieux compte de ce qu'il peut être, et frayera la voie à cet opéra français du XVIIIe siècle, qui a créé de véritables chefs-d'œuvre, comme l'*Orphée* et l'*Alceste* de Glück. Il observera que, vouloir unir continuellement la musique et la poésie par le chant

modulé, c'est tomber le plus souvent dans l'inintelligence poétique et gêner même l'impression musicale. Il imaginera, de concert avec Lulli, cette chose toute simple en apparence, mais qui, en réalité, pour répondre à notre goût moderne, a exigé de nos jours toute une révolution, celle de Wagner : le récitatif. Il est des situations, en effet, où la musique ne doit plus être qu'un accompagnement discret des paroles, afin de laisser à la poésie sa valeur propre et au drame toute son intensité. C'est ce qu'a bien compris Wagner ; lorsqu'il est venu, à ces fioritures italiennes dont nous avions vécu pendant cinquante ans, substituer une œuvre d'art complète, où la poésie et la musique ont une égale valeur. Il est encore très curieux de constater que cette double création littéraire et musicale d'un genre auquel sont attachés des noms comme ceux de Lulli, de Glück et de Wagner, est une vue de génie du grand Corneille.

Andromède eut un très grand succès. Alors se produit dans l'esprit de notre auteur une évolution singulière. Corneille a quarante-deux ou quarante-trois ans ; il se demande si le métier de poète dramatique, avec cet esclavage qu'il implique vis-à-vis des comédiens et des grands, est bien conforme à une vie digne et honorable. A Rouen où il habite, il est un personnage assez considérable. Comme beaucoup de littérateurs qui, à un certain moment de leur carrière, songent à faire de la politique et à jouer un rôle dans l'histoire de leur temps, selon l'exemple des Thiers et des Guizot, il semble chercher à se créer une haute situation officielle dans son pays. De même que nous verrons Racine, à l'apogée de sa gloire littéraire, se laisser tenter par les fonctions d'historiographe, recevoir le titre de gentilhomme de la chambre et devenir par là un personnage bien plus considérable que le simple auteur d'*Andromaque* et de *Phèdre*, de même le grand Corneille met à profit sa faveur à la cour pour obtenir une charge des plus importantes et des plus difficiles. C'est au beau milieu de la Fronde, en 1650, que la *Gazette de France* nous apprend ceci : « Le 19 de ce mois de février, le sieur Saintot, secrétaire du roi et maître des cérémonies, est allé au Parlement, à la Chambre des Comptes, à la Cour des Aides et dans les autres compagnies. Il leur a fait entendre la destitution, prononcée par le roi, du sieur B... de la charge de procureur des Etats de la province, et il leur a mandé que le sieur Corneille était nommé à sa place. » Cette mesure avait été prise par Mazarin pour évincer un protégé du duc de Longueville, ancien gouverneur de Normandie, qui avait conservé des partisans dans ce pays. Corneille, de 1650 à 1652, se donne tout entier à cette tâche nouvelle ; il semble qu'il va finir sa

carrière comme gros fonctionnaire, comme le préfet d'une grande ville. C'est une fin que beaucoup n'ont pas dédaignée. Mais le démon du théâtre le tient encore; il écrit deux nouvelles pièces, de valeur très inégale, dont l'une, *Don Sanche d'Aragon*, est une comédie héroïque à l'espagnole, et l'autre, *Pertharite*, une nouvelle forme de mélodrame. La première est un mélange de romanesque et d'héroïsme. Ce sont les sentiments du Cid baissés de ton, et s'appliquant à des événements moins considérables. Accompagné de musique, ce genre a inspiré à Molière des chefs-d'œuvre, et c'est la comédie-ballet. Mais *Don Sanche d'Aragon* n'est pas appréciée à sa valeur par les contemporains ; Corneille ne persiste pas pour le moment dans cette voie ; il se remet, dans *Pertharite*, à développer cet élément de l'intrigue pour elle-même aboutissant aux moyens de vaudevilles par la seule combinaison des événements. Cette fois, il échoue complètement. Or, Corneille avait ceci de commun avec tous les auteurs dramatiques qu'il n'aimait pas les échecs; celui-ci lui fut particulièrement sensible. Voyez ce qu'il dit dans l'*Avis au Lecteur* qui précède sa pièce : « La mauvaise réception que le public a faite à cet ouvrage m'avertit qu'il est temps que je sonne la retraite et que des préceptes de mon Horace je ne songe plus à pratiquer que celui-ci :

Solve senescentem mature sanus equum...

Il vaut mieux que je prenne congé de moi-même que d'attendre qu'on me le donne tout à fait ; et il est juste qu'après vingt années de travail, je commence à m'apercevoir que je deviens trop vieux pour être encore à la mode. J'en rapporte cette satisfaction que je laisse le théâtre français en meilleur état que je ne l'ai trouvé du côté de l'art et du côté des mœurs : les grands génies qui lui ont prêté leurs veilles, de mon temps, y ont beaucoup contribué, et je me flatte jusqu'à penser que mes soins n'y ont pas nui : il en viendra de plus heureux, après nous, qui le mettront à sa perfection et achèveront de l'épurer : je le souhaite de tout mon cœur. »

Cet adieu au théâtre ne sera pas définitif ; pendant six ans, de 1652 à 1658, il n'écrira plus pour la scène, mais il y sera ramené par une crise de sentiment des plus intéressantes, après la rencontre à Rouen d'une actrice de la troupe de Molière, Mlle Duparc, qui devait jouer un grand rôle aussi dans la vie de Racine. Nous aurons donc à étudier maintenant cette période de sa vie qui s'étend de 1652 à 1658, puis celle qui va de 1658 à sa mort. Ce ne sont pas les plus fécondes, mais elles n'en ont pas moins un grand intérêt.

C. B.

L'Empire franc

II

Société et gouvernement

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS

Maître de Conférences à l'Université de Paris.

Nous avons vu précédemment comment s'était formé l'Empire franc mérovingien. Nous nous proposons de montrer l'organisation de la société, du gouvernement et de l'Eglise francs durant la période comprise entre la fondation de cet empire et le moment où le pouvoir des Mérovingiens s'affaiblit.

Les documents écrits dont on dispose pour cette étude sont fournis par *Grégoire de Tours*, *Frédégaire* et les *Vies de Saints* ; ils ne renferment des descriptions détaillées et contemporaines que pour l'histoire du temps de Grégoire de Tours et des pays de la Loire. Nous n'avons pas de récits relatifs aux régions du Nord et de l'Allemagne. Les *Leges* sont des recueils de coutumes, surtout des tarifs d'amendes ; la plus ancienne *lex*, la *lex salica*, est du VIe siècle. On peut encore utiliser quelques ordonnances royales, on en compte cinq : le *Pactus pro tenore pacis* de Childebert Ier, une loi de Chilpéric, le traité d'Andelot, une loi de Childebert II, l'édit de Clotaire de 614 ; en outre, des actes officiels, des actes privés, des *carta*, *epistolæ*, des contrats, des actes royaux, des *judicia*. Les *Formules* renferment des renseignements plus précieux. Le recueil de *Marculf* contient 48 formules royales, 52 formules privées. Ce sont des formules propres aux pays romans. Les fouilles faites dans les tombeaux, les découvertes de trésors ont permis d'ajouter quelques connaissances à celles que nous fournissaient déjà ces documents. Il faut ajouter aux indications bibliographiques données dans la dernière leçon les ouvrages d'*Arnold* et de *Meitsen*.

La vie mérovingienne a été très étudiée. Les recherches dont elle a été l'objet ont conduit à des controverses qui ont pris de bonne heure un caractère patriotique. On a longtemps posé la

question comme une question d'origine. Les institutions de l'Empire franc sont-elles germaniques ou romaines ? L'explication, qui a prévalu en Allemagne et qui est devenue classique, est germanique. *Waitz* l'a exposée sous une forme historique et indécise ; *Sohm*, sous forme d'une théorie juridique mais violente et inacceptable, opposant deux séries d'institutions qui seraient issues du *Volksrecht* et du *Königsrecht* et auraient suivi un développement parallèle. La théorie de Sohm a été en partie ruinée. L'opinion la plus orthodoxe se trouve dans l'ouvrage de *Vanderkindere*. *Viollet*, *Glasson* n'ont fait que réunir les divers jugements. L'explication inverse, la théorie romaine, a été donnée par *Dubos*, *Guérard*, *Fustel de Coulanges*. On a tenté une conciliation en admettant un mélange des divers éléments. Aujourd'hui il semble que l'on pose la question d'une manière plus scientifique en admettant qu'une société nouvelle apparut, au milieu de conditions spéciales : la société franque avec des institutions qui lui étaient propres et qui étaient nées dans l'Empire franc. (*Voir Schultz.*) Nous nous efforcererons d'en indiquer les traits fondamentaux.

I. — *La société.* — On peut, grâce aux documents précités, essayer de se représenter la population, sa situation économique, ses usages, sa civilisation.

1° La population était peu nombreuse ; nous manquons, à ce sujet, de données précises ; mais la plupart des noms de villages apparaissent après le VIIe siècle. Elle était très clairsemée. Il n'y avait pas d'unité nationale. Les individus n'ont rien de commun; mais ils obéissent tous aux mêmes rois. Sous un même roi les sujets gardent leurs noms de peuple, leur langue, leur droit privé, leurs usages. Chaque peuple est jugé suivant le droit de sa nation. Si un Burgonde commet un délit en pays franc, il est jugé suivant la loi burgonde. Le droit national de chaque individu passe à son fils. Le Juif est assimilé à l'étranger, il n'a pas de droit. Sept peuples vivent ainsi groupés ensemble, mais quand même distincts : Franci, Romani, Burgundiones, Goti, Alamani, Bajuvarii, Thuringi. Chacun d'eux occupe certaines régions que nous pouvons déterminer à l'aide des noms qui y sont restés. Les noms de personnes n'indiquent rien de concluant ; on a pu les accepter par goût. Ils sont très nombreux en France, même dans le Midi (Aubert, Audoin, Ernoul, Dutan, Evrard, etc.). Les noms de villages prouvent davantage. Les plus anciens sont des noms tirés des conditions du sol. Au VIIe et au VIIIe siècle ce sont des noms d'homme terminés en *heim*, *hausen* ; ils se sont répandus jusque vers la Loire. On peut donc conclure à une colonisation franque.

On ne constate pas de différence légale entre les *Franci* et les

autres, sauf dans les *leges* ; le *wergeld* du Franc est le double du *wergeld* d'un Romain. Ce fait a paru si extraordinaire que Fustel de Coulanges a traduit *romanus* par affranchi. On ne peut accepter cette interprétation.

La société est composée de 4 classes dont la hiérarchie est déterminée par la richesse ; ce sont les *servi*, leur situation est inférieure ; les *lites*, que l'on peut assimiler aux *liberti* ; les *hommes libres*, qui diffèrent des précédents par leur qualité de *convivæ regis*. Les textes parlent de *proceres*, d'*optimates* ; mais l'on ne voit pas de nobles chez les Francs, les Alamans, les Saxons ; il en existe en Bavière, en Frise, chez les Anglo-Saxons ; mais la noblesse de race n'existe pas dans l'Empire franc. Au point de vue légal, la société est, comme la société des vieux peuples grecs, une société démocratique. La noblesse de propriété est de formation récente.

On peut se représenter le pays sous deux aspects :

1° Le considérer comme formé de *villæ*, appartenant à de grands propriétaires ; de loin en loin sont des bourgs ou *vici*.

2° Le considérer comme divisé en *villages*, peuplé de petits propriétaires. De loin en loin apparaissent les grands domaines. Fustel de Coulanges a admis la prédominance des grands domaines ; les érudits allemands prétendent que, dans la partie franque, le régime en vigueur était celui de la petite propriété.

L'opinion de Fustel peut valoir pour le pays romain qui est resté peuplé ; on ne peut l'accepter pour les pays francs. On ignore ce qui a pu se passer entre le VIe et le IXe siècle.

2° Les conditions économiques sont mal connues. On ne sait comment était répartie la propriété. L'industrie et le commerce sont peu développés : il ne reste que des armuriers, des orfèvres, des menuisiers, des potiers, des tisserands. Le potier porte un nom latin, *heuler* (ollarius). Des marchés se tiennent encore à Arles, Marseille, Saint-Denis, Cologne, Mayence, Worms, Lorch. Il se fabrique en Frise des étoffes de laine que l'on exporte ; les traditions romaines se sont encore maintenues à Trèves, Reims, Metz. On utilise pour le commerce les fleuves et les anciennes routes ; mais l'on ne construit plus de voies nouvelles. Les commerçants sont romains, byzantins, juifs, puis francs et saxons. On importe des objets de luxe.

La population franque est presque exclusivement agricole. Les Francs tiennent des Romains et de l'Eglise leurs connaissances en agriculture. On en juge par les noms latins dont ils se servaient : noms de légumes, d'herbes, de fleurs : *kohl* (*caulis*), *rose*, *lilien* (*lilium*), *viola*, *birne* (*pirum*), etc. Les instruments que l'on emploie

sont la charrue, la herse, le char à deux roues. La vigne est cultivée par des esclaves de condition supérieure, ainsi que le prouve leur wergeld. L'élevage joue un grand rôle dans la vie des Francs ; les troupeaux sont nombreux. Les moutons abondent dans le nord, les porcs sur la rive droite du Rhin. L'usage du laitage révèle encore une influence romaine : les mots *käse* (*caseum*), *butter* sont des noms latins. — Quant à la propriété, la théorie de la possession en commun ne repose sur rien de solide.

Le système monétaire est mieux connu. Les Francs ont adopté comme unité monétaire le *solidus* d'or, l'étalon d'or. Mais il semble, d'après les prix, que le numéraire est très rare ; les tarifs d'amende ne seraient que des moyens de régler la valeur relative des objets ; l'on procède surtout par échanges.

L'unité est le *solidus* (schilling) d'or = 4 gr. 55 (72 à la *libra* de 327 gr.) ; il vaudrait 14 à 15 fr. de notre monnaie. Il est divisé en trois parties : *triens*. La présence de l'étalon d'or s'explique par les guerres des Francs ; elles leur rapportèrent beaucoup d'or ; mais cet or se fit rare. On abaissa le poids réel du *solidus* : 10 gr. 37 le *triens* pesant 1 gr. 44 — à 3 gr. 95 1 gr. 32, vers la fin du VIe siècle. Dès lors la livre aurait contenu 82 *solidi* au lieu de 72. Il y eut de la mauvaise monnaie : le triens ne pesa plus que 1 gr. 15 et parfois 0 g. 90. Certains contrats exigent que les paiements se fassent en poids.

La monnaie d'argent devait être employée avant l'invasion. L'unité est le *denarius* ; 12 deniers font un *solidus* ; la *livre* en contient 96. L'argent et l'or étaient, au temps des Francs, dans le rapport de 1 à 9, de 1 à 10 au temps des Romains. Les Mérovingiens n'ont pas adopté la monnaie courante, la *silique* ; ils se sont contentés de faire 40 deniers d'argent d'un *solidus*, d'en mettre 300 à la livre, d'abaisser ainsi le *denarius* au poids de 1 gr. 70, qui était à peu près le poids de la silique ; ce poids ne correspondait nullement à l'étalon officiel, il varia de 1.54 à 0,80. Au VIIe siècle, l'argent remplaça l'or. Il y avait très peu de monnaies de cuivre.

3° Les usages des divers peuples francs ne se confondirent pas. Les Francs n'adoptèrent qu'en partie les usages romains ; leur genre de vie demeura franc. Ils continuèrent de chasser ; ils conservèrent le port des moustaches et la coupe de cheveux qui leur était particulière. Les Alamans portaient la barbe entière ; les rois avaient la chevelure longue. Les vêtements sont les vêtements francs : une sorte de chemise, le manteau long, la culotte collante, des bottes ou des souliers retenus au genou par des bandes, une ceinture de cuir. Ce n'est pas que les Francs méprisent le luxe romain ; mais ils manquent d'argent pour faire des achats ; leur

état est ce que les Allemands appellent le *Nutaralwirtschaft*. Quand la richesse pénètre dans les hautes classes, un changement se produit.

On croit reconnaître la maison germanique primitive à une seule pièce, dans les pays scandinaves. Cependant l'on distingue deux types d'habitations : l'un propre à la Basse-Allemagne, à la Saxe, à la Frise, l'autre à la Haute-Allemagne. Le premier révèle peut-être l'influence romaine. On voit que, dans les pays où il est répandu, les logements sont distincts des bâtiments agricoles. La forme de la maison d'habitation est celle d'un rectangle ; on entre dans une grande salle par la porte ménagée sur le côté long ; cette salle est flanquée de petites chambres, mais parfois il n'y a qu'une pièce. *Priscus* décrit la maison d'Attila ; on suppose que les Germains construisaient leurs demeures sur ce type. Les matériaux qu'ils employaient étaient les lattes, le torchis. Ils furent portés à imiter le système de construction romaine ; conséquemment ils adoptèrent quantité des mots latins qui devinrent : *Fenster*, *Kalk*, *Kammer*, *Keller* (Cellarium), *Küche*, *Pfeiler* (Pilarium), *Söller* (Solarium), *Ziegel* (Segula). Les mots qu'ils emploient en architecture sont des mots romains. Alors apparaît un système d'habitation mixte, la *casa*, la *curtis*, qui, dans les pays francs, resta en usage jusqu'à la Renaissance. Les maisons sont réunies en village ; elles ne se joignent pas toujours très bien. Les rues sont tortueuses. Les maisons ont pignon sur rue. La porte de la maison d'habitation est fortifiée et à deux battants ; elle s'ouvre au milieu de la façade. Des deux côtés de la salle sont les stalles du bétail ; au-dessus, sur les planches que soutiennent des poutres, sont amassés le blé et le foin. A l'extrémité, se trouve le foyer, autour duquel sont disposés les lits. Un trou pratiqué dans le toit donne la lumière. L'ensemble du grenier, des étables, des hangars constitue le *hof*. — Les Francs ont conservé les usages de droit privé ; Dagobert a trois femmes. Le worgeld de la femme est plus élevé que celui de l'homme. La *mogenyabe*, le partage égal entre les fils, se sont maintenus.

4° En matière d'arts, apparaissent encore deux traditions qui se développent parallèlement. Les Romains ont des écoles ecclésiastiques où sont enseignés les arts antiques, la littérature, l'histoire, la poésie, les lettres, l'architecture d'église, la sculpture ; mais il existe un art franc originel : l'orfèvrerie. L'ornementation des agrafes, des boucles, des armes, des baldaquins, des reliquaires est proprement un art mérovingien (Saint-Eloi). Il existait aussi une poésie franque ; elle n'a laissé que le souvenir de chants

de sacrifices, de jeux, de louanges, de chants funèbres ou épiques, qui ont inspiré les poètes du moyen âge (*Niebelungen*). C'est donc dans la poésie et dans l'ornementation franques que l'on trouve les traces d'un art indépendant. A ce moment se produit un phénomène phonétique de grande importance : la substitution du son *d* au son *t*, du son *p* au son *f*, qui va déterminer la séparation des peuples en deux groupes, l'un comprenant les peuples qui parlent le *platt deutsch* (Frisons, Saxons), l'autre ceux qui emploient le *hoch deutsch* (Alamans, Francs, Thuringiens).

II. *Gouvernement.* — 1° Nous nous contenterons de rappeler les faits qui semblent incontestables. Le gouvernement est monarchique, absolu, concentré dans la personne du roi. La famille royale est sacrée ; la longue chevelure est sa marque. Le roi n'est jamais élu. Le pouvoir se transmet de père en fils ; il est héréditaire et de droit divin. C'est un bien de famille. Quand un roi a plusieurs fils, chacun d'eux en reçoit sa part. Dans certains cas, la mère peut être chargée de leur tutelle ; Brunehaut, Nauthilde, Bathilde furent tutrices de rois. Le port de la chevelure flottante, l'usage de l'hérédité et du partage du pouvoir, de la tutelle accordée à la femme, ne sont pas d'origine romaine. Il était naturel que chaque roi essayât d'accroître sa puissance aux dépens des autres rois, surtout quand ils étaient jeunes. Ainsi s'affirmait une tendance à réunir plusieurs domaines en un seul, ce que l'on a appelé improprement une tendance à l'unité ; rien ne prouve en effet qu'elle ait été l'expression d'une théorie consciente. Brunehaut s'est efforcée d'unir l'empire sous un seul roi pour gouverner plus sûrement.

Le roi ne se distingue ni par des insignes, ni par le costume ; il porte le titre de *rex Francorum* ; ce titre n'est pas romain. Théodebald seul est *augustus*. Le roi n'a pas de résidence fixe, il demeure à la campagne. Les sujets lui prêtent le serment de fidélité : *leudesamio*, mais ce serment n'a rien de féodal, il est dû au roi en tant que roi.

Le roi gouverne en roi absolu ; son pouvoir est sans limite théorique. L'on a pu croire que l'assemblée du peuple exerçait un droit de contrôle, il n'y a pas d'assemblée du peuple. Le *conventus* des grands a lieu sur appel du roi, il ne se réunit pas de plein droit. Dans certains cas, le roi fait des ordonnances (*decreta*, *edicta*) obligatoires, même si elles sont contraires à la coutume. Le roi peut donner un ordre et punir d'une amende quiconque désobéit (*bannus*). Vers la fin du VIe siècle, les rois lèvent des taxes illégales et infligent la torture; mais Chilpéric semble plus tyrannique que les autres rois, parce que Grégoire de Tours le connaît mieux.

Autour du rois sont les *antrustions*, les *convivæ regis* et les différents serviteurs, *comestabuli*, *referendarius*, etc... Le *major domus* apparait à la fin du VIe siècle. A l'origine, il est le chef des antrustions, mais peu à peu son pouvoir devient considérable ; il n'a pas été créé par les grands pour faire échec au pouvoir royal. Dans les provinces, le roi est représenté par le *graf*. Au-dessous du *graf* apparait, en pays germanique, le *centenarius*, en pays romain le *vicarius*. Le comte a tous les pouvoirs, il rend la justice et donne des ordres, il a un *bannus* et peut infliger des amendes à ceux qui ne répondent pas à sa convocation. Le *dux* a le gouvernement de plusieurs comtés. Le *domesticus* surveille les domaines du roi ; le *thunginus* préside l'assemblée de justice, le *sacebaro* perçoit les droits de justice. Il n'y a plus de gouvernement municipal, mais on a conservé les registres qui servaient lors des ventes et pour les actes d'enregistrement.

2° Les opérations du gouvernement sont décrites dans les ouvrages de Fustel de Coulanges. La discussion est ouverte sur le rôle du *conventus* en matière de lois ; les textes afférents sont de la période carolingiennne. On discute également sur le rôle des personnages qui entourent le comte ; sont-ils assesseurs, conseillers ou juges ? La question relative aux *rachimbours* n'est pas résolue, on admet que les rachimbours étaient des jurés présidés par le comte ; on peut en douter. On a considéré la *composition* et le *wergeld* comme une ancienne institution germanique ; peut-être ont-ils été suggérés par l'Eglise ainsi que l'*ordalie*. L'Eglise condamne le duel. La procédure normale consiste dans le *serment* et la déclaration des *témoins jureurs*.

L'armée est formée de tous les hommes libres que l'on a convoqués ; ils s'équipent eux-mêmes. Elle devait être composée surtout de fantassins ; ils combattaient disposés en *cuneus* ou *en tête de porc* (*Agathias*), de façon à être protégés par les boucliers. Il y a peu de cavaliers. La plupart des fantassins n'ont pas de cuirasse ; ils sont armés de la lance et de l'épée longue de 44 à 76 centimètres, large de 4 à 6.

Les plus riches seuls ont une épée longue. Avant le combat ils lancent une hache de jet ou *francisque*. Les hommes non libres ont des massues. Les armes sont très coûteuses.

D'après la *Loi des Ripuaires*, une cuirasse vaut 12 solidi, or le solidus est le prix d'une vache ; une cuirasse a donc la valeur de 12 vaches ; le casque en vaut 6, les jambières 6, une épée 7, un bouclier, une lance 2.

Le régime fiscal légué par les Romains a disparu peu à peu. Rien ne prouve que les Francs soient exempts d'impôts. Il semble

seulement qu'il soit difficile d'en établir de nouveaux ; les plus anciens : la *capitatio*, le *census* (impôt foncier), *les droits de péage* se sont maintenus, mais ce régime a été ébranlé par l'*immunitas*.

A côté de l'organisation laïque s'est conservée l'organisation toute romaine de l'Eglise.

1° Le pouvoir est concentré dans l'évêque. En principe, il est élu ; en fait le roi impose son approbation. Le clergé est encore peu nombreux. Les couvents sont soumis à l'évêque.

2° Les évêques se réunissent en *synodes*, mais surtout d'après la convocation du roi.

3° Les conversions se font très lentement. Il n'y a pas de missions. Seul le clergé étranger, le clergé irlandais notamment, montre quelque activité.

L.

Victor Hugo. — Son Enfance.

Cours libre de M. GASTON DESCHAMPS,

Ancien membre de l'Ecole d'Athènes.

MESDAMES, MESSIEURS,

Je vous ai exposé, la dernière fois, aussi clairement que je l'ai pu, la méthode que je comptais suivre dans ce cours. Je vous ai promis d'apporter ici moins des développemenis personnels et oratoires, que le résultat d'un travail qui vous est consacré. Nous étudierons aujourd'hui l'enfance de Victor Hugo. Nous essaierons de déterminer quelles sont les images qui, parties du monde extérieur, sont venues frapper l'âme éblouie du futur poète, pour s'y enrichir et s'y magnifier en quelque sorte et se répandre, un jour, dans ses œuvres en des flots d'incomparable poésie. Mais je vous demande, pour cela, la permission de citer beaucoup de textes et de dates. Nous nous aventurons dans un domaine qui est encombré de mauvaises herbes par l'adulation systématique et le dénigrement de parti pris. Il nous faut donc beaucoup de précautions. Je commencerai par vous donner lecture de la pièce suivante, qui est extraite des actes de l'état civil de Besançon :

« Du huitième du mois de ventôse, l'an Dix de la République. Acte de naissance de Victor-Marie-Hugo, né le jour d'hier, à dix heures et demie du soir, fils de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo,

natif de Nancy (Meurthe), et de Sophie-Françoise Trébuchet, native de Nantes (Loire-Inférieure), profession de chef de bataillon de la 20e demi-brigade, demeurant à Besançon, mariés ;— présenté par Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo. Le sexe de l'enfant a été reconnu être mâle.

« Premier témoin, Jacques Delelée, chef de brigade, aide de camp du général Moreau, âgé de quarante ans, domicilié audit Besançon.

« Second témoin : Marie-Anne Dessirier, épouse du citoyen Delelée, âgée de vingt et cinq ans, domiciliée à ladite ville.

« Sur la réquisition à nous faite par le citoyen Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, père de l'enfant.

« Et ont signé : Hugo, Dessirier épouse Delelée, Delelée.

Constaté, suivant la loi, par moi, Charles-Antoine Seguin, adjoint du maire de cette commune, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil. Ch. Séguin, adjoint. »

Il semble que Victor Hugo ait voulu entourer de poésie même les actes administratifs qui le concernent, puisqu'il a pris soin, au commencement des *Feuilles d'Automne*, de nous traduire en vers la prose que nous venons de lire :

Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
Alors, dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix.

D'un sang breton et lorrain à la fois,... le commandant Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo était, en effet, de Nancy.

La famille Hugo était modeste et humble. Le poète, qui a toujours pris soin de faire un bout de toilette pour la postérité, s'est plu, en un jour de fantaisie héraldique, à s'attribuer une généalogie qui associerait sa famille à ces sortes de dynasties que l'on appelle, dans nos provinces de l'Est, les *grands chevaux* et les *petits chevaux* de Lorraine. Si l'on en croit M. Alfred Barbou et l'auteur du livre intitulé *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, les ancêtres de Victor Hugo

Avaient donjon sur roche et fief dans la campagne.

Leurs armes seraient d'azur, au chef d'argent, chargé de deux merlettes de sable ; l'écu sommé d'un vol banneret d'azur chargé d'une fasce d'argent.

Le chef de la maison serait Georges Hugo, capitaine dans les

troupes de René II, duc de Lorraine. On remarque, dans ce haut lignage, un évêque de Ptolémaïs, cité au chapitre v du livre Ier des *Misérables*, et un chambellan de Lorraine, dont il est question dans *William Shakespeare*, sans compter Anne-Marie Hugo, chanoinesse de Remiremont, un aide de camp du maréchal de Montesquiou, et un lieutenant-colonel au service de Toscane.

Le catalogue de toutes les branches et de toutes les racines de cet arbre généalogique constitue une véritable *Scène des Portraits* :

Vollà don Vasquez, dit le Sage ;
Don Jayme, dit le Fort. Un jour, sur son passage,
Il arrêta Zamet et cent Maures, tout seul. —
J'en passe, et des meilleurs...

Malheureusement, un critique grincheux, fureteur et véridique, M. Edmond Biré, intervient, et exhibe l'acte de naissance de Sigisbert Hugo. Or, cet acte de naissance, retrouvé dans les archives de la paroisse Saint-Epvre, à Nancy, est ainsi conçu :

« 15 novembre 1773, Joseph-Léopold-Sigisbert, fils de Joseph Hugo, maître menuisier, et de Jeanne-Marguerite Michaud. Parrain, le sieur Joseph Béchet, avocat à la cour ; marraine, demoiselle Marthe-Elisabeth Béchet. »

Voilà, vous en conviendrez (et je ne dis pas cela pour attrister une glorieuse famille), voilà beaucoup de roture !

Ce n'est pas tout. Le terrible M. Biré, dans ses travaux souterrains, a exhumé les actes de mariage du menuisier Joseph Hugo, lequel s'était marié deux fois: 1° en 1755, avec la fille d'un cordonnier ; 2° avec Marguerite Michaud, gouvernante d'enfants, qui est ainsi la grand'mère du poète...

L'infatigable M. Biré va encore plus loin. Il démontre, pièces en mains, que le menuisier de Nancy était le fils d'un laboureur de Baudricourt, lequel était issu d'un laboureur de Domvallier...

M. Edmond Biré, et, après lui, M. Louis Veuillot se sont violemment fâchés contre les prétentions nobiliaires de Victor Hugo. Nous serons plus indulgents aux illusions du jeune romantique, qui a vu dans ses rêves tant de créneaux et de mâchicoulis, ainsi qu'aux visions du vieux poète, qui avait le droit, plus que tout autre, de jouer au burgrave. Nous relèguerons, dans le pays brumeux et charmant des romances et des ballades, Georges Hugo, capitaine des gardes du duc René, le conseiller Pierre-Antoine, Anne-Marie, chanoinesse de Remiremont, Charles-Louis, évêque de Ptolémaïs, et Michel-Pierre, lieutenant-colonel au service de Toscane, et tous les autres *grands* ou *petits chevaux*. Nous nous réjouirons que la pierre d'un humble foyer ait recélé, à Nancy,

au pays de Lorraine, la source profonde d'où un merveilleux flot de poésie devait s'épancher sur le siècle pour le rafraîchir et pour le consoler, pour l'ennoblir, de même que, trois cents ans auparavant, une chaumière de ce pays lorrain avait abrité, à Domrémy, l'âme pure, naïve, héroïque, où dormait le mystère de l'avenir, où s'agitait la grand'pitié du royaume de France, et où parut le miracle d'amour par qui la patrie fut sauvée.

Le véritable ancêtre de la famille Hugo, c'est l'enfant sublime qui, au début de sa carrière, pouvait dire comme Aymerillot :

Je suis pauvre autant qu'un pauvre moine ;
J'ai vingt ans, je n'ai point de paille et point d'avoine,
Je sais lire en latin, et je suis bachelier.
Voilà tout, sire. Il plut au sort de m'oublier
Lorsqu'il distribua les fiefs héréditaires.
Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres,
Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur.

Le général Hugo, dans ses *Mémoires*, ne se donne point du tout pour gentilhomme. Au contraire, il dit positivement que c'est l'émigration des officiers nobles qui lui permit, en 1792, d'entrer, comme « fourrier-marqueur », à l'état-major général de l'armée du Rhin. Les fonctions des « fourriers-marqueurs » consistaient à marquer les logements de l'état-major général et à s'occuper des campements de l'armée. Sigisbert Hugo croit être le dernier qui ait occupé ce grade. Il connut, à l'occasion de son emploi, Kléber, alors commandant, et le lieutenant Desaix, alors aide de camp du prince Victor de Broglie...

En 1793, Sigisbert Hugo passa, en qualité de capitaine-adjudant-major, au 8e bataillon du Bas-Rhin, qui guerroyait en Vendée. Il fut atteint, au combat de Vihiers, par dix-sept coups de mitraille qui ne percèrent que ses habits, et par une balle qui lui fracassa le pied. Il eut deux chevaux tués sous lui à la bataille de Montaigu. Il vit arriver les « Mayençais » en Vendée.

En ce temps-là, il échangea son prénom de Sigisbert contre celui, plus révolutionnaire et plus jacobin, de Brutus.

Le capitaine Brutus Hugo fut greffier dans une cour martiale instituée au château d'Aux, près de Nantes, et qui condamna à mort une femme *coupable d'avoir fait du pain pour alimenter son mari brigand*, et qui renvoya devant le tribunal révolutionnaire de Nantes une jeune fille de quinze ans, reconnue pour avoir agi sous la dépendance de ses parents...

Il se vante, d'ailleurs, dans ses *Mémoires*, d'avoir fait acquitter un certain nombres de jeunes filles, « jeune troupeau, dit-il, qui aujourd'hui peut-être entretient encore de ses terreurs et de sa joie inéspérée la nombreuse postérité qui doit en être issue ».

Les horreurs de la guerre civile, les souvenirs de la guerre de Vendée occupent une grande place dans les œuvres de Victor Hugo. Vous n'avez pas oublié son épopée de *Jean Chouan* et l'espèce d'absolution sereine par laquelle il termine ce récit.

Il est impossible de lire *93* et d'assister au supplice final du héros républicain, sans se rappeler ces paroles du général Biron, que Sigisbert Hugo cite dans ses *Mémoires :* — « Vous me connaissez, mon cher Hugo ; vous savez si j'ai bien servi, si j'aime passionnément la gloire et ma patrie ! Eh bien, mon ami, avant deux mois peut-être, je n'existerai plus ; la hache qui cherche les têtes les plus illustres aura frappé la mienne, et l'on applaudira à ma mort comme à celle d'un traître. »

Les personnes qui désirent connaître les talents militaires de Sigisbert Hugo liront avec intérêt les *Etudes d'histoire militaire sur la Révolution et l'Empire* de M. Albert Duruy. C'était un officier instruit, appliqué. Il écrivait beaucoup. En 1796, étant capitaine-adjudant major au 8e bataillon du Bas-Rhin, il rédigea des *Considérations sur l'escorte, l'attaque et la défense des convois, ainsi que sur les moyens d'en diminuer la fréquence et d'en diminuer les marches ; suivies de quelques réflexions sur le pillage.*

En 1796, il fut appelé à Paris pour être rapporteur du premier conseil de guerre de la 17e division militaire. Il fit « triompher l'innocence du vieux capitaine Fontaine, trop légèrement condamné, peu d'années auparavant, à la peine des fers », et l'innocence du sieur Guenesdre, ancien moine, injustement accusé d'embauchage pour l'Angleterre ; nous nous rendrons compte plus tard que ce souvenir sinistre enregistré dans les *Mémoires* du père, se retrouve aussi dans les œuvres d'imagination du fils.

Enfin je note ce fait que, de la 17e division militaire, Sigisbert Hugo fut appelé dans l'est à l'armée du Rhin, par l'adjudant général Lahorie, futur parrain de Victor Hugo, chef d'état-major particulier du général Moreau. Le général Lahorie devait finir, vous le savez, d'une façon tragique. Impliqué, en 1812, dans la conspiration de Mallet, il fut fusillé. L'affection que Sigisbert Hugo témoigna depuis lors au général Moreau nous explique la fréquence de ce nom dans les énumérations de héros que fait souvent notre poète ; il eut toujours une vive reconnaissance pour ce grand capitaine qui avait su distinguer son père, et dont la mauvaise fortune fut la cause de la malechance militaire de Sigisbert Hugo lui-même. Nous verrons, en effet, celui-ci attribuer les passe-droits dont il se croit victime au mauvais vouloir créé dans l'esprit du Premier Consul par le souvenir de ses relations avec le général Moreau.

A la fin de l'année 1800, et au commencement de 1801, Sigisbert Hugo, après avoir pris part à cette bataille de Hohenlinden, qui est un des principaux titres de gloire de Moreau, était au congrès de Lunéville, en qualité de commandant de place. Il sut gagner la faveur du prince Joseph Bonaparte, frère aîné de Napoléon ; et cette relation exerça sur sa destinée et sur les premières années de ses enfants une influence telle qu'il faut y insister. La paix ayant été signée, et l'armée du Rhin disloquée, Sigisbert Hugo fut envoyé en garnison à Besançon, comme commandant du quatrième bataillon de la 20e demi-brigade. Dans ses *Mémoires*, il fait allusion à des difficultés avec ses chefs, qu'il aurait eues à ce moment, et à la mauvaise posture où l'aurait mis vis-à-vis du Premier Consul son refus de signer une pétition défavorable à Moreau. Fut-ce une disgrâce ? On n'en sait rien. Toujours est-il que, six semaines après la naissance de son fils Victor, qui arriva le 26 février 1802, il reçut l'ordre de se rendre, avec son bataillon, en Corse et à l'île d'Elbe. Ainsi donc, Bastia d'abord, puis Porto-Ferrajo, furent les premiers spectacles sur lesquels se posèrent les yeux du futur auteur des *Rayons* et des *Ombres*. Et sans doute, en ces premières années, ses lèvres enfantines se plièrent aux douceurs du langage italien. Toujours est-il qu'il revient souvent dans ses œuvres sur les spectacles aperçus par lui soit en Corse, soit dans l'île d'Elbe :

> Je visitai cette île en noirs débris féconde,
> Plus tard premier degré d'une chute profonde.

Au mois de septembre 1805, le commandant Hugo reçut l'ordre d'embarquer son bataillon pour Gênes : un décret de l'empereur Napoléon, daté du 6 juin précédent, avait prononcé l'annexion de cette ville et divisé la Ligurie en trois départements. Les armées autrichiennes et russes de la troisième coalition s'avançaient sur le Danube et sur les défilés de la Forêt-Noire, pour tenir en respect l'ambition du nouveau Charlemagne. En Italie, le maréchal Masséna fut chargé de soutenir l'effort de la Grande Armée, par de rapides manœuvres, dans la vallée de l'Adige, contre l'archiduc Charles.

C'est dans cette campagne, en quelque sorte accessoire, que le commandant Hugo fut employé, tandis que sa femme et ses enfants rejoignaient Paris, et prenaient leurs quartiers d'hiver dans une maison sise au numéro 24 de la rue de Clichy.

Sans doute, le brave officier regretta, en cette triomphante année 1805, qui fut illuminée par le soleil d'Austerlitz, de ne point combattre à côté de l'Empereur, sur ces plateaux désolés de la Moravie, où d'autres, plus heureux, moissonnaient la gloire. Le com-

mandant Hugo guerroya dans cette armée d'Italie, qui vainquit à Caldiero sous Masséna, à Castel-Franco sous Gouvion-Saint-Cyr. « On cueillit des lauriers » dans ces batailles; mais la vraie gloire, la gloire éclatante était celle que décernaient les Bulletins de la Grande Armée, rédigés et paraphés par l'Empereur...

Le commandant Hugo se dédommagea tant bien que mal, en faisant la conquête de Naples, avec Masséna, pour le compte de Joseph Napoléon. On lui confia ensuite le soin d'organiser le régiment dit Royal-Corse. Ce régiment, composé de recrues levées dans les maquis, était fort indiscipliné. Il traînait derrière lui, dans les guerres, une séquelle de femmes et d'enfants qui encombraient les colonnes et gênaient les opérations. Mal payés, les soldats de Royal-Corse refusèrent, un jour, de marcher, chassèrent les officiers de leur caserne, en blessèrent plusieurs à coups de pierres et se barricadèrent dans leurs chambrées. Le général Lamarque, chef d'état-major de l'armée française, parlait de mitrailler tout. Le major Hugo aima mieux recourir à des harangues persuasives. Il se souvint, à propos, que Jules César avait apaisé une sédition par ce moyen.

En octobre 1807, Joseph Napoléon, roi de Naples, le nomma au poste de gouverneur d'Avellino. Il put croire dès lors que la conquête serait durable, et qu'il resterait longtemps en ce pays: aussi se décida-t-il à faire venir en Italie toute sa famille. Victor Hugo avait cinq ans. Des images dorénavant ineffaçables se fixèrent dans la mémoire de cet enfant ébloui, et jetèrent, au fond de sa mémoire, des semences qui devaient plus tard fleurir en éclatantes métaphores.

... Cette terre des arts,
Où croît le laurier de Virgile,
Où tombent les murs des Césars,

fut, pour ainsi dire, la première patrie intellectuelle de Victor Hugo.

Rome, toujours vivante au fond de ses tombeaux,
Reine du monde encor sur un débris de trône,
Avec une pourpre en lambeaux ;
Puis Turin, puis Florence aux plaisirs toujours prête,
Naple, aux bords embaumés, où le printemps s'arrête
Et que Vésuve en feu couvre d'un dais brûlant,
Comme un guerrier jaloux, qui, témoin d'une fête,
Jette au milieu des fleurs son panache sanglant:

telles furent les premières étapes du poète, déjà curieux de flammes et de fumées, de splendeurs et de ténèbres, de rayons et d'ombres. Il se promena, rêveur, « de Naple à Portici, sur la grève sonore. » Il respira les parfums d'Ischia, et sans doute admira, sans

savoir au juste pourquoi, « l'auguste colonnade de Pœstum ». Le Vésuve entra, à ce moment, en éruption, et le futur auteur des *Orientales*, hanté par cette vision gigantesque, devait apercevoir, quels que fussent désormais ses rêveries ou ses mirages,

Toujours le noir géant qui fume à l'horizon.

Le 6 juin 1808, Joseph-Napoléon, roi de Naples et de Sicile, fut promu par décret au grade de roi d'Espagne et des Indes. Il se rendit à Bayonne, reçut le serment « spontané » de la Junte espagnole, et s'empressa d'envoyer à son fidèle Hugo un courrier extraordinaire, pour lui offrir une place brillante dans sa nouvelle cour. L'ancien colonel de Royal-Corse partit pour Burgos, où il arriva le 6 août 1808, tandis que Mme Hugo et ses enfants reprenaient la route de France.

Il y avait à Paris, près du Val-de-Grâce, à deux pas de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, une vieille maison qui avait jadis appartenu à un couvent de Religieuses Feuillantines. Le quartier était paisible, retiré, plein de recueillement, confit en dévotion, égayé par le son des cloches (1).

C'est là que Mme Hugo vint se réfugier, redoutant, pour ses enfants et pour elle-même, le séjour, peu sûr, de la terre d'Espagne. Autour de la maison, il y avait « un jardin profond, mystérieux »,

Fermé par de hauts murs aux regards curieux,
Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que des paupières,
Et d'insectes vermeils qui couraient sur les pierres;
Plein de bourdonnements et de confuses voix ;
Au milieu, presque un champ ; dans le fond, presque un bois (2).

Le cloître du couvent tombait en ruines, et s'ensevelissait dans les herbes folles. Les branches des marronniers jonchaient de feuilles d'automne les allées, le bassin, et quelque statue vieillie, qui achevait d'agoniser dans ce désert. Pendant les nuits claires, le ciel scintillait derrière les ramées. Bref, c'était un « radieux paradis » (3). Ou du moins, ce jardin, qui était peut-être un jardinet, parut merveilleux à l'enfant rêveur et silencieux, sur qui veillaient des tendresses inquiètes. Ce qui se passait aux Feuillantines, vers 1808, on peut aisément le supposer.

Cette jeune mère, réduite, comme la plupart des femmes d'officiers, en ces temps héroïques, à une sorte de quasi-veuvage, vivait dans la retraite (4). Les liens de l'affection mutuelle, ainsi

(1) Voir *Novembre* (*Les Orientales*).
(2) *Ce qui se passait aux Feuillantines* (*Les Rayons et les Ombres, XIX*).
(3) *Ibid.*
(4) Sur la vie des femmes d'officiers à Paris vers 1808, V. les *Mémoires* du général baron Thiébault, t. V, chap. I : « A cette époque, les périodes de

resserrés dans un étroit espace, en devenaient plus forts et plus intimes. Victor, Abel et Eugène goûtaient avec délices la douceur de l'amour maternel. Et c'était comme une nouvelle semence de poésie, qui se déposait et germait lentement dans l'âme du futur poète des *Voix intérieures* :

Oh ! l'amour d'une mère !... amour que nul n'oublie !
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie !
Table toujours servie au paternel foyer !
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier (1) !

. . . . . .

Dans l'alcôve sombre
Près d'un humble autel,
L'enfant dort à l'ombre
Du lit maternel.
Tandis qu'il repose,
Sa paupière rose,
Pour la terre close,
S'ouvre pour le ciel..... (2).

Les seules distractions de cette maison bénie étaient, de temps en temps, la visite de quelque officier, apportant des nouvelles d'Espagne, et l'on attendait avec impatience les lettres de l'absent. Le colonel Hugo parlait de l'Empereur.

Il l'avait *vu* le 5 novembre 1808, *vu*, de ses yeux *vu*, pour la première fois de sa vie. C'était un soir, sur la route d'Irun, à Vittoria. Napoléon venait, en personne, rétablir, dans la péninsule, les affaires de son frère, fort endommagées par la capitulation du général Dupont à Baylen et par l'exaspération d'une multitude de forcenés qui, à Valence, à Cadix, à Badajoz, à Tortose, criaient, du matin au soir : « Mort aux Français ! »

Le colonel Hugo, chargé d'aller au devant de l'Empereur pour lui indiquer son logement, rencontra d'abord un officier général qui chevauchait absolument seul.

— Est-ce que l'Empereur est loin ? demanda-t-il.

— Vous le trouverez au coude que fait la route.

Le colonel continua sa marche, et vit bientôt un groupe de cavaliers, parmi lesquels il reconnut l'Empereur à son extrême ressemblance avec le roi Joseph. Il remarqua que Napoléon était accompagné d'une vingtaine de personnes au plus, et n'avait point d'escorte.

— Sire, dit-il en s'approchant respectueusement et en faisant le salut militaire, je vous apporte une lettre du roi.

congés se trouvaient souvent interrompues par des rappels hâtifs ; on avait besoin des chefs comme des soldats..... »

(1) *Les Feuilles d'automne*, I. — (2) *Ibid.* XX ; — *Les Voix intérieures*, XX, XXV ; — *Les Rayons et les Ombres*, XI, XLIV. — *Les Contemplations*, t. II, XXVI.

La nuit commençait à tomber. Il était plus de cinq heures et demie. L'Empereur répondit, d'un ton brusque :

— Je doute si je pourrai voir assez pour lire cette lettre.

— Si Votre Majesté ne peut la lire, je lui en dirai le contenu.

— Vous l'avez donc lue ?

— Oui, Sire. Le roi, craignant que je n'arrivasse pas de jour auprès de Votre Majesté, m'en a fait prendre connaissance.

— Vous avez donc bien sa confiance ? A quelle heure êtes-vous parti de Vittoria ?

— A quatre heures, Sire.

— Qui êtes-vous ?

— L'ancien colonel de Royal-Corse.

— Que contient la lettre ?

— Qu'il n'y a, dans les environs de Vittoria, aucun logement qui puisse mieux convenir à Votre Majesté que celui dont le roi vous fait la proposition... Le logement que le roi vous a fait préparer est tout à fait dans les goûts de Votre Majesté.

— Comment connaissez-vous mes goûts ?

— Sire, je ne répète que ce que le roi m'a chargé de dire à Votre Majesté.

— Bien !

— Votre Majesté a-t-elle une réponse à me donner ?

— Je verrai le roi ce soir.

— Veut-elle alors me permettre de reprendre les devants et d'éclairer sa marche ?

— Oui.

Là-dessus, le colonel piqua des deux, et galopa vers Vittoria, fort heureux d'en avoir fini avec son terrible interlocuteur.

Le lendemain, voulant contempler de plus près l'homme extraordinaire qu'il n'avait fait qu'entrevoir à la brune, il vint se placer dans le grand salon du palais de Vittoria, parmi les officiers généreux et supérieurs de la jeune garde. L'Empereur parut. Mais la manière brusque dont il questionna les personnes présentes, le regard sévère et méfiant qu'il jeta sur l'uniforme étranger de Royal-Corse, glacèrent jusqu'aux moelles le pauvre colonel, qui disparut bien vite, afin d'échapper à l'obsession de l'œil impérial (1).

Ces récits — et d'autres tout pareils — arrivaient aux Feuillantines avec les courriers du Midi. On les commentait, sous la lampe, pendant les veillées. Des visions d'épopée hantaient la solitude de ce coin silencieux et familial. L'image colossale de

(1) *Mémoires du général Hugo*, t. II, chap. II.

Napoléon commençait à grandir, dans une sorte de clair-obscur étrange et surhumain, devant les yeux extasiés de Victor Hugo. Le « dieu » (1) fascinait, de loin, celui qui en eut la terreur sacrée, avant d'être son enfant de chœur et son prophète :

Toujours lui ! Lui partout...
. . . . . .
Toujours Napoléon, éblouissant et sombre...
. . . . . .
Pourquoi notre empereur, cet envoyé de Dieu,
Lui qui fait tout mouvoir et qui met tout en feu,
A-t-il ce regard froid et cet air immobile ?

Mme Hugo aurait voulu rejoindre son mari. Mais l'Espagne était à feu et à sang. Les lettres du colonel racontaient que « la route, depuis Pancorbo jusqu'à Burgos, était jonchée de chevaux français, morts et excessivement gonflés. » Les montagnes étaient « hérissées d'une nombreuse artillerie » qui foudroyait les villes.

Il gouvernait la province de Ségovie. Il eut à poursuivre, par monts et par vaux, dans les environs du Tage, un terrible *guerillero*, nommé don Juan Martin, surnommé l'Empoissé (l'*Empecinado*). Dans cette « guerre assassine », le père de Victor Hugo fut courageux, ferme, expéditif. Les assassinats étaient si fréquents, qu'il fut obligé de faire un exemple. Il ordonna l'exécution militaire « de quelques mauvais sujets de la Vega de Matulé. La tête des suppliciés fut placée au-dessus de la porte d'entrée de l'église de ce village, et leurs corps furent accrochés à un gibet planté sur le point le plus élevé de la route de Valladolid à Madrid. » Les soldats du roi Joseph désertaient au nez de leurs officiers. Sigisbert Hugo improvisa un conseil de guerre en rase campagne, pour en juger quelques-uns. La condamnation fut signée sur un tambour, et les condamnés furent fusillés séance tenante. Une autre fois, il dut prescrire, par la voie de l'ordre, que « tout individu surpris volant dans le havresac d'un de ses camarades serait jeté par la fenêtre. » Les guerillas se levaient de toutes parts et ravageaient les provinces. Il fallait

(1) De Deo, (*Odes et Ballades*), *Buonaparte* ; — *A mon père* ; — *Les funérailles de Louis XVIII* ; — *Les deux Iles*; — *A la colonne de la place Vendôme* ;

Les Orientales : *Buonaberdi* ; — *Lui* ; —*Novembre*.

Les Feuilles d'automne : *Souvenir d'enfance*.

Les chants du Crépuscule : *A la Colonne* (9 octobre 1830). — Napoléon II (août 1832.)

Les Rayons et les Ombres : *Regard jeté dans une mansarde* (juin 1839) ; — *à Laure, duchesse d'A.* (février 1840). — *Le retour de l'Empereur* (décembre 1840), etc.

sévir durement. Sigisbert Hugo, à Piedrahita, voulut faire pendre un moine qui avait tenté d'embaucher deux sergents du 12e léger.

Les arbres du chemin demandaient un pendu.

Mais le moine était si gros que les cordes rompirent. « Par pitié », on le fusilla.

Ce n'étaient que massacres, razzias, guets-apens, incendies, toutes les horreurs de la « guerre assassine » (1). Les épidémies ravageaient les villes. Les rues de Burgos étaient encombrées et infectées par « trois pieds d'immondices » (2). Les bandits arrêtaient les voyageurs dans les sentiers des montagnes. Les auberges étaient des coupe-gorge (3).

Si bien que l'Espagne, pour l'imagination visionnaire de Victor Hugo, fut d'abord « un pays ténébreux ». Sans doute, des cauchemars précoces, suscités par les récits de son père, lui représentaient d'affreux brigands, à faces renégates,

Coiffés de *monteras* et chaussés d'*alpargates* (4) :

Des « rougeurs » d'incendie (5), des « gibets dressés sur le chemin » (6), des « flammèches au vent » (7), des « tas de décombres » (8), des « champs hagards, pleins de débandades » (9), des ravins où

Le sentier a l'air traître et l'arbre a l'air méchant (10),
.....et les cascades
Couvrent le cri des gens tombés aux embuscades.

Tels sont les tableaux que l'Espagne lointaine offrait confusé-

(1) *Mémoires* du général Hugo, tome II. Cf. *En voyage, Alpes et Pyrénées*, p. 162.

(2) *Mémoires* du général Thiébault, t. IV, p. 286 et suiv.

(3) *Souvenirs* du capitaine Parquin.

(4) *Légende des Siècles, le petit Roi de Galice*. On lit, dans les *Mémoires* du général Hugo, tome II, p. 39 : « Le philosophe Sénèque, qui était né à Cordoue, remarqua, pendant son exil en Corse, que les habitants de cette île observaient plusieurs usages et coutumes de son pays. Les paysans se coiffaient de son temps et se coiffent encore d'un bonnet d'étoffe, appelé *montera*, et la *montera* est encore l'unique coiffure de ceux des deux Castilles. En Espagne, la chaussure des habitants de la campagne est une plaque de cuir vert, appelée par eux *abarca*... L'usage des *abarcas* et des *alpargates* est fort ancien. Mon fils ainé (Abel), qui a dirigé ses recherches vers les anciens monuments littéraires et historiques de l'Espagne, a découvert une romance qui prouve que ces espèces de chaussures existaient en 923. »

(5) *La Légende des Siècles* (*Le Jour des Rois*).

(6) *Ibid.*

(7) *Ibid.*

(8) *Ibid.*

(9) *Ibid.*

(10) *Ibid.* (*Le petit Roi de Galice*).

ment aux regards de Victor Hugo, avant que le jeune poète pût entendre, lui aussi, sur les routes poudreuses, au pied des montagnes fauves,

Les grelots des mules sonores (1).

En même temps, les lettres paternelles, lues et relues à haute voix, le familiarisaient, pour ainsi dire, avec cette Grande Armée, dont il devait chanter plus tard les splendeurs et les misères (2). Il apprenait comment la victoire, trahissant Junot à Cintra, et ensuite trahie par Dupont à Baylen, avait été ramenée vers les aigles françaises par la venue soudaine de

L'homme prédestiné (3).

Des noms illustres frappaient ses oreilles, des noms qui devaient bientôt étoiler ses vers et sa prose : Murat, Jourdan, vainqueur de Fleurus et de Wattignies, Oudinot, Kellermann, Ney, le brave des braves, Soult, duc de Dalmatie... Berthier, prince de Neufchâtel et vice-connétable. Les noms des endroits où son père avait montré de la bravoure ou de l'habileté, se fixaient dans sa mémoire, et lui composaient, dès ce moment, un vocabulaire pittoresque, où il devait puiser abondamment des effets de couleur ou de sonorité : *Avila*, dont les moines furent respectés, et dont les habitants furent protégés sur l'ordre du colonel, devint une cité particulièrement chère au cœur et à l'esprit du futur poète. Olmedo (4) rejoignit Avila dans ce répertoire exotique, ainsi que Tormès (5), Oropesa (6). Les moindres bourgades de la Biscaye, de la Navarre et du Guipuscoa lui devinrent familières.

Bref, le jeune Victor Hugo avait déjà l' « âme fort échauffée » de choses espagnoles, lorsque son « oncle Louis », le commandant Louis Hugo, ancien combattant d'Eylau (7) et présentement employé à l'armée, vint sonner à la porte des Feuillantines, et apporter à toute la famille, de la part du général, l'ordre de franchir les Pyrénées.

C'était au printemps de l'année 1811. L'Espagne semblait un peu calmée. Le roi Joseph-Napoléon pouvait résider dans sa capitale. La constitution, d'ailleurs excellente, qu'il avait octroyée à ses peuples, fonctionnait tant bien que mal. Les Grands d'Espagne s'empressaient de reconnaître le nouveau régime, et lais-

(1) *Les Feuilles d'Automne. Laissez tous ces enfants.....* (mai 1830).
(2) *Les Rayons et les Ombres* (*A Laure, duchesse d'A.*), p. 210.
(3) *Les Chants du Crépuscule* (*Napoléon II*).
(4) *Mémoires* du général Hugo. — *Ruy Blas.*
(5) *Mémoires* du général Hugo, t. II, p. 67. — C'est le nom d'une rivière.
(6) *Mémoires* du général Hugo. — *Ruy-Blas.*
(7) Célébré dans la seconde *Légende des Siècles.*

saient aux pauvres diables le monopole de la fidélité. Tous les ministres du roi Joseph étaient Espagnols. Mais les Français commandaient partout,

Des murs de Saragosse aux champs d'Almonacid (1).

Le maréchal Augereau gouvernait la Catalogne. Le beau général Dorsenne, de la garde impériale, menait, à Burgos, l'existence d'un vice-roi, et stupéfiait les Castillans par ses costumes polonais. Le général Thiébault fleuretait, à Salamanque, avec la duchesse d'Abrantès. Le maréchal Marmont, au quartier général de Valladolid, entretenait deux cents domestiques à livrée rouge... Beaucoup de femmes d'officiers s'étaient décidées à rejoindre leurs maris. Elles en étaient d'autant plus impatientes, que la rumeur publique attribuait aux vainqueurs de l'Espagne toutes sortes d'exploits, fort inquiétants pour la paix des ménages.

Mme Hugo quitta les Feuillantines, au printemps de 1811. Les trajets étaient longs en ce temps-là; mais, en revanche, les voyages étaient fertiles en surprises pittoresques. L'œil de Victor Hugo put saisir au passage, pendant les longues étapes, quelques-uns des aspects de la France : Blois, qui devait, plus tard, tenir une si grande place dans son souvenir et dans son cœur ; — Poitiers, dont les pavés secouaient fort les diligences ; — la Dordogne, que l'on traversait, à Cubzac, sur un bac ; — Bordeaux, où les « hâbleries » de Gascogne annoncent l'Espagne ; — puis les landes, décharnées, mornes, les pins résineux, dont les entailles semblent saigner comme des blessures, — et la silhouette bleuâtre des Pyrénées, et enfin Bayonne, qui était alors le vrai point de départ des voyageurs pour Madrid... (2). C'est à partir de cette étape, que commençait la vraie couleur locale... (3). Le postillon était remplacé par un *mayaral* au chapeau pointu ; et le paysage est merveilleux ; à chaque détour de la route le décor change ; du haut des montées, on voit briller, vers l'Occident, des nappes d'azur lumineux, bordées de grèves d'or. C'est

..... le fond du golfe où dort Fontarabie (4).

Puis Burgos, puis Irun, où « les toits des maisons, écrit Théophile Gautier, s'avancent en éventail ». Citons Victor Hugo :

L'Espagne me montrait ses couvents, ses bastilles ;
Burgos, sa cathédrale aux gothiques aiguilles ;

(1) *La guerre d'Espagne* (*Odes et Ballades*).
(2) V. Théophile Gautier, *Voyage en Espagne*, chap. I ; — Taine, *Voyage aux Pyrénées*.
(3) Victor Hugo, *En Voyage*, *Alpes et Pyrénées*, p. 103-142-147.
(4) *Les Orientales : Grenade*.

Irun, ses toits de bois ; Vittoria, ses tours.
Et toi, Valladolid, tes palais de familles
Fiers de laisser rouiller des chaînes dans leurs cours (1).

L'explication de ce dernier vers, nous la trouvons dans les *Memoires* du général Hugo. Le père du poète avait probablement raconté à sa famille, comme il le fait à ses lecteurs, que les riches Espagnols, lorsqu'ils avaient eu l'honneur de recevoir la visite du roi, « faisaient tapisser de grosses chaînes de fer le mur de leur principal escalier ». C'est ainsi que, chemin faisant, des images s'ébauchaient dans la mémoire de Victor Hugo, images tenaces, qui devaient bientôt se préciser dans son souvenir et ne le plus quitter. Le général Hugo, maréchal des camps et armées du roi, inspecteur général, commandeur de l'Ordre royal, comte de Cisuentès, titulaire d'une pension de trente mille réaux, était un grand personnage dans les Espagnes. Sa famille eut tout de suite l'idée de sa puissance. Une escorte de fantassins, de cavaliers, et même quatre canons, veillèrent, depuis Irun jusqu'à Madrid, sur la sécurité de Mme Hugo. Ce fut la seconde rencontre de Victor avec les splendeurs de l'armée. A Burgos, quartier général des « grenadiers épiques », le petit Français, *el niño, el chiquito Francès*, comme on l'appelait (2), put voir la garde impériale,

La garde, espoir suprême et suprême pensée (3),

envoyée spécialement en Espagne pour vaincre toute résistance. On parlait encore, dans les cantonnements, du récent exploit des lanciers de la garde, enlevant, au galop, les batteries de Somo-Sierra. Quel dut être l'éblouissement de l'enfant, lorsqu'il vit, pour la première fois (4),

Ces rouges lanciers, fourmillant dans les piques,
Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés !

Son imagination en resta chamarrée comme un uniforme de gala. Une fierté précoce redressa son âme tout entière, la fierté d'appartenir à la nation qui avait lancé à la conquête du monde ces hommes superbes et invincibles. La foi aux destinées de la « France éternelle » une des parties essentielles de son credo (5).

(1) *Odes et Ballades : Mon Enfance.*
(2) *Mon Enfance* (*Odes et Ballades*).
(3) *L'Expiation* (*les Châtiments.*)
(4) *Napoléon II* (*Les Chants du Crépuscule*). Cf. *Mon Enfance* (*Odes et Ballades*).
(5) *Mon Enfance*, 290 (*Odes et Ballades*). — *A mon Père* (*ibid.*). — *A l'Arc de Triomphe de l'Etoile* (*ibid.*). — *A la Colonne de la place Vendôme* (*ibid.*) — *Dicté après juillet* 1830, (*Les Chants du Crépuscule*). — *A la Colonne* (*Ibid.*) —

A Madrid, la comtesse Hugo de Cisuentès fut logée au palais Masserano, et entourée de tous les honneurs que l'on devait à la femme d'un majordome du palais. Le séjour de Madrid était alors très supportable. Autant les provinces étaient irréductibles dans leur résistance, autant la capitale était empressée à reconnaître la dynastie napoléonienne. Un grand événement avait mis tout le monde d'accord : le roi Joseph venait de rétablir les courses de taureaux (1).

Il n'est pas douteux que l'établissement de la famille Hugo en Espagne ne dût être définitif. C'était l'intention formelle du général (2). C'était aussi une partie du programme du roi Joseph. Ce prince avait distribué à ses principaux officiers un million de réaux en cédules hypothécaires, espérant que ces fonds serviraient à acheter des châteaux en Espagne. Peu s'en fallut que Victor Hugo ne devînt un poète espagnol.

Abel fut nommé page de Sa Majesté, et fut doté d'un coquet uniforme bleu, aux aiguillettes d'or et d'argent. Victor et Eugène furent pensionnaires du *Collège des Nobles*. Ce collège était fort ennuyeux (3). Les deux petits Français s'y apprivoisèrent malaisément. Ils eurent plusieurs fois maille à partir avec leurs camarades, notamment avec un certain Belverana et un certain Elespuru, dont les noms passeront à la postérité, grâce à *Lucrèce Borgia* et à *Cromwell*. Un seul, parmi les jeunes Espagnols du *Collège des Nobles*, a laissé aux deux frères un souvenir agréable et amical : c'est ce mélancolique Ramon, duc de Benavente, qui vivra dans notre mémoire, immortalisé par le poète des *Odes et Ballades*.

Dans la cour du séminaire des Nobles, on échangeait des taloches en combattant pour ou contre la France. Les *Orientales* nous ont conservé l'écho

De ces combats d'enfants pour le grand Empereur (4).

Le dimanche, en promenade, on achetait des gimblettes poivrées, appelées *rosquillas* (5).

Pendant ce temps, le général Hugo se battait pour tout de bon, Il chevauchait, par monts et par vaux, dans les environs du Haut-Tage, sur le territoire de son gouvernement de Guadalaxara.

Hymne (*ibid.*) — *A Laure, duchesse d'A.* (*Les Rayons et les Ombres*). — *Le Retour de l'Empereur.*

(1) *Journal du général Fantin des Odoards* (2 octobre 1810).

(2) *Mémoires du général Hugo*, t. II, ch. XXV.

(3) *Novembre* (*Les Orientales*).

(4) *Ibid.*

(5) *En Voyage* (*Alpes et Pyrénées* (p. 234).

Il pourchassait, à travers les halliers et les ravins, un fameux partisan, nommé Don Juan Martin, surnommé l'Empoissé (*l'Empecinado*) (1).

Le général ne put même pas retourner à Madrid, au mois de mai 1811, pendant les fêtes qui furent célébrées par les sujets du roi Joseph, en l'honneur de la naissance du roi de Rome.

Mil-huit cent onze ! — ô temps où des peuples sans nombre
Attendaient, prosternés sous un nuage sombre,
Que le ciel eût dit oui !
Sentaient trembler sous eux les Etats centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres
Comme un mont Sinaï !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux : « Quelqu'un de grand va naître !
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain ? »

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné,
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né ! (2).

« L'empereur Napoléon fit annoncer au roi Joseph l'heureux accouchement de l'impératrice Marie-Louise, qui avait donné le jour à un prince, qualifié en naissant de titre de roi de Rome. Cette nouvelle, que les Français en résidence à Madrid accueillirent comme elle fut dans toute la France, fut saluée par ordre du roi d'Espagne de 101 coups de canon, et une illumination générale s'ensuivit (3). »

Les quatre murs du *Collège des Nobles* n'étaient pas tellement épais, que l'écho et le reflet de ces réjouissances ne les pussent traverser. Dans l'ode que nous venons de rappeler, Victor Hugo a simplement transposé de Madrid à Paris ces « canons monstrueux, accroupis » à la porte des Invalides.

Cependant, l'année 1812 fut malheureuse pour le roi Joseph et pour son état-major. L'armée d'Espagne, se trouvant fort appauvrie par le départ des hommes et des cadres que l'Empereur en avait retirés, ne put venger l'affront que les Anglais avaient infligé au maréchal Marmont sur le champ de bataille des Arapiles. Le roi Joseph errait hors de sa capitale sans pouvoir y

(1) *Mémoires du général Hugo*, t. III, chap XXIII et suiv.
(2) *Napoléon* (*Les Chants du Crépuscule*).
(3 *Mémoires du général Bigarré*, aide de camp du roi Joseph, p. 281.

rentrer, et se préparait philosophiquement à la retraite dorée des rois en exil... Les courriers du quartier impérial apportaient d'ailleurs de mauvaises nouvelles. L'expédition de Russie tournait mal. Bref, le général Hugo pensa que le moment était venu de renvoyer sa famille à Paris. Il ne garda auprès de lui que son fils Abel, sous-lieutenant au service du roi Joseph. Mme Hugo, avec ses deux plus jeunes fils, Eugène et Victor, vint se réinstaller à Paris dans l'ancienne maison de religieuses, rue des Feuillantines.

C. B.

Sujets de devoirs

Université de Caen.

PHILOSOPHIE

De la réalité du monde extérieur.

HISTOIRE

Histoire ancienne : *Licence.* — Philippe et Démosthène.
— *Agrégation.* — La seconde guerre punique.

GÉOGRAPHIE

La mer Noire, étude d'océanographie.

DISSERTATION FRANÇAISE

Licence

Devons-nous accepter, sans restrictions, ce jugement de Fontenelle sur l'*Illusion comique :* « Ensuite (après *Médée*) Corneille retomba dans la comédie ; et, si j'ose dire ce que j'en pense, la chute fut grande. L'*Illusion comique* est une pièce irrégulière et bizarre, et qui n'excuse point par ses agréments sa bizarrerie et son irrégularité » ? (FONTENELLE, *Vie de P. Corneille.*)

Agrégation

Chanson de Saint-Alexis. — Dégager ce qu'il y a de personnel au vieux trouvère, auteur de ce poème.

DISSERTATION LATINE

Expendetur hæc sententia quam apud Quintilianum legimus : « Historia proxima poetis et quodam modo carmen solutum. »

THÈME LATIN

Corneille : *Examen d'Horace* — de « Il passe pour constant que... » — jusqu'à : « Tout ce 5e est encore une des causes... »

VERSION LATINE

Pétrone : *Satyricon*, ch. CXIX — de « Ecce Afris eruta terris... » à la fin.

THÈME GREC

Tacite : « Opus aggredior opimum casibus... »

GRAMMAIRE ET PHILOLOGIE

Agrégation

1° Expliquer la déclinaison de Ζεύς, de κάρα. Indiquer la déclinaison dorienne de ναῦς ;

2° De l'emploi de μὴ οὐ avec l'infinitif ;

3° Eschyle, les *Choéphores*. Faire sur la strophe 1 du premier chœur les remarques qu'on jugera nécessaires ;

4° Etudier, au point de vue de la critique, les vers 855-899 des *Choéphores ;*

5° Du vocatif des noms et adjectifs latins en *-ius ;*

6° Exposer, aussi brièvement que possible, les règles relatives à la construction des propositions comparatives ;

7° *Miles gloriosus*, Acte II, Scène VI (*Patin' abiit ille...*). Etudier au point de vue grammatical les quinze premiers vers ;

8° Indiquer la quantité de syllabes du passage suivant (Salluste, *Hist.*, IV, 61) :

Romani arma in omnes habent, acerruma in eos, quibus victis, spolia maxuma sunt : audendo et fallendo, et bella ex bellis serendo, magni facti. Per hunc morem exstinguent omnia aut occident : quod haud difficile est, si tu Mesopotamia, nos Armenia, circumgredimur exercitum sine frumento, sine auxiliis, fortuna aut nostris vitiis adhuc incolumem. Teque illa fama sequetur : auxilio profectum magnis regibus, latrones gentium oppressisse. Quod uti facias moneo hortorque, neu malis pernicie nostra tuam prolatare quam societate victor fieri.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOC. FRANÇ. D'IMPR. ET DE LIBR. (OUDIN ET Cie)

SIXIÈME ANNÉE. (2e Série). N° 22 14 AVRIL 1898.

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La doctrine de Pascal. — Le droit et la morale.

Cours de M. ÉMILE BOUTROUX,

Professeur à l'Université de Paris

I

L'homme, avons-nous vu, est, dans ses actes, dans sa nature, dans son fonds le plus intime, un mélange d'éléments contradictoires. Il est, pour lui-même, un chaos, un monstre incompréhensible, une énigme indéchiffrable. Il est en lutte avec lui-même. Fait-il effort pour rétablir en soi l'harmonie et la paix ? Oui, et cet effort se manifeste principalement par deux créations : le *Droit*, qui doit mettre l'ordre dans la société ; — la *Morale*, qui doit lui assurer le bonheur où il tend.

Quelle est la valeur, quelle est la signification de ces efforts ?

Pascal procède, à cet égard, comme nous l'avons vu procéder dans l'étude de la nature humaine. Pascal est un physicien. Il considère d'abord les choses dans leur réalité concrète, puis il en cherche la loi et l'explication. Il pénètre ainsi de plus en plus profondément dans leur essence, et l'on peut distinguer comme plusieurs moments dans l'aspect sous lequel elles lui apparaissent. Tâchons de saisir ces moments en ce qui concerne son analyse du droit et de la morale.

A) A prendre les choses telles qu'elles nous apparaissent, il semble que notre justice soit essentiellement juste et que nous

ayons un sûr moyen de connaître ce qui est juste en soi. Tel fut aussi le premier sentiment de Pascal, et il passa un long temps de sa vie dans cette créance. Mais cette apparence se dissipe aux yeux de celui qui compare et qui réfléchit. Que de fois, en matière de justice, nous trouvons notre jugement en faute ! Combien les pays et les hommes sont changeants à cet égard ! Comment persister à croire à l'unité et à l'identité de la justice, quand on a lu Montaigne ?

Pascal reproduit et copie Montaigne. Mais quelle différence dans le ton, et quelle signification nouvelle prennent, chez lui, les remarques humoristiques de l'érudit ! Ce qui, pour Montaigne, est conclusion, chez Pascal devient point de départ.

Donc nous entendons Pascal s'écrier : « Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà ! » Et encore : « Pourquoi me tuez-vous ? — Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? »

Qu'est-ce à dire ? Qu'est-ce qui ainsi varie selon les temps et les lieux, et pourtant paraît naturel et nécessaire ? La coutume. La justice ne diffère pas de la coutume. Elle est une coutume.

Elle a un triple fondement : le temps, l'imagination, la force.

Le temps fait oublier les origines des choses et nous induit à croire que ce qui est a toujours été. Un jour, Pascal rencontre dans la rue des enfants qui se disputent un chien errant. « Ce chien est à moi », dit chacun d'eux. Voilà, songe Pascal, le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre.

L'imagination, à son tour, dénature les choses, leur donne un air imposant, les enveloppe de mystère et de majesté. Qu'est-ce qui fait l'autorité des médecins ? Leur robe et leur bonnet carré. En quoi consiste la science et la sagesse des juges ? Dans leurs robes rouges, leurs hermines, dont ils s'emmaillottent en chats fourrés, dans tout l'appareil auguste dont ils s'entourent et qui frappe nos faibles esprits.

Mais la force est la recommandation la plus efficace. Comment ne pas croire au droit de nos rois, quand nous les voyons accompagnés de gardes, de hallebardes, de trognes armées, qui n'ont de main et de force que pour eux ? « Cela est admirable : on ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocatelle et suivi de sept ou huit laquais ! Eh quoi ! Il me fera donner les étrivières, si je ne le salue. »

Qu'est-ce que cela prouve ?

Les demi-savants, observant ces origines de notre justice, concluent qu'il n'y a pas de justice. Cependant le peuple persiste à croire qu'il y en a une. Les demi-savants ont-ils raison de se mo-

quer du peuple ? Au regard pénétrant de Pascal, les choses apparaissent maintenant sous un troisième aspect.

Certes il faut reconnaître que ce que nous appelons le *droit* n'est, au fond, que chose d'établissement et de coutume. Mais ce droit n'en est pas moins respectable. En effet, la société veut, avant tout, la paix. C'est pour elle le souverain bien. Et la paix, à son tour, ne peut être assurée que par le règne de la justice. Otez la justice, et les hommes se révolteront contre ce qui ne sera à leurs yeux qu'une tyrannie. Mais, d'autre part, la justice, par elle-même, est impuissante. Que faire donc ? Il est juste que ce qui est juste soit suivi, et il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force ; et, ne pouvant faire que ce qui est juste soit fort, faire que ce qui est fort soit juste.

Mais, dira-t-on, pourquoi ne pas décréter que la force sera associée à la justice ? — Parce que la justice n'a nulle évidence. Vous prétendez que le moins habile cède la place à l'autre. Mais je suis le plus habile. Il faudra se battre sur cela. Au contraire, il a quatre laquais, et je n'en ai qu'un : cela est visible. C'est à moi à céder, et je suis un sot si je conteste. Il n'y a qu'un droit indiscutable : celui de la force.

Tel est la troisième aspect des choses. Si nous y réfléchissons, le droit nous apparaît comme une antinomie. D'une part, il n'est autre chose que la force, et il ne doit rien être d'autre. La loi est toute ramassée en soi. Qui la ramène à son principe l'anéantit. Sa substance est une coutume reçue. Voilà le fondement mystique de son autorité. Elle est donc une chose qui, par elle-même, n'a aucun droit au respect. D'autre part, il faut la respecter, et elle est respectable. Il ne faut pas qu'elle soit prise pour la force pure et simple ; il faut que le peuple la croie juste, qu'il y obéisse par conscience. Les demi-savants croient que nos lois ne nous obligent pas, parce qu'elles ne sont que des coutumes. Ils se trompent. Elles sont pour nous la justice. Et le peuple a raison de croire qu'il y a une justice, quoiqu'il ne le prenne pas selon la vérité.

Telle est l'antinomie dernière à laquelle nous aboutissons. Est-elle soluble ? Elle ne l'est pas pour nous, aux yeux de qui le fait ne saurait fonder un droit. Mais cette opposition ne viendrait-elle pas de ce que notre nature, foncièrement rebelle à la justice, a besoin, pour s'y conformer, d'être traitée suivant les lois ? A un enfant qui ne peut encore entendre raison, on présente la raison sous forme de commandement. Si, quoiqu'ayant l'idée de justice, nous ne sommes, par une aberration incompréhensible, sensibles qu'à la force, il faut bien, si la justice doit avoir prise sur nous, qu'elle soit attribuée à la force.

B) En ce qui concerne la morale, rien de plus clair, au premier abord, que l'existence d'une science des mœurs, aussi certaine et plus belle que la science des choses matérielles. Les idées du bien, du bonheur, de la fin de la vie humaine sont, semble-t-il, des points sur lesquels les hommes s'entendent et se mettent facilement d'accord. Et quel n'est pas le ravissement de celui qui, s'étant attardé aux sciences abstraites, en vient à étudier ces sciences qui nous instruisent de nous-mêmes et de ce qui nous est le plus utile?

Mais ce n'est là qu'un premier aspect des choses. Regardez de plus près : qu'est-ce que l'homme considère comme bon ? Tour à tour les astres, le ciel, la terre, les éléments, les plantes, les choux, les poireaux, les insectes, les veaux, les serpents, les vices, l'adultère, l'inceste, tout jusqu'au suicide. Ceux-ci cherchent le bien dans l'autorité, ceux-là dans les sciences, d'autres dans les voluptés.

Consultez-vous les philosophes? Ils se divisent en deux grandes sectes : stoïciens et pyrrhoniens. Les uns ordonnent à l'homme de s'égaler à Dieu. Les autres ne le jugent capable que de vivre comme les bêtes.

Ici encore, devant les diversités et les contradictions, les demi-savants concluent à la négation : il n'y a pas de bien, disent-ils ; il ne reste qu'à suivre l'instinct et la coutume. Mais, à qui regarde plus attentivement, les choses apparaissent sous un troisième aspect.

Les stoïciens ont bien vu la fin et le devoir de l'homme, et les pyrrhoniens ont exactement mesuré sa puissance. Chacune de ces deux doctrines représente une vérité, et ces deux vérités sont en opposition entre elles. Entre notre devoir et notre pouvoir, il y a disproportion. Le tort des stoïciens est d'avoir jugé de notre pouvoir par notre devoir; le tort des pyrrhoniens est d'avoir borné notre devoir à notre pouvoir. Cette antinomie est-elle soluble?

Pascal semble nous offrir un moyen de la lever. Il faut, dit-il, travailler à bien penser : c'est le principe de la morale. Or, qu'est-ce que bien penser? La raison, par elle-même, ne pourrait y prétendre ; mais, au-dessus d'elle, il y a une faculté qui lui fournit les principes qu'elle cherche : le sentiment, le cœur, l'intention. Bien penser, c'est soumettre la raison au cœur.

Est-il vrai que Pascal, lorsqu'il exalte le cœur, nous fournisse un moyen naturel de lever l'antinomie ? En aucune façon, parce que notre cœur est naturellement mauvais, ne s'attache naturellement qu'à notre moi, et qu'une action surnaturelle est nécessaire pour le tourner vers la vérité, du moins en matière pratique et morale.

Ainsi nous concevons une vraie morale, celle du sentiment, qui se moque de la fausse, celle de la raison, comme la vraie éloquence se moque de l'éloquence artificielle ; mais cette vraie morale, il n'est pas en notre pouvoir d'y atteindre. Car elle suppose que nous puissions régler notre cœur, et cela même est le problème moral. L'antinomie reparaît, plus pressante. La morale est un commandement, et ce commandement s'adresse au cœur. Il y a antinomie entre le devoir et le pouvoir, parce que le cœur, selon la nature, est soustrait à l'action de la raison. Les hommes n'osent commander l'amour.

C'est ainsi qu'au terme de notre réflexion, la morale nous apparaît, ainsi que le droit, non plus comme une solution du problème posé, mais comme un nouveau problème, auquel le précédent a été ramené. Et tous ces problèmes sont des variétés de ce problème général : comment concilier, en l'homme, la grandeur avec la bassesse, et comment rétablir l'équilibre qui apparaît comme rompu ?

II

Telle paraît être la doctrine de Pascal sur le droit et la morale. A quelles observations peut-elle donner lieu ?

A) Comment faut-il interpréter sa doctrine sur le droit ?

Plusieurs le jugent révolutionnaire. Que nous importe, dit-on, que Pascal défende de révéler au peuple l'injustice des lois ? Il la prouve, et, par là, détruit le respect chez quiconque le lit et le comprend. Le manque de fondement des lois est, selon lui, un secret qu'il faut garder pour soi. Et il le livre à tout le monde.

Ceux qui parlent ainsi enseignent apparemment que les lois reposent non sur la coutume, mais sur la justice. Mais comment le prouvent-ils, et réussissent-ils mieux que Pascal à définir et établir la justice essentielle? Ce qui les sépare de Pascal, c'est qu'ils donnent les lois pour fondées sur la justice, sans le prouver ; tandis que Pascal, cherchant en vain ce beau fondement, les donnent pour ce qu'elles sont: des consécrations de la force. Mais il n'est pas révolutionnaire, parce qu'il ne s'en tient pas à la conclusion de ceux qu'il appelle les demi-savants, mais croit avoir de bonnes raisons pour soutenir que les lois, encore que toutes ramassées en elles-mêmes, sont respectables à l'égal de la justice, en sont pour nous les substituts. C'est très expressément qu'il enseigne qu'il convient à notre nature et à notre condition d'obéir à la puissance établie, comme si elle était la justice véritable.

Si Pascal n'est pas révolutionnaire, ne semble-t-il pas qu'il soit

socialiste ? Il y a, dit-il, des lois naturelles. Et ailleurs : « L'égalité des biens est juste. » Mais ce n'est nullement là, à ses yeux, l'expression d'un idéal auquel nous devions tendre. C'est la preuve que notre nature est corrompue, car l'inégalité est parmi nous la loi, et à prétendre imposer l'égalité, on engendrerait plus de maux qu'on n'en guérirait. La vie normale serait la mort des malades. L'égalité des biens est juste ; mais, comme nous ne pouvons supporter la justice, il faut nous contenter de notre régime de propriété, qui est approprié à notre condition. Et comme cette condition ne saurait changer dans la vie terrestre, la loi naturelle ne pourra pas plus s'accomplir parmi nous dans l'avenir que dans le présent.

Qu'est donc Pascal? Il est conservateur, mais il l'est en un sens particulier. Il identifie la justice et la légalité. Cette identité, Socrate déjà l'affirmait, mais d'une autre manière. Socrate dit qu'il faut obéir aux lois, parce qu'elles sont l'expression de la justice. Il le prouve en montrant que les dieux eux-mêmes ont voulu que la justice se traduisît par des lois positives. Ils ont, par exemple, défendu aux hommes d'épouser leurs parents, et cette loi est juste, puisque les dieux punissent ceux qui la violent, en les condamnant à avoir des enfants mal constitués. Nous imitons les dieux en portant des lois qui rendent la justice visible. Telle n'est pas la pensée de Pascal. Socrate identifie le légal avec le juste, Pascal le juste avec le légal.

D'autre part, on ne saurait confondre la doctrine de Pascal avec celle de Hobbes, qui ramène purement et simplement le droit à laforce. Pascal ramène la notion de droit à celle de force, comme à une notion foncièrement différente. La notion de droit est une forme pour laquelle nous n'avons pas de matière, et que nous appliquons à ce qui pour nous tient la place de cette matière absente.

Pascal est conservateur pour des raisons et en un sens transcendants. En définitive, il ne conçoit pas ce que pourrait bien être le droit d'être chétifs, égoïstes et corrompus, tels que les hommes, et il lui paraît indifférent, en principe, que ce soit tel ou tel qui possède. Mais il est nécessaire que tous se plient aux conditions de la paix et de la recherche de la perfection morale. N'y a-t-il pas là une sorte de détachement transcendant, qui rappelle le mot de l'Evangile : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu » ? C'est-à-dire : donnez à César les choses matérielles, qui vous sont extérieures, et réservez à Dieu votre âme, qui est votre tout.

Quelle est la valeur de cette doctrine ?

Elle a un grand mérite, celui de marquer le rôle indispensable de la loi, de la légalité, de la forme dans les choses humaines. Descartes, lui aussi, veut que l'on respecte l'ordre établi, non comme juste, mais comme établi. Il n'y a de sécurité possible pour les sociétés que si l'on attribue une valeur véritable au fait qu'une institution existe, qu'elle est, à l'heure présente, une des pièces du lien social.

Mais Pascal veut que la loi soit tout absorbée dans la légalité, qu'elle soit loi et rien autre chose, et qu'à tout jamais les lois soient respectées comme telles, sans jamais être confrontées avec une justice qui nous échappe.

Là peut-être est le point contestable. N'y a-t-il vraiment aucun rapport entre la forme et la matière, et l'une ne peut-elle en rien influer sur l'autre ? La force qui n'a que le nom de la justice, c'est le point de départ de l'histoire du droit. Alors l'idée est extrêmement vague, et des faits existent qui, en vertu de la force d'inertie, contrarient sa réalisation. Mais peu à peu l'idée entre dans les faits, et ceux-ci, à leur tour, la déterminent et la rendent plus pratique ; et ainsi se développe sur la terre un règne du droit. Non que la nature proprement dite y suffise. Pascal a raison de chercher au-dessus de nous la force qui doit nous permettre de nous dépasser. Nous travaillons à la réalisation de la justice, parce que nous croyons la justice réalisable, parce que nous croyons que, quelque part, justice et puissance coïncident et ne font qu'un.

B) La morale de Pascal est la négation absolue de ce qu'on appelle aujourd'hui « morale indépendante ». Par ces mots on entend une morale autonome, fondée sur la seule nature, en dehors de tout principe religieux ou métaphysique. La morale, pour Pascal, s'appuie sur Dieu ou n'existe pas.

Notre effort pour fonder une morale purement naturelle vient s'achopper à l'antinomie suivante : d'une part nous devons régler notre cœur ; d'autre part nous ne le pouvons.

Que faut-il penser de ces deux propositions ?

La première, qui peut s'exprimer ainsi : « Notre devoir, c'est d'aimer », n'est pas conforme aux idées communes. On veut que le devoir suppose le pouvoir, et on admet que les sentiments ne sont pas en notre puissance. C'est pourquoi on donne pour objet au devoir certaines actions et non certains sentiments.

Et, en effet, l'action est, en morale, une chose essentielle : « La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ? » Mais l'action ne se suffit pas. Elle n'est belle, elle n'est garantie que si elle est soutenue par l'intention, et celle-ci n'est vraiment et pleinement

bonne que si elle est dictée par l'amour. Certes, obéir au devoir, c'est déjà faire le bien ; mais ce n'est pas nécessairement *être bon*. Il faut commencer par l'obéissance : il faut tâcher de s'élever plus haut. L'obéissance peut être pénible, mal assurée, par suite d'une lutte entre nos désirs et notre volonté. Il faut travailler à modifier notre fonds de manière qu'elle devienne naturelle et spontanée. Qu'est-ce à dire, sinon que l'amour lui-même est un devoir ; que le devoir suprême c'est d'aimer?

Toute morale qui ne va pas jusque-là est incomplète, et c'est une des plus belles parties de l'œuvre de Pascal que ses nombreuses affirmations de l'obligation où nous sommes de régler notre cœur.

Mais comment y parvenir ? Cela, dit Pascal, n'est pas en notre pouvoir. Cette seconde proposition s'impose-t-elle comme la première ?

Il semble qu'on doive répondre affirmativement, du moins si on se place au point de vue de Pascal. Par nature Pascal entend le moi égoïste, l'intérêt, et la raison uniquement occupée à le satisfaire. Or, il est vrai que, dans notre moi, nous ne trouverons pas de raisons d'aimer véritablement.

Plusieurs ont cru résoudre le problème de régler nos sentiments sans sortir du moi en invoquant le principe de la solidarité. Mais la solidarité n'est qu'un fait. Et comment la convertir en droit et en devoir ? Il est telle solidarité qui est bonne et qu'il faut maintenir et développer, telle autre qui est mauvaise et qu'il faut détruire, telle qui n'existe pas et qu'il est bien de créer. Un principe supérieur est nécessaire qui juge les différentes solidarités. Ensuite ce n'est là qu'un substitut du sentiment, qui laisse subsister l'égoïsme, et qui crée des forces plus que des âmes. La solidarité, c'est la coalition contre un ennemi commun. La morale pourra la prescrire, mais à condition de la diriger et de la pénétrer de justice et d'amour. Mais d'où peut venir à l'homme la force d'aimer, c'est-à-dire de se donner, de se sacrifier ? La foi et la grâce proprement dites en sont-elles les seules sources ?

Remarquons-le : l'amour n'existe dans toute sa force et toute sa beauté que lorsqu'il est fondé sur l'attachement commun à un objet supérieur aux individus. — L'amour dans la famille, par exemple, n'est pas seulement un lien entre les personnes qui portent le même nom. C'est un rapport de ces personnes à un être idéal qui leur est antérieur et qui doit leur survivre, à savoir la famille elle-même, dont ils sont, comme on dit, les membres. De cette source supérieure descend en eux l'amour pur et fidèle, l'amour éternel. Le chrétien signe : «Votre frère en Jésus-Christ» ;

de même, en mes concitoyens, je vois les fils de notre mère commune ; en ceux qui, avec moi, cherchent le vrai et le bien, des hommes qu'un commun amour fait mes amis.

Comment donc l'homme peut-il régler son cœur et obéir au devoir d'aimer ? En portant son esprit vers un objet qui le dépasse : famille, patrie, humanité, justice, science, art, accomplissement du bien sous toutes ses formes. Cette fin supérieure est comme une puissance surnaturelle qui dirige les mouvements du cœur, le détache du moi et le porte vers les autres hommes.

Il y a donc, dans cette vie même, un moyen de nous donner à nous-mêmes des forces pour aimer : c'est de pratiquer le *sursum corda* de la religion.

Est-ce là s'écarter des doctrines de Pascal? — Pas autant qu'il semble au premier abord. Car, dans ces objets supérieurs et dignes de notre amour, famille, patrie, humanité, science et beauté, nous voyons autant d'expressions de Dieu, appropriées à notre condition. Et nous devons reconnaître que, si nous cherchons à réaliser ces objets supérieurs, c'est que nous croyons à une affinité secrète de la perfection et de l'existence, c'est-à-dire à ce Dieu, dont Pascal fait descendre toute puissance d'aimer et d'agir selon le devoir.

F. B.

Xénophon et la démocratie athénienne.

Cours de M. ALFRED CROISET,

Professeur à l'Université de Paris.

Nous avons à nous occuper aujourd'hui des ouvrages où Xénophon cherche à exprimer son idéal politique. Il est clair que nous ne pouvons leur demander le même genre de renseignements qu'à ceux que nous avons précédemment examinés : cependant, nous pouvons y chercher des jugements sur la démocratie athénienne et sur la vie publique du temps. Les théories du rêveur politique que fut Xénophon se sont formées d'après la réalité ; nous pourrons donc, en confrontant son idéal avec ses jugements historiques nous faire une idée des choses réelles au milieu desquelles il a vécu.

Nous avons à étudier trois ouvrages : le *Hiéron*, la *République*

des Lacédémoniens et la *Cyropédie*. Il est hors de doute que le *Hiéron* n'est pas un ouvrage historique. Xénophon nous y montre le fameux tyran de Syracuse conversant avec le poète Simonide sur les avantages et les inconvénients de la tyrannie, sur les moyens d'en tirer tout le parti possible; Simonide donne de sages conseils à son interlocuteur sur la façon dont il doit s'y prendre pour affermir son pouvoir et s'attirer l'affection de ses concitoyens. L'œuvre est une composition purement imaginaire.

On a considéré la *République des Lacédémoniens* comme une étude historique de la constitution de Sparte au temps de Xénophon. C'est une erreur manifeste. Il est visible que Xénophon ne voit que les belles qualités de Sparte, ce qui tendrait à faire ranger ce traité parmi les ouvrages d'imagination. D'ailleurs, si l'on pouvait concevoir quelques doutes à ce sujet, ils seraient levés par Xénophon lui-même, qui conclut en disant: « Si mes lecteurs s'étonnent que Sparte possède tant de vertus et si, après l'avoir observée, ils la trouvent différente de l'image que j'en ai donnée, qu'ils sachent que cela tient à ce que les Lacédémoniens ont abandonné les lois de Lycurgue, renoncé aux vieilles maximes des ancêtres, qui avaient fait leur force. » Ce dernier chapitre (XIV) montre bien que le livre se rapporte à un état idéal que Xénophon place dans le passé. Cet état a, pour une faible part, existé dans la réalité historique; mais il ne doit la plus grande part de son existence qu'à l'imagination de Xénophon.

Sur le véritable caractère de la *Cyropédie* il ne peut y avoir même l'ombre d'un doute. Rollin a pu s'y tromper autrefois; dans son histoire ancienne, il suit Xénophon plutôt qu'Hérodote, parce qu'Hérodote prête à Cyrus des crimes qu'il juge indignes d'un roi. Mais c'est précisément parce que le personnage de Xénophon est un personnage idéal qu'il est moins vrai que celui d'Hérodote, qui est vivant et réel. Le Cyrus qu'il nous montre est une sorte de Télémaque, un Sésostris pareil à celui que Fénelon a mis en scène. On n'a qu'à lire l'ouvrage pour se convaincre de ce qu'a voulu son auteur, il a prétendu nous faire connaître son idéal politique, en nous le présentant sous la forme d'un grand empire oriental. En concluant, il semble dire au lecteur: « Qu'on ne s'étonne pas de m'entendre ainsi parler du royaume des Perses; ce tableau ne ressemble pas à ce qu'on peut voir de nos jours; mais c'est ainsi que Cyrus a dû s'y prendre pour fonder son immense empire. » Il reste à conclure que la *Cyropédie* est une pure utopie.

Avant d'examiner ces ouvrages, il est nécessaire, pour mettre un peu d'ordre dans nos interrogations, de classer les idées aux-

quelles Xénophon a principalement touché. On peut les ranger sous trois chefs : il se préoccupe de l'éducation, de l'armée, enfin du gouvernement, de la constitution de la cité. Cette classification est caractéristique de Xénophon; l'éducation : on retrouve ici le socratique qui est convaincu qu'une bonne *paideutique* est la meilleure des choses pour le bien des cités et des individus ; la préoccupation militaire rappelle le soldat compagnon de Cyrus et d'Agésilas, le général des Dix Mille, l'auteur du traité de l'*Hipparque*, en un mot l'homme de guerre désireux de faire la théorie de son art ; les idées qui touchent au gouvernement ne viennent qu'en dernier lieu ; Xénophon n'espère pas exercer grande action sur les choses de la politique, ce qui fait qu'il s'en désintéresse un peu.

Prenons quelques-unes de ses idées sur l'éducation ; nous verrons vite combien nous sommes loin de la réalité athénienne, et par contre-coup ce qu'il pense de l'éducation que les jeunes gens reçoivent à Athènes, ce qui manque, selon lui, à cette éducation. Il observe (*Rép. des Lacédém.*, 2, 1) qu'à Athènes et dans la plupart des villes grecques rien n'est organisé en vue de l'état de la cité ; à Sparte, c'est tout le contraire. Xénophon reproche à sa patrie de ne pas s'être préoccupée d'organiser un système civique d'éducation : quand un enfant sort des mains des nourrices et des pédagogues, les parents restent libres de le confier à un maître qui lui apprenne la lecture et la musique (γράμματα καὶ μουσικήν) ; tantôt ce sera un maître particulier qui ne s'occupera que de lui seul, tantôt un maître qui aura plusieurs élèves à la fois, qui tiendra école ; dans les deux cas, l'enfant recevra un enseignement privé : il n'y a pas d'enseignement public. Xénophon nous fait valoir, comme un grand mérite des lois de Sparte, de n'avoir pas abandonné à la bonne volonté des parents l'éducation des enfants. Lycurgue, au lieu de laisser chacun se décharger de ce soin sur des pédagogues esclaves, a institué un homme chargé de surveiller cette éducation. Il a choisi cet homme parmi ceux qui sont désignés pour les plus hautes magistratures ; on lui donne le nom de *pédonome* (παιδονόμος). Ainsi, aux yeux de Xénophon, l'éducation des enfants est un service public, qu'on ne peut ni ne doit abandonner au hasard des volontés particulières. Il y a, dans cette conclusion, un reproche à l'adresse d'Athènes.

Entrons plus avant dans le détail de cette éducation spartiate. Qu'est-ce que Xénophon y remarque ? Il insiste d'abord sur les qualités morales qu'on cherche à développer chez les jeunes gens, sur les sentiments de respect, de pudeur, d'amour de la discipline,

d'obéissance aux lois qui sont l'âme de cette éducation (Ch. II). Un peu plus loin (ch. III, 4-5), on rencontre une peinture vive et pittoresque, où Xénophon se montre véritablement écrivain. C'est le passage où il décrit l'aspect que présentent ces jeunes gens de Sparte circulant dans la ville, en silence, les yeux baissés, dans une attitude modeste ; ils doivent tenir leurs mains sous leurs manteaux, s'avancer sans ouvrir la bouche, sans tourner les yeux de côté et d'autre, regardant droit devant eux la place où ils vont marcher (1). Xénophon ajoute, par une jolie et poétique comparaison : « On entend moins leur voix que la voix des statues de pierre (2) ; quant à leurs regards, on réussit moins à les détourner vers soi qu'on ne réussirait à détourner ceux d'une statue de bronze ; à voir leur visage, on jugerait tout de suite qu'ils sont plus pudiques que la vierge dans la chambre nuptiale (3). » Vous voyez quels sont les sentiments qui inspirent Xénophon dans ce passage : il est pénétré de la nécessité, dans l'éducation, de ce respect, de cette pudeur, si frappante à Sparte et qu'on ne trouve nulle part à Athènes. Rappelons-nous à ce propos ce que, dans la scène des *Nuées* où il met aux prises le Juste et l'Injuste, Aristophane rapporte des Athéniens d'autrefois si différents de ceux du jour ; la modestie régnait alors dans les mœurs ; les enfants d'un même quartier s'en allaient tous ensemble chez le maître de musique ; là ils apprenaient à chanter l'hymne de Lamprocles : « Redoutable Pallas, destructrice des villes », etc. A l'époque de Xénophon, chacun reste libre d'élever ses enfants à sa guise ; la sophistique triomphe, et, sous l'influence de ses leçons, la vanité progresse de jour en jour ; ce qu'on cherche par-dessus tout, c'est à se mettre en avant, à se faire valoir.

Il y a autre chose que des préoccupations morales dans cette peinture que Xénophon nous fait de l'éducation spartiate ; il s'intéresse également à l'éducation physique, qui a une très grande importance à ses yeux. Ce qu'il admire à Sparte, c'est la rudesse de cette éducation ; l'entraînement par lequel on conduit les jeunes

(1) ... Τὸ αἰδεῖσθαι ἰσχυρῶς ἐμφυσιῶσαι βουλόμενος (Λυκοῦργος) αὐτοῖς καὶ ἐν ταῖς ὁδοῖς ἐπέταξεν ἐντὸς μὲν τοῦ ἱματίου τὼ χεῖρε ἔχειν, σιγῇ δὲ πορεύεσθαι, περιβλέπειν δὲ μηδαμοῖ, ἀλλ'αὐτὰ τὰ πρὸ τῶν ποδῶν ὁρᾶν.

(2) Les comparaisons empruntées aux beaux-arts se multiplient à l'époque alexandrine ; elles sont déjà fréquentes et expressives dès l'époque classique. Cf. dans *Agamemnon* le passage où le chœur, rappelant le sacrifice d'Iphigénie, montre la jeune fille fidèle à l'autel, « belle comme dans les peintures » (πρέπουσαθ'ὡς ἐν γραφαῖς), v. 241.

(3) Ἐκείνων γοῦν ἧττον μὲν ἂν φωνὴν ἀκούσαις ἢ τῶν λιθίνων, ἧττον δ'ἂν ὄμματα μεταστρέψαις ἢ τῶν χαλκῶν, αἰδημονεστέρους δ'ἂν αὐτοὺς ἡγήσαιο καὶ αὐτῶν τῶν ἐν τοῖς θαλάμοις παρθένων.

enfants graduellement et sans faiblesse jusqu'au point où ils deviennent véritablement des hommes, capables de faire de bons soldats. Il admire qu'on fasse marcher les enfants pieds nus par tous les chemins et par tous les temps, qu'on les exerce à la lutte, qu'on les prépare à la vie active. A Athènes, il n'y a rien de pareil ; les parents, laissés maîtres de leurs enfants, les ménagent, les soignent, les gâtent ; on les protège avec un soin excessif contre les intempéries ; on leur épargne, autant qu'on le peut, les duretés de la vie. C'est une façon d'agir qui paraît évidemment défectueuse à Xénophon. Dans la *Cyropédie* on retrouve des passages analogues. La prétendue éducation des Perses, que Xénophon décrit (I, II, 2 sqq.), est l'idéal qu'il propose. Il transporte dans la ville des Perses toutes les bonnes habitudes qu'il a cru trouver à Sparte. Nous y voyons les jeunes gens qui, au lieu d'être abandonnés aux caprices de leurs parents, sont conduits dès l'âge de cinq ans à ce qu'on appelle la *Place de la Liberté* (ἐλευθέρα ἀγορὰ καλουμένη). Cette place est très curieuse dans la description qu'en donne l'auteur. Autour d'elle s'élèvent le palais du roi, tous les monuments civils et religieux, où s'accomplissent les principaux actes de la vie publique de la cité. Les marchands et les gens de métiers en sont exclus, on n'y montre rien aux enfants qui puisse les détourner de ce que Xénophon appelle εὐκοσμία, c'est-à-dire la décence, cette apparence harmonieuse et bien réglée qui est le signe principal d'une bonne éducation. On leur apprend les vertus, la franchise, la tempérance, le courage, la discipline ; on les exerce à la vie pratique. « C'est ainsi qu'on leur fait plaider et juger entre eux de petits procès ; les choses se passent comme entre de grandes personnes : il y a des plaideurs et des juges ; ils prennent de la sorte l'habitude de réfléchir et de discuter sur le bien et sur le mal. » Ce dernier trait n'est pas du tout socratique. Socrate a, en effet, les tribunaux et les procès en horreur ; en fait de discussions, il n'aime et n'admet que la discussion méthodique, la dialectique, qui sait ce qu'elle veut et où elle va. Or, chez ces jeunes Perses, les discussions doivent un peu aller au hasard. L'esprit de Xénophon se montre ici à la fois pratique et chimérique. Il a raison de vouloir préparer les enfants à leur rôle d'hommes, mais il ne voit pas assez que leur âge ne comporte pas l'imitation de la vie réelle. Quoi qu'il en soit, tout ce que nous lisons en ce passage est en désaccord avec ce qui se passe à Athènes. Nous avons donc là un jugement sur l'éducation athénienne. Quand les enfants ont acquis plus de force, on les endurcit par la chasse, par la gymnastique et par des exercices de toutes sortes. Chez les Perses comme à Sparte, c'est toujours le même idéal qu'on

retrouve. Tout cela diffère beaucoup des habitudes qui ont fini par s'implanter à Athènes. Ici encore, nous avons à signaler un blâme implicite de Xénophon et par suite un jugement.

Si nous passons maintenant à ses idées sur l'armée, nous retrouvons le même caractère. Il a la conception très nette de ce que doit être une bonne armée, et cette conception il la transporte tantôt à Sparte, tantôt chez les Perses; mais, dans tous les cas, il y a une différence absolue entre ce qu'il nous montre et ce que nous voyons dans l'armée athénienne. Xénophon se plaint de ce qu'à Athènes on ne puisse jamais préparer sérieusement la guerre; on ne veut pas se soumettre aux exercices, aux corvées assujettissantes sans doute, mais cependant si nécessaires. Aussi, lorsque l'on convoque quelques-unes des classes du *catalogue*, on n'a devant soi qu'une masse d'hommes inconsistante, inexercée, sans discipline. La preuve de ce fait nous est donnée par le plaidoyer contre Conon, qui se trouve parmi les œuvres de Démosthène. On y voit quelle indiscipline sévit dans l'armée athénienne. En effet, la querelle qui amène les deux parties en justice a pris naissance dans un camp, à Panacté, sur les frontières de la Béotie. Conon et ses compagnons de tente, qui passent des journées entières à boire, cherchent noise à leurs voisins, les insultent; ceux-ci sont obligés de recourir au stratège lui-même, qui ne peut punir et qui se borne à discuter. La nuit suivante, les perturbateurs fondent sur leurs adversaires et les maltraitent de la pire manière; le vacarme est à son comble dans tout le camp: l'ordre ne se rétablit ensuite qu'à grand'peine. Ce n'est pas là un fait exceptionnel; le cas se reproduit presque chaque jour. C'est justement parce qu'il voit cela, et aussi parce qu'il est homme de guerre, que Xénophon conçoit un idéal tout contraire, qu'il veut une armée avant tout disciplinée, et dans laquelle la préparation à la guerre soit poussée aussi loin que possible. Or c'est ce qu'il croit trouver dans l'armée spartiate, où ces qualités se rencontrent certainement plus qu'à Athènes; c'est aussi ce qu'il imagine dans l'armée des Perses. Chez les Lacédémoniens, il loue particulièrement deux choses: l'organisation et la discipline (ch. II, 7). — Ils sont préparés de telle sorte, ils sont si bien habitués à combattre à tous les postes possibles dans la *mora* (1), que, si un désordre vient à se produire au milieu de la bataille et qu'un soldat se trouve déplacé, il n'en sait pas moins tout de suite ce qu'il doit faire dans sa nouvelle position; jamais il n'est embarrassé. — Tout le côté pratique du métier militaire, le maniement des armes, les évolutions d'une

(1) Unité tactique de l'armée lacédémonienne.

troupe sur le terrain, tout cela les Lacédémoniens le savent à fond ; ils y sont admirablement exercés. Un autre point que loue chez eux Xénophon, c'est la science technique de toutes les choses qui se rapportent à la guerre, entre autres de l'art de camper. Cet art est en quelque sorte inconnu des Athéniens. A Sparte au contraire, les règles établies à l'origine par Lycurgue sont constamment en usage ; en vertu de ces règles, un général sait toujours ce qu'il doit faire suivant la disposition des lieux; quand il doit camper, il sait dans quel ordre il doit ranger ses troupes. Dans la *Cyropédie* on rencontre des observations du même genre ; mais on y trouve aussi un point de vue nouveau, qui est très intéressant (II, I, 21 sqq) ; c'est l'indication des règles que Xénophon voudrait voir suivre pour la formation d'une armée, pour l'instruction théorique et pratique des futurs soldats. Cyrus a grand soin de tout préparer à l'avance pour l'expédition qu'il médite. La première chose que Xénophon nous signale, parmi tant d'autres, c'est que Cyrus veut que ses hommes soient merveilleusement exercés au maniement d'une arme particulière. « Il savait que le moyen d'exceller en quoi que ce soit, c'est de renoncer à tout le reste et d'être tout entier à l'œuvre dont on s'occupe(1). Il fait donc abandonner à ses soldats l'arc et le javelot, et les accoutume à se battre armés de l'épée, du bouclier et de la cuirasse. Cette idée de la force que donne la pratique d'une spécialité nettement limitée, on la retrouve ailleurs, chez Platon et chez Aristote. Une des idées auxquelles Platon tient le plus dans sa *République*, c'est que la classe des guerriers ne soit que guerrière, parce qu'en s'appliquant toute sa vie à une même chose on y devient très habile. Cette spécialisation est une exception à Athènes ; tout le monde y est plus ou moins bon à tout. Cette théorie n'avait pas de grands inconvénients à l'origine ni même à l'époque de Périclès. C'est seulement avec Platon qu'apparaît cette idée que, pour être véritablement fort dans un art, il faut s'y enfermer. Nous pouvons voir dans ce progrès le résultat du développement qu'a pris l'usage des mercenaires. Ces gens qui ont fait de la guerre un métier, arrivent à posséder une habileté technique qui manquera toujours aux simples citoyens. Aristote, au premier chapitre de sa *Politique* (§ 5), parle de poignards de Delphes (δελφικὴν μάχαιραν), qui n'ont ni tranchant ni dos et qui peuvent servir dans tous les sens ; ces couteaux n'étaient jamais très bons. De même, celui qui prétend exercer plusieurs arts à la fois risque

(1) Ἐκεῖνο δοκῶν καταμεμαθηκέναι ὅτι οὗτοι κράτιστοι ἕκαστα γιγνοντα οἱ ἂν ἀφέμενοι τοῦ πολλοῖς προσέχειν τὸν νοῦν ἐπὶ ἓν ἔργον τράπωνται.

fort de ne réussir dans aucun. Donc, pour exceller dans une spécialité, il faut l'avoir cultivée à l'exception de toute autre. C'est pourquoi Xénophon veut qu'il y ait des lanceurs de javelots d'une part, et d'autre part des gens qui combattent avec l'épée et la lance. Le second point à signaler, c'est l'institution par Cyrus de concours et de primes pour récompenser les meilleurs soldats. C'est une idée grecque au suprême degré, et l'on s'étonne qu'elle n'ait pas été mise en pratique chez les Athéniens. Dans l'art dramatique, tout se fait en vue du concours ; il y a des prix destinés au poète, d'autres au chorège, etc. ; pourquoi ne retrouverait-on pas la même chose à l'armée ? Nous avons déjà rencontré cette idée dans le *Commandant de cavalerie ;* Xénophon recommande à son hipparque, s'il veut avoir de bons cavaliers, d'exciter leur émulation en leur proposant des prix. C'est le système qu'il suppose établi par Cyrus pour l'entraînement de son armée. Rien de pareil n'existe à Athènes : ce qui prouve combien on s'y soucie peu des choses militaires. On n'y prépare pas la guerre, on la fait quand on est forcé, et tout le monde se croit en état de la faire. C'est contre cette incurie que Xénophon s'élève ; car il sait que l'on ne devient ni général ni même soldat du jour au lendemain. Son idée aboutit à une conclusion qu'il n'exprime ni dans la *République des Lacédémoniens* ni dans la *Cyropédie*, mais qu'il laisse entrevoir dans le *Hiéron*. Cette conclusion, c'est la formation d'un corps de troupes mercenaires. Xénophon fait dire à Simonide dans le *Hiéron* : « Je sais que les mercenaires sont en général odieux aux citoyens ; c'est un inconvénient auquel les tyrans n'échappent pas ; on voit dans ces salariés des ennemis de la liberté ; il y a cependant moyen d'en tirer un bon parti et de faire en sorte que les citoyens sachent gré au tyran d'entretenir une troupe permanente. Comment arriver à ce résultat ? De deux façons ; les mercenaires peuvent : 1° faire le métier de soldats dans les guerres du dehors, de telle sorte que les citoyens soient dispensés de cette lourde charge ; 2° ils ont un autre rôle à remplir en temps de paix : c'est de poursuivre les voleurs, de former un corps de police qui assure la tranquillité de chacun. » Il n'existait rien de pareil dans les cités grecques. A Athènes, c'étaient les jeunes gens de dix-sept à vingt ans, qui, sous le nom de *péripoles*, étaient chargés de surveiller l'Attique ; il est facile de se représenter combien cette police était insuffisante. Xénophon veut quelque chose de plus solide. Ce sera le rôle qu'il proposera aux mercenaires de Syracuse ; ils feront la chasse aux brigands, ils arrêteront les malfaiteurs, et ils maintiendront l'ordre et la sécurité dans le pays. En résumé, ce que

veut Xénophon, c'est une éducation militaire commencée de bonne heure, fortifiée par des études techniques précises et aboutissant à la formation de troupes salariées, chargées à la fois de la guerre et de la police. Nous sommes très loin de la réalité athénienne, et cependant nous avons, dans ces théories, un jugement implicite de Xénophon sur cette réalité.

Il reste à voir ce qu'il a pensé de la constitution de la cité. Nous nous bornerons à noter deux idées : 1° il admire ce respect général des lois si profond à Sparte et qui la distingue de toutes les autres cités grecques (*Rép. des Lacédém.* ch. VIII). C'est là un témoignage véritablement historique. A Athènes, tout le monde tient à honneur de mépriser la loi ; c'est une sorte de dilettantisme, dont les riches, qui constituent les premières classes de la cité, donnent eux-mêmes l'exemple ; on se met au-dessus de la loi tant qu'on peut et l'on affiche à son égard le plus parfait dédain. C'est une conduite toute contraire que l'on mène à Sparte. Est-il bien vrai que, du temps de Xénophon, les Lacédémoniens se montrent aussi respectueux de la loi qu'il veut bien le dire ? On en peut douter. Il n'en reste pas moins acquis que l'idéal de Xénophon c'est ce respect absolu qu'il croit trouver chez eux.

2° La seconde idée à signaler est celle qu'il se fait de l'organisation d'un grand Etat, organisation toute différente de cette sorte d'anarchie, résultat précisément des défauts d'organisation, qui caractérise les cités grecques. Tout le monde y gouverne, prend part à la vie politique, vote ; c'est le peuple qui exerce le gouvernement. Ce régime, qui peut être bon pour une cité restreinte, n'est pas l'idéal de Xénophon. Parlant dans la *Cyropédie* (VIII, 6) de l'immense empire des Perses, il a toute liberté pour exposer le système qu'il conçoit. C'est un système de centralisation fort bien réglé. Les satrapes, placés à la tête des provinces, sont entièrement dans la main du roi, qui les surveille sans cesse à l'aide de sa police. Les citoyens ne sont pas des esclaves ; ils peuvent être appelés aux postes les plus élevés ; mais il n'y a que ceux qui ont étudié sur la *Place de la Liberté* qui puissent y atteindre. Or seuls sont admis à suivre les exercices de cette place les enfants qui peuvent être entretenus, par leur famille. En théorie, personne n'est exclu de cette éducation ; mais, en fait, comme elle entraîne d'assez grandes dépenses, elle demeure le privilège de ceux qui ont de la fortune.

De cet idéal de Xénophon, examiné sous ses différents aspects, sort cette idée que Xénophon s'écarte absolument de la démocratie athénienne, qu'il prend le contrepied de ce qu'il voit autour de

lui dans la réalité. Il est ainsi à la fois utopiste et historien. Ajoutons enfin qu'au milieu d'un certain nombre d'idées inspirées par des théories absolues, il a semé çà et là des vues justes. Dans les *Helléniques*, par exemple, à côté des récits où il nous montre les défauts des Athéniens, il y en a d'autres où au contraire il met en relief leurs excellentes qualités. Aussi méritait-il d'être interrogé ; s'il y a bien des idées et des jugements contestables dans son œuvre, il y en a d'autres qui sont justes et qu'il importait de relever au cours de cette étude.

F. A.

Pline le Jeune. — Le Panégyrique de Trajan.

Cours de M. JULES MARTHA,

Professeur à l'Université de Paris.

Pline le Jeune a joui dans l'antiquité d'une très grande réputation d'orateur. Il passait, aux yeux de ses concitoyens, pour le plus grand avocat que Rome ait connu depuis Cicéron. Cette réputation, il la devait, d'abord à ses plaidoyers dont j'ai parlé, et qui malheureusement sont tous perdus, mais il la devait aussi à un discours que nous avons conservé et qui mérite d'être étudié, le *Panégyrique de Trajan*.

Ce discours a été extrêmement admiré des contemporains ; il l'a été plus encore dans les deux ou trois siècles qui ont suivi, à tel point qu'il est resté comme un modèle à l'usage de tous ceux qui ont fait des panégyriques, c'est-à-dire à l'usage de tous les orateurs, car, à partir du premier siècle de notre ère jusqu'à la fin du monde antique, il n'y a guère eu d'autre éloquence que l'éloquence laudative. Nous avons un recueil, fait en Gaule, qui contient une douzaine de panégyriques d'empereurs, dus à des orateurs gaulois : tous sont très mauvais, sauf un, celui qui vient en tête : le *Panégyrique de Trajan*, par Pline. Il y a là un symbole : tous ces orateurs semblent dire qu'ils se mettent à la remorque de Pline le Jeune et qu'ils font, à l'égard de l'empereur qu'ils louent, ce que notre avocat fit pour Trajan.

Dans les temps modernes, ce panégyrique a été diversement apprécié. Au XVIIe siècle, on l'admira pour plusieurs raisons. D'abord on avait un certain faible pour ce qui est joliment écrit ; de plus, les gens de cette époque, très familiarisés avec les délicatesses du langage de cour, n'étaient pas fâchés de voir comment un Romain s'y prenait pour louer un grand prince, ce qui est chose très difficile. Au XVIIIe siècle, l'admiration continue pour des raisons analogues. Ainsi, La Harpe fait un très grand éloge du *Panégyrique de Trajan* ; Thomas ne jure que par ce discours, ce ce qui n'est pas étonnant, puisqu'il a lui-même passé sa vie à faire des éloges. Il a cru d'ailleurs le dépasser, en quoi il s'est lourdement trompé. Ce n'est guère qu'au XIXe siècle qu'on a commencé à faire sur le mérite de cet écrit de Pline des réserves qui tiennent peut-être à ce qu'on est moins sensible au genre précieux, mais qui s'expliquent aussi par des raisons politiques. Aussi bien en Allemagne qu'en France, pendant longtemps, des critiques en ont voulu à Pline, uniquement parce qu'il a fait de la littérature de cour. Aujourd'hui, on est un peu revenu de cette exagération, on essaie de se montrer plus équitable. En y regardant d'un peu près, on verra que cette œuvre ne mérite pas qu'on s'enthousiasme ni d'ailleurs qu'on la dénigre par trop, comme beaucoup l'ont fait.

Voyons d'abord dans quelles circonstances elle a été composée. Lorsque l'Empire s'est substitué à la République, au temps d'Auguste, il a eu la prétention de ne rien changer aux formes politiques traditionnelles, et, de fait, rien ne fut modifié en apparence, et le consulat subsista. Mais, si le consul avait les mêmes fonctions et les mêmes honneurs, il durait moins longtemps, trois mois, ou quelquefois un mois, au lieu d'un an ; et surtout la nomination était faite différemment. Sous la République, le consul était nommé par la foule, dans ses comices. Sous l'Empire, le peuple ne se réunissant plus, l'élection, d'après la constitution d'Auguste, devait appartenir au sénat. Mais le sénat impérial était à la disposition de l'empereur, et il avait pris l'habitude de ne nommer consuls que les candidats agréés par le chef de l'Etat. Peu à peu, on sait ce que veulent dire ces sortes d'agréments ; les choses en arrivèrent à ce point que ce fut l'empereur qui nomma le consul. Du moment qu'il manifestait, même d'une facon indirecte, le désir de voir telle personne arriver au consulat, c'était tout décidé. La nomination n'était plus qu'une simple présentation au peuple. Il s'ensuivit que cette charge, très recherchée d'ailleurs, devint comme une marque de faveur donnée par l'empereur. Aussi la personne investie du consulat se croyait-elle tenue et était-elle

en effet obligée par l'usage de faire au prince qui l'avait désigné un compliment pour le remercier, compliment qu'elle prononçait le jour où elle prenait possession du consulat dans l'assemblée du sénat. L'empereur voulait bien venir à la séance où celui qu'on pourrait appeler le récipiendaire faisait son petit discours.

Or, en l'année 100 de notre ère, trois ans après l'avènement au trône de Trajan, Pline le Jeune, qui était très bien en cour, fut désigné pour être consul, et se vit en effet nommé à cette charge. Le jour où il en prit possession, il vint, suivant l'usage, au sénat, faire son compliment à l'empereur. Mais un discours de ce genre est trop vite fini, et Pline, comme on sait, aimait à être long ; il était d'ailleurs un ami très sincère de l'empereur : aussi a-t-il éprouvé le besoin d'allonger son discours, et, au lieu d'une simple adresse qui devait durer un quart d'heure ou une demi-heure, il a parlé probablement pendant une heure et peut-être davantage.

Ici une question se pose. Le *Panégyrique de Trajan* a-t-il été prononcé tel que nous l'avons aujourd'hui ? *A priori*, on peut dire que c'est impossible. Contentons-nous de compter les pages ; nous en trouvons plus de cent, *in-octavo*, très serrées : cela représente à peu près la teneur de quatre oraisons funèbres de Bossuet, mises bout à bout, ce qui n'est pas peu de chose. Certes Pline était capable de parler pendant quatre ou cinq heures : cela ne le gênait pas ; il avait assez de voix, d'habitude, et surtout de courage pour infliger à ses auditeurs des discours aussi longs ; mais ce qui est impossible, c'est qu'il ait pu imposer à Trajan un pareil supplice. Figurons-nous l'empereur dans cette séance ; il est là, en vue ; il a, en sa qualité de président, des devoirs, celui au moins d'écouter sans dormir, sans avoir l'air de ne pas comprendre ; il lui faut une très grande possession de lui-même pour arriver à subir, je ne dis pas une heure, mais quatre ou cinq heures, cette éloquence à jets continus. Si encore c'était un discours où il fût peu question de lui, qu'il pût écouter en laissant errer ses regards dans une sorte de sommeil avec les yeux ouverts, comme en ont souvent les présidents, à la rigueur on l'admettrait. Mais tout s'adresse à lui, tous les mots portent. Quand l'orateur lui dit quelque chose d'agréable, il est obligé de comprendre et de montrer qu'il a compris, il est obligé de sourire et de prendre une certaine attitude. Se représente-t-on le supplice de quelqu'un contraint pendant plusieurs heures d'être aimable, souriant, de peser chaque mot qu'on lui jette à la figure et d'en avoir l'air très heureux ? Certainement personne, si solide qu'il soit de corps et d'esprit, comme l'était Trajan, ne peut supporter une épreuve pareille. Et évidemment aussi, Pline, qui connaissait Trajan, qui

était son ami, a dû avoir le bon goût de ne pas balancer si longtemps l'encensoir sous le nez de l'empereur. Sur ce point, il ne peut pas y avoir de doute. Il a fait son compliment, comme tous ses prédécesseurs, très simple, relativement court, et, en somme, supportable; d'ailleurs il nous le laisse entendre dans la *Lettre* 18e du livre III, où il nous dit qu'il s'est acquitté de ce petit devoir en se conformant aux exigences du lieu, du temps et de la forme.

Cependant il est arrivé que ce petit discours, dit avec une émotion sincère par le plus grand orateur du temps, a eu un très grand succès, plus grand même que ne le prévoyait l'auteur. Pline en a été si flatté qu'il a éprouvé le besoin de conserver le souvenir de son succès, et il s'est dit qu'il pouvait faire, pour ce compliment en a Trajan, ce qu'il avait fait pour les différents plaidoyers qu'il avait le mieux réussis. Il a eu l'idée de le publier, de manière à propager et sa gloire et celle de Trajan, de manière aussi à servir d'avertissement aux empereurs futurs. Ce dernier point, Pline nous l'indique lui-même, lorsqu'il ajoute, à propos de ce discours, qu'il a cru remplir un devoir civique en quelque sorte en le publiant. « J'ai voulu, dit-il très noblement, faire aimer davantage l'empereur et ses vertus, par les charmes d'une louange naïve ; j'ai voulu en même temps tracer à ses successeurs, par son exemple, mieux que par aucun précepte, la route qui mène à la vraie gloire. »

Du moment que Pline prend ainsi la résolution de publier ce petit discours, on ne saurait attendre qu'il s'en tienne à la sténographie de ce qu'il a dit. En littérateur qu'il est, il a pensé qu'il fallait donner au public quelque chose de tout à fait exquis comme fond et comme forme. Alors, pendant plusieurs jours, il s'est mis à reprendre son panégyrique, afin de le rendre tout à fait digne et de l'empereur, et du public romain, et de sa propre gloire. Or, d'après ce que j'ai dit, on sait ce que c'était pour lui que corriger un discours : c'était le rendre plus éloquent, c'est à-dire plus long, Pline considérant qu'en fait d'art les objets les plus grands sont les plus beaux. Voilà comment, peu à peu, à force de vouloir retoucher son compliment, il en est venu à en faire un discours qui exigerait plusieurs heures de suite pour être lu en entier. Il l'a fait, comme il dit, *spatiosius et uberius*, plus ample et plus abondant qu'il était auparavant. Voici un trait, cité par Pline lui-même, qui nous permet d'évaluer la différence qu'il y avait entre le discours prononcé et celui qui a été écrit. Un beau jour, on apprend que notre auteur, dans une salle déterminée, fera la lecture de son ouvrage écrit. Pline nous rapporte que ce jour-là, il n'a pas invité ses amis par une lettre adressée à chacun, ni par une petite circulaire, mais qu'il leur a simplement dit de

venir, s'ils avaient le temps, l'entendre dans telle salle, tel jour. Cependant, pour la séance, le monde arrive en foule, à la grande surprise de notre orateur (surprise feinte). Ce qui l'étonne surtout, c'est qu'il fait un temps épouvantable, que tant de personnes ont dû braver pour venir (je serais tenté de croire que c'est à cause du mauvais temps même qu'on est accouru en si grand nombre). Pline commence. A la fin de la séance, il est loin d'avoir achevé. On revient le lendemain ; cette seconde journée ne suffit pas encore. Notre orateur craint d'abuser vraiment de ses auditeurs et veut s'en tenir là. Mais, — c'est Pline qui nous le dit, — voilà les auditeurs eux-mêmes qui réclament : ils trouvent son panégyrique exquis, et ils lui crient de leur accorder un jour encore. Ainsi donc, il fallait trois séances pour que ce discours fût entendu tel que nous l'avons ; il est impossible de supposer que Pline ait demandé à Trajan un pareil sacrifice de son temps.

Il est certain que le sujet prêtait aux développements. Pline n'a pas eu besoin de recourir aux procédés de la rhétorique. Rien n'était plus facile à composer qu'un panégyrique. Si le personnage dont on prononçait l'éloge avait eu telles qualités, on le louait d'avoir su en faire usage ; dans le cas contraire, on le louait quand même d'avoir su s'en passer, ou bien on se rejetait sur les louanges de ses ancêtres ; il y avait des clichés tout prêts. Pline n'a pas employé ces formules, que l'on trouvait dans tous les manuels, parce qu'il parlait d'un homme dont la vie offrait une splendide matière de panégyrique.

Trajan était né en Espagne, d'une famille ancienne, autrefois assez modeste, dont l'illustration ne datait que de la dynastie flavienne, c'est-à-dire d'une trentaine d'années ; son père avait atteint les honneurs qui donnaient le rang de sénateur. Trajan, de bonne heure, avait été destiné par lui au métier militaire ; il n'avait pas fait beaucoup d'études ; comme les fils de sénateurs, comme Pline, il était entré à l'armée avec un grade ; il avait pris goût au service et y était resté le plus longtemps possible. Il n'avait, pour ainsi dire, jamais quitté les camps. C'était un de ces hommes dans le genre d'Agricola ou de Virginius Rufus, c'est-à-dire de ces braves Romains de province que le hasard avait portés aux armées et qui ne rêvaient pas autre chose que d'y rester. Comme eux, il était très honnête, très droit ; il avait un très vif sentiment de son devoir professionnel, une très haute idée de la discipline, des goûts militaires ; il était simple dans sa tenue, très ferme, très familier à l'occasion, très capable de prendre part à tous les travaux de ses soldats, et par suite très populaire parmi eux, d'autant plus qu'il se préoccupait de leur bien-être,

qu'il était toujours juste et qu'on pouvait toujours recourir à lui. Pendant très longtemps, sa carrière fut sans éclat ; ce n'est que vers l'année 88, quand il avait presque passé la quarantaine, qu'il eut l'occasion de se signaler, tout à fait par hasard. Il venait d'y avoir dans la Haute-Germanie une révolte très grave, à ce point même inquiétante que Domitien averti craignit que les troupes ne fussent insuffisantes. On demandait des renforts ; l'empereur donna l'ordre à une légion, qui était alors en Espagne et qui était commandée par Trajan, d'aller le plus vite possible au secours de l'armée de Germanie. Trajan partit, traversa les Pyrénées, le midi de la Gaule jusqu'à Lyon, passa dans la vallée de l'Isère, arriva à Milan, traversa de nouveau les Alpes du sud au nord, et parvint sur le théâtre des opérations à temps pour arrêter les progrès des Barbares; il s'y conduisit si bien que Domitien le nomma légat, c'est-à-dire représentant du prince dans la région qu'il avait vaillamment défendue.

Tel était son passé lorsque, neuf ans après, l'empereur Nerva, qui sentait son autorité quelque peu ébranlée, — c'était un vieillard déjà usé, arrivé sur le tard à l'empire, — jugea nécessaire de s'adjoindre un collègue. Il adopta solennellement Trajan et l'associa à l'empire. C'était en 97. On sentit, nous dit Pline, que Nerva l'avait choisi afin de rétablir la discipline chancelante et de remettre le pouvoir à une main ferme, qu'aucune contrainte ne fît céder.

Trajan avait donc près de quarante-cinq ans, lorsque le hasard fit de lui le futur maître de l'empire romain. Le choix de Nerva, plus ou moins conseillé, se trouva être excellent. Je ne veux citer que quelques traits pour faire comprendre la nature de ce caractère et la valeur de l'homme. Comme jugement général, rien n'est supérieur à celui qu'a porté sur lui Montesquieu. Tous les panégyriques sont plus modestes à l'égard de Trajan que l'histoire elle-même : ce prince est le plus accompli qu'il y ait jamais eu. « Ce fut un bonheur d'être né sous son règne ; il n'y en eut point de si heureux ni de si glorieux pour le peuple romain. Grand homme d'Etat, grand capitaine, ayant un cœur bon qui le portait au bien, un esprit excellent qui lui montrait le meilleur, une âme noble, grande, belle, avec toutes les vertus, n'étant extrême dans aucune, enfin l'homme le plus propre à honorer la nature humaine et à représenter la divine. » On le voit, l'éloge est considérable, d'autant plus que Montesquieu n'en est pas coutumier. Or, quand on regarde l'histoire de près, on ne peut que souscrire à ce jugement.

Elle nous montre, en effet, que, dans toute la durée de l'empire

romain, on n'a jamais rencontré un empereur qui eût une âme plus élevée et plus belle. Il garda sur le trône toutes les vertus qu'il avait, alors qu'il était simple particulier. Nous voyons que c'était un homme d'une simplicité de goûts parfaite, qui, même empereur, ne changea rien à sa manière de vivre, pas plus d'ailleurs que sa femme Plotine. Il avait un très vif souci du devoir, de la justice surtout, que peu de princes ont travaillé à maintenir avec une conscience plus scrupuleuse. C'était le souverain équitable par excellence. De plus, se voyant du jour au lendemain transformé en maître du monde, il n'a pas cru que cette transformation accidentelle dût changer quelque chose à sa nature, et comme il était accueillant, plein d'aménité, il est resté tel lorsqu'il fut sur le trône. Il laissait le palais toujours ouvert, il ne demandait qu'à entrer en relations avec tous les Romains. Il y a chez lui un ensemble de qualités très rares que tous les témoignages s'accordent à lui donner. Ce qui a frappé surtout, c'est ce mélange d'autorité, de dignité et de bonhomie militaire. Mais sa vertu essentielle, celle qui domine toutes les autres, celle pour laquelle les anciens n'ont pas assez d'éloges, c'est la bonté. C'est un thème inépuisable pour tous ceux qui parlent de lui. Nous en avons la preuve, non pas dans le titre d'*Optimus*, qui lui a été donné comme à Jupiter (les plus mauvais empereurs sont précisément ceux qui ont reçu les plus beaux noms), mais dans un trait bien plus curieux. Pendant un ou deux siècles, toutes les fois qu'un empereur nouveau montait sur le trône, et que le Sénat lui faisait une sorte de compliment pour inaugurer son règne, on lui souhaitait d'être, pendant toute la durée de sa souveraineté, *felicior Augusto*, plus heureux qu'Auguste, *melior Trajano*, meilleur que Trajan. L'imagination populaire s'est emparée de cette figure d'empereur et l'a embellie. Tous les traits de bonté, de douceur, d'aménité, de grandeur d'âme qu'on pourrait citer, soit d'Adrien, soit d'Antonin, soit de Marc-Aurèle, tous, par un travail inconscient qui s'est fait dans les esprits populaires, se sont concentrés autour de la figure de Trajan. A partir du IIe siècle, une véritable légende s'est constituée. On racontait, par exemple, qu'au moment de partir pour une grande expédition, probablement celle des Daces, Trajan, étant à cheval, sortait de Rome. Une pauvre veuve vient se présenter à lui, et comme son abord était facile, elle s'approche, saisit la bride du cheval et dit à l'empereur : « Arrête-toi, je suis veuve ; j'avais un fils qui a été assassiné, je n'ai personne pour me défendre ; je demande que les meurtriers de mon fils soient punis. » Trajan l'écoute et lui répond : « A mon retour. »

La femme reprend : « Mais si tu meurs pendant la campagne ? — Eh bien ! dit Trajan, ce sera mon successeur qui te rendra justice ». La femme insiste : « Quel prix retireras-tu, toi, de la vertu d'un autre ? Pourquoi ne pas faire ce qu'il fera ? » Trajan s'arrête, réfléchit un instant, enfin rebrousse chemin, ordonne une enquête et ne quitte Rome qu'après que justice a été faite.

Cette légende a été accueillie par l'imagination populaire et s'est répandue d'âge en âge. Lorsque les pèlerins du moyen âge allaient à Rome et que, voulant connaître les principales curiosités de la ville, ils se procuraient ce que l'on pourrait appeler le Bœdeker du temps, c'est-à-dire les *Mirabilia urbis Romæ*, dont nous avons quelques exemplaires, ces petits livres leur indiquaient l'endroit où s'était passée la fameuse entrevue de la pauvre veuve, comme à Vérone on montre le tombeau de Roméo et Juliette. Voici le texte des *Mirabilia* : « C'est ici que se trouvait l'empereur sur son char, prêt à partir pour les combats, lorsque certaine pauvre veuve tomba à ses pieds et le supplia de s'arrêter. » Et les gens qui expliquaient aux voyageurs les œuvres d'art de Rome, et en particulier les arcs de triomphe, lorsqu'ils arrivaient devant un de ces monuments où l'on voyait représenté le symbole d'une nation barbare agenouillée aux pieds d'un empereur, racontaient que c'était là l'histoire de la pauvre veuve demandant justice ; et cette légende est tellement bien acceptée, si populaire, que, dans son œuvre poétique, Dante la reprend encore et qu'il nous décrit tout au long le bas-relief de la pauvre veuve.

Les chrétiens eux-mêmes se sont emparés de la figure de Trajan. Nous savons, par un auteur du VIIIe siècle, Jean de Damas, que saint Grégoire avait une très grande admiration pour la vie de cet empereur, et en particulier pour sa conduite dans l'affaire avec la veuve. Aussi l'illustre évêque a-t-il demandé à Dieu d'avoir égard à son esprit de justice et à sa vertu, et de vouloir bien le tirer du lieu d'expiation éternelle où sa condition de païen l'avait contraint d'aller ; et Jean de Damas ajoute qu'il croit savoir que la prière de saint Grégoire a été exaucée. Un autre reprend la même histoire, et affirme positivement, en homme qui l'a vérifié, que l'âme de Trajan a été retirée des enfers par la prière de saint Grégoire, et il ajoute que tout l'Orient et tout l'Occident peuvent en porter témoignage. L'Orient en témoigne dans son *Rituel des Morts*. Lorsqu'on prononçait les prières des Morts dans l'église grecque, — je ne sais si cela dure encore, — jusqu'au XVe siècle au moins, on demandait à Dieu de pardonner aux pécheurs comme il avait pardonné à Trajan. Dans l'Église d'Occident, l'histoire

du bon empereur a passé, sinon comme article de foi, du moins comme fait qui ne devait pas être discuté. Saint Thomas reprend la question pour l'expliquer ; il conclut que Dieu a fait, en effet, sortir des enfers l'âme de Trajan, qu'il l'a mise dans le corps d'un autre homme chrétien, et qu'ainsi elle s'est rachetée et a pu mériter les joies éternelles. Dante accepte la théorie courante du moyen âge, et il le place tout naturellement en Paradis. Gerson, qui est presque le fondateur de la Sorbonne, dans un discours au roi Charles VII, parle de Trajan, qui est au ciel parmi les élus.

Au XVIe siècle, on commence à élever quelques doutes. Cependant un grand pape, Grégoire XIII, publiant à la fin de ce siècle la description des bas-reliefs de la colonne Trajane, soutient fermement que cet empereur a été tiré des enfers par la vertu des prières de saint Grégoire.

L'histoire, comme nous l'avons vu, ne fait que confirmer cette croyance de la légende. Trajan a été le plus grand empereur qu'il y ait eu. — Voilà l'homme auquel Pline a consacré son long et un peu fastidieux panégyrique.

C. B.

Les Premières œuvres dramatiques de Shakespeare.

Cours de M. BELJAME,

Professeur à l'Université de Paris.

VII

L'imitation du théâtre tragique latin eut, en Angleterre, non seulement des adhérents et des spectateurs fidèles, à la cour, mais aussi des théoriciens et des défenseurs. Ce n'est donc point par hasard et sans avoir été avertie que la scène anglaise s'engagea dans la voie qu'elle suivit définitivement. Dès le XVIe siècle, on trouve en présence deux écoles : l'école classique, et une autre que l'on peut appeler romantique. Elles subsistèrent longtemps côte à côte, et Ben Jonson encore, dans son *Séjan,* défendit et appliqua les idées classiques.

L'école romantique n'eut pas de manifeste, car elle agissait plutôt par instinct que par méthode. L'école classique au contraire, s'appuyant sur l'imitation des anciens, se réclamant d'une tradition, prêtait à des théories, que l'on trouve développées dans deux écrits, dont l'un surtout est d'une grande importance.

George Whetstone, qui emprunta à un roman italien le sujet de son *Promos et Cassandra*, et qui d'ailleurs prêta le flanc à ses propres critiques en mêlant le comique au dramatique dans son œuvre, introduisit dans sa dédicace une étude sur le théâtre contemporain. Après avoir passé en revue le théâtre français, allemand, italien et espagnol, et y avoir mis en relief l'inspiration classique et l'imitation de l'art ancien, il en vient au théâtre anglais, qu'il traite assez durement. « The advised devices of ancient poets, dit-il, discredited with the trifles of young, unadvised, and rash-witted writers, hath brought this commendable exercise [l'imitation des anciens] in dislike... The Englishman, in this quality, is most vain, indiscreet, and out of order. He first grounds his work on impossibilities : then in three hours runs he through the world ; marries, gets children; makes children men, men to conquer kingdoms, murder monsters; and bringeth gods from heaven, and fetcheth devils from hell. And (that which is worst) their ground is not so imperfect as their working indiscreet; not weighing, so the people laugh, though they laugh them, for their follies, to scorn (ceci n'est pas bien sûr). Many times, to make mirth, they make a clown companion with a king ; in their grave councils they use the advice of fools, etc... »

Les mêmes idées furent exprimées par un homme de plus d'autorité, l'élégant et héroïque Sir Philip Sidney. Dans son *Apology for Poesy*, écrite dès 1580, bien qu'elle ne fût publiée qu'en 1595, il examine à grands traits les différentes manifestations littéraires de son temps, et donne son opinion sur le théâtre. Son style vif, imagé et entraînant, justifie de plus longues citations. « Our tragedies and comedies, — dit-il, — not without cause, are cried out against ; observing rules neither of honest civility, nor skilful poetry. Excepting *Gorboduc*, which, notwithstanding as it is full of stately speeches, and well-sounding phrases, climbing to the height of Seneca his style, and as full of notable morality, which it doth most delightfully teach, and so obtains the very end of poesy ; yet, in truth, it is very defectuous in the circumstances, which grieves me, be cause it might not remain as an exact model of all tragedies. »

Ainsi, même *Gorboduc* ne le satisfait pas : voici pourquoi :

« For it is faulty both in place and time, the two necessary

companions of all corporal actions. For where the stage should always represent but one place ; and the uttermost time presupposed in it should be, both by Aristotle's precept, and common reason, but one day ; there is both many days and many places in artificially imagined.

« But if it be so in « *Gorboduc* », how much more in all the rest? where you shall have Asia of the one side, and Afric of the other, and so many other under kingdoms, that the player, when he comes in, must ever begin with telling where he is, or else the tale will not be conceived. »

Pour l'unité de temps, il est d'accord aussi avec Whetstone, et dit, presque dans les mêmes termes : « Now of time they are much more liberal ; for ordinary it is, that two young princes fall in love ; after many traverses she is got with child ; delivered of a fair boy ; he is lost, groweth a man, falleth in love, and all this in two hours'space ; which, how absurd it is in sense, even sense may imagine ; and art hath taught and all ancient examples justified. »

Le mélange du tragique et du comique provoque aussi chez lui la même observation que chez Whetstone ; il proteste contre ces pièces que l'on voit « mingling kings and clowns, not because the matter so carrieth it, but [they] thrust in the clown by head and shoulders to play a part in majestical matters, with neither decency nor discretion... etc. »

Faisons une dernière citation, la plus importante. Elle montre que Sidney a vu nettement l'un des traits essentiels qui distingue le théâtre romantique anglais du théâtre classique : c'est-à-dire cette tendance du premier à étendre le sujet et l'action que concentre au contraire le théâtre classique. La démonstration est très précise : « Lastly, if they will represent an history, they must not, as Horace saith, begin « ab ovo », but they must come to the principal point of that one action which they will represent. By example this will be best expressed ; I have a story of young Polydorus, delivered, for safety's sake, with great riches, by his father Priamus to Polymnestor, king of Thrace, in the Trojan war time. He (Polymnestor), after some years, hearing the overthrow of Priamus, for to make the treasure his own, murdereth the child ; the body of the child is taken up ; Hecuba, she, the same day, findeth a sleight to be revenged most cruelly of the tyrant. Where, now, would one of our tragedy-writers begin, but with the delivery of the child ? Then should he sail over into Thrace, and so spend I know not how many years, and travel numbers of places. But where doth Euripides ? Even with the find

ing of the body; leaving the rest to be told by the spirit of Polydorus. This needs no farther to be enlarged ; the dullest wit may conceive it. »

Il y a là quelque chose de bien remarquable. Ce Sidney, qui, après un acte d'héroïque charité, mourut d'une blessure reçue sur le champ de bataille, et qui avait été un courtisan accompli, était en même temps l'auteur d'un roman un peu long et un peu compliqué, mais d'une inspiration élevée et d'un style charmant, l'*Arcadie*, dont toute une partie du XVIe siècle subit l'influence. C'était en outre un poète exquis, qui a écrit quelques-uns des vers les plus délicieux de la poésie anglaise. Il était tout cela, et il était encore un penseur. Avant lui, on trouve à peine quelques aperçus critiques dans la littérature anglaise ; et lui, dès l'abord, découvre un des traits essentiels qui distinguent les deux grandes écoles dramatiques. Et cela est si vrai que la comparaison qu'il fit en 1581, entre Euripide et l'auteur anglais qu'il suppose, nous pouvons la reprendre pour distinguer l'art de Shakespeare de celui de nos tragiques français.

Supposons, en effet, que Shakespeare eût traité le sujet de *Britannicus*, il ne nous eût probablement pas montré seulement dans Néron le monstre naissant, pour s'arrêter à son premier crime. Il nous aurait sans doute fait voir le meurtre d'Agrippine, et aurait conduit Néron jusqu'à cette scène terrible où le tyran, réfugié chez Phaon, ne trouva que dans l'excès de sa peur le courage de se faire justice.

Supposons, d'autre part, que Racine ait choisi *Macbeth* ; il s'en serait tenu sans doute à la mort de Duncan ; la lutte des sentiments aurait été circonscrite entre Macbeth, hésitant devant le crime, et Lady Macbeth l'y poussant impérieusement ; et l'auteur aurait probablement terminé sa pièce par une scène de remords de Macbeth, et l'annonce de ses crimes futurs. Shakespeare développe une passion sous nos yeux, de sa naissance à sa fin. Racine ne représente que la crise décisive.

Quant à l'unité de lieu, Sidney n'avait pas vu moins juste. On faisait alors passer la scène d'un lieu à un autre à tout moment ; non pas par système, mais par caprice et par fantaisie, pour amuser le spectateur, et parce que le décor, très rudimentaire et très simple, permettait aisément les déplacements continuels. Cette facilité de mouvement eut une grande influence sur le théâtre. Dans Shakespeare, il ne resta de cette liberté que ce qu'elle avait d'excellent. Les lieux où se passe l'action font chez lui partie de l'action même et s'associent aux sentiments des personnages. Il suffit de rappeler la douleur de Lear, l'ivresse

de Roméo et de Juliette, celle de Lorenzo et de Jessica, l'apparition du fantôme à Hamlet, pour évoquer en même temps tout le paysage qui les enveloppe.

La critique que Sidney faisait du mélange du tragique et du comique, était tout aussi justifiée. Mais, là encore, Shakespeare devait perfectionner la tradition : le comique ne sera plus grossier et ridicule, mais plus tempéré et restreint le plus souvent à la familiarité ; ou bien, s'il présente des personnages bas, ils tiendront à la pièce et y seront fondus.

Mais revenons à Sidney et à son époque. Malgré les remarques de Whetstone et l'éloquence de Sidney, le genre classique ne l'emporta pas. Nous allons voir au contraire un paroxysme du genre romanesque dans ce que l'on appelle la *tragedy of blood*.

Ce genre déborde d'extravagance ; mais il n'est nullement indifférent, et le chef de cette école, car c'en est une, Thomas Kyd, est un nom à retenir, car c'est un précurseur de Shakespeare. Il a laissé sa trace dans le théâtre, et son influence est visible, surtout dans Marlowe. De lui-même, on ne sait rien que son nom ; les dates de sa naissance et de sa mort sont incertaines. C'était probablement le fils d'un notaire de Londres ; il alla au *Merchant Taylors'School* et reçut une éducation distinguée ; il faut le ranger parmi les *scholars*, et ce n'est pas le dernier. Il savait le latin, l'italien et le français ; il traduisit la *Cornélie* de Robert Garnier. Les deux œuvres qui représentent chez lui la *tragédie de sang* sont : *Jeronimo* et la *Spanish Tragedy*. On ne sait quand elles furent écrites ; une allusion de Ben Jonson permet de croire qu'elles furent jouées entre 1584 et 1589. L'une fait suite à l'autre, mais fut peut-être composée la première. Nous savons du moins que la première d'après l'ordre des événements était jouée la seconde.

Nous n'en ferons pas l'analyse entière ; il suffit d'indiquer les principaux événements et le ton général. Un détail fera saisir ce dernier : au début de la pièce, Jéronimo, maréchal d'Espagne, est investi de ses fonctions, et, mettant le genou en terre devant le roi, il dit, dans un style singulier :

My knee sings thanks unto your highness'bounty.

Le Portugal ne payant pas à l'Espagne le tribut qu'il lui doit, le roi d'Espagne décide d'y envoyer son nouveau maréchal avec un ambassadeur qu'il faut choisir. Le maréchal désigne Andréa, avec l'approbation de tous les courtisans, sauf Lorenzo qui convoitait cet honneur. Cet ambitieux hait Andréa, et il déteste

aussi sa propre sœur Bell'Imperia, qui est éprise d'Andréa. Lorenzo cherche à se venger : d'où une de ces àventures très compliquées auxquelles se plaît la *tragédie de sang*, avant tout romanesque. Il trouve un courtisan (*a courtier*, dit-il, *will do anything for gold*), Lazarotto (or rather *rotting* in a *lazy* age, dit-il avec un esprit qu'il est permis de ne pas lui envier), qui consent à tuer Andréa. En même temps, pour se venger de sa sœur, il avise un seigneur Alcario qui aime Bell'Imperia et ressemble à Andréa. Lorenzo lui conseille donc de s'habiller comme Andréa et de profiter de la ressemblance. Bell'Imperia s'y trompe en effet, mais aussi Lazarotto qui le tue par méprise. Grand émoi à la cour. Lorenzo persuade à son complice qu'il lui est facile d'obtenir le pardon du roi ; mais, en présence de celui-ci, il le tue soudain, comme poussé par le désir de faire prompte justice. C'est là un moyen facile de dénouer les incidents.

Andréa, partant donc en ambassade, fait ses adieux à Bell'Imperia, assez brièvement :

BELL'IMPERIA. — O, let me kiss thee first.
ANDREA — The drum again.
BELL'IMPERIA — Has that more power than I ?
ANDREA — Do't quickly then : farewell [*exit* Andrea
BELL'IMPERIA — Farewell ! O cruel part !
Andrea's bosom bears away my heart.

L'auteur a au moins ici le mérite de la sobriété ; ailleurs il abuse du développement. Au Portugal, les Espagnols livrent bataille au fils du roi, Balthazar ; avant de combattre, il faut bien commencer sinon par les gros mots, du moins par les grands mots, dans le style grandiloquent du début. Voici un court exemple tiré de toute une page :

BALTHAZAR
Thou inch of Spain !...
Thou very little longer than thy beard !
Speak not such big words ; they'll throw thee down,
Little Jeronimo ! words greater than thyself !...

JERONIMO
And thou long thing of Portugal, why not ?...
Devourer of apparel, thou huge swallower,
My hose (haut-de-chausses) will scarce make thee a standing [collar.

La bataille, ainsi engagée, a lieu sous nos yeux. Il y a deux pages d'*alarums* et d'*excursions*, avec des combats généraux et singuliers. On voit, par exemple, arriver à droite deux personnages d'une armée, et à gauche deux de l'autre ; il y en a un de tué de chaque côté, et chacun des deux survivants s'en va. Puis vient un soldat d'une armée et un de l'autre. Au moment où l'un

va succomber, des amis le secourent. L'autre, près d'être mis à mal, est secouru à son tour par une troupe plus forte, jusqu'à ce que le lecteur s'y perde.

Cependant Andréa est tué pour de bon, et nous voyons ses funérailles. Puis vient la Vengeance avec Charon, le nautonier des Enfers. Elle réclame le châtiment de ceux qui ont fait périr Andréa. Ce qui ne paraît guère justifié, puisqu'il a été tué loyalement.

La *Spanish Tragedy* est le développement complet de la *tragédie de sang*. Nous y retrouvons les principaux personnages de la pièce précédente : Jeronimo, Horatio, son fils Lorenzo, Bell'Imperia ; le roi de Portugal et le prince Balthazar, amenés comme prisonniers en Espagne. Andréa mort, Bell'Imperia, qui est sans amant, trouve un autre héros dans Horatio. Lorenzo, toujours aussi ambitieux, voudrait que sa sœur épousât le prince Balthazar. Elle s'y refuse, et il complote avec le prince la mort de Horatio. Ils se saisissent de lui, l'attachent à un arbre dans le jardin de son père, et le percent de coups. Il y a alors une scène poussée à l'excès ; mais elle est émouvante. Aux incidents qui sont le tout de ce théâtre, s'ajoute une passion profonde, exprimée avec éloquence et énergie, de façon à frapper l'imagination ; enfin la nature y prend son vrai rôle, et la nuit sert de décor à la douleur du malheureux père. La mort d'Horatio rend Jeronimo presque fou, et, pour pouvoir mieux se venger, il simule la folie complète. C'est tout à fait le sujet de *Hamlet* retourné. On le verra encore mieux par la suite ; il est d'ailleurs presque certain que Kyd est l'auteur du premier *Hamlet* qui servit de thème à Shakespeare. — Nous retombons dans l'exagération : Bell'Imperia, qui connaît les assassins, avertit Jeronimo par un billet écrit avec son sang, et qu'elle jette dans le jardin. Il prépare sa vengeance, affecte la gaîté, et se mêle à la cour, attendant une occasion. Elle s'offre sous forme d'une représentation donnée à la cour (comme dans *Hamlet*). Ils font choisir pour acteurs ceux mêmes dont ils ont à se venger, et eux-mêmes. D'après les rôles qu'ils choisissent, ils doivent tuer Lorenzo et Balthazar, puis Bell'Imperia doit se tuer elle-même. Les choses se passent ainsi, et en toute réalité. Les deux rois, qui ignorent tout, applaudissent grandement, et déclarent n'avoir jamais vu pareil réalisme au théâtre. Jeronimo s'avance alors et explique que tout est bien réel, et qu'il a voulu venger son fils, et il annonce qu'il va se pendre. Mais on le saisit pour le torturer. Afin de s'interdire des aveux, Jeronimo se coupe la langue avec les dents, et la crache sur la scène. Mais il peut encore écrire, on essaie de lui faire rédi-

ger ses aveux. Il demande un canif pour tailler la plume, et le duc de Castille poliment lui offre le sien. Jeronimo s'en sert pour tuer ce même duc qui n'était absolument pour rien dans l'affaire. La Vengeance reparaît : le supplice des coupables va, nous dit-elle, commencer en enfer.

De tout cela ce qu'il faut retenir, c'est que nous avons vu un commencement de passion véritable, rendue avec un talent tragique réel. Kyd eut sur Marlowe et sur Shakespeare une influence en grande partie fâcheuse, en ne les détournant pas de l'exagération, mais qui, pour une autre partie, les a poussés dans une bonne direction, en leur faisant chercher l'émotion de l'expression des sentiments naturels.

Le théâtre anglais a donc en face de lui, à cette époque, deux genres dramatiques : le genre classique et le genre romantique. Le premier obéit à une inspiration honorable, mais il est glacé, n'ayant encore été adopté par aucun homme de génie ou de talent. Le second, romanesque, violent et outré, représente l'excès en tout ; mais il est vivant. Si bien qu'entre ces deux extrêmes, il faudra que le théâtre trouve un moyen terme de vérité et d'émotion. Pour retrouver la vérité, il lui faudra le contact de la réalité ; et, pour garder l'émotion, il faudra que cette réalité ne soit pas trop terre à terre ni trop brutale.

C'est à ces deux besoins que le théâtre anglais saura donner satisfaction, en faisant appel aux sujets patriotiques, qu'il puisera dans l'histoire d'Angleterre et qui lui fourniront la matière des *Chronicle Plays*.

D.

Les « Animaux parlants » de Casti et les « Paralipomènes » de Léopardi.

Leçon de M. CHARLES DEJOB,

Maître de Conférences à l'Université de Paris.

La fiction qui donne la parole aux animaux n'a pas seulement produit ces courts et inoffensifs récits qu'on appelle des fables ou des contes, et dont nous avons étudié, chez La Fontaine et chez Fénelon, deux conceptions si différentes, mais elle a inspiré aussi de longs poèmes, où l'intention politique et satirique est manifeste. Nous étudierons aujourd'hui dans la littérature italienne deux poèmes de ce genre. L'un a pour auteur Giambatista Casti, qui mourut à Parist rès vieux en 1803, après avoir publié, l'année précédente, les *Animaux parlants* (*Gli animali parlanti*, poema epico diviso in ventisei canti). L'auteur du second poème a un nom plus célèbre encore, c'est le grand Léopardi, dont l'œuvre parut en 1842, quelques mois après sa mort, sous le titre de *Paralipomènes* de la *Batrachomyomachie* (*Paralipomeni* della Batracomiomachia).

Si l'on rapproche ces deux œuvres de notre *Roman du Renart*, où la fiction revêt une forme analogue, on remarquera d'abord une différence essentielle, c'est qu'elles sont toutes deux beaucoup plus amères. Cette différence pourrait nous surprendre, parce que, d'une manière générale, la condition de l'homme était bien plus mauvaise au temps où écrivaient les auteurs du *Roman du Renart*, qu'à l'époque où écrivaient les poètes italiens. Mais cette anomalie apparente s'explique. Le moyen âge se croyait moins malheureux qu'il ne l'était réellement. Songeons que, sous le régime féodal, au sortir de la longue et cruelle période des invasions, ce que le peuple éprouvait surtout, c'était un immense besoin d'apaisement et de sécurité, c'était aussi la joie de sentir finis les affreux cataclysmes qu'on avait traversés, tandis que le monde refait commençait à respirer de nouveau. Ajoutons que le moyen âge, dans son ignorance systématique du passé, ne connaissait d'autre régime politique que l'organisation féodale. Le

souvenir des époques de liberté avait disparu. Aussi s'accommodait-on très volontiers du présent ; on l'acceptait avec son lot d'inégalités et d'abus, sans arrière-pensée de révolte, et, pour se consoler d'une oppression parfois trop lourde, on se contentait de quelques représailles assez anodines, comme les attaques malicieuses que renferme le *Roman du Renart*. Les grands seigneurs, disait-on, sont souvent injustes, ils abusent souvent de leurs forces pour opprimer leurs sujets, mais ils en sont punis, car de temps en temps apparaît parmi eux un baron plus rusé que les autres, qui les tient en échec, et voilà notre vengeur. On ne réclamait pas davantage. Ce fait social nous explique pourquoi le ton est plus résigné et plus railleur dans le *Roman du Renart*, plus amer et plus dur dans les œuvres des poètes italiens. Remarquons d'autre part que Casti en particulier composait son poème à l'époque de la Révolution française, dont il fut le témoin tellement passionné, que, bien que lié avec la famille Bonaparte, il avait songé à poignarder le premier consul pour l'empêcher de profiter du 18 brumaire.

Mais ce qui nous surprend davantage, c'est la place que tient l'ironie dans ces deux poèmes. Nous ne saurions trouver dans notre littérature un seul ouvrage dont le ton reste constamment et franchement ironique. Ecartons tout de suite le *Lutrin* de Boileau ; les fautes dont il se moque sont bien insignifiantes et pèsent de bien peu dans le jugement qu'il porte sur ceux qui les ont commises ; il est fâcheux sans doute que la place à donner à un lutrin soulève parmi les membres de l'Eglise un pareil scandale, mais c'est de parti pris que Boileau dépasse la mesure que lui imposerait le simple récit des faits, il feint une ironie qu'il n'éprouve pas. C'était bien la première fois, avec les *Paralipomènes* qui comptent 3.000 vers et les *Animaux parlants* qui en comptent 1800 environ, qu'on voyait, dans un poème si considérable, l'ironie continuelle et sérieuse employée comme procédé littéraire.

L'apparition de ce genre nouveau s'explique par le développement qu'avait pris l'ironie au cours du siècle précédent. Ce développement lui-même s'explique par deux raisons principales, dont la première est la perversion de la politesse. La vie de salon, fort goûtée en France au XVIIe siècle, l'a été encore plus peut-être au XVIIIe, où on lui accordait tous les honneurs qu'on avait accordés autrefois à la dévotion. Pour prolonger les réunions et les entretiens jusqu'au milieu de la nuit, on avait même inventé le souper, dont Mme du Deffand disait : « C'est une des quatre fins de l'homme ». Mais cet abus de la politesse conduisit à en raffiner

et par suite à en fausser les règles. Le XVIIe siècle avait dit : « Dans un salon, il n'est pas de bon ton d'affirmer trop haut les idées qu'on professe et de prendre vivement à partie ceux qui ne les partagent pas ; on peut chercher à les insinuer dans l'esprit de ses interlocuteurs, mais il ne faut pas vouloir les leur imposer. Il existe une juste mesure que chacun doit sentir et observer, et c'est commettre une faute de goût, que de se départir du ton affectueux et courtois qui convient aux honnêtes gens. » Ces règles de politesse mondaine étaient l'expression exacte des sentiments de cette société profondément disciplinée et grave. Mais supposons qu'une génération insouciante et moqueuse s'en empare. On voudra se donner à tout propos le plaisir de railler et de mortifier autrui ; on prodiguera à son interlocuteur toutes sortes d'éloges, on exagérera son mérite, mais en lui donnant à entendre qu'on ne croit nullement au panégyrique qu'on prononce en sa faveur. L'esprit malicieux et hâbleur qui se cache dans les subtilités d'une conversation de causeurs délicats, et qui, en lui donnant parfois une allure de discussion dialectique, se plaît à armer d'une intention ou d'une allusion les mots les plus inoffensifs du vocabulaire courant, telle est la mode préférée de ce siècle de politesse corrompue. L'ironie est née.

La seconde raison est l'introduction dans le monde d'un scepticisme nouveau : il est nouveau en ce sens qu'il ne s'attaque plus à quelques dogmes de philosophie ou d'histoire, mais à la croyance dans la possibilité pour l'homme d'être sage et heureux ici-bas. Le XVIIIe siècle fonde définitivement la philosophie de l'histoire ébauchée par Bossuet. Deux grands sentiments, inconnus du siècle précédent, le mépris du passé et même du présent, l'enthousiasme pour l'avenir, s'affirment l'un chez Voltaire, l'autre chez Rousseau. Peu à peu le second est altéré et transformé par le premier, et donne naissance à une forme nouvelle de scepticisme qui repose sur cette idée : si le passé était mauvais, si le présent l'est encore, c'est que les hommes, qui étaient malheureux autrefois, le restent aujourd'hui et le resteront toujours. L'ironie s'arme de cet argument pour prendre en pitié tout ce que l'humanité a pu faire et tout ce qu'elle peut rêver, pour se moquer de ses actes et de ses espérances. Déjà Montaigne raillait le dogmatisme, mais c'était par une pieuse et sincère humilité, et non pas par orgueil. Cervantes raillait Don Quichotte, mais en nous montrant que cette folie d'honneur et de dévouement qui l'égare, lui sert aussi dans bien des circonstances et fait de lui pour le très positif Sancho un homme de bon conseil. Au contraire les hommes du XVIIIe siècle sont tout à fait détachés du passé et ne gardent aucune foi dans

l'avenir. Ils professent l'ironie, et c'est de cette ironie que s'inspireront, au commencement du siècle suivant, les deux auteurs des *Paralipomènes* et des *Animaux parlants*.

L'ouvrage de Casti s'ouvre par une délibération des animaux sur le meilleur choix qu'on peut faire entre les différentes formes de gouvernement. Ici l'auteur présente une glorification railleuse de la monarchie. C'est, dit-il, un gouvernement si parfait que lorsqu'il est établi, le roi et les ministres peuvent être ignorants et incapables, ils gouvernent quand même. « Prenez dans la foule un homme grossier ; faites-en un monarque : les faveurs célestes pleuvent aussitôt sur lui. Il devient une arche de sagesse; Jupiter descend, se loge dans sa tête : il règle, il décide, il juge, c'est un oracle, une merveille. Ne nous étonnons donc pas, si les sages, que leur heureuse étoile a placés près d'un monarque, sont ravis en extase, quand ils découvrent dans tout ce qu'il pense, dans tout ce qu'il dit, des idées si sublimes, si profondes, si neuves qu'ils ne conçoivent pas où son diable de génie les a pu trouver... Bien plus, s'il lui en prend la fantaisie, quoique je sois ignorant et aveugle en affaires, il me crée ministre, et je régis, je gouverne toute la monarchie ; la science est passée dans mon cerveau ; les sentences coulent de ma bouche : il semble que mon patron m'ait ôté ma balourdise première et m'ait frappé à un autre coin. Tout cela ne démontre-t-il pas que le gouvernement monarchique est le plus parfait des gouvernements, et qu'il nous représente l'ordre éternel par lequel l'univers est régi ? Il renferme en lui tous les biens ; il repousse loin de lui tous les maux. Ce sont là des vérités claires et palpables que personne aujourd'hui ne conteste, et qui n'étaient pas moins reconnues au temps dont je parle par tout ce qu'il y avait de bêtes savantes et habiles ; c'est pourquoi il fut résolu dans le grand consistoire de fonder une monarchie. »

Casti nous décrit les intrigues auxquelles se livrent les animaux. L'éléphant est le chef du parti aristocratique, mais le chien se met à la tête du parti opposé et appuie de tout son pouvoir la candidature du lion, qui est élu. Celui-ci ouvre son règne par des protestations d'amour pour ses sujets. Aujourd'hui, remarque malicieusement l'auteur, lorsque les monarques, en arrivant au pouvoir, assurent qu'ils travailleront toujours à la prospérité de leurs Etats, leurs promesses ne produisent plus aucune impression, parce que nous ne croyons pas à ces formules d'usage surannées, dont nous avons les oreilles rebattues. Mais, à cette époque, la gent animale était encore naïve, et le roi fut très applaudi. D'ailleurs le lion parut aussitôt transfiguré. On ne le reconnaissait plus. Lorsqu'un homme est porté à la dignité

suprême, les éléments humains s'évanouissent en lui, il devient une sorte d'être surnaturel.

Le lion déclaré roi se souvint qu'il devait son succès au chien, et fit de lui son premier ministre. Ce ministre avait bien quelques défauts, mais il possédait toutes les qualités qui doivent appartenir à l'administrateur d'un grand empire. « Il était un peu mordant, un peu farouche, un peu avide, un peu provocateur, un peu faux, un peu vorace, un peu arrogant, un peu vindicatif; mais tous ces menus défauts disparaissaient, mis en regard de ses éminentes qualités. Franchement dissimulé, il savait, avec adresse, se ménager des expédients et des retraites ; il savait à propos donner à ses paroles des sens divers, et paraître avoir raison, quand souvent il avait tort ; sur ce point, il ne le cédait pas à Cicéron. » Le premier ministre répartit le peuple en deux classes : l'aristocratie, composée de toutes les bêtes fortes et malfaisantes ; la roture, composée des espèces faibles et utiles. Mais il faut nommer un capitaine des gardes. Le chien se trouve embarrassé : il proposerait bien l'éléphant pour cette fonction, mais l'éléphant a été autrefois le chef de l'opposition, et il craint que ce choix ne déplaise au lion. Le roi, avec une fierté superbe, heureux de faire étalage de ses bons sentiments, confère à l'éléphant le titre de capitaine des gardes, mais le bannit pour un an de sa cour. « Une si faible punition pour un si grand crime? » demande le chien. Et le lion se contente de répondre froidement : « Trouves-tu donc que ce soit peu ? » ce que l'ironie de l'auteur traduit sans doute ainsi : le bonheur suprême ne consiste-t-il pas à voir le roi, et n'est-ce pas au contraire subir le plus terrible des châtiments, que d'être condamné à vivre loin de lui ? Quoi qu'il en soit, l'éléphant est nommé. Le chien gouverne, fonde une bibliothèque, à la tête de laquelle il place la souris ; des chaires et des académies, dont chacune porte le nom d'un oiseau. Mais le lion vient à mourir. La lionne est proclamée régente, et il faut chercher un gouverneur pour le lionceau. C'est l'âne qui reçoit cette faveur. Quelques animaux se disent que cette nomination peut s'expliquer par le fait que cet âne avait été le sigisbée de la lionne, du vivant du roi ; mais, dit Casti, ce qui est plus probable, c'est que la lionne, qui voulait tenir son fils dans une dépendance absolue, avait choisi l'âne à cause de son ignorance et de sa soumission. L'âne charge le renard d'enseigner la politique au jeune prince, mais le renard s'insinue dans la faveur du lionceau et parvient à supplanter le chien. Celui-ci quitte la cour, mais, pour se venger, il se réconcilie avec l'éléphant, et tous deux forment un parti d'opposition : ils instituent un club de règles républicaines, partagent

à l'avance le pouvoir et se préparent à organiser la tyrannie. Mais, la cour ayant tenu un conseil, la guerre est déclarée ; les partisans du lionceau sont battus, et le prince lui-même est tué dans une bataille. Un congrès réunit alors les deux partis politiques ; mais, pendant que les animaux discutent sur l'organisation du gouvernement, un tremblement de terre les disperse, et ils perdent à jamais la pensée et la parole. C'est la punition de leurs fautes.

Il semble résulter de cette courte analyse que Casti n'aurait aperçu de la royauté que ses défauts. Il est vrai qu'il ne perd pas une occasion d'introduire dans son récit une attaque ou une allusion malveillante à l'endroit du pouvoir monarchique. Le principe de ce pouvoir, sa transmission héréditaire et invariable, paraît même contesté, lorsque Casti fait dire au chien : « L'héritier du trône est-il inepte, ou méchant ? Tu dois lui obéir. Est-il fou ? Tu es le sujet de ce fou. Est-il cruel, barbare ? Tu seras forcé, s'il le veut, de présenter le dos au fouet, le cou au collier ou à la hache. » Nous croyons pourtant qu'il serait exagéré de ne vouloir chercher, dans la longue fable des *Animaux parlants*, que l'œuvre nettement satirique et politique d'un homme de parti. Vers la fin de son poème, Casti nous parle d'un complot fomenté parmi les animaux dans le but de restaurer la théocratie ; la conjuration est découverte, et les mécontents sont châtiés ; et, à ce propos, l'auteur n'hésite pas à reconnaître que les punitions ont été trop sévères ; c'est une allusion visible à la loi des suspects. En réalité, le poète italien ne saurait être accusé de partialité, car son œuvre n'a aucune prétention historique ; on ne saurait pas davantage lui faire un mérite d'une impartialité qu'il ne possède pas. Pour tout résumer, disons que son poème est un chef-d'œuvre d'ironie ; et cette ironie, qui est son grand talent, s'ingénie si bien pour rendre indifféremment ridicules tous les personnages, qu'il n'en est pas un seul qui nous soit vraiment sympathique.

Le poème de Léopardi commence immédiatement à la suite de la *Batrachomyomachie*, après la description de la bataille entre les grenouilles et les rats. Les rats ont été vainqueurs ; mais les écrevisses étant survenues, la victoire est rétablie au profit des grenouilles. Les rats prennent la fuite ; puis ils s'arrêtent, reforment leurs troupes, et choisissent un chef provisoire ; celui-ci veut nommer un ambassadeur qui ira présenter aux écrevisses des propositions de paix ; son choix tombe sur le comte Leccafondi. C'est en lui que le poète va incarner les patriotes libéraux et optimistes de l'Italie centrale : Leccafondi est un très honnête homme, dévoué au bien de l'Etat, mais prodigieusement naïf ;

dans sa généreuse ardeur, il a fondé un cabinet de lecture, où ne sont reçus que les journaux et les brochures de dix pages ou au-dessous ; exception est faite seulement pour la poésie romantique, dont les œuvres sont reçues jusqu'à dix volumes (car Leccafondi est romantique), et pour la poésie allemande, dont il admire le bon goût. Quoi qu'il en soit, le comte accepte la mission qui lui a été proposée ; mais les écrevisses lui font un très mauvais accueil et se préparent à le dévorer, lorsqu'elles s'aperçoivent qu'il porte des lunettes ; or les lunettes sont l'emblème ordinaire des gens de lettres, et les gens de lettres passent pour être tout à fait inoffensifs. Les écrevisses se contentent donc de le conduire auprès de leur général et de consulter leur roi ; celui-ci répond que, si les rats tiennent à signer la paix, ils seront obligés de se donner un roi, car il ne veut pas traiter avec la multitude. Leccafondi rapporte à ses concitoyens les conditions des préliminaires de la paix : les rats ne feront plus la guerre aux grenouilles et recevront dans leurs forteresses 30.000 écrevisses. D'abord un roi est élu, et Leccafondi ayant été nommé premier ministre, la plus vive allégresse se répand dans la nation : le comte applique en effet ses théories politiques, et ici le poète ne peut s'empêcher de reconnaître les heureux résultats de son administration libérale ; mais il a soin de passer très vite sur ce sujet, pour arriver au message secret que le roi des écrevisses vient d'envoyer au jeune prince ; ce message déclare qu'il n'est pas légitime qu'un peuple dispose lui-même de la couronne, et que, toutes les fois qu'un trône devient vacant, c'est aux monarques des peuples voisins qu'il appartient de pourvoir à sa vacance ou de se partager les Etats. A cette nouvelle, la nation des rats se prépare à recommencer la guerre. L'armée s'avance ; mais, dès qu'elle aperçoit celle des grenouilles, elle prend la fuite. Les grenouilles occupent le pays. Leccafondi est aussitôt destitué, et toutes les réformes qui datent de son administration récente disparaissent : condamné à l'exil, il traîne à travers le monde une sorte de pèlerinage patriotique et douloureux, et, des contrées les plus lointaines, il ne cesse de travailler, toutes les fois qu'il le peut, à la prospérité et au bien-être de sa patrie. Il trouve enfin un asile auprès du Grec Dédale, qui lui offre d'abord un poison pour débarrasser son peuple des étrangers qui l'oppriment, mais le comte recule devant un procédé aussi déloyal. Il voudrait, pour connaître les destinées de son pays, se rendre dans les régions où se trouve le secret de toute chose, c'est-à-dire dans les Enfers, et c'est ici que commence la partie vraiment originale du poème. Dédale consent à le conduire. Tous deux, grâce aux ailes dont ils se sont munis, entre-

prennent dans les airs un très long voyage, qui s'achève au-dessus d'une île où retentit un bruit étourdissant et d'où s'élèvent des odeurs infectes. C'est le séjour des âmes des animaux trépassés :

« Ils rompirent la nuit farouche, et replièrent leurs ailes fatiguées. Ils foulèrent cette terre qui engloutit le moi pur et simple de tous les animaux. Ils s'assirent sur les rives escarpées qu'aucun autre mortel ne toucha de son pied, et levèrent les yeux vers la montagne fatale qui remplissait le milieu de la campagne aride.

« D'un métal immortel, massif et pesant, était formé le dos de cette montagne qui surgissait dans les nuages ; moins noire sous ses laves apparaît, quand on s'en approche, la montagne et n éenne. Poli et brillant, au sein de ces ombres profondes, apparaissait un monument sépulcral : tels dans nos songes se forment parfois des spectacles hors de nature.

« La montagne avait plus de cent milles de tour ; sur toute sa circonférence, elle était couverte jusqu'en ses racines de bouches merveilleusement diverses par leur grandeur, mais non par leur office... » (Chant VII, St. 42, 43, 44.)

Toutes ces bouches sont habitées par les âmes des animaux défunts. Le comte et son guide pénètrent dans le séjour des morts, et Leccafondi demande aux âmes de lui indiquer ce qu'il doit faire pour obtenir l'émancipation complète de son peuple. Elles l'envoient auprès d'un vieux général, Assegiatore, lequel n'a pas grande foi dans ce mouvement d'émancipation. On va donc le consulter. Mais le manuscrit sur lequel je travaille, nous dit Léopardi, s'arrête ici ; je n'ai jamais pu en retrouver la suite.

Dans ce poème, qui est bien plus court que celui de Casti, il y a aussi beaucoup moins de prolixité et de diffusion, mais il reste encore des traces visibles de ce défaut. On y remarque aussi de l'obscurité dans le style et dans les détails du récit ; et cette obscurité ne provient pas seulement des allusions que fait l'auteur aux personnages ou aux faits de l'époque contemporaine, cette part d'allusions que contient l'œuvre ayant été parfois exagérée par les commentateurs qui les ont signalées et interprétées : c'est ainsi que, dans la bataille entre les rats et les écrevisses, on a voulu reconnaître un souvenir de la bataille de Tolentino, livrée par Murat aux Autrichiens : nous croyons qu'il serait plus juste d'y voir une allusion à l'effort victorieux de l'Autriche pour maintenir l'autorité qu'elle avait commencé à établir sur l'Italie. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas là qu'il faut chercher la différence vraiment essentielle entre les ouvrages et le genre de talent des deux poètes italiens. Casti, nous l'avons dit, travaille d'après une idée préconçue, l'idée que la vie de cour suffit à engendrer tous les vices.

L'ensemble de son œuvre pourrait se résumer dans cette sorte d'aphorisme. Aussi, chez lui, la part d'observation de la réalité contemporaine est insignifiante ; la fiction des *Animaux parlants* touche rarement à l'histoire. Au contraire, si, dans le poème de Léopardi, les défauts seuls de sa génération sont aperçus, du moins sont-ils nettement et profondément aperçus : il connaît avec beaucoup de précision les moyens dont se sert la politique autrichienne pour empêcher les sentiments d'indépendance de se développer en Italie ; à chaque instant, l'histoire empiète sur la trame du roman. Et de même qu'on trouve dans les *Paralipomènes* beaucoup plus d'observation, on y trouve aussi beaucoup plus d'amertume. Les causes de cette amertume sont diverses. Ce qui donne à l'observation de Léopardi tant de clairvoyance impitoyable, c'est d'abord sa santé délabrée : on sait que Léopardi a vécu dans un état de souffrance presque continuelle, et que son imagination, d'une mélancolie délicate et impressionnable, avait reçu du mal physique une empreinte qu'aucune joie sincère n'aurait jamais pu effacer. Mais cette incurable amertume lui venait aussi de ses opinions philosophiques et de la colère sourde qu'il éprouvait à ne pas les voir partagées. Dans le portrait qu'il nous trace du comte, il nous dit que celui-ci a le tort de céder trop aisément à son besoin d'espérances naïves et aveugles, et de se laisser égarer par l'enthousiasme. En réalité, l'accusation qu'il porte contre ses contemporains est beaucoup plus grave. Ce qu'il ne leur pardonne pas, c'est d'avoir conservé intactes leurs croyances religieuses. Il échappe à Léopardi que le véritable esprit philosophique consiste autant à respecter les croyances qu'à combattre l'intolérance et l'hypocrisie. Nous remarquons chez lui un défaut que nous avons déjà signalé chez Lucien. Nous disions que le scepticisme aiguise l'esprit, mais rétrécit l'intelligence, en nous empêchant de nous faire une notion nette et impartiale des événements qui se passent autour de nous et des transformations qui s'élaborent dans notre société ; nous ajoutions que personne n'a moins de chances pour deviner l'avenir qu'un sceptique. C'est aussi le cas du grand Léopardi : parce que les conspirations avortent, parce que la nation italienne n'a pas encore eu le temps de retremper son courage, il ne s'aperçoit pas que ces agitations préparent pourtant les soulèvements de 1858 et de 1860. L'homme qui a si bien connu la souffrance, celui dont la vie a été une vie touchante de malade et de poète, reste pourtant incapable de comprendre et d'apprécier la générosité douloureuse de ses contemporains. Les faits les plus significatifs, les martyres du Spielberg, par exemple, ne suffisent pas à le convaincre. Cette étroitesse de jugement s'explique par

son penchant marqué à l'ironie et à la satire. Sans doute, il jette parfois le masque, pour se montrer lui-même avec ses opinions et ses ressentiments : c'est en son propre nom qu'il nous parle de ces étrangers qui affluent en Italie et de la rancune irritée qu'il leur prête contre la patrie italienne : le monde, dit-il, est plein de jalousie et de haine contre nous, parce qu'il se rappelle ce que nous avons été et ce que nous pourrions être encore. Mais ces passages sont rares ; en général, il exprime ses opinions personnelles sous le couvert de la satire, et le ton ordinaire du poème est celui de l'ironie.

A. D.

Plan de dissertation.

Licence ès lettres.

Expliquer ces vers de Boileau :

> Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,
> Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites,
> Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.
> (*Art poétique*, VI, 78-81.)

Remarques préliminaires. — Les règles de l'art sont en général excellentes et définitives, dit Boileau ; mais elles peuvent cependant gêner un grand artiste, un homme de génie, et alors *c'est précisément une règle*, celle qui les résume toutes, que cet esprit puisse s'affranchir d'une contrainte dont il peut se passer. Cet aveu de Boileau n'est donc qu'un hommage suprême rendu à la perfection des règles de l'art. Tout a été prévu, même les exceptions.

D'ailleurs, il a soin de préciser sa pensée par le mot *quelquefois*. Grâce à cette restriction, il reste convaincu que, dans la plupart des cas qui peuvent se présenter, ce sont les règles ordinaires qui doivent prévaloir, et que le génie lui-même ne doit que très rarement passer outre. Nous sommes ainsi amenés à nous demander en quoi consistent, pour les hommes du XVIIe siècle, les règles classiques de l'art.

Ces règles sont pour eux des principes invariables et éternels, de véritables lois, au sens que Montesquieu a donné à ce mot, c'est-à-dire des rapports nécessaires qui résultent de la nature des choses auxquelles l'esprit applique son activité. C'est ainsi que quiconque compose une œuvre dramatique, à quelque époque et

dans quelque société que ce soit, est obligé d'admettre la grande loi de l'unité d'action et d'intérêt, qui exige celle de la vraisemblance dans la peinture des caractères.

Mais, à côté de ces règles essentielles, il y en a d'autres qui n'ont pas le même caractère de nécessité logique. Elles ne s'imposent pas à la pensée avec la même force, parce qu'elles sont destinées surtout à la guider. Ceux qui n'ont pas besoin de guide, les penseurs ou les artistes de génie, pourront par suite s'en passer. Par exemple, les fameuses *unités* de temps et de lieu sont sans doute fondées en raison ; ce qui le prouve, c'est que les poètes de l'antiquité (Sophocle) et ceux du XVIIe siècle, comme Molière dans ses grandes pièces (*Misanthrope* — *Femmes savantes*), s'y sont rigoureusement astreints. N'ont-elles pas pour but d'éviter une fatigue inutile au spectateur qui ne cherche au théâtre qu'une jouissance de sentiment et de pensée, et ce but n'est-il pas celui que, de l'aveu de tous les théoriciens dramatiques, l'auteur d'une comédie ou d'une tragédie doit se proposer avant tous les autres ? Quoi qu'il en soit, il faut bien reconnaître que les unités de temps et de lieu ne font pas partie intégrante de l'art même. Les grands artistes peuvent s'en passer; certains l'ont fait.

On en dirait autant de plusieurs autres règles, qui n'ont qu'une importance secondaire. Il faut que, dans une œuvre écrite pour la scène, il y ait un nombre d'actes déterminé et un nombre de vers déterminé; — l'exposition d'une œuvre dramatique doit être complète à la fin du premier acte; — l'entrée de tel ou tel personnage doit être toujours justifiée; — ce qu'on ne voit pas, un récit doit l'exposer: — voilà des règles contre lesquelles un auteur de grand talent peut pécher quelquefois. Mais il ne doit pourtant pas méconnaître ces secrets de métier. D'ailleurs, l'histoire littéraire nous montre que l'application de ces règles n'a pas empêché l'éclosion des œuvres de génie et qu'elle y a même aidé dans un grand nombre de cas.

Cependant l'artiste a le devoir de juger *du plus ou moins d'opportunité*, dans telle ou telle œuvre qu'il compose, de ces règles qui, il faut bien le dire, sont autant des conseils que des règles. Les unités dont nous parlions ont été d'ordinaire jugées indispensables par Corneille, Racine et Molière. Mais les mêmes poètes ont su, à l'occasion, les négliger. En 1650, Corneille écrit *Andromède*, et il nous dit lui-même que là c'est une pièce pour les yeux. En 1659, il écrit la *Toison d'or*, où le lieu du spectacle change dix fois. — Racine n'a-t-il pas écrit *Les Plaideurs* et *Esther*, où les mêmes unités sont violées ? — Molière lui-même, si scrupuleux observateur de ces unités dans le *Misanthrope* et les *Femmes*

savantes, se donne libre carrière dans *Amphitryon* et dans l'incomparable folie de *Don Juan*, où l'unité d'action n'est même pas observée. — Quant au drame moderne, ce serait le condamner que d'essayer de le soumettre à des règles qu'il observe rarement. Mais il convient ici d'établir une distinction. La tragédie du XVIIe siècle était plutôt un *spectacle d'âmes*, et le drame moderne ne saurait être assujetti à des règles qui, convenant parfaitement à la tragédie psychologique, seraient la plupart du temps inapplicables à un genre où le divertissement des yeux tient une si grande place (costume, poses, décors).

Les esprits *vigoureux* ont donc le droit de s'affranchir des règles faites surtout pour les auteurs de talent moyen.

PLAN. — I. Montrer que Boileau, qu'on accuse souvent d'étroitesse d'esprit, semble d'abord, en admettant que l'écrivain peut « sortir des règles prescrites », donner le précepte d'une révolte contre les principes de l'art classique. Mais il n'en est rien. La formule est pleine de restrictions; il veut que les infractions aux règles ne soient que très rares, et qu'elles soient toujours justifiées par la *vigueur* d'*esprit*, c'est-à-dire par un grand talent.

II. Montrer que cette pensée est juste. Elle est juste, car :

1) Les règles ne sont pas des entraves.

2) La règle suprême a toujours été celle-ci : arriver à tout prix à l'expression du beau sous sa forme la plus parfaite. Or, il est difficile d'y arriver sans observer les règles dont c'est là l'objet. — Exemples.

3) Distinction des règles essentielles et des règles secondaires.

CONCLUSION. — Les hommes de génie ou de talent peuvent s'affranchir des règles, mais à condition que ce soit au profit de l'art.

Sujets de devoirs.

I.

Université de Nancy.

I.

DISSERTATION FRANÇAISE (*Agrégation*).

Appréciez et développez cette assertion d'un critique contemporain « que Joachim du Bellay a créé en France la poésie intime ».

DISSERTATION FRANÇAISE (*Licence*).

Quels sont les traits de caractère et les éléments de psychologie de *René*, qui viennent de Chateaubriand lui-même, et qu'il a empruntés à son propre tempérament et à sa vie ?

VERSION LATINE (*Agrégation*).

Lucain : *Pharsale*, L. I, vers 67 à 97. Depuis : « Fert animus causas »... jusqu'à : « dominos commisit asylum ».

DISSERTATION LATINE (*Licence*).

De causis corruptæ post Augusti principatum eloquentiæ.

THÈME LATIN (*Licence*).

Télémaque, L. XIII. Depuis : « Un jour, Télémaque ayant fait sur les Dauniens »... jusqu'à : « Si on ne les eût arrêtés ».

THÈME LATIN (*Agrégation*).

Mme de Sévigné, lettre du 3 mars 1671. Depuis : « Si vous étiez ici, ma chère enfant »... jusqu'à : « Que fait votre paresse pendant tout ce fracas ? »

II

DISSERTATION FRANÇAISE (*Licence*).

Le pessimisme de René, dans Chateaubriand, est-il absolument nouveau et original ?

DISSERTATION FRANÇAISE (*Agrégation*).

A propos du discours de Rivarol sur l'universalité de la langue française, examiner et juger ce qu'il dit de l'infériorité de l'espagnol et de l'italien à ce point de vue.

VERSION LATINE (*Agrégation*).

Pline l'Ancien, *Nat. hist.* II, 9 (édition Dellessen). Depuis : « Et rationem quidem defectus utriusque [sideris] »... jusqu'à : « Minus mirum est, quam constare... »

DISSERTATION LATINE (*Licence*).

Qui fieri potuit ut, miro inter eximios urbanitatis arbitros discidio, Plautus dictus fuerit a Cicerone urbanus, ab Horatio inurbanus ?

THÈME LATIN (*Licence*).

La suite du thème précédent.

THÈME LATIN (*Agrégation*).

Méthode de Descartes. Depuis : « Ma troisième maxime était... » jusqu'à : « voler comme les oiseaux... »

III

THÈME LATIN (*Agrégation*).

Montesquieu : *Grand. et Décad.* Ch. IV. Depuis : « Les Romains eurent bien des guerres... » jusqu'à : « Tarente, son alliée... »

THÈME LATIN (*Licence*).

Montesquieu, *Grand. et Decad.* Ch. III. La fin, depuis : « Ce fut le partage égal... »

VERSION LATINE (*Agrégation*).

Cicéron, *De Oratore*, Livre III, ch. 43, 44. Depuis : « Sequitur continuatio verborum »... jusqu'à : « Atque emblemate vermiculato »... Reprendre à : « Hanc diligentiam subsequitur »... et aller jusqu'à : « Neque ita soluta, ut vagentur. »

DISSERTATION LATINE (*Licence*).

Disseretis de his M. T. Ciceronis verbis : « Romæ philosophia jacuit usque ad hanc ætatem, nec ullum habuit lumen litterarum latinarum : quæ illustranda et excitanda nobis est ». *Tuscul. Quæst.* I, 3.

II

Université de Caen.

(*Suite*).

ALLEMAND

Dissertation. — Goethe et l'Ecole romantique.

Thème. — *Fromont jeune et Risler aîné* (éd. Charpentier, p. 59-61). Depuis : « Le château de M. Gardinois était bâti dans la vallée de l'Orge », jusqu'à : « Dans le désœuvrement de sa richesse...

Version. — *Faust* (seconde partie). — Monologue de Faust : *des Lebens Pulse*, jusqu'à la fin du monologue.

ANGLAIS

Dissertation française (*Agrégation*). — Quelle conception nouvelle Walt Whitman s'est-il faite de la poésie ? Que vaut cette conception et comment l'a-t-il réalisée ?

Dissertation française (*Certificat*). — La poésie lyrique dans Dryden.

Version. — Wordsworth, To H. C. six years old (*Poems relating to the Period of Childhood*).

Dissertation anglaise (*Agrégation*). — De Quincey's Prose style.

Dissertation anglaise (*Licence*). — Dean Swift's chief works.

Thème. — La Bruyère, *Caractères*, v. « Arrias a tout lu » (tout le paragraphe).

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOC. FRANÇ. D'IMPR. ET DE LIBR. (OUDIN ET Cie)

SIXIÈME ANNÉE. (2e Série). N° 23 21 AVRIL 1898.

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La révolte des légions de Germanie.

(*Suite.*)

Cours de M. GASTON BOISSIER,

de l'Académie française.

Sur la frontière du Rhin, défendant les deux provinces de Germanie supérieure et de Germanie inférieure, étaient échelonnées, le long du fleuve, deux puissantes armées, qui, en réalité, n'en formaient qu'une, les plus considérables et les plus illustres peut-être de toutes celles qu'entretenait l'empire romain. L'habitude de vivre dans ces contrées lointaines, où les mœurs étaient restées presque sauvages, avait imprimé à ces troupes un caractère de brutalité et de barbarie inconnu des autres légions. C'était aussi une armée très fière de ses succès ; elle se rappelait que, sous la conduite de son chef Verginius, elle avait écrasé le soulèvement de Vindex contre Néron. Mais elle avait accueilli avec un sentiment d'irritation jalouse la nouvelle de l'avènement de Galba ; mécontente de n'avoir pas pris part à l'élection d'un empereur proclamé par la province, elle l'avait reconnu de très mauvaise grâce. D'autre part, elle craignait que Galba, en rappelant Verginius, n'eût voulu lui témoigner une marque de défiance. Tous ces faits expliquent l'origine de la révolte. Ajoutons aussi que les légions étaient très pauvres ; elles ne recevaient que leur solde, jamais de butin ; les incursions sur le territoire germain leur rapportaient peu. Au contraire, le voyage qu'elles avaient fait du côté de la Gaule, au milieu de contrées fertiles, les avait émerveillées : aussi

attendaient-elles avec impatience la reprise d'une expédition qui devait les enrichir.

Les légions de Germanie étaient commandées par deux hommes qui, peu à peu, par leur habileté à profiter des circonstances et par l'influence qu'ils avaient prise sur l'esprit des soldats, étaient parvenus, l'un et l'autre, à une très haute situation. C'étaient Cecina, placé à la tête de l'armée du Haut-Rhin, et Valens, à la tête de celle du Bas-Rhin. Le premier, ancien homme de finances, d'abord procurateur, avait été envoyé en Germanie par ordre de Galba; c'était un homme d'esprit, aimable et de grandes manières, qui avait séduit les troupes par sa bonne mine et par les folies de son luxe effréné. Quant à Valens, c'était un personnage très différent, lourd, grossier, insolent, un soldat de fortune, qui était passé par les derniers rangs de la milice. Tacite nous dit qu'étant resté longtemps sans ressources, il cherchait par tous les moyens à assouvir sa grosse avidité qu'avaient irritée les privations de toute sorte.

Ces deux personnages furent les agents principaux de la révolte. D'ailleurs les troupes y étaient disposées. Il ne leur manquait plus qu'un chef. Galba eut l'imprudence de le leur donner: Hordéonius Flaccus, d'un caractère très faible, n'ayant aucune action sur ses soldats, fut remplacé par Vitellius. C'était un homme très connu à Rome; il portait un grand nom, et son père avait été trois fois consul. Il avait pourtant de graves défauts, qui le rendirent ridicule aux yeux du peuple : Tacite nous dit que c'était un grand mangeur : dans toutes les régions où il passait, il affamait les villes, et les routes étaient encombrées de voitures qui lui apportaient des victuailles. Il y a, dans tous ces détails, une part d'exagération; mais il faut reconnaître que, de tous les empereurs romains de cette époque, ce fut en effet le plus sot. Nous savons aussi que ses excès l'avaient ruiné. Lorsqu'il fut nommé commandant des légions de Germanie, ses nombreux créanciers refusaient de lui laisser quitter Rome. Plus tard, à son retour, comme ils demandaient encore à être payés, il leur fit réclamer les créances ; et, apprenant leur mécontentement, il se contenta de leur faire remarquer qu'ils devaient au contraire s'estimer très heureux de s'en tirer à si bon compte ; ils comprirent et s'empressèrent de rendre les créances.

Il était arrivé en Germanie au commencement de décembre. Aussitôt il parcourt les quartiers d'hiver des légions et, pour se ménager parmi les soldats des créatures dévouées, il fait des distributions d'argent et lève les punitions. Aux calendes de janvier, on dut prêter, selon la coutume, le serment solennel (*vota*) à

Galba. Les quatre légions de la Germanie inférieure y consentirent, quoique de mauvaise grâce. Dans les trois légions de la Germanie supérieure, les soldats jetèrent des pierres aux statues de Galba et déclarèrent qu'ils remettaient le pouvoir aux mains du peuple et du sénat. Lorsque les légions de basse Germanie l'apprirent, elles proclamèrent Vitellius. Celui-ci harangua les troupes, et, le 4 janvier, tout était réglé.

On résolut de se mettre en route aussitôt. En quelques jours, les préparatifs de départ étaient terminés, et, le 15 janvier, les troupes quittaient leurs cantonnements. Mais, avant de partir, elles voulurent s'assurer la complicité des armées voisines. Les huit cohortes auxiliaires du territoire de Langres se déclarèrent pour elles; le parti s'accrut encore des troupes de Valerius Asiaticus, lieutenant de la province Belgique, et de celles de Junius Blésus, gouverneur de la Gaule lyonnaise, qui livra la légion italique et le corps de cavalerie de Turin, alors campés à Lyon. Les troupes de Rhétie se joignirent sans retard aux révoltés; en Bretagne, on n'hésita même pas. C'étaient des forces formidables.

L'armée se divisa en deux corps: 40.000 hommes, sous le commandement de Valens, descendirent par la Gaule et passèrent les Alpes au mont Cenis; 30.000 hommes, commandés par Cecina, traversèrent l'Helvétie et débouchèrent par le Grand Saint-Bernard.

Le premier ne rencontra guère de résistance. Les cités les plus dévouées à la cause de Galba ouvraient leurs portes. A Autun, les légions reçurent des Eduens l'accueil le plus sympathique; la population était sortie de la ville pour les acclamer. A Lyon, l'enthousiasme s'accrut encore. Lyon était devenue la capitale des Gaules et le centre du pays romain. Sous le règne de Néron, la ville avait été en grande partie détruite par un incendie, et l'empereur avait envoyé de grosses sommes d'argent pour la faire reconstruire: aussi les Lyonnais étaient-ils restés très attachés à la mémoire de Néron. D'ailleurs Galba leur avait enlevé certaines immunités dont ils jouissaient. Ils étaient donc gagnés à l'avance au parti des légions. Mais ils voulurent profiter de ce secours, que le hasard leur envoyait, pour satisfaire leurs rancunes personnelles. Un conflit ayant éclaté entre l'autorité municipale de Lyon et celle de Vienne, les habitants de Lyon excitèrent les soldats contre la cité rivale. Mais, là encore, la population affolée s'avança à leur rencontre, présentant les enfants, portant des bandelettes et des rameaux de suppliants. Valens exigea qu'on distribuât 300 sesterces (60 fr.) à chaque soldat; la somme fut accordée, et Valens fit retirer ses troupes. On arriva ainsi sans difficultés aux Alpes et en Italie.

Quant à Cecina, il était descendu en Suisse, et la nouvelle de son approche avait inspiré un tel effroi que les Helvètes, célèbres pour leur bravoure, prirent les armes. Mais le petit peuple, qui, pour défendre son indépendance, avait autrefois lutté contre César, n'était plus capable d'offrir une résistance sérieuse à ses envahisseurs. L'Helvétie était devenue le pays de villégiature à la mode, « amœno et salubrio usu aquarum frequens», et la prospérité dont elle jouissait depuis plusieurs années avait fait désapprendre aux Helvètes le métier de la guerre. A la première rencontre, les légions romaines enfoncèrent les troupes ennemies, et la Suisse était sur le point d'être pillée, lorsqu'un homme se présenta pour la sauver, Claudius Cossus; ce n'était ni un homme d'action, ni un guerrier, mais un orateur habile ; il parla très simplement, balbutiant presque, mais il balbutia si bien, qu'il fit pleurer tous les soldats. Ces scènes de larmes ne sont pas rares dans l'antiquité. Il nous est difficile de nous expliquer aujourd'hui comment l'éloquence pouvait exercer sur les natures les plus grossières une influence si persuasive. L'histoire ne nous montre-t-elle pas, à chaque instant, des armées en fuite qui s'arrêtent, dociles au discours que leur adresse un général ? Et sur le forum, les passions populaires n'étaient-elles pas à la merci d'un orateur de talent ? Mais il est hors de doute que les discours des anciens étaient des discours à la fois dits et joués, et que l'art de la pantomime y tenait une place importante ; et, dès lors, il est possible de se rendre compte de toute cette mise en scène extérieure et visible, de cette sorte d'éloquence des sens, qui, s'adressant à la vue, devait être plus facilement saisie ; on regardait les orateurs autant et plus qu'on ne les entendait. Or, comme tous les orateurs gaulois, Claudius Cossus était sans doute rompu aux procédés de l'éloquence romaine.

Quoi qu'il en soit, les deux armées parvinrent à franchir les Alpes et à se rejoindre dans les plaines du Pô. On se prépara aussitôt à marcher sur Rome.

Mais pendant ce temps, que se passait-il à Rome ? Les premières nouvelles de la révolte avaient dû être connues vers le 12 janvier, et d'abord Galba n'avait osé prendre aucune mesure de résistance ; il s'était hâté seulement d'adopter Pison. C'est le jour même de la proclamation d'Othon, qu'on apprit que les légions approchaient. Le nouvel empereur rassembla immédiatement toutes les troupes dont il pouvait disposer, les prétoriens, la légion d'Espagne, une légion de soldats de marine, en tout 50.000 hommes environ. Les légions de Dalmatie se déclarèrent aussi en sa faveur, et, pour lui témoigner leur bonne volonté, deux de ces légions franchirent les

Alpes et prirent position sur la route de Rome. Othon, pour donner à cette expédition une sorte de prestige national, voulut s'assurer l'appui du sénat ; il emmena donc avec lui, non seulement les généraux les plus illustres, comme Verginius, Suetonius Paullinus, Marius Celsus, Antonius Novellus, mais les sénateurs eux-mêmes.

Nous n'entrerons pas dans le récit minutieux des événements militaires. D'ailleurs il faut reconnaître que ce récit, tel que Tacite l'a composé, reste obscur en plusieurs endroits. Au début, les partisans d'Othon parurent avoir l'avantage. Mais les habitudes d'indiscipline des troupes romaines les mettaient dans un état d'infériorité manifeste. A chaque instant, elles refusent d'obéir aux ordres de leurs chefs ; ceux-ci sont obligés de tout accorder à leurs exigences et à leurs caprices. D'ailleurs ces généraux, pour la plupart généraux de valeur, qui avaient déjà fait leurs preuves, voyaient leur tactique rester impuissante. Il n'y avait ni marches d'approche, ni plans d'attaque, ni opérations savantes à combiner; ce n'étaient pas les chefs qu'il eût fallu pour conduire cette guerre civile. Réduits à l'inertie, ils furent renvoyés par l'empereur, qui donna toute sa confiance à Licinius Proculus, chef du prétoire. « Ce chef vigilant de troupes urbaines, inexpérimenté à la guerre, envieux de l'autorité de Paullinus, de la vigueur de Celsus, de l'expérience de Gallus, et leur en faisant un crime, parvint, ce qui est trop facile pour la méchanceté et l'adresse, à supplanter le mérite et la vertu modeste. » (*Hist.* 1, 87.)

Cet événement coûta la partie à Othon. Il avait tout intérêt à attendre. Les armées de Dalmatie et de Pannonie s'avançaient sur la route d'Aquilée. Elles étaient composées de quatre légions, précédées de leur cavalerie et des cohortes auxiliaires : c'étaient la septième, levée par Galba, et trois plus anciennes, la onzième, la treizième et la quatorzième, qui avait pris part à la répression de la révolte de Bretagne. L'arrivée d'un secours aussi important pouvait suffire à décider du succès. Mais Othon multipla les fautes. Il voulut à tout prix livrer bataille. On a supposé qu'il craignait que les armées, une fois mises en présence, au lieu d'en venir aux mains, ne fissent aussitôt la paix et ne choisissent pour chef et pour empereur un des généraux qui les commandaient. Mais en réalité les deux armées rivales tenaient à se battre; pareil accord était impossible. La véritable raison qui détermina Othon à livrer bataille, ce fut une raison de tempérament et de caractère ; très nerveux, incapable de supporter l'indécision et l'attente, il donna l'ordre d'avancer sans retard. Il n'osa même pas rester sur le champ de bataille ; il alla attendre les résultats du

combat dans une petite ville voisine, à Brixellum. Dès lors, sa cause fut définitivement perdue ; car la nouvelle de son départ jeta le découragement dans les lignes romaines.

La rencontre eut lieu à Bédriac, entre Vérone et Crémone. L'armée impériale fut vaincue et dispersée. En apprenant cette défaite, Othon résolut de se tuer. Tous les soldats restés auprès de lui essayèrent de lui rendre le courage et la confiance, comptant sur l'arrivée des légions de Dalmatie. Mais Othon ne voulut pas survivre à l'échec de la cause qu'il avait si mal défendue. Sa mort, du moins, fut très belle. Selon son habitude, Tacite lui attribue un discours, où abondent les idées générales, les préceptes abstraits, les sentences philosophiques. « Ayant fini de parler, il appela avec bonté chaque personne suivant son âge ou son rang ; il détermina les jeunes gens par son autorité, les vieillards par ses prières. Le visage calme, la parole ferme, il arrêta leurs larmes inutiles ; il ordonna qu'on fournît des barques et des chariots pour leur départ ; il détruisit les écrits et les lettres où l'on avait témoigné l'affection pour lui, le mépris pour Vitellius... Ensuite, lorsque tous furent retirés, il reposa quelques instants. Déjà son esprit ne s'occupait plus que de son moment suprême, lorsqu'un tumulte soudain vint l'en distraire. On lui annonça que les soldats se révoltaient, qu'ils menaçaient de la mort ceux qui voulaient partir. Othon alla réprimander les auteurs de la sédition, revint, reçut encore les adieux de ses amis, jusqu'à ce qu'ils pussent tous se retirer sans danger. Vers la fin du jour, il but de l'eau glacée pour se désaltérer. Ensuite on lui apporta deux poignards : il en examina la pointe, en plaça un sous son chevet, et s'étant assuré du départ de ses amis, il passa une nuit tranquille, qui, assure-t-on, ne fut pas sans sommeil. Aux premières lueurs du jour, il se laissa tomber sur le fer. Au gémissement qu'il poussa en expirant entrèrent ses affranchis, ses esclaves, et Plotius Firmus, préfet du prétoire. Ils ne lui trouvèrent qu'une seule blessure. On hâta ses funérailles, pour que sa tête ne fût pas coupée et livrée aux outrages... Quelques soldats se tuèrent auprès du bûcher. » (*Hist.* 2, 49.) Cette mort, si courageuse, si calme, suffirait à racheter bien des fautes ; elle donne de l'homme une meilleure opinion que sa vie.

Avant de reprendre sa marche sur Rome, Vitellius, poussé par une curiosité malsaine, voulut visiter le champ de bataille de Bédriac. C'était quarante jours après la bataille ; le talent descriptif de Tacite s'est plu à nous tracer de cette plaine couverte de cadavres la peinture la plus saisissante ; aucun détail ne nous est épargné ; il nous montre les corps en lambeaux, la terre im-

prégnée de sang corrompu, les champs dévastés, le vainqueur se promenant à cheval, fier et rayonnant, au milieu de ce vaste carnage, les habitants de Crémone jonchant la route de roses et de lauriers et élevant des autels comme en l'honneur d'un roi. Après cette visite funèbre, Vitellius offrit un sacrifice aux divinités de la région et dirigea son armée sur la route de Rome. Tacite nous dit qu'à mesure qu'il approchait, le nombre des courtisans et des flatteurs augmentait autour de lui. Son arrivée à Rome fut celle d'un triomphateur. La marche triomphale commença au pont Milvius. Il avait d'abord résolu d'entrer dans la ville comme dans une ville prise d'assaut, monté sur un cheval de luxe, couvert du *paludamentum*, ceint de l'épée, et poussant devant lui le peuple et le sénat. Mais, cédant ensuite aux conseils de ses amis, il se contenta de revêtir la prétexte. Il rangea son armée et s'avança à pied, les aigles de quatre légions en tête; à leurs côtés, les drapeaux de quatre autres légions; puis venaient les enseignes de douze ailes de cavalerie, les corps des légionnaires et la cavalerie; trente-quatre cohortes suivaient, distinguées les unes des autres par les noms de leurs nations et la variété de leurs armures. Devant les aigles marchaient les préfets du camp, les tribuns et les premiers centurions, vêtus de blanc; les autres, chacun près de sa centurie, portaient leurs brillantes décorations; les colliers et les insignes des soldats resplendissaient. « Spectacle magnifique ! Armée digne d'un autre chef ! Ce fut ainsi que Vitellius monta au Capitole; il y reçut les embrassements de sa mère, et la décora du nom d'Augusta. »

Le lendemain, comme s'il eût pris la parole devant le sénat et devant le peuple d'une cité étrangère, il prononça un pompeux éloge de lui-même, célébrant ses exploits, ses talents et ses vertus, et cela, nous dit Tacite, en présence des témoins de son infamie, en présence de toute l'Italie, à travers laquelle il s'était traîné, honteusement plongé dans l'engourdissement et la débauche. Ses paroles furent cependant accueillies par des acclamations enthousiastes, et les sénateurs prodiguèrent les honneurs et les titres de gloire à cet homme qu'ils méprisaient; on lui donna les noms d'Auguste et de Germanicus. A la religion de Galba et d'Othon, succède la religion de Vitellius. Seul, le nom du maître a changé. Et ici, on croit sentir passer dans le récit de Tacite une émotion contenue et pénible; il semble prendre en pitié ce peuple déchu, moralement anéanti. Une immense impression de tristesse se dégage de cette vigoureuse et sobre peinture de la lâcheté romaine.

C'était, en effet, de la part du peuple et du sénat avilis, lâche soumission, esclavage hypocrite et résigné; mais c'était aussi

indifférence, il faut le reconnaître, après tant de régimes subis, indifférence à toutes les vicissitudes du gouvernement despotique, que le hasard des révolutions faisait passer de main en main. Le nom, les qualités personnelles, le passé de l'empereur ne comptaient plus ; il était le symbole d'une forme d'autorité qu'il était devenu nécessaire d'accepter. L'histoire nous a laissé de cette indifférence générale, de cette soumission inconsciente un monument curieux. Il y avait à Rome une corporation religieuse, le *Collège des Arvales* fondé par Romulus et réorganisé par Auguste; il comptait douze prêtres, et sa fonction était de prier pour la fécondité des champs. Ces prêtres avaient l'habitude de conserver soigneusement les procès-verbaux de toutes les cérémonies ; au lieu de les écrire sur des parchemins, on les gravait sur des blocs de pierre ou de marbre. Ces pierres, qui sont très nombreuses, ont été réunies à l'époque de la Renaissance. Mais, il y a quelques années, on a retrouvé les ruines du temple à six milles de Rome ; les inscriptions qu'on y a découvertes, rapprochées des procès-verbaux gravés sur les pierres, nous apprennent que, le 1er janvier, les frères Arvales s'étaient réunis pour fêter l'inauguration du second consulat de Galba ; le 3, ils prêtaient le serment solennel (*vota*), dont la formule était la suivante : si Galba est bien portant l'année prochaine, nous promettons d'immoler un bœuf à Jupiter, une vache à Junon, à Minerve, à la déesse Salus. Quelques jours après, Galba adopte Pison : nouvelle cérémonie, nouveaux sacrifices. Le 16, tout est changé ; on se réunit alors en l'honneur de l'avènement d'Othon, et, selon le rite consacré, on prononce pour la prospérité du nouvel empereur la formule ordinaire des *vota*. Le 30 avril, les *vota* étaient adressés à Vitellius ; on promettait d'immoler un bœuf à Jupiter si Vitellius était bien portant l'année suivante. L'histoire du *Collège des Arvales* nous montre donc avec quelle insouciance le peuple romain passait d'un gouvernement à l'autre. On avait proclamé trois empereurs en une seule année. Le principe monarchique persistait seul au-dessus des changements continuels de régime.

L'empire romain semblait perdu. Déjà le monde barbare s'agitait : les Parthes, les Germains, les hordes d'Illyrie se préparaient à passer le Danube ; les pays d'Orient étaient en ébullition. Si la situation politique n'avait pas changé, la décadence devenait irrémédiable. Mais, à ces heures terribles de crise, un sauveur a toujours paru. L'homme qui devait, cette fois, relever l'empire de ses ruines et réparer par son habile administration les fautes commises, guerroyait en ce moment contre les Juifs. C'était Vespasien.

D. A.

Isocrate et la démocratie athénienne

Cours de M. ALFRED CROISET,

Professeur à l'Université de Paris.

Nous abordons aujourd'hui l'étude d'un autre disciple de Socrate, dont la situation, comme celle de Xénophon, bien que pour d'autres motifs et d'une manière différente, est intermédiaire entre celles du philosophe et de l'orateur : c'est Isocrate, dont nous avons à chercher les opinions et les témoignages sur la vie politique de son temps. Nous n'avons à étudier ni sa biographie ni la direction dans laquelle il a exercé son activité; cependant il est indispensable, pour savoir dans quelle mesure nous avons le droit de recueillir son témoignage et dans quel sens nous devons l'interpréter, de nous rappeler certains faits de sa vie.

Il appartenait à une famille riche ; son père possédait une fabrique de flûtes, qui lui procurait de l'aisance. Il fit donner à Isocrate une bonne éducation que pouvaient seuls recevoir les fils d'aristocrates ou de riches bourgeois. Le jeune homme fut élève de Prodicos dont l'influence fut très grande sur toute la jeunesse de la deuxième moitié du ve siècle ; il écouta aussi les leçons de Socrate qui laissa en lui des impressions profondes et durables. Après la mort du maître, il s'absenta d'Athènes pendant quelques années, voyagea en Thessalie où il connut Gorgias, qui était déjà un peu passé de mode, et reçut ses leçons. Quand il rentra dans sa patrie, son père avait été ruiné à la suite des troubles qui terminèrent la guerre du Péloponèse ; il fut donc obligé de travailler pour vivre. Il hésita d'abord entre le métier de maître de rhétorique et celui de logographe ; puis il se décida pour celui-ci qui enrichissait vite son homme. Les procès tenaient une très grande place dans la vie athénienne, et Isocrate, qui n'en eut jamais que deux pour son compte propre, constitue une véritable rareté. Il composa donc des plaidoyers. De cette période de sa vie il nous reste six discours dont l'authenticité a été contestée, à tort, semble-t-il. Mais cette voie ne convenait pas à son talent ; le terre-à-terre des débats ne l'intéressait pas. Sans être un philosophe, il aimait les idées générales, il abordait les questions par le grand côté : autre raison qui l'écartait du métier de logographe ; au point de vue de l'art, ce n'était pas ce qu'il lui fallait. Le logo-

graphe doit être simple, prendre le ton de celui qu'il fait parler ; son art consiste à se dissimuler le plus possible. Cela ne fait pas l'affaire d'Isocrate. Il est vaniteux ; il aime à faire parade de son talent ; sa susceptibilité est on ne peut plus délicate ; il fait volontiers la roue. A écrire des plaidoyers pour autrui, il ne trouve pas à satisfaire son penchant. En effet, le logographe ne figurait pas en nom propre dans les discours qu'il avait composés ; les plaideurs étaient censés les avoir faits eux-mêmes. Le métier de logographe était anonyme et cet anonymat n'était pas le fait d'Isocrate. Aussi, après avoir amassé un peu d'argent, se tourna-t-il d'un autre côté. Il se fit rhéteur ou orateur épidictique, mais il s'y prit d'une façon nouvelle, avec une conception qui lui marque une place à part dans l'histoire de la rhétorique.

Le but qu'il assigna à sa nouvelle fonction a besoin d'être défini. C'est là une tâche facile ; il s'en est lui-même expliqué à maintes reprises ; il nous apprend ce qu'il veut faire et comment il entend se distinguer de ses rivaux. Son but, c'est d'abord de faire l'éducation des individus qui veulent apprendre la rhétorique et devenir des hommes politiques ; mais c'est aussi de faire l'éducation de la cité tout entière et de faire cette double éducation au moyen d'une certaine philosophie politique qu'il répand dans ses discours. Ceux-ci seront des modèles de beau langage en même temps que des bréviaires de cette philosophie politique, c'est-à-dire de cet ensemble de procédés qui paraissent à Isocrate les plus justes pour diriger la cité. A Athènes, quand le jeune homme a reçu l'enseignement du premier degré, s'il a du loisir et de l'argent, il suit les sophistes et pendant deux ou trois ans complète son éducation, se prépare ainsi à la vie du citoyen. Isocrate sent vivement le manque de quelque chose qui fasse suite à l'enseignement primaire traditionnel, qui ne suffit plus ; il veut tenir cette place vacante à côté des sophistes. Il ne veut pas faire la même chose qu'eux ; il veut procéder par d'autres moyens.

Nous avons de lui un fragment d'un discours qu'il avait commencé vers le temps (390) où il prit ce rôle, c'est le Κατα τῶν Σοφιστῶν, *contre les Sophistes*. Il y fait, de la façon la plus vive, la plus acrimonieuse, la critique des différentes méthodes usitées pour l'éducation des jeunes gens ; il les trouve exécrables. Ces méthodes consistent d'abord à étudier les poètes : au Lycée, certains sophistes lisaient les œuvres de ceux-ci et les commentaient, ils en tiraient des enseignements philosophiques et moraux, propres à préparer le jeune homme au métier de logographe. Il y avait aussi des dialecticiens qui mettaient en pratique les procédés éristiques de Zénon et de l'École éléatique. Les philosophes,

disciples de Socrate, employaient les mêmes procédés dans les questions relatives aux différentes vertus. Isocrate condamne tout cela. Le fragment du discours en question est justement consacré à la critique de ces procédés. Dans ce système d'éducation, l'esprit prend de mauvaises habitudes ; à l'école des dialecticiens, il s'accoutume à une discussion le plus souvent puérile et vaine ; la lecture des poètes n'est pas non plus assez pratique ; il faut autre chose ; quant à être logographe, ce n'est pas cela qui fera un homme bien élevé. Or c'est précisément ce qu'Isocrate entend faire pour son compte; il veut faire des jeunes gens, qui s'adressent à lui pour compléter leur éducation, des hommes non seulement honnêtes et instruits, mais encore capables de diriger les affaires de la cité, aptes à la vie politique.

Ses idées présentent un grand intérêt. Il est curieux de voir concevoir et exposer par un Athénien du IVe siècle un système d'enseignement qui se rapproche de ce que les modernes ont fait de l'enseignemet secondaire, dont le but est le développement de l'esprit fondé sur la culture littéraire. Au lieu des vaines discussions éristiques, des commentaires parfois futiles des poètes, Isocrate veut, par des préceptes et des exemples, apprendre à ses disciples, pendant plusieurs années, à développer dans des discours des idées générales, pareilles à celles qui se débattent dans les discussions de la place publique. Il placera ses disciples en face de la réalité; les questions qu'il leur proposera, ce sera la paix, la guerre, la politique d'Athènes, les devoirs qu'elle a mission de remplir envers la Grèce entière, la lutte contre les barbares. Ces discours auront, au point de vue de la forme pure, le mérite d'être des œuvres d'art, des morceaux de composition et de style d'une beauté jusque-là inconnue. Dans l'*Antidosis* (48), il dit, d'une façon précise et qui résume bien sa conception sur son rôle comme maître de rhétorique: « Je vous ferai entendre des discours qui n'aient pas pour objet des conventions privées (1), mais des discours helléniques et politiques, dans lesquels ce sont les grands intérêts de la Grèce et de la cité qui seront exposés (voilà pour le fond), des discours tels, que tous ceux qui les entendront prononcer, leur reconnaîtront plus d'analogie avec les compositions soumises aux règles du rythme et de l'harmonie, qu'avec les plaidoyers prononcés devant les tribunaux » (voilà pour la forme). Isocrate se sépare donc des logographes : il ne parlera pas d'intérêts particuliers, et son langage rappellera par

(1) Συμβολαια. Ces contrats amenaient fréquemment des procès qui se plaidaient devant les tribunaux.

sa beauté celui des poètes lyriques. Voilà ce qu'il veut faire. Ses discours serviront d'abord à l'éducation de ses disciples immédiats, de ceux qui lui paient mille drachmes pour les trois années qu'ils passent auprès de lui (1); ensuite ils seront donnés au public, une fois qu'il les aura composés pour ses élèves et discutés avec eux (2). De la sorte, ses discours arriveront aux Athéniens et à tous les Grecs. Il les adresse à Jason, tyran de Phères, à Philippe, roi de Macédoine. Il veut ainsi instruire un certain nombre de jeunes gens et les rendre capables de devenir un jour des hommes vraiment dignes de ce nom. Il veut, de plus, agir, exercer sur ses contemporains une influence considérable, une influence comparable à celle des orateurs, plus grande même, car ceux-ci ne s'adressent qu'aux gens qui se trouvent réunis dans l'assemblée, et les résultats qu'ils obtiennent ne durent qu'un moment; Isocrate s'adresse, lui, à un public immense, la Grèce entière, et c'est sur ce public qu'il veut acquérir une influence durable et profonde.

Puisqu'il veut être l'éducateur de ses contemporains, puisqu'il leur apporte une philosophie, comme il le répète si souvent, demandons-nous d'abord ce que c'est que cette philosophie, quels en sont les principes, les applications les plus importantes, ce qu'elle vaut en elle-même, ce qu'elle nous apprend sur l'homme qui l'a conçue. Il est visible que les principes de cette philosophie politique viennent à Isocrate de ses relations avec Socrate. L'idée fondamentale de sa conception est une idée socratique; ce n'est pas ce qu'il y a de plus profond, de plus obscur dans la doctrine du maître ; Isocrate laisse cela à Platon ; mais c'est cette idée que, dans la vie des individus et même dans celle des cités, le bonheur est indissolublement lié à la vertu. C'est la pratique des vertus, que recommande la morale traditionnelle, qui assure le bonheur des individus ; c'est elle encore qui assure la durée des États et perpétue leur influence. Les États que l'histoire nous montre en décadence sont justement ceux qui ont négligé ces vertus; ceux qui arrivent à une puissance éminente sont habituellement ceux où ces vertus traditionnelles ont fait des progrès. Isocrate reste donc bien un socratique. Ces idées se retrouvent chez Xénophon. L'homme cherche le bonheur, or le bonheur pour

(1) Isocrate devint vite fort riche. Sur la fin de sa vie, on lui attribuait une très grande fortune, dont il trouvait, quant à lui, l'évaluation exagérée.

(2) Ils lui faisaient des remarques, lui posaient des objections. Isocrate expliquait ses idées, justifiait sa thèse. C'est après cela seulement que les discours étaient considérés comme définitifs, et publiés.

lui n'est que dans la vertu ; la pratiquer est donc le moyen le plus simple pour être heureux.

Le principe une fois posé, comment va-t-il trouver son application dans la politique ? Il y a un certain nombre des applications de cette idée générale, que la vertu fait le bonheur des cités comme celui des individus, sur lesquelles Isocrate revient constamment et qui constituent le fond de sa doctrine politique. Cela consiste surtout à maintenir la paix entre les cités grecques. La Grèce est dans un état effroyable de trouble et de désordre ; partout règne une anarchie dont tout le monde souffre ; ce ne sont que luttes des cités entre elles et, dans l'intérieur d'un même État, c'est la guerre acharnée entre les diverses classes sociales. Ainsi divisée, la Grèce est impuissante en face des Barbares. La première application du principe d'Isocrate, c'est donc de faire régner la vertu dans les relations des Grecs les uns avec les autres, de substituer aux vues particulières, intéressées, des vues nobles, des mobiles généreux, la pensée de l'intérêt commun, qui se confond à un certain degré de considération supérieure avec l'intérêt personnel. Les Grecs ont la même race, les mêmes dieux, la même culture, les mêmes institutions, presque la même politique ; qu'ils tâchent donc de s'entendre grâce à la modération, à la justice et à l'équité.

Le deuxième point, c'est que, dans le gouvernement intérieur des cités, il faut procéder ainsi. En effet, de même que les malheurs de la Grèce proviennent de ces ambitions mesquines qui se donnent libre carrière jusqu'au jour où une autre ambition rivale les arrête, au lieu de s'abandonner à ces misérables querelles qui divisent la cité, qu'on s'entende, qu'on se rapproche les uns des autres, qu'on se réconcilie, le bonheur de la cité et le bon ordre en résulteront.

Troisièmement, si la Grèce doit exercer contre quelqu'un cette force qu'elle tourne contre elle-même, que ce soit au dehors, contre le Barbare. Voilà un point qui peut surprendre, étant donné l'ensemble des idées d'Isocrate. Pourquoi prêcher la paix entre les Grecs et la guerre contre les Barbares ? C'est peut-être qu'il voit là un dérivatif à la fureur de discorde qui anime les Grecs. Mais il faut bien qu'il y ait, à ses yeux, une véritable justice à faire cette guerre. Quand on se place au point de vue grec, on se rend compte de cette dérogation apparente au principe général. Les Asiatiques sont, pour Isocrate, des hommes de race inférieure, incapables de s'élever jusqu'à ces idées de droit et de justice, à cette culture supérieure dont la Grèce offre l'admirable spectacle. Traduisez en langage moderne : il y a, chez Isocrate, les droits d'une civilisation brillante et raffinée à l'égard d'une civilisation

encore rudimentaire. La paix doit régner entre tous ceux qui participent à la première ; mais, pour la seconde, à l'égard des Barbares, le même droit n'existe pas. La civilisation doit leur faire connaître ses propres bienfaits, fût-ce par les armes. Que les Grecs s'unissent donc contre les Barbares. Cette conclusion, à laquelle aboutit Isocrate, est analogue à ce qu'on trouve chez Aristote sur l'esclavage. Aristote l'accepte, le considère comme fondé en droit, le reconnaît comme une nécessité légitime, à la condition que l'esclavage ne s'applique qu'à des hommes qui ne soient pas hommes de la même façon que celui qui dirige en maître. En vertu de ce principe, Aristote subit avec peine l'esclavage des Grecs chez d'autres Grecs ou chez les Barbares ; mais il admet très bien que ces derniers soient soumis aux Grecs ; la servitude de ces gens de race inférieure lui semble parfaitement légitime. L'idée d'Isocrate s'appuie sur une théorie toute semblable ; c'est une des idées du temps et une idée essentiellement grecque. En résumé, le système d'Isocrate se ramène à ceci : paix entre les Grecs et guerre contre les Barbares.

Il est incontestable que, dans ce qu'il appelle sa philosophie, il y a des idées fort belles et très élevées. Cette conception dénote une âme très haute et qui a véritablement profité de l'enseignement de Socrate. Cette idée de fonder le bonheur sur la vertu et de porter cette théorie dans la vie publique est très belle. Mais voici qui gâte cette noblesse et cette élévation. Il y a d'abord chez Isocrate un très grand fonds de naïveté. C'est un optimiste rêveur, chimérique, qui croit à la bonté humaine et qui ne se méfie pas assez des défauts et des vices auxquels on risque de se heurter dans la pratique. Il est disposé à croire à l'existence d'une sorte d'âge d'or dans le passé ; il est convaincu qu'aux temps de Clisthènes et de Solon, la Grèce était un paradis terrestre, que les citoyens d'Athènes vivaient en paix, que les procès leur étaient inconnus. Cette idée ne s'appuie ni sur l'histoire, ni sur une psychologie sûre. Aux temps anciens, les luttes n'étaient pas moins vives qu'au temps d'Isocrate. L'esprit chimérique de ce rêveur se montre bien dans cette illusion. On la retrouve encore dans une autre partie de son système, dans cette conception de l'influence qu'il attribue à sa propre parole. Sa vanité est complice de sa manie optimiste. Comment admettre, en effet, qu'un si admirable artiste pourrait parler à la Grèce entière sans qu'elle en tirât profit ? Cette idée revient sans cesse, elle perce partout dans l'œuvre d'Isocrate. Il compte donc que sa parole produira des résultats surprenants. Et cependant la parole de Démosthène, bien plus puissante, bien plus directement inspirée des événements, n'a pas

exercé sur les contemporains l'influence qu'on lui supposerait ; à plus forte raison, le discours d'Isocrate avait-il des chances de glisser sur l'indifférence des contemporains sans l'entamer.

Sa naïveté va plus loin encore. Il se fait d'étranges illusions sur la valeur des hommes, qui seront, à ce qu'il croit, les instruments nécessaires de cette révolution pacifique. Il a cru qu'il lui fallait, pour faire triompher ses idées, l'appui d'un homme d'action. Il a varié dans le choix de ce chef ; il a cru d'abord que ce serait Athènes ; puis il s'est découragé ; il s'est alors tourné vers Denys, tyran de Syracuse ; détrompé encore une fois, il pense à Jason de Phères qui semblait devoir réunir toute la Thessalie sous son autorité. Il ne trouva pas en lui ce qu'il cherchait et il finit par s'adresser à Philippe. Il veut se persuader que Philippe est un trop honnête homme, un prince trop cultivé pour ne pas être ce héros, ce chef désintéressé, qui ne sera, à la tête de toutes choses, que le simple serviteur de la justice et de la vertu. Or, quand on se rappelle le tableau que Théopompe a tracé de la cour de Philippe, quand on étudie les faits, comme on s'aperçoit qu'Isocrate était loin de compte ! Que dit Théopompe ? Dans un passage où l'on sent la connaissance directe de la réalité, il nous fait une inoubliable peinture de cette cour, qui, par le rapprochement de tous les aventuriers, de tous les gens de sac et de corde, ressemblait aux anciennes demeures des Cyclopes et de ces personnages fabuleux qui ne connaissaient aucune justice et aucun droit. C'était une caverne de brigands, d'hommes capables de tout faire, pourvu qu'ils y trouvassent un intérêt immédiat. Théopompe a pu charger un peu le tableau ; mais il est, en général, conforme avec ce que nous apprennent les contemporains. Philippe était un ambitieux peu scrupuleux sur le choix des moyens pour atteindre le but, et qui, vainqueur de la Grèce, se serait fort peu préoccupé de faire régner la justice. La naïveté d'Isocrate était vraiment trop grande. La suite le montra bien. La domination de la Macédoine fut la servitude et non la liberté pour tous. La conception d'Isocrate est donc très noble, très pure, pleine de bon sens dans le détail ; mais elle est gâtée par cette naïveté qui s'applique et au passé de la Grèce et aux personnages contemporains. S'il en est ainsi, vous voyez comment nous pouvons nous servir d'Isocrate. Il ne mentira pas ; seulement il pourra forcer, sans le vouloir, la peinture de ce qui lui déplaît dans les choses contemporaines. Nous aurons en lui, cette réserve faite, un témoin sincère et désintéressé, qui connaît à merveille la politique dans ses principes généraux, sinon dans ses applications particulières.

F. A.

Boileau historien littéraire.

Cours de M. ÉMILE FAGUET

Professeur à l'Université de Paris.

Je vais étudier Boileau comme historien littéraire : tâche ingrate, car c'est à ce point de vue qu'il a le moins de valeur. Cependant, il importe ici de distinguer le bien du mal.

Boileau n'a été historien littéraire que par accident, et jamais d'une façon continue. Il a fait une histoire de la satire dans le chant II de l'*Art poétique*, ainsi qu'un petit historique du genre précieux ; dans le chant Ier, il a parlé de la poésie française depuis Villon jusqu'à 1650 environ, et du burlesque. Dans le chant III, il suit l'évolution de la tragédie dans l'antiquité et en France. Dans le chant III aussi, il dit quelques mots sur Térence à propos de la comédie, et quelques mots sur Homère, d'une certaine importance.

Son histoire de la satire commence à Lucilius et finit à Régnier; elle a trente vers. Il néglige la satire chez les Grecs, qui a existé, quoique Quintilien ait dit : *satira tota nostra est*. Il néglige aussi la satire au moyen âge, parce qu'il ne la connaît pas.

Voici le passage :

> L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
> Arma la vérité du vers de la satire.
> *Lucile*, le premier, osa la faire voir,
> Aux vices des Romains présenta le miroir,
> Vengea l'humble vertu de la richesse altière,
> Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.

L'idée que Boileau nous donne de Lucilius est incomplète, un peu erronée. Lucilius a attaqué certains vices des Romains qui sont aussi ceux de l'humanité ; mais on ne voit pas, d'après les fragments qui nous restent de cet auteur, qu'il se soit attaqué à la fortune insolente. Il a fait le procès de la société de son temps, et non, par suite, celui de la richesse orgueilleuse, qui n'était pas un caractère dominant de l'époque. Quand on consacre quelques vers seulement à un poète comme celui-là, il ne faut pas en mettre deux qui ne soient que pour l'agrément.

> Horace à cette aigreur mêla son enjouement ;
> On ne fut plus ni fat, ni sot impunément ;
> Et malheur à tout nom qui, propre à la censure,
> Put entrer dans un vers sans rompre la mesure !

En vérité, pour Horace si bien connu de Boileau, ce n'est pas assez dire. Il n'y a là aucun mot qui soit faux, mais c'est encore un peu imprécis ; le sujet n'est pas serré d'assez près. Horace en effet cherche surtout à montrer aux hommes qu'ils sont des sots. Il a attaqué les sots et les fats. Mais les derniers vers ne sont encore ici que pour l'agrément ; on désirerait que Boileau nous indiquât qu'Horace est, avant tout, un pénétrant et exquis moraliste, le seul de tous, peut-être, avec Montaigne, qui n'ait pas été pessimiste.

Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Perse ici n'est caractérisé que comme écrivain. Y a-t-il là un peu de mépris de la part de Boileau? C'est possible. Ce poète est fatigant, très dur à lire ; mais il est éloquent, il a de temps en temps un vers admirable, d'une concision vigoureuse, d'une puissance d'invective qui dépasse même Juvénal. Certes, il vaut la peine qu'on l'étudie, et on ne peut le lire qu'en l'étudiant. Il est probable qu'il aura ennuyé Boileau, qui ne le cite, en somme, que pour lui faire des reproches.

Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Etincellent pourtant de sublimes beautés ;
Soit que, sur un écrit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la statue adorée ;
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs,
Ou que, poussant à bout la luxure latine,
Aux portefaix de Rome il vende Messaline,
Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux.

Cet auteur-là est bien compris et très nettement caractérisé. Le passage est vigoureux ; il a quelque chose du ton énergique, solide et éclatant de Juvénal, ce qui est pour un critique une sorte de loi. « Il faudrait, dit Sainte-Beuve, que toujours dans la page d'un critique on trouvât quelque reflet, au point de vue même du style, de l'auteur qu'il analyse. » Les passages de Juvénal auxquels Boileau fait allusion sont en effet ceux qui frappent le plus et restent le plus dans la mémoire. Comme le laisse entendre notre auteur, Juvénal est certainement un rhéteur assez puissant pour avoir l'air d'un grand poète. Quant à l'expression *affreuses vérités*, c'est une restriction qu'un écrivain moderne et né en France ne pouvait manquer de faire. Le mot *sublime* n'a pas le sens extatique que nous lui donnons aujourd'hui ; il ne veut dire que « éclatant ».

Ces vers nous font penser que Boileau était véritablement un élève de Juvénal ; il a quelque chose d'un peu brutal et de violent dans la manière, il a l'âme rustique et fière, et en cela il est bien de l'école du rhéteur latin. Il est à remarquer de plus qu'au point de vue proprement de la composition, Boileau ressemble beaucoup plus à Juvénal qu'à Horace. Le premier procède par dissertations suivies et presque méthodiques, comme s'il était un prosateur français ; sa satire a tout à fait le caractère oratoire. Si Malherbe a tant aimé Juvénal, c'est que ses qualités d'ordre, de suite et d'enchaînement sont éminemment françaises ; il a trouvé un modèle admirable dans ce satirique latin, beaucoup plutôt que dans Horace, lequel est un causeur, et passe d'une idée à une autre avec une nonchalance merveilleuse et un tour d'esprit qui n'est pas du tout le nôtre. Il manque à Boileau le vigoureux élan de Juvénal ; mais il est certain qu'il lui ressemble et qu'il devait avoir pour lui beaucoup d'inclination. Sur Régnier, avec la réserve que l'austère Boileau devait faire, et qu'il a faite aussi sur Molière, il s'exprime très justement.

De ces maîtres savants disciple ingénieux...

En effet, il y a dans Régnier beaucoup d'imitations, d'un caractère presque scolaire, d'Horace et de Juvénal. L'expression *disciple ingénieux* est excellente, car c'est avec un art délicat que Régnier fait ces emprunts.

Régnier, seul parmi nous formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.

Ces vers sont très bons et caractérisent bien l'impression que devait faire un homme comme Régnier sur un auteur de 1650, très dédaigneux du moyen âge, mais qui n'en remarquait pas moins à quel point, par la force de leur génie, ces vieux auteurs ont su donner une grâce, qui ne peut pas périr, à des locutions destinées à paraître surannées.

Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'auteur,
Et si, du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques !

Boileau avait une certaine délicatesse, outrée à mon sens, qui ne pouvait lui faire accepter les excès de Régnier. Nous avons ici comme la sonorité même du vers de Régnier, bien propre à rappeler l'auteur dont il s'agit. Lorsque Musset parlera, à son tour, de cet écrivain, ce sera avec des consonnances semblables. Il louera, par exemple :

Ses hardis hiatus, flot jailli du Parnasse,
Où Despréaux mêla sa tisane à la glace.

La critique de Musset n'est pas vraie, en tous cas, pour ces vers de Boileau.

Toutes les fois que notre auteur parle du XVIIe siècle ou du siècle d'Auguste, il est bon juge. Quand il s'agit du moyen âge, c'est autre chose. Il en dit un mot à propos de l'épigramme :

L'épigramme, plus libre en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées.

Voilà une inexactitude ; car, au temps de Marot, l'influence italienne est à peu près nulle ; et cet auteur, si spirituel qu'il soit, est rempli de pointes d'équivoques et de calembours. Dans ce qui suit, Boileau ne songe plus qu'au XVIIe siècle :

Le vulgaire, ébloui de leur faux agrément,
A ce nouvel appât courut avidement.
La faveur du public excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnasse.
Le madrigal d'abord en fut enveloppé ,
Le sonnet orgueilleux *lui-même* en fut frappé.

Il devrait dire *surtout,* car le sonnet, dès son apparition en France, a été marqué de cette empreinte.

La tragédie en fit ses plus chères délices,

Cela est parfaitement juste : jusque vers 1660, le précieux a inondé le genre dramatique. On pourrait en montrer dans Corneille ; il y surabonde pendant un laps de temps qu'il serait très curieux de déterminer. J'ai eu l'occasion de l'indiquer, aussi, à propos de Théophile de Viau, dans sa *Pyrame et Thisbé* :

L'élégie en orna ses douloureux caprices.

Il n'y a rien de plus vrai.

Un héros sur la scène eut soin de s'en parer,
Et sans pointe un amant n'osa plus soupirer :
On vit tous les bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fidèles à la pointe encor plus qu'à leurs belles.

C'est là un trait de parodie ; Boileau fait une pointe pour montrer que ce genre d'esprit, même discret comme il l'est ici, a quelque chose de désobligeant chez un auteur sérieux. Il marque avec beaucoup de goût le danger.

Chaque mot eut toujours deux visages divers :
La prose la reçut aussi bien que les vers,
L'avocat au palais en hérissa son style,
Et le docteur, en chaire, en sema l'Evangile.

Il connaît très bien la question pour ce qui est du barreau ; il avait qualité pour en parler, puisqu'il s'y était essayé. Quant à l'éloquence chrétienne, je renvoie ici à l'excellent livre de M. Jacquinet sur les prédicateurs français antérieurs à Bossuet. On y verra comment, à côté de très grands mérites, se rencontre beaucoup d'affectation, jusque dans des orateurs comme Duperron.

La raison outragée enfin ouvrit les yeux,
La chassa pour jamais des discours sérieux ;
Et, dans tous ces écrits la déclarant infâme,
Par grâce lui laissa l'entrée en l'épigramme,
Pourvu que sa finesse, éclatant à propos,
Roulât sur la pensée et non pas sur les mots.

L'épigramme elle-même, à qui la pointe est permise, doit contenir une idée ; Boileau ne lui permet pas d'être un simple jeu de mots.

Toutefois à la cour les Turlupins restèrent,
Insipides plaisants, bouffons infortunés,
D'un jeu de mots grossier partisans surannés.
Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine
Sur un mot, en passant, ne joue et ne badine,
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès.

Ici, Boileau reprend son rôle de théoricien littéraire. Il a très bien vu comment le burlesque est né du précieux. Il est très difficile que cette transformation n'ait pas lieu, soit que le précieux s'exagère à son insu, soit que, très conscient de ses procédés, il se parodie lui-même. A la vérité, le genre burlesque peut s'étendre à autre chose et devenir une charge du genre sublime ; mais il est essentiellement lié au précieux.

Boileau a fait, dans le chant Ier de l'*Art poétique*, un historique de la poésie française depuis ses origines jusqu'à Malherbe et à ses disciples :

Durant les premiers ans du Parnasse françois,
Le caprice tout seul faisait toutes les lois.
La rime au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenait lieu d'ornements, de nombre et de césure.

Il n'y a pas là un seul mot qui ne soit faux. Il y avait, au moyen âge, des règles de métrique parfaitement établies et auxquelles on ne dérogeait pas. Personne n'a, plus que nos anciens poètes français, connu la mesure, par la raison même qu'ils chantaient leurs vers : cela se voit parfaitement aux petits procédés qu'ils emploient pour que le vers soit juste, à la condition d'être chanté et non lu. Boileau a l'air de dire qu'il y avait des rimes, mais pas de mesure ; le contraire est plus vrai ; il y avait de la mesure, et pas de rime, mais une assonance un peu vague.

Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Ces vers ont été très attaqués ; je les trouve très exacts. Il faut entendre le mot « romancier » comme on devait le faire alors. Il s'appliquait à tous ceux qui avaient écrit au moyen âge, non en latin, mais en roman. Boileau met en note : « La plupart de nos anciens romans français sont en vers confus et sans ordre, comme le *Roman de la Rose* et plusieurs autres. » Evidemment, il songe à tous ceux qui ont écrit en vieux français. Remarquez que les romanceros espagnols ne sont pas des romances, ce sont des poèmes épiques à caractère lyrique. Plus tard, on appellera romance tout ce qui a été écrit en vieux français avant la Renaissance, comme nous voyons par ces mots de Turgot : « Chez les peuples grossiers, la facilité de retenir les vers les porta à mettre en chansons leurs actions les plus mémorables. Tels sont les chants des vieux bardes, les romans des peuples modernes de l'Europe. » De même, Musset dit :

Regrettez-vous le temps où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté ?

A prendre le mot dans ce sens, Boileau a tout à fait raison. L'art de nos vieux poètes français n'est pas méthodique ; ils ne savent pas composer; leurs ouvrages sont pleins de digressions. Villon, au contraire, a été très net, d'une forme et d'une conduite, dans ses développements, très arrêtées. Les qualités de l'esprit classique se marquent très bien chez lui, mieux que dans aucun de ses prédécesseurs.

Marot, bientôt après, fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades,
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.

Boileau connaît évidemment l'auteur, dont il a dit ailleurs si justement :

Imitons de Marot *l'élégant badinage*.

Mais il ne l'a pas revu avant d'écrire ces vers. Il n'y a ni triolets, ni mascarades dans Marot. Ce qu'il dit des rondeaux de ce poète est exact ; ces petites poésies ont plus de fixité chez lui que chez ses prédécesseurs. Marot a été très technicien, en vrai fils de poète qu'il était ; quant à ses rimes, elles n'ont rien de bien riche, mais il faut entendre par « rimer » ici, simplement « faire des vers ». S'il veut dire que Marot a été le point de départ d'une école beaucoup plus souple et beaucoup plus aimable que celle des rhétoriqueurs qui l'ont précédé, Boileau, en somme, a raison.

Ronsard, qui le suivit, par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois longtemps eut un heureux destin.
Mais sa muse, en français parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Cela est trop sévère. Les hommes de 1660, même les plus libres d'esprit et les plus savants, sont de l'avis de Boileau sur Ronsard. La Fontaine, qui connaît incomparablement mieux que lui le XVIe siècle, qui a d'ailleurs le goût bien plus large, pense exactement la même chose :

Ronsard est dur, sans goût, sans choix.

C'était l'opinion du temps. Cependant entrons dans le détail. Quand Boileau dit que Ronsard fit un art à sa mode, il a raison. Le grand tort de Ronsard a été de vouloir asservir à des préceptes rigoureux un art qui veut être libre. « Brouilla tout » est assez juste, parce que, dans son audace extrême, le Ronsard de la *Défense et Illustration* et des *Arts poétiques* a trop voulu jeter d'éléments hétérogènes dans le moule encore trop étroit de l'esprit français.

Et toutefois longtemps eut un heureux destin.

Il fallait bien reconnaître l'immense autorité qu'avait eue Ronsard pendant quarante ans.

Mais sa muse, en français, parlant grec et latin.

On a beaucoup attaqué cette observation ; je la trouve juste. Il y a deux façons de la comprendre. Boileau reproche à Ronsard d'avoir formé des mots comme *ocymore*, *dispotme*, *oligochronien*, et on fait remarquer que c'est injuste, puisque Ronsard n'en a pas abusé. Mais je crois que Boileau songe à autre chose qu'aux mots composés du poète. Le vers du critique veut plutôt dire : la muse de Ronsard a imité les locutions, les façons de parler latines, entre autres l'inversion, dont on usait très peu avant lui, dont on a abusé après lui, sur son exemple. Ronsard fait des efforts continuels pour enrichir la langue française par l'imitation des tours de syntaxe grecque et latine. C'est là qu'il violente le génie même de la langue dans laquelle il parle. Je crois que Boileau, qui a le tour très net, très rapproché de la prose, a dû être frappé, avant tout, de ce qu'il y a de forcé et de pénible dans les tours imités du latin — (ils ne le sont guère du grec), — qui abondent dans Ronsard.

Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

L'expression « faste pédantesque » est assez exacte. Le mot « pédantesque » s'applique bien à sa manie de réglementation ; et « faste » à son emphrase, car il fut orgueilleux. Si Boileau a eu surtout en souvenir les odes pindariques, ces termes sont extrêmement justes. Mais on regrette que Boileau n'ait pas ajouté que, de temps en temps, Ronsard est un très grand poète, et, par instants aussi, un exquis poète élégiaque. En somme, il a attaqué trop violemment Ronsard, mais ce qu'il en dit est exact. J'en conclus qu'il l'a un peu lu, quoique insuffisamment.

Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.

Le mot « retenus » indique que ces deux poètes n'ont pas du tout recherché le sublime ; mais ils ont visé autre chose que Boileau devrait signaler, et qui a une grande valeur chez eux.

Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans ses vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.

Dans ce passage, à peu près tout est juste. Boileau ne peut dire que quelques mots, mais tous ceux qu'il met sont en général bien pensés. « Malherbe, le *premier* en France, fit sentir dans ses vers une juste cadence » : pour un homme qui a lu un peu Ronsard et Marot, c'est mal s'exprimer. On dirait qu'il n'y a pas un vers, pas une strophe qui soit juste avant Malherbe, ce qui est singulièrement faux. Le reste est plus exact. Remarquons que Boileau ne tenait point Malherbe pour un poète sublime, merveilleux ; il l'examine surtout comme un professeur de langue et de rythme qui a enseigné à écrire d'une façon juste et nette, qui a tracé à la versification des règles très rigoureuses. Le mot « sage écrivain » est parfaitement bien pesé. Boileau a aussi raison de constater qu'il n'y a pas dans Malherbe ces heurts, ces rudesses qui abondent dans les écrivains qui l'ont précédé.

Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.

Voilà qui est juste encore. « *Tout reconnut ses lois.* » Où a-t-il pris cela ? Malherbe a eu cette singulière fortune de n'avoir presque pas d'influence sur les auteurs de son temps, et d'en avoir une immense sur les hommes de 1660. La plupart des préceptes de

Malherbe ne sont pas suivis par Maynard. Colomby seul l'imite et à l'excès ; Racan l'imite, mais il fait aussi autre chose. Tous les auteurs jusqu'en 1660 sont des anti-Malherbiens, que Malherbe du reste a eu le temps d'exécrer. Ce qui est bien plus juste, c'est ce qui suit :

. . . . . et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encore de modèle.

Cet important jugement sur Malherbe laisse regretter que Boileau n'ait pas indiqué pourquoi les hommes de son temps ont pris cet auteur pour modèle. Ne croyons pas d'ailleurs que tout le monde fût de cet avis sur Malherbe, qu'il y eût là, à cette époque, un lieu commun. Il y a tout près de Boileau des gens qui ne pensent pas comme lui sur cet auteur, entre autres Valincour, son ami intime, celui auquel il a adressé sa très belle satire sur l'*honneur* et dont le jugement peut s'opposer aux vers de notre poète :

« Pour Malherbe, je l'ai toujours regardé par rapport à la poésie comme un excellent facteur d'orgues par rapport à la musique, ayant une grande justesse dans l'oreille, une adresse infinie à accorder ses tuyaux et à en tirer une grande mélodie et rien au delà, car il est impossible de lire une pièce sérieuse de Malherbe sans éclater de rire à la vue de ses bizarres imaginations. On dit qu'il avait toujours sur sa table un Ronsard, dont il avait effacé la moitié ; si j'avais un Malherbe, j'en effacerais les trois quarts. »

On le voit, le jugement de Boileau n'était pas banal.

C. B.

L'Empire Franc.

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,
Maître de Conférences à l'Université de Paris.

III

L'Occidant au VIIe et au VIIIe siècles. — Avènement de la dynastie carolingienne. — Formation du pouvoir pontifical.

BIBLIOGRAPHIE.

Pour l'avènement de la maison carolingienne :

Documents. — Bibliographie, dans Waitz, *Quellenkunde der deutschen Geschichte*. — Monod, *Bibliographie de l'histoire de France*.

Les plus importants historiens sont les chroniqueurs anonymes appelés continuateurs de Frédégaire (ces notices sont la seule histoire que nous possédions des ducs d'Austrasie).

Paul Diacre : pour la conquête du royaume des Lombards.

Livres. — Voir les recueils de Richter (*Annalen*) et la collection des *Jahrbücher der deutschen Reiches*.

Warnkönig et Gérard, *Histoire des Carolingiens*, 2 v. 1862.

Perroud, *Des origines du premier duché d'Aquitaine*, 1881.

Pour l'histoire de la papauté :

Documents : Migne, *Patrologie*. série II, 221 vol. 1844-57.

Jaffé a analysé les lettres des papes dans ses *Gesta pontificum romanorum*, 2e éd. 2 vol. 1855-86.

Liber Pontificalis, édité par l'abbé Duchesne, 1884.

Livres : Voir les histoires des papes de Giescler, Herzog, Hergenrœther, Fruch et Diehl : *Etude sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne*, 1888.

Nous avons étudié précédemment l'histoire de l'empire franc jusqu'au VIIe siècle. Nous nous proposons de montrer les transformations capitales qui sont survenues dans la première moitié du VIIIe siècle et ont préparé l'empire carolingien. Tout d'abord, il est nécessaire de représenter l'état de l'Occident européen au VIIe siècle.

L'Occident est partagé entre un grand nombre de pouvoirs, s'exerçant chacun dans une région distincte, mais qui sont sans lien entre eux. L'Irlande est chrétienne, mais n'a aucune relation avec Rome ; son Église est orientale, ses prêtres portent la tonsure et calculent la Pâque autrement que les prêtres d'Occident ; ils ont une autre organisation ; l'abbaye est au centre du pouvoir. L'abbé est tout-puissant ; il est entouré de nombreux moines ; il dirige les laïques ; l'évêque est son *domestique*. A côté de l'Irlande, les Saxons et les Angles sont païens.

En Gaule, il ne reste que des débris de l'empire franc : la Neustrie, l'Austrasie, la Burgondie, en rivalité le plus souvent ; au sud de la Loire, l'Aquitaine et la Vasconie. La Bretagne et les duchés germaniques se sont rendus indépendants ; outre la Saxe, les ducs d'Alamanie, de Bavière, de Thuringe, de Frise, ont constitué leur pouvoir. L'Église a conservé l'organisation de l'époque romaine, chaque cité a son évêque, on en compte environ 112 ; mais elle dépend du roi qui désigne l'évêque que l'on doit élire : le concile d'Orléans, de 549, lui a reconnu ce droit. Au concile de Paris en 614, l'on ne mentionne pas la confirmation royale. Clotaire fit ajouter qu'elle était nécessaire. La consécration de l'évêque de Saintes-Embrins faite par Clotaire sans l'aveu du métropolitain de Bordeaux, Léontius, et maintenue après la mort de Clotaire par Charibert malgré Léontius, qui avait substitué un autre évêque, Héraclius, à Emerius, prouve que le choix du roi était décisif. L'usage des synodes s'est maintenu, mais ils ne se réunis-

sent que sur la volonté du roi, qui les convoque ou approuve leur convocation ; le roi prend quelquefois part à l'assemblée, mais ne la préside pas. Sont obligatoires les seuls décrets approuvés par le roi. On connaît 46 conciles de la période mérovingienne ; 30 furent tenus au VIe siècle, 16 au VIIe.

La discipline ecclésiastique se détend ; les évêques sont, comme les grands, des guerriers et des chasseurs. L'Eglise reconnaît la supériorité du pape en fait de doctrine ; mais le véritable chef du clergé est le roi : c'est donc une Église nationale ; toutefois ce n'est pas l'Église de tout l'empire franc. L'Aquitaine a une Église distincte. Le clergé s'est maintenu et s'est accru lentement dans la partie romaine de la Gaule. Il est concentré autour de l'évêque. Les églises des *parochiæ* sont peu nombreuses ; les grands propriétaires ont leurs chapelles ; mais l'influence ecclésiastique pénètre peu dans chaque diocèse. Le christianisme n'a pris qu'une faible extension ; les nations germaniques étaient païennes et l'ont reçu tard. Le clergé franc s'est peu occupé de les convertir. Saint Amand a opéré sans succès aux environs de Tournai ; saint Eloi, saint Wast ont eu très peu d'action. Dans les duchés d'Allemagne, le clergé franc n'a rien fait. Au VIIe siècle, les missionnaires sont Irlandais ; pour eux la mission est un procédé de mortification, une forme de l'ascétisme (Voir la *Vie de saint Colomban*). Nous manquons de détails certains sur les missions de saint Gall en Alamanie, de saint Kilian en Thuringe ; il n'y eut que des conversions individuelles. Néanmoins il semble que le christianisme ait fait des progrès en Bavière, où les évêchés romains avaient été nombreux et où les ducs s'intéressèrent aux missions nouvelles. Tous ces efforts sont isolés, il n'y a pas d'Eglise ; conséquemment les régions où on les tente sont sans lien avec le monde chrétien.

En Italie nous voyons les Lombards établis dans le nord et dans quelques postes du centre jusqu'à Bénévent. L'empereur tient le sud et le nord-est (exarchat de Ravenne). Le pape, évêque de Rome, est officiellement soumis à l'exarque ; en fait, il agit en souverain de Rome.

Il semble que, pour l'Europe occidentale, va commencer une période de morcellement au moment où vient de se créer le grand empire arabe. Mais au VIIIe siècle se produit, grâce au pape et à la famille carolingienne, une double concentration qui arrête le morcellement ; nous sommes donc arrivés à un moment décisif de l'évolution historique de l'Europe.

Il importe de se représenter tout d'abord la formation de la puissance carolingienne. Le fait capital est la création d'une

famille puissante en Austrasie, par son pouvoir propre. Cette famille apparaît dans la guerre soutenue contre Brunehaut en 613 ; parmi les grands d'Austrasie figurent Arnulf et Pépin, dont les descendants peuvent être appelés Arnulfingins ou Pippinides. On connaît leur généalogie ; ils ont reçu des surnoms, mais longtemps après leur mort. Des légendes se sont formées pour expliquer leur origine et les rattacher aux Mérovingiens ou à des Saints de la Gaule du sud, aux évêques de Metz ou à une famille du Brabant. D'après des actes émanant de leur autorité, leur domaine se trouvait dans le pays montagneux qui est au nord-est de Metz, dans la région de Prünn et d'Esterug'els.

Ils dominèrent en Austrasie ; dès 612, Arnulf est évêque de Metz. Pépin Ier (des Landen) est maire du palais de Dagobert en Austrasie. Grimauld, son fils, maire en 643, essaie, à la mort de Sigebert en 656, de faire proclamer roi son fils. Les Austrasiens le livrent à Clovis II ; il est exécuté. Les Pippinides disparaissent pendant une période de vingt ans. Mais en 687 apparaît en Austrasie Pépin II (d'Héristal) ; il bat les Neustriens à Testri, près de Péronne.

Dans la Chronique, Pépin porte le titre de *dux*, qui lui donne une situation analogue à celle des ducs (*herzog*) nationaux. Il existe donc à ce moment en Austrasie, comme en Bavière et en Alamanie, une famille de ducs ; mais, au lieu de former un duché indépendant, ils préfèrent conquérir la Neustrie et y prendre la mairie du palais pour être maîtres du roi. Il n'est pas sûr qu'ils aient été maires du palais en Austrasie. Pépin ne fut pas maire du palais, mais *illustrissimus vir* ; le mot *dux* n'est qu'un terme populaire. Il fit la conquête de la Neustrie, et des expéditions pour rétablir la domination des Francs sur les autres duchés, conquérir la Frise, soumettre les Alamans. Il mourut en laissant une veuve et un petit-fils. La veuve voulut la régence ; Neustriens, Arnitains, Frisons se soulevèrent ; un bâtard de Pépin (Karl) réunit une armée, battit les Neustriens à Vincy et se rendit maître de la Neustrie et de l'Austrasie. Charles reconstitua la domination franque. Il passa sa vie en expéditions. Dans la Chronique, l'année 740, *sine hoste*, est exceptionnelle. Eginhard dit : *tyrannos debellavit*, il vainquit les chefs locaux. Il rétablit la domination franque sur les peuples germaniques : Frisons, Bavarois, Alamans, Thuringiens, même sur les Saxons. Il combattit aussi dans le midi, contre les Aquitains, et se heurta aux Arabes et aux Berbères. La bataille nous est connue par des chroniques du midi postérieures à l'événement ; on en retient que l'armée de Charles était probablement composée de fantassins que le chroniqueur compare à une muraille

immobile (*paries immobilis*). Les Arabes *gladio necant*. L'importance de cette bataille a été très discutée. Pour les uns, elle aurait mis fin aux invasions musulmanes, et Charles aurait sauvé l'Occident; pour les autres, la campagne se réduirait à un simple épisode de pillage; l'invasion se serait arrêtée d'elle-même par l'effet des guerres civiles. Néanmoins elle eut pour conséquence une série d'expéditions dans le midi; et Charles ravagea la Provence et la Septimanie et ajouta la Provence au Royaume franc. Pour soutenir ces guerres, Charles a employé les ressources que pouvaient lui offrir les domaines de l'Eglise; il eut des guerriers de professions, il paya en terres leurs services, et parfois prit parmi eux ses évêques; le clergé garde le souvenir de Charles spoliateur des biens d'Eglise. (Voir la légende de la vision de saint Euscher.) Charles partagea le royaume entre ses deux fils: Carloman reçut l'Austrasie, l'Alamanie, la Thuringe; Pépin, la Neustrie, la Burgondie. Ni l'Aquitaine ni la Bavière ne furent partagées. Ils prirent le titre de maires du palais, princes, ducs des Francs; réprimèrent des révoltes et firent des expéditions de concert. Mais Carloman voulut être moine; il se retira, laissant son fils à Pépin qui prit tout le pouvoir.

II. — Parallèlement à la puissance de la maison carolingienne, s'est constitué le pouvoir pontifical. L'origine en remonte à Grégoire, pape en 590. C'était un grand propriétaire romain, noble, sujet officiel de l'empereur; de fait, il fut maître dans Rome: on le voit négocier avec les Lombards. De 685 à 741, sept papes sur huit sont grecs. Mais il se crée des églises véritablement soumises au pape. Elles ne sont pas en pays chrétien, mais en pays païen converti. La première est créée par un des missionnaires directs des papes, par Augustin, dans le royaume saxon de Kent. Du Kent la mission gagna tous les royaumes angles et saxons et se trouva en concurrence avec les Irlandais; la conséquence fut que l'Angleterre eut des évêchés et deux archevêques. D'Angleterre partirent des missions de Saxons chrétiens qui allèrent convertir des peuples d'Allemagne. Ils commencèrent par le plus proche, celui des Frisons, qu'évangélisèrent Willibrod et Winfried (Boniface). Boniface vint ensuite à Rome, et le pape l'envoya chez les païens de Thuringe; il alla en Hesse, fut fait évêque, prêta serment d'obéissance au siège de Rome, parcourut les pays qui sont à l'est du Rhin, revint en Thuringe et visita la Bavière. Il y trouva les évêques irlandais. Boniface chercha à réorganiser l'Église franque. Il lutta contre les hérétiques d'Austrasie, fit prendre aux évêques l'habitude de consulter le pape et sut mettre à profit la piété de Carloman. Carloman convoqua un concile que dirigea

Boniface. On tint trois synodes pour régler trois questions ; 1° la réforme des mœurs ; 2° l'abolition des usages païens ; 3° la question des biens d'Eglise usurpés sous Charles. On fit un compromis : on rendit aux couvents ce qui leur était nécessaire pour vivre ; le reste fut théoriquement rendu à l'Eglise. En réalité, les laïques gardèrent les biens ecclésiastiques moyennant un *census*. Afin de préciser les décisions de ces assemblées, Pépin tint un autre synode à Soissons. L'Eglise franque est en principe réorganisée et rattachée au pape, dont le pouvoir s'étend de ce fait sur la Grande-Bretagne, la Bavière, le pays des Francs. Les carolingiens et la papauté agissaient donc dans le même sens pour la même œuvre.

III. Les deux puissances dont la suprématie s'établissait ainsi en Occident allaient s'allier pour accomplir deux révolutions parallèles : la création d'une royauté nouvelle et du pouvoir temporel des papes. L'initiative de l'alliance fut prise par le pape. Il lui fallait un allié contre le roi des Lombards. La situation des Lombards en Italie a un caractère exceptionnel, qu'il faut se représenter pour comprendre leurs actes ; ils appartiennent à un peuple immigré qui par le droit et la langue est parent des Saxons ; ils sont divisés en classes. Ils ont occupé sans résistance la plaine du Nord et ont mis dans chaque *civitas* un *dux* qui équivaut au comte franc. Tout d'abord ils se sont tenus à l'écart du peuple latin, puis ont pris sa religion catholique et sa langue. Ils ont avancé vers le sud, lentement, et ont occupé quelques villes isolées dans l'intérieur. Ils n'ont pu atteindre la côte et n'ont jamais eu de marine : aussi les communications ont-elles subsisté entre Rome et Ostie. Ils sont très peu nombreux et n'ont pas fondé de colonies ; leur roi ne semble avoir jamais eu qu'une seule armée.

Au début du VIIIe siècle, le pape a presque rompu avec l'empereur grec à propos de la *querelle des images* (décret de 728). Il se brouille aussi avec le roi des Lombards en prenant parti pour le duc de Spolète, réfugié à Rome. Luitprand assiège Rome ; c'est alors que Grégoire IX envoie à Charles Martel les clés du tombeau de Saint-Pierre ; dans la lettre qu'il lui adresse, il lui donne le titre de *patricius*, qui est le titre le plus élevé de la hiérarchie byzantine. Charles refuse d'intervenir ; il est l'allié des Lombards. Le rapprochement entre les deux puissances s'est opéré plus tard. Pépin, prince guerrier, qui, en vingt-sept ans de domination, a entrepris vingt campagnes, a voulu devenir roi et envoie consulter le pape. Celui-ci lui fait dire que celui-là seul est roi qui a réellement le pouvoir. Après cet avis, Pépin se fait proclamer roi, *electione totius Franciæ* ; les évêques le consacrent, il est oint par l'évêque Boni-

face à Soissons. Le pape n'est intervenu que par sa consultation.

En Italie, un nouveau roi lombard, Astulf, couronné en 742, veut conquérir les pays du centre ; le pape Etienne II demande secours à Pépin et aux Francs. Les grands refusent. Etienne écrit à Pépin pour qu'il l'invite à venir ; Pépin acquiesce aux désirs du pape. La rencontre du roi des Francs et du pape a lieu en Champagne au milieu des cérémonies dont l'usage va s'établir. D'après les documents francs, le pape aurait imploré le secours de Pépin. Pépin promit de défendre le pape et tint une assemblée des Francs à Kiersy (Pâques 754). La guerre fut décidée. Il n'est pas certain que le pape y assistât. Le pallium fut donné à l'évêque de Metz (Chrodegand). Pépin et ses deux fils furent oints ; la reine fut bénie. Le pape menaça d'excommunication quiconque songerait à prendre un autre roi ; cette dernière mesure fut prise sans doute contre les partisans de Carloman. On peut considérer la promesse accordée par Pépin de faire la guerre aux Lombards comme un équivalent de la consultation donnée par le pape. Il y eut probablement des conventions écrites stipulant les pays que Pépin s'engageait à mettre au pouvoir du pape, conventions que l'on a réciproquement appelées la donation de Pépin. Nous ne possédons pas cet acte ; on y fait allusion dans des écrits du temps de Charlemagne, notamment *Codex carolinus*. Pépin se serait engagé, non à donner, mais à rendre au pape des territoires qu'il est difficile de bien préciser, sans doute l'exarchat. Mais pourquoi est-il question de restitution ? Le pays n'avait jamais appartenu au pape, sujet de l'empereur. On résout le problème en admettant que l'expression *reddere* fait allusion à la fausse donation de Constantin qui vraisemblablement a été l'œuvre de l'entourage d'Etienne.

L'expédition de Pépin fut la conséquence de sa promesse. Elle révèle la faiblesse des Lombards : leur armée ne défendit pas les passages des Alpes ; elle se retira dans Pavie à l'approche de l'armée de Charles, descendue par le val de Suze qui était territoire franc. Le roi des Lombards céda à Pépin, qui les remit au pape, les villes de la Pentapole et de l'Exarchat. Mais Astaulf n'exécuta pas le traité. De nouveau, Etienne II implore *le secours* des Francs, *de sa propre main*, et écrit à la nation franque une lettre solennelle. Pépin reparut en Italie dans l'été de 756. De nouveau Astaulf promit ce qu'on demandait. Un commissaire franc procéda cette fois à l'exécution du traité. Les clés de vingt-deux villes furent remises entre les mains du pape ; l'Etat de l'Église était crée.

A son retour, Pépin tint des synodes pour régler la situation de l'Église franque. Les règles canoniques, l'élection des évêques et

l'obéissance du clergé furent rétablies ; c'est le temps où Chrodegand, évêque de Metz, organise les chanoines. Pépin occupa la fin de son règne à compléter son royaume par la conquête de l'Aquitaine ; il mourut en 768.

Ainsi fut arrêté le morcellement de l'Europe occidentale. Un État guerrier s'était constitué, qui dominait directement la Gaule, indirectement la Germanie et l'Italie. Une Église existait qui reconnaissait l'autorité du pape en Angleterre, en Gaule, en Germanie, en Italie. Le pape s'était détaché de l'empire d'Orient ; il possédait une puissance temporelle. Grâce à leur alliance, le roi des Francs et le pape avaient obtenu : celui-ci, l'aide matérielle qui lui avait permis de soumettre l'Église et les pays de son obéissance temporelle ; celui-là, la consécration religieuse de la royauté. L.

Cours d'Introduction à la Philosophie et de Psychologie (1)

Leçon d'ouverture de M. GEORGES DWELSHAUVERS

Professeur à l'Université de Bruxelles.

MESSIEURS,

Depuis la fondation de l'Université libre, deux professeurs ont successivement occupé la chaire de philosophie : le premier, Ahrens, nommé en 1834, tout au début, fut rappelé en Allemagne, son pays d'origine, par les événements de 1848. M. Tiberghien fut nommé ensuite. Dès 1844, M. Tiberghien, alors âgé de vingt-cinq ans, s'était fait remarquer par un *Essai sur la génération des connaissances humaines*. Il y exposait la doctrine du penseur allemand Krause, à la philosophie duquel il resta attaché toute sa vie, et s'efforçait d'en expliquer la portée au point de vue logique et historique. Ahrens, le prédécesseur et le maître de M. Tiberghien, était, lui aussi, disciple de Krause.

Krause, qui vécut de 1781 à 1832 et fut contemporain des grands métaphysiciens allemands qui suivirent immédiatement Kant, n'atteignit pas à la gloire d'un Schelling ou d'un Hegel ; s'il n'eut que peu de disciples, la vénération sans bornes dont il fut l'objet de leur part est un témoignage hautement éloquent de la noblesse

(1) Voilà la *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1897-98.

de caractère, de la sincérité et de la grandeur d'âme du maître. M. Tiberghien doit être considéré comme le plus marquant des philosophes qui se rattachent à l'école de Krause. Il a, dans de nombreux ouvrages, exposé avec une éminente clarté un système qui est devenu sien par la persévérance et le courage qu'il a mis a l'approfondir et à le développer dans toutes les directions, en psychologie, en logique, en morale, en philosophie de l'histoire. D'accord avec les tendances de la métaphysique allemande issue de Kant, M. Tiberghien, qui prit part à la vie politique de la Belgique, appartient au parti libéral ; l'idéal du libéralisme, l'affranchissement des esprits par l'enseignement, la liberté individuelle garantie par l'État organe du droit, et non comprimée par un État omnipotent, cet idéal ne l'abandonna pas. Il se sentait éloigné de tout radicalisme. Dans le domaine de la morale et de la religion, son enseignement, tout en respectant les convictions sincères, combattait les religions positives aussi bien que l'athéisme, au profit d'une morale et d'une métaphysique rationaliste. Il avait dans la raison humaine une confiance que les religions ne pouvaient admettre, et que l'étude de Kant, les tendances positivistes et l'idée de l'évolution devaient fortement contribuer à miner.

Quelles que puissent être du reste les transformations que les conceptions philosophiques ont subies dans ces dernières années, il est deux principes qui ont dominé l'enseignement de M. Tiberghien et doivent rester ceux de l'Université de Bruxelles : d'abord l'affirmation de l'existence d'une philosophie générale ou métaphysique; ensuite l'affirmation des droits de l'esprit humain comme tel, avec ses lois, ses formes, ses idées, ses aspirations, ses volontés —, de l'esprit humain, dis-je, qui, loin de n'être qu'un principe passif, un phénomène superfétatoire, asservi au mécanisme des conceptions matérialistes, a repris, dans les plus récents systèmes philosophiques, le rang que lui reconnaissent une observation conduite sans parti pris et une critique approfondie de la faculté de connaître.

La philosophie naît de la vie même ; elle naît des tendances de l'esprit humain ; elle naît dès que nous cherchons à prendre conscience de notre rôle vis-à-vis du monde extérieur. En d'autres termes, elle se ramène au problème logique de la connaissance et au problème métaphysique des rapports entre le moi et le non-moi.

Les tendances philosophiques de la pensée s'inspirent du désir d'arriver à l'unité des conceptions. La pensée n'embrasse pas en chaque moment l'ensemble des phénomènes dont elle a pu se

rendre compte par l'expérience ; pour vous comme pour moi, il n'y a jamais, en n'importe quel instant, qu'un seul point net, qu'une seule image présente devant la conscience ; cette image cède bientôt la place à une autre, et ainsi de suite. De sorte que la conscience ne nous donne qu'un seul point lumineux à la fois parmi toutes nos représentations possibles : c'est ce que la psychologie contemporaine appelle la limitation du champ conscient. Cependant nous disposons d'un ensemble considérable d'idées, acquises successivement et maintenues dans la mémoire ; nous avons en nous la possibilité d'en acquérir encore, la faculté de combiner les idées déjà acquises, d'en évoquer certaines parties, d'isoler les autres, de les associer, de les ordonner logiquement, de créer de nouvelles formes au moyen de celles que l'observation nous a données. Néanmoins le champ de la conscience n'est jamais éclairé que sur un espace très restreint, et l'idée à laquelle vous penserez tantôt est aussi éloignée que possible, pour le moment, du point lumineux où elle devra paraître. On exprime cette constatation en disant qu'il existe une subconscience.

Or, l'existence de cet état de choses, l'impossibilité dans laquelle nous nous trouvons de garder présentes des séries entières de phénomènes dans leur réalité, nous oblige à synthétiser en quelques propositions simples les rapports les plus généraux des phénomènes. Chaque branche du savoir s'élève ainsi à un résumé, à quelques principes, et l'idéal de la science serait, comme Comte lui-même le signalait, il y a soixante et dix ans, dans la première leçon de son cours de philosophie positive, de « pouvoir se représenter tous les phénomènes observables comme des cas particuliers d'un seul fait général, tel que celui de la gravitation par exemple ».

La tendance de la pensée humaine est d'établir de l'unité entre les différentes parties du savoir : c'est un fait, et nous venons de voir dans quels termes ce fait est constaté par l'analyse psychologique. Nous n'avons pas d'intuition directe des choses, de vue mystique sur l'essence secrète du monde, et tout notre savoir est lié à ses conditions psychologiques. Il existe donc déjà, dans la manière dont se conservent en nous les connaissances acquises et dans le fait de la limitation du champ conscient, une nécessité interne qui pousse à la synthèse, à l'unité du savoir, à la philosophie.

Or, étant données la variabilité et la relativité du savoir, c'est-à-dire le petit nombre de choses à nous connues en comparaison de l'infinité de l'univers, l'esprit humain supplée par lui-même et ajoute encore aux théories de la science une forme systématique

bien déterminée. Nous ne nous contentons pas de vagues contours, nous cherchons une ligne nette, des données tangibles ; en cela, la philosophie doit fournir ce que les sciences ne peuvent fournir : une synthèse d'idées qui satisfasse à la fois le cœur et la raison.

Le petit nombre de phénomènes que nous pouvons observer autour de nous, aussi bien dans le domaine de la nature que dans celui de l'esprit, s'augmente chaque jour, et il est aujourd'hui infiniment petit en comparaison de ce qu'il pourra être dans dix siècles, de même qu'il est aujourd'hui infiniment grand par rapport à l'état des connaissances au moyen âge. Il suffit de rappeler les découvertes astronomiques de la Renaissance, les progrès de la physique depuis trois cents ans, ceux de la chimie et de la physiologie depuis la Révolution française. Il y a donc une acquisition constante de connaissances, et par conséquent des points de vue nouveaux s'aperçoivent chaque jour. Or, dans ce devenir, dans ce progrès continu, la pensée humaine mue par son besoin d'unité, et se trouvant face à face avec le problème de l'univers, se construit des systèmes ; comme l'état des connaissances se modifie peu à peu, les systèmes tour à tour naissent et périssent ; quand un système domine encore chez un certain nombre d'esprits, déjà les plus clairvoyants ont ajouté des idées nouvelles et transformé les précédents systèmes dans le sens d'une compréhension plus complète des faits. Ainsi, à chaque époque, la philosophie synthétise les sciences, les unit, les achève. Car sans philosophie les sciences peuvent se contredire, puisqu'elles ont des objets d'ordre différent et qu'elles sont chacune à un stade différent de développement. Malheureusement, les savants confinés dans un seul ordre de connaissances sont entraînés souvent à ne pas tenir compte de l'ensemble du savoir humain, et l'image qu'ils se font du monde est faussée par le point de vue exclusif auquel ils se placent.

Un autre ordre de phénomènes, qui rend la philosophie nécessaire, est celui du sentiment. Le sentiment religieux cherche l'absolu dans le monde ; le sentiment moral nous pousse à communiquer nos impressions, nos peines et nos joies, à chercher une direction à notre volonté ; que cette direction soit demandée à l'impulsion interne ou qu'elle s'inspire d'un Tout dont nous faisons partie, le sentiment esthétique enfin exige l'harmonie des contrastes, et l'ensemble de ces sentiments exerce une influence immédiate sur nos actes et nos conceptions ; la philosophie doit donc en tenir compte aussi, et la synthèse qu'elle fera des sciences devra se compléter dans le sens que commandent les sentiments.

La synthèse philosophique existe en chacun de nous. Elle existe chez le religieux, qui considère le monde comme créé et ordonné par Dieu, et la vie comme une lutte, où l'âme doit s'élever le plus possible vers la perfection et mériter une récompense après la mort ; elle existe chez le sceptique, pour qui la vérité, ainsi que le prétendait Protagoras, réside dans notre appréciation du moment, ce qui fait que deux termes contradictoires peuvent être également vrais, et qu'une même substance peut être à la fois amère et douce, selon les dispositions de celui qui la goûte ; elle existe chez l'ignorant qui, avec quelques idées, se fait une image élémentaire du monde, comme chez le savant, comme chez Newton, qui introduisait ses plus hautes affirmations par la locution « comme si », et ajoutait ces trois mots restés célèbres : *hypotheses non fingo*. Elle existe pour la majorité de nos contemporains qui, deux siècles et demi après Descartes, admettent encore comme lui que le monde se scinde en deux mondes, l'esprit d'un côté et la matière de l'autre, alors que l'effort de Spinoza, de Leibniz, de tous les grands philosophes depuis eux a été de substituer, à un dualisme qui ne contentait ni le cœur ni l'esprit, une théorie moniste et unitaire.

Ainsi donc la nécessité de la philosophie générale semble résulter à la fois des attributs de la connaissance humaine et de la situation de l'homme vis-à-vis des sciences ; étudier les lois de la connaissance, synthétiser les sciences, compléter le tableau de l'univers en tenant compte à la fois de l'esprit humain, de l'état du savoir et des besoins du sentiment, tel est le but de la philosophie théorique.

Comme les sciences sont en progrès continuel et que rien ne fait prévoir que ce progrès puisse s'arrêter ; comme par conséquent le système des sciences sera toujours fragmentaire, et que le maintien de l'unité semble être un postulat de la pensée, la situation de la philosophie générale vis-à-vis des sciences continuera à être ce qu'elle a été, non pas un rapport de subordination, mais à la fois une coordination et une pénétration. Il est donc impossible de concevoir la connaissance humaine sans ces deux aspects : les sciences et la philosophie. Nous ne pouvons admettre avec les positivistes que l'âge métaphysique appartienne à l'histoire. Si les systèmes passent, la philosophie générale ne passe pas.

La pénétration des sciences et de la philosophie peut se rendre d'une manière sensible par l'explication schématique que voici : le penseur en contact avec la vie reçoit par l'expérience un certain nombre de notions ; il s'élève porté par les « ailes de son esprit », ces ailes que Bacon aurait voulu remplacer par du

plomb, à une rapide et première généralisation, conditionnée par les observations qu'il a pu faire et par la tendance à expliquer, à unifier, et à répondre à la fois aux questions de la raison et du cœur : ainsi naissent ces grandes métaphysiques grecques qui ont précédé Socrate.

La philosophie, amenée dans ses hardies spéculations à aborder des problèmes pour lesquels les données de l'expérience sont minimes, et que la pensée se pose quand même, provoque une vérification expérimentale des hypothèses qu'elle a inventées. L'hypothèse métaphysique sert de plan aux recherches de la science ; elle est soumise à l'examen, à la mesure, elle est remaniée, corrigée, approuvée en tout ou en partie, condamnée souvent aussi ; mais les recherches qu'elle a provoquées fournissent à la pensée philosophique et un modèle de méthodes sûres et modestes, et un contingent de faits nouveaux qui provoquent des transformations dans les données générales. Nous constatons une réaction continue des sciences sur la philosophie et de la philosophie sur les sciences.

Cette explication élémentaire vaut ce que valent les figures schématiques : elles aident à comprendre, mais ne rendent que d'une manière tout à fait grossière les lignes des objets. De même il serait arbitraire d'affirmer comme loi que la philosophie prépare toujours la voie à la science, alors que la vie est si multiple et la réalité des choses, l'expérience, l'action directe si importantes, que la science a reçu autant de son contact avec l'existence que des indications abstraites des philosophies. Seulement il importait de faire ressortir la pénétration réciproque de la philosophie et des sciences, et l'importance de ces deux activités pour notre manière de concevoir et le monde et nous-mêmes.

Il résulte directement du rôle différent que joue l'hypothèse dans la philosophie et dans les sciences, et du but différent que se proposent sciences et philosophie, que les sciences tendent à éliminer le plus possible le facteur individuel, l'*équation personnelle*, comme disent les astronomes, pour mettre en lumière des lois acceptables pour tous, obtenues par l'observation, l'expérimentation et le calcul, en un mot, par la mesure. Et comme les lois découvertes se confirment constamment dans l'expérience renouvelée ; comme les applications des sciences exactes donnent des résultats surprenants, ainsi qu'on s'en convaincra aisément en étudiant une grande ville aujourd'hui, et qu'enfin ces mêmes applications confirment, une fois de plus, les lois découvertes par la mesure, on est convenu de considérer les sciences basées sur les méthodes expérimentales et sur l'emploi des mathématiques,

comme sciences positives, exactes ; tout le monde en reconnaît la valeur, et l'on a coutume de dire qu'elles doivent servir de modèle à toutes les sciences humaines. Le caractère des sciences exactes est donc essentiellement social. Par elles, la vérité se fait collective, le savant disparaît devant la science. Et tandis qu'on dira la philosophie de Hegel ou de Schopenhauer, personne ne s'avisera plus de dire la physique de Helmholtz par exemple ou la physiologie de Claude Bernard, mais tout simplement la physique et la physiologie. Cette remarque, que je lisais dernièrement, résume très bien l'état de la question.

Le côté subjectif de la philosophie, voilà ce qui n'a pas été suffisamment mis en lumière. Et c'est un des premiers indices de différenciation entre le système des sciences et celui de la philosophie.

Que signifie cette observation ? Nous avons signalé tantôt le rôle déterminant des sentiments dans la philosophie ; quoique ne disposant que d'un nombre restreint des lois scientifiques, complétées par quelques hypothèses probables, le sentiment entraîne l'homme à se créer une conception générale du monde. Nous avons montré que chacun de nous portait en lui l'instinct philosophique ; cet instinct a des formes multiples, et nous savons tous combien les conceptions philosophiques diffèrent. C'est que dans le facteur subjectif de toute philosophie il faut distinguer deux éléments : le *savoir* du philosophe, c'est-à-dire l'influence qu'exerçent sur lui l'époque et l'état des sciences ; ensuite le *genre d'esprit* du philosophe. Le savoir du philosophe varie avec l'état des sciences et de la vie, qui offre aux systèmes des points de vue différents selon la race, le temps, la civilisation.

Avec la race, avec le temps, avec l'état des mœurs et les circonstances nouvelles de la vie se modifient non seulement les systèmes, mais l'esprit philosophique général. Nous disions tantôt : premier élément, le savoir ; second élément, le genre d'esprit du philosophe. L'histoire de la philosophie nous fait connaître certains hommes chez qui existait au plus haut point la tendance qui existe chez tous les hommes, la tendance à l'unité dans les conceptions, l'esprit philosophique. Et, en étudiant la vie de ces hommes qu'on appelle philosophes et leur système, j'ai été frappé du caractère subjectif de leur doctrine, ou pour mieux dire, la particularité psychologique la plus marquée chez les esprits philosophiques réside dans le pouvoir d'établir, entre les objets de la connaissance humaine, des rapports généraux, et de transformer ceux qui avaient été établis précédemment.

Il y a donc, dans tout système philosophique nouveau, une

création personnelle. Ainsi Descartes avait admis l'existence de la matière à laquelle il attribuait l'étendue, et de l'esprit qui avait pour propriété fondamentale la pensée. Il créait ainsi un dualisme, car l'action de deux substances essentiellement différentes l'une vis-à-vis de l'autre semblait exclue par la détermination même que Descartes en avait donnée. Spinoza, que ce dualisme ne pouvait satisfaire, transforme l'idée de Descartes, en enlevant à la matière et à la pensée leur nature substantielle, et en les réduisant à n'être que les attributs d'une seule et même substance infinie. Entre des éléments semblables, Spinoza avait trouvé des rapports nouveaux : tel est le genre d'esprit du philosophe. Ce qui nous conduit à dire que les grands savants qui ont ouvert à l'expérience et à la mesure de nouveaux domaines, ont à la fois agi en hommes de science et en philosophes. C'est l'exemple de Newton qui, frappé directement par les manifestations de la pesanteur sur la terre, conçoit la géniale pensée de retrouver dans l'univers entier des phénomènes d'attraction analogues à ceux qu'il voyait autour de lui.

Ce caractère d'invention, de combinaison géniale, si l'on veut, porté dans le domaine des idées, c'est-à-dire des rapports généraux entre les choses, fait le fond de la psychologie de la pensée chez le philosophe. Il faut donc tenir compte, en étudiant la philosophie, non seulement de l'histoire et de l'état des sciences, mais encore de l'esprit du penseur, de l'agent actif, du philosophe lui-même.

Dès lors on ne s'étonnera pas des différences qui existent entre les systèmes. Deux penseurs, Spinoza et Leibniz, appartiennent à la même époque ; ils disposent du même contingent de faits scientifiques ; tous deux ils s'intéressent à la science de leur temps. Ils entrent même en relation, ils échangent des idées. Tous deux ont le caractère commun aux philosophes : établir des rapports nouveaux entre les éléments du savoir humain. Or, ce caractère étant subjectif, relevant de la manière individuelle de concevoir, ces deux penseurs se font une image de l'univers essentiellement différente. Spinoza admet l'existence d'une substance infinie, identique au monde et se présentant avec les attributs de pensée et d'étendue ; Leibniz admet une infinité de substances simples, qu'il appelle monades, douées de la faculté de développer en elles-mêmes une représentation du monde, et restant sans rapport les unes avec les autres. Pour l'un, le monde est une substance infinie ; pour l'autre, une infinité de substances ; entre ces deux idées, substance et infini, ils ont chacun établi un rapport différent.

Ce tableau des divergences entre les p'us grands penseurs, loin de nous désoler, doit nous inspirer l'idée de la tolérance dans le domaine des principes généraux. Autant l'unanimité existe quand il s'agit de lois scientifiques, vérifiées par l'expérience, autant la pensée personnelle doit pouvoir s'exercer dans la métaphysique. Tel est le rôle de l'imagination constructive, qu'elle aide l'esprit à compléter les sciences naturellement fragmentaires et à construire au moyen des éléments de la connaissance, mais aussi à l'appel des sentiments religieux, moraux et esthétiques, une idée métaphysique de l'univers. Nous devons nous réjouir de la variété de tendances et d'efforts de l'âme humaine ; ce qui doit être blâmé par contre, c'est l'intolérance en matière philosophique, ce sont les métaphysiques les plus opposées qui se réclament de la raison comme d'une source infaillible de connaissances absolues. Qui ne connaît les disputes stériles des réalistes et des nominalistes au moyen âge, les uns reprenant l'idée de Jean Scotus et admettant qu'avant l'existence des choses, les images de ces choses existaient indépendamment des individus ; les seconds affirmant que seuls les individus ont une existence réelle, et que les genres ne sont que des mots, des noms collectifs ? Il arriva même que souvent de très puissants esprits ne reconnurent pas la valeur de leurs adversaires, tant ils étaient possédés par la foi en leur système.

Après que, pendant de longs siècles, la philosophie, invoquant la raison, eut essayé de nouvelles systématisations, combattues aussitôt au nom de cette même raison, il s'est fait, un jour, dans la philosophie un progrès décisif. Je considère comme moment définitif dans l'histoire de la pensée spéculative le moment où, après tant de luttes contradictoires, dans lesquelles les adversaires invoquaient le témoignage de la raison qui, du reste, disait blanc à l'un et noir à l'autre, des philosophes se sont, pour la première fois, demandé ce qu'était au fond cette raison à laquelle on s'en rapportait toujours, quel était son pouvoir, quels étaient ses moyens d'investigation. Le courant nouveau qui naquit dès ce jour en philosophie, se nomme *criticisme* et a fait l'objet déjà de nombreuses recherches, parmi lesquelles je signalerai un exposé complet par *Riehl* (der philosophische Kriticismus). Les trois grands noms du criticisme sont *John Locke* (1632-1704), *David Hume* (1711-1776) et *Emmanuel Kant* (1724-1804).

Locke examine ce que valent les idées suprasensibles, et son analyse l'amène à assigner à notre connaissance, comme unique source, l'expérience, qu'il divise en expérience interne ou sensation et expérience externe ou réflexion. Sa critique est surtout dirigée contre le concept de *substance*, qui était le nœud même des

métaphysiques de son temps. On entend par substance un *substratum*, un être, si vous voulez, qui est supposé porter en quelque sorte les phénomènes sur lui ; seulement, plus on analyse les phénomènes, moins on trouve cette substance, de sorte que tout porte à croire qu'elle est une création de notre esprit. C'est à la fausse application du concept de substance qu'on doit la supposition erronée d'un agent spécial pour la lumière, d'un autre pour la chaleur, et ainsi de suite.

Hume ramène également toute notre activité mentale à la sensation. Lui aussi, il nie les idées de raison, et c'est surtout le *principe de causalité* qu'il combat, ce principe auquel Leibniz avait fait une si grande place et qui, pour Hume, se base uniquement sur l'habitude et l'association mécanique qui s'établit entre nos idées.

Kant enfin soumet les *idées de raison* à une critique absolument minutieuse, et il conclut d'une manière nette à la non-existence de connaissances par raison pure. La raison pure peut, si elle veut, faire toutes les suppositions possibles sur l'âme, le monde et Dieu ; quant à la connaissance de ces trois problèmes, elle lui est inaccessible. Notre connaissance relève de notre entendement, c'est-à-dire de notre pensée active, occupée uniquement du phénomène, et cette connaissance n'est possible qu'en tant qu'elle puisse prendre forme dans l'intuition : ainsi, en géométrie et en physique, les propositions que j'énonce, je puis les construire, les rendre visibles par une figure, un schéma : sans cela, pas de connaissance possible. Quant à l'âme, nous ne savons si elle est une substance ou non, nous ne connaissons que des phénomènes conscients ; de même nous ne savons s'il y a un ordre du monde, et la connaissance de Dieu nous échappe.

Kant n'est pas tombé dans l'erreur commune à Locke et à Hume qui, en réduisant la pensée à n'être qu'une sensation transformée, enlèvent à l'esprit humain son activité propre. Kant admettait une activité propre à l'entendement et reconnaissait l'existence de catégories, d'après lesquelles l'entendement construisait l'objet de ses lois dans l'intuition sensible. Il montrait aussi que la raison, si elle ne fournissait pas de connaissances de son propre fonds, était du moins un puissant régulateur, et qu'au lieu d'aller à la nature « comme un élève », elle devait « la forcer à répondre aux questions qu'elle lui adressait ». D'après Wundt, l'activité de l'esprit serait, au point de vue psychologique, volonté et pensée à la fois, et se manifesterait aussi bien dans le choix d'un motif d'action que dans la direction logique d'un raisonnement. Wundt a gardé au côté unitaire et synthétique du fonc-

tionnement de l'esprit le nom d'aperception, que Kant lui avait donné déjà.

Le criticisme a créé en philosophie une science spéciale, la théorie de la connaissance, que l'on rattache à la logique. Mais, tandis qu'une partie de la logique est consacrée à l'étude des formes de notre activité intellectuelle, sans qu'il soit demandé si ces formes, concepts, jugements ou raisonnements, se rapportent à des réalités, la théorie de la connaissance, par contre, s'occupe de la correspondance entre notre pensée et la réalité.

Ainsi donc le criticisme, en analysant nos facultés mentales au point de vue de la possibilité du savoir, débarrassait le terrain des hypothèses qui formaient contradiction avec les lois de la pensée humaine ; il mettait en lumière pour la première fois les conditions et les éléments de la pensée, mesurait sa force et son pouvoir, lui traçait les limites et la voie à suivre.

Le criticisme n'a pas arrêté l'élan de la métaphysique. A peine Kant avait-il publié sa *Critique de la Raison pure* (1781), qu'une pléiade de métaphysiciens, trouvant chez lui une théorie nouvelle de la raison et s'appuyant sur les parties constructives du système de Kant qui, vous l'aurez compris, n'était pas une critique purement négative, imagina de nouveaux systèmes plus hardis que les anciens ; et, comme ce fut une particularité de ces esprits romantiques et puissants de ne pas tenir compte des sciences exactes, il en résulta, vers le milieu de ce siècle, un divorce entre toute la philosophie romantique allemande et les sciences de la nature. Cependant il serait injuste de condamner ces penseurs qui s'appellent Fichte, Schelling, Hegel ; les idées que leur génie a mises en avant ont eu une notable influence principalement en politique, dans la philosophie de l'histoire et dans le droit ; il serait faux de les repousser d'une manière absolue au nom des sciences exactes.

Ce qui leur manquait, — et ceci est plus grave, — c'est une psychologie. Depuis Aristote jusqu'à l'école anglaise de ce siècle, à peine la psychologie comme science a-t-elle fait un progrès notable. Et cependant, pour connaître l'esprit humain et son fonctionnement, notre perception des choses, les transformations que les sens et l'intelligence font accepter aux phénomènes, les rapports entre le fonctionnement de l'esprit et les produits de ce fonctionnement, les mots et les phrases ; pour connaître ensuite les fondements en nous des sentiments moraux, esthétiques, religieux ; pour résoudre les problèmes qui concernent la volonté, la psychologie est indispensable. Et c'est un vice commun au criticisme, au positivisme et aux physiologistes d'afficher une cer-

taine méfiance envers la psychologie qui semble être restée stationnaire, quand les méthodes des sciences de la nature conduisaient à de notables progrès.

Je crois avec Wundt que les sciences de l'esprit ont leur belle période devant elles, et j'admets, avec Brentano et Uphues, la psychologie comme base de ces sciences ; je crois que les progrès des sciences de l'esprit rétabliront dans la philosophie l'équilibre rompu par la pression que les sciences de la nature ont exercée trop exclusivement pendant ce siècle. L'exemple donné par Kant et la renaissance des sciences intellectuelles font donc espérer beaucoup dans l'avenir de la philosophie générale.

Pour terminer cet exposé dans lequel j'ai essayé d'analyser les rapports entre sciences et philosophie, puis les différences entre sciences et philosophie, et d'attirer l'attention sur le caractère personnel des conceptions philosophiques générales, il me reste à vous dire quels sont les problèmes dont la philosophie a à s'occuper.

Et d'abord c'est la *Logique* : théorie des formes de la pensée, théorie de la connaissance et théorie des méthodes en sont les trois branches. La logique est arrivée à un état scientifique réel. Comme théorie des *formes* de la pensée, elle analyse, par exemple, la formation de nos concepts abstraits, ou encore les figures du syllogisme, mais sans se demander la valeur de ces concepts ou de ces formes de raisonnement pour la connaissance réelle du monde. Les éléménts de la possibilité pour nous d'une conception réelle du monde constituent la théorie de la *Connaissance*. Enfin viennent les *méthodes* en usage dans les sciences particulières.

En face de l'analyse de la condition et des méthodes de la Connaissance se place le *Système des Connaissances*, la *philosophie général* ou *métaphysique*. Elle est dominée par le problème des rapports entre le moi et le non-moi, entre les lois de ma pensée et les phénomènes. Je divise la philosophie générale en trois grands groupes : la *philosophie de la nature*, comprenant les problèmes *cosmologique et biologique ; la philosophie de l'esprit*, comprenant les problèmes *psychologique, moral, juridique et social ;* enfin un troisième groupe : le problème *religieux* et le problème *esthétique*. Chacun de ces problèmes puise ses éléments dans un groupe de sciences exactes. Ainsi le problème psychologique part de la psychologie comme science, de l'éthique, du droit, de l'histoire ; le problème cosmologique ne peut se concevoir sans l'astromonie, la physique, la chimie. On ne pourrait admettre un philosophe qui tenterait de construire sa conception cosmologique, son image du monde extérieur sur les quatre éléments d'Empédocle : eau, terre, air et feu.

Les problèmes métaphysiques peuvent recevoir une solution négative dans l'un ou l'autre sens ; mais, si aujourd'hui tel ou tel de ces problèmes nous paraissait insoluble, et qu'il se résolût en antinomies, comme les problèmes de la raison pure chez Kant, nous ne pourrions affirmer pourtant qu'une semblable négation dût avoir un caractère définitif.

Le problème psychologique concerne le *moi* dans sa valeur pour une conception métaphysique de l'univers. Le problème biologique demande l'origine de la vie et le sens de l'évolution. Le problème moral recherche si la liberté, la responsabilité, la sanction, la loi morale existent, et les conséquences de leur affirmation pour notre conception de l'univers. Le problème juridique et social se définit par les termes mêmes.

Les deux derniers problèmes, problème religieux et problème esthétique, recherchent la Loi et le sens des choses : cette Loi peut être conçue comme transcendante et absolue, c'est-à-dire comme Dieu. Elle peut l'être comme immanente et actuelle, et réside alors pour l'homme dans l'harmonie des fonctions, telle que la concevaient les Grecs, avec la forme esthétique qu'ils lui donnaient. L'opposition entre la conception d'une vie d'obéissance religieuse à une cause infinie, vie de souffrance et de crainte pour l'être fini, à cause de la disproportion entre l'idée de l'infini et lui, — et d'autre part, la conception d'une vie libre, réglée sur le développement harmonique des facultés de l'individu, sans autre règle que l'équilibre interne (telle la vie de Socrate et de nombreux philosophes moralistes grecs et romains) : l'opposition entre ces deux conceptions de la vie, disais-je, conception *religieuse* et conception *esthétique*, a été grandiosement mise en lumière par le philosophe et écrivain danois *Kierkegaard*, et par le penseur et prosateur allemand *Nietzsche* ; tous deux ont traité du sens de la vie dans ses rapports avec le monde.

Bien d'autres solutions ont été cherchées au problème esthétique et religieux, et toutes se meuvent dans l'ordre des plus nobles et des plus belles pensés ; toutes, elles ont en commun le caractère d'élévation que j'appellerai la recherche de Dieu, dans le sens le plus complet du mot : ainsi la théorie des Idées de Platon, celle de Schopenhauer, le panthéisme de Spinoza, la philosophie des religions, et tout ce qui se rapporte à la vie de l'univers dans son unité la plus complète. Kant, dans sa *Théorie du jugement*, a traité ce problème.

Nous avons dit que chacun de nous portait en soi, inévitable et fondamental, l'instinct philosophique ; que, chez certains esprits, cette faculté s'élève à une puissance peu commune et établit des

rapports nouveaux entre les parties du savoir, augmentant ainsi le patrimoine de l'humanité qui va cherchant le vrai ; enfin, parfois se sont rencontrés des hommes que l'humanité a honorés du nom de *Sages*. Quand, chez un homme, la pensée est dirigée vers la préoccupation des rapports entre les choses, vers la synthèse du savoir et de l'espoir, et que les sentiments tendent toujours vers un plus grand ennoblissement de soi et vers une bonté plus compréhensive de tout ce qui vit ; quand enfin les buts de la volonté sont conformes à ceux de la pensée et aux valeurs données par les sentiments, cet homme mérite le nom de sage. Chez le sage, toutes les vertus philosophiques sont élevées à la plus haute puissance : le sage ne méprise aucune vérité, si petite qu'elle soit ; il ne se détourne pas du bonheur, mais le bonheur lui apparaît toujours dans sa forme supérieure ; il ne s'isole pas de l'humanité, il croit en elle et oublie les vices, qu'il rejette sur l'état des choses pour ne voir que le germe de haute et belle vie que, par son exemple, ses doctrines, son savoir, il s'efforcera de faire croître. Autant qu'il nous est possible de nous prononcer d'après les données historiques, nous pouvons dire que l'idéal vivant du sage s'est réalisé, par exemple, dans les derniers jours de Socrate, ou bien encore chez le Christ, qui a parlé au cœur humain la langue de l'idéale bonté et de la justice ; nous pouvons aussi citer, toujours en gardant les proportions, Spinoza et sa grandeur désintéressée, sa pureté d'âme, — sans compter des exemples moins illustres et des hommes nombreux sans doute que le souvenir a oubliés, mais qui ont pensé, aimé et souffert avec une noble confiance dans le beau et une inaltérable clarté d'âme.

GEORGES DWELSHAUVERS.

Sujets de devoirs.

I.

Université de Toulouse.

DISSERTATIONS.

Agrégation.

1. Etudier et apprécier les *Sentiments de l'Académie* sur le *Cid*, en essayant de dégager les idées générales et les principes de critique qui ont guidé l'Académie dans son jugement.

2. Du rôle de *Pyrrhus* dans *Andromaque*, et de la réponse que fait Racine dans sa première Préface aux objections qu'on lui avait adressées.

3. Comparer la nature du comique dans *le Malade imaginaire* et dans *le Légataire universel*.

4. Apprécier la théorie de la langue poétique, que Victor Hugo a exposée dans *Les Contemplations* (I, 7. *Réponse à un acte d'accusation*).

5. De la poésie philosophique dans Victor Hugo.

6. Commenter cette pensée de La Bruyère (I, 19) : « Ceux qui par leur condition se trouvent exempts de la jalousie d'auteur, ont ou des passions ou des besoins qui les distraient et qui les rendent froids sur les conceptions d'autrui : personne presque, par la disposition de son esprit, de son cœur et de sa fortune, n'est en état de se livrer au plaisir que donne la perfection d'un ouvrage. »

7. La satire politique et religieuse dans d'Aubigné et dans Ronsard.

II.

Université de Besançon.

LICENCE ÈS LETTRES.

Dissertation française.

1. Vous analyserez votre esprit, en toute sincérité, qualités et défauts.

2. Louis XIV et son temps, chose réussie et *complète*. — Victor Hugo, *le Rhin*, l. XI.

Dissertation latine.

Qua dicendi arte Ulysse apud Homerum (§ 149, p. 94) Nausicaam adloquatur.

Thème latin.

Montesquieu, *Lettres Persanes* : « Les habitants de Paris sont d'une curiosité... »

Thème grec.

Fénelon, *Télém.*, livre II (vers la fin). Depuis : « Je lui demanderai en quoi consistait l'autorité du roi », jusqu'à : « D'ailleurs le roi doit être... »

Grammaire.

1. Expliquer les différentes formes de la déclinaison de ναῦς en attique et en dorien.

2. Comparer les formes du présent de l'indicatif du verbe « être » en latin et en grec.

3. De l'indicatif employé comme substantif en grec et en français.

4. Relever les particularités de syntaxe contenues dans la fable de La Fontaine : *Le Gland et la Citrouille.*

5. Commenter au point de vue grammatical le passage suivant de Cicéron : *De Orat.* I, 9, 36.

Philosophie.

Nature de l'âme d'après Aristote.

Pédagogie.

Comment habituer l'enfant au sentiment du devoir ?

Allemand.

Certificat et Licence.

VERSION : Gœthe : *Italienische Reise*, Rom. 3 nov. 1786. — 50 lignes à partir du commencement.

THÈME : *Mlle de la Séglière*, 50 lignes du comm. du chap. II.

COMP. FRANÇ. : Définition de l'Humour ; l'Humour dans H. Heine.

Agrégation.

1. De l'Humour dans la littérature allemande. Son origine, sa définition ; comparer avec l'esprit.

2. Gœthe : *Jugend Dramen.*

III.

Université de Grenoble.

COMPOSITION LATINE.

Dijudicandum est uter verius de eloquentia pronuntiaverit, Cicero an Tacitus ; quorum alter in primo *de Oratore* libro (ch. VIII) dicit eloquentiam « in omni libero populo maximeque in pacatis tranquillisque civitatibus præcipue semper floruisse

semperque dominatam esse » ; alter autem « alumnam eam licentiæ appellat, comitem seditionum, effrenati populi incitamentum ». (*De Cl. Orat.*, ch. 40.)

THÈME LATIN.

Rollin, *Traité des Etudes*, Disc. préliminaire, depuis : « C'est la vertu seule qui met les hommes »..... jusqu'à : « Sans cela, en effet, faudrait-il faire tant de cas ? »

COMPOSITION FRANÇAISE.

1. Commenter ce passage de Du Bellay (*Deffense et Illustration*, II-3) : « Qui veut voler par les mains et bouches des hommes doit longuement demeurer dans sa chambre ; et qui désire vivre en la mémoire de la postérité doit, comme mort en soi-même, suer et trembler maintes fois, et, autant que nos poètes courtisans boivent, mangent et dorment à leur aise, endurer de faim, de soif, et de longues vigiles. Ce sont les ailes dont les écrits des hommes volent au ciel. »

2. « Renouveler les choses connues, vulgariser les choses neuves : un bon programme pour un critique. » (Sainte-Beuve, *Lundi*, XI.) Montrez comment il faut entendre ce programme, et aussi ce qu'il faut y ajouter.

3. Vous savez que Molière, dans un passage fameux de *la Critique de l'Ecole des Femmes*, semble faire très bon marché de toutes les règles du théâtre. Supposez que Boileau lui écrit à ce sujet (juin 1863).

COMPOSITION PHILOSOPHIQUE.

1. Quelle part revient à la psychologie et à la métaphysique dans la question de la liberté ?

2. Les ressources dont dispose l'historien étant données, quel degré de certitude ou de connaissance l'histoire comporte-t-elle ?

COMPOSITION D'HISTOIRE.

L'administration de saint Louis.

Ouvrages signalés

La Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 15, rue de Cluny, Paris, vient de publier un intéressant **Essai sur la vie et les œuvres de Georges de Brébeuf** (1617-1661). (Un vol. in-8° broché, 7 fr.)

L'auteur, M. Harmand, a réussi à faire revivre la curieuse physionomie de ce poète, que l'on juge, bien à tort, sur les railleries de Boileau. Celui-ci n'avait d'ailleurs en vue que le poète de la **Pharsale** ; mais Brébeuf ne s'est pas contenté d'être un écrivain *à la mode*, estimé pour ses petits vers et sa paraphrase de Lucain ; malade et déchu de toutes ses espérances, il écrivit ses **Entretiens solitaires**, qui sont vraiment les **Harmonies** du XVIIe siècle ; il y tempère la vivacité de ses regrets par la sincérité de sa foi. Il ouvrait ainsi, avant Lamartine, avant Verlaine, une voie nouvelle à la poésie française : il fut un précurseur de notre lyrisme, mais pendant plus d'un siècle, nul n'osa le suivre.

Le Forum romain et les Forums impériaux, par HENRY THÉDENAT, *prêtre de l'Oratoire, membre de l'Institut*, — un volume in-16, contenant 2 grands plans et 46 plans ou gravures, broché 3 fr. 50 (Hachette, Paris, 1898).

Voilà une savante et complète monographie que nous recommandons à tous nos lecteurs.

Le *Forum* fut le centre de la vie romaine. Tout s'y préparait, s'y faisait ou y avait une contre-coup. Il est donc impossible d'étudier l'histoire romaine d'une manière réelle et vivante, si l'on ignore le forum romain et les forums impériaux. Le but de ce livre est de les faire mieux connaître, et c'est surtout aux étudiants qu'il est destiné. Mais il ne s'adresse pas moins à leurs professeurs ; et l'auteur y a réuni pour eux tous les documents, renseignements et références qu'il leur faudrait, avec beaucoup de peine, aller chercher dans les auteurs anciens et modernes, dans les livres rares et revues spéciales, de langues diverses : il y a même approfondi et souvent résolu les questions les plus controversées.

Le Forum romain a été préparé par toute une vie consacrée à l'archéologie, trois années d'études spéciales et plusieurs voyages à Rome. La sûreté d'érudition de l'auteur, déjà connue et si appréciée des lecteurs du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, de Saglio, la clarté de sa méthode et le charme de ses descriptions, ont de suite appelé l'attention du monde savant sur cette œuvre magistrale ; et, moins d'un mois après sa publication, M. l'abbé Henry Thédenat était élu Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Mais, si le **Forum romain** est avant tout un livre d'étude et de travail, il pourra tout aussi bien être consulté avec intérêt et profit par les gens du monde ; et c'est particulièrement pour eux qu'a été écrite la dernière partie de ce volume, *Une Visite au Forum*, œuvre plus littéraire en apparence et dégagée de tout appareil scientifique, mais guide aussi sûr qu'attrayant et facile à suivre. A. P.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOC. FRANÇ. D'IMPR. ET DE LIBR. (OUDIN ET Cie)

SIXIÈME ANNÉE. (2e Série). N° 24 28 AVRIL 1898.

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La doctrine de Pascal. — La philosophie

Cours de M. EMILE BOUTROUX,

Professeur à l'Université de Paris.

Nous avons vu l'impuissance du droit et de la morale naturels à lever les contradictions inhérentes à la nature humaine. Le droit et la morale, ou manquent de règle et d'autorité, ou doivent être rattachés à un principe supérieur à la nature.

Mais il y a des hommes qui se donnent pour plus savants et plus profonds que les autres, et qui prétendent trouver, par la seule force de leur raisonnement, l'explication de la nature humaine et le moyen de la conduire à sa perfection : ce sont les philosophes. Que valent en réalité leurs solutions? Nous donneront-ils le mot de l'énigme?

Nous rencontrons ici la question si débattue du scepticisme de Pascal. Pascal fut-il sceptique? Victor Cousin, ayant lu les *Pensées* dans le manuscrit lui-même, y vit à plein le scepticisme de Pascal. Vinet, dans le texte du manuscrit, vit le contraire. De nos jours, MM. Droz, Ravaisson, Rauh, et tout récemment MM. Giraud et Brunschvicg, refusent de voir en Pascal un sceptique. L'opinion du scepticisme de Pascal, toutefois, est restée courante. Quels sont, au juste, les termes du problème?

On peut d'abord penser que Pascal a été sceptique comme homme ; que c'est pour échapper aux tortures du doute qu'il s'est jeté dans les bras de la religion, en lui sacrifiant sa raison et sa volonté, non peut-être sans que le doute le poursuivît jusqu'aux pieds de la croix. Tel le laboureur de la fable, poursuivi par

le serpent auquel il rend la vie (Franck, *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, pag .1263).

Mais, d'après l'histoire de la vie de Pacal, notamment d'après une lettre de Jacqueline Pascal du 25 janvier 1655, il ne semble pas que Pascal ait jamais douté. Il a oublié Dieu pour le monde, et il a été ensuite tourmenté par les reproches de sa conscience. Il a été dans un si grand abandonnement du côté de Dieu, qu'il sentait bien que c'était plus sa raison et son propre esprit qui l'excitait à ce qu'il connaissait de meilleur que non pas le mouvement de l'esprit de Dieu. En d'autres termes, la notion de Dieu étant restée dans sa raison, l'amour de Dieu s'était retiré de son cœur. Et il cherchait en gémissant le Dieu qui emplit le cœur et le détache de tout ce qui n'est pas lui.

Si Pascal, comme homme, n'est pas sceptique, ne l'est-il pas comme philosophe? Ceci peut s'entendre de deux manières. Pascal, peut-on dire, considère le doute sur la valeur de la raison humaine comme fondé en soi et comme une condition et une conséquence nécessaire de la foi religieuse. En ce sens, on rapproche Pascal de Kant disant : il me fallait abolir le savoir pour faire une place à la croyance. Selon une autre interprétation, Pascal se servirait du scepticisme comme d'une arme de guerre. Accordons, dirait-il, aux incrédules qu'il est impossible de rien démontrer. Mais forçons-les à pousser leur raisonnement jusqu'au bout. Ils verront que leur scepticisme s'emporte lui-même, et appelle la foi : ou le nihilisme ou la soumission.

Nous ne nous attacherons point à cette seconde interprétation. Elle n'a d'intérêt que dans la mesure où elle rentre dans la première. Il est indigne du caractère de Pascal d'user du scepticisme comme d'un stratagème. Il n'a pu l'employer comme moyen de conduire à la foi que s'il le croit fondé en soi et valable en un certain sens.

Le problème se réduit donc à savoir si, pour Pascal, le scepticisme en philosophie est nécessaire en soi et est lié aux croyances chrétiennes.

Nous n'aborderons pas cette question directement, mais nous étudierons en elles-mêmes les idées de Pascal sur la philosophie. Ensuite nous nous demanderons si ces idées répondent à ce qu'on appelle communément scepticisme philosophique.

I

La philosophie, selon Pascal, c'est la recherche de la destinée humaine, au moyen de la seule lumière naturelle. L'objet propre

et final en est essentiellement pratique. Quels sont nos devoirs? Comment devons-nous vivre? Ces questions sont suspendues au problème de notre destinée. Le philosophe déploie tout l'art possible pour résoudre ce problème par les seules forces de notre nature.

A) La méthode. — C'est la Raison qui est communément l'organe de la philosophie.

Que vaut-elle? Quelle créance mérite-t-elle? Les *Pensées*, sur ce point, nous offrent des textes contradictoires. D'une part, nous lisons : « La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître : car, en désobéissant à l'un, on est malheureux, et, en désobéissant à l'autre, on est un sot. » D'autre part, Pascal s'écrie : « Humiliez-vous, raison impuissante ». Et il se plaît à nous montrer comment la raison, jouet des puissances trompeuses, est ployable à tout sens.

Que faire, en présence de cette contradiction? Faut-il compter les textes et voir de quel côté il y en a le plus? Ce serait un procédé puéril. Mais ne convient-il pas de les examiner scrupuleusement pour distinguer ceux où Pascal se livre véritablement et ceux qui ne sont que des assertions de circonstance ou même des exagérations de langage? C'est là, certes, une recherche tentante pour l'érudition et la pénétration, mais dans laquelle on risque de substituer sa propre pensée à celle de l'auteur.

Il faut, selon la méthode prescrite par Pascal lui-même, accepter les textes tels qu'ils se présentent, les prendre tous, quels qu'ils soient, pour la matière et la base de notre recherche. Le problème est de les concilier, non de supprimer les uns au profit des autres.

Donc comment Pascal a-t-il pu faire la raison à la fois souveraine et impuissante?

La solution de ce problème consiste à distinguer ici entre la *forme* et la *matière* de la connaissance. La forme, c'est comme un moule vide où une infinité de choses peuvent entrer; la matière, c'est la substance que l'on verse dans le moule. Or, la raison, au point de vue formel, n'est autre chose que le lieu des principes purement logiques : principes d'identité et de contradiction. Au point de vue matériel, elle consiste en principes déterminés et constitutifs, propres à servir, non seulement de règle, mais de base, pour la démonstration de la vérité.

Pascal tient pour inviolable la raison considérée au point de vue formel. Rien chez lui d'analogue à cette limitation de la valeur du principe de contradiction que l'on rencontrera dans la philosophie allemande. Mais, au point de vue matériel, la raison ne pos-

sède que de faux principes, ou des principes vrais peut-être, mais qu'elle n'a pas le moyen de distinguer des faux. Cela, elle le constate par la contradiction même de ces principes, et voilà pourquoi elle se laisse ployer dans tous les sens.

Mais la règle de la raison que Pascal n'a pas trouvée chez les philosophes, ne l'a-t-il pas démêlée lui-même ? Ne nous enseigne-t-il pas que nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore par le cœur ou par le sentiment, et que c'est par ce dernier organe que nous connaissons les premiers principes ? Il y a des faits physiques : nous les connaissons par les sens. Il y a des faits métaphysiques, et nous les percevons par le cœur, comme par une sorte de sens suprasensible. C'est ainsi que nous connaissons les principes des mathématiques. « Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace et que les nombres sont infinis. » Avec le sentiment pour saisir les principes, la raison pour en déduire les conséquences, l'homme est en possession de tous les organes nécessaires pour découvrir la vérité.

C'est là une solution trop simple. Remarquons, en effet, la différence entre les mathématiques et l'objet de la philosophie. Les vérités mathématiques ne nous touchent pas. Il nous est indifférent que l'espace ait trois ou quatre dimensions. Au contraire, les objets qu'étudie la philosophie se rapportent à la pratique et intéressent notre égoïsme. Nous ne les contemplons donc pas de ce cœur pur qui serait nécessaire pour les bien voir. Déjà Platon avait distingué entre la μανία céleste et la μανία terrestre, réservant à la première une connaissance supérieure. De même, ce n'est pas le cœur comme tel, mais le cœur bien réglé et dirigé qui pourra saisir les principes de la vie morale. La règle qui lui est nécessaire, d'où lui viendra-t-elle ? En lui-même, il ne la trouve pas. Dans son état naturel, il est égoïsme, passion aveugle et violente, ce que les théologiens appellent concupiscence. Comment donc, par lui-même, pourrait-il voir la vérité ? Certes, c'est de lui que doit venir la règle dont la raison a besoin. Mais, lui-même veut être réglé, et les hommes croient qu'on n'impose pas de règle au sentiment, que l'on sent comme on peut et non comme on veut, que le sentiment est une puissance fatale. Pour devenir légitime, il faut que la méthode philosophique admette des principes inaccessibles à nos facultés naturelles.

B) *Doctrine.* — Nous considérerons le problème de la Certitude et celui des Vérités essentielles :

1° La Certitude. — Les divers systèmes que la philosophie nous présente à cet égard se ramènent à deux : le dogmatisme et le pyrrhonisme. Quel est le sentiment de Pascal sur ces systèmes ?

Il les démontre tous deux et les réfute tour à tour. Le dogmatisme est inexpugnable, car nous avons une idée de la vérité invincible à tout le pyrrhonisme. Mais le pyrrhonisme est le vrai : notre impuissance de prouver est invincible à tout le dogmatisme. D'autre part, le pyrrhonisme ne saurait se soutenir : la nature le confond ; ni le dogmatisme : la raison le détruit.

Quelle est, à travers cette contradiction des textes, la propre pensée de Pascal ?

Cette contradiction même, disent les uns, résout la question, et prouve que Pascal est pour le scepticisme. D'ailleurs n'a-t-il pas écrit : « Le pyrrhonisme est le vrai », texte qui ne laisse place à aucune ambiguïté ?

Selon M. Droz, si Pascal a peu plaidé pour le dogmatisme, c'est que, dans sa pensée, il se défend tout seul. Au contraire il insiste sur la part de vérité du pyrrhonisme pour imposer à la raison la modestie qui, effectivement, lui convient. Quant à lui, il est pour le dogmatisme, convenablement fondé et renfermé dans ses justes limites.

Il est certain que, quand Pascal dit : « Le pyrrhonisme est le vrai », il veut dire : pour qui ignore Jésus-Christ. Un tel pyrrhonisme n'exclut pas un certain dogmatisme. D'autre part, quand il dit qu'à l'argument sceptique tiré de l'incertitude de notre nature, les dogmatistes sont encore à répondre depuis que le monde dure, quand il déclare que le sentiment naturel lui-même n'est pas une preuve convaincante des principes, il est clair qu'il se refuse à donner gain de cause aux dogmatistes. Il croit à plusieurs des choses qu'ils enseignent, mais pour des raisons surnaturelles, où ceux-ci ne peuvent atteindre.

Ici, comme à propos de la valeur de la raison, il nous est impossible de sacrifier ou de subordonner une partie des textes à l'autre. Tous sont également formels ; et ils se contredisent. La question est de trouver le point de vue qui les concilie sans les mutiler.

Cette conciliation est possible si nous distinguons entre *la* vérité et *les* vérités. — La vérité, c'est, à proprement parler, l'*idée de vérité* que nous portons en nous et qui est le ressort et la norme de nos recherches. Cette idée est le fort inexpugnable des dogmatistes. La nature soutient la raison impuissante, au moment où elle voudrait extravaguer au point de douter de tout, même si elle doute et si elle est. Mais, de cette idée de *la vérité*, nous ne pouvons pas, comme le pensait Descartes, tirer *les vérités* ; celles-ci n'y sont pas contenues. Une vérité, pour être connue, suppose des faits. Pour connaître avec certitude les faits de l'ordre métaphysique, il nous faudrait une faculté à la fois intuitive, comme le

sentiment, et inaccessible au doute, comme la raison purement logique, c'est-à-dire ce qu'on pourrait appeler une intention intellectuelle. La nature ne possède pas une telle faculté. Notre raison et notre sentiment ne peuvent se rejoindre. Et l'une ne nous donne que des abstractions; l'autre, que des faits mélangés d'éléments inhérents à une nature corrompue.

Si donc nous devons posséder la vérité, ce ne pourra être que par une transformation de notre raison et de notre cœur.

2° Les vérités essentielles, c'est-à-dire morales et scientifiques :

a) Les vérités morales fondamentales sont : l'existence de Dieu, la spiritualité et l'immortalité de l'âme.

Ici encore, assertions pour et contre, textes contradictoires. Pourtant Pascal paraît bien admettre, en plusieurs endroits, que l'on puisse démontrer au moins l'existence de Dieu et la spiritualité de l'âme. Mais ces concessions n'ont guère d'importance. Si Pascal admettait sérieusement ces démonstrations, il ne porterait pas sur la raison et le dogmatisme les jugements que nous lui avons vu porter. Et son point de vue doit l'amener à montrer la valeur des preuves aussi bien que leur insuffisance.

Si bien conduites que soient les démonstrations des philosophes, il n'admet pas qu'on s'y complaise. En effet, elles sont difficiles et vaines. « Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes, et si impliquées, qu'elles frappent peu; et, quand cela servirait à quelques-uns, cela ne servirait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration ; mais, une heure après, ils craignent de s'être trompés. »

Et, lors même qu'on les entendrait et qu'on les retiendrait, que nous donneraient-elles ?

Un Dieu abstrait, une hypothèse, fournissant un sujet aux vérités géométriques, une proposition ? Pouvons-nous vivre de propositions ? Quand un homme serait persuadé de toutes ces belles raisons, il n'en serait pas très avancé pour son salut. Ce qu'il lui faut, c'est un Dieu vivant, qui lui communique son amour et sa vie.

Enfin ces preuves non seulement sont inutiles, mais même sont dangereuses, car elles font croire à l'homme que, par lui-même, il peut atteindre à Dieu. Elles nourrissent son orgueil, de même que l'athéisme le réduit au désespoir.

Donc il est bien vrai qu'en nous nous trouvons l'idée de Dieu, l'idée de l'âme, l'idée de l'immortalité. Mais, pour l'homme naturel, ce ne sont là que des problèmes dont la solution dépasse ses forces.

b) Vérités scientifiques. — Celles-ci, Pascal ne les a jamais

mises en doute. Leur valeur, au point de vue propre du physicien et du mathématicien, lesquels, comme tels, ne peuvent prétendre à connaître le fond absolu des choses, ne laisse rien à désirer. Mais, là aussi, se limite leur portée. Elles paraissent médiocres dès que nous les comparons à l'infini de la nature même matérielle. Les corps, auxquels elles se rapportent, ne sont rien devant les esprits, à plus forte raison devant Dieu. Finalement l'utilité des sciences se réduit à former l'esprit à l'observation et au raisonnement.

II

Telles sont les vues de Pascal sur la philosophie. — Quels en sont les caractères et la valeur ?

A) Et d'abord Pascal est-il sceptique ?

Il nous est facile de comprendre maintenant les divergences des critiques au sujet de cette question. Pascal est sceptique ou n'est pas sceptique, selon que l'on considère ses vues sur la philosophie séparée ou ses vues sur la philosophie unie à la religion. Séparée, indépendante, autonome, la philosophie, selon Pascal, ne peut être que sceptique. En ce sens, le pyrrhonisme est le vrai. Fondée sur les intuitions du cœur, guidé lui-même par la grâce, la philosophie est radicalement dogmatique. La vérité, c'est que la philosophie, pour Pascal, est une science factice et fausse, qui prétend circonscrire un domaine dépourvu de frontières naturelles. A la question : « Pascal philosophe est-il sceptique? » on ne peut répondre que par une fin de non-recevoir. Pascal refuse d'être considéré comme philosophe. La philosophie n'est pour lui qu'un moment de la vie naturelle de l'esprit humain, moment que l'esprit se sent obligé de dépasser dès qu'il en a clairement pris conscience.

B) Qu'est-ce, maintenant, que sa doctrine, et comment la juger ?

Sa doctrine consiste dans une séparation radicale de la raison et du sentiment chez l'homme naturel. La raison ne peut que raisonner. Elle manque de principes. Les principes ne peuvent venir que du cœur.

C'est une doctrine antirationaliste. On la condamne plus ou moins sommairement comme telle; on oppose victorieusement à son mysticisme les principes incontestables de la raison. Mais que sert de donner ce nom aux principes auxquels on a recours ? On ne les prouve pas, on les admet parce qu'on trouve qu'ils s'imposent. On leur attribue donc précisément les caractères à cause desquels Pascal les rapportait au sentiment. On est mystique

comme lui sous le nom de rationaliste. Le nom ne fait rien à l'affaire.

La doctrine de Pascal fait penser à celle de Kant. Chez Kant, lui aussi, nous trouvons la séparation du concept et de l'intuition. Il y a, toutefois, des différences. Tous deux nient la possibilité pour l'homme d'une intuition intellectuelle. Mais Kant l'entend d'une manière absolue, et, quand il aborde le problème moral, se trouve réduit à chercher, dans la forme même de la raison, *un substitut pratique* à l'intuition qui nous manque. Pascal, lui, affirme l'existence, dans la vie naturelle elle-même, d'une intuition non intellectuelle portant sur les principes de la vie morale : c'est l'intuition propre au sentiment ou au cœur. Seulement, cette intuition ne peut pas être dégagée et connue comme vraie par les seules forces de la nature, parce que, selon la nature, l'intuition suprasensible ne fait qu'un avec l'intuition sensible. Nous nous voulons nous-mêmes : voilà notre mouvement naturel. Or il s'agit de nous renoncer ; un secours surnaturel y est indispensable.

Que penser de la séparation radicale que Pascal établit entre la raison et le sentiment?

Elle est admise, aujourd'hui encore, par plus d'un penseur. Tels, par exemple, ceux qui ne veulent pas que l'idée puisse exercer aucune influence véritable sur nos actions et qui ne reconnaissent une telle influence qu'au sentiment.

Je crains cependant qu'il n'y ait quelque chose d'artificiel dans une distinction aussi absolue, et que ce dualisme ne soit qu'une réalisation d'abstractions.

Il n'y a pas, pour nous, d'intuition intellectuelle ; on peut le penser. Mais notre raison et notre faculté d'intuition sont-elles entièrement étrangères l'une à l'autre? Notre raison est-elle cette faculté purement logique, complètement étrangère à la réalité, que suppose Pascal?

Nous avons appris de Pascal lui-même que, s'il nous est impossible de démontrer directement les premiers principes, nous le pouvons indirectement, en démontrant l'absurdité des principes contradictoires. C'est là sans doute une preuve qu'il y a en notre raison quelque puissance d'entrer en rapport avec le réel, de contribuer à l'établissement de principes concrets.

De son côté, le sentiment est-il tout à fait hétérogène à la raison? Pascal nous dit de l'esprit de finesse qu'il procède par une sorte de raisonnement tacite. Il nous montre comment les propositions géométriques deviennent sentiments. C'est donc qu'il y a quelque parenté entre le sentiment et la raison. Est-il donc vrai

que nous n'ayons aucun moyen naturel de distinguer entre le sentiment véritable et la fantaisie, et que la raison, qui s'offre pour fournir une règle, ne soit elle-même qu'un autre nom de cette puissance dépourvue de règle? Spinoza s'est efforcé de démontrer que le sentiment, de lui-même, s'achemine vers la raison, et c'est ce que suppose quiconque fait appel au sentiment sans suivre la trace des sophistes, c'est-à-dire en se plaçant au point de vue de la vérité et de la justice. Si la raison, telle qu'elle existe, participe déjà du sentiment qui saisit l'être, le sentiment, de lui-même, se dirige déjà vers la raison.

Le problème est de rapprocher de plus en plus l'une de l'autre ces deux puissances qui, dès le principe, se cherchent, et de tendre vers la réalisation de l'intuition intellectuelle, où raison et cœur seraient confondus. Cette tâche n'est pas contre nature, puisque naturellement même raison et cœur sont parents. Mais elle est surnaturelle en ce sens que, si nous cherchons à dépasser la nature, c'est que nous croyons que cela est possible. Nous croyons que la pensée et la vie, la raison et la volonté, l'essence et l'existence, loin de s'exclure, s'appellent et s'attirent d'autant plus que l'une et l'autre est plus parfaite. Or c'est cela même que les métaphysiciens appellent la preuve ontologique de l'existence de Dieu. Dieu, qui est la vie, est en même temps le moyen.

F. B.

Pline le Jeune. — Valeur historique du « Panégyrique de Trajan »

Cours de M. JULES MARTHA

Professeur à l'Université de Paris.

Je me propose de rechercher aujourd'hui quelle est la valeur historique du *Panégyrique de Trajan*. Une erreur assez répandue consiste à croire que cet ouvrage n'est pas autre chose qu'un tissu de belles phrases, sans rien de sérieux. Pline se respecte trop lui-même et respecte trop Trajan pour avoir osé, dans un discours

aussi long, en présence de tout le Sénat et de l'Empereur, n'aligner que des mots et des métaphores. A coup sûr, il doit y avoir, sous ce luxe de style et de paroles, un fond solide. Et en effet, toute cette emphase n'est qu'apparente ; tous les développements de Pline répondent à des faits précis, connus du public, à des réalités. Il s'en sert comme de prétextes à toutes sortes d'amplifications ; mais ils ont en eux-mêmes une grande valeur historique, comme je vais le prouver par quelques exemples.

Prenons, pour commencer, ce qui remplit les premières pages du discours : la façon dont Trajan est arrivé à l'empire. C'est d'ailleurs à peu près la seule partie de cette œuvre pour laquelle nous puissions avoir un contrôle complet. Un historien sans valeur du siècle suivant, Aurélius Victor, qui a au moins le mérite d'avoir bien copié un de ses prédécesseurs, raconte les circonstances qui ont amené Trajan à l'empire. Voici son récit : Domitien, par ses cruautés et ses folies, avait mécontenté beaucoup de personnes ; il s'était formé une conspiration, et on l'avait assassiné. Ce crime débarrassait Rome du tyran ; mais, s'il était bien venu de la population aristocratique, il ne l'était pas des soldats. Domitien, qui détestait tout le monde, n'avait épargné que les prétoriens. Ceux-ci étaient furieux maintenant de voir que leur empereur chéri, qui avait élevé la solde et qui leur laissait tout faire, leur eût été enlevé. Ils eurent donc quelques velléités de révolte, qui furent d'abord étouffées sous le règne de Nerva, parce que leur chef était justement du complot. Au bout de quelques mois, tout s'étant calmé, Nerva, vieillard d'un caractère débonnaire et conciliant, crut que les prétoriens se tiendraient tranquilles, et il leur donna comme chef un de ceux qui étaient le plus populaires parmi eux ; malheureusement, celui-là regrettait Domitien. Peu de jours après, les prétoriens en armes traversent la ville de Rome et viennent devant le palais demander à grands cris la punition des meurtriers de l'empereur défunt. Nerva refuse ; le palais est envahi ; Nerva, pris d'une frayeur insensée, au sujet de laquelle l'historien donne certains détails qu'on ne peut guère rapporter ici, se retire le plus loin qu'il peut dans le palais ; assiégé par toutes ces forces armées, il finit par céder et accorde aux prétoriens la vengeance qu'ils demandent. Mais, pendant ces quelques heures critiques où s'était jouée sa vie, le pauvre vieillard, qui n'avait que de bonnes intentions, avait fait des réflexions très sérieuses. Il s'était dit qu'il ne serait pas mauvais d'avoir à côté de lui quelqu'un, *qui cogi non posset*, que la contrainte ne pût pas faire céder et qui fût d'ailleurs tout à fait sûr. Sollicité alors probablement par quelque ami de Trajan, dont le nom nous est donné par Aurélius Victor, il

se décida à faire venir ce général à Rome et l'associa à l'empire, dans l'espoir qu'il rétablirait l'autorité impériale. Tel est le récit de l'historien.

Cette scène n'a pas été décrite par Pline avec autant de détails que par Aurélius Victor, pour la bonne raison que l'un est un historien, l'autre un orateur; mais ce qu'il est important de remarquer, c'est que l'essentiel de ces faits est dans l'ouvrage de Pline. Il s'agit de bien se souvenir que l'adoption de Trajan n'est due qu'à une crise dans le palais impérial, provenant du caractère trop faible de l'empereur. Cela est très nettement marqué dans Pline; il nous fait un tableau aussi complet et aussi exact qu'il est possible de tous les événements. Voyez, en effet, ce qu'il dit :

« C'est un grand opprobre pour notre siècle, une grande plaie de la République, qu'on ait jamais pu voir un empereur, le père commun du genre humain, — (voilà de la rhétorique, je le veux bien, mais c'est aussi un trait de caractère bien vu à propos de Nerva,) — investi, pris, enfermé; c'est un opprobre que le pouvoir de conserver la vie à des citoyens ait été arraché à un vieillard que sa douceur faisait respecter. Mais qu'importe que la discipline militaire ait été corrompue — (allusion très claire à l'émeute militaire), — si vous, Trajan, vous devez, un jour, la restaurer? La République, sur le point de tomber, s'est appuyée sur vous; l'empereur, accablé du poids de l'empire, vous a conjuré de le soutenir; vous n'avez consenti à être empereur que quand un autre se repentait de l'être; vous avez été rappelé de votre gouvernement, comme autrefois, dans les besoins pressants de la République, on appelait à son secours les plus fameux capitaines occupés à des guerres lointaines. » Et, en effet, Trajan était alors en Germanie, et il avait fallu le faire venir spécialement pour secourir Nerva. On le voit, la vérité historique est très exactement observée par notre auteur.

Il y a même des parties de son discours où Pline est plus précis que l'historien. Celui-ci, étant un peu plus loin des événements, a oublié de nous dire comment s'était faite l'adoption de Trajan et à quel moment il avait été associé à l'empire. Mais nous voyons par Pline que Trajan n'est pas adopté suivant les formes dont se servaient les particuliers, *auctoritate magistratus*, comme Auguste a adopté Tibère, ou comme Claude a adopté Néron; ni de la même façon que Galba a adopté Pison; ce fut alors une adoption illégale, faite dans le cabinet du prince et non pas devant le peuple. Ici, nous avons affaire à ce que la loi romaine appelait l'*adrogatio*, c'est-à-dire à une adoption solennelle, religieuse, sanctionnée par l'autorité du peuple. Pline nous montre Nerva

recevant, un jour, des nouvelles très heureuses de Pannonie, allant au temple de Jupiter pour faire, en sa qualité de grand pontife, un sacrifice d'actions de grâces; après quoi, se tournant vers la foule, il proclame son intention de prendre Trajan dans sa famille, et les acclamations du peuple qui lui répondent sont comme l'acquiescement de tous ses sujets à son choix. Voilà un détail très caractéristique, de valeur proprement légale, que nous devons à Pline. Cependant cette cérémonie ne donnait encore à Trajan que le droit de s'appeler fils de Nerva. Il fallait, avant d'avoir l'empire, que, comme les fils d'empereurs, il accumulât sur sa tête un certain nombre de magistratures, et, même alors, il ne pouvait être que désigné comme candidat futur au pouvoir impérial. Mais Nerva voulait qu'il fût empereur, *ipso facto*, séance tenante. Aussi Pline ajoute-t-il : « En même temps que Nerva vous adoptait, il vous faisait César, vous nommait *Imperator* et vous revêtait de la puissance tribunicienne ». Nous devons convenir que, pour ce qui touche cette partie de l'histoire, Pline est un témoin excellent.

Pour le reste du discours, nous ne sommes pas en mesure, malheureusement, de faire les mêmes comparaisons. Nous pouvons au moins remarquer que tout ce que rapporte Pline offre un caractère de netteté telle qu'on ne saurait l'accuser de se laisser aller à sa fantaisie. Voyons, par exemple, ce qu'il nous dit de Trajan, homme de guerre. Il trouve le moyen, au milieu des fleurs dont il couvre son empereur, de nous donner un certain nombre de renseignements précis; il nous apprend, par exemple, à quel âge Trajan a commencé son métier militaire : c'est à peine au sortir de l'enfance; avec qui il a fait ses premières armes : ce fut avec son père; où : près de l'Euphrate. Il nous dit aussi qu'après cette première campagne son héros a été amené à connaître tous les pays compris entre l'Asie Mineure et le Rhin. Il nous apprend quel a été le premier grand exploit de Trajan : c'est lorsqu'il fut chargé par Domitien d'amener au plus vite sa légion en Germanie, et l'orateur nous donne presque l'itinéraire qu'il a suivi. Nous savons qu'il a traversé les Alpes plusieurs fois, qu'il est passé par le Tyrol, qu'une fois arrivé il a réussi à apaiser la révolte des habitants et a été nommé seul gouverneur de la Germanie supérieure. Pline ajoute : « Les barbares Germains ne songeaient plus à se révolter, ils sentaient qu'ils avaient affaire à un général des temps héroïques ». Il semble qu'il y ait là une phrase. Un peu plus loin, Trajan est comparé à Scipion, à Fabricius, à Camille. Mais Pline a parfaitement le droit de s'exprimer ainsi; la figure de l'homme de guerre qui se dégage du personnage de Trajan

autorise parfaitement cette comparaison. Ce général a toutes les vieilles vertus qui avaient fait la force de Rome: celle-ci d'abord, qui commençait à se perdre un peu sous l'empire, l'endurance physique; il est capable de résister à toutes les fatigues, aussi bien que le dernier soldat de son armée. Dans le combat, il ne se croit pas obligé de rester à cheval, il va à l'endroit le plus exposé, en tête de la légion qui doit charger. Lorsqu'on est en marche, comme général en chef, il a des chevaux et des chars, ce sont les insignes mêmes de son commandement, mais il ne s'en sert pas, parce qu'il tient à partager la fatigue des soldats. Pline ajoute des détails très particuliers : cet empereur sait souffrir, avec ses soldats, la faim et la soif. Or l'historien Spartien nous dit que Trajan, en campagne, ne buvait jamais que la piquette des soldats. Ceux-ci sont étonnés de voir que leur général est toujours plus couvert de poussière et de sueur qu'eux tous : voilà un détail topique, qu'on n'invente pas.

Un autre trait nous montre la familiarité de Trajan avec ses hommes: il n'y a jamais, dit Pline, un exercice auquel il ne prenne part; il s'amuse à s'escrimer avec eux. Quand un soldat se plaint que son arme pèse trop, il la lui saisit des mains et la lance très loin pour lui montrer qu'elle n'est pas si lourde que cela. « Toutes les fois, dit encore notre orateur, que vous faisiez l'exercice avec vos soldats, si un coup bien asséné vous tombait sur la tête ou sur votre bouclier, vous combliez d'éloges celui qui vous l'avait donné. » Assurément Pline n'a pas imaginé cela, et il n'aurait pas osé le dire devant Trajan lui-même, si le trait n'avait pas été vrai.

Il nous apprend aussi que ce général avait une grande sollicitude pour ses soldats : quand ils étaient malades, il ne manquait jamais de les visiter et de les réconforter. Un autre détail, confirmé par Fronton, est que Trajan connaissait tous ses troupiers par leurs noms; Fronton ajoute par leurs surnoms, par leurs sobriquets, et il trouvait le moyen de s'en servir avec beaucoup de bonne grâce, pour se faire bien venir d'eux.

Ce qui caractérise surtout cet homme de guerre des temps héroïques, c'est le souci de la discipline, que le prédécesseur de Nerva, Domitien, avait tout fait pour ruiner. Comme celui-ci avait peur surtout d'un coup d'état militaire, il tâchait avant tout de tenir à distance de Rome tous les généraux qui avaient quelque talent; mais surtout il se servait des soldats pour détruire l'autorité de leurs chefs. Or, nous savons pertinemment, en particulier par une lettre de Marc-Aurèle, en second lieu par Dion, que la grande œuvre de Trajan a été de restaurer la disci-

pline : d'abord en luttant contre l'oisiveté des soldats. Un texte du *Digeste* nous apprend même que Trajan avait décidé que, pour l'armée, il n'y aurait pas de jours fériés et que, même les jours de fête, les exercices se feraient comme à l'ordinaire. Son second moyen a été de relever le prestige du commandement, de rendre aux chefs toute leur autorité ; il a tenu à bien montrer aux soldats qu'ils devaient obéir à leurs généraux et même avoir confiance en eux. Voilà ce que les historiens nous apprennent. Si nous regardons maintenant le *Panégyrique* de Pline, nous verrons que les mêmes renseignements s'y trouvent, exprimés avec une très grande précision. « Qu'y a-t-il de plus grand, s'écrie notre auteur, que d'avoir restauré la discipline militaire, presque entièrement détruite par la corruption du siècle dernier, par la mollesse des chefs, par l'indolence des soldats ? On peut aujourd'hui, sans péril, mériter l'attachement des troupes. Le chef aujourd'hui, également en sûreté contre la haine ou l'amour de ses soldats, presse les ouvrages, dirige les exercices, prend soin que les armes soient en bon état, les camps bien retranchés. » Nous avons là, nettement indiquées, les deux sortes de mesures prises par Trajan pour rétablir la discipline.

Telle est la figure de l'homme de guerre. Que, dans ce portrait, il y ait bien des phrases, bien des naïvetés, comme par exemple ces détails que Trajan a usé beaucoup de chevaux, qu'il a déjeuné auprès d'un arbre en campagne, qu'il a couché dans une caverne, nous n'en sommes pas moins obligés de constater que cette peinture est tracée de main de maître, sur des renseignements précis et parfaitement exacts.

On pourrait faire des remarques analogues au sujet du portrait de Trajan, considéré comme empereur. Pline le Jeune sait prendre par-ci par-là tel ou tel petit trait particulier, qu'il met en lumière et qui est très significatif. Il aurait pu faire, comme un rhéteur, de belles phrases sur l'aménité de Trajan ; il s'est contenté de quelques traits. Il dira, par exemple : « Il avait su joindre deux choses infiniment contraires, la fermeté d'un homme qui gouverne depuis longtemps et la retenue d'un homme qui commence à gouverner ». Voilà qui est très bien et très joliment exprimé. On voit fort clairement cet homme, comme dit Bossuet, précipité dans la gloire et qui n'en revient pas. Pline dit ailleurs : « Quand nous vous saluons, vous ne nous donnez pas votre main à baiser. — (Cela suffit pour nous éclairer, étant donné ce que nous savons sur les empereurs précédents et suivants.) — Lorsque vous sortez, vous vous promenez au milieu de nous comme si vous étiez l'un de nous ; chacun peut vous parler, aussi longtemps qu'il lui

plaît, et sa discrétion, non pas votre impatience, règle la longueur de l'entretien. » Bien entendu, chacun de ces traits est noyé dans de belles phrases, mais tous ces développements sont parfaitement précis et d'un intérêt très vivant.

Là où Pline est particulièrement intéressant, c'est quand il cherche à nous faire pénétrer dans le caractère de Trajan comme homme d'Etat. On peut dire que ce discours est la récapitulation de tout ce que cet empereur a fait de grand pendant les deux premières années de son règne. Pline a dressé certainement le catalogue de tous les actes publics et privés de l'empereur, et il a écrit le *Panégyrique* avec sa liste sous les yeux, notant tous les faits un à un dans l'ordre chronologique. C'est ainsi que l'on voit admirablement dans ce discours quel fut le système de gouvernement de Trajan. Sur ce point, les données de Pline confirment les quelques témoignages épars que nous ont laissés les anciens. Tandis que les empereurs précédents, Néron, Domitien et Vespasien même, se sont attachés à détruire ce qui restait de l'ancienne aristocratie romaine, l'idée de Trajan est de rendre à celle-ci son ancien prestige, d'honorer ceux qu'il appelle les derniers fils de la liberté. Il leur donne des privilèges, les fait arriver le plus vite possible au Sénat. Tandis encore que ses prédécesseurs se comportent en souverains absolus, Trajan n'entend être que le premier citoyen de l'Etat, attend qu'on lui offre les différentes magistratures, remplit exactement toutes les fonctions qui lui sont attribuées. Avec cela, il ne gouverne point contre les petits, il se préoccupe d'améliorer leur sort matériel et moral, il diminue leurs charges, il organise une sorte de bienfaisance publique officielle en fondant une école de pupilles de la République, élevés aux frais de l'Etat; il s'occupe des plaisirs du peuple en rétablissant les jeux supprimés, en distribuant de l'argent et en célébrant de grandes fêtes religieuses auxquelles la foule est conviée. Le système de gouvernement de Trajan ressort, avec une grande netteté, de l'œuvre de Pline. Nous y voyons aussi son système financier. Il commence par délivrer les provinces de l'*aurum coronarium*, il diminue l'impôt très impopulaire qui frappe les successions, il supprime les amendes imposées à des particuliers et, comme il faut cependant avoir de l'argent, il cherche à s'en procurer sans charger les contribuables et imagine d'aliéner en Italie toutes les portions du domaine de l'empire qui ne sont pas utiles, de manière que les acquisiteurs soient à l'abri, dans la suite, de toute réclamation et de toute vexation. Nous sommes même renseignés sur la politique commerciale de l'empereur. Pline entre dans des détails tellement techniques sur la liberté de com-

merce sous le règne de Trajan, que l'on croirait lire un livre d'économie politique. Nous rencontrons des formules que les modernes ont reprises, telles que celle de l'offre et la demande ; le résultat de la liberté commerciale, déclare l'auteur, c'est que tout dépend alors de la convention qui est passée entre le vendeur et l'acheteur. Il profite de l'occasion pour faire une sorte de déclaration libre-échangiste qu'on est tout étonné de trouver dans un panégyrique en latin.

Nous avons encore, dans ce livre, quelque chose de très curieux : c'est le sentiment très vif de la situation du monde romain, cette impression particulière de délivrance et de détente qui a suivi la mort de Domitien, dont nous avons un très frappant témoignage dans la *Vie d'Agricola* de Tacite. On se rappelle le cri de soulagement du grand écrivain : « Enfin, nous revenons à la vie ! *Nunc demum redit animus !* » Nous avons dans le *Panégyrique* une suite de tableaux très intéressants. Voici, par exemple, l'entrée de Trajan à Rome, non pas sur un char de triomphe, car il ne l'a pas voulu, mais à pied. Pline veut nous faire voir quelle a été l'allégresse populaire. « Il n'y eut personne que son âge, son sexe, sa santé pût empêcher de courir à un spectacle si nouveau. Les enfants voulaient vous connaître, les jeunes gens voulaient vous montrer, les vieillards vous admirer. Les malades mêmes, malgré les ordres de leurs médecins, se tenaient sur votre passage. On eût dit qu'ils allaient à la guérison et à la santé (voilà de la belle déclamation). — Les uns s'écriaient qu'ils avaient assez vécu puisqu'ils vous avaient vu ; les autres, que c'était maintenant bien bon de vivre. Les femmes se réjouissaient d'avoir mis des enfants au monde, en considérant à quel prince elles avaient donné des citoyens et à quel général des soldats. On voyait les toits plier sous le poids des spectateurs ; les places mêmes, où l'on ne pouvait se tenir qu'à deux et suspendus, étaient occupées, la foule vous laissait à peine un sentier étroit pour passer. Partout pareille joie, pareilles acclamations. Il était bien juste que la joie de tout le monde fût égale, puisque vous étiez venu pour tous. » On trouverait de même un tableau de l'allégresse sénatoriale et une peinture de l'allégresse générale, quand les délateurs furent exposés dans le cirque.

De tout cela, il résulte que ce livre est très curieux au point de vue historique, d'autant plus que les écrivains qui avaient parlé de cette époque ne nous ont à peu près rien laissé, et c'est ce qui explique que, pour nous renseigner sur Trajan, l'historien moderne est presque à chaque ligne obligé d'invoquer le témoignage de Pline. C. B.

Les Premières Œuvres dramatiques de Shakespeare

Cours de M. BELJAME,

Professeur à l'Université de Paris.

VIII

Ainsi donc le théâtre anglais se trouvait placé entre deux excès : la tragédie froide et le drame extravagant, comme entre deux zones, l'une glaciale et l'autre torride. En même temps, la confusion est générale, et chaque auteur a les pieds dans les deux camps : Whetstone, par exemple, qui prêche l'imitation du théâtre ancien, va chercher le sujet de sa pièce dans le roman italien ; les auteurs de *Cambyse* et de *Damon et Pithias*, qui sont des universitaires et des *scholars*, mêlent à leurs œuvres des bouffonneries du moyen âge ; Kyd, qui a le mérite de ne pas introduire le comique par force dans ses tragédies, et qui même traite ses sujets avec méthode, y multiplie pourtant des incidents aussi violents et aussi invraisemblables que ceux du *Cambyse*.

C'est de cette confusion même que viendra le salut. Le théâtre ne renoncera pas à la tradition nationale, mais il y associera l'imitation de l'antiquité ; il y gagnera l'ordre et la régularité, sans perdre sa passion, sa poésie et sa naïveté, comme, dans la langue elle-même, l'anglo-saxon s'était fondu avec l'élément normand.

Pour que le théâtre pût sortir de cette confusion, il lui fallait reprendre contact avec la vérité, qui seule pouvait lui faire éviter une imitation trop servile des anciens, comme aussi le faux et l'extravagant.

A vrai dire, ce contact n'avait pas cessé, et, dès 1576, nous trouvons une œuvre importante, qu'on a attribuée à tort à Shakespeare, *Arden of Feversham*, dont le sujet est une situation prise à la réalité anglaise. C'est l'histoire d'un bourgeois du comté de Kent, dont la femme est éprise d'un bel homme brun, le tailleur Mosby. Notre bourgeois n'ignore pas ce qui se passe chez lui, car le tailleur porte au doigt la bague de sa femme, et celle-ci dans son sommeil appelle : « Mosby ! Mosby ! » Mais il aime sa femme, et préfère feindre de tout ignorer. Cela ne suffit pas aux deux amants qui veulent se débarrasser du mari. Un peintre, habile

à manier les poisons, leur propose de faire un tableau qui empoisonnera les gens qui le regarderont. Comment s'y prendrait-il lui-même pour le peindre? demandera-t-on; il mettrait des lunettes et se couvrirait le nez et la bouche avec des feuilles de rhubarbe. Les deux complices n'adoptent pourtant pas ce moyen, et préfèrent mettre du poison dans le potage du mari. En y goûtant, il fait la grimace. Sa femme, dans la crainte d'être découverte, renverse l'assiette avec une colère feinte, en s'écriant audacieusement: « Dites tout de suite que j'ai voulu vous empoisonner ». Ils entreprennent alors de mettre à sa poursuite deux chenapans, pendant un voyage qu'il fait à Londres. Ceux-ci, dans une rue près de Saint-Paul, s'approchent de lui pour l'attaquer, quand un commerçant prudent, qui fermait les volets de sa boutique, atteint par mégarde l'un d'eux, et la tentative échoue. Alors, madame Arden, en promettant la main de Suzanne, sœur d'Arden, à son domestique Michel, obtient de lui qu'il laissera la porte de la rue ouverte aux deux assassins. Michel, très ému au dernier moment, exprime ses hésitations dans un monologue qui ne manque pas de mouvement dramatique, et dont il faut citer au moins une partie, car il est un peu long :

Conflicting thoughts, encampèd in my breast,
Awake me with the echo of their strokes;...
My master's kindness pleads to me for life
With just demand, and I must grant it him.
My mistress she hath forced me with an oath
For Suzan's sake, the which I may not break...
That grim-faced fellow, pitiless Black Will,
And shakebag, stern in bloody stratagem...
Have sworn my death if I infringe my vow;
A dreadful thing to be considered of.
Methinks I see them with their bolstered hair,
Staring and grinning in thy gentle face,
And in their ruthless hands their daggers drawn,
Insulting o'er thee with a peck of oaths...
Methinks I hear ask where Michael is,
And pitiless Black Will cries : « Stab the slave,
The peasant will detect the tragedy ! »
My death to him is but a merriment,
And he will murder me to make him sport.
He comes, he comes...

Michel appelle alors au secours, et son maître est sauvé. Il y a dans ce monologue un crescendo très bien observé, qui nous mène de ses craintes du début aux cris de la fin. L'auteur, dont on ignore le nom, fait partie d'un large groupe de dramaturges, qui tous ont écrit des passages aussi dignes d'être cités, et quelques-uns même des scènes entières.

Revenons à Arden. On essaie encore de le surprendre près de chez lui, dans une rue déserte; mais il est sauvé par des amis. On essaie aussi de le poursuivre, une fois, dans la ville elle-même; mais il échappe, grâce au brouillard. Pour en finir, les deux amants se décident à le tuer, dans sa maison même, pendant une partie de trictrac. Quand Mosby dira : « Je vous prends », madame Arden entrera et jettera une serviette autour du cou de son mari pour étouffer ses cris et l'étrangler. C'est ce que l'on fait; et Mosby, pour se venger de certaines allusions faites à son métier, l'achève avec un fer à repasser. On lave le sang qui a coulé sur le sol et l'on se débarrasse du cadavre. Les taches de sang sur le sol servent à découvrir les coupables, qui sont punis à la fin du drame.

Tout cela est pris à la réalité, anglaise et locale; et il y a un conflit moral dans les hésitations de Michel, et de la force dans le caractère âpre de madame Arden; enfin les deux chenapans du drame ont de la couleur. Mais tout cela est bien terre à terre et bien plat. Ce n'est qu'un fait-divers enregistré par le choniqueur Holinshed, à qui notre auteur l'a emprunté à peu près tel quel.

On essaya de se maintenir dans cette voie, comme en témoigne la *Yorkshire Tragedy*, que l'on a attribuée en partie à Shakespeare. Mais c'était un domaine bien restreint, et il fallait, sans sortir de la réalité, y associer un peu d'idéal. C'est l'histoire d'Angleterre qui va fournir au théâtre ces deux éléments fondus ensemble.

Tout le monde, en Angleterre, se souvenait des événements historiques qui avaient précédé l'avènement d'Elizabeth. L'intérêt ressenti était si grand que l'on voit naître déjà des essais de récits historiques : ce sont : *A History of Edward V and of Richard III*, en 1509, par Sir Thomas More; une *Concordance of Stories*, par Fabyan, mort en 1512; les *Anglicae Historiae Libri XXVI* de Polydore Virgil (1534), *The Union of the Two Noble and Illustre Families of Lancaster and York* (1548) de Hall; le *Summary of English Chronicles* (1565) de Stowe; puis vient un continuateur de Hall, Grafton : *From the Wars of the Roses to the End of the Reign of Henry VIII* (1569); enfin, les *Chronicles of England, Scotland and Ireland* de Holinshed (1577). La lecture des chroniqueurs entretenait le souvenir des événements importants de l'histoire, et fournissait aux auteurs une riche mine de sujets dramatiques. Mais ces sujets, c'étaient des événements réels et notoires, qu'on ne pouvait transformer à son gré. On ne pouvait s'y mouvoir que dans des limites restreintes. Le comique était contenu par le sujet même, et la passion n'y pouvait être extravagante, sous peine de choquer les spectateurs.

C'est de bonne heure que le théâtre se tourna vers l'histoire.

Dès 1548, nous trouvons un *King John* de l'évêque Bale. C'est une époque de transition, et l'auteur est un homme de transition. Ce Bale, qui fit le premier drame historique, est en même temps l'auteur de quatre miracles. Son style d'ailleurs est délicat et révèle l'homme instruit. *King John* même est une œuvre où l'on saisit la transition sur le fait. L'auteur y introduit des personnages comme Dissimulation, Sédition, Clergé, etc. ; et, vers la fin de la pièce, intéressé lui-même par les événements qu'il raconte, il oublie ses personnifications et, sans que nous soyons prévenus, Sédition devient Stephen Langton, archevêque de Canterbury; Usurpation devient le Pape, etc.

L'auteur en veut beaucoup au Pape. Il avait été d'abord catholique, jusqu'à se faire exiler, puis il changea, et son drame est anti-papal. C'est, en réalité, une satire politique qui suit de près la chronique. On y voit l'empoisonnement du roi Jean, dans une scène vraiment dramatique. Le moine, qui sciemment lui apporte le poison, en boit lui-même une partie suivant l'usage, et déclare, avant de mourir, qu'il ajoute son martyre à celui de Thomas Becket. Notons encore, dans cette œuvre, l'apparition très nette du sentiment patriotique. Jean, avant de mourir, fait ses adieux à la vie en vers touchants, et les derniers sont adressés à l'Angleterre. L'œuvre n'est, malgré tout, qu'une première indication de pièce historique.

En 1587 fut joué, devant Elizabeth, *The Misfortunes of Arthur*. Cet Arthur est le roi Arthur de la *Morte d'Arthur* de Malory et des récits de la Table-Ronde ; ses malheurs sont l'infidélité de sa femme. C'est une histoire d'adultère avec des souvenirs d'œuvres antiques, comme l'*Agamemnon* d'Eschyle, outre un fantôme, hérité de Sénèque. On voit là une tendance à puiser à des sources nationales, comme dans *Gorboduc*. Shakespeare fera de même, avec la *Véritable Chronique du Roi Lear*.

Ces deux pièces ne révèlent qu'une tendance vague vers l'histoire ; elles ont plutôt la légende pour matière. Mais voici venir les vraies pièces historiques empruntées aux chroniqueurs : les *Chronicle-Plays*.

Citons d'abord, pour mémoire, *Richardus Tertius*, joué à Cambridge en 1583, et qui est du Dr Legge. C'est une œuvre latine qui n'eut pas d'influence sur le théâtre et que Shakespeare ne connut pas quand il composa son *Richard III* ; mais elle indique de quel côté se tournaient les esprits ; et, comme elle est empruntée à la chronique où puisa aussi Shakespeare, on trouve chez les deux auteurs des incidents identiques.

Voici enfin une véritable pièce historique : c'est *The Famous*

Victories of Henry V, joué en 1588, et d'un auteur inconnu. Shakespeare s'en est servi pour les deux parties d'*Henri IV* et pour son *Henri V*. Les personnages sont à peu près les mêmes que dans Shakespeare, et quelques-uns aussi des incidents ont été retenus par lui. Nous y trouvons la jeunesse aventureuse du Prince Hal et sa vie avec ses compagnons de mauvais aloi. Parmi eux se trouve un certain Sir John Oldcastle, qui n'a qu'un rôle très court, mais qui a probablement suggéré à Shakespeare son Falstaff. De même, l'entrevue du prince Henri et de son père ; l'incident de la couronne prise par le jeune prince, trop pressé, au monarque mourant ; la cour un peu soldatesque qu'il fait à Catherine de France ; son changement de caractère, et son abandon de ses anciens compagnons de folies. Le véritable intérêt de cette œuvre est qu'elle servit de guide à Shakespeare ; la vie en est absente ; la pièce suit la chronique pas à pas, et n'est pas même divisée en actes ; les événements y sont racontés consciencieusement, mais froidement ; c'est de la chronique dialoguée. Il y manque encore les caractères, la passion et la poésie.

Mais, telle qu'elle est, ce n'est pas autrement que Shakespeare, Marlowe et les autres construiront leurs pièces historiques. La cour et le champ de bataille, le roi et le peuple, le sérieux et le comique entremêlés, tous les éléments y sont bien.

Voici un exemple du comique de cette pièce : après une bataille, on annonce que le camp est en flammes. Des poltrons cherchent à se sauver du côté du camp français. C'est un nouveau danger qu'on ne peut éviter qu'en se faisant passer pour Français ; tous alors se cotisent pour fabriquer une phrase française. Un seul, John Cobbler, sait un peu la langue et l'apprend à ses compagnons ; ce qu'il sait dire, c'est : « *Comodevales, Monsieur?* » (c'est-à-dire sans doute: comment donc vous allez). Cette phrase sera son surnom pendant toute la pièce. C'est le procédé des Miracles : il suffit de se rappeler telle scène des bergers avant la naissance de Jésus ; et de même que, dans les Miracles, le comique est souvent maintenu dans des limites raisonnables par le sujet religieux, au lieu de tourner à la parade comme dans *Damon et Pithias*, par exemple ; de même ici, l'auteur est retenu par son sujet national ; le comique est relié à l'action et ne dépasse pas les bornes.

Sur un autre point encore, les auteurs suivants imiteront notre anonyme : ils suivront tous la chronique, sans s'inquiéter s'il existe d'autres sources historiques. La critique historique n'existe pas encore ; on accepte sans contrôle tous les récits des chroniqueurs. Les auteurs y croient avec la même foi que les spectateurs.

L'année 1588 est la date critique du règne d'Elizabeth. C'est l'année où l'on exécute Marie Stuart, et où la flotte espagnole est annihilée par l'Angleterre et par la tempête. Le dénouement est heureux pour le peuple anglais : il consomme à la fois son union et sa victoire. La grande préoccupation d'Elizabeth, et la raison même qui l'empêcha de jamais se marier (un époux protestant ou catholique offrait le même danger de faire pencher la balance vers une religion ou vers l'autre), ce fut la lutte religieuse, très âpre en Angleterre. La menace de l'*Armada* unit tous les partis religieux dans un même sentiment patriotique. Tout cela se retrouva dans le théâtre : dans le tableau de ses annales, que les poètes dramatiques mettent alors sous ses yeux, l'Angleterre n'aperçoit que des motifs de satisfaction ; si le règne qu'on lui présente a été glorieux, il est l'annonce du bonheur que le pays a définitivement atteint; s'il a été malheureux et funeste, le bonheur de l'époque présente en efface des tristesses ; — dans les deux cas, le dénoûment est toujours la grandeur de l'Angleterre.

Vers la même époque, le théâtre s'installa chez lui. Depuis longtemps, il était nomade. Après avoir passé de l'Eglise sur les tréteaux, il avait longtemps voyagé sur des chariots. Puis il avait trouvé asile dans les *Inns of Court*, ou auprès des seigneurs. Chaque troupe d'acteurs en vint à s'attacher à un seigneur et à se recommander de son nom ; de là le titre de *Servants* du comte de Warwick ou de Derby, etc., qu'ils adoptèrent. Il en résulta que les troupes, ainsi constituées d'une façon permanente, jouèrent toute l'année, et, quand elles n'étaient pas employées par leur seigneur, donnaient des représentations à droite et à gauche. On s'installait n'importe où ; mais on trouva bientôt plus commode de toujours s'établir dans les auberges, dont la disposition et l'aménagement étaient à peu près partout les mêmes. L'auberge avait une grande porte qui conduisait à une cour assez vaste, sur laquelle donnait au premier étage une galerie extérieure par où l'on pouvait entrer dans chaque chambre. En face de la porte, au fond, on plaçait des tréteaux, et devant, un rideau : c'était la scène. Les chambres du fond servaient de foyer aux acteurs. La partie attenante de la galerie formait, suivant l'occasion, le deuxième étage du décor, un balcon, une montagne, etc. Le reste de la galerie, où l'on plaçait des chaises, était réservé aux spectateurs de marque. Les chambres leur servaient de salon pour se retirer. En bas, dans le *pit*, se tenait le menu peuple, debout, les *groundlings*, comme on disait.

Devenus plus ambitieux, les théâtres essaient de s'installer à Londres. En 1573, la reine Elizabeth donna à *Leicester his Servants*

le privilège de jouer à Londres et partout ailleurs. Le théâtre rencontra une très vive opposition dans la Cité. On voulut faire interdire les représentations pour des motifs à la fois religieux et hygiéniques, car on prétendait avec assez de raison que l'agglomération qui devait résulter des représentations serait dangereuse et propagerait la peste. On donna donc des ordres interdisant les représentations, tant que la mortalité dépasserait une certaine limite. Les motifs religieux venaient du puritanisme : le théâtre était un plaisir impie, d'autant plus que l'on jouait le dimanche ; et il était constaté que, tandis que les cloches de l'Eglise sonnaient pour le service, la trompette du théâtre sonnait aussi pour la représentation ; et le public répondait plus volontiers à celle-ci. On interdit donc les représentations le dimanche, et six troupes d'acteurs s'établirent. Tout tourna contre la Cité. Les acteurs, voulant être chez eux et ne voulant pas s'exposer à des réclamations, s'installèrent en dehors de la Cité. Trois théâtres parurent bientôt; deux sont célèbres : le *Theatre* et le théâtre de *Blackfriars*, celui-ci dirigé par Burbage, le père du grand Burbage, serviteur de Leicester. A la fin du règne d'Elizabeth, il y avait à Londres onze théâtres.

L'installation des théâtres se fit sur le modèle des auberges où ils improvisaient leurs représentations. Shakespeare dit quelque part, dans *Henri V*, « *that round O* » ; cet O, c'est le théâtre. C'était en effet un cercle, entièrement à découvert, sauf la scène et les loges. La scène avait une galerie, balcon où paraîtra Juliette, par exemple. Dans le parterre, le peuple se tenait debout ; les élégants avaient des tabourets sur la scène, et, en attendant l'entrée du Prologue, en robe noire, faisaient assaut d'esprit et regardaient les dames. Enfin on sonnait de la trompette, et un drapeau hissé annonçait la représentation. Quand le rideau s'écartait, on voyait le mur du fond, car la décoration était toute rudimentaire. Les vrais décors n'apparaîtront qu'à la fin du Protectorat de Cromwell, avec Davenant, qui fera connaître les « décors peints en perspective ». Au seizième siècle, un écriteau donnait le nom du pays ; quelques fleurs indiquaient un jardin, et quelques figurants représentaient une armée. Et cela était très heureux, car on ne faisait pas appel aux yeux, mais à l'imagination toujours plus féconde : c'était tout profit pour la poésie et pour les œuvres, car les lieux, nous l'avons vu, n'étaient pas indifférents, et, à la place du décor matériel, nous aurons des peintures vives dans l'œuvre même. Après la représentation, drame ou tragédie, on donnait une farce, écrite en vers rimés, et le personnage principal, le *clown*, pouvait ajouter au dialogue beaucoup de son cru. On terminait enfin par

une prière que tous les acteurs venaient dire à genoux pour la reine. Les spectateurs devaient s'y associer de toute leur âme. Ainsi, sur le théâtre même, se réalisait l'union qui avait été la grande œuvre d'Elizabeth.

La voie est donc préparée de toute manière. Les œuvres dramatiques ont trouvé leur matière et leur sens ; les troupes d'acteurs sont formées; les théâtres sont fondés. C'est alors qu'arrivèrent à Londres, en 1586, deux jeunes gens de vingt ans à peine, Christopher Marlowe et William Shakespeare.

D.

La constitution aristocratique d'Athènes

Leçon de M. PAUL GUIRAUD

Professeur à l'Université de Paris

Quand l'aristocratie athénienne n'eut plus à compter avec la royauté, elle changea quelque peu de caractère ; elle tenait de plus en plus à s'isoler de la classe inférieure pour la mieux dominer.

D'abord elle devint noble. Primitivement les familles athéniennes, les γένη, dont l'ensemble constituait la cité, n'étaient pas nobles : c'étaient des familles de paysans. Mais, quand la classe inférieure se fut accrue, les membres des anciennes γένη, pour s'en distinguer, affectèrent de se considérer comme bien supérieures à elle par la naissance ; ils s'appelèrent les Eupatrides, c'est-à-dire les hommes bien nés. La possession exclusive et héréditaire du pouvoir et de la richesse développa en eux ce sentiment qui fait croire qu'on est d'un autre sang que le commun des mortels. Ils allèrent jusqu'à se parer du titre de βασιλεύς, comme les rois. Ainsi, du temps d'Hésiode, il existait à Ascra, en Béotie, des βασιλεῖς qui étaient non pas des rois, mais des nobles. Certaines familles s'attribuèrent même une origine divine : à Athènes, les Alcméonides prétendaient descendre de Poséidon et les Philaïdes de Zeus.

En second lieu, l'aristocratie eut le monopole de la richesse foncière. D'après Aristote, il y avait primitivement en Attique trois classes : les δημιουργοί ou artisans, les γεωργοί qui cultivaient la terre pour autrui, les Eupatrides qui étaient en même temps les propriétaires du sol. Or les vieilles lois d'Athènes, comme, au reste,

de tous les Etats grecs, s'appliquaient à immobiliser les terres dans les mêmes familles; ces lois ne dataient pas de l'époque aristocratique, mais les aristocrates les avaient conservées. Peu importe que ce fût par calcul ou par respect pour la tradition. Toujours est-il que la propriété foncière garda un caractère familial ; le sol appartenait non pas à l'individu, mais à son γένος et ne s'en détachait jamais.

En troisième lieu, l'aristocratie fut partout la classe militaire par excellence, et c'est en partie là-dessus qu'elle fonda sa prépondérance politique. Anciennement, l'armée tirait partout sa force de la cavalerie. Le gros des troupes marchait à pied, et les chefs étaient sur des chars traînés par des chevaux. Or, dans les combats, c'étaient les chefs qui avaient le premier rôle; toute l'action se ramenait à une série de duels qui s'engageaient entre eux ; quant à l'infanterie, elle assistait à l'action plutôt qu'elle n'y prenait part. La cavalerie était donc la principale défense des Etats et elle ne pouvait se recruter que dans la haute classe, seule capable de suffire aux lourdes dépenses qu'elle entraînait. Cette supériorité d'armement était, pour la noblesse, un précieux avantage : elle la plaçait bien au-dessus des atteintes de la multitude, et, par les services qu'elle lui permettait de rendre, elle fortifiait ses privilèges.

Une dernière cause enfin favorisa la puissance de l'oligarchie : ce fut l'extension de la classe servile. Les guerres furent la grande plaie de ce temps-là. Les débiteurs, dont il s'agit ici, n'étaient pas des hommes à qui les riches prêtaient de l'argent. C'étaient plutôt des fermiers ou des métayers, qui affermaient des terres moyennant une redevance annuelle et qui, au bout de l'année, se trouvaient insolvables ; le cas devait être assez fréquent, puisque la redevance perçue par le bailleur était égale aux 5/6 de la récolte. C'étaient encore des ouvriers libres qui se faisaient avancer une partie de leurs futurs salaires et qui ne pouvaient ensuite se libérer. C'étaient enfin des petits cultivateurs auxquels leurs voisins prêtaient des semences, et qui, au moment de la moisson, étaient hors d'état de les rendre. Or, la législation était très dure pour les débiteurs. Ce n'étaient pas leurs biens, c'était leur personne qui répondait du paiement de leurs dettes. Si donc, au terme fixé, le débiteur ne payait pas, tout créancier avait le droit de le revendiquer comme un objet de propriété ; et alors de deux choses l'une : ou bien il le forçait de travailler pour lui en qualité d'esclave, ou bien il le vendait à autrui. Tel fut, d'après Aristote, le sort que subirent une foule d'Athéniens. Beaucoup tombèrent en servitude pour avoir été incapables de s'acquitter de leurs obli-

gations pécuniaires envers les nobles, et ceux-ci virent leur puissance s'accroître dans la mesure même où s'accentuait la décadence de la classe des roturiers pauvres.

Voici maintenant de quelle manière cette aristocratie organisa le gouvernement.

Les magistrats suprêmes de la cité étaient le roi, le polémarque, l'archonte et les six thesmothètes. Aristote prétend qu'ils n'avaient pas tous été institués en même temps; d'après lui, les trois premiers étaient antérieurs à l'année 682, et les autres postérieurs à cette date ; mais cette affirmation paraît être une simple conjecture, et les raisons que l'auteur invoque à l'appui sont peu solides. J'inclinerais, pour ma part, à croire que les trois premiers magistrats ont été créés simultanément et qu'ils héritèrent, le roi des attributions religieuses de la vieille royauté, le polémarque de ses attributions militaires, l'archonte de ses attributions politiques. Quant aux thesmothètes, il se peut qu'ils soient d'une origine plus récente. Ils étaient chargés, dit Aristote, de rédiger par écrit soit les décisions judiciaires, soit les coutumes traditionnelles et de les conserver pour le jugement des infractions futures.

Les Neuf Archontes (car c'était là leur dénomination) étaient choisis ἀριστίνδην και πλουτίνδην (Aristote). Le mot ἀριστίνδην signifie qu'ils devaient remplir certaines conditions de naissance et être en somme Eupatrides ; le mot πλουτίνδην indique qu'il y avait aussi des conditions de fortune; mais nous ignorons le chiffre du cens requis. Nous sommes mal renseignés sur la manière dont ils étaient nommés. Aristote emploie à ce sujet le terme αἵρεσις, qui laisse les choses dans le vague. Au chapitre VIII, il mentionne une réforme de Solon qui consista à combiner le tirage au sort avec l'élection ; mais on ne voit pas si l'innovation porta sur l'élection ou sur le tirage au sort. La fonction, d'abord décennale, fut annuelle à partir de 682. Ces magistrats étaient-ils rééligibles ? L'exemple de Damasias, qui fut archonte pendant deux ans et deux mois sans interruption, tendrait à le prouver ; mais il est visible que Damasias se maintint de lui-même au pouvoir, puisqu'il fallut un coup de force pour l'en déloger.

Il est permis de se demander si les archontes délibéraient ensemble et s'ils formaient un conseil de gouvernement. Thucydide dit, à propos de la conspiration de Cylon, que la plupart des affaires de l'Etat étaient alors traitées par les Neuf Archontes, et que les Athéniens, dans cette circonstance, leur accordèrent le droit de tout décider à leur guise (I, 126) ; mais il ne faut pas oublier qu'Athènes traversait à ce moment une crise fort grave, et il est possible que les archontes se soient réunis en une

sorte de Comité de Salut public. Aristote nous avertit d'ailleurs que, d'habitude, ils ne siégeaient pas dans le même local. Chacun d'eux probablement avait ses attributions déterminées, qu'il exerçait librement et sans contrôle de la part de ses collègues. C'est tout au plus si, dans quelques cas exceptionnels, ils prenaient des résolutions collectives.

Suivant une pratique courante dans l'antiquité, les archontes jugeaient les procès afférents aux matières qui rentraient dans leur compétence politique ou administrative. Le polémarque, étant le commandement de l'armée, jugeait les délits militaires ; le roi, étant le chef de la religion, jugeait les crimes qui avaient un caractère religieux. Ils rendaient leurs arrêts sans l'assistance d'un jury; et leurs sentences n'étaient pas susceptibles d'être frappées d'appel. Le régime aristocatique a toujours été favorable en Grèce au système du juge unique.

D'après tout ce qui précède, il est manifeste que les Athéniens de ce temps-là n'ont nullement songé à énerver l'autorité publique. Ce travers n'apparut qu'au temps de la démocratie. Auparavant ils voulaient que les chefs du gouvernement fussent craints et respectés. Sans aller aussi loin que les Romains, ils obéirent à la même pensée qu'eux.

Depuis de longs siècles, il existait à Athènes une assemblée populaire qui comprenait sans doute tous les citoyens, même les roturiers. Mais on devine aisément qu'elle avait un rôle très effacé. « Au fond, dit Aristote, le peuple ne comptait pour rien dans l'Etat. »

On a cru qu'il y avait alors un conseil des prytanes des naucraries : la naucrarie était une subdivision de l'Etat athénien (12 par tribu, en tout 48), qui servait à la répartition des charges financières et militaires entre les citoyens. A propos des prytanes, c'est-à-dire des chefs de ces naucraries, Hérodote fait cette réflexion qu'à l'époque de Cylon ils gouvernaient Athènes (V, 71) ; mais, si l'on examine de près le récit de l'historien et qu'on le rapproche de celui de Thucydide, on constate que ces prytanes n'intervinrent ici que d'une façon accidentelle et comme chefs militaires. Ils disposaient de la force publique ; ils n'étaient pas un conseil politique.

J'en dirai autant de ce conseil des Trois Cents, que Plutarque signale au chapitre XII de la vie de Solon. Il ne faut y voir qu'une commission chargée de juger les individus qui s'étaient souillés d'un sacrilège dans l'affaire de Cylon. Peut-être y appela-t-on les chefs de toutes les familles Eupatrides.

Il n'y avait, en somme, dans Athènes, qu'un Conseil politique,

l'Aréopage. L'origine de ce corps se perdait dans la nuit des temps ; on la faisait remonter jusqu'à l'époque mythologique. Comme le sénat de Sparte, c'était à la fois un tribunal criminel et une assemblée politique. Quand il remplaçait le premier office, il se transportait sur la « Colline maudite », où il siégeait en plein air. C'est alors seulement qu'il s'appelait l'Aréopage. En tant que Conseil politique, on l'appelait Ἡ Βουλή. Le mode de nomination a dû varier. Au vie siècle avant J.-C., il se recrutait lui-même parmi les anciens archontes et on y demeurait jusqu'à la mort. Il n'en était peut-être pas ainsi quand l'archonte était décennal ; mais nous n'avons aucun renseignement sur ce point.

Le gouvernement de la classe noble fut très dur, à Athènes comme partout, pour les classes inférieures. Nous avons à cet égard le témoignage peu suspect d'un homme, qui sans doute ne résidait pas en Attique, mais qui habitait tout près de là, en Béotie. Hésiode a vu de ses propres yeux les excès des nobles, et il en a peut-être lui-même souffert. Il se plaint amèrement de leur conduite. Son langage est celui d'un homme qui vit au milieu des abus et qui ne trouve aucune garantie dans les institutions. Il place tout son espoir dans la divinité ; et il menace les nobles de la vengeance des dieux, parce qu'il n'aperçoit autour de lui aucun frein capable de les maîtriser. Aristote emploie également des termes très énergiques pour caractériser l'état lamentable des roturiers athéniens ; sa parole n'est ici que l'écho des aveux de Solon, c'est-à-dire d'un témoin oculaire, d'un personnage grave et véridique, d'un aristocrate qui ne partage pas, il est vrai, tous les sentiments de sa caste.

Cette situation dura tant qu'il n'y eut en présence que deux classes : l'une noble, riche et puissante l'autre, pauvre et, méprisée. Mais, entre eux, se développa peu à peu une classe intermédiaire, qui prit l'initiative des révolutions ultérieures. Exclue pendant longtemps de la possession du sol qui demeurait étroitement incorporé aux familles Eupatrides, cette classe fut obligée de se tourner vers le commerce et l'industrie. L'Attique était surtout un pays agricole, peu enclin à la navigation et au trafic ; elle tournait, pour ainsi dire, le dos à la mer, et vivait repliée sur elle-même, bien différente en cela de ce qu'elle devait être plus tard, quand son activité s'étendit dans toute la Méditerranée orientale. Néanmoins, dès le viiie siècle, elle avait au moins une industrie très prospère, celle de la céramique. Déjà commençait à naître la richesse mobilière. Ce n'est pas tout : ces roturiers en arrivèrent à se glisser insensiblement parmi les propriétaires fonciers. Le moyen le plus simple, ce fut de défricher des terres incultes qui

abondaient dans les régions montueuses et que les nobles n'avaient pas même songé à occuper. De plus, à mesure que le γένος antique perdait sa cohésion et que la propriété perdait son caractère familial, la terre tendait de plus en plus à se mobiliser ; elle entra dans le commerce, et il fut possible aux roturiers enrichis d'en saisir quelques parcelles. En tout cas, il est certain qu'au début du VIe siècle il existait en Attique, entre les riches et les pauvres, une classe moyenne de bourgeois aisés qui ne cessait de grandir par le travail industriel ou agricole. Du jour où cette classe eut des intérêts à défendre, elle ne voulut plus rester à la merci de la classe oppressive, qui jusque-là avait gouverné arbitrairement la société ; elle voulut s'assurer la protection des lois et conquérir des droits politiques. Elle avait pour elle la force numérique et l'influence que lui procurait sa richesse. Elle eut l'adresse de lier sa cause avec celle des pauvres ; pour prix de leur concours, elle promit une amélioration de condition et on marcha à l'assaut de la noblesse. Or les Eupatrides étaient divisés, comme tout parti qui est au pouvoir. Entre eux, il y avait non seulement des rivalités de personnes, mais encore divergence de vues, les uns étant de purs conservateurs, les autres étant plus favorables aux réformes. Ces derniers prêtèrent leur appui à la classe moyenne, et c'est avec leur aide que le régime aristocratique fut détruit. Il en est toujours ainsi dans l'histoire. Une classe n'arrive jamais d'elle-même au pouvoir ; et, pour qu'elle réussisse à s'en emparer, il faut qu'elle aille chercher un chef en dehors d'elle, dans la classe même dont elle menace les privilèges.

R. M.

Victor Hugo écolier.

Cours libre de M. GASTON DESCHAMPS,

Ancien membre de l'Ecole d'Athènes.

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous lisons dans le poème XIX des *Rayons et des Ombres*, intitulé *Ce qui se passait aux Feuillantines vers 1813*, les vers suivants, que V. Hugo, en 1839, adressait, à sa famille déjà nombreuse :

Enfants, beaux fronts naïfs penchés autour de moi,
Bouches aux dents d'émail disant toujours : pourquoi ?
Vous qui, m'interrogeant sur plus d'un grand problème,
Voulez de chaque chose obscure pour moi-même,
Connaître le vrai sens et le mot décisif,
Et qui touchez à tout dans mon esprit pensif ;
— Si bien que, vous partis, enfants, souvent je passe
Des heures, fort maussade, à remettre à leur place
Au fond de mon cerveau mes plans, mes visions,
Mes sujets éternels de méditations,
Dieu, l'homme, l'avenir, la raison, la démence,
Mes systèmes, toit sombre, échafaudage immense,
Dérangés tout à coup sans tort de votre part,
Par une question d'enfant, faite au hasard ! —
Puisqu'enfin vous voilà sondant mes destinées,
Et que vous me parlez de mes jeunes années,
De mes premiers instincts, de mon premier espoir,
Ecoutez, doux amis, qui voulez tout savoir !

J'eus dans ma blonde enfance, hélas ! trop éphémère,
Trois maîtres ; — un jardin, un vieux prêtre et ma mère.

Le jardin était grand, profond, mystérieux,
Fermé par de hauts murs aux regards curieux,
Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que des paupières,
Et d'insectes vermeils qui couraient sur les pierres,
Plein de bourdonnements et de confuses voix ;
Au milieu, presque un champ ; dans le fond, presque un bois.
Le prêtre, tout nourri de Tacite et d'Homère,
Etait un doux vieillard. Ma mère — était ma mère !
Ainsi je grandissais sous ce triple rayon.

Notre leçon d'aujourd'hui sur V. Hugo écolier sera principalement le commentaire de ces vers, et en quelque sorte l'analyse de ce triple rayon, — je dis principalement, parce que, dans l'énumération des influences décisives qui ont dirigé son âme, le poète oublie peut-être un peu trop cette terre d'Espagne où nous l'avons laissé la dernière fois et vers laquelle il nous faut revenir un instant pour bien inventorier, — si je puis ainsi dire, — le bagage littéraire que, même sans s'en apercevoir, il a rapporté d'au delà les Pyrénées.

Nous l'avons vu au *Collège des Nobles* de Madrid, en compagnie de son frère Eugène, sous la férule d'un jésuite nommé don Basilius. Nous avons constaté que les quatre murs de cette école avaient laissé dans sa mémoire des souvenirs plutôt moroses. Il était parfois rancunier ; c'est chose assez curieuse de le voir exercer sa verve vindicative sur de jeunes galopins du *Collège des Nobles*, avant qu'il en vienne à ces ennemis ultérieurs qui seront : M. Tissot, professeur de poésie latine au Collège de France ; M. Decazes, président du Conseil des Ministres ; M. Nisard, professeur à l'Ecole normale ; Louis Napoléon Bonaparte, d'abord

président de la République, puis empereur des Français, sans compter Boileau, Racine et quelques autres. C'est ainsi que le jeune espagnol Frasco Belvérana, ayant eu le malheur de se jeter un jour sur Eugène Hugo et de lui meurtrir la joue, est devenu, sous le nom de Gubetta, comte de Belvérana, l'âme damnée de *Lucrèce Borgia*, « Gubetta-poison, Gubetta-poignard, Gubetta-gibet ». Un autre, un affreux grand gaillard à cheveux crépus, à mains griffues, mal bâti, mal peigné, mal lavé, hargneux et risible, s'appelait Elespuru : le poète en a fait le fou qui chante au VIe acte de *Cromwell* :

Oyez ceci, bonnes âmes ;
J'ai voyagé dans l'enfer ;
Moloch, Sadoch, Lucifer
Allaient me jeter aux flammes
Avec leurs fourches de fer.
Déjà prenait feu mon linge,
Mon pourpoint était roussi ;
Mais par bonheur, Dieu merci,
Satan me prit pour un singe,
Et me lâcha : — Me voici.

Un seul de ses camarades laissa de bons souvenirs à V. Hugo : c'est Ramon, duc de Benavente. Cet Espagnol, aux environs de 1823, fut sans doute ce qu'on appelait un beau ténébreux, un de ces jeunes gens au visage pâle, accompagné de longs cheveux noirs, à l'air rêveur et souffrant, un René ossianesque et byronien, mêlant dans ses attitudes les souvenirs de Corinne et l'influence d'Obermann, comme il s'en trouva tant à cette époque. C'est, en effet, ce que nous pouvons juger par ces vers que lui adresse V. Hugo :

Hélas ! j'ai compris ton sourire,
Semblable au ris du condamné,
Quand le mot qui doit le proscrire
A son oreille a résonné.
En pressant ta main convulsive,
J'ai compris ta douleur pensive,
Et ton regard morne et profond,
Qui, pareil à l'éclair des nues,
Brille sur des mers inconnues,
Mais ne peut en montrer le fond.

Quelques espagnolisants, notamment M. Morel dans la première série de ses *Etudes sur l'Espagne*, ont prétendu que le séjour de V. Hugo sur cette terre étrangère n'avait laissé dans sa mémoire que des impressions molles et facilement effaçables. Je ne suis pas de cet avis. Certes, nous n'irons pas jusqu'à dire, avec Paul de Saint-Victor : « V. Hugo reste parmi nous le grand

d'Espagne de première classe de la poésie ; l'Espagne, avec des agrandissements immenses d'horizon, est la patrie dramatique de V. Hugo, comme elle fut celle de Corneille ; les années d'enfance qu'il y a passées l'ont marqué à sa forte empreinte ; le pli de la cape des preux du romancero est resté sur l'attitude de son style ; à chaque fois qu'il revient en Espagne par le drame ou par la poésie, c'est le roi dans son royaume, le seigneur rentré dans son fief. » Nous ne dirons pas, avec Emilio Castelar, que V. Hugo n'est qu'un poète espagnol ; nous oserons même nous étonner qu'un savant nommé Don Vicente de Fuentès ait présenté à l'Académie de Madrid un mémoire tendant à démontrer que V. Hugo est né dans cette ville. Néanmoins il suffit assurément de lire les œuvres de notre poète pour voir à quel point le brasero espagnol, selon la jolie expression de J.-J. Weiss, a enflammé son imagination. Notons encore quelques menus faits entre beaucoup d'autres. Pour se rendre au *Collège des Nobles*, le jeune écolier suivait une rue nommée Ortaleza. C'est le *témoin de sa vie* qui nous donne ce détail, en racontant la première entrée de Victor Hugo dans cette école. Sans doute, à la veille d'être interné dans cette « geôle de jeunesse captive », l'enfant fit attention aux moindres impressions de son dernier jour de liberté, car, longtemps après, dans *Ruy Blas*, il attribuait à l'un de ses personnages ces deux vers :

> Elle va tous les jours chez les sœurs du Rosaire,
> Tu sais, en remontant la rue Ortaléza.

A la scène 2, acte 1er, de ce même *Ruy Blas*, il est question d'un bandit nommé Matalobos. Or ce nom est celui d'un petit ruisseau qui coule à Madrid.

V. Hugo avait trente-six ans lorsque ces souvenirs d'enfance s'imposaient d'eux-mêmes à sa mémoire et venaient se placer spontanément sous sa plume ; apparemment, pour les grands poètes comme pour le commun des hommes, les impressions de nos premières années restent d'abord ensevelies dans le clair-obscur de nos âmes ; les mirages de la jeunesse en éclipsent la clarté, en ternissent la fraîcheur, en fanent la tendre nouveauté ; mais, dès que vient l'âge ambigu et incertain où l'on aperçoit, comme dit le poète, moins de rayons que d'ombres, lorsque le soleil éclaire tristement la tombe « où gisent nos vertus et nos illusions », quand nous comptons dans notre cœur, comme Olympio, « chaque douleur tombée et chaque songe éteint », alors le chœur des voix intérieures nous rappelle des aurores lointaines et remue jusqu'à la tristesse de nos larmes enfantines, jusqu'à l'amertume de nos premiers frissons devant la vie. C'est cette inclination

naturelle à l'homme qui a ramené si souvent V. Hugo à l'Espagne. En 1843, voyageant de Saint-Sébastien à Pampelune, il écrivait sur son carnet ces mots : « Trente ans s'effacent dans ma vie ; je redeviens l'enfant, *el niño*, *el chiquito Francés*, le petit Français. Tout un monde, qui sommeillait en moi, revit et s'éveille dans ma mémoire. Je le croyais presque effacé : le voilà plus resplendissant que jamais. — Nous sommes à Irun. Mes yeux cherchaient avidement Irun ; c'est là que l'Espagne m'est apparue pour la première fois, m'a si fort étonné, avec ses maisons noires, ses rues étroites, ses balcons de bois, et ses portes de forteresse, moi, l'enfant français élevé dans l'acajou de l'Empire. Mes yeux, accoutumés aux lits étoilés, aux fauteuils à cous de cygne, aux chenets en sphinx, aux bronzes dorés et aux marbres bleu turquin, regardaient avec une sorte de terreur les grands bahuts sculptés, les tables à pieds tors, les lits à baldaquins, les argenteries contournées et trapues, les vitres émaillées de plomb, tout ce monde vieux et nouveau qui se révélait à moi. » Le vieux *Collège des Nobles* lui-même, tant il est vrai qu'à distance nos souvenirs se colorent de poésie, ne lui paraissait plus si maussade. « Je vois des maisons peintes à falbalas qui me font battre le cœur ; il me semble que c'était hier ; oui, je suis entré hier sous cette grande porte cochère.

« J'ai acheté, l'autre dimanche, en allant à la promenade, je ne sais quelle bagatelle.

« J'ai joué à la balle le long de ce gros mur qui se cache derrière une vieille église ; tout cela est pour moi certain, distinct, réel, palpable. »

Si nous en croyons l'auteur de *V. Hugo raconté par un témoin de sa vie*, la fameuse théorie du grotesque qui est dans la *Préface de Cromwell* aurait été inspirée à notre poète par un souvenir de son passage à Burgos. Il aurait vu dans cette ville un Jacquemart difforme, du nom de *Papamoscas*, qui sortait par une porte brusquement ouverte, faisait un signe de croix, et sonnait l'heure. « Cette fantaisie de l'église solennelle, retraversa plusieurs fois la pensée de l'auteur de la *Préface de Cromwell* et l'aida à comprendre qu'on pouvait introduire le grotesque dans le tragique. » Nous verrons le degré de créance qu'il convient d'attribuer à cette explication ; nous noterons en particulier que notre poète a sacrifié pour une part à la mode et au désir de plaire à son frère Abel Hugo, qui fut un espagnolisant très distingué, et qui traduisit de vieilles romances d'au delà des Pyrénéss.

Les deux plus jeunes fils, Victor et Eugène, quittèrent Madrid en 1812, tandis que leur père et Abel restaient au service du roi

Joseph Napoléon, afin de soutenir la lutte contre les Portugais, les Anglais et les Espagnols révoltés. La dernière station de V. Hugo en Espagne fut un petit bourg, dont il a immortalisé le nom: Ernani.

Pendant les années suivantes, les deux enfants, soustraits à la direction de leur père, reçurent, dans leur séjour aux Feuillantines, les bienfaits de cette affection maternelle, dont le poète a parlé maintes fois avec l'éloquence de son cœur, et la variété de son génie. Le moment est venu de faire plus amplement connaissance avec Madame la générale Hugo, comtesse de Cisuentés.

V. Hugo aimait tant l'antithèse qu'il en a mis dans ses tendresses les plus profondes. Il a écrit ceci dans les *Feuilles d'Automne* :

Après avoir chanté, j'écoute et je contemple,
A l'empereur tombé dressant dans l'ombre un temple,
Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,
Le trône pour son droit, le roi pour ses malheurs ;
Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne !

Et lui-même a voulu nous donner la glose de ces vers, en écrivant, dans la préface du même ouvrage, cette phrase :

L'auteur « a presque aimé la Vendée avant la France ; si son père a été un des premiers volontaires de la grande république, sa mère, pauvre fille de quinze ans, en fuite à travers le Bocage, a été une *brigande*, comme Mme de Bonchamp et Mme de la Rochejacquelein. »

Il y a, dans ces paroles, la même illusion de poète que dans cette généalogie fantaisiste que notre auteur avait imaginée sur son nom. Ici nous sommes obligés d'avoir encore recours à ce critique grincheux, mais consciencieux et véridique, qui s'appelle M. Edmond Biré. Sophie Trébuchet, nous dit-il, n'était pas une brigande, et je le prouve ; et il arrive de nouveau avec ses actes officiels, et avec les liasses de journaux dont il s'est si effroyablement muni, nous déclarant que la mère du poète était la fille d'un honnête bourgeois de Nantes, qui ne sortit jamais de sa ville ni de son opinion. C'est à Nantes que le capitaine Sigisbert Hugo, surnommé Brutus, et grand pourchasseur de chouans, vit Mlle Sophie Trébuchet et s'en éprit. Certes ses opinions auraient été bien mal reçues de la jeune fille, si elle avait été, comme le prétend notre poète, une brigande fuyant à travers le Bocage à la suite de Mme de Bonchamp, car M. E. Biré relève la signature du jeune officier au bas de cette déclaration par laquelle fut accueillie, au camp sous Angers, la nouvelle constitution dite de 1793 :

« Législateurs, nous sanctionnons cette sublime constitution,

et nous jurons d'en défendre les principes et de répandre jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour écraser les tyrans, les fanatiques, les royalistes et les fédéralistes. » On était d'ailleurs très pieux dans la famille Trébuchet. Une sœur de Sophie se fit Ursuline, et deux de ses parentes entrèrent aux Religieuses de Nazareth. Mais la mère du poète paraît avoir été peu dévote et d'un esprit très libre. Nous savons que son mariage fut célébré civilement en 1796, à Paris, où Sigisbert Hugo avait été nommé conseiller rapporteur. Nous lisons, en effet, dans *V. Hugo raconté par un témoin de sa vie*, ces lignes : « Les églises étaient fermées dans ce moment ; les prêtres, enfuis ou cachés; les jeunes gens ne se donnèrent pas la peine d'en trouver un. La mariée tenait médiocrement à la bénédiction du curé, et le marié n'y tenait pas du tout. »

L'éducation donnée aux trois fils fut conforme à ces principes très libéraux. La pédagogie des Feuillantines fut essentiellement indépendante et poétique. Il fut question, sans doute sur une invitation venue d'au delà des Pyrénées, de mettre les deux jeunes frères au collège. Mais Mme Hugo, nature rêveuse, consulta les fleurs, les étoiles, les eaux, le jardin des Feuillantines, et tous ces êtres mystérieux lui répondirent : non ; ne mets pas ces enfants au collège avec les méchants professeurs. V. Hugo a raconté lui-même cette scène en vers charmants, qu'il faut relire dans la poésie des *Rayons et les Ombres* qui a pour titre. *Ce qui se passait aux Feuillantines vers 1813*. L'enfant demeura disciple du jardin et de sa mère.

Reste un mot à dire du troisième rayon qui a éclairé son enfance, je veux dire : le vieux prêtre. C'était un ancien chef d'institution de la rue Saint-Jacques, ayant pour nom le Père La Rivière ; il s'était marié pendant la Révolution, par peur d'être guillotiné s'il ne se mariait pas. Il enseigna aux deux frères les éléments du grec et du latin. Soyons-lui reconnaissant, car c'est à lui que V. Hugo a dû de connaître Homère, et surtout Virgile, dont il a dit :

> Dans Virgile parfois, Dieu tout prêt d'être un ange,
> Le vers porte à sa cime une lueur étrange.

Notre poète lui-même garda pour son vieux maître une réelle gratitude, comme nous le voyons par une lettre à son père du 18 juillet 1823 Cependant les leçons du bonhomme La Rivière ne suffisaient pas. Voici comment Mme Hugo, selon l'auteur de *V. Hugo raconté par un témoin de sa vie*, les complétait. Elle était grande liseuse de romans de toutes sortes. Elle envoyait très souvent ses deux fils chez un bouquiniste du nom de Royol, qui de-

meurait dans le voisinage de l'église de Saint-Jacques du Haut-Pas. Et, afin de ne pas s'engager à l'étourdie dans des lectures ennuyeuses, elle avait l'habitude de faire essayer les livres qu'elle louait par ses deux enfants. C'est ainsi que Victor et Eugène, dans un âge assez tendre, lurent du Rousseau, du Voltaire, du Diderot, et même du Faublas et je ne sais quels romans de Restif de la Bretonne. Il ne me semble pas que ces lectures aient eu pour eux un résultat périlleux ou regrettable : en tous cas, jusque vers le milieu de sa vie, notre poète n'a perdu aucune occasion de dire tout le mal possible de Voltaire, apparemment pour se venger des leçons d'essayage de lecture que sa mère lui avait imposées. Nous verrons plus tard qu'il a toujours eu l'habitude de bouquiner, au hasard, un peu à la légère, et que la source de son étrange érudition se trouve bien souvent dans des livres que personne autre que lui n'a jamais lus.

D'ailleurs, dans ces années de formation inconsciente, d'élaboration sourde de son génie, il fut moins encore l'élève de ses maîtres et de ses livres que de la réalité qui l'entourait et des événements extraordinaires parmi lesquels il grandissait. Son père, en 1814, rentra en France précipitamment avec le roi Joseph. Vous connaissez la fin lamentable de cette royauté improvisée par la violence de Napoléon : Burgos livrée au pillage, le roi Joseph vaincu à Vittoria avec le général Hugo et trente-cinq mille Français contre cent mille ennemis, la reculade sur Pampelune, l'ascension des Pyrénées par de raides sentiers, presque impraticables, l'arrêt à Saint-Jean-de-Luz, où le roi et ses officiers, sur l'ordre de l'empereur, furent privés de leurs commandements, toute cette pénible retraite accompagnée par les hourras des dragons anglais, taquinée par les escopettes des brigands, et attristée par les mauvaises nouvelles qui venaient de Russie et d'Allemagne. Tandis que Joseph retournait dans sa propriété de Mortfontaine et que Ferdinand VII quittait le château de Valençay pour sa capitale espagnole, le général Hugo arrivait à Paris et sollicitait un emploi dans les armées impériales qui guerroyaient alors en Saxe. Il était à ce moment fort dépourvu, car ses châteaux en Espagne, — on ne saurait mieux les nommer, — avaient été confisqués par la royauté nouvelle, et voici le grade qu'on allait lui offrir, à cet homme qui était tout à l'heure général espagnol, commandant de l'ordre royal, et premier majordome de l'armée : on le nomma tout simplement major ; c'était le titre qu'il avait à ses débuts, lorsqu'il suivit Masséna à la conquête de Naples. Napoléon réservait de ces surprises aux officiers qu'il n'aimait pas et qui surtout lui rappelaient des échecs infligés à sa politique. Le général Hugo

accepta néanmoins le grade qu'on lui offrait, et il donna, comme beaucoup d'autres, dans cette admirable campagne de 1814, l'exemple d'une magnifique abnégation. Le général comte de Béliard, le maréchal Jourdan et Kellermann lui ménagèrent comme poste d'office le commandement de Thionville, avec les fonctions, sinon le grade de général. Bloqué par les Hessois, il demeura dans la place de pied ferme, et c'est seulement cinq semaines plus tard, le 15 février 1814, après l'abdication de l'empereur, qu'il consentit à traiter. Il avait résisté jusqu'au bout. Si notre poète avait de sa mère quelque propension au rêve, on peut dire qu'il tenait de son père cette ténacité vosgienne, dont le général a donné l'exemple principalement dans ces circonstances.

Le blocus de Thionville sépara le général de sa famille pendant plus de trois mois. C'est alors que Mme Hugo et ses fils durent quitter leurs chères Feuillantines, dont le souvenir est resté agréable au poète jusqu'à la fin de sa vie. En effet, le n° 12 de l'Impasse des Feuillantines fut exproprié pour cause d'utilité publique ; on donna un bon prix au propriétaire, qui n'était autre que l'astronome Lalande. Obligée de déménager, Mme Hugo alla habiter rue du Cherche-Midi, presque en face de l'hôtel qui est affecté aujourd'hui aux conseils de guerre. V. Hugo fut initié alors à ce qu'il y a de fragile dans les destinées des empires ; il put entendre la fusillade du 30 mars et voir, dans la cour de l'hôtel voisin de leur demeure, brouter les chevaux de l'Ukraine. Ce cosaque, dont il a parlé dans l'ode sur Napoléon II :

> Un cosaque survint qui prit l'enfant en croupe,
> Et l'emporta tout effaré ;

il l'avait vu certainement de ses propres yeux. C'est encore là une impression personnelle. Bien des expressions de ses poèmes, que nous prenons pour de hardies métaphores, ne sont ainsi que des photographies d'événements dont il a reçu le contre-coup. Le hasard de mes lectures m'a, un jour, mis sous les yeux une lettre qu'un officier russe écrivait de Paris à un ami de Pétersbourg. « J'ai vu pour la première fois, disait-il, la place Vendôme ; et à quel moment ? Le peuple l'entourait de tous côtés en criant sans cesse : à bas le tyran ! Un hardi compagnon monta jusqu'au haut de la colonne et passa une corde au cou de Napoléon. — Tire ! tire ! criait la foule. — Pourquoi criez-vous cela ? demandai-je. — Il est monté trop haut, il ne pourra pas. — On voulait le démolir. Nous mîmes des gardes pour empêcher qu'on ne jetât à terre la statue de l'empereur. » C'est ce que le peintre Eugène Lamy nous rapporte aussi en ces termes : « Tout le monde faisait le tour aux

Champs-Elysées pour voir la vile multitude applaudir des gens mettant une corde au cou de l'empereur. » Il faut croire que ces faits firent une forte impression aussi sur l'esprit de V. Hugo, puisqu'il y fait allusion dans ces vers :

Dors, nous t'irons chercher ! Ce jour viendra peut-être !
Car nous t'avons pour dieu sans t'avoir eu pour maître !
Car notre œil s'est mouillé de ton destin fatal
Et sous les trois couleurs, comme sous l'oriflamme,
Nous ne nous pendons pas à cette corde infâme
Qui t'arrache à ton piédestal (1) !

Ce ne sont donc pas là de simples métaphores. Les grands écrivains font de nouvelles images avec les faits dont ils ont été témoins et dont ils se sont comme emparés par la perception extérieure, et par la ténacité de leur mémoire.

Un an après, c'était le retour de « l'homme prédestiné ». — Le 31 mars, le général Hugo fut invité à se rendre auprès du prince d'Eckmuhl, ministre de la guerre. Celui-ci lui dit : « Vous allez partir dans un quart d'heure vers Thionville ; tous les vœux vous y appellent ; c'est un grand hommage rendu à votre talent et à votre conduite. » Dans cette seconde mission comme dans la première, le général se montra à la hauteur des circonstances. Cette fois, Mme Hugo vint à Thionville. Son séjour y est marqué par une lettre que lui écrivit son fils Victor et que je cite, d'abord parce que c'est sans doute le premier morceau de prose que nous ayons de lui, ensuite parce qu'on y trouvera l'expression naïve et toute enfantine de sa tendresse pour sa mère.

« A Madame la comtesse Hugo, à Thionville, 2 août 1815.

Ma chère Maman, depuis ton départ, nous nous ennuyons bien ici. Nous allons bien souvent chez M. Fouché, ainsi que tu nous l'as recommandé. Il nous a proposé de suivre les leçons qu'on donne à son fils, nous l'avons remercié. Nous travaillons tous les matins le latin et les mathématiques. M. Fouché a promis de nous mener au Muséum. Reviens bien vite ; sans toi nous ne savons que dire et que faire, nous sommes tout embarrasés ; nous ne cessons de penser à toi. Maman ! Maman ! Ton fils respectueux,

« Victor. »

Au fond, le jeune V. Hugo craignait bien le retour de son père, car le général n'était point très favorable à l'éducation en liberté qui avait été celle de ses enfants. Aussi maintenant voici la saison scolaire qui commence ; le principal d'un collège quelconque va mettre la main sur Eugène et sur Victor. A la rentrée

(1) *A la Colonne* (*Chants du Crépuscule.*)

de 1815, tous deux furent conduits à la pension Cordier et Decotte, située rue Sainte-Marguerite, près de la rue du Dragon. Victor Hugo fut un élève honorable. Il prépara machinalement l'Ecole polytechnique, à laquelle son père le destinait. Le 17 août 1818, dans la salle de l'Institut, Royer-Collard, ayant à sa droite Cuvier et à sa gauche Sylvestre de Sacy, décerna un cinquième accessit de physique à l'élève Hugo, Victor-Marie. Il ne se présenta d'ailleurs pas à l'École polytechnique ; il était hanté par la passion de la littérature. Sur un de ses cahiers, à la date du 10 juillet 1816, on a relevé cette note : « Je veux être Chateaubriand ou rien ». Il traduisit Virgile en des alexandrins qui eussent ravi Boileau. Il fit une tragédie intitulée *Hyrtamène*, où il chantait, sous des noms égyptiens, le retour de Louis XVIII et la fuite de Napoléon ; sa pièce se terminait par ce vers assez plat :

Quand on hait les tyrans, on doit aimer les rois.

A cette époque, ses flâneries le conduisaient souvent du côté de l'Esplanade des Invalides. Notons ici la description qu'il fait de cet endroit dans les *Misérables* :

« En 1817, dans les contre-allées du Champ-de-Mars, on apercevait de gros cylindres de bois, gisant sous la pluie, pourrissant dans l'herbe, peints en bleu avec des traces d'aigles et d'abeilles dédorées. C'étaient les colonnes qui, deux ans auparavant, avaient soutenu l'estrade de l'empereur au Champ-de-Mai. Elles étaient noircies çà et là de la brûlure du bivouac des Autrichiens baraqués près du Gros-Caillou. Deux ou trois de ces colonnes avaient disparu dans les feux de ces bivouacs et avaient chauffé les larges mains des Kaiserliks. »

Voilà bien les impressions dont le souvenir a fourni à notre poète cette fin de strophe si connue :

Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui, c'en est le velours.

Donc, encore une fois, aucune fantasmagorie dans beaucoup de ses images ; elles reposent, comme celle-ci, sur une vérité de fait et sur une observation réelle.

Je raconte maintenant la première entrevue de V. Hugo avec l'Académie française, mais surtout pour rectifier une petite légende répandue par Sainte-Beuve. En 1834, on racontait que, quatorze ans plus tôt, c'est-à-dire en l'année 1817, V. Hugo avait concouru devant l'Académie sur ce sujet : « Du bonheur que procure l'étude ». Dans sa pièce de vers, il aurait indiqué qu'il n'avait que quinze ans, avec ces mots :

Moi qui toujours fuyant les cités et les cours,
De trois lustres à peine ai vu finir le cours.

L'Académie se serait formalisée de ce passage, croyant à une mystification, et, au lieu de décerner à V. Hugo le premier prix, on ne lui aurait donné qu'une simple mention, pour l'avertir d'être plus sérieux à l'avenir. Mais la vérité est qu'il n'y a eu de la part des juges aucun esprit de représailles. On en a la preuve par le palmarès de cette année : on peut y voir le premier prix accordé à Pierre Lebrun et à Saintine, un accessit donné à Charles Loyson, un deuxième accessit à un anonyme, un quatrième au chevalier de Langeau, enfin un cinquième accessit attribué à la fameuse princesse de Salm-Dyck. V. Hugo venait après tous ces lauréats avec des vers qui d'ailleurs furent appréciés par l'Académie. M. Raynouard, dans son rapport, dit que, malgré le jeune âge de cet auteur, on a voulu lui donner un encouragement.

Le lendemain, un futur professeur du Collège de France, qui fut plus tard très maltraité par notre poète, adressait dans le *Journal du Commerce* une apostrophe aux parents de V. Hugo. Il les invitait à bien ménager cette jeune plante, à bien la garder de toute espèce de dangers, « afin que la France ait un second Malfilâtre ». Un autre académicien n'en jugeait pas autrement et écrivait ces vers :

J'ai rencontré des cœurs de glace
Pour des vers pleins d'âme et de grâce
Que Malfilâtre eût enviés.

Je ne lirai pas les alexandrins académiques de V. Hugo. L'écolier, gêné aux entournures par l'obligation de l'uniforme scolaire, laisse voir, çà et là, quelque éclair brillant de pensée. Mais le vrai V. Hugo n'est pas là. Sous le vernis de l'école se cache le trésor intime, amassé lentement au hasard des circonstances, au gré de ces courses errantes parmi tant de décors lumineux, de spectacles grandioses ou tragiques : la Corse, berceau mystérieux de l'homme prédestiné, l'île d'Elbe, le Vésuve, l'Espagne, l'épopée de Napoléon, les rois en exil, puis leur retour, puis le recommencement du drame, les clochers de France jalonnant la route de l'empereur jusqu'à Notre-Dame, enfin Waterloo et Sainte-Hélène : tout cela est entré dans son esprit, soit par la vision directe, soit par les récits d'un père qui avait pris part aux grandes guerres d'autrefois et aux campagnes des dernières catastrophes. Quand on a vu ces choses, et que d'ailleurs on a « reçu du ciel l'influence secrète », on n'a que faire des leçons de la pension Cordier et des mentions de l'Académie. Il suffit d'avoir suivi les enseignements de la réalité à l'école de l'expérience, tour à tour charmante et douloureuse, dans la fantaisie et dans la liberté.

C. B.

Sujets de devoirs

Université de Caen.

HISTOIRE.

Licence et Agrégation.

Luttes de la Turquie et de la Russie au XVIIIe siècle.

GÉOGRAPHIE.

L'élevage en Afrique.

PHILOSOPHIE.

Du rôle de la raison dans la perception sensible.

DISSERTATION FRANÇAISE.

Expliquer et discuter cette pensée de Pascal :

« Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point ; on le sait en mille choses... C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison. » (Article XXIV, pensée 5.)

DISSERTATION LATINE.

In Lucretio utrum philosophus poeta sit dignus.

THÈME LATIN.

La Bruyère, *Des Jugements*, dans le morceau « Petits hommes hauts de six pieds... », depuis : « que si l'on vous disait que tous les chats... », jusqu'à « ... personne d'un grand fracas. »

VERSION LATINE.

Minucius Felix, *Octavius*, depuis « Cogitanti mihi... », à : « labiis impressit ».

THÈME GREC.

Agrégation et Licence.

Bossuet : « Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable... »

GRAMMAIRE ET PHILOLOGIE.

Agrégation.

1. Etudier au point de vue grammatical les paragraphes 5, 6 et 7 du *Discours sur la Chersonèse.*
2. Horace, *Epîtres*, I, I. Etudier les 26 premiers vers.
3. Etudier les vers 151-190 du *Cid* (Acte I, scène III).
4. Etudier, au point de vue de la versification, les vers d'Horace indiqués ci-dessus.

ALLEMAND.

Agrégation.

Est-ce que le *Goetz de Berlichingen* répond à l'idéal que Lessing se faisait d'une pièce de théâtre? En juger d'après la *Dramaturgie.*

Certificat d'aptitude, Licence.

Les *Fables* de La Fontaine méritent-elles le mal qu'en dit Lessing? Si elles ne le méritent pas, comment expliquez-vous qu'un homme de ce goût et d'un esprit aussi élevé ait pu montrer autant d'étroitesse, et ce parti-pris ?

Thème.

Rousseau aux Charmettes. *Ses Études.* I. Partie. Livre VI (dans le premier quart). — Commencer : « J'avais dit que j'avais apporté ces livres »... jusqu'à : « Je trouvai dans l'exécution de ce plan ».

Version.

Schiller, *Anmuth u. Würde* (vers la fin de la 1re partie). « Eine schöne Seele nennt man es... », jusqu'à : « Man wird im ganzen genommen. »

Sujets de Compositions.

Université de Rennes.

I. — Baccalauréat classique et moderne.

Dissertation philosophique (classique).

1. Rôle de l'imitation dans les arts.
2. Exposez les principales doctrines relatives à la conscience morale.
3. Les empiristes croient que les idées viennent des sensations. Sur quels faits repose leur doctrine et dans quelle mesure doit-elle être considérée comme vraie ?

Dissertation philosophique (moderne).

1. Comparer la mémoire et l'imagination.
2. L'observation et l'expérimentation dans les sciences pyschologiques.
3. Montrer que la possibilité, dans une science, de prévoir sans crainte de se tromper constitue l'un des plus sûrs criteriums de l'exactitude de cette science.

Composition française (classique).

1. On a défini l'auteur classique « un auteur qui a enrichi l'esprit humain ». D'après cette définition, quels seraient les classiques du dix-neuvième siècle ?
2. Discuter cette pensée de Sainte-Beuve : « Il n'y a qu'une opinion sur le génie oratoire de Bossuet ; il y en a, il peut y en avoir deux sur son esprit, sa personne et son caractère ».
3. Expliquer ce jugement d'un critique contemporain : « Les autres historiens français du moyen âge sont des témoins que l'on consulte souvent avec plus de fruit que Joinville ; Joinville est un ami avec qui l'on se plaît à prolonger la causerie ».

II. — Licence ès lettres.

Thème latin.

Discours sur Théophraste, depuis : « Aristote disait de lui et de Callisthène », jusqu'à : « Plus heureux qu'Aristote » (La Bruyère, édition Hachette, pp. 6 et 7).

Dissertations latines.

1. Ostendes quonam modo id comico Plauti ingenio vel adjumento vel detrimento fuerit quod ipse inter popellum tunicatum vixerit, et gestiat, ut dixit Horatius « nummos in loculum dimittere ».

2. Quæritur an Titus Livius, cum bellum punicum secundum narraret, hinc Fabium et optimates, illunc Varronem et populares recte judicaverit.

3. Quæritur an merito dictum sit Marcum Tullium Ciceronem, quamcumque rem aut ageret, aut scriberet, in eam semper, suam causidici indolem et consuetudinem attulisse.

Version allemande.

Fassen wir das Jahrhundert, welches mit dem Sturz Gottsched's beginnt und sich bis zu den Wehen der Julirevolution hinzieht in ein allgemeines Bild, so finden wir zwar die Farben, welche Frau von Staël anwendet nicht ganz getroffen : es sah nicht ganz so traümerlich und nebelhaft bei uns aus wie es der gustreichen Französin vorkam. Aber das Zeitalter erscheint uns doch beinahe so fremd wie in jenem verkündigen Buch Alles wetteiferte fur die Gebilde der Phantasie Andacht und Begeisterung zu empfinden. Man scheute sich nicht was augenblicklich die Seele bewegte, als ewige Wahrheit auszusprechen, und für seine geheimsten Herzensergiebungen bei aller Welt eine verwandte Stimmung vorauszusetzen. Man glaubte nicht unbedingt an dreieinigen Gott aber in erhöhter Stimmung glaubte man an alles, jede neue Idee fand ihre Apostel und ihre Glaübigen. Je unbefangener man sich forttragen liess vom Strom des allmächtigen Gemüths, desto unreifer war nicht selten, was man in solchen Irrfahrten gewann : der harte männliche Ernst, der allein ein Volk vorwärts bringt, bildet sicht nicht aus wenn das Gefühl je dem neuen Eindruck offen steht. Aber es war viel Farbe in dieser liebenswürdigen Zeit, und wir können sie nicht ohne Rührung betrachten, nicht ohne den beklemmenden Zweifel ob das was an ihre Stelle trat gleich geeignet ist das Glück der Menschen und den Schatz ihrer Ideen zu vermehren. Gleichviel ! die Empörung war nothwendig. Es ist nicht blos der zufällige Wechsel der offentlichen Stimmung, der uns anders empfinden lässt, nicht blos die grössere Breite und Höhe unserer Bildung die unser Urtheil vernüdert : wir stehen mit einem ganz neuen sittlichen Princip jenen Jahrhundert gegenüber.

Philosophie.

1. Les variations d'intensité et de hauteur de la voix et leur signification psychologique.
2. La perception et la représentation du temps. La localisation dans le temps. Montrer comment la représentation du temps revêt souvent la forme symbolique d'une représentation spatiale et rechercher les causes de ce symbolisme.
3. Le sentiment du devoir.

Histoire de la philosophie

1. La physique de Platon.
2. La théorie de la connaissance de Leibniz.
3. Le spiritualisme français au XIXe siècle.

Dissertation anglaise.

1. « *Paradise Lost*, » says Dr. Johnson, « is one of the books which the reader admirer and lays down, and forgets to take up again. None ever wished it longer than it is. Its perusal is a duty rather than a pleasure. We read Milton for instruction, retire harassed and overburdened, and look elsewhere for recreation : we desert our master and seek for companions. » (*Lives of the Poets*, *Milton*). Comment upon this judgment and state how far you agree with it.
2. Sheridan's *School for Scandal*.
3. The French element in the English language.

Thème allemand et anglais.

Assurément, le grand art même disparaîtra. Le temps viendra où l'art sera une chose du passé, une création faite une fois pour toutes, création des âges non réfléchis, qu'on adorera tout en reconnaissant qu'il n'y a plus à en faire. La sculpture, l'architecture et la poésie grecques sont déjà dans ce cas. Ces merveilles sont de nos jours d'absolues impossibilités, et lors même que quelqu'un arriverait à en produire des pastiches admirablement réussis, il n'empêcherait pas que ces pastiches ne fussent des pastiches, des imitations sans raison d'être et sans vie. Notre art est à ces vieux chefs-d'œuvre ce qu'un bâtiment en moellons est à un édifice de marbre. Le règne de la sculpture est fini le jour où l'on cesse d'aller à demi-nu et où la beauté des formes du corps devient chose très secondaire. L'épopée disparaîtra avec l'âge de l'héroïsme individuel ; il n'y a pas d'épopée avec l'artillerie. Chaque art,

excepté la musique, est ainsi attaché à un état du passé ; la musique elle-même, qui peut être considérée comme l'art du XIXe siècle, sera un jour chose faite et parachevée.

RENAN.

Grammaire française.

1. Etudier la phonétique, la morphologie et la syntaxe de Joinville, *Vie de saint Louis* (extraits, édition de Gaston Paris, p. 272-273 : à l'autre diëmenche — qui ploureront).

2. Quels sont les restes de la conjugaison latine qui subsistent dans la conjugaison française ?

3. Etudier les mots suivants ; en donner l'étymologie : avec, approche, ancêtre, eau, orteil, oison, avoine, boire, chien, chétif, queue, chercher, clou, clé, cuisine, gras, glas, coucher, couver, fléau, feu, froid, entier, loup, moins, mois, noyer (verbe), noyer (nom), peu, pluie, suivre, gui.

Littérature française.

1. De l'éloquence de Bossuet.

2. De l'influence de l'Angleterre sur notre littérature du XVIIIe siècle (roman et théâtre).

Du *moi* dans la poésie romantique française.

Littérature latine.

1. La tragédie dans la littérature latine.

2. La science et la poésie dans Lucrèce.

3. Les lectures publiques : leur influence sur les lettres romaines.

Version anglaise.

I learnt to love that England. Very oft,
Before the day was born, or otherwise
Trough secret windings of the afternoons,
I threw my hunters off and plunged myself
Among the deep hills, as a hunted stag
Will take the waters, shivering with the fear
And passion of the course. And when at last
Escaped, so many a green slope buill on slope
Betwixt me and the enemy's house behind,
I dared to rest, or wander, in a rest
Made sweeter for the step upon the grass,
And view the ground's most gentle dimplement

(As if God's finger touched but did not press
In making England) such an up and down
Of verdure, — nothing too much up or down,
A ripple of land ; such little hills, the sky
Can stoop to tenderly and the wheatfields climb ;
Such nooks of valleys lined with orchises,
Fed full of noises by invisible streams ;
And open pastures where you scarcely tell
White daisies from white dew, — at intervals
The mythic oaks and elm-trees standing out
Self-poised upon their prodigy of shade, —
I thought my father's land was worthy too
Of being my Shakespeare's !...

(Mrs. Browning, *Aurora Leigh*, I.)

Composition française

1. Le caractère et le rôle d'Orgon dans *Tartuffe*.

2. Les rôles de valets dans la comédie du XVIIIe siècle, particulièrement dans *Turcaret*.

3. Expliquer et discuter cette pensée de Mme de Staël à propos du théâtre tragique français : « Vingt ans de révolution ont donné à l'imagination d'autres besoins que ceux qu'elle éprouvait quand les romans de Crébillon peignaient l'amour et la société du temps. Les sujets grecs sont épuisés. » (*De l'Allemagne*, 2e partie, chap. XV.)

Thème grec.

« Pourquoi t'étonner, le dieu juge qu'il est plus avantageux pour moi de quitter la vie de ce moment même ? Si je vivais plus longtemps, il me faudrait sans doute payer mon tribut à la vieillesse ; je verrais et j'entendrais moins bien, mon intelligence baisserait ; j'aurais plus de peine à apprendre et plus de facilité à oublier, et, partout où je valais mieux, je deviendrais pire ! Si je n'avais pas le sentiment de toutes ces pertes, ma vie ne serait plus viable ; et, si je les sentais, comment ma vie ne serait-elle pas plus triste et plus malheureuse ? Si je meurs injustement, ce sera une honte pour ceux qui m'auront tué injustement, car, si l'injustice est une honte, comment un acte injuste n'en serait-il pas une ? Mais sera-ce une honte pour moi, que d'autres n'aient pu, à mon égard, ni reconnaître la justice, ni la mettre en pratique ? Je vois bien que la réputation des hommes qui m'ont précédé passe à la postérité toute différente, selon qu'ils ont été auteurs ou victimes de l'in-

justice. Je sais encore que les sentiments que j'inspirerai aux hommes, en mourant aujourd'hui, ne seront pas les mêmes que pour ceux qui me tuent. Ils me rendraient, je le sais, ce témoignage, que jamais je n'ai fait de tort à personne, et que, loin de corrompre ceux qui me fréquentaient, je me suis toujours efforcé de les rendre meilleurs. »

Pour moi, qui ai vu Socrate tel qu'on l'a dépeint, il me paraissait fait pour être le meilleur des hommes. Si quelqu'un n'est point de cet avis, qu'il compare cette manière d'être à celles des autres, et qu'il juge !

Ouvrage signalé

Hokaï, par M. Michel Revon, *professeur à la Faculté de Droit de Tokio*, Société française d'Imprimerie et de Librairie, 1898, 15, rue de Cluny, Paris.

Le Gérant : E. Fromantin.

POITIERS. — SOC. FRANÇ. D'IMPR. ET DE LIBR. (OUDIN ET Cie)

SIXIÈME ANNÉE. (2e Série). N° 25 5 MAI 1898.

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Boileau critique des écrivains de son temps.

Cours de M. EMILE FAGUET

Professeur à l'Université de Paris.

Pour achever mon étude sur Boileau historien littéraire, il me reste à signaler, dans son *Art poétique*, une histoire du burlesque au chant Ier, de la tragédie dans l'antiquité et en France au chant IIIe, et les quelques mots qu'il a dits de Térence et d'Homère.

Cette étude du burlesque au chant Ier est presque inutile, puisque Boileau devait faire, au chant IIe, un rapide historique du précieux et des turlupins, qui, à mon sens, peut servir pour le burlesque. Ce que je vais citer doit donc passer pour un simple complément de l'histoire du précieux aboutissant au burlesque dont j'ai parlé. Dans le chant Ier de l'*Art poétique*, il n'y a que des questions générales d'une très grande importance, c'est donc qu'il attribue une gravité toute particulière à la mode du burlesque.

> Au mépris du bon sens le burlesque effronté
> Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté :
> On ne vit plus en vers que pointes triviales ;
> Le Parnasse parla le langage des halles ;
> La licence à rimer alors n'eut plus de frein :
> Apollon travesti devint un Tabarin.

Cette contagion infecta les provinces,
Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes.
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs :
Et, jusqu'à d'Assoucy, tout trouva des lecteurs.
Mais de ce style enfin la cour désabusée
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
Distingua le naïf du plat et du bouffon,
Et laissa la province admirer le Typhon.

Il y a là une attaque contre Scarron, réservée pour le dernier vers, c'est-à-dire pour la place d'honneur, puis une attaque contre d'Assoucy, dont je n'ai pas encore beaucoup parlé. Cependant, à propos de La Fontaine, j'en ai lu une très jolie page. Cet auteur est excellent quand il raconte ses voyages, sa vie de vagabond, de truand de lettres ; il a ce qu'on peut appeler la poésie de la villégiature, celle que l'on fait en se promenant, le bâton à la main ; mais il faut reconnaître qu'il se donne un mal horrible pour être plaisant. A prendre en général, le mépris de Boileau est justifié. Mais je regrette ici qu'il n'ait pas remonté jusqu'aux origines du burlesque et nommé Voiture, qui en est le véritable ancêtre. Puisque Boileau connaît si bien Le Pays, et puisque ce poète a été appelé dans son temps le singe de Voiture, il avait en lui le chaînon intermédiaire ; non pas que Le Pays soit antérieur à Scarron : ils écrivaient à peu près dans le même temps ; mais enfin Voiture a engendré Le Pays, et Scarron n'est qu'un Le Pays plus puissant et véritablement doué pour le genre un peu méprisable qu'il a traité. Enfin d'Assoucy est un Scarron dégénéré. Au point de vue du fond, le passage est excellent, car il indique très bien, par deux ou trois traits fort justes, ce qu'est le burlesque en son essence, pourquoi il a fleuri, et enfin pourquoi il a si vite déplu.

..... Le burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.

Une certaine hardiesse, un certain cynisme littéraire, un certain goût de tourner toutes les choses en plaisanterie, qui ne connaît pas de limite, parce qu'il ne connaît pas de discrétion, voilà le burlesque très bien défini. Il le sera mieux encore à la fin du passage par ces mots : « l'extravagance aisée. » Le burlesque est une extravagante folie ; si ce n'était qu'une folie, il ne serait pas à mépriser complètement. La preuve, c'est ce que Boileau nous dit quelque part :

J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace
Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.

Mais ce burlesque-ci est une extravagance trop facile ; il a été

presque tout de suite un procédé. La littérature qu'on fait par procédé est trop aisée, c'est de la folie peu naturelle, et tout ce qui n'est pas naturel et spontané est absolument condamnable. Voilà l'opinion de Boileau sur le burlesque. Pourquoi ce genre a-t-il réussi? Il plut par les yeux d'abord, il était très nouveau. Quand il est devenu procédé, il n'a fait que la parodie de l'emphase et de la subtilité précieuse.: « Apollon travesti. » La parodie n'est pas tout le burlesque, mais un des procédés les plus chers du burlesque; il fallait mettre le mot « travesti » quelque part. Après cela, ce que Boileau s'amuse à faire, c'est un tableau de cette sourde contagion se répandant avec la violence d'une force naturelle. Et, en effet, des ouvrages sérieux, pour être vendus, se qualifiaient sur la couverture de burlesques, tout simplement parce qu'ils étaient en vers de huit pieds, comme les poésies de ce nom ; on voit très bien que c'est un artifice de librairie. Tout ce qui est procédé en littérature a une destinée très rapide, parce que par le procédé l'auteur se met non seulement au niveau du lecteur, mais au-dessous de lui ; le lecteur s'aperçoit bien vite qu'il en ferait autant, puisque le travail qu'on lui présente est en quelque sorte mécanique, qu'il y a une espèce de routine à attraper, de métier à apprendre. Comme dernier trait, ce que Boileau veut que son lecteur admette, c'est une certaine naïveté, une certaine grâce familière qui est aussi éloignée du burlesque que possible, et qu'il faut savoir distinguer des platitudes de ce genre. Donc une bonne définition au commencement et, à la fin, un tableau très joli de ce qu'a été le burlesque, des attaques directes contre les principaux représentants de ce genre, voilà ce passage, qui est juste, et que l'on trouve seulement un peu incomplet.

Pour l'histoire de la tragédie antique et de la tragédie française, c'est un endroit très important. Il faut s'y arrêter un peu.

> La tragédie, informe et grossière en naissant,
> N'était qu'un simple chœur, où chacun, en dansant,
> Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
> S'efforçait d'attirer les fertiles vendanges.
> Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
> Du plus habile chantre un bouc était le prix.

Ceci est assez juste, sauf une demi-erreur. Boileau avait certainement sous les yeux plusieurs auteurs, mais principalement l'*Art poétique* d'Aristote, en écrivant ces quelques vers. Il a très bien vu que la tragédie n'était tout d'abord qu'un dithyrambe, c'est-à-dire un chant en l'honneur du dieu des raisins, aux grandes Dionysiaques : Aristote le lui disait. Elle est l'œuvre de ceux qui

dirigeaient le dithyrambe ; elle s'est développée peu à peu et a subi plusieurs changements ; son évolution s'est arrêtée lorsqu'elle a pris conscience de sa nature propre. Boileau fait une petite erreur dans ce vers :

Du plus habile chantre un bouc était le prix.

Il a tenu à donner le sens du mot tragédie. Il a cru, comme beaucoup de ses contemporains, que telle était l'étymologie de ce mot. La légende née sur ce sujet avait été confirmée par un petit événement. Lorsque Jodelle fit représenter sa *Cléopâtre* au collège de Boncourt, les jeunes gens, enthousiasmés, chantant le dithyrambe, se rendirent à Arcueil en bande joyeuse et s'avisèrent d'un bouc qui était par là, le prirent, le couronnèrent de fleurs et l'offrirent en don à Jodelle. C'est précisément ici que l'on voit la bifurcation de la légende ; les ennemis de la Pléiade ont raconté que ces jeunes gens avaient, comme les anciens, véritablement sacrifié aux dieux du paganisme, et il a fallu que Ronsard racontât l'histoire dans ses détails.

Thespis fut le premier, qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie ;
Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passants d'un spectacle nouveau.

On remarquera que, dans cette histoire de la constitution de la tragédie antique, Boileau nomme trois personnages : Thespis, Eschyle et Sophocle, et non pas, comme nous faisons ordinairement, Eschyle, Sophocle et Euripide. Je crois qu'il eu raison de s'arrêter à Sophocle, parce qu'après lui la tragédie est absolument constituée, elle est en possession de tous ses éléments. Thespis, c'est le fondateur légendaire, le Pharamond de la tragédie antique.

Eschyle dans le chœur jeta les personnages.

Ceci est très juste, mais mal écrit ; il fallait dire le contraire : Eschyle hors du chœur jeta les personnages. En effet, il prend deux personnages dans le chœur, les en sépare et les fait parler devant les choreutes. C'est exactement ce que dit Aristote : « Eschyle, hors du chœur des comédiens, détacha non plus un seul, mais deux personnages. » C'est plutôt de la part de Boileau une défaillance d'expression, qu'une véritable erreur.

D'un masque plus honnête habilla les visages.

Sa légende veut qu'avec Thespis les acteurs fussent simplement barbouillés de lie et qu'Eschyle ait inventé les masques ; c'est peu important comme tout ce qui suit ; je trouve que Boileau a donné à tous ces détails trop de place.

Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé,
Fit paraître l'acteur de brodequins chaussé.
Sophocle enfin, donnant essor à son génie,
Accrut encor la pompe...

On a attaqué cet hémistiche; or il est simplement traduit d'Aristote : « Sophocle mit trois acteurs et la σκηνογραφία », c'est-à-dire la décoration. On voit très bien qu'il fallait des indications déjà compliquées pour jouer les tragédies de Sophocle. Il est clair que, lorsque Neoptolême et Ulysse arrivent dans l'île de Lemnos, et que Neoptolême dit à son compagnon : « Je vois une grotte à deux issues, l'une s'ouvre du côté du soleil levant, l'autre du côté opposé, et l'on peut alternativement fermer l'une ou l'autre ; je vois encore des linges souillés qui indiquent la présence du blessé », — il est évident que, pour justifier ces descriptions, il faut une décoration au moins sommaire.

... augmenta l'harmonie.

Je ne sais ce que cela veut dire ; rien n'indique qu'il y ait plus de musique dans Sophocle que dans Eschyle ; tout au contraire, il y en aurait plutôt plus dans ce dernier. Il est certain pourtant que Sophocle a quelque chose de moins abrupt que ce génie un peu sauvage qui s'appelle Eschyle.

Intéressa le chœur dans toute l'action.
Des vers trop raboteux polit l'expression,
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la faiblesse latine.

Il suffit à Boileau d'un vers pour indiquer qu'il ne parlera pas de la tragédie latine, parce qu'elle ne s'est pas élevée à une grande hauteur. Cette tragédie paraît, avoir été assez brillante au temps des poètes, comme Attius, Pacuvius ; mais elle est complètement perdue pour nous. Quand un homme comme Boileau au XVIIe siècle parle de la tragédie latine, il songe plutôt à Sénèque et il le méprise, en quoi il n'a pas tort.

Notre auteur arrive maintenant à la tragédie française. Ici, autant de mots, autant d'erreurs :

Chez nos dévots aïeux le théâtre *abhorré*
Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré.

Le mot *abhorré* n'est pas bon, c'est *adoré* qu'il faut dire ; on se précipitait alors aux représentations théâtrales, avec tant d'enthousiasme qu'à peu près la moitié d'une ville était occupée à amuser l'autre. Ce qu'il dit ensuite est faux, car, aussi loin que nous remontions, nous trouvons des pièces de théâtre.

De pèlerins, dit-on, une troupe grossière
En public, à Paris, y monta la première.

Il n'est pas sûr lui-même de ce qu'il dit. Les confrères de la Passion sont les derniers de ces comédiens du moyen âge ; si c'est à leur troupe qu'il pense, il se trompe en disant « la première. »

Et, sottement zélée en sa simplicité,
Joua les saints, la Vierge et Dieu par piété.

Ceci est absolument exact, sauf les mots « sottement zélée », ils se comprennent très bien d'ailleurs, de la part de Boileau à qui rien ne paraît plus dangereux que de mêler les divertissements littéraires aux choses de la foi. Ces deux mots ne sont donc pas jetés au hasard, ils répondent à un des principes les plus arrêtés de Boileau. C'est parfaitement par piété, mais sans l'ironie qu'y met le poète, que nos aïeux jouaient la Vierge et les Saints. Naturellement, la Réforme étant survenue, ce divertissement pouvait devenir facilement dangereux et être tourné en ridicule. On sait les interprétations malicieuses qui furent données aux derniers Mystères joués à cette époque, et comment ceux qui avaient intérêt à dénigrer ces représentations, s'y sont pris, pour s'en faire une arme contre leurs adversaires.

Le savoir, à la fin, dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.

Il faut dire, au lieu du savoir : un changement dans l'esprit de ces pièces et dans celui du public. Ce n'était pas de l'imprudence au moyen âge.

On chassa ces docteurs prêchant sans mission.

Il n'est pas vrai qu'on les chassa. Mais on s'arrangea de manière à les empêcher de jouer pendant les offices ; or, de ceux-ci, il y en avait à peu près à toutes les heures du dimanche. C'est à cette époque que s'introduisit l'habitude de jouer à partir de quatre heures de l'après-midi. Mais on continua les vexations. D'autre part, le théâtre antique, dès qu'il fut constitué, dès qu'il eut une scène pour ses représentations, relégua les mystères dans l'ombre et ils moururent de leur bonne mort. Quant aux Confrères de la Passion, il y avait longtemps, à la fin du XVIe siècle, qu'ils ne jouaient plus eux-mêmes, qu'ils louaient leur salle à d'autres comédiens.

On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion.
Seulement les acteurs laissant le masque antique,
Le violon tint lieu de chœur et de musique.

Ce dernier vers étonne au premier abord. Les tragédies de Jodelle, de Garnier, de Monchrestien sont pleines de chœurs. Mais faisons attention à une note de Boileau : « Ce ne fut que

sous Louis XIII que la tragédie commença à prendre une bonne forme en France. » Il ne songe donc pas du tout à la tragédie du XVIe siècle, il ne remonte pas plus haut que les années 1615 ou 1629 ; et, en effet, c'est à cette époque que le chœur disparut, et que le violon, si l'on veut, tint lieu de chœur et de musique. Mais il y a là une lacune d'une cinquantaine d'années, de Jodelle à Hardi, que Boileau a négligées, sans qu'il y paraisse, et cela peut induire en erreur.

Bientôt, l'amour, fertile en tendres sentiments,
S'empara du théâtre ainsi que des romans.

En effet, dès que les auteurs français eurent quitté les voies toutes tracées de Sénèque, d'Euripide, de Sophocle, dès qu'ils se détachèrent du servage de l'antiquité, leur liberté se réduisit à changer simplement d'esclavage ; ils se mirent à modeler leurs tragédies sur les romans du temps, lesquels étaient pleins d'amour : en sorte que l'amour devint un élément essentiel de notre théâtre pendant plus de deux cents ans.

Je ne parlerai pas longtemps des quelques vers de notre auteur sur Térence ; ils consistent à dire que Térence a très bien connu la nature ; le passage semble dirigé contre Molière. Comme Boileau l'a trouvé toujours un peu outré, il n'est pas fâché de lui opposer un homme qui est la nature même, la réalité prise en quelque sorte sur le fait.

Contemplez de quel air un père, dans Térence,
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence:
De quel air cet amant écoute ses leçons,
Et court chez sa maîtresse oublier ces chansons.
Ce n'est pas un portrait, une image semblable.
C'est un amant, un fils, un père véritable.

Il n'y a pas lieu de discuter sur ce point. Térence, en effet, est très naturel, mais l'appréciation n'est pas suffisante.

Les vers sur Homère sont d'une très grande importance, parce qu'ils nous permettent d'entrer jusqu'au fond dans l'esprit critique de Boileau, et ils nous en font connaître les parties très fortes ainsi que les limites. Il aime Homère, il se plaît à le lire, il n'en remarque pas la qualité vraiment homérique et il lui voit des caractères qu'il n'a pas. Il y a là comme le signe de ce dont j'ai déjà parlé : Boileau comprend très bien le latin, il est dépaysé lorsqu'il s'agit du grec.

On dirait que, pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture.
Son livre est d'agréments un fertile trésor :
Tout ce qu'il a touché se convertit en or.

Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce ;
Partout il divertit et jamais il ne lasse.

Ces éloges sont empreints d'un certain caractère de banalité ; ils peuvent s'appliquer à tout poète qui n'est pas mauvais. Mais il me semble qu'ils sont aussi un peu faux, car ils conviendraient à tel autre écrivain un peu mieux qu'à Homère. Supposons que l'on trouve découpé le passage et que l'on se demande de qui il s'agit. Un poète aimable, voluptueux, charmant, le Corrège de la poésie, c'est le Tasse ; à moins que ce ne soit l'Arioste, par la grâce aimable et souriante. Voilà toujours, en effet, ce qui vient à l'esprit, quand on lit l'Arioste : ce poète a des ressources inimitables de grâce et d'agrément. Or nous avons nommé les deux écrivains qui sont les plus éloignés de ce qu'il y a de puissant, de solide, de majestueux, de grave et de facile dans Homère.

Une heureuse chaleur anime ses discours.

S'il s'agit des discours qui sont prononcés dans Homère, il a raison ; s'il s'agit d'Homère en général, c'est plutôt la grandeur et la majesté qui « animent » son style.

Il ne s'égare point en de trop longs détours.

Homère s'y égare toujours ; il aime les continuelles digressions, il se plaît à flâner, il n'est jamais pressé de suivre le cours de sa narration et d'arriver au but ; la moitié de ses poèmes est en hors-d'œuvre, et c'est, le plus souvent, ce qu'il y a de plus beau chez lui.

Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet, de soi-même, et s'arrange et s'explique.

Voilà qui est beaucoup plus juste.

Tout, sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément.

Il n'y a pas, en effet, de préparations pédantesques et didactiques, ni dans l'*Iliade* ni dans l'*Odysée*; et pourtant il y a une clarté admirable, et les événements ne nous étonnent pas quand ils se produisent.

Chaque vers, chaque mot court à l'événement.

Si Boileau avait voulu donner, de propos délibéré, une définition d'Homère ironique, ou celle d'un auteur qui serait absolument le contraire de ce poète, il n'aurait pas trouvé mieux. Voit-on cette hâte, cette précipitation dans Homère ? Certainement non. L'excuse de Boileau, c'est le mot d'Horace : *Semper ad eventum festinat.* »

Mais ce mot n'a pas du tout la véhémence du paysage de Boi-

leau. Voici ce que dit Horace : « Ce n'est pas une vaine lueur qui s'étend en fumée, mais une simple fumée qui fait jaillir à nos yeux une flamme lumineuse. Aussi voyez que de brillants miracles il nous montre : voyez Antiphate, Sylla, Polyphème et Charybde. Pour dire le retour de Diomède, il ne remonte pas jusqu'à la mort de Méléagre ; et son siège de Troie ne commence point aux deux œufs de Léda. Toujours il se hâte et tire au dénouement. Nous savons l'action ; il nous jette vite au milieu. »

On comprend qu'ici Horace ne vise qu'un seul point : ce sont ces préparations très longues que certains auteurs de son temps mettaient en tête de leurs ouvrages ; il leur fait entendre que ce ne sont pas des débuts aussi prolongés qu'on rencontre chez Homère. Je sais bien qu'il y a *semper* ; et j'avoue que ce mot contrarie ma justification, mais ce n'est qu'un mot abandonné peut-être au hasard. Toujours est-il qu'il n'y a rien de plus faux que le vers de Boileau.

> Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère ;
> C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Je vais donner encore une demi-excuse à Boileau. Il est possible que, dans ce passage placé au milieu d'un art poétique, il ait moins voulu caractériser Homère lui-même que le poète épique idéal tel que lui, Boileau, le comprend. Homère n'est, pour ainsi dire, ici que le prête-nom sous lequel il désigne le poète épique qu'il propose comme modèle. Pourtant, il n'en est pas moins vrai que le nom d'Homère est en tête de ce petit chapitre et qu'on est obligé d'en tenir compte.

J'étudie maintenant Boileau considéré comme critique des œuvres de son temps. Il a attaqué presque tous les auteurs contemporains ; pour s'y bien reconnaître, il faut, je crois, les répartir en quelques groupes. En face de quoi Boileau s'est-il trouvé, lorsque, pour défendre d'une part la saine doctrine littéraire, d'autre part ses amis, il a commencé sa grande bataille ? Premièrement il s'est trouvé en face du genre Malherbe, des « Epigones » de Malherbe ; deuxièmement, en face du genre Racan, du genre Bergeries et Pastorales, beaucoup plus répandu que le genre précédent ; troisièmement, en face du genre précieux, très brillant, très florissant, tout à fait aimé alors ; quatrièmement, en face du genre burlesque, dégénérescence du précieux et qui, en 1660, est encore dans tout son éclat ; cinquièmement, en face du genre romanesque, qui s'exprime dans les romans de la Calprenède, de Gomberville, de Mlle de Scudéry, et qui a son contre-coup désastreux sur la littérature poétique ; sixièmement, en face du genre déclamatoire qui remonte aux premières années du XVIIe siècle, qui a

été un peu cultivé par Corneille lui-même, puis par Brébœuf et quelques autres ; c'est beaucoup moins un fléau pour la littérature que les genres précédents, mais il mérite encore d'être attaqué. Septièmement, il s'est trouvé encore en présence des médiocres, de ceux qui, sans pouvoir se réclamer ni de Malherbe, ni de Racan, ni de Voiture, ni de Scarron, sont une plaie, parce qu'ils inondent le marché littéraire d'une foule de productions sans valeur. La faveur des salons, des coteries littéraires, s'attache quelquefois à de véritables médiocres, comme Cotin, Pelletier, Bonnecorse, Pradon. Ces gens ont, pour Boileau, le tort d'écrire de sots livres, et c'est sur eux qu'avec beaucoup trop d'insistance, à mon avis, il s'acharne le plus.

Je parlerai d'abord de ses attaques contre le genre Malherbe, c'est-à-dire contre l'ode un peu emphatique et solennelle. Il ne faut pas croire que ce genre ait été abandonné à l'époque où nous sommes. En effet, à ce moment, tous ceux qui ont un nom dans la littérature se croient forcés de composer une ode dans le genre de Malherbe. Ce sont, par exemple, Godeau, Gombaud, Maleville, Chapelain qui fait une ode à Richelieu, Maynard, Ménage qui en adresse une, tout à fait dans le genre de Malherbe, à Louis XIV. Voilà ceux contre qui Boileau s'insurge. Grand admirateur du maître, il n'en est pas moins très fatigué de cette espèce de littérature qui est devenue toute factice, toute en procédés, et qui consiste à aligner de belles strophes rectilignes, un peu plates généralement. Boileau a attaqué ce genre, surtout dans les passages suivants, tirés d'abord de sa *Satire II* :

Encor si, pour rimer, dans sa verve indiscrète,
Ma muse au moins souffrait une froide épithète,
Je ferais comme un autre ; et, sans chercher si loin,
J'aurais toujours des mots pour les coudre au besoin ;
Si je louais Philis en *miracles féconde*,
Je trouverais bientôt : *à nulle autre seconde* ;
Si je voulais vanter un objet *non pareil*,
Je mettrais à l'instant : *plus beau que le soleil*,
Enfin, parlant toujours *d'astres et de merveilles*,
De *chefs-d'œuvre des cieux*, *de beautés sans pareilles*,
Avec tous ces beaux mots, souvent mis au hasard,
Je pourrais aisément, sans génie et sans art,
En transposant cent fois et le nom et le verbe,
Dans mes vers recousus mettre en pièces Malherbe.

Ce dernier vers exprime clairement ce qu'il reproche aux auteurs d'odes, aux mauvais lyriques de son temps : ils usaient justement de ce que Malherbe défendait le plus, de l'imagination factice ; ils faisaient servir à leurs froides inventions des termes qui avaient été autrefois des expressions vivantes ; ils préten-

daient faire du feu avec des cendres et ils avaient une espèce d'arsenal bien garni dans Malherbe et dans son école, d'où ils prétendaient tirer de la poésie. Ceci est précisément la mise en vers d'un fragment bien connu de Pascal. Le second passage, très important, sur les faux imitateurs de Malherbe est dans la *Satire IX* :

Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?
Irai-je, dans une ode, en phrases de Malherbe,
« Troubler dans ses roseaux le Danube superbe ;
« Délivrer de Sion le peuple gémissant ;
« Faire trembler Memphis, ou pâlir le croissant ;
« Et, passant du Jourdain les ondes alarmées,
« Cueillir » mal à propos « les palmes idumées ? »

Ici Boileau atteint une manie littéraire qui a son origine, en effet, dans Malherbe, qui d'ailleurs, chez lui et chez les auteurs de son temps, est en somme juste et légitime, puisqu'elle est fondée sur des faits historiques, mais qui, chez les poètes de l'école de 1660, n'est plus qu'un ridicule pastiche. Voici, en deux mots, les choses : de 1600 à 1625, l'idée d'une croisade pour retirer le Sépulcre des mains des infidèles a été non pas une invention poétique, mais une idée de diplomates et de guerriers. D'une part, le duc de Gonzague réunit une armée pour cette expédition ; d'autre part, le père Joseph poursuivit toute sa vie ce projet d'une grande croisade chrétienne. On ne s'étonnera donc pas de voir des gens comme Desmarets de Saint-Sorlin, comme Mlle de Gournay, comme Racan et comme le père Joseph, exprimer en vers et même en prose cette idée d'une campagne contre l'Orient. En 1614, l'orateur du clergé aux Etats généraux, à la séance d'ouverture, disait, dans son discours d'inauguration : « Qu'il plaise à Dieu épancher abondamment ses grâces sur Votre Majesté, que vous soyez le plus religieux, le plus juste prince qu'ait jamais vu le soleil, que tous vos sujets et tout l'Orient vaincu par vos armes aillent remettre la Sainte Croix sur les murailles de Jérusalem ! » Dans les discours officiels, ce projet trouvait donc sa place. On voit comme il était à l'ordre du jour. Puis cette idée est devenue une manie poétique et, en 1660, on y revenait encore ; la preuve c'est qu'on la rencontre dans un singulier poème monorime du temps contre les Hollandais. On la trouve chez Ménage, dans un passage véritablement curieux, au milieu d'une églogue à la reine Christine :

Un jour qui n'est pas loin, ses superbes armées
Joindront à ses lauriers les palmes idumées.
Et l'on verra périr l'infidèle croissant
A l'aspect lumineux de cet astre naissant.
Mais sache encor, Daphnis... etc.

Et, ce qu'il y a de plus piquant, c'est que Boileau, qui s'est tant moqué des « palmes idumées » et du « croissant abattu » et des « ondes alarmées », finit l'*Épître IV* à Louis XIV par ces mots :

> Non, non, ne faisons plus de plaintes inutiles :
> Puisqu'ainsi dans deux mois tu prends quarante villes,
> Assuré des beaux vers dont ton bras me répond,
> Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont.

Il fallait que cette manie littéraire fût bien forte, puisque celui qui l'attaquait y cédait lui-même.

C. B.

Isocrate et la Démocratie athénienne

(*Suite*)

Cours de M. ALFRED CROISET,

Professeur à l'Université de Paris.

Nous avons vu ce qu'était Isocrate en général : un homme honnête, de principes élevés, un peu chimérique dans certaines des applications qu'il en faisait, mais enfin un honnête homme. Il nous a paru un peu prévenu, un peu plus difficile qu'un autre à l'égard de ce qui gênait sa théorie. Il faut donc prendre quelques précautions pour l'interroger comme il convient. Nous lui demanderons quelles sont ses idées sur le politique intérieure d'Athènes, sur les relations qu'elle entretient avec l'extérieur et sur sa constitution.

Nous commencerons par ce qui concerne la politique intérieure. Isocrate est un des premiers qui aient exprimé cette idée, en Grèce, que le politique d'une cité dépendait, avant tout, de sa constitution, que les succès et les revers ont sans doute de l'importance, mais qu'ils sont par essence variables, et que, si l'on veut savoir si une cité réussira, c'est à la constitution surtout qu'il faut faire attention. Voilà une vue politique profonde et d'une véritable portée philosophique, qui surprend agréablement chez Isocrate. S'il nous paraît être un rhéteur frivole, c'est que nous le jugeons d'après ce que Fénelon nous en dit dans la *Lettre à l'Académie*; il ne voit en lui qu'un froid orateur, « qui n'a songé qu'à polir ses pensées et qu'à donner de l'harmonie à ses paroles,... un rhéteur, qui n'a

eu qu'une basse idée de l'éloquence et qui l'a presque toute mise dans l'arrangement des mots. » Le jugement de Fénelon est fondé en un sens. Isocrate est un rhéteur ; les préoccupations de vanité, de *cabotinage*, si l'on veut, auront une grande place dans sa vie ; mais il ne faut pas que cela nous fasse illusion sur son honnêteté et sur sa volonté d'être sérieux, sur sa clairvoyance, sur une très réelle force d'esprit qui n'a que le tort de s'envelopper de certaines formes de la rhétorique. Il n'y a pas seulement chez lui un faiseur de périodes, il y a aussi un patriote, un honnête homme et un penseur. Cette idée de l'importance de la constitution ne surprend pas chez un Polybe. On lui sait gré d'avoir montré dans chaque cité quel est le grand ressort qui la meut et que ce ressort est la constitution. Si l'on n'est pas surpris, c'est que Polybe est un grand historien, et c'est aussi qu'il est venu après Aristote et qu'il a connu, sinon sa *Politique*, du moins des ouvrages où ses idées étaient ébauchées. Au contraire, Isocrate est un contemporain de Platon ; il écrit cela dans son *Discours sur l'Aréopage*, vers 365. L'idée est encore neuve. Il est donc curieux de voir chez lui une notion aussi nette de l'importance de la constitution. La netteté même avec laquelle il exprime ces idées au début de l'*Aréopagitique* ne laisse rien à désirer. « Nous souffrons, dit-il, de beaucoup de maux ; mais cela est tout naturel ; nous recueillons les fruits de notre imprudence, car il est impossible que rien se passe d'une manière conforme à ce qui doit être chez un peuple qui n'a pas, sur l'ensemble de son organisation, pris de sages résolutions ; s'il arrive parfois qu'un pareil peuple obtienne des résultats avantageux soit par une faveur de la fortune, soit par l'ascendant d'un homme de génie, il est certain qu'il tombe peu de temps après dans les mêmes difficultés. » Un peu plus loin (§ 14), il ajoute : « Nous savons tous que la prospérité s'obtient et se conserve, non pas en entourant les villes de hautes et magnifiques murailles, ni en réunissant beaucoup de soldats dans une même enceinte, mais en gouvernant avec prudence et habileté les affaires. En effet, l'âme de la cité (Polybe lui emprunte le mot) n'est pas autre chose que sa constitution, dont la puissance est semblable à celle que la raison exerce sur l'homme. » Voici qui est très pénétrant comme philosophie politique et d'une très grande portée générale : « C'est, en effet, la constitution qui règle la condition des choses, maintient le bien, fait éviter les accidents ; par une conséquence nécessaire, inévitable, c'est sur elle que se règlent les lois particulières, les orateurs, les décrets, toutes les mesures spéciale prises dans chacun des cas qui se présentent. » Cette idée est d'autant plus remarquable qu'Isocrate l'exprime

bien avant qu'Aristote n'écrive sa *Politique*. Il ne la rencontre pas par hasard, elle ne lui échappe pas comme un trait d'illumination soudaine, elle est réfléchie ; elle lui sert de principe, et c'est sur elle qu'il va appuyer tout le reste de sa démonstration. Il en a donc vu toute l'importance, et cela suffit à prouver sa pénétration politique. Cette idée nous permet de nous faire une idée juste de l'intérêt qui s'attache à la partie des ouvrages d'Isocrate où l'auteur touche à la politique. Il est donc autre chose qu'un rhéteur, qu'un honnête homme naïf ; il y a en lui un politique et un philosophe. La constitution est l'âme de la cité ; c'est donc à elle qu'il faut avant tout s'attacher. Dans l'*Aréopagitique*, dans le *Discours sur la Paix*, tout le développement de ses idées part de ce principe, que tout dépend de la constitution.

Il faut signaler aussi une objection au-devant de laquelle court Isocrate, une objection qu'il s'efforce de prévenir. Il indique d'une manière précise sa situation politique au milieu des partis à Athènes. Il se propose de montrer les défauts de la constitution démocratique et il veut répondre d'avance au reproche qu'on ne manquerait pas sans cela de lui faire, d'être un ennemi du peuple, un partisan de l'oligarchie. Il explique longuement quelle place il entend prendre parmi les diverses factions qui se disputent le pouvoir. A ce moment, il y a encore à Athènes un souvenir du parti aristocratique ; mais il est incapable de passer de la parole à l'action ; il se contente de se plaindre de ce qu'on fait ; tout au plus, quand il arrive par hasard aux affaires dans la personne de ses orateurs, s'attache-t-il à suivre telle politique plutôt que telle autre. Il n'a plus la force qu'il possédait cinquante ans auparavant. En 411 par le gouvernement des *Quatre Cents* et, en 403, par celui des *Trente*, il avait exercé le pouvoir avec toutes les violences et les cruautés qui accompagnent d'ordinaire le triomphe du parti vainqueur après une lutte acharnée. Au temps où écrit Isocrate, vers le milieu du IVe siècle, ce parti n'est plus que l'ombre de lui-même ; mais le souvenir des *Trente* et des *Quatre Cents* est resté si vivant que c'est un moyen pour perdre son adversaire, pour le déconsidérer tout au moins, que de le dire partisan de l'oligarchie. Dans les luttes d'un Eschine et d'un Démosthène, on voit plus d'une fois ces accusations lancées par l'un contre l'autre. Eschine ne cesse d'accuser son rival d'être un ennemi du peuple, un oligarque déguisé. L'intérêt de ces faits est de montrer la place que tiennent ces préoccupations dans la pensée des Athéniens. Il est donc naturel qu'Isocrate prenne des précautions, aille au-devant de l'objection. C'est ce qu'il fait longuement dans l'*Aréopagitique* (57 sqq.) : « Plusieurs personnes m'ont dit qu'en vous donnant les conseils

les plus utiles à vos intérêts, je m'exposais au danger d'être considéré comme un ennemi du peuple et comme cherchant à précipiter la République dans l'oligarchie. » Les termes sont fort nets. Il faut qu'Isocrate réponde à ce reproche. Il commence par dire qu'il n'est nullement fondé. La constitution qu'il vante, c'est celle de Solon et de Clisthènes, la vieille démocratie tempérée d'Athènes. Puis, comme s'il sentait que cette déclaration théorique est encore très vague, il arrive aux souvenirs des *Trente*, qui sont présents à tous les esprits. Cette tyrannie a été une véritable terreur. Platon, Xénophon nous le disent, aussi bien que les historiens les plus ennemis de l'aristocratie. Isocrate donne, lui aussi, son opinion dans une page aussi nette et expressive que possible ; il condamne absolument les Trente. Leur gouvernement a été atroce ; ils ont fait plus de mal que la pire démocratie : il aime mieux, quant à lui, la démocratie de son temps que ce gouvernement tyrannique, sous lequel il n'y avait plus pour personne aucune sécurité.

Ainsi nous trouvons, chez Isocrate, deux idées préliminaires exposées avec force : 1° importance de la constitution ; 2° étant donnée cette importance, ce n'est pas une constitution oligarchique qu'il veut, c'est autre chose. Tel est son état d'esprit au moment où il va donner des conseils à la démocratie athénienne. Ces principes nous rassurent sur la façon dont il jugera cette démocratie.

Quels reproches adresse-t-il à la constitution de son temps ? Au point de vue historique, ces reproches sont très intéressants. Le premier qu'il formule se trouve dans l'exorde du *Discours sur la Paix*, écrit vers 362-360, au moment où Athènes est en guerre avec ses alliés révoltés contre la lourdeur de son joug. Athènes sort de cette guerre de deux années fort affaiblie. L'idée d'Isocrate, c'est que cette guerre a pour cause la politique suivie à l'égard des alliés ; si l'on veut se réconcilier avec eux, il faut changer de système. Il va dire aux Athéniens des vérités désagréables, et il est obligé, pour obtenir leur attention, de les avertir, de leur faire toucher du doigt leur principal défaut, l'habitude de l'intolérance. Le peuple n'aime que ceux qui le flattent ; il déteste ceux qui lui disent la vérité, et voit en eux des ennemis et des traîtres. Ainsi, ce qu'Isocrate reproche en premier lieu au peuple d'Athènes, c'est cet esprit de méfiance intolérante, ce goût de la flatterie, cette habitude de n'écouter que celui qui parle dans le sens de sa passion, l'impossibilité de se déprendre de lui-même pour se mettre sincèrement à la recherche de la vérité. Ce jugement est pleinement justifié par les faits. Comparez les reproches d'Isocrate avec

les précautions, les habiletés, dont se sert constamment Démosthène, et vous serez convaincus que, comme toutes les foules, la démocratie athénienne voulait être flattée, quelquefois d'une manière grossière par des orateurs qui lui accordaient toutes les vertus, quelquefois plus délicatement par des orateurs qui lui conseillaient d'une façon détournée de faire ce qu'elle voulait. Démosthène dit sans cesse : « Il n'est pas difficile de plaire au peuple, quand on ne cherche à lui parler que suivant ses goûts ; mais le véritable homme d'État, le conseiller du peuple, ce n'est pas celui qui, avant de parler, écoute d'où vient le vent et cherche à savoir ce qui fera plaisir à la foule, mais celui qui, convaincu de la bonté de sa politique, la défend jusqu'au bout. » Tel a été Périclès, dont Thucydide nous apprend qu'il a eu assez d'autorité personnelle, par son honnêteté, sa valeur morale, sa situation, pour oser rompre en visière à la démocratie et ne pas la flatter toujours. Il la relève dans ses accès de découragement, il rabat sa confiance quand elle se fait illusion sur ses forces, la détourne d'entrer dans une mauvaise voie. Voilà des témoignages qui confirment ces paroles d'Isocrate disant au peuple avec franchise qu'il ne sait pas écouter ceux qui ne sont pas de son avis : « De tout temps, vous avez eu l'habitude de repousser les orateurs à l'exception de ceux qui se font les avocats de vos désirs, de vos passions (§ 3) ». Et plus loin (§ 5) : « Vous avez habitué les orateurs à exercer toute leur force de méditation et de philosophie politique, non pas sur les choses qui sont de l'intérêt véritable de la cité, mais à deviner les moyens qu'ils pourraient avoir de dire des choses qui vous fussent agréables ; si bien que c'est aux discours de ce genre qu'on les voit tous se complaire aujourd'hui. » Il ajoute ensuite dans des termes très nets : « Vous n'accordez votre attention qu'à ceux qui se préoccupent avant tout de vous flatter, et vous ne faites aucun cas des orateurs indépendants. » Le peuple a donc bien pour principal défaut l'intolérance.

Quels chefs se donne-t-il ? Sur ce point Isocrate est très sévère et son jugement est curieux. On donne aux chefs du peuple le nom de démagogues. Le mot a pris de bonne heure un sens défavorable qu'il n'avait pas à l'origine. C'est que les chefs se sont résignés à subir les caprices du peuple, à le flatter, qu'ils sont sans valeur morale, sans situation personnelle, et que personne ne voudrait d'eux pour diriger ses affaires privées. Aristophane dit presque la même chose dans les mêmes termes : « Les hommes dont personne ne voudrait pour faire un intendant, un bon serviteur, ce sont ceux-là que vous choisissez pour les mettre à votre tête. » C'est là le langage de la comédie et on peut y soupçonner

de l'exagération ; mais cette condamnation si sévère trouve une confirmation dans le langage même des démagogues. Quand ils se jugent entre eux, il n'y a pas de vilenies qu'ils ne s'imputent réciproquement. Admettons que la passion les porte à exagérer, il n'en reste pas moins que nous avons de graves soupçons sur la moralité de ces orateurs qui trouvent toujours des prétextes suffisants pour terrasser leurs adversaires sous le poids d'une accusation infamante. Au reste, ces accusations, qui étaient continuelles, étaient souvent suivies de condamnations. Isocrate ne dit donc pas quelque chose de faux au § 13 du *Discours sur la Paix* : « Quand il s'agit de vos intérêts privés, vous prenez conseil d'hommes qui s'y entendent mieux que vous-mêmes ; mais, quand vous êtes assemblés pour traiter les affaires de la cité, ces mêmes hommes ne rencontrent plus chez vous que défiance et jalousie, tandis que vous choyez les plus méprisables de ceux qui montent à la tribune. Vos conseillers vous paraissent dévoués au peuple, s'ils sont ivrognes, plus que s'ils sont sobres ; s'ils déraisonnent, plus que s'ils ont du bon sens ; s'ils se partagent entre eux les revenus publics, plus que s'ils dépensent pour vous leur fortune privée dans les liturgies. » Voilà un passage où le rhéteur frivole de Fénelon trouve véritablement des accents qui, malgré ce qu'il y a dans la phrase d'un peu trop balancé, ne manquent pas de force et rappellent ou plutôt font pressentir par la vigueur de la pensée ce que dira bientôt Démosthène. Cette indignité des chefs de la démocratie, Isocrate l'a, par-dessus tout, à cœur ; il ne comprend pas cet aveuglement du peuple qui, entre un homme honnête et raisonnable et un aventurier capable seulement d'accuser et de calomnier, fait choix du moins recommandable (§ 52) : « Nous qui nous vantons d'être les plus habiles des Grecs, nous allons prendre pour conseillers politiques des gens que personne ne peut s'empêcher de mépriser en soi-même ; et nous plaçons à la tête des affaires publiques des hommes à qui personne ne voudrait confier le moindre de ses intérêts privés. » Vous voyez avec quelle vigueur et quelle véritable éloquence Isocrate s'exprime sur ces idées qui étaient vraiment courantes de son temps.

Terminons par un passage où Isocrate montre les conséquences de cet état de choses et un dernier inconvénient de cette manière de faire. Les démagogues qui n'ont pas de fortune personnelle sont réduits à se partager comme leur proie le trésor public ; il s'agit pour eux de soutirer par tous les moyens possibles de l'argent à ceux qui en ont ; les charges deviennent écrasantes pour les riches ; la fortune d'Athènes va en diminuant ; frappée au

cœur, son activité se paralyse. — Isocrate constate ici un fait, une vérité historique : le découragement des classes riches en butte aux chicanes relatives aux *symmories* et aux échanges de biens. Ces désagréments sont si insupportables qu'on est plus malheureux dans l'aisance que dans la pauvreté complète (§ 129). Ceux qui ne possèdent rien sont tranquilles du côté des impôts, et ils ont pour vivre la ressource des tribunaux, de l'assemblée et les profits qu'ils en tirent. Quant aux hommes politiques, « ce qu'ils cherchent, ce n'est pas le moyen de faire eux-mêmes fortune, ni celui de procurer aux pauvres le nécessaire ; ils n'ont qu'une seule préoccupation, c'est de rabaisser ceux qui possèdent quelque chose au niveau de ceux qui ne possèdent rien » (§ 131). C'est une formule qu'Aristote aurait pu reprendre à cause de sa précision. Un peu plus loin, on retrouve l'expression de la même idée sous une forme différente (§ 133) : « Ceux qui n'agissent pas ainsi, les honnêtes gens, vous les appelez oligarques, et ceux que vous regardez comme les amis du peuple, ce sont les sycophantes. »

Voilà donc une série de reproches très vifs ; mais, malgré la violence de l'expression, ils sont en grande partie justifiés ; la preuve en est dans les témoignages concordants des orateurs qui dominent à ce moment-là et qui ne cessent de se lancer à la tête des reproches du même genre. Il y a donc, dans ces pages, malgré les réserves à faire, un témoignage historique d'une valeur sérieuse et qui mérite d'être examiné de tout près. Nous examinerons, la prochaine fois, ce qu'Isocrate désirerait voir à la place de ces imperfections, et comment il entend que ces défauts soient corrigés.

F. A.

Corneille. — « Don Sanche. »

Leçon de M. GUSTAVE LARROUMET,
Membre de l'Institut.

Il n'est peut-être pas dans tout le théâtre de Corneille, quelle qu'en soit la variété, une autre tragédie où tout ce qui concerne la conduite de l'action et la mise en scène nous paraisse témoigner d'une puissance et, pour ainsi dire, d'une fougue d'invention comparables à celles qui se déploient dans *Don Sanche*. Il n'en est certainement aucune où la prodigieuse fécondité de son génie se soit montrée, d'un seul coup, si franchement et si hardiment créatrice. *Don Sanche* est une comédie héroïque, toute neuve pour le fond comme pour la forme au moment de son apparition, qui reste encore très intéressante et très ingénieuse comme œuvre de théâtre, mais qui ne saurait plus supporter aujourd'hui la représentation, parce que les progrès ultérieurs de notre art dramatique nous ont habitués à ne voir que des banalités un peu vieilles dans les innovations qui paraissaient téméraires aux contemporains de Corneille. Les innovations, certes, ne manquent pas, et, dans la préface qui ouvre la pièce et qui a été originairement une lettre adressée à un Hollandais, M. de Zuylichem, conseiller et secrétaire du prince d'Orange, Corneille analyse minutieusement les conditions et l'inspiration particulière de ce « poème d'une espèce nouvelle, et qui n'a point d'exemple chez les anciens. » Il se croit même obligé de justifier cet audacieux essai de réformation de la tragédie en signalant déjà, dans la littérature latine et grecque, un certain nombre de documents favorables à sa thèse, par exemple ce vers de l'*Art poétique* d'Horace :

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

Mais le sentiment qu'il a de sa hardiesse lui inspire toutes sortes de précautions qui peuvent nous surprendre aujourd'hui. Ainsi il est remarquable qu'entre toutes les personnes auxquelles il aurait pu adresser la dédicace de sa pièce, il ait choisi de préférence un étranger ; comme si, craignant de ne pas trouver parmi ses protecteurs français un esprit assez libéral et assez dégagé des traditions et des préjugés, pour être son confident en cette occasion, il avait espéré que sa tentative serait mieux comprise en Hollande, dans le pays de la libre pensée.

L'histoire de la pièce présente des vicissitudes curieuses. Elle eut surtout des débuts difficiles. Elle réussit dès les premières représentations, mais le succès en fut de très courte durée à Paris, et elle ne parut plus dès lors que sur des scènes de province. D'ailleurs voici ce que nous apprend sur *Don Sanche* le *Journal du Théâtre français :* « La troupe royale représenta une comédie héroïque nouvelle de Corneille, intitulée Don Sanche d'Aragon. Cette pièce eut d'abord un grand succès, mais, à la quatrième représentation, elle attira si peu de monde, que, malgré tout ce que les comédiens alléguèrent pour la continuer, l'auteur la retira... Cependant, ayant été reprise quelques années après, à cause du succès qu'elle avait eu dans les provinces, elle fit tant de plaisir qu'elle fut fort suivie, et, malgré les critiques, elle est restée au théâtre. » (Tome II, fol. 987, recto). Mais quelques heureuses reprises ne suffirent pas à remettre *Don Sanche* en honneur. Sous la Régence, on fut sur le point de reprendre la pièce ; la censure s'y opposa, et elle resta oubliée pendant une grande partie du XVIIIe siècle. Cependant, en 1814, à l'époque de la première Restauration, il fut question d'inscrire de nouveau *Don Sanche* au répertoire de la Comédie française ; les deux principaux rôles devaient être donnés à Fleury et à Mlle Mars, doublés au besoin par Talma et Mlle Duchesnois. Mais les événements politiques, qui avaient amené le triomphe du principe monarchique, rendirent cette représentation impossible, et l'autorisation des Gentilshommes de la Chambre ne put être obtenue. Survint enfin le romantisme, et *Don Sanche* retomba définitivement dans l'oubli.

Les faits que nous venons d'exposer donnent lieu à un certain nombre de problèmes littéraires qu'il est intéressant de discuter.

Et d'abord, comment peut-on expliquer que cette tragédie ait été brusquement abandonnée après les premières représentations ? On a donné de cet échec des raisons politiques. Il est bien vrai, en effet, que le héros de la pièce, un soldat d'aventures qui fait bon marché des droits du sang pour en appeler uniquement à son épée et à son mérite personnel, devait déplaire aux représentants attitrés des vieilles aristocraties de naissance et de sang, éveiller les méfiances et blesser les susceptibilités des nobles et des princes. C'était, sans doute, à contre-cœur que les privilégiés applaudissaient aux fières déclarations de cet aventurier de théâtre, en qui il était facile de reconnaître comme une image lointaine de Cromwell, qui faisait alors la révolution d'Angleterre. Ces considérations nous aident à comprendre l'assertion des contemporains, suivant laquelle Corneille eut, dès le début, contre lui le suffrage de la reine et celui de

Mazarin. Cromwell, disait-on, avait tué *Don Sanche*. On a prétendu aussi qu'il s'agissait du grand Condé, qui, bien que frondeur obstiné, mettait ses prérogatives et la vieille illustration de sa race au-dessus de la bravoure d'un simple aventurier et devait se montrer, à l'égard de *Don Sanche*, aussi dédaigneux que don Lope, don Manrique et don Alvar.

Toutes ces interprétations sont vraisemblables. Mais elles sont incomplètes. En dehors de l'opposition réelle d'une noblesse ombrageuse, réclamant pour ses privilèges, l'échec de la pièce tenait encore, croyons-nous, à des causes plus graves et d'une portée plus directement littéraire. A vrai dire, il était inévitable que cette nouvelle conception du drame, qu'elle symbolisait, et qui marque une date dans l'histoire du théâtre français, bouleversât toutes les idées des contemporains de Corneille sur l'essence et le but du poème dramatique. C'était comme une brèche faite dans le code immuable des lois de la poétique traditionnelle, empruntée à Aristote. Et il suffit pour s'en convaincre de suivre l'auteur dans le cours de la savante et ingénieuse argumentation par laquelle s'ouvre la lettre à M. de Zuylichem, et où, avec sa candeur habituelle, il analyse et détaille le thème sur lequel il a travaillé : « Vous connaissez l'humeur de nos François ; ils aiment la nouveauté ; et je hasarde *non tam meliora quam nova*, sur l'espérance de les mieux divertir. C'étoit l'humeur des Grecs dès le temps d'Eschyle, *apud quos*

> Illecebris erat et grata novitate morandus
> Spectator (1),

et, si je ne me trompe, c'étoit aussi celle des Romains,

> Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas ;
> Nec minimum meruere decus, vestigia Græca
> Ausi deserere... (2).

Ainsi j'ai du moins des exemples d'avoir entrepris une chose qui n'en a point. Je vous avouerai toutefois qu'après l'avoir faite je me suis trouvé fort embarrassé à lui choisir un nom. Je n'ai jamais pu me résoudre à celui de tragédie, n'y voyant que les personnages qui en fussent dignes. Cela eût suffi au bonhomme Plaute, qui n'y cherchoit point d'autre finesse ; parce qu'il y a des dieux et des rois dans son *Amphitryon*, il veut que c'en soit une, et, parce qu'il y a des valets qui bouffonnent, il veut que ce soit aussi une comédie, et lui donne l'un et l'autre nom, par un composé qu'il forme exprès, de peur de ne lui donner pas tout ce

(1) Horace, *Art poétique*, vers 223 et 224.
(2) *Ibidem*, vers 286 et 287.

qu'il croit lui appartenir. Mais c'est trop déférer aux personnages, et considérer trop peu l'action. Aristote en use autrement dans la définition qu'il fait de la tragédie, où il décrit les qualités que doit avoir celle-ci, et les effets qu'elle doit produire, sans parler aucunement de ceux-là ; et j'ose m'imaginer que ceux qui ont restreint cette sorte de poème aux personnes illustres n'en ont décidé que sur l'opinion qu'ils ont eue qu'il n'y avoit que la fortune des rois et des princes qui fût capable d'une action telle que ce grand maître de l'art nous prescrit. »

Ainsi il est entendu que les personnages qu'il met en scène restent des personnages tragiques, c'est-à-dire issus des plus hautes conditions, mais que l'action où ils se meuvent, est de telle nature qu'il paraît impossible, en bonne logique, de lui appliquer le nom qui convient surtout aux grandes passions, aux catastrophes terribles et aux dénouements sanglants des pièces classiques. De l'aveu même de l'auteur, c'est d'abord l'action qui importe, parce que c'est sa nature, et nullement la condition des personnages, qui doit, en dernière analyse, nous renseigner sur la véritable « espèce » du poème dramatique. « Je continuerai donc, s'il vous plaît, et lui dirai que *Don Sanche* est une véritable comédie, quoique tous les acteurs y soient ou rois ou grands d'Espagne, puisqu'on n'y voit naître aucun péril par qui nous puissions être portés à la pitié ou à la crainte. Notre aventurier Carlos n'y court aucun risque. » Si, dans le même sens, le romantisme, par exemple, est allé beaucoup plus loin, les progrès réalisés par les siècles suivants ne doivent pas nous rendre injustes pour Corneille, et nous faire méconnaître que c'est par lui, par sa tragédie de *Don Sanche*, que ces idées font, pour la première fois en 1650, leur entrée au théâtre. Et, sur ce point, reconnaissons-le, Corneille a incontestablement et profondément innové.

Déjà le sujet et l'intrigue tiennent autant de la haute comédie que de la tragédie. Un roi d'Aragon, victime d'une révolution, et craignant que son fils en bas âge ne soit pris et mis à mort par les insurgés, l'a fait conduire chez un pêcheur ; mais il a remis une cassette contenant deux bijoux sans égaux et un billet, signé de sa main, qui indique l'illustre naissance de l'enfant. Il continue à faire résistance aux révoltés, mais il ne parvient pas à reconquérir ses Etats, et, pour sauver sa femme, qui est enceinte, il l'envoie dans le royaume de Castille, où il a conservé un allié fidèle. Sur ces entrefaites, il meurt. L'enfant est élevé dans l'ignorance de son origine, mais l'hérédité du sang parle chez lui ; à dix-sept ans, il quitte la maison de son père adoptif. Pour donner plus de force

encore au nœud romanesque de la pièce, Corneille suppose que l'enfant royal a été apporté chez le pêcheur en l'absence de celui-ci ; il avait en ce moment un enfant du même âge, gravement malade ; le roi le savait et comptait sur une substitution. En effet, la mère, de connivence avec l'envoyé royal, présente à son mari le jeune prince, dont il ignore ainsi, jusqu'au dernier moment, la véritable naissance. Cependant le jeune homme quitte la cabane du pêcheur et suit la première troupe de gens de guerre qui passent. Bientôt officier de fortune, il se conduit avec tant de bravoure qu'il devient un des principaux généraux de la cour de Castille, où s'était réfugiée sa mère. Celle-ci a donné naissance à une fille. Il y a, entre Don Sanche et sa sœur D. Elvire, une différence de quatre ou cinq ans ; il n'est donc pas étonnant qu'il tombe amoureux de sa sœur, qu'il ne connaît pas. La jeune fille est portée vers lui par un sentiment de tendresse très vive dont elle ne s'explique pas la nature. En même temps que cet amour éclate entre les deux jeunes gens, nous apprenons que la reine de Castille, D. Isabelle, doit, pour obéir à la loi du pays, choisir un époux parmi les quatre gentilshommes qui ont été désignés par les Cortès, et la Cour se réunit pour ce choix. Mais la reine a remarqué D. Sanche, elle l'estime pour sa valeur, et d'autre part elle se rend compte que, dans la situation difficile que lui crée une noblesse turbulente, le choix d'un des grands de Castille, et le mécontentement de ceux qui auront été évincés, risque de prolonger les troubles qui agitent le royaume. Tout s'arrangerait, si elle pouvait épouser D. Sanche. Mais Carlos n'est qu'un soldat de fortune, et la différence des conditions rend pareille union impossible. Telle est la situation, compliquée et romanesque entre toutes. Carlos se trouve très embarrassé, très hésitant, entre ces deux femmes qu'il aime d'une affection aussi sincère, quoiqu'il aime plus tendrement Elvire, sa sœur inconnue, et la reine avec plus de passion. Mais, comme il reste avant tout un sujet respectueux et un Espagnol loyal, il réussit à cacher ses sentiments. Un jour cependant, traversant la place du Palais, il voit un vieillard fendre la foule de courtisans qui l'entoure et se jeter à son cou en pleurant. C'est le pêcheur, qui se croit son père. Il déclare que sa femme, à son lit de mort, lui a recommandé de remettre à la cour de Castille une cassette, qu'il apporte. On se presse autour de lui, on l'interroge, et tout se découvre en un instant. Elvire se jette dans les bras de son frère, et la reine tend loyalement la main à D. Sanche.

Cette courte analyse nous permet de dégager la thèse, — car il semble qu'il y en ait une, — qui constitue le centre même de l'in-

trigue, une thèse vraiment neuve pour l'époque, et dont la portée, dépassant de beaucoup la simple structure de la pièce, s'étend à la conception même du genre et de ses conditions essentielles. En réalité, les personnages ne se présentent plus dans l'attitude où le théâtre classique nous a accoutumés à les saisir. Toutes les fois que de grands personnages sont mis en scène, c'est pour jouer leur rôle dans une action qui doit exciter chez les spectateurs la pitié et la crainte, c'est pour souffrir et pour verser leur sang. La tragédie grecque se ramène à une longue série de catastrophes, et la tragédie française a suivi sur ce point l'exemple du drame antique, dont la définition traditionnelle s'est même imposée à la tragédie héroïque, au *Cid* par exemple : là encore, c'est un événement sanglant qui donne à la pièce son caractère nettement dramatique, puisque le *Cid* s'ouvre par un duel. Nous voyons au contraire que. pour la première fois dans *Don Sanche*, les personnages, sans changer pourtant de condition, prennent l'habitude de faire passer avant tout autre intérêt les intérêts du cœur. La raison d'Etat domine encore leurs actes, et il ne pouvait en être autrement, puisqu'ils se meuvent dans un milieu de convention, où le respect du cérémonial immuable façonne violemment les caractères et les existences. Mais quels sont, malgré tout, les sentiments qui, au plus profond de leurs consciences, paraissent inspirer constamment Isabelle, D. Sanche, Elvire, sinon ces sentiments de mutuelle affection, que les exigences de l'étiquette subie ne parviennent pas à étouffer, et qui, çà et là, en quelques tirades, se trahissent, s'expriment avec une timidité résignée et charmante. Aussi l'intrigue, malgré son allure si franchement romanesque, tire-t-elle un intérêt tout spécial et pour ainsi dire humain de cette idée que les rois, les reines et les princes ont un cœur comme nous et peuvent aimer ou souffrir comme nous, et que la diplomatie, l'intérêt d'Etat, les considérations politiques ont beau calculer des mariages de raison, ce ne sont pas eux qui doivent avoir le dernier mot.

D'ailleurs, après Corneille, cette idée n'est pas perdue. Par elle, une large voie de progrès est ouverte à l'art dramatique. Déjà Racine semble l'avoir reprise dans *Bérénice*, dont l'intrigue se ramène à un roman de cœur auquel s'oppose la raison d'Etat, et il est possible que le thème de sa pièce lui ait été suggéré par le sujet même de *Don Sanche*. Dans l'histoire postérieure du théâtre, ce n'est pas, croyons-nous, au romantisme qu'il faut demander le développement de cette théorie mise en honneur par Corneille ; le drame romantique suivra surtout les traces de la tragédie classique en nous présentant des personnages de la plus haute con-

dition jetés dans une série d'aventures et de catastrophes propres à nous émouvoir, et sans le mélange du plaisant au sérieux, dont il a prétendu faire un des ressorts principaux de l'action, il aurait en somme fort peu inventé sur ce point. Mais, plus tard, on se rendra compte de l'incontestable intérêt qu'il y a à placer, dans des situations qui sont du domaine de la comédie, des personnages de tragédie. Pour donner à nos sentiments leur plus haut degré d'intensité et de vie, il paraîtra utile d'éliminer de la nature où ils se déploient tout ce qui risque d'en contrarier le développement. On les transportera alors dans une société mondaine, où les difficultés matérielles de l'existence perdent beaucoup de leur importance ordinaire, et où les âmes peuvent s'abandonner librement aux sympathies et aux antipathies, aux besoins d'aimer et de haïr et à tous les caprices qui les agitent. Ainsi des nuances originales jailliront de ces sensibilités minutieusement observées à la loupe, curieuses et compliquées, d'une fragilité délicate de fleurs écloses en serre. C'est ce que comprendront des écrivains aristocratiques, comme l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre*, à qui l'on a trop souvent reproché de placer ses personnages en dehors et au-dessus de la moyenne des conditions humaines. Mais, s'il y a là un réel défaut, n'est-il pas largement racheté par l'exquise finesse des analyses de sentiment, par la pénétration de toute cette riche psychologie dont le genre est comme imprégné ? Et dès lors, ne doit-on pas reconnaître que cette tentative est parfaitement légitime, puisqu'elle tourne au profit de l'art ? D'ailleurs ce genre avait déjà fait son apparition au XVIIIe siècle, s'il est vrai que la comédie de Marivaux, en mettant en scène des gens du grand monde, qui mènent dans leurs châteaux, dans leurs salons et dans leurs parcs une vie désœuvrée de rentiers intelligents, a placé, elle aussi, le principal intérêt de l'action dans le cœur même des personnages. Et ainsi *Don Sanche,* par la formule très nette que Corneille y avait donnée de la comédie héroïque, serait bien le point de départ de cette longue tradition littéraire qui, après avoir produit le marivaudage, devait produire, au siècle suivant, le théâtre et le roman aristocratiques d'Octave Feuillet.

Je ne puis m'empêcher aussi d'estimer ingénieuse et féconde la manière dont Corneille a posé la question de la tragi-comédie, puisque c'est de la même théorie, reprise et perfectionnée par les dramaturges du XVIIIe siècle, que devait sortir encore le drame bourgeois, et l'essentiel des dissertations de Diderot se trouve déjà indiqué dans l'épître qui sert de préface à la comédie héroïque de Corneille. Les sentiments que nous réservons d'ordinaire aux personnages de comédie, pourquoi ne seraient-ils pas éprou-

vés par des personnages de haute condition, au même titre que ces sentiments grandioses et artificiels que la tragédie leur attribue? Pourquoi un bourgeois et un prince, une impératrice et une femme du peuple ne connaîtraient-ils pas de la même manière les angoisses et les joies de l'amour, les rires et les larmes? Et par là, cette théorie de la *transposition dramatique*, en nous éloignant des tragédies du répertoire classique, nous conduit en droite ligne au *Père de Famille* et au *Fils naturel*. « La tragédie, nous dit Corneille, doit exciter de la pitié et de la crainte, et cela est de ses parties essentielles, puisqu'il entre dans sa définition. Or, s'il est vrai que ce dernier sentiment ne s'excite en nous par sa représentation que quand nous voyons souffrir nos semblables, et que leurs infortunes nous en font appréhender de pareilles, n'est-il pas vrai aussi qu'il y pourrait être excité plus fortement par la vue des malheurs arrivés aux personnes de notre condition, à qui nous ressemblons tout à fait, que par l'image de ceux qui font trébucher de leurs trônes les plus grands monarques, avec qui nous n'avons aucun rapport qu'en tant que nous sommes susceptibles des passions qui les ont jetés dans ce précipice? Que si vous trouvez quelque apparence en ce raisonnement, et ne désapprouvez pas qu'on puisse faire une tragédie entre des personnes médiocres, quand leurs infortunes ne sont pas au-dessous de sa dignité, permettez-moi de conclure *a simili* que nous pouvons faire une comédie entre des personnes illustres, quand nous nous en proposons quelque aventure qui ne s'élève point au-dessus de sa portée. »

Après avoir indiqué la filiation des œuvres dont l'inspiration ressemble à celle de *Don Sanche*, examinons la pièce de Corneille en elle-même, et essayons de retrouver, dans l'analyse des caractères et dans la conduite de l'action, l'influence de cette théorie nouvelle du poème dramatique. *Don Sanche* s'ouvre par une mise en scène ingénieuse, où Corneille a vraiment deviné cette cour d'Espagne qui ne lui était apparue qu'à travers les mœurs, les costumes et le langage des gentilshommes espagnols qui avaient suivi Anne d'Autriche à la cour de France. Nous assistons, au début du premier acte, à un entretien de la reine de Castille avec D. Léonor, reine d'Aragon ; elle lui rappelle que, ce jour même, elle doit choisir un époux entre les trois prétendants que les Cortès lui ont désignés à l'avance. Elle ne peut s'empêcher de protester contre la tyrannie de cette raison d'Etat, pour laquelle les préférences personnelles ne sauraient compter ; et elle avoue simplement et franchement son dépit, fait à la fois de mélancolie résignée et de tendresse qui souffre. La 2e acte commence par un

autre dialogue d'Isabelle avec sa suivante Blanche; et les sentiments, les regrets qu'elle y exprime, sont, au fond, exactement les mêmes. C'est toujours l'idée que le cœur a le droit de se plaindre d'être sacrifié aux intérêts de la politique. Elle va contracter, dit-elle, un mariage duquel doit dépendre non seulement le bonheur de l'Etat, mais, ce qui l'inquiète, son bonheur de jeune femme dont le cœur a besoin d'affections. Elle sait bien que l'existence de cérémonie qu'elle mène, artificielle comme la vie d'une héroïne de roman, la condamne à jamais au chagrin recueilli des aspirations inutiles. L'étiquette a d'impitoyables rigueurs. Mais elle s'obstinera pourtant, dans l'isolement claustral du palais où elle est ensevelie, à caresser le rêve de cet amour qu'elle ne ressentira peut-être jamais. Et la timidité de cette reine esclave a des plaintes charmantes, des mots de passion sournoisement et doucement révoltée. Très touchante, malgré ses subtilités où perce çà et là la miévrerie précieuse du temps, elle avoue qu'elle voudrait aimer et être aimée pour elle-même, et non pour sa couronne. La sécheresse d'un égoïsme indifférent vaudrait encore mieux, peut-être, que cette paix hypocrite du cœur. Pourquoi les monarques gardent-ils quelque chose d'humain ?

Devant D. Léonor, elle s'explique avec une discrétion qui reste sincère :

Dites, dites plutôt qu'aujourd'hui, grandes reines,
Je m'impose à vos yeux la plus dure des gênes,
Et fais dessus moi-même un illustre attentat
Pour me sacrifier au repos de l'Etat.
Que c'est un sort fâcheux et triste que le nôtre,
De ne pouvoir régner que sous les lois d'un autre ;
Et qu'un sceptre soit cru d'un si grand poids pour nous,
Que pour le soutenir il nous faille un époux !
A peine ai-je deux mois porté le diadème,
Que de tous les côtés j'entends dire qu'on m'aime,
Si toutefois sans crime et sans m'en indigner
Je puis nommer amour une ardeur de régner.
L'ambition des grands à cet espoir ouverte
Semble pour m'acquérir s'apprêter à ma perte :
Et pour trancher le cours de leurs dissensions,
Il faut fermer la porte à leurs prétentions ;
Il m'en faut choisir un ; eux-mêmes m'en convient,
Mon peuple m'en conjure, et mes Etats m'en prient ;
Et même par mon ordre ils m'en proposent trois,
Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choix.
Don Lope de Gusman, don Manrique de Lare,
Et don Alvar de Lune, ont un mérite rare ;
Mais que me sert ce choix qu'on fait en leur faveur,
Si pas un d'eux enfin n'a celui de mon cœur ?
. . . . . .

Le rang que nous tenons, jaloux de notre gloire,
Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire,
Jette sur nos désirs un joug impérieux,
Et dédaigne l'avis et du cœur et des yeux.
(Acte I, scène 2.)

Ces confidences, elle les reprend, mais avec plus d'abandon, dans le dialogue qui ouvre le second acte :

Blanche, as-tu rien connu d'égal à ma misère ?
Tu vois tous mes désirs condamnés à se taire,
Mon cœur faire un beau choix sans l'oser accepter,
Et nourrir un beau feu sans l'oser écouter.
Vois par là ce que c'est, Blanche, que d'être reine :
Comptable de moi-même au nom de souveraine,
Et sujette à jamais du trône où je me voi,
Je puis tout pour tout autre et ne puis rien pour moi.
O sceptres ! s'il est vrai que tout vous soit possible,
Pourquoi ne pouvez-vous rendre un cœur insensible ?
Pourquoi permettez-vous qu'il soit d'autres appas,
Ou que l'on ait des yeux pour ne les croire pas ?

Que de fois une question de ce genre a dû se poser dans l'imagination d'une Marie-Antoinette ou d'une Anne d'Autriche ! Ces femmes sensibles, ces reines galantes, les voilà au théâtre.

La scène III nous montre la reine réunissant son conseil, avec tout l'appareil et le cérémonial de la cour d'Espagne. Une difficulte se présente; il s'agit de placer chacun selon son rang. Corneille nous donne l'indication d'un jeu de scène : « Ici les trois reines prennent chacune un fauteuil, et après que les trois comtes et le reste des grands qui sont présents se sont assis sur des bancs préparés exprès, Carlos, y voyant une place vide, s'y veut seoir, et D. Manrique l'en empêche. »

Le dialogue marque la suite de ce jeu de scène :

D. Manrique
Tout beau, tout beau, Carlos ! d'où vous vient cette audace
Et quel titre en ce rang a pu vous établir ?

Carlos
J'ai vu la place vide, et cru la bien remplir.

D. Manrique
Un soldat bien remplir une place de comte !

Carlos
Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honte.
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de soldat :
J'en avois pour témoin le feu Roi votre frère,
Madame ; et par trois fois...

C'est avec cette haute fierté d'accent que Carlos se présente à nous. Emue, la reine ne peut taire plus longtemps les sentiments

de sympathie qu'elle éprouve pour lui. Mais elle se souvient qu'elle est reine, elle sait que la situation qu'elle occupe, l'oblige malgré tout à observer dans ses paroles une certaine réserve prudente et digne. Elle ne doit pas se trahir, et les concessions qu'elle fera à son amour, si elle peut en faire, seront tellement habiles que personne ne les soupçonnera. Aussi la raison qu'elle va invoquer en faveur de Carlos sera, en apparence du moins, une raison de pure politique; comme elle peut faire des grands d'Espagne à sa volonté, elle anoblira Carlos et lui accordera cet honneur au nom de l'Etat tout entier, sous prétexte que la monarchie n'a pas de défenseur plus dévoué. En somme, par cette tirade si chevaleresque et si brillante, que devait reprendre, deux siècles plus tard, l'auteur d'*Hernani*, elle trouve le moyen de concilier des intérêts qui semblent opposés, ceux de l'Etat et ceux de son cœur, la raison et l'amour :

D. Isabelle
Ne puis-je l'anoblir si vous n'y consentez?

D. Manrique
Oui ; mais ce rang n'est dû qu'aux hautes dignités;
Tout autre qu'un marquis ou comte le profane.

D. Isabelle *à Carlos*
Eh bien ! seyez-vous donc, marquis de Santillane,
Comte de Pennafiel, gouverneur de Burgos.
Don Manrique, est-ce assez pour faire seoir Carlos ?
Vous reste-t-il encor quelque scrupule en l'âme ?
(*D. Manrique et D. Lope se lèvent, et Carlos se sied.*)

Désormais, il semble que le centre de l'intrigue se soit déplacé ; les intérêts d'Etat se trouvent rejetés au second plan, et presque jusqu'à la fin de la pièce. Il s'agit de savoir, — c'est tout ce que demande pour le moment la curiosité du spectateur, — si la nouvelle dignité à laquelle Carlos vient d'être promu lui est un titre suffisant pour prétendre à la main d'Isabelle. La reine, dans un débat d'amour-propre et de bon sens avisé et très fin, cherche à lire au fond des sentiments de Carlos. Ne le sacrifiera-t-elle pas à D. Elvire? L'aime-t-il vraiment, elle et non pas une autre, de tout l'égoïsme exclusif et sans nuances d'une passion ressentie pour elle-même ? Se contente-t-il d'opposer à l'amour qu'elle lui inspire cet attendrissement d'un respect résigné qui n'est qu'un autre nom de l'amour impossible? — Et, dès lors, nous assistons, pendant deux actes au moins, à une série de discussions et d'analyses sentimentales, dont les personnages semblent exagérer la délicatesse à plaisir, et qui rappellent, quoique nous soyons ici à la cour d'Espagne, le langage précieux des salons français. C'est déjà aussi, pour le fond même des sentiments, du bon, de

l'excellent marivaudage avant Marivaux. Le nœud de l'action consiste justement dans ce marivaudage, qui fait qu'Isabelle et Carlos ne voient pas très clair dans leurs sentiments, et que l'intrigue s'allonge et se complique, sans traîner. Il faut signaler ici quelques mots qui nous révèlent des traits charmants de l'âme féminine, presque insaisissables dans leur subtilité. Isabelle s'est enfin résignée à ne voir qu'une chimère dans l'idée de son mariage possible avec Carlos : aussi, elle veut bien l'abandonner, le donner à une autre femme, mais seulement à une femme dont il ne sera pas aimé et qu'il n'aimera pas. C'est la vengeance de l'amour impossible. Qu'on juge de l'habileté avec laquelle elle se reconnaît dans cet écheveau de sentiments subtils qui s'embrouillent dans son cœur. Blanche lui a dit :

Que peut vous offenser sa flamme ou sa retraite,
Puisque vous n'aspirez qu'à vous en voir défaite ?
Je ne sais pas s'il aime ou doña Elvire ou vous,
Mais je ne comprends point ce mouvement jaloux...

Et D. Isabelle répond :

Tu ne le comprends point ! Et c'est ce qui m'étonne :
Je veux donner son cœur, non que son cœur le donne ;
Je veux que son respect l'empêche de m'aimer,
Non des flammes qu'une autre a su mieux allumer ;
Je veux bien plus : qu'il aime, et qu'un juste silence
Fasse à des feux pareils pareille violence ;
Que, l'inégalité lui donne même ennui ;
Qu'il souffre autant pour moi que je souffre pour lui,
Que par le seul dessein d'affermir sa fortune,
Et *non point par amour*, il se donne à quelqu'une ;
Que *par mon ordre seul* il s'y laisse obliger ;
Que ce soit *m'obéir*, et non me négliger ;
Et que, voyant ma flamme à l'honorer trop prompte,
Il m'ôte du péril sans me faire de honte.
(Acte III, scène 6.)

Elle veut et elle ne veut pas, ce qui est extrêmement féminin ; son rêve, c'est que Carlos l'abandonne tout en lui restant fidèle, et qu'il épouse une femme qu'il n'aimera pas. N'est-ce pas, dans une pièce de Marivaux, une situation tout à fait analogue, que celle où un homme ayant dit à une femme : « Je vous aime, puisque je suis très jaloux », celle-ci lui répond : « Oui, je veux que vous soyez jaloux, mais d'une jalousie dont je ne m'aperçoive pas trop, jaloux sans être jaloux ? »

Pour résumer notre étude sur *Don Sanche*, disons que cette pièce marque surtout dans la carrière dramatique de Corneille une date où son génie et son goût se renouvellent par la création d'un genre original dont il s'ingénie, dans sa lettre à

M. de Zuylichem, à nous présenter les caractères et la loi. Ce genre, certains théoriciens du théâtre et certains auteurs tragiques ou comiques le reprendront après lui, pour en tirer de nouveaux effets. Mais l'essentiel de la comédie héroïque ou de la tragédie bourgeoise, si on le réduit aux quelques idées générales que nous avons dégagées dans notre analyse, est resté à peu près tel que Corneille l'avait défini. Et on ne retrouverait pas seulement l'influence de Corneille dans les théories et dans les pièces à théories de Diderot, mais, beaucoup plus près de nous, on en saisirait les traces jusque dans la comédie psychologique d'Augier et d'A. Dumas fils.

A. D.

Pline le Jeune. — Valeur littéraire du « Panégyrique de Trajan ».

Cours de M. JULES MARTHA,

Professeur à l'Université de Paris.

Le Panégyrique de Trajan a, comme nous l'avons dit, une très grande valeur historique. Je l'étudierai aujourd'hui au point de vue littéraire.

La première question qui se présente est de savoir comment ce discours est composé. Dans la rhétorique ancienne, que Pline connaissait admirablement, une des parties principales est la composition, c'est-à-dire la façon de mettre en ordre les idées. L'éloquence doit être appropriée au but que se propose l'orateur : aussi il est clair que nous ne pouvons pas imaginer un type unique de composition pour tous les discours. Si l'on a à prouver une thèse qui s'adresse à des personnes très intelligentes, capables de suivre parfaitement tous les raisonnements, il faudra s'imposer un ordre très logique ; si au contraire on songe à plaire, il faudra des anecdotes, des digressions ; si l'on veut émouvoir les passions, il faudra donner beaucoup de part aux grands développements pathétiques. Or, le discours de Pline est un exposé fidèle des faits de la vie de Trajan. La disposition la plus naturelle et

la plus simple est donc ici l'ordre chronologique. Malheureusement cet ordre, qui est très clair, est tout ce qu'il y a de plus contraire à la logique et à la progression raisonnée. Les faits se suivent selon des lois qui dépendent souvent du hasard. On parle de la logique des événements ; en effet, il semble qu'il y en ait ; mais, à y regarder de près, c'est nous qui l'y mettons. Prenons une série de faits se déroulant pendant une année, qui touchent à des questions capables de passionner l'opinion ; et demandons à plusieurs personnes quelle est la logique de ces événements : nous verrons que chacune répondra d'une façon différente : c'est une preuve que chacun met dans les faits la logique qui lui plaît. Or, Pline s'est rendu compte que son sujet exigeait à la fois l'ordre chronologique et l'ordre logique. Comment va-t-il s'y prendre ? Force lui est de s'ingénier, par toutes sortes de détours plus ou moins subtils, à mettre un lien entre des actes qui n'en ont pas naturellement. Il s'est donc occupé à trouver ce que nous appelons des transitions. Sur ce point, nous avons son propre aveu ; dans une lettre qu'il écrit à un de ses amis, il nous dit : « Je serais heureux que le public voulût bien remarquer dans mon discours *ordo et transitus*, l'ordre et les transitions. » On va voir en quelques mots comment il procède. Après un exorde relativement court, Pline indique que, le 27 octobre 97, Nerva choisit Trajan comme coadjuteur et comme successeur éventuel. Mais tout d'abord, Trajan reçoit l'ordre de rester en Germanie jusqu'à ce que cette province soit totalement pacifiée. Il obéit, fortifie le plus possible le Haut-Rhin et les sources du Danube, s'acquitte du mieux qu'il peut de ce rôle *militaire* qui lui est dévolu. Ce mot *militaire* marque la transition. Qu'a fait Trajan jusqu'alors ? Rien que des guerres. Maintenant, Pline va parler de Trajan homme de guerre, et voilà comment il se fait qu'au commencement de son discours nous avons tous ces développements sur la manière dont le général se comportait dans les camps et sur les champs de bataille, et sur les mesures qu'il a prises pour rétablir la discipline dans l'armée. Nerva mort, l'ordre chronologique nous amène à entendre parler du départ de son fils adoptif pour Rome. C'est, pour Pline, l'occasion de nous décrire ce voyage et de nous dire de quelle façon il s'effectue. Trajan ne charge point les populations parmi lesquelles il passe de toutes sortes de réquisitions ; il n'alarme ni les pères, ni les maris. Arrivé à Rome, il fait son entrée solennelle. C'est la première entrevue d'un prince inconnu avec son peuple. Quel effet produit-il sur les Romains ? Il attire tous les cœurs par sa simplicité, par sa bonne grâce, par sa bonhomie affable et souriante. Voilà la transition

trouvée pour nous faire voir Trajan dans ses rapports avec les citoyens, avec la populace, avec les enfants, avec toute cette foule qui se précipite à sa rencontre.

Puis vient la prise de possession effective de l'empire par Trajan. Comme le gouvernement n'existe pas en somme, puisqu'il dépend du prince lui-même, ce que notre auteur va développer, ce sont les mesures prises par l'empereur pour organiser son pouvoir. Pline s'ingénie à trouver un moyen quelconque d'unir ensemble ces différentes mesures politiques qui n'ont d'autre lien naturel que celui de la succession. Il insiste spécialement sur la liberté du commerce des grains proclamée par Trajan et sur la réorganisation du trésor impérial dans lequel venait s'engouffrer, avec les impôts, la fortune des particuliers, à la suite de confiscations ou de testaments imposés. On disait aux gens lésés : « Plaignez-vous ! » Ils se plaignaient, ils se présentaient devant un tribunal où siégeaient des agents du pouvoir impérial, et ils étaient toujours condamnés. Ces deux mesures n'ont entre elles aucune espèce de lien. Que le commerce des grains soit libre ou non, cela ne fait absolument rien au point de vue de l'organisation du trésor et de la conduite des agents du fisc. Mais l'ordre chronologique veut que les deux faits se suivent, et Pline tient absolument à les lier. Ce qu'il trouve est merveilleux. Quelles conséquences peut avoir la liberté du commerce des grains ? L'abondance universelle, sur toute la surface de l'empire. En prenant cette mesure, Trajan a donc travaillé au bien-être des Romains et même des alliés. Quel est maintenant l'autre besoin du peuple ? *Panem* ET CIRCENSES. Après les besoins, les plaisirs. Vous nous avez donc donné des jeux du cirque. Ceci nous amène à dire que, parmi les spectacles établis par Trajan, il y en a eu un qui a eu un succès extraordinaire : c'est celui qui consista à exposer, comme au pilori, au milieu du cirque, tous les délateurs connus qui avaient passé leur temps à accuser des citoyens inoffensifs, pour avoir une partie de leurs biens et faire passer l'autre dans le trésor public. On voit toute la suite d'intermédiaires qui relie les deux idées de Pline.

A la fin de l'année 99, une fois le gouvernement organisé, la question des élections se pose. Qui va être consul en l'année 100 ? Trajan, qui l'a déjà été deux fois, refuse un troisième consulat. Pline nous raconte cette aventure ; il nous parle des instances du sénat. Finalement, Trajan accepte. Toute la dernière partie du mois de décembre 99 est racontée jour par jour dans le *Panégyrique*. Nous arrivons à la fin du mois de janvier, époque à laquelle Trajan abandonne les fonctions effectives de consul pour n'en

porter que le titre, et institue des magistrats suppléants, *consules suffecti*. Immédiatement après, nous voyons le récit des chasses de Trajan. Quelle est donc la suite des idées ? C'est que, tant qu'il exerçait sa magistrature, l'empereur n'avait pas le temps d'aller à la chasse; mais, à la fin de janvier, étant libre, il a pu se livrer à ce divertissement. Et voilà le moyen de nous montrer les plaisirs de l'empereur, toute sa vie familière et intime, et nous sommes à la fin du *Panégyrique*.

Toutes ces transitions sont très diversement ingénieuses. Il y en a d'extrêmement faibles ; quelquefois Pline se contente de dire : « Que dirai-je? » — « Ceci me rappelle cela. » Cela répond à peu près à notre locution française « à propos », qui est un moyen d'unir deux idées qui ne se lient pas du tout. Quoi qu'il en soit, Pline est très fier de ses transitions, car c'est ce qui lui a donné le plus de mal. Nous n'avons pas de peine à le croire. Mais, pour nous, nous voyons un peu trop l'artifice, et nous avons le droit d'être un peu plus sévères.

Considérons maintenant les développements à part les uns des autres. Sur ce point, nous avons affaire à un maître ouvrier. On conçoit que Pline, qui était un excellent élève de Quintilien, le premier orateur du temps, n'ait pas été embarrassé pour construire un développement. Toutes les règles de la rhétorique sont par lui exactement appliquées. J'insisterai en particulier sur un procédé qui est absolument constant dans ce discours. On en a un peu blâmé Pline ; il ne faut pas pousser trop loin la critique. Etant donnée une idée quelconque, mettre sans cesse en contraste le passé et le présent ; après avoir parlé de Trajan, parler de ses prédécesseurs : voilà ce procédé. Ainsi, Pline veut-il nous montrer la conduite de Trajan après la mort de Nerva ? Suivant l'usage, Trajan déifie cet empereur. Mais l'orateur ne va pas dire simplement : vous avez rendu à Nerva les honneurs que vous deviez lui rendre. Il ajoute : c'est dans un tout autre sentiment que celui de vos prédécesseurs, quand ils faisaient l'apothéose de leurs devanciers. Ainsi Tibère a élevé des autels à Auguste ; pourquoi? Pour avoir un prétexte d'accuser d'impiété les gens qui se permettraient de dire du mal de la mémoire d'Auguste : c'était donc un moyen de gouvernement. Néron a déifié Claude ; pourquoi ? Pour se moquer des immortels. Titus a déifié Vespasien, son père; Domitien a déifié Titus, son frère, uniquement pour faire dire, l'un qu'il était fils, l'autre qu'il était frère d'un dieu. Au contraire, si vous avez déifié Nerva, c'est bien que vous le regardiez comme doué de toutes les vertus les plus divines.

De même, sur l'entrée de Trajan à Rome, Pline ne peut s'em-

pêcher de nous dire : les autres empereurs avaient l'habitude de faire leur entrée, non pas sur un char attelé de quatre chevaux blancs, mais sur les épaules d'un homme (voilà le passé). Pour vous, au-dessus des hommes par votre taille, vous avez triomphé, non de notre patience, mais de la vanité des autres princes. Et un peu plus loin il dit encore. La vanité des autres empereurs et la crainte de mettre entre eux et nous quelque égalité leur avait fait perdre l'usage de leurs jambes. Mais, pour vous, l'amour des citoyens vous place si fort au-dessus de ces indignes princes, qu'en confondant vos pas avec les nôtres, vous avez su vous élever jusqu'au ciel. »

S'agit-il du théâtre et du cirque ? Pline dira : lorsque Domitien donnait des spectacles, il nous défendait d'applaudir ceux qui ne lui plaisaient pas ; on n'avait pas le droit de s'intéresser à un athlète ou à un cocher, s'ils n'étaient pas ses favoris ; et il passait son temps à regarder le public pour voir les sentiments des différents spectateurs à l'égard de tel ou tel combattant (voilà le passé). Aujourd'hui, l'on peut s'intéresser à qui l'on veut, applaudir ou siffler l'athlète ou le cocher que l'on veut (voilà le présent). Autrefois les empereurs se faisaient élever des statues d'or et les mettaient dans les temples. Aujourd'hui, Trajan se fait faire des statues de bronze et les met hors des temples.

Autrefois l'empereur n'avait pas le courage de chasser lui-même le gibier, il se le faisait rabattre, et c'étaient des bêtes féroces, mais des bêtes féroces domptées à l'avance, qu'il égorgeait vaillamment. Aujourd'hui, nous avons un prince qui se donne la peine d'aller poursuivre le gibier dans la campagne, et qui le chasse lui-même.

Autrefois, il y avait un prince, qui était quelquefois obligé d'aller en bateau ; mais il avait le mal de mer, si bien qu'il se tenait dans un coin du navire, assez mélancolique, faisant des signes pour que telle ou telle manœuvre s'exécutât. Finalement, il avait cessé d'aller sur mer, il s'était fait faire un grand bateau pour se promener sur le plus tranquille de tous les lacs, le lac Albano, et, comme les rames le fatiguaient, il avait imaginé de se faire remorquer. Il y avait un vaisseau de rameurs qui marchait et qui traînait par derrière le bateau de l'empereur. Cela fait pousser des cris d'indignation à Pline. Aujourd'hui, oh ! aujourd'hui, nous avons un prince qui va sur mer, qui au besoin tient les rames et même par les mauvais temps.

A côté de ces comparaisons explicites, nous pourrions noter une foule de rapprochements latents. Ils sont aussi nombreux que les négations. Chaque fois que Pline fait une phrase négative,

il y a cette idée de la dissemblance de Trajan avec les autres empereurs. Quand vous vous promenez dans Rome, vous n'êtes *pas* accompagné comme vos prédécesseurs ; quand vous voyagez, vous n'êtes *pas* une cause d'alarme pour les pères et les maris ; quand vous donnez un dîner au palais, vous vous tenez avec vos convives, vous ne faites pas un petit repas clandestin avant, pour vous donner l'air de ne pas toucher aux mets, comme les autres empereurs. On le voit, toutes les fois qu'il y a une négation, il y a un rapprochement implicite entre le présent et le passé.

Cette balance continuelle risque de fatiguer un peu le lecteur. Pline s'en aperçoit. Arrivé vers la fin de son discours, il dit : on sera peut-être étonné que je fasse tant de comparaisons. Mais il se justifie : c'est le procédé même du panégyrique ; du moment qu'on montre tout ce que les autres ont fait de mal, c'est une manière de relever ce que Trajan a fait de bien. Et même la comparaison est une obligation de reconnaissance. Quand on a le bonheur de vivre sous un bon prince, la gratitude nous oblige à condamner les mauvais. Enfin la comparaison est un hommage. Du moment que nous avons un prince qui nous permet de dire du mal de ses mauvais prédécesseurs, nous aurions bien tort de ne pas user de cette liberté. Le fait même d'en user est un témoignage de sa mansuétude. « Ne craignons donc pas de nous abandonner aux transports de notre joie présente et aux mouvements de notre douleur excités par les tourments passés... Souvenons-nous sans cesse qu'on ne loue jamais bien le prince vivant que lorsqu'on blâme plus librement ceux de ses prédécesseurs qui ont mérité des reproches, car, lorsque la postérité se tait sur un mauvais prince qui est mort, elle laisse entendre que celui qui est vivant lui ressemble. » La justification est ingénieuse, mais il faut avouer que le procédé est exagéré par Pline, et on comprend les critiques qui ne le pardonnent pas à notre auteur.

Et cependant, ce contraste perpétuel n'est pas un artifice de rhéteur le moins du monde. Bien plus, c'est le sujet même. J'ai dit toutes les qualités de Trajan. Mais, à le bien prendre, ses vertus sont plutôt moyennes, ce sont des vertus bourgeoises. Il y avait, dans l'empire romain, à coup sûr, un grand nombre de personnes qui, au point de vue moral, valaient Trajan, et des gens, comme le beau-père de Tacite, Agricola, ou Virginius Rufus, qui méritaient les mêmes éloges. D'où vient donc cet enthousiasme pour Trajan ? Ce n'est pas seulement à lui que s'adresse le *Panégyrique*, c'est surtout à l'empereur nouveau et différent des autres. Ce n'est pas tant au point de vue absolu que Trajan mérite d'être loué, c'est bien plus au point de vue relatif. Il s'est

trouvé en présence d'un peuple qui n'avait connu que le malheur ; il lui apportait la sécurité et le bonheur. Ce qui fait donc de Trajan un homme unique dans l'empire romain, ce qui explique qu'il ait excité tant d'enthousiasme, ce sont moins ses vertus, que les vices qu'il n'avait pas.

La preuve que ce contraste continuel entre le présent et le passé était bien dans le sujet, c'est qu'il n'est pas de l'invention de Pline, mais de celle de Trajan lui-même. Il y a bien pu y avoir de sa part un peu de calcul. Tous ses actes de gouvernement, dans ses premières années, ne sont que le contrepied de ce qu'avaient fait ses prédécesseurs ; et lui-même semble nous inviter à le juger ainsi, car son acte de début est en opposition évidente avec ceux des autres. Arrivé à Rome, il publie un édit où il manifeste son intention de gouverner économiquement ; et, comme preuve, il donne la note de ses frais de voyage de la Germanie à Rome. A la suite de cet édit, il publie un tableau analogue des frais de Domitien dans un semblable voyage. C'est une façon de dire aux gens : « Je tiens à être comparé à mes prédécesseurs ; voyez, je dépense beaucoup moins que Domitien. De même, je gouvernerai tout autrement que lui ; les mesures qu'il a prises, je les révoquerai. » Et c'est, en effet, ce qu'il fait.

De plus, le contraste est très naturel ; il répond à ce sentiment de délivrance et de soulagement qu'avaient alors tous les Romains. Tout ce monde qui a vécu sous la plus épouvantable tyrannie qu'il y ait eu, est ravi d'être rendu à la liberté et, comme les convalescents parlent volontiers de leur maladie, le monde romain, revenu à la santé, a un certain plaisir à se rappeler les maux qu'il a soufferts autrefois. Tous les écrivains de l'époque sont dans cette disposition : ils décrivent complaisamment les maux passés. Toutes les satires de Juvénal qui sont écrites loin de Domitien, n'ont pas d'autre objet que la fin du temps de cet empereur ; Tacite, d'un bout à l'autre de son histoire, montre au tyran une rancune constante.

Ce n'est donc pas par un procédé de rhétorique, mais en vertu d'impressions très naturelles que Pline fait ce portrait de Domitien : « L'horreur et la menace gardaient les portes du palais. Admis ou repoussé, on tremblait également devant lui. Ajoutez l'abord terrible de cet homme et sa vue effrayante, l'orgueil de son front, la pâleur efféminée de son corps, et, sur son visage, l'impudence, dissimulée par une trompeuse rougeur. On n'osait adresser la parole à celui qui cherchait toujours les ténèbres et le silence, à celui qui ne sortait de sa solitude que pour répandre autour de lui la désolation. »

Bref, la comparaison perpétuelle que Pline établit entre Trajan et ses prédécesseurs, si fatigante qu'elle soit à la longue, provient d'un sentiment très sincère de l'auteur, partagé d'ailleurs par tous ses contemporains.

C. B.

L'Empire franc.

Les conquêtes de Charlemagne.

BIBLIOGRAPHIE.

La bibliographie est donnée par Waitz et Monod. Voir aussi Fustel de Coulanges : *Histoire des Institutions*, dernier volume, 1892.

Les historiens les plus importants sont Eginhard, les *Annales Laurissenses*, *Chronicon Moissiacense*. Le Moine de Saint-Gall ne donne guère que des anecdotes légendaires.

Les documents officiels sont réunis dans les *Capitularia Regum Francorum*.

Bœhmer : *Gesta Karolorum*, rééd. par Mühlbacher, 1880-89, donne le catalogue des actes des Carolingiens de 752 à 918. Jaffé : *Bibliotheca rerum germanicarum*. De ce recueil font partie les *Monumenta Carolina* qui contiennent les *Lettres* d'Eginhard et le *Codex Carolinus*, correspondance des papes et des rois francs, les *Monumenta Alcuiniana*, écrits et lettres d'Alcuin.

Livres. — Tous les faits connus du règne de Charlemagne sont réunis dans le Jahrbücher des deutschen Reiches, le *Charlemagne* de Abel et Simson, 2 vol. rééd. 1878. Il n'existe en français aucune histoire satisfaisante de Charlemagne.

Nous nous proposons d'examiner comment l'œuvre des Pippinides a été complétée par Charlemagne et ses successeurs. Etant donnée la complexité du sujet, nous étudierons les transformations qu'a subies l'empire franc, région par région.

Pépin avait partagé le royaume franc entre ses deux fils, Charles et Carloman. Charles, l'aîné, était né en 742, probablement en Neustrie ; nous n'avons sur sa jeunesse que des légendes inventées après sa canonisation, en 1165. En octobre 768, Charles et Carloman avaient été élevés au trône et oints. Charles reçut l'Austrasie la Neustrie ; Carloman, la Burgondie, la Septimanie, l'Alamanie, l'Alsace ; l'Aquitaine fut partagée entre les deux frères. Ils se brouillèrent ; la cause de cette brouille est obscure. Carloman

était mécontent de sa part. En 769 l'Aquitaine se révolta. Carloman refusa de secourir son frère. Charles revint à l'alliance lombarde et épousa une fille du roi des Lombards, Didier, en dépit des protestations du pape Etienne, élu en 768. Didier avait chez les Francs de nombreux partisans ; mais Charlemagne répudia Désirée. Carloman mourut. La femme et les deux fils de Carloman et ceux qui leur étaient dévoués se retirèrent auprès de Didier, à Paris. Celui-ci eut l'imprudence de prendre leur parti, espérant diviser les Francs. Il demanda au pape de sacrer rois les fils de Carloman. A Etienne IV venait de succéder (fév. 772) Adrien ; il refusa. Didier envahit le patrimoine de saint Pierre. Adrien appela Charlemagne. Ce dernier venait de commencer la guerre en Saxe : il voulut négocier. Didier n'accepta pas les conditions que lui offrait Charlemagne ; à l'Assemblée de 773, la guerre fut décidée. Deux armées entrèrent en Italie, l'une par le Grand Saint-Bernard, l'autre par le mont Cenis ; elle tourna les fortifications du val de Suse. Didier s'enferma dans Paris, Charlemagne laissa son armée sous les murs de la ville et alla faire ses Pâques à Rome. Le pape Adrien le reçut avec le cérémonial qu'il avait coutume d'employer lors de l'arrivée de l'exarque. Charles exigea le serment de fidélité ; on rédigea le texte d'une donation, nous ne le possédons pas. En juin 774, Pavie se rendit. Didier fut tondu et envoyé en France. Charlemagne se fait proclamer à sa place roi des Lombards. En 775 les ducs de Frioul, de Bénévent, de Clusium, de Spolète s'accordent pour une révolte. Charlemagne est prévenu par le pape ; la répression fut énergique ; des garnisons franques occupèrent le Frioul. En 781, Charlemagne achève d'organiser la domination franque en Italie. Il amène ses fils Pépin et Louis, qu'il fait sacrer par le pape roi des Lombards et des Aquitains. Les institutions du pays franc s'introduisent en Italie. Les victoires sur les Lombards ont donné à Charles la possession de l'Italie du nord ; il est patrice des Romains. Le pape est dans sa dépendance et n'agit qu'avec son autorisation ; Charlemagne ferme Ravenne au commerce vénitien, signale au pape des prêtres simoniaques, envoie un de ses grands assister à l'élection de l'évêque de Ravenne. Le pape est vis-à-vis du roi des Francs dans la même situation que le duc de Bavière : il gouverne le pays comme s'il était son subordonné.

Guerres contre les Saxons. — Ce peuple tirait son nom du mot *sax* (épée courte). Il formait quatre tribus, en général divisées en Westphaliens, Ostphaliens, Aufriens, Nordalbingiens. Il avait gardé la vieille constitution germanique : la hiérarchie sociale, comprenant les nobles, les libres, les lites (demi libres), les non

libres. Les Saxons n'ont pas de chef central. On voit parmi eux des rois qui, sauf Witikind, ne jouent pas un grand rôle ; mais il ne semble pas qu'il y en ait dans chacune des quatre régions. Leur armée est composée d'hommes libres, *freilingen*, des paysans propriétaires qui combattaient à pied. Leur religion était très ancienne et primitive, leur droit pénal cruel. La guerre fut autant religieuse que politique : de là la passion désespérée avec laquelle ils combattirent. Depuis longtemps déjà, des hostilités avaient éclaté à propos des missions.

La première série de campagnes fut surtout dirigée contre les Aufriens. Elles consistent en expéditions que l'on entreprend au printemps; on exige des Saxons leur soumission et des otages, puis les Francs rentrent chez eux.

En 772, Charlemagne part d'Héristal, se dirige vers les sources de la Lippe, enlève d'assaut la forteresse d'Ehresburg et rase le sanctuaire national des Saxons, Irminsul, qui se trouvait non loin de là. En 774, pendant que Charlemagne combat les Lombards, les Saxons saccagent le monastère hessois à Fritzlar ; l'année suivante, grande expédition des Francs ; les Saxons sont battus sur les bords du Weser ; les Westphaliens, les Ostphaliens jurent fidélité, donnent des otages. Charlemagne les disperse dans tout l'Empire ; la Saxe devient une province du royaume franc. La période comprise entre l'année 772 et 775 est donc une période de conquête ; mais la soumission des Saxons n'est que nominale. Les révoltes vont commencer, dirigées par Witikind, qui a été déclaré rebelle à la grande assemblée de 777. Il s'est retiré chez les Danois païens, mais il profitera des absences de Charles pour envahir les régions où sont établies des missions. Les années 778, 779, 780, 782 sont marquées par des révoltes suivies de répressions. C'est à la suite de la quatrième expédition que Charlemagne donne à la Saxe une organisation semblable à celle du pays franc ; il convoque les Saxons sur les bords de la Lippe ; Witikind ne paraît pas. Charles établit des comtes saxons et détermine leurs pouvoirs ; peut-être prend-il déjà des mesures contre le paganisme. L'assemblée ne pourra se réunir sans ordre ; la peine de mort punit la violation de serment de fidélité au roi, l'incendie ou le pillage des églises, le manquement au carême, le refus du baptême, la crémation, des morts, les sacrifices humains. Charlemagne constitue des domaines aux églises, et leur attribue la dîme du revenu des redevances et des amendes du roi. Alcuin, en 796, écrit que les dîmes ont ruiné la foi des Saxons. Witikind profite d'une guerre contre les Sorbes pour provoquer un soulèvement et détruit une première armée des Francs au mont Suntal, sur la rive

droite du Weser. Charlemagne accourt ; Witikind s'enfuit ; 4.500 rebelles sont massacrés à Verden ; ces exécutions expliquent les révoltes de 783 et de 784. Witikind, insaisissable et toujours présent, a gagné les Frisons à sa cause ; ils l'aident à détruire les églises. Charlemagne ne peut pousser à fond ses victoires ; les inondations le forcent d'abréger les campagnes ; en 785, il décide une expédition d'hiver. Arrêté de nouveau par les débordements des affluents du Weser, il revient à Ehresburg, fait ravager le pays par des colonnes volantes, tient en juin 785 une assemblée à Paderborn et marche au nord de l'Elbe ; les retranchements des Saxons sont détruits. Witikind s'est retiré chez les Nordalbingiens ; il accepte de se soumettre ; il est baptisé avec ses compagnons à Attigny, 785. La Saxe ne fut point pour cela pacifiée ; les révoltes sont encore fréquentes dans les années qui suivent. Afin de les prévenir, Charlemagne employa un moyen nouveau, la déportation. Les Saxons furent disséminés dans l'Empire. En 795, un tiers de la population mâle est dispersé ; les razzias d'hommes et d'enfants se multiplient en 799-802. En 804, 10.000 Nordalbingiens sont déportés, leur pays est dépeuplé ; les Slaves viennent l'occuper. Cette année marque la pacification définitive. Cette guerre de trente années a eu pour résultat un changement de population ; les Saxons ont été déportés dans tous les pays allemands où l'on trouve les noms des *Sachs dorf*, *Sachs heim*, *Sachs hausen* ; les Otages jeunes ont été répartis entre les églises et les couvents, afin de recevoir une éducation chrétienne ; 75 sont envoyés à Reims, 37 à Mayence ; les évêques de Bâle, de Constance, de Reichenau, les comtes alamans en reçoivent. La Saxe fut incorporée à l'Empire et en reçut les institutions. Des évêchés furent créés ; on connaît mal l'histoire de leur fondation. Des centres de culture chrétienne se formèrent, les Saxons devinrent vite chrétiens.

Opérations sur le Danube. — Du côté du Danube, la frontière de l'empire n'était couverte que par un duché seulement subordonné, la Bavière, tandis qu'un peuple barbare ennemi, les Avars, la menaçaient.

La dépendance du duc de Bavière n'était que nominale. Le pays, entre Lech et Ems, était gouverné par une dynastie nationale ; il avait une organisation propre, son église et son archevêché de Salzbourg, sa politique extérieure. Le duc Tassilo, gendre de Didier, était un personnage considérable ; il ne fournit aucun contingent pour les expéditions d'Italie ou de Saxe et ne parut pas aux assemblées du peuple franc. Quand la guerre de Saxe fut terminée, Charlemagne le somma de renouveler le serment de

vassalité. Tassilo consentit ; mais, afin de gagner du temps, il songeait à coaliser les Avars, le duc de Bénévent, les Lombards d'Italie, les Grecs. Mais l'Eglise était dévouée au roi franc ; l'évêque de Freisingen, l'archevêque de Salzbourg sont à la tête d'un parti franc. Charlemagne est prévenu des négociations de Tassilo ; il le convoque à l'assemblée d'Ingelheim et le met en jugement pour son ancienne défection, quand il avait abandonné Pépin en Aquitaine ; condamné à mort, il est tondu, il se retire dans un cloître. La Bavière est annexée ; un beau-frère de Charlemagne, Gerold, gouverne le pays; il a des comtes sous ses ordres.

La défaite de Tassilo fut complétée par celle des Avars. Ce peuple avait succédé aux Turcs dans le bassin du Danube ; cavaliers de race jaune, ils avaient les coutumes et la manière de combattre des peuples turcs ; mais ils accumulaient le produit de leurs razzias dans des forteresses ; la plus célèbre est le *Ring* des bords de la Teiss, que protégeait une triple enceinte. Une première expédition parvint jusqu'au Raab; mais, décimée par l'épidémie et affamée, elle dut battre en retraite. En 792 et 793, Charlemagne les fit prendre à revers par son fils Pépin venu d'Italie et par le duc de Frioul. En 796, le Ring fut enlevé d'assaut. Le butin fut immense ; les Avars disparurent ; il en est fait mention pour la dernière fois en 822.

Guerres d'Espagne. — Charlemagne intervint en Espagne à la demande de l'émir de Saragosse, menacé par le kalife de Cordoue. La première expédition, entreprise en 778, fut sans résultat ; elle est marquée par l'épisode de Ronceveaux. Puis l'Aquitaine est organisée en état distinct pour Pépin qui prend les usages et les vêtements de ses sujets ; on le voit paraître à Worms, en 785, en costume basque. Mais Charles garde la réalité du pouvoir.

La création d'une province franque d'Espagne ne commence qu'après l'année 785 par la conquête lente des villes (Gérone). La vraie conquête va de 795 à 812 ; le fait le plus important de cette période est la prise de Barcelone, en 802. La Marche d'Espagne est organisée, elle s'étend nominalement jusqu'à l'Ebre et comprend Pampelune; elle sera l'origine de deux royaumes espagnols.

La fin de la vie de Charlemagne est marquée par un changement de titre, dont il faut chercher l'explication dans l'histoire de ses rapports avec Rome.

En 795, le Pape Léon IV avait été élu par le peuple ; mais les nobles lui étaient hostiles. Ils profitent d'une procession, en 799, pour le saisir et l'enfermer dans un couvent. Léon parvient à s'enfuir et va trouver Charles. Celui-ci, doutant de la complète in-

nocence du pape dont on incriminait les mœurs, envoie, comme *missi* à Rome, deux archevêques, cinq évêques, trois comtes, puis il y va lui-même, offre à Léon de se décharger de l'accusation par serment; condamne à mort les révoltés et les gracie. Deux jours après, Léon couronnait Charlemagne empereur. Cet événement survint brusquement. Le jour de Noël de l'an 800, au milieu du chant des hymnes, Adrien se prosterna devant Charles et lui rendit hommage comme à un empereur. D'après Eginhard, Charlemagne aurait été mécontent : selon lui, « s'il avait su, il ne serait pas venu » ; c'est là une exagération, mais le fait prête aux conjectures ; il n'y a pas de preuves que Charlemagne ait désiré le couronnement ; il parlait des Romains et des empereurs comme de païens idolâtres ; il ne porta que deux fois le costume romain ; il fut néanmoins satisfait de dominer Rome et l'Italie. S'il exprima quelque mécontentement, ce fut de recevoir la couronne des mains du pape. En 813, son fils la prendra sur l'autel. Il eût préféré recevoir le titre d'empereur avec le consentement de la cour de Constantinople, où régnait Irène; des négociations furent ouvertes à ce sujet. Charlemagne accepta donc ce changement ; en 801 il est qualifié de *rex Francorum et Romanorum atque Longabardorum*, puis il prend le titre d'*imperator* en 802 et exige le serment. Mais il ne revêtit pas le costume romain ; il négocia avec Byzance jusqu'en 812 ; il semble qu'il ait obtenu la reconnaissance de l'empereur en obligeant Venise, en 810, à se donner aux Byzantins. En 812, les envoyés de Michel appellent Charlemagne *Basileus*.

Tels furent les grands évènements du règne de Charlemagne.

La période qui suit son couronnement est de beaucoup la moins importante ; elle n'est signalée que par quelques campagnes en Bohême, contre les Serbes, contre les Danois. L'œuvre de Charlemagne était accomplie ; il avait doublé l'étendue du royaume franc et en avait fait le premier Etat de l'Europe. L'Allemagne était unifiée, l'Italie avait été conquise, l'empire rétabli, la papauté fortifiée. Partout l'ordre avait été maintenu. Charlemagne fut très admiré et très respecté de son vivant; il reste pour les générations suivantes l'incarnation de la justice et de la force.

L.

Sujets de devoirs

I

UNIVERSITÉ DE RENNES

Histoire moderne.

1. Luther et Calvin.
2. L'état social de la France au XVIIe siècle.
3. Les réformes politiques en Angleterre au XIXe siècle.

Géographie.

LICENCE

1. Le plateau espagnol.
2. Les Cévennes.
3. Les Guyanes.

AGRÉGATION

1. Les routes de l'Indo-Chine.
2. Magellan.
3. La Caspienne.

Thèmes anglais.

1. Molière, *Bourgeois gentilhomme*, acte III, sc. III, jusqu'à : « Nicole a raison ».

2. Musset, *Nuit de Mai*, depuis : « Poète, prends ton luth, c'est moi ton immortelle », jusqu'à : « Dis-moi quel songe d'or... ? »

Dissertations françaises (*Certificat*).

1. Du caractère analytique de la langue anglaise.
2. Qu'est-ce qu'une bonne version ?

Dissertations anglaises (*Licence*).

1. Scan lines 1-32 of *Henry IV*, part. I, and add metrical commentary.
2. Sir Philip Sidney as a prose-writer.

Littérature latine.

1. *Dissertation.* — Quæritur an merito dictum sit M. Tullium Ciceronem, quamcumque rem aut ageret aut scriberet, in eam semper suam causidici indolem et consuetudinem attulisse.

Thème. — La Bruyère, *Discours sur Théophraste*, de : « Aris-

tote disait de Théophraste... » à : « ... et qu'il lui donnait la préférence. »

Version. — Tacite, *De or.* 22.

Métrique. — Scander les vers 929-958 de l'*Andrienne*, en classant les particularités qu'ils présentent.

2. *Dissertation.* — Ostendes quomodo id comico Plauti ingenio vel adjumento vel detrimento fuerit quod ipse inter popellum tunicatum vixerit, et gestiat, ut dixit Horatius, « nummos in loculum demittere. »

Thème. — La suite du passage proposé précédemment jusqu'à : « ... Théophraste et le reste des philosophes. »

Version. — Pline, *Ep. III*, 15.

Syntaxe. — César, B. B. G., I, 31. Allocution de Divitiacus à César : en traduire les vingt premières lignes en style direct, et faire les remarques utiles au point de vue de la comparaison du style direct et du style indirect.

Dissertation française

1. Des idées de Montaigne en fait d'éducation.

2. Le « *divertissement* » dans la vie morale de l'homme, d'après Pascal (*Pensées*, édit. Havet, art. IV).

Langue et littérature allemandes

1. Agrégation. — *Thème.* La Fontaine, liv. VII, *Le Héron.*

Version. — Ueber Anmuth und Würde. — Anmuth ist eine bewegliche Schönheit... Der Gürtel des Reizes.

Dissertation. — Rückert und Platen als Dichter der Romantik.

Licence. — Même thème et même version que pour l'agrégation.

Dissertation. — Gœthe, *Faust.*

Certificat d'aptitude. — Mêmes devoirs que pour la Licence.

2. Agrégation. — *Thème.* La Fontaine, liv. VII, *La Fille.*

Version. — Der Gürtel des Reizes... Und doch ist es die Menschheit allein.

Dissertation. — Le second *Faust.*

Licence. — Même thème et même version que pour l'agrégation.

Dissertation. — Der Einfluss Frankreichs auf Deutschland im 17 und 18 ten Jahrhundert.

Certificat d'aptitude. — Mêmes devoirs que pour la Licence.

Histoire ancienne.

L'Afrique sous la domination romaine.

Histoire du moyen âge

L'Empire byzantin aux xe et xie siècles.

II

UNIVERSITÉ DE DIJON

Dissertations françaises (*Licence*).

Apprécier ce mot de Sainte-Beuve : « La jeunesse est trop ardente pour avoir du goût. »

Expliquer avec des exemples cette pensée de Pascal :

« Ceux qui sont accoutumés à juger par le sentiment ne comprennent rien aux choses de raisonnement ; car ils veulent d'abord pénétrer d'une vue, et ne sont pas accoutumés à chercher les principes. Et les autres au contraire, qui sont accoutumés à raisonner par principes, ne comprennent rien aux choses du sentiment, y cherchant des principes, et ne pouvant voir d'une vue. » (*Pensées*, éd. Havet, VII, 33.)

Pascal, éd. Havet, VII, 5, *Pensées*. « Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle sont à l'égard des autres comme ceux qui ont une montre, etc. » — Pascal avait-il une montre ou des principes de critique littéraire, et quels sont ils ?

Commun à la Licence et à l'Agrégation de grammaire — Discuter cette opinion de Fénelon, *Lettre à l'Académie*.

Projet d'enrichir la langue. « Les paroles ne sont que des sons. ..... Qu'importe qu'un mot soit né dans notre pays ou qu'il nous vienne d'un pays étranger ? La jalousie serait puérile, quand il ne s'agit que de la manière de mouvoir les lèvres et de frapper l'air. »

Dissertations françaises (*Licence*).

Expliquer cette pensée d'un critique contemporain : « Jamais poète n'a atteint la grande originalité en se proposant d'être original. »

Etudier dans Mérimée le « pessimisme ironique. »

Exposer systématiquement les idées philosophiques d'A. de Vigny.

De la nature, du rôle et de la valeur des images, comparaisons et métaphores, dans le style de Taine.

AGRÉGATION

Thèmes latins.

Fénelon, *Télémaque*, livre X. « Il voulut que chaque maison... Il retrancha. »

Bossuet, *Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre*. « Mais, en priant pour Madame... fin. » (Péroraison.)

Racine, préface d'*Athalie* (fin). « On me trouvera peut-être », à la fin.

La Bruyère. *De quelques Usages*, § 8 et 9. « Les grands en toutes choses... »

Versions latines.

Plaute, *Rudens*, act. I, sc. 3, vers 220 au vers 257 (Quid mihi malum est ... fieri sic oportet).

Tacite, *De moribus Germanorum*, depuis : « Reges ex nobilitate », jusqu'à : « ... suspícia sortesque » (ch. 7 et 8).

Cicéron, *De Officiis*, livre 3, chapitre XIII, en entier.

Sénèque, *Troades*, du vers 203 au vers 238 : « cum læta pelago ... », jusqu'à : « ... inclitas laudes).

LICENCE

Dissertations latines.

De arte Terentii quid nos deceat primus *Heautontimorumeni* actus, expone.

Esse quondam artem scribendi epistolas, et qualis hæc apud Romanos fuerit, expone.

Recte an immerito Cicero veteres atticos oratores ex Thucydidæ orationibus judicaverit.

De M. Aurelio imperatore moralium sententiarum scriptore.

Thèmes latins.

Discours sur l'Histoire universelle (Bossuet), ch. 5, 3e partie : « Quand les Grecs. ... Il ne restait à la Perse. »

Fénelon, 2e *Dialogue sur l'Eloquence* : « Cicéron a eu raison de dire. ... Vous nous avez parlé souvent. »

La Bruyère : *De l'Homme*, § 67 (Les hommes parlent de manière...).

Bossuet, *Oraison funèbre de L. de Bourbon* (bataille de Rocroi). « L'armée ennemie... dès cette première campagne. »

Thèmes grecs.

Fénelon, *Télémaque*, livre X (Eloge de la vie champêtre) : « Mettez des taxes, des amendes... sans craindre les loups. »

Fénelon, *ibid.*, livre XIV (supplices des coupables). « Ces rois

se reprochaient les uns les autres... et paraissaient animés de rage pour s'entre-déchirer ».

Bossuet, *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche*. Péroraison : « En effet, chrétiens, qu'attendons-nous ?..... Si elle eût été moins préparée. »

Bossuet, *Oraison funèbre de Michel Le Tellier*, Exorde : « En louant l'homme incomparable... l'éternité tout entière. »

AGRÉGATION ET LICENCE

Philosophie.

Le principe d'identité et ses principales fonctions.
Le principe de causalité dans la science et en métaphysique.
De la finalité externe et interne.
Peut-on prouver psychologiquement la liberté ?

Histoire de la Philosophie.

Expliquer ce mot de Leibniz que « le cartésianisme n'est que l'antichambre de la vérité. »

Peut-on dire avec Leibniz que le spinozisme n'est qu'un cartésianisme immodéré ?

Histoire ancienne.

La royauté homérique.
La tyrannie à Sicyone : les Orthagorides.

Histoire et Géographie.

La politique extérieure du cardinal de Richelieu.
La conquête au Caucase par les Russes.
Le massif central de la France.

Le Gérant : E. Fromantin.

POITIERS. — SOC. FRANÇ. D'IMPR. ET DE LIBR. (OUDIN ET Cie)

SIXIÈME ANNÉE. (2e Série). N° 26 12 MAI 1898.

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La doctrine de Pascal.

— L'art de persuader

Cours de M. ÉMILE BOUTROUX,

Professeur à l'Université de Paris

I

Nous avons examiné, avec Pascal, la nature humaine, puis le droit, la morale, la philosophie constitués par l'homme naturel : le résultat commun de toutes ces recherches est que l'homme, dans sa condition naturelle, est en guerre avec lui-même, hors d'état de rétablir en lui l'harmonie et la paix.

Sa misère est-elle donc sans remède ? Oui, disent les sceptiques et les pessimistes. Mais cette solution même, selon Pascal, est contraire à la nature humaine. Car, malgré la vue de toutes nos misères, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève. Il s'agit de déterminer l'homme à se renoncer, et à chercher, en dehors et au-dessus de lui-même, le remède à ses maux. Pour cela, il faut être en mesure d'agir sur lui, de modifier la direction de sa volonté, de le persuader. La question de savoir comment on peut persuader les hommes est donc celle qui se pose maintenant à nous.

Mais ici surgit une difficulté inattendue. Nous ne pouvons, en effet, comme les philosophes, faire appel à la nature pour modifier la nature. Car nous tenons la nature pour corrompue. Le changement de la volonté humaine, s'il est possible, ne peut

venir que d'une source surnaturelle, d'une grâce entièrement gratuite. Nous sommes donc en présence d'une véritable antinomie. D'une part, nous devons nous proposer d'agir sur l'homme; de l'autre, nous ne le pouvons. Rien de ce qui est à notre disposition ne peut être efficace pour réaliser l'œuvre dont il s'agit. Incommensurabilité du devoir et du pouvoir, cette condition se retrouve ici, comme en tout ce qui concerne l'homme.

Mais n'y a-t-il pas, dans cette manière de poser le problème, quelque chose d'artificiel? Pascal, diront les critiques rationalistes, ne se plaît-il pas, sous une influence théologique et chrétienne, à exagérer la difficulté? Je ne crois pas que le problème soit factice. Il me semble qu'il est implicitement posé dans toute tentative d'éducation morale. Si, en effet, on assimile l'homme à un animal, il n'est pas besoin de demander comment on pourra réaliser la fin de l'éducation. Cette fin, pour un animal, n'est que le dressage; et le dressage n'est qu'une habitude. Tout autre est la question, si l'homme est une personne, une fin en soi. Il s'agit de la déterminer à se déterminer par elle-même. Cela ne risque-t-il pas d'être contradictoire? On sait que Tolstoï, frappé de cette contradiction, déclare sacrilège toute action exercée sur l'enfant sous prétexte de l'élever. Certes, il est attrayant pour l'homme d'agir sur un enfant désarmé, sur une intelligence encore vierge où s'implanteront les opinions du maître, où se gravera son empreinte, qui, enfin, deviendra sa chose. C'est là une œuvre qui satisfait au plus haut point notre instinct de domination, de propriété, mais qui par cela même est facilement abusive et tyrannique. Certes nous devons élever l'enfant, puisqu'il ne s'élèverait pas tout seul, et pourtant ce que nous devons créer, c'est un être capable de se conduire par lui-même et de se passer de nous. Comment cela est-il possible?

Le problème est bien réel; est-il soluble?

Nous nous contentons, nous, d'une solution pratique; nous comptons sur le tact, la modération, le sentiment du devoir pour atténuer la difficulté. Mais cet appel empirique à la pratique obscure ne peut satisfaire un Pascal, qui veut comprendre le plus possible, là même où il élève le sentiment au-dessus de la raison proprement dite. Quelle sera donc la solution?

D'une part, je dois travailler au salut de mes semblables; d'autre part, leur salut ne peut venir de moi, mais de Dieu seul. Telle est l'antinomie.

Remarquons que la grâce divine ne saurait agir sans se manifester par des phénomènes de volonté, d'intelligence, de mouvement. De tels phenomènes en sont l'accompagnement nécessaire:

Or nous pouvons imiter ces phénomènes. Cela est en notre pouvoir. Et, tandis que nous les imitons, il est possible que Dieu même se substitue à nous pour les provoquer et les développer. Chercher Dieu, c'est déjà l'avoir trouvé. Nous ne pouvons être causes de notre propre conversion. Mais Dieu peut nous y employer comme moyens. Il peut rentrer dans ses plans que notre conversion soit liée aux efforts que nous ferons pour nous y acheminer. Ces vues s'appliquent à l'effort de persuader ses semblables.

Nous ne pouvons, par nous-mêmes, agir utilement sur eux; mais tout se passe *comme si* nous le pouvions. Nous sommes les canaux par où doit s'écouler la grâce. Il nous appartient de remplir notre mission.

Cette vue sur les rapports de la grâce avec l'action humaine nous apprend comment nous devons agir. Par nous-mêmes nous ne pouvons rien. Donc, si le directeur se propose sa propre gloire et se flatte de triompher par son éloquence, son discours est d'avance frappé de stérilité. Pour être efficace, la parole doit donc être absolument désinteressée; celui qui parle doit s'oublier, s'anéantir devant la parole divine, dont il est l'interprète. De même, le directeur ne s'adresse pas à l'amour-propre de ses auditeurs. Il ne songe pas à les flatter et à leur faire plaisir. C'est le fond même de leur âme qui doit être transformé. Le directeur exhorte et suscite l'homme que nous devons être à travers l'homme que nous sommes.

Telle est la conception de l'art de persuader que nous trouvons chez Pascal. Il est possible et légitime de mêler l'art humain à l'art divin. L'homme peut travailler à la conversion de l'homme. La nature elle-même, en un sens, peut parler de tout, et même de théologie. C'est pourquoi, de même que Descartes avait sécularisé la science et la philosophie, Pascal, lui, sécularise la théologie et la religion, et c'est là, sans nul doute, un événement moral considérable. L'homme apportera son concours à la grâce divine, pour l'œuvre du salut. Mais c'est là une expression impropre. Il ne saurait y avoir véritable collaboration du fini avec l'infini, ce sont termes incomparables. L'action de l'homme accompagnera celle de Dieu. Les deux actions seront, non concourantes, mais concomitantes, celle de l'homme n'étant, au fond, que l'effet et la manifestation de celle de Dieu.

II

Quels sont les principes de cet art de persuader?

Considérons la nature humaine : « Il y a deux entrées par où les opinions sont reçues dans l'âme, qui sont ses deux principales

puissances : l'entendement et la volonté. » Ces puissances ont chacune leurs principes : ceux de l'entendement sont des vérités naturelles, reconnues de tout le monde; ceux de la volonté sont certains désirs naturels et communs à tous les hommes, comme le désir d'être heureux.

Il y a, d'autre part, diverses sortes de choses que l'on peut se proposer de persuader : 1° celles qui se tirent des principes communs et des vérités avouées : telles les vérités mathématiques; 2° celles qui conviennent à notre volonté : telles celles qui se rapportent à notre satisfaction ; 3° celles qui « ont liaison tout ensemble et avec les vérités avouées et avec les désirs du cœur » : par exemple, la santé, convenable à la fois au point de vue de notre raison et de notre sensibilité ; 4° des choses « qui sont bien établies sur des vérités connues, mais qui sont en même temps contraires aux plaisirs qui nous touchent le plus » : tels les devoirs moraux et religieux.

Il suit de là que, pour être en mesure de persuader les hommes sur toute sorte de sujets, il faut posséder à la fois l'art de satisfaire l'entendement, ou de convaincre, et l'art de satisfaire la volonté, ou d'agréer. Ce n'est pas tout ; il faut, dans certains cas, par exemple pour les choses du quatrième genre, savoir combiner et fondre ensemble ces deux arts en un art supérieur qui est proprement l'art de persuader.

A) *Art de convaincre.* — Il nous est enseigné par les géomètres, et se résume dans les principes suivants :

1° En ce qui concerne les éléments dont il se compose : former des définitions, des axiomes et des démonstrations, selon la méthode mathématique, et non selon les préceptes des logiciens de l'école, qui ne font qu'étouffer ces préceptes sous leurs grands mots et leurs règles bizarres.

2° En ce qui concerne l'*ordre* des propositions, suivre l'ordre géométrique, à savoir l'*ordre linéaire*, qui va du connu à l'inconnu, des principes aux conséquences.

B) *Art d'agréer.* — Y a-t-il vraiment un art d'agréer?

L'entendement a des principes fixes et stables d'après lesquels il est possible de se guider ; mais ceux de la volonté sont essentiellement variables. Les hommes sont des orgues bizarres, qui ne rendent pas d'accords, quand on les touche selon les règles ordinaires. Il faut savoir où sont les tuyaux. C'est, dit-on, affaire de tact, d'intuition, d'expérience de la vie, de pratique des hommes à qui l'on s'adresse. Mais Pascal ne l'entend pas ainsi. Il doit y avoir un art véritable d'agréer comme de convaincre. Qui le posséderait parfaitement réussirait aussi sûrement à se faire aimer des rois

et de toutes sortes de personnes qu'à démontrer les éléments de la géométrie aux personnes compétentes. Pascal lui-même, appliquant certaines règles qu'il avait découvertes, avait une puissance de persuasion extraordinaire. Quel est le principe de ces règles?

L'homme, avons-nous dit, est essentiellement changeant. Conformément à l'idée toujours présente à l'esprit de Pascal, « raison des effets », cherchons la cause de cette instabilité. Elle est dans la disproportion du besoin de l'âme et des objets que la nature lui offre pour le satisfaire. C'est de là que se tireront les règles de l'art d'agréer. Le principe fixe, ici, c'est l'objet conforme à sa vraie nature que l'homme cherche à travers tous ses caprices apparents.

En quoi, dès lors, consiste l'art d'agréer?

1° Pour ce qui est des *éléments*, quoiqu'ils soient indéterminables dans le détail, nous savons que ce sont les sentiments qui sont les concomitants naturels et logiques de la transformation de la volonté dans le sens de sa destination. Nous partirons donc de l'état naturel de l'homme, non pour le flatter dans ses faiblesses et sa paresse, mais pour l'amener à se renoncer de lui-même, à se vaincre par ses propres armes. A l'homme de chair il faut parler un langage de chair. Les nuages se heurtent et se brisent d'eux-mêmes, tandis que se fait jour la claire lumière qui les dissipe et les fait disparaître. Et, à mesure que se restaure, sous l'influence divine, le premier homme, à mesure notre discours s'adresse à lui davantage et suit les progrès de sa résurrection.

2° Quel est le genre d'ordre propre à l'art d'agréer ?

Le cœur a son ordre, dit Pascal : ordre singulier, dont l'ordre géométrique ne peut donner l'idée. Est-il donc affaire de pur instinct, de sentiment aveugle? Jésus-Christ, saint Paul, saint Augustin ont cet ordre que nous cherchons, l'ordre de la charité, non de l'esprit. En quoi consiste-t-il ? Il consiste principalement en la digression sur chaque point qui se rapporte à la fin, de manière que cette fin soit toujours visible. L'ordre, donc, ne sera plus linéaire, mais *convergent* : les parties ne seront plus rapportées à ce qui les précède, mais à ce qui doit les suivre et les ramener à l'unité.

Tels sont les principes de l'art de convaincre et de l'art d'agréer. Mais, nous l'avons vu, il y a des cas où il importe de les réunir, de fondre ensemble ces deux arts. Cela est-il possible ?

En réalité, la difficulté est grande, car chacun d'eux suppose un genre d'esprit qui s'unit difficilement au genre d'esprit supposé par l'autre. L'art de convaincre suppose l'esprit de géométrie,

et l'art d'agréer suppose l'esprit de finesse. Que sont ces deux qualités ?

Le premier, partant de principes palpables, gros et clairs, mais éloignés de l'usage commun, les combine aisément, quand, une fois, il les voit à plein, et est assuré de bien raisonner, pour peu qu'il y applique son attention. Le second, s'appliquant au contraire à des choses communes, mais où sont engagés un nombre considérable de principes très déliés et insaisissables, voit d'un regard la chose tout entière et ne se tourne qu'ensuite vers les principes qui la constituent.

Ces deux esprits ont ainsi chacun leur département : à l'un les abstractions, à l'autre les réalités. Mais, par là même, chacun d'eux est insuffisant. Les géomètres qui ne sont que géomètres sont faux et insupportables quand ils raisonnent sur les choses dont les principes ne se laissent pas ramener à des définitions et à des axiomes géométriques ; et les fins qui ne sont que fins n'ont pas la patience de descendre aux principes et ne sondent pas les raisons des effets.

Il faut donc unir ces deux esprits. Mais leurs tendances sont si opposées qu'ils ne s'y prêtent guère. Voyez, dans nos systèmes d'éducation, quel divorce subsiste entre les lettres et les sciences. Divorce fatal, selon Pascal. Pour le combattre, il importe de méditer sur le caractère incomplet de chacun des deux esprits, et sur le besoin qu'il a de l'autre pour remédier à son insuffisance. Qui voit son mal cherche sa guérison, et qui la cherche est en train de l'obtenir. L'esprit et le cœur tendent à s'unir chez celui qui se fait une juste idée de la nature à la fois vivante et rationnelle de la vérité.

III

C'est sur ces principes que repose ce qu'on appelle la *rhétorique* de Pascal : mot étrange, au premier abord. Pascal a-t-il une rhétorique ? N'a-t-il pas dit que la vraie éloquence se moque de l'éloquence, c'est-à-dire que l'éloquence de la nature et du sentiment se moque de l'éloquence de l'art et la rhétorique ?

Certes, la seule rhétorique dont il puisse être ici question, c'est celle du sentiment, mais c'est encore une rhétorique. Le cœur a ses raisons.

Il y a, en matière d'éloquence comme en toutes choses, trois ordres de principes :

a) La *nature* pure et simple, mélange indistinct de bon et de mauvais, que l'on ne peut prendre pour guide, à cause de ce mélange même ;

b) L'*art* proprement dit, c'est-à-dire les règles inventées par l'homme et tendant à masquer la nature sous de vaines imaginations. L'art, c'est l'artificiel et le faux.

c) Enfin le *naturel*, qui n'est pas un retour pur et simple à la nature donnée, mais un effort pour nous rapprocher de la bonne, de la première, de la vraie nature.

Cette distinction se retrouve en mainte rencontre : la sincérité, par exemple, ne consiste pas à suivre passivement son impulsion et à débiter des injures, si l'on a dans l'âme de mauvais sentiments. Elle consiste encore moins à mentir hypocritement en se donnant l'air de dire la vérité. Mais elle est l'effort pour penser et pour dire ce qui est effectivement vrai.

Quel est l'objet de la rhétorique ? C'est, peut-on dire, le succès, la réalisation effective de la fin que l'on a en vue. Il ne s'agit pas des applaudissements que celui qui parle peut recueillir, mais de l'action qu'il exerce sur celui à qui il parle. Vue très simple et très juste sur l'éloquence. Qu'est-ce qu'un orateur, sinon un homme qui persuade, et quelle estime méritent tant d'ornements rares et savants, s'ils sont sans influence sur le résultat, s'ils nuisent à la cause que soutient l'orateur ? Voyez combien les avocats, qui sont aux prises avec la réalité, font peu de cas des qualités académiques chez celui qui plaide. C'est qu'ils ne peuvent perdre de vue l'objet propre de la parole.

Or la condition première du succès dans l'affaire dont s'occupe Pascal, c'est l'abnégation, le refoulement de l'amour-propre et de la vanité. Avant de parler ou d'écrire, Pascal se met en prière. *Inclina cor meum*. Et c'est cette même disposition morale qu'il cherche tout d'abord à exciter chez l'auditeur. Il sait que les meilleures raisons seront sans effet, si celui-ci ne cherche pas la vérité de tout son cœur.

Il est difficile de trouver dans les œuvres de Pascal des préceptes précis relatifs aux divers points de la rhétorique. Cependant on peut dégager quelques idées directrices.

En ce qui concerne l'invention, on voit que la préoccupation de Pascal est de trouver des raisons de toutes sortes, correspondant à toutes les puissances de la nature humaine. Il s'agit de prendre l'homme tout entier, de l'envelopper, de ne lui laisser aucune issue par où il puisse échapper. Donc intérêt, plaisir, raison, cœur, esprit et corps, automate et intelligence, Pascal fera appel à toutes ces forces pour amener l'homme à vouloir sa conversion. Et tous ces éléments seront unis et fondus en une éloquence essentiellement concrète et vivante.

La seconde partie de la rhétorique, la disposition, a, aux yeux

de Pascal, une importance capitale. C'est à elle qu'il réfléchit le plus, parce que c'est elle qui offre le plus de difficultés. « La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première. » La perfection est de réunir l'ordre linéaire de la géométrie et l'ordre convergent de l'art d'agréer, non pas en usant tour à tour de l'un et de l'autre, mais en les employant simultanément, en les mélangeant harmonieusement. Il faut que chaque démonstration satisfasse à la fois l'esprit et le cœur.

Enfin l'élocution a certes son prix et sa valeur singulière pour l'homme qui a écrit : « Un même sens change selon les paroles qui l'expriment ; les sens reçoivent des paroles leur dignité. » Qu'est-ce donc qui fait du style un utile instrument de persuasion ?

C'est un principe inviolable, que le fond doit présider à la forme. Il ne s'agit pas de faire des tableaux plus ou moins agréables, mais des portraits ressemblants. Il ne faut pas, dans l'arrangement des parties, imiter ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie.

Mais d'autre part les mots ont leur effet propre. Il faut que le style soit naturel, ce qui ne signifie ni négligé ni dicté par le pur sentiment, mais simple, clair, naïf et vrai. Il faut travailler à trouver le mot à la fois commun, juste et fort. Il faut préférer les mots concrets aux mots abstraits, les paroles qui peignent le mouvement et la vie même de l'âme entière à celles qui n'expriment que les produits morts de ses raisonnements. Enfin l'ordre suivant lequel on range les mots est un élément essentiel de leur puissance. Il en est de l'éloquence comme du jeu de paume : « C'est une même balle, dont on joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux. »

IV

Disons, en terminant, quelques mots du style de Pascal lui-même.

Pascal est-il un écrivain ? Je ne sais pourquoi on s'est posé cette question. Le fait qu'il ait écrit jusqu'à treize fois une *Provinciale*, les innombrables ratures, corrections et remaniements dont sont couverts ses manuscrits, montrent assez avec quelle patience minutieuse il travaillait, et combien il était exigeant pour lui-même. Avec ces qualités, il devait avoir une parole merveilleuse, et singulièrement propre à s'insinuer dans l'esprit de l'auditeur. En effet, la vraie puissance vient du mouvement de l'esprit, et la parole irrésistible est celle de l'homme profond et sincère,

qui pense en parlant et cherche une expression toujours plus fidèle de sa pensée. Les fragments que l'on a recueillis nous montrent ce travail opiniâtre et nous permettent de nous faire une idée plus complète de ses qualités d'écrivain.

D'une manière générale, on peut dire que son style est la réalisation de sa théorie sur l'art de persuader. Le caractère saillant de ce style est la plénitude. Il possède, non pas tour à tour, mais ensemble, toutes les qualités que Pascal estime nécessaires. Rigueur géométrique, passion, imagination : tout cela ne fait qu'un pour Pascal. Un morceau comme celui du « roseau pensant » est la démonstration d'un théorème, en même temps qu'une image frappante et émouvante.

Si donc nous considérons d'abord le mode d'exposition, nous remarquons que le raisonnement y est très serré, en même temps que la forme y est très concrète. « Le moi est haïssable : vous, Miton, le couvrez, vous ne l'ôtez pas pour cela ; vous êtes donc toujours haïssable. — Point, car en agissant comme nous le faisons, obligeamment pour tout le monde, on n'a plus sujet de nous haïr. — Cela est vrai, si on ne haïssait dans le moi que le déplaisir qui nous en revient. Mais, si je le hais parce qu'il est injuste, qu'il se fait centre du tout, je le haïrai toujours. »

Pascal ramasse, à la manière des géomètres, une multitude d'idées dans une formule très brève : « Il faut avoir ces trois qualités : pyrrhonien, géomètre, chrétien soumis. » « Toute la foi consiste en Jésus-Christ et en Adam. »

L'antithèse se trouve partout chez Pascal ; c'est un argument toujours, jamais une figure de rhétorique. Et, en effet, toute la sagesse est de voir la contradiction qui est dans la nature, et d'en chercher l'explication. « Les deux raisons contraires. Il faut commencer par là. »

L'analogie qu'emploie Pascal est souvent une véritable, proportion mathématique. Ainsi la justice abat l'orgueil, comme la miséricorde combat la paresse. Les images mêmes, chez Pascal, deviennent des arguments : « Qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. »

Que si l'on considère le style de Pascal au point de vue de l'élocution, on est d'abord frappé de la qualité de sa langue. Elle est très riche, admet tous les mots, les communs, les familiers, les bas, comme les nobles et les savants. Elle préfère les expressions communes. Les mots d'enflure lui répugnent. Pascal appelle les choses par leur nom, emploie le mot qui peint, montre et fait vivre l'objet. Il trouve le mot juste et fort, qui reste inoubliable.

Sa syntaxe est très personnelle et très souple : « Les prophéties citées dans l'Evangile, vous croyez qu'elles sont rapportées pour vous faire croire. Non ; c'est pour vous éloigner de croire. »

Il emploie l'hyperbole, l'expression qui dépasse la pensée. Ce n'est pas là un vain procédé de style : c'est la méthode d'un homme qui veut *agir* sur les volontés, qui se place au point de vue de l'action. L'action ne suit que d'une vue exclusive. Aussi l'exagération est-elle familière aux écrivains sacrés, ainsi que le remarque Bossuet lui-même. C'est ainsi que Pascal écrit : « La seule religion contre la nature, contre le sens commun, contre nos plaisirs, est la seule qui ait toujours été. » Or, de son aveu même, ce n'est là qu'un aspect de la religion véritable.

Remarquons enfin combien le nombre, dans la phrase de Pascal, va, ainsi que tout le reste, à la fin qu'il a en vue. Charmer l'oreille serait peu de chose ; on ne se contente d'un tel résultat que quand on manque de cœur. Quelle n'est pas, par exemple, la puissance du nombre dans la phrase célèbre : « Malgré la vue de toutes nos misères, qui nous touchent, qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève » !

Tel est l'art de Pascal. Son caractère essentiel, c'est la résolution prise par celui qui parle ou qui écrit d'anéantir son moi, pour n'être qu'un médiateur fidèle entre la vérité qu'il s'agit d'enseigner et l'âme qu'il s'agit de persuader. Cette abnégation même a donné à la parole de Pascal, avec une puissance extraordinaire, une grandeur presque unique en son genre.

Et ainsi s'est réalisée, à son égard, cette parole de l'Evangile : « Qui perdra sa vie pour l'amour de moi, la sauvera. »

F. B.

Pline le Jeune. — L'invention et le style dans le « Panégyrique de Trajan ».

Cours de M. JULES MARTHA
Professeur à l'Université de Paris.

Ce qu'il importe surtout d'admirer dans le *Panégyrique de Trajan*, c'est la fertilité d'invention de l'auteur. On entend, par ce mot *invention*, l'art de trouver des idées et de les approprier au but que l'orateur se propose. Pline veut louer Trajan : il s'agit donc pour lui de chercher ce qui peut servir à cet éloge et d'en tirer tout le parti possible. Lorsque Pline rencontre, dans la série des événements et des actes de l'empereur, un fait qui est à l'honneur du prince, l'invention se réduit, croyons-nous, à peu de chose. Il semble que l'auteur n'ait qu'à s'extasier; mais cela serait vite fait; Pline présente cet acte ou cet événement sous toutes ses faces, absolument comme un amateur d'art tourne et retourne un bibelot pour en faire voir les moindres mérites. Aussi, quand on lit Pline, on est tout étonné de voir que, sur des détails bien simples, il ait trouvé tant à dire. Naturellement, avec cette préoccupation, il s'expose à aller plus loin qu'il ne faut. Il devient très aisément hyperbolique, et alors son éloquence n'est plus que de la rhétorique.

Il vient de raconter la façon dont Trajan conduit les armées et remporte des victoires sur les barbares : « Malheur, s'écrie-t-il, au roi qui voudrait nous braver ! » — Remarquons que Trajan n'a jamais fait la guerre qu'aux Barbares de la Germanie, près des sources du Danube et du Rhin. — « De vastes mers, des montagnes énormes le défendront en vain. A la facilité avec laquelle il verra tomber devant vous les barrières impuissantes, il pourra croire les montagnes aplanies, les fleuves desséchés, la mer retirée de son lit et, au milieu d'une flotte, Rome elle-même transportée sur ses rivages. » Pline oublie qu'il n'y a pas de mer dans les lieux où Trajan a fait la guerre.

Où il devient tout à fait étonnant, c'est quand il rencontre des faits qui par eux-mêmes ne sont rien, ou qui ne touchent pas di-

rectement à l'empereur. Ainsi, Trajan n'a pas de mérite particulier à être adopté par Nerva ; mais il s'agit pour Pline d'en faire un sujet d'éloges pour son prince. Comment Trajan a-t-il été adopté ? A la suite d'une sédition. Pline alors dans son récit tourne les choses de façon que chaque phrase amène un compliment à Trajan. Il dira, par exemple : « Cette sédition contre Nerva, quelle belle chose ! » Pourquoi ? « Parce qu'elle a prouvé que vous aviez des vertus, puisque Nerva vous a adopté. » — « Cette sédition, quel bonheur ! » — Pourquoi ? « Parce qu'elle a été cause qu'on a eu besoin de vous. » — « Cette révolte a détruit la discipline militaire ; c'est une chance, car elle a montré combien vous étiez nécessaire ; sans elle, nous n'aurions pas eu tout ce que nous vous devons. »

Voici la mort de Nerva. Il semble que le panégyriste pouvait se contenter de dire : « Après la mort de Nerva, vous avez été nommé empereur. » Mais il fallait louer Trajan ; alors Pline nous dit : « Cette mort a été une chose voulue par les dieux ! » Pourquoi ? « Parce que Nerva avait adopté Trajan. » On peut demander comment le fait d'adopter quelqu'un condamne un homme à mort. C'est que cette adoption est un acte si divin que celui qui l'a faite ne peut plus rien faire après. Par la mort de Nerva, les dieux ont fait comprendre que cet empereur était, dès ce moment, déjà dieu, et que par conséquent il n'avait plus qu'à aller parmi eux.

Dans Trajan, il y a des traits qui ne sont, en eux-mêmes, ni louables, ni blâmables. Il est de grande taille ; il eût été petit que cela ne l'eût pas empêché de devenir empereur ; il se porte bien, il a un air de santé : tant mieux pour lui ! Il aime mieux marcher que d'aller en litière ou dans un char ; il aime chasser, il sait nager ; ce ne sont pas là des qualités exceptionnelles. Puis il se trouve qu'il a besoin de peu de sommeil, qu'il n'a pas un gros appétit, qu'il aime bien causer quand il mange : tout cela, Pline le note, il fait l'inventaire des moindres traits physiques et moraux de Trajan ; il veut en tirer parti à toute force, et alors ce sont des combinaisons, des détours pour arriver à présenter tous ces détails indifférents comme des mérites de son empereur. Cela devient, en certains cas, extrêmement amusant. Si Trajan chasse, c'est comme personne ne l'a fait : il aime à poursuivre le gibier, ce qui est extraordinaire. Il mange peu : c'est très beau. Il a envie de causer en mangeant : c'est tout à fait délicieux. Pline nous dit que Trajan a pour femme Plotine, et qu'il l'aime : c'est charmant. Il ajoute que Trajan a une sœur et qu'il l'aime aussi : c'est encore plus charmant. Et alors, à côté du chapitre des actions de l'empereur

qui sont superbes, vient le chapitre des actes qu'il ne commet pas : Trajan ne dit pas d'injures, n'est pas orgueilleux, ne boit pas trop ; il n'est pas sujet, à la fin du repas, à avoir certains petits accidents que les anciens ne réprouvaient pas : c'est très beau. Enfin, Trajan a des cheveux, et des cheveux qui grisonnent. Voyez comment en parle notre auteur : « Cette chevelure, qui est ornée des insignes précoces de la vieillesse pour augmenter la majesté impériale... » Ce prince aurait eu des cheveux noirs que certainement Pline eût trouvé moyen de lui en faire un mérite ; il aurait été chauve que notre orateur n'eût certes pas été plus embarrassé qu'un rhéteur nommé Cilicius, qui a fait un panégyrique, aussi long que celui de Trajan, sur la calvitie, où il démontrait qu'il y a non seulement du bonheur, mais du mérite à être chauve.

Il y a, dans tout cela, un peu de mesquinerie. On se rappelle, à ce propos, une anecdote racontée par Paul-Louis Courier. C'est l'histoire d'un officier qui soupe dans une auberge avec plusieurs de ses collègues. Les généraux sont en train de manger des asperges, l'un à la sauce, l'autre à l'huile. Alors l'un d'eux s'adresse à Bonaparte qui entre, et lui dit : « Et vous, général, à quoi les mangez-vous ? — Au sel. — Oh ! quel grand homme ! Vous êtes inimitable ! »

Cette rhétorique va d'ailleurs se développer de plus en plus, immédiatement après Pline, pendant toute la durée des Antonins. C'est alors qu'on fait des panégyriques à perte de vue, sur l'âne, sur le chien, sur la souris, le hanneton, la mouche, le moustique, la puce. Si ces auteurs avaient eu des instruments d'optique leur permettant de voir des animaux plus petits, on se demande où ils se seraient arrêtés. Ils prenaient des sujets aussi minces que possible, parce qu'il y avait plus de difficulté et de mérite à en tirer quelque chose.

Après avoir relevé ce défaut qui est très grave, il est juste de faire valoir les circonstances atténuantes. Quelle est la raison qui peut, dans une certaine mesure, expliquer ces mesquineries ? Songeons à cette longue période de tyrannie qui a pesé sur Rome pendant plus de cinquante ans. Les Romains ont connu la pire servitude ; maintenant ils sont soulagés, ils sont heureux ; il est assez naturel qu'ils prennent plaisir à considérer leur bonheur dans ce qu'il a de plus complet, à savourer dans les plus petits détails tout ce qui fait leur joie. Voici une autre excuse d'un caractère plus intellectuel. Les esprits, au commencement du règne de Trajan, n'ont pas encore eu le temps de changer leurs habitudes. Les habitudes d'esprit, comme dit Tacite, sont plus longues à renaître malgré la liberté, parce que les remèdes sont plus lents

que les maux, et qu'il est plus difficile de ranimer le génie que de l'étouffer. En effet, après Domitien, les esprits romains ont besoin d'un certain nombre d'années pour reprendre leur équilibre. Ils avaient vécu, sous Néron et surtout sous Domitien, en face d'un tyran extrêmement vaniteux et ombrageux, qui tenait à ce qu'on lui fît toujours des compliments, qui voulait qu'on admirât, non seulement ses qualités, — il n'en avait pas beaucoup, — mais surtout ses défauts. La moindre omission pouvait être interprétée comme une critique. De là, chez les Romains, quand on parlait aux grands, une habitude de langage toute particulière, qui consistait à détailler tous les mérites possibles du prince, à n'en laisser aucun dans l'ombre. Il fallait tout dire ; il fallait parler, d'un bout de la journée à l'autre, le langage de la servitude et de l'adulation. Pline a subi ces quinze ans de servitude : un pli comme celui-là ne s'efface pas du jour au lendemain. Il a beau nous dire : les temps sont changés ; je sais que nous ne sommes plus sous des empereurs tels que Néron ou Domitien, que nous n'avons plus besoin d'avoir continuellement dans la bouche des expressions d'admiration et d'enthousiasme arrachées par la crainte ; je sais que nous n'avons pas à parler le langage de la servitude, que nous devons changer de style, parce que nous avons affaire à un prince qui n'est pas jaloux de ses vertus, qui n'a pas peur qu'on l'injurie en ne lui disant pas qu'il est la merveille des merveilles ; je ne crains pas de paraître froid ou zélé, selon que mon discours aura été plus ou moins chargé de louanges. Il a beau faire, il parlera toujours ce même langage. Il est esclave de cette espèce de protocole d'obséquiosité, qui était imposé aux Romains sous Néron et Domitien, et qu'on lui a appris tout jeune, depuis le jour où il a été destiné à la carrière officielle.

Voilà l'explication de cette manie un peu choquante, qui consiste à chercher dans tout un prétexte à éloges.

J'arrive maintenant à un autre caractère du *Panégyrique de Trajan*, qui touche encore à l'invention. Ce discours est rempli de sentences. Il faut entendre par là des pensées en général condensées sous la forme de maximes, dans le genre de certains des vers de Corneille, que l'auteur a comme préparées spécialement pour les insérer, de distance en distance, dans le cours de son développement. Ce sont des pensées très générales, de sorte qu'on pourrait les détacher et en faire un recueil à la disposition des futurs orateurs, comme il a été fait d'ailleurs. Ce sont comme de petits feux d'artifice que l'auteur laisse éclater de temps en temps dans son discours, pour piquer la curiosité. En voici quelques exemples : « *Amari nisi ipse amet, non potest*, un homme ne

peut pas être aimé, s'il n'aime pas lui-même. » C est une vérité un peu trop évidente. « Il est très doux dans les choses humaines d'être aimé; il n'est pas moins doux d'aimer: *jucundissimum est in rebus humanis amari, sed non minus amare.* » — « Il est plus facile d'aimer une personne que d'en aimer beaucoup » (on pourrait retourner la pensée, elle serait aussi juste) : « *facilius est unum amare quam multos.* » — « Celui qui doit commander à tous doit être élu parmi tous : *imperaturus omnibus elegi debet ex omnibus.* » — « Jamais un prince n'est trompé, excepté celui qui trompe en premier : *nunquam deceptus est princeps, nisi qui primus ipse decipit.* » — « La vraie défense est de ne pas avoir besoin de défense : *hoc expugnabile munimentum, munimento non egere* ». — « La condition des mortels est ainsi faite que le bonheur nait du malheur, et que le malheur nait du bonheur : *habet has vices conditio mortalium, quod secunda ex adversis et adversa ex secundis nascuntur.* » Il y en a ainsi une dizaine par page ; c'est comme un besoin de l'esprit que l'auteur doit satisfaire de temps en temps.

En cela, Pline est tout à fait de son époque ; la mode des sentences n'est pas très ancienne à Rome : on en trouve quelques-unes dans Cicéron et dans Salluste. Mais cet usage se développe beaucoup sous les empereurs, grâce à la déclamation et à l'habitude de passer de longues années dans les écoles. C'est ainsi que Sénèque le père, qui adorait les exercices de déclamation, rentré chez lui, notait quelques-unes de ces *sententiæ* qu'il avait entendues, et il en a fait un volume qui nous a été conservé. Les grands écrivains de l'époque impériale sont tous plus ou moins prêts à sacrifier à cette mode. L'autre Sénèque, le philosophe, soit dans ses traités en prose, soit dans ses tragédies, sème à pleines mains des *sententiæ*, d'ailleurs extrêmement fines et spirituelles. Tacite aussi en remplit ses écrits; mais chez lui elles sont généralement très belles, très nobles, et surtout si pleines de sens qu'elles font réfléchir et nourrissent l'esprit. Malheureusement, chez Pline, qui est pourtant spirituel, il n'y a ni la finesse de Sénèque, ni la profondeur de Tacite. Il en résulte que ces sentences ne sont guère que des banalités présentées d'une façon plus ou moins piquante, qu'on peut tourner dans tous les sens, aussi vraies sous la forme négative que sous la forme affirmative ; elles ressemblent à ces proverbes qui ont toujours leur contre-partie. On sent très bien, quand on lit ces sentences, qu'on est en présence d'un pur procédé de rhétorique destiné à piquer la curiosité des auditeurs. Pour être plus piquant, il arrive même souvent à Pline de présenter ses *sententiæ* de telle manière qu'on ne les comprend

pas. La forme en est alors si subtile, qu'on est obligé de chercher comme pour une devinette ; on fait des efforts quelquefois assez longs, jusqu'à ce qu'on ait compris, et, quand on a saisi, on est tout désappointé de s'être donné tant de mal pour si peu de chose.

Voilà encore un défaut du panégyrique terriblement fatigant pour le lecteur.

Cette préoccupation de l'ingénieux, cette coquetterie des détails se retrouve dans le style même. J'en arrive à parler maintenant, non plus du fond, mais de la forme. Dans une lettre de Pline (livre III, *lettre* 13), que l'on peut combiner avec une autre (livre III, *lettre* 18), nous voyons les principes que notre auteur a cru devoir suivre pour son style ; il nous dit qu'un semblable discours n'offre pas un grand intérêt par les idées. Tout le monde connaît les vertus de Trajan ; par conséquent, ce qui doit faire l'intérêt particulier de ce panégyrique, c'est la façon dont les faits vont être présentés ; et il ajoute qu'il a pris un soin tout particulier du style. Il dit que, dans ce style, il y a des parties écrites d'une façon concise et serrée, par un homme qui suit de très près son idée : ce sont les parties austères. Dans d'autres endroits, il est gai, souriant, *exsultantius*, il se lance dans toutes sortes de figures, il fait des phrases et des tours de force. « De même que, dans un tableau, rien ne fait mieux paraître la lumière que les contrastes des ombres avec les clairs ; de même, dans le style, rien ne fait tant valoir le sublime de l'expression que le contraste du simple. » Ainsi voilà son plan : il veut avoir des parties très simples, d'autres où il s'abandonnera à son imagination et où il répandra tous les trésors de sa palette oratoire.

Nous sommes obligés de déclarer que Pline n'a pas tout à fait réalisé ses intentions. Il prend la peine de les expliquer à ses contemporains, preuve, sans doute, qu'ils ne les avaient pas comprises. Nous ne les comprenons pas davantage. C'est le style le plus monotone dans sa préciosité qu'on puisse concevoir ; il est sublime d'un bout à l'autre ; il est pomponné du commencement à la fin ; Pline y a versé toutes ces fioles de parfums dont parle Cicéron à propos d'Isocrate. Mais le contraste du simple et du sublime ne s'y trouve pas.

Parmi les moyens dont il dispose pour orner son style, il y a ce qu'on appelle les figures. Il en affectionne une particulièrement ; on la trouve partout dans son discours, à raison de vingt ou trente exemples par page : c'est l'antithèse. Elle consiste ici à opposer Trajan à ses devanciers, le présent au passé, les mots aux mots. Chaque fois qu'il cherche à piquer un peu la curiosité, il amène de ces chocs d'expressions analogues à ceux qu'on a

déjà vus dans ses sentences. En voici un entre autres : « *Non ideo vicisse videris ut triumphares, sed triumphare quia vicisti*, etc.,etc. » Beaucoup de ces antithèses sont de véritables énigmes. A la fin, on est exaspéré par cette bascule perpétuelle. Je sais bien que c'est un panégyrique : cela se balance un peu comme un encensoir ; mais c'est bien fatigant, en dépit du genre et des habitudes du temps.

En résumé, il est incontestable que le *Panégyrique de Trajan* est une œuvre de sincérité. Pline a obéi à son cœur, à des sentiments parfaitement vrais chez lui, et d'ailleurs très légitimes. De plus, ce discours est admirablement bien construit : l'auteur a su avec beaucoup d'art allier ensemble l'ordre historique et l'ordre oratoire, il a dans le choix des transitions, fait preuve d'une très grande fertilité d'imagination, il a rempli ce discours de toutes sortes de merveilles oratoires. Mais, en revanche, il y a fait voir tous les défauts de la rhétorique du temps : c'est une manie de recherche, une coquetterie perpétuelle, une préoccupation de gentillesse qui va parfois jusqu'à la mesquinerie, un besoin d'agacer l'esprit du lecteur de manière qu'il ne s'endorme pas ; en un mot, beaucoup trop de procédés artificiels. Lorsque Pline vient nous dire, — avec l'espoir, bien entendu, qu'on ne le croira pas, — qu'il est loin de Démosthène, qu'il n'a pas encore atteint Cicéron, il a raison : il est très loin de la simplicité et de la rapidité de Démosthène ; et, quant à Cicéron, il n'en a ni la force, ni la simplicité, ni l'ampleur, ni surtout ce flot entraînant d'éloquence et cette verve qui imitent le hasard de l'improvisation. Son *Panégyrique* est, en somme, un discours de beaucoup de talent et de beaucoup d'art ; mais c'est l'œuvre d'un rhéteur, qui, un jour, s'est trouvé bien disposé et qui surtout a rencontré un sujet d'éloquence très favorable, où l'ingéniosité d'esprit pouvait se donner carrière, sans dommage pour la sincérité.

C. B.

Les premières œuvres dramatiques de Shakespeare

Cours de M. BELJAME,
Professeur à l'Université de Paris.

IX

Voici en quels termes Marlowe nous présente Tamerlan, le héros de sa première pièce : « Tamburlaine the great. Who, from a Scythian Shepherd, by his rare and wonderful conquests, became a most puissant and mighty Monarch. And (for his tyranny and terror in War) was termed the Scourge of God. » Cette description peut s'appliquer à Marlowe lui-même, qui, issu, lui aussi, d'une humble origine, a été un vainqueur et un conquérant.

Il était fils d'un cordonnier de Canterbury. Un de ses biographes assure qu'il y a parfois, dans les échoppes de cordonnier, des foyers d'idéal qui se transmettent de père en fils. Il semble plus probable que ce qu'il y avait d'idéal dans l'âme de Marlowe s'est plutôt développé à la *King's School* de Canterbury, et à l'Université de Cambridge. A *King's School*, c'était un modeste boursier, à qui l'on allouait une livre par trimestre. Les renseignements sur sa vie à Cambridge sont plus vagues ; mais, son père ne pouvant subvenir à ses besoins, il est probable qu'un riche voisin se chargea de ses dépenses à l'Université. En tout cas, il reçut son diplôme de *Bachelor of Arts* en 1582, et de *Master of Arts* en 1587. On peut juger par son œuvre quelles furent ses études. Il savait du latin, mais d'une façon peu sûre, car il y a des erreurs dans une traduction qu'il fit des *Amours* d'Ovide. Néanmoins, il rapporta de l'Université des connaissances générales assez étendues, et son œuvre est pleine d'allusions classiques.

L'année même où il était reçu *Master of Arts*, Marlowe donna une tragédie, *Tamerlan*, ou *Tamburlaine*, qui eut un grand succès. Ce fut, du premier coup, une victoire éclatante, et Marlowe se hâta d'y ajouter une seconde partie, qui eut le même accueil. Le monde littéraire s'en émut.

Comment Marlowe se présentait-il au public dans cette œuvre? Deux écoles régnaient alors, nous le savons : l'école classique et

l'école romantique. A laquelle appartenait Marlowe ? A toutes les deux. En sa qualité d'universitaire, il suit la voie classique en adoptant le *blank verse*. Mais il est aussi de l'autre école, probablement par son origine populaire, et surtout d'instinct. Il est romantique, car il ne respecte ni l'unité de temps, ni l'unité de lieu ; en outre, il emprunte son sujet à une sorte de roman espagnol, la *Vie de Timur*, qui est un vaste récit romanesque. Enfin, il mêle sans crainte le comique au tragique.

Cela ne veut pas dire qu'il soit des deux camps par esprit de conciliation, comme plus tard Casimir Delavigne en France. Marlowe est novateur, et c'est avec un plein esprit d'initiative et d'indépendance qu'il unit les deux tendances contraires du théâtre de son temps. Le vers blanc qu'il adopte, ce n'est pas celui de ses prédécesseurs ; il le fait sien, et voici comment.

Le vers blanc avait été adopté dans la poésie épique par Surrey, le traducteur de Virgile, puis dans la poésie dramatique par les auteurs de *Gorboduc*. En réalité, ce n'était pas le véritable vers blanc ; c'est un vers rimé ordinaire qui a perdu ses rimes, et se termine toujours sur une pause. On attend une rime qui ne vient jamais, ou, ce qui est pis, qui arrive quelquefois. Marlowe lui donna une liberté d'allures toute nouvelle, qui en fit une vraie création. Hugo disait :

J'ai disloqué ce grand niais d'alexandrin.

Marlowe n'a pas fait autre chose. Dans sa première œuvre, il n'y a encore que des indications, et il est quelquefois monotone. Voici un exemple, où il a le tort de finir ses vers par des syllabes faiblement accentuées ; l'effet est très désagréable :

We here do crown thee monarch of the East,
Emperor of *Asia* and *Persia*,
Great Lord of Media and *Armenia*,
Mesopotamia and of *Parthia*...

C'était plutôt faire rétrograder le vers sans rimes. Mais il se rendit bien vite compte que la pause terminale rendait son vers monotone ; et, par un instinct de génie, il vit de quoi ce vers était réellement capable. Il fut d'abord, semble-t-il, un peu embarrassé. Il essaya de suppléer à la rime absente par les grands mots sonores. Dès cette première pièce pourtant, il pressentit la vraie voie : c'était de ne pas s'arrêter à la fin de chaque vers, mais de faire, au contraire, que le mouvement de la pensée devînt la vie même du vers. Voici, par exemple, une tirade dont le mouvement est excellent :

Nature that framed us of four elements,
Warring within our breasts for regiment (c'est-à-dire suprématie)

Doth teach us all to have aspiring minds :
Our souls, whose faculties can comprehend
The wondrous architecture of the world,
And measure every wandering planet's course,
Still climbing after knowledge infinite,
And always moving as the restless spheres,
Wills us to wear ourselves and never rest
Until we reach the ripest fruit of all,
That perfect bliss and sole felicity,
The sweet fruition of an earthly crown.

Il y avait, dans le mouvement de ces vers, quelque chose de tout nouveau dans la poésie anglaise, et dont la tradition s'imposera à elle. Marlowe a donc bien ici son originalité propre.

De même du reste : le sujet est romanesque, mais Marlowe ne suivra pas servilement son original; ici encore, il agira avec indépendance. L'original dépeint son héros comme boiteux, et Marlowe supprime ce trait. Dans le récit de son auteur, les personnages de femmes sont à peine indiqués, Marlowe les développe et trouve des scènes qui sont toutes nouvelles dans le théâtre anglais. Marlowe fait preuve d'une volonté aussi ferme en ce qui concerne le comique. Il y a des scènes comiques dans *Tamburlaine;* mais, d'après l'imprimeur, il y en avait bien davantage à la représentation. Toutes les parties bouffonnes que Marlowe avait tolérées à la scène, il les écarta résolument au moment de la publication, pour ne conserver qu'un comique plus rassis. Celui-ci, sans doute, n'est pas de premier ordre, car Marlowe manqua toujours d'*humour*; mais son comique, encore qu'assez lourd et assez épais, ne manque pas d'un certain intérêt.

C'est d'abord l'épisode du roi de Perse, qui a livré bataille à Tamerlan. La bataille à peine commencée, il accourt sur la scène, sa couronne à la main et, tout tremblant, dit que ceux qui ont inventé la guerre ne se doutaient pas comme un homme est secoué quand il reçoit un coup de canon. Il veut cacher sa couronne dans un trou, quand arrive Tamerlan qui ne le reconnaît pas, et le malmène. Le roi de Perse le somme de lui demander pardon, et Tamerlan se moque de lui.

Un autre épisode comique, c'est celui de Zabina, impératrice des Turcs, que son mari, Bajazet, installe sur le trône en lui disant de l'attendre tranquillement, tandis qu'il va remporter une grande victoire. Tamerlan, en apprenant cela, installe sa propre épouse sur un autre trône, en face du premier, et lui tient le même langage. Les deux reines, restées en tête en tête, s'apostrophent vivement. L'épouse de Bajazet dit, entre autres aménités :

I tell thee, sham eless girl
Thou shalt be laundress to my waiting maid !

On a vu là une allusion à Elizabeth et à Marie Stuart. Dans un troisième incident comique figure un des fils de Tamerlan. Ils sont tous trois arrivés à l'âge d'homme. Les deux premiers sont dignes de leur père ; le troisième, Calyphas, tient plutôt de sa mère. Tamerlan leur expose ses idées et leur fait un cours de tactique militaire; Calyphas estime que c'est un jeu dangereux, dont il ne faut pas se mêler ; et Tamerlan, dans son mépris, va jusqu'à l'appeler *bastardly*. Il veut alors les mettre tous trois à l'épreuve : celui qui voudra lui succéder devra arriver jusqu'à un trône installé dans une plaine :

> Covered with a liquid purple veil
> And sprinkled with the brains of slaughtered men.

Il faudra avancer avec du sang jusqu'au menton. Calyphas trouve l'épreuve désagréable. Tamerlan alors, pour montrer qu'un homme brave doit mépriser la douleur, se fait une blessure et ordonne à ses fils de s'en faire une aussi. Calyphas, de nouveau, ne goûte pas cette dernière épreuve. Enfin, pendant une bataille contre les Turcs, Calyphas reste dans sa tente à tenir une conversation un peu légère sur les dames turques avec un ami. Tamerlan vient alors le chercher et le tue de sa main. Ainsi se termine l'éducation de Calyphas.

Tout ce comique n'a pas grande valeur. Il est pourtant intéressant en ceci qu'il se rattache directement à l'action et tient étroitement au sujet. Incidents et personnages ne sont pas surajoutés à la pièce.

Non seulement Marlowe, tout en adoptant les principes des deux écoles, fait œuvre originale et personnelle, mais surtout il se rend nettement compte de ce qu'il fait, et, dans son prologue, il marque ses nouveautés d'un trait sûr et précis : « *From jigging veins* (faisant allusion aux scènes où paraissait toujours le *clown*), dit-il :

> From jigging veins of rhyming mother wits,
> And such conceits as clownage keeps in pay,
> We'll lead you to the stately tent of war,
> Where you shall hear the Scythian Tamburlaine
> Threatening the world with high astouding terms,
> And scourging kingdoms with his conquering sword.
> View but his picture in this tragic glass,
> And then applaud his fortune as you please.

C'est modeste et bref, mais net et très affirmatif.

Marlowe est donc un novateur, sachant ce qu'il fait et le réalisant dans la mesure du possible, car le théâtre débutait et Marlowe était sans expérience. Il avait peut-être pris part à quelques

représentations comme acteur, ainsi que ses contemporains, Peele, Green, Lodge, Nash et Shakespeare lui-même. Mais il était tout jeune, et il serait injuste d'attendre de lui une œuvre achevée. Son ouvrage contient des parties de premier ordre ; mais la pièce, — ou plutôt ses deux pièces, — sont mal construites, et sont plutôt une succession d'incidents qu'une intrigue véritable. Au point de vue poétique, il n'est pas une page qui nous laisse indifférents ; mais le sujet lui-même ne présente guère d'intérêt. C'est qu'en effet toute la question, dans la première partie, est de savoir si Tamerlan épousera Zénocrate ou non. Dans la seconde partie, Tamerlan sera-t-il vainqueur de tous les rois ses ennemis ? Nous ne pouvons avoir aucune hésitation, il sera inévitablement victorieux à la guerre, et en amour. Comment ne vaincrait-il pas le roi des Perses, Mycétès, qui ne dispose pour la lutte que de stratagèmes comme le suivant : les Scythes étant des bandits avides, les chameaux du roi de Perse seront chargés d'or, que l'on répandra sur le champ de bataille. Pendant que les Scythes le ramasseront, on les tuera, on leur reprendra l'or ensuite, et l'on s'en retournera

To live like gentlemen in Persia.

Beau stratagème qui naturellement ne réussit pas. Le roi de Perse en essaie un autre. Il envoie le vaillant Théridamas avec mille cavaliers surprendre l'escorte de cinq cents hommes de Tamerlan. Celui-ci a un entretien avec Théridamas ; le capitaine lui plaît. Il l'invite à se joindre à lui ; ils feront ensemble la conquête du monde. L'autre hésite :

But shall I prove a traitor to my king ?

Non, dit Tamerlan ; seulement devenez mon ami ; et la chose est faite. Le roi de Perse, que trahit encore son frère, ne peut donc résister.

Un autre adversaire est plus sérieux, c'est Bajazet, conquérant, entouré de dix mille janissaires et de deux cent mille hommes, et qui commande à quinze rois :

And all the trees are blasted with our breaths.

On en fait part à Tamerlan qui répond :

The more he brings the greater is the spoil.

Et Bajazet est aussitôt vaincu. Tamerlan tire de lui une vengeance exemplaire : il le fait mettre dans une cage que l'on traîne derrière lui. Quand il est sur son trône, il dit : « Bring out my footstool », et il pose les pieds sur le dos de son prisonnier. Dans

un festin qu'il donne à ses officiers, Tamerlan offre les mets à son prisonnier au bout de son épée. Bajazet les refuse et l'injurie. Au dessert, Tamerlan fait apporter les couronnes des rois tributaires de Bajazet, et il les distribue à ses officiers. Bajazet enfin meurt sous nos yeux, en se brisant la tête contre les barreaux de sa cage. Sa femme devient folle et en fait autant.

Un autre adversaire paraît : c'est le fils de Bajazet, encore plus puissant que son père : il a cent vingt royaumes, et il est battu aussi. Tamerlan fait un singulier usage de deux des rois vaincus, ceux de Trébizonde et de Syrie : il les attelle à son char, leur met un mors dans la bouche, et les mène à coups de fouet. Il leur lance cette apostrophe, dont le *Pistol* de Shakespeare se souviendra :

> Holla, ye pampered jades of Asia !
> What, can ye draw but twenty miles a day,
> And have so proud a chariot at your heels,
> And such a coachman as great Tamburlaine,
> But from Asphaltis, where I conquered you,
> To Byron here, where thus I honour you !

Tamerlan fait tuer ces deux rois indolents, car il en a deux de rechange, *two spare kings*. Il meurt enfin de maladie, et sans avoir conquis le monde, laissant le reste à faire à ses fils. L'œuvre contient-elle par là quelque idée sur la vanité de l'ambition ? L'indication en serait si vague qu'il vaut mieux y renoncer. Il est probable que Marlowe a voulu finir son œuvre par quelque chose de grandiose : Tamerlan fait apporter le cercueil de sa femme et meurt après une scène de douleur et d'adieux à ses fils. L'auteur fait de sa mort un beau coucher de soleil.

Passons à Tamerlan amoureux. Il est épris de la belle Zénocrate, qu'il a rencontrée par accident. Elle est fille du soudan d'Egypte et allait à Memphis retrouver son fiancé, le roi d'Arabie. Tamerlan l'a faite prisonnière, elle et sa suite. Elle offre en rançon ses trésors. Tamerlan les refuse et lui offre son amour, que Zénocrate refuse aussi. Elle reste donc prisonnière. Cela ne peut durer longtemps, et, quelques scènes plus loin, nous voyons Zénocrate exprimer à son confident son admiration grandissante pour son ennemi. Le confident a beau lui rappeler les qualités de son fiancé et noircir à ses yeux Tamerlan, elle ne veut rien écouter. Tamerlan a entendu la conversation ; il entre, prend Zénocrate respectueusement par la main, et l'emmène ; mais, en se retirant, il jette un regard glacial au confident, qui, lui aussi, ne dit rien, mais comprend fort bien.

Alors, arrivent deux officiers qui, toujours sans rien dire, pré-

sentent un poignard au confident, et celui-ci s'en transperce sans faire d'observations. Sur quoi, les deux officiers admirent son intelligence.

Parmi les ennemis de Tamerlan, se trouve le soudan d'Egypte, père de Zénocrate. Ceci est de l'invention de Marlowe ; c'est un commencement de lutte tragique, et l'indication de quelque chose qui, développé, serait devenu excellent. Zénocrate désire à la fois le triomphe de son père et celui de son amant ; Tamerlan, d'autre part, désire vaincre, et aussi voir sa maîtresse heureuse. Le développement de cette situation est insuffisant, mais l'idée était dramatique, et Marlowe ne la doit à personne.

Tamerlan essaie de calmer Zénocrate et lui assure que son père aura la vie sauve. Il l'amène en effet à sa cour, le traite avec égards et épouse sa fille. Ici encore Marlowe a imaginé un incident qui aurait pu être touchant. Pendant le combat, le roi d'Arabie, premier fiancé de Zénocrate, a été blessé mortellement. Il vient mourir à ses pieds, en l'assurant de son fidèle amour. Malheureusement, nous ne l'avons pas vu auparavant, et il nous est difficile de nous intéresser à lui. Un autre incident tragique est traité avec plus de bonheur : c'est une longue scène entre Tamerlan et Zénocrate. Celle-ci est atteinte d'un mal mortel, et Tamerlan, profondément affligé et troublé, l'entoure de soins :

TAMBURLAINE. — Tell me, how fares my fair Zenocrate ?

ZÉNOCRATE. — I fare, my lord, as other empresses,
That, when this frail and transitory flesh
Hath sucked the measure of that vital air
That feeds the body with his dated health,
Wade with enforced and necessary change.

TAMB. — May never such a change transform my love,
In whose sweet being I repose my life.....
Live still, my love, and so conserve my life,
Or, dying, be the author of my death!

ZÉN. — Live still, my lord! O, let my sovereign live!..
For should I but suspect your death by mine,
The comfort of my future happiness,
And hope to meet your highness in the heavens,
Turned to despair, would break my wretched breast,
And fury would confound my present rest.
But let me die, my love; yet let me die;
With love and patience let your true love die!
Your grief and fury hurts my second life.
Yet let me kiss my lord before I die,
And let me die with kissing of my lord.

Jamais la scène anglaise n'avait encore entendu de pareils accents. C'est là le très grand service que Marlowe a rendu au théâtre anglais. Ce n'est pas un passage seulement, c'est la scène

tout entière, bien qu'elle soit gâtée à la fin par des fureurs étranges de Tamerlan. Les pages de ce genre sont nombreuses dans l'œuvre de Marlowe, et on y sent l'inspiration même du poète.

Sans doute, *Tamburlaine* contient bien des incidents qui ne peuvent se défendre, et la pièce est étrange et maladroite ; mais Marlowe apporte avec elle quelque chose d'essentiel au théâtre, l'émotion. *Tamburlaine* a le mérite, tout nouveau alors, d'avoir le mouvement et la vie.

Le mouvement, il est dans le vers blanc à large période, et dans le style, vigoureux jusqu'à l'emphase, et abondant jusqu'à l'exubérance, mais éclatant et ruisselant de couleurs, et sans doute beaucoup moins étrange à la représentation qu'à la lecture, car il a cette qualité de premier ordre à la scène de dire ce qu'il veut dire, et de porter. Quant aux personnages, — on pourrait dire au personnage, — lui aussi est extraordinaire. Et pourtant, en dépit de ce qu'il a de grandiose et d'énorme, il possède aussi le mouvement et la vie. Jusqu'à Marlowe nous n'avions vu au théâtre que des incidents, mais pas d'intrigues. Les horreurs comme celles de Cambyse ne s'expliquaient pas. Ici du moins il y a un but, romanesque sans doute, c'est le délire de la conquête, mais très réel. Tamerlan y sacrifie la vie des autres et est prêt à y sacrifier la sienne. Il n'y a rien là qui puisse nous laisser indifférents.

Par là, l'œuvre, au moment où elle vient, et l'auteur sont de premier ordre, et Marlowe, en même temps qu'il donne le mouvement à la tragédie, au style et à la versification dramatiques, établit définitivement une tradition au théâtre. A partir de ce jour, on ne fera plus de pas en arrière. A vingt-trois ans, Marlowe se pose en chef d'école, et, après quelques débats, il sera reconnu et accepté comme tel sans conteste.

D.

Les réformes de Solon.

Leçon de M. PAUL GUIRAUD,

Professeur à l'Université de Paris.

Le VIIe siècle fut troublé, à Athènes, par des agitations qui attestent le mécontentement des classes opprimées par l'aristocratie. Un indice de cet état de choses fut la tentative de Cylon. Vers 636, Cylon essaya de s'emparer de la tyrannie ; il avait évidemment de nombreux partisans ; mais il est impossible de savoir si ce complot répondait à un mouvement général de l'opinion ou s'il n'était que l'effet de l'ambition personnelle d'un écervelé. Toujours est-il qu'il fut réprimé sans peine ; mais c'est déjà beaucoup que Cylon ait jugé le moment favorable pour concevoir un pareil dessein. En 621 eurent lieu les réformes de Dracon. Au chapitre IV de son traité sur le *Gouvernement des Athéniens*, Aristote attribue à Dracon une constitution politique ; mais il est à peu près démontré que ce texte est apocryphe. En voici la preuve. Dans la *Politique* (II, 9, 9) Aristote dit que Dracon se contenta de promulguer des lois sans toucher à la constitution athénienne. L'assertion est très nette ; mais, comme l'authenticité du passage est douteuse, la difficulté subsiste tout entière. Heureusement, dans un autre endroit, dont l'authenticité est certaine (II, 9, 1), le même écrivain distingue parmi les réformateurs ceux qui ont fait des lois et ceux qui ont fait des institutions. C'était le cas de citer Dracon ; or Aristote ne mentionne ici que Solon. C'est donc que, dans sa pensée, Dracon est simplement l'auteur d'une législation. Il suit de là qu'il y a contradiction entre la *Politique* et le chapitre IV du *Gouvernement des Athéniens* ; par conséquent ce dernier chapitre a été interpolé, d'autant plus qu'il contient diverses invraisemblances propres déjà à le rendre suspect. Les lois de Dracon n'ont pas été imaginées par lui ; il s'est borné probablement à codifier les règles qui étaient en usage dans les tribunaux athéniens. De là vient qu'il ne porta aucune peine contre le parricide ; ce n'est pas, comme on l'a cru, parce qu'il supposait que personne ne commettrait un tel crime, c'est plutôt parce que la répression de cet acte incombait à la famille et non à l'Etat. De là vient aussi l'extrême rigueur de sa législation :

Plutarque prétend qu'il punissait le vol d'un fruit ou d'un légume aussi sévèrement que l'homicide.

Malgré ses avantages, l'œuvre de Dracon n'était point de nature à ramener le calme dans la cité. Pour remédier aux maux présents, il y avait à la rigueur un moyen : c'était de reconnaître, à l'imitation des États voisins, un tyran qui, en vertu de son autorité discrétionnaire, opérerait une refonte générale de la société. Cylon y avait déjà songé, mais sans succès. Solon nous donne à entendre qu'on lui fit à lui-même des ouvertures à ce sujet et qu'il les repoussa. En vertu d'un accord conclu entre les partis, il fut nommé archonte (en 594 ou en 591). Il est à présumer toutefois que ses pouvoirs furent beaucoup plus étendus que ceux d'un archonte ordinaire. Aristote dit qu'il fut choisi pour conciliateur (διαλλακτής) ; mais ce n'est pas là un titre officiel. Peut-être, comme le déclare Plutarque, fut-il nommé législateur. Les Grecs désignaient par ce mot un individu qui avait pour mission de rédiger, non pas de simples projets de lois, mais des lois que les citoyens s'engageaient d'avance à accepter. Le législateur héritait de la souveraineté du peuple et il était le maître de légiférer à sa guise, d'une façon définitive et sans contrôle. Tel fut apparemment le privilège que l'on conféra à Solon. Ce n'étaient pas seulement ses qualités morales, la rectitude de son caractère, la sagesse et la modération de ses idées qui lui valurent la confiance de tous ; il avait encore, aux yeux des Athéniens, un autre mérite, celui d'être poète. Ses poésies, il est vrai, sont, pour la plupart, postérieures à son archontat ; mais quelques-unes sont antérieures. Or, en Grèce, les poètes étaient considérés comme des êtres supérieurs à l'humanité, dont les paroles étaient toutes inspirées par les dieux. Aussi les lois étaient-elles souvent écrites en vers. Ce fut notamment le cas des lois de Lycurgue et de Charondas ; Solon, semble-t-il, eut, un moment, la même idée, afin d'imprimer aux siennes un caractère plus respectable.

Les lois de Solon peuvent être groupées sous trois chefs principaux : il accomplit des réformes sociales ; il modifia la législation civile, et il fit des réformes politiques.

Nous avons vu que le grand mal dont souffrait la société athénienne provenait des dettes et des conséquences terribles qu'entraînait l'insolvabilité des débiteurs. Le débiteur, pauvre, n'offrant habituellement à son créancier d'autre garantie que sa personne, était exposé, s'il ne payait pas, à tomber en esclavage, et le cas se produisait fréquemment. Solon supprima toutes les dettes (χρεων ἀποκοπὰς ἐπόιεν). Cette mesure est tellement radicale qu'on l'a parfois révoquée en doute. Ainsi l'historien Androtion s'était

efforcé de démontrer que Solon n'avait pas aboli les dettes et qu'il s'était contenté de les diminuer en opérant une réforme monétaire; d'après lui, les débiteurs furent autorisés à rembourser leurs dettes avec des drachmes, dont la valeur réelle était inférieure de 27 0|0 à leur valeur nominale. Aristote a certainement connu cette conjecture d'Androtion ; s'il ne l'a pas adoptée, c'est qu'il l'a trouvée mal fondée. Cette réforme eut naturellement pour effet de rendre à la liberté tous les citoyens asservis du fait de leurs dettes. Mais il fallait empêcher que le fléau reparût à l'avenir. Il fut donc interdit désormais d'engager sa personne à son créancier ; les biens répondirent seuls du remboursement de la dette.

Fustel de Coulanges attribue une portée plus grande à la réforme de Solon. Il croit que la propriété foncière était alors le privilège des Eupatrides, que le sol était cultivé par des espèces de tenanciers désignés sous le nom de *thètes*, mais que sur le sol se dressait une pierre (ὅρος) pour certifier les droits du maître. Ainsi, quand Solon se vante d'avoir « enlevé les pierres (ὅρους) plantées de divers côtés », il veut dire qu'il a rendu la propriété du sol accessible à tous. J'ai essayé de réfuter ailleurs cette opinion (Cf. la *Propriété foncière en Grèce*, p. 104-105). Les ὅροι dont parle Solon étaient destinées, alors comme dans la suite, à attester que la terre était grèvée d'hypothèques, et cela prouve que, dès le VIIe siècle, les sûretés réelles étaient en usage. Mais les sûretés personnelles étaient également en usage à cette époque, et le créancier était libre d'exiger de son débiteur une garantie de l'une ou de l'autre sorte ; il est même probable que, lorsqu'il s'agissait d'un pauvre, il préférait une garantie personnelle. Solon enleva aux riches cette faculté et les obligea à se contenter désormais des garanties hypothécaires. Toutefois, comme il craignait que l'hypothèque ne favorisât ce développement excessif de la grande propriété, il porta une loi qui « empêchait les particuliers d'acquérir autant de terres qu'ils le voudraient. » (Aristote, *Pol.* I, 4, 4.)

En matière de législation, l'œuvre de Solon ne fut pas moins considérable. Aristote (*Gouv. Ath.*, 7) déclare qu'il abrogea les lois de Dracon, sauf celle qui concernait le meurtre. Cette dernière ne fut jamais amendée. A la fin du Ve siècle, Antiphon disait qu'elle était demeurée intacte, et un décret de l'année 408 (C. I. A. I, 61) ordonna qu'il en fût fait une copie pour l'afficher devant le Portique royal. Nous avons un fragment de cette copie; elle a trait au meurtre commis sans préméditation. Ainsi, à cette date, la loi de Dracon était toujours en vigueur. Solon modifia les

autres lois, parce qu'elles étaient trop sévères. Dracon avait, en effet, multiplié les cas où la peine de mort était appliquée, parce que la législation criminelle des sociétés primitives est d'ordinaire fort dure et qu'il s'était borné à un travail de codification. — Pour le droit civil, Solon innova sur bien des points. Aristote n'a pas jugé à propos de nous fournir des renseignements à cet égard. Il fait simplement allusion à une loi sur les successions et sur les filles épiclères. En revanche, Plutarque est beaucoup plus explicite ; il énumère (*Solon*, 20-23) plusieurs lois de Solon, sans en comprendre toujours le sens. Les orateurs attiques semblent le considérer comme l'auteur de la législation athénienne. Ce qui caractérisa ses réformes à ce sujet, ce fut le soin qu'il prit d'émanciper l'individu des liens de la famille ; la propriété notamment cessa d'être incorporée au γένος et fut laissée presque à l'entière disposition du détenteur, comme le prouve l'introduction du testament ; sans aucun doute, les mœurs avaient devancé les lois. — Une autre nouveauté consista à graver les lois sur des tables tournantes et à les afficher en public. Avant Solon, les juges devaient respecter certaines traditions; mais ils n'étaient pas liés par des textes précis ; de plus, les particuliers ignoraient en général les règles du droit et n'avaient pas le moyen de les connaître. Comme les éphores de Sparte, les archontes étaient αὐτογνώμονες ; et, par suite, les intérêts des citoyens se trouvaient livrés à leur merci. Désormais chacun sut quelles étaient les lois en vigueur, et l'arbitraire des juges fut singulièrement atténué.

Enfin Solon promulgua une constitution politique. Tout d'abord il divisa les citoyens en quatre classes : 1° les Pentacosiomédimnes, qui récoltaient sur leurs biens personnels au moins 500 mesures de grain ou de liquide (environ 262 hectolitres) ; 2° les Chevaliers, qui récoltaient 300 mesures (157 hectolitres) ; 3° les Zeugites, qui récoltaient 200 mesures (105 hectolitres) ; 4° les Thètes. Ces distinctions, on le voit, sont fondées, non sur la naissance, mais sur la richesse foncière : plus tard, à l'époque de la guerre du Péloponèse, on tint compte aussi de la richesse mobilière, et on établit une concordance entre le revenu mobilier et le revenu foncier. On répète, volontiers, que ces classes servaient à répartir l'impôt sur le capital (εἰσφορά). Mais cet impôt était inconnu au temps de Solon ; il date seulement de la fin du ve siècle. Je croirais plutôt que Solon a eu surtout en vue les charges militaires. J'en trouve un indice dans le nom même que portaient la deuxième et la troisième classes. Celui des *chevaliers* est très clair ; il désigne les hommes qui combattaient à cheval.

Celui des *zeugites* est plus obscur; jusqu'ici on entendait par là les individus qui possédaient un attelage de bœufs ou de mulets; mais, d'après une interprétation récente, ce terme serait synonyme d'hoplite, et on aurait appelé ainsi primitivement les fantassins revêtus d'une armure complète. Il est à présumer qu'on tirait la cavalerie de la première et de la seconde classe, la grosse infanterie de la troisième, en y ajoutant les citoyens des deux premières classes qui n'étaient pas cavaliers; enfin, que les *thètes* étaient exemptés du service ou affectés à l'infanterie légère. Les charges militaires étaient en corrélation avec la fortune, parce que les frais d'armement et d'équipement incombaient aux particuliers.

Aristote impute à Solon un changement grave dans le mode de nomination des magistrats. Mais ici il y a désaccord entre deux chapitres de son ouvrage : au chapitre XXII, il affirme qu'avant l'année 487 « tous les archontes étaient *élus* » ; au chapitre VIII, il dit que Solon imagina « de tirer au sort les magistratures sur une liste de candidats dressée par chaque tribu. Ainsi, pour les places des Neuf Archontes, chaque tribu présentait dix candidats, entre lesquels on tirait au sort ». M. Théodore Reinach (*Revue des Études grecques*, IV, 146) rejette, comme interpolé, le second texte et n'ajoute foi qu'au premier. J'avoue que je serais moins radical. Il résulte d'un passage d'Hérodote (VI, 109) que le polémarque était tiré au sort avant 467, et il n'y a aucun motif de supposer que l'historien a commis un anachronisme. C'est probablement Solon qui a eu l'idée de cette innovation. Après lui, de l'aveu même d'Aristote, ses lois politiques tombèrent en désuétude pendant toute la durée de la tyrannie, et la réforme de 487 eut pour objet de remettre en vigueur les règles relatives à l'archontat. En vertu du système de Solon, les archontes n'étaient pas tirés au sort dans la masse des citoyens. Il y avait une liste de présentation dressée par les tribus, et sur les 40 noms qu'elle renfermait le sort choisissait. Pour y figurer, il fallait appartenir à la classe des pentacosiomédimnes. Les autres magistrats étaient pris également dans les trois premières classes, suivant l'importance de leurs fonctions.

L'assemblée du peuple resta ce qu'elle était auparavant. Tous les citoyens avaient droit d'y assister, même les thètes ; mais rien n'atteste que ceux-ci y aient été introduits par Solon.

Jusque-là le conseil unique de la cité était l'Aréopage, à la fois corps politique et cour de justice. Solon le dédoubla, en créant à côté de lui le conseil des Quatre Cents. Les Quatre Cents étaient tirés au sort, à raison de cent par tribus, parmi les citoyens des

trois premières classes ; leur fonction était annuelle. On peut dire, d'une façon générale, qu'ils héritèrent des privilèges politiques de l'Aréopage et qu'ils formèrent, auprès des archontes, un véritable conseil de gouvernement. Néanmoins l'Aréopage ne fut pas tout à fait confiné dans l'administration de la justice. Il conserva, en matière politique, une autorité mal définie, mais réelle. Comment l'exerçait-il et sur quels objets portait-elle? C'est ce qu'il est impossible d'apercevoir, car les termes qu'emploie Aristote sont un peu vagues. « Solon, dit-il, lui laissa la garde des lois et la surveillance de la Constitution. Il détenait la plus grave et la plus importante partie des affaires politiques ; il punissait les infractions par des amendes et des châtiments corporels ; il jugeait enfin les complots contre la sûreté du peuple. »

La plupart des procès criminels continuèrent de ressortir à l'Aréopage et au tribunal des Ephèbes. Quant aux procès civils, ils cessèrent d'être jugés souverainement par les archontes. Avant Solon, chaque archonte avait, à cet égard, une compétence déterminée et siégeait seul dans son tribunal. Désormais leurs sentences purent être frappées d'appel devant le jury. Les archontes ne furent plus que des juges de première instance, en attendant qu'ils devinssent de simples juges d'instruction. Le jury était tiré au sort parmi tous les citoyens sans exception, y compris les thètes. C'était là une garantie sérieuse pour les classes inférieures. Elle fut complétée par une seconde réforme. Il n'existait pas à Athènes de ministère public ni même d'avocat, en sorte que tout individu lésé dans sa personne ou dans ses biens était forcé de soutenir lui-même sa plainte et de porter lui-même la parole devant ses juges. On devine sans peine les inconvénients qui en résultaient pour les citoyens pauvres, surtout quand ils avaient pour adversaire un noble ou un riche. Solon permit à tout particulier de se substituer à l'offensé et de se charger de la poursuite comme s'il était seul en cause. C'est ce qu'on appelait une γραφή. Il n'y a peut-être rien de plus humain que cet usage dans toute la législation athénienne, et le mérite en revient tout entier à Solon (*Aristote*, § 9).

Telles furent ses principales réformes. Les Athéniens ont souvent vu en lui le fondateur de la démocratie. Si son œuvre avait eu vraiment ce caractère, c'eût été certainement à son insu ; car il déclare dans ses poésies qu'il a eu l'intention de faire au peuple sa part sans lui donner la prépondérance. Il a voulu assurer le pouvoir à une aristocratie censitaire et garantir les biens et la liberté de tous. Il a été un homme de juste milieu, préoccupé d'empêcher qu'un parti l'emportât sur l'autre et de les maintenir

tous dans les limites de l'équité. « S'il y avait encore des classes privilégiées, du moins n'y avait-il plus de classe qui n'eût aucun droit et qui pût être opprimée impunément. » (Fustel de Coulanges.) Aussi la plupart des Athéniens furent-ils mécontents de son œuvre. Chaque parti avait espéré que Solon se ferait l'instrument de ses passions. Les Eupatrides étaient irrités de cette déchéance ; les pauvres regrettaient vivement qu'il n'eût pas procédé à un remaniement complet des propriétés. Or, il se trouvait que tous avaient juré d'avance de respecter ses institutions pendant un siècle. Lui seul avait qualité pour changer ses lois et il était décidé à n'y pas toucher. On eut beau le circonvenir de tous côtés, il demeura inébranlable ; et finalement, pour se soustraire aux plaintes dont il était assailli, il résolut de s'expatrier. Il comptait qu'en son absence les esprits se calmeraient et que, peu à peu, ses concitoyens s'accommoderaient de l'état politique et social qu'il avait établi.

R. M.

Influence exercée sur Victor Hugo par Chateaubriand.

Cours libre de M. GASTON DESCHAMPS,

Ancien membre de l'Ecole d'Athènes.

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous avons vu, au cours de notre dernière leçon, que Victor Hugo avait crayonné sur un de ses cahiers de classe, à la date du 10 juillet 1816, ces mots : « Je veux être Chateaubriand, ou rien ». Il faut, pour comprendre ce vœu hardi du jeune homme, nous rendre compte d'abord de ce qu'était, à cette époque, la situation littéraire et sociale de Chateaubriand, ce sera notre premier point ; examiner ensuite par quels moyens Victor Hugo a essayé de réaliser la première partie de son audacieux programme, ce sera notre deuxième point. En 1819, notre poète est sorti de la pension Cordier et Decotte ; il n'est plus écolier ; il entre dans la vie avec des résolutions d'énergique labeur, auxquelles nous le verrons obéir depuis son adolescence jusqu'à la fin de sa glorieuse vieil-

lesse. A ce moment, il habite chez sa mère, qui a déménagé de la rue du Vieux-Colombier pour venir loger au n° 18 de la rue des Grands-Augustins, tandis que son père, le général Hugo, pour des raisons mal connues, s'installait loin de Paris, dans sa terre de Saint-Lazare, près de Blois. Victor Hugo fait vaguement son droit, s'occupe surtout de vers, et concourt une seconde fois pour des prix de poésie française proposés par l'Académie francaise, sur ces matières : 1° l'institution du jury ; 2° les avantages de l'enseignement mutuel. En même temps, il adresse aux Jeux floraux de Toulouse trois pièces de vers, qui attestent sa précoce fécondité ; ce sont : les *Derniers Bardes*, les Odes sur les *Vierges de Verdun*, et sur le *Rétablissement de la statue d'Henri IV*. Il obtient, comme récompense, un lys d'or, ce qui lui a permis de dire, en juin 1830 :

> Vous irez, dans un de vos voyages,
> Voir Bordeaux, Pau, Bayonne, et ses charmants rivages,
> Toulouse la romaine, où, dans des jours meilleurs,
> J'ai cueilli, tout enfant, la poésie en fleurs.

En 1819, pour un jeune homme épris des lettres et désireux de gloire, le modèle à suivre, c'est M. le vicomte de Chateaubriand, ancien ministre d'Etat, membre de l'Académie française, pair de France. Le noble auteur du *Génie du Christianisme*, le poète solennel et grandiloquent des *Martyrs* était le grand écrivain de la Restauration. Il dominait, de toute la hauteur de son génie, il éclipsait, de tout le rayonnement de sa gloire, la petitesse et l'obscurité de ses collègues de l'Académie. Il régnait souverainement sur les gens de lettres. Ni M. Merville, malgré le succès de *la Famille Glinet*, comédie en cinq actes, ni M. Dussault, malgré la réussite de ses *Annales littéraires*, ni M. le marquis de Fontanes, devenu pair de la Restauration après avoir été grand-maître de l'Université impériale, ni M. Martainville, auteur du *Pied de Mouton*, ni M. Fiévée, auteur de la *Dot de Suzette*, ni M. Azaïs, continuateur de Berquin, ni le vicomte d'Arlincourt, qui avait chanté Charlemagne dans une *Caroléide* en vingt-quatre chants, ni les Arnault, les Jay, les Jouy ne pouvaient mettre leur notoriété en balance avec sa renommée. Il protégeait M. de Bonald, l'abbé de Lamennais, et M. de Genoude. Il daignait, de temps en temps, condescendre aux besognes de la critique littéraire. Alors il recommandait aux bontés du public les ouvrages de M. de Barante, le *Lycée* de La Harpe, les *Essais* du comte Boissy d'Anglas, les *Voyages* du comte de Forbin et les romans de la comtesse de Genlis. Il ne croyait pas, d'ailleurs, que l'art d'écrire dût continuer, après lui, de briller en France. Il laissait répandre le bruit que la poésie ne lui survivrait pas. Il faisait entendre des prophé-

ties : « Nous irons, disait-il, nous irons nous enfonçant de plus en plus dans la barbarie. *Tous les genres sont épuisés.* Les vers, on ne les aime plus ; les chefs-d'œuvre de la scène nous ennuieront bientôt ; et, comme tous les peuples dégénérés, nous finirons par préférer des pantomimes et des combats de bêtes aux spectacles immortalisés par le génie de Corneille, de Racine et de Voltaire. Nous avons vu, à Athènes, la hutte d'un Santon sur le haut d'une corniche du temple de Jupiter Olympien ; à Alexandrie, la tente d'un Bédouin au pied de la colonne de Pompée ; à Carthage, un cimetière des Maures dans les débris du palais de Didon : ainsi finissent les empires. »

Il est piquant de constater qu'au moment où il s'abandonnait à ces sombres pronostics chez son amie, la duchesse de Duras, il y avait, au cinquième régiment de la garde royale, un jeune sous-lieutenant qui avait nom Alfred de Vigny, et, à la petite librairie grecque-latine-allemande de la rue de Seine, un recueil de poésies toutes nouvelles, qui s'appelait les *Méditations*.

D'autre part, Chateaubriand passait aussi, aux yeux de plusieurs personnes, pour le grand homme politique du temps, pour le sauveur de la monarchie légitime, pour le dépositaire des doctrines bourbonniennes et de la vraie tradition royaliste. N'avait-il pas supporté, pendant huit ans, les misères de l'exil, et ramené, par son curieux *Génie du Christianisme*, les cloches dans les églises et la religion dans les âmes ? On lui savait gré d'avoir été au-devant des Bourbons ; on se rappelait qu'il avait suivi, jusqu'à Gand, la berline de la royauté légitime, comme le bon génie de cette royauté.

Mais, en 1819, il n'est pas seulement le maître écrivain, le théoricien politique de la Restauration, il est aussi, aux yeux des ministres, le grand mécontent. En effet, de tels hommes ne sont supportables que dans la période héroïque d'un parti. Chateaubriand ne tarda pas à dédaigner ses collègues de la Chambre des Pairs ; dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, il les traite familièrement de vieillards desséchés, et il nous dit que, lorsqu'il était obligé de prendre place avec eux pour délibérer autour d'un tapis vert, il évoquait, afin de se distraire, ses voyages d'Orient, les rayons de l'aurore lumineuse et les splendeurs du soleil levant parmi les palmiers des oasis ; et alors ses collègues lui semblaient de bien petites gens faisant de bien piètre politique. Il haïssait particulièrement M. Decazes, ministre de la police, M. Pasquier, ministre des affaires étrangères, le baron Louis et le baron de Montesquiou. Il jugeait que ces médiocres commis, dirigés par un intrigant n'avaient rien de ce qu'il fallait pour sauver la monarchie ; et

selon lui la monarchie avait besoin d'être sauvée tous les jours ; il aurait voulu en être le sauveur. De pareilles gens sont gênants surtout pour les gouvernements auxquels ils ont rendu service. Ajoutez que Chateaubriand ne pouvait pardonner à M. Decazes d'avoir fait condamner son pamphlet sur la *Monarchie selon la Charte*. Il se montra si insupportable que le gouvernement le raya de la liste des pensionnés, où le plaçait son titre d'ancien ministre d'Etat ; réduit à une gêne relative, il vendit fastueusement ses livres, ne gardant qu'un petit Homère grec qu'il avait annoté, et il fit mettre en loterie sa maison de la Vallée-aux-Loups. Dès lors, il parut être le grand persécuté, et tint ce rôle avec constance dans les salons où il se répandait beaucoup. « Nous assistons, disait-il, non seulement à la décrépitude de l'Europe, mais peut-être à celle du monde. » Il semblait pour tous les assistants que l'avenir fût devenu très incertain ; au bout de quelque temps, on se demandait ce qu'on allait devenir, et on se tournait vers lui, et le grand homme continuait, dans une attitude sculpturale: « Si je n'avais pas de famille, disait-il, je voyagerais ; non pas que j'aime les voyages ; mais, après avoir vu la Russie et l'Espagne, je crois que je connaîtrais bien les destinées de l'Europe, et alors j'irais à Rome : c'est là que, parmi les ruines de trois mille années et de trois mondes entiers, je me livrerais à mon Dieu. »

On se répétait toutes ces phrases, et elles contribuaient à lui faire une figure de grand isolé, qui apparemment a fort touché de loin notre Victor Hugo. Il faut d'ailleurs éviter, en marquant les défauts et les travers de Chateaubriand, de tomber dans cet esprit de dénigrement qui a trop souvent été celui de Sainte-Beuve. Sans doute, il y avait de quoi faire grincer des dents plus d'un observateur ; et c'est pourquoi tant d'ennemis posthumes ont guetté ses défaillances. Mais il faut remarquer que Chateaubriand n'a jamais eu le culte du succès, qu'il ne fut pas coutumier de ces sages ménagements qui assurent les faveurs d'Auguste, la protection de Mécène, et une chaise curule au Sénat. Huit ans d'exil et presque d'indigence, une longue disgrâce ont été la rançon de cette intransigeance et de cet amour-propre, dont Sainte-Beuve n'a pas assez senti la noblesse. Il est certain d'ailleurs qu'il avait droit d'être froissé, lorsqu'il voyait un Talleyrand, qui passait pour avoir été l'agent de besognes peu dynastiques, devenir, ainsi que plusieurs sénateurs de l'Empire, le bénéficiaire de toutes les faveurs du régime actuel. D'autres que lui, qui s'étaient montrés, dans le danger, les plus fidèles serviteurs du roi, se sentaient aussi délaissés : ainsi se forma le parti dit des *ultras*, dont Victor Hugo fut, à ses débuts, le jeune et candide enfant de chœur. Ils n'étaient pas

très nombreux. C'étaient en particulier M. de Montmorillon, M. de La Rochefoucauld, M. de Vitrolles, le comte Jules de Polignac, M. de Cordière, M. de Villèle. Ce parti n'aurait peut-être pas tenu tout entier sur un canapé, comme celui des *doctrinaires*, mais il était certainement à son aise dans le jardin de la Vallée-aux-Loups. Ces hommes, croyant savoir que leurs paroles n'étaient pas assez écoutées par les assemblées représentatives, et ne se contentant pas d'une campagne mondaine, entreprirent, à la fin de 1819, de fonder un ouvrage périodique, où leurs rancunes pourraient s'exprimer. C'est ainsi que parut un jour le journal *le Conservateur*, qui a une grande importance dans la vie de Victor Hugo, et par conséquent dans l'histoire littéraire du siècle. La plupart des collaborateurs étaient de nobles amis de Chateaubriand ; il faut y joindre M. de Lamennais, auteur, applaudi à ce moment, du *Traité de l'indifférence en matière de religion*. Ce journal contient des articles de Chateaubriand lui-même, où le gouvernement est fort malmené. Sa bête noire, et ce sera celle aussi de notre poète, est M. Decazes, qu'il trouve trop peu dévoué aux grands principes, trop complaisant aux petits intérêts. « Comment cette société ne se dissoudrait-elle pas, quand à la tête du gouvernement paraît un homme qui se fait le protecteur des révolutionnaires sans mesure ? Sa qualité propre est de désunir. Il transforme la politique en escroquerie. » Les idées de Chateaubriand avaient tout ce qu'il fallait pour séduire l'enfant rêveur et candide, dont nous étudions les débuts dans la vie : essentiellement héroïques, exprimant l'horreur de la modération (les modérés n'ont jamais fait bon ménage avec les poètes), la subordination des intérêts aux principes, puis une façon hautaine de mettre le point d'honneur dans un loyalisme grincheux, dans une admiration outrée de Bossuet et des hommes du XVIIe siècle, dans le mépris des ministres, quels qu'ils fussent du reste, elles faisaient la nourriture quotidienne du jeune poète. De plus, Chateaubriand s'efforçait de mettre, par ses articles et par sa propagande, le poète à sa vraie place dans la cité. Il affirmait que tout écrivain, dans quelque sphère que s'exerce son esprit, doit avoir pour principal but d'être utile et de guider les autres hommes. « La gloire des lettres, ajoutait-il, est la première ; les poètes disposent de tous les esprits et remuent toutes les âmes. » Il serait facile de trouver, dans les *Odes et Ballades*, des vers qui sont l'expression rythmée de cette pensée de Chateaubriand ; ce sera aussi une idée chère à Victor Hugo ; elle apparaît en somme à travers toutes ses œuvres et jusque dans les dernières tirades des *Quatre Vents de l'Esprit*. Ce qui prouve que notre poète faisait de ces articles du

grand homme sa lecture quotidienne, c'est qu'au mois de décembre 1819, il entreprit avec son frère Abel de fonder un journal qui dans sa pensée devait être un supplément du *Conservateur* et qui s'appela le *Conservateur littéraire*. Alexandre Soumet, Alfred de Vigny et quelques autres se joignirent à eux. On pourrait y voir, presque à chaque page, de vrais dithyrambes en prose et en vers, en l'honneur de Chateaubriand ; de même que l'on constaterait que beaucoup de strophes des *Odes et Ballades* ne sont que la traduction en vers de la prose du grand homme dans le *Conservateur*. C'est lui qui est désigné clairement dans ces vers :

Jourdain ! te souvient-il de ce qu'ont vu tes rives ?
Naguère un pèlerin près de tes eaux captives
Vint s'asseoir et pleura, pareil en sa ferveur
A ces preux qui jadis, terrible et saint cortège,
Ravirent au joug sacrilège
Ton onde baptismale et le tombeau sauveur !

Ce chrétien avait vu, dans la France ursurpée,
Trône, autel, chartes, lois, tomber sous une épée,
Les vertus sans honneur, les forfaits impunis ;
Et lui, des vieux croisés cherchait l'ombre sublime,
Et s'exilant près de Solime
Aux lieux où Dieu mourut pleurait ses rois bannis !

On remarquera que Victor Hugo avait déjà cette ampleur de rythme et cette force de poésie oratoire qui pendant longtemps ont été ses qualités maîtresses, en même temps que l'éclat de ses images faisait étinceler ses poèmes d'une immortelle beauté. Voyez de même l'ode vie du livre IV.

Que l'envie, aux pervers unie,
Te poursuive de ses clameurs,
Ton noble essor, fils du génie,
T'enlève à ces vaines rumeurs.
Tel l'oiseau du cap des tempêtes
Voit les nuages sur nos têtes
Rouler leurs flots séditieux ;
Pour lui, loin des bruits de la terre,
Bercé par son vol solitaire,
Il va s'endormir dans les cieux !

En somme, Victor Hugo ne paraît pas avoir eu, à ce moment, d'autre ambition que de mettre en vers le *Conservateur* de Chateaubriand. Il lisait ce journal, s'en imprégnait jusqu'à en retenir les mots. En le feuilletant aujourd'hui, nous y trouvons certaines pensées qui répondaient évidemment à des dispositions natives de notre poète : ainsi le *Conservateur* se fait l'avocat des opprimés, à quelque classe d'opinions qu'ils appartiennent ; or il y eut toujours chez Victor Hugo un fond de générosité, qui parfois

peut-être s'associa avec certaines petitesses, mais qui lui dicta bien des sublimes beautés. Cette grande pitié revient comme une sorte de *leit-motiv* dans ses symphonies savamment orchestrées ; il s'en fait un véritable sacerdoce. De là, entre autres, l'ode sur *les Martyrs de Quiberon*. Dans un article du *Conservateur*, un collaborateur du journal avait dit qu'il était regrettable que Chateaubriand, en écrivant sa notice sur la Vendée, n'eût point célébré les victimes de Quiberon. Sur-le-champ, Victor Hugo a pris sa plume, et comblé la lacune. Je pourrais montrer comment le jeune poète cherche dans les numéros du *Conservateur* ses motifs d'inspiration, comment il y découpe pour ainsi dire des matières en prose, dont ses vers seront le développement. Je trouve dans ce journal un portrait ironique de « l'homme sage » du temps selon Chateaubriand, que le maître a dû particulièrement soigner. Il y insiste sur ces gens qui n'ont même pas l'honneur de soutenir leur mauvaise opinion. Victor Hugo lit ces phrases, et en est frappé. Quelques jours après, il publie une satire; d'un tour singulièrement classique, sur le *Télégraphe*. Remarquons dès maintenant, à propos de ce sujet de poésie, qu'il a toujours été à l'affût de l'actualité. C'est en 1819 que le télégraphe a été inventé. Victor Hugo s'adresse à lui pour lui dire: en d'autres temps, tu aurais à transmettre des nouvelles glorieuses ; mais maintenant, quels sont les événements de chaque jour ? Des changements de ministères, des incidents de chambre, c'est-à-dire de bien petites choses au regard de l'éternité. Pourtant, tu nous es une occasion de voir la façon rapide dont changent les sentiments des hommes selon les partis qui sont au pouvoir.

Pourtant, quoique déchu, tes rapides nouvelles
Font encor de nos jours tourner bien des cervelles.
Que de Serre, un matin, perde tout à la fois
Le sens qu'il eut un jour, les sceaux qu'il eut neuf mois,
Que l'abbé (1) se retire, et qu'enfin sans mystère
Le trône ait trouvé grâce auprès du ministère,
Combien ces bruits, au loin portés par ton secours,
Vont changer de projets, de serments, de discours !
Varius, qui toujours déserta les églises,
Ce soir même au sermon mènera trois marquises ;
A ce vieil émigré qu'il rencontre en chemin,
Il promet aujourd'hui pour demander demain.
Voyez comme il surprend, par son nouveau langage,
Le pauvre homme moins fait au respect qu'à l'outrage :
« Votre parti me plaît ; vous partagez son sort.
En tous temps j'ai brûlé de le voir plus fort ;
Et, quand sur nos ventrus il jetait l'anathème,
J'ai pu voir autrement, mais j'ai pensé de même.

(1) Le baron Louis, ministre des finances.

Puis ce ministère aussi est renversé. A la place des ultra-royalistes arrivent des libéraux ; aussitôt Varius change de costume, et voici son portrait :

Que fera Varius ? Pensez-vous qu'il balance ?
Varius haletant court chez Son Excellence.
Il sort tout radieux, et, sans perdre un instant,
Va courtiser Etienne et saluer Constant.
Il fuit ces émigrés, à face féodale :
Leur ombre est un fléau, leur luxe est un scandale.
La Renommée enfin, qui languit nouveau-né,
Doit à sa jeune ardeur un centième abonné.
Il lit jusqu'à Tissot, souscrit pour Sainneville,
Et pare son salon d'un plan du champ d'asile.
Villèle est à l'entendre un fanatique ardent,
De Pradt sait le français, Fiévée est un pédant.
Les nobles, le clergé sont faits pour nos insultes.
Il faut un protestant pour ministre des cultes.
En un mot, Monseigneur, qu'il vit hier au bain,
Veut qu'on soit libéral : il s'est fait Jacobin.

Si j'en avais le loisir, je montrerais, dans d'autres pièces, voisines comme celle-là de la manière de Boileau, l'influence frappante que Chateaubriand et son *Conservateur* ont exercée sur Victor Hugo. Ainsi, par exemple, dans une autre satire intitulée *Dialogue entre un enrôleur politique et un poète.* Je vous renvoie au livre de M. Biré. — En 1819, Chateaubriand réveilla l'indignation de tous les ultras par sa *Notice sur la Vendée*, où il se plaint que les purs, les intransigeants de la légitimité, soient oubliés par le ministre et relégués dans la misère ; au lieu de récompenses, à tout le moins morales, ils n'obtiennent que des outrages et de l'ingratitude. Voici un résumé de ce mémoire.

Les ministres du roi, paraît-il, n'avaient point fait leur devoir envers les survivants et les descendants des Chouans. M. Dupérat, ancien aide de camp de Lescure, ex-commandant de l'infanterie de Charette, ex-combattant de la Vendée pendant les Cent Jours, et gratifié, en 1815, du titre de lieutenant-général, venait d'être rayé des contrôles de l'état-major général de l'armée. La veuve de Lescure n'avait point de pension. Mme de Beauregard, sœur de Henri et de Louis de Larochejacquelein et veuve d'un officier tué pendant les Cent Jours, touchait une pension de 400 francs. Les paysans n'avaient pas été indemnisés de leurs pertes. Enfin, le 25 mai 1819, le conseiller de préfecture Pastureau, par délégation du préfet des Deux-Sèvres, avait pris un arrêté enjoignant à ses administrés de déposer sans délai aux chefs-lieux de sous-préfectures les armes et munitions dont ils pourraient être détenteurs. Cela aux termes de la loi du 13 fruc-

tidor an V et du décret du 23 pluviôse an XIII. — Ces faits indignent Chateaubriand ; il brode, à leur sujet, des variations fort belles, où fleurit l'antithèse et où éclate sans cesse le contraste entre les anciens conventionnels bien reçus à la cour, et les anciens Chouans, réduits à vivre au fond de leurs gentilhommières de province, entre les Terroristes qui passent du Sénat à la Chambre des pairs, et les Vendéens mourant de faim dans les hôpitaux, qu'on ne leur ouvre qu'à grand'peine. Victor Hugo, indigné à son tour, met en vers la notice de Chateaubriand sur bien des points, comme vous allez le voir, dans sa fameuse *Ode sur la Vendée*. « Quel Français, dit le journaliste, ignore aujourd'hui les cantiques funèbres ? Qui de nous n'a mené le deuil autour d'un tombeau, n'a fait retentir le cri des funérailles ? »
Qui de nous, dit le poète,

Qui de nous, en posant une urne cinéraire,
N'a trouvé quelque ami pleurant sur un cercueil ?
Autour du froid tombeau d'une épouse ou d'un frère,
Qui de nous n'a mené le deuil ?

« La Convention, continue Chateaubriand, ordonne la destruction entière de la Vendée ; alors commence le système des incendies qu'exécutaient des colonnes justement appelées *infernales*. Les villes sont embrasées ; les chaumières, les moissons et les bois réduits en cendres. Le signal est donné, le combat s'engage. Les deux armées, au milieu des incendies, étaient renfermées dans un cercle de flammes qui embrasaient l'horizon ; c'était comme une bataille aux Enfers. »

Victor Hugo répète :

Hélas ! tu te souviens des jours de ta misère !
Des flots de sang baignaient tes sillons dévastés,
Et le pied des coursiers n'y foulait de poussière
Que la cendre de tes cités !
Ceux-là qui n'avaient pu te vaincre avec l'épée
Semblaient, dans leur rage trompée,
Implorer l'enfer pour appui ;
Et, roulant sur la plaine en torrents de fumée,
Le vaste embrasement poursuivait ton armée,
Qui ne fuyait que devant lui.

Chateaubriand dit encore : « Les restes de l'armée vendéenne se rapprochaient de la Loire pour en tenter le passage. Ce n'étaient plus des soldats, mais des martyrs : des prêtres portaient des malades sur leurs épaules, des vieillards expiraient dans les fossés et sur les chemins. »

Victor Hugo reprend, comme un écho sonore :

La Loire vit alors, sur ses plages désertes,
S'assembler les tribus des vengeurs de nos rois,
Peuple qui ne pleurait, fier de ses nobles pertes,
Que sur le trône et sur la croix.
C'étaient quelques vieillards fuyant leurs toits en flammes,
C'étaient des enfants et des femmes,
Suivis d'un reste de héros ;
Au milieu d'eux marchait leur patrie exilée,
Car ils ne laissaient plus qu'une terre peuplée
De cadavres et de bourreaux.

Et si nous étudions de près ces strophes :

Grand Dieu ! si toutefois, après ces jours d'ivresse,
Blessant le cœur aigri du héros oublié,
Une voix insultante offrait à sa détresse
Les dons ingrats de la pitié ;
Si sa mère, et sa veuve, et sa fille, éplorées,
S'arrêtaient, de faim dévorées,
Au seuil *d'un favori puissant*,
Rappelant à celui qu'implore leur misère
Qu'elles n'ont plus ce fils, cet époux et ce père
Qui croyait leur léguer son sang ;

Si, *pauvre et délaissé, le citoyen fidèle*,
Lorsqu'un *traître enrichi* se rirait de sa foi,
Entendait au sénat calomnier son zèle
Par celui qui jugea son roi ;
Si, pour comble d'affronts, *un magistral injuste*,
Déguisant sous un nom auguste
L'abus d'un insolent pouvoir,
Venait, de vils soupçons chargeant sa noble tête,
Lui demander ce fer, sa première conquête,
Peut-être son dernier espoir ;

nous verrions aisément que ce « citoyen fidèle », c'est sans aucun doute ce pauvre M. Dupérat dont le roi avait oublié les services, que « le favori puissant », c'est Decazes, le « traître enrichi » et régicide, c'est la majorité de la Chambre des pairs et de la Chambre des députés, et le « magistrat injuste », c'est tout simplement le préfet des Deux-Sèvres, si maltraité par Chateaubriand.

Victor Hugo fut récompensé d'avoir été si bon petit élève du grand homme, car c'est dans le *Conservateur* qu'il trouva un jour ce premier article de critique et ces premiers rayons de gloire, qui ont, selon le mot de Vauvenargues, la douceur de l'aurore. Le 3 mars 1819, M. Agier, personnage politique assez connu pour avoir défendu Pichegru et Cadoudal lors de leur arrestation, faisant de temps en temps la critique littéraire au journal de Chateaubriand, nous signale en ces termes l'avènement littéraire du jeune Victor Hugo et de son frère Abel. Vous allez voir le ton emphatique qui était à la mode à cette époque :

« Les honteuses séductions, les promesses fallacieuses, les perfidies, les mystifications se sèment toujours de tous côtés. Des intrigants, qui ne savent que tromper, continuent de s'interposer entre les hommes forts et loyaux des diverses nuances d'opinions honnêtes ; et les voix de ces braves gens qui voudraient se rapprocher, qui pourraient s'entendre, sont couvertes par les vociférations des factieux qui ne veulent évidemment que le renversement de l'ordre actuel. Pendant ce temps, le torrent des horribles doctrines déborde avec une fureur qui serait le signal du désespoir qui s'exhale, si elle n'était la preuve de l'audace qu'on ne sait pas, qu'on ne veut pas réprimer. Au milieu de tant de causes d'inquiétude et de chagrins, on en trouve néanmoins de consolations et d'espérance. Le génie du mal doit bientôt être arrêté dans sa course, et le génie du bien doit avoir incessamment son tour; car partout les honnêtes gens sont et seront en force, quoique la trahison et la sottise veuillent leur lier les mains ; car, de toutes parts, de jeunes et belles âmes échappent à la contagion.

« Cette dernière réflexion nous est inspirée par la lecture des quatre premiers numéros du *Conservateur littéraire...* »

Après ce début laborieux, M. Agier entrait dans des détails plus précis.

« Le *Conservateur littéraire* est rédigé par trois frères, MM. Hugo, dont l'aîné à peine a vingt et un ans, et dont le plus jeune n'en a que dix-sept. Celui-ci, qu'on distingue par le nom de Victor, était déjà connu par une *Ode sur la Vendée* et par une *Satire sur le Télégraphe*. Dans le premier de ces ouvrages, qui en a suivi un autre, si célèbre, sur le même sujet, sa verve semble s'être animée à l'éloquente et poétique prose de M. de Chateaubriand; dans le second, *elle se montre trempée à l'école du grand maître, de Boileau.* »

De Boileau ! dit le bon M. Agier. Voilà le maître qu'il attribue à notre jeune poète. Il a soin d'ajouter que le premier de ses modèles, avant Boileau, était Chateaubriand, et, sur ce point, il a davantage raison, car c'est vraiment de celui-là que Victor Hugo procède. Il aurait pu écrire, lui aussi : Chateaubriand fut une des mains puissantes qui m'ouvrirent le grand horizon de la poésie moderne ; le grand musicien de phrases remplit mon esprit d'un éblouissement d'images et d'un enchantement de sons qui m'enivrèrent. De cet illustre ancêtre dérivait aussi Lamartine, qui entrait alors dans la notoriété et dont les premiers essais poétiques sont justement signalés au public dans ce même numéro du *Conservateur*.

En refermant les feuillets jaunis de ce vieux journal, on ne

peut s'empêcher de sourire à la pensée de ces candides légitimistes, qui se nourrissaient de cette prose pour s'affermir dans les bonnes traditions royalistes. Qui croirait que ce paladin, qui finit par se regarder comme l'unique soutien de la monarchie, serait, un jour, celui dont la verve déchaînée initiera notre siècle à toutes les fantaisies et à toutes les voluptés de l'opposition ? La destinée de Chateaubriand a été faite d'antithèses et de brisures ; il croyait clore une époque, il en ouvrait une autre. Il inscrivait son œuvre comme sur le fronton d'un temple, couronnant le magnifique édifice de la monarchie bourbonienne, et nous montrerons qu'il est le point de départ d'une littérature nouvelle ; c'est lui qui inaugure l'ère d'inépuisable rêverie ; il est l'inventeur d'une poésie qui aurait, je crois, stupéfié Boileau, et les romantiques sont ses enfants.

C. B.

Sujets de Devoirs

UNIVERSITÉ DE NANCY

DISSERTATION FRANÇAISE (*Licence*).

A propos du duc de Saint-Simon, vous étudierez le rôle de la personnalité de l'auteur dans les *Mémoires*. — Y introduit-il un élément lyrique, puisqu'on a dit que le développement du *moi* est une source de lyrisme, lyrisme en prose aussi bien qu'en vers ?

DISSERTATION FRANÇAISE (*Agrégation*).

Des procédés de dialectique et de logique dans Bourdaloue.
(Sermon sur la *Pensée de la Mort.*)

THÈME LATIN (*Licence*).

(Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.* 3e partie, les Empires, ch. VI.) Depuis : « Tite-Live a raison de dire.... », jusqu'à : « Cette modération devrait... »

THÈME LATIN (*Agrégation*).

Pascal, *De l'Esprit géométrique*, p. 535 (petite édition Havet). — Depuis : « On trouvera peut-être étrange... », jusqu'à : Ces trois choses qui... »

VERSION LATINE (*Agrégation*).

Lucrèce, *De Rerum Natura*, I, v. 215 à 249. — Depuis : « Huc accedit uti quicque... » jusqu'à : « Discidio redeunt in corpora.... »

DISSERTATION LATINE (*Licence*).

Inter latinæ linguæ scriptores quorum libri evanuerunt, qui sint maxima desiderandi quæritur.

UNIVERSITÉ DE BESANÇON

LICENCE ÈS LETTRES (*Agrégation*).

Composition française.

Analyser et apprécier le *Sermon* de Bossuet *sur l'Ambition*.

Dissertation latine.

Quid Nausicaa tantopere placuerit quum apud veteres, tum apud recentiores.

Thème grec.

Montesquieu, *Grandeur et Décadence* : « Sylla fit des lois. »

Thème latin.

Racine, 2e Préface de *Bajazet* : « Quelques lecteurs pourront s'étonner. »

Grammaire.

Comment la particule ἄν modifie le sens du verbe. Distinguer les mots : *quisque*, *quivis*, *quilibet*, *quicunque*, *quisquam*.

Philosophie (*Licence*).

Tracer les limites de la connaissance.

Allemand (*Certificat et Licence*).

THÈME ALLEMAND : Sainte-Beuve : « Qu'est-ce qu'un classique ? » 50 premières lignes.

VERSION : Schiller « Über Anmuth und Würde », 50 premières lignes.

COMPOSITION : Examiner et réfuter la critique que Lessing adresse aux *Fables* de La Fontaine.

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

AGRÉGATIONS DE GRAMMAIRE ET DES LETTRES.

Thème grec.

Pascal, *Pensées*, art. IV, p. 58 (Ed. Havet) ; de : « On charge des hommes..... » à : « s'occuper tout entiers ».

Version latine.

Quintilien, l. I, *Proœmium* ; du début à : « Quod opus Marcelli Victori, tibi dicamus ».

Thème latin.

Fénelon, *Sermon pour l'Epiphanie*, vers le milieu du 2e point : de : « L'orgueil a rompu ses digues »..... jusqu'à : « la misère et le luxe ».

Philosophie.

LICENCE

I. — Des causes de la décadence de la philosophie grecque au IIIe siècle avant Jésus-Christ.

II. — La physique d'Aristote et la physique de Platon.

III. — Sens et valeur de la définition aristotélicienne de la métaphysique.

IV. — Comparer les doctrines morales des Stoïciens, des Épicuriens et des Sceptiques.

AGRÉGATION

I. — La distinction platonicienne des plaisirs vrais et des plaisirs faux.

II. — Le *Philèbe* et la théorie platonicienne des Idées. Nombres d'après Aristote.

III. — La façon dont Platon détermine le concept du Bien dans le *Philèbe* est-elle d'accord avec la doctrine de l'idée du Bien dans la *République ?*

IV. — Théorie de la sensation dans Aristote.

V. — La définition platonicienne et la définition aristotélicienne de l'âme.

Compositions françaises (*Licence*).

I. — Apprécier cette pensée de Montaigne : « L'obstination et ardeur d'opinion est la plus sûre preuve de bestise. Est-il rien certain, résolu, dédaigneux, contemplatif, grave, sérieux comme l'asne ? »

II. — Discuter ce mot de Lamartine : « La poésie pleure bien, chante bien ; mais elle décrit mal, et dans quelle mesure ont-ils réussi à en dégager la poésie ? »

III. — Expliquer et analyser l'état d'esprit dans lequel se trouvait Pascal en écrivant les *Provinciales* ; en d'autres termes, tracer le portrait de Pascal en 1656.

Anglais.

Thème. — La Bruyère, — Chap. *de l'Homme.* — Portrait de Ménalque.

UNIVERSITÉ DE DIJON

AGRÉGATION ET LICENCE.

Grammaire.

1. L'optatif grec dans le discours indirect.
2. Versification de l'*Iliade*, XIX, 199-214.
3. Que signifie le conditionnel français ?

1. Sens de l'imparfait en grec. Prendre les exemples dans les auteurs du programme.
2. Versification de Virgile, *Géorgiques*, II, 475-489.
3. Déclinaison ancienne de l'adjectif *tel*.
4. Génitif pluriel latin de la déclination consonnantique.

1. Etudier la syntaxe de Thucydide, I, ch. 45.
2. Versification de Térence, *Adelphes*, Acte I, sc. 1, v. 1-29.
3. Présent de l'indicatif de *aimer*. Quelles sont les formes analogiques et les phonétiques ?

1. Etudier la syntaxe de Tacite, *Annales*, I, 40.
2. Versification d'Euripide, *Iphigénie à Aulis*, 49-79.
3. Pourquoi écrit-on : il aime, il finit (présent), il aima, il fut, avec ou sans *t* ?

UNIVERSITÉ DE POITIERS

LICENCE ET AGRÉGATION.

Composition française.

Histoire du sonnet.

Questions à étudier.

Ruy Blas, acte I, scènes 3, 4, 5. — La vie de Pascal, de 1639 à 1663.

Lectures à faire et à discuter.

Maurice Souriau. Introduction à la Préface de *Cromwell* (Paris, Société française d'Imprimerie, 1897).

Prévost-Paradol, Les Moralistes français, notamment l'étude sur Pascal (18e édition, Hachette).

Mémoires de Mme de Rémusat, quelques chapitres (Calmann-Lévy, 1880).

M. Faguet, article sur M. Doumic, dans la *Revue bleue* du 11 décembre 1897.

Discours académiques de MM. Theuriet et Bourget sur Alexandre Dumas fils (*Journal officiel* des 11 et 12 décembre 1897).

Conférences de M. Laumonier.

Lectures indiquées :

1° Les *Confidences* et les *Nouvelles Confidences*, de Lamartine. — 2° La Préface des *Méditations*, et l'*Etude sur les Destinées de la Poésie*, qui suit cette Préface. — 3° E. Deschanel (2 volumes d'*Etudes sur Lamartine*). — 4° J. Lemaître, 6e *volume* des *Contemporains* (Extrait de la Bibliographie de Lamartine).

Composition latine.

Quæretur utrum recte de se Horatius dixerit : « *Mihi parva rura et spiritum Graiæ tenuem Camenæ Parca... dedit* (Od. II, 16, p. 38). *Ego apis Matinæ more modoque... operosa parvus carmina fingo* (id. IV, 2, 27).

Lectures et travaux.

1° La chronologie générale de l'œuvre d'Horace et la chronologie particulière des *Odes* du IIe livre. — Classer ces dernières par genres et les rapporter aux modèles de la Cyrique grecque. — 2° Etudier le *Pro Marcello* de Cicéron ; historique du discours ; appréciation du plan ; usage des lieux communs. Que peut-on en tirer pour l'appréciation du rôle politique de Cicéron et de

son caractère? Arguments en faveur de l'authenticité du discours, qui a été contestée.

Thème grec.

Montesquieu, *Lysimaque*, commencement : « Lorsqu'Alexandre eut détruit...» jusqu'à : « Les vices d'Alexandre étaient extrêmes ».

Thème latin.

Montaigne, livre I, chap. XXV. *De l'Institution des Enfants*, du commencement jusqu'à : « Je n'ai dressé commerce. »

Grammaire.

La voix moyenne en grec et les verbes déponents en latin.

Métrique.

La césure en grec et en latin.

Conférences d'Agrégation de philosophie.

1° Théorie de la connaissance dans l'épicurisme et le stoïcisme. 2° La liberté.

Licence.

1° Origine des idées de temps et d'espace. — 2° Théorie de la croyance.

Histoire moderne.

Politique de Louis XI à l'égard du Tiers-Etat.

Géographie.

Description de l'Atlantique septentrional : dimensions, profondeurs, mouvements et température des eaux.

Histoire ancienne et du moyen âge.

1° Tableau de la civilisation athénienne au ve siècle, au point de vue littéraire, scientifique et artistique. — 2° La conquête de l'Italie par les Romains ; caractère et procédés. — 3° Caractère, causes et résultats des luttes entre l'Austrasie et la Neustrie (*Ces 3 sujets sont pour la licence*).

Certificat d'aptitude. — Les Croisades, leurs origines, leurs conséquences (*Professorat des écoles normales*).

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOC. FRANÇ. D'IMPR. ET DE LIBR. (OUDIN ET Cie)

SIXIÈME ANNÉE. (2e Série). N° 27 19 MAI 1898.

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Boileau critique des auteurs de son temps. (*Suite.*)

Cours de M. EMILE FAGUET

Professeur à l'Université de Paris

J'étudierai aujourd'hui les critiques formulées par Boileau contre ce que j'ai appelé le genre Racan. Notre auteur loue très vivement Racan lui-même, comme on sait. Il dit aussi de Segrais, à propos du nom de Louis XIV, que Segrais « dans l'églogue, en charme les forêts ». C'est un hommage digne d'être relevé ; mais, en dehors de ces deux écrivains, il voit dans cette sorte d'œuvres, non seulement un genre faux, mais un genre qui sollicite un peu trop la nonchalance des poètes médiocres. Tout ce qui est littérature facile et littérature factice est combattu et proscrit *à priori* par Boileau. C'est ainsi que, dans la *Satire IX*, se demandant ce qu'il pourrait bien faire à défaut de satires, il s'écrie :

> Viendrai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,
> Au milieu de Paris, enfler mes chalumeaux,
> Et, dans mon cabinet assis au pied des hêtres,
> Faire dire aux échos des sottises champêtres ?
> Faudra-t-il, de sang-froid, et sans être amoureux,
> Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux ;
> Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
> Et, toujours bien mangeant, mourir par métaphore ?

Il y tient tellement, au point de vue de la réglementation même de la poésie, qu'il y revient dans l'*Art poétique*. Il est un peu

bizarre, nous dit-il, et un peu faux de ressusciter l'églogue, pour nous qui sommes des Parisiens et non des gens de la campagne. Segrais aurait pu répondre : c'est justement à la campagne, dans le Nivernais, que j'ai fait mes églogues, absolument comme Théophile, qui chanta la maison de Sylvie à Chantilly même. Mais Boileau insiste : c'est nous surtout, nous, courtisans vivant de la vie la plus civilisée, incapables, par suite, d'avoir les passions naïves de Daphnis et de Chloé, qui ne devons pas faire, de façon froide et factice, des vers amoureux :

Je hais ces vains auteurs, dont la muse forcée
M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée ;
Qui s'affligent par art, et, fous de sens rassis,
S'érigent, pour rimer, en amoureux transis.
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines :
Ils ne savent jamais que se charger de chaînes,
Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
Et faire quereller les sens et la raison.
Ce n'était pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'Amour dictait les vers que soupirait Tibulle...

Il faut être amoureux : Tibulle l'était ; ce premier exemple est très bien choisi, mieux que celui d'Ovide. Au moins Tibulle avait cette sorte de féminisme, cette adoration constante de la beauté, qui peut tenir lieu ici d'une vraie passion.

Ou que du tendre Ovide inspirant les doux sons,
Il donnait de son art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.
Ah ! frappe-toi le cœur : c'est là qu'est le génie !

Musset répète un vers de Boileau, parce qu'il est justement l'homme que le critique demandait.

C'est pour ces raisons que Boileau a attaqué un peu Voiture, comme nous le verrons avec les textes, et des auteurs comme Perrin. Celui-ci avait fait une pastorale accompagnée de musique, genre voisin de l'opéra, et le véritable premier opéra français, *Pomone*. Historiquement parlant, il a donc une très grande importance ; c'est lui aussi qui a fondé l'Académie nationale de musique ; il en obtint le privilège en 1670, puis le céda à Lulli, en 1672, après avoir ruiné son bailleur de fonds. Boileau n'aimait pas l'opéra, c'est pour cela qu'il attaque Perrin, qui d'ailleurs était vraiment le type de l'amoureux transi. Voici ce que dit, au sujet de cette querelle, Voltaire, à l'article *Art dramatique*, de son *Dictionnaire* : « Cependant les Français voulaient aussi, de ce temps-là même, avoir un opéra dans leur langue, quoiqu'il n'y eût pas un seul homme dans leur pays qui sût faire un trio ou jouer passablement du violon ; et, dès l'année 1659,

un abbé Perrin, qui croyait faire des vers, et un Cambert, intendant de douze violons de la reine-mère, qu'on appelait *la musique de France*, firent chanter, dans le village d'Issy, une pastorale, qui, en fait d'ennui, l'emportait sur le *Hercole amante* et sur les *Nozze di Peleo*.

« En 1669, le même abbé Perrin et le même Cambert s'associèrent avec un marquis de Sourdéac, grand machiniste, qui n'était pas absolument fou, mais dont la raison était très particulière, et qui se ruina dans cette entreprise. Les commencements en parurent heureux ; on joua d'abord *Pomone*, dans laquelle il était beaucoup parlé de pommes et d'artichauts.

« On représenta ensuite *les Peines et les Plaisirs de l'Amour* ; et enfin Lulli, violon de Mademoiselle, devenu surintendant de la *musique du roi*, s'empara du jeu de paume qui avait ruiné le marquis de Sourdéac. L'abbé Perrin, inruinable, se consola dans Paris à faire des élégies et des sonnets, et même à traduire l'*Enéide* de Virgile en vers qu'il disait héroïques. Voici comment il traduisait, par exemple, ces deux vers du Ve livre de l'*Enéide* (480-481) :

ARDUUS, EFFRACTAQUE ILLISIT IN OSSA CEREBRO,
STERNITUR, EXANIMISQUE TREMENS PROCUMBIT HUMI BOS.
Dans ses os fracassés enfonce son éteuf,
Et tout tremblant, et mort, en bas tombe le bœuf. »

C'est pour les mêmes raisons que Boileau attaqua Pradon. Cet auteur répondait encore plus au type de l'écrivain qui fait de la poésie élégiaque sans être ému ; et il introduisait, plus que tout autre, les habitudes de la pastorale et de l'opéra dans la tragédie, ce que nous ne pouvons souffrir. Boileau admet à peine qu'il y ait de l'amour dans le genre tragique :

Peignez donc, *j'y consens*, un héros amoureux.

Au fond, il voudrait sur notre scène théâtrale la simplicité même et l'austérité des anciens.

Pradon avait traité le sujet de *Pyrame et Thisbé*, que Racine aussi eût abordé sans les bons conseils de Molière, qui l'en dissuada. Il avait joué ensuite le rôle que l'on sait dans la cabale de *Phèdre*. On le soupçonne d'avoir eu, par les comédiens, communication de la pièce de Racine, dont il aurait ainsi pu plagier quelques vers ; mais le fait, selon moi, n'est pas assez démontré. Ce qui est certain, c'est que sa pièce est très faible.

Bayle a dit que Pradon n'était pas inférieur à Racine pour le plan de sa *Phèdre*. C'est une sottise : à aucun égard la comparaison ne peut être faite entre les deux œuvres. On sait que la cabale fit échouer la *Phèdre* de Racine à l'hôtel de Bourgogne et réussir celle de Pradon chez les comédiens de l'hôtel Guénégaud ; mais si

la pièce de Racine n'eut pas beaucoup de succès, c'est surtout, selon moi, parce qu'elle était trop audacieuse pour l'esprit du temps. Il n'en est pas moins vrai que Pradon est marqué au front par une sorte de malédiction de la postérité. Il est possible que ce soit lui qu'il faille rendre responsable de la retraite de Racine; mais d'autres causes se sont jointes à celle-là.

En 1679, Pradon donna une certaine *Troade*, qui ne réussit pas et qui n'est restée célèbre que par une épigramme assez mauvaise de Racine. En 1688, il fit un *Régulus* qui eut un vrai succès. La pièce, à parler franchement, n'est pas sans mérite ; elle vaut du Campistron. *Germanicus*, en 1694, ne réussit pas du tout, au contraire. Racine, qui passe pour n'avoir pas voulu s'occuper de littérature depuis 1677 jusqu'en 1689, ne laissait pas de suivre le mouvement littéraire, car on vient de voir déjà une épigramme de lui contre la *Troade* de Pradon; en voici une autre contre son *Germanicus* :

Que je plains le destin du grand Germanicus !
Quel fut le prix de ses rares vertus ?
Persécuté par le cruel Tibère,
Empoisonné par le traître Pison,
Il ne lui restait plus, pour dernière misère,
Que d'être chanté par Pradon.

Voyons maintenant Boileau en face du genre précieux. Là encore, le chef, le maître, est respecté et loué par Boileau. On sait ce qu'il a dit de Voiture : il l'estime fort, il l'a mis une fois à côté d'Horace. Cependant il est à remarquer qu'il l'a aussi attaqué, non pas dès ses débuts, il est vrai, mais dans la *Satire XII*, et, un peu auparavant, dans l'*Art poétique*. Dans la *Satire XII*, il lui rend encore une éclatante justice, mais il lui reproche d'avoir eu trop souvent recours à l'Equivoque : « Tes amusements, dit-il à celle-ci :

Hors de mode aujourd'hui chez nos plus froids badins,
Sont des collets-montés et des vertugadins.
Le lecteur ne sait plus admirer dans Voiture
De ton froid jeu de mots l'insipide figure.
C'est à regret qu'on voit cet auteur si charmant,
Et pour mille beaux traits vanté si justement,
Chez toi toujours cherchant quelque finesse aiguë,
Présenter au lecteur sa pensée ambigue
Et souvent, du faux sens d'un proverbe affecté,
Faire de son discours la piquante beauté.

Voilà une condamnation mêlée d'un éloge qui ne se trouve plus être, en somme, qu'une excuse et une atténuation. Il y a, je crois, une allusion plus caractéristique contre cet auteur dans l'*Art poétique*, aux vers suivants : n'imitons pas, dit Boileau, ces amants précieux et froids,

Qui ne savent jamais que se charger de chaînes,
Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
Et faire quereller les sens et la raison.

Il est possible que Boileau ne songe ici à aucun texte particulier ; mais peut-être aussi vise-t-il le fameux sonnet d'*Uranie* :

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie ;
L'absence ni le temps ne m'en peuvent guérir,
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

Dès longtemps je connais sa rigueur infinie :
Mais, pensant aux beautés par qui je dois périr,
Je bénis mon martyre, et, content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

L'allusion paraît assez précise, surtout si l'on songe que le sonnet d'*Uranie* était dans toutes les mémoires à cette époque, comme peut l'être aujourd'hui le *Vase brisé* de Sully Prudhomme.

Quelquefois ma raison, par de faibles discours,
M'excite à la révolte et me promet secours ;
Mais lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,
Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

Ne reconnaît-on pas, dans ces deux tercets, la querelle des sens et de la raison, dénoncée par les vers de Boileau ?

Pour Benserade, notre auteur le traite tout à fait de même que Voiture, avec cette seule différence qu'il le considère comme un peu inférieur. Il a pour lui aussi des éloges, au même endroit, à propos du nom de Louis XIV.

Que de ce nom loué par la bouche des belles,
Benserade en tout lieu enchante les ruelles.

Mais, dans la *Satire XII*, il lance contre lui une épigramme.

Ne vaudrait-il pas mieux, dans mes vers, moins caustique,
Répandre de tes jeux le sel réjouissant,
Que d'aller contre toi, sur ce ton menaçant,
Pousser jusqu'à l'excès ma critique boutade ?
Je ferais mieux, j'entends, d'imiter Benserade.
C'est par lui qu'autrefois, mise en ton plus beau jour,
Tu sus, trompant les yeux du peuple et de la cour,
Leur faire, à la faveur de tes bluettes folles,
Goûter, comme bons mots, tes quolibets frivoles.

Ceci est un peu plus sévère que ce qui concerne Voiture ; mais Boileau sait encore très bien doser la critique et l'éloge.

Parmi tous les précieux de l'époque, le plus attaqué par notre auteur est naturellement Quinault. Ce poète n'est pas sans mérite, il semble avoir plus de facilité que de talent et, en tout cas, plus

de talent que de génie. Ce qui le caractérise, c'est une sorte de dextérité nonchalante à faire des vers aimables. Il avait commencé par composer des tragédies ; il a profité de cette espèce d'interrègne laissé au théâtre par Corneille retiré, et qui s'étend jusqu'aux débuts de Racine. C'est en 1656, en effet, que Quinault fit jouer sa première pièce, la *Mort de Cyrus*, qui échoua ; en 1663, il donna l'*Astrate*, pièce qui a de l'intérêt, mais qui est mal construite et écrite en vers faciles et plats. *La Mère coquette*, jouée en 1665, est une jolie comédie ; Quinault avait de l'esprit, l'éloge de Voltaire n'est qu'un peu exagéré : « C'est, dit-il, le modèle de la comédie d'intrigue. » Quinault aurait pu continuer à faire des pièces du même genre, qui auraient eu un succès actuel, et un demi-succès auprès de la postérité ; mais il se tourna du côté de l'opéra à partir de 1670. Ses vers d'opéra, comme vers d'opéra, sont estimables ; mais ils ont une mollesse et une fluidité qui ne sont pas très littéraires. Voltaire, qui l'admirait un peu trop, à mon avis, et qui ne pardonnait pas à Boileau de l'avoir comme étranglé, a cherché à le réhabiliter. Aussi a-t-il cité dans son article sur l'art dramatique ce qu'il a trouvé de meilleur dans ses œuvres : cela n'a rien de supérieur.

« Il y eut des bouffonneries dans cet opéra (*les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, de Lulli et Quinault), ainsi que dans *Cadmus* et dans *Alceste*. Ce mauvais goût régnait alors à la cour dans les ballets ; et les opéras italiens étaient remplis d'arlequinades. Quinault ne dédaigna pas de s'abaisser jusqu'à ces platitudes :

Tu fais la grimace en pleurant,
Je ne puis m'empêcher de rire.
. . . . . .
Ah ! vraiment, je vous trouve bonne ;
Est-ce à vous, petite mignonne,
De reprendre ce que je dis ?
. . . . . .
Mes pauvres compagnons, hélas !
Le dragon n'en a fait qu'un fort léger repas.
. . . . . .
Le dragon étendu ! Ne fait-il point le mort !

Mais, dans ces deux opéras d'*Alceste* et de *Cadmus*, Quinault sait insérer des morceaux admirables de poésie. Lulli sut un peu les rendre en accommodant son génie à celui de la langue française ; et, comme il était d'ailleurs très plaisant, très débauché, adroit, intéressé, bon courtisan et par conséquent aimé des grands, et que Quinault n'était que doux et modeste, il tira toute la gloire à lui. Il fit accroire que Quinault était son garçon poète, qu'il dirigeait, et qui, sans lui, ne serait connu que par les *Satires* de

Boileau. Quinault, avec tout son mérite, resta donc en proie aux injures de Boileau et à la protection de Lulli.

Cependant rien n'est plus beau ni même plus sublime, que ce chœur des suivants de Pluton, dans *Alceste* (acte IV, scène 3) :

Tout mortel doit ici paraître :
On ne peut naître
Que pour mourir.
De cent maux le trépas délivre :
Qui cherche à vivre
Cherche à souffrir.
. . . . . .
Est-on sage
De fuir ce passage ?
C'est un orage
Qui mène au port.
. . . . . .
Plaintes, cris, larmes,
Tout est sans armes
Contre la mort.

(Oui, quand il y aura de la musique là-dessous, comme dit Figaro, ce passage pourra être très agréable ; mais, pris en eux-mêmes, je ne vois pas que ces vers soient dignes d'une bien grande admiration.)

« Les ariettes de Lulli, continue Voltaire, furent très faibles ; c'étaient des *barcaroles* de Venise. Il fallait pour ces petits airs des chansonnettes d'amour aussi molles que les notes. Lulli composait d'abord les airs de tous ces divertissements ; le poète y assujettissait les paroles. Lulli forçait Quinault d'être insipide ; mais les morceaux vraiment poétiques de Quinault n'étaient certainement pas des *lieux communs de morale lubrique*. Y a-t-il beaucoup d'odes de Pindare... (Voltaire n'y va pas à demi-mots ; il est vrai qu'il n'aimait pas Pindare, et c'est peut-être autant pour le dénigrer que pour louer Quinault qu'il fait ce rapprochement.) Y a-t-il beaucoup d'odes de Pindare plus fières et plus harmonieuses que ce couplet de l'opéra de *Proserpine* (Acte I, scène 1) ?

Les superbes géants, armés contre les dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante ;
Ils sont ensevelis sous la masse pesante,
Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante.
Jupiter l'a contraint de vomir, à nos yeux,
Les restes enflammés de sa rage mourante.
Jupiter est victorieux.
Et toi, cède a l'effort de ta main foudroyante!
Goûtons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante.

Remarquez l'abondance des rimes par épithètes banales et traînantes. Je ne vois que le vers souligné qui soit vraiment remarquable ; et, comme il n'y a rien de meilleur dans tout Quinault, on peut conclure, en somme, que ce fut à peine un poète distingué.

Boileau l'a attaqué avec la dernière violence ; pourquoi ? C'était l'homme qu'il fallait renverser pour se rendre maître du terrain. Il s'agissait de frayer la route à Racine. Je n'appelle pas cela un bon sentiment. D'ailleurs, quand Boileau a commencé à s'acharner contre lui, Quinault n'était plus qu'un faiseur d'opéras, il n'avait rien d'un Corneille ou d'un Rotrou, ou enfin d'un Racine. On connaît les textes du satirique où revient le nom de Quinault :

> Si je pense parler d'un auteur sans défaut,
> La raison dit Virgile et la rime, Quinault.

Il reprend ces vers dans sa *Satire IV*, où il fait dire à un campagnard, à un provincial, c'est-à-dire à un homme de mauvais goût :

> Justement. A mon gré la pièce est assez plate.
> Et puis, blâmer Quinault! Avez-vous vu l'*Astrate* ?
> C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
> Surtout l'*anneau royal* me semble bien trouvé.

Il s'agit d'un anneau prêté par une femme de sang royal à un seigneur qui le garde, au lieu de le donner à l'amant de la grande dame. C'est ce qui fait le revirement de l'action dans la pièce. Boileau trouvait cela mesquin : il n'a pas tort. Notre auteur a surtout attaqué le Quinault des tragédies, mais il n'a pas précisément désarmé en face du Quinault des opéras. Notons d'abord ici une légende. Il paraît qu'invité à la représentation d'un opéra de ce poète et de Lulli, Boileau aurait dit au placeur : « Mon Dieu, monsieur, placez-moi dans un lieu d'où je n'entende que la musique. » Voltaire n'est pas fâché de rapporter cette anecdote pour se moquer de Boileau. Mais notre auteur est revenu à la charge dans sa *Satire X* sur les femmes : c'est là qu'il nous représente Lulli et surtout Quinault comme un corrupteur. Mèneras-tu, dit-il, ta femme à l'opéra, pour entendre « ces lieux communs de morale lubrique que Lulli réchauffa du son de sa musique ? »

Nommons encore, comme rentrant dans la même catégorie que les précédents écrivains, Cotin et Bonnecorse. On sait que Cotin était un homme très remarquable et tout à fait sérieux. C'était un savant ; il connaissait l'hébreu, probablement l'arabe, très bien le grec et le latin. Il a fait un petit commentaire sur le *Cantique des Cantiques* qui est absolument distingué et qui est l'œuvre d'un excellent juge. C'était donc un homme très digne de considération. Son défaut fut de vouloir aller dans le monde : du monde il ne prenait absolument que les ridicules ; dès lors il ne fut plus qu'un

simple baladin. Ce savant allait dans les salons de Mlle de Montpensier, et là il était devenu l'empereur des énigmes, comme Scarron était l'empereur du burlesque ; il a fait presque un volume d'énigmes, qui sont en général déplorables. Boileau avait contre ce savant très sérieux une véritable haine, celle qu'on porte à un homme qui se trompe complètement sur lui-même. On sait aussi que Cotin l'avait attaqué très vivement dans la *Satire des Satires* et dans la *Critique désintéressée des satires du temps*. Au reste, la cause initiale de la grande colère de Boileau et de Molière contre Cotin, nous la trouvons dans l'abbé d'Olivet, qui a été l'ami personnel de Boileau et qui a la plus grande autorité : « Les ouvrages de M. Despréaux commençant à faire du bruit sur le Parnasse, ce poète souhaita d'avoir sur eux le jugement de l'hôtel de Rambouillet ; Chapelain, Ménage et Cotin y étaient le jour qu'il parut. Arthénice et Julie louèrent le jeune poète, mais en même temps le conseillèrent par bonté et avec cette politesse à laquelle elles ne manquaient jamais, de consacrer ses talents à une espèce de poésie moins odieuse et plus justement approuvée. Chapelain, Ménage et Cotin appuyèrent assez durement, et avec l'aigreur de gens personnellement menacés. Boileau en fut blessé et jura de se venger. » D'ailleurs, Cotin était l'intime ami de Gilles Boileau, dont il prenait toujours le parti. Boileau l'a donc détesté comme un frère. De plus, quand Molière donna son *Misanthrope*, Ménage et Cotin se trouvèrent à la première représentation, et, la pièce jouée, allèrent sonner le tocsin à l'hôtel de Rambouillet, disant que l'auteur jouait le duc de Montausier. Mais Molière avait prévu la chose, et, très habilement, il avait à l'avance communiqué la pièce au duc lui-même. Telle est la source de cette animosité qui eut des conséquences terribles et vraiment excessives. Boileau n'a pas laissé son ennemi en paix. C'est surtout dans la *Satire IX*, réponse directe à la *Critique désintéressée*, qu'il l'accable ; mais j'en ai déjà parlé.

Bonnecorse doit être rangé parmi les précieux de l'époque, car, en 1666, il avait fait un petit poème ayant pour titre *la Montre d'amour*, puis, en 1686, un autre recueil de poésies intitulé *la Boîte et le Miroir*. Boileau est quelquefois un peu léger dans ses attaques, car il reconnaît, dans une lettre à Brossette écrite beaucoup plus tard, qu'il n'avait lu ni la *Montre d'amour*, ni *la Boîte et le Miroir* ; il a lancé deux ou trois traits à cet auteur, uniquement pour ses titres : cela lui suffisait. Revenir en 1666 et surtout en 1686 à ce genre de poésie de salons et de ruelles, qui n'avait jamais été bien bon, mais qui était surtout absolument suranné, cela lui paraissait un crime de lèse-poésie. Ce Bonnecorse a fait

encore une parodie du *Lutrin*, le *Lutrigot*. Boileau dit quelque part : « Pradon et Bonnecorse... deux écrivains de même force... » Il ne faut pas prendre l'épigramme à la lettre, car ce dernier me paraît avoir été un tout petit rimeur, sans aucune espèce de mérite, tandis que Pradon au moins était capable de quelques bons efforts.

C. B.

Isocrate et la démocratie athénienne

(*Suite.*)

Cours de M. ALFRED CROISET

Professeur à l'Université de Paris.

On se rappelle la critique un peu chagrine, mais, en somme, clairvoyante et honnête, d'Isocrate contre certains défauts de la démocratie athénienne : il lui reproche l'insuffisance de ses chefs, les démagogues, l'absence de liberté d'esprit dans la foule, qui juge plutôt suivant ses passions que suivant des idées abstraites, l'impossibilité de parler et de se faire entendre pour ceux qui ont quelque chose à dire. C'est à l'*Aréopagitique* et au *Discours sur la Paix* que nous avons demandé ces témoignages. Ces deux discours sont, en effet, pleins de renseignements ; et, bien qu'on y trouve un peu trop de rhétorique, c'est peut-être ceux dans lesquels Isocrate montre le plus d'esprit véritablement politique. C'est donc à eux que nous allons encore avoir recours pour y chercher les remèdes proposés par Isocrate pour le défaut qu'il signale et l'application qu'il en fait à l'un des grands objets de la préoccupation d'Athènes, à ses relations avec ses alliés, qui sont une partie considérable de sa puissance et qui n'en peuvent être séparés.

Où Isocrate va-t-il prendre ces remèdes? Quel est son idéal? Cet idéal, il s'en va le chercher dans le passé d'Athènes, au temps de Clisthènes ou de Solon ou, plus tard encore, dans la période qui suivit immédiatement les guerres médiques et pendant laquelle l'Aréopage était tout-puissant. C'est alors surtout qu'Isocrate trouve réalisé dans la pratique le gouvernement qu'il rêve. Sur cette confiance de l'orateur dans la réalisation de son idéal dans le passé, il y aurait beaucoup à dire. Isocrate n'est pas un

historien ; il ne l'est ni par métier ni par son tour d'esprit ; il n'examine pas les choses avec précision ; il ne voit pas de si près ce qui a pu se passer à une date déterminée ; il reste orateur dans l'histoire : aussi dans ses peintures historiques y a-t il beaucoup d'incertitude et en même temps de parti-pris, et l'on s'explique bien, par son exemple, la décadence de l'histoire en Grèce. Après lui il n'y a plus, malgré Ephore et Théopompe, jusqu'à Polybe, de grands historiens grecs. Quel est le défaut commun à tous ceux qui abordent ce genre ? C'est celui de traiter l'histoire beaucoup trop comme un genre oratoire, et ce défaut c'est à Isocrate qu'ils l'empruntent. Cette manière de voir qui tend à développer avec complaisance tout ce qui paraît bon et à attaquer avec sarcasme tout ce qui déplaît, qui introduit dans l'étude du passé un élément subjectif, c'est à Isocrate qu'elle se rattache. Dans ses discours il trace de la cité de Solon et de Clisthènes un tableau tout à fait idéal, d'où on ne peut tirer une idée claire et positive de la réalité. Ce n'est pas d'ailleurs ce que nous y cherchons ; mais nous avons le droit d'y chercher des jugements, expression d'un idéal à la fois philosophique et politique. Au surplus, il y a dans les passages que nous allons examiner une part de vérité. La constitution de Solon, comme celle de Clisthènes, présente bien quelques-uns des caractères qu'Isocrate veut reproduire dans son idéal ; seulement il commet l'erreur de croire que ce qui a été écrit dans ces constitutions a été toujours strictement appliqué dans ce temps-là. Le régime établi par Solon est une démocratie tempérée, régime très noble et très raisonnable. Mais les mœurs correspondent-elles à cet idéal ? C'est une autre question. L'histoire du VIe siècle est mal connue ; nous en savons assez cependant pour pouvoir affirmer que la constitution de Solon n'est jamais devenue, dans la pratique, une vérité historique. Toute une série de révolutions, la tyrannie de Pisistrate, l'exil des Pisistratides, nous donnent lieu de croire que les Athéniens de ce temps étaient loin de vivre sous le règne de la vertu. Pour ce qui est de l'Aréopage, il y a encore une réserve à faire ; mais elle est moins forte. Pendant quarante ou cinquante ans après les guerres médiques, ce Conseil exerça, non pas en vertu des lois, mais grâce à l'autorité de ses membres, une grande influence sur la conduite des affaires. Nous le savons pertinemment, grâce à un certain nombre de témoignages historiques que l'ouvrage d'Aristote sur la *Politique d'Athènes* a confirmés. Il y a donc plus de vraisemblance dans ce qu'Isocrate nous dit de cette époque plus voisine de celle où il a vécu ; cependant l'idéal qu'il rêvait n'y était pas davantage réalisé. Des

ambitieux, comme Thémistocle, Ephialte, Périclès, y font naître des révolutions, des changements partiels de régime. Quoi qu'il en soit de la valeur historique de ces témoignages, c'est de ce pouvoir de l'Aréopage conçu d'une façon imaginaire qu'Isocrate va tirer les principaux traits de son idéal politique. Cet idéal est exprimé avec une très grande netteté, dans des formules pénétrantes et profondes. Si jamais Isocrate a été grand écrivain et grand écrivain politique, c'est dans les passages où il expose sa doctrine philosophique sur le gouvernement de la cité ; il y a là des pages vraiment très belles.

Ce qu'il expose en première ligne, c'est que le point d'appui de toute constitution, c'est une conception vraie de l'égalité. Les Athéniens croient avoir réalisé cette égalité ; mais ils ne la conçoivent que d'une façon inexacte et dangereuse. Isocrate exprime avec une grande fermeté ses vues sur la vraie et sur la fausse égalité (*Aréop.* 21). L'égalité étant dans la raison d'être de toute démocratie, il se garde bien de l'exclure ; il veut simplement la corriger. Cette idée indispensable, et sur laquelle repose tout le régime démocratique, peut être entendue de deux manières : il y a deux espèces différentes d'égalité, l'une qui donne à chacun la même part dans les affaires publiques, quelle que soit la valeur intellectuelle et morale de ceux qui sont appelés à ce partage : c'est la fausse égalité ; l'autre qui sait distinguer les honnêtes gens des méchants, les ignorants de ceux qui sont instruits, et qui attribue à chacun la part qui lui convient. Ce qui contribuait le plus au bonheur de la république, c'est que, des deux égalités, l'une qui accorde sans distinction les mêmes avantages à tous, l'autre qui donne à chacun ce qu'il a le droit d'obtenir, les Athéniens n'ignoraient pas quelle est la plus utile ; que, répudiant comme contraire à la justice celle qui reconnaissait aux bons et aux méchants les mêmes droits, ils donnaient la préférence à celle qui punit et récompense chacun selon son mérite.

Vous remarquerez dans ce passage le mot de justice ; il rappelle la théorie platonicienne qui fait l'objet de la *République*. La constitution idéale de Platon, qui met chaque chose à la place qui lui convient, qui établit entre les hommes la hiérarchie nécessaire, repose sur une conception vraie de la justice. Platon et Isocrate n'ont cependant pas le même idéal. Chez l'un nous trouvons une idée à demi théocratique : les philosophes, les sages sont au premier rang ; puis vient une sorte de chevalerie, l'ordre des guerriers ; en dernier lieu, la foule ; nous sommes en pleine utopie. Chez l'autre, nous avons affaire à un idéal qui se fonde

sur l'histoire réelle; Isocrate rêve une démocratie semblable à celle de Solon et de Clisthènes; entre lui et Platon la différence est grande. Les mêmes expressions, et, par suite, la même idée générale, dominent cependant les deux conceptions. La justice entendue d'une façon un peu différente par l'un et par l'autre, mais enfin la justice, voilà ce que nous trouvons au fond des deux systèmes. Ils ont tous deux le même principe : mettre chacun à la place qui lui convient, sortir de l'anarchie qu'est devenue l'égalité contemporaine, et rétablir une hiérarchie libérale. Dans les lignes qui suivent, Isocrate exprime nettement sa pensée. La manière dont les ancêtres appliquèrent leur idée d'égalité était bien différente de la façon de faire des hommes du quatrième siècle. « Ils ne confiaient pas l'administration de l'Etat à des magistrats tirés au sort entre tous les citoyens, mais désignaient d'avance avec discernement (προκρίνοντές), pour tous les emplois, les hommes à la fois les plus honnêtes et les plus capables. » Προκρίνοντες est l'expression juste, qu'on retrouve dans la constitution de Solon et de Clisthènes. On opère d'abord une sélection préalable; puis on choisit au sort entre ceux qui ont été, une première fois, distingués (πρόκριτοι). On voit ici la précision digne d'éloges du langage politique chez Isocrate ; il emploie le mot propre. C'est bien, en effet, la πρόκρισις qui détermine le caractère de cette ancienne démocratie, comme c'est au contraire la κλήρωσις, le tirage au sort, qui distingue la démocratie contemporaine.

Voilà un premier point. Laissons de côté la page où Isocrate développe les avantages de la vraie égalité et les inconvénients de la fausse. Parmi les autres points qui se rattachent au premier, le plus important est la place considérable qui est faite à un grand corps, bien tombé de son ancienne puissance, l'Aréopage. Une des conséquences forcées de cette égalité bien entendue, ce serait de remettre en tête de la constitution ce corps illustre entre tous, plein de sagesse et d'expérience. Isocrate fait, à propos de l'Aréopage, des réflexions dont quelques-unes sont à négliger au point de vue historique, mais dont quelques autres sont extrêmement intéressantes (ch. 37). Dans le passé, la grandeur d'Athènes était le résultat naturel de cette domination de l'Aréopage, chargé de maintenir dans la cité l'εὐκοσμία, la bonne tenue, la réserve des individus. Un citoyen ne pouvait vivre tout à fait à sa guise. La surveillance de l'Aréopage s'exerçait sur tout. Les anciens accordaient à ce conseil le droit de contrôler les mœurs de la cité, de maintenir chacun à sa place et de prévenir les désordres. Alors régnait un véritable bonheur. Arrivant à la

composition de cet Aréopage, Isocrate remarque qu'outre ses pouvoirs étendus ce corps avait un autre avantage, celui d'être formé d'hommes qui tous présentaient des garanties d'honneur et de sagesse. Ceux qui y entraient étaient des gens bien nés, qui, dans leur vie journalière, avaient fait preuve d'intelligence et de vertu. On n'arrivait, en effet, à l'Aréopage qu'après avoir exercé certaines grandes charges de la cité, comme l'archontat par exemple, et les archontes n'étaient choisis que parmi un petit nombre de citoyens d'élite. Ce qui est vraiment curieux, c'est que, suivant Isocrate, les traditions de sagesse et de modération de l'antique Aréopage étaient tellement fortes que, même dans celui de son temps, il en subsiste encore quelque chose. Ce conseil se recrute toujours de la même façon parmi les anciens archontes ; mais ceux-ci n'ont plus une origine aussi pure que ceux d'autrefois; ils se distinguent cependant de la foule par deux caractères essentiels : ils ont exercé le pouvoir et ils entrent dans un corps qui a des traditions. Cet exercice du pouvoir ne dure qu'une année ; ces traditions sont bien affaiblies; cependant Isocrate nous affirme, en ce passage, que, malgré cela, malgré toutes ces causes de décadence, il subsiste encore dans l'Aréopage quelque chose de ce qui faisait autrefois sa force ; il y a en lui un élément de sagesse et de modération fondée sur l'expérience et le souvenir du passé qui s'impose à ceux qui y entrent. Au § 38, Isocrate dit avec la plus grande netteté : « Bien que le choix des membres de l'Aréopage ne soit en réalité maintenant l'objet d'aucun soin, d'aucune épreuve, nous voyons cependant des hommes dont la conduite était intolérable dans d'autres positions, craindre, lorsqu'ils montent à l'Aréopage, de suivre l'impulsion de leur nature, et se conformer aux règles établies dans cette assemblée, plutôt que de persévérer dans leurs écarts. » Nous avons là un témoignage curieux et qui n'est pas suspect ; car Isocrate n'est pas favorable aux choses contemporaines; il n'en reconnaît pas moins une force dans cet Aréopage, tout mal recruté qu'il est. Cela s'explique : cette puissance des traditions est de tous les temps et de tous les pays, et les individus qui entrent dans un corps ayant un passé aussi illustre que l'Aréopage sont modifiés par ce fait même, sans qu'ils s'en doutent, deviennent de tout autres hommes, et c'est ce que veut précisément dire Isocrate.

S'il prétend faire une place plus large à l'Aréopage, ce n'est pas un retour à l'oligarchie qu'il demande ; il n'est pas un aristocrate ; il le proclame bien haut et il est en cela tout à fait sincère. L'idéal même qu'il propose en est la preuve, puisque l'organe

essentiel de son gouvernement est encore démocratique par son origine. Ce qu'il réprouve, c'est l'anarchie, l'absence d'expérience et de traditions ; ce n'est pas l'admissibilité de tous les citoyens aux charges publiques qui constitue l'égalité, c'est l'attribution à chacun du rôle qui lui convient : on ne devrait entrer à l'Aréopage qu'après une longue préparation.

Il y a encore, sur ce sujet, des pages fort belles et aussi précises que les précédentes ; mais voici qui est plus intéressant et d'une grande beauté philosophique : ce sont des réflexions sur l'action que l'Aréopage devra exercer dans la cité. Aux yeux d'Isocrate, il n'y a pas de réforme qui puisse se faire par des textes de lois ; la vraie réforme est celle qui se fonde sur les mœurs ; or, à Athènes, les mœurs sont très viciées. On voit des orateurs de vingt ans, à peine sortis de l'école des sophistes, prendre dans la cité une place considérable. La jeunesse passée, on trouve des citoyens d'âge mûr qui continuent à suivre les errements de leurs débuts dans la carrière politique et qui tombent dans tous les écarts. On voit encore une foule famélique abandonner les campagnes, les travaux des champs, pour se précipiter dans la ville et y vivre uniquement des profits de l'assemblée et des tribunaux. Athènes présente donc un fâcheux spectacle au point de vue des mœurs. C'est de ce côté que doit porter la réforme ; il n'y a pas besoin de nouveaux textes de lois. L'Aréopage aura pour rôle, comme autrefois, de maintenir l'εὐκοσμία, la bonne tenue, le bon ordre : on ne permettra plus à un débiteur insolvable de conduire le peuple ; on ne souffrira pas davantage que personne vive sans rien faire, et la cité n'en ira que mieux. Il y a, dans tout cela, une part d'utopie ; mais il s'y mêle cependant quelque chose de bien vu et de très juste, c'est le principe de cette déclaration : ce sont les mœurs et non les lois qui sont la base de tout gouvernement. Isocrate le dit avec une grande précision. L'idée a pu être exprimée avant lui ; mais, à la date où il la reprend pour son compte, elle avait encore un grand mérite d'originalité. Ce qui le prouve, c'est le soin que prend Isocrate de réfuter l'objection qu'avec de nouvelles lois on peut suffire à tout ; c'est aussi l'exemple des autres utopistes de son temps : Platon et Xénophon attachent une importance considérable à la constitution écrite, et c'est par une organisation différente de celle qui existe qu'ils cherchent à remédier au mal. Pour Isocrate, il se contente de quelques modifications opérées toujours dans le sens de la constitution, et il pense qu'elles seront suffisantes. Il écrit (§ 39-41) : « Nos ancêtres étaient animés d'un zèle si ardent pour la vertu qu'ils avaient chargé l'Aréopage de veiller sur le maintien des

mœurs ; et nul ne pouvait être admis à en faire partie sans une naissance illustre et sans avoir déployé, dans tout le cours de sa vie, une grande vertu et une grande sagesse ; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si l'Aréopage l'emportait sur tous les conseils de la Grèce... Il regardait comme une erreur de croire que les meilleurs citoyens se rencontrent dans les pays où les lois sont faites avec le plus de soin ; car rien n'empêcherait alors que tous les Grecs fussent égaux en vertu, puisqu'il leur serait facile d'emprunter réciproquement les uns chez les autres les lois inscrites sur les registres publics. Ce n'est pas dans les lois, c'est dans les mœurs qui règlent la conduite de chaque jour que la vertu peut trouver un accroissement ; car les hommes, en général, se modèlent sur les mœurs au milieu desquelles leur éducation s'accomplit », et qui deviennent de bonne heure, pour eux, une habitude. Il y a dans ce passage quelques-unes des idées qu'Aristote reprendra plus tard, dans sa *Morale*. Qu'est-ce pour lui que la vertu ? Ce n'est pas simplement la science du beau : la science ne suffit pas ; on ne fait le bien que lorsque l'être tout entier s'y prête de bonne grâce et sans efforts ; en un mot, la vertu s'appuie sur l'habitude. Le germe de cette idée se retrouve dans Isocrate, et ce n'est pas un mince honneur pour lui que d'avoir donné, dans ces pages, une leçon à Platon et à Aristote. Il insiste sur ces idées ; il sent que cela en vaut la peine auprès des Athéniens, qui parlent beaucoup plus qu'ils n'agissent et qui ne sont que trop portés à croire qu'ils ont beaucoup fait lorsqu'ils viennent de voter un décret. Ce préjugé enraciné, que Démosthène devra combattre, c'est en face de lui déjà que se trouve Isocrate, et c'est pourquoi il sent si bien la nécessité de le redresser. Il y revient encore : « La multiplicité des lois, comme le soin avec lequel elles sont rédigées, est l'indice d'une mauvaise organisation de l'état social, car elle prouve la nécessité d'opposer par le grand nombre des lois un rempart à la multitude des crimes. » Dans une cité où règne la vertu, ce sont les mœurs qui préviennent le mal et non les lois. Isocrate fait preuve, là, d'une puissance et d'une vigueur de pensées taut à fait remarquables. Il ajoute ensuite : « Les peuples sagement gouvernés ne doivent pas couvrir de lois leurs portiques ; mais ils doivent avoir la justice dans le cœur. Ce ne sont pas les lois, ce sont les mœurs qui assurent la félicité de l'Etat ; et les hommes nourris dans de mauvais principes oseront toujours transgresser les lois les plus habilement rédigées, tandis que ceux qui auront été élevés dans de sages principes voudront toujours obéir aux lois même les plus simples. » Isocrate va au-devant d'une objection. La

sortie qu'il se permet contre la mauvaise éducation de la jeunesse, le manque de règles de l'âge mûr, risque de choquer nombre de personnes et d'exciter la méfiance. Il prend donc ses précautions. Il ne faut pas croire qu'il blâme cette jeunesse dans un esprit de malveillance ; ce qu'il demande, c'est un régime qui permette aux jeunes gens de devenir des hommes de bien, des hommes instruits et expérimentés. Il repousse donc l'oligarchie. Ce qu'il veut, c'est une démocratie fondée sur une réforme des mœurs par l'éducation, réforme à laquelle présidera ce conseil, démocratique par son origine, sage et modéré par ses traditions, qui est l'Aréopage. Nous verrons bientôt comment, passant à la politique extérieure, il applique ses idées aux relations d'Athènes avec ses alliés.

F. A.

Corneille. — L' « Imitation de Jésus-Christ ».

Leçon de M. GUSTAVE LARROUMET

Membre de l'Institut.

Comme tous les auteurs dramatiques, le grand Corneille ressentait vivement les échecs. Or, au point où nous sommes arrivés de sa carrière, entre 1651 et 1652, il vient d'en subir deux successifs, très pénibles l'un et l'autre, avec *Héraclius* et *Pertharite*. Il a alors quarante-six ans. C'est le moment où se produit dans sa vie une crise assez importante et assez durable pour que, pendant près de huit ans, il se soit tenu à l'écart du théâtre. Mais ce serait une erreur de croire que, par orgueil mécontent ou par impuissance à moitié avouée, son génie en déclin se soit désormais refusé à produire. Ces années de retraite et de recueillement ne sont pas perdues pour l'histoire littéraire. S'il n'écrit plus pour la scène, il achève sa belle traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ*, à laquelle viennent se joindre celles des *Louanges de la Vierge*, des *Hymnes de saint Victor*, et d'une longue série de psaumes. On a trop souvent le tort de négliger cette partie de sa vie, qui nous donne, sur l'écrivain et sur l'homme, les renseignements les plus précieux. Il n'est pas pos-

sible que l'auteur de *Polyeucte* ait consacré une dizaine d'années à son « salut », cette occupation si importante pour un chrétien du XVIIe siècle, sans avoir cherché dans la poésie des thèmes d'inspiration religieuse et des sujets de méditation personnelle. Et, de fait, les œuvres qui sont sorties de cette période de crise nous offrent l'intérêt d'une véritable révélation littéraire et morale.

Pour comprendre cette révolution intérieure qui ouvrit alors au génie de Corneille des voies nouvelles, nous devons nous reporter aux idées de son temps sur la religion et sur la vie. La religion était devenue la grande affaire. La victoire définitive du catholicisme sur le protestantisme avait eu son contre-coup en France, et un événement politique aussi grave n'avait pu se produire sans amener d'importantes transformations dans l'ordre moral, en marquant d'une empreinte profondément chrétienne la civilisation, les idées et les mœurs. Dominées et disciplinées par le sérieux des croyances reçues, les âmes se plièrent docilement au formalisme des dogmes et des pratiques, et attachèrent le plus grand prix au côté religieux et gravement méditatif de l'existence. Dès lors, la vie intérieure fut cultivée et aimée pour elle-même; on eut le sentiment très vif de la pureté et de la dégradation intimes de l'être, et cet effort pour réaliser un idéal de bonté et de beauté morales, cette confession minutieuse de soi-même, ce dialogue de tous les instants avec sa conscience, donnèrent à la pensée un caractère hautement religieux. Aussi importe-t-il, en étudiant la littérature du XVIIe siècle, encore plus peut-être que pour toute autre période de notre histoire littéraire, de replacer exactement les œuvres au milieu de la société qui assista à leur apparition, et qui, en un sens, l'ayant provoquée, les explique. Il faut se rappeler que cette littérature fut essentiellement monarchique et chrétienne, et que les écrivains travaillaient alors sur un fonds de sentiments et d'idées qui nous reste fermé, tant que nous ne connaissons pas le secret de leur âme. Et cette observation, qui a une portée générale, nous paraît justifiée en particulier par l'exemple de Corneille. Celui-ci, avant d'être un auteur dramatique, est un Français du XVIIe siècle, c'est-à-dire un royaliste et un croyant, et ses œuvres nous révèlent cette double inspiration.

D'une part, ce que l'auteur de la *Traduction de l'Imitation* a reçu, croyons-nous, de ce siècle, qui fut outrément monarchique, outrément chrétien, c'est la gravité et le sérieux de sa nature. Il serait difficile de citer un autre écrivain qui ait porté aux choses de théâtre une conscience, nous dirions presque une honnêteté,

plus scrupuleuse et, çà et là, plus ingénument scrupuleuse ; les examens de ses pièces nous permettent de saisir sur le vif la probité, la candeur même de son grand génie. D'autre part, il nous semble très vraisemblable que sa nature, — formée du reste par une puissante éducation chrétienne, — et que, par suite, ses œuvres ont dû se ressentir des relations qu'il avait conservées avec les Jésuites du collège de Rouen, et de l'admiration respectueuse qu'il avait vouée à ses anciens maîtres. De quelques-unes de ses autres fréquentations religieuses, celle par exemple des Génovefains de l'abbaye de Sainte-Geneviève, il nous est resté des preuves manifestes dans sa *Correspondance*, entre autres un certain nombre de lettres adressées au prieur de l'abbaye. Nous ne savons pas exactement ce qu'ont pu être les méditations et les études de Corneille dans sa maison de la rue de la Pie ; mais ce que nous savons, c'est que, par le fait de la haute situation qu'il occupait à Rouen comme lieutenant du roi, il était sans cesse en rapport avec l'archevêque de Rouen, un prélat très instruit, qui dut exercer sur le développement de sa pensée une action considérable. Or, il semble qu'au moment où il abandonne le théâtre, pris en quelque sorte entre toutes ces influences, Corneille ait été amené à penser qu'après tout le métier de poète, même lorsqu'on le pratique avec succès, ne peut pas donner à un homme le vrai bonheur et ne peut pas être, ne doit pas être la seule occupation de la vie. De cette période de crise où il s'interroge et hésite, il sort transformé, et persuadé que, dans l'intérêt de son salut, c'est à la méditation et à la foi qu'il doit consacrer la fin de sa vie ; il sera désormais un grand bourgeois paisible et très pieux, sans ambition, profondément respectueux de l'autorité établie, sujet soumis et croyant sincère, et, s'il continue à écrire, ce sera pour employer son génie à des œuvres d'édification et de piété. Remarquons d'ailleurs que l'exemple de Corneille n'est pas un exemple isolé. Cette idée que la poésie ne saurait être qu'un divertissement de jeunesse, est une idée chère au XVIIe siècle. Et ce qui le prouve, c'est que l'existence de Racine et celle de Boileau ont, comme celle de Corneille, leurs moments de dévotion désenchantée et assagie, où le poète, d'un effort, essaie d'étouffer en lui amour-propre, goûts littéraires, inspiration. On sait que, lorsque Boileau fut nommé historiographe du roi, il remercia Sa Majesté de « l'avoir tiré de l'emploi de la poésie. » Tous les trois cependant, Boileau, Racine et Corneille, sont revenus à la poésie malgré eux et quelle que fût la force des préjugés du temps sur la hiérarchie des conditions sociales. Mais ce qui est incontestable, c'est que, de leur éducation et de leurs croyances de jeu-

nesse, la plupart des écrivains, la plupart même des hommes d'action du XVIIe siècle, conservaient certaines aspirations religieuses, un besoin de méditation et d'humilité, que les mœurs de la société contemporaine contribuaient encore à développer. C'est ainsi qu'il faut expliquer chez Corneille en particulier cette brusque détermination, qui, vers 1652, lui fit sacrifier le théâtre à l'étude des textes sacrés.

Son attention se porte alors sur un ouvrage dont le choix pourrait, au premier abord, nous surprendre, l'*Imitation de Jésus-Christ*. Aujourd'hui, ce très beau livre nous apparaît surtout à travers le lyrisme de Michelet et l'exégèse de Renan, et nous en faisons volontiers le bréviaire du mysticisme chrétien. En réalité, on n'y trouve guère que des textes de lectures et de conversations morales ; il serait donc plus juste d'y voir le bréviaire de l'ascétisme chrétien. D'ailleurs les théories mystiques ont toujours été suspectes aux écrivains et aux penseurs du XVIIe siècle, et l'on sait avec quel acharnement Bossuet les a combattues, lorsqu'elles se sont présentées sous la plume de Mme Guyon ou de Fénelon. Sur ce point, Corneille partage les aspirations et les défiances de son siècle. Ce qui l'a séduit dans la lecture de l'*Imitation*, ce n'est pas précisément la rêverie touchante du mystique visionnaire, mais la morale de l'ascète, une morale de renoncement et de pénitence, qui s'exprime dans un ensemble de préceptes où la pensée du poète trouvait à s'attacher et à croire. D'ailleurs les hautes préoccupations qui l'absorbaient, les austères joies de la vie morale, n'avaient pas réussi à tarir son imagination ; toute son existence d'écrivain applaudi et heureux, la fièvre des grands triomphes, les ivresses de la création géniale, tous ces souvenirs lui revenaient à l'esprit, et le croyant restait malgré tout poète et artiste. Il avait renoncé à la poésie sans en perdre le sens intime et délicat. Tout d'abord, et sans aucun doute, le choix même de l'*Imitation* n'avait pu lui être dicté que par des curiosités et des scrupules d'ordre moral ; mais je ne sais si, peu à peu, l'intérêt de cette étude ne se déplaça pas pour lui, et si, dans ces textes de méditations et de prières, il ne chercha pas surtout des dissertations brillantes, de larges développements poétiques à faire passer en vers français. C'était à la fois se réconcilier avec l'Eglise, et composer une œuvre littéraire d'un genre nouveau. Du moins, qu'il ait exactement aperçu le sens de l'ouvrage et sa véritable portée, c'est ce qui résulte de la lettre dédicatoire qu'il adressait au pape Alexandre VII. Ce pape avait écrit un certain nombre de méditations morales, qui avaient été répandues dans le diocèse de Rouen. Corneille les avait connues par l'intermé-

diaire de l'archevêque, et l'épître s'ouvre par un long éloge d'Alexandre VII. Puis, expliquant pour quelles raisons il a consacré plusieurs années à la traduction de ce poème, il lui fait part de ses impressions en ces termes : « Soit que mon auteur nous invite à la retraite intérieure, soit qu'il nous exhorte à la simplicité des mœurs, soit qu'il nous instruise de ce que nous devons au prochain, soit qu'il nous apprenne à déraciner l'amour-propre par une abnégation sincère de nous-mêmes, soit qu'il tâche à nous faire goûter les saintes douceurs de la souffrance en nous expliquant ses privilèges, soit qu'il s'efforce à nous porter jusque dans le sein de Dieu, pour nous unir étroitement avec lui par une amoureuse acceptation de toutes ses volontés et une assidue recherche de sa gloire en toutes choses : quoi qu'il nous ordonne, quoi qu'il nous conseille, mettre le nom de Votre Sainteté à la tête de ses enseignements, c'est ne laisser d'excuse à personne, et faire voir que toutes ces vertus n'ont rien d'incompatible avec les grandeurs, avec l'abondance et avec les soins de toute la terre. » Il s'explique donc très nettement sur ce point : l'*Imitation* n'est pas, à ses yeux, un livre d'imagination et de rêve, mais un livre de morale pratique ; et, de parti pris, il ne veut retenir de cette lecture que les sentences et les exemples qui se rapportent à la conduite de la vie humaine et dont le chrétien peut tirer, par suite, d'utiles enseignements. Somme toute, il veut s'édifier lui-même en édifiant ses contemporains. Telle est bien l'idée maîtresse de cette préface. Il espère que dans son œuvre les consciences scrupuleuses et hésitantes trouveront une règle d'action, qui pourra les diriger dans les circonstances graves de la vie. L'*Imitation* n'est pas le livre de chevet du moine halluciné, mais le *Credo* de l'humanité agissante et chrétienne. Il faut que chacun de nous s'en inspire, se nourrisse de ses préceptes, lui ouvre son cœur et son âme comme à un confesseur respecté. Ici Corneille montre un sérieux et une élévation de pensée dont on peut juger par le passage suivant : « Je considérai que ce n'étoit pas assez de l'avoir si heureusement réduit (mon talent) à purger notre théâtre des ordures que les premiers siècles y avoient comme incorporées, et des licences que les derniers y avoient souffertes ; qu'il ne me devoit pas suffire d'y avoir fait régner en leur place les vertus morales et politiques, et quelques-unes même des chrétiennes ; qu'il falloit porter ma reconnaissance plus loin, et appliquer toute l'ardeur du génie à quelque nouvel essai de ses forces qui n'eût point d'autre but que l'utilité du prochain. C'est ce qui m'a fait choisir la traduction de cette sainte morale, qui par la simplicité de son style ferme la porte

aux plus beaux ornements de la poésie, et, bien loin d'augmenter ma réputation, semble sacrifier à la gloire du souverain auteur tout ce que j'en ai pu acquérir en ce genre d'écrire. »

On peut remarquer que, dans ce passage, Corneille fait une brève et rapide allusion à la difficulté de l'œuvre qu'il avait entreprise. Mais ce sujet, qu'il avait seulement effleuré, il le reprend et le développe avec une certaine complaisance dans un de ces Avis aux lecteurs, que nous trouvons placés en tête de toutes les éditions partielles ou complètes de son ouvrage (on en cite généralement sept). Il se rend parfaitement compte qu'il est très malaisé d'adapter à notre langue et surtout à notre poésie le texte latin de l'*Imitation*. Avec beaucoup de précision, il relève dans la prose de l'auteur sacré les caractères essentiels qui s'opposaient, d'après lui, à l'expression à la fois exacte et poétique des sentiments et des idées par des mots correspondants de notre vocabulaire, et il énumère les raisons pour lesquelles pareille traduction ne pouvait être qu'approximative. Dans sa préface, il s'en prenait seulement à l'extrême simplicité du style, qui, disait-il, lui paraissait fermer la porte aux ornements de la poésie. Le premier de ses *Avertissements aux lecteurs* nous présente, à l'appui de cette idée, un jugement minutieux et motivé, qui procède par une série de vues de détail, expliquant la répartition, selon les sujets et selon le caractère des personnages, des différentes mesures de vers employées, écartant certains mots que ne pourrait admettre la noblesse d'un langage soutenu, discutant même la question de l'origine et de l'authenticité de *l'Imitation*, attribuée par les uns à Jean Gerson, par les autres à Thomas de Kempen. Quoi qu'il en soit, plusieurs passages de cette introduction nous montrent chez Corneille un sens critique très sûr, une conscience nette et avisée des procédés de son art, celui-ci par exemple, extrait d'un examen de l'édition de 1653 :

« Surtout les répétitions sont si fréquentes dans le texte de mon auteur, que, quand notre langue seroit dix fois plus abondante qu'elle n'est, je l'aurois déjà épuisée ; et j'avoue ingénument que je n'ai pu encore trouver le secret de diversifier mes expressions toutes les fois qu'il me présente la même chose à exprimer. Il s'y rencontre même des mots si farouches pour la poésie, que je suis contraint d'avoir recours à d'autres qui n'y répondent pas si bien que je souhaiterois, et n'en sauroient faire passer toute la force en notre langue. Je fais cette excuse particulièrement pour celui de *consolation*, dont il se sert à tous propos, et qui a grande peine à trouver sa place dans nos vers avec quelque grâce. Ceux de *tribulation*, *contemplation*, *humiliation*, et quantité d'autres,

ne sont pas de meilleure trempe. La nécessité me les fait employer plus souvent que ne peut souffrir la douceur de la belle poésie ; et, quand je m'enhardis à en substituer quelques autres en leur place, je sens bien qu'ils ne disent pas tout ce que mon auteur veut dire, et qu'à moins que l'indulgence du lecteur supplée ce qui leur manque, il ne concevra pas sa pensée dans toute son étendue. »

Or, sur tous ces points, Corneille a tout à fait raison. Son œuvre, comme traduction, reste fort imparfaite, et ce n'est pas elle qui pourrait nous donner aujourd'hui une idée exacte de l'original. D'ailleurs, en outre même des difficultés réelles d'interprétation et d'expression que présente le texte sacré, difficultés que Corneille a très judicieusement aperçues, nous devons signaler une autre difficulté, encore plus grave peut-être, dont Corneille n'a pas eu conscience, et qui rendait presque impossible aux hommes du XVIIe siècle un travail de ce genre ; C'étaient leurs habitudes d'esprit elles-mêmes. Le sens à proprement parler scientifique et historique leur faisant encore défaut, ils ne considéraient guère les textes profanes et sacrés que comme des matières à édifier les autres et à s'édifier soi-même, comme des thèmes de dissertations morales et littéraires, où ils faisaient passer à leur insu l'âme et la civilisation de leur temps. C'est dans le même état d'esprit que se trouvaient Perrot d'Ablancourt, lorsqu'il traduisait les auteurs anciens, et Racine, lorsqu'il expliquait les hymnes du bréviaire romain.

Son siècle et lui-même, voilà ce que nous retrouvons, il faut bien le dire, autant et plus que l'*Imitation*, dans la traduction en vers du grand Corneille. D'abord il a de son siècle la raison raisonnante, l'amour de la pensée claire et logique, les méthodes de réflexion issues de la philosophie cartésienne ; mais il a aussi dans l'esprit le goût, et, avec le goût, le don du grandiose espagnol et romain. De cette double origine procède son inspiration religieuse, au même titre que le souffle de ses créations dramatiques. Quant à sa langue, elle reste drue, savoureuse, fortement frappée, martelée par un ouvrier de grand talent ; il y a parfois une certaine raideur dans ce style, aussi rectiligne que celui de l'auteur d'*Esther* est souple et nuancé. A vrai dire, ce latin qui, çà et là, semble murmurer et gémir, cette voix si frêle du solitaire, en colloque avec son Dieu, cette conversation qui fait à peine vibrer les murs d'une cellule, Corneille les a fait passer, pour reprendre un mot de Hugo, à travers le clairon d'airain où chantait son âme. Qu'on imagine un Ignace de Loyola en méditation et en prières devant la Vierge : c'est certainement

dans une langue aussi sonore, aussi emphatique, aussi étourdissante que celle de Corneille, qu'il s'adressera à la Mère du Christ. Comme l'a dit encore très justement et très finement M. Jules Lemaître, l'*Imitation de Jésus-Christ traduite par Corneille, c'est Rodrigue retiré au cloître.*

Il nous est impossible de parcourir l'ouvrage dans son ensemble ; celui-ci comprend vingt-huit chapitres, répartis en quatre livres, et deux mille deux cent vers environ. Cependant, pour donner une idée exacte de la manière dont Corneille a traité un sujet qui, nous le savons, a rempli une dizaine d'années de sa vie, nous analyserons brièvement trois morceaux écrits dans des mètres très différents, et qui témoignent de la souplesse merveilleuse que possédait alors le génie de Corneille. Les différences de ton, les variétés d'inspiration et d'accent, sont très nombreuses dans l'*Imitation.* Au lieu d'employer régulièrement ou même fréquemment l'alexandrin, l'auteur préfère mêler les stances, les strophes et les odes, les vers de six, de huit et de dix syllabes. Cet ouvrage nous présente comme un abrégé de toutes les ressources dont disposait la versification française au XVIIe siècle ; et, en particulier, tous les procédés, dont ses tragédies ne lui avaient pas permis l'application, se trouvent employés ici par Corneille. Voici, par exemple, un fragment où la méditation, large et majestueuse, en strophes traînantes de douze syllabes à rimes croisées, semble réglée et rythmée sur du plain-chant et imite le bruit lointain de l'orgue sous les voûtes d'une église. C'est au début du chapitre II, intitulé *Du mépris de soi-même* (De humili sentire sui ipsius). — Corps ou sujet de l'emblème : « Saint Alexis meurt en habit de mendiant dans la maison de son père, sans se faire connoître. »

Le désir de savoir est naturel aux hommes :
Il naît dans leur berceau sans mourir qu'avec eux ;
Mais, ô Dieu, dont la main nous fait ce que nous sommes,
Que peut-il sans ta crainte avoir de fructueux ?

Un paysan stupide et sans expérience,
Qui ne sait que t'aimer et n'a que de la foi,
Vaut mieux qu'un philosophe enflé de sa science,
Qui pénètre les cieux, sans réfléchir sur soi.

Qui se connoît soi-même en a l'âme peu vaine,
Sa propre connoissance en met bien bas le prix ;
Et tout le faux éclat de la louange humaine
N'est pour lui que l'objet d'un généreux mépris.

Au grand jour du Seigneur sera-ce un grand refuge
D'avoir connu de tout et la cause et l'effet ?
Et ce qu'on aura su fléchira-t-il un juge
Qui ne regardera que ce qu'on aura fait ?

Borne tous tes désirs à ce qu'il te faut faire ;
Ne les porte plus trop vers l'amas du savoir ;
Les soins de l'acquérir ne font que te distraire,
Et quand tu l'as acquis, il peut te décevoir.

. . . . . .

Le plus profond savoir n'assouvit point une âme ;
Mais une bonne vie a de quoi la calmer,
Et jette dans le cœur qu'un saint désir enflamme
La pleine confiance au Dieu qu'il doit aimer.

Au reste, plus tu sais, et plus a de lumière
Le jour qui se répand sur ton entendement,
Plus tu seras coupable à ton heure dernière,
Si tu n'en as vécu d'autant plus saintement.

Voici maintenant, dans une série de strophes à rythmes mêlés, la joie plaintive, discrètement et presque amoureusement plaintive, ressentie au fond d'une cellule, après des mois et des années de retraite, par l'ascète qui passe sa vie agenouillé et les mains jointes, par celui dont le souffle même n'est plus qu'une façon de prière. Cette solitude, c'est la grotte où saint Benoît resta trois ans sans voir, dit la fable, un seul visage humain ; c'est encore une cellule de Clairvaux ou de la Chartreuse, où le moine n'a plus rien qui puisse le distraire, n'entendant que le vent qui souffle dans la forêt voisine et le son de la cloche qui annonce l'heure des offices. Chaque strophe, dont le corps est brisé par quelques vers plus courts, et qui s'achève par un alexandrin, est comme un gémissement traversé par un sourire. C'est d'une belle harmonie, un peu dure, mais simple et expressive :

Aucun n'est digne ici de ces grâces divines,
Qui parmi tant de maux et parmi tant d'épines,
Versent du haut du ciel la consolation,
Si son exacte vigilance
Ne s'exerce avec diligence
Dans les saintes douleurs de la componction.

Veux-tu jusqu'en ton cœur la sentir vive et forte ?
Rentre dans ta cellule, et fermes-en la porte
Aux tumultes du monde, à sa vaine rumeur :
N'en écoute point l'imposture,
Et comme ordonne l'Ecriture,
Repasse au cabinet les secrets de ton cœur.

Ce que tu perds dehors s'y retrouve à toute heure ;
Mais il faut sans relâche en aimer la demeure ;
Elle n'a rien de doux sans l'assiduité ;
Et depuis qu'elle est mal gardée,
Ce n'est plus qu'une triste idée,
Qui n'enfante qu'ennuis et qu'importunité !

Elle sera ta joie et ta meilleure amie,
Si ta conversion, dans son calme affermie,

Dès le commencement la garde sans regret :
C'est dans ce calme et le silence
Que l'âme dévote s'avance,
Et que de l'Ecriture elle apprend le secret.

. . . . . .

Lève les yeux au ciel, et par d'humbles prières
Tire des mains de Dieu ces faveurs singulières
Qui purgent tes péchés et tes dérèglements :
Laisse les vanités mondaines
En abandon aux âmes vaines,
Et ne porte ton cœur qu'à ses commandements.

(Liv. I, chap. xx.)

Vraiment, je ne sais si une comparaison critique, au point de vue de l'impression religieuse produite, des strophes de Corneille et des chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, ne serait pas favorable à l'auteur de l'*Imitation*. La haute inspiration, qui donne la vie à ses chefs-d'œuvre dramatiques, se retrouve ici, avec cette vigueur particulière de pensée et de langue, qui est peut-être la marque principale du génie de Corneille.

Le troisième et le quatrième livre sont remplis par le dialogue du chrétien avec son Dieu. C'est le commencement de l'extase du moine halluciné. L'âme se débat, ailée et tremblante, au seuil de l'infini qu'elle voit s'ouvrir. Peu à peu, à mesure que le ton de la méditation s'élève et que la vision se précise, l'âme finit par oublier complètement le corps ; et l'image du Christ, perdue dans la cellule, semble s'animer. Celui-ci s'adresse au solitaire qui est en prière à ses pieds, et lui, les yeux levés et immobiles, les lèvres balbutiantes, répond à son Dieu d'une voix qui n'a plus l'accent d'une voix humaine, n'étant plus que la voix de l'âme qui est en lui, anxieuse et tendue. Et, dès lors, ce sont en effet deux âmes qui se parlent, celle de la divinité et celle d'un homme. Le Seigneur parle d'abord, du haut de sa croix, du mépris de tous les honneurs, *de contemptu omnis temporalis honoris*. (Corps ou sujet de l'emblème : L'empereur Maurice, voyant égorger ses enfants par le commandement de Phocas, loue la justice de Dieu qui le punit de son péché.)

« Ne prends point de mélancolie
De voir qu'à tes vertus on refuse leur prix,
Qu'un autre est dans l'estime, et toi dans le mépris,
Qu'on l'honore partout, durant qu'on t'humilie.
Lève les yeux au ciel, lève-les jusqu'à moi,
Et tout ce que la terre ose juger de toi
Ne te donnera plus aucune inquiétude :
Tu ne sentiras plus de mouvements jaloux,
Et ce ravalement qui te sembloit si rude
N'aura plus rien en soi qui ne te semble doux. »

L'âme répond, avec la douceur d'une humilité qui se résigne :

« Il est tout vrai, Seigneur ; mais cette chair fragile
De ses aveuglements aime l'épaisse nuit,
Et de la vanité l'amorce est si subtile
Qu'en un moment elle séduit.
A bien considérer la chose en sa nature,
Je ne mérite amour, ni pitié, ni support ;
Et quoi qu'on m'ait pu faire, aucune créature
Ne m'a jamais fait aucun tort.

Mes plaintes auroient donc une insolence extrême,
Si j'osois t'accuser de trop de dureté,
Et qu'ainsi j'imputasse à la justice même
Une injuste sévérité.

Mon crime a dû forcer toutes les créatures
A me persécuter, à s'armer contre moi,
Et quiconque m'accable ou d'opprobre ou d'injures,
N'en fait qu'un légitime emploi.

A moi la honte est due, à moi l'ignominie ;
Leur plus durable excès ne peut trop me punir :
A toi seul la louange et la gloire infinie
Dans tous les siècles à venir. »

Et Dieu reprend :

« Prépare-toi, mon âme, à souffrir sans tristesse
Les mépris des méchants et ceux des gens de bien,
A me voir ravalé jusqu'à cette bassesse,
Que même on ne me compte à rien. »

(Liv. III, ch. XLI.)

Telle est, dans ses caractères généraux, cette œuvre que Corneille avait entreprise surtout pour lui-même, dans un but d'édification religieuse et morale, ce qui nous permet d'y découvrir aujourd'hui, outre un réel intérêt littéraire, auquel son auteur lui-même ne dut pas être tout à fait insensible, d'importantes révélations sur un moment de l'histoire de son esprit. C'est le moment, nous l'avons vu, où une simple blessure d'amour-propre, un échec au théâtre, provoque en lui une crise dont il ne sortira que plus tard, et à cette crise nous devons peut-être la plus personnelle de ses œuvres, s'il est vrai que la *Traduction de l'Imitation*, qui se rattache à une transformation profonde de la personnalité et des sentiments intimes du poète, puisse nous apparaître dans son ensemble comme une manière d'auto-biographie. Mais aussi, à travers ce fragment de mémoire, qui nous révèle les anxiétés et les efforts d'une conscience en quête du salut, c'est le siècle tout entier que nous apercevons, et, pour parler avec plus de précision, un état particulier de la pensée religieuse en France au XVIIe siècle. A ce double titre, c'est un très beau livre, original et passionnant, bien digne de l'auteur de *Polyeucte*.

A. D.

L'Empire franc.

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Maître de Conférence à l'Université de Paris

V

Gouvernement de l'Empire carolingien. La société carolingienne.

Bibliographie: Voir la bibliographie donnée pour la précédente leçon. En outre : LEHUERON, — *Histoire des Institutions carolingiennes*, 1843.
HAURÉAU, — *Charlemagne et sa cour* 1868.
A. EBERT, — *Histoire de la littérature du moyen âge en Occident*. Trad. de l'allemand, 3e éd. 1883-89.

Nous avons étudié précédemment la formation de l'empire carolingien ; nous allons voir comment il était organisé ; nous montrerons ensuite l'état de la société carolingienne.

I. — Le gouvernement a reçu sa forme sous Charlemagne. Cependant Charles n'a rien innové ; il a conservé l'organisation et les usages de ses prédécesseurs ; il a seulement cherché à les diriger. Le gouvernement carolingien est tout entier dans la manière dont gouverne Charlemagne ; il est donc nécessaire de connaître sa personne. Un homme, qui l'a connu dans la deuxième partie de sa vie, nous l'a décrit ; le fait est exceptionnel au moyen âge ; le récit d'Einhard est donc pour nous du plus grand intérêt. Charlemagne était haut de taille ; son squelette, mesuré en 1861, atteignait 1 m 92. Il avait de grands yeux, le caractère gai, la voix claire. C'était un grand mangeur, mais il buvait peu. Il conserva les usages francs, ne revêtit que trois fois le costume romain ; il portait en hiver un grand manteau bleu, les culottes franques, les souliers francs à bandelettes. A table il écoutait volontiers de la musique ou une lecture ; le repas fini, il dormait. A son lever il donnait audience et jugeait. Il parlait bien latin, apprit la grammaire, l'astronomie, le calcul, mais ne put arriver à bien écrire. Il allait tous les jours à l'église. Il était très hospitalier ; il aimait à être entouré de sa famille, de sa mère, de ses sœurs, de ses femmes légitimes et illégitimes, de ses enfants naturels. Il avait pour ses filles la plus vive affection et les empêcha de se marier. Autour de Charlemagne, la cour est un

ensemble confus comprenant la maison privée. Il n'y a plus de maire du palais. Les grands dignitaires sont : le *camerarius*, qui a la garde du trésor ; le *seneskalk*, qui dirige le service de la table et de la cuisine (*regis mensæ præpos*) ; le *buticularius*, qui surveille les échansons ; le *magister ostiariorum*, qui reçoit les requêtes et règle l'ordre des audiences ; viennent ensuite le *comes stabuli*, le maréchal des logis (*mansionarius*), les fauconniers, les chasseurs, les domestiques, les gardes, les satellites. Tous ces officiers reparaîtront à la cour féodale. La *capella* (chapelle), constituée pour garder la *capa* de saint Martin, que l'on prenait en guerre, est dirigée par l'*archicapellanus*, qui dit la messe, bénit le repas, donne son conseil sur les affaires d'Eglise. Les *capellani* s'occupent du service. C'est dans la chapelle que Charles prend ses évêques. Il y a dans le palais une école, des bureaux d'écriture, mais ils n'ont pas de chef ; l'un des *clerici* dirige les autres. La chancellerie laïque des Mérovingiens, composée de *referendarii*, est, aux mains des ducs ; sous Louis le Débonnaire apparaît le *notarius* ; après lui, le *cancellarius*. Charlemagne est environné d'une escorte armée très nombreuse et d'une foule considérable de gens qui viennent lui faire visite. La cour se déplace à la façon des cours franques ; sur la fin de sa vie, Charlemagne l'établit à Aix, où il fait élever de grandes constructions, ornées de mosaïques, de statues venues de Ravenne et de Rome, d'ornements d'or et d'argent, de grilles en bronze.

C'est à la personne du roi-empereur qu'est directement attaché le pouvoir ; il l'exerce directement. Il n'agit pas seul ; mais, comme ses ancêtres, il consulte son entourage. Il a l'habitude de délibérer sur les affaires à certaines époques. Un texte d'Hincmar nous parle de deux conseils tenus, l'un au printemps, l'autre à l'automne ; seule, l'assemblée de printemps, semble avoir été régulière, elle fut réunie au mois de mars jusqu'en 758, au mois de mai dans la suite : c'est d'abord une réunion privée des grands dignitaires, que l'on appelle parfois *consiliarii* ; mais ils n'exercent pas de fonction spéciale ; il n'y a pas de procédure fixe ; des commissions font des rapports. Ensuite est tenue l'assemblée en plein air, n'importe où, dans le *palatium* ou en campagne ; les guerriers sont présents, on leur communique le projet du roi approuvé par les grands. C'est là un procédé employé pour publier les décisions royales, qui portent le nom de *capitula*. Il n'y a ni archives régulières, ni codes, mais seulement des collections privées. On a voulu, par similitude avec les usages modernes, appeler l'ensemble de ces décisions une législation C'est fausser la réalité. Le roi parle en son nom, mais il décide après avoir con-

sulté son entourage. Charles domine et dirige ; Louis le Débonnaire sera dominé et dirigé. On a tenté d'établir une distinction entre les *capitula* et les *leges*. Selon les historiens allemands, Charlemagne aurait pu faire des *capitula*, mais non des *leges* ; la discussion à ce sujet n'aboutit à rien de précis ; les documents sont insuffisants. Il semble seulement que l'on puisse distinguer entre les *capitula* proprement dits ou *capitula per se scribenda*, décidés par le roi, et les *capitula legibus addenda*, exécutoires quand ceux pour qui on les promulgue les ont approuvés.

Charlemagne a employé les mêmes moyens de gouvernement et les mêmes agents que les Mérovingiens. Il a supprimé les ducs nationaux, sauf en Bretagne et en Vasconie ; il gouverne par les comtes, qui ont des pouvoirs universels. Aux frontières, sont les *duces*, chargés de plusieurs comtés. Les *missi* ne sont pas une institution nouvelle ; Charlemagne les multiplie dans tout l'empire, et, après 802, ils exercent régulièrement leurs fonctions. Mais ces fonctions sont vagues ; un évêque et un comte parcourent ensemble une région. Ils sont nommés chaque année, et font une tournée tous les ans. Ils ne reçoivent pas de traitement, mais ont droit à des fournitures. Charles leur donne des instructions écrites ou orales, générales ou particulières. Leur mission est de faire régner le droit : ils rassemblent tous les hommes du comté à l'assemblée de justice, leur rappellent leurs devoirs, reçoivent les plaintes, règlent les questions de liberté ou de propriété. Charlemagne emploie les évêques comme des fonctionnaires d'administration adjoints aux comtes ; ils doivent se porter, dans l'exercice de leurs fonctions, une aide mutuelle ; l'évêque admoneste les gens du comté pour qu'ils obéissent, et les menace de l'excommunication ; le comte doit contraindre les fidèles à obéir aux lois de l'Eglise. Cette collaboration ne donna pas tout ce qu'en attendait Charlemagne. Ceux qu'il employait n'étaient ni assez instruits ni assez désintéressés ; ils n'avaient pas le temps de connaître leur *missaticus* ; l'esprit de corps empêche souvent évêques et comtes de s'entendre ; le comte n'exécute pas les ordres qu'il reçoit, ou écarte les plaignants. Louis le Débonnaire supprime en partie les *missi*. Le comte avait pour principales fonctions de convoquer les hommes à l'armée, de les conduire, de diriger la justice, de percevoir les revenus des domaines. D'après quelques documents, il semble que les hommes libres soient obligés d'assister à l'assemblée ordinaire qui se tient deux fois par an. Les décisions sont prises par des notables à poste fixe, les *scabini*. On a beaucoup discuté sur leur rôle ; tout ce que l'on peut dire, c'est qu'ils sont les assesseurs du comte, et qu'ils rendent la

justice. On admet aussi que le comte préside, que les *scabini* jugent.

Les revenus sont les mêmes qu'au temps des Mérovingiens, mais amoindris ; il n'est plus question d'impôts ; il ne subsiste que des droits de péage. La ressource principale consiste dans le butin de guerre conquis sur les Lombards, les Avars et dans les domaines. Certains domaines du roi sont administrés par des intendants, à la façon des biens d'Eglise. Charles dispose, en outre, des biens des couvents ; il les donne en bénéfices et distribue les abbayes.

Le gouvernement est donc très grossier, il est analogue au gouvernement des Mérovingiens. Il faut l'énergie personnelle du souverain pour connaître les abus et les réprimer. Le poème de Théodulf, *missus* dans la France du sud-est, en 798, raconte que partout on lui offre des présents afin qu'il vende la justice

L'armée est la principale institution. On a maintenu le principe ancien du service universel. Tout homme libre doit venir, armé, équipé et muni de provisions. Dans ses grandes expéditions, Charlemagne emploie les Lombards contre les Avars, les Slaves, les Arabes ; les Burgondes contre la Bohême, l'Aquitaine, le duc de Bénévent, les Saxons ; les Bavarois contre l'Espagne, la Saxe, la Frise, les Avars ; les Francs en Saxe, en Espagne, en Italie, ou contre les Avars. On suppose que la manière de combattre s'est transformée ; les fantassins disparaissent, les cavaliers constituent la partie le plus considérable de l'armée. Charles Martel avait créé une cavalerie avec les domaines d'Eglise. Charlemagne l'emploie contre les Saxons et les Avars ; un texte de 891 parle d'un combat où les Francs combattirent à pied, contre leur coutume. Seuls, les Saxons restent à pied. Les petits propriétaires ne peuvent plus faire ce service ; or, l'absence, lors de la convocation, est punie d'une amende de 60 *solidi* ; ils renoncent donc à la liberté et se font tenanciers. Charlemagne s'efforça de proportionner l'amende à la valeur de la propriété. En 807, il convoqua les hommes libres, possesseurs de 3 à 5 manses ; s'ils possédaient moins, ils devaient s'entendre pour que trois manses fussent représentées par l'un d'eux. En 808, l'unité est 4 manses. Mais c'était là des mesures spéciales, non pas une institution régulière.

Nous manquons de renseignements sur les opérations militaires ; l'art militaire est traditionnel ou romain. Charles n'a rencontré que deux forteresses : Pavie et Saragosse.

Envers l'Eglise, Charlemagne a conservé les usages francs ; il choisit les évêques, les abbés ; il a peu favorisé l'établissement

des provinces métropolitaines ; il s'est peu intéressé aux couvents d'ascètes. Il a surtout agi en régularisant et en faisant appliquer d'anciennes institutions, celle de la *dîme* par exemple. Tous les laïques sont en rapport direct avec le clergé. Charlemagne ordonne des synodes et les visites d'églises ; l'évêque doit *populum confirmare et plebes docere et investigare et prohibere paganas obscurationes*. Il réunit dans l'église les clercs, les moines, les chanoines, les laïques, et interroge les prêtres sur les canons, la messe, le *Pater*, le prêche, le baptême ; les moines et chanoines, sur les règles ; les laïques, sur la loi. En 789, Charlemagne ordonne par circulaire des prêches tous les dimanches. Le régime ecclésiastique des campagnes ainsi régularisé devait durer jusqu'en 1789.

La principale innovation de Charlemagne est la restauration des écoles. Pour avoir un clergé instruit, il a fait venir des étrangers, des Anglo-Saxons, comme Alcuin ; des Irlandais, des Lombards, tels que Pierre de Pise, Tardulf, qui fut abbé de Saint-Denis, Paul Diacre ; un Goth d'Espagne, Théodulfe. Il y a parmi eux un certain nombre de Francs : Adalhard, Angilbert, Einhard. Ils forment un groupe très religieux, mais sans ascétisme. La vie à la cour est une sorte de vie à l'école. Charlemagne, sa sœur, ses enfants, ne cessent de s'instruire. On fait des mots. A table, on lit des poésies, de l'histoire ou les Pères de l'Eglise. On s'écrit des lettres en vers et en prose, des épigrammes. On s'amuse des énigmes et des allégories ; on s'occupe de théologie, d'exégèse, d'antiquité, de dogme. L'écriture se transforme, la demi-onciale reparaît avec toute sa netteté, tandis que l'habitude s'établit d'écrire correctement. Cette renaissance est purement latine ; il n'y a pas de culture nationale : Alcuin ne comprend pas la poésie populaire : « *Non vult rex cœlestis cum paganis et perditis regibus communionem habere, quia rex ille æternum regnat in cœlis, ille paganus perditus plangit in inferno.* »

II. — La société est officiellement restée organisée comme au temps des Mérovingiens. Il n'y a pas de noblesse officielle héréditaire, mais des hommes libres, demi-libres, non libres. Elle se transforme par l'action de plusieurs usages antérieurs qui se généralisent.

1° L'usage s'établit de s'unir par serment à un homme plus riche et plus considérable, et de se mettre à son service (voir *les Formules* de Marculf). Le mot latin et ancien qui désigne cet acte est *commendatio*.

Dans la cérémonie qui s'appellera plus tard *hominium*, le serment se fait *per manus* ; l'inférieur met ses mains entre les mains

de celui à qui il se recommande. L'inférieur s'appelle *homo, vassus* ; le nom apparaît chez les Bavarois, les Alamans, il signifie serviteur; le supérieur est le *dominus*, au IXe siècle *senior*. Il n'y a de *seniores* que parmi les hommes puissants, libres, et d'ordinaire chacun d'eux a plusieurs *vassi*. La qualité de vassal résulte d'un arrangement privé : on peut être libre ou non libre. Le lien est *viager* et établit des obligations très étendues; l'idée de ce dévouement est exprimée par le mot *fidelitas*. Le vassal est lié à son seigneur plus fortement qu'à aucun pouvoir public. Les vassaux deviennent une escorte permanente. Ce pouvoir intermédiaire est plus fort que le pouvoir officiel. Charlemagne n'a pas supprimé cet usage ; il l'a fortifié et s'en est servi. Il a accepté que le seigneur amenât ses vassaux; le seigneur devient donc officier privé ; il a ses hommes libres, son escorte. Charles lui-même s'entoure de vassaux ; tous les grands du royaume, ducs, comtes, évêques, abbés et grands propriétaires sont ses vassaux, il est *rex et senior*.

2° Un autre usage est moins important; mais il va préparer la grande transformation féodale : l'usage du *beneficium*. Il est d'origine romaine. Dans Grégoire de Tours, il signifie bienfait; après lui, ce mot prend un sens nouveau. Un propriétaire accorde l'usufruit, ordinairement viager, d'une terre, en échange d'un service variable. Vers le VIIIe siècle, il semble qu'on s'habitue à donner un *beneficium* au vassal; ce n'est pas une règle et le *beneficium* reste personnel. L'historien Roth a montré qu'il n'y avait pas de lien entre la féodalité et le *beneficium*; même s'il est donné par le roi, le *beneficium* ne crée pas le vasselage; les donations du roi sont faites en pleine propriété.

La féodalité n'existe donc pas encore; le mot *fedum*, par corruption *feodum*, d'où fief, n'apparaît qu'au Xe siècle dans le Midi. Le mot *allodis* est très ancien, il est employé surtout en pays roman; mais il n'a aucun rapport avec la féodalité ; il désigne l'héritage et s'oppose non à *fedum*, mais à l'*acquêt*. La société ne deviendra féodale qu'à la fin du IXe siècle. Les chansons de gestes représentent cet état de la société, où le vassal est encore, avant tout, le serviteur des seigneurs.

3° Les classes sociales officielles restent les mêmes ; mais le nombre des hommes libres diminue, puisque, dans la société féodale, les seuls hommes libres seront les seigneurs. Les capitulaires se plaignent de leur disparition. Les grandes conquêtes de Charlemagne ont donc contribué à transformer la société en diminuant le nombre des hommes libres qui formaient l'infanterie de l'armée franque et en provoquant l'augmentation des vassaux

non propriétaires et la création de la cavalerie qui composera les armées féodales.

4° Il faut ajouter l'usage de l'*immunité ;* il date de l'époque mérovingienne. Le roi donne à un grand propriétaire l'exemption des charges, primitivement de l'impôt, et interdit à ses agents l'entrée du domaine privilégié. Le propriétaire devient chef d'administration pour tous les habitants de son domaine.

III. — Ce régime est déjà ébranlé à la fin du règne de Charlemagne. Les capitulaires sont pleins de lamentations sur les abus de pouvoir des agents royaux, les désordres, la guerre privée (*feida*). Charlemagne lui-même n'avait pas admis le principe de l'unité de l'Empire et l'avait partagé, en 800, entre ses fils, suivant l'usage franc. Louis reste seul ; mais il n'a pas le caractère d'un chef de gouvernement personnel, comme ses prédécesseurs. Il est livré aux influences de son entourage. L'histoire des querelles qui ont amené le démembrement de l'Empire peut se diviser en plusieurs périodes.

La 1re période va de 814 à 829 ; elle est antérieure au règne de la reine Judith. Louis a été couronné empereur en 813 ; il vient d'Aquitaine ; il est peu guerrier et très dévot : il amène son entourage particulier et renvoie les hommes qui ont servi son père. Il s'intéresse surtout à la réforme des couvents ; il fait venir du Midi Benoît d'Aniane, qui le dirigera. Le pape Etienne le couronne à Reims. Louis rétablit la règle de saint Benoît ; il se laisse gouverner par le clergé, qui a intérêt à maintenir l'unité et qui engage le roi à ne pas multiplier les partages (Assemblée d'Aix, 817). Alors éclate le complot d'Italie ; Bernard est aveuglé et meurt après le supplice. Troublé, Louis rappelle les anciens conseillers, Adalard, Wala, et, pour apaiser ses remords, fait la première confession d'Attigny. Louis est dirigé par l'ancien personnel de Charlemagne ; Lothaire gouverne avec lui, il intervient en Italie, fait des lois ; la période 823-829 est une période de législation très active. Mais la lutte des deux influences commence. Judith, que Louis a épousée en 819, veut pourvoir son fils ; Louis s'entoure d'un personnel nouveau, il fait venir Bernard, comte de Barcelone, et ses frères ; un partage a lieu : Charles reçoit sa part du royaume ; l'unité est rompue.

La 2e période (819-840) est marquée par la lutte entre le parti de Judith et les frères de Charles. On se dispute l'empereur. La mobilité de Lothaire, qui passe d'un parti à l'autre, est cause de complications. Ce sont là des affaires de succession et de famille ; mais elles ont leur importance, car, à la question d'héritage, est liée celle de l'unité. En 830, le parti de Judith est vaincu. Louis con-

fesse ses fautes à Compiègne. Lothaire prend le pouvoir ; mais son parti est en Gaule. Les Saxons et les Francs Germains soutiennent Louis et Judith; en 831, à l'Assemblée d'Aix, Lothaire est privé de la corégence et réduit à la possession de l'Italie. Un nouveau partage a lieu. En 833 une révolte générale éclate. Louis est abandonné par son armée au Rothfeld et consent à faire pénitence dans l'église de Saint-Médard de Soissons; mais Lothaire veut agir en maître ; Louis est de nouveau empereur ; Lothaire, abandonné par ses frères et rejeté en Italie; Judith est toute-puissante; Louis agrandit la part d'héritage de Charles et meurt en 840. Il laissait trois fils et un neveu, Pépin, en Aquitaine. Lothaire voulut tout avoir; mais Charles est établi dans les pays romans ; Louis, en Allemagne ; ils s'allient contre leur frère. La bataille de Fontenay est un massacre sans résultat, mais le Serment de Strasbourg prouve que deux nations se forment. Les deux frères descendent le Rhin, occupent Aix; une assemblée est réunie, les évêques déclarent Lothaire dépossédé. Lothaire offre la paix et demande un partage.

La discussion fut longue, elle se terminaà Verdun, en août 843. Les guerriers ne voulaient plus combattre; la paix fut imposée par les grands des divers partis. Elle eut pour résultat la création de deux royaumes nationaux. A partir de 843, il y a une France et une Allemagne; entre les deux pays s'étend le royaume de Lothaire, la Lotharingie, région vague, qui sera disputée pendant dix siècles. Le pape profitera des querelles qui seront la conséquence de ce partage pour se rendre indépendant et disposer de la couronne d'empereur.

L.

Le « Génie du Christianisme » et l'évolution du sentiment religieux au XVIIIe siècle.

Leçon de M. CHARLES DEJOB,

Maître de Conférences à l'Université de Paris.

Nous étudierons d'abord, chez Chateaubriand, le restaurateur du catholicisme en France. Mais, pour rattacher une œuvre aussi considérable au long mouvement de croyances et d'idées qui l'a

France au XVIIIe siècle, cette évolution est beaucoup moins caractéristique, car il est très facile d'en trouver les causes dans l'esprit même de la religion antique. En France au contraire, ce mouvement a des causes politiques et sociales.

On pourrait soutenir d'abord que la religion chrétienne, s'étant, au XVIIe siècle, appuyée sur la royauté, devait, au siècle suivant, se ressentir du discrédit où était tombé le principe monarchique. Louis XIV n'avait pas répondu aux espérances que la nation avait mises en lui. Les sanglantes défaites qui avaient marqué les dernières années de son règne l'avaient obligé à solliciter une paix désastreuse. Après lui, le royaume, dégradé et appauvri, était devenu le jouet d'un prince insouciant et débauché. Les philosophes et les esprits forts, qui s'attaquent alors aux abus du pouvoir monarchique, ne respectent pas davantage la religion, qui a eu le tort d'identifier sa cause avec celle du despotisme et des privilèges.

Nous croyons cependant que ce n'est pas là la raison essentielle du déclin du sentiment religieux au XVIIIe siècle. Le siècle de Louis XIV avait été une époque de foi populaire et nationale. On ne croyait pas seulement pour plaire au roi, on n'obéissait au contraire au roi que pour être agréable à Dieu. La religion empruntait une partie de sa force à l'appui qu'elle recevait du gouvernement laïque; mais celui-ci, de son côté, devait à la religion une grande partie de son prestige. Il ne serait donc pas très juste de dire que l'influence de l'Eglise diminua du jour où la royauté commença à être discréditée.

La vraie raison, c'est que l'Eglise expie, au XVIIIe siècle, une lourde faute commise au siècle précédent. Elle avait voulu détruire par la force ses adversaires ; or c'est elle seule qui a reçu le coup dont elle avait prétendu les frapper. Elle a révoqué l'édit de Nantes et n'a pas hésité à violenter la conscience d'une génération entière. Cet acte d'intolérance presque criminelle avait amassé contre elle des haines terribles. Il avait surtout détruit chez elle le sentiment si précieux de l'émulation, et les habitudes de sévère discipline que lui avait imposées une lutte de tous les instants contre les communions rivales. Rappelons-nous les vers où Boileau explique à Racine comment il est redevable à ses détracteurs d'une partie de son talent :

> Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
> Tous les jours, en marchant, m'empêche de broncher.
>
> . . . . . .
>
> Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
> Et je mets à profit leurs malignes fureurs.

Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre ;
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus, croissant en vertu, je songe à me venger.
(Ep. VII. — Vers 61-70.)

Vraies pour la littérature, ces maximes ont une portée générale ; et il n'en est pas de meilleure preuve que la décadence du catholicisme et du sentiment religieux au XVIIIe siècle. Le grand tort de l'Eglise avait été de croire qu'elle gagnerait à la destruction des temples protestants et de la foi protestante, alors qu'il n'y avait pas pour elle de politique plus dangereuse à suivre. Sans doute, l'opinion publique, à cette époque, ne semble guère s'être préoccupée d'établir une comparaison entre la société catholique et la société protestante. Cependant le clergé lui-même avait compris qu'en face du protestantisme, qui faisait tous les jours des progrès, le devoir de l'Eglise était de se surveiller, de se réformer, et de faire tourner à son avantage une rivalité où ses adversaires déployaient tant d'habileté et de talent. Jusqu'en 1680, le protestantisme fait grande figure en France. Une partie importante de la noblesse appartient à la religion de Calvin. N'y a-t-il pas, sinon dans Paris, du moins aux portes mêmes de Paris, un temple célèbre, construit de 1621 à 1623 sur les ruines d'un temple détruit, et qui, aux jours de fêtes religieuses, attire des milliers de fidèles ? Les doctrines du protestantisme n'inspirent-elles pas quelques-uns des grands sermonnaires chrétiens ? Bossuet ne leur doit-il pas ses *Variations de l'Eglise protestante* et ses *Avertissements aux Protestants* ? N'a-t-il pas avec les grands personnages de l'Eglise rivale des conférences et des discussions sur des points contestés de dogme ? Bourdaloue, dans plusieurs de ses sermons, ne propose-t-il pas comme modèle aux catholiques l'impeccable austérité dont s'honorent les membres de la religion réformée ? Tous ces faits semblent bien établir que le protestantisme était encore assez puissant au XVIIe siècle pour inquiéter le clergé catholique, et que celui-ci, devinant le danger, cherchait par tous les moyens à profiter de cette grave concurrence.

Au contraire, depuis le jour où la royauté, se faisant l'instrument des haines religieuses, chasse de France les protestants persécutés, le relâchement est général dans l'Eglise, et, de 1700 à 1800, le haut clergé catholique ne produira pas un grand prédicateur, sauf Massillon, dont le talent est déjà formé, quand s'ouvre le dix-huitième siècle. Voilà le prix dont le catholicisme a payé la coupable victoire qu'il a remportée. D'ailleurs il s'abandonne d'autant plus qu'il a détruit, avec le protestantisme, toutes les sectes dont la

popularité aurait pu lui porter ombrage, le jansénisme par exemple. De ce côté cependant, il faut bien reconnaître que son succès n'a pas été aussi complet. Mais il avait réussi, — et c'était tout ce qu'il voulait, — à interdire l'accès des hautes dignités ecclésiastiques à tous les prélats qui n'acceptaient pas la Bulle *Unigenitus*, cette condamnation, quasi officielle, du Jansénisme. Or on ne saurait nier que celui-ci n'ait été longtemps d'une grande utilité au christianisme triomphant. Parmi les œuvres qui font le plus grand honneur à la communion orthodoxe, un grand nombre sont composées par des Jansénistes : c'est à Nicole et à Arnauld que nous devons la *Perpétuité de la foi touchant la présence réelle dans l'Eucharistie*, un des plus beaux livres de théologie qui aient jamais été écrits. C'est l'influence des Jansénistes qui fit sortir de l'Ordre des Jésuites Bourdaloue, le plus austère des prédicateurs.

Aussi, le catholicisme n'ayant plus besoin de se défendre contre les efforts des sectes rivales, la décadence était inévitable. Elle commença aussitôt. On put s'en apercevoir à plusieurs signes. D'abord, les mœurs et la discipline du clergé se relâchèrent, et l'Eglise retomba dans les excès auxquels elle s'était abandonnée à la find u moyen âge et dont elle avait été corrigée par la Réforme. Mais, cette fois, la situation est grave. L'opinion publique est devenue beaucoup plus éclairée, et, par suite, plus exigeante. On demande désormais aux prêtres de justifier par toutes sortes de mérites la mission qu'ils s'attribuent. Les quinzième et seizième siècles avaient assisté à un ébranlement prodigieux de la société française : l'introduction dans notre pays des doctrines de Calvin, si françaises par leur logique et leur clarté, les guerres de religion, qui, pendant trente ans, mirent aux prises catholiques et réformés, avaient donné aux consciences l'habitude de réfléchir sur leur foi et d'analyser les dogmes reçus. La grande masse de la population est revenue au catholicisme, mais en gardant de cette époque d'anarchie morale des aspirations encore inconnues, un immense besoin de savoir, une singulière liberté de pensée et de conduite. Ce nouvel état d'esprit trouve sa plus complète expression dans les principes de la philosophie cartésienne. Sans doute, Descartes ne s'est jamais déclaré contre les vérités établies par la foi ; il n'en est pas moins vrai qu'après avoir mis en doute toutes les connaissances acquises, il prétend recommencer en quelque sorte l'esprit humain, en donnant comme point de départ à cette construction logique, non pas l'intuition de Dieu et les enseignements de la religion catholique, mais la seule raison humaine, dont les préceptes sont des ordres. Somme toute, son rationalisme fait bon

marché des vérités révélées, qu'il a soin de mettre à part, avant d'établir son système.

D'autre part, le clergé, dont les mœurs se sont relâchées, se voit obligé de compter désormais avec l'opinion publique transformée et affermie. L'écrivain et l'homme de lettres ont conquis une place importante dans la société du dix-septième siècle. Ce ne sont plus, comme au moyen âge, des esprits agréables et frivoles, dont la grande noblesse s'amuse, et la littérature n'est plus la « gaie science » des rimeurs de cour et des seigneurs désœuvrés. L'opinion, représentée par les œuvres des philosophes, des historiens et des auteurs de mémoires, est devenue une force qui s'attaque aux traditions et aux abus, en attendant qu'elle s'attaque au principe même du pouvoir. Le dix-huitième siècle sera temoin de ce nouveau progrès : il fera de l'homme de lettres un citoyen occupant dans l'Etat un rang honorable, ayant droit d'agiter les plus graves problèmes de législation et de politique. Une pension, une faveur n'auront plus raison de ses convictions. Mais, comme son jugement sera écouté, respecté, répandu de tous côtés par la parole et par le livre, le clergé catholique devra, pour maintenir son influence sur le peuple, conserver sur l'opinion un ascendant qu'il puisse justifier sans cesse. Il lui est plus difficile de jouer un rôle dans l'Etat.

Remarquons aussi que, dans toute l'Europe, les nations protestantes ont rapidement grandi et que leur prestige militaire, en même temps que leur prospérité matérielle, peuvent inquiéter le catholicisme, dont la décadence est irrémédiable. L'Angleterre, longtemps isolée, en proie à des guerres civiles ou pensionnée par la cour de France, est devenue la première des puissances maritimes, et, avant toutes les autres puissances, elle a inauguré le système de la monarchie libérale et constitutionnelle. Elle a fait mentir cette prophétie naïve de Bossuet : « Si j'en crois les sages, on verra bientôt cette Eglise revenir à la foi de ses pères. » Quant à l'Allemagne protestante, si elle avait eu besoin de l'appui de la France catholique pour arracher l'indépendance de sa foi à la maison d'Autriche, elle ne dut qu'à elle-même l'organisation de l'unité politique et territoriale au profit de la Prusse victorieuse. Or, dans tous ces Etats, s'était développée une puissante liberté d'esprit qui nourrit des opinions contraires à l'orthodoxie. D'un Etat à l'autre, les nouvelles croyances circulent, grandissent, créent un courant d'idées qui mine lentement les vieilles constitutions. Comme on voyage beaucoup, les communications plus fréquentes favorisent l'échange des idées, sous la forme agressive de la lettre et du libelle. C'est le triomphe du scepticisme et de la libre pensée.

Mais, si le catholicisme a vu son influence diminuer, il n'est cependant pas mort, et sa décadence se prolongera longtemps encore. La haute société lui a échappé; mais les classes inférieures et même une partie de la bourgeoisie continuent à respecter et à pratiquer la religion traditionnelle. Il n'est pas jusqu'à la noblesse qui ne lui ait, malgré la sympathie qu'elle témoigne aux philosophes, conservé de sincères adhésions. Il y a des dévots dans l'entourage du roi. D'ailleurs, il est remarquable que, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, un hardi rapprochement s'opère peu à peu, même parmi les gens de lettres, entre les idées qui paraissent d'abord les plus opposées, entre les idées philosophiques et religieuses, que rapprochent certaines affinités de sentiment ou d'opinion. Aux croyances positives sont substituées de vagues aspirations, où il y a autant d'imagination que de foi, et qui, lorsqu'elles sont faussées par certaines natures, dégénèrent en une sorte de sensiblerie maladive. L'histoire de la littérature nous fait assister, de Voltaire à Chateaubriand, à ce développement d'un nouveau sentiment religieux.

En premier lieu, Voltaire nous apparaît comme un déiste assez hésitant. Sans doute il admet qu'un Dieu a créé le monde, et qu'un jour viendra où ce Dieu demandera compte à l'homme de l'emploi de son existence. Mais ces deux idées n'eurent, à vrai dire, aucune influence sur sa conduite, et d'ailleurs, même lorsqu'il les soutient, il les soutient sans conviction, timidement et avec toutes sortes de réserves prudentes, en croyant qui semble avoir honte de croire. Lorsqu'il se trouve en relation avec les philosophes matérialistes et athées, il les ménage et se tait, ou leur accorde tout ce qu'ils veulent ; on pourrait l'accuser de superstition, et il a l'amour-propre sensible. Aussi emploie-t-il à se dérober aux reproches et à mériter les éloges toute sa coquetterie remuante d'esprit ironique et sensé. Pour faire sa cour aux encyclopédistes, il feint devant eux une incrédulité qui s'exalte ; et c'est sans doute de peur de leur déplaire qu'il s'était décidé à transformer le titre de *Religion naturelle*, donné d'abord à un de ses ouvrages, en celui de *Loi naturelle*, semblant indiquer ainsi que la religion ne doit se réclamer que de la morale.

Somme toute, Rousseau est, à certains jours au moins, tout aussi haineux — et aussi perfidement haineux — contre le christianisme que Voltaire. D'après lui, le christianisme est dangereux pour les Etats, sous prétexte qu'il nie le courage militaire et le sacrifie à la charité. Mais, en réalité, s'il se montre franchement hostile à l'Eglise, il n'épargne pas davantage les théories des libres penseurs, des matérialistes et des athées, et il ne leur fait aucune

des concessions que leur avait faites Voltaire. Il y a même, dans ses œuvres, des endroits où il est chrétien par le cœur. On connaît la page émue qu'il a écrite sur les Evangiles : « J'avoue que la majesté de l'Ecriture m'étonne ; la sainteté de l'Ecriture parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes. Avec toute leur pompe, qu'ils sont petits auprès de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste, ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur ! Quelle pureté dans ses mœurs ! Quelle grâce touchante dans ses instructions ! Quelle élévation dans ses maximes ! Quelle profonde sagesse dans ses discours ! Quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! Quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation ?... Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir ?... Ce n'est pas ainsi qu'on invente, et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. » Il ne faudrait pas conclure de cette tirade éloquente sur l'authenticité des livres saints et sur le caractère presque mystérieux de leurs récits, que Rousseau ait éprouvé, même en l'écrivant, quelque sympathie pour une religion dont les philosophes s'accordaient à proclamer la fausseté et l'immoralité. L'auteur de la *Profession de foi du vicaire savoyard* n'a jamais adhéré au christianisme, il est seulement déiste : aussi s'attache-t-il à distinguer la croyance à la divinité de Jésus-Christ, dont la personne lui paraît ici surnaturelle, de la croyance à la doctrine que l'Eglise attribue au Christ ; et celle-là, il la rejette tout entière. La *Profession de foi* est, en effet, une déclaration très nette contre toute religion positive. Quoi qu'il en soit, voilà un philosophe, un contemporain de Voltaire, qui avoue trouver dans l'histoire de la vie de Jésus quelque chose de divin.

Son disciple immédiat, Bernardin de Saint-Pierre, sera plus hardi. Dans ses *Etudes de la Nature*, il fera formellement adhésion au christianisme et affirmera très nettement sa foi dans l'une des communions qui s'en réclament. Il se déclarera, à plusieurs reprises, non seulement chrétien, mais catholique. Sur ce point, nous pouvons citer quelques passages décisifs. Dans la *Septième Etude*, après avoir répondu longuement aux objections contre la Providence, tirées des désordres du globe, des désordres du règne végétal et du règne animal et des maux du genre humain, il écrit sur les bienfaits du christianisme : « Bien loin qu'elle (la religion)

nous lie sur la terre pour nous rendre malheureux, c'est elle qui y rompt les chaînes qui nous y tiennent captifs. Que de maux elle y a adoucis ! Que de larmes elle y a essuyées ! Que d'espérances elle a fait naître, quand il n'y avait plus rien à espérer ! Que de repentirs ouverts au crime ! Que d'appuis donnés à l'innocence ! Ah ! lorsque ses autels s'élevèrent au milieu de nos forêts ensanglantées par les couteaux des druides, que les opprimés vinrent en foule y chercher des asiles, que des ennemis irréconciliables s'y embrassèrent en pleurant, les tyrans émus sentirent, du haut des tours, les armes tomber de leurs mains. Ils n'avaient connu que l'empire de la terreur, et ils voyaient naître celui de la charité. Les amants y accoururent pour y jurer de s'aimer, et de s'aimer encore au-delà du tombeau. Elle ne donnait pas un jour à la haine, et elle promettait l'éternité aux amours. Ah ! si cette religion ne fut faite que pour le bonheur des misérables, elle fut donc faite pour celui du genre humain ! » C'est une déclaration très nette. Montesquieu a développé quelque part la même idée ; mais on ne trouve chez lui ni l'accent de reconnaissance ni la tendresse émue, enthousiaste même, qui inspire ces lignes, émaillées d'exclamations emphatiques à la Jean-Jacques. A la différence de Bernardin de Saint-Pierre, Montesquieu croit si peu à ce qu'il nous dit de la Providence, que, chaque fois qu'il traite ce sujet, l'impeccable logique de son intelligence lui suggère toutes sortes de restrictions malicieuses qui empêchent l'émotion de jaillir de sa prose, transparente et rigoureuse comme ses idées. Dans les *Etudes de la Nature*, les raisonnements les plus abstraits sont animés d'un souffle oratoire qui, parfois, s'élève jusqu'à l'éloquence. Voici, par exemple, une belle tirade sur les preuves de l'existence de Dieu : « Dieu est le seul être que le désordre appelle et que notre faiblesse annonce. Pour connaître ses attributs, nous n'avons besoin que du sentiment de nos imperfections. Oh ! qu'elle est sublime cette prière naturelle au cœur humain, et usitée encore par des peuples que nous appelons sauvages ! O Eternel ! ayez pitié de moi, parce que je suis passager ; ô Infini ! parce que je ne suis qu'un point ; ô Fort ! parce que je suis faible ; ô source de la vie ! parce que je tombe à la mort ; ô clairvoyant ! parce que je suis dans les ténèbres ; ô bienfaisant ! parce que je suis pauvre ; ô tout-puissant ! parce que je ne peux rien. » L'homme ne s'est rien donné, dit-il ensuite, il a tout reçu. Bernardin de Saint-Pierre accepte, en effet, sans discussion l'hypothèse de la perversité originelle et foncière de la nature humaine. « C'est à la religion à nous prendre où nous laisse la philosophie. La nature de nos maux en décèle l'origine. Si l'homme se rend lui-même

malheureux, c'est qu'il a voulu être lui-même l'arbitre de son bonheur. L'homme est un dieu exilé. » Il accepte si bien le péché originel et l'impitoyable réprobation prononcée par Dieu contre l'homme, qu'il accepte aussi la déchéance beaucoup plus grave d'une partie de l'humanité, telle qu'elle résulte de l'arrêt porté par la Bible contre la race de Chanaan. Il est persuadé que cet arrêt a été édicté par Dieu ; et, sur la confiance qu'il convient d'accorder aux livres saints, il se sépare franchement des philosophes, qui, tous, depuis Voltaire jusqu'à Buffon, parlaient en souriant de la prétendue autorité de la Genèse. Pour lui, il croit à la révélation, qu'il met bien au-dessus des raisonnements et des doctrines des philosophes. La raison, malgré son orgueil, est taxée d'impuissance ; la foi est le tout de l'homme, car c'est d'elle que nous vient la vérité. Rousseau eût rejeté dédaigneusement de telles conclusions ; il n'eût jamais consenti à apostropher les « raisonneurs » avec tant de conviction brutale : « C'est bien une autre insuffisance lorsque les philosophes veulent employer, pour combattre l'intelligence de la nature, cette même raison qui ne peut servir à la connaître. Voilà de beaux arguments sur les dangers des passions, la frivolité de la vie, la perte de l'honneur, de la fortune, des enfants. Vous me délogez bien, divin Marc-Aurèle, et vous aussi, sceptique Montaigne ; mais vous ne me logez pas. Vous m'appuyez sur le bâton de la philosophie, et vous me dites : marchez ferme ; courez le monde en mendiant votre pain ; vous voilà tout aussi heureux que nous dans des châteaux, avec nos femmes et la considération de nos voisins. Mais voici un mal que vous n'avez pas prévu : je n'ai reçu dans ma patrie que des calomnies pour mes services ; je n'ai éprouvé que de l'ingratitude de la part de mes amis ; je suis seul, et je n'ai plus de quoi subsister ; j'ai des maux de nerfs ; j'ai besoin des hommes, et mon âme se trouble à leur vue, en se rappelant les funestes raisons qui les réunissent, et qu'on ne vient à bout de les intéresser qu'en flattant leurs passions. A quoi lui a servi d'avoir étudié la vertu ? Elle se trouble au simple aspect des hommes. La première chose qui me manque est cette raison sur laquelle vous voulez que je m'appuie. Toutes vos belles dialectiques disparaissent, précisément quand j'en ai besoin. Mettez un roseau entre les mains d'un malade : la première chose qui lui échappera, s'il lui survient une faiblesse, c'est ce même roseau... La mort vous guérira de tout, me dites-vous ; mais, pour mourir, je n'ai pas besoin de tant raisonner ; d'ailleurs, je n'entre pas vivant dans la mort, mais mourant et ne raisonnant plus, sentant toutefois, et souffrant encore. » (*Etude XII.*)

Ce qui résulte de cette courte étude de l'évolution du sentiment religieux au XVIIIe siècle, c'est que, malgré les attaques passionnées dont le christianisme avait d'abord été l'objet, la rivalité entre les philosophes et l'Eglise s'est peu à peu apaisée. Les premières années du règne de Louis XVI marquent précisément le début d'une longue période de réconciliation et de fraternité universelles : les opinions les plus opposées s'atténuent et se rapprochent ; il y a dans toutes les classes un immense besoin de solidarité et de paix. « Qui n'a pas vécu avant 1789, dira plus tard Talleyrand, ignore la douceur de vivre. » Or, c'est sur ces entrefaites que s'ouvre la Révolution française : ses premières conquêtes sont faciles, car le clergé se prête à ce mouvement démocratique, en abandonnant la noblesse pour s'unir au Tiers-Etat ; son intervention provoque la réunion d'une Assemblée nationale. Cette bonne harmonie n'est même pas troublée par l'expropriation des biens de l'Eglise, que le clergé accepte comme une nécessité du temps et comme une occasion pour l'ordre tout entier de retourner à la pauvreté évangélique. L'accord persistera jusqu'à la promulgation de la Constitution civile du clergé. On voit donc que la tentative de Chateaubriand, loin d'être une tentative nouvelle et isolée, a déjà été désirée et préparée avant lui par un grand mouvement politique, philosophique et moral. Quoique le *Génie du Christianisme* paraisse en même temps que paraît à l'*Officiel* le décret qui proclame le Concordat, ce serait une grave erreur d'y voir seulement, ou surtout, un ouvrage de flatterie à l'adresse du premier consul : un ouvrage aussi important ne s'improvise pas ; seule l'histoire des idées peut en expliquer l'apparition, et ce n'est pas du jour où ont commencé les négociations de Bonaparte avec Pie VII, que Chateaubriand a conçu son apologie de la religion catholique. En réalité, l'origine de son œuvre est dans le rationalisme des grands philosophes du XVIIIe siècle.

A. D.

Sujets de Devoirs.

UNIVERSITÉ DE NANCY

DISSERTATION FRANÇAISE (*Licence*).

Etudiez, au point de vue littéraire et poétique, le sentiment national et l'amour de la patrie française dans Joachim du Bellay (*passim*, dans la *Défense et Illustration* et dans les *Regrets*, no-

tamment sonnets IV, IX, XV, XX, XXV, XXXI, XXXVIII, XXXIX), édition Hachette, chefs-d'œuvre poétiques de Marot, Ronsard, du Bellay, d'Aubigné et Regnier, par A Lemercier.

DISSERTATION FRANÇAISE (*Agrégation*).

Y a-t-il, dans l'œuvre poétique d'Agrippa d'Aubigné, et notamment dans les morceaux portés au programme, une conciliation de l'esprit satirique avec l'accent religieux ? Les deux éléments sont-ils proportionnés et fondus, ou bien l'un des deux élimine-t-il l'autre, et lequel ?

THÈME LATIN (*Licence*).

Bossuet, *Hist. univ.* II, 13, à la fin, depuis : « Les Juifs vivent en paix... », jusqu'à : « ... alors arriva ».

THÈME LATIN (*Agrégation*).

La Bruyère, I, p. 32 (édition Hémardinquer), depuis : « Il semble qu'il y ait... » jusqu'à : « Corneille nous assujettit... ».

VERSION LATINE (*Agrégation*).

Quintilien. *Inst. Orat.* L. I, ch. XI, depuis : « Dandum aliquid comœdo... », jusqu'à « ... in T ac D molliuntur ». Reprendre à : « Debet etiam docere... » jusqu'à : « Vocem et memoriam... ».

DISSERTATION LATINE (*Licence*).

Martiales Valerium Flaccum hortatur ne Argonautica scribat et argumentum romanis auribus magis aptum aggrediatur.

THÈME GREC (*Agrégation*).

Fénelon, *Lettre à l'Académie*, ch. IV. Depuis : « Au contraire, le véritable orateur... » jusqu'à : « ... qui a besoin de son secours. »

THÈME GREC (*Licence*).

Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.* III. 5. Depuis : « Mais ce que les Egyptiens leur avaient appris... » jusqu'à : « ... sans rien entreprendre sur personne. »

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

Dissertations françaises (*Agrégation*).

I. — « Tout écrivain est peintre, et tout excellent écrivain est excellent peintre. » (La Bruyère, *Discours de réception.*)

II. — « Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il ya des hommes, et qui pensent ». (Id., *Des Ouvrages de l'Esprit.*)

Thème grec.

Rollin, *Histoire ancienne*, t. II, p. 272-273. De : « Plutarque nous apprend... » à : « La disette qui les tourmentait... ».

ALLEMAND. (*Licence et certificat d'aptitude*).

Thème.

Sainte-Beuve. — *Causeries du Lundi*, I, 3. Qu'est-ce qu'un classique ? — Les 15 premières lignes.

Version.

Gœthe, *Hermann et Dorothée*, Chant II, vers 1 à 26.

Thème. (*Agrégation*).

Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi, I, III*. Qu'est-ce qu'un classique ? Les 15 premières lignes.

Dissertation française.

Comment convient-il d'étudier la langue et le style d'un écrivain ou d'une œuvre ?

Version.

W. Scherer, *Geschichte des deutschen Litteratur*. Kap. 12, le premier alinéa sur l'Italianische de « Die hohe Geistlichter » ; à « der Katholischen Kirche reder. »

Dissertation allemande.

Das Volkstümliche in Grimmelshausens Sprache und Darstelbungwise.

Ouvrages signalés

Histoire contemporaine (1782-1889), par M. F. CORRÉARD, *professeur d'histoire au lycée Charlemagne*, librairie Masson et Cie, Paris, 1898.

Ce volume est rédigé conformément aux programmes de l'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE CLASSIQUE (*classe de philosophie*) et de l'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE MODERNE (*classe de première, lettres et sciences*). M. Corréard, l'un des professeurs les plus aimables et les plus distingués de l'Université de Paris, a apporté, à la confection de cet ouvrage, toute l'érudition, toute l'impartialité, toute la clarté d'exposition, toute la précision de style dont il est capable ; et ce n'est pas peu dire ; mais le plus court et en même temps le meilleur éloge qu'on en puisse faire est encore, croyons-nous, de rappeler simplement le nom de l'auteur.

Une nouvelle source de l'histoire (*création d'un dépôt de cinématographie historique*), par M. BOLESLAS MATUSZEWSKI. Imprimerie Noizette et Cie, *Paris*, 1898.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOC. FRANÇ. D'IMPR. ET DE LIBR. (OUDIN ET Cie)

SIXIÈME ANNÉE (2e Série). N° 28 26 MAI 1898.

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La doctrine de Pascal. — L'apologie de la religion chrétienne.

Cours de M. EMILE BOUTROUX,

Professeur à l'Université de Paris.

Nous avons indiqué, l'an dernier, comment Pascal entendait l'Apologétique. — La méthode rationnelle et objective n'est pas la sienne : c'est par la porte de la Volonté, et non par celle de l'Entendement, que les vérités religieuses doivent pénétrer dans l'âme humaine. Est-ce à dire que Pascal adopte une méthode toute subjective et sentimentale ? Nullement. A n'invoquer que le cœur et la victorieuse, mais incommunicable, démonstration de l'expérience personnelle, on s'interdit de parler de la religion comme d'une vérité : on la met à la merci de l'opinion. Pascal croyant ne saurait renier Pascal géomètre. Or, Pascal est avant tout un esprit.

Qu'est donc sa méthode ? C'est une pénétration singulière, mais constante, intime et voulue de raison et de sentiment. Les preuves ne sont ni ne doivent être suffisantes pour produire la foi ; mais il y a des preuves, et, à mesure qu'on les considère d'une âme plus pure, on en aperçoit mieux l'évidence.

Exposons maintenant le système d'Apologie que Pascal a construit d'après cette méthode. Cette tâche présente une grande

difficulté. Les formules précises, saisissantes, abondent chez Pascal. — Dès lors, la tentation est grande de s'attacher à quelqu'une d'entre elles, à celle qui paraît la plus nette ou la plus profonde, et de la prendre pour fil conducteur dans l'étude du système entier. C'est ce qu'on a fait assez souvent : ainsi s'explique ce phénomène, qu'il y a presque autant de Pascals que d'interprètes de Pascal. « Dieu sensible au cœur, non à la Raison » : voilà une formule précise. Mais Mme Périer nous avertit qu'il entreprit de montrer que la religion chrétienne avait autant de marques de certitude et d'évidence que les choses qui sont reçues dans le monde pour les plus indubitables. Et lui-même nous dit que la raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître.

Que faut-il donc faire ? Rapprocher les textes, en les classant le moins mal possible ? Ce serait un chaos, un éclectisme sans force et sans vérité. Car on ne saurait nier que les textes, pris isolément, ne soient fort divers et parfois presque contradictoires.

La solution, c'est la méthode pratiquée par Pascal lui-même dans son interprétation des Livres saints : considérer tous les textes, sans en omettre aucun, et chercher le sens qui les concilie. Méthode difficile et, à coup sûr, périlleuse. Mais c'est la seule qui nous donne chance d'arriver au vrai.

Quels sont, d'après ces principes, les moments essentiels de l'Apologie ? Il importe de méditer sur cette question, car, dans l'art de persuader, l'ordre est de grave conséquence, et il est soumis à des lois subtiles. Il s'agit d'agréer au cœur sans blesser la raison. Il nous semble que, pour nous en tenir actuellement à la division la plus générale, Pascal ramène à trois moments principaux toutes les parties dont se composera l'apologie : 1° de l'homme à Dieu ; 2° Dieu ; 3° de Dieu à l'homme.

Essayons de remplir ce cadre.

I

Toutes les études précédentes ont abouti au même résultat : nous montrer que l'homme est à lui-même un problème. Il y a en lui une disproportion. Il est comme une capacité vide d'une étendue infinie. Or, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, la nature a horreur du vide. Le cœur de l'homme tend donc à se remplir, et, dans cette vue, il appelle à lui tous les objets qui l'entourent ; mais tous, étant finis, *flottent dans sa capacité*, comme quelques atomes dans l'infini de l'espace.

Tel est l'homme : infini et fini, grand et misérable, comment accorder ces deux caractères ?

Les philosophes s'y sont essayés, mais sans succès, parce qu'ils n'ont connu que l'ordre naturel. Stoïciens et Pyrrhoniens placent dans un même sujet la nature et la misère et la grandeur de l'homme, et tombent ainsi dans la contradiction. Y échapper est impossible à qui ne dispose que d'un seul sujet, car les deux principes ne peuvent ni subsister seuls, à cause de leurs défauts, ni s'unir à cause de leurs contradictions. Le problème est-il donc absolument insoluble ?

En dehors des philosophies, il existe des enseignements dits révélés, qu'il importe au moins de consulter : ces enseignements sont les religions, et parmi elles la religion chrétienne. Or, selon cette dernière, l'homme a passé par deux états : un état de pureté et de sainteté, puis un état de péché et de corruption. Mais Jésus-Christ est venu comme réparateur, et, par ses mérites, le rétablissement de l'homme dans sa grandeur primitive a été rendu possible.

Or, comparons cette doctrine avec le problème que nous offre la nature humaine : elle s'y adapte singulièrement. En effet, la raison humaine ne pouvait résoudre la question, parce qu'elle ne connaissait qu'un seul sujet : la nature humaine, où elle mettait à la fois la grandeur et la misère. Mais la religion chrétienne nous donne deux sujets distincts : la nature et la grâce. A la première se rapporte la misère, à la seconde la grandeur. Cette dualité de sujets lève la contradiction.

L'apologie de la religion chrétienne est-elle accomplie par là ? Non, elle est à peine commencée. Le christianisme n'est jusqu'ici, pour nous, qu'une hypothèse suffisante pour expliquer un fait. Cette hypothèse est-elle en même temps nécessaire ? Est-elle la seule possible ? Est-elle une vérité en soi, indépendamment du fait, peut-être contingent, que nous avons considéré ? Il y a bien des hypothèses qui, pour être plus ou moins commodes, n'en sont pas pour cela plus vraies. Telle est la matière subtile de Descartes.

Il s'agit maintenant de considérer la religion chrétienne en elle-même, et, pour cela, de fixer notre attention, non plus sur la nature humaine, mais sur Dieu.

II

C'est le second moment de l'Apologie. Mais, ici même, il nous paraît convenable de distinguer trois phases : *a*) de la connaissance à la foi ; *b*) la foi ; *c*) de la foi à la connaissance.

a) Comment pouvons-nous nous élever de la connaissance à la foi ? D'une part, en unissant pour cette tâche toutes les forces de

notre âme : raison et volonté; d'autre part, en obéissant à l'action de la grâce divine. Il y a là, non seulement une pénétration de toutes nos facultés, mais une coopération intime de l'homme et de Dieu même. Et ainsi ce que nous allons décrire successivement, conformément à la loi de notre entendement géométrique doit être conçu comme simultané et inséparable.

Nous analyserons d'abord la part du sujet, puis celle de l'objet dans la marche qui va de la connaissance à la foi.

Le sujet, c'est l'homme ; il a trois moyens pour s'élever à la foi : la raison, la coutume, l'inspiration.

La raison : elle ne démontre pas les choses de la foi, mais elle ôte les obstacles, elle prépare les voies. D'abord elle prouve que, selon ses principes mêmes, les raisons pour valent bien les raisons contre, de sorte qu'on peut se décider pour sans la contredire.

Mais elle peut faire un pas de plus : elle peut apporter une raison de se décider dans le sens de la religion. Nous rencontrons ici le fameux argument du *pari*. Ce n'est point là un hors d'œuvre dans la doctrine de Pascal, un argument *ad hominem* à l'adresse d'un joueur comme Méré. C'est le terme où doit aboutir une raison qui va jusqu'au bout de ses raisonnements, comme le *Cogito, ergo sum* est, pour Descartes, le terme où doit aboutir un scepticisme qui ne s'arrête pas en chemin.

L'argument du pari consiste à démontrer que si, incertaine, la raison joue Dieu à croix ou pile, elle doit prendre croix que Dieu est. On peut le ramener à ces deux thèses successives :

1. Il faut nécessairement parier : nous ne sommes pas libres. « Nous sommes embarqués », c'est-à-dire que nous vivons, et que chacune de nos actions implique une décision sur notre destinée. Il est clair que nous ne pouvons agir de même, si Dieu est ou s'il n'existe pas. Une action, c'est un choix, un parti que nous prenons, un gageure. Dès lors, comment parierons-nous ?

2. Nous devons gager que Dieu est.

En effet, il y a deux choses à considérer dans un pari : le nombre de chances et l'importance du gain ou de la perte. La raison que nous avons de choisir tel ou tel parti est exprimée par le produit de ces deux facteurs. Or, considérons que poser Dieu, c'est poser l'infini. Faisons maintenant le nombre des chances que Dieu soit aussi petit que l'on voudra, égal à *1* par exemple. Au contraire, faisons aussi grand que l'on voudra le nombre des chances que le monde existe seul, et appelons-le *n*. Appelons *a* la quantité aussi grande que l'on voudra, mais nécessairement finie, des biens que la vie présente nous promet. Dans ces conditions, le parti que Dieu est sera représenté par

1 × l'infini, et le parti que Dieu n'est pas par $n \times a$. La première quantité est nécessairement plus grande que la seconde. C'est l'intervention de l infini qui impose ce résultat.

Si rigoureux qu'il soit, ce raisonnement ne peut convaincre que la raison. Mais, que sert, dans la vie, une connaissance purement rationnelle ? Il s'agit de faire passer l'affirmation de Dieu de l'intelligence dans le cœur.

Le second moyen de croire est *la coutume.* — Il importe de bien saisir le rôle que lui fait jouer Pascal. — Il ne s'agit pas de recommander des pratiques machinales et hypocrites comme substituts ou même comme sources de la croyance. L'homme à qui Pascal dit : « Prenez de l'eau bénite ; faites dire des messes ; naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira », est déjà porté à croire par sa raison même, mais il sent en lui une impuissance à croire, c'est-à-dire une impuissance à vouloir ce que sa raison lui représente comme vrai. Tel Pascal lui-même se jugeait incrédule, quand il sentait que c'était plus sa raison et son propre esprit qui l'excitait à croire que non pas le mouvement de l'esprit de Dieu. Le moyen qu'il recommande, c'est de se livrer aux pratiques qui ouvrent la voie du cœur, parce qu'elles diminuent les passions et rendent à l'esprit sa simplicité et sa sincérité premières.

A son tour, la coutume, la pratique est insuffisante. En réalité, une seule chose suffit : la grâce, *l'inspiration divine* ; et, si la raison et la coutume ont quelque valeur, c'est que déjà elles traduisent et rendent sensible à la conscience l'action de la grâce. S'offrir par les humiliations aux inspirations, qui, seules, produisent le vrai et salutaire effet, tel est le terme de l'effort du sujet dans sa marche de la connaissance à la foi.

Quelle est maintenant la part de l'objet ?

L'objet qui doit fournir une base à notre foi, c'est la Bible.

Or, tout d'abord, ce livre me frappe par ses marques d'authenticité. Plus je l'examine à ce point de vue, et le compare, plus je le trouve unique. Je remarque notamment qu'il a été confié aux Juifs, et qu'il les dépeint infidèles et les menace de châtiments terribles. Quelle apparence y a-t-il qu'ils eussent conservé un tel livre, s'il n'était pas authentique ?

Puis, si je considère l'histoire que raconte ce livre, je la trouve étrange et saisissante. Elle a une unité, une suite, une logique extraordinaires. Elle présente, à côté d'une religion rituelle, une religion intérieure, fondée sur l'amour de Dieu, qui se perpétue à travers mainte vicissitude.

Ce n'est pas tout : ce livre pose des problèmes qu'on ne ren-

contre nulle part ailleurs. Il abonde en contradictions. Il montre Dieu comme présent et comme absent. Il mentionne des prophéties, dont les unes se réalisent et dont les autres ne se réalisent pas. Il est parfois très clair et parfois très obscur, très spirituel et très matériel, ordonné et désordonné, mélange bizarre d'enseignements sublimes et de récits en apparence insignifiants. Quelle est la clef de ces contradictions ?

Dans le livre même nous en trouvons une. Isaïe nous apprend que Dieu a voulu aveugler les uns, comme il voulait éclairer les autres. Dieu lui-même se nomme un « Dieu caché ».

Cette explication nous satisfait au point de vue logique. Mais dans quel abîme de réflexions ne nous plonge-t-elle pas ! Comment Dieu peut-il se plaire à tromper et perdre ses créatures ? Ce qui serait presque contradictoire, quand on le prend au sens extérieur que saisit seul l'homme naturel lisant la Bible avec sa raison, devient très intelligible et très digne de Dieu à qui peut se placer au point de vue de la foi.

b) L'objet de la foi, c'est Jésus-Christ. Par lui nous obtenons la grâce ; mais de quelle manière ? Nous ne pouvons la conquérir nous-mêmes. Il n'y a pas de formules d'incantation qui force Dieu à nous la communiquer. C'était l'erreur des païens de soumettre Dieu aux actions des hommes. Mais, d'autre part, il ne faut pas croire, avec certains chrétiens, que Dieu nous sauve sans notre participation ; que nos actes sont indifférents, que Jésus-Christ prend purement et simplement notre place devant le tribunal du juge. La vérité, c'est que l'œuvre de la grâce, toute divine dans sa source, est nécessairement accompagnée de l'action humaine. Nous ne sommes sauvés que si nous renouvelons en nous la passion de Jésus-Christ, si nous souffrons et prions avec lui. Il y a là une union mystérieuse, dans laquelle l'homme n'est nullement anéanti. C'est l'union que produit l'amour, l'union des trois personnes de la Trinité divine. C'est la vérité de foi qui précède toutes les autres. Grâce à cette propriété de l'amour, ni l'homme n'est anéanti dans son union avec Jésus-Christ, ni son action ne s'ajoute à celle de Dieu, comme les choses matérielles s'additionnent les unes aux autres.

Que veut donc dire cette étrange proposition : « Dieu veut éclairer les uns et aveugler les autres » ? Cela veut dire que Dieu aveugle les superbes qui ne croient qu'en eux et leur propre raison, et qu'il éclaire les humbles, qui confessent leur misère et attendent de Dieu la lumière. Dieu veut que les premiers soient livrés à leur orgueil impuissant, et les seconds sauvés de leur impuissance douloureuse.

Il dépend donc de nous d'être éclairés ou aveuglés. Tout se passe comme si nous pouvions, par nous-mêmes, obtenir le secours de Dieu. Mais le seul moyen qui réponde à ses desseins, c'est le renoncement à nous-mêmes, à notre vaine sagesse et à nos vains plaisirs. Tel est le sens que prennent les paroles de la Bible interprétées du point de vue de la foi. Le mystère y demeure, mais comme un principe de lumière et de joie, non comme une pierre de scandale.

c) Maintenant redescendons de la foi à la connaissance. Relisons la Bible : tout s'y éclaire et s'y concilie. La conduite de Dieu dans la direction des événements nous apparaît comme merveilleuse. Pascal nous rappelle ici le géomètre qui aime à résoudre élégamment des problèmes compliqués, et qui se donne, au besoin, de tels problèmes. Peut-être prête-t-il à Dieu quelque chose de cet esprit. Mais les grandes lignes demeurent simples.

Nous trouvions dans la Bible des prophéties non réalisées : c'est que nous les entendions mal. Nous leur attribuions un sens matériel, tandis qu'elles en ont un spirituel. Les Juifs attendaient un Messie puissant selon le monde, parce qu'ils étaient charnels. L'homme que la foi éclaire sait que l'ordre de la grandeur matérielle n'est rien devant l'ordre de la charité, et il entend la royauté du Messie dans le sens de sa grandeur morale. Le juste comprend que les prophéties, telles qu'elles ont été exprimées, ne sont pas faites pour nous porter à croire, mais pour nous éloigner de croire. Mais là même est pour nous la raison de croire, car notre foi, ainsi, est volontaire et libre, et correspond à la gratuité de la grâce divine.

Il en est de même des figures et des miracles. Les figures veulent être prises pour ce qu'elles sont, et il y faut un œil qui voie à travers les voiles. Les miracles vraiment garantis veulent être discernés, et il y faut un esprit qui ne se laisse pas tromper par l'existence de miracles simulés. C'est ainsi que le juste chemine sans crainte de faux pas, parce qu'il a pour devise le mot de saint Paul : διὰ πίστεως γὰρ περιπατοῦμεν, οὐ διὰ εἴδους.

III

Revenons enfin à l'homme. Livré à sa raison naturelle, il était un assemblage de contradictions. La connaissance de la vérité surnaturelle va rétablir l'ordre en lui.

Nous avons trois facultés : le cœur ou volonté, la raison et les sens. Leur conflit venait d'une violation de leurs rapports naturels.

1° Le *cœur*, livré à lui-même, va vers le « moi » qui se fait centre de tout. C'est l'effet du péché enraciné dans notre na-

ture. Dirigé par la grâce, le cœur va vers Dieu, et domine toutes nos facultés.

2° Les *sens*, que nous faisions juges des choses divines, à l'aide desquels nous prétendions juger des questions qui concernent notre destinée, sont relatifs au monde matériel créé par Dieu. Ils perçoivent les faits matériels, comme le cœur perçoit les vérités morales et les premiers principes.

3° La *raison* est située entre ces deux facultés d'intuition, comme un serviteur entre deux maîtres ; et ce fut notre mortelle erreur de lui attribuer des principes propres et une autonomie. C'est une faculté purement formelle, qui ne peut s'exercer que si une matière lui est fournie du dehors. Cette matière, ce sont les données des sens, quand il s'agit de connaître le monde des corps, et les impressions de la grâce sur la volonté, quand il s'agit de connaître le monde de la charité. Charité, esprits, corps : tels sont, à partir de Dieu, les trois termes de la hiérarchie.

Et ainsi va se résoudre le problème fondamental où aboutissaient toutes les méditations de l'homme sur sa nature et sa condition. L'homme peut-il combler le vide infini de son cœur? Vainement, pour y réussir, il essaierait, tour à tour, de tous les objets du monde ou tenterait de les posséder ensemble. Mais la foi lui donne le moyen de communiquer avec Dieu, de jouir de Dieu, qui est l'infini même. A la forme infinie qui subsiste en lui, s'unit maintenant une matière d'étendue égale. La disproportion qui faisait la misère de l'homme a disparu.

Ainsi se termine cette Apologie qui est, à vrai dire, non seulement une démonstration de la vérité, mais la conversion même de l'incrédule et du pécheur.

IV

Quels en sont les traits principaux ?

La méthode de Pascal peut être appelée *méthode du point de vue*. Il tient pour capital, si l'on veut comprendre une doctrine, de se placer au point central d'où tout part et où tout se rapporte. Ce fut la méthode de tous les grands philosophes, celle de Platon, de Descartes, de Leibniz, de Spinoza; en somme, la propre méthode de la métaphysique.

Mais le moyen qu'emploie Pascal pour trouver ce point central diffère de celui des métaphysiciens. Alors que ceux-ci font profession de ne chercher qu'avec la raison, et se défient du sentiment et du mysticisme, Pascal veut au contraire que l'homme cherche avec toutes ses facultés, avec le cœur comme avec la

raison : σύν ὅλῃ τῇ ψυχῇ, selon le beau mot de Platon si heureusement pris pour devise par M. Ollé-Laprune.

Ce n'est pas tout : l'action de l'âme n'est que le dehors de la méthode ; l'intérieur et le vrai, c'est l'action de la grâce attirant l'homme par une délectation victorieuse. La méthode de Pascal est ainsi à la fois rationnelle et sentimentale, à la fois naturelle et surnaturelle. C'est Dieu même s'unissant à l'homme pour le transporter au centre de la Vérité.

Quel est maintenant ce point de vue suprême ? D'un seul mot, c'est Jésus-Christ. Et qu'est-ce que Jésus-Christ ? Certes, c'est le doux maître qui dit à l'homme : console-toi, tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé. C'est l'ami qui s'est donné pour nous, qui a souffert, qui a pleuré, qui s'est senti seul, qui sera ainsi en agonie, pour nous sauver, jusqu'à la fin du monde. Mais Jésus-Christ n'est pas cela seulement. Il est aussi un principe métaphysique, une vérité transcendante : la conciliation des contraires. Plus précisément il est la synthèse du fini et de l'infini, de la misère et de la grandeur, de l'humanité et de la divinité. La dualité de la nature et de la grâce, qui nous a servi à résoudre le problème humain, ne serait qu'une explication provisoire si quelque part nature et grâce n'étaient pas ramenées à l'unité. C'est en Jésus-Christ que cette réduction s'accomplit.

Non seulement Jésus-Christ fournit ainsi le principe qui explique tout ; mais il nous appelle à vaincre, en lui et par lui, le péché inhérent à notre nature. Nous pouvons, unissant nos épreuves aux siennes, les faire rédemptrices, et, avec lui, vaincre le mal péché, par le mal souffrance. « *Ego sum via, veritas et vita* », telle est la parole qui résume le mieux le rôle que Pascal attribue à Jésus-Christ. F. B.

Pline le Jeune. — Les lectures publiques.

Cours de M. JULES MARTHA,
Professeur à l'Université de Paris.

Les défauts que j'ai signalés dans le *Panégyrique de Trajan* peuvent étonner de la part d'un homme qui avait été le meilleur disciple de Quintilien, qui se prétendait l'élève de Démosthène et

de Cicéron, et le champion des doctrines les plus classiques. Mais, comme je l'ai déjà dit, le discours que nous lisons aujourd'hui n'est pas celui qui a été prononcé par Pline devant l'empereur ; c'est une œuvre refaite dans le cabinet et parée de toutes les grâces possibles, en vue des *lectures publiques*. Ceci m'amène à parler de cette coutume singulière qu'il est impossible de passer sous silence, d'abord parce que le *Panégyrique* y a été soumis, ensuite parce que cet usage était alors des plus florissants, que Pline y a appliqué le plus clair de son activité et de son talent, et enfin parce que c'est dans Pline lui-même que nous trouvons le plus de détails sur les *recitationes*, pour me servir du terme technique.

L'habitude des lectures publiques remonte aux premiers temps de l'époque impériale. Elle résulte d'abord des dispositions intellectuelles qui étaient en ce temps-là celles de la société romaine. Les esprits, sous Auguste, sont en effet très cultivés ; depuis les guerres puniques, la Grèce a exercé sur Rome une influence qui a été croissant avec chaque génération. Les Romains ont appris le grec, d'abord pour les besoins de leurs relations, ensuite pour le bien parler et pour goûter les auteurs qui ont écrit dans cette langue. Tout contemporain de Cicéron, qui a de l'éducation, parle et écrit couramment le grec et a chez lui une bibliothèque de livres grecs ; il fait de sa vie deux parts, dont il emploie l'une à la politique, et l'autre à la littérature. La génération qui suit, et que représentent Catulle et ses amis, a des goûts littéraires plus raffinés encore ; elle se met à l'école des écrivains d'Alexandrie. Tous les jeunes gens s'intitulent *docti ;* ils cherchent à mettre au jour des auteurs qui ne sont pas connus, à pratiquer des formes de vers qui ne sont pas courantes. Ils veulent traduire ce qui n'a pas encore été mis en latin, et souvent ce qui ne le mérite pas. Après ceux-là, s'élève la génération d'Horace, de Virgile, de Brutus, du jeune Cicéron ; quelques-uns sont des fils d'affranchis ou de paysans : ils constatent qu'on ne peut arriver à rien sans faire de la littérature, et ils vont compléter leur éducation par un séjour en Grèce plus ou moins prolongé. Quand ils arrivent à l'âge d'hommes, ils sont également prêts, eux aussi, à faire de la politique et à occuper leurs loisirs par l'étude des lettres grecques et latines ; mais c'est le moment où Auguste s'empare du pouvoir et interdit aux Romains toute activité civique : ceux-ci, d'ailleurs, se font complices de cette révolution ; ils ont tant souffert depuis vingt-cinq ans de la guerre civile, ils ont vu mourir tant des leurs qu'ils s'estiment heureux d'avoir survécu, et que, devenus prudents, ils n'aspirent plus qu'au repos. Voici donc une société, très

curieuse, d'une part, de la littérature, et prête à se jeter sur tous les ouvrages d'esprit comme sur une proie; d'ailleurs inoccupée, et ne sachant plus que faire de tout son temps. La conséquence s'impose : tous ces gens vont employer leurs loisirs à la littérature. L'empereur les y encouragera ; il est lui-même amateur de belles-lettres, il a fait une tragédie, des épigrammes, et il aime à taquiner Mécènes sur l'affectation de son style. Voilà comment cette société s'est jetée à corps perdu dans la littérature; cependant, dans ce genre d'occupation même, tout n'était pas permis : l'éloquence n'était pas possible ; quant à l'histoire, elle demande un apprentissage très long. Mais il y a une partie de la littérature qui est ou qu'on croit être à la portée de tout le monde : ce sont les vers. Alors, en effet, sévit sur le monde romain une véritable épidémie poétique : *scribimus, indocti doctique, poemata passim*, dit Horace. Ce fut une véritable maladie, *scribendi cacoethes*, dit encore le critique latin. Je n'ai pas besoin de faire observer que ces vers étaient généralement mauvais, mais que pourtant chaque auteur se croyait du génie. Tous espéraient la renommée. Cependant, pour y atteindre, il fallait être publié. Les libraires ne manquaient pas à Rome et ils avaient à leur service toute une armée d'esclaves qui reproduisaient rapidement les ouvrages qu'on leur confiait. Mais ils ne se souciaient point, non plus que ceux d'aujourd'hui, de se ruiner pour le plaisir d'éditer ce qui ne se vendrait pas ; aussi ne publiaient-ils que les vers des poètes déjà célèbres, tels qu'Horace, Virgile, Varius, Properce, Tibulle, Ovide ; et les élucubrations de tel ou tel grand seigneur, qui n'était pas connu comme poète, n'étaient pas acceptées. Par suite, tous les médiocres producteurs de poésie restaient dans cette alternative ou de garder pour eux leurs vers bien-aimés, — excellent parti, mais auquel aucun poète ne se résigne jamais —, ou de s'ingénier pour se faire connaître. Or le plus sûr moyen d'y parvenir est encore de parler soi-même de soi. Aussi voyons-nous, à l'époque d'Auguste, une quantité d'auteurs errer et courir en tous sens à travers la ville, en quête de publicité. Cette situation du poète errant a beaucoup amusé les contemporains; les satiriques ne tarissent pas sur leur compte. Horace dit en parlant de lui-même : « Moi qui suis bien élevé, je ne récite pas mes vers à tout venant, je les récite quand on me les demande, et encore faut-il que mes amis m'y obligent. Mais il en est, ajoute-t-il, qui vont débiter leurs poèmes au forum et dans les bains publics, où *dulce resonat* (c'est-à dire où il y a une excellente acoustique, les salles étant voûtées) : *in medio qui scripta foro recitent, multi quique lavantes.* » Il dit encore : « Malheur aux infortunés qui sont saisis au passage ! Une

fois que le poète vous tient, il ne vous lâche plus, il vous assassine de sa lecture, et c'est une véritable sangsue, qui ne s'en va que gorgée de sang :

Indoctum doctumve fugat recitator acerbus;
Quem vero arripuit, tenet, occiditque legendo,
Non missura cutem nisi plena cruoris hirudo. »

Ailleurs, parlant de celui qui court par le forum et ne trouve personne, il le compare à un ours de ménagerie qui a brisé les barreaux de sa cage et s'échappe effaré :

... furit velut ursus.

Ici je peux compléter ces peintures du temps d'Horace avec des détails tirés de poètes un peu postérieurs, comme Martial ou Juvénal; car, de leur temps, rien n'avait changé. Juvénal, dans sa première satire, met au même rang, parmi les embarras de Rome, les incendies, les maisons qui s'écroulent et aussi les poètes qui vous récitent des vers en plein jour, sous un soleil d'août :

... et augusto recitantes mense poetas.

L'épigramme 44 du livre III, de Martial, vaut la peine d'être citée, parce qu'elle est très jolie et qu'elle résume très bien les sentiments du public vis-à-vis de tous ces poètes : « Personne n'a de plaisir à te rencontrer, Ligurius ; partout où tu vas, on te fuit, on fait le vide autour de toi; tu veux savoir pourquoi? Eh! bien, vois-tu, tu es trop poète, et c'est un vice très dangereux. La tigresse en fureur quand on lui a ravi ses petits, le serpent venimeux lorsqu'il s'est chauffé au soleil de midi, l'affreux scorpion font moins peur que toi ; car enfin est-il possible d'y tenir ? On court, tu vous lis; on est assis, tu vous lis ; on est où il faut être seul, tu vous lis ; je me sauve dans un bain, tu viens me bourdonner aux oreilles ; je me couche, tu me fais lever ; je m'endors de fatigue, tu me réveilles. »

Parmi ces poètes, il y avait évidemment beaucoup de gens pauvres. Pour ceux-là le mal était sans remède. Mais il y avait aussi des hommes du monde qui, pendant les guerres civiles, avaient trouvé le moyen d'amasser de grosses fortunes. Ceux-là employaient un moyen très simple pour avoir des auditeurs ; ils invitaient des gens à dîner. Ils donnaient de magnifiques festins, et la table était excellente pour faire passer le reste. Le repas se prolongeait très longtemps, et, comme il fallait s'occuper, on offrait aux convives un petit régal littéraire, dont l'amphitryon faisait

lui-même les frais. Plus d'un poète a dû inspirer à ses auditeurs des réflexions semblables à celle d'un personnage de Molière :

> Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.
> *Oui, mais je voudrais bien qu'il ne s'y servît pas.*

D'autres avaient inventé un système plus ingénieux encore. Horace nous parle d'un usurier poète ; le jour de l'échéance, il envoyait une circulaire à tous ses débiteurs et il les mettait en présence de ce dilemne : ou payer séance tenante ou entendre ses vers ; et alors ces malheureux à qui, s'ils écoutaient patiemment les vers de leur créancier, on offrait un sursis et des facilités de paiement, ne demandaient pas mieux. Horace nous les dépeint debout, le cou tendu, comme des prisonniers que l'on va exécuter. Naturellement, ils applaudissaient ; l'usurier était content, il avait fait son petit effet, il avait placé ses vers dans quelque oreille, c'était tout ce qu'il demandait.

Tous ces faits nous montrent avec quelle ardeur, à l'époque d'Auguste, on faisait de la littérature. Un jour, quelqu'un a eu l'idée d'inventer des conférences à domicile, des lectures publiques : c'est Asinius Pollion, un des plus grands personnages du temps d'Auguste, qui avait été général très habile et politique très rusé, qui trahit tous les partis et sut toujours se trouver du côté du manche. Il a espéré mettre la main lui-même sur le gouvernement romain ; il avait bien vu que, dans cette cascade de guerres civiles, la place serait à celui qui resterait le dernier. Il a très bien manœuvré, mais il n'est arrivé que l'avant-dernier : Auguste a pris le gouvernement et le pauvre Pollion a été démonétisé. Il s'est alors renfermé dans une espèce de bouderie ; il s'est drapé dans sa dignité, et, pour s'occuper, comme c'était un homme fort intelligent, qui avait eu dans sa jeunesse une réputation d'orateur telle qu'il avait failli balancer la gloire de Cicéron, il a passé sa vie dès lors à faire de la littérature ; il a écrit beaucoup de vers, des tragédies très estimées, dont Horace fait un très grand éloge, et des histoires peu véridiques, mais d'une grande valeur littéraire. Et puis, ayant besoin sans doute de sentir autour de lui l'admiration qu'il inspirait, voulant être témoin en quelque sorte de sa gloire, il a imaginé de faire venir le monde dans sa maison et d'assister à l'effet que pouvait produire sur les visages l'audition de ses belles œuvres. Il a donc invité chez lui des clients, des amis, pour leur donner la primeur de ses ouvrages. Il n'est pas besoin de dire qu'un homme aussi considérable n'eut pas de peine à faire triompher son idée ; elle devint vite à la mode. La plupart des gens qui avaient une salle assez grande

pour réunir un certain nombre d'amis se mirent, comme Pollion, à organiser des lectures publiques. Depuis ce moment, les *recitationes* se multiplièrent, d'un bout à l'autre du monde romain, au point que les architectes durent en tenir compte dans la construction des palais. A partir de l'époque d'Auguste, tout homme qui se respectait et qui en avait les moyens, faisait disposer dans sa maison un *auditorium*, c'est-à-dire une salle de conférences. Il y a vingt ou vingt-cinq ans, on a trouvé à Rome, dans l'enceinte des jardins de Mécènes, une salle de ce genre, ayant vingt mètres de long à peu près, sur dix mètres de large, et sept de haut, voûtée, couverte de peintures qui représentaient des fausses fenêtres, construite un peu en contre-bas pour être fraîche en été. Il y avait une estrade pour le lecteur, des fauteuils à dossiers dans les premiers rangs pour les personnages de marque et des bancs ordinaires pour les clients de moindre importance. On a reconnu que cette salle devait dater à peu près du commencement du règne d'Auguste.

De nombreuses circonstances contribuaient à développer beaucoup le goût des lectures publiques. D'abord, elles eurent la faveur impériale ; l'empereur ne demandait pas mieux que de voir les Romains faire de la littérature ; pendant ce temps ils ne songeaient pas à la politique. Pour montrer à quel point il les a favorisées, il suffit de dire qu'Auguste se dérangeait afin d'y assister ; le fait est attesté par Suétone : l'empereur, écrit-il, écoutait souvent avec bienveillance et avec patience les gens qui faisaient des lectures publiques. Il entendait ainsi, non seulement des vers, mais même des discours et des histoires. Ses successeurs montrèrent aussi que ce goût ne leur était pas hostile. Exceptons Tibère, parce que c'était un soupçonneux qui ne voulait pas se montrer, et Caligula, qui était fou et qui avait bien autre chose à faire ; mais Claude, qui avait composé une histoire avant qu'il succédât à Caligula, donnait lui-même des séances de lectures publiques où il lisait ses propres œuvres. Une fois empereur, il les fit lire par des lecteurs spéciaux. Néron, après avoir organisé des lectures publiques dans le palais, faisait lire ou lisait lui-même ses vers sur le théâtre. Quant à Domitien, qui était incapable de mettre deux vers sur leurs pieds, il en faisait composer par d'autres et les lisait comme étant de lui; on applaudissait avec fureur. Successivement, tous les empereurs ont favorisé les lectures publiques, jusqu'au moment où Adrien les a consacrées par une institution officielle, en faisant construire un *auditorium* ouvert à tous.

D'autres raisons contribuèrent encore à développer cet usage. Il avait des avantages, non seulement pour ceux qui lisaient, mais

aussi pour ceux qui voulaient connaître les œuvres littéraires. Aujourd'hui, rien n'est plus facile. Mais qu'on se figure la situation d'un lecteur antique qui a un rouleau et qui est forcé pour lire de le dérouler d'une main et de l'enrouler de l'autre: pour peu que le paquet tombe par terre, le voilà bien embarrassé. On est obligé de tenir son livre par le menton, disent les auteurs. Ajoutons que nous avons aujourd'hui des livres imprimés; mais que l'on se représente un ancien lisant des manuscrits où les mots n'étaient pas séparés, où il n'y avait pas de ponctuation, et où, le texte ayant été dicté en général, les fautes étaient nombreuses et les mots souvent effacés. C'était un véritable travail. Quand Cicéron voulait étudier, il avait toute une installation. Le simple amateur était très embarrassé. Or, on lui offrait un lecteur qui ne lui donnait aucune peine; les belles choses lui entraient dans l'oreille, sans effort. Notons de plus que toute l'éducation antique était orale; les enfants n'avaient pas beaucoup de livres. Les anciens avaient l'habitude de considérer la littérature comme un plaisir de l'audition plutôt que comme un plaisir des yeux. Ajoutons que la poésie y gagnait; cette poésie antique, avec son rythme bien déterminé, produisait beaucoup plus d'effet lorsqu'elle était bien déclamée que lorsqu'on la lisait simplement des yeux. Donc la lecture publique avait des avantages non seulement pour le lecteur, mais aussi pour l'auditeur.

En outre, c'était à peu près la seule occasion qu'on pût avoir, sous l'Empire, de parler librement. Les empereurs ont été très habiles, sans s'en douter peut-être. Jamais, même sous les princes les plus méchants, les plus fous et les plus soupçonneux, il n'y a eu la moindre rigueur exercée soit à l'égard des écoles de déclamation, soit à l'égard des lectures publiques; on y faisait absolument ce qu'on voulait. C'était donc un refuge tout ouvert: tous les gens qui désiraient ou dire du mal du gouvernement ou en entendre dire s'y sont précipités. Le beau monde boudait fort souvent le gouvernement; il avait là les moyens de bouder en commun. Ainsi nous voyons, dans le chapitre III du *Dialogue des Orateurs* de Tacite, qu'un certain Maternus avait fait une tragédie de *Caton*, d'une hardiesse telle que ses amis en furent effrayés. Il leur dit: bah! à ma prochaine lecture, je vous apporterai un *Thyeste*, et ce que Caton n'a pas dit, je vous promets que c'est Thyeste qui le dira. C'étaient des satires à huis clos, toutes en allusions. Les tragédies de Sénèque sont ainsi faites exclusivement pour les lectures publiques. Les personnages fabuleux de la mythologie grecque y sont chargés de dire des vérités au pouvoir. C'est Hercule, c'est Médée, c'est Thyeste; chacun vient faire

des allusions méchantes, des tirades qui ont l'intention d'être provocatrices contre l'empereur. Et l'auteur glisse une multitude de maximes. A bon entendeur, salut. Le gouvernement n'a qu'à bien se tenir. Le gouvernement n'a pas peur et il a raison. Tout le monde est content.

Voilà pourquoi ces *recitationes*, qui nous paraissent une coutume très singulière, ont eu un succès considérable ; nous allons les retrouver à l'époque de Pline, qui nous en fera connaître l'organisation.

C. B.

Les premières Œuvres dramatiques de Shakespeare

Cours de M. BELJAME

Professeur à l'Université de Paris.

Si Marlowe avait pleine conscience de ce qu'il voulait faire, en donnant *Tamburlaine*, ses contemporains, d'autre part, virent très bien où il voulait aller.

Au moment où il arriva à Londres, « *a boy in age, a man in genius, a god in ambition* », comme a dit M. Swinburne, un groupe d'auteurs y régnait, les *Scholar Play-wrights*. C'était Robert Greene, George Peele, Thomas Nash, Thomas Lodge, Thomas Kyd ; — tous unis par leur profession, par leur origine universitaire, — d'où vient leur nom, — par leur existence licencieuse, leur talent, et leurs théories communes.

Unis par leur profession, ou plutôt par deux professions, car tous sont non seulement écrivains dramatiques, mais aussi acteurs. Sur leur vie peu embarrassée de scrupules, les documents abondent. Nous possédons un livre intitulé *George Peele's Merry Jests*, compilation qui n'a pas évidemment de valeur biographique absolue, mais où il est difficile de ne pas voir certains renseignements précis sur le personnage, et qui, en tout cas, donne une impression générale du monde où il vivait : voici, entre autres, une anecdote qui, par ses détails, paraît vraie. On raconte que George Peele s'était chargé d'une traduction qui n'aboutissait

pas, car l'inspiration de Peele était en raison inverse de l'argent dont il pouvait disposer, et son protecteur se trouvait être assez libéral. Pour en finir, on attira Peele dans une sorte de guet-apens; on le garrotta, et un barbier lui rasa la barbe, — qu'il avait fort jolie, paraît-il, et les cheveux. On le renvoya en cet état, pensant bien que, ne pouvant plus sortir, il finirait sa traduction. Mais, le lendemain, la fille de Peele se présenta devant la maison du protecteur et ameuta les passants, racontant ce qui s'était passé, et que son père, déshonoré, était allé se jeter dans la Tamise. Grand embarras de l'autre, qui donna un peu de monnaie à la jeune fille et promit d'aller voir sa mère. Quand il arriva, il la trouva à table, faisant bonne chère avec Peele, et on lui offrit de prendre part au festin dont sa générosité charitable avait fait les frais. Un autre fait, aussi significatif, est tout à fait authentique. C'est la façon dont mourut Robert Greene, qui termina une existence agitée par une indigestion de harengs saurs, — avec cette excuse qu'il les avait arrosés de vin du Rhin. Greene, marié jeune, avait abandonné sa femme, et avait été recueilli par un brave homme de cordonnier ; sans lui et sans la femme du cordonnier, comme il l'a dit lui-même, il serait mort dans la rue. Il est remarquable que cet homme, qui mourut si misérablement, conserva jusqu'au dernier jour ses rêves poétiques et demanda à être enterré, le front ceint d'une couronne de lauriers.

Cette bohème était encore unie par le talent. Tous, en effet, ils en avaient. Nous avons vu Thomas Kyd. Voyons maintenant les autres. Robert Greene n'est pas seulement un auteur dramatique, il a écrit de nombreux romans, dont l'un, dans le genre de Lyly, *Pandosto*, est l'original du *Winter's Tale* de Shakespeare. Il fit aussi de très jolies chansons et des sonnets exquis, notamment celui qui commence par ce vers : *Sweet are the thoughts that savour of content*. Comme auteur dramatique, il avait reçu le surnom de *arch-play-maker*, et il le méritait par ses qualités personnelles. Nous ne pouvons y insister, car c'est à Shakespeare que nous voulons en venir. Pourtant on ne peut se refuser à dire quelques mots sur cet auteur qui mériterait une étude particulière que l'on n'a pas encore faite. Sa biographie même est intéressante; sa vie fut accidentée et sa fin tragique; il a été mêlé à un groupe d'auteurs de talent, et parmi eux, et au-dessus d'eux, il est avec Marlowe un important précurseur de Shakespeare. Sa versification est agréable, et il a été le premier à présenter au théâtre de gracieux personnages de femmes. Il y a, par exemple, dans son *Friar Bacon*, une jeune fille de campagne, du nom de Peggy, dont le père est garde-chasse. Elle a attiré l'attention du Prince de

Galles, qui la trouve charmante dans ses occupations rustiques. Il l'a suivie et l'a vue à l'œuvre dans la laiterie. Cela nous rappelle Hetty Sorrel dans l'*Adam Bede* de George Eliot. Le Prince, dont le but n'est pas honorable, ne veut pas lui faire la cour lui-même, et en charge un de ses amis, le comte de Lincoln. Celui-ci s'habille en paysan, et, en plaidant auprès de Peggy la cause du prince, gagne la sienne propre. Peggy le trouve charmant, et lui-même s'éprend d'elle, mais en tout honneur, et veut la prendre pour femme. Le prince apprend ce qu'il croit être la trahison de son ami, et, très irrité, vient lui faire des reproches violents. Il s'apaise enfin, et finit par joindre lui-même les mains des deux amants. Une dernière épreuve est réservée à Peggy : elle reçoit du jeune comte une lettre lui apprenant que le roi l'oblige à épouser une grande dame ; Peggy se prépare à entrer au couvent. Le jeune comte survient : il avait voulu, — assez étrangement d'ailleurs, — éprouver sa fiancée, et celle-ci lui pardonne. Ce portrait de Peggy est exquis, et tout baigné de l'air de la campagne. C'est quelque chose de tout nouveau dans le théâtre.

Thomas Lodge est aussi un auteur de romans, et un élève de Lyly. Il a eu l'honneur de fournir un sujet à Shakespeare, celui de *As you like it*. Il a écrit deux pièces, dont une en collaboration avec Greene.

Thomas Nash, auteur satirique, a écrit deux pièces, dont l'une subsiste. Il fut mis en prison pour avoir écrit l'autre. George Peele a écrit quelques pièces, mais le théâtre ne fut pas sa principale occupation. Sa comédie *The Old Wive's Tale* inspira cependant Milton, quand il écrivit son *Comus*. C'est surtout un précurseur de Ben Jonson. Il écrivit un grand nombre de *pageants* pour les réceptions des grands personnages du temps. Son œuvre la plus curieuse est un *masque*, représenté en 1584, et qui semble avoir contribué à établir une tradition d'églogues dramatiques, et d'où vient peut-être l'atmosphère idyllique que nous avons trouvée dans Greene.

Ce *masque*, *The Arraignment of Paris*, représente Paris mis en jugement pour avoir attribué la pomme à Vénus. Il est cité devant Jupiter et on lui demande des explications. On décide ensuite que la somme a été attribuée à tort à Vénus, et qu'elle doit revenir à la nymphe Eliza, en qui Pallas reconnaît la beauté qu'elle a entendu célébrer sous le nom de Zabita. Les deux noms joints forment celui d'Elizabeth, qui ne détestait pas de pareilles flatteries. C'est la partie champêtre qui est intéressante dans ce *masque* ; il est écrit en vers rimés, sauf deux ou trois passages.

Cela nous ramène aux théories de nos *scholar play-wrights* ;

celle de l'emploi du vers rimé leur était chère, et Marlowe, en employant le vers blanc avec succès, provoqua leur indignation. Eux, qui vivaient de leur plume, sentirent que leur existence était menacée, si leur supériorité était mise en doute. Ils étaient universitaires et se croyaient des droits au respect. Greene, qui avait été étudiant à Oxford et à Cambridge, s'intitulait *Magister utriusque academiæ ;* Nash était *Master of Arts* de Cambridge, et Peele d'Oxford : celui-ci n'oubliait jamais de rappeler qu'il était *George Peele, Gentleman, Master of Arts in Oxenford.* Lodge, un autre universitaire, était fils d'un Lord-Maire, membre de *Lincoln's Inn*, et avait pris ses grades en médecine : il publia même un traité sur la peste.

Le *Tamburlaine* de Marlowe provoqua leur colère, et ils ne la cachèrent pas. Greene se fit leur porte-parole ; dans un traité en prose, *Perimedes the Blacksmith*, il exprima avec irritation son avis sur les vers non rimés, et ces poètes « that set the end of scholarism in an English blank verse », et leurs personnages, avec « every word filling the mouth like the faburden [faux-bourdon] of Bow-bell ». Il fait une allusion directe à Marlowe en parlant de « such mad and scoffing poets that have prophetical spirits as bred of Merlin's race », *Merlin* étant la première forme du mot *Marlowe*, probablement d'origine française. Enfin Greene, sortant des considérations littéraires, alla jusqu'à accuser Marlowe d'irréligion, non sans quelque raison d'ailleurs. C'était chose très grave alors : un ami de Marlowe monta sur le bûcher pour ce fait. Greene n'hésite pourtant pas à parler de Marlowe comme « daring God out of heaven with that atheist *Tamburlaine* ». Cela ne leur suffit pas. L'année suivante, 1589, Greene, dans *Menaphon, Camilla's Alarum to Slumbering Euphues* (Menaphon est un personnage de Tamburlaine), revint à la charge, et fit des allusions peu délicates à l'auteur qui les gênait. « Whosoever (dit-il) descanted of that love, told you a Canterbury Tale [Marlowe était né à Canterbury] ; some prophetical full mouth that as he were a cobbler's eldest sonne [allusion au métier de son père], would by the last tell where another's shoe [nouvelles allusions] wrings... » Enfin, l'ouvrage était précédé d'une épître de Nash adressée « To the Gentlemen Students of both Universities », dans laquelle il attaque aussi Marlowe avec acrimonie : « ... those idiot art-masters [Marlowe venait de prendre son grade de M. A.] that intrude themselves to our ears as the alchemists of eloquence ; who (mounted on the stage of arrogance) think to outbrave better pens [entendez celles de Nash, Greene et les autres] with the swelling bombast of a bragging blank verse..... a more than drunken

resolution ; being not extemporal in the invention of any other means to vent their manhood, commits the digestion of their choleric incumbrances to the spacious volubility of a drumming decasyllabon ». Ainsi, le vers blanc leur est insupportable ; ils eurent pourtant à l'accepter, car Marlowe eut le dernier mot dans cette querelle. Ses adversaires subirent, bon gré mal gré, son influence, et passèrent dans son camp.

Aussi bien l'union n'avait rien au fond de fort difficile. Beaucoup de traits communs les rapprochaient déjà. Marlowe était universitaire comme eux, et son éducation était la même. Il fut pour eux un très agréable compagnon, et on en vint vite à l'intimité ; on ne l'appela plus que par son *pet-name ;* c'est toujours *Kit* Marlowe, et bien souvent *kind Kit* Marlowe. Lui-même avait leurs mœurs faciles et peu scrupuleuses. Les autres en vinrent à oublier la grande querelle du vers rimé, et à s'essayer dans des pièces en vers blancs à l'imitation de Marlowe. Peele compose une *Bataille d'Alcazar*, qui n'est qu'un écho de *Tamburlaine ;* c'est une série de batailles, de coups de canon, de mouvements de troupe et d'incidents dramatiques de haut goût comme le suivant : le roi des Maures entre avec ses deux neveux et les invite à se reposer ; ceux-ci se couchent et s'endorment. Leur oncle revient avec deux assassins, et il s'assied dans la chambre, pendant que derrière les rideaux on étouffe ses jeunes parents. Après quoi, les assassins reviennent vers lui et l'égorgent à son tour.

Ce n'est pas tout. En 1590, Marlowe donna un drame historique : *Edouard II*. Peele, deux ans après, fit jouer un *Edouard I*. Greene, de son côté, écrit un *Alphonse, roi d'Aragon*, où il s'essaie à rivaliser avec *Tamburlaine*. C'est ainsi qu'on y voit paraître le roi sous un dais orné des têtes de trois rois décapités. Enfin, quand Marlowe eut fait jouer *Faust*, Greene traita un sujet analogue dans *Friar Bacon*.

C'est à la fin de 1588 ou au début de 1589 que Marlowe fit paraître sur la scène *Faust*, personnage qui, avec Don Juan, a le plus préoccupé les écrivains modernes. La pièce a pour origine une histoire légendaire qui repose sur un fond réel. Il y eut, au seizième siècle, un Jean Faust, étudiant allemand, un de ces *scholastici vagantes* si nombreux alors, et que leurs connaissances en alchimie faisaient passer pour magiciens, d'autant plus qu'ils disparaissaient à la première alerte, de peur d'être compromis. On racontait qu'un jour il annonça que quelque chose de terrible se passerait dans la nuit. Il y eut, en effet, des éclats de tonnerre, et le lendemain on trouva l'étudiant mort dans sa chambre, étendu sur le dos, mais la figure tournée vers le sol. Elle reprit d'elle-

même cette position quand on essaya de la retourner. Tout le monde crut à cette histoire, et elle fut racontée dans un livre publié en 1587 et que depuis on a appelé le *Faust-Buch*. Il fut traduit en anglais. Marlowe connut ce livre, ou bien apprit l'histoire par des acteurs anglais qui avaient donné des représentations en Allemagne, — peut-être par ces deux sources. Ce qu'il faut retenir, c'est que l'histoire était récente, et que tous y croyaient fermement ; Marlowe tout le premier, malgré ses allures de libre-penseur. Il la mit sur la scène avec une entière bonne foi et une naïveté parfaite, comme une chronique.

La pièce commence par une merveilleuse exposition sous forme de monologue. Gœthe fera de même, bien qu'il n'ait connu le *Faust* de Marlowe qu'après avoir écrit le sien ; mais il avait eu connaissance d'une adaptation de l'œuvre de Marlowe que, depuis le XVIIe siècle, représentaient en Allemagne les théâtres de marionnettes. Nous voyons donc Faust seul dans son cabinet avec ses livres, et passant en revue ses connaissances, la logique et Aristote, le droit, la médecine : aucune de ces sciences ne donne satisfaction à son esprit ; il passe à la religion et tombe sur ces mots « The reward of sin is death » ; et d'autre part : « Tout homme s'abuse qui croit être exempt de péché ». L'homme est donc condamné au désespoir ! Il passe alors à la magie qui l'attire par son mystère et ses promesses de savoir infini et de toute puissance. Il fait venir son domestique Wagner et l'envoie chercher deux amis qui sont adonnés aux sciences magiques. Deux anges apparaissent alors à Faust. C'est un souvenir des mystères ; on dirait deux figures d'un vieux tableau de dévotion. Son bon ange et son mauvais ange lui parlent ainsi :

GOOD ANGEL

O Faustus ! lay that damnèd book aside,
And gaze not on it lest it tempt thy soul
And heap God's heavy wrath upon thy head.
Read, read the Scriptures : that is blasphemy.

EVIL ANGEL

Go forward, Faustus, in that famous art,
Wherein all Nature's treasure is contained :
Be thou on earth as Jove is in the sky,
Lord and commander of these elements.

Et Faust continue ses rêves dans une tirade d'un beau mouvement :

How I am glutted with conceit of this !
Shall I make spirits fetch me what I please,
Resolve me of all ambiguities,
Perform what desperate enterprise I will ?

I'll have them fly to India for gold,
Ransack the Océan for orient pearl,
And search all corners of the new-found world
For pleasant fruits and princely delicates;
I'll have them read me strange Philosophy
And tell the secrets of all foreign kings;
I'll have them wall all Germany with brass;
I'll have them fill the public schools with silk,
Wherewith the students shall be bravely clad;
I'll levy soldiers with the coin they bring,
And chase the Prince of Parma from our land,
And reign sole king of all our Provinces.

Ses deux amis arrivent; il s'enquiert des moyens de posséder la magie. La chose est facile, répondent-ils, s'il est résolu.

Il l'est tout à fait; et l'on convient d'avoir le soir une conversation où on l'éclairera complètement.

Surviennent deux étudiants qui demandent à Wagner ce que son maître est devenu; on ne le voit plus à l'Université; ses absences prolongées les surprennent; à travers les plaisanteries (médiocres) de Wagner, ils soupçonnent la vérité et se décident à avertir le recteur qui, pensent-ils, ramènera Faust dans le droit chemin.

Sans succès du reste, car voici, dans un bosquet de la forêt, Faust qui paraît pour faire ses incantations. Le moment est propice, et la nature, le silence, le ciel sombre, semblent s'associer à ses sentiments. Il lit une longue formule, et Mephistophelis apparaît. Il est si laid sous sa forme naturelle, que Faust lui ordonne de disparaître et de revenir sous la forme d'un moine franciscain. Mephistophelis obéit, et Faust est très fier de ce premier triomphe. La conversation s'engage. Mephistophelis apprend à Faust qu'il ne peut lui obéir qu'après avoir obtenu l'autorisation de son maître Lucifer. Faust, désireux de satisfaire ses désirs de science infinie, l'interroge sur son maître et sur l'enfer, et leur conversation évoque en nous le souvenir du satan de Milton:

FAUSTUS
Tell me what is that Lucifer thy lord?

MEPHISTOPHILIS
Arch-regent and commander of all spirits.

FAUST.
Was not that Lucifer an Angel once?

MEPH.
Yes, Faustus, and most dearly loved of God.

FAUST.
How comes it then that he is Prince of Devils?

MEPH.

O, by aspiring pride and insolence,
For which God threw him from the face of heaven.

FAUST.

And what are you that live with Lucifer ?

MEPH.

Unhappy spirits that fell with Lucifer,
Conspired against our God with Lucifer,
And are for ever damned with Lucifer

FAUST.

Whereare you damned ?

MEPH.

In Hell.

FAUST.

How comes it then that thou art out of Hell ?

MEPH.

Why, this is Hell, nòr am I out of it :
Think'st thou that I who saw the face of God,
And tasted the eternal joys of Heaven,
Am not tormented with ten thousand Hells
In being deprived of everlasting bliss ?
O Faustus ! leave these frivolous demands,
Which strike a terror to my fainting soul.

Ainsi, Faust est averti. C'est sans hésiter pourtant qu'il accepte de signer le contrat définitif qui le liera à Satan. Il lui donne rendez-vous à minuit dans son cabinet. Après une scène plaisante entre Wagner et le *clown* (elle ne nous paraît guère plaisante aujourd'hui, mais elle le paraissait sans doute davantage au XVIe siècle, et Marlowe a évidemment le désir, excellent en soi, d'éviter la monotonie de scènes sombres se succédant sans interruption), nous voyons Faust, revenu dans son cabinet, attendant l'heure de son engagement irrévocable. Alors, les deux anges, ses conseillers, paraissent de nouveau : son Bon Ange le supplie de renoncer à son dessein; l'autre lui parle d'honneurs et de richesses, et Faust n'hésite plus. Il s'impatiente même : « *Veni, veni, Mephistophile* ! » et celui-ci paraît. Lucifer accepte le marché, mais il lui faut un contrat en règle, signé du sang de Faust. Celui-ci l'écrit ; mais son sang se fige : Faust s'inquiète de ce présage ; mais Méphistophelis se hâte d'aller chercher des charbons qui liquéfient le sang coagulé, et Faust écrit le contrat. Il aperçoit alors sur son bras deux mots latins : « *Homo, fuge* » ; il est terrifié, et continue pourtant d'écrire, et signe. Le marché est conclu.

Le savant alors reparaît en lui. Il renouvelle ses questions sur l'Enfer :

FAUST.

Come, I think Hell's a fable.

MEPH.

Ay, think so still, till experience change thy mind.

Arrêtons-nous sur cette menace qui fait prévoir la fin du drame. Nous en avons assez vu pour juger du progrès immense accompli, non pas seulement depuis *Gorboduc*, cela va sans dire, mais même depuis *Tamburlaine*. Dans *Tamburlaine* nous pouvions louer le mouvement et la vie ; ici c'est l'âme humaine qui nous apparaît dans ses émotions les plus profondes. La première œuvre était pleine de promesses : celle-ci les tient, et au delà. Et nous verrons que la fin est digne du début, et que, dans ses grandes lignes, le *Faustus* de Marlowe est une œuvre de tout premier ordre.

D.

Victor Hugo. — Son Mariage.

Cours libre de M. GASTON DESCHAMPS,
Ancien membre de l'Ecole d'Athènes.

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous avons constaté que Victor Hugo, dans sa jeunesse, fut un esprit fort attentif aux événements publics ; nous avons essayé de montrer comment les spectacles contemporains s'imposaient à sa mémoire, de quelle façon la rumeur du jour, si l'on peut ainsi parler, passait dans sa prose et dans ses vers ; nous avons observé que ce jeune poète, disciple enthousiaste de Chateaubriand, lecteur assidu de ce journal fondé par l'auteur des *Martyrs*, *le Conservateur*, transposait dans les strophes de ses premières odes des phrases entières de son modèle ; nous l'avons vu, dans la fougue de son prosélytisme, célébrer toutes les haines et toutes les prédilections du grand homme, auquel il avait voué une admiration quasiment religieuse. Le premier coup de clairon lancé à travers le monde par Victor Hugo semble un écho des fanfares de Chateaubriand. Il pouvait dire :

> L'orage des partis avec son vent de flamme,
> Sans en altérer l'onde, a passé sur mon âme.

Aujourd'hui, nous abordons un ordre de faits plus personnels et plus intimes. Nous sommes obligés de nous engager dans une enquête qui est très délicate, parce qu'il s'agit d'un poète dont tous les sentiments et toutes les pensées sont parvenus jusqu'à

nous sous le voile multicolore et brillant de la poésie. Lui-même a pris soin de nous dire, dans des vers qui sont la formule de son génie :

Si parfois de mon sein s'envolent mes pensées,
Mes chansons par le monde en lambeaux dispersées ;
S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur
Dans le coin d'un roman ironique et railleur ;
Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie ;
Si j'entrechoque aux yeux d'une foule choisie
D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois
De mon souffle et parlant au peuple avec ma voix ;
Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,
Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume
Dans le rythme profond, moule mystérieux
D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans les cieux ;
C'est que l'amour, la tombe, et la gloire, et la vie,
L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,
Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore,
Mit au centre de tout comme un écho sonore.

Ceci est tiré du premier poème inscrit dans *les Feuilles d'Automne*. Si, d'autre part, nous ouvrons *les Rayons et les Ombres*, nous lisons dans *la Tristesse d'Olympio* ces strophes :

Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage,
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

Mais toi, rien ne t'efface, amour, toi qui nous charmes,
Toi qui, torche ou flambeau, luis dans notre brouillard !
Tu nous tiens par la joie, et surtout par les larmes ;
Jeune homme, on te maudit ; on t'adore, vieillard.

Dans ces jours où la tête au poids des ans s'incline,
Où l'homme, sans projets, sans but, sans visions,
Sent qu'il n'est déjà plus qu'une tombe en ruine,
Où gisent ses vertus et ses illusions ;

Quand notre âme, en rêvant, descend dans nos entrailles,
Comptant dans notre cœur, qu'enfin la glace atteint,
Comme on compte les morts sur un champ de bataille,
Chaque douleur tombée, et chaque songe éteint,

Comme quelqu'un qui cherche en tenant une lampe,
Loin des objets réels, loin du monde rieur,
Elle arrive à pas lents par une obscure rampe,
Jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur :

Et là, dans cette nuit qu'aucun rayon n'étoile,
L'âme, en un repli sombre, où tout semble finir,
Sent quelque chose encor palpiter sous un voile.....
C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir !

Par ces harmonieuses confidences, Victor Hugo nous autorise à évoquer ce souvenir sacré, et à chercher, sous le flot parfois tumultueux de ses poèmes, la source limpide et charmante, où tous les hommes puisent la force de vivre et où le cœur inapaisé des poètes trouve un asile de fraîcheur, de paix, de repos et d'éternelle jeunesse.

A prendre les choses tout à fait à leur commencement, on peut dire que la première émotion sentimentale de Victor Hugo date de l'année 1811, c'est-à-dire d'une époque où il avait à peine neuf ans. Messieurs les poètes sont souvent d'une précocité déconcertante. Je me permettrai, à ce propos, de rappeler le récit que nous fait Dante, dans *la Vie nouvelle*, de sa première rencontre avec Béatrice. « Ce fut, dit-il, au début de sa neuvième année que je la vis d'abord ; j'avais, moi, neuf ans à peine. Elle m'apparut simple, délicate ; elle portait un corsage rougeâtre et était parée d'une façon conforme à son jeune âge. Je dis avec vérité qu'en ce moment l'esprit de la vie, qui réside dans la voûte la plus secrète du cœur, commença à trembler avec tant de force que le mouvement s'en fit ressentir dans mes plus petites veines ; et tremblant je dis ces paroles : *Ecce Deus fortior me qui veniens dominabitur mihi* ! Voici un Dieu plus fort que moi, qui va me dominer ! »

Dans les *Confidences* de Lamartine et dans les poésies de Byron nous trouverions des impressions du même genre.

Celle que Victor Hugo rencontra pour la première fois à Bayonne, en 1811, lors de son voyage en Espagne, ne fut point sa Béatrice, ni même sa Graziella. Elle ne fit que passer dans sa vie ; mais elle y laissa une trace lumineuse et légère, et en quelque sorte un reflet d'aurore. C'était, — lui-même le raconte, — la fille de la bonne dame bayonnaise qui avait loué à Mme Hugo un appartement pour le temps de son séjour à Bayonne. Elle était âgée de quatorze ou quinze ans. Quant à sa beauté, elle était angélique. « Je la vois encore (*En voyage : Alpes et Pyrénées, 1843*) : elle était blonde et svelte, et me paraissait grande. C'était un regard doux et voilé, au profil virgilien, comme on rêve Amaryllis ou la Galatée qui s'enfuit sous les saules. Elle avait le cou admirablement attaché et d'une pureté adorable, la main petite, le bras blanc et le coude un peu rougeâtre, ce qui tenait à son âge : détail que le mien ignorait alors. Elle était habituellement coiffée d'un madras thé à bordure verte, étroitement serré du sommet de la tête à la nuque de façon à laisser le front à découvert et à ne cacher que la moitié de la chevelure. Je ne me rappelle pas la robe qu'elle portait.

« Cette belle enfant venait jouer avec moi. Quelquefois Abel et Eugène, mes aînés, plus grands et plus sérieux que moi, et « faisant les hommes », comme disait ma mère, allaient voir l'exercice à feu sur le rempart ou montaient dans leur chambre pour étudier Sobrino et feuilleter Cormon. Alors j'étais seul, je sentais l'ennui venir; que faire ? Elle m'appelait et me disait : viens, que je te lise quelque chose !

« Il y avait dans la cour une porte rehaussée de quelques marches et fermée d'un gros verrou rouillé que je vois encore, à poignée en queue de porc, comme on en trouve parfois dans les vieilles caves. C'était sur ces marches qu'elle allait s'asseoir. Je me tenais debout derrière elle, le dos appuyé à la porte.

« Elle me lisait je ne sais plus quel livre ouvert sur ses genoux. Nous avions au-dessus de nos têtes un ciel éclatant et un beau soleil qui pénétrait de lumière les tilleuls et changeait les feuilles vertes en feuilles d'or. Un vent tiède passait à travers ces fentes de la vieille porte et nous caressait le visage. Elle était courbée sur son livre et lisait à voix haute. Pendant qu'elle lisait, je n'écoutais pas le son de sa voix. Par moments, mes yeux se baissaient, mon regard rencontrait son fichu entr'ouvert au-dessous de moi, et je voyais, avec un trouble mêlé d'une fascination étrange, sa gorge ronde et blanche qui s'élevait et s'abaissait doucement dans l'ombre, vaguement dorée d'un chaud rayon de soleil. Il arrivait parfois dans ces moments-là qu'elle élevait tout à coup ses grands yeux bleus, et elle me disait : eh bien ! Victor, tu n'écoutes pas ? J'étais tout interdit, je rougissais et je tremblais, et je faisais semblant de jouer avec le gros verrou. Je ne l'embrassais jamais de moi-même ; c'était elle qui m'appelait et me disait : embrasse-moi donc ! Le jour où nous partîmes, j'eus deux grands chagrins : la quitter et lâcher mes oiseaux (1). Qu'était-ce que cela ?... Qu'est-ce que j'éprouvais, moi si petit, devant cette grande belle fille innocente ? Je l'ignorais alors. J'y ai souvent songé depuis.

« Bayonne est restée dans ma mémoire comme un lieu vermeil et souriant. C'est là qu'est le plus ancien souvenir de mon cœur. »

Victor Hugo, de retour à Bayonne en 1843, après trente ans d'absence, fit le tour du jardin, chercha la porte, le verrou, et ne reconnut rien. Les objets changent de visage à mesure que nous changeons nous-mêmes, d'âge en âge, d'habitudes et de sentiments. Il ne vit plus le décor familier où s'était encadrée son

(1) Ce sont des oiseaux que ses frères et lui achetaient à des marchands pour avoir le plaisir de leur donner la liberté et de les regarder s'envoler.

idylle enfantine ; il ne vit plus la jeune fille dont l'angélique beauté avait illuminé ses yeux d'enfant. Mais il est certain que cette vision rapide est restée dans sa poésie, car nous trouvons dans les *Contemplations*, justement à la date de 1843, cette jolie chanson qui évidemment s'applique à ces souvenirs avec ces transpositions et ces idéalisations dont les poètes sont coutumiers :

J'avais douze ans ; elle en avait bien seize.
Elle était grande, et moi j'étais petit.
Pour lui parler le soir plus à mon aise,
Moi j'attendais que sa mère sortît ;
Puis je venais m'asseoir près de sa chaise
Pour lui parler le soir plus à mon aise.

Que de printemps passés avec leurs fleurs !
Que de feux morts, et que de tombes closes !
Se souvient-on qu'il fût jadis des cœurs?
Se souvient-on qu'il fût jadis des roses?
Elle m'aimait. Je l'aimais. Nous étions
Deux purs enfants, deux parfums, deux rayons.

Dieu l'avait faite ange, fée et princesse.
Comme elle était bien plus grande que moi,
Je lui faisais des questions sans cesse
Pour le plaisir de lui dire : pourquoi ?
Et par moments, elle évitait, craintive,
Mon œil rêveur qui la rendait pensive.

Puis j'étalais mon savoir enfantin,
Mes jeux, la balle et la toupie agile ;
J'étais tout fier d'apprendre le latin ;
Je lui montrais mon Phèdre et mon Virgile ;
Je bravais tout ; rien ne me faisait mal ;
Je lui disais : mon père est général.

Quoiqu'on soit femme, il faut parfois qu'on lise
Dans le latin, qu'on épèle en rêvant.
Pour lui traduire un verset, à l'église,
Je me penchais sur son livre souvent.
Un ange ouvrait sur nous son aile blanche
Quand nous étions à vêpres le dimanche.

Elle disait de moi : c'est un enfant !
Je l'appelais mademoiselle Lise.
Pour lui traduire un psaume, bien souvent,
Je me penchais sur son livre à l'église ;
Si bien qu'un jour, vous le vîtes, mon Dieu !
Sa joue en fleur toucha ma lèvre en feu.

Jeunes amours, si vite épanouies,
Vous êtes l'aube et le matin du cœur.
Charmez l'enfant, extases inouïes !
Et, quand le soir vient avec la douleur,
Charmez encor nos âmes éblouies,
Jeunes amours si vite évanouies !

La corrélation de ces strophes avec la prose que j'ai citée est évidente, puisqu'elles ont été écrites l'année même de ce voyage, et puisque nous trouvons de part et d'autre des expressions semblables.

Un jour vint où tous les rêves égarés de cet adolescent se fixèrent sur l'espoir d'un bonheur précis et ardemment souhaité. Vous savez avec quelle piété attendrie Victor Hugo aimait à se reporter vers sa jeunesse pensive et sentimentale. Je me contenterai de rappeler ces strophes si connues :

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années !

Nous allons voir ce qu'il y avait pour lui de si précieux dans ces jeunes années, qu'il aurait voulu revivre et vers lesquelles il aimait à ramener sa pensée jusqu'aux extrêmes confins de la vieillesse. Il lui arriva, à cette époque, ce qui arrive encore à beaucoup de gens : il se maria. Il fit un mariage d'amour, ce qui n'arrive pas à tout le monde ; il était très jeune, ce qui peut passer aujourd'hui pour extraordinaire ; — lui-même se fit le poète enthousiaste des amours légitimes. Nous devons raconter cette aventure, parce qu'il n'y en a pas, je crois, de plus belle dans l'histoire littéraire ; nous en exposerons le récit, non pas pour l'indiscret plaisir de pénétrer dans l'intimité des familles, ni pour obéir à ces coutumes de commérages de littérature qui font dévier la critique vers je ne sais quelles loges de concierge, mais pour appliquer notre méthode, et montrer comment, dans les *Odes et Ballades*, dans *les Feuilles d'Automne*, dans *les Chants du Crépuscule*, dans *les Rayons et les Ombres*, apparaît la traduction idéale d'une réalité vécue. Jamais peut-être la vérité et la poésie, comme disait Gœthe, n'auront été si bien d'accord ; il faut pourtant essayer de distinguer ici celle-là de celle-ci : c'est un problème d'histoire littéraire et de psychologie individuelle que nous devons résoudre. Au reste, nous n'aurons à nous appuyer, pour le faire, que sur des documents livrés au public, notamment sur la *Correspondance* du poète, récemment publiée.

Elle s'appelait Adèle Foucher. C'était la fille de M. Foucher, chevalier de la Légion d'honneur, chef de bureau au ministère de la guerre. C'est cet excellent homme, ami de la famille, qui, au mois de juillet 1815, pendant que Mme Hugo était allée à Thionville rejoindre le général, se chargeait du soin des deux plus jeunes frères, leur faisait faire un peu de latin et de mathématiques, et les emmenait promener au Jardin des Plantes. Le biographe Albert Barbou, — qui est d'ailleurs souvent inexact, — nous raconte que les sympathies mutuelles d'Adèle Foucher et de

Victor Hugo commencèrent par des parties d'escarpolette et de balle dans le jardin des Feuillantines ; et il nous renvoie, si nous voulons nous faire une idée exacte de ce qu'elle était, à un roman très sombre : *le Dernier Jour d'un Condamné*. On se rappelle que, dans ce court ouvrage, l'auteur suppose, avec une vraisemblance psychologique évidente, qu'au moment de subir la peine suprême, le condamné se reporte vers son adolescence, et évoque le souvenir d'une jeune fille nommée Pépita. Sous ce nom espagnol, et sous le signalement de Pépita, il faut, selon M. Barbou, voir Mlle Adèle Foucher. En tout cas, c'est vers le moment où Mme Hugo quitta avec ses enfants la maison des Feuillantines, que notre poète a pu, sinon écrire, du moins rêver les vers suivants :

Ce doux penchant devint une indomptable flamme,
Et je pleurai ce temps écoulé sans retour,
Où la vie était pour mon âme
Le songe d'un enfant bercé d'un vague amour.

Adèle Foucher était bien conforme au portrait qu'en trace Victor Hugo dans le *Dernier Jour d'un Condamné*, et dans beaucoup d'autres de ses œuvres. Elle avait les cheveux noirs, les yeux noirs, le teint brun d'une petite Espagnole, et c'est elle apparemment que nous voyons passer dans l'Ode 12e du livre V :

Quand ton œil noir et doux me parle et me contemple,
Quand ta robe m'effleure avec un léger bruit,
Je crois avoir touché quelque voile du temple,
Je dis comme Tobie : un ange est dans ma nuit !

C'est à elle probablement que le poète songe encore, lorsqu'il rime la fameuse ballade 13e :

Ce n'est pas sur ce ton frivole
Qu'il faut parler de Padilla,
Car jamais prunelle espagnole
D'un feu plus chaste ne brilla ;

Elle fuyait ceux qui pourchassent
Les filles sous les peupliers.
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

C'est elle encore qui, après six ans de mariage, paraît, je ne dis pas fanée, mais un peu pâlie, dans cette élégie qui s'appelle les *Fantômes* :

Une ange, une jeune Espagnole !
Blanches mains, sein gonflé de soupirs innocents,
Un œil noir où luisaient des regards de créole,
Et ce charme inconnu, cette fraiche auréole
Qui couronne un front de quinze ans !

L'intimité d'Adèle Foucher et de Victor Hugo devint plus étroite, lorsqu'à la fin de 1814, Mme Hugo vint demeurer en face de l'hôtel de la rue du Cherche-Midi, où M. Foucher avait un appartement. Ils n'avaient que la rue à traverser pour se voir, et le jeune homme la traversait souvent ; il passait des heures entières à contempler en silence et d'un regard pâle celle qu'il aimait. Les parents s'effrayèrent ; ils résolurent de les séparer, afin de leur donner au moins le temps de se reprendre, et pour voir si leur attachement réciproque résisterait à cette épreuve. C'est à cette époque qu'il faut rapporter cette élégie du *Premier Soupir*, qui ressemble aux élégies de Millevoye et de Parny :

Sois heureuse, ô ma douce amie,
Salue en paix la vie et jouis des beaux jours ;
Sur le fleuve du temps mollement endormie,
Laisse les flots suivre leur cours !

Va, le sort te sourit encore ;
Le ciel ne peut vouloir, dissipe tout effroi,
Qu'un jour triste succède à ta joyeuse aurore.
Le ciel doit m'écouter quand pour toi je l'implore.
Notre avenir commun ne pèse que sur moi !

Bientôt tu peux m'être ravie ;
Peut-être, loin de toi, demain j'irai languir.
Quoi ! déjà tout est sombre et fatal dans ma vie !
J'ai dû t'aimer, je dois te fuir !

Puis, hélas ! sur mon front que le malheur retombe
Il faudra qu'à l'absence, à de nouveaux désirs,
Un sentiment bien doux succombe ;
Tu m'oubliras dans les plaisirs,
Je me souviendrai dans la tombe.

Oui, je mourrai ; déjà ma lyre en est en deuil.
Jeune, je m'éteindrai, laissant peu de mémoire,
Sans peur ; puisque de front j'ai contemplé la gloire,
Je puis voir de près le cercueil
L'Elysée immortel est près des noirs royaumes,
Et la gloire et la mort ne sont que deux fantômes,
En habits de fête ou de deuil !

Vis heureuse, ô ma jeune amie,
Jouis en paix de ces beaux jours !
Sur le fleuve du temps mollement endormie,
Laisse les flots suivre leur cours !

Pour se consoler, il travaillait de plus en plus. C'est alors qu'il commença ce roman macabre de *Hand'Islande*, qui est bien peu digne de son génie. C'est une sorte d'épopée à dormir debout, où l'on voit un personnage « qui buvait l'eau des mers dans le crâne des morts ». Mais il paraît que, sous l'entassement de ces effroyables aventures, se cachaient d'amoureux messages :

les pages sombres étaient pour le public, les pages tendres pour Adèle.

Sur ces entrefaites, la mère de notre poète mourut, le 5 décembre 1821. La trace douloureuse de cet événement est marquée dans plusieurs poèmes des *Odes et Ballades*. Ce malheur, qui commençait l'isolement de V. Hugo, devait bientôt être suivi d'un fait qui fut pour lui une vive contrariété. Le général Hugo, qui, pour des raisons mal connues, s'était retiré dans la terre de Saint-Lazare, près de Blois, se remaria. Tous les poèmes de son fils datés de cette époque, notamment l'ode *au Vallon de Chérizy*, nous font assister aux impressions de ce jeune homme rendu presque doublement orphelin par la mort de sa mère, et par une sorte d'abandon de son père ; celui-ci d'ailleurs revint bientôt à lui, et lui témoigna une libéralité vraiment paternelle. Une petite plaquette, très rare aujourd'hui, d'un M. de Saint-Valry, nous raconte que M. Foucher était alors parti à Dreux et y habitait. On avait caché à V. Hugo le nom de sa retraite ; mais il sut bientôt trouver le chemin de son amie.

J'arrive tout poudreux
De la cité de Dreux,

écrivait-il dans une lettre familière, au mois de juillet 1822. Il arrivait, la joie au cœur. « Une entrevue touchante eut lieu, dit M. de Saint-Valry, une entrevue qui changea la face des choses. L'amour est un grand diplomate ; on comprit qu'il était impossible d'échapper aux poursuites d'un amoureux qui avait le cœur si chaud, un flair si fin et d'aussi bonnes jambes, et l'on se décida à regagner, comme si de rien n'était la rue du Cherche-Midi, sans plus chercher midi à quatorze heures. »

Le prétendant offrait de mettre dans la corbeille de mariage ses *Odes*, récemment publiées et dont la renommée rivalisait avec la vogue naissante des *Méditations* de Lamartine. Pour nous rendre compte de son état d'âme, le mieux est de résumer quelques-unes des lettres qu'il adressait à ce moment à sa famille ou à ses amis. En voici une, du 4 juillet 1822, qu'il envoyait au général Hugo, en sa terre de Saint-Lazare :

« MON BON ET CHER PAPA,

« Je vois le moment de mon bonheur approcher... ; mon impatience est grande et tu le comprendras. Quand j'aurai tout reçu de toi, comment pourrai-je m'acquitter ?...

« Je croyais t'avoir dit qu'Eugène n'avait d'autre ressource que la pension que tu lui fais, en attendant qu'il s'en soit créé

par son travail — (nous voyons ici quelques réclamations au sujet de la pension que le général Hugo servait à ses fils et pour laquelle il se montrait souvent irrégulier), — c'est pour cela que je le recommandai si souvent à ta générosité. Nul doute qu'en se calmant, il ne sente toute la reconnaissance qu'il te doit.

« Nous supporterons encore le sacrifice que la nécessité oblige de nous faire supporter ; nous ne doutons pas que, puisque tu le fais, c'est que tu ne peux autrement.

« Adieu, cher papa, j'attends avec impatience ton poème — (le général taquinait souvent la muse) — et les conseils que tu m'annonces. Je te remercie vivement de toute la peine que je te cause ; ils pourront m'être fort utiles pour ma seconde édition, à laquelle je vais bientôt songer ; car celle-ci s'épuise avec une rapidité que j'étais loin d'espérer ; crois-tu qu'il s'en vendrait à Blois ?

« Le papier me manque pour te parler de nos grands projets littéraires, mais non pour te renouveler la tendre assurance de mon respect et de mon amour. Je t'embrasse.

« Ton fils soumis, VICTOR. »

Le 26 juillet, nouvelle lettre au général Hugo pour le remercier d'avoir bien voulu envoyer son consentement. On y remarque de petites flatteries innocentes à l'adresse de ce père, qui était parfois bourru et dont il y avait toutes sortes de choses à obtenir.

« MON CHER PAPA,

« Ta lettre a comblé ma joie et ma reconnaissance ; je n'attendais pas moins de mon bon et tendre père. — Je montrerai ta lettre à M. et Mme Foucher. Ainsi je te devrai tout, vie, bonheur, tout ! Quelle gratitude n'es-tu pas en droit d'attendre de moi, toi, mon père, qui as comblé le vide immense laissé dans mon cœur par la perte de ma bien-aimée mère !... »

Il ajoute, plus loin : « Je n'ai aucune prévention contre ton épouse actuelle, n'ayant pas l'honneur de la connaître. » Notons que la première édition des *Odes et Ballades* lui avait rapporté 700 francs, c'est-à-dire une somme dont rougirait, je crois, le moindre romancier d'aujourd'hui. Elle lui valut de plus une pension de 1000 francs sur la cassette du roi, et c'est avec cela qu'il entrait en ménage. Le 31 août, il écrit encore à son père pour lui demander les pièces nécessaires aux formalités du mariage religieux.

« Maintenant, cher papa, c'est toi que je vais importuner. Tout annonce que mes affaires vont enfin se terminer, et que mon

bonheur va commencer ; mais il me faudra mon acte de naissance et mon extrait de baptême ; je m'adresse à toi, mon bon et cher papa ; ne connaissant personne à Besançon, je ne sais comment m'y prendre pour obtenir ces deux papiers ; ta bonté inépuisable est mon recours. Je voudrais les avoir dès à présent, car si j'attendais encore, je tremblerais qu'ils n'apportassent du retard à cette félicité qui me semble déjà si lente à venir. Moi qui connais ton cœur, je sais que tu vas te mettre à ma place ; pardonne-moi de te causer encore ce petit embarras Tu nous avais envoyé, il y a quatre ans, nos actes de naissance ; mais, en prenant nos inscriptions de droit, nous avons dû les déposer au bureau de l'école, selon la loi, et la loi s'oppose à ce qu'on les restitue. Tu me rendrais donc bien heureux en me procurant cette pièce avec mon extrait de baptême, nécessaire pour l'église, comme tu sais.

« Adieu, cher et excellent papa ; l'offre que tu me fais dans ta charmante lettre de m'envoyer des vues de Saint-Lazare dessinées par toi, me comble de joie et d'une double reconnaissance. Il me serait bien doux de pouvoir placer des ornements aussi chers dans l'appartement qui sera témoin de mon bonheur. Realise, je t'en prie, cette promesse à laquelle j'attache un si haut prix.

« Réponds-moi le plus tôt possible, et parle-moi beaucoup de ta santé, de tes occupations, et de ton affection pour tes fils que peuvent à peine payer tout le respect et tout l'amour de ton

« VICTOR. »

Suivent quelques petits détails où nous voyons que notre jeune poète savait mener de front l'accomplissement de ses devoirs de fils et les soucis de sa réputation naissante.

« Nous t'embrassons tous ici bien tendrement ; je pense que tu lis à Blois les journaux qui parlent de mon recueil ; si tu le désires, je t'enverrai ceux qui me tombent entre les mains. Parle-moi, je te prie, de ce que tu fais en ce moment ; tu sais combien cela m'intéresse ; pardonne à mon griffonnage ; je t'écris avec une main malade ; je me suis blessé légèrement avec un canif ; ce ne sera rien. »

Enfin, le 13 septembre 1822, nouvelle instance auprès du père, afin d'obtenir les pièces demandées et aussi quelques subsides, nécessaires, apparemment, à des dépenses imprévues.

« MON CHER PAPA,

« Nous n'attendons plus que ton consentement légalisé... Si je n'ai pas été baptisé à Besançon, je suis du moins sûr de l'avoir

été, et tu sais combien il serait fâcheux de recommencer cette cérémonie à mon âge. M. de Lamennais, mon illustre ami, m'a assuré qu'en attestant que j'ai été baptisé en pays étranger (en Italie), cette affirmation, accompagnée de la tienne, suffirait. Tu sais combien de hautes raisons doivent me faire désirer que tu m'envoies cette simple attestation.

« Nous sommes au 31, mon cher papa, et je n'ai pas encore reçu notre mois. Ton exactitude à prévenir les besoins de tes fils me rend certain que la négligence ne vient que des messageries. Mais je t'en avertis, cher papa, sûr que tu t'empresseras de faire cesser notre gêne.

« Adieu, mon excellent père ; je t'aime, je t'embrasse, et je fais les vœux les plus ardents pour te voir et te voir bien portant.

Ton fils tendre et respectueux. »

Victor Hugo tenait beaucoup, comme on le voit, au mariage religieux. Il avait fait choix d'un directeur de conscience qui n'était autre que l'abbé de Lamennais, déjà illustre par son fameux *Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Un des premiers articles du *Conservateur littéraire* avait été consacré à cet ouvrage. Voici une lettre au cousin Trébuchet, de Nantes, datée du 22 septembre, qui atteste leur intimité :

« M. de Lamennais, que ses affaires ont amené pour quelques jours à Paris, m'a fait promettre que j'irais l'an prochain en Bretagne : je l'avais déjà promis à d'autres. Il m'a beaucoup parlé des monuments de Lokmariaker, des pierres de Carnac, etc., et les voir avec cet illustre ami ajouterait sans doute au grand attrait du voyage ; mais je voudrais bien aussi les voir avec toi. »

Le 1er septembre 1822, Victor Hugo annonçait à l'abbé de Lamennais lui-même l'approche de son mariage par la lettre suivante :

« Il faut que je vous écrive, mon illustre ami ; je vais être heureux. Il manquerait quelque chose à mon bonheur si vous n'en étiez le premier informé. Je vais me marier. Je voudrais, plus que jamais, que vous fussiez à Paris pour connaître l'ange qui va réaliser tous mes rêves de vertu et de félicité. Je n'ai point osé vous parler jusqu'ici de ce qui remplit mon existence. Tout mon avenir était encore en question, et je devais respecter un secret qui n'était pas le mien seulement. Je craignais d'ailleurs de blesser votre austérité sublime par l'aveu d'une passion indomptable, quoique pure et innocente. Mais aujourd'hui que tout se réunit pour me faire un bonheur selon ma volonté, je ne doute pas que tout ce qu'il y a de tendre dans votre âme ne s'intéresse

à un amour aussi ancien que moi, à un amour né dans les premiers jours de l'enfance et développé par la première affliction de la jeunesse. »

Ces derniers mots sont une allusion à la mort de sa mère et prouvent qu'il y eut toujours chez lui un mélange de disposition sentimentale et de tenace volonté.

Le 23 septembre, il écrit encore à son cousin de Nantes, Adolphe Trébuchet. Si je cite toutes ces lettres, c'est pour bien montrer à quel point cette âme était simple et de quelle façon vraiment juvénile Victor Hugo entrait dans la vie.

« Pour moi, cher ami, mes affaires avancent, et j'espère bien que la première quinzaine d'octobre ne se passera pas sans m'apporter toute la félicité de ma vie. Réjouis-toi avec moi, Adolphe ; tu me retrouveras bien heureux. Dis à mon cher oncle combien tout ce qu'il m'écrit de tendre et de touchant m'a pénétré; dis à toute la famille combien je l'aime, combien il me tarde de les voir. Tu sais tout cela, toi, autrement que par lettres.

« Adieu ; mes frères t'embrassent comme moi ; pense un peu parfois à ton frère de Paris.

« VICTOR. »

Enfin la cérémonie est célébrée, le 12 octobre, à Saint-Sulpice. L'acte de mariage qualifie comme suit l'heureux époux : Victor-Marie Hugo, membre de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse, âgé de vingt ans... Au nombre des témoins ont signé : M. Biscarrat, maître d'études à la pension Cordier, Abel Hugo, Eugène Hugo, Alexandre Soumet, Emile Deschamps et le comte Alfred de Vigny, à qui sont dédiées plusieurs des odes de notre poète. Quelques jours après le mariage, le marié adresse à son père cette lettre naïve et touchante qu'il faut lire avec respect :

« Paris, 19 octobre 1822.

« MON CHER PAPA,

« C'est le plus reconnaissant des fils et le plus heureux des hommes qui t'écrit. Depuis le 12 de ce mois, je jouis du bonheur le plus doux et le plus complet, et je n'y vois pas de terme dans l'avenir.

« Si je ne t'ai pas écrit dans les premiers jours de mon bienheureux mariage, c'est que j'avais le cœur trop plein pour trouver des paroles ; maintenant même, tu m'excuseras, mon bon père, car je ne sais pas trop ce que j'écris. Je suis absorbé dans un sentiment profond d'amour, et, pourvu que toute cette lettre en soit

pleine, je ne doute pas que ton bon cœur ne soit content. Ton angélique Adèle se joint à moi ; si elle osait, elle t'écrirait ; mais, maintenant que nous ne formons plus qu'un, mon cœur est devenu le sien pour toi. »

Ce sont là les lettres d'un bon jeune homme à sa famille. Nous allons voir que l'on peut être à la fois un bon jeune homme et un grand poète. La réalité, ennoblie par lui, se changea en lumineux mirages. La poésie a fleuri dans cette aurore de bonheur ; elle a répandu ses parfums et prodigué ses splendeurs dans les chefs-d'œuvre des *Odes et Ballades*, des *Voix intérieures*, des *Feuilles d'automne* et des *Contemplations*.

Ce sont d'abord les premières craintes, la déception de l'amour découragé, la vision de l'isolement loin de ce qu'on aime, dans cette fameuse rêverie *au Vallon de Chérizy*. Puis, le nuage s'évanouit, le soleil brille. Avril sourit dans la chanson des branches et le printemps pleure des larmes de joie dans la rosée de l'aurore (*Odes et Ballades*, V, 8) :

Le voile du matin sur les monts se déploie.
Vois, un rayon naissant blanchit la vieille tour ;
Et déjà dans les cieux s'unit avec amour,
Ainsi que la gloire à la joie,
Le premier chant des bois aux premiers feux du jour.

Et voici les premiers aveux, tout vibrants d'une si belle confiance dans la vie (*Id.* V, *Ode* 12) :

C'est toi, dont le regard éclaire ma nuit sombre,
Toi, dont l'image luit sur mon sommeil joyeux ;
C'est toi qui tiens ma main quand je marche dans l'ombre,
Et les rayons du ciel me viennent de tes yeux.

C'est plus tard l'optimisme de l'amour heureux, les « actions de grâces », le remerciement à toute la nature, qui est bonne, qui est clémente, puisqu'elle a permis l'union de deux destinées qui se cherchaient mystérieusement (*Id.* V, *Ode* 14).

Vous avez dans le port poussé ma voile errante;
Ma tige a refleuri de sève et de verdeur ;
Seigneur, je vous bénis ! De ma lampe mourante
Votre souffle vivant rallume la splendeur.

Et ailleurs :

Aimons toujours ! aimons encore !
Quand l'amour s'en va, l'espoir fuit.
L'amour, c'est l'hymne de la nuit.

Conserve en ton cœur, sans rien craindre,
Dusses-tu pleurer et souffrir,
La flamme qui ne peut s'éteindre
Et la fleur qui ne peut mourir.

Et c'est aussi, en ces moments d'ivresse qu'a si bien chantés comme lui son rival de gloire, Lamartine, le défi jeté à la malice du sort, la victoire du cœur sur tout ce qui n'est pas, selon le mot de Pascal, dans l'ordre du cœur (*Chants du Crépuscule*) :

Je puis maintenant dire aux rapides années :
Passez ! passez toujours, je n'ai plus à vieillir,
Allez-vous-en avec vos fleurs toutes fanées ;
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir !

Votre aile, en le heurtant, ne fera rien répandre
Du vase où je m'abreuve et que j'ai bien rempli ;
Mon âme a plus de feu que vous n'avez de cendre ;
Mon cœur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli.

C'est encore, — car on voudrait noter toutes les variations de ces merveilleuses fêtes nuptiales, — l'andante des nuits claires, semblable au chant voluptueux du rossignol :

Hier, la nuit d'été qui nous prêtait ses voiles,
Etait digne de toi, tant elle avait d'étoiles,
Tant son calme était frais, tant son souffle était doux,
Tant elle éteignait bien ses rumeurs apaisées,
Tant elle répandait d'amoureuses rosées
Sur les fleurs et sur nous.

Et ce motif est si cher à Victor Hugo que nous le retrouvons, quelques années plus tard, dans les *Contemplations* (II, 5) :

Hier, le vent du soir, dont le souffle caresse,
Nous apportait l'odeur des fleurs qui s'ouvrent tard.
La nuit tombait ; l'oiseau dormait dans l'ombre épaisse.
Le printemps embaumait, moins que votre jeunesse ;
Les astres rayonnaient, moins que votre regard.

Moi, je parlais tout bas. C'est l'heure solennelle
Où l'âme aime à chanter son hymne le plus doux.
Voyant la nuit si pure et vous voyant si belle,
J'ai dit aux astres d'or : versez le ciel sur elle !
Et j'ai dit à vos yeux : versez l'amour sur nous !

Quand le poète commence à sentir la fragilité de tout amour humain, ce qui apparaît, c'est déjà le frisson du cœur, la crainte mêlée à l'espérance, le tremblement dans la voix, si subtil que, quoi qu'on en ait dit, Victor Hugo touche ici des cordes aussi ténues que celles qu'a fait vibrer M. Sully-Prudhomme.

Puisque nos heures sont remplies
De trouble et de calamités ;
Puisque les choses que tu lies
Se détachent de tous côtés ;

Puisque nos pères et nos mères
Sont allés où nous irons tous ;
Puisque des enfants, têtes chères,
Se sont endormis avant nous ;

Puisqu'à la voix de ceux qu'on aime
Ceux qu'on aima mêlent leurs voix ;
Puisque nos illusions même
Sont pleines d'ombres d'autrefois...

Puisqu'à mesure qu'on avance
Dans plus d'ombre on se sent flotter ;
Puisque la menteuse espérance
N'a plus de conte à nous conter ;

Mets ton esprit hors de ce monde !
Mets ton rêve ailleurs qu'ici-bas !

. . . . . .

Quand la nuit n'est pas étoilée,
Viens te bercer aux flots des mers ;
Comme la mort elle est voilée,
Comme la vie ils sont amers.

D'autres yeux de ces flots sans nombre
Ont vainement cherché le fond,
D'autres yeux se sont emplis d'ombre
A contempler ce ciel profond.

Toi, demande au monde nocturne
De la paix pour ton cœur désert !

. . . . . .

Plane au-dessus des autres femmes,
Et laisse errer tes yeux si beaux...
Entre le ciel où sont les âmes
Et la terre où sont les tombeaux.

Et enfin les années passent ; le poète se demande, — éternelle question, — si l'amour est plus fort que la mort. Il revient aux environs de Blois, dans cette maison si chère de Saint-Lazare, qui a été témoin de ses premiers bonheurs, par une journée d'octobre à la fois triomphale et mélancolique, splendide et sombre. Et que dit-il ? Son chant a déjà retenti dans vos mémoires :

Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !
Nature au front serein, comme vous oubliez !
Et comme vous brisez, dans vos métamorphoses,
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés !

Nos chambres de feuillage en halliers sont changées.
L'arbre où fut notre chiffre est mort ou renversé.
Nos rosès, dans l'enclos, ont été ravagées
Par les petits enfants qui sautent le fossé.

Un mur clôt la fontaine où, par l'heure échauffée,
Folâtre, elle buvait en descendant du bois.
Elle prenait de l'eau dans sa main, douce fée,
Et laissait retomber des perles de ses doigts....

D'autres vont maintenant passer où nous passâmes ;
Nous y sommes venus, d'autres vont y venir,
Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes,
Ils le continueront — sans pouvoir le finir !

Car personne ici-bas ne termine et n'achève,
Les pires des humains sont comme les meilleurs,
Nous nous éveillons tous au même endroit du rêve ;
Tout commence en ce monde et tout finit ailleurs.

Oui, d'autres, à leur tour, viendront, couple sans tache,
Puiser dans cet asile heureux, calme, enchanté,
Tout ce que la nature à l'amour qui se cache
Mêle de rêverie et de solennité...

Oh ! dites-moi, ravins, frais ruisseaux, treilles mûres,
Rameaux chargés de nids, grottes, forêts, buissons,
Est-ce que vous ferez pour d'autres vos murmures ?
Est-ce que vous direz à d'autres vos chansons ?

Répondez, vallon pur ; répondez, solitude !
O nature, abritée en ce désert si beau,
Lorsque nous dormirons tous deux dans l'attitude
Que donne aux morts pensifs la forme du tombeau,

Est-ce que vous serez à ce point insensible,
De nous savoir couchés, morts avec nos amours,
Et de continuer votre fête paisible
Et de toujours sourire et de chanter toujours ?...

Est-ce que vous pourrez, sans tristesse et sans plainte,
Voir nos ombres flotter où marchèrent nos pas,
Et la voir m'entraîner, dans une morne étreinte,
Vers quelque source en pleurs qui sanglote tout bas ?...

Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,
Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et sourds,
Et les cieux azurés et les lacs et les plaines,
Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours !

Puis il nous les retire. Il souffle notre flamme.
Il plonge dans la nuit l'astre où nous rayonnons,
Et dit à la vallée où s'imprima notre âme,
D'effacer notre trace et d'oublier nos noms.

Eh bien ! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages.
Herbe, use notre seuil ! ronce, cache nos pas.
Chantez, oiseaux ! ruisseaux, coulez ! croissez, feuillages,
Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas.

Car vous êtes pour nous l'ombre de l'amour même !
Vous êtes l'oasis qu'on rencontre en chemin !
Vous êtes, ô vallon, la retraite suprême
Où nous avons pleuré, nous tenant par la main !

Honorons les poètes, ceux qui sentent ce que nous sentons nous-mêmes ! Ils ont le don mystérieux des créateurs, le sortilège des mots harmonieux, le charme puissant des musiques divines qui s'associent par des affinités secrètes à tous les mouvements de

notre cœur. Leurs chansons, leurs plaintes traversent les années et les siècles, prolongeant des échos de tendresse ou de désespérance dans toutes les âmes où le destin a fait éclore la merveille des amours ingénues et silencieuses. Leur voix, entendue d'âge en âge, devient ainsi la voix de l'humanité tout entière qui, tour à tour, au gré de ses félicités brèves et de ses déceptions, rit et pleure, se réjouit et souffre, se console et se lamente.

Les femmes sont sur la terre
Pour tout idéaliser,

a dit Victor Hugo. On en peut dire autant des poètes. Ils idéalisent le réel ; ils savent vivifier la vie elle-même ; ils immortalisent, en quelque sorte, la beauté de la mort. Surtout ils imposent la durée à ce qui est éphémère. Ils sauvent de la caducité nos amours fragiles ; ils préservent de l'oubli les images sacrées qui sont la joie de nos jours périssables ; ils donnent à ce qui passe un caractère d'éternité.

C. B.

Soutenances de thèses

I

M. Strowski a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat, devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, en Sorbonne, le 13 mai :

Thèse Latine.

De Isocratis pædagogia.

Thèse Française.

Saint François de Sales.—*Introduction à l'histoire du sentiment religieux en France au XVIIe siècle.*

II

M. Edmond Goblot a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat, devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, en Sorbonne, le 20 mai :

Thèse Latine.

De musicæ apud veteres cum philosophia conjunctione.

Thèse Française.

Essai sur la classification des Sciences.

Sujets de Devoirs.

I

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

ANGLAIS.

Certificat d'aptitude.

I. — L'amiral Jurien de la Gravière, dans une conversation avec des officiers anglais, soutint que la langue anglaise était rude, complètement dépourvue d'harmonie. Avait-il raison ?

II. — Comment enseignerez-vous à vos élèves l'accent tonique anglais ?

III. — Expliquer ce mot de Macaulay: « Whoever piques himself upon being versed in all the daintinesses of the english language aught to have his Bible at his fingers' ends. »

Versions.

I. — Le premier alinéa du premier chapitre de *Henry Esmond* par Thackeray.

II. — Les quarante premiers vers de l'*Allegro* de Milton.

III. — Les quarante premiers vers du *Richard III* de Shakespeare.

LICENCE.

Versions.

I. — Bacon 1st Essay : « What is Truth... of his e hosen ».

II. — *Coriolanus* (Shakespeare), acte I, scène 1.

III. — Milton : *Paradise Lost* (Book 4) The 30 first lines.

English Essays.

« 1. — Explain and discuss this sentence of Bacon's 50th Essay : Tospend too much, time in studies is sloth ». Compare Cicero *De Officiis* ch. 1, c. 6, Virtutis enim laus omnis in actione consistit.

2. — Bacon (in his first essay) thinks thal St Augustine (*one of the Pathers*, as hesays) is *nother severe to peesy ;* but eamrot this severity lu accounted for and partly justified ?

See St Augustine's Confessions (B. 1, c. 16) and remember the characteristics of St Augustine's times.

ANGLAIS.

Agrégation.

Versions.

I. — Chaucer, The Frankeleyns Pale : « Fovothing, Sires.... wheras he liveth in blisse and sola ».

II. — Id. Dans le Prologue : « A Sergeautof the Lawe.... was nowher such a worthy vavassour ».

III. — Les six premières stances de James. The Kirgis... p. 4 et 43 des spécimens de Skeat.

Dissertations françaises.

I. — La moralité du Frankeleyns Tale.

II. — Le caractère de Wallace dans les fragments de Henry the Mis cités par Skeat.

III. — Entre les *Histoires* et les *Tragédies* de Shakespeare existe-t-il une différence essentielle de composition, de style ou de moralité ?

English Essays.

I. — What reason may have induced Spencer (P. Quem, Book IV, cants 2 stonza 32) to call Chaucer Well. english undefiled.

II. — The chief characteristics of Henry the Minstrel's versifical (as found in Skeat's specimens).

III. — The seven lived stouza as handled by James I in the passages quoted by Skeat (p. 42-44.)

AGRÉGATIONS.

Lettres et Grammaire.

Version latine.

Cicéron, *Lettres, ad Familiares* (II, 8, à Celius), de : « Quid tu me hoc tibi », à : « Tu optime, constitues ».

Grammaire.

Thème latin.

Molière, *Le Malade imaginaire*, a. II, sc. VI : « Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père... » à « ... il s'y est rendu redoutable ».

LICENCE ÈS LETTRES.

Dissertations françaises.

I. — Expliquer par une rapide histoire de sa jeunesse et analyser l'état d'esprit dans lequel se trouvait Pascal en écrivant les *Provinciales*.

II. — Discuter cette pensée de Marmontel : « Quiconque met dans son vrai jour, soit par l'expression, soit par l'à-propos, une pensée qui n'est pas à lui, mais qui sans lui serait perdue, se la rend propre en lui donnant un nouvel être, car l'oubli ressemble au néant. »

Dissertation latine.

Quam fortunam habuerit apud Romanos epica musa ante Virgilium breviter expones.

Thème latin.

Montesquieu (*Grandeur et Décadence....*), ch. XII, de : « Il était tellement impossible....» à : « Comme le Sénat avait approuvé. »

Thème grec.

Le philosophe dès son jeune âge ignore les tribunaux, le Sénat, toutes les assemblées civiles ; il n'écoute, il ne lit aucun décret, aucune loi : les factions et les brigues, les réunions, les repas, les festins égayés par les joueuses de flûte, il n'a jamais vu l'ombre d'aucun de ces plaisirs ; enfin le bien ou le mal qui se passent dans la ville, les bruits sur tel homme, telle femme, telle maison, ne lui sont pas plus connus que les grains de sable du rivage. Et il ne sait pas même qu'il ne sait rien de tout cela. Car n'allez pas croire qu'il vive ainsi par vanité : la vérité est que son corps seul est dans la ville auprès de vous ; son âme, pour qui toutes ces choses ne sont rien et qui ne les tient en nulle estime, est emportée de côtés et d'autres, errant, comme dit Pindare, sous la terre et par delà les cieux, traversant l'immensité et planant au-dessus des astres.

II

UNIVERSITÉ DE POITIERS

Composition française

Examiner cette vue de Lamartine sur la poésie : « La poésie n'a jamais su exprimer le bonheur comme elle exprime la douleur, sans doute parce que le bonheur est un secret que Dieu a réservé au ciel ; et que l'homme au contraire connaît la douleur dans toute son intensité ». (*Nouv. Méditations.* — XXIV, *Commentaire.*)

Textes et questions à étudier.

A propos du dernier devoir sur les *Confidences amoureuses*, lire, dans la *Princesse de Clèves*, de Mme de La Fayette, la scène centrale, la confidence de la princesse à son mari — *Ruy-Blas*, acte III, scènes, 3, 4 et 5. Acte IV étudié en lui-même (les divers genres comiques) et comme partie du drame. Acte V : l'émotion physique et les dénouements chez Victor Hugo. — Pascal, art. VII, *Pensées*, 8 à 14. — Théophile de Viau, d'après la thèse allemande de Mlle Shirmacher (Paris, chez Welter, 1897). — Les idées des Bossuet (*Maximes sur la Comédie*) et de J.-J. Rousseau (*Lettre à d'Alembert*) sur le théâtre ; idées communes, différence dans les arguments, le style, l'autorité morale. Le problème de la moralité au théâtre : histoire et théorie. — Histoire des manuscrits d'André Chénier et de leur publication (de Latouche, Sainte-Beuve, Becq de Fouquières, G abriel de Chénier). — Lire, dans Sainte-Beuve *Lundis*, t. III, Henri de Latouche, et *Portraits Litt.* t. I, Document, inédits sur André Ch. ; dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 mars 1898, l'article *Classique ou Romantique ?* par XXX. (M. Brunetière).

Conférence de M. Laumonier.

I. A lire : Les *Maximes sur la Comédie*, de Bossuet (édition Gazier, chez Belin) ; Emile Faguet (XVIIIe siècle) ; A. Chuquet (Et. sur J.-J. Rousseau, collection des Grands écrivains, Hachette). — Alex. Dumas fils (Préfaces du *Fils naturel* et de la *Femme de Claude*). — J. Texte, Thèse sur *J.-J. Rousseau et le cosmopolitisme littéraire* (Extrait de la Bibliographie de la lettre de Rousseau

sur les Spectacles)— II. Leçons à faire sur J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, André Chénier, Chateaubriand, Mme de Staël, les Lyriques de l'Empire considérés comme les maîtres de Lamartine.

Composition latine.

Eloquentiæ studium omnium quæ Græcia post punica bella Latio invexit, maxime Romanorum ingenio et civitatis statui accommodatum fuisse demonstrabitis.

Auteurs et questions étudiées (*mois d'avril et de mai*).

I. Le *Dialogue des Orateurs. Edit. Goelzer* (collect. Hachette, Ed. savantes) ; Ed. Andresen (Berlin, 1877), en latin. — *a*) Examen des arguments historiques et philologiques qui attribuent à Tacite la composition du *Dialogue ;* — *b*. comparer le style, la grammaire et les procédés de composition de Tacite dans l'*Agricola* avec ceux du *Dialogue*. — II. Des études de rhétorique à Rome depuis Caton l'Ancien ; déclin de la République ; influence de la rhétorique grecque (Platon, les Sophistes, Aristote, les Stoïciens, Hermagoras). — *Question spéciale* : La *Rhétorique à Herennius* n'est pas de Cicéron. Epoque où elle fut composée ; son influence sur les ouvrages théoriques de Cicéron, notamment sur le *de Inventione*.

Thème grec.

Télémaque, Livre V. « Mentor nous dit qu'il avait été autrefois en Crète », jusqu'à : « L'éducation qu'il faisait donner... »

Thème latin.

Voltaire, *Lettre à Mme de Graffigni*, 16 mai 1758, jusqu'à : « Au reste, les cabales... »

Grammaire.

Le génitif en grec et en latin (morphologie et syntaxe).

Métrique.

Le vers pentamètre.

Histoire moderne.

1° L'Empire turc au début des temps modernes : causes de sa puissance.

2° Les Antilles.

Histoire.

1. Alexandre le Grand, ses conquêtes, son système politique. — 2. Antonin le Pieux et son gouvernement. — 3. La fondation et l'organisation du régime théocratique de Grégoire VII à Innocent III.

Professorat des Ecoles normales. Formation de l'Empire espagnol de 1179 à 1530.

Philosophie (*agrégation*).

1° Le phénoménisme.
2° La morale de Spinoza.
3° Préparation du *Philèbe*.

LICENCE

1° Théorie des passions.
2° Etude de D. Hume.

Licence ès lettres avec mention « allemand »

1° *Composition en langue allemande.*— Examiner les ressources que fournit à Scheffel le paysage dans son poème *Der Trompeter von Sakkingen.*

2° Traduire oralement le 1er livre de l'*Histoire de Charles X I.*

3° Lire les nos 4 et 5 du « *Redem an die deutsche Nation* », de Fichte.

Certificat d'aptitude et Licence d'anglais

Dissertation française : — L'éloquence de Burke.

Thème anglais. — Sully Prud'homme. *Les Solitudes* : dernière solitude.

Versions.— Ruskin, *The harbours of England.*

There are few thinds more impressive to me than one of those ships lying up agains, some lonely quay in a black seafog, woith the furrow traced under its tawuy keel far in harbourg stime. The noble misery that there is in it, the might of its rent and strained unseemliuesst its wave worn melancholy, resting there for a little while in the comfortless ebb, unpitied, and claiming no pety ; still less honoured, least of all conscious of any clafm to honour, casting, and craning by due balance whatever is in its hold up to the pier, in quiet truht of time ; spinning of wheel, and slackening of rope, and swinging of spade in as accurate cadence as a waltz music ; one or two of its crew, perhaps, away forward,

and a hungry boy and yelping dog eagerly interested in something from which a blue dullsmoke rises out of pot or pan ; but dark-browed and silent, their limbs slack, like the ropes above them, entangled as they are in those inextricable meshes about the patched knots and heaps of ille-reefed sable-sail, what a majestie sens of service in all that languor ! the rest of human limbs and hearts, at utter need, not in sweet meadows or soft air, but in harbour slime and biting fog ; so drawing theiu brecath once more, to go out again, without lament from between the two skeletons of pier-heads, vocal with wash of under-wave, into the grey troughs of tumbling brine : there, as theycan, with slacked rope, and patched sail and leaky hull, again to roll and stagger far away amidst the wind and salt sleet from dawn to dusk and dusk to dawn winning day by day their daily bread ; and for lust reward, when their old hands, on some winter night, lose fesling along the frozen ropes, and their old sano miss marck of the lighthouse quenched in foam, the sa-long impossible. Nest, that shall-hunger no more neither thirst any more, — their eyes and mouths filled with the brow sea-sand.

Le Gérant : E. Fromantin.

POITIERS. — SOC. FRANÇ. D'IMPR. ET DE LIBR. (OUDIN ET Cie)

SIXIÈME ANNÉE (2e Série). N° 29 2 JUIN 1898.

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Boileau critique des auteurs de son temps

(*Suite*).

Cours de M. ÉMILE FAGUET
Professeur à l'Université de Paris.

Dans ma revue des victimes de Boileau, j'en suis arrivé aux burlesques. Je n'insisterai pas sur ce point, puisque j'en ai déjà parlé à propos de l'historique du genre fait par Boileau. Notre auteur a attaqué Scarron et D'Assoucy, comme je l'ai dit. Il s'en est pris aussi à Le Pays, dont il se moque dans le *Repas ridicule*. Il fait dire à un campagnard :

Le Pays, sans mentir, est un auteur charmant.

Ce poète, il est vrai, était un provincial, mais selon la bonne manière ; il vivait à Grenoble d'un petit emploi et d'une pension du duc de Lesdiguières. Il voyageait beaucoup : il est allé en Espagne, en Italie, en Hollande. Il a fait du peuple hollandais une peinture qui témoigne de pas mal d'esprit. Son petit recueil de poésies intitulé *Amitiés, Amours et Amourettes* (1664), titre qui n'était pas pour plaire à Boileau, — nous avons vu que notre auteur ne jugeait quelquefois d'un ouvrage que d'après le titre, — ne manque pas de grâce. Il écrit dans la préface de son livre : « J'ai cru, dans un temps où les titres sont à si bon marché, où chaque gentilhomme a nom M. le marquis, chaque ecclésiastique étant M. l'abbé, je pourrais aussi m'appeler M. l'auteur. J'espérais enfin qu'en un pays où l'on souffre des marquis sans marquisat,

des abbés sans abbaye, on pourrait aussi souffrir des auteurs sans autorité. » Voilà qui est assez gentiment dit. Il écrit encore dans une lettre à un de ses amis, à propos des attaques du satirique, ces lignes, qu'il est bon de comparer aux répliques si amères et si perfides de l'abbé Cotin : « Que ce M. Boileau sait enfermer de choses en peu d'espace ! Il faut avouer qu'il est né avec un esprit fort heureux, puisque ceux qu'il maltraite sont obligés de le louer. N'admirez vous pas avec moi le piquant de son style? Pour moi qui n'ai pas sujet d'en être satisfait, je ne laisse pas de louer la main d'où vient le coup et même d'en publier partout l'adresse. Je vous dirai plus : je voudrais que mon nom et mes ouvrages fussent plus souvent l'objet de ses satires. Si j'ai du chagrin contre lui, ce n'est qu'à cause de la peine qu'il prend inutilement : Il ne réussira jamais à réformer le Parnasse. Il est d'ailleurs nécessaire qu'il y ait de mauvais poètes pour faire ressortir les bons et pour donner matière aux satiriques... Quelque bruit qu'il fasse contre nous, il nous aime sans doute. Pourquoi nous haïrait-il? J'aimerais autant voir un procureur qui haïrait la chicane. » Ce Le Pays a été appelé de son temps « le singe de Voiture ». Boileau, en somme, a été pour lui un peu dur.

En cinquième lieu, je dois parler des auteurs appartenant au genre romanesque. Ce sont ceux que Boileau déteste le plus et que pourtant il a toujours attaqués d'une façon indirecte. C'est d'abord à propos du théâtre ; on connaît les vers :

Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux :
Mais ne m'en formez point des bergers doucereux.
Qu'Achille aime autrement que Thyrsis et Philine ;
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène ;
Et que l'amour, souvent de remords combattu,
Paraisse une faiblesse et non une vertu.
Des héros de roman fuyez les petitesses :
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques faiblesses.
Achille déplairait moins bouillant et moins prompt :
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
A ces petits défauts marqués dans sa peinture,
L'esprit avec plaisir reconnaît la nature.
Qu'il soit sur ce modèle en vos écrits tracé.
Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé ;
Que, pour ses dieux, Enée ait un respect austère ;
Conservez à chacun son propre caractère.
Des siècles, des pays, étudiez les mœurs :
Les climats font souvent les diverses humeurs.
Gardez donc de donner, ainsi que dans Clélie,
L'air ni l'esprit français à l'antique Italie ;
Et, sous des noms romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant et Brutus dameret.

Boileau tenait surtout à préserver le théâtre, à cause de ses deux

amis Racine et Molière. Son jugement est très juste, il n'y a rien qui influe plus sur le théâtre que le roman. On n'a peut-être pas assez observé qu'il suit le roman à quelque distance en arrière. Si nous nous plaçons à notre époque, nous voyons bien qu'il y a une poussée dramatique tout à fait remarquable. Cinq ou six auteurs très distingués commencent à posséder l'admiration du public ; que font-ils ? La pièce dite féministe, c'est-à-dire celle au fond de laquelle la question du féminisme est en jeu. Il est clair que ce développement a été fourni par un certain nombre de romans soit français, soit anglais, traitant de la même matière. Remontons un peu ; nous avons vu un théâtre que l'on a appelé le théâtre cruel, qui n'a pas eu une longue destinée ; il était venu après le grand mouvement de littérature ultra-réaliste de 1870 à 1880. Prenons encore plus haut. Qu'avons-nous eu à l'époque romantique ? Un théâtre fondé sur l'histoire anecdotique du moyen âge et des temps modernes. *Théâtre historique*, c'est le nom que Dumas père choisit pour baptiser la scène dont il était directeur. Or, la génération d'avant avait vu éclore toute une série de romans historiques avec Macpherson pour promoteur. De même encore, il y a eu un essai peu heureux et cependant assez considérable de théâtre sensible et larmoyant entre 1765 et 1780 avec La Chaussée, Diderot, Sedaine et leurs imitateurs, dont le plus remarquable est Beaumarchais ; et cet essai venait après toute une suite de romans larmoyants dérivés de *Paméla* et de *Clarisse Harlowe*. Je ne vois qu'une époque où le théâtre ne se soit pas inspiré du roman, c'est le XVIe siècle, mais à ce moment le roman n'existait pas encore.

Boileau veut écarter du théâtre l'esprit du roman, et c'est pourquoi il combat celui-ci. Cependant, il a attaqué le romanesque d'une façon directe dans son fameux dialogue des *Héros de romans*. Ce petit ouvrage ne fut publié qu'en 1710, mais, composé vers 1670, il avait depuis longtemps circulé partout et était très connu. Il était dirigé, tout aussi bien que les *Précieuses Ridicules* de Molière, contre Mlle de Scudéry. Constatons, autour des années 1669 et 1670, cet effort commun de Molière et de Boileau pour éloigner de la scène l'influence d'un genre trop prépondérant et d'un écrivain trop goûté. On peut distinguer le roman réaliste, œuvre d'observation, où doit éclater la vérité courante d'une façon seulement un peu vive et outrée ; supposez les comédies de Molière mises en romans ; — le roman historique, qui s'inspire de l'histoire en se donnant la liberté de l'altérer et d'y placer un épisode fictif, généralement amoureux, qui retienne l'attention et donne à l'œuvre de l'unité ; c'est un genre faux (comme à peu près tous

les genres littéraires d'ailleurs; il n'y a de différence que du plus au moins), mais il n'a jamais cessé d'être en honneur. L'antiquité a eu ses romans historiques dans les ouvrages mêmes qu'elle appelait des histoires. Ces ouvrages satisfont deux besoins essentiels de l'homme : d'une part, connaître le passé et pouvoir y vivre; d'autre part, s'intéresser à une fiction suivie; le roman historique a donc en quelque sorte un fondement psychologique. Ajoutons enfin le roman romanesque, œuvre des hommes d'imagination et des poètes, des écrivains capables de créer par eux-mêmes des êtres qui ont tous les signes de la vie. Ce genre est destiné à échouer très souvent, parce qu'il n'offre à l'auteur, en dehors de son propre génie, aucun appui solide, mais il peut aussi devenir le plus puissant et le premier de tous. Parfois il produira une auto-biographie, comme le *Werther* de Gœthe.

Ne nous attachons ici qu'aux romans réalistes et historiques: ce sont deux formes tout à fait différentes, qui ne doivent nullement se pénétrer; car l'intérêt de l'une est de nous faire revoir, bien présentées et ramassées dans un puissant relief, les choses que nous avons nous-mêmes observées; nous avons plaisir à nous écrier : « Oh ! comme c'est cela ! » L'agrément de l'autre, au contraire, est de nous dépayser et de nous soustraire à la réalité courante. Rien de plus opposé et de plus hostile que ces deux tendances. L'erreur de Mlle de Scudéry, de Gomberville et de La Calprenède, fut de faire des romans réalistes sous couleur de romans historiques. Mlle de Scudéry était bonne observatrice : elle a raison de vouloir nous peindre le prince de Condé, Pellisson, Mme Cornuel, sa voisine ; mais elle a tort de les transporter dans le cadre de l'histoire romaine avec des noms antiques. C'est une faute des plus graves ; on ne s'en est pas rendu compte tout de suite, et d'ailleurs, l'auteur du *Cyrus* et de la *Clélie* a un vrai talent de peintre qui a pu dissimuler ses défauts. Notez de plus cette raison donnée par Boileau :

> Dans un roman frivole aisément tout s'excuse;
> C'est assez qu'en courant la fiction amuse.

Mais le vice était fondamental et Boileau n'a pas eu tort de l'attaquer.

C'est par égard pour Mlle de Scudéry elle-même, personne très vénérable et qui jouissait d'une sympathie universelle, qu'il n'a pas, dès 1670, fait imprimer son dialogue. Il attendit sa mort qui arriva en 1710. Dans la préface qu'il mit en tête de ce petit ouvrage, il insiste sur les origines du roman historique en France; il les retrouve dans le roman de d'Urfé, ce qui est fort bien vu,

encore que l'*Astrée*, dont les événements sont reportés à une époque fictive, vers le IVe siècle de notre ère, dit l'auteur, ne semble pas, au premier abord, s'appuyer sur l'histoire.

« Le grand succès de ce roman échauffa si bien les beaux esprits d'alors, qu'ils en firent à son imitation quantité de semblables, dont il y en avait même de dix et de douze volumes ; et ce fut quelque temps comme une espèce de débordement sur le Parnasse. On vantait surtout ceux de Gomberville, de La Calprenède, de Desmarets et de Scudéry. Mais ces imitateurs, s'efforçant mal à propos d'enchérir sur leur original, et prétendant ennoblir ses caractères, tombèrent, à mon avis, dans une grande puérilité ; car, au lieu de prendre, comme lui, pour leurs héros des bergers occupés du seul soin de gagner le cœur de leur maîtresse, ils prirent, pour leur donner cette étrange occupation, non seulement des princes et des rois, mais les plus fameux capitaines de l'antiquité, qu'ils peignirent pleins du même esprit que ces bergers, ayant, à leur exemple, fait comme une espèce de vœu de ne parler jamais et de n'entendre jamais parler que d'amour. De sorte qu'au lieu que d'Urfé, dans son *Astrée*, de bergers très frivoles avait fait des héros de romans considérables, ces auteurs, au contraire, des héros les plus considérables de l'histoire firent des bergers très frivoles et quelquefois même des bourgeois encore plus frivoles que ces bergers... Mais ceux de ces ouvrages qui s'attirèrent le plus d'applaudissements, furent le *Cyrus* et la *Clélie* de Mlle de Scudéry, sœur de l'auteur du même nom. Cependant, non seulement elle tomba dans la même puérilité, mais elle la poussa encore à un plus grand excès. »

Dans son dialogue, Boileau suppose qu'aux Enfers le bon Pluton est inquiété par une révolte de ses sujets, je veux dire de ses mauvais sujets, de ceux qui sont enfermés dans le Tartare. Il appelle à son aide ceux qui sont dans les Champs-Elysées. Mais, quand on les lui amène, il est bien étonné de les trouver tout différents de ce qu'il pensait.

PLUTON

Mais laissons là ce fou de Diogène. Il faut parler à Cyrus lui-même. Eh ! bien, Cyrus, il faut combattre. Je vous ai envoyé chercher pour vous donner le commandement de mes troupes. Il ne répond rien ! Qu'a-t-il ? Vous diriez qu'il ne sait où il est.

CYRUS

Eh ! divine princesse !

PLUTON

Quoi ?

CYRUS

Ah ! injuste Mandane !

PLUTON

Plaît-il ?

CYRUS

Tu me flattes, trop complaisant Féraulas. Es-tu si peu sage que de penser que Mandane, l'illustre Mandane, puisse jamais tourner les yeux sur l'infortuné Artamène ? Aimons-la, toutefois, mais aimerons-nous une cruelle ? Servirons-nous une insensible ? Adorerons-nous une inexorable ? Oui, Cyrus il faut aimer une cruelle. Oui, Artamène, il faut servir une insensible. Oui, fils de Cambyse, il faut adorer l'inexorable fille de Cyaxare.

PLUTON

Il est fou. Je crois que Diogène a dit vrai.

DIOGÈNE

Vous voyez bien que vous ne saviez pas son histoire. Mais faites approcher son écuyer Féraulas ; il ne demande pas mieux que de vous la conter ; il sait par cœur tout ce qui s'est passé dans l'esprit de son maître et a tenu un registre exact de toutes les paroles que son maître a dites en lui-même depuis qu'il est au monde, avec un rouleau de ses lettres qu'il a toujours dans la poche. A la vérité, vous êtes en danger de bâiller un peu, car ses narrations ne sont pas fort courtes.

PLUTON

Oh ! j'ai bien le temps de cela !

CYRUS

Mais, trop engageante personne...

PLUTON

Quel langage ! A-t-on jamais parlé de la sorte ? Mais dites-moi, vous trop pleurant Artamène, est-ce que vous n'avez pas envie de combattre ?

CYRUS

Eh ! de grâce, généreux Pluton, souffrez que j'aille entendre l'histoire d'Aglatidas et d'Amestris, qu'on me va conter. Rendons ce devoir à deux illustres malheureux. Cependant, voilà le fidèle Féraulas, que je vous laisse, qui vous instruira positivement de l'histoire de ma vie et de l'impossibilité de mon bonheur.

PLUTON

Je n'en veux point être instruit, moi. Qu'on me chasse ce grand pleureur

CYRUS

Eh ! de grâce !

PLUTON

Si tu ne sors...

CYRUS

En effet...

PLUTON

Si tu ne t'en vas...

CYRUS

En mon particulier...

PLUTON

Si tu ne te retires... A la fin le voilà dehors. A-t-on jamais vu tant pleurer ?

DIOGÈNE

Vraiment, il n'est pas au bout, puisqu'il n'en est qu'à l'histoire d'Aglatidas et d'Amestris. Il a encore neuf gros tomes à faire ce joli métier.

Un peu plus tard, on voit arriver un certain personnage très triste et morose de visage, du reste qui a l'air robuste et vaillant, qui porte un très grand nom.

PLUTON

Quelle est cette voix robuste que j'entends là-bas qui fredonne un air ?

DIOGÈNE

C'est ce grand borgne d'Horatius Coclès qui chante ici proche, comme m'a dit un de vos gardes, à un écho qu'il a trouvé, une chanson qu'il a faite pour Clélie.

PLUTON

Qu'a donc ce fou de Minos, qu'il crève de rire ?

MINOS

Et qui ne rirait ? Horatius Coclès chantant à l'écho !

PLUTON

Il est vrai que la chose est assez nouvelle. Cela est à voir. Qu'on le fasse entrer, et qu'il n'interrompe point pour cela sa chanson, que Minos vraisemblablement sera bien aise d'entendre de plus près.

MINOS

Assurément.

HORATIUS COCLÈS, *chantant la reprise de la chanson qu'il chante dans* CLÉLIE.

« Et Phénisse même publie
Qu'il n'est rien si beau que Clélie. »

DIOGÈNE

Je pense reconnaître l'air. C'est sur le chant de *Toinon la belle jardinière.*

« Ce n'était pas de l'eau de rose,
Mais de l'eau de quelque autre chose. »

HORATIUS COCLÈS

« Et Phénisse même publie
Qu'il n'est rien si beau que Clélie. »

PLUTON

Quelle est donc cette Phénisse ?

DIOGÈNE

C'est une dame des plus galantes et des plus spirituelles de la ville de Capoue, mais qui a une trop grande opinion de sa beauté, et qu'Horatius Coclès raille dans cet impromptu de sa façon, dont il a composé aussi le chant, en lui faisant avouer elle-même que tout cède en beauté à Clélie.

MINOS

Je n'eusse jamais cru que cet illustre Romain fût si excellent musicien, et si habile faiseur d'impromptus. Cependant je vois bien par celui-ci qu'il y est maître passé.

PLUTON

Et moi, je vois bien que, pour s'amuser à de semblables petitesses, il faut qu'il ait entièrement perdu le sens. Hé ! Horatius Coclès, vous qui

étiez autrefois si déterminé soldat, et qui avez défendu vous seul un pont contre toute une armée, de quoi vous êtes-vous avisé de vous faire berger après votre mort ? Et qui est le fou ou la folle qui vous ont appris à chanter ?

HORATIUS COCLÈS

« Et Phénisse même publie
Qu'il n'est rien si beau que Clélie. »

Et Clélie même arrive ; c'est le plus joli passage du dialogue ; remarquons non pas le génie, mais l'esprit de mettre en dialogue une manie contemporaine. Je n'ai pas besoin de faire voir combien cela rappelle les *Précieuses Ridicules*.

DIOGÈNE

Vous allez avoir bien de la satisfaction ; car je vois entrer la plus illustre de toutes les dames romaines, cette Clélie qui passa le Tibre à la nage, pour se dérober du camp de Porsenna, et dont Horatius Coclès, comme vous venez de voir, est amoureux.

PLUTON

J'ai cent fois admiré l'audace de cette fille dans Tite-Live ; mais je meurs, de peur que Tite-Live n'ait encore menti. Qu'en dis-tu, Diogène ?

DIOGÈNE

Ecoutez ce qu'elle va dire.

CLÉLIE

Est-il vrai, sage roi des enfers, qu'une troupe de mutins ait osé se soulever contre Pluton, le vertueux Pluton ?

PLUTON

Ah ! à la fin, nous avons trouvé une personne raisonnable. Oui, ma fille, il est vrai que les criminels dans le Tartare ont pris les armes et que nous avons envoyé chercher les héros dans les champs Elysées et ailleurs pour nous secourir.

CLÉLIE

Mais de grâce, seigneur, les rebelles ne songent-ils point à exciter quelque trouble dans le royaume du Tendre ? Car je serais au désespoir, s'ils étaient seulement postés dans le village de Petits-Soins. N'ont-ils point pris Billets-Doux ou Billets-Galants ?

PLUTON

De quel pays parle-t-elle là ? Je ne me souviens point de l'avoir vu dans la carte.

DIOGÈNE

Il est vrai que Ptolémée n'en a point parlé ; mais on a fait depuis peu de nouvelles découvertes. Et puis ne voyez-vous pas que c'est du pays de galanterie qu'elle vous parle ?

PLUTON

C'est un pays que je ne connais point.

CLÉLIE

En effet, l'illustre Diogène raisonne tout à fait juste. Car il y a trois sortes de Tendre : Tendre sur Estime, Tendre sur Inclination et Tendre sur Reconnaissance Lorsque l'on veut arriver à Tendre sur Estime, il faut aller au village de Petits-Soins, et...

PLUTON

Je vois bien, la belle fille, que vous savez parfaitement la géographie du royaume de Tendre, et qu'à un homme qui vous aimera, vous ferez voir bien du pays dans ce royaume. Mais, pour moi, qui ne le connais point et qui ne le veux point connaître, je vous dirai franchement que je ne sais si ces trois villages et ces trois fleuves mènent à Tendre, mais que c'est le grand chemin des Petites-Maisons.

MINOS

Ce ne serait pas trop mal fait, non, d'ajouter ce village-là dans la carte de Tendre. Je crois que ce sont ces terres inconnues dont on veut parler.

PLUTON

Mais vous, tendre mignonne, vous êtes donc aussi amoureuse, à ce que je vois ?

CLÉLIE

Oui, Seigneur ; je vous concède que j'ai pour Aronce (c'est bien là le style de Mlle de Scudéry) une amitié qui tient de l'amour véritable : aussi faut-il avouer que cet admirable fils du roi de Clusium a, en toute sa personne, je ne sais quoi de si extraordinaire et de si peu imaginable, qu'à moins que d'avoir une dureté de cœur inconcevable, on ne peut s'empêcher d'avoir pour lui une passion tout à fait raisonnable ! Car enfin...

(Le « car enfin » devait arriver ; il a été repris par Molière, c'est un formule constamment employée par les Précieuses.)

PLUTON

Car enfin, car enfin... Je vous dis, moi, que j'ai pour toutes les folles une aversion inexplicable ; et que, quand le fils du roi de Clusium aurait un charme inimaginable, avec votre langage inconcevable, vous me feriez le plaisir de vous en aller, vous et votre galant, au diable. A la fin la voilà partie ! Quoi ! toujours des amoureux ! Personne ne s'en sauvera ; et un de ces jours nous verrons Lucrèce galante.

DIOGÈNE

Vous en allez avoir le plaisir tout à l'heure ; car voici Lucrèce en personne.

Ce dialogue touche, on le voit, au fond même de la question ; et, par ce qu'il a d'agréable, il rappelle assez souvent la manière de Molière, au moins dans les *Précieuses Ridicules*. Boileau a encore attaqué le genre déclamatoire, dans lequel ont brillé surtout Scudéry, Saint-Amant et Brébeuf ; j'ajouterais Corneille, mais nous en parlerons à propos des auteurs que le satirique a loués. Scudéry est pris à partie pour le début de son poème d'*Alaric* dans ces vers de l'*Art poétique* :

N'allez pas, dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre :
« Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre ! »
Que produira l'auteur après tous ces grands cris ?
La montagne en travail enfante une souris.

Ce poème de Scudéry est en somme lisible ; il offre des analogies avec les romans de la Table Ronde par le grand nombre

d'enchantements et de métamorphoses qui s'y rencontrent. La partie historique et les batailles ont de l'éclat ; le reste est trop souvent emphatique et creux.

Dans Saint-Amant, Boileau reprend une déclamation d'un genre particulier, à savoir le développement fastidieux, ce qu'il appelle l'abondance stérile. C'est à lui qu'il pense dans ce portrait du descripteur à outrance :

S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face,
Il me promène après de terrasse en terrasse ;
Ici s'offre un perron, là règne un corridor ;
Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.
Il compte des plafonds les ronds et les ovales ;
« Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales ».
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin
Et je me sauve à peine au travers du jardin.

Il revient sur le même défaut, d'une façon plus précise, dans ce passage sur le poème épique :

N'y présentez jamais de basse circonstance,
N'imitez pas ce fou qui, décrivant les mers
Et peignant au milieu de leurs flots entr'ouverts
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met pour les voir passer les poissons aux fenêtres,
Peint le petit enfant qui « va, saute, revient,
Et, joyeux, à sa mère offre un caillou qu'il tient. »

Sur Brébeuf, voici les vers de Boileau :

... Mais n'allez point aussi sur les pas de Brébeuf,
Même en une *Pharsale, entasser sur les rives*
De morts et de mourants cent montagnes plaintives.

Le satirique a rectifié cette sentence, beaucoup trop dure, dans une parole burlesque de la première ode de Pindare à la louange de Perrault :

Malgré son fatras obscur,
Souvent Brébeuf étincelle, etc.

J'ai parlé naguère de Brébeuf ; c'est un écrivain qui s'est fourvoyé : on faisait du précieux quand il était jeune ; il en a fait aussi et s'est rendu parfaitement ridicule ou insignifiant. Mais, d'autre part, il a donné une bonne traduction de la *Pharsale*. Par ces mots, « même en une *Pharsale* », Boileau semble d'ailleurs accorder qu'à la rigueur, dans un poème comme celui-là, le ton emphatique est à sa place. Cependant, je dirai plus : quand on traduit Lucain, ce serait le dénaturer que d'atténuer ses défauts comme l'a fait, par exemple, le bon Perrot d'Ablancourt dans ses *Belles Infidèles*. Le plaisant, c'est que Brébeuf s'est amusé à parodier Lucain en même temps qu'il le traduisait. Mais, avant tout, cet écrivain est l'auteur des *Entretiens solitaires* ou *Méditations reli-*

gieuses (le titre même repris par Lamartine). J'ai fait voir que, dans cinq ou six de ces poésies, il s'est montré véritablement le plus grand poète lyrique du XVIIe siècle. Malherbe a certainement une forme plus pure ; mais il n'a rien comme intensité de passion qui égale les trois cents vers de Brébeuf, vraiment dignes d'être appris par cœur. C'est une gloire que Boileau aurait dû plus formellement reconnaître.

Enfin, il me faut parler aussi de quelques poètes que Boileau a attaqués sans raisons particulières, simplement parce qu'il n'a vu en eux que des sots. Je nommerai dans ce nombre ceux qui sont quelque peu connus et je laisserai tout le menu fretin (une dizaine d'écrivains environ), sur lequel on n'a pas de renseignements. Boileau écrit quelque part :

On ne lit guère plus Rampal et Mesnardière
Que Magnon, du Souhait, Corbin et La Morlière.

Je ne parlerai que des deux premiers.

Rampal se vantait d'être, en son temps, l'empereur de l'églogue ; il écrivait avant Segrais et il pouvait, en effet, se considérer comme un successeur de Racan. Cependant, c'est plutôt un imitateur attardé du chevalier Marin. Colletet le loue dans son discours sur le poème bucolique. Il avait traduit des ouvrages espagnols, il connaissait assez bien la littérature d'au delà les Pyrénées.

La Mesnardière est un peu plus intéressant pour l'histoire littéraire. Il était de Loudun ; il avait fait des études de médecine. Il se tira de l'obscurité à l'occasion du procès des Ursulines de Loudun. On sait qu'il y avait eu dans cette ville un couvent de religieuses, qui passèrent à un certain moment pour possédées ; le prêtre Urbain Grandier, accusé de les avoir ensorcelées, fut condamné au feu. Un Ecossais nommé Duncan voulut prouver que ces possédées n'étaient que des malades ; son livre déplut fort à Richelieu. C'est alors que La Mesnardière écrivit un ouvrage de forme assez scientifique pour démontrer au contraire que les religieuses de Loudun étaient vraiment des possédées. Cela le fit connaître et bien venir du Cardinal. A Paris, il se mit à composer un traité sur la poésie, trente ans environ avant d'Aubignac. Si celui-ci, que j'estime beaucoup, a bien plus d'idées, La Mesnardière, en revanche, montre un esprit plus précis, plus net et plus juste. Il est vrai qu'il s'occupe surtout de théâtre et se borne à commenter d'une façon intelligente les fameuses règles qui avaient été imposées vers 1630 aux auteurs dramatiques par l'autorité de Chapelain, à l'exemple de Mairet. Il a d'ailleurs lu Scaliger et les auteurs italiens d'arts poétiques. Comme poète, il composa deux tragédies, l'une sur la *Pucelle d'Orléans*, qui n'eut aucun

succès, l'autre, intitulée *Alinde*, et dont les frères Parfait nous donnent quelques vers, qui ne sont pas plus mauvais que d'autres. Il écrivit de plus des poésies diverses assez agréables. Il avait quelque facilité ; en somme, il mérite les mépris de Boileau, et il n'y a pas lieu de le réhabiliter.

Charpentier a été beaucoup attaqué par notre auteur pour la raison surtout qu'il fut un partisan acharné des modernes ; mais c'était aussi un homme très digne de respect, un érudit et un savant. Il fit partie de l'Académie française et de la fameuse commission des médailles, d'où devait sortir plus tard l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il est un peu emphatique et un peu lourd dans ses dissertations sur la *Vie de Socrate* et sur l'*Excellence de la Littérature française*. On a fait un *Carpenteriana*, c'est-à-dire un recueil des anecdotes relatives à Charpentier, qui est assez intéressant.

Disons un mot encore sur l'auteur de *Childebrand* ou *les Sarrasins chassés de France*, poème épique publié vers 1672, de Carel de Sainte-Garde. Goujet dit du bien de cet écrivain, et fait remarquer que la critique de Boileau n'est pas très forte. Le nom de *Childebrand* n'est certainement pas plus bizarre que celui de *Polyeucte*, par exemple. Les vers du poème sont très ordinaires. En somme, Carel de Sainte-Garde est un médiocre ; on peut dire qu'il a eu quelque chance dans son obscurité ; car, toutes les fois qu'on cite un illustre inconnu, on pense naturellement aux deux vers de Boileau sur :

> ... Le plaisant projet d'un poète ignorant
> Qui de tant de héros va choisir Childebrand.

C. B.

La doctrine de Pascal. — Jésus-Christ

Cours de M. EMILE BOUTROUX (1),
Professeur à l'Université de Paris.

Il y a deux manières d'étudier un auteur. On peut se demander quelles réponses il donne ou donnerait aux questions auxquelles

(1) Que M. Emile Boutroux veuille bien nous permettre de lui adresser nos sincères et respectueuses félicitations pour son élection à l'Académie des Sciences morales et politiques, sans insister pourtant : car, parmi les élus, il en est de deux sortes, les uns qui sont honorés par le choix dont il sont l'objet, les autres qui honorent la compagnie qui les reçoit, et c'est ici le cas. N. F.

on s'intéresse, ou bien l'on peut chercher quelles questions il s'est posées lui-même, quels ont été pour lui les problèmes essentiels. La première méthode est facile et agréable. Elle nous met nous-mêmes en scène et donne de l'importance à nos idées personnelles. Elle permet de renouveler les sujets et d'apporter des interprétations inattendues. C'est ainsi que, s'il s'agit de Pascal, elle permettra à l'historien qui ne s'intéresse qu'à la philosophie et néglige le reste, de découvrir que Pascal fut, avant tout, un sceptique. Pour tel autre, préoccupé surtout de théologie, Pascal sera essentiellement un janséniste. Cette méthode est séduisante, mais peu respectueuse de la vérité historique. L'autre méthode, moins brillante et plus laborieuse, est la seule qui convienne à qui veut retrouver la marche effective de la pensée de l'auteur. Et, quand il s'agit d'un Pascal, elle ne sacrifie pas à l'actualité, car il y a dans les pensées d'un tel homme quelque chose de véritablement humain et d'éternel. Or Pascal a dit : « Jésus-Christ est l'objet de tout et le centre où tout tend. Qui le connaît, connaît la raison de toutes choses. » Nous ne saurions donc entrer pleinement dans sa pensée, si nous ne faisions une étude spéciale de sa conception de Jésus-Christ.

I

Jésus-Christ, pour Pascal, est tout d'abord une personne vivante, un être réel, qui a aimé et souffert, qui subsiste éternellement comme consolateur, comme ami, comme confident, comme sauveur. L'auteur des *Pensées* ne lit pas les Evangiles en froid exégète ; il éprouve jusqu'au fond de son âme l'émotion unique qui se dégage de ces pages si simples et si sublimes. Il se donne à Jésus-Christ. Il partage son ennui, ses douleurs, son agonie. Il l'entend lui dire : je pensais à toi dans mon agonie ; j'ai versé telles gouttes de sang pour toi. Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes ? Mais il ne se borne pas à sentir la présence du Seigneur. Il réfléchit sur sa nature et son rôle. D'abord il l'étudie comme Messie. Il voit toute l'histoire converger vers lui, soit que les événements préparent sa venue, soit qu'ils suivent de l'œuvre qu'il a accomplie. Mais, si Jésus est bien le Messie, il est un personnage extraordinaire et il nous importe d'approfondir sa nature pour participer à l'efficace de son sacrifice. C'est pourquoi Jésus-Christ est un objet de méditation métaphysique et religieuse, en même temps que la clef de l'histoire ou l'objet correspondant aux aspirations de notre cœur.

A. Le point de départ de nos réflexions sur notre destinée, c'est

le problème que nous pose la disproportion en nous-même du devoir et du pouvoir. Envisagé en effet dans toute son étendue, le devoir porte, non seulement sur les manifestations de notre être, sur nos actes, mais sur notre être même. Nous devons, non seulement faire le bien, mais être bons. Nous devons conformer à notre fin, non seulement nos mouvements et nos pensées, mais nos sentiments et notre amour. Nous devons aimer Dieu. Or, dans l'état naturel, notre pouvoir ne porte que sur nos actions, il n'atteint pas le fond de notre volonté, de notre amour, de notre être. Nous ne pouvons aimer à notre gré. Donc nous devons, et nous ne pouvons pas.

Ce problème a de tout temps préoccupé les moralistes et les philosophes. Pour le résoudre, ils en ont altéré plus ou moins les termes : Les stoïciens ont grandi le pouvoir, jugeant de notre ordinaire par des efforts qui ne se peuvent soutenir. En même temps, malgré leur orgueil, ils ont diminué le devoir, car ils l'ont borné à l'intention, tandis qu'il s'impose au sentiment et à notre être tout entier. Les Epicuriens au contraire, constatant notre faiblesse, commencent par rabaisser le devoir autant que possible, en n'attribuant d'autre fonction à l'homme que de rechercher son plaisir. Mais eux-mêmes ne peuvent tenir leur gageure, puisqu'ils prescrivent encore des fins à la volonté, tandis que, s'ils voulaient se conformer effectivement à son impuissance, qui est absolue, ils devraient l'abîmer dans un scepticisme sans fond.

Dès lors le dilemme suivant se pose devant nous : ou prétendre à toute force résoudre le problème avec notre raison naturelle, et, dans ce cas, en altérer les termes, ou le maintenir dans son intégrité, et, considérant qu'il s'agit d'un problème pratique qui ne peut rester sans solution, chercher cette solution dans un ordre de choses qui nous dépasse. Le chrétien, pour Pascal, est l'homme qui adopte ce second parti.

B. Du problème humain, Jésus-Christ est la solution, solution non pas abstraite et simplement logique, mais concrète, vivante et actuelle.

Et d'abord, en Jésus-Christ s'exprime, se réalise le problème lui-même. Il apparaît comme la personnification de l'antinomie qui est en nous. Il est grand, puisqu'il est Dieu, et il est la grandeur portée au maximum, la grandeur infinie. D'un autre côté, il est véritablement homme, et homme au sens le plus humble. C'est un ouvrier, inconnu, pauvre et sans défense. Et les souffrances qui lui sont infligées sont les plus cruelles qui se puissent concevoir. D'ailleurs il n'est pas faible seulement de sa faiblesse propre. Il s'est chargé des péchés de tous les hommes. Il réunit

ainsi l'extrême misère à la suprême grandeur. Comment cette contradiction sera-t-elle levée ?

Le mystère de l'action de Jésus, c'est la transformation de l'obstacle en instrument, c'est la force surgissant de la faiblesse, c'est le mal s'anéantissant lui-même et rétablissant l'empire du bien. Comment cela ? Il y a deux moments à distinguer dans l'action réparatrice de Jésus-Christ.

1° Jésus se sacrifie. Le sacrifice n'était pas une chose nouvelle. Mais celui du Christ a une vertu particulière. Tout homme peut se sacrifier ; mais, parce qu'il est homme, il a une dette à payer, il a le péché à expier, ce péché qui n'est pas une action extérieure seulement, mais la concupiscence dont son âme vierge s'est imprégnée jusque dans son fond. Par suite, le sacrifice de l'homme ne saurait jamais être qu'expiatoire, il ne peut devenir méritoire. Tel n'est pas le sacrifice de Jésus. Jésus est sans péché; il n'a lui-même rien à expier. S'il se donne, ce don de lui-même est méritoire. Et, en tant qu'il est saint, le mérite qu'il acquiert par son sacrifice est infini. Ainsi Jésus-Christ a créé le mérite, et un mérite infini.

2° Ce mérite a une efficacité toute-puissante. Tout ce qui vient de l'homme est sans effet pour changer le fond de son être : il y a pour nous solution de continuité entre le Faire et l'Etre. Mais le mérite de Jésus-Christ est infini ; il peut donc descendre au plus profond de notre être et provoquer en nous une seconde naissance. A l'inverse de tout prétendu mérite humain, qui nous laisse tel que nous étions, le mérite de Jésus-Christ est régénérateur. Par lui, la concupiscence même disparaît et la Nature est rendue à sa santé première, est rétablie en sa primitive bonté.

C'est ainsi qu'en Jésus-Christ le mal comme souffrance triomphe du mal comme péché, c'est ainsi que la faiblesse devient la force et la toute-puissance. Si misérable que l'on soit, on peut se donner : c'est ce qu'a fait Jésus-Christ à un degré inconnu des hommes ; et ce sacrifice même a fait évanouir la misère et a restauré la grandeur.

C. Jésus s'est donc guéri lui-même, il s'est guéri de sa nature humaine et misérable. Mais nous a-t-il guéris aussi ; ou du moins la guérison qu'il a réalisée en lui, nous peut-elle être communiquée? Ce mérite de Jésus peut-il être réversible ?

Jésus, nous le savons, est la voie, la vérité et la vie. C'est en méditant ces paroles que nous résoudrons le problème posé.

1° Il est la Voie, car il participe, et de notre nature, considérée dans ce qu'elle a de plus misérable, et de la grandeur divine, dans son infinité. Nul autre que lui n'a ce caractère. Ce

n'est donc que par lui que nous pourrons nous réconcilier avec Dieu.

2° Il est la Vérité. La connaissance de sa nature et de son œuvre nous fournit sur Dieu et sur nous-mêmes des lumières que nous ne trouvons nulle part ailleurs.

La croix nous apprend que Dieu est en même temps juste et miséricordieux, juste vis-à-vis des superbes, miséricordieux vis-à-vis des humbles. La croix nous sauve et de l'orgueil stoïque, qui s'égale à Dieu, et du désespoir où la vision du néant plonge les athées.

De plus, Jésus-Christ nous instruit sur nous-mêmes. Il nous apprend quelle est la profondeur de la concupiscence que nous sentons en nous. Sans lui, nous resterions dans l'erreur des philosophes qui se figurent que la faute n'est qu'une souillure extérieure, qui peut être lavée par des actions extérieures. Le péché est plus qu'un accident. Il tient à notre substance même. Notre nature même est corrompue dans son fond. Nul ne connaît ses iniquités. Elles ne nous sont révélées qu'à mesure que Dieu nous en délivre, car la libération est possible, et c'est la seconde connaissance que nous devons à Jésus-Christ relativement à notre condition. Jésus-Christ est mort pour tous. Qu'on ne tombe pas dans l'erreur de ceux qui, lisant le texte sacré avec les yeux du corps et non avec ceux de la foi, y voient que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous les hommes. Jésus-Christ n'est pas mort pour racheter les hommes, soit qu'ils croient en lui, soit qu'ils n'y croient pas, soit qu'ils partagent son sacrifice, soit qu'ils s'enferment dans l'amour d'eux-mêmes. Pour lui, il les appelle tous, mais ceux qui seront sourds à sa voix se condamneront eux-mêmes en se dérobant aux conditions du salut. Quand l'Ecriture marque une exclusion de la rédemption, elle exprime un fait, non l'intention du Christ.

3° Il est la Vie. Comment cela est-il possible ?

Notre salut ne peut venir de nous. Mais, d'autre part, l'œuvre de notre régénération ne se fait point en nous sans nous. C'est là une idée essentielle chez Pascal. Il ne faut pas croire que la miséricorde divine, fruit du sacrifice de Jésus-Christ, nous justifie de l'inaction. Loin qu'elle autorise la paresse, c'est elle qui l'interdit, puisque, grâce à elle, nous savons que nous pouvons nous régénérer, et que la régénération se traduit par une vie nouvelle. C'est le propre de la miséricorde d'inviter à la pénitence et aux bonnes œuvres. Grâce à elle, nous savons qu'en quittant les plaisirs nous allons vers Dieu, et que si nous cherchons en gémissant, c'est que Jésus est avec nous.

Mais à quelle condition nos actions seront-elles méritoires? Par nous-mêmes, nous ne pouvons rien d'utile à notre salut. Mais Jésus-Christ n'est pas seulement l'auteur du mérite. Il est proprement le second Adam : nous avons tous péché dans le premier, tige et fond commun de toute l'humanité. Mais de même nous pouvons tous, si nous le voulons, vivre dans le second et participer à son mérite. Il faut pour cela que tout ce qui est arrivé en lui se reproduise en nous-mêmes. Il faut que nos souffrances ne fassent qu'un avec ses souffrances, nos prières avec ses prières. Comment cela est-il concevable ? Si nous devenons ses membres. Etre membre, c'est n'avoir de vie, d'être et de mouvement que par l'esprit du corps et pour le corps. Le membre ne s'aime que de l'amour que le corps a pour lui. On aime Jésus-Christ, parce qu'il est le corps dont on est membre. Tout est un, l'un est l'autre, comme les trois personnes de la Trinité. Ainsi l'amour réalise le miracle de la vie en Jésus-Christ comme réalisation de notre vie propre.

Jésus-Christ est le véritable Dieu des hommes.

D. En quoi consiste la vie du chrétien, ainsi uni à Jésus-Christ, c'est ce dont nous nous faisons une idée en lisant l'opuscule de Pascal intitulé *le Mystère de Jésus*. Jésus descend vers l'homme, et l'homme monte vers lui sans que, dans le temps, l'une des opérations précède l'autre. C'est un dialogue où tout se passe comme si l'homme demandait et cherchait, alors qu'en réalité Dieu l'a prévenu par sa grâce. « Jésus étant dans l'agonie,... prions plus longtemps... — Console-toi, tu ne me chercher ais pas si tu ne m'avais trouvé... C'est mon affaire que ta conversion, ne crains point, et prie avec confiance comme pour moi ... — Seigneur, je vous donne tout. »

Et, comme Jésus-Christ a souffert, ainsi le chrétien accepte ou même cherche la souffrance, mais pour la purifier et la sanctifier en l'unissant aux souffrances de Jésus-Christ, seules méritoires, seules régénératrices. Et les souffrances stériles se changent en ces souffrances fécondes qui ne sont que la plainte du vieil homme enchaîné par l'homme nouveau, et de plus en plus la joie les accompagne, et elles s'évanouiraient dans cette joie, si elles-mêmes n'en étaient pas la condition.

II

Telle est la doctrine de Pascal sur Jésus-Christ. Est-ce là une doctrine purement théologique ou encore une effusion sentimentale ; ou bien cette conception de Jésus-Christ a-t-elle une signification universellement humaine ?

Cette dernière interprétation semble être la véritable.

Considéré comme « vérité », Jésus-Christ, dans Pascal, nous apparaît comme la synthèse du fini et de l'infini. Pascal suit ici une méthode comparable à celle de Descartes et de Spinoza.

Cherchant ce qui, dans les choses, peut lier aux essences une existence qui ne leur est point due, Descartes trouve la solution du problème en Dieu, chez qui l'essence est nécessairement jointe à l'existence. Spinoza voit de même la pensée et l'étendue réunies en Dieu par la vertu de l'infini ; Pascal, lui aussi, part d'une opposition, et trouve en Dieu le principe de la conciliation.

Mais et le problème et la solution diffèrent grandement de ceux que nous offrent ces philosophes. Ce n'est pas seulement la pensée et l'étendue, c'est le fini et l'infini, bien plus, c'est le mal et le bien qu'il s'agit de concilier. Pascal ne peut songer à une synthèse statique, analogue à celle que professera Schelling. La synthèse qu'il conçoit est dynamique, et ressemble en cela à celle de Hegel. Mais, chez Hegel, la synthèse n'est jamais achevée. Le fini ne parvient jamais à se réconcilier pleinement avec l'infini. Chez Pascal, elle s'accomplit, parce qu'elle est œuvre, non de raison, mais de volonté, non de nature, mais d'amour. L'amour, ou don absolu de soi, produit le mérite, et le mérite la parfaite réconciliation du membre avec le corps dont il fait partie. En Jésus-Christ s'accomplit ce mystère. Il nous enseigne que l'amour, ou don de soi, purifie et régénère, et qu'il n'y a pas de limites à sa puissance.

Et, sans doute, cette doctrine n'a pas une évidence géométrique, mais n'a-t-elle pas une grande valeur pratique ? N'est-il pas vrai que nous devons viser, non seulement à agir convenablement, mais à être bons, et que ni la connaissance, ni l'action même ne modifient le fond de notre être, si elles ne sont accompagnées de sentiment? Et n'est-il pas certain que, si la force est une puissance, la faiblesse qui se sacrifie à une cause sainte en est une aussi, qui agit, et sur ceux à qui elle se sacrifie, et sur celui qui accomplit le sacrifice? Le mérite est régénérateur, et il est réversible.

Pascal enseigne, en second lieu, que Jésus-Christ est la vie. Cela veut dire que, tandis que, par nous-mêmes, nous ne pouvons aimer comme nous voulons, par Jésus-Christ, nous pouvons obéir au commandement d'amour.

Les philosophes croient que l'amour ne saurait se commander, qu'il ne dépend pas de nous d'aimer. Cela est vrai, s'il s'agit d'être nous-même et le sujet et la cause de notre amour. Mais ce que nous ne pouvons faire est possible à Dieu, et Jésus-Christ c'est le don de Dieu même à l'humanité. L'amour nous est donc offert, l'amour de Dieu pour nous, c'est-à-dire un amour infini et parfait.

C'est cet amour qu'il s'agit de nous approprier. Car, comme l'a dit également Spinoza, notre amour pour Dieu ne peut être que l'amour de Dieu lui-même. C'est parce que l'amour doit en réalité, non monter de nous à Dieu, mais descendre de Dieu à nous, qu'il est possible et obligatoire.

Il se réalise en nous, tandis que nous accomplissons les actes qui le manifestent, et tout se passe comme si nous nous le donnions nous-mêmes.

Ces actes, c'est le renoncement à nous-mêmes, et c'est la volonté de nous considérer, non comme des touts, mais comme les membres d'un corps plus parfait que nous. Tandis que nous nous tournons vers cet objet supérieur, la puissance qui est en lui nous anime et meut notre cœur. Tel le Dieu d'Aristote imprimait le mouvement aux êtres qu'attirait son excellence. L'amour appelle et crée l'amour. L'amour des enfants pour leurs parents est fait de l'amour des parents pour leurs enfants.

Et ainsi, grâce à l'amour et à la bienveillance de Dieu pour les hommes, dont Jésus-Christ est la manifestation, le commandement d'amour est possible et réalisable. Et, certes, il faut qu'il le soit, pour que le monde soit habitable ; car qui peut songer à fonder la vie humaine sur le seul égoïsme et sur les seuls calculs de la froide raison? « Sans Jésus-Christ, on peut le répéter avec Pascal, c'est-à-dire sans l'amour et le sacrifice, le monde ne subsisterait pas ; car il faudrait, ou qu'il fût détruit, ou qu'il fût comme un enfer. »

F. B.

Histoire de l'Empire byzantin depuis la mort de Justinien jusqu'à la 1re Croisade

---

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS

Maître de conférences à l'Université de Paris.

Bibliographie. — Les études d'histoire byzantine, très difficiles autrefois, sont devenues très faciles depuis les travaux de Krumbacher. Il a réuni tous les travaux épars et fait un *corpus* de toutes les connaissances sur le monde byzantin. Sa *Geschichte der byzantinischer Litteratur* a été

enrichie dans l'édition de 1897 d'une bibliographie très complète sur toutes les questions, et d'un abrégé historique par Golzer, ce dernier moins intelligent.

Les documents relatifs à l'empire de Byzance sont très nombreux. A part les *actes législatifs* des empereurs, ils ont un caractère surtout narratif et comprennent des histoires à la façon antique, des chroniques, des poèmes. On en a fait trois collections : la première imprimée à Paris, de 1648 à 1711 ; la deuxième à Venise, de 1729 à 1733 (contrefaçon hâtive de la première); la troisième à Bonn, de 1828 à 1878. Celle-ci comprend 49 volumes, elle reproduit le *corpus* de Paris, sauf en ce qui concerne les œuvres de Constantin Porphyrogénète, de Pisides et de Phrantzès. Les textes y sont d'ailleurs souvent défectueux. Outre cette importante collection, signalons enfin les éditions critiques de la *Bibliotheca Teubneriana*, le recueil des historiens grecs des Croisades : 2 vol. 1875-81, le recueil de Miklosura et Müller : *Acta et diplomata græca medii ævi* (6 vol. 1860-90, Vienne).

Les ouvrages modernes sont très nombreux. — Lebeau (*Histoire du Bas-Empire*) a cousu des récits sans critique. Gibbon (*History of roman Empire*) a contribué, plus que tout autre, à donner à l'histoire byzantine cette apparence classique, mais fausse, car l'Empire d'Orient a incontestablement évolué, de « gigantesque moisissure » (Taine). Citons encore : Bury : *History of roman Empire*. Hopf : art. *Griechenland* de l'Encyclopédie *de Ersch et Gruber* (t. 85 et 86). — Muralt : *Essai de chronographie byzantine* (commode mais plein d'erreurs). — Drapeyron : *L'Empereur Héraclius* (*dicker aber luftigerbuch* dit Krumbacher). — Paparigopoulo : *Histoire de la civilisation hellénique*. — Gförer : *Byzantinische geschichte* (3 v. 1877). — Schlumberger : *Sigillographie de l'Empire byzantin* (1884). — Schlumberger : *Nicéphore Phocas*. — Rambaud : *L'Empire grec au Xe siècle : Constantin Porphyrogénète*. Pour l'histoire de l'Eglise, voir Möller : *Lehrbuch der Kirchengeschichte*. — Hefele : *Concilien geschichte*. — Hergenrœther : *Photios* (3 v.). — Pour l'art, voir Springer : *Die byzantin. Kunst und ihr Einfluss in abendländer* (1886). Rappelons enfin que Krumbacher publie à Munich une *Revue byzantine*.

I

La période de l'histoire de Byzance qui s'étend de la mort de Justinien à l'avènement de la dynastie macédonienne en 867 comprend elle-même deux grandes divisions. De 567 à 711, l'empire d'Orient se rétrécit et se transforme en empire byzantin ; — de 711 à 867, il est troublé par la querelle dite des iconoclastes, puis il élargit de nouveau ses frontières et se reconstitue.

A la mort de Justinien, l'empire d'Orient est encore l'empire romain ; sa langue officielle est le latin; il est chrétien et césaro-papiste. L'empereur étant chef de la religion et le patriarche simple fonctionnaire, les définitions dogmatiques sont données

par les conciles sous la pression de l'empereur. Il est interdit de professer une autre foi que la foi orthodoxe; en fait cependant, les groupes d'hérétiques sont nombreux. On peut les ramener à deux principaux : celui des Nestoriens de la Perse et de la Chaldée, qui, contrairement à la doctrine du concile de Chalcédoine (une personne et deux natures), admettent deux personnes et une nature ; celui des Eutychiens monophysites, qui n'admettent qu'une personne et une seule nature. Les Eutychiens dominent en Egypte ; les orthodoxes sont presque tous en Europe.

Au point de vue territorial, l'empire s'étend sur la péninsule des Balkans, l'Asie Mineure, la Syrie, l'Egypte, l'Afrique du nord, l'Italie, une partie de l'Espagne. Dans ces limites, il renferme des cités curiales et, comme le Bas-Empire, des provinces administrées par des gouverneurs civils. L'empereur, sacré et héréditaire, entouré d'une pompe tout orientale, est leur chef suprême.

Ces conditions vont être bouleversées dans la période où nous entrons. La famille de Justinien s'éteignit en 582. C'était, dans cet empire, un fait toujours grave : les vacances du trône provoquaient la mainmise des généraux ; elles devaient être, dans l'avenir, la cause de troubles. Maurice, *comes excubitorum*, prit le pouvoir. C'est lui qui a créé les exarques de Carthage et de Ravenne. Sous ses successeurs, Justin et Maurice, la transformation s'accéléra. On commença à rédiger les actes en grec ; l'empire prit le titre de ρωμαϊκος, romain-grec. Puis Maurice fut renversé par un usurpateur, le centurion Phocas. Phocas, à son tour, fut renversé par le fils de l'exarque d'Afrique, Héraclius (610), fondateur d'une famille qui a régné jusqu'en 711.

L'époque des grands bouleversements s'ouvre avec ce règne. Trois invasions la signalent.

La première fut celle des Perses. Elle commença dès 608 par une série d'incursions victorieuses de Chosroës ; il s'avança jusqu'à Chalcédonie, s'empara de la Syrie et déroba en Palestine le bois de la vraie croix; en 619, l'Egypte tomba en son pouvoir. Héraclius entreprit alors contre lui une guerre sainte, et, à la suite d'une série de guerres victorieuses, reconquit les pays perdus.

Cette guerre a absorbé presque toute l'attention des contemporains. Elle eut cependant des conséquences bien moins considérables que l'invasion slave, commencée à la même époque, sans qu'on en sache au juste la date. Les Slaves arrivèrent derrière les Avars par le Danube et s'établirent sans combat dans une région depuis deux siècles ravagée et déserte. Cet établissement eut deux moments importants. En 581, les Slaves

apparaissent en Mésie avec les Avars et descendent probablement jusqu'au Péloponèse. Sous Héraclius, les Croates, les Serbes et les sept peuples slaves sans nom qu'ont assujettis les Bulgares apparaissent dans les limites de l'Empire. Les Avars les considèrent comme leurs sujets. Cependant, si ces derniers ont assiégé Constantinople en 626, ils se sont établis bien moins solidement que les Slaves dans l'empire grec. Les Slaves ont pénétré dans toute la Grèce propre, sauf en Albanie et sur les côtes. Constantin pourra dire qu'au VIII$_e$ siècle ils avaient slavisé toute la terre : ἐσλαβωθη πασα ἡ χωρα. Presque tous les noms de lieux sont empruntés à leur langue. Hopf a cependant combattu l'hypothèse d'une substitution complète aux races indigènes, et conclu à un simple mélange.

La dernière invasion fut celle des Musulmans. Ils conquirent rapidement toute la partie sud de l'Egypte et de la Syrie, où la population monophysite les accueillit favorablement, par haine des orthodoxes. Il en fut de même en Perse. Ils attaquèrent ensuite la Cilicie et envahirent l'Asie Mineure. Damas devint leur capitale.

De là ils menacèrent Constantinople. L'empereur Constant était allé s'établir à Syracuse pour reprendre l'Italie et Carthage ; ils assiégèrent sa capitale. Elle fut sauvée par Constantin IV, qui les repoussa en 673.

Le dernier représentant de la famille d'Héraclius a été Justinien II. Son règne, très troublé, fut interrompu par dix ans d'exil; lui-même eut le nez coupé, à Kherson ; il revint, mutila les usurpateurs, mais laissa l'Empire dans le plus triste état.

A sa mort, en effet, toutes les possessions asiatiques étaient perdues pour Byzance. Les Arabes la menaçaient à l'est et à l'ouest ; l'empire bulgare, fondé au temps de Constantin IV, n'était pas moins redoutable. L'empire romain s'est décidément changé en empire byzantin. Il ne possède qu'une partie sûre et soustraite aux barbares, le sol même de Constantinople. Par contre, la Sicile s'est peuplée de Grecs exilés des pays arabes ; elle redevient un centre important d'activité hellénique.

La transformation administrative s'est effectuée au cours de cette période, dans le même sens de byzantinisme. Au temps du Bas-Empire, le principe administratif en vigueur consistait à mettre un gouverneur civil dans chaque province ; aux frontières seulement on avait un *dux* réunissant tous les pouvoirs. Depuis que les ennemis sont aux portes de chaque province, tous les pouvoirs civils sont réunis aux mains du chef militaire, le στρατηγος En même temps le nom de province, division purement adminis-

trative, se change en celui de θημα, qui signifie corps d'armée. Pour les pays d'outre-mer, il y a un gouverneur supérieur, l'exarque. Ce titre a disparu de l'Afrique, mais il est resté en Italie, au gouvernement de Ravenne. Tout cela d'ailleurs n'est connu qu'en gros, et l'on ignore, avant le xe siècle, les limites des thèmes. Il est seulement certain qu'on emploie déjà des guerriers barbares.

Pendant la transformation de l'empire, les querelles religieuses ont continué. Pour satisfaire les populations dans les régions dont ils ont besoin, les empereurs leur ont fait des concessions théologiques. Leur attitude religieuse a dépendu de la sorte de leur situation politique. Quand Justinien a voulu s'étendre en Italie, il a, pour satisfaire les orthodoxes, persécuté les monophysites en Orient. Héraclius, dans sa lutte contre les Perses, s'est rapproché des Eutychiens. Il a tenté ainsi de gagner les monophysites par l'adoption d'une doctrine intermédiaire, la doctrine de l'Ekthesis : deux natures et une volonté. Le pape Honorius accepta l'Ekthesis, les orthodoxes la repoussèrent. De là une persécution, d'ailleurs modérée, qui dure encore sous Constant et provoque la condamnation, par le pape Martin, de la doctrine impériale. Puis Constantin IV se rapprocha de l'Occident après avoir perdu l'Orient. Il convoqua le concile *in Trullo*, qui rétablit l'unité avec Rome en proclamant la doctrine d'une double énergie et d'une double volonté, régla le droit canonique, réglementa le jeûne et les formalités du mariage. Les chrétiens fidèles à l'Ekthesis furent alors persécutés. Leur hérésie a conservé le nom de monothélisme : c'est celle des Maronites du Liban, plus tard réconciliés avec Rome en conservant leurs usages.

La période qui s'étend de 711 à 867 est assez mal connue. Elle a été dominée par la querelle des images et la question de la reconstitution de l'Empire.

La querelle des iconoclastes est connue surtout par des écrivains contraires aux empereurs. Ils ont fait, avant tout, le récit des persécutions, et ne se sont pas occupés de l'œuvre proprement politique. Il résulte de leurs écrits que les empereurs iconoclastes ont été d'exécrables monarques.

En sens inverse, l'écrivain moderne Paparrigopoulo s'est exalté en leur faveur. Il leur a attribué une politique laïque, comparable à celle des souverains du temps de la Réforme. La vérité est presque impossible à connaître.

En prenant pour base la politique religieuse, qui seule est connue, on peut diviser cette période en quatre parties.

A la mort de Justinien succèdent deux années d'agitation, où les généraux deviennent empereurs, sans pouvoir d'ailleurs se

maintenir. Deux armées sont en présence : l'armée d'Asie composée d'Arméniens, l'armée d'Europe composée de Thraces. Elles imposent tour à tour trois empereurs: Justin (711-713), Anastase II (713-715), Théodose (715-717). Enfin Léon, stratège d'Anatolie, fonde la maison que l'on nomme par erreur isaurienne, car elle vient de Syrie.

Léon eut à repousser une attaque des Arabes contre Constantinople. Puis il reconquit l'Asie Mineure et s'occupa de la réorganisation de l'Empire. On en connaît quelques détails : d'abord la publication d'une Eklogè ou recueil des lois, puis l'édiction d'une législation agricole (νόμος γεωργικὸς), dans laquelle sont réglés les rapports des fermiers et des propriétaires. On sait enfin qu'il organisa de nouveau les thèmes. On en connaît, sous son règne, sept en Asie et quatre en Europe.

Le fils de Léon, Constantin V, acheva de reconquérir les pays occupés par les Arabes, et fit la guerre aux Bulgares, contre lesquels il dirigea huit campagnes. La chute des Omniades de Syrie lui facilita la victoire.

Les deux premiers Isauriens adoptèrent une politique religieuse très différente de celle de leurs prédécesseurs. Ils rejetèrent l'*iconolâtrie* et la *Mariolâtrie*, l'intercession des saints, les reliques, sans combattre toutefois ni la musique ni la peinture. Le peuple de Constantinople se souleva aussitôt, et dans les provinces arriérées de l'Europe et de la Grèce, les moines, fabricants d'images, se mirent à la tête des opposants. Les classes élevées, le clergé d'Asie, imbu des doctrines pauliciennes et affecté par les railleries des Musulmans, l'armée soutinrent l'empereur. Chez eux toutefois, il existait un autre souci que la destruction d'une doctrine idolâtre; ils voulaient séculariser les domaines d'Eglise, les biens des moines et laïciser l'instruction.

Léon III commença la lutte par ses édits de 726 qui ordonnaient la suppression des images. Puis il convoqua un synode pour déposer le patriarche. Le résultat fut un conflit avec le pape, mais il n'alla pas jusqu'à la rupture.

Constantin V Copronyme se montra, semble-t-il, plus radical. Il alla jusqu'à interdire de donner à l'apôtre Pierre le nom de saint, réunit à Constantinople un concile œcuménique qui condamna les images et qu'il fit présider, le siège de Constantinople étant vacant, par Théodose, évêque d'Ephèse. Il proclama publiquement sa doctrine sur l'*Augusticum*, forum de Constantinople. La persécution commença en 761. Nous n'avons conservé sur son compte que des récits légendaires de martyrs. Peut-être est-il vrai qu'il transforma des couvents en casernes et chercha à

marier les moines. La persécution s'arrêta sous le règne de son fils. Ce dernier mourut, ne laissant qu'un fils en bas âge.

L'impératrice Irène régna en son nom. Elle inaugura la première réaction iconolâtrique. Dévouée aux moines et aux images, secondée par le patriarche Stauracion, elle réunit un concile à Nicée, loin de Constantinople. Le concile de Nicée condamna celui de 753 et rétablit le culte des images. On se réconcilia avec l'Occident. L'armée abandonna alors Irène. Elle sauva sa situation en gagnant son fils, puis elle le supprima et régna seule.

Les scandales de ce règne provoquèrent une révolution. Le parti laïque revint au pouvoir. Irène fut détrônée et la famille isaurienne finit avec elle. Une période très troublée s'ouvrit alors. Les empereurs à peine au pouvoir succombaient. Nicéphore, puis Léon V tentèrent un compromis. Les deux partis résistèrent. Finalement Michel II fonda la dynastie phrygienne. Son fils Théophile prit parti contre les images (édit de 832).

A la mort de Théophile, Michel III l'Ivrogne lui succéda. Sa mère Théodora eut la régence et partagea le gouvernement avec Bardas, frère du précédent empereur. Théodora était favorable aux partisans des images. Elle rétablit l'orthodoxie, se rapprocha de Rome et acheva ainsi la défaite définitive des iconoclastes. Mais bientôt un conflit eclata avec Rome au sujet d'une question de territoire ecclésiastique, et l'on se brouilla de nouveau. Cependant Cyrille et Méthode, partis de Constantinople, convertirent les Slaves de Moravie. Ils créèrent l'alphabet slavon et la liturgie. Le pape les soutint ; mais cela n'empêcha pas un nouveau conflit entre Nicolas et le patriarche Photius au sujet de l'Eglise nouvelle de Bulgarie, que l'un et l'autre prétendaient être de leur ressort. Une querelle dogmatique, la querelle du *filioque*, se joignit à cette querelle et l'envenima.

L'assassinat de Michel et de Bardas par un Arménien, Basile, mit fin en 867 à la dynastie phrygienne et inaugura la dynastie dite macédonienne. A cette époque, l'empire byzantin, orthodoxe et militaire, mais définitivement détaché de l'Occident chrétien, est constitué.

L.

Isocrate et la démocratie athénienne

Cours de M. ALFRED CROISET
Professeur à l'Université de Paris.

Nous avons vu quelles idées générales dominent la politique d'Isocrate. Il n'est pas un oligarque, il est au contraire partisan de la démocratie; mais il la veut différente de celle de son temps; elle devra être modérée, les charges y seront en principe accessibles à tous; mais, en fait, elles ne seront accordées qu'aux plus dignes. Le moyen de réaliser cet idéal, c'est de rendre à l'Aréopage le premier rang dans l'Etat. Cela dit, il nous reste à voir l'application pratique de cette politique nouvelle, et comment, d'après notre auteur, Athènes devrait résoudre les trois ou quatre grandes questions qui se posent à elles, en particulier celle de savoir quelle ligne de conduite il lui faut suivre à l'égard de ses alliés.

Ce point a pour l'ensemble des choses athéniennes la plus grande importance. En effet, Athènes est une puissance ouverte sur la mer; elle possède un grand port, elle a des relations maritimes considérables, et, comme sur le continent elle trouve la première place occupée par Lacédémone, c'est sur mer qu'elle doit chercher à étendre son empire. Comment y parviendra-t-elle? D'une seule façon : en groupant autour d'elle toutes les cités insulaires, toutes les populations grecques établies dans l'Archipel et sur les côtes de l'Asie Mineure, en les protégeant contre les Barbares, les oligarques et les tyrans. Celles-ci devront en retour lui fournir des vaisseaux, de l'argent, toutes les ressources nécessaires à leur défense. C'est aussitôt après les guerres médiques que cette politique se dessine sous l'influence de Thémistocle et d'Aristide, qui, divisés sur le tout reste, s'accordent au moins sur ce point: il faut qu'Athènes soit maîtresse de la mer. Or cet empire maritime se forme petit à petit au ve siècle; les cités insulaires se groupent naturellement autour d'Athènes, qui avait soutenu au premier rang la lutte contre les Perses. On forma une confédération qui eut Athènes à sa tête, et chacune des villes qui en firent partie dut fournir un certain nombre d'hommes et de navires. Mais, au bout de quelque temps, on se fatigua du service militaire et l'on préféra payer un tribut, à la condition qu'Athènes se chargerait de tout. Celle-ci ne demandait pas mieux; car elle aurait

ainsi la possession de toutes les forces maritimes; il y aurait dorénavant une flotte athénienne et non plus une flotte confédérée. Ce changement s'opère au milieu du ve siècle. L'argent afflue à Athènes, et Périclès en profite pour embellir la ville. Plutarque, dans la *Vie* de ce personnage, nous montre bien la beauté de ces constructions au moment de leur naissance; elles unissent à la majesté des choses anciennes la fraîcheur des choses nouvelles. La Grèce fut dans l'admiration. Cet emploi de l'argent parut au premier moment satisfaire tout le monde. D'ailleurs ces dépenses n'absorbaient pas la totalité des tributs; le reste servait à constituer un riche trésor de guerre; la flotte athénienne, nombreuse et bien exercée, était une puissance redoutable. Tout semblait être au mieux. Mais, à la fin, les alliés se virent réduits au rôle de sujets. La sécurité était rétablie partout et l'on oubliait à la fois et les mauvais temps passés et les services rendus par Athènes; on ne voyait plus que l'ennui de payer de lourdes contributions. Les Athéniens, qui les exigeaient rigoureusement, faisaient l'effet de tyrans. La situation des alliés, ne reposant plus sur un concours effectif à la défense commune, se rabaissait au niveau d'une sorte de sujétion. Aussi le mécontentement grandit-il vite dans cet empire athénien, et ce fut une des causes qui amenèrent la guerre du Péloponèse. Quelques-uns des alliés profitèrent des échecs éprouvés par Athènes pour faire défection, et, à la fin de la lutte, sa puissance maritime se trouva ruinée. Or les Athéniens s'étaient tellement habitués à la possession de cet empire qu'ils ne se résignèrent pas facilement à sa perte. Une vingtaine d'années à peine après la guerre, on voit que la politique d'Athènes tend à réaliser, sous une forme nouvelle, ce qui avait déjà existé au ve siècle. On changea simplement les termes et non les choses; le tribut s'appela σύνταξις au lieu de εἰσφορά, on accorda un peu plus de droits et de libertés aux alliés; mais, malgré tout, la situation était si foncièrement la même qu'au bout d'une quinzaine d'années les mêmes mécontentements reparurent. En 361, Athènes est en pleine lutte contre ses alliés, qui s'insurgent et refusent de subir plus longtemps sa domination. C'est ce qu'on a appelé la *guerre sociale*. Au début de cette guerre, la question la plus urgente qui se pose est celle-ci : faut-il faire rentrer les alliés dans l'ordre par la force? Ou bien faut-il recourir à d'autres moyens que ces alliances, à un système de libertés plus complètes, pour remettre Athènes à son rang?

C'est précisément cette question qu'Isocrate entreprend de traiter dans son *Discours sur la Paix*, composé au moment même où la lutte vient de s'engager. Or Isocrate a une opinion très

nette. C'est un ami de la paix; il veut l'entente des esprits et des cœurs; il n'hésite donc pas: la première chose que devra faire, selon lui, le gouvernement athénien une fois reconstitué, sera de renoncer à cette dangereuse chimère d'un empire maritime, déjà si funeste dans le passé. Ce sont les raisons sur lesquelles s'appuie Isocrate que je voudrais examiner en parcourant le discours. Nous y trouvons un Isocrate plus grand, plus politique, malgré certaines réserves, qu'on n'est habitué généralement à se le représenter; il y a des vues d'une clarté, d'une pénétration surprenantes.

Le principe sur lequel il s'appuie est un principe très élevé, qu'il est intéressant de retrouver chez un disciple de Socrate. Ce principe, c'est que la morale est une, qu'elle est la même pour les choses de la politique extérieure, comme pour celles de la vie privée. Si un homme ne peut être heureux que par la pratique de la vertu, il en est de même d'une cité. Si elle se permet de violer les lois de la justice, elle peut bien avoir du succès, jouir de quelque bonheur; mais ce ne sont là que des apparences: ces succès sont éphémères, ce bonheur n'est pas durable, et bientôt arrive le désenchantement. Ceci est d'accord avec l'idée de Socrate qui installe dans la souveraineté de la vie humaine la justice. Il est curieux de voir Isocrate mêlé à ce mouvement philosophique qui entoure le maître de Platon; il fait preuve de beaucoup de courage en introduisant en politique une idée qu'il croit juste. Cette idée, il l'exprime avec force. Après un exorde consacré à exposer les conditions d'un bon gouvernement, il arrive à la question urgente, et voici comment il la résout: il oppose avec une grande netteté l'état misérable où se débat actuellement sa patrie avec l'état idéal de paix, de bonheur et de prospérité que rêvent tous les bons citoyens (§ 19): « N'est-il pas vrai que notre rêve à tous, c'est de voir la ville en sûreté, d'avoir en abondance toutes les choses nécessaires à la vie, d'être unis entre nous, et de joindre à tous ces avantages cette pensée réconfortante que nous ne sommes en butte à l'hostilité d'aucun des peuples de la Grèce? » Voilà ce qu'on désire; mais c'est tout le contraire qui existe. Comment sortir de cette situation terrible? Tout dépend de la ligne de conduite qu'on adoptera. Il y a, dans la politique, de même que dans la vie privée, deux manières de se diriger, l'une est πολυπραγμοσύνη impatiente de toucher à tout, de se mêler de beaucoup de choses: c'est la plus habituelle à Athènes. Une autre politique consiste à se régler sur la vertu en général et sur les différentes espèces de vertus en particulier. C'est cette dernière qu'il faut adopter, après avoir écarté totalement la πολυπραγμοσύνη.

Si l'on suit cet esprit d'intrigue au zèle intempestif, on aboutit à des désastres; au contraire, en obéissant à la vertu dans la vie publique comme dans la vie privée, on s'attire l'estime générale et l'on assure son bonheur. C'est donc un bon calcul de faire ce dernier choix. Voilà bien un trait de l'esprit grec, positif jusque dans ses chimères. Pour Xénophon aussi la vertu est une bonne affaire en même temps qu'une chose noble. Pour Aristote, c'est la condition essentielle du bonheur, et cette considération du bonheur est le motif déterminant pour la pratique de la vertu. C'est celui qui paraît presque seul dans Xénophon et Isocrate. De là vient cette apparence de terre à terre qui frappe dans leurs théories. « Le meilleur moyen pour un homme de paraître vertueux (et de s'assurer ainsi les avantages pratiques de la vertu), c'est, dit Xénophon, de l'être réellement; car alors on ne risque pas de se couper, de passer pour un hypocrite ». On ne satisfait pas seulement à une loi morale abstraite, en étant vertueux; on se montre encore habile. Etre méchant, c'est faire preuve de sottise ; c'est par ignorance que l'on est malhonnête, car c'est aller contre son intérêt bien entendu. Ce sont les idées que développe Isocrate dans une jolie comparaison (§ 34) : « Ceux qui préfèrent l'injustice, et qui goûtent surtout la joie de mettre la main sur quelque bien d'autrui, me paraissent être comme les animaux que leur voracité a attirés dans un piège : ils commencent par jouir de leur proie, et, bientôt après, ils sont perdus ; tandis que les hommes qui restent fidèles à la piété et à la justice vivent dans le présent avec sécurité, et, pour tout l'avenir, se livrent à de plus douces espérances ». Il faut donc faire le bien, pratiquer la vertu : c'est la seule manière d'être heureux. Ces vues philosophiques d'Isocrate ont pour elles l'autorité de Xénophon et même celle de Platon et d'Aristote ; elles sont intéressantes par la netteté et par la conviction avec lesquelles il les exprime.

Voici maintenant où le rêveur chimérique commence à se montrer. Il trace un tableau un peu idyllique d'Athènes transformée; il déroule toutes les conséquences qui vont se produire, et, avec son optimisme naïf, il voit aussitôt tous les amis et les ennemis de sa ville natale s'incliner devant elle ; il va même jusqu'à écrire cette phrase surprenante en 361, c'est-à-dire au moment des premiers empiétements de Philippe : « Ne croyez pas que Kersobleptès veuille nous déclarer la guerre pour la Chersonèse ni Philippe pour Amphipolis, s'ils voient que nous ne convoitons aucune des possessions d'autrui » (§ 22). Non seulement ces deux rapaces, ces deux ambitieux ne sont plus, à ses yeux, des ennemis d'Athènes; mais il les croit tout disposés à lui abandonner plus encore qu'elle

ne demande. Voyez-vous Philippe, ce roi si peu naïf, au lieu de maintenir une garnison macédonienne dans Amphipolis, rendant cette ville à Athènes, qui prétend avoir des droits sur elle? C'est là une illusion tragique qui a pesé sur toute la vie et la carrière oratoire d'Isocrate; il a contribué par son aveuglement à mettre sa patrie sous le joug de la Macédoine. Dans une phrase qui vient un peu après la précédente, il va encore plus loin : « Si nous adoptons d'autres principes de conduite, dit-il, et si nous obtenons une meilleure renommée, non seulement ils ne nous prendront rien de notre territoire, mais ils y ajouteront quelque chose du leur. » Ceci est le comble de cette naïveté, qui, chez Isocrate, se mêle aux vues les plus profondes de la philosophie et de la politique. Il y a, dans ce système qu'il préconise, une part de vérité: il faut que la justice serve de fondement à la vie publique; mais il y a aussi une illusion dangereuse : par sa modération, sa vertu, Athènes désarmera ses ennemis et s'attirera leur affection et leur respect. Quoi qu'il en soit, il reste cette idée que la morale doit inspirer la politique extérieure d'Athènes.

Le discours nous offre ensuite une étude vraiment intéressante. Jusqu'ici ce n'est qu'une pure abstraction, ce ne sont que des principes philosophiques sans grand effet immédiat sur le public; or ce public, Isocrate veut agir sur lui; il faut donc qu'il s'appuie sur l'histoire, sur des faits. C'est ici que se place un développement qui a beaucoup de vérité, la démonstration historique de sa thèse. « Rien n'est plus dangereux, dit-il (§ 36), dans l'état présent d'Athènes, que ces orateurs qui nous répètent sans cesse : « Imitez donc vos ancêtres ; voyez les grandes choses qu'ils ont accomplies; remontez à la situation où s'ils s'étaient placés en se servant des moyens qu'ils avaient eux-mêmes employés ». Rien n'est plus funeste que ces conseils d'un patriotisme mal éclairé. D'ailleurs, quand on parle des ancêtres, il y a tout d'abord une distinction à faire entre les générations successives qui nous ont précédés; parmi elles, il y en a une grande, une glorieuse, qui a constitué la puissance d'Athènes, et une autre très inférieure à celle-là et qui a tout perdu. Il faut imiter la première et se garder soigneusement de ressembler à la seconde. » Quelle est la différence qui les sépare ? Isocrate trace de l'une et de l'autre un tableau qui n'est pas sans éloquence. La première génération est celle qui a vécu du temps des guerres médiques, qui a suivi les inspirations d'Aristide et s'est laissée conduire par Thémistocle, quand il avait une politique juste; c'est celle qui a conquis l'admiration et la sympathie de tout le monde grec par ses services; ce sont les citoyens de la période héroïque, où Athènes repousse les Barbares et défend

avec courage la liberté de tous. Après cette forte génération en vient une autre qui a fait tout le contraire : c'est celle de la guerre du Péloponèse, qui fut, en réalité, quoi qu'en disent les légendes, la véritable cause de la ruine d'Athènes. Isocrate en parle avec une âpre franchise, un courage digne d'admiration. Il dit, par exemple (§ 38 et 99) : « Cette génération a été possédée d'une véritable folie. Quoi de plus insensé, en effet, que cette politique qui consiste, au moment même où l'Attique est ravagée, Athènes assiégée, les haines soulevées contre elle, à rêver la conquête de la Sicile et à ajouter ainsi, aux anciennes difficultés et aux vieilles haines, des haines et des difficultés nouvelles? » C'est bien la même impression que nous éprouvons en lisant dans l'impartial Thucydide les sages conseils de Nicias et le séduisant discours d'Alcibiade, qui fait appel à toutes les passions et réussit à entraîner toute la démocratie d'alors. On ne peut que reconnaître qu'un vent de folie souffle à ce moment sur Athènes ; elle se lance gaiement dans cette malheureuse expédition, où sa puissance va recevoir une mortelle atteinte.

Les vues d'Isocrate sont donc justes ; il faut distinguer dans le passé, imiter ce qui a été bon, éviter ce qui a été funeste, c'est-à-dire la politique d'aventures et de conquêtes, l'inquiétude fiévreuse qui a toujours causé les malheurs d'Athènes. Ce n'est pas elle seule qui a été perdue par l'ambition. Isocrate montre dans un développement général que les effets de cette loi se remarquent partout (§ 58). Prenez Lacédémone ; elle a fini par écraser Athènes, parce qu'elle était soutenue elle-même par toute la Grèce ; mais, une fois Athènes renversée, Lacédémone a été détestée de tous ; c'est qu'elle a imité son ennemie et a commis à son tour les fautes qui avaient perdu Athènes ; la Grèce entière s'est levée contre cette puissance devenue spoliatrice et tyrannique. Vingt-huit ans après le commencement du VIe siècle, Thèbes prend le premier rang ; en 371, à Leuctres, elle réduit à rien la puissance de Sparte. — La démonstration a de la force ; les faits sont bien vus. Le seul principe vraiment sûr, pour une cité comme pour un homme, c'est donc de s'inspirer de la justice, et si elle ne le fait pas, elle court d'elle-même au-devant des désastres. Dans tout ce passage, Isocrate se montre véritablement historien, et son langage a de la grandeur. Mais il ne s'en tient pas à ces considérations générales ; il entre dans l'examen détaillé de tout ce qu'il faut faire pour prévenir toute difficulté dans les relations d'Athènes avec ses alliés, et c'est ce dont nous parlerons la fois prochaine.

F. A.

La Terreur

Leçon de M. DESDEVISES DU DEZERT,
Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

Les événements de la Révolution se sont déroulés avec une telle rapidité et une logique si impitoyable que les déterministes ont eu beau jeu à prétendre que les choses devaient fatalement se produire comme elles se sont produites en effet.

Je ne pense pas que cette théorie soit vraie. Je crois que rien n'obligeait, par exemple, les députés à la Convention à voter la mort du roi. Je crois qu'ils l'ont votée par peur, et, comme il s'est trouvé plus de 300 députés à rester inaccessibles à ce sentiment, je crois qu'il eût pu s'en trouver aussi bien 400. Je crois qu'au jour du vote sur cette question capitale, la Convention était maîtresse de voter autrement qu'elle ne l'a fait.

Mais, le vote une fois prononcé, le choix fait, il n'appartenait plus à l'Assemblée de se dérober aux conséquences de l'acte qu'elle venait d'accomplir.

Aucune force humaine ne pouvait empêcher la condamnation du roi d'avoir pour résultats immédiats la guerre générale et la guerre civile.

Les députés, qui votèrent la mort du roi sans se douter qu'elle entraînerait ces redoutables suites, furent des niais. Ceux qui votèrent la mort du roi en sachant que ce défi sanglant nous mettrait en guerre avec toute l'Europe et allumerait la guerre civile en France furent des sauvages, des fous, des forcenés, mais ne furent point des sots. Et, en politique, la sottise est le pire des défauts.

Les Jacobins virent venir le péril avec une joie barbare. Ils en mesurèrent toute l'intensité ; ils en comprirent l'effroyable gravité, et se réjouirent cependant de l'avoir déchaîné, parce qu'ils y virent l'unique moyen de refaire la société suivant l'idéal qu'ils s'étaient créé.

Ils savaient fort bien que ni les journées du 20 juin et du 10 août, ni les massacres de septembre, ni la mort du roi n'avaient changé l'âme de la France.

Ils savaient qu'elle était restée, en immense majorité, chrétienne, sinon catholique ; conservatrice, sinon royaliste.

Ils savaient que la France les avait en horreur, eux et leur séquelle de clubistes, d'hommes à piques, de coupe-jarrets et d'assassins.

Ils savaient qu'à la première accalmie la France, un moment atterrée, abasourdie, pouvait se ressaisir et les écraser, ou leur demander des comptes, ce qui leur semblait presque aussi effrayant.

Avec la paix, ils entrevoyaient distinctement la ruine de leur parti, ils se voyaient replongés, les chefs dans leur médiocrité besoigneuse, les comparses dans le ruisseau.

Avec la guerre ils restaient les maîtres pendant la lutte, profitaient des violences de la situation pour dompter les résistances intérieures comme celles du dehors ; et, après la victoire, la reconnaissance nationale les maintenait au pouvoir.

Ils avaient tout à perdre à la paix, tout à gagner à la guerre. — Et plus la guerre était générale et atroce, plus se faisait impérieuse la nécessité de la dictature, mieux se justifiait la tyrannie du parti.

Cette tyrannie a été si dure et la réprobation publique a été si violente que les Jacobins ont eu honte de leur œuvre, et ont cherché à l'expliquer, à l'atténuer, à lui ôter, après coup, ce qu'elle eut de trop odieux et d'inexcusable.

Le Conventionnel Thibaudeau écrit dans ses Mémoires : « qu'on a trop mal présumé de la perversité humaine lorsqu'on a imputé à quelques personnes l'atroce conception de ce qu'on a appelé le système de la Terreur, que rien ne fut plus éloigné d'un système que la Terreur, et que, malgré sa rapidité, sa marche fut progressive, et qu'on y fut successivement entraîné. »

L'excuse est inadmissible, parce que, si les jacobins ne prévirent pas tout d'abord jusqu'où les entraînerait la politique de délation, de violence et de meurtre qu'ils adoptèrent, ils sont malvenus à dire qu'ils ne l'avaient pas prévu. Ils devaient le prévoir. Ils ne sont pas plus en droit de plaider l'irresponsabilité pour la Terreur, que Louis XIV pour la révocation de l'Edit de Nantes.

La Terreur fut bien réellement un système, et, à dire vrai, le parti jacobin n'en a jamais connu d'autre. Absolu dans ses théories, inhumain dans sa politique, attendant d'un cataclysme et d'un changement à vue la régénération de l'humanité, le parti jacobin n'a ni respect pour les minorités, ni patience. Il n'y a pour lui ni traditions, ni coutumes, ni droits acquis. La loi, telle qu'il la conçoit et qu'il la fait, voilà son idole — et gare à qui ne brûle pas l'encens devant elle. Est Jacobin quiconque est infatué

de son autorité, quiconque se croit infaillible, quiconque méprise autrui, quiconque aime mieux se faire obéir par la force que par l'amour, se faire craindre que se faire aimer.

La Terreur n'est qu'une exagération de l'esprit autoritaire. Elle n'est pas, pour le parti jacobin, un système ; elle est le système par excellence. Elle constitue sa force et sa tare indélébile.

Il vaudrait mieux dire que la Terreur était nécessaire, que de dire qu'on ne l'avait pas prévue. Mais, pour pouvoir présenter cette excuse, — qui en est une, — le parti jacobin devrait prouver d'abord qu'il a tout fait pour écarter cette terrible nécessité. Or la Terreur n'est devenue nécessaire que par les fautes et les crimes des Jacobins. Ils ne peuvent se justifier en alléguant la nécessité d'un système politique qu'ils ont tout fait pour rendre nécessaire.

De là une double conclusion : à la Gironde et à la Montagne remonte la pleine et entière responsabilité de la Terreur.

La situation créée par la Gironde et la Montagne étant une fois donnée, la Terreur s'est imposée comme un moyen extrême et indispensable de salut national.

Il dépendait de la Convention de donner à la France la paix et la liberté. Elle lui a donné la guerre et la Terreur ; mais il faut reconnaître qu'une fois la guerre déclarée, la Terreur s'imposait, et que sans elle la France n'eût point vaincu. L'Europe menaçait la France de démembrement. — « Disposant, sans limites et « sans scrupules, de la vie et des biens de 25 millions d'hommes, « la Convention arriva à faire face au danger. Les moyens furent « odieux, mais le but fut sublime ! »

Ce jugement de Jomini résume admirablement tous les jugements contradictoires que l'on peut porter sur la Convention.

Pour ceux qui ne s'attachent qu'aux moyens, jamais plus odieuse tyrannie ne pesa sur un peuple civilisé. Pour ceux qui ne voient que le but atteint, jamais aucun Sénat n'a récolté plus ample et plus riche moisson de gloire.

Et ce but sublime ne pouvait être atteint sans ces moyens odieux.

Mais nous nous heurtons ici à une très grave objection. La raison d'Etat, nous l'avons dit, n'existe pas devant la conscience ; et le salut public lui-même n'excuse pas la violation du droit. Si nous amnistions les moyens odieux en faveur du but sublime, nous reconnaîtrons, en somme, que la fin justifie les moyens et qu'il est permis de faire le mal pour arriver au bien. Et si nous condamnons les moyens employés, on nous dira : Et la France ? Fallait-il la laisser périr ?...

Il est extrêmement difficile de tenir le bon chemin entre ces deux écueils, de rester juste et patriote, d'être à la fois l'avocat du droit et de la patrie.

Cependant, pour malaisée que soit la route, je ne la tiens pas pour impraticable, et c'est encore à l'idée de justice que je demanderai de nous guider dans cet angoissant défilé.

La morale est une ; mais nos devoirs sont multiples, et il est en eux une hiérarchie ; nous pouvons nous oublier nous-mêmes, nous ne devons jamais oublier les autres ; le droit individuel est un droit ; le droit collectif, le droit national en est un autre, supérieur au premier et plus respectable que lui.

L'être de raison qui s'appelle une nation a une existence très précieuse, infiniment plus précieuse que celle de tel ou tel des individus qui le composent, si bien qu'à certains moments l'être collectif demande à l'individu de lui sacrifier sa vie. Toutes les nations entretiennent des armées et enseignent à leurs jeunes hommes que la patrie a le droit de les envoyer à la mort sur un ordre de la puissance publique.

Ce droit, qui est une monstruosité si l'on se place au point de vue individuel, est un droit absolu et indiscutable si l'on se place au point de vue collectif. Il doit être considéré comme nécessaire à l'ordre social.

Toutes les lois le reconnaissaient, chez les peuples civilisés comme chez les plus barbares.

La religion le reconnaît et le sanctionne ; elle fait du soldat un héros, un martyr du devoir.

Plus la guerre où la nation est engagée est dangereuse, plus le devoir des citoyens se fait impérieux et étendu.

Et dans une guerre générale comme celle que la Convention eut à soutenir, quiconque ne veut *ni s'armer ni se dépouiller* pour le salut commun doit être considéré comme traître à la patrie, et puni comme tel.

Et comme il y a plus de lâches que de braves, plus d'indifférents que de patriotes, la puissance publique a le droit d'aiguillonner les courages par la crainte des châtiments et de changer par une contrainte redoutable la lâcheté en bravoure et l'inertie en civisme.

Cette contrainte peut aller très loin sans cesser d'être légitime ; elle peut être terrible sans qu'on puisse la taxer de tyrannie.

La réquisition des armes, des habits des denrées est, en cas de guerre, un moyen légitime d'assurer le salut commun.

L'emprunt forcé est une ressource extrême, qui peut devenir

nécessaire ; et, quand il a été légalement voté, le devoir des citoyens est d'obéir.

L'Etat peut, sans tyrannie, faire incarcérer les propagateurs de fausses nouvelles, les faux-monnayeurs, les mauvais citoyens qui sèment le découragement, qui conspirent, ou qui paralysent l'exécution des mesures de défense qu'il a adoptées.

L'Etat peut, sans tyrannie, faire fusiller les traîtres reconnus coupables par jugement, et les déserteurs.

Dans tous ces cas il y a action prépondérante de l'Etat sur l'individu ; il y a usage légitime de la force publique ; et la réquisition, l'emprunt forcé, l'incarcération, la mort, qui sont en elles-mêmes des actes violents et oppressifs au premier chef, perdent tout caractère répréhensible en face du danger national, de la nécessité inéluctable de faire face à l'ennemi.

Lors donc qu'on dit que la Convention usa de moyens odieux, on ne peut entendre parler raisonnablement d'aucune des mesures coercitives rendues nécessaires par l'état de guerre général, et par l'extrême péril où se trouvait l'Etat.

Ce qui fut odieux, et extrêmement odieux, ce furent les violences gratuites, les actes innombrables d'arbitraire inutile qui furent commis sur toute l'étendue du territoire de la République par les agents chargés de maintenir la nation dans l'obéissance et de diriger toutes les ressources de la France sur les frontières.

Tout ce qui fut fait légalement en vue de la défense nationale fut légitime.

Tout ce qui fut fait illégalement, ou en vue de satisfaire les passions des agents révolutionnaires ; tout ce qui fut inspiré, non par l'amour de la patrie, mais par la haine personnelle, par la jalousie de caste, par l'avidité, par la cruauté, par la débauche, tout cela, — et les cas se comptent par milliers, — tout cela fut exécrable et ne peut être excusé sous aucun prétexte.

Lorsque Saint-Just décrète : l'armée manque de souliers, faites déchausser les aristocrates de Strasbourg et que demain 20.000 paires de souliers soient en marche vers le camp, il a raison, — si l'on ne tient pas compte de l'étrangeté de la forme, — parce que le soldat a plus besoin de souliers que le bourgeois, et si l'on ne peut lui donner de souliers qu'en déchaussant le citadin, il faut déchausser le citadin, — c'est une mesure de salut public.

Mais, lorsque d'autres proconsuls, plus féroces et infiniment moins intelligents, réquisitionnent les denrées dans un pays ruiné pour faire bombance avec leurs amis, ils mettent le pouvoir discrétionnaire qui leur a été confié au service de leurs appétits et ils ne méritent plus qu'un nom : ce sont des misérables.

Or il y en eut de ceux-là, et des milliers, mais leurs crimes leur sont personnels et ne doivent pas nous empêcher de reconnaître que la Terreur était une nécessité et qu'elle a atteint son but, qui fut de sauver la France.

*
* *

La Constitution de 1791, — toujours en vigueur, au moins en théorie, — avait fait de la France une poussière de petites républiques autonomes, avec une ombre de royauté à leur tête. Cette ombre elle-même s'était dissipée, et la France restait en proie à l'anarchie.

Assemblée nationale élue.
Directoires de département élus.
Directoires de district élus.
Municipalités élues.
Tribunaux élus.

Le pays tout entier couvert de petits sénats minuscules, somnolents ou turbulents, jaloux les uns des autres, discutant la loi au lieu de l'appliquer, harcelant les ministres de demandes de renseignements, d'observations, de contre-projets, d'élucubrations de toute sorte, qui, même raisonnables, avaient toujours l'inconvénient de perdre du temps et d'être inutiles et inopportunes.

Au milieu de cette immense et stérile avocasserie, de ce palabre sempiternel, qui condamnait la France à la dissolution par le bavardage, un seul pouvoir organisé : — le parti Jacobin.

A Paris, le *Club des Jacobins*, la puissante assemblée où parlent les grands prêtres du nouveau culte, où officie Robespierre. C'est là que se formulent les dogmes, là que se rédigent les canons, là que se fulminent les anathèmes, là que se préparent les émeutes et les coups d'Etat.

A Paris, le club s'appuie sur la Commune, assemblée parisienne qui entend bien faire la loi à l'assemblée provinciale, à la Convention. Extérieurement la Commune garde une attitude correcte. — Elle parle de la majesté de la Représentation nationale, elle assure la Convention de son respect et de sa fidélité, elle jure qu'elle est prête à la défendre ; mais, s'il y a conflit entre la Convention et la Commune, c'est la volonté de la Commune qui fait loi. La Convention a l'humiliation de l'entendre affirmer par un de ses membres, à sa propre tribune.

Et s'il en est ainsi, c'est que la Commune a pour elle la force, l'armée des sections, les fusils, les baïonnettes, les canons.

La province s'est faite jacobine *à l'instar de Paris*. — Dans toutes les villes un club Jacobin sert de sentinelle vigilante au

parti, surveillant et dénonçant les adversaires, faisant voter des motions, et exécuter les décisions de la société mère, — pesant sur les administrations locales, — et prenant souvent, dans l'intérêt du pays, des mesures intelligentes et énergiques devant lesquelles reculaient les autorités régulières.

Singulier état que celui de la France de 1793, — abandonnée officiellement à la décentralisation la plus anarchique, — gouvernée effectivement par un parti redoutable, cent fois plus vigilant, plus autoritaire et plus brutal que l'administration royale n'avait pu l'être, au temps des plus durs ministres, au temps de Colbert et de Louvois.

Certes le parti Jacobin était pour quelque chose dans cette anarchie gouvernementale, c'était lui qui avait désorganisé tous les services et créé ce gouvernement ridicule. — Mais, s'il avait fait le mal, du moins sut-il le voir et y porter remède. — Ce que n'eussent point fait les Girondins.

La grande cause de la lutte entre la Gironde et la Montagne est là. — La Gironde se complaît dans l'anarchie. Pour elle cet émiettement de la souveraineté est une chose bonne et salutaire. Il est juste que la plus obscure commune ait son indépendance. Il est bon que la loi soit discutée, et consentie, avant d'être appliquée. — Les discussions sans fin, les correspondances interminables, les mémoires et les rapports sans raison auxquels donne lieu le système, tout cela lui plaît et lui paraît être l'essence même de la liberté.

La Montagne est d'un tout autre tempérament. Elle attire à elle tous les absolutistes, tous ceux qui, sous Richelieu, eussent fait des Laffemas et des P. Joseph, sous Louis XIV des Baville et des Foucault. — Ces hommes n'ont été révolutionnaires que par ambition du pouvoir, et maintenant qu'ils l'ont, ils l'exercent avec la brutale vigueur qui fait le fond de leur tempérament. La Liberté !... beau mot à peindre sur les murs et à graver sur les monnaies. — L'Egalité !... Oui, devant la loi, devant l'esclavage politique et devant la guillotine. — L'*Unité*, voilà le mot important ; le mot que la Montagne a retenu de l'ancien régime et qu'elle s'est donné pour tâche de rapprendre à la France. Toute son histoire se résume en un gigantesque effort pour reconstituer l'unité de gouvernement au milieu du gâchis constitutionnel.

*
* *

L'un des premiers actes de l'Assemblée législative, après le 10 août, avait été de constituer un *Conseil exécutif provisoire* composé des ministres girondins congédiés naguère par Louis XVI.

Dès les premières semaines de son existence, la Convention fit procéder à des élections générales pour renouveler toutes les administrations de département, de district et de commune et tout le personnel judiciaire.

Cette mesure avait pour but de remplacer partout les administrateurs et les juges constitutionnels par des hommes dévoués aux idées nouvelles.

Les élections furent en un grand nombre de localités favorables au parti jacobin, mais elles ne le furent point partout, et, même avec un personnel renouvelé, la Constitution était si anarchique par essence que l'anarchie continuait.

La Convention envoya alors dans certains départements, dans les grands ports, aux armées, des sortes de proconsuls choisis parmi ses membres.

Les représentants en mission furent investis par décret du 26 janvier 1793 de pouvoirs très étendus sur toutes les autorités départementales. Ils eurent le droit de destituer et de remplacer *provisoirement* les fonctionnaires, et de prendre *provisoirement* toutes les mesure nécessaires, même celles de sûreté générale.

La Convention comprit aussi qu'une assemblée de 750 personnes ne peut arriver à prendre des résolutions à la fois rapides et réfléchies; elle songea à se concentrer.

Dès le 1er janvier 1793 elle forma un *Comité de défense générale*, composé de 24 députés, presque tous girondins, qui eurent pour mission de surveiller le Conseil exécutif et de mettre de l'Unité dans la direction des affaires militaires et diplomatiques.

Ces premières tentatives d'organisation étaient bien insuffisantes. Les désastres de nos armées en Belgique obligèrent la Convention à redoubler d'énergie.

Dumouriez, le vainqueur de Valmy et de Jemmapes, le conquérant de la Belgique, était resté au fond du cœur constitutionnel et royaliste et rêvait de restaurer la monarchie au profit du Dauphin, ou du duc de Chartres, — si le Dauphin était massacré — avec une constitution imitée de la Constitution anglaise.

Pour mener à bonne fin ce dessein téméraire, il avait besoin du prestige de la victoire et il pensa à se présenter à la France comme le conquérant de la Hollande.

Le 20 février 1793, il envahit le territoire hollandais par la Basse-Meuse, pendant que son lieutenant Miranda se portait sur Maestricht.

Mais, dans les premiers jours de mars, les Autrichiens prirent l'offensive, battirent nos troupes à Aldenhoven, prirent Aix-la-Chapelle et nous rejetèrent sur Liège.

A la nouvelle de ces graves événements, la Convention fit preuve d'une patriotique énergie.

Elle décida l'envoi de 82 représentants dans tous les départements pour y activer les opérations de l'enrôlement des 300.000 hommes. Elle donna à ces représentants en mission le droit de faire arrêter les personnes suspectes.

Paris s'agitait, des bruits de trahison étaient en l'air, et les hommes de septembre commençaient à parler vaguement d'un nouveau massacre. On disait que 15.000 émigrés rentrés à Paris et cachés dans les caves et les greniers n'attendaient que l'arrivée de l'ennemi pour se ruer sur les patriotes. Paris était houleux et sentait l'émeute ; les imprimeries des journaux girondins furent insultées ou pillées; la Convention fut assiégée par une populace furieuse.

Le 9 mars, un député, encore obscur, appelé Carrier, proposa l'établissement d'un « Tribunal criminel extraordinaire, sans appel et sans recours devant le Tribunal de Cassation pour le jugement de tous les traîtres, conspirateurs et contre-révolutionnaires. »

Et le lendemain, pendant que l'on discutait l'organisation du nouveau Tribunal, Danton en exposa la théorie tout entière.

« Si ce Tribunal eût existé alors (au 2 septembre), le peuple, auquel on a si souvent, si cruellement reproché ces journées, ne les aurait pas ensanglantées. Faisons ce que n'a pas fait l'Assemblée législative. Soyons terribles pour dispenser le peuple de l'être. Organisons un Tribunal révolutionnaire, non pas bien, cela est impossible, mais le moins mal qu'il se pourra, afin que le glaive de la loi pèse sur la tête de tous ses ennemis. »

Le 11 mars, le tribunal révolutionnaire fut définitivement créé. Il se composait de cinq juges, d'un accusateur public et de ses deux adjoints, — de douze jurés et de quatre suppléants.

Les juges et, les membres du parquet furent élus par la Convention, et sur 749 membres, ceux qui obtinrent le plus de suffrages réunirent 180 voix.

Les jurés durent être *provisoirement* pris parmi les habitants de Paris et des quatre départements voisins.

Il fut stipulé qu'ils opineraient à *haute voix*, ce qui rendait illusoire la garantie que le jury semblait offrir à l'accusé.

Les accusés qui n'auraient commis aucun crime, mais dont l'*incivisme* et la résidence sur le territoire de la République auraient été un sujet de trouble public pouvaient être condamnés à la déportation.

Les biens des condamnés à mort étaient acquis à la République,

ce qui fit dire un peu plus tard à Barère : « La République bat monnaie sur la place de la Révolution ! »

Les Girondins, qui désapprouvaient la création du tribunal, n'avaient pas osé s'y opposer, et avaient seulement obtenu la création d'une commission de six membres pris dans le sein de la Convention chargée de surveiller la manière dont le terrible tribunal rendrait justice.

C'était, non pas le premier pas, mais le pas décisif dans la voie de l'arbitraire. La Terreur était, cette fois, bel et bien mise à l'ordre du jour, et, quoi qu'en dise Thibaudeau, érigée en système.

Presque au même moment où la Convention établissait le tribunal révolutionnaire, les autorités de la Loire-Inférieure, et le maire de Nantes, Baco, instituaient dans cette ville (13 mars) « un tribunal criminel extraordinaire pour juger sans appel les révoltés ».

A Paris et à Nantes, les jacobins prenaient les mêmes mesures et parlaient le même langage.

Presque chaque jour, c'est une nouvelle illégalité, une nouvelle tyrannie.

La Convention décide que les procès commencés pour incivisme devant le tribunal criminel de Paris seront portés au tribunal révolutionnaire.

Le 19 mars, un décret organise les conseils de guerre en Vendée, et déclare qu'un fait de rébellion sera tenu pour prouvé par la déposition de deux témoins, ou par un témoin et un procès-verbal signé, même d'une seule signature.

« Les prêtres, les ci-devant nobles, les ci-devant seigneurs, leurs agents et domestiques, les individus ayant eu des emplois ou exercé des fonctions publiques dans l'ancien gouvernement..... devront être punis de mort et leurs biens confisqués. Les autres individus arrêtés resteront en prison jusqu'à nouvel ordre. »

Le 21 mars, la Convention décrète des mesures de rigueur contre les étrangers. Dans chaque commune siégera une Commission de douze membres, dont ne pourra faire partie ni noble ni prêtre. Tout étranger résidant ou arrivant dans la commune devra faire établir devant cette commission son identité, justifier des moyens d'existence, et donner des preuves de son civisme: faute de quoi il sera banni, dans les 48 heures, du territoire de la commune, et dans les huit jours du territoire français. — S'il n'obéit pas, dix ans de fers.

Le 28 mars, la loi contre les émigrés, en préparation depuis novembre 1792, est promulguée. Confiscation de tous les

biens d'émigrés ; condamnation à mort de tout émigré âgé de plus de quatorze ans, qui tente de rentrer en France.

*
* *

Ces mesures terribles portèrent partout la Terreur; mais elles excitèrent aussi l'*horreur*, et elles furent très probablement la cause déterminante de la trahison de Dumouriez.

Battu à Neerwinden le 19 mars et à Louvain le 22, Dumouriez se vit dénoncé par Marat, et comprit que, s'il revenait à Paris, il était perdu.

Le 23 mars, il dépêcha au prince de Cobourg son aide de camp Montjoie pour l'informer de son désir de marcher sur Paris et de rétablir la monarchie.

Le 25, il soupa avec le colonel autrichien Mack, à son quartier général d'Ath et il lui dévoila ses plans.

« Voici, dit-il, les combinaisons auxquelles je pense m'arrêter... Je courrai sur Paris avec une avant-garde composée de mes soldats les plus sûrs. Là mon premier soin sera de m'emparer du club des Jacobins et de ses membres les plus dangereux, de mettre le Temple en sûreté, de sauver la reine et le dauphin, de disperser la Convention, de faire proclamer le dauphin roi de France par mes troupes... Quant aux moyens d'établir une Constitution raisonnable... je voudrais que l'on prît pour base la Constitution anglaise dont la bonté est affirmée par l'expérience; que, par conséquent, on accordât au roi plus d'autorité et de considération que la première Constitution ne lui en attribuait ; que la noblesse fût réintégrée, avec des restrictions raisonnables dans ses honneurs et dans ses biens ; que le peuple obtînt la souveraineté par ses représentants. Mais, de même que je suis prêt à sacrifier des milliers d'existences pour la réalisation d'une pareille Constitution,... de même, je le déclare en toute sincérité, je suis prêt à sacrifier des centaines de mille hommes, si je les avais, pour empêcher que des puissances étrangères s'immiscent dans cette Constitution future, pour empêcher qu'aucun émigré, à commencer par M. le comte de Provence, soit admis à y concourir. »

Le plan de Dumouriez n'était pas, après tout, un plan insensé, et, s'il avait battu les Autrichiens à Neerwinden et fait la paix avec eux, son attaque contre la Convention n'eût pas été autre chose qu'un coup de parti, tout aussi blâmable, mais pas plus criminel que le 6 octobre ou le 10 août.

Mais Dumouriez était vaincu, et son crime fut de vouloir combattre l'ennemi intérieur, quand l'ennemi du dehors menaçait la frontière.

Son crime fut de négocier avec l'étranger qu'on l'avait envoyé combattre.

Et, quelles que puissent être les circonstances atténuantes, Dumouriez n'en resta pas moins un traître.

Certes, ils étaient bien noirs et bien odieux les jacobins ; mais derrière eux était la France ; et, si haïssables qu'ils fussent, l'étranger, l'ennemi, l'envahisseur, le conquérant peut-être, l'était cent fois plus encore.

Inquiète des manœuvres de son général, la Convention nomma un nouveau comité de défense générale composé de 9 girondins, 9 députés de la plaine et 6 montagnards.

Elle dépêcha à Dumouriez les représentants Camus, Quinette, Lamarque et Bancal. Carnot, désigné pour faire partie de l'ambassade, en fut, par un heureux hasard, empêché au dernier moment.

Partis le 30 mars au soir avec le ministre de la guerre Beurnonville, les commissaires de la Convention furent reçus par Dumouriez le 1er avril, vers sept heures du soir.

Ils exhibèrent le décret de la Convention qui mandait Dumouriez à la barre de l'Assemblée. Dumouriez refusa péremptoirement d'obéir. « Des tigres veulent ma tête, dit-il ; je ne veux pas la leur donner » ; — et parlant du tribunal révolutionnaire : « C'est un tribunal de sang et de crime. Tant que j'aurai un pouce de fer dans ma main, je ne m'y soumettrai pas. Si j'en avais le pouvoir, il serait aboli demain ; c'est l'opprobre d'une nation libre ! »

Sur son refus d'obéissance, les commissaires voulurent le décréter d'accusation ; mais Dumouriez les fit arrêter par 30 hussards allemands et conduire aux avant-postes autrichiens.

Quatre jours plus tard, abandonné par son armée, il était obligé à son tour de se réfugier en Belgique.

Et, le 6 avril, la Convention achevait de fonder le gouvernement révolutionnaire en instituant le *Comité de Salut public*.

Composé de neuf membres, tous députés à la Convention, il avait pour mission de surveiller le Conseil exécutif, et pouvait même en suspendre les membres, à la charge d'en informer sans délai la Convention.

Il devait délibérer secrètement.

Il recevait 100.000 livres pour dépenses secrètes.

Ses membres étaient Barère, Delmas, Bréard, Cambon, Danton, Robert Lindet, Guyton-Morveau, Treilhard et Delacroix. — Danton était son véritable chef, et, sous son énergique impulsion, la France retrouva un gouvernement : ce qu'elle n'avait plus depuis de longues années.

*
* *

Ici s'arrêtera notre cours de cette année. L'ère girondine est virtuellement terminée ; la création du tribunal révolutionnaire et du Comité de salut public marquent trop nettement la victoire de la Montagne.

Les 14 leçons du cours nous ont conduit du 1er octobre 1791 au 6 avril 1793, du jour d'espérance où l'Assemblée législative ouvrit ses séances au jour lugubre de la trahison de Dumouriez.

En dix-huit mois, la France avait roulé du bord jusqu'au fond de l'abîme.

Elle avait perdu sa monarchie séculaire et guillotiné son roi.

Elle avait perdu sa nouvelle Constitution, ce chef-d'œuvre si impatiemment attendu et si tôt déprécié.

Elle avait assisté à la montée furieuse des partis ; elle avait vu les Feuillants supplantés par les Girondins, et les Girondins vaincus par les Jacobins.

Elle avait vu les partis jeter derrière eux toutes ses libertés, comme des gens pressés par les loups leur jettent leurs enfants à dévorer.

Elle avait connu l'émeute, la révolte et le massacre.

Elle avait connu l'horreur de l'invasion, les ivresses de la victoire, les angoisses de la défaite.

Elle se voyait menacée sur toutes ses frontières par la formidable ligue de dix Etats coalisés contre elle.

Et l'énergie que déployaient ses représentants pour repousser la guerre extérieure déchaînait dans son sein la guerre civile.

Et le seul homme de guerre qu'elle possédât venait de la trahir, pressé, par instinct aristocratique, de sortir de la boue sanglante où elle se débattait.

La République, — ce nom sacré —, n'éveillait dans les esprits que l'idée d'un spectre horrible, dément et ruisselant de sang.

Il semblait que la France aux abois fût près de mourir ; et les ennemis coalisés contre elle semblaient lui marquer encore plus de mépris que de haine.

Mais la France ne périt pas, parce qu'elle voulut vivre et qu'elle ne désespéra pas une minute de son salut.

Abandonnée à elle-même, livrée à ses propres forces, elle eut conscience du rôle immense qu'elle jouait dans le monde ; elle comprit que, malgré le sang qui la souillait, elle était, dans le monde, le champion de l'idée, de la justice, de la liberté. Elle n'appela pas Dieu à son aide ; elle se sentit divine et invincible, comme la Promachos aux yeux verts ; et, quand ses ennemis

vinrent pour l'achever, ils la trouvèrent debout, le casque en tête et la lance à la main ; et son regard était si perçant et si terrible que tous reculèrent et, prenant du champ, la déesse leur put courir sus et les dispersa.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

Sujets de devoirs

UNIVERSITÉ DE NANCY

DISSERTATION FRANÇAISE (*Licence*).

Expliquez et commentez ce passage de Diderot (*De la poésie dramatique*): « Admirez la bizarrerie des peuples policés. La délicatesse y est quelquefois poussée au point qu'elle interdit à leurs poètes l'emploi des circonstances mêmes qui sont dans leurs mœurs, et qui ont de la beauté, de la simplicité et de la vérité. Qui oserait, parmi nous, étendre de la paille sur la scène et y exposer un enfant nouveau-né? Si le poète y plaçait un berceau, quelque étourdi du parterre ne manquerait pas de contrefaire les cris de l'enfant, les loges de l'amphithéâtre de rire, et la pièce de tomber. » — Examinez si le goût public au XIXe siècle s'est modifié, en matière dramatique, dans le sens désiré par Diderot.

DISSERTATION FRANÇAISE (*Agrégation*).

Y a-t-il, dans le chapitre des *Ouvrages de l'Esprit* de La Bruyère, des passages qui indiquent, de la part de l'auteur, des tendances novatrices en matière de littérature, d'art et, en général, d'esthétique? Si oui, lesquelles et dans quel sens ?

DISSERTATION LATINE (*Licence*).

Augusti principatum quo animo acceperint et quomodo adjuverint Horatius et Virgilius ceterique hujus temporis poetæ exponendum.

VERSION LATINE (*Agrégation*).

Sénèque, *ad Lucilium, Ep.* LVIII, depuis : « Quanta verborum nobis paupertas... », jusqu'à : « Fortasse contentus ero mihi licere ».

THÈME LATIN (*Licence*).

Montesquieu, *Grandeur et Décad.* ch. XI, depuis : « S'il n'y a point d'Etat... », jusqu'à : « L'Angleterre... »

THÈME LATIN (*Agrégation*).

Pascal, 1re *Provinciale.* Depuis le commencement jusqu'à : « On propose l'affaire... »

UNIVERSITÉ DE BESANÇON

Licence ès Lettres.

Dissertation française.

La Fontaine moraliste, d'après le livre VI des *Fables.*

Dissertation latine.

1. — De concionibus quas historiis suis inseruerunt et Græci et Romani rerum scriptores.
2. — De hoc Quintiliani judicio : « In comœdia maxime claudicamus. » *Instit. orat.* X, I.

Thème latin.

Voltaire. — *Dictionnaire philosophique.* — Le goût peut se gâter chez une nation.

Thème grec.

Racine: préface d'*Iphigénie*: « Il n'y a rien de plus célèbre... », jusqu'à : « Euripide a suivi cette fable ».

Grammaire.

I. — 1. Relever les mots appartenant à la langue poétique contenus dans le texte suivant : Pind. *Od.* I.
2. Commenter et préciser le sens des mots ou expressions qui suivent : Virg. *Georg.*

III. pullis (75) — argutum (80) — nec non et (72) — campum corripuere (104) — haurit corda (105).

II. Commenter, au point de vue de l'emploi des particules copulatives de coordination, les textes suivants :

Thuc. VII. 69 (les deux premières phrases). — Sall. *Cat.* (les trois premiers chap.).

III. — De la négation en français.

Philosophie.

Licence. — Rôle du principe de raison suffisante dans la philosophie de Leibniz.

Pédagogie. — De l'emploi des contes et fictions dans l'éducation.

Allemand.

(*Certificat et Licence.*)

VERSION. — Gœthe, *Italienishche Reise*, Bologne, le 18 octobre 1786 (50 lignes).

THÈME. — *Mlle de la Seiglière*, chap. IV, 50 lignes.

COMPOSITION FRANÇAISE. — Principes de la prosodie allemande.

Agrégation

1. — Principes de la prosodie allemande.
2. — Schiller als geschichtschreiber.

Soutenance de thèses

M. LEGRAND a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, en Sorbonne, le 25 mai.

THÈSE LATINE.

Quo animo Græci praesertim V° *et* IVe *saeculis tum in vita privata tum in publicis rebus divinationem adhibuerint.*

THÈSE FRANÇAISE.

Etude sur Théocrite.

Concours

UNIVERSITÉ DE POITIERS

Un concours est ouvert entre tous les étudiants régulièrement inscrits ou immatriculés à la Faculté des Lettres, sur la question suivante :

Etude littéraire et philologique sur l'« Aulularia » de Plaute.

Les mémoires devront être déposés au Secrétariat de l'Université pour le 15 octobre 1898, terme de rigueur.

Le montant total des prix à décerner est, pour cette année, de 500 francs.

Ne seront admis à concourir que les travaux qui auront un caractère personnel et une valeur scientifique.

Le Doyen,
J.-A. Hild.

Le Gérant : E. Fromantin.

POITIERS. — SOC. FRANÇ. D'IMPR. ET DE LIBR. (OUDIN ET Cie)

SIXIÈME ANNÉE (2e Série). N° 30 9 JUIN 1898.

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Pline le Jeune. — Les lectures publiques

(*Fin*).

Cours de M. JULES MARTHA

Professeur à l'Université de Paris.

Je voudrais aujourd'hui rassembler un certain nombre de détails qui nous permettent de nous représenter les réunions des lectures publiques. Pour cela, il faut parcourir les œuvres de plusieurs écrivains romains, comme Perse et Martial, mais surtout les *Lettres* de Pline le Jeune.

Et d'abord, comment organisait-on une lecture publique ? Ceux qui avaient chez eux une grande salle à manger ou un *auditorium* n'étaient pas embarrassés. Les autres faisaient ce qu'on fait aujourd'hui quand on veut donner un concert : ils louaient une salle. On la leur livrait généralement vide; ils la meublaient de banquettes, d'une estrade et d'un fauteuil. Restait alors à s'occuper des invitations. Pour celles-ci, quand on était un personnage très connu ou un auteur célèbre, on se contentait d'une affiche. Ainsi Stace, lorsqu'il voulut lire quelques fragments de sa *Thébaïde*, « *promisit diem* », dit Juvénal; il indiqua un jour, et cet avis fit la joie de Rome, parce qu'on était heureux d'avoir une occasion d'entendre le poète à la mode, celui dont on aimait tant le talent. Mais le nombre des poètes célèbres et populaires était très restreint, comparé à la foule de ceux qui voulaient donner des lectures publiques.

Un autre moyen indiqué par Pline réussissait quelquefois : il consistait à envoyer à tous ses amis et connaissances un *libellus*, c'est-à-dire une circulaire : un tel, à telle heure, fera une lecture. Ceux qui recevaient cette circulaire banale, sachant de quelle personne elle venait, qu'elle était riche, qu'elle pouvait, à un moment donné, les aider, qu'il y avait des chances pour qu'après la lecture il y eût un dîner, ne manquaient pas de répondre à l'invitation.

Un système plus flatteur et plus poli était celui des *codicilli*, c'est-à-dire des lettres amicales fermées. C'était une invitation qu'un homme du monde ne pouvait refuser, à moins d'une forte excuse.

Enfin, une autre méthode, qu'employaient les gens délicats, comme Pline, qui ne voulaient pas entreprendre sur la liberté de leurs amis, consistait à leur dire, oralement, quand ils les rencontraient : j'ai l'intention de faire une lecture tel jour ; si vous avez le temps et si cela vous arrange, vous me ferez plaisir en venant. Mais Pline lui-même invitait très souvent au moyen des *codicilli* et des *libelli*.

A ce monde ainsi invité, il faut joindre le public recruté à prix d'argent, destiné à remplir la salle et à applaudir.

Le grand jour arrive, les invités défilent les uns après les autres pour prendre chacun sa place ; les grands personnages se rangent sur les fauteuils de devant, et les autres par derrière. Naturellement, le lecteur se fait attendre ; et, comme les lectures sont très fréquentes à Rome, et que sur dix il y en a bien neuf de ridicules, au début le public est un peu gouailleur. J'emprunte ces détails aux satiriques, à Perse et à Juvénal. Perse nous raconte qu'à un certain moment la porte s'ouvre et qu'on voit arriver un personnage tout pomponné ; il est bien peigné ; il a pris une belle toge blanche, toute neuve, de manière à faire beaucoup d'effet sur son public ; il a au doigt un beau et gros rubis qui brille. Il est emmitouflé d'un gros foulard de laine qui serait beaucoup mieux à sa place, dit Martial, sur les oreilles des auditeurs pour les boucher. Ce foulard est le symbole du rhume que redoute ou que possède le lecteur ; il signifie, dit encore Martial, qu'on est en face de quelqu'un qui est incapable de se taire, mais qui, à cause de son rhume, est incapable de parler. Tout cela a pour but de le rendre intéressant.

Il s'assied sur le siège qui lui a été préparé sur l'estrade, et, avant de commencer, nous dit Perse, il boit, pour se faire la voix, un bon petit sirop émollient. Il commence. D'abord il s'excuse devant ses auditeurs d'être abominablement enrhumé.

Martial ajoute : mais si vous êtes enrhumé, pourquoi parlez-vous ? Restez chez vous. Alors il entre dans le vif de sa lecture, et, comme il tient à montrer tout ce talent qu'il a acquis en prenant d'avance des leçons de diction, on le voit qui se démène pour tâcher de faire un sort à toutes les strophes, à tous les mots et à toutes les lettres ; il module sa voix, il a des sons graves, des sons aigus ; il applique toutes les règles d'un débit affecté et apprêté. Et, comme, malgré tout, il n'a généralement pas une grande expérience du débit oratoire, que d'ailleurs la beauté de ses vers le transporte, il est essoufflé et époumoné au bout de quelque temps, et alors il produit sur le public un effet déplorable, que les satiriques ne manquent pas de souligner. Il est, disent-ils, extrêmement amusant par la manière dont il regarde son auditoire : ce sont des regards tendres, langoureux, des regards mourants ; il a comme des pâmoisons dans les yeux, et l'on voit qu'il n'est occupé que de quêter de tous côtés un sourire et une approbation.

Il y en a beaucoup qui sont incapables de lire, surtout parmi ceux qui ont été toute leur vie des publicains ou des entrepreneurs de transports de blés dans l'empire. Ceux-là ont inventé un moyen terme très commode. Dans la tragédie romaine, on sait qu'il y avait une partie chantée, qu'on appelait *canticum*. Lorsque Livius Andronicus introduisit ce genre à Rome, il se fit lui-même acteur pour le jouer, et il chanta lui-même le *canticum*. Mais il se fatigua bientôt au point que sa voix ne pouvait plus être entendue des auditeurs. Il inventa alors de mettre à sa place un affranchi qui chantait, tandis que lui, Livius, se chargeait des gestes. Le lecteur qui ne savait pas lire fit de même. Pline le Jeune, par exemple, avait, dans certaines circonstances, un affranchi qui le suppléait, en particulier pour réciter ses vers, car il nous déclare qu'il les lit très mal. Pendant que l'affranchi lisait, l'auteur se tenait à côté et il accompagnait des yeux, de la main, tous les moindres mots que prononçait le lecteur ; pour être plus sûr de les accompagner, il les murmurait du bout des lèvres, et naturellement il s'attendrissait lui-même sur les beautés de sa poésie. Que l'on se figure quelque banquier romain, d'une tournure élégante dans le genre de celle de Vitellius, penché sur son affranchi qui lit, faisant des gestes et lançant des regards langoureux : cela devait être grotesque. Sans doute, on avait envie de rire ; mais on applaudissait, les uns parce que le contraire leur était impossible, les autres par sottise. D'ailleurs, on avait à Rome organisé l'enthousiasme d'une façon très remarquable. Nous en avons la preuve par Suétone, dans sa *Vie de Néron*, chapitre xx. Un jour que Néron dut

paraître sur le théâtre de Naples, alors le plus grand de toute l'Italie, pour débiter des vers nouveaux qu'il avait faits, il voulut être sûr que l'enthousiasme serait à la hauteur de son génie. Comme il avait un très grand art de la réclame, et que, de plus, il disposait d'un budget considérable, il fit recruter cinq mille plébéiens robustes, lesquels furent répartis dans le théâtre en un certain nombre de groupes. Les cinq mille hommes n'étaient pas chargés de faire tous la même chose, c'eût été trop monotone. Ils étaient divisés en trois bandes : la bande des *bombi*, celle des *imbrices* et celle des *testæ*. *Bombus* signifie « bourdonnement de frelon ». Les *bombi* étaient payés pour faire des murmures flatteurs; les *imbrices* avaient comme accessoires des tuiles et probablement des baguettes et ils devaient imiter le bruit de la grêle tombant sur les toits : c'était une façon d'applaudir supérieure aux murmures flatteurs. Enfin les *testæ*, avec des tessons de vieux pots, faisaient des bruits de castagnettes. Le tout devait produire une singulière cacophonie, mais cela plaisait au prince, et Néron était ravi de voir des milliers de personnes dans un enthousiasme frénétique.

Je n'ai pas besoin de dire que les simples mortels ne disposaient pas de tous ces moyens d'approbation. Aucun texte ne nous dit positivement que, pour les *recitationes*, on employât des gens et qu'on les payât ; mais nous pouvons raisonner ici par induction. Nous savons par Pline que l'usage s'était établi pour les avocats d'avoir une claque recrutée parmi les gens qui erraient sur le forum. Il y avait un certain nombre de chefs de claque qui les enrôlaient, et, moyennant la promesse d'un dîner, — on les appelait à cause de cela *laudicœni*, — ils allaient d'un tribunal à un autre, sur les bancs où on les plaçait. Naturellement ils n'écoutaient pas du tout; mais le chef de claque se tenait près d'eux et, à un signal donné, ils se réveillaient et applaudissaient à tout rompre, ce qui ne laisse pas de scandaliser ce pauvre Pline. « Introduire de pareilles gens, nous dit-il, dans le sanctuaire de la justice ! Il ne manque plus à cette symphonie, qui fait tant de plaisir à nos avocats, que des cymbales et des tambours. Le prétoire retentit d'acclamations qui sont indignes du prétoire même. »

Si ces mœurs avaient pénétré dans les basiliques, il est bien probable qu'elles s'étaient établies aussi dans les lectures publiques; peut-être même est-ce des salles de lectures publiques qu'elles ont passé dans les basiliques. En tout cas, ce que nous savons par un texte de Juvénal à propos de Stace, c'est que les applaudissements dans certaines conférences dépassaient la mesure permise : une des marques de l'enthousiasme était de casser les banquettes, de

telle sorte que, quand le public s'était retiré, le lecteur pouvait se rendre compte de l'étendue de son succès par l'état du champ de bataille.

On remarquera que, pour tous les détails que je viens de donner, je n'ai fait encore d'emprunts qu'aux satiriques. Ceux-ci sont dans leur rôle quand ils se moquent des ridicules. Ce sont des lectures publiques grotesques qu'ils nous ont décrites. Il est probable qu'il y en avait beaucoup dans ce genre-là; mais il ne faudrait pas croire que toutes fussent semblables. Au contraire, il y en avait de très sérieuses, de très austères, dans le genre de celles que Pline le Jeune nous fait connaître dans sa correspondance. Ces *recitationes* sont loin de prêter à rire; elles peuvent toutes se justifier par des motifs très élevés et fort honorables. D'abord une partie d'entre elles s'expliquent par le désir de quelques amis qui n'avaient pas pu assister à une cérémonie oratoire. Le cas s'est produit plusieurs fois pour Pline même. C'est ainsi que nous voyons que tel de ses plaidoyers, qui avait eu beaucoup de succès, a été repris par lui pour être lu dans sa salle à manger, devant ses amis; et c'est ainsi que le *Panégyrique de Trajan*, qui dans le Sénat avait eu un succès si extraordinaire, a été présenté au public et lu en trois séances. De pareilles réunions avaient un caractère grave et tout à fait littéraire.

Un autre motif très raisonnable était le désir de préparer le public à une grande publication. Tel auteur avait écrit un poème épique, ou un grand livre d'histoire, ou des dialogues philosophiques; il faisait circuler son manuscrit sous le manteau, afin d'exciter la curiosité, ou bien il disait à des amis privilégiés de venir l'entendre. Ainsi Tacite va publier son *Histoire*. C'est une grande œuvre littéraire; ceux qui veulent en avoir un avant-goût n'auront qu'à se rendre chez ce grand personnage, où l'on en lira des fragments. De la même façon, aujourd'hui, lorsqu'un auteur prépare un travail très important, il lui arrive souvent de s'adresser à un journal ou à une revue, qui publie comme les prémices de son ouvrage en quelques pages, de telle sorte que le public en ait un avant-goût et se précipite sur le livre dès qu'il paraîtra.

Les Romains et surtout les hommes de lettres avaient, pour faire des lectures publiques, un autre motif encore plus raisonnable que les deux précédents. Ils considéraient ces réunions comme une sorte d'épreuve salutaire pour les œuvres littéraires. On se disait qu'avant de lancer une œuvre, avant de l'abandonner à elle-même, sous une forme qui ne pouvait plus changer, il serait prudent et utile de consulter un peu le goût du public, alors qu'il était encore temps de faire des corrections. On réunis-

sait donc des amis, on leur lisait quelques passages de son ouvrage, on provoquait leurs objections et leurs critiques, soit sur le fond, soit sur la forme, avec l'intention d'en tenir plus ou moins compte. En somme, il y avait là un moyen d'offrir aux lecteurs une œuvre plus soignée et presque irréprochable. C'est la principale pensée qui guide Pline lorsqu'il fait des lectures publiques; et c'est, pour lui, la raison d'être des *recitationes* elles-mêmes, que cette communion continue de l'auteur avec ses auditeurs. Il nous dit: « Lorsque j'écris, je commence par me relire tout seul, afin de me rendre compte de toutes mes fautes, comme de toutes les beautés que j'aurais pu ajouter, puis je réunis deux ou trois amis au goût très sûr, et je leur relis ce que moi-même j'ai déjà lu et corrigé. Ils me font leurs critiques, et, s'il y a lieu, j'en tiens compte. » Une fois ce second travail de correction terminé, il fait parvenir le manuscrit individuellement à quelques personnes, en accompagnant son envoi d'une lettre où il leur demande d'être d'une sévérité exemplaire, et de tailler à volonté. Les amis qui connaissent Pline lui répondent par de belles phrases, protestant que tout est magnifique. Quand cette critique au troisième degré est finie, il n'est toujours pas content. Pour trouver mieux encore, il s'avise de la lecture publique, il réunit vingt ou trente amis chez lui, et il leur lit ce fameux ouvrage qui a déjà passé par tant de cribles. « Enfin, dit-il, je lis dans une assemblée plus nombreuse, et jamais je ne corrige tant que là. La raison de cela, selon moi, c'est que le concours et le nombre forment je ne sais quel avis universel, et que le goût, qui peut être médiocre dans chacun en particulier, se trouve être exquis dans tous ensemble. »

Beaucoup d'autres faisaient comme lui. Il nous apprend lui-même que son contemporain, le grand poète Silius Italicus, avait l'habitude de soumettre ses œuvres d'avance au jugement du public dans une lecture devant des invités, dont il sollicitait les critiques. Il nous cite aussi l'exemple d'un auteur tragique, Pomponius Secundus. Ce poète, dès qu'il avait fait une tragédie, la montrait à quelques amis. Ceux-ci discutaient avec lui, proposaient des changements de vers, ou de scènes. Quand ils n'étaient pas d'accord, Pomponius leur disait : « J'en appelle au peuple », reprenant une expression de l'ancienne législation romaine : *ad populum provoco*. C'était tout simplement un appel à une réunion d'invités dans une lecture publique.

Pline va jusqu'à dire : « Le respect du public est le plus sûr des censeurs, et je ne puis me repentir d'une coutume dont j'éprouve sensiblement tous les jours l'utilité. »

Mais je crains qu'il ne se fasse illusion, car, à son point de vue spécial, les lectures publiques n'étaient pas bonnes. Elles entretenaient chez lui de nombreux scrupules littéraires. On le sent qui travaille, du matin au soir, à biffer des pages entières, pour les refaire ensuite, avec cette idée que derrière le premier critique, il y en a un second, derrière le second un troisième, puis d'autres encore, et qu'il faut satisfaire tout le monde à la fois. Il finit par se donner un style qui manque de naturel, et qui, en revanche, est plein de pointes et de préciosités. Il est probable que, sans les *recitationes*, Pline aurait écrit très simplement, car il en était capable.

Sauf cette restriction, on voit qu'à côté des lectures publiques ridicules, il y en avait un certain nombre de très raisonnables et de très sérieuses, parfaitement dignes d'être fréquentées par la plus haute et la plus intelligente société de Rome.

Ajoutez que bien souvent dans ces lectures, la nature du sujet donnait encore à la réunion un caractère de gravité. Ce serait une erreur de croire qu'on y lût toujours des vers légers. On en lisait beaucoup : par exemple les épigrammes et les petits hendécasyllabes de Pline et de ses amis. Mais on y récitait aussi des discours, des pages d'histoire, beaucoup d'ouvrages austères et beaucoup aussi qui, le cas échéant, pouvaient donner à réfléchir. En effet, nous voyons qu'il y a eu certaines lectures publiques tout à fait touchantes. Ainsi Pline, dans la *Lettre* 27e du livre IX, nous fait le récit suivant. On sait quelle triste existence avaient dû passer les Romains pendant les quinze années du règne de Domitien. Ceux qui tremblaient surtout, c'étaient ceux qui étaient le plus voisins de l'empereur. Les sénateurs, lorsque l'empereur leur déférait un prévenu, étaient généralement dans l'alternative ou de frapper un innocent ou de se condamner eux-mêmes ; ils sacrifiaient toujours l'innocent : de sorte qu'ils se rendaient complices d'une foule d'exécutions iniques dont le souvenir plus tard devait leur être très gênant. Pline raconte qu'un jour un historien — (je soupçonne que c'est Tacite) — a fait une lecture : « J'ai souvent senti, dit-il, mais jamais tant que ce jour-là, la force, la grandeur, la majesté, la divinité de l'histoire. Quelqu'un avait lu en public une relation très sincère, et il en avait réservé la suite pour un autre jour. Aussitôt tous ses amis vinrent auprès de lui, le supplièrent de ne pas lire le reste, tant ceux qui n'avaient pas rougi de faire ce qu'ils entendaient, rougissaient d'entendre ce qu'ils avaient fait. » Il a dû y avoir là une scène touchante. Dans la *Lettre* 12 du livre VIII, Pline nous parle d'une autre lecture se rapportant aussi aux victimes de Domitien, à celles qui n'avaient pas eu les

funérailles glorieuses qu'elles méritaient. Lorsque le règne de Trajan est arrivé, leurs amis se sont réunis dans une salle de lectures publiques, et ont fait pour chacune un éloge funèbre du genre de celui d'Agricola par Tacite, qui nous a été conservé. Cette lecture, faite devant des parents, avait quelque chose d'auguste.

« Il me semble, dit Pline, que je m'acquitte d'un devoir de religion, lorsque je vais entendre les éloges funèbres de ceux dont il ne m'a pas été permis de suivre les obsèques. »

De pareilles lectures publiques étaient très dignes de respect; et c'est pour cela que Pline soutient avec tant d'énergie qu'elles intéressent le goût littéraire.

Pourtant, à son époque, les lectures publiques sont sur leur déclin, parce que d'abord les lectures ridicules ont causé beaucoup de tort aux autres, et ensuite parce qu'il y en a trop. Il s'en fait à peu près tous les jours. Les invitations se succèdent, et c'est une obligation d'y répondre. Au temps de Pline, les *recitationes* constituent une des principales obligations de la vie mondaine à certaines époques de l'année, comme chez nous, à certaines époques aussi, les dîners et les réceptions s'accumulent les uns sur les autres. Dans la *Lettre* 13 du livre I, Pline nous dit : « Nous avons eu cette année une grande moisson de poètes ; il n'y a presque pas eu un seul jour dans tout le mois d'avril qui n'ait eu sa lecture publique. » Pline, en sa qualité d'homme du monde et surtout de littérateur, était tenu d'assister à toutes les *recitationes*. C'était une impolitesse d'y manquer, de sorte que, peu à peu, ces plaisirs devinrent des corvées. Il est amusant de voir tous les moyens par lesquels on cherche à y échapper. Il y a d'abord les gens qui s'excusent en disant : « Je tâcherai de venir, mais je suis si occupé! Ne comptez pas trop sur moi. » Ceux-là ne viennent pas. D'autres sentent que leur devoir mondain est d'y aller ; ils maugréent, mais enfin ils se résignent ; et cependant ils trouvent toutes sortes de moyens pour s'y soustraire le plus possible. Arrivés devant la salle, ils n'entrent pas, ils forment des groupes à la porte et causent. De temps en temps, ils envoient un petit esclave pour demander où l'on en est, si le lecteur est entré, s'il a fini son petit compliment de préface, si la lecture est avancée. Alors ils entrent, lentement, d'un air de gens très ennuyés; ils s'asseoient, n'écoutent pas ; puis, quand ils sont restés un temps moral suffisant, il y en a un qui trouve moyen de s'esquiver adroitement, sans qu'on s'en aperçoive; d'autres, moins habiles, se lèvent tout droits et s'en vont : « Vous les voyez sans aucune honte et sans façon sortir de la salle, le front haut. » Les plus polis se résignent : ils en-

trent, s'asseoient, mais ils n'écoutent pas, et cela exaspère Pline. Il nous parle de ces malheureuses victimes qui ont l'air d'être muettes et sourdes, qui ne font pas un geste, qui ne remuent pas les lèvres, qui n'applaudissent pas et qui ont parfois des distractions singulières. C'est ainsi que, dans la *Lettre* 15e du livre VI, il nous parle d'une lecture faite par le poète Pasciénus Paulus. Parmi les auditeurs, se trouvait un homme dont la tête n'était pas bien saine, nommé Jabolinus Priscus. A un certain moment, Pasciénus Paulus commence à lire un petit poème qui débute par ces mots : « Priscus, vous m'ordonnez. » L'auditeur, se sentant interpellé, se réveille, s'écrie : « Moi, je n'ordonne rien du tout ! » Là-dessus rires inextinguibles dans toute la salle, qui ne put écouter sérieusement le reste de la lecture.

Aussi ce pauvre Pline est-il singulièrement contristé. Il serait si heureux si l'on revenait au beau temps où les auditeurs écoutaient (je suis persuadé que, sous Auguste, ils n'écoutaient pas plus qu'à l'époque de Pline) ; et il rêve une société où les lectures publiques seraient suivies avec toute l'attention qu'elles méritent. Il ne se rend pas compte qu'elles ne pouvaient pas lui être à lui-même très utiles : il a trop travaillé pour elles, trop cherché à être irréprochable et gracieux pour des oreilles qui n'écoutaient pas. Il eût bien mieux fait d'écrire tout simplement avec sa facilité naturelle, sans s'occuper de plaire à un public généralement banal.

C. B.

Les premières Œuvres dramatiques de Shakespeare

Cours de M. BELJAME

Professeur à l'Université de Paris.

XI

Voilà donc, avec les premières scènes du *Faustus* de Marlowe, un grand sujet admirablement présenté. Faust, dans son cabinet de travail, ayant recours à ses livres pour pénétrer les secrets du droit, de la médecine, de la théologie, de la philosophie et de

la logique, et n'obtenant que des réponses négatives ; attiré alors par la magie, dont le mystère est un aimant pour son esprit, et qui, seule, lui parle de savoir infini et de puissance sur les hommes et sur les éléments ; ses hésitations indiquées d'une façon pittoresque et vivante par l'intervention de ses deux anges qui nous montrent les deux influences qui s'exerceront sur son âme ; enfin, Faust seul dans le bois, la nuit, sous un ciel sombre et ténébreux, Méphistophélès qu'il évoque, leur entretien ; le rendez-vous qu'ils prennent, le contrat que signe Faust, son sang qui se fige et l'inscription qu'il lit sur son bras : ce sont là des séries de tableaux ineffaçables et qui marquent nettement le dénouement vers lequel on marche.

Quel sera ce dénouement ? Ce sujet d'un contrat avec les puissances infernales n'était pas nouveau. Il date, sans doute, de la tentation d'Ève ; mais, dès les premiers temps, les sujets de ce genre avaient attiré les imaginations. Nous avons au moyen âge un Miracle de Théophile, administrateur de l'Eglise en Cilicie sous Justinien. Aigri par un déni de justice, il conclut un pacte avec le diable, et dès lors la fortune lui sourit et il reconquit tous les honneurs. Mais son cœur était rongé de remords terribles, et il alla se jeter au pied de l'autel de la Vierge, jeûnant pendant quarante jours et priant avec dévotion. La Vierge, touchée, arracha le pacte au démon et le déchira. Théophile mourut honoré de tous. On l'appella Théophile le Pénitent. L'esprit religieux était alors indulgent. Il en est autrement du temps de Marlowe ; le récit populaire et les idées d'alors lui imposent un dénouement terrible, son héros ne peut reculer. Le mot de Shakespeare s'applique à lui : « Despair and die. »

De là, pour Marlowe, au point de vue dramatique, une grosse difficulté. Entre le contrat que signe Faust et le dénouement s'écoule un espace de vingt-quatre ans. Comment l'auteur va-t-il le remplir ? La difficulté est malaisée à résoudre, et Marlowe ne l'a abordée qu'avec quelque incertitude, ce qui rend sinon incohérent, du moins vague et flottant le centre de son œuvre. La question, ou plutôt les deux questions que se pose le spectateur sont : cette puissance que Faust a souhaitée et qu'il a acquise, qu'en va-t-il faire ? Et, les deux anges lui indiquant deux voies diffférentes, laquelle va-t-il suivre ?

Voici comment Marlowe répond à la première question. Faust est tourmenté du désir de la science infinie : de là, ses curiosités sur l'Enfer, auxquelles le démon répond d'une façon si dramatique, mais qui, sauf la peinture des supplices infernaux, ne peut nous mener bien loin. Aussi, n'obtenant pas de réponse nette à

ce sujet, Faust essaie de se renseigner sur d'autres points, tels que les herbes, les plantes et les arbres de la terre : Méphistophélès lui remet un livre, et lui indique la page où il trouvera satisfaction. Cela encore ne peut guère toucher le spectateur. Tout de même, lorsque Faust questionne Méphistophélès sur les planètes et la cosmographie. Il fait avec lui un voyage dans les airs sur un char ailé, et voit le cours des planètes. Mais tout cela ne peut être que le résumé des connaissances du temps, ou bien des fantaisies scientifiques sans intérêt. Enfin Faust veut voir le monde et voyager : il va à Trèves, en France, à Naples, en Campanie, il voit le tombeau de Virgile, et enfin il va à Rome. Ce serait fort agréable si nous pouvions l'accompagner. Malheureusement, sauf une description heureuse de Rome, tout cela n'est pas très attachant.

Il y avait une autre façon de remplir les vides de son sujet, et Marlowe l'a vue : c'était d'y introduire la sensualité. Le premier désir de Faust est, en effet, d'épouser la plus belle fille d'Allemagne. Méphistophélès s'étonne de cette idée vulgaire de mariage. Pour se moquer de lui, il lui amène un diable déguisé en femme, qui ne répond guère aux désirs de Faust. Méphistophélès l'invite alors à abandonner son idée première et lui promet en retour les plus belles maîtresses. C'est un grand honneur pour Marlowe que d'avoir renoncé aux incidents faciles et dangereux auxquels ce thème pouvait prêter. Il s'en abstint, et mit à la place un développement grandiose, qui le faisait sortir de l'amour sensuel en le dépassant. Il fit souhaiter à Faust la possession d'un idéal de beauté, et lui fit demander Hélène, la beauté de l'antiquité. Il y a là de magnifiques vers qu'il faut citer. Hélène apparaît à Faust, et il s'écrie :

Was this the face that launched a thousand ships
And burnt the topless towers of Ilium ?
Sweet Helen, make me immortal with a kiss.
Her lips sucks forth my soul, ; see where it flies !
Come, Helen, come, give me my soul again.
Here will I dwell, for Heaven is in these lips,
And all is dross that is not Helena....
Oh ; thou art fairer than the evening air
Clad in the beauty of a thousand stars,
Brighter art thou than flaming Jupiter.
When he appeared to hapless Semele ;
More lovely than the monarch of the sky
In wanton Arethusa's azur'd arms ;
And none but thou shalt be my paramour !

Le mouvement lyrique de ce passage est plus élevé et plus grand que tout ce que nous avons pu voir dans *Tamburlaine*.

Marlowe employa encore un troisième moyen pour remplir ce long intervalle de vingt-quatre ans, qui précède le châtiment. Ce sont des plaisanteries, très contestables, des taquineries, des « practical jokes » contre les personnages qu'il rencontre. Un maquignon désire acheter un cheval ; Faust veut lui jouer un tour : il lui vend le sien : c'est une excellente bête ; mais il faut avoir grand soin de ne jamais la mener à l'eau. Le maquignon ne comprend pas : s'agirait-il d'un cheval qui ne boit pas ? Il enfourche la bête, et, oubliant la recommandation, il traverse un gué. Le cheval fond, disparaît, et notre homme se trouve à cheval sur une botte de foin. — Tout cela est hérité du récit populaire. — Le maquignon revient se plaindre à Faust. Celui-ci s'est endormi sur une chaise. L'autre crie, le secoue, mais sans résultat. Il le tire par une jambe ; la jambe se détache et lui reste dans la main. Faust ne se réveille pas. Le maquignon s'en va avec la jambe de Faust et sans son cheval.

Autre incident : Charles-Quint a entendu parler du pouvoir de Faust et l'a fait appeler, il veut voir un grand guerrier de l'antiquité, Alexandre le Grand. Faust s'y engage. Un chevalier déclare à mi-voix que c'est impossible, et que Faust n'est qu'un mauvais plaisant. Celui-ci tient sa promesse, et, lorsque le chevalier rentre dans la salle, il se trouve avoir le front orné d'une paire de cornes. On le raille ; il découvre son infirmité et se fâche. Faust promet de les lui enlever.

Voici encore une autre scène entre deux palefreniers. L'un a trouvé un livre de magie de Faust ; il le lit à son camarade. Méphistophélès apparaît : il se plaint d'être rappelé de Constantinople par ces manants ; et, pour se venger de ce déplacement inutile en même temps que pour venger son maître, il change les deux palefreniers en chien et en singe au milieu des flammes de l'enfer qu'il fait jaillir à leur intention.

Tous ces incidents sont sans grand effet sur le lecteur, et sont plus enfantins que risibles. L'imagination populaire s'en amusait alors, et Marlowe ne pouvait s'y soustraire. Mais ses admirateurs se sont récriés, et ont prétendu que, si ces scènes étaient si faibles, c'est qu'elles n'étaient pas de Marlowe. Un de ses meilleurs éditeurs a même dit que jamais Marlowe n'avait écrit une scène comique ; il avait tous les dons dramatiques, puissance, noblesse, émotion, pitié, mais il n'avait pas d'humour. On peut répondre à ce verdict si absolu, que, si Marlowe n'a jamais écrit de scène comique, on ne peut pas savoir s'il était incapable d'y réussir ; et, quand cela serait, Marlowe serait-il le premier à travailler dans un sens opposé à son génie ? D'ailleurs, Marlowe

a indubitablement écrit des scènes comiques, dans *Tamburlaine*, par exemple. D'après l'imprimeur de cette pièce, un certain nombre de scènes d'un comique superficiel ont été supprimées ; celles qui restent sont donc bien de Marlowe, et non des additions. Nous avons signalé deux de ces scènes : celle du roi de Perse sur le champ de bataille, et celle des deux reines. Ce ne sont pas des modèles de comique, il s'en faut ; mais ce sont des scènes comiques, et elles sont de Marlowe. De plus, dans une autre pièce de Marlowe, *Edward II*, on trouve de l'humour très supérieur à celui de *Tamburlaine*. Retenons encore que nous avons deux éditions de Faust, celle de 1604 et celle de 1616 ; dans celle-ci la partie comique a été développée ; sans doute par Dekker, chargé de compléter ces scènes et surtout d'en mettre l'esprit au goût du jour, car rien ne se démode aussi vite que ce genre d'esprit. Nous devons faire la part de ces additions, et nous en tenir à l'édition de 1604. Or c'est à cette édition de 1604 que sont empruntées les scènes ci-dessus.

Il faut ajouter quelque chose encore, non pour vanter ces scènes, mais pour les atténuer et les expliquer. Quand nous les lisons aujourd'hui, elles nous semblent des scènes de féerie, comme on en représente aujourd'hui pour amuser les enfants.

Personne de nous ne croit aujourd'hui à ces diableries. Il en était autrement au XVIe siècle ; elles étaient chose très sérieuse pour tous les spectateurs, et probablement pour Marlowe lui-même, bien qu'il se dît un esprit fort ; et nous trouvons partout de ces apparitions, jusque dans le *Hamlet* de Shakespeare. Ce n'était pas des machines de théâtre, mais des réalités qui subsistèrent plus longtemps qu'on ne croit. Dans le *Spectateur* même, Addison, si raisonnable et si réfléchi, et qui, dans ses articles, fait la guerre aux préjugés, n'ose pas dire qu'il n'y a pas de sorcières ; et, lorsqu'on en prenait, on les brûlait vives.

Disons enfin que si l'usage que, Faust fait de son pouvoir est enfantin, c'est un peu peut-être pour que nous fassions un retour sur nous-mêmes et que nous disions : c'est donc pour de pareils résultats qu'il a joué son âme ! Cela doit être en effet dans la pensée de Marlowe, qui, entre les deux scènes du maquignon, fait faire à Faust cette triste réflexion :

> What art thou, Faustus, but a man condemned to die ?
> Thy fatal time doth draw to final end,
> Despair doth drive distrust unto my thoughts :
> Confound these passions with a quiet sleep.

A la deuxième question que se pose le spectateur : « Auquel de ses deux anges Faust obéira-t-il ? » Marlowe répond en nous

montrant la lutte morale qui agite l'esprit de son héros. Le repentir arrive dès le début. Faust vient à peine de signer le contrat que le trouble entre dans son âme. A plusieurs reprises, les anges reviennent, et Faust essaie de se repentir. Marlowe a eu là deux inspirations très dramatiques. A peine Faust a-t-il invoqué Dieu que Lucifer lui-même se présente et lui reproche de manquer à son contrat ; si Faust renouvelle cette tentative, Lucifer l'emmènera aussitôt en enfer. Faust pourtant a un second retour sur lui-même ; Méphistophélès paraît et l'oblige à signer un second contrat. Ces révoltes successives sont un achèminement dramatique vers le dénouement ; non seulement Faust est comme étreint chaque fois davantage, mais nous-mêmes, nous participons à son angoisse.

Nous arrivons au dénouement prévu, pour y rencontrer des passages sublimes que ni *Tamburlaine* ni même le début de *Faust* ne pouvaient nous faire prévoir. Il faut ici laisser la parole à Marlowe ; ne pas le faire serait presque un sacrilège.

A la fin de la pièce, les étudiants, amis de Faust, reparaissent. Faust est triste et accablé. On s'étonne, on lui en demande la cause, et il s'écrie :

FAUST

Ah ! gentlemen !

1ST SCHOLAR

What ails Faustus ?

FAUST

Ah ! my sweet chamber-fellow, had I lived with thee, then had I lived still ! but now I die eternally. Look, comes he not, comes he not ?

2ND SCHOL.

What means Faustus ?

3RD SCHOL.

Belike he is grown into some sickness by being over solitary.

1ST SCHOL.

If it be so, we'll have physicians to cure him. 'Tis but a surfeit. Never fear, man.

FAUST.

A surfeit of deadly sin that hath damned both body and soul.

2ND SCHOL.

Yet, Faustus, look up to Heaven : remember God's mercies are infinite.

FAUST.

But Faustus' offences can never be pardoned : the serpent that tempted Eve may be saved, but not Faustus. Ah. gentlemen, hear me with patience, and tremble not at my speeches ! Though my heart pants and quivers to remember, that I have been a student here these thirty years, oh, would I had never seen Wertemberg, never read book ! and what wonders I have done, all Germany can witness, yea all the world ; for which Faustus hath lost

both Germany and the world, yea Heaven itself, Heaven, the seat of God, the throne of the blessed, the kingdom of joy; and must remain in Hell for ever, Hell, ah, Hell, for ever! Sweet friends! what shall become of Faustus being in Hell for ever?

3RD SCHOL.

Yet, Faustus, call on God.

FAUST.

On God, whom Faustus hath abjurez! on God, whom Faustus hath blasphemed! Ah, my God, I would weep, but the Devil draws in my tears. Gush forth blood instead of tears! Yea, life and soul! Oh, he stays my tongue! I would lift up my hands, but see, they hold them, they hold them!

ALL.

Who, Faustus?

FAUST.

Lucifer and Mephistophilis. Ah gentlemen, I gave them my soul for my cunning.

Et il leur explique le contrat qu'il a signé ; l'un d'eux dit alors :

1ST SCHOL.

Why did not Faustus tell us of this before, that divines might have prayed for thee?

FAUST.

Oft have I thought to have done so; but the devil threatened to tear me in pieces if I named God; to fetch both body and soul if I once gave ear to divinity: and nowtis too late. Geztlemen, away! lest you perish with me.

Ils veulent rester pour le soutenir et prier pour lui. Il ne veut pas le leur permettre, et la scène se termine par ces mots :

FAUST.

Gentlemen, farewell: if I live till morning I'll visit you: if not — Faustus is gone to Hell.

Et il reste seul. L'horloge sonne onze heures. A minuit le contrat expire. Marlowe abandonne la prose pour revenir au vers blanc dans cette dernière scène :

FAUST.

Ah, Faustus,
Now hast thou but one bare hour to live,
And then thou must be damned perpetually!
Stand still, you ever-moving spheres of Heaven,
That time may cease, and midnight never come;
Fair Nature's eye, rise, rise again and make
Perpetual day; or let this hour be but
A year, a mozth, a week, a natural day,
That Faustus may repent and save his soul!
O lente, lente, currite, noctis equi!
The stars move still, time runs, the clock will strike,
The Devil will come, and Faustus must be damned:
O, I'll leap up to my God! Who pulls me down?
See, see where Christ's blood stream in the firmament!
One drop would save my soul — half a drop: ah, my Christ!
Ah, rend not my heart for naming of my Christ!
Yet will I call on him: O spare me, Lucifer!

Mais Lucifer ne lui permet pas de se repentir. Faust demande aux montagnes de l'engloutir, aux vents et aux brouillards de l'emporter et de le cacher, et, pendant ces supplications déraisonnables, la demi-heure sonne :

Ah, half the hour is past ! 'twill all be past anon !
O God !
If thou wilt not have mercy on my soul,
Yet for Christ's sake whose blood hath ransomed me,
Impose some end to my incessant pain ;
Let Faustus live in Hell a thousand years —
A hundred thousand, and — at last — be saved !
O, no end is limited to damnèd souls !

Il souhaite avoir été un animal, et lance des imprécations contre les siens :

Curst be the parents that engendered me !
No, Faustus ; curse thyself : curse Lucifer
That hath deprived thee of the joys of Heaven.

Minuit sonne :

O, it strikes, it strikes. Now, body, turn to air,
Or Lucifer will bear thee quick to Hell.

On entend des coups de tonnerre. Les démons entrent :

My God ! My God ! Look not so fierce on me !
Adders and serpents, let me breathe awhile !
Ugly Hell, gape not ! — come not Lucifer !
I'll burn my books ! — Ah, Mephistophilis !

Ainsi finit l'existence de Faust. Le chœur entre, et en quelques vers indique quelle leçon il faut tirer de cette vie qui finit si tristement : il y a des secrets qu'il ne faut pas que l'homme cherche à pénétrer.

C'est encoreu ne « diablerie » à laquelle nous venons d'assister ; mais, cette fois, nous sommes entrés dans l'esprit même des gens du XVIe siècle, et nous ne sommes plus tentés de rire, surtout parce que la tragédie est dans l'âme de Faust ; c'est là que nous sentons toute la puissance de ce drame.

Il faut ajouter un mot encore sur quelque chose que Marlowe a mis dans son *Faust* pour combler l'intervalle de vingt-quatre ans dont nous parlions. Ce n'est qu'une indication ; mais il faut la noter, parce qu'elle sera merveilleusement développée dans le théâtre qui le suivra. Une des différences essentielles de notre théâtre classique et du théâtre anglais, c'est que, dans le premier, le drame est tout entier dans l'âme des personnages : ils ne voient rien de ce qui se passe autour d'eux ; dans le second, ceux-ci ne sont pas étrangers à ce qui les entoure ; ils regardent et voient la nature, c'est-à-dire que le décor où vivent les acteurs fait partie

intégrante du sujet. Et ce décor, ce ne sont pas seulement les objets et les choses, mais aussi les hommes qui nous entourent, même les personnages infimes qui nous observent et qui nous jugent ; c'est, en un mot, à côté du décor matériel, le décor vivant. De ce décor, Marlowe a eu le pressentiment. Nous avons vu Faust dans son cabinet de travail : et aussi son entrevue avec Méphistophélès dans un bois sombre, la nuit : voilà pour les objets et pour la nature. Le décor vivant se trouve aussi chez lui. Ce sont, au début, les deux étudiants, qui s'inquiètent de la conduite de Faust, et essaient de le sauver. Ils reparaissent encore à la fin. Un autre personnage est bien significatif : c'est ce vieillard, qui n'a pas de nom dans la pièce, — *an old man*, — et qui remarque les allures de Faust et sa tristesse, et en devine les motifs. Il engage alors Faust à se repentir, et il reparaît encore pour déplorer son aveuglement. Ce genre de personnage se développera dans Shakespeare : ce sera, par exemple, le peuple dans les pièces romaines, tel qu'il nous sera présenté au début de Jules César. Dans *Macbeth*, après le meurtre de Duncan, ce sera encore *an old man*, tout comme dans Marlowe. Ces personnages représentent l'opinion publique, qui s'intéresse aux événements, même quand elle n'y a pas part. Il y en a un exemple frappant dans *Richard III* ; c'est ce greffier qui ne vient que pour nous apprendre en quelques vers comment les gens jugent l'exécution de Hastings. Ce genre de personnage, élément tout nouveau dans le drame, Marlowe en a eu le pressentiment. Et, puisqu'on loue les historiens de ce siècle d'avoir fait au peuple sa place dans l'histoire, ils avaient un précurseur dans Shakespeare, et déjà dans Marlowe.

Nous avons vu, dans ce *Faustus*, des parties de chef-d'œuvre. Il y a aussi autre chose, et qui ne prête à aucune critique : c'est le style. Il y avait des choses nouvelles dans *Tamburlaine*, du mouvement, de la passion et de l'émotion ; le style était lyrique, épique et dramatique. Dans *Faust*, le style est avant tout dramatique, dans la prose comme dans les vers. C'est un fait considérable dans l'histoire du théâtre anglais. Et ce style n'a plus de recherche ni d'exagération ; tout y est d'une puissance et d'une tenue admirables.

Marlowe a écrit d'autres œuvres. *Faust*, composé en 1588, est sa seconde pièce. Mais, dès *Faust*, il se révèle non seulement comme un novateur, mais, on peut le dire, comme le fondateur du théâtre anglais ; et ce fondateur du théâtre anglais a, ne l'oublions pas, vingt-quatre ans.

D.

Histoire de l'Empire byzantin depuis la mort de Justinien jusqu'à la 1re Croisade

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS
Maître de Conférences à l'Université de Paris

II

On a vu comment, dans la première période de son histoire, l'empire d'Orient s'est réduit à la région de Byzance et réorganisé en monarchie héréditaire, orientale, militaire, avec Eglise d'Etat chrétienne. Dans la deuxième période, les faits sont très compliqués. On peut adopter pourtant la division suivante: 1° avènement de la dynastie macédonienne et son gouvernement jusqu'à Constantin Porphyrogénète; — 2° organisation de l'empire au milieu du xe siècle, seul moment où nous en ayons un tableau complet; — 3° agrandissement de l'Empire ; — 4° période de recul.

1° La dynastie macédonienne est la plus durable que Byzance ait connue (867-1056). Elle fut fondée par un aventurier arménien, du nom de Basile, avec qui commence une période de grande influence pour les gens de sa race. Montagnards, guerriers, chrétiens hérétiques, avec une Eglise indépendante et des princes autonomes, les Arméniens viennent chercher fortune dans l'empire; ils sont nombreux dans les armées et apparaissent fréquemment à leur tête. La dynastie de Basile a donc été, en réalité, une dynastie arménienne. Basile fit la guerre. Son fils, Léon le Philosophe, fut au contraire un écrivain et un jurisconsulte. Il nous a laissé des recueils de droit ; mais il se montra très faible et laissa se fonder une aristocratie. Constantin Porphyrogénète (913-959), son fils, fut empereur, mais ne gouverna pas. A cette époque, en effet, s'établit une coutume qui demeura durable, celle des empereurs associés. Ce régime, renouvelé, semble-t-il à première vue, du Bas-Empire, ne lui ressemble en rien. Les empereurs associés demeuraient tous à Constantinople et appartenaient à la famille impériale. Le premier des empereurs associés fut Romain Lécapène (929-944), qui fit de ses deux fils l'un empereur, l'autre patriarche.

L'Eglise est restée, au cours de cette période, organisée sous la domination de l'empereur. Le patriarche de Constantinople est le seul que la conquête musulmane ait laissé subsister ; les trois autres sont des patriarches *in partibus*. Il n'y a pas eu d'hérésie nouvelle, mais les Pauliciens persécutés se sont réfugiés en pays musulman.

Mais le plus grand événement a été le conflit avec Rome. L'origine de ce conflit fut une question de personne, qui provoqua une question de droit ecclésiastique. Bardas voulut changer le patrice Ignace, qui lui avait refusé la communion. Il le remplaça, en 857, par Photius, auquel il lui suffit d'un jour pour conférer tous les grades et faire franchir tous les degrés de la hiérarchie. Le pape soutint Ignace et la question se compliqua encore d'un conflit de pouvoir à propos de la Bulgarie nouvellement convertie. Photius prit l'offensive. C'était un laïque très instruit, rédacteur de grandes compilations, plein de mépris pour les Occidentaux ignorants, qu'il déclara hérétiques et contre lesquels il réunit un concile. Ce concile attaqua le jeûne du samedi préconisé par l'Eglise romaine, le célibat des prêtres, enfin le *Filioque* ajouté à une assez basse époque à la confession de foi.

Photius, en sa qualité de patriarche, dépendait de l'empereur. Basile s'allia contre lui au pape, favorisa la tenue d'un second concile auquel assistèrent les patriarches des pays musulmans, rivaux de Photius. Photius fut déposé.

Le conflit, terminé sur la question de personne, se rouvrit sur la question de pouvoir à propos de l'Eglise bulgare. Photius revint au pouvoir, consacra son successeur, que le pape refusa d accepter. On se réconcilia vers la fin du siècle ; puis un autre conflit s'éleva àpropos du mariage de Léon. On finit encore par se réconcilier. Mais, au cours de ces luttes successives, les Grecs s'habituaient de plus en plus à considérer les Latins comme des hérétiques.

Ces querelles n'empêchèrent pas la diffusion du christianisme en dehors des limites de l'empire. Les Occidentaux, jusque-là, avaient seuls contribué à agrandir la chrétienté. Cyrille et Méthode furent les initiateurs des missions byzantines. Ils convertirent le grand royaume slave de Moravie, se réclamèrent toujours de Rome, mais donnèrent un exemple d'une portée considérable en créant une liturgie en langue indigène, slavonne. Leur Eglise fut presque détruite par l'invasion magyare, mais l'exemple avait été donné. L'Orient fut désormais, par opposition à l'Occident, le pays des liturgies en langue nationale.

Le royaume bulgare se convertit, lui aussi, comme s'étaient convertis les Slaves. L'initiative vint du prince Boris, qui se fit bapti-

ser sous le nom de Michel. D'abord rattachée à Rome, l'Église bulgare ne tarda pas à se brouiller avec elle et fit son union avec Constantinople. Le royaume s'organisa sur le modèle de l'empire, tout en restant guerrier. Puis Siméon prit lui-même le titre de czar. Il rompit avec Constantinople, déclara son Église autonome et lui donna un patriarche distinct. Il envahit l'empire, s'empara d'Andrinople, parut même devant Constantinople. Toutefois, après sa mort, la paix intervint et les deux royaumes s'unirent.

Un nouvel État slave se fonda encore au nord du Danube, celui des Russes. Ils agrandirent leurs Etats jusqu'au Dniéper ; puis, comme les pirates normands, ils descendirent en barques et attaquèrent Constantinople en 860. Ils se retirèrent ensuite et ne reparurent plus jusqu'à la grande expédition d'Igor (941).

Enfin les peuples nomades de race turque continuèrent leur exode par le nord de la mer Noire. Après un siècle de ravages, les Magyars se fixèrent dans leur pays actuel à la fin du xe siècle, les Petchnègues, au nord du Danube, s'étendirent jusqu'au Don; derrière eux les Khazars s'installèrent. En Occident, les Arabes prenaient la Sicile et forçaient la population grecque qui l'habitait à se réfugier en Calabre; le thème *Longibardia* était créé en Italie. En Orient, la nation arménienne s'organisait sous la dynastie Bagratide.

2° L'empire sous Constantin nous apparaît organisé. L'empereur nous a laissé en plusieurs ouvrages le tableau de cette organisation, très bien analysée dans l'ouvrage de M. Rambaud. La voici dans ses très grands traits.

a) Le gouvernement est resté sacré, mais les fonctionnaires sont très différents de ceux du Bas-Empire. Les titres se sont formés peu à peu. Le cérémonial est très compliqué, à la fois chrétien et oriental (Cf. le récit de Luitprand). Ce ne sont qu'acclamations rythmées, vaincus foulés aux pieds des vainqueurs, mise en scène au moyen de pièces mécaniques, immenses banquets.

b) En province, il y a, auprès du stratège, un bureau, un protonotaire et des chefs de services spéciaux. La curie a disparu des cités, et les curiales ne sont plus responsables de l'impôt. L'organisation des thèmes est achevée, et on en possède la liste. La population est très mal connue. Il semble qu'en Europe, excepté dans les pays voisins de Constantinople, il n'y ait guère que des barbares ou des gens retournés à l'état barbare. Parmi ces derniers sont les Albanais, des Hellènes qui ont leurs chefs, n'obéissent guère et ne paient pas d'impôts, sauf un tribut levé par eux-mêmes.

Certains thèmes, Nicopolis, Dyrrachium, sont réduits à une seule

ville. La population civilisée est presque toute en Asie, elle se compose de grands propriétaires et de paysans tenanciers, que l'on s'efforce de protéger par des lois (Novelle de 922).

c) L'armée reste organisée sur le modèle de celle du Bas-Empire, elle est armée professionnelle et se compose de deux sortes d'hommes: le στρατιωτικον συνταγμα, soldats réguliers payés par la jouissance d'un domaine, que l'on assimilera plus tard à des chevaliers fieffés et que les Latins traiteront en gentilshommes; — le μισθοφορικον, formé de corps barbares et comparable aux *fœderat* de l'empire d'Occident. Les plus réputés d'entre eux sont les corps varangiens. Enfin nous trouvons des colonies militaires, formées de guerriers captifs qu'on a dépaysés.

Les chefs de l'armée sont les στρατηγοι, au-dessus deux généraux en chef, les domestiques.

d) Outre les sujets véritables de l'empereur, il y a dans l'empire des groupes de populations qualifiées δουλοι, qui ne sont que nominalement soumis. Leur dépendance se réduit à des formes : nom de l'empereur dans les actes, sur les monnaies, etc. Le prince porte un titre de la cour de Byzance et reçoit le pallium. Quelques-uns paient tribut, d'autres reçoivent un subside. Parmi eux sont les Illyriens, les Arméniens, les Caucasiens.

Vis-à-vis des peuples indépendants, l'empereur agit comme un supérieur. Le logothète de la poste avec ses interprètes s'occupe des relations avec eux, mais il n'y a pas d'envoyés à poste fixe munis de traditions et d'instructions.

3° La période qui suit Constantin est une période de marche en avant. Celle-ci a lieu de deux côtés vers l'est contre les princes arabes de Syrie, vers l'ouest contre les Bulgares (V. Schlumberger : Nicéphore Phocas).

Les généraux associés aux empereurs, tels que Nicéphore Phocas, un Arménien, ont donné le branle. Nicéphore, vainqueur des Arabes, s'allie aux Russes contre les Bulgares. Sous son règne s'est fondé le premier couvent du mont Athos, organisé bientôt en district spécial. Tzinicès, autre général arménien, a transplanté les Pauliciens à Philippopoli, commencé la conquête de la Bulgarie. Vers 1025, à la mort de Basile, l'empire occupe la plus vaste superficie qu'il ait eue depuis le VIe siècle. Nicéphore a repris la Cilicie et entamé la Syrie. Tzinicès a remis la main sur Alep et Antioche, s'est emparé de la Bulgarie orientale et n'a laissé subsister de cet empire que la partie occidentale (Ochrida). Enfin Basile le Bulgaroctone a achevé la conquête.

Un événement religieux d'une importance capitale a eu lieu au cours de cette période : les Russes se sont convertis. La princesse

Olga, venue à Constantinople, s'était fait baptiser. Puis Wladimir, maître de Kherson, demanda la main d'une princesse impériale. On ne la lui accorda que sous condition de baptême. Ainsi le peuple russe entre dans la chrétienté orientale avec le système de la liturgie en langue indigène et le mariage des prêtres. Il a échappé à l'action de Rome et reçu de Constantinople sa civilisation, son architecture et sa peinture, en même temps que sa théologie.

Avec les empereurs allemands, il y a eu conflit à propos de l'Italie du Sud. C'est pour rétablir la concorde que Luitprand fut envoyé à Constantinople, afin d'en ramener une princesse byzantine ; Nicéphore refusa, mais Tzinicès accorda. Théophano épousa Othon II, devint influente à la cour et transmit à son fils Othon III l'admiration et le culte des traditions impériales.

4° La période de recul commence à la mort de Basile et dure jusqu'à l'arrivée des Croisés. La cause de ce changement est à la fois au dehors de l'empire et dans l'empire. Du dehors il est attaqué aux deux extrémités par de nouveaux peuples plus dangereux. A l'ouest, ce furent les Normands aventuriers d'Italie ; à l'est, les Turcs Seldjoukides entrés par le khalifat de Bagdad. A l'intérieur, ce fut un changement de régime qui affaiblit la résistance. Les fonctionnaires civils de Constantinople, en rivalité avec les généraux, hommes de noblesse provinciale, prennent le pouvoir et paralysent l'armée. En outre, la succession des empereurs engendre des complications. Il ne reste plus que des princesses. Zoë prend plusieurs maris, qui deviennent empereurs. Puis Théodora reste seule, et, à sa mort, la dynastie s'éteint. Il s'ouvre alors une période de compétition.

L'invasion, qui fut la conséquence de ce désordre, eut lieu de trois côtés. Au nord, les cavaliers Petchenègues dévastent l'empire, les Bulgares opprimés se révoltent. En Sicile, les mercenaires normands font la conquête aux dépens de l'empereur. Tout le territoire d'Italie est perdu définitivement. Le schisme en fut la conséquence indirecte. Puis les Normands, prenant l'offensive dans les Balkans, parurent en Macédoine même. En Orient enfin, le gouvernement byzantin tenta d'asservir l'Arménie et persécuta les Grégoriens. Cela favorisa d'autant les progrès des Turcs. Soliman soumit l'Asie Mineure et s'attacha les petits tenanciers, en les déclarant libres moyennant le paiement d'une capitation. Un empereur guerrier, Romain, tenta de les arrêter. Il fut battu à Manzikar, en 1071.

Ainsi toute l'Asie Mineure est perdue. En 1082, Robert Guiscard tente une expédition contre Constantinople. La débâcle semble

imminente, lorsque Alexis Comnène, général, fonde une dynastie nouvelle. Il met en vente, pour se procurer de l'argent, des titres nouveaux, que l'on a cru à tort appartenir à toute l'histoire de Byzance. En opposant enfin les musulmans Turcs aux Normands catholiques, il arrête les envahisseurs.

L'empire fut ainsi sauvé; mais il était réduit à sa partie la moins riche, à l'Europe. Brouillé avec les Occidentaux latins, serré de près par les Normands et les Turcs, c'est l'arrivée des Croisés qui l'a sauvé et lui a assuré encore trois siècles d'existence.

L.

Châteaubriand. — Le « Génie du Christianisme ».

Leçon de M. CHARLES DEJOB,

Maître de Conférences à l'Université de Paris.

Tous les critiques s'accordent aujourd'hui à reconnaître la valeur littéraire du *Génie du Christianisme,* et, s'il s'agissait de composer un volume avec les pages de cette œuvre qui sont universellement appréciées, la matière ne manquerait pas. Mais, malgré notre admiration pour les grandes beautés de l'ouvrage, il nous est difficile de nous défendre d'une certaine défiance à l'égard de l'auteur. Celui-ci est-il tout à fait convaincu de la valeur des arguments et des preuves qu'il avance à l'appui de sa thèse ? Croit-il réellement, — aussi réellement qu'il le dit, — à la vérité de la religion chrétienne, et, dans l'apologie enthousiaste qu'il lui consacre, n'y a-t-il pas, en dernière analyse, autant de rhétorique et de poésie que de foi sincère ? Il ne suffit pas de rappeler que, de son aveu même, Chateaubriand avait été longtemps déiste, comme les philosophes du XVIIIe siècle, et que la malice de Sainte-Beuve a découvert, dans quelques annotations manuscrites, qu'il fut une époque où il était moins encore que déiste et ne croyait même pas à l'existence de Dieu. Ces raisons ne seraient pas décisives. Ce qui l'est davantage, c'est, en beaucoup d'endroits de son œuvre, et surtout de la part d'un homme qui se dit profondément chrétien, une insuffisance de gravité, un mauvais goût qui nous surprend ; ce sont, lorsqu'il traite les

sujets les plus sévères, de faux arguments, des subtilités sans intérêt, des raisonnements presque puérils, dont il ne pouvait lui-même se dissimuler la faiblesse. D'ailleurs, nous ne trouvons pas seulement ces défaillances de raisonnement et de goût dans le *Génie du Christianisme*, nous les trouvons aussi dans certains ouvrages ou fragments d'ouvrages qui devaient d'abord en faire partie, comme *Atala*, ou le compléter, comme *les Martyrs*. Dans *Atala*, par exemple, voulant nous expliquer que le nez du père Aubry était aquilin, et, d'autre part, que tout dans sa physionomie semblait exprimer le désir d'une autre vie, voici la phrase qu'il avait écrite et qu'on lui fit supprimer dans les éditions postérieures : « Le nez du père Aubry aspirait à la tombe. » Mais les phrases de ce genre ne sont pas rares : les fautes de goût, les négligences abondent dans son œuvre.

Cependant il est un point qu'il nous semble avoir fortement établi, et c'est par là surtout que son œuvre vit. Sur la question de la vérité du christianisme, il lui est difficile de prendre un parti. Mais, quoi qu'il en soit de la vérité du christianisme, c'est une grave erreur, à son avis, de présenter comme une ennemie des sciences et des arts une religion qui fut celle de Raphaël, de Pascal et de Bossuet ; c'est une aussi grave erreur de présenter, comme naturellement liguée avec les grands contre les humbles et les déshérités, la religion de saint Vincent de Paul et de saint François de Sales, les plus grands philanthropes que l'humanité ait vus. Pour établir cette excellence du christianisme, son droit au respect et à la tolérance, il s'adresse, non pas aux philosophes, mais au grand public ; il sait qu'il n'y a rien à attendre d'esprits si obstinés dans leur lutte contre les religions positives; mais on peut essayer de leur enlever la faveur du public. L'œuvre qu'il tente est malaisée, car le public auquel il prétend s'adresser est mal disposé à son égard. On a réfléchi beaucoup depuis la Terreur ; et, désormais, le besoin d'une religion se fait sentir. Mais comment pourrait-on adopter une religion qui a été si souvent critiquée, discutée et raillée ? On a encore la mémoire pleine des œuvres de la libre-pensée du XVIIIe siècle. D'autre part, les mœurs se sont relâchées ; et accepter le christianisme, c'est accepter en même temps des dogmes très nets de morale. Il sera donc difficile à Chateaubriand d'imposer à cette société le respect d'une religion avec laquelle on a généralement rompu.

Aussi sera-t-il obligé de flatter les caprices et les goûts de son public, au lieu de chercher à lui imposer des croyances qui ne sont pas les siennes. On a dit avec raison que la société du XVIIIe siècle n'était pas de tous points frivole. On la voit aborder volontiers la

discussion des problèmes les plus compliqués. Un des ouvrages les plus profonds qui aient été écrits dans notre langue, l'*Esprit des Lois*, est lu à la fin du XVIIIe siècle avec une véritable passion, comme un roman, et le *Voyage du jeune Anacharsis* obtient un succès semblable. On exigeait surtout que la forme fût brillante et agréable, que la langue fût simple et claire, et, à cette condition, mais à cette condition seulement, on consentait à suivre les penseurs dans leurs déductions les plus hardies et les plus abstraites. C'est pourquoi Chateaubriand va multiplier les ornements de toute sorte, élégances, pompe du style, rhétorique quelque peu déclamatoire, beaucoup de descriptions, d'images, de métaphores, d'analyses raffinées de sentiment. Il a même recours à l'érudition, car son siècle ne la dédaigne pas. C'est ainsi qu'il emprunte beaucoup de traits à d'anciennes chroniques, à des chartes oubliées, aux actes des conciles les plus reculés dans l'histoire de l'Eglise; c'est ainsi, qu'il nous conduit, à chaque instant, de l'ancien monde dans le nouveau. Le ton présente la même variété : il est quelquefois incisif, plus souvent mélancolique, plaintif, affectueux ; il ne raille pas, mais il prie, il implore avec dignité ; il nous présente le christianisme comme une « ruine auguste. »

De ce choix qu'il a fait du public auquel il doit s'adresser, naît l'objet qu'il se propose. Il n'essaiera pas de démontrer la divinité de Jésus-Christ, craignant que ses lecteurs ne se refusent à le suivre dans son argumentation. Il nous semble aujourd'hui que toute apologie du christianisme doit commencer par là. Mais Chateaubriand comprend très bien qu'une démonstration de ce genre ne peut pas être présentée avec profit à des esprits déjà prévenus contre les dogmes de la religion chrétienne, parce qu'elle suppose des discussions très délicates, au cours desquelles le doute pourra naître à chaque instant. Il faudrait aussi établir l'authenticité des Ecritures ; or, quand il s'agit de miracles, le témoignage humain est-il valable ? Mais, s'il est nécessaire de recourir à des témoignages qui dépassent notre raison, comment faire accepter à des esprits positifs, amoureux de l'évidence, desséchés par l'analyse, une série de démonstrations où l'intelligence doit s'avouer impuissante et se résigner à croire sans comprendre ? Ce n'est donc pas ainsi que Chateaubriand paraît essayer de ramener à la foi des esprits qui refusaient leur adhésion à toute religion positive.

C'est donc l'excellence du christianisme qu'il démontrera. Le christianisme a été de tout temps une religion bienfaisante, favorable et utile au progrès de la pensée humaine : voilà sa thèse. Il

semble que ce soit une manière un peu timide de le défendre. Mais Chateaubriand, pour justifier les arguments sur lesquels il fondait la croyance dans la doctrine de Jésus-Christ, pouvait invoquer de graves autorités, celle de Pascal, par exemple. Le croyant, le fidèle, l'apologiste de la religion sont obligés, pour propager leur foi, de tenir compte des circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés, et la meilleure de toutes les méthodes consiste à savoir trouver le chemin des cœurs. Les moyens employés importent peu, pourvu que l'œuvre puisse convaincre et gagner des incrédules. Et il est bien vrai que Pascal ne montre aucune hâte d'arriver à la discussion des prophéties et des miracles de l'Ecriture ; il veut d'abord faire aimer et faire respecter la religion ; il croit qu'il vaut mieux attendre que l'intelligence à laquelle on s'adresse désire que la religion soit vraie, pour lui proposer des preuves qui sont irrésistibles pour des âmes bien disposées, mais qui n'ont aucune influence sur les âmes qui se dérobent. C'est là le principe même de l'apologie que Pascal s'était proposé d'écrire de la religion chrétienne. Aussi faut-il aller très loin dans la suite des *Pensées*, pour découvrir l'argumentation où l'auteur essaie d'établir que le langage des prophéties est d'accord avec la mission de Jésus-Christ, que le Messie annoncé était bien le même que le Messie qu'on a vu. Dans la plus grande partie de son œuvre, Pascal, procédant à la manière de Descartes, s'enferme résolument à l'intérieur de l'âme humaine, et découvre une énigme dans notre nature ; cette énigme est l'incompréhensible mélange de grandeur et de petitesse, que la religion chrétienne peut seule expliquer. Pascal avait donc déjà, un siècle auparavant, autorisé par son exemple et défini par une déclaration formelle la méthode que Chateaubriand adopta dans le *Génie du Christianisme*. — Mais Chateaubriand, dira-t-on, institue sur l'excellence du christianisme une discussion exclusivement ou tout particulièrement littéraire, tandis que Pascal s'enferme dans les considérations morales. Nous répondrons que Pascal n'était pas aussi rigoriste, puisqu'on peut tirer des premiers chapitres des *Pensées* toute une rhétorique et toute une poétique. Rappelons-nous, d'autre part, dans quelles circonstances Chateaubriand se trouvait placé et à quelles exigences du goût public il était obligé de se conformer en écrivant. Pour les philosophes, le christianisme est une institution surannée et finie du moyen âge ; son nom est synonyme de ténèbres, de haine, d'ignorance, de protestation contre tout progrès de la pensée humaine. Si l'humanité est parvenue à la civilisation et aux lumières, c'est, d'après eux, parce qu'elle s'est émancipée de cette tutelle quelque peu tyrannique, parce qu'elle

a cru de moins en moins, en s'apprenant à réfléchir davantage, et il a fallu que le christianisme déchu tournât à une simple conviction de bienséance ou d'intérêt, pour que les penseurs pussent écrire et discuter librement, dans le plein jour de la raison et du vrai. Pour réduire au silence de pareils adversaires, une méthode s'imposait. Il fallait montrer que ce n'était pas en rompant avec le christianisme, mais plutôt en s'inspirant de lui, que la littérature et l'art ont trouvé des beautés originales. Or, cette partie est certainement la plus forte de l'ouvrage.

Remarquons d'abord que Chateaubriand y fait preuve d'un goût très avisé et très sûr ; que, par exemple, contre l'opinion générale de ses contemporains, il déclare Bossuet supérieur à tous les autres prédicateurs de son temps et Pascal supérieur à La Bruyère. Non seulement il montre infiniment de goût dans le jugement qu'il porte sur les écrivains de l'antiquité et des temps modernes ; mais il faut reconnaître qu'il y a beaucoup d'originalité et de fécondité dans la plupart des vues nouvelles qu'il ouvre. C'est lui qui fonde la littérature comparée, celle qui a pour objet de mettre en parallèle les diverses productions qu'un même genre a inspirées chez les différents peuples. Après lui, cette étude a été cultivée avec succès dans la première moitié de ce siècle, puis on l'a abandonnée, mais on y reviendra sans doute un jour ou l'autre, et sur ce point Chateaubriand est un initiateur. D'autre part, c'est à lui, autant qu'à Mme de Staël, qu'il faut accorder l'honneur d'avoir peu à peu acheminé la critique à cette vérité, que la littérature tient à l'âme tout entière d'un peuple et exprime sous une forme vivante l'histoire et le génie particulier d'une race. Mme de Staël l'avait prouvé pour la politique ; Chateaubriand le prouve pour la religion. Il établit, par exemple, que cette lutte du devoir et de la passion, qui est un des éléments essentiels de notre tragédie du dix-septième siècle, repose sur une conception chrétienne de l'âme humaine. Dans le théâtre d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, les personnages sont généralement bons ou mauvais absolument, passent sans transition de la bonté au crime ; leur caractère se développe logiquement, et ils vont toujours jusqu'au bout de leurs passions, ou, s'ils réussissent à s'en affranchir, c'est par suite d'une circonstance extérieure et imprévue ; ce n'est jamais par un libre effort de leur volonté. Au contraire, le christianisme, d'abord en proposant à notre affection un Dieu qui est mort pour nous, nous a inspiré une plus grande horreur pour le péché, et d'autre part a développé et cultivé, raffiné même, la délicatesse de notre conscience, par les confessions et les examens

minutieux qu'elle exige du croyant. En nous donnant la croyance à une autre vie, où nous serons heureux ou malheureux selon que nous avons été bons ou mauvais dans celle-ci, elle imprime à notre volonté une énergie qui nous permet de mieux connaître en les analysant et de mieux combattre par un effort de tous les instants les passions inférieures, les instincts, les tendances aveugles de la nature humaine. Par suite, le christianisme a mis en honneur l'étude et la peinture exacte des passions; il y a là tout un ordre de beautés qu'il nous a révélées : « S'il existait une religion qui s'occupât sans cesse de mettre un frein aux passions de l'homme, cette religion augmenterait nécessairement le jeu des passions dans le drame et dans l'épopée ; elle serait plus favorable à la peinture des sentiments que toute institution religieuse qui, ne connaissant point des délits du cœur, n'agirait sur nous que par des scènes extérieures. Or, c'est ici le grand avantage de notre culte sur les cultes de l'antiquité : la religion chrétienne est un vent céleste qui enfle les voiles de la vertu, et multiplie *les orages de la conscience autour du vice.* » (Liv. III, ch. Ier.) Voilà pour la théorie; voici maintenant pour l'application : « Nous pourrions nous contenter d'opposer à Didon, la Phèdre de Racine, plus passionnée que la reine de Carthage ; elle n'est, en effet, qu'une *épouse chrétienne.* La crainte des flammes vengeresses et de l'éternité formidable de notre enfer perce à travers le rôle de cette femme criminelle, et surtout dans la scène de la jalousie, qui, comme on le sait, est de l'invention du poète moderne. L'inceste n'était pas une chose si rare et si monstrueuse chez les anciens pour exciter de pareilles frayeurs dans le cœur du coupable. Sophocle fait mourir Jocaste, il est vrai, au moment où elle apprend son crime; mais Euripide la fait vivre longtemps après. Virgile ne place pas Phèdre aux enfers, mais seulement dans ces bocages de myrtes, dans ces champs des pleurs, *lugentes campi*, où vont errant ces amantes, qui, même dans la mort, n'ont pas perdu leurs soucis... Aussi la Phèdre d'Euripide, comme celle de Sénèque, craint-elle plus Thésée que le Tartare. Ni l'une ni l'autre ne parle comme la Phèdre de Racine. » Il cite le monologue de Phèdre, et ajoute : « Cet incomparable morceau offre une gradation de sentiments, une science de la tristesse, des angoisses et des transports de l'âme que les anciens n'ont jamais connues. Chez eux, on trouve, pour ainsi dire, des ébauches de sentiments, mais rarement un sentiment achevé ; ici, c'est tout le cœur,

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée !

et le cri le plus énergique que la passion ait jamais fait entendre, est peut-être celui-ci :

Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

Il y a là-dedans un mélange des sens et de l'âme, de désespoir et de fureur amoureuse, qui passe toute expression. Cette femme, qui se consolerait d'une éternité de souffrance, si elle avait joui d'un instant de bonheur, cette femme n'est pas dans le caractère antique ; c'est la chrétienne réprouvée, c'est la pécheresse tombée vivante dans les mains de Dieu ; son mot est le mot du damné. » (Liv. III, ch. III.)

Mais l'admiration que Chateaubriand éprouve pour la littérature « inspirée par le christianisme » ne l'empêche en aucune façon de sentir tout ce que la civilisation antique offre de délicatesse et de beauté dans la période à la fois la plus naïve et la plus barbare de son histoire. Il analyse avec enthousiasme et émotion le discours de Priam aux pieds d'Achille. « Que de beautés dans cette prière ! Quelle scène étalée aux yeux du lecteur ! La nuit, la tente d'Achille, ce héros pleurant Patrocle auprès du fidèle Automédon, Priam apparaissant au milieu des ombres et se précipitant aux pieds du fils de Pélée ! Là sont arrêtés, dans les ténèbres, les chars qui apportent les présents du souverain de Troie ; et, à quelque distance, les restes défigurés du généreux Hector sont abandonnés, sans honneur, sur le rivage de l'Hellespont. » Mais il fait très justement observer que le christianisme, s'il ne nous a pas rendu la naïveté charmante des premiers âges, du moins l'a remplacée par un sentiment inconnu des auteurs anciens. La poésie descriptive proprement dite, celle qui s'attache à la représentation fidèle de la nature physique, n'existe guère dans l'antiquité. Les anciens ont eu un sentiment en quelque sorte laconique de la nature ; les modernes l'ont contemplée avec plus d'émotion et l'ont décrite avec un art plus consommé. Ce qui empêchait surtout les anciens de voir la nature comme nous la voyons aujourd'hui, c'étaient ces êtres mystérieux que la mythologie avait inventés et dont elle peuplait les champs, les bois et les fleuves, ces « élégants fantômes », qui se dressaient à chaque instant entre la nature et le poète. « On ne peut guère supposer que des hommes aussi sensibles que les anciens eussent manqué d'yeux pour voir la nature, et de talent pour la peindre, si quelque cause puissante ne les avait aveuglés. Or cette cause était la mythologie, qui, peuplant l'univers d'élégants fantômes, ôtait à la création sa gravité, sa grandeur et sa solitude. Il a fallu que le christianisme vînt chasser ce peuple de faunes, de satyres et de nymphes, pour rendre aux grottes leur silence, et aux bois leur rêverie. Les déserts ont pris sous notre culte un caractère plus triste, plus

grave, plus sublime; le dôme des forêts s'est exhaussé; les fleuves ont brisé leurs petites urnes, pour ne plus verser que les eaux de l'abîme du sommet des montagnes: le vrai Dieu, en rentrant dans ses œuvres, a donné son immensité à la nature. » (Liv. IV, ch. I.)

Mais ce serait une erreur de croire que, parce qu'il s'étend avec complaisance sur les rapports de la religion avec les sciences et les arts, Chateaubriand ne se soit proposé de la défendre qu'à cet égard. En réalité, il l'accepte tout entière et il essaie de justifier ses mystères, ses dogmes et ses rites, il établit à sa manière l'authenticité de la Genèse, il approuve et explique tout, jusqu'aux vœux perpétuels, auxquels auraient volontiers renoncé beaucoup des catholiques timides de son temps. Il n'y a pas, dans toute la religion du Christ, un seul dogme, une seule institution, un seul détail qu'il ose abandonner. Il regrette l'ordre des Jésuites, sur la suppression duquel beaucoup de ses contemporains avaient passé condamnation, et il déclare que leur départ a été une calamité pour la cause de l'instruction publique. Dans le son des cloches, dont les libres-penseurs se plaignaient comme d'une sorte de malveillante provocation, il saisit une poésie pénétrante et douce qu'expriment les carillons, le glas, les volées, le tocsin. Il réclame pour le peuple un jour de repos hebdomadaire, le dimanche. Il emploie çà et là le langage de la théologie ; il lui arrive même d'imiter le style éclatant et pompeux des cantiques de l'Eglise. Il déclare qu'il faut voir dans les dogmes, si critiqués, si raillés, du catholicisme, les symboles plus précis de certaines croyances que l'humanité avait déjà formées par elle-même : la trinité divine, par exemple, qui paraît n'être qu'une invention absurde et bizarre du christianisme, ne rappelle-t-elle pas la distinction établie au sein de l'âme humaine de trois facultés essentielles qui ne sont pourtant que l'esprit humain tout entier? Mais il prend aussi l'offensive et fait observer que la philosophie du dix-huitième siècle mutile l'esprit humain et que les philosophes sont travaillés d'une sorte de fièvre d'évidence et de clarté, qui leur fait rejeter à tort toutes les idées et tous les sentiments que l'intelligence ne peut pas pénétrer et expliquer complètement. Mais il y a en nous, observe-t-il, un grand nombre d'idées et de sentiments qui sont naturellement enveloppés de mystère et qui n'en sont que plus charmants et plus féconds. Que deviendrait la poésie, s'il ne fallait accepter que les pensées susceptibles d'une analyse rigoureuse et d'une parfaite évidence ? « Il n'est rien de beau, de doux, de grand dans la vie que les choses mystérieuses. » Il est un autre sentiment qu'il reproche aux mêmes philosophes

d'avoir voulu supprimer de notre nature, c'est le respect de la tradition, qu'il déclare aussi nécessaire au progrès de la civilisation que l'esprit d'initiative : il insiste complaisamment sur cette idée, qu'il exagère parfois, et il tombe dans quelques injustices, surtout lorsque, jugeant l'œuvre des grandes assemblées de la Révolution, il se plaît à attaquer les réformes qu'elles ont accomplies, sous prétexte que ces réformes ont fait oublier à la France la tradition et le respect du passé. Enfin son zèle pour la cause de la religion chrétienne le conduit à défendre jusqu'à la politique générale de l'Eglise. Il le fait d'ailleurs avec une habileté qui peut d'abord paraître excessive et qui, avouons-le, frise quelquefois le parti-pris. Il glisse rapidement sur certaines institutions et sur certains actes regrettables, qu'il aurait dû oser critiquer ; les allusions qu'il fait à l'Inquisition, au massacre de la Saint-Barthélemy, à la révocation de l'Edit de Nantes, demeurent très vagues, et, s'il n'essaie pas de les justifier, c'est seulement parce qu'il sent que le public se révolterait contre une pareille apologie. D'ailleurs il a soin d'établir ce principe, qu'il ne s'agit pas, lorsqu'on veut apprécier une institution comme celle de l'Eglise, de discuter sur un acte, sur un règne, sur un siècle, mais qu'il faut surtout la juger dans son ensemble. Or le monde, tout mauvais qu'il est, vaudrait-il aujourd'hui le peu qu'il vaut, si le christianisme n'avait pas paru sur la terre ? Au moment de son apparition l'empire romain offre le lamentable spectacle d'une corruption, et d'une lâcheté générales ; on ne croit plus au vrai, ni au bien, ni à la patrie, l'Etat est moralement anéanti, et les barbares arrivent. Si le christianisme n'avait pas préparé la fusion des races et apaisé les conflits et les haines, le cataclysme qui a bouleversé le monde, aurait été plus terrible encore ; la religion a mis un frein à la violence effrénée des passions. Or, si ce point est acquis, j'ai bien le droit, conclut Chateaubriand, de ne pas m'arrêter au détail de certains faits, qu'on pourrait attaquer, et qui sont de véritables fautes, mais qui s'effacent devant la majesté de l'ensemble.

L'ouvrage de Chateaubriand a-t-il été utile à la cause qu'il défendait ? Il lui a servi dans la mesure où l'auteur a été sincère en la défendant. Ce qu'il faut dire, c'est qu'il n'a pas dû convertir beaucoup d'incrédules, mais qu'il a rendu le courage aux chrétiens résignés et honteux. On n'eut plus à rougir d'une religion contre laquelle on n'entendait plus retentir, à chaque instant, les plaisanteries de Voltaire et des philosophes. Mais le mouvement d'opinion créé par le *Génie du Christianisme* a eu un autre résultat, plus durable : à partir de Chateaubriand, la plupart des penseurs,

qu'ils soient croyants ou athées, paraissent toujours pénétrés de cette idée, que le christianisme déchu a droit cependant à la tolérance, au respect, à la reconnaissance publique, parce que l'humanité lui doit le progrès de la civilisation, des lettres et des arts.

A. D.

Victor Hugo. — Son Royalisme

Cours libre de M. GASTON DESCHAMPS,
Ancien membre de l'Ecole d'Athènes.

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous avons vu, dans nos précédentes leçons, comment la vocation poétique de Victor Hugo, éveillée par l'éblouissement précoce d'un décor merveilleux, surexcitée ensuite par une noble émulation de gloire venue de l'exemple de Chateaubriand, nourrie enfin et fortifiée par le plus pur et le plus généreux des sentiments, s'était épanouie en une floraison juvénile de vers et de prose, qui avait valu à l'auteur des *Odes et Ballades* les encouragements de ses aînés, les louanges de ses rivaux et l'encens de ses contemporains. Nous avons vu que son programme, si souvent précisé dans les articles de sa jeunesse, fut à la fois littéraire et politique. J'ai dit que, selon lui, l'homme de lettres ne doit point se croire au-dessus de l'intérêt général et des besoins nationaux, ni s'isoler de la grande vie du corps social. J'ai rappelé cette strophe des *Rayons et les Ombres* (1er poème), qui résume si bien ses doubles aspirations :

Le poète, en des jours impies,
Vient préparer des jours meilleurs.
Il est l'homme des utopies ;
Les pieds ici, les yeux ailleurs.
C'est lui qui, sur toutes les têtes,
En tout temps, pareil aux prophètes,
Dans sa main, où tout peut tenir,
Doit, qu'on l'insulte ou qu'on le loue,
Comme une torche qu'il secoue,
Faire flamboyer l'avenir.

Nous remarquerons que ce beau rêve de réformes sociales, conçu par un littérateur, lui fut commun avec beaucoup d'écrivains de son temps. Le poète des *Méditations*, à ce moment même, nous

déclare qu'il a quitté ses premiers maîtres, Tibulle, Bertin, Parny, pour s'attacher à Jean-Jacques Rousseau, à Chateaubriand, à Mme de Staël, c'est-à-dire à tous les auteurs qui ont entrepris d'exercer une action littéraire, intellectuelle et morale, sur la société. N'est-ce pas Lamartine lui-même qui, à l'époque où paraissaient les *Odes et Ballades*, se glorifiait d'essayer une poésie neuve, mélancolique, incertaine, timide et audacieuse à la fois, de renaissance et de reconstruction sociale ? C'est le moment aussi où ce jeune officier de la garde royale, que nous avons vu assister comme témoin au mariage de Victor Hugo, et qui avait nom Alfred de Vigny, — déjà célèbre par son « adorable Ciméta », selon l'expression de notre poète, — n'était pas encore assez isolé dans sa tour d'ivoire pour ne point voir les foules qui souffraient. C'est lui, en effet, qui disait :

... Les nations sont des femmes guidées
Par les étoiles d'or des divines idées.

Nous pourrions évoquer le souvenir, non moins significatif ici, de ce bon poète Soumet, assez oublié maintenant, parce qu'il s'est trouvé au confluent de deux écoles. « La religion, disait-il, l'enthousiasme du dévouement et l'exquise contemplation de la nature sont aujourd'hui les plus chers objets de la rêverie des amis des muses. » Nous pourrions citer des textes semblables de Ballanche, et d'un écrivain qu'on sera peut-être étonné de rencontrer ici, de Balzac, qui était alors au rang des royalistes les plus dévoués ; un livre récent, publié par M. Edmond Biré, nous édifie à cet égard. Tous ces faits et bien d'autres, recueillis dans les journaux du temps, nous permettront de nous faire une idée exacte de ce qu'a été le royalisme de Victor Hugo.

Ce royalisme est d'abord idéaliste, et —, passez-moi l'expression, — il est à la fois idéaliste et « grincheux. » Victor Hugo plane de si haut avec Chateaubriand, son illustre modèle, que les hommes politiques contemporains, comparés à cet idéal, lui paraissent très petits. « Chaque ouvrage, écrit-il, chaque ouvrage du noble pair, est un bienfait pour les lettres, et, ce qui est plus encore, un service pour la monarchie. » Or, Chateaubriand étant exclu des conseils du gouvernement, il trouve que le roi est bien mal servi. Et le poète se donne pour devise la devise même du *Conservateur littéraire* : « Le Roi, la Charte, les honnêtes gens. » Les « honnêtes gens » ce sont le vicomte Matthieu de Montmorency, maréchal de camp, le duc de La Rochefoucauld, Vitrolles, le comte Jules de Polignac, le marquis d'Espinouze, le vicomte Donnadieu, M. Clausel de Coussergues, M. de Villèle, et quelques autres. Quant à ceux qui n'entrent pas dans cette catégorie, ce sont

MM. Decazes, Pasquier, Gouvion Saint-Cyr... Le royalisme de Victor Hugo fut donc un royalisme d'opposition. Ses premières *Satires* et ses *Odes* sont transparentes, lorsqu'on les étudie en se plaçant dans le milieu où elles furent écrites. On y devine les événements précis autour desquels il a fait étinceler ses métaphores.

C'est aussi un royalisme sentimental et attendri. Il se complaît au spectacle des catastrophes, surtout quand elles lui présentent des antithèses (odes sur *Louis XVII*, sur *le désastre de Quiberon*). Au mois de janvier 1821, se fonde la *Société des Bonnes Lettres ;* elle comptait parmi ses membres Fontanes, Chateaubriand, Bertin de Vaux, Quatremère de Quincy, Charles Nodier, Désaugiers, enfin Abel Hugo et Victor Hugo. Le 13 décembre 1821, celui-ci fut le héros d'une des séances les plus brillantes de la Société : il y lut son ode sur *Louis XVII.*

Il y a ici un fait historique, sur lequel je n'ai rien à vous apprendre, mais qu'il est bon de rappeler en y insistant un peu, parce qu'il a provoqué l'éclosion de toute une littérature, tant en prose qu'en vers. Le 13 février 1820, au soir, le duc et la duchesse de Berry s'étaient rendus à l'Opéra, qui était alors situé rue de Richelieu. Ils venaient voir un spectacle composé de : *Le Rossignol*, *les Noces de Gamache*, et *le Carnaval de Venise.* Quelques minutes avant la fin du dernier ballet, la duchesse exprima le désir de se retirer. Le duc l'accompagna jusqu'à sa voiture, ferma la portière. Il se disposait à rentrer, et s'était déjà retourné pour remonter l'escalier du vestibule, lorsqu'un homme s'élança vers lui, et lui enfonça une alène dans le sein droit. L'assassin fut arrêté bientôt après. « Monstre ! lui dit le comte de Clermont, qui a pu te porter à commettre un pareil attentat ? — J'ai voulu, répondit-il, délivrer la France de ses cruels ennemis. — Par qui a-tu été payé pour te rendre coupable d'un tel crime ? » L'assassin, avec beaucoup d'arrogance : « Je n'ai été payé par personne. » Il affirma jusqu'au bout n'avoir pas eu de complices. Il déclara se nommer Louvel ; c'était un simple ouvrier sellier. « Pourquoi, lui demanda-t-on encore, pourquoi vous êtes-vous attaqué de préférence à Monseigneur le duc de Berry ? — Parce que c'est le prince le plus jeune de la famille royale, et celui qui semble destiné à perpétuer cette race ennemie de la France. »

Conduit dans une pièce voisine de celle où était étendue sa victime, l'assassin fut interrogé par le comte Decazes, le comte Anglès, et par le procureur général, en présence du baron Pasquier. Ce nouvel interrogatoire ne fut que la confirmation et le développement du premier. « Qui vous a porté au crime que vous

venez de commettre ? — Mes sentiments. — Quels sont ces opinions, ces sentiments ? — Mes opinions sont que les Bourbons sont des tyrans et les plus cruels ennemis de la France. » Pendant ce temps, le duc expirait, malgré les soins de neuf docteurs, parmi lesquels était le célèbre chirurgien Dupuytren.

Chateaubriand fut le premier des écrivains à faire retentir dans sa prose la violence de son indignation. Il désigna M. Decazes comme expressément responsable. Quand celui-ci eut donné sa démission et reçu du roi en échange le titre de duc, l'auteur d'*Atala* voulut éclabousser d'une métaphore le ministre libéral. « Les pieds durent, dit-il, lui glisser dans le sang. » C'est alors qu'à la Chambre des Pairs, M. Clauzel de Coussergues déposa une demande de mise en accusation contre M. Decazes, complice du crime. Dans certains milieux politiques, on ne doutait pas de la culpabilité de l'ancien ministre, on l'affirmait avec violence. « Le nom du régicide Fouché, dit un auteur du temps, inspirait bien moins d'horreur que celui de Decazes. » On haranguait le roi en ces termes : « Oui, sire, il existe une conspiration permanente contre les Bourbons. Le sang si pur, qui a déjà tant coulé, n'aurait-il fait qu'exciter la soif des misérables ? Oui, sire, veillez sur vous ! » Désaugiers, le jovial Désaugiers, que nous ne nous attendrions pas à trouver si lyrique, rima, en même temps que Victor Hugo, des strophes qui sont la traduction littérale de ces paroles.

O regrets impuissants ! ô désespoir stérile !
Nos vœux, nos cris plaintifs ne sont pas entendus.
Celui que nous pleurons, de sa couche immobile
Ne se lèvera plus !
Et toi, monarque vénérable,
Privé d'un fils resté l'espoir de tes vieux ans,
Suspends la douleur qui t'accable :
Songe que les Français sont aussi tes enfants !

Je ne vous ferai pas remarquer la platitude de ces vers. Je les cite, parce qu'ils expriment les mêmes sentiments qu'a rendus avec tant d'éclat Victor Hugo. Il semble que celui-ci ait voulu se réserver le droit exclusif d'immortaliser le deuil des amis de la monarchie. Un officier d'artillerie ayant improvisé sur ce sujet une brochure un peu hâtive, le jeune rédacteur en chef du *Conservateur littéraire* s'indigna, et rappela au souvenir du malencontreux écrivain ces vases sacrés qui, dans les temps anciens, ne pouvaient pas être portés par des mains profanes. En revanche, il fut transporté d'enthousiasme à la lecture de la *Vie de Monseigneur le duc de Berry*, publiée par Chateaubriand. « Nous voudrions, disait-il, pouvoir louer dignement celui qui a si digne-

ment loué nôtre infortuné duc de Berry; nous ferions ressortir cette richesse d'imagination, cette profondeur de sentiments, cette variété de style, cette prodigieuse propriété d'expression, cette facilité, cette harmonie, cette négligence si gracieuse, cette naïveté de génie (si l'on peut s'exprimer ainsi) dans les particularités sur l'enfance et la vie privée du prince, et cette énergie d'une âme fortement indignée dans les détails sur son exil et sur sa mort. Nous nous plairions, aujourd'hui que M. de Chateaubriand s'est placé si haut dans les sphères littéraires et politiques, aujourd'hui que la calomnie même et l'esprit de parti se taisent devant sa gloire, sous peine de ridicule, à revenir sur les obstacles que ce grand écrivain a rencontrés en entrant dans la carrière; nous aimerions à triompher pour lui des outrages qu'il a dus à la beauté de son génie, et des persécutions que lui a suscitées la noblesse de son caractère; mais l'auteur des *Martyrs* n'a pas besoin de nos éloges; et, si d'ineptes critiques l'ont abreuvé de dégoût dans ses premiers efforts, il a reçu pour dédommagement l'admiration contemporaine, qui lui répond de celle de la postérité. »

L'enthousiasme de Victor Hugo ne s'arrêtait pas là. On va voir qu'il approuvait pleinement le projet de mise en accusation du ministre Decazes. Le journal où il écrivait étant exclusivement littéraire, il était obligé de prendre un biais pour exprimer son avis sur ce sujet, sous peine d'être repris par la censure. « Je vais, écrivit-il, me borner à apprécier le style de l'exposé de motifs de la proposition de M. de Coussergues. Ce style offre cela de particulier qu'il porte l'empreinte de la conviction et le cachet de la probité; on sent que l'homme qui parle est un homme excellent, forcé par sa conscience de remplir un devoir pénible. Dans l'exposition, il est simple et clair; dans la récapitulation, dont le cadre est ingénieux, il est rapide et précis; dans la réponse aux apologistes de M. Decazes, qui termine le volume, il est semé de traits piquants et d'observations spirituelles. Du reste, on n'y trouve point d'éclat, point de mouvement, peu de chaleur, si ce n'est dans la quatrième partie, où le fidèle et vertueux député démontre *la culpabilité ministérielle de M. Decazes* dans l'assassinat de Son Altesse Royale le duc de Berry, partie qu'il faut lire et relire. »

Ainsi donc, pour Victor Hugo, comme pour Fiévée, comme pour Chateaubriand, l'alène qui poignarda le duc de Berry vient directement de l'arsenal révolutionnaire. La fatale nuit du 13 février est l'aboutissement des principes de 89. Il ne peut pas admettre que l'attentat de Louvel soit un crime isolé : il institue sur ce point

une véritable discussion ; il s'indigne de voir un des fidèles de la royauté publier une oraison funèbre, où *les motifs personnels* qui poussèrent l'assassin sont indiqués à mots couverts... « Jusques à quand, s'écrie-t-il, continuera-t-on d'insulter à la douleur publique ? » M. de Castelbajac, dans le *Conservateur*, ne s'exprimait pas autrement : « Les Jacobins répètent que le meurtrier n'a pas de complices... Qu'ils disent à cet égard ce qu'ils voudront ; il n'en est pas moins démontré que ce monstre se nourrissait de leurs doctrines empoisonnées, qu'il lisait leurs écrits. »

De toutes ces impressions naquit dans l'imagination de Victor Hugo l'ode VII du livre Ier *sur la Mort du Duc de Berry*. Cette ode se compose d'un récit et d'imprécations. Le récit, malgré sa forme lyrique, est visiblement inspiré par la lecture récente du journal de Chateaubriand. Il serait intéressant de comparer la prose du *Conservateur* et les strophes de Victor Hugo, et de voir comment, à côté de certaines nouveautés, qui annoncent un grand poète lyrique, apparaissent les traces d'un disciple de Boileau, de Racine et de l'abbé Delille. Ainsi, la périphrase suivante :

> ... le cirque où l'on voit aux accords de la lyre
> S'unir les prestiges de l'art,

sert à désigner l'Opéra. Plus loin, « les soins cruels de l'art », expression qui rappelle la phraséologie du XVIIIe siècle, ce sont les suprêmes tortures infligées au malheureux duc par le bistouri de Dupuytren. L'ode se continue par l'évocation d'une mémoire très particulièrement chère à Chateaubriand :

> D'Enghien s'étonnera, dans les célestes sphères,
> De voir sitôt l'ami cher à ses jeunes ans,
> A qui le vieux Condé, prêt à quitter nos terres,
> Léguait ses devoirs bienfaisants.

C'est la traduction presque littérale d'une anecdote racontée par le *Conservateur*, le lendemain de la mort du duc de Berry.

Deux autres graves événements, en cette période d'apprentissage et de juvénile enthousiasme, intéressèrent au plus haut point l'imagination de notre poète. Ce fut, le 15 mars 1823, le départ pour l'Espagne d'un corps expéditionnaire, qui avait pour mission de combattre l'insurrection des *Cortès* et de rétablir le roi Ferdinand VII sur le trône ; et, le 29 mai 1825, la cérémonie du sacre de Charles X dans la cathédrale de Reims. Il n'est pas étonnant que Victor Hugo ait célébré par une ode pittoresque la guerre d'Espagne, car cette guerre était une idée de Chateaubriand. L'illustre écrivain se vante, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, d'avoir par cette expédition rendu au gouvernement de la Restauration le prestige militaire qui lui manquait. Vous trouverez, dans

le Congrès de Vérone, de Chateaubriand, et dans ses *Mémoires*, le détail de toute la procédure diplomatique qui aboutit à l'engagement des hostilités. Vous y verrez le discours, plein d'une ténacité vraiment curieuse, qu'il prononça à la Chambre des pairs. Quand cette promenade militaire fut finie, Victor Hugo écrivit son ode 8e du livre II, tandis que son frère rédigeait, en deux volumes de prose, ses *Récits de la guerre d'Espagne*. Nous trouvons encore ici une preuve de l'assiduité avec laquelle Victor Hugo s'emparait des événements actuels. Une ordonnance royale prescrivit que, pour perpétuer le souvenir du courage et de la discipline de l'armée française, l'arc de triomphe de l'Etoile serait immédiatement terminé. Or, c'est juste le temps où notre poète compose la première de ses odes (livre II, 8), à *l'Arc de triomphe de l'Etoile*. Nous verrons, plus tard, qu'il est revenu sur ce sujet, et qu'autour du monument vainqueur il a fait comme flamboyer une auréole de poésie.

Je passe à la seconde circonstance, qui, vers la même époque, imprima une trace profonde dans l'imagination de Victor Hugo : il s'agit du sacre de Charles X. Quelques jours avant cette cérémonie, le 28 avril 1825, on lisait, dans le *Moniteur*, l'avis suivant : « Le roi vient de nommer MM. Alphonse de Lamartine et Victor Hugo chevaliers de la Légion d'honneur. » Ce décret avait été rendu sur la proposition du vicomte Sosthènes de La Rochefoucauld, aide de camp du roi, chargé du département des Beaux-Arts. De plus, Victor Hugo fut invité officiellement au sacre.

Le voyage à Reims fut une joie pour le jeune poète. De Blois, où il avait reçu l'invitation royale, jusqu'à la ville métropolitaine, il a marqué son itinéraire par des lettres qui nous sont parvenues. Il écrivait à Vigny : « Le roi me donne la croix et m'invite à son sacre. Réjouissez-vous, vous qui m'aimez... Car je repasserai à Paris en allant à Reims, et je vous embrasserai. Je compte faire le voyage avec notre Nodier, auquel je viens d'écrire. Vous nous manquerez !... Tous les honneurs du reste portent leur épine avec eux. Ce voyage me force de quitter, pour quinze éternels jours, cette Adèle que j'aime comme vous aimez votre Lydia, et il me semble que cette première séparation va me couper en deux. » Son ruban, tout neuf, lui procura les plus douces impressions. A Orléans, on le prit pour un officier, et cette agréable méprise réveilla en lui les instincts militaires qu'il tenait de sa race. Il s'arrêta quelques jours à Paris, afin de s'occuper de la grose affaire de son costume pour le sacre ; car il lui fallait un habit de gala, et il eut toujours beaucoup de goût pour les uniformes. Ses amis, ses parents, ses beaux-parents se mirent en quatre pour l'obliger.

Le protocole exigeait une culotte courte, des bas de soie, des souliers à boucles, une épée d'acier, un chapeau à galon d'acier, empanaché de plumes. Ce furent des courses continuelles chez le tailleur Beauchêne, et des essayages multiples devant la famille éblouie. Le bon Soumet voulut absolument offrir une culotte qui ne lui servait plus, mais qui n'allait guère à Victor Hugo. Pour être plus sûr de la perfection de ce costume, on invita le tailleur à dîner. Entre temps, le libraire Ladvocat réclamait l'ode que le jeune poète avait promise pour immortaliser le sacre. Lamennais, Nodier, Devéria prenaient part à tout ce triomphe.

Enfin, le 24 mai 1825, à six heures du matin, Victor Hugo, ayant retenu, pour quatre cents francs, une place d'aller et retour, monta dans la diligence de Reims. Il avait pour compagnons de voyage Charles Nodier, qui devait écrire le discours préliminaire à la relation des cérémonies; M. de Cailleux, secrétaire général des musées, et un jeune peintre, M. Alaux, qui fut depuis directeur de l'Académie de France à Dreux. On passa la première nuit dans une auberge, au village de Létignon, où l'hôtelier exigea pour une mauvaise soupe la somme de dix-neuf francs. Et encore, on leur fit des prix doux, à cause du ruban de Victor Hugo ! Les routes étaient garnies de voitures. Tout était hors de prix dans les gîtes d'étapes. A Villers-Cotterets, Nodier fut malade, Alaux eut mal au cœur. Victor Hugo, très solide, résistait aux cahots de la guimbarde et aux relents des mauvaises nourritures. A Soissons, il eut une alerte : sa malle, qui était vieille, et qui avait été mise sur le côté, s'ouvrit : l'écrin qui contenait la croix d'honneur et deux médailles roula dans la poussière, et les deux médailles, en se frottant l'une contre l'autre, se rayèrent réciproquement. Victor Hugo était désolé. « Calmez-vous! dit M. de Cailleux, secrétaire général des musées, je les ferai refrapper. »

A l'arrivée à Reims, la caisse de Charles Nodier se défonça ; tous les effets furent remplis de poussière, et trois cols furent perdus. Alors, ces messieurs s'écrièrent d'un commun accord : « Qu'on est à plaindre de voyager sans sa femme ! »

Aussitôt débarqué, Victor Hugo courut à la poste pour retirer son épée, sa culotte et sa correspondance. Il lut les lettres de sa femme sous une grande averse, et ne s'aperçut point de la pluie. Il resta dix minutes devant le portail de la cathédrale sans la regarder. C'est qu'il lisait les lettres de sa femme ! Le soir, il dîna au *Grand Hôtel du Sacre*, en compagnie de Nodier et de M. Emmin, député de Besançon. Le député, enthousiasmé par son jeune compatriote, voulut absolument payer la note. Quant à Nodier, attendri et égayé par les bons vins, il disait, entre la poire

et le fromage : « Votre père, mon ami, devrait être pair de France ! »

Le 27 mai, Victor Hugo visita la cathédrale; mais il la vit très mal, parce qu'il n'avait pas reçu de lettre d'Adèle. Il refusa d'aller voir l'abbaye de Saint-Remy, parce qu'il voulait écrire à Adèle. Il passait ses soirées au spectacle; il en gémissait, mais il ne pouvait faire autrement : il était logé chez le directeur du théâtre. Les prétentions des hôteliers de Reims l'effrayaient : le 27 mai, lui, Charles Nodier, M. de Cailleux et M. Alaux mangèrent très mal pour quatre-vingt-un francs. Une omelette coûtait quinze francs, un plat de pois treize francs, cinq petits pains quarante-deux sous. On se consolait par de délicates attentions d'amitié : Hugo donna à Nodier sa médaille d'académicien des Jeux floraux. M. de Cailleux, qui venait d'être nommé officier de la Légion d'honneur, offrit à Hugo sa croix de chevalier.

Le roi arriva le 28, à midi. La cérémonie du sacre eut lieu le 29. Victor Hugo la trouva « enivrante ». On lui avait réservé un billet de faveur lui permettant de bien voir. Le vicomte Sosthènes de La Rochefoucauld vint lui dire que le roi avait demandé s'il était là. Il faut croire qu'en ce temps les poètes jouissaient de quelque estime auprès des pouvoirs publics. « Je suis effrayé, écrivait-il à sa femme, je suis effrayé de ce qu'ils attendent de moi. » Il songeait à son *Ode*, mais il se sentait découragé. Il venait de recevoir des lettres d'Adèle; Adèle n'était pas contente : elle se plaignait de la seconde femme du général Hugo, devenue belle-mère acariâtre.

Enfin, l'ode fut faite. Victor Hugo chanta le sacre de Charles X, comme il avait chanté le baptême du duc de Bordeaux. Les poèmes sur commande sont toujours un peu froids. Je préfère à ces strophes officielles l'admirable élégie que lui inspira, onze ans après, la mort de ce roi dont il avait vu l'avènement.

Sombres canons, rangés devant les Invalides,
Comme des sphinx, au pied des grandes pyramides,
. . . . . .
A ce bruit, qui jadis vous eût fait rugir tous :
« Le roi de France est mort ! » d'où vient qu'aucun de vous,
Comme un lion captif qui secouerait sa chaîne,
Aucun n'a tressailli sur sa base de chêne ?...
Vous vous taisez. — Mais moi, moi dont parfois le chant
Se refuse à l'aurore et jamais au couchant,
Moi que jadis, à Reims, Charle admit comme un hôte,
Moi qui plaignis ses maux, moi qui blâmai sa faute,
Je ne me tairai pas. Je descendrai, courbé,
Jusqu'au caveau profond où dort ce roi tombé ;
Je suspendrai ma lampe à cette voûte noire ;
Et sans cesse, à côté de sa triste mémoire,

Mon esprit, dans ces temps d'oubli contagieux,
Fera veiller dans l'ombre un vers religieux.

. . . . . .

Je le dirai, sans peur que la haine renaisse :
Son avènement pur eut pour sœur ma jeunesse ;
Saint-Remy nous reçut sous son mur triomphant,
Tous deux, le même jour, lui vieux, moi presque enfant ;
Et moi, je ne veux pas, harpe qu'il a connue,
Qu'on mette mon roi mort dans une bière nue !
Tandis qu'au loin la foule emplit l'air de ses cris,
L'auguste Piété, servante des proscrits,
Qui les ensevelit dans sa plus blanche toile,
N'aura pas, dans la nuit que son regard étoile,
Demandé vainement à ma pensée en deuil,
Un lambeau de velours pour couvrir ce cercueil !...
Charles X !... Oh ! le Dieu qui retire et qui donne
Forgea pour cette tête une lourde couronne !
L'Empire était penchant, et les temps étaient durs,
Une ombre, quand il vint, couvrait encore nos murs,
L'ombre de l'empereur, figure colossale.
Peuple, armée, et la France, et l'Europe vassale,
Par cette vaste main depuis quinze ans pétris,
Demandaient un grand règne, et, pour remplir Paris,
Ainsi qu'après César Auguste remplit Rome,
Après Napoléon il fallait plus qu'un homme !
Charles ne fut qu'un homme. A ce faîte, il eut peur.
Le gouffre attire. Pris d'un vertige trompeur,
Dans l'abîme, fermant les yeux à la lumière,
Il se précipita, la tête la première.
Silence à son tombeau !... Car tout vient de finir.

. . . . . .

Je n'aurai pas pour lui des reproches amers,
Je ne suis pas l'oiseau qui crie au bord des mers,
Et qui, voyant tomber la foudre des nuées,
Jette aux marins perdus ses sinistres huées ;
Des passions de tous isolé bien souvent,
Je n'ai jamais cherché les baisers que nous vend
Et l'hymne dont nous berce avec sa voix flatteuse
La popularité, cette grande menteuse.
Aussi n'attendez pas que j'achète aujourd'hui
Des louanges pour moi par des affronts pour lui.
Qu'un autre, aux rois déchus donnant un nom sévère,
Fasse un vil pilori de leur fatal calvaire ;
Moi je n'affligerai pas plus, ô Charles X,
Ton cercueil maintenant que ton exil jadis !
Repose, fils de France, en ta tombe exilée !...
Peuple ! soyons cléments ! soyons forts ! Oublions !...
Hélas ! quel poids encor pourrions-nous, après tout,
Jeter sur ce vieillard cassé par la misère,
Qui dort sous le fardeau de la terre étrangère ?

. . . . . .

O poésie ! au ciel ton vol se réfugie,
Quand les partis hurlant luttent à pleine orgie,

Quand la nécessité sous son code étouffant
Brise le fort, le faible, hélas ! l'innocent même,
Et, sourde et sans pitié, promène l'anathème
Du front blanc du vieillard au front pur de l'enfant !...

Mesdames et Messieurs, on a dénoncé beaucoup trop violemment, ce me semble, les prétendues palinodies de Victor Hugo. On a laissé entendre, en des réquisitoires plus ou moins véhéments, que le poète des *Feuilles d'Automne* et des *Voix intérieures* n'était attentif qu'à la foule qui passe, au vent qui souffle, au cri qui domine, au camelot qui hurle... Cela n'est pas vrai, puisque nous connaissons au moins une circonstance où il s'isola de la multitude, où il se sépara fièrement de la rue, qui acclamait le Deux-Décembre. Cela n'est pas vrai, puisqu'il a pu dire en cette conjoncture mémorable :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !...

Pour le cas particulier qui nous occupe aujourd'hui, rien n'est plus facile que d'expliquer les sentiments de Victor Hugo. L'évolution de son royalisme fut exactement parallèle à l'évolution du royalisme de Chateaubriand, son maître. On peut s'en assurer par la lecture des *Mémoires d'outre-tombe*. J'ajoute que le progrès de sa conscience individuelle fut, à ce moment-là, conforme au progrès de la conscience nationale. La royauté, c'était pour lui, dans la perpétuité d'une race, le symbole de la continuité de la patrie. La charte était, sous la forme d'un acte constitutionnel, le statut organique de la société moderne, par lequel à la France ancienne s'unissait la nouvelle France. Le roi figurait l'autorité légitime, la charte l'autorité légale. Lorsque la faiblesse de Charles X laissa violer la charte, il se regarda comme délié de la fidélité au roi. Dans le conflit de la force et du droit, il n'hésita pas. Le cas de conscience qu'il eut à résoudre, c'est, en somme, celui de la France depuis cent ans, puisque notre politique de tout ce siècle a oscillé sans cesse entre des crises de liberté et des tentatives de dictature. Nous ne saurions trop, sur ce point, interroger les poètes. Ils sont au-dessus des querelles de partis, ils aperçoivent, par-dessus le tumulte des foules, la lumière qui doit guider notre patrie, et les splendeurs éternelles de l'idéal.

C. B.

Plan de dissertation.

LICENCE ÈS LETTRES (*Philosophie*).

Le droit de punir.

REMARQUES PRÉLIMINAIRES. — Réparer le préjudice causé, ce n'est pas punir ; ce n'est pas punir non plus que de mettre un coupable hors d'état de nuire. Il y a punition, quand la défense sociale s'exerce pour l'exemple, pour l'amendement et pour l'expiation. L'exemple s'adresse à autrui, l'amendement est la correction du coupable lui-même ; l'expiation sert à effacer le mal. — De même, on récompense le bien pour l'exemple, pour l'encouragement et pour le souverain bien. — D'autre part, étant donné un mal moral, on superpose à ce mal un mal matériel ; ce mal matériel efface le mal moral ; c'est la justification de la faute par le malheur. De même, un acte de vertu est un sacrifice du bonheur personnel, et à ce sacrifice on superpose un certain bonheur envoyé à l'homme de bien, sans qu'il l'ait demandé, par Dieu ou par ses semblables : il y a ici superposition du bien matériel au bien moral. On voit que, dans le domaine de la morale et de l'action, le souverain bien répond exactement à l'expiation.

Ces considérations sont confirmées par l'étude de ce qu'on pourrait appeler *l'anti-punition* et *l'anti-récompense* (c'est-à-dire le bonheur donné au méchant et le malheur donné à l'homme de bien). Si l'homme méchant est rendu malheureux : 1°) cette action est d'un mauvais exemple, 2°) l'homme déjà méchant est dépravé davantage, 3°) il y a là comme un souverain mal. — De même, si l'homme de bien est rendu malheureux : 1°) son malheur est d'un mauvais exemple, 2°) il est découragé ou dépravé, 3°) il y a là comme un souverain mal.

Punir ou récompenser pour l'exemple, c'est montrer que le lien social est un lien moral, c'est établir ce lien moral entre deux hommes ou entre un homme et la société, dont l'un est sujet et l'autre justicier. — Que les idées d'amendement et d'encouragement soient des notions morales, c'est là une vérité qui n'a guère besoin de démonstration. Celui qui se repent, se dispose à bien faire ; celui au contraire qui se voit récompensé, saisit dans la morale une réalité active et pour ainsi dire vivante, il se considère comme citoyen d'une république essentiellement morale. —

Quant à l'expiation et au souverain bien, ce sont les mêmes idées, les mêmes réalités, conçues seulement d'une manière plus logique et plus abstraite.

En pareille matière, il faut reconnaître que l'idée de droit est insuffisante. A vrai dire, l'homme qui vit en société a le devoir de punir et le devoir de récompenser, parce que la punition et la récompense sont des biens. La récompense est une variété du bien moral. Car le bonheur accordé à une personne, parce qu'elle a fait le bien et dans la mesure où elle l'a fait, est moral, et dans ce cas seulement. Le malheur conféré au méchant, parce qu'il a fait le mal et dans la mesure où il l'a fait, est aussi un bien moral pour les mêmes raisons. Mais, de même que, d'une manière générale, il ne faut pas faire le bien sans le connaître, de même il ne faut punir et récompenser qu'en connaissant bien l'individu auquel on croit devoir attribuer la récompense ou la punition, et il est nécessaire de proportionner récompense et punition au mérite et au démérite du sujet moral. Le châtiment et la récompense sont, en dernière analyse, des formes spéciales de la charité, et par là le devoir de punir rejoint les vérités essentielles de la moralité humaine.

Plan. — I. — Qu'est-ce que punir? — Trois éléments dans la punition: exemple, amendement, expiation.

Il y a de même trois éléments dans la notion de récompense: exemple, encouragement, souverain bien.

II. — Relations intrinsèques des deux idées de punition et de récompense. — Chacune est au même titre l'idée d'un bien essentiellement moral.

III. — Il n'y a pas seulement droit, il y a aussi devoir de punir.

Sujets de devoirs

Université de Lyon

Agrégation des Lettres et de Grammaire.

THÈME GREC

Pendant qu'on accusait Euripide d'amollir la tragédie, il se proposait d'en faire une école de sagesse. On trouve dans ses écrits le système d'Anaxagore, son maître, sur l'origine des êtres, et les préceptes de cette morale dont Socrate, son ami, discutait alors les principes. Mais, comme les Athéniens avaient pris du goût à cette éloquence artificielle dont Prodicus lui avait donné des leçons, il s'attacha principalement à flatter leurs oreilles. Ainsi les dogmes de la philosophie et les ornements de la rhétorique furent admis dans la tragédie, et cette innovation servit encore à distinguer Euripide de ceux qui l'avaient précédé.

Dans les pièces d'Eschyle et de Sophocle, les passions, empressées d'arriver à leur but, ne prodiguent point des maximes qui suspendraient leur marche; le second surtout a cela de particulier que, tout en courant, et presque sans y penser, d'un seul trait il décide le caractère et dévoile les sentiments secrets de ceux qu'il met en scène.

BARTHÉLEMY (*Voy. d'Anach.* LXIX).

DISSERTATION LATINE

Qua arte composita sit Plautina *Miles gloriosus*.

VERSION LATINE

Omne animal se ipsum diligit. Quod quanquam dubitationem non habet (est enim infixum in ipso natura, comprehenditurque suis cujusque sensibus), tamen, ne quid prætermittamus, rationes quoque, cur hoc ita sit, afferendas puto. Etsi qui potest intellegi aut cogitari, esse aliquod animal, quod se oderit? Res enim concurrent contrariæ. Nam cum appetitus ille animi aliquid ad se trahere cœperit consulto, quod sibi obsit, quia sit sibi inimicus, cum id suâ causâ faciet, et oderit se et simul diliget, quod fieri non potest. Necesseque est, si quis ipse sibi inimicus est, eum, quæ bona sunt, mala putare, bona contra, quæ mala, et quæ

appetenda, fugere et, quæ fugienda, appetere; quæ sine dubio vitæ est eversio. Neque enim, si nonnulli reperiuntur, qui aut laqueos aut alia exitia quærant, aut, ut ille apud Terentium, qui decrevit tantisper se minus injuriæ suo nato facere (ut ait ipse), dum fiat miser, inimicus ipse sibi putandus est. Sed alii dolore moventur, alii cupiditate; iracundia etiam multi efferuntur et, cum in mala scientes irruunt, tum se optime sibi consulere arbitrantur. Itaque dicunt nec dubitant :

Mihi sic est usus; tibi ut opus est facto, face.

Qui ipsi sibi bellum indixissent, cruciari dies, noctes torqueri vellent, nec vero sese ipsi accusarent ob eam causam, quod se male suis rebus consuluisse dicerent; eorum enim est hæc querela, qui sibi cari sunt seseque diligunt. Quare, quotiescumque dicetur male quis de se mereri sibique inimicus esse atque hostis, vitam denique fugere, intellegatur, aliquam subesse ejusmodi causam, ut ex eo ipso intellegi possit, sibi quemque esse carum. Neque modo carus sibi quisque, verum etiam vehementer carus est. Quis est enim aut quotus quisque, cui, mors cum appropinquet, non

Refugiat timido sanguem atque exalbescat metu?

Etsi hoc quidem est in vitio, dissolutionem naturæ tam valde perhorrescere; sed quia fere sic afficiuntur omnes, satis argumenti est, ab interitu naturam abhorrere; idque quo magis quidam ita faciunt, ut jure etiam reprehendantur, hoc magis intellegendum est, hæc ipsa nimia in quibusdam futura non fuisse, nisi quædam essent modica natura.

THÈME LATIN

Alf. de Musset, *Salon de 1836*, 3e §. « Je crois qu'une œuvre d'art, quelle qu'elle soit, vit à deux conditions..... et le talent meurt étouffé. »

GRAMMAIRE.

Thucydide, liv. VI, chap. 10, « Φημὶ γὰρ ὑμᾶς...

(Syntaxe et style)

Licence (*Lettres*)

THÈME GREC

Après avoir triomphé et avoir enrichi la république des dépouilles de ses ennemis, ils n'avaient pas de quoi se faire enterrer. Cette modération durait encore pendant les guerres puniques. Dans la première, on voit Régulus, général des armées romaines,

demander son congé au Sénat pour aller cultiver sa métairie abandonnée pendant son absence. Après la ruine de Carthage, on voit encore de grands exemples de la première simplicité. Emilius Paulus, qui augmenta le trésor public par le riche trésor des rois de Macédoine, vivait selon les règles de l'ancienne frugalité, et mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richesses de cette ville opulente et voluptueuse. Ainsi les richesses étaient méprisées; la modération et l'innocence des généraux romains faisaient l'admiration des peuples vaincus.

DISSERTATION LATINE

Quo jure Horatius de lyricis carminibus suis judicium hoc fecerit : « Operosa parvus carmina fingo. » (*Od.* IV, 2, 1 sqq.)

THÈME LATIN

Racine, 1re préface de *Britannicus*: « Junie ne manque pas non plus... » qu'ils s'en retournent en un autre. »

DISSERTATION FRANÇAISE

L'art du récit dans *Psyché*.

DISSERTATION FRANÇAISE.

Voltaire (*Siècle de Louis XIV*, ch. 32) sur les *Maximes* de la Rochefoucauld.

DISSERTATION LATINE

Comædiæ græcæ tres ætates inter se distinguuntur.

THÈME LATIN

Racine, Préface de *Phèdre*. «Au reste, je n'ose assurer... »

THÈME GREC

J.-J. Rousseau, *Rêveries d'un Promeneur solitaire*, 3e promenade.

« Je deviens vieux... » à « ... d'apprendre comment on aurait dû vivre ».

GRAMMAIRE

1° Mettre en style direct le discours indirect de Liscus à César (Cæsar, *De bello gal.* T. 17.)

2° Mettre en style indirect le discours direct de Catilina à ses troupes (Sall. *Cat.* 58) ; début, jusqu'à « Exercitus hostium... »

3° Enumérer et classer les particularités relatives à la conjugaison dans le dialecte de Pindare, en empruntant les exemples à la 1re *Olympiade*.

4° Les poètes de l'époque classique ont introduit en latin un certain nombre d'hellénismes : citer quelques exemples tirés de Virgile.

5° Commenter au point de vue grammatical le texte suivant : Ronsard :« Je gage mon grand bouc...», à : «Son front est remparé... »

PHILOSOPHIE (*Licence*).

Dans quel sens faut-il entendre la liberté ?

PÉDAGOGIE

Comment cultiver la mémoire sans nuire au jugement?

ALLEMAND (*Certificat et Licence*).

VERSION. — Gœthe : *Italienische Reise*, Verona ; den 17 sept. 1786 (cinquante lignes).

THÈME. — *Mlle de la Seiglière*, page 46, à partir de : « Confus de tant de prévenances... » cinquante lignes.

COMPOSITION. —Frauengestalten in Schiller Jugenddramen.

Soutenance de thèses

M. LOUIS MAIGRON a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, en Sorbonne, le 1er juin.

THÈSE LATINE.

De Theodori Bezæ poematis.

THÈSE FRANÇAISE.

Le roman historique à l'époque romantique. — Essai sur l'influence de WALTER SCOTT.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOC. FRANÇ. D'IMPR. ET DE LIBR. (OUDIN ET Cie)

SIXIÈME ANNÉE (2e Série). N° 31 16 JUIN 1898.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES
DIRECTEUR : N. FILOZ

Boileau critique des auteurs de son temps.

(*Suite*)

Cours de M. EMILE FAGUET
Professeur à l'Université de Paris

Une des plus célèbres parmi les victimes de Boileau est l'ABBÉ DE PURE ; mais cette réputation tient surtout à la violence des coups que lui a portés l'irascible Boileau. L'abbé de Pure menait une existence obscure et tranquille, lorsqu'on l'accusa d'avoir distribué un libelle contre Boileau. Il n'en fallut pas davantage au satirique pour s'en prendre, attaque peu charitable, au visage de l'abbé, qui, paraît-il, était fort laid. C'est dans la *Satire II* qu'il plaça ces deux vers :

> Si je veux d'un galant dépeindre la figure,
> Ma plume, pour rimer, trouve l'abbé de Pure.

Celui-ci devait surtout déplaire à Boileau, parce qu'il était, comme l'abbé Cotin, un habitué des ruelles et un courtisan des précieuses. Il avait écrit, en effet, en quatre volumes, *La Précieuse ou le Mystère de la Ruelle*. Il fit aussi une tragédie, *Ostorius*, où il défigurait les Romains à la façon de Quinault et de Mlle de Scudéry. Boileau s'en moque dans le *Dialogue des Héros de Romans*. Il se trompe, quand il prétend que la pièce n'a été jouée qu'une fois : elle parut à l'Hôtel de Bourgogne « avec plus de succès que de mérite », suivant l'aveu de l'auteur. Comme l'abbé Cotin encore, l'abbé de Pure ne manquait pas d'érudition. Il avait traduit l'*Institution oratoire* de Quintilien et des histoires italiennes. Ses ouvrages originaux sont mal écrits et mal conçus ;

mais la condamnation de Boileau est beaucoup trop sévère, lorsqu'il dit :

.... Qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
On tombe dans la fange avec l'abbé de Pure.

Cassagne se trouve réuni à Cotin dans un passage de la *Satire III* (*Sur le Repas ridicule*).

.... Jugez en cet état si je pouvais me plaire,
Moi qui ne compte rien ni le vin ni la chère,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin
Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin.

Ce prédicateur était membre de l'Académie française et du Cabinet des médailles. Il est l'auteur d'une *Rhétorique de Cicéron*, dédiée à Conrart, où il traduit et commente le *De Oratore*. Cassagne ne semble pas avoir occupé une grande place dans la littérature de son temps. Mais nous sommes avertis qu'il ne faut pas prendre à la lettre le vers de Boileau, puisque nous le savons faux à l'endroit de Cotin.

La Serre était bibliothécaire de Gaston d'Orléans. Sans préface retentissante, sans en faire un système, il s'est avisé de composer et de publier des pièces tragiques en prose, comme *le Sac de Carthage*, tragi-comédie. On peut voir dans cette sorte d'œuvres l'origine lointaine du drame ; d'ailleurs, dès le XVIe siècle, on avait essayé de faire des tragédies en prose. La Serre a écrit beaucoup, avec cette abondance stérile que Boileau n'aimait pas.

Coras est, comme poète épique, l'auteur d'un *Jonas ou Ninive repentante* ; comme poète tragique, l'auteur d'un *Josué*, d'un *Samson*, d'un *David* : toutes ces œuvres, on le voit, sont tirées de la Bible. Il a fait, avec Leclerc, une *Iphigénie*, dont Racine s'est beaucoup réjoui. Celui-ci aimait fort les échecs de ses rivaux ; il composa sur l'insuccès de cette *Iphigénie* une épigramme très jolie et assez célèbre :

Entre Leclerc et son ami Coras,
N'a pas longtemps, surgirent grands débats
Sur le propos de leur *Iphigénie*.
Leclerc disait : La pièce est de mon crû.
Coras disait : Elle est mienne, et non vôtre ;
Mais aussitôt que l'ouvrage a paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

C'est le modèle même de l'épigramme ; le style marotique, discrètement employé, donne à cette petite poésie une saveur piquante. De par ces vers de Racine, Coras est immortel.

François Colletet, que Boileau a méprisé d'une façon un peu

brutale et vraiment désobligeante, en bourgeois qui a horreur des truands des lettres, était un petit poète qui gagnait sa vie comme il pouvait. Les libraires, en ce temps, n'enrichissaient personne ; il était donc réduit à chercher des protecteurs qui lui donnaient à dîner de temps en temps. Son père, Guillaume Colletet, protégé de Richelieu, avait été un bon poète et un savant ; il était l'auteur d'un traité fort complet, qui malheureusement n'a pas été imprimé, sur les poètes du XVIe siècle. Cet ouvrage a péri dans l'incendie partiel du Louvre, en 1871. Mais tant d'auteurs l'ont consulté et en ont fait des extraits, qu'il ne serait pas difficile de le reconstituer. La femme de Guillaume Colletet, la mère de François Colletet, est cette fameuse Claudine, qui était très belle et qui a sa place dans l'histoire littéraire. Son mari signait de son nom ses propres vers et lui procurait ainsi les éloges de beaucoup de littérateurs. Il poussa la délicatesse jusqu'à composer, quand il se sentit près de mourir, une petite poésie où elle s'engageait à renoncer à écrire après la mort de son mari. Claudine était sensée s'adresser au défunt et lui dire :

Ma plume est avec toi descendue au tombeau.

Personne ne s'y trompa ; on admira la candeur et le bon cœur de cet excellent Guillaume Colletet ; La Fontaine écrivit la jolie pièce que j'ai citée :

Colletet est trépassé,
Les oracles ont cessé... etc.

La Fontaine, qui avait été amoureux de Claudine, exerçait peut-être là une petite vengeance.

Quant à François Colletet, il n'avait pas grand mérite. Il est difficile d'expliquer pourquoi Boileau a tant attaqué ce pauvre homme, qui semble avoir été un irrégulier, succombant un peu sous le poids de sa misère.

Bardin est cité par le satirique, dans sa *Satire IX*, au milieu d'une énumération de mauvais poètes :

Que vous ont fait Perrin, *Bardin*, Pradon, Hainaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinault,
Dont les noms en cent lieux placés comme en leurs niches,
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches ?

Ce Bardin a laissé des *Pensées morales sur l'Ecclésiaste*. Il est mort en 1637, en voulant sauver son élève et ami, d'Humières, qui se noyait : ils ont péri tous les deux. Chapelain a fait sur ce malheur une petite poésie où je relève un vers qui n'est pas mauvais :

Les vertus avec lui firent toutes naufrage.

Il n'est pas bien sûr, d'ailleurs, que ce soit là le Bardin dont Boileau veut parler, car il s'est contenté de donner son nom parmi ceux d'écrivains qu'il attaque, sans le définir en aucune manière.

Il est un peu plus précis sur GAUTIER ; on connaît ces vers de la *Satire IX* qui terminent toute une tirade :

> Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant
> Qu'une femme en furie ou Gautier en plaidant.

C'était un avocat. Etait-il véritablement irritable et féroce, comme le prétend Boileau ? On peut en douter. Ce que Patru dit de lui est très élogieux. Il le nomme à côté de Lemaître, qui fut, comme on sait, le premier orateur du barreau, entre les années 1645 et 1660. On peut voir ce rapprochement dans la lettre fort intéressante *au Révérend Père* *** ; Patru nomme même à leur propos Cicéron, par hyperbole sans doute ; mais nous voilà bien loin de la violente attaque de Boileau.

HESNAULT, que l'on a vu figurer dans la même énumération que Bardin, avait fait une traduction en vers de Lucrèce ; mais cette œuvre n'a pas été imprimée, et nous ne pouvons pas la juger. Voltaire, qui a beaucoup causé avec tous les hommes du XVIIe siècle qui vivaient encore à son époque, joint la mention suivante au nom de cet écrivain : « Jean Hesnault, connu par le *Sonnet de l'Avorton* ». Il s'agit d'un sonnet burlesque, qu'il avait fait à propos d'une triste aventure arrivée à une fille d'honneur de la reine. Voltaire ajoute : « Connu aussi par d'autres pièces, qui auraient une autre réputation, si les chants de Lucrèce qu'il avait traduits étaient restés. » Il est mort en 1682 ; la postérité ne le confondra pas avec celui à qui nous devons une très bonne histoire de France, mais elle retiendra qu'il est l'auteur de ce sonnet destiné à venger Fouquet des poursuites de Colbert.

> Ministre avare et lâche, esclave malheureux,
> Qui gémis sous le poids des affaires publiques,
> Victime dévouée aux chagrins politiques,
> Fantôme révéré sous un titre onéreux ;

> Vois combien des grandeurs le comble est dangereux ;
> Contemple de Fouquet les funestes reliques ;
> Et, tandis qu'à sa perte en secret tu t'appliques,
> Crains qu'on ne te prépare un destin plus affreux.

> Sa chute quelque jour te peut être commune.
> Crains ton poste, ton rang, la cour et la fortune ;
> *Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.*

> Cesse donc d'animer ton prince à son supplice ;
> Et, près d'avoir besoin de toute sa bonté,
> Ne le fais pas user de toute sa justice.

Ce sont là des vers admirables de solidité, qui sentent bien leur XVIIe siècle. Il est possible que Boileau ait attaqué Hesnault comme ennemi de Colbert ou comme auteur d'œuvres que nous ne connaissons pas.

LINIÈRE est désigné dans l'*Epître VII* de Boileau par cette périphrase peu élégante et surtout peu charitable : « de Senlis le poète idiot ». Il ne mérite guère d'ailleurs une réhabilitation ; il a employé tout son esprit, qui n'était pas très bon, à des ouvrages satiriques et à des épigrammes. Il vivait à Senlis, pour cause, je crois, de pauvreté ; il venait de temps en temps à Paris avec un petit bagage d'épigrammes contre les poètes du temps ; il écoulait ses vers, puis regagnait son terrier. Il est soupçonné de libertinage. Boileau, qui est peu tendre pour lui, fait allusion à cette accusation dans l'une de ses propres épigrammes :

Linière apporte de Senlis
Tous les mois trois couplets impies ;
A quiconque en veut dans Paris,
Il en présente des copies.
Mais ces couplets tout pleins d'ennui
Seront brûlés, même avant lui.

Parmi les épigrammes de Linière, en voici une contre Chapelain, d'autant plus jolie que le fait qu'elle prédit a été vérifié par l'événement :

Nous attendons de Chapelain,
Ce noble et fameux écrivain,
Une incomparable *Pucelle*.
La cabale en dit force bien :
Depuis vingt ans on parle d'elle ;
Dans six mois on n'en dira rien.

En voici une autre contre La Fontaine qui n'est pas mauvaise :

Ah ! que j'aime La Fontaine
D'avoir fait un opéra !
On verra finir ma peine
Aussitôt qu'on le jouera.
Par l'avis d'un fin critique,
Je vais me mettre en boutique
Pour y vendre des sifflets.
Je serai riche à jamais.

Il est évident que Linière aura fait des épigrammes contre Boileau, et c'est pour cela que celui-ci s'est montré si féroce contre lui. Il aura eu, comme Cotin, les premiers torts, et des torts très graves.

CORBIN, qui a été nommé par le satirique avec mépris, était un auteur de poésies chrétiennes. Ce motif suffisait pour que Boileau, qui a été profondément chrétien, au point même d'être

traité de janséniste, et qui ne pouvait souffrir, non plus que Pascal, le mélange de la vraie religion et de la littérature, le prit à partie et l'attaquât. Cet auteur avait fait une *Vie de sainte Geneviève*, une *Vie de saint Bruno*, des traductions et une *Sainte Franciade* qui, paraît-il, est une réédition du poème de Ronsard, avec la couleur religieuse en plus.

Il est impossible de clore cette liste des victimes de Boileau sans faire une place d'honneur à CHAPELAIN. Celui-ci est un très grand personnage ; il est le plus important des hommes de lettres qui entouraient Richelieu, et il a comme régenté la littérature. C'est un homme que Balzac et Conrart considéraient beaucoup. Il est, pour ainsi dire, le directeur perpétuel de l'Académie française et une sorte de ministre des beaux-arts. Il naquit à Paris en 1595 et mourut en 1674. Son père et sa mère étaient de Tréguier : il est donc véritablement un compatriote de Renan. Son éducation littéraire fut excellente. Son père voulait en faire un médecin, et sa mère un poète ; elle avait, paraît-il, beaucoup connu Ronsard dans sa jeunesse, elle en avait gardé comme un éblouissement ; et avoir un fils poète était son rêve. Gautier, qui aime à s'amuser, fait remarquer que, depuis que la bourgeoisie française existe, on a toujours eu, dans toute bonne famille bourgeoise, la sainte horreur d'y voir naître un poète, et, toutes les fois que cet accident désastreux s'est produit, on a fait de prodigieux efforts pour le réparer. Il n'y a qu'une exception : une seule famille de braves bourgeois a désiré un poète, c'est la famille de Chapelain. La remarque n'est pas absolument juste, puisque le père de Chapelain n'était pas sur ce point du même avis que sa mère. Mais Chapelain était un homme du meilleur cœur, comme l'a reconnu Boileau ; il s'est montré très bon fils : il les a contentés tous les deux. Il a fait ses études médicales ; puis il a été précepteur, pendant une dizaine d'années, du fils du marquis de Vardes. L'éducation du jeune homme terminée, il est resté quelque temps encore, comme c'était l'usage, dans la maison. Il est ainsi devenu l'ami de Vaugelas et de Malherbe, qui l'ont présenté à Richelieu. Son érudition, son sens littéraire et son esprit critique l'eurent bientôt fait remarquer ; on peut le considérer comme le principal fondateur, après Conrart, de l'Académie française. Il eut de Richelieu une pension de mille livres qui monta à quinze cents livres avec Mazarin. Colbert le chargea de dresser la liste des savants et des hommes de lettres, dont le roi voulait être le bienfaiteur. C'était un homme au caractère doux, complaisant et sincère, comme le proclame Boileau dans ce passage bien connu de la *Satire IX* :

« Il a tort, dira l'un, pourquoi faut-il qu'il nomme ?
Attaquer Chapelain, ah ! c'est un si bon homme !
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose ? »
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux ?
Ma muse, en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;
Qu'on prise sa candeur et sa civilité,
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère,
On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire.
Mais que pour un modèle on montre ses écrits,
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits,
Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire :
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire ;
Et s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
« Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne ! »

Voilà à la fois une critique très vive de l'esprit de Chapelain et l'aveu officiel en quelque sorte de ses qualités de caractère. Boileau aurait pu ajouter qu'il n'était pas ambitieux. Quatre ou cinq fois on lui proposa, comme on faisait alors assez souvent aux hommes de lettres, des missions diplomatiques. On voulut l'envoyer en Suède, en Hollande, en Italie : il refusa toujours. Il refusa même le préceptorat du Dauphin, que chercha à lui donner le duc de Montausier. Il allégua son âge, et cette raison, que l'on n'est bon professeur que lorsqu'on est encore jeune et qu'on peut plaire aux enfants. Il accepta seulement le titre de conseiller d'Etat, qui, je crois, était purement honorifique et conférait une sorte de noblesse, mais qui ne comportait ni fonctions importantes ni émoluments. Jusqu'en 1656, il travailla patiemment à fabriquer douze chants de la *Pucelle*. Ce sont les seuls qui ont paru ; il en avait peut-être écrit vingt-quatre. On sait le jugement qui fut tout de suite porté sur eux. « Mon Dieu ! dit Mme de Longueville, voilà qui est beau ; mais c'est bien ennuyeux. » On a vu l'épigramme de Linière ; elle explique ces deux vers de Boileau :

Mais, dès que Chapelain met une œuvre en lumière,
Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière.

Saint-Pavin, qui était spirituel, écrivit la jolie petite pièce suivante :

Je vous dirai sincèrement
Mon sentiment sur la Pucelle.
L'art et la grâce naturelle

S'y rencontrent également.
Elle s'explique fortement,
Ne dit jamais de bagatelle,
Et toute sa conduite est telle
Qu'il faut la louer hautement.
Elle est pompeuse, elle est parée,
Sa beauté sera déclarée,
Son éclat ne peut qu'éblouir ;
Mais enfin, quoiqu'elle soit belle,
Rarement on ira chez elle,
Quand on voudra se réjouir.

C'est une épigramme à la Voltaire.

Que faut-il penser en définitive de cette œuvre ? Il y a deux ou trois ans, un abbé nous a apporté une thèse pour laquelle il avait lu tous les poèmes chrétiens du XVIIe siècle ; et Dieu sait ce que valent tous ces poèmes ! Alors j'ai voulu, une fois pour toutes, avoir lu, moi aussi, *la Pucelle*. C'est écrasant ! Cet homme-là assurément n'est pas poète le moins du monde. Il lui manque tout : de savoir raconter, de savoir décrire, de savoir parler. Ses discours sont insupportables, sa narration est abominablement traînante ; ses descriptions peuvent paraître assez fortes, mais elles sont d'un rocailleux, d'un dur à faire frémir. Il n'a aucun don naturel, absolument que de l'application et de la patience. Cependant, Boileau ayant dit quelque part :

Un vers noble quoique dur
Peut s'offrir dans *la Pucelle*,

il faut bien tâcher d'en découvrir quelques exemples. En voici donc qui ne sont pas trop mauvais : c'est une description de Dieu. J'ai souvent dit que les plus mauvais poètes du XVIIe siècle, comme ils sont profondément chrétiens, deviennent bons, lorsqu'ils expriment leurs sentiments religieux. Ceci confirmerait mon idée :

Loin des murs flamboyants qui renferment le monde,
Dans le centre caché d'une clarté profonde,
Dieu repose en lui-même, et, vêtu de splendeur,
Sans bornes, est rempli de sa propre grandeur.

J'aime un peu mieux, je l'avoue, les vers de Lamartine :

Homme, l'infini seul est la forme de Dieu, etc...

Chapelain continue :

Une triple personne en une seule essence,
Le suprême pouvoir, la suprême science,
Et le suprême amour, unis en trinité,
De son règne éternel forment la majesté.

Sous son trône étoilé, patriarches, prophètes,
Apôtres, confesseurs, vierges, anachorètes,
Et ceux qui par le sang ont cimenté la foi,
L'adorent à genoux, saint peuple du saint Roi...

A d'autres égards, Chapelain est un homme très considérable, parce qu'il est excellent critique. Les Richelieu, les Mazarin, les Colbert, qui ont distingué cet homme et l'ont soutenu les uns après les autres, avaient su reconnaître en lui, en effet, un esprit très sérieux, très judicieux et très ferme. Chapelain est peut-être le plus sûr critique de tout le XVIIe siècle. C'est lui, on le sait, qui a rédigé les *Sentiments de l'Académie sur le Cid*. La partie de cette œuvre où sont repris les vers blâmés par Scudéry est d'un goût un peu sévère, mais juste en somme, et vaut la peine d'être lue. La conclusion aussi est excellente, car Chapelain y déclare fort judicieusement que toutes ses observations tombent devant le grand succès du *Cid*. Selon lui, donc, l'approbation de la foule doit l'emporter sur les critiques de détail des doctes et des habiles, encore que celles-ci aient quelque utilité. Enfin, il a une bonne grâce et une sûreté d'expression extraordinaires pour indiquer que, si le *Cid* pèche par certains côtés, il a néanmoins cette vertu merveilleuse, qui est l'enthousiasme et la jeunesse, et je ne sais quelle puissance qui attire les cœurs et les retient. Ces passages sont incontestablement de Chapelain, car il ne s'est fait aider que pour les détails, et la rédaction même est de lui.

Resterait à étudier les idées littéraires de cet auteur, qui sont répandues dans sa correspondance et qui ont été publiées à la fin du XVIIe siècle sous ce titre : *Mélanges de littérature tirés des lettres manuscrites de feu M. Chapelain*. Nous avons des extraits assez longs et bien faits de ces mélanges dans la *Bibliothèque* de l'abbé Goujet. J'y relève un jugement sur Brébeuf, qui confirme mon opinion au sujet de ses *Méditations religieuses*. « Ce livre est plein d'éloquence et de poésie. » Il écrit lui-même à Brébeuf : « Parmi la solidité et la sainteté de cet ouvrage, je pourrai même jouir des délices de la poésie et de l'éloquence qui y brillent de tous côtés. Il sera désormais mon manuel, et, s'il ne me fait pas tomber des mains celui de saint Augustin, je suis bien assuré du moins qu'il me fera mépriser celui d'Epictète. » Remarquons encore ce mot à Racan, qui se plaignait sans cesse de ne savoir rien : « J'aimerais mieux ne rien savoir comme vous que d'être savant comme mille autres qui ne me semblent nés que pour la persécution des oreilles. » Enfin ne négligeons pas ce passage sur Cotin, qui sera bon pour rectifier le jugement évidemment partial et dur de Boileau : « Cotin a beaucoup d'esprit et de savoir dans les huma-

nités et dans la théologie ; il est bon philosophe et bon logicien ; il écrit facilement, purement et éloquemment, aussi bien en vers qu'en prose, et il a l'air du monde et de la conversation. Le jugement et la connaissance de l'âme du monde n'est pas en quoi il excelle. Il a beaucoup publié d'ouvrages de galanterie et de piété, avec une approbation égale. Si la principale partie de ses œuvres était de la force des autres, il pourrait passer entre les premiers des écrivains. » Cette principale partie, ce sont les épigrammes, les madrigaux et les énigmes de Cotin, c'est-à-dire ses écrits les plus connus. Les autres, ce sont ses ouvrages de critique sur certains passages de la Bible, et en particulier sur le *Cantique des Cantiques*, où il y a beaucoup de solidité d'esprit et d'ingénieux commentaires. Voilà, à mon avis, ce qui a été dit de plus juste sur Cotin. En résumé, Chapelain mérite, outre la déclaration expresse qu'a faite Boileau de son honnêteté, une certaine estime comme critique, que son illustre ennemi a eu tort de lui refuser.

Il faut d'ailleurs, avant de terminer cette étude sur les victimes de Boileau, lire les quelques lignes de rétractation partielle, que notre auteur, en sa loyauté, a cru devoir ajouter à tant d'épigrammes. Dans sa préface de 1683, au seuil de la vieillesse, un peu effrayé sans doute de ce qu'il a pu dire d'excessif contre ses contemporains, il nous donne, non pas son testament d'écrivain, mais une sorte de codicille rectificatif, en ces termes : «... Je me contenterai d'avertir le public d'une chose, dont il est bon qu'on soit instruit : c'est qu'en attaquant dans mes satires les défauts de quantité d'écrivains de notre siècle, je n'ai pas prétendu, pour cela, ôter à ces écrivains le mérite et les bonnes qualités qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ai pas prétendu, dis-je, que Chapelain, par exemple, quoique assez méchant poète, n'ait pas fait autrefois, je ne sais comment, une assez belle ode, et qu'il n'y eût point d'esprit ni d'agrément dans les ouvrages de M. Quinault, quoique si éloignés de la perfection de Virgile. J'ajouterai même sur ce dernier, que, dans le temps où j'écrivis contre lui, nous étions tous deux fort jeunes, et qu'il n'avait pas fait alors beaucoup d'ouvrages qui lui ont dans la suite acquis une juste réputation. »

C'est sur ce passage qu'on se fonde toujours pour dire que Boileau n'a attaqué dans Quinault que l'auteur de tragédies, et non le faiseur d'opéras. Mais on oublie que, onze ans après cette préface, en 1694, dans la *Satire X*, il parle en termes plus que sévères de

> Tous ces lieux communs de morale lubrique,
> Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

«... Je veux bien aussi avouer qu'il y a du génie dans les écrits de Saint-Amant, de Brébeuf, de Scudéry, et de plusieurs autres que j'ai critiqués, et qui sont, en effet, d'ailleurs, aussi bien que moi, très dignes de critique. En un mot, avec la même sincérité que j'ai raillé de ce qu'ils ont de blâmable, je suis prêt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me semble, leur rendre justice, et faire bien voir que ce n'est point un esprit d'envie et de médisance qui m'a fait écrire contre eux. »

C. B.

La doctrine de Pascal. — La morale chrétienne

Cours de M. EMILE BOUTROUX,

Professeur à l'Université de Paris.

Nous avons déjà parlé, dans la seconde partie de ce cours, des idées de Pascal sur la morale. Mais la morale, dont alors il était question, c'était la morale purement humaine, la morale édifiée par la seule raison, sans le secours de la foi. Pascal la rejette comme une entreprise contradictoire. Depuis, nous avons vu Pascal s'élever de la philosophie à la religion ; et c'est de ce point de vue suprême que maintenant il redescend à la morale, désormais capable de logique et d'autorité. Nous le suivons sur ce nouveau terrain, et ainsi la présente étude ne fait nullement double emploi avec la précédente.

Il importe beaucoup de replacer dans leur cadre les diverses doctrines de Pascal ; détachées de leurs principes, elles peuvent changer gravement de signification et de valeur. Comment, par exemple, juger sainement des conclusions de Pascal sur le probabilisme, ou le casuisme, ou la question, de la responsabilité, si l'on détache ces conclusions de leurs prémisses théologiques pour n'y voir que des thèses purement philosophiques. A les considérer en ce sens, on commettrait le sophisme appelé par l'école « ignorance du sujet. »

Considérons donc successivement la doctrine morale de Pascal, et dans ses principes et dans les conséquences tirées de ces principes.

I

A. — Les idées de Pascal se déterminent en opposition aux idées qu'il combat. Or le premier principe, selon lui, que nous présente la raison, c'est la nature. Suivre la nature, c'était la devise des païens, devise réhabilitée avec insolence pendant l'âge qui avait précédé celui de Pascal et professée, alors encore, par les libertins.

Ce prétendu principe est inadmissible. L'homme, invinciblement, sent qu'il vaut mieux que sa nature actuelle. Comment des hommes qui ont lu l'Evangile pourraient-ils s'y tenir?

De plus, le principe « *sequere naturam* » ne fournit aucune doctrine précise. Le problème moral a deux termes : devoir et pouvoir. La question est de les mettre d'accord. On n'y peut parvenir tant qu'on est réduit au principe de la nature. Ces deux termes, tels qu'ils sont réellement donnés, sont contradictoires. On ne les concilie qu'en les altérant arbitrairement, et la synthèse que l'on obtient ne comporte ni précision, ni fixité.

Au principe vague et flottant de la nature, le christianisme oppose le dogme de la grâce, qui, en elle-même, est un mystère, mais qui fonde une morale claire et conséquente. Par Jésus-Christ, auteur de la grâce, nous apprenons avec précision, et ce que nous pouvons et ce que nous devons. Nous apprenons que, sans lui, nous ne pouvons rien ; qu'avec lui nous pouvons tout. Et nous apprenons que notre devoir, c'est de devenir enfants de Dieu, semblables à Dieu. Ainsi, entre le devoir et le pouvoir, la proportion est rétablie. Le christianisme peut nous proposer la fin la plus haute qui se puisse concevoir, parce qu'il nous offre en même temps la force nécessaire pour y atteindre.

Tel est le principe de la morale chrétienne : il est l'opposé du principe païen. Mais, disent certains hommes, mal guéris des attaches païennes, ne peut-on combiner ces deux principes? Est-il nécessaire de renoncer absolument à la nature pour vivre de la vie de la grâce? De là de nombreuses tentatives éclectiques pour associer le principe païen avec le principe chrétien.

Le sémi-pélagianisme et le molinisme sont les principales. Le premier se représente le libre arbitre humain comme commençant l'action et la grâce divine comme l'achevant. Ainsi, chez Aristote, l'action du premier moteur amène à l'acte les tendances de la nature. Inversement, le molinisme, s'inspirant de la théorie stoïcienne de la συγκατάθεσις, se représente Dieu comme fournissant, dans la grâce suffisante, les éléments de l'action, et l'homme

comme l'accomplissant en donnant de lui-même son consentement (*assensus*). Ici Dieu et l'homme, là l'homme et Dieu.

C'est tout un, aux yeux de Pascal. D'un côté comme de l'autre, on additionne l'action humaine et l'action divine. Or, une telle addition est inconcevable. L'infini et le fini sont absolument hétérogènes, et ne peuvent s'additionner. Ou l'addition est chimérique, ou Dieu n'est qu'un homme agrandi. Additionner l'action de l'homme et l'action de Dieu, c'est ajouter un point à une ligne, une ligne à une surface, une surface à un solide, une grandeur d'un certain ordre à une grandeur d'un ordre infiniment supérieur. Entre le principe païen et le principe chrétien il faut opter ; qui les assemble nie le principe chrétien et retourne au paganisme. Pélagianisme pur ou christianisme, il n'y a pas de milieu.

S'ensuit-il que, qui admet l'action divine ou la grâce, nie par là même la réalité et la valeur de l'action humaine? Il en serait ainsi, si l'on ne concevait entre Dieu et l'homme d'autre rapport possible qu'un rapport de juxtaposition, de coordination dans l'espace. Mais, si l'action divine et l'action humaine ne peuvent s'ajouter ou se superposer l'une à l'autre, elles peuvent se correspondre, à peu près comme Spinoza et Leibniz admirent, entre l'âme et le corps, un rapport de correspondance au lieu d'un rapport de concurrence. Nous trouvons un exemple d'un semblable rapport dans l'amour qui de deux personnes fait un, sans que ni l'une ni l'autre soit anéantie. Dieu appelle l'homme, et l'homme lui répond, et les deux actions sont simultanées, et tout se passe comme si l'homme agissait entièrement de lui-même. C'est dans cette correspondance à l'action divine que sa propre nature trouve sa vraie réalisation et son accomplissement.

B. — Les conséquences de ces principes se développent en s'opposant aux doctrines que combat Pascal. Ces doctrines (à part le naturalisme pur, que nous lui avons vu réfuter avec la philosophie) sont celles qui prétendent trouver un compromis entre la nature et la grâce. D'une manière générale, son opinion est que le principe du mélange de la grâce et de la nature une fois admis, ces doctrines sont conséquentes, mais que la fausseté du principe entraîne la fausseté des doctrines qui en émanent.

1° Le *probabilisme* a ceci de particulier, qu'il fait dépendre la vérité morale du témoignage humain. Selon cette doctrine, une maxime morale peut être suivie en conscience, quand elle est professée par plusieurs « docteurs graves » ou même par un seul. On compte les témoignages, on en pèse l'autorité ; on se règle en morale sur les résultats ainsi obtenus, comme en his-

toire. On peut même, à y regarder de près, suivre la maxime contraire à celle que soutient le docteur grave, puisque celle-ci n'a pour elle que la probabilité, et qu'ainsi la maxime contraire est, elle aussi, probable dans une certaine mesure.

Cette doctrine, même dégagée des exagérations auxquelles elle a donné lieu, est, en elle-même, conséquente au principe du compromis entre la nature et la grâce. En effet, si vous attribuez une valeur à la nature et à l'homme comme tel, l'opinion des hommes peut être consultée, et là où elle paraîtra plus claire que la parole de Dieu, elle en tiendra lieu. Alors, on comptera et pèsera les témoignages. On se référera, selon les cas, tantôt à l'Ecriture, tantôt aux assertions des docteurs.

Mais, si l'on admet l'existence du christianisme véritable, c'est-à-dire d'une révélation émanant d'un Dieu infini, cette doctrine est insoutenable, puisque la parole d'un tel Dieu a elle-même une valeur infinie, devant laquelle s'évanouit l'autorité de tous les docteurs graves. — Donc, de deux choses l'une : ou un commandement nous est fait, soit par l'Ecriture, soit par la tradition dont l'Eglise entière est la gardienne, et ce commandement est absolu ; ou il ne figure ni dans l'Ecriture ni dans la tradition, et alors il n'existe pas. Les docteurs n'y peuvent rien changer. La parole divine, par elle-même, est *sûre*, alors même que le contraire, aux yeux de la raison, serait très probable ; et la plus grande probabilité ne peut conférer aux opinions humaines le moindre degré de sûreté, en face de la parole de Dieu. Mettre en balance la probabilité et la sûreté est chose logique quand il s'agit d'une sûreté relative ; mais, devant une sûreté infinie, la probabilité s'évanouit.

2° Le *casuisme* est une doctrine qui consiste à poser pour des cas particuliers des règles particulières, qui autorisent, dans ces cas, la violation du commandement général. On accorde à la loi une adhésion abstraite; mais, toutes les fois qu'il s'agit de l'exécuter, on arguë des particularités que présente toute situation concrète pour apporter à la loi un tempérament, et l'on détruit ainsi la règle par les exceptions.

Or, cette doctrine est parfaitement conséquente au principe du compromis entre la nature et la grâce.

En effet, si l'on conçoit la nature comme subsistant en nous sans altération radicale au-dessous de la vie surnaturelle, cette nature qui, par hypothèse, est inférieure à la grâce, réclame et mérite satisfaction. Or, les commandements de Dieu, dont l'accomplissement suppose la grâce, sont manifestement au-dessus des forces de cette nature. Il est donc nécessaire de les atténuer, de

les humaniser, de les ravaler, pour les mettre au niveau de celui qui doit les accomplir. A des forces purement humaines il faut une tâche humaine. Il serait insensé de demander à l'homme d'accomplir l'œuvre d'un Dieu.

Mais, si l'on croit à la grâce et à sa pénétration jusqu'au fond de notre être, alors tous ces tempéraments sont une injure à la toute-puissance divine. Par moi-même je ne pourrais accomplir la plus petite partie de la loi ; avec la grâce je puis l'accomplir toute, et j'adore ce commandement irréalisable pour ma nature, qui me fait connaître, à la fois, et ma misère sans Dieu, et ma grandeur avec Dieu.

3° La *morale de l'intention* est spécialement combattue par Pascal dans la quatrième *Provinciale*. — On peut la résumer dans cette proposition : pour être responsable de son action, et par conséquent punissable, l'homme doit avoir, au moment où il agit, et son entier libre arbitre et la pleine connaissance de ce qu'est le bien. D'après ce principe, la conscience est la mesure de l'imputabilité. Il n'y a pas de fausse conscience. On ne saurait être condamné, quelques commandements que l'on ait violés, si l'on a agi d'après sa conscience.

Pour Pascal, c'est là un nouveau sophisme découlant, lui aussi, du mélange de la nature et de la grâce. En effet, c'est la propre doctrine des philosophes, et il n'est que logique de la soutenir, quand on fait coexister avec la grâce la nature telle que l'entendaient les païens, droite et bonne dans son mouvement propre.

Mais le chrétien, qui croit à la concupiscence et à la grâce, ne peut accorder de tels droits à la nature. Il sait qu'elle est corrompue, et ainsi le fait de s'accorder avec soi-même ne saurait la sauver du péché. Il l'y condamne. « Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaiement que quand on le fait par conscience ». Le chrétien ne saurait nous faire juges nous-mêmes de notre culpabilité et de notre innocence. Il sait que les justes prient Dieu de les purifier de leurs fautes cachées ; que nous ne connaîtrons la profondeur de notre iniquité qu'au fur et à mesure que Dieu nous en délivrera. C'est la Croix, et elle seule, qui nous avertit de la grandeur de notre malice. D'autre part, celui qui croit à la grâce ne peut excuser l'homme sur son ignorance de la loi. Cette ignorance pourrait être invincible, si nous n'avions que notre raison pour parvenir à la connaître. Mais la grâce met cette connaissance à la portée des plus humbles. Aux humbles précisément elle ne peut faire défaut. En être privé, c'est déjà la marque de l'orgueil et de la dureté de cœur.

On peut rapprocher ces idées de l'admirable sermon de Bour-

daloue sur la « Fausse conscience ». Bourdaloue, lui aussi, tient que, comme toute conscience n'est pas droite, tout ce qui est selon la conscience n'est pas toujours droit. Il dit, dans des termes qui rappellent ceux de Pascal, qu' « avec une fausse conscience, on commet le mal plus hardiment et plus simplement. »

Mais il y a cette différence entre Bourdaloue et Pascal, que Bourdaloue se représente l'homme comme se faisant lui-même, par sa négligence et sa faiblesse devant la passion, une conscience fausse, tandis que, pour Pascal, la conscience est faussée originairement par la concupiscence même, dont l'homme sans doute, mais l'homme universel, Adam, et non l'homme individuel et actuel, doit être tenu pour responsable.

4° La *Morale des Œuvres* prétend dispenser l'homme de l'obligation d'aimer Dieu. On va jusqu'à dire que, s'il nous fallait non seulement servir Dieu par nos actes, mais l'aimer, nous n'aurions point d'avantage sur les païens ; que la dispense d'aimer Dieu est précisément l'avantage que Jésus-Christ a apporté au monde: odieuse théorie, mais bien conséquente au principe de ceux qui veulent que l'on consulte les forces de la nature ; car il est clair que naturellement nous avons bien empire sur nos actions, mais non sur nos sentiments et notre amour. On ne peut ordonner d'aimer à qui ne dispose que d'une volonté naturelle. Et, si Jésus-Christ est venu décharger la nature de ce qui la dépasse, il nous a ôté le devoir d'aimer. Mais, si son sacrifice est celui d'un Dieu et si par lui la grâce divine nous est offerte, l'amour peut être commandé, parce que c'est Dieu même qui nous le donnera; l'amour de Dieu est le principe même de la piété.

5° Reste enfin la *Morale dualiste*, admise par tant de demi-chrétiens qui veulent bien faire leur salut, mais à condition qu'il ne leur en coûte rien. Selon cette morale, il est naturel, il est juste de donner à Dieu ce qui appartient à Dieu, au monde ce qui appartient au monde. Servir Dieu sans renoncer au monde, tel est le principe.

Mais alors, objecte Pascal, le monde aurait donc une valeur à côté de Dieu ! L'infini ne suffirait pas à remplir le cœur ; il serait convenable d'y ajouter le fini ! Le cœur se partagerait sans scrupule entre ces deux objets, accordant à Dieu la part de lui-même que le monde serait censé laisser disponible. C'est là encore une pensée païenne, très logique si l'on juxtapose en l'homme la vie naturelle et la vie surnaturelle, mais interdite au chrétien qui sait ce que c'est que Dieu et ce que c'est que la nature. Pour lui, il n'y a qu'un commandement : « Aimer Dieu. Le second, celui qui prescrit l'amour du prochain, est, dit le Christ, semblable au premier. »

Est-ce à dire qu'aux yeux du chrétien le monde n'existe pas ? En aucune façon ; et la manière dont Jésus-Christ lui-même parle du second commandement nous avertit de l'obligation même d'aimer les hommes en même temps que Dieu. Mais cet amour n'est légitime que s'il se confond avec l'amour de Dieu, si nous aimons nos frères de l'amour même que Dieu a pour eux.

Telle est la morale de Pascal. Elle est *universelle*, et n'admet pas les variations du probabilisme ; elle est *obligatoire*, et exclut les exceptions du casuisme ; elle est *intérieure* et commande non seulement des actions, mais avant tout l'amour de Dieu ; elle est *une* et n'admet pas de partage entre Dieu et le monde.

Elle consiste essentiellement en la concupiscence et en la grâce. La concupiscence est le point de départ ; l'amour de Dieu est le point d'arrivée ; la grâce est le moyen. La morale chrétienne a pour objet de substituer la vie de la grâce à la vie de la nature. Tandis que les païens ne pouvaient viser qu'à régler la conduite, Jésus-Christ nous demande de renouveler le fond même de notre être, et il nous en donne le pouvoir.

II

Que devons-nous penser de cette conception de la morale chrétienne ? Nous demanderons-nous si, au point de vue philosophique, on ne pourrait pas contester ses réfutations du probabilisme, du casuisme, de la morale de l'intention et de la morale des œuvres ? Ce serait peu logique, puisque Pascal veut précisément que toutes ces doctrines soient les fruits légitimes de l'intrusion de la philosophie dans la religion chrétienne. C'est donc le principe même de Pascal qu'il nous faut considérer, si nous voulons que notre critique ait quelque portée.

Ce principe, c'est tout d'abord cette idée, que la nature ne peut être posée comme fondement de la morale. Il serait vain de contester ce principe. Dès l'antiquité, tous les penseurs ont prescrit à l'homme de dépasser la nature ; et, s'ils prennent pour devise : *naturam sequere*, c'est qu'ils distinguent de la nature proprement dite, ou nature donnée, une nature idéale qui n'est autre, en définitive, que leur conception du divin. En fait, il n'y a pas de morale strictement naturaliste, parce qu'il n'y a pas de morale qui élude réellement la distinction de ce qui est et de ce qui doit être.

Mais Pascal va plus loin : il n'admet pas que l'on fasse une place au monde à côté de Dieu ; il nous somme d'opter entre Dieu et le monde. Il condamne toute tentative de compromis.

Certes, les textes de l'Evangile ne manquent pas pour appuyer une telle doctrine, et on peut la rattacher très logiquement à la nature du Dieu qu'annonce Jésus, ainsi qu'à son sacrifice tel que le conçoit saint Paul. Mais nous voulons la considérer à un point de vue plus général et simplement métaphysique.

Les raisons qu'a Pascal pour rejeter tout partage de l'homme entre le monde et Dieu sont et l'infinité de Dieu, et la corruption de la nature. L'infini était, pour les anciens, l'indéterminé et l'imparfait. Pour les modernes, il est la plénitude de l'être et la perfection même. Dès lors, tandis que pour les anciens il ne pouvait exister seul, mais ne pouvait engendrer que fécondé par le fini et l'achevé ; pour les modernes, il se suffit, et c'est pour tous une difficulté de savoir comment quelque autre chose que lui peut exister. Spinoza conclut au panthéisme.

Pascal maintient le fini à côté de l'infini, mais ne peut admettre qu'on les coordonne. Non seulement le fini et l'infini sont de deux ordres différents ; mais le fini, l'homme, est corrompu par la concupiscence, et doit ainsi être haï si nous voulons aimer Dieu. Cette doctrine implique une métaphysique toute diffférente de celle des anciens. En des sens divers, les anciens ont toujours admis, à côté de l'esprit, une matière brute que l'esprit peut pénétrer jusqu'à un certain point, mais qu'il ne peut s'assimiler entièrement, parce qu'il ne l'a pas créée. Selon la doctrine de la création, matière comme forme sont créées par l'esprit et ainsi peuvent y être ramenées. Par là même, le mal comporte une nature tout autre. Il peut être radical, comme le bien lui-même. Bien plus : si, à la base de l'être humain, on place une volonté libre, univoque avec celle de Dieu, cette volonté devra se prononcer soit pour Dieu, soit contre lui ; et, si sa première démarche a été la révolte, l'homme ne pourra désormais rentrer en grâce qu'en se renonçant lui-même. Voilà pourquoi, aux yeux de Pascal, il n'y a pas de compromis possible : il faut opter entre Dieu et une nature corrompue jusque dans son fond.

Nous ne pouvons, certes, renoncer à l'idée du Dieu infini de Descartes et de Pascal, quelque difficulté que nous rencontrions pour concilier avec son existence l'existence du fini. De même, nous nous attachons à l'idée d'une nature pénétrable par l'esprit jusque dans son fond. Mais nous avons peine à accepter la doctrine de la corruption radicale. Aux yeux de Pascal, c'est l'égoïsme, et il est certain que la pente vers soi est très naturelle. Mais, si l'homme est bien souvent pire qu'il ne croit, comme l'a vu La Rochefoucauld, ne lui arrive-t-il pas aussi d'être meilleur ? Lors même que l'égoïsme serait, comme le croit Hobbes, avec Spinoza,

avec Kant, le premier mouvement de l'âme consciente, est-ce toujours en s'imposant une violence douloureuse que l'homme se détache de lui-même pour se porter vers les autres et vers Dieu ? Toute la théorie de Pascal repose sur une séparation radicale de ce qu'il y a de grand et de ce qu'il y a de misérable dans la nature humaine. Mais, dans la réalité, cette séparation est-elle aussi profonde ? Et, puisque Pascal admet la grâce à côté de la concupiscence, pourquoi ne pas admettre que, dans la vie réelle, cette forme et cette matière se pénètrent dans quelque mesure ? Donc la corruption radicale serait une abstraction ; et, s'il est, à coup sûr, impossible d'admettre le partage de l'amour entre le bien et le mal, il n'est pas illégitime d'aimer à la fois Dieu et le monde, en tant que le monde, dans son mouvement réel, participe effectivement ou virtuellement de la grâce de Dieu.

La seconde doctrine que nous dégageons des vues de Pascal sur la morale chrétienne, c'est la morale de l'amour. Il ne s'agit pas seulement, en morale, d'acquérir des connaissances et d'accomplir des actes. Le commandement est d'aimer.

Cette doctrine de Pascal est très conforme au texte du Nouveau Testament. Elle ne remplit pas moins le vœu de la conscience humaine. Les raisonnements des philosophes, aboutissant à nous dispenser de ce qu'il y a de plus beau et de plus puissant au monde, nous étonnent et nous scandalisent. Pascal l'a dit : nous sommes faits pour aimer. Toute morale est incomplète qui ne va pas jusqu'à commander l'amour.

Mais, répondent les philosophes, l'amour n'est pas en notre pouvoir, et l'on ne peut faire un devoir aux hommes de ce qui ne dépend pas d'eux.

Il faut, à cet égard, distinguer entre les objets qu'il s'agit d'aimer. Si vous me commandez d'aimer ce qui ne vaut pas plus que moi, ou ce qui vaut moins, cet objet n'exerçant pas nécessairement une attraction sur moi, il me faudra l'aimer de moi-même, et je ne puis savoir si je pourrai m'y résoudre. Mais, s'il s'agit d'aimer Dieu soit en lui-même, soit dans les objets où se réfléchit sa perfection, il n'en est plus de même. Dieu aime ses créatures et les attire. Et il me suffit de me tourner vers lui pour recevoir les rayons de cet amour. Ce sont ces rayons mêmes qui deviendront mon amour pour lui ; dès lors je me rassure. Si je devais aimer par moi-même, je ne sais si je le pourrais. Mais Jésus-Christ fait de mon salut son affaire. Il ne s'agit pour moi que de répondre à son amour ou plutôt de me l'approprier. Je puis, dès lors, parce que je ne suis pas abandonné à moi-même, et que c'est la grâce de Dieu qui fait mon pouvoir.

Ces vues sont conformes à l'expérience. Car c'est un fait que, si nous nous croyons impuissants à aimer, c'est qu'il nous coûte de nous détacher de nous-mêmes, et que, dès que nous nous quittons pour aller vers ce qui est bon, beau et grand, du haut de l'objet que nous poursuivons descend une grâce qui incline notre cœur et y suscite l'amour. Amour et renoncement à soi ne sont que les deux faces d'une même réalité.

F. B.

Isocrate et la démocratie athénienne

(*Suite*).

Cours de M. ALFRED CROISET

Professeur à l'Université de Paris.

Nous avons vu exposés, au commencement du *Discours sur la Paix*, les principes qui doivent guider Athènes dans ses rapports avec ses alliés. Ce sont des principes de morale ; ceux qui assurent le bonheur des individus assurent aussi celui des cités et doivent présider à leur gouvernement. Tant qu'Isocrate reste dans ce domaine théorique, il n'a pas à craindre de soulever chez le peuple des résistances très vives ; mais c'est autre chose, quand il s'agit de passer à la pratique et d'en venir à cette conséquence grave de dire aux Athéniens : « Cette politique que vous suivez depuis plus de cent ans et qui consiste à vous entourer de villes alliées de nom, mais devenues en réalité sujettes, cette politique est mauvaise, et le salut ne peut être assuré qu'en y renonçant. » Voilà une thèse difficile à présenter au peuple, et il faut un véritable courage pour la soutenir et pour entreprendre de la faire réussir. Isocrate, qui n'a ni la force ni le courage physiques nécessaires pour aborder la tribune, a, la plume à la main, une extrême franchise et une grande hardiesse. Au § 63 de son discours, il arrive à l'exposé précis et positif de cette politique nouvelle; et, un peu plus loin (§ 64), il dit en propres termes: « Je crois que notre république sera plus prospère, que nous deviendrons nous-mêmes meilleurs, et qu'en tout nos affaires iront mieux, nous cessons de désirer passionnément l'empire de la mer ».

Voilà le mot capital, qui amène l'orientation nouvelle à donner à la politique athénienne. Or, c'est chose grave. Cet empire de la mer est traditionnel ; il est intimement lié à la vie de la cité. Au moment où l'industrie et le commerce fléchissent de toutes parts, les Athéniens vivent surtout de la politique, passant le jour sur la place publique et dans les tribunaux, et comptant sur le salaire que l'Etat leur donne. Pour les payer, il faut de l'argent, et ce sont les villes alliées et les villes sujettes qui le fournissent. Il n'y a pas moyen de prélever ce salaire sur les ressources des riches particuliers ; car celles-ci trouvent par ailleurs leur emploi, dans les *liturgies* et l'entretien de la flotte. Il faut donc avoir recours aux tributs des alliés. Demander à Athènes de renoncer à cet empire maritime, qui fait sa fierté, c'est lui demander non seulement un sacrifice sentimental déjà très pénible par lui-même, mais c'est encore modifier de la façon la plus profonde un ensemble de choses auquel depuis longtemps se sont adaptés les intérêts de chacun. L'affaire est donc grave. Isocrate le sait, et c'est pourquoi il demande avec insistance qu'on l'écoute jusqu'au bout. Il accuse cet empire de la mer d'être la cause véritable de tous les malheurs d'Athènes, intérieurs et extérieurs : des malheurs extérieurs, c'est-à-dire de l'état de trouble où la Grèce entière est plongée par les discordes qui règnent entre les cités; des malheurs intérieurs, parce que ce sont les habitudes contractées dans le gouvernement de cet empire qui ont produit la mauvaise démocratie du temps : « C'est cette suprématie maritime qui nous a mis dans l'état de trouble (ταραχή) où nous sommes aujourd'hui... » Le mot ταραχή et l'idée qu'il exprime reviennent constamment dans les écrits des orateurs et des historiens de cette époque ; c'est un terme consacré de la langue de la politique : on le trouve à la fin des *Helléniques* de Xénophon : «... Et ce fut le commencement de ce trouble qui n'a cessé de s'accroître » ; dans Démosthène, qui est pourtant un ami non suspect de la démocratie, le même mot est employé à maintes reprises ; de même, chez Eschine et chez Isocrate. La Grèce tout entière, à partir du milieu du IVe siècle, est dans cet état d'anarchie qui va faire si beau jeu à la Thessalie d'abord, puis à la Macédoine.

C'est donc surtout l'empire maritime d'Athènes qui a fait naître cette ταραχή ; mais ce n'est pas tout ; il a encore un autre méfait à son actif : il a détruit la démocratie d'autrefois, cette démocratie tempérée du Ve siècle, gouvernée par l'Aréopage et non pas abandonnée, comme celle d'aujourd'hui, aux caprices de la foule et de démagogues inexpérimentés. Comment cela s'est-il fait ? Isocrate

ne s'en explique pas davantage ; mais il est facile de s'en rendre compte. C'est, en effet, l'empire de la mer qui, dans la cité athénienne, donne de plus en plus la prépondérance à ce qu'on appelle le ναυτικὸς ὄχλος, c'est-à-dire à la foule des gens qui montent sur les navires comme *épibates* ou comme rameurs et qui appartiennent à la dernière classe du peuple. Lorsque, la campagne finie, ils reviennent dans la cité, ils sont les maîtres ; ils réclament le droit de diriger les affaires. En outre, en introduisant l'habitude de recevoir de l'argent du dehors, argent facilement gagné et par suite promptement dépensé, cet empire maritime a produit dans le peuple athénien l'habitude de vivre aux frais de l'Etat et fait en sorte qu'on se désintéressât de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, qui firent autrefois la richesse de la cité. Voilà donc les deux raisons pour lesquelles Isocrate veut qu'on renonce à l'empire de la mer : « Il est la cause de presque tous les maux que nous souffrons et que nous faisons souffrir aux autres. » En effet, lorsque Athènes est malade, c'est toute la Grèce qui souffre avec elle.

Après cela, Isocrate demande qu'on ne le condamne pas trop vite, qu'on l'écoute jusqu'au bout, qu'on supporte la vérité. Il parle avec noblesse et franchise : « Puisque vous avez écouté ce qui précède, des paroles vraies, qui pouvaient vous déplaire, je vous demande d'accepter de même ce qui me reste à dire, et de ne pas croire que j'aurais été assez fou pour prendre la résolution de soutenir devant vous une opinion aussi contraire à la vôtre, si je n'avais sur ce point quelques vérités encore à vous faire entendre. J'espère d'ailleurs rendre évident pour tous que cette suprématie, à laquelle nous aspirons, n'est ni juste, ni possible, ni avantageuse pour nous ». Il entreprend alors une première démonstration rapide, aperçu sommaire des idées qu'il développera dans le reste du discours. Laissons cet aperçu de côté pour arriver tout de suite à la démonstration de quelques-unes de ses thèses.

Il trace d'abord le tableau des maux causés par l'établissement de l'empire maritime d'Athènes, en particulier le tableau des maux intérieurs, qu'il résume en disant que la démocratie, jusque-là sage et modérée, s'est fâcheusement transformée. Il reprend cette idée et montre que le peuple d'autrefois était un peuple actif, s'occupant de choses sérieuses, c'est-à-dire de ses propres affaires ; au contraire, le peuple d'aujourd'hui est un peuple paresseux, léger, qui n'attend son bien-être que de la fortune publique et n'agit plus pour son propre compte. Au § 75, nous trouvons cette formule d'une grande netteté : « Si vous exami-

nez les choses de près, vous trouverez que le peuple qui dirigeait la politique de ce temps n'était pas livré au désœuvrement, à la misère, aux vaines espérances, comme celui de nos jours. » Mot profond et très vrai dans son amertume ; car les trésors des alliés, quelque grands qu'ils soient ne suffisent pas pour tout le monde ; les espérances dont les Athéniens se leurrent sont de pures chimères. Rappelez-vous ce passage des *Philippiques*, où Démosthène expose devant l'assemblée quels sont les efforts qu'il faut faire pour combattre Philippe dans la Chalcidique : « Je ne vous demande que quinze cents hoplites, quelques cavaliers et quelques trières. On me dira que c'est bien peu. Sans doute ; mais fournissons-les. Nous avons ici l'habitude de voter des fonds considérables, de grosses sommes d'argent ; mais tout cela n'existe jamais que sur le papier. » Dans un autre passage de la *Première Philippique*, il nous montre les Athéniens sur la place publique, en quête de nouvelles : « Philippe est malade, Philippe est mort. — Eh ! qu'importe qu'il soit mort ou malade : quand il serait vrai qu'il fût mort, vous auriez bientôt suscité un autre Philippe. » Ces Athéniens prompts aux illusions et qui croient que des décrets suffisent pour lutter contre l'ambitieux roi de Macédoine, ce sont justement ceux dont parle Isocrate. Les voilà avec leurs vaines espérances, leurs chimères, leur folle imagination ; et ce qui est curieux, c'est que ces défauts ne sont que la déformation des qualités qui firent la grandeur d'Athènes pendant la période héroïque. Thucydide nous a laissé un admirable portrait des Athéniens du ve siècle dans les discours qu'il prête aux Corinthiens envoyés comme ambassadeurs à Sparte, au moment où va commencer la guerre du Péloponèse. Un des traits qu'ils signalent chez leurs ennemis, c'est cette promptitude d'imagination qui fait qu'un dessein est aussitôt exécuté que conçu. Au temps d'Isocrate, l'imagination reste toujours aussi vive ; mais la conception n'est plus immédiatement suivie de l'exécution ; la volonté s'est affaiblie chez le peuple ; il est toujours amoureux des grandes et nobles entreprises, mais il se contente d'y rêver, sans chercher à en faire une réalité. Quand il s'agit de donner de sa personne, de sacrifier sa fortune, ou même simplement ses habitudes, on n'agit plus. Ainsi cette ancienne démocratie, qui savait au besoin attaquer son ennemi et le vaincre, s'est abâtardie et s'est habituée à ces chimères, à ces vains espoirs dont elle se repaît.

Dans les pages suivantes, Isocrate montre comment ces erreurs se retrouvent partout. L'ambition mal éclairée a produit dans d'autres cités les mêmes effets qu'à Athènes. Puis il arrive à

serrer de plus près la question même de l'empire maritime et à se demander ce que c'est. Il y a là des pages dignes d'un grand philosophe et d'un habile politique, bien faites pour surprendre ceux qui connaissent mal Isocrate. Quelques réserves qu'on puisse faire, il faut reconnaître qu'il a eu des vues pénétrantes, profondes et d'une grande portée.

Il commence par quelques réflexions générales, qui rappellent Xénophon et Socrate. Il exprime, en effet, cette idée que les hommes se trompent étrangement sur leur véritable intérêt. Tous le cherchent; ceux mêmes qui pratiquent la vertu le font avec l'arrière-pensée que c'est le meilleur moyen d'être heureux. Mais ceux-là sont rares. La plupart, faute d'intelligence, placent leur intérêt mal entendu dans des actions déshonnêtes qui ne profitent qu'à leurs ennemis. Cette idée, qu'on retrouve chez Platon et chez Aristote, Isocrate l'adapte d'une façon curieuse et précise aux choses de la politique et à l'histoire. « Nous cherchons, dit-il, à entretenir dans chaque cité un parti athénien; or, nous ne saurions mieux nous y prendre pour faire le jeu de nos ennemis. L'ardeur turbulente des partisans d'Athènes n'a-t-elle pas fait passer les villes grecques dans le parti de Lacédémone? De leur côté, les Spartiates ne sont pas moins aveugles que nous. Ce sont leurs menées, leurs intrigues, beaucoup plus que celle de nos amis, qui nous valent encore la sympathie de quelques villes. » Cela est vrai en même temps que spirituel. Jetez, en effet, un regard sur l'histoire du IVe et du Ve siècles : vous y trouverez la vérification de cette loi, en apparence paradoxale, qu'énonce Isocrate. Quand Athènes domine au Ve siècle et cherche à consolider son influence, l'on se tourne vers Sparte. Athènes renversée, les harmostes lacédémoniens, placés dans les différentes cités grecques, rendent en quelques années le gouvernement de Sparte tellement odieux que tous les efforts accomplis pour assurer sa domination aboutissent à un résultat contraire. Au bout d'une vingtaine d'années éclate contre Lacédémone victorieuse une révolte aussi générale que celle d'autrefois contre sa rivale. C'est toujours la même loi qui se vérifie, dans l'un comme dans l'autre cas; les hommes ne connaissent pas leur véritable intérêt et travaillent pour leurs adversaires, en croyant travailler pour eux-mêmes.

Une fois ce principe posé, Isocrate le développe par des exemples, plus précis qu'ils ne le sont d'ordinaire chez lui; puis il arrive à dire (§ 111-116) : « C'est une véritable tyrannie que notre empire maritime ; c'est dans les relations d'Athènes avec d'autres cités quelque chose d'identique au pouvoir qu'exerce un tyran sur ses sujets. » Tous les témoignages s'accordent sur ce point. Voyez,

par exemple, le discours que Thucydide place dans la bouche de Cléon, l'un des promoteurs de cet empire. Dans l'assemblée du peuple, où l'on délibère sur la révolte de Mitylène, le fameux démagogue fait entendre aux Athéniens qu'il faut impitoyablement punir cette ville : « Votre domination, dit-il (III, 37), est une véritable tyrannie, imposée à des hommes malintentionnés, qui n'obéissent qu'à contre-cœur, qui ne vous savent aucun gré des concessions, onéreuses pour vous, que vous leur faites, mais qui se soumettent moins par déférence que par nécessité. » Il faut donc, puisqu'il en est ainsi, avoir recours aux mêmes principes qu'un tyran, ne pas se laisser aller à la sensibilité, à la faiblesse. Cette théorie, dans la bouche de Cléon au ve siècle, est la justification éclatante du mot d'Isocrate : « Votre empire est une tyrannie, et l'on peut en dire la même chose que d'un tyran dans une cité : les lois de l'un sont aussi celles de l'autre. » Mais, tandis que Cléon dit qu'il faut en conséquence agir en tyran, Isocrate conclut d'une façon toute différente : « S'il s'agit de la tyrannie d'un homme dans un État, il n'y en a pas un de vous qui ne regarde l'existence de cet homme comme la plus misérable de toutes. Il doit être en guerre avec tous les citoyens, haïr ceux dont il n'a reçu aucune offense, se méfier de ses amis, de ses compagnons, confier la sûreté de sa personne à des mercenaires qu'il n'a jamais vus, redouter ceux qui le gardent autant que ceux qui lui dressent des embûches ; bref, soupçonner tout le monde, au point de ne jamais aborder sans inquiétude ceux mêmes qui lui sont le plus proches. » Remarquez cette opinion qu'Isocrate donne comme courante et comme incontestable. Je ne suis pas bien sûr qu'elle ait été aussi générale qu'il le dit. Elle était certainement moins répandue dans la masse du peuple que parmi l'élite des gens instruits, habitués à réfléchir. Nous le trouvons dans le *Hiéron* de Xénophon ; mais Xénophon conçoit pour le tyran la possibilité d'améliorer son sort en faisant servir sa puissance au bien de ses sujets. C'est surtout chez Platon, dans la *République* (liv. X), que nous trouvons une page admirable sur la tyrannie, l'état le plus misérable qui soit au monde, puisque l'âme du tyran est la plus chargée de crimes et par suite la plus malade de toutes. Cette idée est donc répandue parmi les gens qui pensent ; mais tous ne la partagent pas à Athènes. Nous voyons, dans Platon, qu'il y a des contradicteurs. Quoi qu'il en soit, cette idée est cependant assez commune pour qu'Isocrate songe à en tirer parti en faveur de la thèse qu'il soutient : « Les tyrannies, à vos yeux, sont odieuses ; elles sont funestes à ceux qui les ont usurpées, comme à ceux qui les subissent, et vous regardez comme le plus grand

des biens la suprématie maritime, qui ne diffère en rien des monarchies, ni par ses actes, ni par les calamités qu'elle entraîne! C'est votre tyrannie qui provoque ces protestations, ces rancunes, grâce auxquelles Athènes, autrefois regardée comme le défenseur de la Grèce, le soldat de la liberté hellénique, est aujourd'hui redoutée, détestée, haïe de tous ». Et ce qui prouve mieux que tout la vérité de ces paroles, c'est qu'en 361, au moment même où écrit Isocrate, Athènes soutient contre ses alliés et sujets nouvellement révoltés une guerre déplorable, qui, à la veille de la lutte contre Philippe, achève d'abattre sa puissance.

A cette triste réalité Isocrate oppose, en finissant, un très bel idéal : « Si nous voulons faire tomber les plaintes qui s'élèvent aujourd'hui contre nous, mettre un terme aux guerres insensées, et assurer à jamais la prééminence d'Athènes, haïssons toute tyrannie, tout pouvoir despotique ; songeons aux malheurs qu'il en est déjà résulté, et proposons pour modèle à notre émulation la double royauté établie chez les Lacédémoniens. Les rois de Lacédémone sont moins libres que les simples citoyens de commettre une injustice ; et combien leur sort est plus digne d'envie que celui des tyrans ! Les meurtriers des tyrans reçoivent de leurs concitoyens de magnifiques récompenses ; à Lacédémone, ceux qui n'osent pas affronter la mort sur le champ de bataille pour sauver la vie de leurs rois sont plus déshonorés que ceux qui abandonnent leur rang ou jettent leur bouclier. » Ces sympathies, ces dévouements, la royauté spartiate les doit à la modération de son pouvoir. Voilà l'idée qu'Athènes doit se proposer. Qu'elle mette des limites à sa puissance, qu'elle recoure à la douceur et à la modération : les sympathies reviendront vite à elles, et elle recouvrera sa suprématie.

Vous voyez tout ce que renferme ce discours d'Isocrate, avec un certain vague quelquefois dans les exemples, tout ce qu'il y a de vérité philosophique, historique et politique. C'est, en somme, une vue profonde que d'avoir reconnu le caractère vrai de l'empire maritime d'Athènes, compris pourquoi cet empire était une cause de faiblesse, et comment il fallait changer cet état de choses pour qu'Athènes se relevât. Isocrate avait trouvé le remède ; mais il était aussi difficile à appliquer que le mal était manifeste. Ce remède qu'il indique (et par là sa politique est chimérique), ce remède est devenu impraticable. Renoncer à l'empire maritime était impossible à cette époque : c'eût été vouloir le suicide de la cité.

F. A.

Frédéric Schlegel

Cours de M. HENRI LICHTENBERGER

Professeur à l'Université de Nancy.

Bibliographie : Ces indications bibliographiques n'ont nullement la prétention d'être complètes. Nous nous sommes seulement proposé de signaler au lecteur les ouvrages essentiels à consulter sur la matière traitée par nous.

ŒUVRES DE SCHLEGEL — Fr. von. Schlegels *Sämmtliche Werke*, 1re édition, Vienne, 1822-25 (10 vol.) ; 2e édition, Vienne, 1846 (15 vol.). Nous citons les œuvres complètes d'après la 2e édition.

Fr. von Schlegel, *Philosophische Vorlesungen aus den Jahren* 1804-1806 ; herausgegeben von Windischmann, Bonn 1836-37 (2 vol.).

J. Minor, *Fr. von Schlegel*, 1794-1802. *Seine prosaischen Jugendschriften*, Vienne, 1882 (2 vol.) ; contient le texte exact et primitif des œuvres de jeunesse de Schlegel, qu'il a ou omises ou remaniées dans ses *œuvres complètes*, rédigées à une époque où, par suite de sa conversion au catholicisme, il avait renié ses idées révolutionnaires d'antan.

O. F. Walzel, *A. W. und Fr. Schlegel*, Stuttgart (sans date) (Collection Kürschner).

CORRESPONDANCES. — *Fr. Schlegels Briefe an seinen Bruder August Wilhelm*, herausgegeben von O. F. Walzel, Berlin, 1890.

Novalis Briefwechsel mit Fr. und August Wilhelm, Charlotte und Caroline Schlegel, herausgegeben von J. M. Raich, Mayence, 1880.

Aus Schleiermachers Leben in Briefen (4 vol.), Berlin, 1858-63.

G. Waitz, *Caroline*, Leipzig, 1871 (2 vol.).

Dorothea von Schlegel geb. Mendelssohn und deren Sohne Johannes und Philipp Veit. Briefwechsel, herausgegeben von J. M. Raich, Mayence, 1881 (2 vol.).

ETUDES SUR FR. SCHLEGEL.— Feuchtersleben, *Fr. von Schlegel's Biographie* (*Fr. von Schlegels sämmtl. Werke*, 2e éd., t. XV, p. 261 ss.).

R. Haym, *Die romantische Schule*, Berlin, 1870 (est aujourd'hui encore l'ouvrage capital sur la vie et les œuvres de Fr. Schlegel jusqu'en 1802 ; nous y renvoyons, une fois pour toutes, le lecteur de cette étude).

F. Muncker, *Allgemeine deutsche Biographie*, articles sur Fr. von Schlegel (XXXIII, 737 ss.), Caroline Schelling (XXXI, 3 ss.), Dorothea von Schlegel (XXXI, 272 ss.).

O. Walzel, *A. W. und Fr. Schlegel* (Collection Kürschner). Introduction Lévy Brühl, *Les premiers romantiques allemands*, Revue des Deux-Mondes 1er sept. 1890, p. 120 ss.

Parmi les histoires générales de la littérature, on consultera surtout avec

fruit Julian Schmidt, *Geschichte der deutschen Litteratur von Leibnitz bis auf unsere Zeit*, tomes III (1886) et IV (1890).

I

Frédéric Schlegel est une figure assez déconcertante au premier abord dans l'histoire du romantisme allemand. Comme poète, il ne compte pas : ni son roman de *Lucinde*, ni son drame d'*Alarcos*, ni ses poésies lyriques n'ont la moindre valeur littéraire. Comme philosophe, il est très loin d'avoir la profondeur et la solidité de penseurs tels que Fichte et Schelling. Comme érudit, il est moins informé et moins consciencieux que son frère Auguste-Guillaume. Comme critique, il manque de mesure et d'équité, il est volontairement paradoxal et élève l'obscurité à la hauteur d'un principe. Comme homme enfin, il est médiocrement intéressant : il n'a ni la noblesse de cœur d'un Schleiermacher, ni le mysticisme touchant d'un Novalis, ni l'énergie morale d'un Fichte ; c'est un personnage compliqué et très artificiel, un intellectuel sans spontanéité, sans volonté forte et persévérante, avec des instincts assez vulgaires de jouisseur et peu d'élévation morale ; c'est une nature au fond sèche, égoïste, inféconde. Et pourtant l'action exercée sur son temps par ce personnage, plus étrange qu'attirant, a été très considérable : il a été, parmi ses contemporains, l'un de ceux qui ont remué la plus d'idées et les plus diverses. Philologue, il a été l'intermédiaire entre les spécialistes et le grand public ; il a, par ses travaux sur la littérature grecque, puissamment développé parmi les simples lettrés la connaissance vivante et exacte de la littérature ancienne et l'enthousiasme pour la civilisation hellénique ; de même, par ses travaux sur les littératures orientales, il a suscité parmi les poètes comme parmi les savants un mouvement de curiosité, qui, au point de vue littéraire comme au point de vue scientifique, a eu les résultats les plus féconds dans le courant de ce siècle. Critique d'art et esthéticien, il est le théoricien du romantisme allemand dont il a, le premier, caractérisé les tendances fondamentales à l'aide de formules qui se sont gravées dans les imaginations. Penseur enfin, il a puissamment contribué à la diffusion parmi le grand public des idées de Fichte et de Schelling, dont il a fait l'application, non sans originalité, dans le domaine de l'art. A ces titres divers, Frédéric Schlegel mérite déjà pleinement d'attirer notre attention. Mais ce qui, à mon sens, le rend tout particulièrement curieux à étudier, c'est que, par ses qualités comme par ses défauts et surtout par l'évolution qu'a suivie sa pensée, il est un représentant tout à fait typique de son époque. On sait en effet que le romantisme, mouvement révolutionnaire à l'origine,

a fini par aboutir à une glorification du moyen âge, du passé germanique, et surtout à une renaissance de l'esprit religieux, spécialement du catholicisme. Or nous pouvons étudier précisément en Schlegel comment cette transformation s'est opérée. Athée, révolutionnaire, presque anarchiste de lettres à ses débuts, il s'est converti à 36 ans au catholicisme, et est devenu à partir de ce moment, un ferme soutien du trône et de l'autel. C'est cette évolution dont je me propose de suivre le cours en prenant Frédéric Schlegel à ses débuts pour le mener jusqu'en 1808, époque de sa conversion. J'ajoute que ce problème de psychologie et d'histoire littéraire que je me propose d'élucider a, semble-t-il, un intérêt tout actuel. Ne voyons-nous pas, en effet, se manifester, en notre fin de siècle, des contrastes analogues à ceux qui se voyaient au début de la période romantique : l'extrême scepticisme, le dilettantisme effréné, l'anarchie intellectuelle et morale apparaissant à côté d'un renouveau du sentiment religieux et spécialement de la foi catholique ? Et ainsi, en cherchant à pénétrer dans la pensée d'un romantique de 1800, c'est un peu la psychologie de notre époque que nous ferons.

II

Frédéric Schlegel naquit à Hanovre le 10 mars 1772, dans une famille où le talent littéraire était héréditaire. Son père Jean-Adolphe Schlegel, surintendant général et premier pasteur à la Neustädter Kirche de Hanovre, avait collaboré jadis à la première des revues moralisatrices allemandes, les *Bremer Beiträge*, traduit en allemand l'esthétique de Batteux et fourni une carrière honorable comme écrivain et prédicateur. Son frère, Jean-Elie Schlegel, était une sprit plus distingué encore, qui joignait, comme le firent plus tard ses neveux, les dons du critique à ceux du poète : il fut l'un des premiers en Allemagne à sentir la haute valeur de Shakespeare, dont il traduisit l'un des chefs-d'œuvre, *Jules César* ; critique intelligent, poète tragique et comique estimé, il est considéré à juste titre comme un des précurseurs de Lessing. Parmi les frères de Frédéric, les deux aînés exercèrent non sans distinction la profession de leur père ; le troisième mourut jeune comme officier anglais aux Indes ; le quatrième, Auguste-Guillaume, plus âgé de cinq ans que Frédéric, le précéda dans la carrière littéraire et fut pendant la plus grande partie de sa vie son ami le plus intime, son conseiller le plus dévoué, son refuge dans les mauvais jours.

La jeunesse de Frédéric Schlegel fut aussi inquiète, aussi agitée que celle de son frère avait été tranquille et posée. Auguste-

Guillaume avait eu, de très bonne heure, nettement conscience de ce qu'il voulait et pouvait faire ; il s'était trouvé, tout jeune encore, en possession des dons précieux qui lui valurent de constants succès, et, grâce à un labeur incessant et régulier, il avait su merveilleusement exploiter ces dons naturels et tirer de lui tout ce qu'il était capable de fournir. Frédéric Schlegel au contraire, plus richement doué encore que son frère, eut toutes les peines du monde à découvrir sa voie ; et, une fois qu'il l'eut trouvée, il ne sut jamais y progresser d'une manière régulière. — Comprimé durant son enfance par une éducation pédantesque et mal compris par les siens, il débuta dans la vie par une crise pénible d'incertitudes et d'agitations stériles. Destiné d'abord aux affaires, il est envoyé à Leipzig à l'âge de seize ans pour s'y former, mais ne tarde pas à rentrer à la maison, après avoir contracté pour la profession de commerçant une horreur profonde. Ses parents le poussent ensuite vers l'étude du droit qu'il abhorre d'entrée de jeu à cause de sa sécheresse. On l'envoie à l'Université de Göttingen, où son frère Auguste-Guillaume étudiait avec le plus grand succès la philologie grecque ; mais, au lieu de se confiner dans ses études juridiques, il fait de la littérature avec son frère et suit les cours du célèbre philologue Heyne. En 1791, ses parents l'envoient poursuivre ses études à Leipzig ; là aussi il néglige complètement l'étude du droit et mène une vie des plus désordonnées, jusqu'au moment où, vers le début de 1793, il prend la résolution de renoncer à toute carrière régulière et de consacrer sa vie exclusivement à l'art et à la science.

Pendant ces années de crise, Frédéric Schlegel nous apparaît comme un curieux exemplaire avant la lettre du « décadent » contemporain. C'est un dilettante intellectuel, perpétuellement occupé à s'analyser lui-même, plein de mépris pour le « vil troupeau » (*den gemeinen Pöbel der Sünder*), gonflé de « l'aspiration vers l'infini » (*Shensucht des Unendlichen*), ballotté entre l'enthousiasme et le dégoût, persuadé qu'il est « unique » au monde, que nul ne le comprend, qu'il n'est pas fait pour l'amour des femmes, assoiffé néanmoins, d'amour et d'amitié, en dépit — ou peut-être à cause — de son égoïsme profond et de sa sécheresse de cœur, accablé du sentiment de son isolement, hanté par des idées probablement sincères de suicide, affichant d'ailleurs un athéisme provoquant et décrétant, — comme Stirner ou Nietzsche, — que l'homme supérieur doit « être son propre dieu » (*sein eigner Gott sein*). Il lit beaucoup, mais sans arriver encore à des idées précises en matière de littérature, d'art ou de philosophie. Il n'a qu'une sympathie médiocre pour Gœthe ; s'il reconnaît qu'en *Götz*, *Iphigénie* et *Faust* il y a

« le commencement d'un grand homme », et s'il admire la haute moralité du dénouement de *Stella* (!!), il trouve qu'en vieillissant Gœthe devient trop « homme de cour » et que, somme toute, il a moins de spontanéité que Klopstock (1). Il est moins satisfait encore de Schiller, dont les inventions lui paraissent « anguleuses comme les actions d'un grand jeune homme (2) ». En revanche, il éprouve la plus profonde admiration pour *Hamlet*, en qui il voit la tragédie du désespoir héroïque : il voit dans le prince de Danemark une âme sœur de la sienne : Hamlet meurt victime de sa raison infinie ; si elle était moindre, il agirait en héros ; « son essence intime est un effroyable néant, le mépris du monde et de soi-même (3) ». La vie extérieure du jeune Schlegel est aussi désordonnée que sa vie intérieure. Elle nous est connue à la fois par sa correspondance avec son frère Guillaume, à qui il confie ses misères et ses agitations, — et aussi par les descriptions du roman de *Lucinde*, où, quelques années plus tard, Schlegel retraça avec un cynisme étrange, souvent presque avec les mêmes termes qu'il emploie dans ses lettres à son frère, les aventures bizarres et peu édifiantes de son excentrique jeunesse. La mesure et le bon sens lui font absolument défaut. Il se lie d'une étroite amitié avec Hardenberg, qui va bientôt devenir le poète le plus original de l'école romantique, ou avec un certain comte de Schweinitz, dont il fait la connaissance dans le monde des viveurs où il se lance alors ; mais il met une telle passion dans ces amitiés orageuses qu'il ne tarde pas à se brouiller avec ceux qui en sont l'objet, ce qui provoque chez lui de vrais accès de désespoir. En amour il est plus malheureux encore. Il s'éprend d'abord d'une coquette à la fois provoquante et froide, se conduit vis-à-vis d'elle avec une insigne maladresse, témoignant tantôt d'une timidité déplacée, tantôt affectant au contraire une assurance plus déplacée encore ; et il réussit ainsi à faire d'une aventure, qui pour un autre eût été une expérience peut-être intéressante, une espèce de tragédie d'amour bizarre, ridicule et pourtant douloureuse. Puis, pour se consoler, il se lance dans le monde où l'on s'amuse de Leipzig et se livre à la débauche avec une si belle ardeur qu'il fait des dettes et compromet sa santé. La fin de l'année 1792 marque le point extrême de sa déchéance. Au début de 1793, il commence à se ressaisir, prend la résolution de se vouer au culte de la science et de l'art et fait accepter, non sans peine, cette décision

(1) *F. Schlegels Briefe*, p. 583.
(2) Id., p. 87.
(3) Id., p. 94 ss.

par ses parents. A la fin de la même année enfin, il fait la connaissance d'une femme singulière et captivante, qui exerça sur lui, de son propre aveu, une influence considérable, Caroline Böhmer, qui, quelques années après, allait devenir la femme de Guillaume Schlegel.

Rien de plus étrange que la destinée de cette femme géniale et déconcertante, qui scandalisa ses contemporains par ses audaces de conduite, qui les charma — surtout les hommes — par son esprit et sa grâce, devint une des muses les plus entourées, les plus fêtées du romantisme allemand, et qui, aujourd'hui encore, tourne parfois la tête aux graves savants allemands qui se sont essayés à peindre son énigmatique figure. Caroline Michaëlis, fille d'un célèbre orientaliste de l'Université de Göttingen, était née dans cette ville le 2 septembre 1763 et y passa sa jeunesse. Rien de plus honnêtement bourgeois et philistin que ce milieu de petite cité universitaire où le sort l'avait placée. Mais la jeune Caroline prit bien vite conscience de l'immense supériorité intellectuelle qu'elle avait sur son entourage ; parmi ses contemporaines, en particulier parmi les filles de professeurs, il s'en rencontra quelques-unes qui sentaient de la même façon, et dans la paisible cité de Göttingen il se forma peu à peu un petit cercle de jeunes filles et jeunes femmes très émancipées, où l'on se plut à mépriser — parfois même à braver ouvertement — l'opinion publique, et où la morale traditionnelle reçut plus d'un accroc. Caroline commença de bonne heure sa vie sentimentale ; à quinze ans, elle faisait ses premières expériences de cœur ; à vingt et un ans, elle épousait un ingénieur des mines, Böhmer, qu'elle suivait à Clausthal ; après quatre ans d'une union paisible, Caroline perdait son mari et revenait trôner à Göttingen, vers la fin de 1788. veuve mais non point inconsolable, au milieu d'une cour d'admirateurs et de soupirants, au nombre desquels se trouvait Guillaume Schlegel. De quatre ans plus jeune que Caroline Böhmer, il subit très fortement son ascendant et lui voua un culte passionné, sans qu'elle lui eût d'ailleurs permis l'espoir d'être payé de retour. Lorsqu'il quitta Göttingen pour Amsterdam, en 1791, il continuait à nourrir cet amour assez chimérique, en dépit des exhortations de son père qui lui reprochait de se laisser amollir par les hommes (*Dich haben die Weiber verzärtelt*) et lui conseillait de cultiver son Moi et de « devenir son propre dieu » ; cette passion ne l'empêchait pas, d'ailleurs, de s'engager, à la même époque, dans une autre aventure d'amour, également malheureuse, avec une certaine Sophie, aventure dont il ne fait aucun mystère vis-à-vis de Caroline Böhmer. Celle-ci, de son côté, se lançait

dans le mouvement révolutionnaire qui gagnait l'Allemagne vers 1791. Elle se rendait, en mars 1792, à Mayence ; là elle se liait intimement avec George Forster, qu'elle encourageait dans son enthousiasme pour la liberté et pour la France et qu'elle consolait et soignait après l'abandon de sa femme ; elle prenait part aux agitations révolutionnaires qui suivirent l'entrée à Mayence des Français (octobre 1792) — et se jetait finalement dans les bras d'un Français trop galant qui la rendit mère. Dans les derniers jours de mars 1793, à la veille de la reddition de Mayence, elle quittait la ville ; mais elle était retenue prisonnière par les autorités prussiennes à cause de sa participation aux menées révolutionnaires et internée à Königstein, puis à Kronenberg. Après quelques mois d'affreuses tortures physiques et morales, elle recouvrait la liberté grâce aux démarches de ses parents et amis, et se réfugiait, au mois d'août 1793, à Leipzig, escortée du fidèle Guillaume Schlegel, qui était venu d'Amsterdam pour tirer de peine son amie. C'est à ce moment qu'elle se rencontre avec Frédéric Schlegel, à la protection de qui Guillaume la confie, tandis qu'il retourne lui-même à Amsterdam.

Et elle produit aussitôt sur le frère cadet la même impression que sur l'aîné. Enceinte, souffrante, gravement compromise par ses imprudences de conduite, traitée en suspecte par les autorités, répudiée comme une aventurière par la plupart de ses anciens amis, la jeune femme a conservé, malgré tout, ce don de séduire ceux qui l'approchent. Elle fait si bien la conquête du misogyne Frédéric qu'il est obligé d'exercer sur lui un véritable effort de renoncement pour ne pas marcher sur les brisées de son frère (1). Alors que jadis il avait mis ce dernier en garde contre Caroline, il le presse maintenant de s'unir à elle. « Tu dois plus à cette femme, lui écrit-il, que tu ne pourras jamais lui rendre. » Et il correspond avec elle, il lui fournit des livres; pour l'amour d'elle, il renonce à la bruyante société qu'il fréquentait jusqu'alors, il

(1) *Sie machte einen sehr lebhaften Eindruck auf mich*, écrit Frédéric à son frère ; *die ersten Tage überliesz ich mich diesem ganz, suchte mich ihr zu nähern, sie kennen zu lernen, ich wünschte nach ihrer Mittheilung und Freundschaft aufs emsigste streben zu dürfen ; aber grade da sie einige Theilnahme zu äuszern schien, sah ich sehr bestimmt, dasz ein bloszer Versuch in die heftigsten Kämpfe führen, und wenn eine Freundschaft zwischen uns möglich sey, sie nur die späte Frucht vieler verkehrten Bestrebungen seyn könnte. Du fühlst, wie unschicklich diesz in ihrer Lage wäre — jeder eigennützige Anspruch ward von da an aufgegeben ; von mir war nun gar nicht mehr die Rede. Ich hätte wohl Lust Dir dar als ein Opfer anzurechnen weil mir diese Enthaltsamkeit so unendlich schwer geworden ist.* (Fr. Schlegels *Briefe*, p. 114.)

quitte ses idées de suicide, il reprend goût à la vie, il se met avec courage au travail pour se faire une situation et sortir des embarras pécuniaires au milieu desquels il se débattait. Une existence nouvelle commence désormais pour lui. Et, six ans après cette première entrevue avec Caroline, il rend dans sa *Lucinde* un témoignage éclatant de l'influence décisive qu'elle a exercée sur lui. Elle est l'original de cette amie unique et incomparable qui, dans ce roman, inspire au héros, Julius, un amour désintéressé, qui le régénère et donne un but à sa vie. « L'adoration de cette sublime amie devint pour son esprit le centre et la base inébranlable d'un monde nouveau. Ses doutes disparurent ; ce bien, d'un prix si authentique lui fit sentir la valeur de l'existence et pressentir la puissance de la volonté (1). »

Désormais Frédéric Schlegel a trouvé sa voie. Avec une ardeur extraordinaire il entreprend, sans plan ni méthode, d'immenses lectures : il aborde simultanément, outre le droit, la littérature, la philosophie, l'histoire et jusqu'à la physiologie et la médecine ; il se plonge dans Kant, Winkelmann et Platon ; il dévore des quantités de romans allemands ou français et se met au courant du mouvement littéraire contemporain. Ses aspirations restent tout d'abord assez confuses ; il ne sait pas trop vers quel domaine du savoir humain il dirigera de préférence ses investigations. Peu à peu, cependant, ses idées se précisent, et, lorsqu'au début de 1794 il quitte Leipzig où sa situation financière est devenue intenable, il est définitivement fixé sur la direction dans laquelle il va s'engager.

III

Au mois de janvier 1794, Frédéric Schlegel alla se fixer à Dresde, où l'attiraient d'abord la présence d'une sœur mariée, Charlotte Ernst, chez laquelle il était sûr de trouver un intérieur ami et hospitalier, — ensuite l'espoir de trouver en Körner, l'ami des Schiller, dont il avait fait la connaissance et gagné les sympathies, un protecteur qui lui faciliterait les débuts dans la littérature, — enfin les avantages que lui offrait, pour ses études, une bibliothèque admirablement montée, dont il fut, pendant tout son séjour, un des lecteurs les plus assidus.

Quelles sont ses dispositions au moment où il va débuter dans la carrière d'écrivain ?

Frédéric Schlegel s'annonce, à cette époque, comme un révolutionnaire déterminé, comme un adversaire résolu des croyances et des valeurs les plus généralement admises de son temps. En

(1) *Lucinde*, édition Reclam, p. 56.

matière d'art, il commence par condamner en bloc toute la littérature moderne, sauf Gœthe, et par annoncer l'avènement d'une esthétique et d'un art absolument nouveaux. En matière de religion, il est hostile au christianisme et fort défiant à l'égard du mysticisme. En morale, il rompt en visière aux conventions sociales les plus respectées — et cela en théorie comme aussi dans la pratique de la vie : contre les défenseurs de la tradition, contre les partisans de l'utilitarisme rationnel, il se pose en champion des droits de l'imagination et de la passion. En politique même, s'il ne va pas jusqu'à tendre la main, comme Caroline, aux républicains français, il est persuadé néanmoins que la Révolution française n'est que le prélude d'un bouleversement général de l'Europe et que la liberté ne peut manquer de succéder, en Allemagne aussi, au régime d'autorité oppressive qui règne à l'heure présente. A son entrée dans la vie, Schlegel nous apparaît donc surtout comme un destructeur, comme un négateur, qui s'insurge contre l'ordre de choses régnant et rêve l'avènement prochain d'une société régénérée, plus belle, plus harmonieuse, plus heureuse que l'ancienne. — Sur quelles bases entend-il la fonder ?

De même que Schlegel, en se révoltant contre l'état social de son temps, ne faisait que reprendre pour son compte et continuer avec une énergie nouvelle ce mouvement vaguement révolutionnaire, qui, vingt-cinq ans auparavant, avait agité l'Allemagne littéraire et qui est connu dans l'histoire sous le nom de période du *Sturm und Drang ;* de même aussi, dans l'affirmation de ses convictions, dans la construction de l'idéal nouveau qu'il propose à l'imitation de ses contemporains, il se rattache à un courant qui se dessinait depuis longtemps déjà au sein du monde allemand. L'Allemagne de la fin du XVIIIe siècle découvre à nouveau la civilisation hellénique ou, pour mieux dire, elle crée, à ce moment, une « légende » nouvelle du génie grec, légende qui, dans ses grands traits, n'a guère varié jusqu'à nos jours. C'est Winckelmann qui, le premier, comprend l'art hellénique comme un produit naturel, comme une plante merveilleuse éclose spontanément par un admirable concours de circonstances favorables sur le sol privilégié de la Grèce, reconnaît dans cet art un organisme vivant, dont toutes les parties sont en relations étroites les unes avec les autres, et décrit l'évolution de cet organisme, sa naissance, ses progrès, son épanouissement, sa décadence. C'est ensuite Lessing qui s'appuie pour combattre l'influence française sur l'autorité d'Aristote et oppose à la tragédie classique du XVIIe siècle le drame antique qu'il considère comme une œuvre d'art d'une

valeur absolue. C'est, plus tard encore, Herder qui, tout en regardant comme légitime l'existence de toutes les littératures nationales et vraiment originales et tout en ne sacrifiant à l'art antique ni l'art oriental ni l'art moderne, regarde néanmoins la civilisation grecque comme l'aube de l'humanité, comme une phase incomparablement séduisante, idéalement belle, dans l'évolution universelle. C'est Gœthe qui, lors de son voyage en Italie, apprend à reconnaître dans l'art antique l'image tout à la fois la plus belle et la plus fidèle, la plus idéale et la plus réaliste que nous ayons de l'univers, découvre que les artistes grecs procèdent dans leurs créations comme procède la nature, et proclame que leurs œuvres ont quelque chose de naturel et de nécessaire, comme les œuvres de la nature elle-même. C'est enfin Schiller qui, systématisant les intuitions de Gœthe, voit dans l'art grec le type unique et incomparable de l'art naïf, et en regard de l'art *naïf* des anciens place l'art *sentimental* des modernes, dont il s'efforce de déterminer les caractères fondamentaux et d'établir la légitimité. Frédéric Schlegel, dont les premiers écrits importants sont contemporains des grands traités esthétiques de Schiller et portent d'une manière évidente la trace de l'influence des idées de Schiller, pousse jusqu'à ses plus extrêmes conséquences ce culte passionné que les plus grands esprits de l'Allemagne professent pour l'idéal grec, cette foi qu'ils ont dans la valeur éternelle, absolue de l'art grec. Dans son esprit puissant mais quelque peu déséquilibré, la « légende » grecque, arrivée chez Gœthe et Schiller à son point culminant de beauté et de perfection, se déforme, se subtilise, devient un paradoxe infiniment curieux, mais peu soutenable, et finalement se dissout pour aboutir à la « légende » romantique.

En 1794, donc, Schlegel entre en scène comme disciple de Winckelmann, comme partisan de Gœthe et de Schiller. Son programme est : travailler à l'avènement d'une révolution universelle, à la fois littéraire et morale, sociale et politique, qui fera revivre en Europe et spécialement en Allemagne l'idéal hellénique. — Voyons de plus près comment il conçoit cet idéal.

C'est un trait caractéristique de la nature de Schlegel d'avoir été attiré, à toutes les époques de sa vie, simultanément par l'histoire et par la philosophie. Il éprouve le besoin impérieux de prendre connaissance des faits littéraires ou sociaux avec toute la conscience, toute la minutie du philologue, de l'historien, du spécialiste. Mais, en même temps, il ne peut se passer des vastes généralisations philosophiques ; il a l'esprit naturellement systématique ; il est invinciblement porté à échafauder *a priori* les cons-

tructions logiques les plus hardies. Or la coexistence de ces deux tendances confère à coup sûr à l'œuvre de Schlegel une grande part de sa valeur et de son originalité. Il est certain, par exemple, que Schlegel connaissait beaucoup mieux le monde hellénique que Gœthe, qui savait à peine le grec, et surtout que Schiller, qui ne le savait pas du tout ; et, pour cette raison aussi, ses théories sur la civilisation hellénique et le génie grec méritent d'être étudiées de près, quand bien même il serait pleinement démontré qu'au point de vue philosophique elles sont inférieures à celles de Gœthe et de Schiller. — Mais il semble, d'autre part, que ces tendances n'arrivent pas chez Schlegel à se fondre harmonieusement : elles se superposent en quelque sorte, sans jamais s'unir parfaitement. Et c'est pourquoi aussi toute son œuvre a quelque chose d'un compromis un peu bâtard entre l'histoire et la philosophie. Elle n'a ni la valeur objective et solide de l'œuvre d'un spécialiste, comme Winckelmann par exemple, ni la beauté logique des constructions spéculatives d'un Fichte, qui, à l'époque des débuts de Schlegel, déduisait avec une si superbe assurance l'histoire universelle de la nature du Moi absolu et autonome. Et ce n'est pas tout. Schlegel n'est pas seulement un historien et un philosophe : il veut encore être un homme d'action. Il ne se contente pas d'être un spéculatif, de travailler d'une manière désintéressée à l'avancement de la science, de se plonger tout entier dans l'étude du passé ou dans le royaume des idées pures, comme un Winckelmann, un Frédéric-Auguste Wolf ou un Kant : il ambitionne d'exercer une action directe sur le grand public, de tracer la voie à la civilisation même de son temps, de guider l'esprit public. A la fois historien et philosophe, à la fois homme de pensée, vulgarisateur, journaliste et même un peu tribun, il veut embrasser tant de choses à la fois qu'il n'arrive à produire aucune œuvre achevée, définitive, et reste toute sa vie un dilettante d'une extraordinaire ouverture d'esprit, mais dont les créations ne portent jamais le sceau de la perfection, la marque de la maîtrise sûre d'elle-même.

C'est ainsi que ses études sur l'hellénisme ont eu pour fruit, non pas un livre complet, une théorie fortement étudiée, mais seulement une foule d'aperçus curieux, de paradoxes amusants qu'il a développés dans des articles de revue dont quelques-uns sont fort brillamment écrits et renferment des formules qui ont fait fortune, — mais dont le fond est plutôt ingénieux que solide.

Schlegel avait formé, en 1794, le dessein d'écrire un gran douvrage, qui fût pour la littérature grecque ce que l'œuvre de Winc-

kelmann était pour l'art plastique de la Grèce. Il regardait cette littérature comme un tout naturel, comme une sorte d'être vivant, de corps organisé dont il se proposait d'étudier la naissance, le développement, l'épanouissement, le déclin et la mort. Il pensait prendre l'hellénisme depuis ses origines jusqu'à sa fin et montrer comment au sein de la nation, apparaissent successivement quatre grandes écoles de poésie : la poésie ionienne, la poésie dorienne, la poésie attique et la poésie des alexandrins, dont la première correspond à la naissance de l'épopée, la seconde à la floraison du lyrisme, la troisième à l'épanouissement de la tragédie et de la comédie, la quatrième au développement de la poésie savante et didactique. Or Schlegel fut très loin d'arriver à remplir ce vaste programme, qu'il avait esquissé dans son premier grand article, *Von den Schulen der griechischen Poesie*, 1794 (*Werke*, IV, 7 ss.). Son *Histoire de la poésie des Grecs et des Romains* (1798) n'alla jamais au delà de la première partie du tome I et ne comprit jamais qu'un tableau de l'épopée grecque (*Werke*, III, 9 ss.) et des fragments, pour servir à l'histoire du lyrisme (*Werke*, III, 183 ss.) ; c'est à peine s'il effleure, dans deux articles plutôt philosophiques qu'historiques, *Vom æsthetischen Werthe des griechischen Komödie* 1794 (*Werke*, IV, 22 ss.) et *Ueber die Gränzen des Schönen*, 1795 (*Werke*, IV, 116 ss.), l'étude de la comédie et de la tragédie. Quant à la période alexandrine, il ne s'en occupa jamais sérieusement.

Ce n'est d'ailleurs pas comme historien de la littérature grecque, — malgré les mérites incontestables de ses œuvres, — que Schlegel a acquis une place considérable dans l'histoire littéraire de son temps. Ses travaux ne sont, en effet, pas seulement une description objective de la civilisation hellénique : Schlegel a essayé de construire une philosophie de l'hellénisme, et c'est cette partie de son œuvre qui a exercé sur son temps l'influence de beaucoup la plus profonde. Déjà, dans son article-programme « Sur les écoles de la poésie grecque », il indique nettement qu'il comprend l'évolution *historique* de l'hellénisme comme un développement *logique* du Beau absolu. « Le développement de la poésie grecque, dit-il, fut en gros le suivant. Elle partit de la nature ; ce fut l'époque de l'école ionienne qui, par un progrès de culture, aboutit, avec l'école dorienne, à la beauté. La beauté s'éleva, avec l'art attique, de la sublimité à la perfection, pour retomber de nouveau à l'état de floraison luxuriante et anarchique et devenir ensuite simplement grâce, finesse et élégance. Quand la beauté eut disparu, l'art chez les Alexandrins devint artifice et se perdit enfin dans la barbarie » (*W.* IV, 21). On le voit, l'histoire, dans le

cerveau de Schlegel, tourne à la philosophie. L'évolution de l'hellénisme devient pour lui une sorte d'histoire naturelle du Beau, qui, né du Naturel, s'élève au Sublime et à la Perfection pour sombrer dans l'Anarchie et la Barbarie. Ces tendances philosophiques se montrent plus nettement encore dans l'article sur la « valeur esthétique de la comédie grecque », où Schlegel montre que la joie est l'état naturel et primitif de la nature supérieure de l'homme, que la belle joie (*schöne Freude*) est le plus noble sujet de l'art, que la liberté est un élément nécessaire de la joie comme de l'art, et que la comédie aristophanesque est le produit naturel et incomparablement beau de l'homme se développant au sein d'une « belle joie » et d'une parfaite liberté. Elles dominent encore plus fortement dans le plus important des travaux de Schlegel à cette époque, dans son « Etude sur la poésie grecque » (*Ueber das Studium der griechischen Poesie*, écrite en 1795 ; publiée d'abord par fragments dans des revues en 1796, puis intégralement dans le recueil intitulé *Die Griechen und die Römer* 1797). Dans cet ouvrage, en effet, Schlegel pose en principe la perfection absolue et unique de l'art et de la civilisation helléniques. Le peuple grec est le plus bel exemplaire d'humanité qui soit au monde, et son évolution ne nous montre pas seulement les destinées d'un peuple privilégié entre beaucoup, elle est l'image typique de ce que l'homme de tous les temps peut réaliser de plus admirable aux divers degrés de son développement. « L'histoire de la poésie grecque, dit Schlegel, est une histoire naturelle de la poésie ; une vision parfaite et typique de l'épanouissement du beau » (*W.* v, 78). Lorsqu'elle est arrivée à son point de perfection, au moment de la période attique, la poésie grecque s'est élevée au plus haut degré de beauté que l'humanité soit capable d'atteindre. Il n'y a pas de meilleur nom pour ce point culminant que celui de beauté absolue. Ce n'est pas une beauté au delà de laquelle on puisse concevoir quelque chose de plus beau encore ; c'est une image parfaite de l'inaccessible Idée, qui, ici, se révèle en quelque sorte dans son intégralité ; c'est le prototype de l'Art, de l'éternelle Beauté » (*W.* v, 89). Le drame grec est ainsi regardé par Schlegel comme un *maximum* absolu de poésie. Mais ce n'est pas seulement à l'époque de sa triomphante splendeur, c'est aussi à l'époque de sa marche ascendante et de sa décadence que l'hellénisme a donné au monde des exemples parfaits. De même que le drame grec est le modèle accompli du drame et le *summum* de l'art en général ; de même, à un degré inférieur de l'évolution, l'épopée homérique, par exemple, est le type parfait de l'épopée et représente ainsi un maximum, sinon absolu, du moins relatif de

poésie (1). « La poésie grecque prise dans son ensemble, conclut Schlegel, est par conséquent l'idéal et le canon de la poésie elle-même dans son évolution naturelle », *ein Urbild und Kanon der Poesie in ihrer natürlichen Entwicklung* (*W.* v, 107).

A cette poésie absolue, dont le caractère fondamental est d'être objective et parfaitement spontanée, d'être la fleur splendide s'épanouissant naturellement et nécessairement au sein d'une humanité souverainement belle, heureuse, harmonieuse, libre, Schlegel oppose la poésie moderne qui forme avec elle un contraste complet. La poésie grecque est originale, la poésie moderne est une imitation de l'art antique ; l'une est spontanée, l'autre dépend de théories esthétiques ; l'une est commune à toute la nation, l'autre apparaît partout scindée en poésie « artistique » et poésie « populaire » ; l'une est naturelle et a un caractère de haute généralité, l'autre a pour signe particulier la prédominance du caractéristique, de l'individuel, la recherche de la nouveauté, de l'effet (*das totale Uebergewicht des Charakteristischen*, *Individuellen*, *Interessanten* ; *das Streben nach dem Neuen*, *Pikanten und Frappanten*) ; l'une enfin aboutit à l'harmonie et à la joie, l'autre au scepticisme, à l'anarchie, au désespoir. De même que la tragédie d'Eschyle et de Sophocle marque l'apogée de l'art antique, de même le drame de Shakespeare est « le point culminant de la poésie moderne ». Mais, autant l'une est harmonieuse et sereine, autant l'autre est désolée. Une œuvre comme l'*Hamlet* de Shakespeare est la description admirable de « l'insoluble disharmonie de l'âme humaine », de la « dissonance terrible et formidable qui creuse une séparation infinie entre l'homme et le destin » ; et « l'impression totale que nous laisse cette tragédie est celle d'un maximum de désespoir intellectuel au sein d'un monde foncièrement mauvais et détraqué » (*W.* v, 50). — La poésie moderne est donc, considérée dans son ensemble, un art très inférieur sous tous les rapports à la poésie antique. Mais elle peut se relever. Cet effort vers « l'individuel », vers « l'intéressant », n'est qu'une crise passagère, qui doit aboutir, finalement, à une tendance absolument opposée : la recherche de ce qui est universel, constant, nécessaire, en un mot la poursuite de l'*objectif*, le retour à l'hellénisme. Imiter non pas telle forme particulière, individuelle, locale du génie grec, mais s'assimiler ce génie dans son intégralité, s'imprégner de

(1) « Die griechische Poesie enthält für alle ursprünglichen Arten des Schönen und Kunstbegriffe eine vollständige Sammlung von Beispielen, welche so überraschend zweckmäszig für das System des Kunstschönen sind, als hätte sich die bildende Natur absichtlich bemüht, den Wünschen des nach Erkenntniszstrebenden Verstandes zuvorzukommen. » (*W.* v, 108.)

ce que Schlegel appelle *die reine Griechheit*, c'est là le but auquel doivent tendre les poètes modernes. Or c'est dans cette direction que s'oriente la poésie allemande contemporaine avec Klopstock, Wieland, Lessing, Bürger, Schiller, et surtout avec Gœthe. En Gœthe la poésie moderne, avec sa profondeur philosophique et sa vérité caractéristique, s'élève jusqu'à l'objectivité de la poésie antique. Si la tragédie de *Faust* était terminée (en 1795 Gœthe n'avait encore publié que le fragment de 1790), elle serait une œuvre bien supérieure encore à l'*Hamlet* de Shakespeare. « La poésie de Gœthe, conclut Schlegel, est l'aurore d'un art authentique et de la pure beauté » (*W.* v, 62).

Et la révolution qui s'annonce n'est pas seulement littéraire, mais universelle; elle se produira dans le domaine de la politique, de la morale, de la philosophie comme dans celui de la poésie. La société grecque est, comme la poésie grecque, un modèle idéal que les modernes sont très loin d'avoir atteint Au point de vue moral, elle a produit les plus beaux types d'humanité qu'on puisse concevoir. La femme grecque en particulier, à qui Schlegel consacre deux études, *Ueber die Darstellung der Weiblichkeit in den griechischen Dichtern* (1795) et *Ueber die Diotima* (1795), est, selon lui, une créature d'une merveilleuse harmonie, en qui les traits spécifiques, qui caractérisent la femme par opposition à l'homme, se montrent subordonnés aux traits plus généraux qui caractérisent l'espèce humaine sans distinction de sexe. La Diotime du *Banquet* de Platon, dont Schlegel étudie la physionomie morale, lui apparaît comme un idéal absolu de la femme, comme un être d'élite « en qui la grâce d'une Aspasie, le cœur d'une Sapho s'unit à une haute indépendance, et dont l'âme nous offre une image accomplie d'humanité supérieure. » (*W.*v, 115.) La femme moderne a perdu cette belle harmonie qui caractérise la femme grecque ; elle est déparée par ce que Schlegel appelle *überladene Weiblichkeit*, par la prédominance excessive, chez elle, de la *femme* au détriment de l'*être humain* ; et Schlegel de soutenir que les types féminins créés par Shakespeare et Gœthe ont moins de beauté et de délicatesse que ceux d'Homère ou de Sophocle. — Au point de vue politique, la supériorité reste de même aux Grecs, qui ont réalisé un maximum de liberté, avec les constitutions républicaines de leurs Etats. La culture politique des modernes est au contraire « dans un état d'enfance par rapport à celle des anciens » (*Versuch über den Republikanismus*, 1796) : de même qu'en art l'*intéressant* a succédé à l'*objectif*; de même, au point de vue social, la monarchie a succédé à la forme républicaine. Mais, de même qu'en matière d'art l'Europe voit poindre l'aube d'une ère nouvelle, et revient de nou-

veau de l'*intéressant* à *l'objectif*, de même elle ne tardera pas à revenir aussi à l'idéal moral de l'antiquité et à la forme républicaine et démocratique, dont les Grecs lui ont donné l'exemple.

On le voit, les desseins de Schlegel, très précis et restreints au premier abord, deviennent singulièrement vastes dès qu'on les considère d'un peu plus près. Il veut écrire une histoire de la littérature grecque ; mais cette histoire doit être en même temps une œuvre philosophique, une histoire naturelle du Beau absolu, une construction logique de la genèse de la Poésie. Pour cette raison, aussi, elle est une œuvre d'actualité au premier chef, la poésie moderne ne pouvant avoir de plus haute ambition que de revenir à l'objectivité des Grecs, et l'œuvre de Schlegel ayant précisément pour but pratique de hâter cette évolution. Enfin Schlegel conçoit la poésie comme indissolublement liée à l'état social tout entier et la révolution littéraire à laquelle il travaille comme le prélude d'une révolution générale. En un mot, il est non seulement historien, mais philosophe et révolutionnaire. Et bientôt le premier de ces personnages s'efface devant les deux autres. Dès le mois de juillet 1795, il écrit à son frère qu'il se propose d'abandonner l'étude de la Grèce antique pour travailler à compléter et à refaire le système philosophique de Kant. Et dès 1796 son zèle pour la philologie classique s'éteint à peu près complétement. Son *Histoire de la poésie des Grecs et des Romains* en resta à la 1re partie du tome I (1798) et ne fut jamais achevée. La philosophie d'une part, la littérature moderne de l'autre vont prendre la première place parmi ses préoccupations.

IV

Auguste-Guillaume de Schlegel, cependant, continuait à progresser pas à pas, méthodiquement, dans la carrière littéraire. Après quelques incertitudes, il avait trouvé une situation en rapport avec ses aptitudes et ses goûts. Schiller lui avait donné le conseil de venir à Iéna, où on lui faisait entrevoir la possibilité de prendre pied à l'Université et où on lui promettait de le faire collaborer à la *Litteraturzeitung* de Schütz et Hufeland, l'une des revues critiques les plus importantes de l'époque. Guillaume Schlegel s'était rapidement décidé : après une visite de reconnaissance à Iéna, en mai 1796, il avait épousé, au mois de juillet, Caroline Böhmer et était aussitôt venu se fixer avec elle à Iéna, où il prenait bientôt rang dans le cercle intime de Schiller et parmi les amis de Gœthe. Presque aussitôt, au début du mois d'août 1796, Frédéric Schlegel venait rejoindre son frère et tenter, lui aussi, la

fortune à Iéna. Son séjour fut de courte durée. Moins d'un an après, en juillet 1797, il quittait Iéna pour Berlin.

Deux événements importants caractérisent cette période du développement de Schlegel : sa rupture avec Schiller d'une part, sa liaison avec Fichte de l'autre.

Lorsqu'il était arrivé à Iéna, Frédéric Schlegel avait le dessein très arrêté de faire cause commune, tout comme son frère, avec Gœthe et Schiller, de combattre avec eux pour la bonne cause, pour la culture néo-hellénique contre les esprits arriérés, les survivants de l'ère rationaliste, les Nicolaï, Dyk, Manso, etc., ou les fabricants de mauvais romans et de drames sentimentaux qui faisaient les délices du grand public de l'époque. Il avait eu pour Schiller un paragraphe fort élogieux dans son *Etude sur la poésie grecque* (1) ; il lui avait écrit de Dresde des lettres presque trop aimables pour proposer sa collaboration aux *Heures* que Schiller venait de fonder ; il lui avait enfin adressé à la fin de juillet pour les *Heures* un article historique sur César et Alexandre. Tout semblait donc indiquer que des relations littéraires étroites allaient se nouer entre les deux écrivains. Il n'en fut rien. Frédéric Schlegel entra en relations avec le journaliste et musicien Reichardt, le directeur de la revue *Deutschland*, qui, après avoir été lié avec Gœthe et Schiller, était devenu leur ennemi acharné ; et il consentit à faire pour cette revue un compte rendu très désobligeant de l'*Almanach des Muses* de Schiller : Gœthe était exalté par lui comme le premier des poètes modernes, tandis que Schiller était malmené d'une façon fort impertinente surtout à propos de son élégie la *Promenade*, et de sa *Dignité des Femmes*. De son côté, Schiller refusa l'article sur César et Alexandre que Schlegel lui avait offert pour les *Heures* et, dans les *Xénies*, railla sans ménagements la « grécomanie ».

Kaum hat das kalte Fieber der Gallomanie uns verlassen.
Bricht in der Gräkomanie gar noch ein hitziges aus.
Griechheit, was war sie? Verstand und Maass und Klarheit ; drum dächt'ich,
Etwas Geduld noch, ihr Herr'n, eh'ihr von Griechheit uns sprecht.

(1) *Noch ein andres Zeichen von der Annäherung zum Antiken in der deutschen Poesie ist die auffallende Hinneigung zum Chor in den höheren lyrischen Gedichten, wie « die Götter Griechenlands » und « die Künstler » von Schiller; eines Dichters, der sonst durch seinen ursprünglichen Hasz aller Schranken, vom classischen Alterthum am weitesten entfernt zu sein scheint Diesemkünstler gab die Natur die Stärke der Empfindung, die Hoheit der Gesinnung, die Fülle der Einbildungskraft, die Würde der Sprache, die Gewalt des Gedankens, die Brust und Stimme, welche der Dichter haben solls der eine sittliche Masse in sein Gemüth fassen, den Zustand eines Volk, darstellen, und die Menschheit aussprechen will.* (*W.* v, 162.)

Il se plaignit d'avoir trouvé en Schlegel un disciple compromettant qui nuisait, en la poussant à des conséquences paradoxales, à la cause de l'hellénisme, dont il avait été, avec Gœthe, le principal défenseur.

Freunde, bedenket euch wohl, die tiefere, kühnere Wahrheit
Laut zu sagen ; sogleich stellt man sie euch auf den Kopf.

Il parodia enfin en ces termes les théories de Schlegel sur « l'harmonie » des tragédies de Sophocle et sur l'*Hamlet*, qu'il avait défini un « maximum de désespérance » :

Oedipus reisst die Augen sich aus, Jokaste erhängt sich.
Beide schuldlos ; das Stück hat sich harmonisch gelöst.
Endlich ist es heraus, warum uns Hamlet so anzieht ;
Weil er, merket das wohl, ganz zur Verzweiflung uns bringt.

Frédéric Schlegel n'était pas homme à subir sans répliquer des attaques aussi directes. Il riposta, dans la revue de Reichardt, par une série d'articles habiles et méchants, où il dénigrait systématiquement les *Heures*, reprochant à Schiller de fournir à ses lecteurs trop de traductions, des romans médiocres comme *Agnes von Lilien*, de Caroline de Wolzogen (la belle-sœur de Schiller), ou de méchants articles historiques comme celui de Woltmann, un collègue de Schiller à Iéna. Il y eut, dès lors, guerre ouverte entre lui et Schiller. Bien plus : il faillit brouiller complètement son frère Guillaume avec Schiller, qui soupçonnait ce dernier de jouer double jeu avec lui et accusait Caroline Schlegel, — il la surnommait Mme Lucifer, — d'être l'inspiratrice des articles de Frédéric. Après un échange d'explications, Guillaume Schlegel resta le collaborateur de Schiller aux *Heures* et à l'*Almanach des Muses*, mais il demeura exclu de son intimité. Les deux Schlegel s'entendirent donc pour dénier tout mérite à Schiller, qu'ils traitèrent de « petit esprit », de « sentimentaliste réactionnaire », de « pesant moraliste » (*der bleierne moralische Schiller*), qu'ils ignorèrent désormais systématiquement dans leurs ouvrages de critique, pour ne chanter que les louanges du seul Gœthe. Les historiens de la littérature ont souvent déploré l'inimitié des Schlegel et de Schiller et exprimé l'idée qu'elle avait peut-être eu des conséquences fâcheuses pour le romantisme en l'entraînant sur la voie du paradoxe. Nous avons plutôt l'impression qu'elle est l'expression nécessaire d'une antipathie absolue de tempéraments. Les Schlegel n'aimaient pas en Schiller précisément les qualités qui ont fait de lui le classique le plus réellement populaire de l'Allemagne, sa clarté, son habileté technique, sa rhétorique sentimentale, son sérieux dépourvu de toute

ironie. Schiller, de son côté, n'avait d'yeux que pour les défauts des Schlegel, pour la stérilité de leurs natures de dilettantes, pour leur sécheresse de cœur, pour tout ce qu'il y avait chez eux d'artificiel, de voulu, de paradoxal. Il sentait très justement que l'hellénisme intransigeant de l'*Etude sur la Poésie grecque*, loin d'apporter une force nouvelle à l'idéal classique dont il venait de faire la théorie dans ses traités philosophiques, agissait au contraire comme un germe de dissolution, de décomposition. Avec Frédéric Schlegel, l'idéal grec, qui avait été un principe de vie pour Schiller et Gœthe, s'acheminait vers sa disparition en s'exagérant ; il cessait d'être une force sociale susceptible de créer des œuvres nouvelles ; et, pour cette raison aussi, il n'avait pas de chances de stabilité : il était l'étape intermédiaire entre le classicisme et le romantisme. Il semble que Schiller ait eu le pressentiment confus du danger qui menaçait ses idées les plus chères et qu'il se soit mis en garde contre les Schlegel, parce qu'il devinait en eux, malgré l'analogie apparente de leurs idées avec les siennes, des ennemis dangereux.

Gœthe resta donc le seul dieu des romantiques. Par politique d'abord et pour ne pas rompre en visière avec des critiques empressés à chanter ses louanges, — par largeur d'esprit et par équité naturelle aussi, parce qu'il reconnaissait la haute valeur de l'intelligence critique des Schlegel, il n'épousa pas la querelle de Schiller et continua à entretenir des relations amicales avec eux, à les soutenir dans leurs entreprises et à accepter leurs hommages avec une bienveillance un peu protectrice.

A Iéna, Frédéric Schlegel se liait d'autre part avec un penseur qui exerça sur le développement du romantisme l'influence la plus considérable, je veux dire Fichte, l'auteur de la *Wissenschaftslehre*.

Rien de plus opposé en apparence que les théories de Schlegel prêchant le retour à l'objectivité et le subjectivisme absolu de Fichte. Pour Fichte, le Moi (non pas, bien entendu, le Moi « empirique » individuel, mais le Moi « intelligible », universel) est le principe générateur de l'univers. Libre et autonome, il se donne à lui-même sa loi morale ; le monde extérieur, le Non-Moi, le noumène de Kant n'est que la partie inconsciente du Moi, une sorte d'obstacle au développement de sa libre activité, que le Moi se dresse à lui-même pour le franchir; finalement le Moi, grâce au progrès de la conscience, reconnaît l'identité du Moi et du Non-Moi, dissipe ainsi le fantôme d'une réalité extérieure qui différerait de lui-même, et voit clairement que l'univers entier n'est qu'une création de sa liberté. — Or il semble au premier abord

que cet idéalisme absolu soit exactement l'opposé du néo-hellénisme de Schlegel, qui prophétise l'avènement d'une poésie *objective* et recommande aux modernes d'imiter les Grecs, c'est-à-dire le peuple naïvement réaliste par excellence. Et il est hors de doute qu'entre le subjectivisme de Fichte et l'idéal grec de Gœthe et de Schiller la conciliation est effectivement fort malaisée. En y regardant de près, toutefois, nous voyons par où il pouvait se produire un contact entre Schlegel et Fichte. Nous nous souvenons en effet que, pour Schlegel, l'histoire de la poésie grecque est en même temps une histoire naturelle du Beau se développant en vertu de sa logique interne. Or, de même que Fichte déduisait logiquement, de la notion du Moi libre et autonome, le plan de l'histoire universelle ; de même, on pouvait tenter, en se basant sur les caractères généraux de la nature humaine, de construire par le raisonnement abstrait et *a priori* l'évolution du Beau, de l'Art, de la Poésie. Lorsqu'il ramenait l'histoire de la poésie grecque à une construction logique, à une esthétique du Beau absolu, Frédéric Schlegel opérait donc en quelque sorte dans l'esprit du système de Fichte. Il se sentait d'ailleurs porté vers lui par une instinctive sympathie, basée sur des affinités de nature assez importantes. Il avait en commun avec Fichte la hardiesse logique, l'amour du paradoxe, le mépris pour le bon sens vulgaire et terre à terre, l'ardeur révolutionnaire, le besoin de joindre l'activité pratique à la spéculation philosophique ; il fraternisait avec lui dans l'aversion pour le rationalisme et la sympathie pour la Révolution française. Aussi fut-il bien vite gagné à ses théories philosophiques. Son *Essai sur le Républicanisme* de 1796 porte déjà des traces de l'influence de Fichte ; la même année, Schlegel, dans l'*Orphée allemand*, se faisait le défenseur de Kant contre les attaques de Schlosser ; en 1797, il publiait dans la *Litteraturzeitung* un article enthousiaste sur le *Journal philosophique* de Fichte et Niethammer. En même temps, il nouait avec Fichte, qui était professeur à Iéna depuis 1794, des relations personnelles plus intimes que les rapports assez cérémonieux qu'il avait avec Gœthe. Le programme de Schlegel allait être désormais d'unir et de concilier l'hellénisme de Gœthe avec la *Wissenschaftslehre* de Fichte.

HENRI LICHTENBERGER.

Sujets de Leçons.

Agrégation de Philosophie.

I. Descartes.

1. — Qu'est-ce que la philosophie selon Descartes?
2. — L'induction et la déduction selon Descartes.
3. — Le doute méthodique.
4. — Le *Cogito, ergo sum.*
5. — Le rôle historique du *Cogito, ergo sum* de Descartes.
6. — La connaissance de l'âme selon Descartes.
7. — Du cercle vicieux reproché à Descartes.
8. — La preuve ontologique de l'existence de Dieu selon Descartes.
9. — La preuve de l'existence de Dieu tirée de la réalité objective de l'idée d'un être parfait.
10. — Le rôle du principe de causalité dans la métaphysique cartésienne.
11. — La théorie cartésienne de l'erreur.
12. — Du libre arbitre selon Descartes.
13. — De la substance selon Descartes.
14. — De la distinction de l'âme et du corps selon Descartes.
15. — De la connaissance des choses sensibles selon Descartes.
16. — Le rapport de la métaphysique à la physique dans la philosophie de Descartes.

II. — Spinoza.

1. — Le jugement dans Descartes et dans Spinoza.
2. — L'erreur selon Spinoza (Thèse de M. Brochard).
3. — Du libre arbitre dans Spinoza.
4. — La doctrine de Spinoza sur la nature de la passion comparée à celle de Descartes.
5. — La vie éternelle selon Spinoza.
6. — Apprécier cette pensée de Leibniz : « Spinoza n'a fait que cultiver certaines semences de la philosophie de M. Descartes. »

(*Sujets proposés par M. Boutroux.*)

Soutenances de thèses

M. Ardaillon a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, en Sorbonne, le 8 juin.

Thèse Latine.

Quomodo Græci collocaverint portus atque ædificaverint.

Thèse Française.

Les mines du Laurion dans l'antiquité.

M. Arthur Malotet a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, en Sorbonne, le 3 juin.

Thèse Latine.

De Ammiani Marcellini digressionibus quæ ad externas gentes pertineant.

Thèse Française.

Etienne de Flacourt, ou les origines de la colonisation française à Madagascar (1648-1661).

Ouvrage signalé

Manuel de Grammaire anglaise, par L. Dulac et J. Bonnet, *professeurs d'anglais au lycée d'Angers*, librairie Paul Delaplane, Paris, 1898.

Le Gérant : E. Fromantin.

Poitiers. — Soc. franç. d'impr. et de libr. (Oudin et Cie)

SIXIÈME ANNÉE (2e Série). N° 32 23 JUIN 1898.

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les auteurs de son temps que Boileau a loués.

Cours de M. ÉMILE FAGUET

Professeur à l'Université de Paris.

Après les auteurs de son temps que Boileau a critiqués, il nous faut voir ceux dont il a fait l'éloge. Ce sont, en première ligne : Malherbe, Racan, Bertaut, Corneille, Voiture, Racine, Molière. Ajoutons qu'il a dit un mot aimable de Segrais, de Benserade, de d'Ablancourt et de Patru. J'insisterai davantage sur ceux de ces écrivains qui sont le moins connus.

Pour ce qui est de MALHERBE, il ne me reste à peu près rien à dire. On se rappelle le fameux passage :

Enfin Malherbe vint... etc.

Et aussi cette exclamation :

A Malherbe, à Racan, préférer Théophile !

Il faut y joindre quelques lignes très importantes, qui sont au commencement de la *Réflexion VII sur Longin*. Boileau se demande quels ont été, au début du siècle, les restaurateurs de la langue française :

« Ce n'est point, dit-il, la vieillesse des mots et des expressions dans Ronsard qui a décrié Ronsard ; c'est qu'on s'est aperçu tout d'un coup que les beautés qu'on y croyait voir n'étaient point des beautés ; ce que Bertaut, Malherbe, de Lingendes et Racan, qui vinrent après lui, contribuèrent beaucoup à faire connaître, ayant attrapé, dans le genre sérieux, le vrai génie de la langue

française, qui, bien loin d'être en son point de maturité du temps de Ronsard, comme Pasquier se l'était persuadé faussement, n'était pas même encore sortie de sa première enfance. »

Cet endroit est évidemment très important. Un autre, non moins considérable, se trouve dans la lettre à Maucroix de 1695. Il s'agit d'abord de Godeau :

« Je suis bien aise que mon goût se rencontre si conforme au vôtre dans tout ce que je vous ai dit de nos auteurs, et je suis persuadé, aussi bien que vous, que M. Godeau est un poète fort estimable. Il me semble pourtant qu'on peut dire de lui ce que Longin dit d'Hypéride, qu'il est toujours à jeun, et qu'il n'a rien qui remue ni qui échauffe ; en un mot, qu'il n'a point cette force de style et cette vivacité d'expression qu'on cherche dans les ouvrages, et qui les font durer. Je ne sais point s'il passera à la postérité... » J'ai montré dans mon étude sur Godeau que cet auteur n'offre plus qu'un intérêt de curiosité. Boileau continue : « Mais il faudra pour cela qu'il ressuscite, puisqu'on peut dire qu'il est déjà mort, n'étant presque plus maintenant lu de personne. Il n'en est pas ainsi de Malherbe, qui croît de réputation à mesure qu'il s'éloigne de son siècle. La vérité est pourtant, et c'était le sentiment de notre cher ami Patru (il était mort depuis quatre ans), que la nature ne l'avait pas fait grand poète ; mais il corrige ce défaut par son esprit et par son travail ; car personne n'a plus travaillé ses ouvrages que lui, comme il paraît assez par le petit nombre de pièces qu'il a faites. Notre langue veut être extrêmement travaillée. »

Point de facilité naturelle, mais un talent de bon ouvrier : voilà, en 1694, l'opinion définitive de Boileau sur Malherbe.

Pour Corneille, il faut bien prendre garde aux jugements contradictoires de notre auteur sur son compte. Boileau n'aimait pas Corneille, parce qu'il aimait trop Racine, et aussi parce que, comme La Bruyère et comme toute l'école de 1660, il le trouvait un peu déclamatoire. A cette époque, en effet, on réagit contre l'emphase, qui a été fort à la mode dans la première moitié du siècle ; on va même, à mon sens, jusqu'à réclamer une trop grande simplicité de ton. Il semble qu'on incline déjà vers cette conception du XVIIIe siècle qui fera dire que de beaux vers sont beaux comme de la belle prose. Cependant Boileau a trop de goût pour ne pas voir que Corneille est un très grand poète et un auteur dramatique éminent. Aussi est-il amusant de comparer les différents jugements qu'il exprime sur lui. Voici, dans la *Satire IX*, un trait à son adresse :

Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà,
Peut aller au parterre attaquer Attila,
Et si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Wisigoths tous les vers de Corneille.

Dans la même pièce, cinquante vers plus loin, il semble qu'il se croie forcé de faire amende honorable pour cette irrévérence. Ne dit-il pas, en effet :

Quand un livre au Palais se vend et se débite,
Que chacun par ses yeux juge de son mérite,
Que Bilaine l'étale au deuxième pilier,
Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier ?
En vain contre le *Cid* un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le censurer :
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

— Dans l'*Epître VII, à Racine*, il dit d'autre part :

Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle et, seul de tant d'esprits,
De *Corneille vieilli* sais consoler Paris, etc...

La remarque n'est pas aimable. Heureusement, dix vers plus loin, nous lisons :

Le mérite en repos s'endort dans la paresse.
Mais par les envieux un génie excité
Au comble de son art est mille fois monté.
Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance.
Au *Cid* persécuté, *Cinna* dut sa naissance ;
Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Quand Boileau attaque Corneille à propos d'une théorie qu'il institue, il ne le nomme généralement pas. Ainsi, dans l'*Art poétique*, il nous dira :

Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison décrire en quel affreux pays
« Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs. »
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux des paroles.

Les quatre premiers de ces vers visent Sénèque, mais les deux autres, quoique le nom n'y soit pas, sont dirigés évidemment contre Corneille. Celui-ci est au contraire nommé dans la préface du *Traité du Sublime*. Après avoir cité le « *qu'il mourût* » du vieil Horace, Boileau ajoute en effet : « Ce sont là de ces choses que Longin appelle sublimes et qu'il aurait beaucoup plus admirées dans Corneille, s'il avait vécu du temps de Corneille, que ces grands mots dont Ptolémée remplit sa bouche au commence-

ment de *la Mort de Pompée*, pour exagérer les vaines circonstances d'une déroute qu'il n'a point vue. » Dans le même chant de l'*Art poétique*, nous voyons encore :

> J'aimerais mieux, pour moi, qu'il déclinât son nom,
> Et dît : « Je suis Oreste, ou bien Agamemnon »,
> Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,
> Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles.
> Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.

Or, Brossette nous affirme que ces vers sont dirigés contre le début de *Cinna*. C'est, en effet, dit-il, un défaut de Corneille de ne pas expliquer assez rapidement le sujet de ses pièces. Voltaire et La Harpe soutiennent avec beaucoup de raison que la critique peut s'appliquer aussi au début d'*Héraclius*. Ainsi, selon Boileau, Corneille est un grand poète plutôt qu'un grand écrivain. Il a pour lui la sublimité de l'esprit. Malheureusement, il n'évite ni l'emphase, ni la déclamation, ni la confusion. Ce jugement n'est pas très élogieux, mais il est certainement marqué au coin du bon sens, et il témoigne d'une parfaite solidité d'esprit.

J'ai beaucoup parlé de Voiture. On sait que Boileau a pour lui une grande estime. Il a même commis le lapsus de le placer à côté d'Horace. Cette admiration, quelque peu juvénile, est celle que ce grand nom inspirait à tout le monde aux environs de 1640. En 1664, dans sa *Dissertation critique sur Joconde*, Boileau rappelle encore Voiture avec éloge :

« Et n'est-ce pas, en effet, ce qui a rendu si agréables certaines lettres de Voiture, comme celle de la carpe et du brochet, dont l'invention est absurde d'elle-même, mais dont il a caché les absurdités par l'enjouement de sa narration, et par la manière plaisante dont il dit toutes choses ? »

Le malheureux admire la lettre de la carpe et du brochet ! Il a trop de bon sens pour ne pas voir que l'invention en est absurde par elle-même, mais il ne s'aperçoit pas de ce que la lettre a d'embarrassé et de prétentieux : on y sent une tension d'esprit qui est à crisper : c'est l'effet qu'elle produit sur nous tous maintenant. Nous avons là la preuve que le mauvais goût d'un temps est une contagion qui finit par atteindre les hommes du plus sûr jugement. En 1664, Boileau n'est pas encore assez dégagé, je ne dirai pas du précieux, dans lequel il n'a jamais donné, mais de l'atmosphère qui entoure le monde précieux, pour sentir tout le ridicule de cette épidémie. On sait que, plus tard, revenu de ses illusions de jeunesse, il a été plus sévère et véritablement même un peu dur à l'égard de Voiture. J'ai cité le passage de la satire *sur l'Equivoque* où il le prend à partie.

RACINE est la plus grande admiration de Boileau. Je renvoie à l'*Epître VII* ; on y verra que le critique apprécie non seulement avec un bon sens très ferme, mais encore avec une grande finesse de goût, le talent le plus évident de Racine, à savoir le don de l'émotion. On remarquera de plus qu'il a admirablement démêlé ce qui constitue l'immense, la merveilleuse découverte poétique de Racine dans son rôle de *Phèdre*.

Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles ?

Il y a là l'explication très exacte de l'intérêt tout particulier que présente ce caractère. Notez que Boileau est seul en son temps à l'avoir compris. Les contemporains, blessés par la hardiesse du rôle, ne s'y sont pas intéressés.

Le jugement de Boileau sur MOLIÈRE mérite une attention toute spéciale. C'est en 1662, au moment où cette grande école dont les membres sont encore liés par une amitié très solide commence à se faire connaître, que notre auteur a exprimé pour la première fois son admiration pour le poète comique. Dès 1660, La Fontaine écrivait à Maucroix : « Molière, c'est mon homme ! » Deux ans plus tard, à l'occasion de l'*École des Femmes*, Boileau adressait à son auteur les vers suivants :

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage :
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la postérité.

Que tu ris agréablement !
Que tu badines savamment !
Celui qui sut vaincre Numance,
Qui mit Carthage sous sa loi,
Jadis sous le nom de Térence
Sut-il mieux badiner que toi ?

Ta muse avec utilité
Dit plaisamment la vérité ;
Chacun profite à ton école ;
Tout en est beau, tout en est bon :
Et ta plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

Laisse gronder tes envieux ;
Ils ont beau crier en tous lieux
Qu'en vain tu charmes le vulgaire,

Que tes vers n'ont rien de plaisant :
Si tu savais un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairais pas tant.

Les vers sont faibles, mais déjà le critique judicieux se fait bien voir ; il a su noter la nouveauté essentielle de l'art de Molière : à savoir sa *naïveté*, c'est-à-dire son naturel.

Le second hommage qu'il lui ait rendu est celui de la *Satire II*. C'est plutôt ici un compliment qu'un éloge. Le satirique a voulu faire un badinage assez plaisant et assez méchant sur les difficultés de trouver la rime. Il s'est avisé de dédier ses vers à Molière, et il a eu l'idée moins heureuse de féliciter le poète comique sur ses propres rimes. Molière assurément est un habile versificateur ; mais, trop souvent, il n'atteint la rime qu'à l'aide de chevilles ou tout au moins par quelques petits circuits assez fâcheux ; son principal mérite n'est pas là. Quoi qu'il en soit, voici les vers de Boileau.

Rare et fameux esprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail et la peine ;
Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,
Et qui sais à quel coin se marquent les bons vers ;
Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime,
Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime..
On dirait, quand tu veux, qu'elle te vient chercher ;
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher ;
Et, sans qu'un long détour t'arrête et t'embarrasse,
A peine as-tu parlé qu'elle-même s'y place.

Rapprochons de ce passage le très bel hommage posthume qui est dans l'*Epître à Racine*. C'est là que, se reportant à la fin malheureuse de Molière, il écrit ces vers pleins d'émotion :

Avant qu'un peu de terre obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ces beaux traits aujourd'hui si vantés
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur à ses naissantes pièces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur voulait la scène plus exacte ;
Le vicomte indigné sortait au second acte ;
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots, le condamnait au feu ;
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la cour immolée au parterre.
Mais, sitôt que d'un trait de ses fatales mains,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie, avec lui terrassée,

En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.

On le voit, il salue véritablement Molière comme le maître, l'inventeur et même l'unique représentant du théâtre comique en France. L'éloge est sans réserve. Celui que nous retrouvons dans l'*Art poétique* est moins affirmatif :

Etudiez la cour et connaissez la ville ;
L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule, où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope*.

Ce jugement n'est presque qu'une critique d'un bout à l'autre. Décidément, selon Boileau, Molière n'a pas remporté le prix de son art. Mais remarquons qu'il vient de parler de Térence et de Ménandre. C'est donc avec les auteurs anciens que Boileau le fait concourir. Or, les hommes du XVIIe siècle sont tellement convaincus que les anciens nous sont de tous points supérieurs que, s'il leur arrive de dire d'un moderne : peut-être l'a-t-il emporté sur eux, c'est véritablement un très grand éloge qu'ils lui décernent. Il n'y en a pas moins une certaine sévérité dans tout ce passage. Nous pouvons remarquer que Boileau reprend une critique qu'il avait condamnée en 1662 dans les vers que j'ai cités :

Laisse gronder tes envieux ;
Ils ont beau crier en tous lieux
Qu'en vain *tu charmes le vulgaire*.

Somme toute, la critique n'est pas assez compensée par l'éloge.

En elle-même, cette critique est-elle juste ? Je crois que oui. Je trouve que Molière n'a pas eu tort, étant doué d'un génie bouffe extraordinaire, d'écrire *le Malade imaginaire* et *le Médecin malgré lui*. Je reconnais qu'il est très bon et très salutaire de faire rire les hommes, mais il est certain que Boileau aussi est dans son droit et dans son office, lorsqu'à l'exemple de Ronsard (sans qu'il s'en doute) il s'efforce d'élever la littérature à une certaine hauteur, de montrer toujours aux écrivains un idéal supérieur, et de leur recommander les parties les plus hautes de leur art et de leur talent. Sainte-Beuve a écrit, quelque part, une page excellente pour dire que le rôle de Boileau a été en somme de combattre une certaine tendance qu'ont tous les auteurs à un moment de leur vie, à s'abandonner à leur facilité et à se laisser aller aux

parties inférieures de leur talent. En plaçant le but de l'art très haut, le satirique a rendu de grands services aux plus illustres écrivains de son temps. Sans Boileau, La Fontaine aurait fait plus de *Contes*, Molière plus de *Fourberies de Scapin*, et Racine deux ou trois comédies des *Plaideurs*. Il est naturel que Boileau fasse un compliment à Molière, même un peu exagéré, quand il lui écrit à lui-même. Il a raison aussi de le proposer en exemple à Racine, quand il s'adresse à celui-ci. Mais, lorsqu'il fait son *Art poétique*, il est sur un tribunal ou dans une chaire de professeur. Son but est d'assigner à chaque artiste, comme étant plus dignes de tous ses efforts, les parties de son art les plus élevées. C'est ainsi qu'il rectifie et complète les divers jugements qu'il avait portés sur Molière. Remarquez, de plus, que tous les ennemis posthumes de Molière l'ont blâmé de son style. La Bruyère, qui n'y va pas d'une « plume légère », se plaint qu'il n'ait pas su « éviter le jargon ni le barbarisme ». Fénelon relève dans ses pièces des suites de « métaphores qui approchent du galimatias ». Vauvenargues écrit : « On trouve dans Molière tant de négligences et d'expressions bizarres et impropres, qu'il y a peu de poètes, si j'ose le dire, moins corrects et moins purs que lui ». Bayle enfin nous donne la clef de tous ces jugements, quand il écrit : « Il se donnait trop de liberté d'inventer de nouveaux termes et de nouvelles expressions. Il lui échappait même souvent des barbarismes. »

Jargon, galimatias, barbarismes, chez l'un ou l'autre de ces critiques, c'est, en somme, ce que nous appellerions aujourd'hui, d'un seul mot, le néologisme. En consultant les dictionnaires du temps, on observe en effet que Molière a beaucoup de goût pour les mots nouveaux, soit qu'ils aient été mis à la mode dans tel ou tel salon, soit qu'ils proviennent du parler populaire de Paris; et c'est ce que lui reprochent les professeurs puristes, comme La Bruyère. Molière, selon eux, a trop souvent parlé la langue du jour ou du matin même ; il n'est pas assez dédaigneux de ces expressions éphémères, qui n'ont pas conquis leur droit de cité. Mais nous, nous ne pouvons pas nous apercevoir de cela, parce qu'un néologisme employé par Molière porte pour la postérité comme le sceau du génie, et a dès lors autant de valeur que les mots les plus français. Il n'y a à excepter que quelques expressions comme celle-ci, qui est dans le *Misanthrope :* « L'estime la plus glorieuse a des régals peu chers. » Pour Fénelon, c'est à un autre point de vue qu'il se place. Quoi qu'il en soit, aucune de ces critiques n'est dans Boileau ; le satirique n'a jamais dit que Molière écrivait mal. J'estime que cette abstention est parfaite-

ment volontaire, et que notre auteur, sachant compenser les défauts par les qualités, a tenu Molière en définitive, malgré son inégalité et ses négligences, pour un grand écrivain.

Sur LA FONTAINE j'aurai peu à dire, parce que Boileau n'en a pas beaucoup parlé. Sans doute, après l'avoir d'abord sincèrement aimé, le régulier, l'austère Boileau s'est senti un peu gêné par la vie irrégulière que menait La Fontaine. Il était, quant à lui, très bien en cour ; le fabuliste s'y trouvait au contraire assez mal. Or, même pour un homme de grand goût comme Boileau, c'est beaucoup de vivre dans une atmosphère différente. Notons cependant qu'il n'a jamais dit de mal du fabuliste et qu'il a su le louer : témoin d'abord la *Dissertation sur Joconde*. Dans cet ouvrage, le critique marque très nettement qu'il préfère le conte de La Fontaine non seulement à celui de M. de Bouillon, mais encore à celui de l'Arioste. « Voilà, en effet, la proportion qui est entre ces ouvrages : M. de La Fontaine a pris à la vérité son sujet d'Arioste ; mais en même temps il s'est rendu maître de sa matière : ce n'est point une copie qu'il ait tirée un trait après l'autre sur l'original ; c'est un original qu'il a formé sur l'idée qu'Arioste lui a fournie. C'est ainsi que Virgile a imité Homère ; Térence, Ménandre ; et le Tasse, Virgile. » Plus loin nous lisons encore : « C'est ce que M. de La Fontaine a observé dans sa nouvelle : il a cru que, dans un conte comme celui de Joconde, il ne fallait pas badiner sérieusement. Il rapporte, à la vérité, des aventures extravagantes ; mais il les donne pour telles : partout il rit et il joue; et, si le lecteur lui veut faire un procès sur le peu de vraisemblance qu'il y a aux choses qu'il raconte, il ne va pas, comme Arioste, les appuyer par des raisons forcées et plus absurdes encore que la chose même, mais il s'en sauve en riant et en se jouant du lecteur : qui est la route qu'on doit tenir en ces rencontres. » C'est ainsi que La Fontaine est bien supérieur à l'Arioste dans la façon dont il présente un accident conjugal arrivé à l'un de ses personnages : « Avouons que M. de la Fontaine s'est bien plus sagement tiré de ce pas par la plaisanterie de Joconde, qui propose au roi, pour le consoler de cet accident, l'exemple des rois et des Césars qui avaient souffert un semblable malheur avec une constance tout héroïque ; et peut-on en sortir plus agréablement qu'il ne fait par ces vers ?

> Mais bientôt il le prit en homme de courage,
> En galant homme, et, pour le faire court,
> En véritable homme de cour. »

Tel est le ton absolument admiratif que notre auteur n'a cessé d'avoir en parlant de ce très joli conte de La Fontaine. Ce n'est

pas tout. Beaucoup plus tard (et cette question de dates est très importante), Boileau montre pour La Fontaine une véritable déférence. En 1695, en effet, il écrit ces lignes dans une lettre à M. de Maucroix : « Je me souviens que M. de La Fontaine m'a dit plus d'une fois que les deux vers de mes ouvrages qu'il estimait davantage, c'étaient ceux où je loue le roi d'avoir établi la manufacture des points de France à la place des points de Venise. Les voici : c'est dans ma première *Epître à Sa Majesté* :

> Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
> Que payait à leur art le luxe de nos villes. »

On voit à quel point Boileau estime La Fontaine ; il s'autorise de lui comme d'un véritable et d'un excellent juge pour les choses de l'esprit et de la poésie. C'est pour lui un honneur que le fabuliste ait cité deux de ses vers avec éloge. Nous voyons encore dans la *Réflexion VII sur Longin* que Boileau cite La Fontaine comme le maître du genre naïf et aimable, qu'on a appelé le genre marotique : « Le vrai tour de l'épigramme, du rondeau et des épîtres naïves ayant été trouvé, même avant Ronsard, par Marot, par Saint-Gelais et par d'autres, non seulement leurs ouvrages en ce genre ne sont point tombés dans le mépris, mais ils sont encore aujourd'hui généralement estimés ; jusque-là même que, pour trouver l'air naïf en français, on a encore quelquefois recours à leur style ; et c'est ce qui a si bien réussi au célèbre M. de La Fontaine. » Cela ne fait pas un grand nombre de textes. Il est incontestable pourtant que l'estime littéraire de Boileau pour La Fontaine a été grande au début de sa carrière et n'a pas faibli dans la suite. On peut seulement regretter qu'il ne l'ait pas manifestée davantage.

Notre auteur a cité deux fois Bertaut : une première fois dans l'*Art poétique*, où il dit, à propos de Ronsard :

> Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut,
> Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.

Il considère ces deux écrivains comme des ronsardistes modérés. Le jugement est assez juste, mais il est bref. Cependant Boileau nomme Bertaut, la seconde fois, parmi les restaurateurs de la langue française, sans lui joindre Desportes. Nous avons cité ce passage, à propos de Malherbe, au début de cette leçon.

A mesure qu'il vieillit, Boileau distingue mieux le bon et le mauvais. On sait que Desportes est surtout un traducteur de l'italien et un délayeur fieffé, au lieu que Bertaut doit être considéré comme un ronsardiste de plus de goût, mais encore et plutôt comme un autre Malherbe, travaillant, lui aussi, avec son

style ramassé, sa versification presque impeccable et parfois très distinguée, à la double restauration de la langue et de la poésie française. Il y a telles pièces de Bertaut que j'ai pu comparer à celles de nos meilleurs poètes modernes.

Pour Racan, on connaît le vers de l'*Art poétique* qui le nomme :

> Malherbe d'un héros peut vanter les exploits,
> Racan, chanter Philis, les bergers et les bois.

Je rappelle seulement ici que le grand ennemi de Boileau, Perrault, a rendu à Racan un hommage non moins enthousiaste, quand il a dit :

> Aux Homères divins, aux Virgiles superbes,
> On voit se mesurer nos Racans, nos Malherbes.

Il n'est pas mauvais aussi d'indiquer que Racan était considéré, en définitive, par Boileau comme mieux doué que Malherbe lui-même. Notre critique écrit, en effet, dans sa lettre à Maucroix de 1695, après avoir nommé Malherbe : « Racan avait plus de génie que lui, mais il est plus négligé et songe trop à le copier. » N'oublions pas d'ailleurs que le mot *génie* désigne simplement une certaine facilité naturelle. Ajoutons que le second des deux reproches que contient cette ligne de Boileau n'est pas mérité, car Racan copie Malherbe bien rarement. Le critique ajoute avec plus de justesse : « Il excelle surtout, à mon avis, à dire les petites choses. » C'est bien là une qualité de Racan. En effet, quels sujets chantait-il ? Les champs, les prairies, les landes, les guérets : matière infertile et petite aux yeux des hommes du XVIIe siècle. Par bonheur, il y mettait beaucoup de simplicité et de naïveté, et un art si aimable, et une sympathie telle de bon propriétaire campagnard, qu'il faisait aimer ce qu'il chantait. Voilà, je crois, ce qu'il faut lire dans le texte de Boileau. Racan a été le chantre très délicat et très ingénieux de sujets considérés à cette époque comme vulgaires, et auxquels il a su donner de la grâce et même quelque noblesse. *Silvæ sint consule dignæ*, telle pourrait être l'épigraphe des œuvres de Racan, et tel est bien le jugement que Boileau semble exprimer sur lui.

C. B.

Corneille. — « Tite et Bérénice ».

Cours de M. GUSTAVE LARROUMET.

Membre de l'Institut.

Parmi toutes les femmes qui ont paré l'ancien régime et la cour de France, il n'est peut-être pas de figure plus séduisante que celle d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. L'admiration respectueuse et émue, les sympathies discrètes qu'elle avait inspirées à ses contemporains, s'adressaient autant à la bonté délicate de son cœur qu'aux grâces de son esprit ; c'est à qui, parmi les écrivains du temps, lui rendra le plus complètement hommage; car elle s'intéressait beaucoup aux choses intellectuelles, et, comme elle avait le goût très fin et très sûr, elle était pour eux d'excellent conseil ; mais elle savait aussi les prendre sous sa protection, et les soutenir au besoin, en enveloppant toujours ses bienfaits de cette façon de donner qui vaut mieux que ce qu'on donne et que personne n'a mieux possédée. Il suffit de se rappeler le rôle important qu'elle a joué dans l'existence d'un Molière ou d'un Boileau, par exemple. Au premier, il est possible que ce soit elle qui ait indiqué le sujet de l'*Ecole des Femmes* ; du moins, c'est à elle que Molière a dû penser en écrivant sa pièce, et en donnant le nom de sa protectrice au type de la française telle qu'il aimait à se l'imaginer, bonne, franche et droite : le poète n'aurait pas osé se flatter publiquement de cette collaboration, si le remerciement qu'il lui adresse n'avait pas dû renfermer une grande part d'exactitude. Quant à Boileau, dont elle apprécie beaucoup l'humeur caustique et la critique judicieuse, elle ne cache pas que, dans la lutte qu'il a entreprise contre les mauvais écrivains, c'est de son côté qu'elle se place, en applaudissant à ses plus audacieuses déclarations. On raconte qu'un jour, à Versailles, il se trouvait sur le passage de la cour qui revenait de la messe; l'ayant aperçu, Henriette se pencha vers lui et lui murmura à mi-voix, dans un sourire, quelques vers du *Lutrin*, qui venait d'être publié et où elle avait remarqué particulièrement le portrait de la Noblesse.

. . . . . La Noblesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée ;
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

Henriette d'Angleterre avait épousé Monsieur, frère du roi, dont les débauches et la platitude de caractère sont à peine compensées en quelque mesure par la brillante conduite qu'il eut à l'armée. C'était un déplorable mari, et, vraiment, on doit savoir gré à Henriette d'avoir tenu à la cour le rang qu'on pouvait exiger d'une princesse de France. Elle avait été remarquée par son beau-frère, le roi Louis XIV, qui était alors à l'aurore de sa jeunesse et de sa gloire, et qui avait imaginé de se servir du marquis de Dangeau pour entretenir avec elle une correspondance amoureuse. Il est certain qu'il y eut, de part et d'autre, un attachement très vif et très combattu chez le roi par le sentiment et par l'orgueil de sa dignité et chez la princesse par le simple sentiment de son devoir. Les lettres restèrent d'ailleurs la partie essentielle de ce roman, qui put être discrètement commenté à la cour, sans qu'aucun des deux personnages pût y voir une allusion blessante ou pénible pour lui. Il en fut de même de l'amour très ardent que Louis XIV éprouva pour Marie Mancini, la future connétable Colonna, qui a laissé dans la galerie des femmes du XVIIe siècle la physionomie d'une aventurière, d'une Italienne subtile et passionnée, redoutable par son intelligence et capable de tout, même du bien. Lorsque, sur les instances de Mazarin, il fut question de son départ pour l'Italie, Marie Mancini résista d'abord; mais elle dut céder après des crises de larmes et une scène fort touchante où le jeune roi lui fit ses adieux. Elle devait, une vingtaine d'années après, finir comme une aventurière ; ayant quitté Naples et son connétable, elle se voyait fermer la frontière de France et, après avoir erré quelque temps dans le nord de l'Italie, elle allait mourir près de Pise, d'abandon et de misère. — Ce sont là deux épisodes de ce qu'on pourrait appeler l'histoire sentimentale du XVIIe siècle, et, en dernière analyse, la conception de la comédie héroïque de *Tite et Bérénice* n'a pas d'autre origine.

Un jour, Henriette d'Angleterre eut l'idée de demander en même temps à Corneille et à Racine de traiter un même sujet, l'histoire de Bérénice et de Titus. L'empereur Titus aime une reine juive, Bérénice ; mais la raison d'État s'oppose à leur mariage: Bérénice quitte Rome et l'empereur éprouve, à son départ, de très vifs regrets. Telle est la brève idylle que Suétone a racontée en une phrase délicate. Mais Henriette y voyait, grâce au prestige que donne aux intrigues les plus banales l'éloignement du temps, le sujet d'une tragédie touchante; et traiter ce sujet, c'était aussi porter sur la scène, entouré de la double auréole de l'histoire et de l'art, le roman qu'elle avait ébauché elle-même avec le roi. D'ailleurs les allusions poétiques aux amours de Louis XIV étaient

alors parfaitement permises; on y voyait même des marques délicates de flatterie à l'égard du prince. Et, si l'on ne peut pas dire qu'en particulier dans *Amphitryon* ce soit précisément la passion de Louis XIV pour Mme de Montespan que Molière, à son tour, ait voulu représenter, nous savons cependant que, lorsque, dans une pièce de théâtre, il était question des amours de Jupiter descendant sur la terre pour honorer une mortelle de ses faveurs, le roi en prenait très fièrement sa part, et les courtisans souriaient. D'autre part, bien que la princesse eût proposé le même sujet aux deux poètes à l'insu l'un de l'autre, ce serait une erreur de lui attribuer une intention désobligeante qu'elle n'a pas eue, et il est plus vraisemblable de croire qu'elle songeait seulement, en s'instituant juge de ce concours dramatique, à doter la littérature française d'un nouveau chef-d'œuvre, qui pût consacrer à jamais le souvenir d'une liaison qui lui avait été chère. Sans doute, le génie de Corneille est alors en décadence ; mais les contemporains ne s'en rendent pas compte : les défaillances de Corneille sentimental, auteur effacé d'*Andromède* et de la *Toison d'or*, échappent à un public qui admire toujours en lui son grand passé de gloire et de triomphe, et qui continue à le regarder comme le roi incontesté du théâtre. Racine est à peine parvenu au tiers de sa carrière dramatique ; c'est un jeune poète qui donne de grandes espérances et qui compte déjà de beaux succès, mais dont le talent est très discuté par les rivaux et les cabales qu'inquiète sa gloire naissante. En réalité, Henriette, en leur demandant de composer la même tragédie, a cru être agréable aux deux poètes. Voltaire est le premier qui ait signalé ce qu'il y avait au contraire de dangereux et de cruel pour Corneille dans la proposition qu'elle lui avait faite; mais les contemporains ne pouvaient pas le remarquer. Quoi qu'il en soit, les deux écrivains se mettent à l'œuvre, et les deux pièces doivent paraître à peu près en même temps. Mais la malheureuse princesse ne devait pas assister à la lutte littéraire qu'elle avait espéré juger. Elle mourut le 30 juin 1670 et ne put admirer ni le vigoureux groupe d'histoire élevé par Corneille, ni la délicieuse élégie de Racine.

Cependant à cette question se rattache un problème du plus haut intérêt, puis qu'elle nous présente la démonstration la plus probante des différences essentielles qui séparaient les deux génies. Comment ces deux hommes, travaillant sur les mêmes données, analysant et développant les mêmes sentiments, parvinrent-ils à appliquer cependant deux poétiques profondément différentes, et en quoi consistent ces deux poétiques?

La matière qui lui avait été proposée dut paraître à Corneille

bien mince et bien aride. La trame se ramenait, en effet, à la situation très simple d'un empereur qui a congédié sa maîtresse au moment de monter sur le trône. Or l'auteur du *Cid* et de *Cinna* avait l'habitude de choisir pour ses pièces des sujets compliqués, des intrigues chargées de matière, où la volonté humaine pût s'exercer avec énergie et réaliser des prodiges. D'autre part, Titus se présentait à lui dans une attitude en quelque sorte figée par l'histoire ; c'était un prince bienfaisant, sérieux, tout pénétré de ses devoirs. En renvoyant dans son pays, pour raison d'Etat, une femme qu'il aime tendrement, il commet une sorte de crime de lèse-sentiment ; et comment faire accepter à la société du XVIIe siècle, si délicate et si raffinée en matière de galanterie, que Titus ait pu renvoyer Bérénice et rester cependant un grand empereur ? Il y avait donc pour Corneille une double nécessité de surmonter par son talent une véritable répugnance de la part du public précieux et de fortifier un sujet, par lui-même presque insignifiant. Mais, comme il est très érudit, il lit beaucoup ; ses lectures lui font précisément découvrir quelques fragments d'un historien de la basse époque, Xiphilin, qui avait composé un abrégé de la partie perdue de l'histoire de Dion Cassius. Cet ouvrage lui fournit de nouveaux éléments dramatiques, dont il pourra tirer parti, et ici nous saisissons sur le vif l'art de Corneille, empruntant ses sujets à l'histoire et adaptant ces sujets à la scène française par des transformations successives. L'empereur Vespasien avait deux fils, Titus et Domitian, tous deux candidats à l'empire. Titus a donc un frère, et ce frère, qui est son rival à l'empire, aime, lui aussi, une femme, Domitie, fille de Corbulon. Mais, en continuant ses recherches, Corneille trouve que Titus, après avoir renvoyé Bérénice, a enlevé Domitia à son frère et l'a obligée à s'installer au palais impérial. Il pouvait donc y avoir, dans l'amour de Domitie et de Domitian, et dans l'amour en quelque sorte posthume au sujet de Domitia et de Titus, un moyen de former un nœud de tragédie. Corneille s'empare de cette double situation, et sa pièce comprendra comme personnages principaux Titus et Domitien, Bérénice et Domitia. Puis il cherche sur le compte de Titus et de Bérénice d'autres renseignements historiques, et il apprend que Bérénice est une ancienne reine de Judée, qui, par amour pour Titus, l'a aidé, pendant son expédition à Jérusalem, à conquérir la ville, en mettant ses troupes à sa disposition. Avant de la connaître, Titus était très débauché ; c'est elle qui l'a arraché à ses excès et qui a corrigé, en l'attirant auprès d'elle, ce nouveau don Juan. A Rome, Bérénice a vécu quelque temps dans le Palatin, où leur liaison était

affichée. Quant à Domitie, elle est la fille de Corbulon, à qui les troupes par une proclamation avaient offert la couronne, mais qui, soldat honnête et loyal, a refusé d'accepter l'empire ; quelque temps après, il s'est tué, à la suite de circonstances mystérieuses, et sa fille a été recueillie par l'empereur Vespasien ; celui-ci veut la marier à son fils Titus, espérant aussi ramener à lui tous les anciens partisans de Corbulon ; c'est une acte de politique.

Voilà le sujet établi : Corneille suppose que Titus, qui aime Bérénice, est obligé, pour l'intérêt de l'Etat, d'épouser Domitie. Mais celle-ci est aimée éperdument par Domitian, et une rivalité éclate entre les deux frères. Dès lors, le sujet devient double, et la passion, qui est le centre du drame, va être traversée par un double intérêt politique. Titus aura à décider si, en suivant les aspirations de son cœur, il compromettra sa couronne, ou s'il conservera l'empire et refusera d'épouser la femme qu'il aime. Quant à Domitie, tout en aimant Domitian, elle se résigne à ne pas l'épouser, pour se donner à Titus ; elle se trouve placée entre un homme qu'elle aime et un homme qu'elle n'aime pas, mais elle n'oublie pas que celui-ci est l'empereur.

Cette combinaison essentiellement dramatique, où agissent les ressorts du pathétique le plus puissant et le plus brutal, a permis à Corneille de dresser devant nous une merveilleuse figure historique, celle de Domitie, l'ambitieuse impitoyable, dévorée d'un orgueil si violent, que, plutôt que de céder dans sa rivalité avec une autre femme, elle acceptera toutes les humiliations, et surtout, plutôt que d'être sacrifiée comme femme, elle préférera être sacrifiée encore comme impératrice. Affolée par l'idée qu'un homme pourrait la dédaigner, elle renoncera à toutes les chances qu'elle pouvait avoir d'arriver au trône, et à ce prix elle espère conserver à la cour la réputation de beauté irrésistible qu'elle possède. Cette héroïne n'est peut-être, en dernière analyse, que la grande Mademoiselle, dont Corneille pouvait évoquer la vie fiévreuse d'aventurière, et dont les revirements de conduite les plus étranges peuvent s'expliquer par l'orgueil et l'ambition. Mais c'est un personnage contemporain recréé par une imagination de génie. Si les contemporains ne rendent pas justice à la beauté et à la grandeur terrible du caractère de Domitie, c'est que Corneille reste surtout l'auteur du *Cid*, d'*Horace* et de *Cinna*, et que les pièces de sa première manière écrasent les pièces de sa deuxième manière, où les défauts de sa poétique s'accusent et où sont étouffées les plus belles, les plus saines parties de son génie créateur. Il faut reconnaître aussi qu'en réduisant le sujet aux proportions d'une élégie, Racine lui a fait tort.

Dès le début de la tragédie de Corneille, Domitie explique à sa suivante la situation où elle se trouve. On croirait voir en paniers, l'éventail à la main, une de ces altières beautés qu'a peintes Philippe de Champaigne. Ses premières paroles sont empreintes de cette mélancolie dédaigneuse et simple, qui accompagne quelquefois les plus violentes passions :

Laisse-moi mon chagrin, tout injuste qu'il est :
Je le chasse, il revient ; je l'étouffe, il renaît ;
Et plus nous approchons de ce grand hyménée,
Plus, en dépit de moi, je m'en trouve gênée.
Il fait toute ma gloire, il fait tous mes désirs :
Ne devrait-il pas faire aussi tous mes plaisirs ?
Depuis plus de six mois, la pompe s'en apprête,
Rome s'en fait d'avance en l'esprit une fête,
Et, tandis qu'à l'envi tout l'empire l'attend,
Mon cœur dans tout l'empire est le seul mécontent.

Sa suivante, Plautine, lui répond :

Que trouvez-vous, Madame, ou d'amer ou de rude
A voir qu'un tel bonheur n'ait plus d'incertitude ?
Et quand, dans quatre jours, vous devez y monter,
Quel important chagrin pouvez-vous écouter ?
Si vous n'en êtes pas tout à fait la maîtresse,
Du moins à l'empereur cachez cette tristesse :
Le dangereux soupçon de n'être pas aimé
Peut le rendre à l'objet dont il fut trop charmé.
Avant qu'il vous aimât, il aimait Bérénice ;
Et, s'il n'en put alors faire une impératrice,
A présent il est maître, et son père au tombeau
Ne peut plus le forcer d'éteindre un feu si beau.

La situation est très nettement et très habilement posée. L'empereur recherche Domitie par politique ; mais elle doit se rappeler qu'il aime toujours Bérénice, malgré son absence. En réalité, on la croit en Judée, alors qu'elle est aux portes de Rome.

Et Domitie reprend :

C'est là ce qui me gêne, et l'image importune
Qui trouble les douceurs de toute ma fortune :
J'ambitionne et crains l'hymen d'un empereur
Dont j'ai lieu de douter si j'aurai tout le cœur.
Ce pompeux appareil, où sans cesse il ajoute,
Recule chaque jour un nœud qui le dégoûte.
Il souffre chaque jour que le gouvernement
Vole ce qu'à me plaire il doit d'attachement ;
Et ce qu'il en étale agit d'une manière
Qui ne m'assure point d'une âme tout entière.
Souvent même, au milieu des offres de sa foi,
Il semble tout à coup qu'il n'est pas avec moi,
Qu'il a quelque plus douce ou noble inquiétude.
Son feu de sa raison est l'effet et l'étude ;

Il s'en fait un plaisir bien moins qu'un embarras,
Et s'efforce à m'aimer ; mais il ne m'aime pas.

Ainsi, dans cette poussée d'ambition qui l'irrite, elle veut bien l'épouser sans l'aimer, mais elle exige de lui qu'il l'aime. Il y a là, dans cette tirade vigoureuse, une complication de caractère à la fois exceptionnelle et très vraisemblable, et l'analyse de cette âme, ravagée par la fierté et froissée de ne pas inspirer d'amour, se poursuit avec la même sûreté à travers toute la pièce. Parfois, cette vanité éclate en des cris de la plus haute éloquence : on y sent la souffrance de la colère retenue. Voici ce qu'elle dit à Domitian :

Je ne veux point, seigneur, vous le dissimuler :
Mon cœur va tout à vous quand je le laisse aller ;
Mais, sans dissimuler, j'ose aussi vous le dire,
Ce n'est pas mon dessein qu'il m'en coûte l'empire ;
Et je n'ai point une âme à se laisser charmer
Du ridicule honneur de savoir bien aimer.
La passion du trône est seule toujours belle,
Seule à qui l'âme doive une ardeur immortelle.
J'ignorais de l'amour quel est le doux poison,
Quand elle s'empara de toute ma raison.
Comme elle est la première, elle est la dominante.
Non qu'à trahir l'amour je ne me violente ;
Mais il est juste enfin que des soupirs secrets
Me punissent d'aimer contre mes intérêts.

Il était impossible d'avouer avec plus de cynisme ce qu'il y a de calcul et de sécheresse dans son cœur. D'ailleurs Albin, le confident de Domitian, se charge de nous expliquer ce caractère, et il le fait avec une connaissance profonde de la nature humaine en général. Domitie n'est pas la seule qui aime par égoïsme et par fierté : on ne saurait aimer autrement. Corneille rejoint ici La Rochefoucauld. Toutes ces subtilités dramatiques, obscures çà et là par excès de finesse et d'analyse, nous le montrent très habile à traiter les questions de sentiment les plus compliquées :

Aimez-vous Domitie, ou vos plaisirs en elle ?
Et, quand vous aspirez à des liens si doux,
Est-ce pour l'amour d'elle ou pour l'amour de vous ?
De sa possession l'aimable et chère idée
Tient vos sens enchantés et votre âme obsédée ;
Mais, si vous conceviez quelques destins meilleurs,
Vous porteriez bientôt toute cette âme ailleurs.
Sa conquête est pour vous le comble des délices ;
Vous ne vous figurez ailleurs que des supplices :
C'est par là qu'elle seule a droit de vous charmer ;
Et vous n'aimez que vous, quand vous croyez l'aimer.

Ces vers pourraient bien avoir été inspirés à Corneille par le livre des *Maximes*, dont la première édition a paru en 1665, cinq

ans avant *Tite et Bérénice*. La maxime 262 commence ainsi : « Il n'y a point de passion où l'amour de soi-même règne si puissamment que dans l'amour. »

A la fin du premier acte, Albin dit à son maître : « Puisque vous aimez Domitie et puisque Titus aime Bénénice, il y a un moyen de mettre un terme à la situation difficile dans laquelle vous vous trouvez. Bérénice n'est pas loin ; comme elle ne s'est pas résignée, elle a fait un faux départ, et elle est maintenant à Ostie, prête à faire demander audience à l'empereur. Voulez-vous que je fasse rappeler Bérénice et que je l'introduise auprès de Titus ? » Domitian accepte cette combinaison. Aussi, au début du second acte, nous apprenons le retour de Bérénice. Lorsqu'elle se présente à l'empereur, celui-ci la reçoit devant plusieurs personnes et ne lui laisse pas le temps de parler ; il donne seulement l'ordre de lui préparer un appartement au palais. Voilà l'action menée au second acte. Bérénice est revenue pour arracher à Domitie le cœur d'un homme où elle n'a pas cessé de régner. D'autre part, il y a désormais deux amours, presque deux intrigues, qui se développent parallèlement. Ici Corneille a subi, sans s'en apercevoir, l'influence de la poétique de Racine, dont le principe essentiel est l'action réciproque des sentiments qui s'attirent et se repoussent les uns les autres. Ce flux et ce reflux de la passion explique comment la pièce tout entière se déroule, pour ainsi dire, entre deux couples de personnages, le couple Titus-Bérénice et le couple Domitian-Domitie, analogues à celui de Pyrrhus et d'Andromaque et à celui d'Oreste et d'Hermione dans l'*Andromaque* de Racine.

Mais il y a aussi, planant au-dessus de la tragédie, la délibération du sénat, d'où doivent résulter le sort de Bérénice et le dénouement de la pièce. Titus a fait réunir le sénat, et un homme de confiance doit poser la question du mariage de l'empereur avec la reine étrangère. Mais, d'autre part, Titus, qui ne veut s'engager qu'à bon escient, ne fera mettre la question en délibération qu'au dernier moment. Il dit à son ministre : « Vous ferez discuter d'abord la question de l'éruption du Vésuve, et, si je vous avertis, vous ferez ajouter ensuite à l'ordre du jour celle du mariage ». Ce procédé fournira à Corneille un dénouement curieux et imprévu, car la décision prise par le sénat provoquera chez Bérénice un profond revirement de sentiments. Bérénice est revenue auprès de Titus, parce qu'elle l'aimait, et aussi parce qu'elle était mécontente d'avoir été renvoyée. Lorsque l'empereur lui avait donné l'ordre de quitter Rome et de retourner en Judée pour devenir la reine d'un empire oriental, elle avait deviné ses plus

secrets desseins, et, par jalousie, par amour-propre froissé, elle était restée aux portes de Rome, mécontente que sa passion ait été sacrifiée à un mariage politique. Maintenant, comme l'empereur lui a déclaré qu'il la retiendrait auprès de lui, si elle l'exigeait, elle a obtenu la revanche qu'elle désirait, et elle lui rend sa liberté, car l'honneur est sauf. C'est à cette situation sentimentale que Racine a réduit la tragédie, excluant de parti pris les tirades politiques, les études de sentiment et de caractère, qui abondent chez Corneille. Tandis que l'auteur de *Tite et Bérénice* a cherché dans ses souvenirs et dans ses lectures des détails historiques, qui, rapprochés de l'indication donnée par Suétone, pussent servir à compliquer l'action, Racine n'a voulu voir dans l'intrigue qu'il mettait sur la scène que le conflit touchant des intérêts du cœur et des nécessités politiques, la raison d'Etat s'opposant au mariage d'un monarque avec une femme d'une condition inférieure. On peut voir par là combien les deux poétiques diffèrent.

A. D.

Victor Hugo et le philhellénisme

Cours libre de M. GASTON DESCHAMPS,

Ancien membre de l'Ecole d'Athènes.

MESDAMES, MESSIEURS,

J'ai essayé de vous montrer, dans ma dernière leçon, que le royalisme de Victor Hugo était surtout un royalisme d'opposition, une profession de foi où s'associaient, tant bien que mal, le culte de l'autorité traditionnelle, représentée par le roi, et le souci de la liberté moderne, garantie par la Charte. Si nous avions besoin d'un nouvel argument pour compléter cette démonstration, nous pourrions trouver une surabondance de preuves dans ce recueil d'éclatants poèmes, qui date de 1829, et que Victor Hugo intitula les *Orientales*.

Les *Orientales* sont nées, tout à la fois, d'un mouvement politique, qui s'appelle le philhellénisme, et d'un mouvement littéraire, que l'on désigne sous le nom de romantisme. A mesure que nous avancerons davantage dans l'étude des œuvres de Victor Hugo, nous verrons son génie suivre deux directions parallèles : d'une part, c'est une tentative généreuse pour exercer une sorte d'apos-

tolat social, d'après un programme dont le principal article est la défense des faibles contre les forts, des opprimés contre les tyrans; d'autre part, c'est un essai de réforme poétique, tendant vers une rénovation de la langue française par un flamboiement d'images nouvelles, et vers un rafraîchissement de l'inspiration par la splendeur d'un lyrisme rajeuni.

Cette double intention se marque, en traits fort précis, dès les premières pages de la préface des *Orientales*. « Pour les empires, comme pour les littératures, dit l'auteur, avant peu peut-être l'Orient est appelé à jouer un rôle dans l'Occident. Déjà la mémorable guerre de Grèce avait fait se retourner tous les peuples de ce côté. Voici maintenant que l'équilibre de l'Europe paraît prêt à se rompre; le *statu quo* européen, déjà vermoulu, craque du côté de Constantinople. »

Et le poète, en même temps qu'il définit de cette façon sommaire la question d'Orient, songe aux ressources littéraires qu'il pourra trouver dans le pittoresque décor du monde oriental. « L'Orient, dit-il, soit comme image, soit comme pensée, est devenu, pour les intelligences autant que pour les imaginations, une sorte de préoccupation générale à laquelle l'auteur de ce livre a obéi presque à son insu. Les couleurs orientales sont venues comme d'elles-mêmes empreindre toutes ses pensées, toutes ses rêveries; et ses rêveries et ses pensées se sont trouvées tour à tour et presque sans l'avoir voulu, hébraïques, turques, grecques, persanes, arabes. » Il ajoute que « l'on a beaucoup trop vu l'époque moderne dans le siècle de Louis XIV et l'antiquité dans Rome et la Grèce. » Enfin, se laissant aller à l'espèce d'ivresse visionnaire que suscite en lui le mirage bariolé de l'Orient, il s'écrie, élargissant son rêve en magnificences compliquées : « Pourquoi n'en serait-il pas d'une littérature, dans son ensemble, et en particulier de l'œuvre d'un poète, comme de ces belles vieilles villes d'Espagne par exemple, où vous trouvez tout : fraîche promenade d'orangers le long d'une rivière ; larges places ouvertes au grand soleil pour les fêtes ; rues étroites, tortueuses, quelquefois obscures, où se lient les unes aux autres mille maisons de toute forme, de tout âge, hautes, basses, noires, blanches, peintes, sculptées ; labyrinthe d'édifices dressés côte à côte, pêle-mêle, palais, hospices, couvents, casernes, tous divers ; marchés pleins de peuple et de bruit ; cimetières où les vivants se taisent comme les morts ; ici le théâtre avec ses clinquants, sa fanfare et ses oripeaux ; là-bas, le vieux gibet permanent, dont la pierre est vermoulue, dont le fer est rouillé, avec quelque squelette qui craque au vent ; — au centre la grande cathédrale gothique avec

ses hautes flèches tailladées en scies, sa large tour de bourdon, ses cinq portails bordés de bas-reliefs, sa frise à jour comme une collerette, ses solides arcs-boutants, si frêles à l'œil ; et puis ses cavités profondes, sa forêt de piliers à chapiteaux bizarres, ses chapelles ardentes, ses myriades de saints et de châsses ; ses colonnettes en gerbes, ses rosaces, ses ogives, ses lancettes qui se touchent à l'abside, et en font comme une cage de vitraux, son maître-autel aux mille cierges : merveilleux édifice, imposant par sa masse, curieux par ses détails, beau à deux lieues et beau à deux pas ; — et enfin, à l'autre bout de la ville, cachée dans les sycomores et les palmiers, la mosquée orientale, au dôme de cuivre et d'étain, aux portes peintes, aux parois vernissées, avec son jour d'en haut, ses grêles arcades, ses cassolettes qui fument jour et nuit, ses versets du Coran sur chaque porte, ses sanctuaires éblouissants, et la mosaïque de son pavé et la mosaïque de ses murailles, épanouie au soleil comme une large fleur pleine de parfums... »

Si nous comprenons bien cette page éblouissante, cette page où tintent encore les tambourins des *Ballades* espagnoles, et où s'indique la silhouette aiguë de *Notre-Dame de Paris*, — nous serons amenés à penser que Victor Hugo ressentit à peu près aussi vivement, en composant cette œuvre nouvelle, le plaisir de se promener dans un bazar oriental, que la satisfaction de défendre une noble cause.

Il convient donc de rechercher, comme nous l'avons fait dans nos précédentes leçons, la série des événements publics et des causes intimes qui ont conduit sa Muse vers les splendeurs et vers les misères de l'Orient. Conformément à notre méthode, nous essaierons d'apercevoir Victor Hugo dans le mouvement de son siècle. Nous replacerons l' « écho sonore » et le miroir magique parmi les rumeurs et parmi les clartés qui en ont renforcé le timbre et multiplié les reflets.

Chateaubriand, — auquel il faut toujours revenir lorsqu'on entreprend d'expliquer Victor Hugo, — Chateaubriand, prenant la parole devant la Chambre des députés, en qualité de ministre des affaires étrangères, le 25 février 1823, s'était « déclaré le sincère ami des libertés publiques et de l'indépendance des nations. » Parler ainsi, du haut de la tribune, c'était, sous les formes voilées qu'exige la diplomatie, faire profession de philhellénisme. Chateaubriand fut peut-être le premier en France à mériter ce nom de *philhellène*, qui n'était pas une nouveauté, s'il est vrai, comme dit le savant M. d'Arbois de Jubainville, que l'on doive en rechercher l'origine dans les écrits de l'historien grec Ephore, qui vivait au

IVe siècle avant notre ère. En tout cas, c'est bien Chateaubriand qui ouvrit à Victor Hugo les portes de l'Orient. Dans notre pays, on ne fait rien de durable sans la complicité de la mode : Chateaubriand mit les Grecs à la mode, et par contre-coup et d'une autre façon les Turcs. Il obligea les gens du monde à s'occuper des carnages d'Orient. Il détourna vers cette vision tragique l'œil parfois distrait des hommes de lettres, et la tête, souvent légère, des femmes d'esprit. Par la propagande incessante de sa conversation, par l'accent de ses discours, par l'exemple de ses actes, par les innombrables articles qu'improvisait sa plume de journaliste, Chateaubriand, déchu du ministère, où sa politique romantique se heurtait à trop d'intérêts et à trop d'habiletés, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à accélérer ce mouvement d'opinion, dont l'aboutissement devait être, en politique, la bataille de Navarin et, en littérature, le succès des *Orientales*.

Depuis plusieurs siècles, on avait oublié les Grecs. Les fureteurs de curiosités littéraires ont bien pu exhumer quelques vers de Voltaire, ainsi conçus :

Je veux ressusciter Athènes.
Qu'Homère chante ses combats !
Que la voix de cent Démosthènes
Ranime vos cœurs et vos bras !

Mais c'était là un philhellénisme de courtisan. Ce quatrain s'adressait à la tzarine Catherine II. Si la Russie songeait, de temps en temps, à inaugurer ses projets de domination universelle par l'affranchissement de la Grèce, les royaumes d'Occident, tirés jadis de la barbarie par les émigrés de la ville impériale, restaient indifférents à cette espérance indomptée, qui vivait au cœur des survivants dispersés de l'empire romain d'Orient. Les voyageurs qui avaient parcouru le Levant par curiosité ou pour les intérêts de leur commerce, Chardin, Tournefort, Paul Lucas, n'avaient pas remarqué, en traversant l'Archipel, qu'un capitaine de caïque ou un pêcheur d'éponges pouvait être indifféremment, selon les circonstances, un pirate ou un héros. Des lettrés, comme l'abbé Delille, comme le comte de Choiseul avaient fait le pèlerinage de l'Acropole, sans s'apercevoir qu'il y eût des hommes autour. Pour les humanistes, la Grèce était le « glorieux berceau de la liberté et des arts » et, en même temps, le « hideux séjour de l'esclavage et de l'ignorance ». Selon l'expression de Fauriel, les érudits considéraient communément les Grecs modernes « comme un accident disparate, jeté mal à propos au milieu des ruines sacrées de la vieille Grèce pour en gâter le spectacle et l'effet ». Le mauvais renom de la société byzantine nuisait aux débris du

Bas-Empire. Il y avait, dans cette défaveur de l'opinion publique, comme un héritage lointain des Croisés de 1204, qui avaient gardé, de leurs rapports avec les Romains d'Orient une désagréable impression. Tout le monde pensait que les pachas de Sa Hautesse et les provéditeurs de la Sérénissime République avaient tué toute énergie dans le troupeau des raïas.

Les orateurs de la Révolution invoquaient souvent les dieux de la Grèce ; mais ils n'avaient que des notions très vagues sur la Grèce moderne. Un jour, le célèbre philologue Koraïs, natif de Chio et réfugié en France, se présenta devant la Convention nationale, afin d'obtenir une carte de sûreté dont il avait besoin pour circuler librement. Ce fut une scène curieuse, et voici comment le bon Koraïs la raconte à son ami M. Chardon de la Rochette : « Au bout de trois heures d'attente, dit-il, je profitai d'un moment de calme, et je m'approchai du président pour lui présenter ma pétition. Après l'avoir lue tout bas, il me demanda à l'oreille de quel pays j'étais. Le nom de Grec lui causa un mouvement de surprise ; et après m'avoir bien fixé et bien regardé, il me dit, d'un air affable et bien français, d'être tranquille et de m'asseoir en attendant qu'il saisisse le moment favorable de lire ma pétition à l'Assemblée. » Celle-ci, d'une voix unanime, accorde la demande. « Les yeux de toute l'Assemblée, continue Koraïs, étaient fixés sur moi ; quelques-uns même se sont approchés de moi pour s'assurer si un Grec était fait comme les autres hommes... »

Vous voyez, Mesdames et Messieurs, que cette petite scène, malgré la solennité du lieu, semble renouvelée des *Lettres persanes*.

Plus tard, dans les lycées de l'Empire et dans les collèges de la Restauration, on continue d'exhorter les élèves à imiter le dévouement de Léonidas et les vertus de Phocion ; la prose des écrivains académiques était tout enjolivée de citations et de souvenirs antiques. On parlait d'Athènes, de Messène et de Sparte, comme si l'on avait connu personnellement Périclès, Aristomène et Lycurgue. Mais personne ne semblait se douter que le pays où avaient vécu ces hommes illustres était encore visible, que l'Eurotas coulait —, en hiver, — parmi les lauriers-roses, que le soleil se couchait tous les soirs derrière Salamine, qu'il y avait des oliviers en Attique, et que de petits bergers, dignes d'être chantés par Théocrite et parlant le grec sans l'avoir appris, buvaient délicieusement de l'eau très fraîche aux sources de l'Hymette ou à la fontaine de Castalie. Deux hommes de génie échappèrent alors à cet universel préjugé : Napoléon et Chateaubriand, l'un ébauchant à ses moments perdus un projet de libé-

ration de la Grèce, l'autre ressuscitant, par son épopée des *Martyrs*, un décor illustre où il voyait s'agiter encore

Des hommes, et non pas de la poussière humaine.

Cependant, vers le milieu de l'année 1820, les nouvelles d'Orient commencent à préoccuper les journaux ; on apprend que des scènes de sauvagerie ensanglantent les terres charmantes et désolées du Levant. Feuilletons, par exemple, le *Journal des Débats*, pour les années 1820 et suivantes. Dans la confusion des renseignements qui arrivent de Marseille, d'Odessa, de Livourne et de Vienne, et où la rédaction embarrassée cherche vainement un « fil conducteur », on distingue, avec assez de clarté, que la Morée a pris les armes, que tous les voiliers des Cyclades donnent la chasse aux frégates turques, et que, dans les principautés de Moldavie et de Valachie, le prince Ypsilanti marche à la tête d'un grand nombre de partisans. Décidément, les sujets de la Sublime-Porte sont las de recevoir des coups de bâton sur la plante des pieds. Ce n'est plus une révolte, c'est une révolution.

Que l'esprit public ait commencé dès lors à s'émouvoir, cela n'est pas douteux, si l'on en juge par les vitrines des librairies. Dès l'année 1821, une avalanche de traités politiques, de manuels géographiques, relatifs à l'Orient, commencent à envahir les boutiques de Firmin-Didot, de Corréard, surtout de Lenormant, éditeur de Chateaubriand. Un étudiant en droit, nommé Giraud de la Clape, publie un *Appel aux Français en faveur des Grecs*. E. de Genoude, ami de Lamartine, collaborateur de Chateaubriand, et un des interprètes les plus fougueux de la doctrine des ultras, fait paraître des *Considérations sur les Grecs et les Turcs*. Le comte de Salaberry, député, ami de Chateaubriand, et encore plus *ultra* que M. de Genoude, le comte de Salaberry qui, selon le joli mot de Sainte-Beuve, était d'un « blanc écarlate », offre au public des *Essais sur la Moldavie et la Valachie*, théâtre de l'insurrection dite d'Ypsilanti. Le fameux abbé de Pradt, ancien archevêque de Malines, ne résiste pas au désir de dire son mot dans cette affaire, et improvise un traité *de la Grèce dans ses rapports avec l'Europe*. M. Raffenel, attaché à l'un des consulats de France aux Echelles du Levant, et témoin oculaire des principaux faits, raconte l'*Histoire des événements de la Grèce depuis les premiers troubles jusqu'en 1821*. M. de Bollmann, officier d'artillerie, dédie à la jeunesse des *Remarques sur l'état moral, politique et militaire de la Grèce*. Le colonel Bory de Saint-Vincent, correspondant de l'Académie des Sciences, décrit les îles Ioniennes. Alphonse Rabbe, ami de Victor Hugo, rédige une introduction pour un ouvrage fort curieux de

Maxime Raybaud, ancien officier supérieur au corps des philhellènes, aide de camp du président du gouvernement grec. Les lettrés de Paris lisent avec curiosité un in-octavo revêtu de ce titre compliqué : *Essai sur les Phanariotes, où l'on voit les causes primitives de leur élévation aux hospodariats de la Valachie et de la Moldavie, leur mode d'administration et les causes principales de leur chute, suivi de quelques réflexions sur l'état actuel de la Grèce*, par Marc-Philippe Zallony, ancien médecin de Jussuf-Pacha, dit le Borgne, grand-vizir, et de son armée, de plusieurs pachas, muftis, ulémas, ministres de Sa Hautesse, et de divers princes hospodars phanariotes. En 1824, paraît l'ouvrage capital de Pouqueville, ancien consul de France auprès de ce fameux Ali, pacha de Janina, féroce Albanais, qui fascina les imaginations occidentales, et dont V. Hugo a exagéré l'importance au point de dire : « Nous verrons de grandes choses. La vieille barbarie asiatique n'est peut-être pas aussi dépourvue d'hommes supérieurs que notre civilisation le veut croire. Il faut rappeler que c'est elle qui a produit le seul colosse que ce siècle puisse mettre en regard de Buonaparte, si toutefois Buonaparte peut avoir un pendant ; cet homme de génie, Turc et Tartare à la vérité, c'est Ali-Pacha, qui est à Napoléon ce que le tigre est au lion, le vautour à l'aigle. »

Il ne faut pas oublier, dans cette nomenclature, les *Chants populaires de la Grèce moderne*, publiés par Fauriel en 1824. Ces chansons, tour à tour mièvres et farouches, étaient fortement teintées de ce qu'on recherchait si avidement alors sous le nom de couleur locale. Ces chansons romaïques, quelquefois un peu maigres comme un chant de cigales, abondaient en images vives. On croyait, en les lisant, cheminer par les sentiers pierreux de l'Attique ou de l'Argolide, en écoutant les agoyates qui chantent des récits de guerre, d'aventures, ou d'amour, madrigaux farouches, où les jeunes filles sont comparées à des cyprès flexibles, et où les yeux de la bien-aimée sont « aussi perçants que ceux d'un chat sauvage. » C'était encore de l'exotisme qui entrait dans la littérature française. Ces courts poèmes, traduits par Fauriel, disaient la tenace fidélité d'un peuple à son culte héréditaire ; mais ils évoquaient en même temps la vie des Klephtes, le risque quotidien, la hautaine allure du roi des montagnes, l'ombrageuse indépendance des Palikares, qui, des hautes vallées du Pinde, du Pélion ou de l'Ossa, défient les malices du sort, en vivant d'amour et d'eau claire. C'est assurément dans la prose un peu pâle de Fauriel que Hugo a vu passer la silhouette souple, hardie et charmante de *Lazzara* (*Orientales*, *XXI*).

Le poète Népomucène Lemercier donna, en 1824, une traduction en vers des chansons de Fauriel, sous ce titre : *Chants héroïques des montagnards et matelots grecs*. En tête de l'ouvrage, il inséra une chaleureuse préface, d'où je détache ce morceau : « Les âmes généreuses de toutes les contrées de l'Europe s'émeuvent au bruit de la lutte engagée entre les Grecs et les Turcs. Aucune dissidence d'opinion vraiment notable ne divise les esprits justes à l'égard de la cause qui mit les armes à la main des Hellènes. Ceux-ci, en réagissant contre l'esclavage abrutissant de l'Asie, qui les opprime et les écrase, ne combattent point pour des théories de gouvernement, mais par nécessité absolue et pour leur existence même : la liberté pour eux n'est pas un vain principe, c'est la vie même. Leur religion, par l'enthousiasme qu'elle prête à leur zèle, protège également leur indépendance et leurs têtes. C'est là ce que chacun sait et ce qui réunit tous les vœux pour leurs succès. »

La croisade poétique était déjà commencée ; et elle avait commencé précisément au milieu et aux alentours du petit cénacle où rayonnait la gloire précoce de V. Hugo. En 1820, Alexandre Guiraud, le futur auteur du *Petit Savoyard*, rime une ode aux Grecs, où se marque le souci visible d'imiter les *Messéniennes* de Casimir Delavigne. En voici une strophe qui, je crois, ne servira qu'à nous faire aimer davantage le verbe coloré de V. Hugo :

Rentrez dans vos marais, esclaves de Scythie ;
Votre servile aspect profane ces tombeaux.
Sous vos lois trop longtemps la Grèce assujettie
Vient de sa gloire enfin ressaisir les lambeaux.
La voyez-vous descendre au premier cri d'alarmes,
Des rochers de Minerve où méditait Platon ?
Tremblez, ses pas ardents font voler sur ses armes
La poussière de Marathon !

En 1821, le comte Gaspard de Pons, officier, comme Alfred de Vigny, dans la garde royale, dédie à Victor Hugo un poème sur l'*Insurrection des Grecs*. Ce n'est encore là, malgré quelques traits assez heureux, qu'un faible prélude des *Orientales* :

J'irais, je volerais sur ces murs de Byzance,
Où fut planté jadis l'étendard de la France.
. . . . . Que la mort
Me frappe au même instant, je bénirai mon sort :
Car, si j'entends Sophie en son temple invoquée,
Et l'hymen des chrétiens tonnant dans la mosquée ;
Si les vierges de Thrace, à la clarté des soirs,
Dénouant leur ceinture et leurs beaux cheveux noirs,
Pleurent sur mon tombeau ma gloire et ma jeunesse ;
Si, confié peut-être aux pasteurs de la Grèce,

Mon nom mélodieux frémit sur les roseaux,
Qu'aurais-je à regretter mourant sous leurs drapeaux ?

Mais, selon la remarque récente de M. Eugène Asse, qui a étudié tout ce mouvement poétique avec une minutie très informée, c'est sans doute à Alfred de Vigny qu'appartient l'honneur d'avoir donné au cénacle de Victor Hugo l'exemple de ces plaidoyers généreux. Son beau poème d'*Héléna*, daté de 1816, contient les vers suivants, que Guiraud prit pour épigraphe de son *Ode aux Grecs* :

La victoire la rendra belle :
Nations, tendez-lui vos secours belliqueux.
Les dieux combattaient avec elle,
Etes-vous donc plus grands qu'eux ?
Du moins, contre la Grèce, oh ! n'ayez point de haine !
Encouragez-la dans l'arène,
Par des cris fraternels secondez ses efforts ;
Et comme autrefois Rome, en leur sanglante lutte,
De ses gladiateurs jugeait de loin la chute,
Que vos oisives mains applaudissent nos morts !
Pauvre Grèce, qu'elle était belle,
Pour être couchée au tombeau !

Les classiques rivalisaient de philhellénisme avec les jeunes représentants des tendances nouvelles. L'occasion parut bonne à M. de Vaublanc pour publier *le Dernier des Césars ou la Chute de l'Empire romain d'Orient*, poème épique en douze chants, où les allusions aux événements contemporains ne manquaient pas. Viennet chanta les habitants de Parga, qui préféraient l'exil volontaire à la domination des Turcs, à qui l'Angleterre venait de les céder.

O mer, disait ce peuple, ô mer, sois-nous propice.
Sujette des Anglais, ne sois pas leur complice ;
Protège nos destins errants ;
Et s'il faut qu'aujourd'hui ton onde nous dévore,
Ne roule point nos corps flottants
Aux lieux où l'Anglais règne encore :
Il les vendrait à nos tyrans.

Casimir Delavigne, déjà en possession de la renommée par ses premières *Messéniennes* (1818) et par ses tragédies des *Vêpres Siciliennes* et du *Paria* (1819-1821), vint au secours de la cause hellénique dans *Trois nouvelles Messéniennes*, où se trouvent, à côté du *Jeune Diacre*, des invocations *aux Ruines de la Grèce païenne*.

S'il fallait énumérer toutes les élucubrations poétiques qui furent suscitées par ces exemples illustres, la liste serait interminable. Nous y verrions figurer, à côté de l'académicien Bignan, du lieutenant Armand Carrel, de Delphine Gay, de Mme Tastu,

des rivaux de Victor Hugo aujourd'hui bien oubliés, tels que Saintine et Beauchêne.

Cependant, certains scrupules que nous avons maintenant quelque peine à comprendre, faillirent refroidir le zèle des plus enthousiastes. D'abord, l'histoire d'Ali, pacha de Janina, cette insurrection d'un vizir albanais qui porte des titres barbares, qui s'entoure d'une garde d'Arnautes, et appelle aux armes des Tosques, des Guègues, des Zingares et des Mirdites, cette brusque révélation d'une Grèce inconnue, où le Parnasse se nomme *Liakoura*, où le Pinde s'appelle *Agrapha*, déconcerte les classiques, dérange leurs notions géographiques, trouble leur adoration tranquille de l'antiquité. A propos du *Voyage* de Franqueville, le critique Hoffman, dans le *Journal des Débats*, s'écrie: « Aux Dolopes, aux Molosses, aux Athamantes ont succédé les Schkypélars ou Arnautes, les Souliotes et les Valaques ; à Pyrrhus, Ali, pacha de Janina! » A quoi les romantiques répondent: Tant mieux ! C'est bien plus pittoresque et plus « couleur locale. » Le Klephte à l'œil noir faisait bonne figure, dans les descriptions de la nouvelle école, à côté des Natchez inventés par Chateaubriand et des Caraïbes chers à Guilbert de Pixérécourt. Le *Sendouki*, bahut de famille, qui est, à la fois, la garde-robe et le coffre-fort des Palikares, était un magasin d'accessoires où l'on pouvait puiser, à pleines mains, des broderies lyriques et épiques, bien propres à faire oublier les toges, les casques et les cothurnes de Ducis et de Baour-Lormian. Avec un enthousiasme farouche, les romantiques mirent au pillage ce musée oriental. Ils revinrent de cette razzia, en brandissant sur la tête des Philistins, un peu effarés, un arsenal de pistolets damasquinés, des panoplies de yatagans recourbés, tout un tremblement de vieux fusils et de tromblons rouillés, qu'ils fourbissaient avec rage. A vrai dire, ils inventèrent un Orient bariolé et bigarré, où il y avait un peu de tout. Comme le reportage et le télégraphe n'étaient pas inventés, l'imagination des poètes pouvait vagabonder, tout à son aise, dans un archipel de féerie, aussi étrange que le Taunus des *Burgraves*. Le romantisme aperçut, dans le ciel enflammé, du côté où le soleil se lève, des Grecs un peu trop magnifiques et des Turcs un peu trop tartares ; on ne sait ce qu'il a le plus admiré, de l'héroïsme des uns ou de la férocité des autres. Il les a affublés de costumes bizarres, et, pour les rendre plus exotiques, il les a entourés, avec une obstination forcenée, d'une collection de bibelots lointains. Dans les *Orientales*, le grand vizir Raschid pleure sa défaite avec un tel luxe d'images qu'on le croirait encore plus amusé par l'éclat des métaphores qu'attristé par le désastre de son armée. V. Hugo a vu, dans la

flotte turque, des barcaroles vénitiennes, des caravelles espagnoles, des jonques chinoises. N'importe. Les Hellènes ont collaboré, sans le savoir, à la rénovation de la poésie en France.

Cependant, les royalistes se recueillirent et se demandèrent si le philhellénisme était bien conforme aux doctrines de la Sainte-Alliance. Les congrès de Troppau, de Laybach et de Vérone n'avaient-ils pas excommunié partout l'esprit de révolution? Par une conséquence imprévue de leurs principes sur la *légitimité*, les puissances chrétiennes se trouvaient amenées à prendre parti pour le sultan. « Les Grecs n'étaient-ils pas en révolte ouverte contre leur souverain légitime? » Ne montraient-ils pas déjà une prédilection marquée pour le régime démocratique et pour le gouvernement populaire? Encourager leur insurrection, n'était-ce pas approuver les maximes pernicieuses qui avaient triomphé en Espagne, à Naples, à Turin? Un homme d'ordre pouvait-il être philhellène? Certain rédacteur des *Débats* tranchait la question en disant que le philhellénisme était une « hérésie » politique. Les ultras, les *purs* reprochaient aux orateurs de l'opposition « de s'emparer de cette cause intéressante pour en amuser la tourbe crédule des cafés libéraux ». Ces subtilités de casuistique sociale firent naître toute une série d'opuscules et de dissertations. Le *Journal des Débats* insère une lettre, d'ailleurs fort belle, où un savant grec s'efforce de démontrer que ses compatriotes n'ont jamais été vraiment conquis par les Turcs, mais qu'ils ont toujours vécu dans l'état de prisonniers de guerre. Une longue discussion s'institue dans les *Débats* et dans la *Gazette de France*, entre M. de Bonald et M. Achille de Jouffroy. M. de Bonald, après une laborieuse étude, déclare qu' « une occupation toujours militaire ne peut devenir, à l'égard du peuple ainsi *occupé*, une possession légitime. » Il cite Leibnitz et le comte de Maistre, il invoque l'autorité de Bacon, et compare l'état présent des Hellènes à l'esclavage des Gabaonites chez les Hébreux. Il conclut que leur insurrection est sainte, et qu'ils agissent dans la plénitude de leur droit.

Pendant ce temps, les événements suivaient leur cours. En 1825, les nations civilisées apprirent que des massacres horribles ensanglantaient l'Orient. Le sultan Mahmoud avait résolu de détruire dans ses Etats une race qui avait la vie dure. Méthodiquement, il faisait empaler, crucifier, brûler à petit feu ses sujets Grecs, clouer des têtes au mur du sérail, dévaster les villages, profaner les églises. Tout d'abord, on n'avait pas cru aux récits apportés du *Levant* par les marchands et par les marins. « C'est un conte des *Mille et une Nuits* », disaient les gens sages, en hochant

la tête. Mais les renseignements arrivaient, précis, détaillés, épouvantables. La pendaison du patriarche Grégoire au Phanar et du métropolite Dorothée à Andrinople, l'assassinat de l'évêque d'Ephèse et de l'archevêque de Thessalonique, les pillages de Cos et de Ténédos, les atroces et lâches tueries de Chypre obligèrent les plus incrédules à croire et les plus impitoyables à avoir pitié.

Ce n'est pas tout. On apprit, sur ces entrefaites, en quoi consistait exactement la politique du sultan Mahmoud. Un certain Tombazis, pilote de l'Archipel, débarqua pendant quelques heures sur une grève de l'île de Chio et voulut prêcher la guerre sainte aux habitants de cette île. Ceux-ci, très timides, refusèrent de l'écouter. Mais c'était le prétexte attendu par la Sublime-Porte, un motif à invoquer dans une « note aux puissances », si par hasard les puissances s'avisaient d'être curieuses. Le capitan-pacha jeta l'ancre dans la rade de Chio et lâcha sur une population désarmée une meute de Kurdes, de Lazes, de louroucks, ces mêmes gens dont l'Europe indifférente a revu naguère les faces sinistres. Pendant trois jours, on égorgea, on éventra, on coupa des poings, on cassa des têtes. Ce fut une boucherie officielle, commandée par les autorités et achevée avec des raffinements d'art. Les exécuteurs de Sa Hautesse n'étaient cependant pas tous également adroits. J'ai vu, j'ai touché, dans les ossuaires de Chio, des crânes sur lesquels j'ai compté jusqu'à cinq entailles de sabre. La lame avait dû s'ébrécher sur l'os. C'était de l'ouvrage de goujat.

En présence de ces infamies, les gouvernements européens, en 1825, résolurent d'abord de ne rien faire. Notre président du conseil, M. de Villèle, était toujours de l'avis de Metternich. Or, Metternich avait donné la consigne de se taire : M. de Villèle se taisait. Les députés de la majorité alignaient de beaux raisonnements pour démontrer que la France avait tout intérêt à ne pas s'occuper de ces carnages. On parlait beaucoup du concert européen.

Mais on comptait sans les écrivains. Chateaubriand intervint encore, et c'est sa voix qui, plus forte que tout, parmi ces ignobles massacres et ces inerties étranges, fit entendre la protestation de la conscience humaine. Il publia, dans le *Journal des Débats*, une note dont voici la conclusion : « Notre siècle verra-t-il des hordes de sauvages étouffer la civilisation renaissante dans le tombeau d'un peuple qui a civilisé la terre ? La chrétienté laissera-t-elle tranquillement des Turcs égorger des chrétiens? Et la légitimité européenne souffrira-t-elle, sans en être indignée, que l'on donne son nom sacré à une tyrannie qui aurait fait rougir Tibère ?... Ne

nous lassons pas plus de secourir les Grecs qu'ils ne se lassent de combattre : ils ne comptent pas leurs morts, ne comptons pas notre argent. Je conçois qu'une politique à vue courte trouve la paix du monde dans la prostitution des femmes et dans la vente des enfants... Mais la victime a palpité trop longtemps sous les yeux de l'Europe indifférente pour qu'elle n'excite pas enfin quelque pitié. Cinq ans d'héroïsme et de malheur ! Il y aurait de quoi rendre légitime la plus mauvaise cause, à plus forte raison, la cause la plus sainte !... Si mes anciens hôtes, les Hellènes, devaient disparaître de la terre, je crierais encore sur leurs tombeaux aux gouvernements chrétiens : « Vous avez fait une énorme faute, et le sang innocent retombera sur vous ! »

Ces généreux appels ne devaient pas rester sans écho. L'opinion publique et l'initiative privée entreprirent de sauver la Grèce. A Genève, le banquier Eynard, l'ami dévoué de Capo d'Istria, faisait de sa maison le centre d'une propagande active, et de sa fortune une caisse de secours pour les insurgés. A Paris, au lendemain de l'arrivée d'Ibrahim à Modon, un comité philanthropique en faveur des Grecs se formait sous les auspices de Chateaubriand, avec le concours de Benjamin Delessert, du comte Mathieu-Dumas, du duc de Fitz-James, d'Ambroise Firmin-Didot. Tandis que des hommes d'action, à qui l'éclipse de l'épopée impériale avait fait des loisirs, allaient chercher en Grèce l'occasion de combattre pour de nobles causes, le comité entretenait, auprès du gouvernement insurrectionnel, de véritables agents diplomatiques. Il fit venir à Paris, afin de pourvoir à leur instruction, plusieurs jeunes Grecs, notamment le fils de Canaris. Les dons affluaient de toutes parts, et l'on pourrait vérifier, en lisant la liste complète de ces dons, qu'en France il y a toujours de braves gens, dont la bourse est ouverte à toutes les infortunes. On souscrivit à Bourges, à Dijon, à Troyes, à Chollet, Douai, Guérande, Yssingeaux, Moulins, Bourbon-Lancy. Strasbourg, Altkirch, Niederbronn envoyèrent des sommes considérables : les volontaires Grecs qui sont morts en 1870, sous les murs de Paris, ont acquitté cette dette. On donne des concerts à Valenciennes, à Caen, à Montauban, à Riom, Espalion, Angoulême, Saint-Yrieix. A Montargis, la Société philharmonique organise une soirée, composée d'un concert et d'une représentation de *Léonidas*, tragédie du sieur Pichald. A Grenoble, une représentation donnée par Mlle Georges produit une recette de 2.225 fr. A Tournon, après une soirée composée d'un concert, d'un bal et d'une loterie, le sieur Moretty, limonadier, fait l'abandon de sa recette. Dans la longue liste des donateurs, on remarque l'Ecole de médecine de Rochefort, les notaires de l'arrondissement de

Saint-Amand, les avocats et avoués de Cusset (Allier). Le *Journal des Débats*, du 11 février 1827, contient cette information fort curieuse : « Cinq avocats de Tarbes, qui avaient été renvoyés devant la cour royale de Pau pour avoir joué la comédie avec des actrices, au profit des Grecs, ont été acquittés par toutes les chambres réunies. » A Paris, un bijoutier de la rue Simon-le-Franc met en vente, à l'usage des philhellènes, des bijoux aux couleurs et aux armes de la Grèce. Il n'y a pas de réunion mondaine qui ne se termine par une collecte. Des dames patronnesses allaient de porte en porte demander l'aumône pour l'Hellade en détresse, et personne ne résistait à ce casque de Bélisaire présenté par de si belles mains. Mme Récamier en personne faisait la quête.

Bientôt les royalistes firent taire leurs scrupules et les classiques revinrent de leurs préventions. L'assemblée des Grecs avait eu l'esprit de dater d'Argos, d'Epidaure et de Trézène, ses premières proclamations. Il n'en fallut pas davantage pour jeter dans l'enthousiasme tous les professeurs de rhétorique. *La Grèce sauvée* devint un sujet de vers latins pour le concours général. Tandis que Delacroix exposait le *Massacre de Chio*, Colin peignait d'un pinceau moins fougueux un *Massacre de Grecs*. Rien ne manquait à ce concert de sympathies. Tout le monde prenait part à la croisade. La mort héroïque de lord Byron à Missolonghi fut chantée par une pléiade très composite, où Lamartine coudoie un M. Chanin et un M. Simon. Un poète, nommé Bonjour, dédie aux élèves de l'Ecole polytechnique un recueil intitulé *les Lacédémoniennes*. Jules Barbey, célèbre plus tard sous le nom de Barbey d'Aurevilly, offre à la Grèce des vers peu dignes d'une si noble destination :

Si je ne devais pas mon bras à ma patrie,
A Charle, aux Bourbons, à mes rois,
Grèce, j'irais aussi sur ta terre chérie,
Essayer mon épée et défendre tes droits.
Alors, si j'expirais dans ces jours de victoire
Qui nous rappellent Marathon,
Que je mourrais heureux ! puisqu'à jamais ta gloire
De l'oubli sauverait mon nom.
Mais mon sang tout entier coulera pour la France...

Barbey accompagnait ces vers du commentaire suivant : « C'est l'état présent de la patrie des beaux-arts, qui a inspiré ces essais à une muse de quinze ans et demi. Aimant passionnément la poésie, la cultivant dès l'âge le plus tendre, c'est pour les fils des héros de Marathon que j'ai fait résonner une lyre, qui paraîtra peut-être discordante à des oreilles accoutumées aux beaux vers de M. Delavigne... » Alexandre Dumas le père, qui n'était alors connu que pour des vers sur *le Dévouement de Malesherbes* et sur

la Mort du général Foy, rime un dithyrambe sur Canaris, qui est justement le héros favori de Victor Hugo. Mais nous sommes loin de l'*Enfant grec* :

Scio n'existait plus... Comme un souffle d'orage,
Le courroux du vainqueur sur elle avait passé ;
Un peuple tout entier, dans un jour de carnage,
Du livre des vivants se trouvait effacé...

Et poussés vers Psara par l'onde vengeresse,
Les cadavres fumants des vierges, des soldats,
Députés de la mort, avaient sommé la Grèce
De rassembler ses fils pour venger leur trépas.

Tranquille cependant, et bravant la tempête,
Au sein du port, témoin de ses sanglants exploits,
Dans les airs balancé, l'étendard du prophète
Semblait insulter à la croix.

Casimir Delavigne, Pichald, Viennet, Bignan recommencent à composer des alexandrins philhellènes. Le *Journal des Débats* publie en 1827, deux odes sur Navarin : l'une était de M. Alfred de Wailly, l'autre de Victor Hugo. Tout fut éclipsé par l'aurore des *Orientales*.

Vous voyez, Mesdames et Messieurs, que Victor Hugo a toujours obéi à ce précepte de Gœthe, à savoir que les seules œuvres durables sont les œuvres d'actualité. Il fut, en cette circonstance comme en beaucoup d'autres, le journaliste épique du siècle, le témoin ému de la tragédie contemporaine, je dirais presque, si j'osais, un reporter sublime. Si l'on veut apprécier la nouveauté de son art, il faut rapprocher ses *Orientales* de toutes ces *Messéniennes*, *Lacédémoniennes*, *Corinthiennes*, *Athéniennes*, *Byroniennes*, écloses autour de lui pour vivre un jour. Je vous ai lu sans pitié des vers de Guiraud, des vers de Viennet, de Barbey d'Aurevilly, d'Alexandre Dumas, afin que vous puissiez faire vous-mêmes la comparaison. On dirait que les vrais poètes sont chargés de ramasser, parmi les mouvements souvent désordonnés de l'opinion, les grands sujets auxquels la médiocrité s'attaque vainement. Leur triomphe annule toutes les tentatives du talent même. Auprès des génies, il y a comme une matière éparse, une poussière de poésie, une nébuleuse, dont les clartés errantes n'ont pas encore pu se grouper autour d'un foyer central. Le poète vient; il change ce chaos en un système harmonieux ; il illumine ce clair obscur; il métamorphose ces lueurs infinitésimales en une gerbe de rayons.

Une autre conclusion nous vient naturellement à l'esprit, et je me reprocherais de l'omettre.

Les faits que je viens d'énumérer, les dates que j'ai fixées, le

mouvement poétique dont j'ai essayé de tracer la courbe, aboutit, en fin de compte, à ce spectacle : les gouvernements, les ministres, les députés, les diplomates, les magistrats, les préfets, les sous-préfets, réveillés de leur sommeil, secoués de leur torpeur, dominés par une poussée irrésistible, s'engageant, de gré ou de force, à la suite des poètes, dans un chemin où ils avaient d'abord refusé de marcher.

Avouons que c'est là une des plus mémorables victoires qu'ait remportées la littérature.

C. B.

L'éloquence latine

(*Conclusions*).

Leçon de M. G. MICHAUT

Professeur à l'Université de Fribourg.

MESSIEURS,

Vous connaissez la fameuse classification des littératures, qui a eu tant de succès au commencement de ce siècle. On les divisait en deux groupes : littératures naïves et littératures d'imitation. Les premières seraient essentiellement originales et nationales : manifestations instinctives, spontanées, inconscientes presque des tendances, des goûts, du caractère d'une race, elles en offriraient aux lecteurs une peinture fidèle et vivante. Les autres, au contraire, seraient artificielles et sans patrie : résultats hybrides d'une combinaison consciente, voulue, des éléments étrangers avec les éléments indigènes, elles ne répondraient en rien au génie des peuples chez qui elles sont nées ; sans racines, en quelque sorte, dans le temps ni dans l'espace, elles ne vivraient point d'une vie véritable. Et, autant l'inspiration l'emporte sur l'artifice, la liberté sur la contrainte, la réalité sur l'abstraction, autant les littératures naïves l'emporteraient sur les littératures d'imitation. Les types de l'une et de l'autre seraient la littérature grecque et la littérature latine ; et la supériorité d'Homère sur Virgile, de Pindare sur Horace, d'Aristophane sur Plaute, n'aurait pas besoin d'autre explication.

Telle était la doctrine. Schlégel l'avait introduite et accréditée ; après lui, les romantiques de tous les pays — particulièrement les romantiques français, critiques du *Globe* en tête — s'en étaient

faits les défenseurs. Tous, ils avaient, pour la soutenir, une idée de derrière la tête. Dans l'esprit de Schlègel, cette théorie était une machine de guerre contre la prédominance de la littérature française. Une fois ces principes admis, on en déduisait sans peine que les Français, s'étant mis à l'école des Latins et des Grecs, avaient perdu cette originalité, ce caractère national qui seuls font vivre les littératures, que leur réputation était donc surfaite, et, non seulement que leurs œuvres n'offraient pas, mais — au nom de la philosophie et de la logique — qu'elles ne *pouvaient* pas offrir de modèles à imiter. Combien supérieures étaient les littératures allemandes et anglaises, qui avaient conservé leur indépendance, exprimé sous une forme qui leur était propre les idées et les sentiments propres aux Allemands et aux Anglais ! Et les romantiques, de leur côté, s'en faisaient une arme contre le classicisme : si la littérature en France languissait, c'est qu'elle était accablée sous le poids d'une tradition étrangère qui lui imposait et les sujets et les formes ; les règles formulées par Aristote pour des Grecs, par Horace pour des Latins, avaient été adoptées sans changements pour des Français : elles comprimaient l'essor du génie national ; que les Français eussent seulement la liberté littéraire comme en Angleterre, et leurs écrivains, rendus à leur pays et à leur temps, égaleraient les Shakespeare. Et il y avait bien au fond — tout au fond — de ces doctrines, une part de vérité ; mais tout n'y était pas également vrai. Ils oubliaient tous de prouver que les littératures allemandes et anglaises fussent si pleinement originales, que jamais elles n'eussent subi d'influences étrangères et notamment l'influence française. Et ils oubliaient tous de démontrer que la littérature française classique n'eût à aucun degré le caractère national, qu'elle n'eût point su adapter à l'esprit et au goût de son public les emprunts qu'elle avait faits à l'antiquité, qu'elle n'eût point su naturaliser les sujets mêmes qu'elle n'avait ni pris en France ni inventés. Ni les littératures dites naïves ne sont absolument indemnes d'imitation, ni les littératures dites d'imitation ne sont absolument dénuées d'originalité.

Appliquée à l'antiquité classique, cette division semble d'abord être plus conforme à la vérité des faits et ses défenseurs y avaient bien choisi leur exemple. La littérature grecque est, entre toutes, celle qui s'est le plus développée par la vertu de son principe intérieur, et qui a le moins admis les interventions étrangères, Sans doute, les peuples d'Orient, les Phéniciens, les Egyptiens ont, aux premiers âges, exercé une certaine action sur la civilisation grecque. Mais il n'en est pas moins vrai que la

Grèce s'est tout de suite émancipée, que son individualité a été formée de bonne heure, que son mépris pour le « barbare » s'est bien vite opposé à de nouvelles importations, et que, jusqu'à la fin, l'évolution de son génie n'a plus été troublée par des influences du dehors. C'est le type des littératures naïves, s'il en fût au monde. Inversement, la littérature latine est, entre toutes, celle qui doit le plus à l'étranger : elle en a eu besoin pour naître, elle en a eu besoin pour vivre, elle en a eu besoin pour se développer. A la suivre de ses origines à sa décadence, on distingue une série d'afflux successifs qui sont venus d'abord mettre en branle ses flots, puis les grossir et les pousser, enfin diriger et parfois faire dévier son cours. C'est le type des littératures d'imitation.

Pourtant, en dépit des théories, même à la littérature latine, il nous est impossible d'attribuer un caractère absolument factice. Elle doit beaucoup à la littérature grecque ; elle ne lui doit pas tout. Elle aussi, elle exprime les instincts, le génie de la race, elle a sa nationalité, son originalité, son âme. Mais il faut distinguer les genres. Les uns — poésie lyrique, élégiaque, légère — ont été importés de toutes pièces. D'autres en revanche sont purement indigènes, dans leur fond, dans leur inspiration et même dans leur forme : le droit par exemple. D'autres enfin sont mixtes. Certains genres ont été apportés de Grèce en Italie ; mais ils s'y sont immédiatement trouvés chez eux ; ils ont rencontré un sol si favorable, qu'ils se sont pleinement naturalisés ; par une sorte d'harmonie préétablie, ils répondaient à l'un des besoins du génie latin, et, sans avoir pu les créer de lui-même, il les a tout de suite reconnus comme siens : ainsi l'épopée, avec le caractère historique qu'elle prend si facilement, ainsi la poésie didactique avec le caractère utilitaire qu'elle tient de sa définition même, sont devenus des genres nationaux. Certains, au contraire, sont indigènes ; mais ils ont sans peine admis l'influence grecque, bien plus, ils n'ont été eux-mêmes, ils n'ont atteint leur entier développement que par l'influence grecque : telles sont et l'histoire et l'éloquence, nées spontanément, mais restées rudimentaires dans la Rome primitive, devenues littéraires seulement dans la Rome hellénisée. Ainsi, les genres de la littérature latine se répartissent en quatre classes. Les uns — étrangers d'origine et qui sont restés étrangers — sont des plantes de serre qui vivent d'une vie fragile sous un climat trop rude pour elles. Les autres — étrangers naturalisés — sont des plantes rustiques qui s'accommodent de la pleine terre et fleurissent malgré tout sous des cieux nouveaux. D'autres — indigènes mais transformés — se sont laissés greffer et portent des fruits plus savoureux. Et les

derniers — indigènes et qui résistent à la culture — sont demeurés des sauvageons, dont les baies conservent leur première âpreté. Les premiers exceptés, ils sont donc, en un certain sens, inégalement mais tous originaux.

Or, on est à première vue frappé de la faiblesse des genres extrêmes, ou totalement importés ou totalement indigènes. Le lyrisme, la poésie légère, la poésie élégiaque ont été représentés par de grands noms, mais ils n'ont eu qu'un temps. Catulle, Horace, Tibulle, Properce se serrent l'un contre l'autre dans un étroit espace d'années. Après eux, comme avant eux, il n'y a plus rien — « rien, comme chacun sait, veut dire rien ou peu de chose », et je puis négliger ici les tentatives infortunées et obscures qui les ont suivis. — Pour continuer notre métaphore, je comparerais ces genres aux plantes maintenant disparues de nos climats, qui surgissent parfois quand on a éventré le sol et mis au jour des germes ensevelis : elles poussent en hâte ; mais au bout d'une saison ou deux, elles ont déjà disparu. Et, tandis qu'ils sortent ainsi de la littérature, le droit n'y peut jamais entrer : toujours il a été cultivé, toujours il a fait la gloire de générations de jurisconsultes, toujours il a produit des monuments que de notre temps on étudie encore ; mais la notion d'art, de beauté littéraire ne s'y est jamais introduite. Les « jurisprudents » se sont préoccupés d'être utiles, d'être positifs, d'être précis et clairs, mais non d'intéresser le public intelligent et instruit à leurs recherches, de faire œuvre littéraire. La littérature latine ne nous offre ni un Montesquieu, ni même la monnaie d'un Montesquieu.

Au contraire, ce sont les genres mixtes — étrangers naturalisés ou indigènes transformés — qui ont fait la gloire des lettres romaines. Epopée et poésie didactique, histoire et éloquence, c'est par eux que se sont illustrés les Ennius, les Lucrèce, les Virgile, les Horace, les Ovide, les Lucain, comme les Caton, les César, les Salluste, les Cicéron, les Tite-Live, les Tacite. Qu'on les supprime par la pensée, et l'on verra combien l'on appauvrit — ou plutôt combien l'on anéantit — la littérature latine. Que l'on supprime tous les autres, et, malgré quelques pertes regrettables, on conservera en somme les plus belles œuvres et les plus grands noms dont se soit enorgueillie la maîtresse du monde. Et ce succès tient précisément au caractère hybride que présentent ces genres. L'esprit romain y conserve ce fonds solide, cette matière positive, ce rôle utile qui est un besoin national, et il y peut atteindre à cette forme artistique dont il avait pu longtemps se passer, mais dont il est arrivé à comprendre la valeur. Il n'y perd point com-

plètement pied, parce qu'il n'est pas totalement dépaysé; il n'y végète pas dans sa langueur primitive, parce qu'il n'est plus entièrement confiné en lui-même.

Cette fusion en un mélange original des qualités natives et des grâces étrangères, je voudrais vous la montrer par un exemple, en résumant devant vous à la fin de ce cours, la croissance, le développement et la décadence, en un mot l'évolution d'un des genres les plus féconds, à Rome, de l'éloquence.

II

Vous connaissez peut-être, Messieurs, ces formules ingénieuses dont se servaient quelques vieux professeurs de rhétorique — pas tous — pour résumer la carrière d'un grand écrivain. « Dans la première période de sa vie littéraire, disaient-ils, Racine est inférieur à lui-même; dans la seconde, il est égal à lui-même; dans la troisième, il est supérieur à lui-même » ; ou bien : « Au début de sa carrière, Corneille se cherche; au milieu, il se trouve; à la fin, il se perd. » Je vous en demande bien pardon, mais c'est une formule de ce genre que j'emploierai pour vous résumer l'histoire de l'éloquence latine. Il y a eu une première période, où l'éloquence a sa matière, mais ignore la forme; une seconde, où, avec la même matière, elle cherche sa forme; une troisième, où, conservant toujours sa matière, elle trouve sa forme; une quatrième, où, perdant sa matière, elle altère sa forme; une cinquième enfin, où, parce qu'elle a perdu sa matière, elle perd aussi sa forme.

I. Que, dès les origines, il y ait eu à Rome une riche matière à éloquence, c'est ce qu'il est à peine nécessaire de démontrer. Après l'expulsion des rois, ce fut elle qui fut reine. Les lois étaient votées par le peuple ; il fallait donc que les partisans et les adversaires des motions proposées les lui fissent bien comprendre, en exposassent les caractères, les conséquences profitables ou funestes, en un mot qu'ils fussent capables de faire par la parole triompher ou échouer les projets soumis aux comices. Les magistrats étaient élus par le peuple; il fallait donc qu'ils sussent capter sa bienveillance, faire valoir leurs propres mérites, expliquer leur conduite passée et leurs intentions pour l'avenir, en un mot, soutenir par la parole leur candidature. Le sénat exerçait dans le gouvernement un rôle prépondérant; assemblée délibérante, il voyait souvent s'élever parmi ses membres des avis contradictoires, il fallait donc que les auteurs de ces avis et les opposants, pour les faire adopter ou rejeter, en montrassent par la parole les avantages ou les inconvénients. Devant les juges,

devant le peuple lorsqu'il y avait « provocation », il fallait que les défenseurs et les demandeurs, les accusés ou leurs patrons et les accusateurs sussent, par la parole, accréditer leurs affirmations. Enfin, les éloges funèbres, antique tradition née de l'orgueil nobiliaire et confirmée par lui, imposaient aux chefs des familles patriciennes un nouvel emploi de la parole.

Mais l'éloquence était alors un acte et non un art. L'art, les vieux Romains n'en avaient ni le souci, ni même l'idée. Ils exprimaient leurs pensées comme elles leur venaient et ne s'occupaient point d'autre chose que d'elles-mêmes; ils songeaient seulement au résultat pratique, à la décision à entraîner, au vote à obtenir, et leurs efforts n'allaient pas plus loin. Si, parmi eux, il s'en est trouvé qui aient su mieux que les autres manier la parole, si les Ménemius Agrippa, les Appius Claudius Cæcus se sont illustrés ainsi, c'était grâce à des dons naturels ou à une expérience incommunicable : leur habileté, qui n'avait point su découvrir ni formuler ses lois, mourait avec eux. A cette époque, l'éloquence latine était *sans art*, parce qu'elle était *étroitement utilitaire*.

II. La puissance romaine déborde et s'étend au delà des limites du Latium; mais rien — pendant longtemps encore — n'est changé à l'ancienne constitution; c'est toujours la parole qui donne et conserve l'influence, les honneurs, le pouvoir.

Seulement, des expériences accumulées ont montré le pouvoir de la forme. Les hommes d'Etat se rendent compte qu'il est des règles pour l'invention, que certaines méthodes permettent de réunir tous les arguments possible, et de choisir dans ce riche arsenal les armes les plus efficaces. Ils comprennent qu'une certaine disposition des faits et des arguments rend les uns plus clairs, les autres plus persuasifs. Ils voient enfin que l'élocution et l'action, pour parler au corps des auditeurs, n'en exercent pas moins une très forte influence, qu'elles les charment ou les frappent, et les disposent ainsi à mieux accueillir les propositions de l'orateur. D'autre part, un discours qui n'est que prononcé, n'a qu'une action passagère : quelque vive impression qu'il ait produite, elle est vite oubliée, elle meurt presque au moment où s'éteint la voix éloquente qui la cause, ou du moins, dès lors, elle s'affaiblit peu à peu. Si ce discours est écrit, mais avec art, l'effet actif en est plus étendu, puisque ceux-là mêmes le ressentent qui n'étaient point présents; il en est plus durable, puisqu'il peut, à chaque instant, être renouvelé par la lecture (1). Ainsi se

(1) C'est Appius Claudius Cæcus, semble-t-il, qui le premier a *publié* un discours; mais son exemple n'a pas été immédiatement suivi.

révèle à l'esprit des Romains l'efficacité de la forme. Et justement, voici que la littérature grecque, de mieux en mieux connue, leur présente son exemple et ses modèles; voici que les premiers rhéteurs grecs leur viennent offrir leurs leçons. Aussi, l'éloquence romaine prend-elle alors, — pour la première fois, — une valeur littéraire. C'est le temps des Scipion, des Lælius, des Tiberius et Caïus Gracchus, des Caton l'Ancien. Et, si les deux premiers, — hellénisants raffinés, aristocrates d'esprit comme de naissance, dilettantes autant qu'hommes politiques, — sont suspects de goûter l'art pour lui-même, les autres du moins en apprécient visiblement avant tout l'utilité. Qu'importe à Caton de plaire à ceux qui goûtent Démosthène et Lysias, de charmer les lettrés ? Ce qu'il veut uniquement, c'est convaincre et entraîner le peuple, c'est repousser les accusations qui fondent sur lui et les mœurs nouvelles qui menacent l'ancien esprit de Rome, c'est ridiculiser, déshonorer, punir les novateurs et les vicieux ; si, pour réussir, il doit se mettre à la rhétorique, il s'y mettra. Il s'y met en effet. Il a rédigé pour son fils le premier *Manuel de l'Orateur* qu'ait produit la littérature latine ; par là, il proclame explicitement, le premier, que l'éloquence a ses règles et ses lois, qu'elle n'est point seulement un acte politique ou judiciaire, mais qu'elle est aussi un art. Par un effet contraire à celui que nous notions tout à l'heure, l'éloquence, maintenant, devient *artistique*, parce qu'elle est *utilitaire*. Cet utilitarisme est mieux entendu, voilà tout.

III. Les discordes intérieures, les troubles qui avaient toujours agité la République, commencent à prendre un caractère plus grave. Les partis, plus acharnés, deviennent plus violents : ils n'hésitent point à recourir à la force et à violer les lois. Les guerres civiles éclatent: Sylla contre Marius, César contre Pompée, Octave et Antoine contre Brutus et Cassius, Octave contre Antoine. Mais, malgré ces appels aux armes, l'éloquence n'est pas réduite au silence. Si elle se tait nécessairement quand les épées sont tirées, dans l'intervalle, plus que jamais, elle agit. Les intérêts qu'elle doit débattre sont maintenant ceux de la République tout entière, les passions qu'elle exprime ou qu'elle excite sont exaspérées par le sang déjà versé et par les combats nouveaux que l'on sent venir encore ; tout est en cause, tout est en jeu ; et, avant le grand silence de l'empire, — comme si elle avait conscience de la mort qui la menace, — l'éloquence rassemble et déploie toutes ses forces. Jamais matière plus féconde, jamais sujets plus passionnants ne lui avaient encore été offerts.

Or, à ce même moment, le sentiment de la forme fait à Rome

de nouveaux progrès. L'hellénisme a triomphé, déjà du vivant de Caton : on connaît plus d'œuvres grecques, on les connaît mieux, on les comprend mieux surtout; on s'est même exercé, non sans succès, à les traduire et à les imiter. D'autre part, la littérature latine a pris un brillant essor; après Caton, César et Salluste ont écrit leurs histoires, plus semblables encore que la sienne aux histoires des Grecs, plus différentes des vieilles annales des pontifes romains; après Térence, Lucrèce et Catulle ont composé leurs poèmes, imprégnés autant que les siens de l'esprit grec, et peut-être aussi d'une forme plus grècque. Ainsi s'est éveillé chez tous, s'est affiné dans l'élite, le goût des choses littéraires. Les orateurs n'échappent point à cette influence. S'ils sont toujours hommes politiques ou avocats, et si comme tels ils se proposent un but pratique, ils se sentent en même temps élevés à la dignité d'écrivain, et ils en acceptent les devoirs. Sans doute, ils s'appliquent encore à la forme, parce qu'ils y voient le véhicule et l'auxiliaire de l'idée : ils ne sont pas de purs artistes; mais ils s'y attachent aussi pour sa beauté propre et pour sa valeur esthétique. Ils l'aiment, parce qu'ils désirent la gloire et que « les ouvrages bien écrits, — ils le savent déjà, — sont les seuls qui passent à la postérité ». Ils l'aiment par orgueil national, car il ne convient pas, à leur gré, que Rome, en cela, cède éternellement la palme à la Grèce : elle aussi, elle doit produire de beaux ouvrages, qui répandent au loin sa gloire. Ainsi, la forme oratoire reste encore subordonnée, mais elle n'est plus tout à fait servante. Alors se répandent et pullulent les écoles de rhéteurs, fréquentées par les fils des grandes familles comme par les fils des affranchis, alors les jeunes gens se rendent compléter leurs études oratoires à Naples, à Rhodes, en Asie, à Athènes surtout, véritable université du monde romain; alors une foule de disciples enthousiastes se presse au forum, aux tribunaux, pour entendre les illustres orateurs et profiter de leurs exemples, les suit même dans leurs salles d'études, les assiste dans leurs exercices; alors conquièrent leur réputation et Antoine, et Crassus, et Philippe, et Cotta, et Hortensius, et celui que les Romains opposent avec orgueil à Démosthène, Cicéron. C'est l'âge d'or de l'éloquence Latine.

Du reste, si les orateurs de cette période ont ce caractère commun d'être des hommes de lettres en même temps que des hommes d'action, ils ne le sont cependant point de la même façon; l'éloquence romaine oscille pour ainsi dire entre diverses tendances. Les uns vont jusqu'à l'éloquence asiatique : ils accordent peut-être une importance excessive à la forme; épi-

uriens du langage, ils se laissent aller, avec Hortensius, à chercher l'ampleur un peu redondante, l'éclat un peu brillanté des rhéteurs d'Orient. Les autres retournent jusqu'à l'éloquence attique : ils réduisent peut-être un peu trop le rôle de la forme; stoïciens de la littérature, ils veulent, avec Brutus, retrouver la sobriété un peu maigre, la simplicité un peu terne d'un Lysias. Ils reviennent à la période antérieure, comme les Asiatiques empiètent sur la période suivante. Entre ces deux excès, la voie moyenne est suivie par les orateurs de l'école rhodienne, qui essaie de concilier les qualités des deux autres, sans leur emprunter leur défauts. Avec Cicéron, elle nous donne le maximum de ce que peut produire le genre romain qui s'élève sans se perdre, qui se déploie sans s'égarer. L'éloquence latine est alors à la fois *artistique* et *utilitaire*.

IV. — Octave termine les guerres civiles, et, sous son nouveau nom d'Auguste, établit l'empire. L'ordre est ramené dans Rome et dans le monde entier ; tous les pays, tous les esprits sont pacifiés, mais l'éloquence aussi. Dès lors, sous le pouvoir souverain d'un maître, elle perd toute matière. Il n'y a plus d'éloquence politique : le forum est muet, et bientôt les comices se verront retirer le droit d'élire les magistrats ; le sénat domestiqué adopte après un semblant de discussion les avis du prince. Il n'y a plus guère d'éloquence judiciaire : les tribunaux, mieux organisés, mieux composés, moins sensibles au prestige des mots, moins accessibles aux passions dont joue l'orateur, rendent peut-être une justice plus juste ; mais, sauf en de rares circonstances, les défenseurs n'y sont plus que des avoués. L'éloquence des oraisons funèbres, elle-même, privée de cet élément politique qui en faisait autrefois la vie, n'est plus qu'une pompeuse et banale formalité.

Et, malgré tout, la tradition subsiste : on continue à former la jeunesse à l'éloquence; les écoles des rhéteurs sont plus florissantes que jamais, et même il s'en ouvre de nouvelles, celles des rhéteurs latins, qui se piquent d'être plus modernes et plus utiles que les rhéteurs grecs. Il n'est alors aucun homme instruit qui ne s'exerce à la parole, comme s'il avait quelque chose à dire. Or, il n'a plus rien à dire; et il lui faut s'ingénier pour trouver l'emploi, — j'allais dire le placement, — de son art. Ainsi se produit une décadence fatale. Le tableau en a été si souvent fait que je ne vous le referai point ; le résultat, vous le connaissez : au lieu d'orateurs, il n'y a plus que des rhéteurs ; au lieu de discours, que des déclamations. Telle est l'éloquence, d'Auguste à la fin des Antonins. Il y a bien des exceptions. Sous les mauvais empereurs, les délateurs exercent leur lucratif métier et se

donnent à eux-mêmes un but pratique ; mais l'art leur est inutile ; la violence et la mauvaise foi suffisent à cette éloquence de sang. Sous les bons empereurs, le poids du joug est allégé ; un peu de liberté est rendue à la parole, et l'on voit les Tacite ou les Pline poursuivre Priscus avec la même énergie et le même succès que Cicéron poursuivant Verrès ; mais c'est un arrêt dans la chute, ce n'est point une renaissance. Parce qu'elle n'a plus de contenu, l'éloquence, malgré ses efforts, fausse sa forme : elle devient *artificielle*, parce qu'elle n'est plus *utilitaire*.

V. Enfin, l'empire s'aggrave : il devient de plus en plus despotique, et de plus en plus il vide l'éloquence. C'est ainsi qu'il la tue. Après Marc-Aurèle et jusqu'à la fin de l'empire, nous ne trouvons plus que bassesse et flatterie pour les idées, qu'affectation, subtilité, recherche pour la forme. Ce n'est plus de l'éloquence, c'est du bavardage. Privée de toute utilité, dépouillée de toute raison d'être, l'éloquence a tout perdu : le fond disparu a emporté la forme.

Si j'ai retracé exactement l'évolution de l'éloquence romaine, vous le voyez, Messieurs, j'ai justifié ce que j'avançais au début de cette leçon : l'esprit romain a produit ses œuvres les plus belles lorsqu'il a pu unir le fond solide qui lui est naturel à cette forme littéraire qu'il a su emprunter au grec ; et, quand cet équilibre instable est détruit, quand l'un de ces éléments l'emporte sur l'autre, les ouvrages qu'il produit ou ne sont point dignes d'entrer dans une histoire de la littérature, ou ne sont point dignes d'y rester.

G. MICHAUT.

Sujets de Devoirs

I

Université de Caen.

PHILOSOPHIE

La psychologie est-elle une partie de la philosophie ?

HISTOIRE

Licence. — Les guerres puniques.
Agrégation. — La politique intérieure de Pompée.

GÉOGRAPHIE

Les Antilles.

DISSERTATION FRANÇAISE

Licence.

Expliquer pourquoi Corneille a écrit, dans la préface d'*Héraclius* (1647) : « Je ne craindrai pas d'avancer que le sujet d'une belle tragédie doit n'être pas vraisemblable » ; — et pourquoi Racine nous dit, dans la préface de *Bérénice* (1670) : « Il n'y a que le vraisemblable qui touche dans la tragédie. »

Agrégation.

Du réalisme dans La Bruyère. — « Si La Bruyère est plutôt triste, c'est pour avoir tâché de rendre, et, pour les rendre, de voir les choses telles qu'elles sont. »

F. Brunetière (*Manuel de l'Hist. de la Litt. fr.*, p. 242.)

DISSERTATION LATINE

Perpendetur Aristophanis de Æschylo et Euripide judicium.

VERSION LATINE

Quintilien. IX, III, 100. « *Ego illud de iis etiam... veritas abesse videatur* ».

THÈME LATIN

Alfred de Musset. *Œuvres posthumes : Le poète et le Prosateur*, depuis : « *La poésie est si essentiellement musicale* », jusqu'à : «... *c'est de dire ce qu'il pense et non pas autre chose* ».

THÈME GREC

Michel de l'Hospital : « Zonare, parlant de Justin..... Quel ordre y mettre ». Edition Dufey, tome II, page 168.

GRAMMAIRE ET PHILOLOGIE

Agrégation.

1° Conjuguer à l'aoriste actif et à l'aoriste passif le verbe χέω.

2° De l'emploi des négations accumulées en grec.

3° Thucydide, VI, 16. Commenter au point de vue grammatical la phrase : « Οἶδα δὲ τούς τοιούτους... πραξάντων. »

4° Marquer la quantité des syllabes dans la phrase de Thucydide indiquée ci-dessus.

5° Quelles modifications peut subir le radical des verbes latins dans la formation du parfait ?

6° Exposer brièvement les règles relatives à la syntaxe des verbes latins dits *verbes de prix*.

7° Horace, *Epîtres*, I, XVIII. Faire sur les neuf premiers vers les remarques qui paraîtront nécessaires.

8° Séparer et définir les vers suivants :

Peninsularum, Sirmio, insularumque ocelle, quascumque in liquentibus stagnis marique vasto fert uterque Neptunus, quam te libenter, quamque te laetus inviso, vix mi ipse credens Thyniam atque Bithynos liquisse campos, et videre te in tuto !

ANGLAIS

Thème. — Bossuet, *Sermon sur l'Honneur du Monde*, depuis le commencement jusqu'à : « Aujourd'hui que notre monarque... ».

Dissertation anglaise. — *Agrégation* : Point out the chief differences between Shakespeare's and Milton's blank verse.

Licence. : The Lake Poets.

Version : Scott, *Lady of the Lake,* canto I, XI.

ALLEMAND

Dissertation. — Quels principes littéraires peut-on dégager du *Laocoon* ?

Thème : Voltaire, *Histoire de Charles XII.* — Portrait de Charles XII (l. 8, depuis : « Crousi périt à l'âge de 36 ans », jusqu'à : « Charles XII était d'une taille... ».

Version : Prologue de *Wallenstein,* depuis : « In jenes Krieges Mitte » jusqu'à « Darùm verzeiht ».

II

Université de Nancy.

DISSERTATION FRANÇAISE (*Agrégation*).

Apprécier et commenter cette assertion de La Bruyère, dans la préface du *Discours de réception à l'Académie francaise* : « Il me semblait encore que, puisque l'éloquence profane ne paraissait plus régner au barreau, d'où elle a été bannie par la nécessité de l'expédition, et qu'elle ne devait plus être admise dans la chaire où elle n'a été que trop soufferte, le seul asile qui pouvait lui rester était l'Académie française. » L'histoire de l'éloquence profane en France au XVIIIe et au XIXe siècle donne-t-elle raison à La Bruyère, sans qu'il y ait lieu de faire des exceptions et des corrections aux vues et aux prévisions exprimées dans ce passage ?

DISSERTATION FRANÇAISE (*Licence*).

Que pensez-vous de cette opinion de Stendhal (*Racine et Shakespeare*, page 27) à propos de Molière : « Le comique est comme la musique : c'est une chose dont la beauté ne dure pas. La comédie de Molière est trop imbibée de *satire* pour me donner souvent la sensation du *rire gai*, si je puis ainsi parler. J'aime à trouver, quand je vais me délasser au théâtre, une imagination folle qui me fasse rire comme un enfant. »

VERSION LATINE (*Agrégation*).

Cicéron, *De Oratore*, livre III, ch. 39-40. — Depuis : « Similitudinis est ad verbum unum... », jusqu'à : « Quæ cernere et videre non possumus... ».

DISSERTATION LATINE (*Licence*).

Plurimum oratori conferre lectionem poetarum. (Quintilien, *Inst. orat.* X, 1, 27.)

THÈME LATIN (*Licence*).

Bossuet, *Discours sur l'Hist.* 3e partie, *les Empires*, ch. VI, depuis : « Pendant qu'on méditait la guerre contre Persée... », jusqu'à : « ... C'est une chose surprenante dans la conduite de Rome ».

THÈME LATIN (*Agrégation*).

La Bruyère, *Discours de réception à l'Académie française*, depuis : « Oui, hommes riches et ambitieux... », jusqu'à : « N'allons pas plus loin... »

Université de Lyon.

THÈME LATIN.

Fénelon, *Lettre à l'Académie*, IV (projet de rhétorique). « Au contraire, le véritable orateur n'orne son discours que de vérités lumineuses... au point qui décide lui seul de tout ».

VERSION LATINE.

Equidem primum considerare soleo quid postulet causa. Nam neque parvis in rebus adhibendæ sunt hæ dicendi faces neque ita animatis hominibus, ut nihil ad eorum mentes oratione flectendas proficere possimus, ne aut inrisione aut odio digni putemur,

si aut tragædias agamus in nugis aut convellere adoriamur ea, quæ non possint commoveri. Jam quoniam hæc fere maxume sunt in judicum animis aut quicumque illi erunt, apud quos agemus, oratione molienda, amor, odium, invidia, spes, lætitia, timor, molestia, sentimus amorem conciliari, si id jure videamur, quod sit utile ipsis apud quos agamus, defendere; aut si pro bonis viris aut certe pro iis, qui illis boni atque utiles sint, laborare. Nam si, quod ipsis qui audiunt perniciosum aut inutile sit, id factum augeas, odium creatur ; sin, quod aut in bonos viros aut in eos, quos minime quisque debuerit, aut in rem publicam, tum excitatur, si non tam acerbum odium, tamen aut invidiæ aut odii non dissimilis offensio. Item timor incutitur aut ex ipsorum periculis aut ex communibus. Interior est ille proprius ; sed hic quoque communis ad eamdem similitudinem est perducendus. Par atque una ratio est spei, lætitiæ, molestiæ, sed haud sciam an acerrimus longe sit omnium motus invidiæ nec minus virium opus sit in ea comprimenda quam in excitanda. Invident autem homines maxume paribus aut inferioribus, cum se relictos sentiunt, illos autem dolent evolasse ; sed etiam superioribus invidetur sæpe vehementer et eo magis, si intolerantius se jactant et æquabilitatem communis juris præstantia dignitatis aut fortunæ suæ transeunt. Quæ si inflammanda sunt, maxume dicendumst non esse virtute parta, deinde etiam vitiis atque peccatis, tum, si erunt honestiora atque graviora, tamen non esse tanti ulla merita, quanto insolentia hominis quantumque fastidium. Ad sedandum autem, magno illa labore magnis periculis esse parta nec ad suum commodum, sed ad aliorum esse conlata, quæ si quam gloriam peperisse videantur, tamenetsi ea non sit iniqua merces periculi, tamen ea non delectari totamque abicere atque deponere ; omninoque perficiendum est quoniam plerique sunt invidi maximeque hoc est commune vitium et perpetuum ; invidetur autem præstanti florentique fortunæ — ut hoc opinio minuatur et illa excellens opinione fortuna cum laboribus et miseriis permixta videatur.

Le Gérant : E. Fromantin.

POITIERS. — SOC. FRANÇ. D'IMPR. ET DE LIBR. (OUDIN ET Cie)

SIXIÈME ANNÉE (2e Série). N° 33 30 JUIN 1898.

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La doctrine de Pascal. — L'ascétisme

Cours de M. EMILE BOUTROUX,

Professeur à l'Université de Paris.

Est-il nécessaire de consacrer une leçon spéciale à ce sujet? Sommes-nous tenus d'y insister? C'est là une question que nous pouvons nous poser, car il est à craindre qu'à développer ce côté de la personne et de la doctrine de Pascal, nous ne rendions la figure moins sympathique et moins séduisante. L'ascétisme est pour beaucoup un sujet d'étonnement, d'inquiétude, presque de scandale. Pourquoi revenir sur la ceinture de fer garnie de pointes que Pascal mettait à nu sur sa chair, et sur la grande ferveur qui l'avait amené à mettre les balais au rang des meubles superflus?

Nous ne nous proposons pas d'admirer quand même; nous cherchons la vérité, la vérité tout entière; nous ne pouvons omettre un trait de notre modèle, sous prétexte qu'il sera peu sympathique à certaines personnes.

Mais, dira-t-on, ces détails n'ont guère qu'un intérêt biographique: ils se rapportent à la vie, non à la doctrine de Pascal. Telle paraît avoir été l'opinion de Sainte-Beuve, qui n'y avait pas insisté dans sa première édition. Il y revint plus tard, sur la réclamation de plusieurs lecteurs, avec une délicatesse, une sympathie merveilleuse, non exempte d'une pointe de dilettantisme.

Tel n'est pas cependant le véritable point de vue. En réalité, l'ascétisme est une partie de la doctrine de Pascal, et une partie essentielle. La religion, a-t-il dit, nous apprend trois choses: nos devoirs, notre impuissance et les remèdes: ces derniers se résument dans l'humilité et les mortifications. Donc il nous faut étu

dier la théorie de l'ascétisme, si nous voulons nous faire une idée exacte de la doctrine de Pascal.

I

A quel propos apparait chez lui la prescription de l'ascétisme ?

La préoccupation dominante de Pascal est de ne pas s'en tenir à la spéculation, ni même à la croyance religieuse. Il tend à la pratique, il veut que la foi se réalise dans nos sentiments et nos actions. Volontiers il dirait avec le poète :

La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?

Au fond, l'intelligence ne cesse jamais de conserver une foi latente. Le problème, c'est de faire descendre cette foi de l'intelligence dans le cœur, de la pensée dans la vie. Les philosophes croient volontiers que l'idée se réalise d'elle-même, qu'il y a dans la vérité une force qui s'impose à la nature. Pascal n'en croit rien. « *Video meliora proboque, deteriora sequor* », disait déjà le poète antique. Pour passer de l'idée chrétienne à la vie chrétienne, la force de la vérité est insuffisante. Il faut une action qui vienne de nous, et cette action est l'ascétisme.

Nous distinguerons trois points dans la doctrine de Pascal sur l'ascétisme :

a) Le fondement de l'ascétisme ;
b) Les préceptes qui s'y rapportent ;
c) Les effets de l'ascétisme.

A) Fondement de l'ascétisme. — Pour trouver ce fondement, il faut nous reporter à la doctrine du devoir, lequel se résume en un mot : l'amour de Dieu. Qu'est-ce que l'amour ? Le don de soi-même, la vie en celui qu'on aime. Or, à qui s'adresse ce commandement d'aimer Dieu ? A l'homme, c'est-à-dire à un être raisonnable, pénétré de concupiscence, dont le mouvement naturel est un amour jaloux et exclusif de soi. — Entre le commandement et le sujet il y a donc contradiction radicale. Cette contradiction est-elle soluble ?

Deux principes s'offrent à nous : Dieu, l'auteur du commandement ; l'homme, en qui il doit se réaliser. — Mais ni Dieu ni l'homme ne peuvent résoudre le problème, tel qu'il est posé.

Les Pélagiens ont cru que l'homme par lui-même pouvait aller à Dieu, et en cela ils ont restauré les doctrines d'orgueil des philosophes païens. L'homme, corrompu dans la source même

de la vie morale, ne saurait *se renoncer*, ni accomplir par lui-même aucune action méritoire.

Mais Dieu, avec sa toute-puissance, ne peut-il transformer le cœur de l'homme ? Cela même, tant que l'on se borne à considérer le Dieu des philosophes ou même de l'Ancien Testament, est incompréhensible. Dieu ne pourrait que se substituer à l'homme. Mais l'homme, par là, ne serait pas changé. Ce serait Dieu qui s'aimerait lui-même, ce ne serait pas l'homme qui aimerait Dieu. Comment cette action de Dieu, à laquelle l'homme ne participerait pas, pourrait-elle sauver l'homme ? Et l'on ne peut pas davantage concevoir, du point de vue de la lumière naturelle, une union de l'action de Dieu avec l'action humaine, parce que ces deux termes sont incommensurables entre eux.

Telle est donc l'antinomie : comment la lever ?

Remarquons que, jusqu'ici, nous avons considéré Dieu à un point de vue simplement métaphysique et proprement « déiste ». Or Dieu s'est révélé à nous sous une autre forme, dans la personne de Jésus-Christ.

D'autre part, nous n'avons considéré que l'homme ordinaire. Mais il y a eu un homme extraordinaire, unique, lequel est, de même, Jésus-Christ. Or en Jésus-Christ l'antinomie est résolue.

En Jésus-Christ, Dieu n'est pas seulement justice : il est miséricorde, et le propre de la miséricorde, c'est de réconcilier avec la justice celui qui fait pénitence. En Jésus-Christ, l'homme n'est pas seulement faible et sujet à la souffrance et à la mort ; il est innocent, et ainsi peut souffrir sans que ses souffrances soient le paiement d'une dette, peut souffrir d'une manière méritoire. L'homme donc, en Jésus-Christ, peut aimer Dieu. Comment pourrons-nous participer à cette rédemption ?

Loin de nous l'idée que nous puissions être sauvés sans agir de notre côté, par le seul fait que Jésus-Christ a payé pour nous. Le propre de la miséricorde n'est pas d'autoriser la paresse, mais au contraire de la combattre, en invitant aux bonnes œuvres. C'est précisément parce qu'il y a en Dieu de la miséricorde, que nous devons faire toutes sortes d'efforts.

En quoi consisteront ces efforts ? Ils tendront à vivre en Jésus-Christ, comme jusqu'ici nous avons vécu en Adam. Mais qu'est-ce que vivre en Jésus-Christ ? C'est gagner sa gloire en partageant ses souffrances. Il ne nous a pas dispensés de souffrir, puisqu'il est notre modèle et qu'il a souffert. Mais il nous a donné la possibilité de souffrir avec mérite. — Il faut donc souffrir, c'est-à-dire reproduire en nous la souffrance de Jésus-Christ, nous

unir à Jésus-Christ souffrant : tel est le fondement de l'ascétisme chrétien.

B) Préceptes qui se rapportent à l'ascétisme. — L'idée générale, c'est que la mortification n'a pas de valeur en elle-même : elle est simplement l'expression de la régénération de notre âme par la grâce divine. Elle est le symbole et l'accompagnement du réveil progressif de l'amour qui s'opère en nous. Elle ne saurait donc être efficace, si elle ne dépasse pas le corps. Elle est chrétienne et agréable à Dieu, si elle traduit la régénération intérieure du cœur.

Quels sont les divers moments de la vie ascétique ?

Et d'abord, à qui appartient-il de commencer de donner l'impulsion ? Est-ce à Dieu ? Est-ce à l'homme ? En réalité le mouvement vient de Dieu. Pour nous, tout se passe comme si le mouvement venait de nous-mêmes. C'est à nous à commencer, dit Pascal. Il dépend de nous de quitter les plaisirs, de faire ce qui nous coûte, de prier Dieu. Tout se passe du moins comme si cela dépendait de nous.

Mais, pour prier, ne faut-il pas la foi ? Certes, mais qui peut affirmer qu'il n'y en ait dans son âme aucun vestige? Dans notre grandeur indestructible, il y a une possibilité toujours subsistante de revenir à Dieu. Faisons comme si nous croyions, et la foi viendra. La raison vous porte à croire, et néanmoins vous ne le pouvez ? Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin ? Accomplissez les actes de la foi. Prenez de l'eau bénite, faites dire des messes. Naturellement même, cela vous fera croire et rabattra votre superbe de libertin. Vos passions diminuées rendront à votre intelligence sa naïveté et sa docilité premières. Et la foi viendra comme à votre appel, et avec elle une lueur de joie à travers la souffrance.

La seconde phase de la vie ascétique, c'est la lutte, — lutte entre les deux êtres qui sont maintenant en nous : l'homme de la grâce qui se fait jour et qui veut grandir, l'homme ancien du péché qui subsiste et s'obstine. Ce sont alors des alternatives de joie et de douleur, joie de l'homme nouveau qui s'épanouit, douleur de l'homme de péché qui sent sa résistance dominée et brisée.

Enfin la troisième phase, c'est le triomphe de la grâce, la régénération intérieure, qui se réalise de plus en plus, sans pourtant, ici-bas, être jamais complète. L'homme en ce monde ne saurait arriver à la sainteté ; toujours une part de concupiscence subsiste en lui, qui l'empêche d'arriver au but, et qui ne lui permet même de se maintenir au point où il est arrivé qu'au prix de

continuels efforts. Dans cette dernière phase, ses douleurs, récompensées, sont de plus en plus des joies ; il ne peut cependant espérer de les voir se changer entièrement en joies, et il n'en a pas le droit.

Telles sont les trois phases que suit la vie ascétique. Le progrès consiste dans la diminution croissante des trois concupiscences qui vicient la nature humaine : concupiscence des sens, de l'esprit et de la volonté. Les sens, abattus, font place à la pureté chrétienne. L'intelligence, qui s'enchantait de ses sophismes, s'humilie, et accepte la foi, avec la confiance de l'enfant. Enfin la volonté, jadis orgueil et amour de soi, devient obéissance et amour de Dieu.

C) Effets de l'ascétisme. — Tout se passe, dans la mortification, comme s'il y avait influence du physique sur le moral. C'est une illusion : la souffrance accompagne la régénération intérieure, mais n'en est pas la cause.

En quoi consiste au juste le changement qui s'opère en nous ?

Notre cœur, nous le savons, est une capacité infinie. Les objets finis y flottent sans jamais le pouvoir remplir. Or, l'effet de la mortification, c'est de vider le cœur de ces objets qui ne lui conviennent pas. Alors y rentre l'amour de Dieu, qu'appelait son infinité. Dieu est le seul objet qui ne déshonore pas le cœur humain.

Est-il vrai que le renoncement au plaisir nous détache de nous-mêmes, épure notre sensibilité, éclaire notre intelligence, rend docile notre volonté ? Selon Pascal, c'est là un fait d'expérience. Essayez, dit-il, et vous éprouverez si ce que je dis est vrai.

II

Quels sont les traits distincts de cette doctrine, et que vaut-elle ?

A) Il y a deux traits caractéristiques de l'ascétisme tel que le conçoit Pascal. D'abord il ne s'agit pas de subir une souffrance quelconque, mais de souffrir en Jésus-Christ. Notre souffrance, méritée et vaine par elle-même, se transforme, au contact de la souffrance de Jésus-Christ, en souffrance imméritée et méritoire. Ensuite, la souffrance n'est pas acceptée pour elle-même : elle est le signe, l'accompagnement et le symbole de la régénération intérieure, de l'amour de Dieu qui se développe en nous.

Par ces deux traits, l'ascétisme de Pascal se distingue et de l'ascétisme oriental et de l'ascétisme stoïcien.

Ce n'est pas là l'ascétisme oriental. Celui-ci, en effet, vise à l'anéantissement de la vie et de la personnalité consciente. Au

contraire, celui de Pascal, par le rôle qu'il donne à Jésus-Christ et le rapport qu'il établit entre lui et l'homme, est un développement de la vie, une exaltation de la personnalité consciente.

Ce n'est pas non plus l'ascétisme stoïcien. Certes, les stoïciens, eux, développaient la vie, mais une vie mutilée, une vie qui se réduisait au λόγος, à la raison dépouillée des sentiments. La passion est, pour les stoïciens, une maladie. Or Pascal ascète ne renie pas le principe du *Discours sur les Passions de l'Amour*. Il croit toujours que la passion est ce qui convient à l'homme, et qu'il est né pour le plaisir. Il n'élimine les plaisirs naturels que parce qu'ils sont incapables de satisfaire la passion humaine. Ils sont finis, et l'amour est infini. En les quittant, nous ne quittons rien. Et, en aimant Dieu, nous donnons à la passion la satisfaction qu'elle réclame.

B) Mais, tel qu'il est, cet ascétisme ne prête-t-il pas, lui aussi, à de graves critiques?

Et d'abord, dit-on, cet ascétisme rend la religion rude, rebutante ; elle en fait un fantôme à effrayer les gens.

Pascal répondrait : nous n'avons pas à arranger la religion selon notre goût ou selon la convenance des gens du monde, mais à la pratiquer telle que Jésus-Christ l'a enseignée. Or, c'est un fait qu'il nous met en demeure d'opter entre le monde et lui. Une seule chose est nécessaire, dit-il. Et ailleurs : quiconque veut venir avec moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive.

Mais, reprend-on, pourquoi mutiler la nature ?

C'est là un argument bien vague. Quel est l'homme qui conserve et cultive tous les modes d'existence dont la nature lui a donné le germe ? Et la nature elle-même, que fait-elle, sinon, perpétuellement, mutiler et détruire ? Les vivants sont des survivants. Toute civilisation humaine, tout progrès est une sélection artificielle, la destruction de certaines productions de la nature au profit de certaines autres, la substitution de l'art humain au cours naturel des choses. La morale, en particulier, est nécessairement le refoulement de certaines tendances et, comme la morale dite mystique refoule les tendances sensibles, ainsi la morale dite naturaliste refoule les tendances mystiques, qui, elles aussi, sont naturelles.

Mais on précise et l'on dit : la force du corps détermine celle de l'esprit ; et ainsi déprimer le premier, c'est ruiner le second. Et l'on va répétant la célèbre formule : *mens sana in corpore sano*.

Mais ce mot historique ressemble à beaucoup d'autres : il n'a

pas été prononcé, ou il n'a pas le sens qu'on lui attribue. Juvénal a dit : si vous voulez à toute force demander quelque chose aux dieux, demandez-leur des biens qui ne trompent pas, demandez-leur un corps sain et un esprit sain. « *Optandum est ut sit mens sana in corpore sano* ». Il n'est pas ici question de savoir dans quelle mesure l'un dépend de l'autre.

On ne saurait nier qu'un certain degré de force physique ne soit la condition de la vigueur intellectuelle et morale. Mais il est bien peu exact que celle-ci soit en raison directe de celle-là. L'organisme, non plus qu'une machine, ne crée de force. La force qui est employée au développement de la vie physique n'est plus disponible pour la vie morale, et inversement, si celle-ci en consomme une grande quantité, il en reste peu pour la vie physique. Pourvu donc que celle-ci soit assurée (et elle peut l'être à peu de frais), la vie morale pourra être d'autant plus intense qu'il ne sera pas donné au corps plus qu'il ne lui est nécessaire. L'ascétisme peut donc être, non pas contraire, mais favorable à la vie intellectuelle et morale.

Enfin l'on dit : l'idéal est dans l'harmonie, l'eurythmie, de toutes les facultés.

C'était là l'idéal de la morale antique, idéal esthétique, fort élevé certes, mais aristocratique, et en même temps relatif à la conception moniste de la nature humaine. Si, selon le principe chrétien, nous voyons deux hommes en nous, celui du temps et celui de l'éternité, l'homme phénomène et l'homme nou mène, comme dira Kant, il ne peut être question de former une harmonie en mariant ces deux êtres dans telle ou telle proportion, mais l'homme du temps doit ou s'effacer devant l'homme de l'éternité, ou travailler à en devenir le symbole C'est ainsi qu'à l'harmonie antique se substitue l'ascétisme chrétien.

C) On ne réussit pas à comdamner Pascal, ni même, — ce qui est plus important, — à le bien juger, si l'on ne se reporte pas au principe même de sa doctrine. Or ce principe est double : *a*) doctrine de la concupiscence, *b*) efficacité de l'action en Jésus-Christ.

Pour ce qui est de la concupiscence, il faut reconnaître qu'elle apparaît comme de plus en plus profonde et condamnable en l'homme, à mesure que l'on se fait de l'homme un idéal plus élevé. Ce qui n'était que nature devient corruption pour qui rêve une perfection infiniment supérieure à la nature donnée. L'égoïsme est chose légitime et respectable pour qui ne voit rien au-dessus de son moi. Il est un vice pour qui attribue à l'homme le devoir d'aimer les autres et d'aimer Dieu. Et, pour qui ne s'en tient pas

aux actions extérieures, mais estime par-dessus tout le mouvement secret et spontané de la volonté, l'homme est foncièrement mauvais, si son premier mouvement est de se chérir au lieu de se donner. La doctrine de Pascal sur la concupiscence témoigne donc, avant tout, de la hauteur de son idéal moral. Nous refusons toutefois de le suivre jusqu'au bout, et cela conformément à un autre point, également capital, de sa propre doctrine. A côté de la misère de l'homme, il a signalé sa grandeur indestructible. Ou l'homme est fait de deux pièces absolument séparées, ou cette grandeur est une force qui, naturellement même, tend à combattre la partie égoïste et corrompue de notre nature. Et ainsi la concupiscence n'est pas infinie en nous et le moi n'est pas purement haïssable.

Quant au second principe, — la vertu régénératrice de la souffrance, — nous pourrions, pour le soutenir, nous appuyer soit sur les doctrines antiques de l'expiation, soit sur les doctrines romantiques qui ont si brillamment exalté la douleur : « L'homme est un apprenti, la douleur est son maître » (A. de Musset). Et, certes, il faut reconnaître que souvent la douleur rend l'homme meilleur.

Non ignara mali miseris succurrere disco.

Mais il est aussi bien des cas où elle ne fait que l'aigrir.

Aussi bien, du point de vue de Pascal, n'est-ce pas ainsi qu'il faut réhabiliter la douleur. Pour lui, elle est bien un mal ; elle suit du péché et elle induit l'homme au découragement ou au désespoir. Elle n'a de vertu que dans un cas très particulier, unique : à savoir, quand elle est unie à la souffrance de Jésus-Christ, c'est-à-dire d'un Dieu, d'un être immaculé qui, lui, n'a pas mérité de souffrir.

Certes cette doctrine est juste et belle la souffrance, acceptée, cherchée par amour et non subie comme suite inéluctable de la faute, a une vertu purificatrice et éducatrice tout particulière. Telles les souffrances que s'imposent les parents en vue de leurs enfants, celles que nous endurons en vue de la patrie. Nées de l'amour, elles le développent et l'implantent au fond de notre âme.

Mais la souffrance est-elle toujours la voie nécessaire, la voie unique ? Non. La joie, elle aussi, peut être bonne et salutaire. Pascal l'a dit : il y a une joie qui est le sentiment du progrès de l'amour en nous. Pourquoi vouloir que cette joie soit toujours accompagnée d'un déchirement ? Le fond premier de notre nature n'est pas mauvais. C'est Pascal lui-même qui nous l'enseigne. La joie qui vient de la conformité de nos sentiments à cette aspiration

première de notre être nous avance, elle aussi, dans la voie de la perfection.

C'est ainsi que nous limiterions la valeur du double principe de l'ascétisme de Pascal. Que dire maintenant des conséquences que Pascal tire de ces principes ? Ses conclusions sont catégoriques. Il faut, dit-il, se haïr et haïr le monde.

Nous ne devons pas demander si nous avons vocation pour quitter le monde, mais pour y rester, vu qu'on ne demande pas si l'on a vocation pour quitter une maison pestiférée.

Ces conclusions, peut-être ne pourrions-nous nous y soustraire, si nous admettions dans toute leur rigueur les principes de Pascal. Mais, en contestant ces principes, nous avons d'avance infirmé les conclusions.

Il y a, semble-t-il, trois phases dans l'évolution de la morale D'abord elle est naturaliste, comme chez les anciens, qui nous exhortent simplement à continuer de perfectionner la nature en marchant dans le même sens qu'elle. Puis, avec le christianisme, avec l'éveil du sens de l'infini, elle nous commande une perfection dont le type n'est pas pris dans la nature, et dont celle-ci, tout d'abord, apparaît comme le contre-pied. C'est une perfection tout intérieure, tandis que la nature est extérieure et sensible. C'est une perfection infinie, tandis que la nature est finie. Le premier mouvement de l'âme, pour tendre à cette perfection, c'est de se détacher du corps et de la vie extérieure. A ce mouvement correspond l'ascétisme, et Pascal s'y est tenu en général, dans sa doctrine comme dans sa vie. Il lui paraissait plus sûr et plus facile de rompre avec le monde que de chercher à y pratiquer les vertus chrétiennes. Ce second moment, pourtant, ne saurait être le dernier. L'idée du parfait une fois établie dans l'esprit et la volonté, une fois trempée par le renoncement et l'effort sur soi-même, il est légitime, il est obligatoire de se retourner vers le monde et de travailler à le convertir lui-même. C'est une nouvelle lutte qu'il faut affronter et pour laquelle la grâce doit encore nous soutenir, puisque c'est le même Dieu qui règne sur toutes choses.

Pascal était capable et digne d'aborder cette troisième tâche qui est le terme du devoir ; et, en restant dans le siècle, il n'aurait point été infidèle à l'esprit du divin Maître, qui, lui-même immaculé, soupa chez les Pharisiens et tendit la main à la femme adultère.

F. B.

Isocrate et la démocratie athénienne

Cours de M. ALFRED CROISET
Professeur à l'Université de Paris.

La politique qu'Isocrate prêche à l'égard des alliés d'Athènes n'est, à ses yeux, que la préface de tout un système politique, qui s'étend à l'ensemble de la Grèce et au monde entier. Si Athènes doit commencer par rattacher à sa suprématie volontairement acceptée toutes les cités qui ne veulent pas de sa domination proprement dite, ce n'est que le début d'une grande œuvre, l'union de la Grèce autour d'elle et contre les barbares. A la Grèce ainsi unifiée, il faudra un chef qui prenne en mains la direction de la guerre contre le grand roi : ce chef sera Philippe.

Cette idée d'une union de tous les Grecs n'est pas nouvelle. A toutes les époques et partout se retrouve l'idée de l'unité fondamentale de la race. Il y a d'abord des souvenirs qui remontent aux temps héroïques de la guerre de Troie et qui rappellent que la Grèce s'est autrefois unie dans une entreprise commune. Les fêtes religieuses et sociales qui réunissent la Grèce dans un sentiment de piété et de fierté patriotique contribuent également à entretenir le souvenir de cette unité de la race. Quand on se rassemble à Delphes ou à Olympie, ce n'est pas seulement pour honorer le dieu ; il y a quelque chose de plus, qui rapproche les assistants et qui fait que tous les Grecs se rappellent qu'ils ne forment qu'une même grande famille. D'autres éléments concourent au même but. Les oracles, comme celui de Delphes, ont été, à certaines époques, le centre de la vie politique comme de la vie religieuse des cités grecques. Le fait seul de le consulter établit entre elles un lien, les rapproche. Des souvenirs historiques plus récents, comme celui de la guerre Médique, réunissent aussi les Grecs; mais ce souvenir n'est pas sans mélange; car quelques-uns des Grecs s'étaient alliés aux Barbares; un tiers de la Grèce au moins avait manqué à la cause patriotique, entre autres Thèbes qui, au IVe siècle, du temps même d'Isocrate, s'empare de l'hégémonie. Donc, s'il existe un certain sentiment de l'unité de la race, des intérêts religieux et politiques qui doivent rapprocher les cités grecques, ce sentiment reste confus, vague: il a besoin d'être mis en pleine lumière. Cependant il apparaît déjà avec beaucoup de force chez Xénophon et chez son ami, le roi

de Sparte, Agésilas. Xénophon surtout était mieux placé que personne pour sentir l'importance et la nécessité de cette union des Grecs; il est plus capable que tout autre de s'élever au-dessus des divisions et des mesquines rivalités où s'énerve la puissance du monde hellénique. Mais, à force d'accepter et d'appeler de tous ses vœux cette union des cités grecques, il finit par oublier un peu trop l'attachement qu'il doit à sa petite patrie au milieu de la grande. La guerre entre Grecs lui produit l'effet d'une guerre civile, et, par suite, il ne croit pas agir en traître en prenant part à la bataille de Chéronée dans les rangs lacédémoniens. Ce point de vue est à tout le moins contestable. Pourquoi, d'autre part, Xénophon se montre-t-il si favorable à Agésilas? Il nous l'apprend lui-même dans les passages des *Helléniques* où il parle de ce personnage et dans l'éloge qu'il lui a consacré. Qu'admire-t-il en lui? Ce sont, en première ligne, les qualités de l'homme de guerre; mais c'est aussi cette douceur d'esprit qui lui fait regarder les querelles et les luttes des Grecs entre eux comme une chose abominable, contre nature. Le besoin de voir finir ces hostilités sanglantes et, pour ainsi dire, traditionnelles, de réaliser l'union de la Grèce, est donc un sentiment assez répandu et qui, exprimé par une bouche éloquente, aura de l'écho dans beaucoup d'âmes. Or, c'est celui qui paraît dans l'œuvre d'Isocrate. Depuis le *Panégyrique* (380) jusqu'à son dernier discours, le *Panathénaique*, pendant quarante ans, il ne cessa de prêcher l'union, la concorde.

Sur quoi repose cette conviction si profonde, qui est le fond même de sa politique? Sur deux ou trois idées très simples. C'est d'abord l'idée de la supériorité de la civilisation grecque et de son unité essentielle; dans un passage du *Panathénaique* (§ 30-32), il fait une très belle description de ce qu'il appelle l'homme bien élevé, εὖ πεπαιδευμένος. Ce n'est pas l'homme qui possède en perfection tel ou tel savoir technique; c'est celui qui a reçu une certaine culture générale qui le rend apte à comprendre les idées nobles et généreuses et à les faire passer dans la pratique. Or, dans un très beau passage du *Panégyrique* (§ 50), il exprime éloquemment cette idée, que la culture qu'il rêve est quelque chose d'essentiellement grec, d'athénien. « Grâce à Athènes, dit-il, le nom d'Hellènes semble désigner moins une race qu'une civilisation, et l'on mérite plus encore d'être appelé Hellène, si l'on a pris part à la culture athénienne, que si l'on est seulement d'origine hellénique. »

Il est très curieux de voir avec quelle netteté se manifeste ici ce fait du cosmopolitisme grec, qui va devenir si frappant après les

conquêtes d'Alexandre, en amenant à une vie nouvelle tant de nations restées jusque-là étrangères à cette civilisation, dont Athènes offre le plus bel exemple. Caractérisés au milieu de tous les autres peuples par leur civilisation supérieure, les Grecs qui possèdent une philosophie, qui ont perfectionné tous les arts et parmi lesquels il y a tant de gens cultivés, forment une puissance unique, qui ne doit pas se diviser elle-même. Ils doivent être fiers d'être Grecs et se rapprocher les uns des autres pour répandre ensuite au dehors les bienfaits de leur civilisation.

Le second terme de la progression que suit Isocrate dans l'exposition de son système politique, c'est l'union de la Grèce en vue d'un but déterminé, la lutte contre les Barbares. Il faut remettre la Grèce à la tête du monde et soumettre les Barbares à son empire. Cette idée ne se relie pas à la première par des liens logiques très évidents. D'où vient-elle ? Dans quelle mesure est-elle neuve, traditionnelle ? Ou pourquoi apparaît-elle à ce moment ? Pourquoi, chez le pacifique Isocrate, a-t-elle tant de force ?

Si l'on examine le sentiment de la Grèce en général à l'égard des Barbares, on s'apercevra que la haine n'est pas, à beaucoup près, un sentiment qui apparaisse partout. Nulle part on ne trouve cette hostilité foncière, ardente, qui s'exprime dans les discours d'Isocrate. A l'origine, il n'y en a aucune trace. Au temps des poèmes homériques, suivant une remarque de Thucydide (t. II), il n'y a pas de nom unique pour désigner tous les Grecs ; il n'y a pas de nation hellénique constituée ; il n'y a pas non plus de nom collectif pour désigner les Barbares ; on ne distingue pas entre ce qui est grec et ce qui ne l'est pas ; l'idée même de cette opposition n'existe pas ; elle est assez lente à se produire. Sans doute, les luttes étaient fréquentes entre les Grecs et les étrangers ; mais elles revêtaient plutôt le caractère de simples luttes entre des cités limitrophes que celui de guerres entre deux races différentes. De là vient que, beaucoup plus tard même, on trouve des choses qui peuvent paraître surprenantes. Telle est, par exemple, la place que Crésus, roi barbare, tient dans les légendes grecques. L'histoire et la littérature grecques l'adoptent : Bacchylide, dans une de ses odes, développe très longuement, à titre d'exhortation à la piété, l'exemple de Crésus, qui, condamné à mort par Cyrus, fut sauvé par les dieux au moment où il allait être brûlé vif. Apollon, exécuteur des volontés de l'Olympe, le conduit chez les bienheureux Hyperboréens. Ainsi, dans un poème destiné à être récité devant un public grec, le roi barbare est présenté, sans autre explication, comme un personnage pieux et chéri d'Apollon. Cela tient à ce que Crésus a été en relations suivies

avec les Grecs ; il a fréquemment consulté le dieu de Delphes, qui lui a rendu des oracles fameux par leur ambiguïté. Il avait, une fois, envoyé au trésor d'Apollon des dons extrêmement précieux et qui furent bientôt célèbres. Il entre donc dans la légende grecque et, probablement, peu de temps après sa mort (seconde moitié du IVe siècle). Bacchylide, qui chante cinquante ans plus tard, le fait paraître dans ses poèmes sous des traits qui ne sont assurément pas ceux d'un ennemi. A cette date, il n'y a donc pas encore entre la Grèce et la Barbarie le fossé profond qu'on s'imagine quelquefois. Les guerres médiques ont dû commencer à le creuser. Mais, là encore, la guerre ne prend pas le caractère d'une haine irréconciliable. On en trouve la preuve chez Hérodote. Voyez, au début de son histoire, la phrase par laquelle il indique ce qu'il se propose de faire : c'est de raconter les faits admirables des Grecs et des Barbares ; les uns et les autres sont placés sur la même ligne. Il admire tout autant les exploits d'un grand roi perse en Egypte que ceux d'un Grec. Sans doute, il mêle à cela l'idée d'une lutte traditionnelle entre la Grèce et l'Asie ; mais cette lutte, quelque violente qu'elle ait pu être, n'entraînait pas cette haine réfléchie et voulue, qui plus tard devint si vive. On s'est battu bravement, d'une manière en quelque sorte chevaleresque, mais sans aucun esprit de dénigrement de part et d'autre.

Au temps d'Hérodote, il s'en faut donc de beaucoup que cette idée d'une opposition entre les Grecs et les Barbares domine les esprits. Comment cela changea-t-il ? Car cela change au IVe siècle, et, de plus en plus, s'accentue la haine du Barbare en tant que Barbare. Ce fait s'explique par les événements contemporains. Le roi de Perse est resté puissant ; il est en relations constantes avec les cités grecques, et, par ses satrapes, sa diplomatie, ses richesses, il intervient à chaque instant dans la politique grecque, pour multiplier les divisions, soutenant tantôt l'un, tantôt l'autre. Après la guerre du Péloponèse et la chute d'Athènes, cette puissance du Grand Roi est à son comble ; il intervient, une quinzaine d'années après la guerre, pour conclure, en 387, le traité d'Antalcidas, par lequel Sparte renonce en sa faveur à tous les avantages obtenus par la politique nationale d'Athènes. Ce changement complet dans l'attitude des deux puissances en face l'une de l'autre dut produire une impression profonde, une humiliation pénible, chez ceux qui étaient persuadés de la supériorité grecque. En outre, d'autres événements montrèrent combien cette puissance du Grand Roi, qui paraissait si redoutable à distance, était en réalité peu solide. C'est, en effet, un peu avant le traité d'Antalcidas qu'on voit une poignée d'aventuriers grecs, à la solde

de Cyrus le Jeune, qui, abandonnés sans chefs au cœur même de la Perse, s'en reviennent à travers des déserts, des régions inconnues, des populations hostiles, sans provisions d'aucune sorte, jusqu'aux villes grecques du Pont-Euxin. Un événement militaire de ce genre produisit beaucoup d'effet. Quatre ou cinq ans plus tard, un prince grec, actif, entreprenant, Agésilas ; se trouve en 396 en Asie Mineure. Il veut mettre à la raison certain satrape qui moleste les Grecs de la côte. A la grande surprise de tous, cette expédition peu nombreuse remporte de continuels succès; elle menace le Grand Roi, qui ne se débarrasse du danger qu'en fomentant en Grèce des discordes qui amènent le rappel d'Agésilas par ses concitoyens. Ce n'est que six ou sept ans plus tard qu'il obtient de Sparte le traité d'Antalcidas. Voilà les faits qui, au début du IVe siècle, produisent sur tous les Grecs qui pensent une impression profonde. Ces faits prouvent qu'il y a beaucoup de faiblesse dans cet empire aux dehors imposants. Par la trahison d'un certain nombre de Grecs, cette puissance se fait sentir, dans le détail des choses grecques, de la façon la plus menaçante. Ces faits contradictoires si nouveaux font naître à la fois la honte et la colère chez les patriotes, et c'est ce qui se passe chez Isocrate. De là naît la volonté de faire la guerre aux Barbares et de leur reprendre toutes les concessions qu'on leur a faites.

Dans le *Panégyrique* (380), ce sentiment de honte, d'humiliation nationale et de haine apparaît avec une netteté et une force qu'on ne trouve pas dans la littérature antérieure. Isocrate rappelle (§ 122-129) les derniers événements de la politique de Sparte à l'égard de la Perse. « Les Lacédémoniens ont commencé la guerre, sous le prétexte de rendre aux Hellènes leur indépendance ; et, pour finir, combien n'en ont-ils pas livrés à la merci des Barbares ! Ils ont détaché les Ioniens de notre ville, d'où ils tirent leur origine et qui les a plus d'une fois sauvés, pour les abandonner à ces mêmes Barbares, en dépit desquels ils ont fondé leurs établissements, et qu'ils n'ont jamais cessé de combattre. » Puis il trace un éloquent tableau de la misère des Ioniens retombés aux mains des Asiatiques; enfin il en vient à dire (§ 129): « Non, ce n'est pas pour accuser Sparte devant les autres peuples que j'ai ainsi parlé d'elle : c'est pour l'amener, autant qu'on peut y réussir par la parole, à répudier une politique funeste et à s'unir à nous contre le Grand Roi. » Il prouve que la Perse est en réalité pleine de faiblesse (§ 139) : « Ah ! s'écrie-t-il, si l'on pouvait nous montrer que le Grand Roi a jadis, une seule fois, triomphé d'Athènes et de Sparte réunies, on aurait maintenant encore le droit de chercher à nous intimider. Mais, s'il n'a jamais remporté cette

victoire, si seulement, lorsque nous étions en guerre avec les Lacédémoniens, l'appui qu'il accordait à l'un des deux partis relevait les espérances de l'autre, est-ce la marque d'une puissance supérieure ? » En somme, la force des Barbares ne vient que de la division des Grecs, et Isocrate le prouve par des faits. Il mentionne la retraite des Dix Mille et l'expédition d'Agésilas (§ 144 sqq.). « Quand, après la mort de Cyrus, tous les peuples de l'Asie se trouvèrent réunis contre les Grecs, ils se couvrirent de honte dans cette guerre, en dépit d'une circonstance aussi favorable, au point de fermer la bouche à ceux qui avaient coutume d'exalter le courage des Perses. Ils avaient affaire à six mille Grecs; et ceux-ci n'étaient pas l'élite de la nation, mais des misérables qui ne pouvaient plus vivre dans leur patrie ; ils les voyaient errants dans un pays inconnu, sans alliés, trahis par ceux qui avaient fait l'expédition avec eux, privés du chef qu'ils avaient suivi. Combien pourtant ils se montrèrent au-dessus d'eux ! » Et Isocrate montre l'inébranlable fermeté avec laquelle la petite troupe des Grecs supporte son infortune, marchant à travers des pays inconnus, sans s'émouvoir, comme si, au lieu de les harceler, les Perses leur faisaient escorte, et se retirent enfin plus paisiblement que des ambassadeurs envoyés pour demander l'alliance du Grand Roi. La leçon sort donc des faits : la puissance de la Perse est fausse; elle ne repose que sur les fautes des Grecs.

Isocrate donne de ce fait des raisons intéressantes, où reparaît le moraliste qui est en lui. Ce qui cause la faiblesse des Perses, c'est le luxe, la mollesse à laquelle ils se sont habitués. Les satrapes s'étonnaient de voir Agésilas mener la même vie que ses soldats. Ajoutez à cette première raison que la constitution des Perses est une constitution d'esclaves, qui avilit naturellement les âmes. En tête est le Grand Roi, obéi et même adoré comme un dieu ; puis viennent au-dessous de lui des nobles, qui gouvernent par délégation les provinces de l'empire ; enfin, tout au bas de l'échelle, se presse une masse confuse d'hommes qui ne sont pas libres comme les Grecs, mais qui au contraire supportent toutes les violences, toutes les injures et tous les caprices du despotisme, « immense troupeau d'esclaves dénués d'énergie pour la guerre et de valeur morale. » Il n'est donc pas surprenant que des Grecs en petit nombre en soient aisément venus à bout.

La conclusion, c'est qu'il faut que les Grecs s'unissent. Mais c'est chose fort difficile à obtenir (§ 170), car « aujourd'hui, ceux qui sont revêtus des plus hautes dignités ne s'occupent que de choses indifférentes, et ils nous laissent à nous (aux orateurs, aux écrivains, comme Isocrate), qui n'avons aucune part aux affaires

publiques, la tâche de donner des conseils sur de si grands intérêts. » De là vient qu'on a osé signer un traité aussi honteux que celui d'Antalcidas, conclu sept ans avant la publication du *Panégyrique*. Par la trahison de Sparte, le Grand Roi impose à la Grèce entière des conditions humiliantes. « Il nous a forcé à les inscrire sur des stèles de marbre et à les placer dans nos temples et nos enceintes sacrées : magnifique trophée, comme on n'en voit pas dans les batailles ! On élève ceux-ci pour des actions de peu d'importance et pour une seule faveur de la fortune ; celui-là a été érigé pour toute la guerre et contre toute la Grèce. » La conclusion à laquelle arrive Isocrate est celle-ci : « Cet affront doit nous indigner et nous faire aviser aux moyens de venger le passé, de relever l'avenir. »

Voilà ce qui indique comment est née cette idée d'une guerre contre les Barbares qui ne se rattache pas directement à celle d'une union des cités grecques, qui n'est pas véritablement dans la tradition hellénique, mais qui est enracinée chez Isocrate : il faut lutter contre les Barbares, effacer la honte qu'ils ont infligée à la Grèce. Il reste à voir quels procédés pratiques il propose pour réaliser son objet et à quel chef il s'adresse pour lui confier la direction de cette entreprise.

F. A.

Pline le Jeune : le poète.

Cours de M. JULES MARTHA,

Professeur à l'Université de Paris.

Je me propose aujourd'hui de parler des genres littéraires qui faisaient l'objet principal des lectures publiques. Il y avait des séances oratoires, des séances historiques, des séances d'art dramatique, mais surtout des séances de poésie. Etudier celles-ci, ce sera considérer un des côtés du talent de Pline le Jeune.

Si la poésie tient tant de place dans les lectures publiques, c'est qu'à l'époque impériale elle sévit sur le monde romain comme une véritable épidémie. J'ai cité le mot célèbre d'Horace : « Nous écrivons tous des poèmes, savants et ignorants, à tort et à travers :

Scribimus indocti doctique poemata passim.

C'est une maladie de l'esprit, *cacoethes*, comme il dit encore. Or, après Horace, le mal n'a fait que grandir chaque jour davantage : il a gagné jusqu'à des gens de la haute société romaine, qui n'avaient aucun talent. Parmi ceux-ci, il faut compter en premier lieu les empereurs. Auguste, qui avait fort à faire, trouvait le temps, nous dit Suétone, de composer des poésies, en particulier quand il était au bain. Tibère a écrit des vers lyriques latins et grecs ; il a pleuré, sans doute sincèrement, la mort de l'héritier d'Auguste, à laquelle il devait d'être empereur. Cependant, ni Auguste, ni Tibère, ni aucun autre prince n'a aimé la poésie comme Néron. La cour de celui-ci n'était composée que de poètes. Il est vraisemblable que le pauvre Lucain a payé de sa vie la jalousie littéraire du tyran. Titus aussi a fait des vers : nous le savons par Suétone. Pline le Jeune nous apprend même qu'il avait composé une pièce sur une comète. Il oublie de nous dire si elle était bonne ; nous sommes tentés de croire que non. Domitien était incapable de versifier, cependant il voulait passer pour poète. C'est pourquoi il avait un ami pour faire les vers, qu'il publiait en son nom : *amorem carminum similans* ; il faisait semblant, dit Suétone, d'aimer les vers. Quintilien écrit : « Le monde a perdu un grand poète le jour où Domitien, nommé empereur, a dû s'occuper des affaires publiques. » Mais ce mot du savant professeur ne prouve rien. En tout cas, Suétone, qui a eu sous les yeux les brouillons de Néron, chargés, paraît-il, de ratures, n'aurait pas pu voir ceux de Domitien. Nerva lui-même, malgré son grand âge, composait des vers qui l'ont fait surnommer, — titre flatteur sans doute, — le Tibulle de son temps.

Autour des empereurs, nous voyons les gens en place manifester un goût très vif pour la poésie. Tel est Mécènes, dont Sénèque nous a gardé quelques vers que traduit, ainsi La Fontaine dans sa fable intitulée *la Mort et le Malheureux* :

Mécénas fut un galant homme ;
Il a dit quelque part : qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez ; je suis plus que content.

Sous Néron, c'était faire sa cour que d'avoir l'air d'aimer la poésie. Aussi remarque-t-on qu'à cette époque ce ne sont pas seulement les oisifs qui composent des vers, ce sont encore les gens les plus occupés : les ministres, les grands hommes d'Etat, les magistrats, les personnages consulaires, les généraux. De ce nombre est Virginius Rufus, le tuteur de Pline le Jeune, qui a passé les cinquante ou soixante années de sa vie dans les

camps et dont les troupes ont voulu faire un empereur : cet homme a fait des vers badins. Un autre personnage non moins grave, un des vieux amis de la famille de Pline, Spurina, qui a été deux fois consul (fait très rare à l'époque impériale), qui vit au milieu de la considération universelle, à qui même on a élevé au forum une statue de son vivant, à l'âge de soixante-dix-sept ans, nous dit Pline, a été pris du besoin de versifier subitement et tous les jours, dès lors, il s'est mis à faire un certain nombre de vers légers et même plus que légers, comme par hygiène.

Il était tellement de bon ton d'être poète que les gens incapables de faire des vers s'en désolaient ; c'était presque une tare. Un homme du monde, qui ne pouvait pas régaler ses convives d'une petite pièce, était disqualifié. Aussi y avait-il à Rome un assez grand nombre de pauvres poètes faméliques, qui faisaient métier de vendre leurs productions à tel ou tel richard. Celui-ci les récitait, tout fier, à ses convives. « Il lisait, dit Martial, *ses* vers, ils étaient bien à lui, il les avait payés comptant. »

Les débuts poétiques d'un jeune homme du monde étaient l'occasion d'une fête de famille aussi importante que la prise de la toge virile ou les fiançailles. Cela nous est attesté par la *Lettre* 17 du livre V de Pline le Jeune, adressée à Spurina. Il s'agit là du jeune Calpurnius Piso, lequel a dans son vestibule les images d'un grand nombre d'ancêtres. Il manquait à ce jeune homme la consécration mondaine que donne la production d'une petite pièce de vers. Aussi s'est-il mis à l'œuvre : ce qu'il a fait doit être très original, car il a pris pour titre : *l'Amour dupé*. On réunit la famille, les amis, les connaissances ; le pauvre jeune homme intimidé arrive, tout tremblant et tout pâle, et lit son *Amour dupé*. Quand il a fini, éclate un enthousiasme indescriptible ; c'est du délire. Pline, qui est tout le premier à applaudir, embrasse le jeune homme, et même, comme il s'agit d'une fête de famille, il embrasse la mère, il embrasse les parents, il embrasse les amis. Rentré chez lui, sa joie déborde, il ne peut se tenir d'en faire part à son ami Spurina. « Il serait à souhaiter, lui écrit-il, que tous les jeunes gens de notre noblesse fissent comme ce Calpurnius Piso ».

Tels étaient les goûts de la société au milieu de laquelle vécut Pline. Notre auteur était trop homme du monde et trop courtisan pour faire exception. Du moment que le bon ton voulait qu'on pesât les syllabes pour les disposer sous la forme du vers, il n'avait garde, lui aussi, d'y manquer. D'ailleurs, il avait eu d'assez bonne heure l'amour sincère de la poésie. Son éducation, entièrement fondée sur l'étude des poèmes grecs et latins, n'avait

pu que développer ce goût. Dans la *Lettre* 7 du livre IV, il nous dit : « Jamais je n'ai été étranger à la poésie. J'ai fait même une tragédie à l'âge de quatorze ans. Vous êtes peut-être curieux de savoir quel en était le titre ? Je n'en sais rien. Peu après, comme je revenais de l'armée, je fus retenu par des vents contraires près de l'île d'Icarie : je m'amusai à faire des vers élégiaques contre la mer et contre l'île. J'ai aussi essayé de composer des hexamètres. Enfin j'ai passé aux hendécasyllabes. »

Ainsi donc, dès sa sortie des écoles, Pline s'était exercé à la poésie. Mais c'étaient là des amusettes de jeune homme. Il y a vite renoncé, bien qu'il fût étonné lui-même de sa facilité à tourner le vers. A ce moment, les affaires publiques se sont emparées de lui, et, pendant une assez longue période, le temps lui a manqué pour versifier. Du reste, sa carrière d'homme politique s'est développée surtout sous le règne de Domitien ; or, cette époque est marquée par une sorte de paresse générale de tous les esprits : on n'ose plus parler, on n'ose plus penser et on n'ose plus écrire. Ce n'est qu'avec Nerva que l'intelligence des Romains paraît se réveiller ; mais cependant la littérature s'était comme éteinte ; la poésie surtout avait faibli, la jalousie du prince tarissant toutes les imaginations. Aussi Pline a-t-il parcouru tranquillement sa carrière politique pendant les quinze années du règne de Domitien, et il a attendu les empereurs suivants pour s'abandonner à ses goûts poétiques. Il n'était plus très jeune alors, il avait plus de quarante ans, et il était consulaire. Ses contemporains se sont étonnés qu'il se soit mis si tard à la poésie. Nous avons un certain nombre de ses lettres, où il éprouve le besoin de se justifier sur ce point. On va voir quelles raisons il allègue. En premier lieu, il explique que la poésie est une sorte de petite hygiène intellectuelle. Cette théorie est peut-être assez difficile à démontrer ; mais Pline se tire d'affaire avec une comparaison : « Quand on fait de la culture, dit-il, on change les semences pour les mêmes champs ; ceux-ci gagnent à être ensemencés de graines différentes ; semblablement nos esprits gagnent à être exercés par des études différentes. »

Il ajoute, dans une autre *Lettre :* « Je suis persuadé que, dans les études comme dans la vie, rien n'est plus beau, rien ne convient tant à l'humanité, que de mêler l'enjouement avec le sérieux, de peur que l'un ne dégénère en tristesse et que l'autre ne dégénère en folie. Par cette raison, après avoir travaillé aux ouvrages les plus graves, je m'amuse toujours à quelque bagatelle (*ineptiæ*). » On le voit, c'est pour lui une pure récréation hygiénique que la pratique de la poésie.

C'est aussi, il nous le dit lui-même, un repos utile et fructueux. La poésie, en effet, est l'expression de sentiments et de passions qu'on tâche de rendre aussi vifs et aussi touchants que possible. Ce qui en fait la matière, c'est l'amour, c'est la haine, c'est la colère, c'est la pitié, c'est tout ce que nous montre la vie courante de l'humanité. Or, n'est-ce pas là aussi le fond même des débats judiciaires ? Il en résulte que l'avocat qui, comme Pline, passe ses loisirs à exprimer en vers les mouvements des passions, non seulement ne perd pas son temps, mais encore travaille utilement pour son propre métier. Il s'habitue à bien traiter des sujets familiers à l'éloquence ; il les étudie de très près, il se rend capable par là d'en parler avec plus d'émotion et plus de précision.

Les vers ont d'ailleurs cet avantage qu'ils sont difficiles à faire : il faut que chaque mot y cadre bien et avec l'idée et avec la mesure ; ces entraves empêchent l'écrivain de se laisser aller à la nonchalance. Elles obligent de chercher avec obstination le terme juste. Rien de plus profitable qu'un tel exercice : l'orateur y trouvera toujours son profit ; la difficulté même qu'il aura eue à mettre des vers sur leurs pieds, le travail qu'il se sera imposé pour construire sa pièce de poésie, augmenteront sa facilité à écrire en prose. Il sera, comme le soldat antique, habitué à courir avec ses armes, qui, le jour où on les lui ôte, s'élance avec bien plus de rapidité et de souplesse. Voilà un avantage que ne peut pas dédaigner le jeune homme désireux de devenir un grand orateur, comme l'est celui à qui Pline adresse tous ces conseils.

N'oublions pas enfin une dernière raison très importante aux yeux de notre auteur : Cicéron a fait des vers. Or, Pline, non seulement admire Cicéron, mais il veut le reproduire entièrement. Tout ce qu'a fait Cicéron, il faut que Pline le fasse ; Cicéron ayant composé des vers, il faut que Pline en compose. J'ajouterai : Cicéron ayant fait de mauvais vers, Pline fait de mauvais vers. Il serait déshonoré, s'il restait au-dessous, par quelque point, de ce noble modèle.

Telles sont les raisons que Pline veut bien nous donner pour justifier ses travaux poétiques ; mais ces raisons sont pour la galerie, il a gardé pour lui les véritables. Celles-ci pourtant sont faciles à deviner ; car il est tellement naïf, ce bon Pline, qu'il se laisse aisément pénétrer. La première d'entre elles, c'est que faire des vers était alors à la mode. Songeons d'ailleurs que Pline était considéré comme le plus grand écrivain de son temps, ou, si l'on veut, comme *ex æquo* avec Tacite. Sur un point surtout sa supériorité était incontestable : c'était en éloquence. Mais il s'est demandé pourquoi il ne serait pas supérieur en tout. Quand un homme est

ainsi tenu par ses contemporains pour un esprit de premier ordre, il est facilement tenté de faire voir qu'il n'a pas un génie étroit et cantonné dans un genre unique, mais qu'il est universel, aussi fort en vers qu'en prose, qu'il a de multiples talents pour les sujets légers et pour les sujets graves. C'est là une coquetterie commune à pas mal d'hommes supérieurs : témoin ce grand peintre de notre siècle, qui aimait tant à être loué de son talent de violoniste. Dans la *Lettre* 29 du livre IX, Pline nous dit, avec sa modestie charmante : « Comme il vaut mieux exceller en une chose que d'être médiocre en plusieurs, aussi vaut-il mieux être médiocre en plusieurs, quand on ne peut pas exceller en une seule. » Il s'attend naturellement à ce qu'on lui réponde : « Vous, mais vous êtes excellent en tout, vous n'êtes pas seulement un très grand orateur, vous êtes encore le phénix des poètes. »

Un jour, il invite des gens à dîner pour leur lire ses œuvres poétiques complètes. Mais deux séances ne sont pas de trop ; les auditeurs (c'est Pline qui nous le dit) se montrent très heureux et très enthousiastes. Le succès, en effet, l'entretient dans son amour pour ses vers. Les contemporains vont jusqu'à les chanter. « Tout ce que je souhaite, écrit-il, c'est que la postérité me juge de même. » Naturellement, du jour où ses amis ont commencé à louer ses poésies, il a été piqué plus que jamais de la tarentule poétique. Il nous dit quelque part : « Je vénère la poésie avec un respect religieux. » Et, en effet, quand on lit ses *Lettres*, il semble qu'on ait affaire à un poète bien plus qu'à un orateur : il n'y parle que de ses vers. A la ville, à la campagne, dans sa litière, au bain, partout il en compose. Quand il va à la chasse au sanglier, vous croyez peut-être qu'il s'occupe de la bête ? Pas du tout ; le sanglier se prend tout seul dans un piège, et mon Pline, à côté, fait des vers. Quand il va vendanger, ce sont des vers qu'il récolte et qu'il envoie à ses amis en guise de vin nouveau. Il n'est pas étonnant, par suite, qu'il ait beaucoup compté sur ses poésies pour passer à la postérité ; mais il a compté mal : elles ont toutes disparu, ce qui donne à penser qu'elles ne devaient pas valoir grand'chose.

Deux fragments seulement nous en restent. L'un, en hexamètres, contient les premiers vers qu'il ait écrits. En voici la traduction : « Un jour que je lisais le livre d'Asinius Gallus, où il ose préférer son père à Cicéron, je trouvai un petit badinage de celui-ci. Ce grand génie, qui était si grave, savait aussi montrer par ses plaisanteries que les grands hommes sont capables de s'amuser à l'occasion. Il se plaint d'une tromperie galante, dont il a été la victime : on ne lui a pas donné, à souper, le nombre des

baisers promis. A cette lecture, je me dis : pourquoi cacher, moi, mes amours ? Pourquoi laisser ignorer que je connais, moi aussi, les ruses galantes et les larcins amoureux ? » C'est très médiocre, et comme fond et comme forme. Du temps où dans les lycées on faisait des vers latins, Pline n'aurait pas été dans les dix premiers avec cette pièce extrêmement faible et prosaïque.

Voici le second fragment. Il est en vers de cinq et de six pieds alternés. « De même que la bonne cire est plastique et se manie si aisément que, sous les doigts habiles de l'artiste, elle se façonne à toutes sortes d'ouvrages et devient tantôt un Mars, tantôt une chaste Minerve, tantôt une Vénus, tantôt le fils de Vénus ; de même aussi que l'eau peut servir à différents usages, tantôt à éteindre les incendies, tantôt à se répandre dans les prairies pour y faire pousser les fleurs printanières ; de même, l'esprit de l'homme doit être soumis à une éducation qui lui donne de la souplesse et une sorte de mobilité. »

Si tout le reste des vers de Pline était à l'avenant, le total ne devait pas avoir une grande valeur. Mais c'est là du genre héroïque. Ce que notre auteur a aimé par-dessus tout, ce sont les hendécasyllabes, à la façon de Catulle et de Calvus. Il ne nous reste aucun des siens. Mais un jeune homme de ses amis, Cincius Augurinus, avait écrit sur eux la pièce suivante, qui est assez jolie : « Je chante en petits vers badins, pareils à ceux de mon ami Catulle, de Calvus et des anciens poètes. Mais pourquoi parler des antiques modèles ? Pline, Pline à lui tout seul, est pour moi le maître des maîtres ; Pline, qui fait des vers, de petits vers, quand il n'est plus au forum ; Pline, qui poursuit l'objet de son amour et s'imagine qu'il est aimé. Quoi ! direz-vous, le fameux Pline ? Ce sage Pline ? Ce Caton ? Oui ! Et maintenant, vous qui l'aimez, n'ayez pas peur de chanter vos amours. »

Les hendécasyllabes étaient, en effet, des vers très légers. Cet homme, le plus honnête bourgeois du monde, le meilleur des maris et le plus parfait des gendres, a éprouvé le besoin de s'amuser en imagination, de chanter les rigueurs et les cruautés de maîtresses imaginaires ; et il a fait des vers à la façon de tous les poètes mauvais sujets, qui avaient illustré la fin de la république. C'est au point que l'on s'en est scandalisé. Pour un sénateur, pour un consulaire, le fait paraissait grave et l'on faisait des réflexions. Là-dessus Pline s'est cru obligé de répondre, et dans la *lettre* 3 du livre V, il écrit : « Je vois qu'il se trouve des gens qui, sans considérer mes vers comme mauvais, sont surpris, en amis sincères de ma personne, que je fasse des poésies comme celles que je fais, et que je les lise. Je leur répondrai d'une manière qui

va me rendre à leurs yeux bien plus coupable encore. Il est vrai, je m'amuse ; je fais des vers qui ne sont pas sérieux, j'en conviens ; mais je conviens aussi que j'ai plaisir à écouter les comédies et les farces des bouffons, que j'aime la lecture des vers légers ; enfin, pour rassembler en un mot toutes les récréations innocentes, je conviens que je suis homme. »

C'est pour cela qu'il appelle ses hendécasyllabes des bagatelles, *nugæ*, de petites inepties, *ineptiunculæ*. Il en adresse à un de ses amis qui est à l'armée : « Je vous envoie, lui dit-il, mes petits moineaux et mes petites colombes, *passerculos et columbas*. » En somme, c'était sans doute du mauvais Martial, sans talent et sans verve poétique. Tel est le jugement auquel on arrive, lorsqu'on regarde de près ce qu'ont dû être les poésies de Pline le Jeune. Assurément sa réputation n'a pas perdu à leur disparition. Mais il était utile d'en parler, pour voir, sous un caractère si grave et si sérieux, un personnage mondain qui sacrifie au goût et au bel air du temps, qui sait s'amuser en imagination et qui célèbre toutes sortes de Philis imaginaires.

C. B.

Les premières œuvres dramatiques de Shakespeare

Cours de M. BELJAME,

Professeur à l'Université de Paris.

XII

Cette date de 1588, où Marlowe a donné *Faust*, est à retenir. *Faust* peut, en effet, se comparer au *Cid* ; c'est un point tournant de l'histoire du théâtre en Angleterre. Cette tragédie a montré à la scène la voie qu'elle devait suivre, en lui donnant la conception dramatique et le vers qu'elle allait adopter.

Il faut encore retenir cette date, parce qu'elle nous permet de protester contre le Shakespeare extraordinaire que nous ont représenté les romantiques et qu'on est si généralement disposé à accepter. A l'époque où Shakespeare écrivait, la France était en

proie à la préciosité et à l'extravagance, à Théophile, à Saint-Amant, à Scarron. Pourquoi donc, dit-on, l'Angleterre aurait-elle été exempte de l'une et de l'autre ? Mais nous ne sommes pas en 1636, date du *Cid*, mais en 1588, 48 ans plus tôt ; grâce à Marlowe, c'est une grande avance pour le théâtre anglais. De même l'*Euphues* de Lyly (1579) est de quelque cent ans antérieur à l'hôtel de Rambouillet (1635-1665) ; et, si l'on fait dater la chute de la préciosité de la représentation des *Précieuses Ridicules* (1639), on trouvera d'autre part l'euphuisme attaqué par Shakespeare dans *Love's Labour's Lost*, dès 1596 ; et il ne faisait que suivre Sidney. Déjà, dans Marlowe, il n'y a pas trace d'euphuisme.

Deux œuvres de Marlowe nous restent à examiner : le *Juif de Malte* et *Edouard II*. Le *Juif de Malte* est la première par sa date, bien qu'on ne puisse la fixer avec précision. Le champ du doute est limité entre deux dates : la première est celle de la mort du duc de Guise, qui est de décembre 1588, et la pièce ne peut lui être postérieure de beaucoup, car il y est fait allusion dans le prologue, et, si l'événement n'avait été récent, l'allusion n'aurait pas été comprise. D'autre part, Henslowe rapporte qu'une représentation du *Juif de Malte* eut lieu en 1591, sans mentionner que la pièce fût nouvelle : l'œuvre devait donc avoir été à la scène auparavant, et nous sommes amenés à accepter comme date probable la fin de 1589 ou le commencement de 1590.

Le *Juif de Malte* suivit donc de près *Faust* et témoigne chez Marlowe d'une abondance de production tout à fait remarquable. Ajoutons qu'on y trouve un progrès très net dans l'action et dans les caractères. Il y avait dans *Faust* une conception grandiose, magnifiquement exposée et conclue, mais enchâssée dans une intrigue vide ou qui n'existait qu'à peine. Les caractères aussi étaient très indécis. Faust, qui montre d'abord beaucoup de résolution et poursuit un but précis, l'oublie et devient irrésolu dès qu'il l'a atteint. Méphistophélis est un personnage puissant, mais un peu monotone. Les autres ne sont guère, malgré d'heureuses indications, que des comparses. Dans le *Juif de Malte*, l'action se précise et les caractères s'accentuent ; il y a un progrès indiscutable.

Voici rapidement le sujet. Ce Juif de Malte, Barabas, est un très grand négociant, d'un merveilleux esprit d'entreprise. Il nous est présenté comptant son or, dans une scène qui ressemble au début de *Faust* et rappelle aussi l'exposition du *Malade imaginaire*. Un monologue nous met au courant de son caractère et de ses passions. Il est à la fois ambitieux pour lui-même et pour sa race ; il ne songe qu'à accroître sa propre richesse, et,

par elle, son pouvoir ; en même temps, il cite avec orgueil ceux de ses coreligionnaires qui, par l'or, sont arrivés à la puissance, et nous fait une description tout orientale de ses richesses et de celles qu'il convoite. Il a même en lui quelque chose de Tamburlaine ; car il est, à sa façon, conquérant et fondateur de grandes entreprises.

Il a une autre passion, sa fille, qu'il aime comme Agamemnon aimait Iphigénie.

Pendant qu'il passe en revue ses succès et ses projets, arrivent des patrons de vaisseaux qu'il attendait avec impatience. Ils rapportent de la soie, des perles et de l'or, et le débarquement va bientôt se faire ; on lui apprend aussi qu'une seconde flottille est arrivée à bon port. Il triomphe, et c'est à ce moment que des motifs d'inquiétude apparaissent.

Deux amis viennent lui dire que la flotte turque est entrée dans la rade. Ils ne savent si c'est une démonstration pacifique ou menaçante. Barabas suppose que les Turcs se sont seulement arrêtés en cours de route et vont repartir. Mais sa quiétude devient vite du souci : tous les Juifs de la ville sont mandés chez le gouverneur. Les Maltais doivent un tribut aux Turcs depuis dix ans et ne l'ont pas payé. Ceux-ci, à bout de patience, viennent le réclamer. La somme est si grosse que le gouverneur demande quelque répit ; les Turcs lui accordent un mois. Le gouverneur a fait appeler les Juifs pour leur réclamer à eux seuls l'argent nécessaire ; la scène est remarquable, dans un style excellent, sans hors-d'œuvre, et bien conduite. Barabas fait observer, au nom de tous, qu'ils ne sont pas des soldats, mais des négociants, et n'ont rien à démêler avec les Turcs. Pour toute réponse, on leur pose les conditions suivantes : ils donneront la moitié de leurs biens, et, s'ils refusent, il faudra qu'ils se convertissent au christianisme, ou bien qu'ils abandonnent la totalité de leur fortune. Les autres Juifs se décident aussitôt à n'en perdre que la moitié ; mais Barabas discute, et, comme il tarde à se décider, on confisque tous ses biens. Frappé au cœur, il éclate en plaintes touchantes que l'on peut rapprocher de celles de Shylock dans une situation analogue. Shakespeare a d'ailleurs connu l'œuvre de Marlowe, sans que ni l'un ni l'autre ait voulu pour cela, comme on s'est trop hâté de le dire, prêcher une tolérance qui n'était pas de leur temps et que dément le dénoûment même de leurs deux pièces. Mais tous deux sont entrés dramatiquement dans l'âme de leurs personnages. Comme Shakespeare, Marlowe met dans la bouche de son héros une douleur émouvante ; il pense à sa richesse, à son travail perdus, à sa fille, et il refuse les consolations de ses amis. Pendant

qu'il exhale sa tristesse, sa fille arrive. Elle veut aller se jeter aux pieds du gouverneur. Barabas préfère chercher des ressources en lui-même. Marlowe a fait de lui une âme héroïque. Que sa fille se console : il a prévu les embarras qui le menaçaient et a songé à elle. Il a, dans une cachette, de l'or et des pierreries qui lui permettront de reconstituer sa fortune. Il faut aller les en retirer. Malheureusement sa maison compte parmi ses biens ; elle a été saisie, et maintenant elle est occupée par un couvent de nonnes, maison fermée à tous les hommes. Sa fille le lui apprend. L'esprit fertile de Barabas trouve un nouvel expédient; un moyen leur reste : que sa fille se présente à ce couvent comme convertie et y entre. Abigaïl ne voudrait pas dissimuler; mais il ne faut pas hésiter quand on a affaire à des gens qui vous ont spolié. Sa fille se rend à ses raisons et va vers le couvent. Pour rendre le mensonge plus vraisemblable, son père, au moment où elle s'y présente, l'accable d'imprécations, tout en lui faisant à voix basse et avec émotion ses dernières recommandations pour trouver et emporter le trésor.

La scène a un témoin : un jeune homme, Don Mathias, qui aime Abigaïl, et, voyant ce qui se passe, se désole d'un événement qui l'enlève au monde. Le fils du gouverneur, Lodowick, survient, et, voyant sa douleur, lui en demande la cause. Don Mathias lui raconte qu'il vient de voir disparaître une jeune fille mieux faite pour l'amour que pour le couvent, et l'autre se promet de voir l'original de ce charmant portrait.

Tout s'accomplit comme l'avait réglé Barabas. Il arrive au milieu de la nuit, tout en implorant le Dieu d'Abraham pour un heureux succès, sous la fenêtre d'où sa fille doit lui jeter le trésor de la cachette. Abigaïl paraît, le lui jette, et Barabas presse son bien avec bonheur ; il n'oublie pourtant pas sa fille et s'écrie :

O Abigail, Abigail, that I had thee here too?

Mais voici des événements nouveaux : Del Bosco, vice-amiral du roi d'Espagne, arrivé à Malte, désire vendre sur le marché des prisonniers turcs ; mais les conventions conclues avec la Turquie empêchent les Maltais de le permettre. L'Espagnol s'étonne, s'indigne et leur conseille, au lieu de payer le tribut aux Turcs, de leur envoyer des balles « enveloppées de feu et de fumée. » Le gouverneur goûte l'avis et confie à l'amiral ses forces militaires. L'occasion serait bonne pour rendre aux Juifs leur argent ; mais le gouverneur est un bon financier et préfère le garder pour lui-même.

On décide donc de vendre les esclaves turcs sur le marché.

Barabas, rentré en possession de sa fille, y vient pour apprendre les nouvelles et essayer de retrouver les jeunes gens qui rôdaient autour du couvent où sa fille est entrée. Il aperçoit Lodowick, et s'attache à lui avec un ardent désir de vengeance. Il lui fait des offres de pierres précieuses. Son père, le gouverneur, l'a ruiné; pourtant il lui reste un diamant qu'il consent à vendre et rendez-vous est pris. Voyant ensuite Don Mathias, qu'il connaît de longue date, il l'appelle, lui parle de mariage, le nomme son fils et lui donne aussi rendez-vous chez lui.

Rentré au logis, Barabas présente Lodowick à sa fille, à qui il recommande de faire bon accueil à ce jeune homme. Elle répond avec une simplicité touchante :

O father ! Don Mathias is my love.

N'importe; et, Barabas lui imposant de simuler des fiançailles avec Lodowick, elle s'écrie :

O wretched Abigail, what hast thou done ?

Ce mensonge l'émeut à tel point qu'elle est près de se trouver mal. Entre temps, Don Mathias, qui est là et attend, averti de la présence de Lodowick, arrive au comble de la fureur; on en viendrait aux mains, si Barabas ne le retenait, pour mieux le lancer ensuite sur son rival. Puis Lodowick sort, aperçoit Don Mathias, et Barabas lui confie que Don Mathias le cherchait pour attenter à sa vie.

Afin d'amener plus sûrement une rencontre, Barabas envoie à Lodowick une lettre de défi au nom de Don Mathias; le rendez-vous est accepté; et, dans une scène très dramatique, nous voyons Barabas épiant les adversaires avec une passion farouche et comptant les coups; tous deux sont blessés à mort; et le voilà vengé du gouverneur. Celui-ci arrive avec la mère de Don Mathias, et tous deux pleurent sur leurs enfants.

Nouveau retour de fortune. Abigaïl, instruite des machinations de son père, a appris tout ce qui s'était passé, et comment son amant est mort. Elle est saisie de douleur, et, ne pouvant trouver de pitié nulle part, puisque son père est la cause de son malheur, elle va d'elle-même frapper à la porte de ce même couvent, où elle était d'abord entrée par mensonge. Barabas se trouve ainsi puni dans son amour paternel.

Mais la passion de la vengeance reprend bientôt le dessus; il y sacrifiera sa fille, s'il le faut.....

L'œuvre jusqu'ici était très belle et très bien ordonnée, et les situations sortaient du choc des caractères. Nous allons maintenant la voir fâcheusement dévier. Continuons l'examen.

La vengeance de Barabas manque de simplicité dans l'exécution. Il avait, au marché, fait l'acquisition d'un certain esclave thrace, Ithamore, qui hait les chrétiens avec passion. Attiré vers lui par cette haine qui leur est commune, Barabas en avait fait, un peu légèrement, son confident, et celui-ci avait tout dévoilé à Abigaïl. Barabas s'adresse encore à lui pour se venger des nonnes qui lui ont enlevé sa fille, et leur expédie un grand pot de riz assaisonné d'un poison subtil qui fera mourir toutes celles qui en mangeront. Toutes meurent, en effet, même Abigaïl, qui vient cependant d'abord confesser tout ce qu'elle sait, et s'accuser d'en être la cause, parce qu'elle a trahi Don Mathias. Elle confie tout au frère Barnadine sous le secret de la confession.

Celui-ci court aussitôt avec un collègue chez Barabas pour le confondre. Ici se place une scène d'excellente comédie, avec les deux moines qui commencent leurs phrases sans pouvoir les terminer, parce que Barabas les interrompt et remplace chaque fois le crime dont on va l'accuser par une faute vénielle qu'il avoue. Il pare enfin l'attaque, en disant qu'il est temps qu'il devienne chrétien, et fasse des largesses à l'Eglise. Il enflamme la cupidité des deux moines, pleins de sollicitude chacun pour son Ordre. Chacun veut avoir la nouvelle ouaille, et l'esprit de concurrence les pousse jusqu'à la bataille. Barabas les calme, donne rendez-vous à l'un et retient l'autre à dîner. Quand celui-ci, qu'on a fait bien boire, s'endort, Barabas et Ithamore l'étranglent, puis le mettent sur ses pieds, et, par un prodige d'équilibre, le font se tenir debout, appuyé sur son bâton. L'autre moine arrive et l'aperçoit dans l'ombre; il croit à une trahison, à un acte de concurrence déloyale, et interroge rudement le mort, qui naturellement ne répond pas. Il le frappe de son bâton, le mort tombe. Barabas et Ithamore apparaissent, l'accusent du meurtre, et l'emmènent devant le gouverneur qui le fait exécuter.

Un autre personnage prend maintenant de l'importance : c'est la courtisane Bellamira. L'état de guerre vidant ses salons, elle a, avec son digne confident Pilia Borsa, jeté son dévolu sur Ithamore. On le fait venir et il tombe dans le panneau avec toute la naïveté qu'elle peut désirer. On l'engage à écrire à Barabas pour lui réclamer deux cents écus, et une deuxième fois pour en réclamer cinq cents, sous peine de dénonciation. Barabas d'abord s'exécute, puis s'avise d'un stratagème bizarre. Il s'introduit chez la courtisane, déguisé en musicien français, et ayant à son chapeau une jolie fleur que Bellamira et Ithamore remarquent. Ils la demandent, ils la sentent; la fleur est empoisonnée. Toutefois

Bellamira n'en est que peu incommodée, et Ithamore ressent seulement de violentes douleurs d'entrailles.

Comme ce dernier a raconté à Pilia Borsa et à Bellamira tout ce qu'il sait du duel des deux jeunes gens, de l'empoisonnement des nonnes et de la mort du moine, ceux-ci trouvent qu'il serait intéressant de raconter ces choses au gouverneur. C'est ce qu'ils font, et on arrête Bellamira, Ithamore et Barabas qui était rentré chez lui. On apprend bientôt que tous sont morts, Bellamira et Ithamore, définitivement empoisonnés par la fleur qu'ils ont sentie, et Barabas on ne sait comment. Le gouverneur fait jeter son corps par-dessus les murs de la ville. Evidemment on l'a fait avec quelque précaution, car Barabas, qui n'était qu'endormi par un narcotique qu'il s'est administré lui-même, se réveille peu après, très dispos, dans le camp des Turcs, revenus devant Malte pour exiger leur tribut. Mis en présence du général turc, Barabas lui apprend qu'il connaît un passage secret par où cinq cents hommes pourraient pénétrer dans la ville; il demande seulement à être nommé gouverneur s'il réussit. Il réussit, et empoisonne l'ancien gouverneur. Le voilà donc au comble de ses vœux : il est le maître. Pourtant il est inquiet, se sent entouré de dangers; il n'est pas aimé des Maltais et voudrait rentrer en grâce auprès d'eux.

Il fait alors venir l'ancien gouverneur et lui demande de lui donner cent mille livres; moyennant quoi, il lui remettra ses pouvoirs et la ville; enfin, pour le débarrasser des Turcs, il invitera toute leur armée à dîner dans un monastère, où l'on aura enfoui des tonneaux de poudre qui feront tout sauter au bon moment. Quant aux officiers turcs, ils dîneront chez lui avec le gouverneur; leur table sera dressée sur une estrade savamment machinée, qui s'effondrera avec eux tous. C'est bien ce qui arrive, en ce qui concerne l'armée; mais chez Barabas, il y a une légère variante; ce ne sont pas les Turcs ni le gouverneur qui périssent, mais Barabas lui-même, qui tombe dans une chaudière bouillante que le gouverneur avait fait placer à son intention. Les officiers turcs, n'ayant plus de soldats, se trouvent à la merci du gouverneur, qui leur impose ses conditions et fait une double économie, car il n'a à payer ni Barabas ni le tribut turc.

Telle est cette pièce du *Juif de Malte*, sans aucune atténuation. La première partie est admirablement construite; elle est même, comme composition, supérieure à *Faust*. Les espérances et les déceptions de Barabas, son énergie, son affection pour sa fille, le duel des deux jeunes gens, tout cela forme un groupe d'incidents puissants et bien organisés; et les éloges que l'on donne à cette partie de l'œuvre sont unanimes.

Il en est autrement des deux derniers actes; certains vont jusqu'à déclarer qu'ils ne peuvent être de Marlowe. Pressé par le temps, il aurait laissé à un écrivain quelconque le soin de terminer son œuvre. Un autre admet que le tout soit de Marlowe; mais la fin aurait été écrite très hâtivement.

Malheureusement, nous manquons ici des renseignements essentiels. Nous ne savons pas d'où Marlowe a tiré son sujet : ce que nous savons pour presque toute l'œuvre de Shakespeare et ce que nous savons aussi pour *Tamburlaine* et pour *Faust*. Si nous avions la source d'où le *Juif de Malte* a été tiré, nous saurions aussitôt à quoi nous en tenir : Marlowe a peut-être, comme on faisait de son temps, suivi l'intrigue naïvement, telle qu'il l'a lue. Il est probable qu'il puisa dans un roman espagnol, que nous ne connaissons pas. Il y avait eu un siège de Malte, sur lequel il a pu avoir quelques renseignements, et il a pu lire aussi des récits de voyage; mais nous ignorons complètement d'où le sujet même de sa tragédie peut avoir été tiré. On ne peut nier que, dans les deux derniers actes, il n'y ait de l'extravagance; mais il ne faudrait pas les juger avec nos habitudes d'esprit modernes. C'est ainsi que l'on croyait alors à l'empoisonnement par les fleurs, et nous nous rappelons l'avoir déjà vu dans *Arden of Feversham* ; nous verrons encore le poison jouer un rôle dans *Roméo et Juliette*, et aussi les narcotiques, comme celui que prendra Juliette, et dont l'effet peut se calculer avec tant de précision. Shakespeare sans doute, plus habile auteur dramatique que Marlowe, a agi comme si, de son temps, on n'y croyait déjà plus, et a préparé cet incident par un long discours du Frère Laurent sur les plantes et leurs vertus. Mais ces préparations n'étaient pas indispensables; le public d'alors acceptait tout cela sans difficulté.

L'accueil que l'on fit au *Juif de Malte* en est la preuve : la pièce fut jouée du vivant de Marlowe avec le plus grand succès; on la reprit en 1596 et encore en 1601. Elle fut même représentée en Allemagne vers 1607. Elle fut donnée devant la cour en 1603, et, même en 1808, Kean la reprit et la joua douze fois de suite.

En somme, une fois admis le genre romanesque de l'intrigue, il est difficile de n'y pas reconnaître une œuvre qui se tient, dont l'action est bien suivie, dont les scènes sont adroitement reliées par un lien suffisamment fort, et surtout sans laisser un seul vide, ce qui est un grand progrès sur *Faust*. Le choix seul de l'intrigue, dans les deux derniers actes, prête à la critique, gravement, il est vrai.

Quant aux caractères, on ne peut nier que ce ne soient de véritables personnages tragiques. Barabas, à la fois cupide et

ambitieux, plein du désir de la vengeance et plein d'amour pour sa fille, se trouve dans des situations qui nous intéressent, et il nous touche, grâce à l'émotion que Marlowe a su mettre dans ce caractère. Le gouverneur lui-même, avec sa dureté et sa sécheresse, est heureusement présenté. Abigaïl surtout, la fille de Barabas, est touchante et tragique, car il y a un conflit pathétique entre sa sincérité naturelle et la dissimulation que lui impose son père, et aussi entre son affection pour son père et celle qu'elle éprouve pour son amant. De là, chez le spectateur, une émotion sympathique toute nouvelle. Si Green surtout a fourni à Shakespeare des portraits de femme, qui sont l'honneur de son théâtre, Marlowe y a aussi contribué. Citons la dernière scène où paraît Abigaïl ; elle se sent près de mourir et veut faire sa dernière confession au frère Bernadine :

Be you my ghostly father : and first know,
That in this house I lived religiously,
Chaste and devout, much sorrowing for my sins!
But ere I came —

F. BARNADINE.

What then ?

ABIG.

I did offend high Heaven so grievously,
As I am almost desperate for my sins :
And one offence torments me more than all.
You knew Mathias and Don Lodowick

F. BARN.

Yes, what of them ?

ABIG.

My father did contract me to 'em both :
First to Don Lodowick ; him I never loved ;
Mathias was the man that I held dear,
And for his sake did I become a nun.

F. BARN.

So, say how was their end ?

ABIG.

Both jealous of my love, envied each other,
And by my father's practice, which is there
Set down at large, the gallants were both slain.

F. BARN.

O monstrous villainy !

ABIG.

To work my peace, this I confess to thee ;
Reveal it not, for then my father dies...
Death seizeth on my heart : ah gentle friar,
Convert my father that he may be saved,
And witness that I die a christian.

Le personnage se tient merveilleusement et montre une délicatesse charmante de sentiments ; et l'on ne peut s'empêcher, en s'y arrêtant, de remarquer que Shakespeare a connu cette œuvre et s'en est inspiré.

Faisons un retour sur l'œuvre de Marlowe, et nous verrons quelle précieuse influence a eue sur le théâtre anglais ce génie énergique et souple. *Tamburlaine* était plus épique et lyrique que dramatique. *Faust*, le véritable drame, apparaît, et fournit en même temps au théâtre le véritable style qu'il adoptera. Dans cette troisième œuvre, le *Juif de Malte*, il a trouvé cette chose exquise qui s'appelle la grâce et la tendresse poétiques ; et nous allons le voir y ajouter une autre grande qualité encore : le sentiment patriotique.

D.

Les théories littéraires de Benjamin Constant.

Leçon de M. EMMANUEL DES ESSARTS,
Doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand.

Une publication récente a ramené l'attention des lettrés sur le nom et la mémoire de Benjamin Constant qui, dans ces dernières années, n'avaient pas laissé de subir quelques éclipses. Les renommées les plus légitimes, comme les œuvres de l'esprit humain, ont en effet leurs vicissitudes, surtout dans notre pays, où l'on passe avec tant de facilité des complaisances de l'engouement aux injustices de l'oubli. Ainsi Benjamin Constant, le publiciste auxiliaire du régime de l'an III, le suprême défenseur de nos droits au Tribunat, le conseiller illusionné, mais libéral, de l'Acte additionnel, l'infatigable champion de la liberté dans les Assemblées de la Restauration, fut, pour ainsi dire, délaissé par le public pendant les longues années qui suivirent sa mort sous la monarchie de Juillet. Evoqué seulement aux heures de lutte sous le second Empire, il est retombé dans la pénombre depuis 1870. Mais le voici qui revient au jour ; nous allons profiter de ce retour de lumière pour le montrer sous une face inconnue et qui n'est pas moins digne d'examen, sous son aspect de critique intermittent et de théoricien d'occasion, dans la part qu'il prit aux polémiques

du romantisme naissant, à la révolution littéraire où tout fut renouvelé, dans des conditions il est vrai bien différentes, selon que l'initiative est partie de Chateaubriand ou que l'impulsion a été donnée par Mme de Staël. Ces deux torrents ne descendaient pas de la même montagne.

C'est à la doctrine de l'auteur de l'*Allemagne*, esprit novateur et parfois hasardeux, que se relie Benjamin Constant par voie directe. Dans son passage à travers la critique il nous apparaît comme le continuateur de Mme de Staël et le plus exact interprète de sa pensée. Cette femme extraordinaire et qui n'avait rien de médiocre, même dans les erreurs de son goût, avait, par ses divers écrits, tenté non seulement de nous délivrer des chaînes pseudo-classiques, mais de rompre tout lien avec nos ancêtres grecs ou latins et notre antiquité française, en vertu d'une loi factice de perfectibilité indéfinie. Faire tendre notre littérature à l'assimilation des littératures étrangères, créer un romantisme anglais, allemand, génevois, exotique enfin, telle avait été l'idée maîtresse de la fille des Necker ; cette idée fut reprise dans des proportions plus modestes par Benjamin, disciple familier, très fidèle à la tradition de son illustre amie. D'ailleurs, s'il n'a fait que par rencontre acte de critique à proprement parler, durant toute sa vie, au cours de ses entretiens, dans l'expression publique de ses préférences, il n'a cessé d'appartenir à l'école de Mme de Staël, à cette école qui prétendait alors rajeunir notre poésie par l'exclusive imitation de Calderon ou de Shakespeare, de Schiller ou de Gœthe, voire même de Schlegel et de Jean Paul.

L'opuscule généralement ignoré, où l'inventeur d'*Adolphe* a cru devoir produire ses vœux et formuler ses théories, s'intitule : *De la guerre de Trente Ans, de la tragédie de Wallstein par Schiller et du théâtre allemand.* Il a fait partie des *Mélanges de littérature et de politique*, imprimés en 1829 ; il a été de même, avec quelques modifications, rattaché plus tard à une des éditions de ce roman d'*Adolphe* si cherché, si scruté, si fouillé dans les profondeurs de l'âme humaine. Ce morceau, qui eut à son heure du retentissement et de l'autorité, a, pour ainsi dire, disparu du souvenir et des habitudes de la critique. C'est pourtant un document curieux, inséparable, à notre avis, de ceux qui ont déterminé notre émancipation littéraire.

Voici le point de départ de cette étude. Benjamin Constant avait adapté à la versification française la célèbre trilogie de Schiller. Il n'avait pas manqué de l'affaiblir, de l'écourter, de la délayer, d'en faire une amplification à la Voltaire. Au lieu d'accuser son insuffisance poétique, il en tire prétexte à disserter. Reconnais-

sant lui-même qu'il a détruit l'effet dramatique de l'original, il impute la faute aux trop rigoureuses exigences du goût français. Sans ce goût despotique, dont en définitive il n'a pas osé s'affranchir, il aurait peint Walstein d'après le modèle, c'est-à-dire inquiet, hésitant, jaloux, soumettant la grandeur même de son génie à ses impérieuses faiblesses. Que n'a-t-il pu nous faire assister aux velléités astrologiques de son héros, sans craindre d'être renvoyé par un public moqueur au puits traditionnel de La Fontaine ! Il reproche du reste au penchant railleur inné dans la race et développé par la philosophie voltairienne de ne point tolérer sur le théâtre l'expression naïve des croyances superstitieuses. Il en veut également à ce besoin d'unité qui nous fait repousser tout ce qui, dans le caractère de nos personnages tragiques, nuit à l'effet unique auquel nous visons. On dirait alors que le publiciste se transporte sur un autre terrain et continue son fréquent réquisitoire contre la centralisation jacobine et consulaire. C'est du reste avec une sincère impatience de décentralisation dramatique qu'il accuse cette unité vraiment indispensable au sortir des imbroglios de Hardy et de Tristan, et que nos pièces en vogue, nos succès du jour pourraient nous permettre de regretter à certains moments. Mais, pour Benjamin Constant, l'écueil n'est pas dans cette direction. Selon lui, nous supprimons de la vie extérieure de nos héros tout ce qui ne s'enchaîne pas nécessairement au fait principal. Qu'est-ce que Racine nous apprend de Phèdre? Son amour pour Hippolyte, mais nullement son caractère personnel, en dehors de cet amour. Qu'est-ce que le même poète nous livre d'Oreste? Sa flamme pour Hermione. Les fureurs de ce prince ne font que suivre les cruautés de sa maîtresse. Il en résulte que les Français, même dans celles de leurs tragédies qui sont fondées sur la tradition et sur l'histoire, ne peignent qu'un fait ou qu'une passion, ce pendant que nos voisins peignent « une vie entière et un caractère entier. »

Ces observations ne sont dénuées ni de justesse ni de finesse, et le théâtre moderne en a fait son profit. Nous avons eu, pour la première fois, ce que la scène classique nous offrait si rarement, des « caractères entiers » avec leurs faiblesses, leurs inconséquences, et cette ondoyante mobilité qui est « le tout de l'homme », un Cromwell simultanément homme de guerre, capitaine et théologien, subtil hypocrite, fanatique convaincu ; une Lucrèce Borgia plus complexe et par là même plus vraie que la Cléopâtre de *Rodogune* en arrêt, dans une attitude immuable. Parmi nos poètes contemporains, les plus audacieux, nous le disons à leur éloge, se sont prudemment gardés de dérouler sur le théâtre une « vie

entière », à la façon des Allemands ou des Espagnols. Ni Victor Hugo, ni Vigny, ni Musset, ni Louis Bouilhet, dans ses drames trop négligés, ni Vacquerie en ses plus grandes hardiesses, n'ont eu la fantaisie de nous imposer un héros.

Enfant au premier acte et barbon au dernier.

Ils ont résisté avec l'intelligence du goût français à cette témérité d'importation étrangère ; ils ont empêché l'introduction des libertés les plus acceptables de se transformer en invasion, en débordement, en déluge.

Benjamin Constant a meilleure grâce, quand il s'en prend aux véritables défauts de l'ancien genre classique, aux expédients de la tragédie française au déclin, qui n'ont rien enlevé au génie des maîtres, mais qui devenaient intolérables au service des imitateurs et des copistes. Telle l'obligation de « mettre en récit ce que sur d'autres théâtres on pourrait mettre en action. » C'est avoir aisément raison non contre le récit en lui-même, mais contre l'abus du récit; non pas contre la tragédie du XVIIe siècle, mais contre la décadence de cette même tragédie. Une narration se justifie sans peine, quand elle offre des beautés tragiques telles que le récit de Stratonice dans *Polyeucte* ou celui d'Esther dans la pièce de ce nom. Toutes les tragédies ne s'incarnent pas dans Théramène. Mais, quand Théramène tenait école pour M. Arnault et M. de Jouy et tous les rimeurs à leur suite, nous estimons qu'il était opportun de mettre un terme à cette prolixité narrative, et que « M. de Constant », comme disaient alors les ultrà, avait raison de jeter le cri d'alarme.

Il fait ensuite, avant Stendhal, avant Emile Deschamps, Hugo, Vigny, comme avant le duc de Broglie, Duvergier de Hauranne et Dubois, le procès des unités, qui avaient eu leur utile office, mais qui ne servaient plus qu'à emprisonner le talent entre des barrières factices. L'unité de lieu succombait sous le poids de l'invraisemblance, avec son palais uniforme réunissant les personnages les plus étonnés de s'y rencontrer. L'unité de temps pouvait encore se défendre ; car ce procédé conserve le mérite d'une grande concentration d'intérêt ; la crise limitée à laquelle on assiste est souvent plus poignante qu'une série d'actions séparées par des intervalles. Mais alors les unités de temps et de lieu, telles qu'on les pratiquait, n'offraient plus que des gênes arbitraires. L'unité d'action suffisait amplement aux nécessités de la vraisemblance. Sur ce point, Benjamin Constant n'a pas tort de vouloir libérer notre théâtre de ces conventions tyranniques, en le rapprochant des scènes anglaise et allemande. Il demande seu-

lement que l'on ne violente pas le goût français, qu'on observe une judicieuse mesure dans l'audace. Cette réserve s'exprime en fort bons termes et conclut à une déclaration de confiance vraiment prophétique : « Des inconvénients inévitables, en littérature « comme en politique, ne seront pas de longue durée : partout « où la liberté existe, la raison ne tarde pas à reprendre l'em- « pire. »

Le vœu de Benjamin Constant a reçu du reste satisfaction : *Marion Delorme*, *Ruy-Blas*, *le Maréchal d'Ancre*, *les Caprices de Marianne*, *Jean Baudry*, *la Conjuration d'Amboise*, *la Fille de Roland*, *Severo Torelli* en font foi. Les œuvres les plus diverses du théâtre romantique, pour ce qui regarde les unités, ont été construites avec un sage tempérament. Nos maîtres modernes ont compris avec finesse que des pièces trop espacées au point de vue local et chronologique ressembleraient moins à des œuvres d'art qu'à des romans dialogués. En 1829, Philarète Chasles, dans la *Revue de Paris*, devait faire remarquer, à propos de *Hernani*, que, tout en introduisant un genre inconnu, tout en manifestant un génie créateur, ce jeune chef-d'œuvre recélait un compromis entre Corneille et Shakespeare. Cette nouveauté du drame, Benjamin Constant a eu le privilège d'être le premier à le reconnaître, ne pouvait réussir en France qu'en s'établissant sur une transaction. Œuvre conciliatrice, qui prend le meilleur des deux systèmes rivaux. *Hernani* est venu promulguer en quelque sorte l'édit de Nantes du drame contemporain.

Malgré ces retours clairvoyants, on sent que les préférences de Benjamin Constant s'adressent aux théâtres étrangers. Elles s'expliquaient au besoin par des regrets auxquels nous ne pouvons nous associer. Par exemple, il leur envie l'usage du surnaturel heureusement employé par Shakespeare, Marlowe, Calderon, Gœthe et même Schiller. Etait-ce une lacune dans notre théâtre français ? Il lui manque, je le reconnais, ce côté mystérieux des théâtres étrangers et de la scène grecque. Rien, chez nous, n'a reproduit la majesté de l'ombre de Darius intervenant dans les *Perses* d'Eschyle, ni la saisissante apparition du père d'Hamlet sous la lune froide par une nuit du nord sur la plate-forme d'Elseneur, ni la rencontre à travers la bruyère d'Invernets des femmes fatidiques dévoilant l'avenir devant les yeux de Macbeth, ni la conscience se dressant en face de ce même Macbeth dans les plis ensanglantés du linceul de Banquo. Rien, chez nous, ne vient ouvrir ces profondes et poétiques échappées sur l'infini. Quand Voltaire a voulu de parti pris évoquer la solennité de la mort, la fantasmagorie seule lui a répondu. Mais peut-être ne faut-il pas

s'en plaindre avec Benjamin Constant, peut-être est-ce une preuve de la lucidité du génie français, qui n'est pas fait pour ces ostentations de spectres. Pas plus que les classiques, nos grands romantiques n'ont établi sur la scène ces communications avec le monde invisible : tant le génie français semble y répugner. C'est que le génie français est un oiseau d'aurore, comme le coq et l'alouette qui le symbolisent. Les fantômes qui se plaisent dans le lointain Orient, la ténébreuse Allemagne, la brumeuse Angleterre, s'évanouissent devant la fanfare gréco-latine, qui déchire la nuit comme un hymne que la liberté dédie à la lumière.

On peut, en concluant, dire de cet opuscule oublié, où Benjamin Constant nous a donné sous une forme personnelle l'abrégé des idées littéraires de Mme de Staël, que cette critique était seulement valable par son caractère négatif. Elle servait l'indispensable révolution poétique du XIXe siècle, en venant à son heure ébranler, infirmer, renverser enfin la doctrine pseudo-classique. Elle l'eût compromise et perdue, si les théories de Mme de Staël et de Benjamin Constant eussent dominé sans partage dans la jeune école. En effet, l'imitation des littératures étrangères n'offrait qu'un nouveau mode d'apprentissage, qu'une nouvelle manière de servilité. Si l'étude de ces littératures devait être féconde, leur reproduction docile aurait été plus désastreuse peut-être que la perpétuelle répétition des procédés pseudo-classiques. Ce qu'il fallait, en 1817, en 1820, en 1830, ce n'était pas s'asservir au génie étranger, mais rajeunir le génie de notre race en le reprenant à ses vrais sources grecque, latine et française, du moyen âge et de la Renaissance. Ce fut l'originalité peu connue et le travail à peine soupçonné de ce que nous appellerions le Romantisme national. Entre la secte pseudo-classique et les disciples de Mme de Staël s'opéra le véritable mouvement d'émancipation durable et de création féconde, mouvement qui aurait reçu l'impulsion souveraine d'André Chénier, si la rancune terroriste lui eût permis de vivre, qui se produisit de 1800 à 1815 dans certains essais inégaux, et fut complètement déterminé par l'antagonisme de Chateaubriand avec l'exilée de Coppet.

Vienne la Restauration, et ce romantisme, conforme au génie français et à la tradition gréco-latine, indépendant de l'imitation étrangère, suscitera les premiers chefs-d'œuvre de la littérature moderne, les romans de Nodier, toute l'œuvre primitive de Victor Hugo, si jeune et déjà si grand, les poésies de Lamartine, d'Alfred de Vigny, des frères Deschamps, la *Chronique sous Charles IX*, de Mérimée, le *Tableau du seizième siècle* et le *Joseph Delorme*, de Sainte-Beuve, enfin les *Contes d'Espagne et d'Italie*, cet étince-

lant début d'Alfred de Musset. Toute cette richesse a jailli, sans avoir besoin de recourir au mode de traduction déguisée qu'avaient recommandé, préconisé même Mme de Staël, Benjamin Constant et leurs adeptes. Ceux-ci n'en ont pas moins le mérite de nous avoir révélé l'intelligence et l'âme des autres peuples; ils n'en ont pas moins contribué à détruire les préjugés étroits et les conventions surannées, mais en toute chose détruire n'est qu'une action préliminaire et à la portée d'esprits bien inférieurs à celui dont nous avons en quelque sorte exhumé la polémique transitoire: l'honneur définitif et la vertu suprême appartiennent à ceux qui fondent.

EMMANUEL DES ESSARTS.

Chateaubriand. — « René ».

Leçon de M. CHARLES DEJOB,

Maître de conférences à l'Université de Paris.

Nous avons vu comment, en écrivant le *Génie du Christianisme*, Chateaubriand avait essayé de rétablir la religion catholique dans ses droits à la gratitude et au respect de ceux-là mêmes qui ne l'acceptaient pas comme une religion révélée. L'étude de *René*, un des deux épisodes qui sont peut-être, au point de vue littéraire, la partie la plus importante de l'ouvrage, nous le montrera introduisant dans la littérature française un type assez nouveau de héros, le héros désenchanté et rêveur, victime de son imagination, que troublent une sensiblerie maladive et une tristesse sans cause. Les personnages de la tragédie classique, quoique mêlés à une action où ils exposent à chaque instant leur honneur ou leur vie, conservent au milieu des plus terribles catastrophes un fond de sérénité et de fierté impassible que rien ne saurait altérer. Au contraire, à partir de 1750, et surtout quelques années plus tard, avec le court roman de Chateaubriand, — quelques pages sans aventures, remplies par la très exacte et très passionnante analyse d'un caractère exceptionnel, — le sentiment de la mélancolie, encore peu étudié, fait décidément son apparition dans notre littérature, et il faut bien reconnaître que tous ces héros sombres et inquiets, orgueilleux ou résignés, qui ont peuplé le

théâtre, la poésie et même la vie réelle, pendant la première moitié de ce siècle, sont la postérité de *René*.

Deux causes principales expliquent cette transformation. La première est l'état de désenchantement et de doute issu de la philosophie du siècle dernier, qui avait laissé les consciences hésitantes et sans conviction au milieu de la ruine des anciennes croyances. Les philosophes avaient, en effet, par leurs attaques obstinées contre l'Eglise, ébranlé la foi en la Providence et exalté la valeur des biens terrestres; formés à cette école de la libre-pensée, les hommes de la nouvelle génération, dans leur impuissance à croire et à espérer, ressentaient plus vivement les déceptions, les angoisses, les blessures morales, et, aux heures de souffrance, ils ne pouvaient plus demander des consolations à la foi, tarie par leur scepticisme. Désormais, on vit au jour le jour, sans rien attendre de grand du lendemain. Rousseau semble d'abord réagir contre cet état d'esprit. Il proclame que la nature est bonne; par suite, il est facile aux hommes d'obtenir le bonheur, il leur suffit de retourner à la vie de nature, dont la civilisation les a écartés. Mais ce serait une erreur de croire qu'avec lui l'optimisme va renaître. En déclamant contre la corruption et la méchanceté des hommes, en accusant les lettres, les sciences et les arts d'avoir dépravé l'humanité pensante, il rétablit le pessimisme, dont certains principes de sa philosophie auraient pu l'affranchir. On voit alors se former, à côté de notre littérature classique, qui s'obstine à vivre, mais dont la fin est seulement retardée, une littérature d'inspiration plus moderne, qui se plaît à nous présenter sur la scène ou dans le roman une humanité profondément criminelle et corrompue. Cette exagération, qui date de Rousseau, est peut-être une des causes secondes et ignorées des excès auxquels les hommes de la Révolution se sont abandonnés; si, au cours de la Terreur par exemple, les nobles, les princes, tous les partisans de l'ancien régime, ont été rapprochés dans l'imagination populaire de personnages comme Louis XI et Tibère, cette illusion ne s'explique pas seulement par les rivalités et les luttes profondes des partis, mais par l'influence qu'avaient dû exercer sur l'opinion publique les drames joués avec succès entre 1750 et 1800. Ces drames, dont le sujet et l'intrigue trahissent toujours chez leurs auteurs un pessimisme systématique et révolté avaient donné aux gens du peuple le goût de ces chimères dangereuses, et ceux-ci croyaient ensuite retrouver autour d'eux, dans les circonstances ordinaires de la vie, les scélérats et les héros criminels qu'ils avaient appris à craindre et à détester au théâtre.

D'autre part, la Révolution a laissé les esprits plongés dans

une sorte de stupeur. Toutes les révolutions qui ont suivi celle de 1789 apparaissent comme des jeux d'enfants auprès d'elle, non seulement à cause de la lutte intestine, si longue, si sanglante, qu'elle a déchaînée dans notre pays, mais parce que les autres révolutions n'ont eu pour effet que d'étendre partiellement l'application du principe qu'elle avait établi, le principe de la souveraineté du peuple. A ce moment précis, une société et un monde sont détruits. La notion de la puissance absolue du roi souverain de son royaume et de l'Eglise maîtresse des intelligences et des consciences, a disparu sans retour, et Chateaubriand a vivement ressenti ce profond ébranlement, dont il a été témoin. Le Breton croyant et patriote reparaît en lui, il trouve la royauté plus grande et plus respectable que jamais. S'il paraît accepter le monde nouveau, il ne l'accepte qu'en partie, avec toutes sortes de réserves, et il ne cesse pas de pleurer sur la disparition du monde fini. La tradition est brisée, la famille dispersée ou détruite, l'autel abandonné. Ce n'est même pas la liberté qui a succédé à la Révolution, l'empire a rétabli le despotisme tyrannique et étroit. Chateaubriand souffre beaucoup de ces agitations politiques et de ces transformations sociales, à travers lesquelles il ne reconnaît plus la France de l'Eglise et du Roi. Il semble porter en lui trois hommes : un rêveur dédaigneux ou désespéré, qui croit que l'homme de génie et l'homme de cœur ne peuvent plus rien pour le bonheur de leurs semblables et que l'humanité en général est vouée à la misère et à la douleur ; un homme d'action, explorateur, diplomate, publiciste, ministre ; un homme de lettres, très curieux d'idées et d'émotions nouvelles et qui écrit livres sur livres. Et, comme ces trois hommes se combattent en lui, sa nature, agitée et fiévreuse, est d'une mobilité extrême, et sa vie nous présente de continuelles alternatives d'enthousiasme et de découragement. Il a dit lui-même qu'il avait « bâillé » son existence. Aussi *René*, il faut le reconnaître, est bien l'œuvre qui devait sortir de cet état de désenchantement douloureux, de regrets à demi résignés, et je ne sais si la mélancolie, qui s'y exhale à toutes les pages, n'est pas, à quelque degré, la mélancolie même de l'auteur, celle qui avait succédé aux fortes émotions qu'il avait ressenties.

Cette œuvre se rattache, en effet, à une conception, alors assez neuve et originale, de l'œuvre littéraire et des conditions dans lesquelles elle doit être écrite, et, dans cette conception elle-même, se révèle un nouveau caractère du talent, l'individualisme ou l'orgueil, comme on voudra l'appeler. Corneille et Racine savent qu'ils sont de grands poètes, que leurs contemporains les tiennent pour tels et que l'avenir sera encore plus unanime sur leur gloire.

Mais ils savent aussi que, devant l'opinion de leurs contemporains, qu'ils ratifient eux-mêmes, ils sont placés au-dessous d'un Colbert ou d'un Louvois, même au-dessous d'un simple grand seigneur. Au XVIIe siècle, on croit généralement que la société doit être organisée selon un ordre voulu par Dieu, et, dans cette hiérarchie, un homme de lettres occupe une place bien inférieure à celle qui est attribuée à un personnage constitué en dignité. Au XVIIIe siècle, l'opinion des hommes de lettres sur eux-mêmes a profondément changé. Ils se rappelaient que Voltaire avait été courtisé par un empereur et une impératrice ; que Rousseau avait raconté dans le plus grand détail son existence, dont il n'avait pas craint d'étaler devant le public non seulement les vertus, mais les faiblesses et les vices ; ils avaient vu aussi un simple lieutenant d'artillerie devenir empereur et fonder une dynastie. L'empire des hommes de talent a singulièrement grandi. Par suite, ceux-ci éprouvent le désir d'occuper le public de leur personne en se teignant en partie sous les traits de leurs héros. Il arrivera fréquemment à un écrivain de mêler dans le prototype de son roman la vérité et la fiction, des caractères empruntés à lui-même et des caractères imaginés, qui doivent lui donner plus de grandeur. C'est à quoi précisément s'est appliqué l'auteur de *René*. D'une part, il nous raconte avec une exactitude très suffisante son éducation, sa vie, ses voyages ; d'autre part, complétant et aussi faussant çà et là ce récit par celui d'une intrigue inventée presque de tous points, il imagine l'histoire d'un amour violent et passionné que sa sœur aurait éprouvé pour lui et qui la force à se réfugier dans un couvent. Notons qu'à cette époque les inclinations incestueuses, ou crues telles par les personnages qui les éprouvent, sont particulièrement à la mode. Gœthe, par exemple, dans sa comédie intitulée *Frère et Sœur*, nous montre une jeune fille qui s'éprend d'un jeune homme, par lequel elle a été élevée et qu'elle croit son frère. Dans l'*Abufar* de Ducis, deux jeunes gens s'aiment, bien que se croyant frère et sœur. Dans la *Fiancée de Messine* de Schiller, deux frères rivaux aiment une jeune fille, qui se trouvera être leur sœur.

Mais cette conception nouvelle de l'œuvre littéraire en général et du roman en particulier présentera de très graves inconvénients. Dans certains cas, elle aura d'abord pour effet de compromettre d'une façon inutile et impardonnable l'entourage même de l'auteur. Lorsque Gœthe se peint lui-même sous les traits du jeune Werther, et montre, sous les noms d'Albert et de Charlotte, un ménage de ses amis, il lui plaît, pour se rendre plus intéressant, de changer en amour l'amitié très vive qu'il ressentait pour

Charlotte, et en passion contenue par la vertu l'amitié désintéressée qu'il lui inspirait, et de prêter à Albert une froideur tout imaginaire à l'égard de sa femme ; il soulève ainsi, de la part de ses amis, des réclamations très légitimes. De même, lorsque Chateaubriand nous peint René inspirant à sa sœur un amour presque sensuel, il expose sa sœur à des soupçons blessants pour son honneur, et il ne voit pas qu'il commet ainsi une faute analogue à celle qu'il reprochait très justement à Rousseau. Avec beaucoup de tact, il avait remarqué que celui-ci s'était rendu coupable d'une grave indiscrétion en racontant que Mme de Warrens, sa protectrice, lui avait proposé de changer la nature de leurs relations et qu'il avait accepté. Rousseau pouvait du moins répondre qu'il ne rapportait que la vérité, et qu'il avait d'ailleurs spécifié que ses *Confessions* seraient seulement publiées après sa mort. Chateaubriand ne peut invoquer en sa faveur ni l'une ni l'autre de ces excuses.

En second lieu, ce genre littéraire nouveau, qui tient à la fois de l'autobiographie et du roman, présentera cet autre inconvénient de nous incliner à croire qu'on peut devenir un grand écrivain et un esprit supérieur, tout en s'abandonnant à de véritables débauches de mélancolie. Voici, par exemple, sous quels traits René nous sera dépeint : « Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente ; quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence : je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future ; je l'embrassais dans les vents ; je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve ; tout était ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers. » Or cet abus de mélancolie devra nous mettre en garde contre la tentation que nous pourrions avoir d'attribuer exactement à l'auteur le caractère et la nature des personnages, sous les traits desquels il essaie de se représenter. Chateaubriand n'est pas le René rêveur et sombre de son roman. Si Jean-Jacques Rousseau a pu être un théoricien souvent erroné mais profond, c'est qu'il était en réalité beaucoup moins insociable qu'il ne s'en vante ; il ne faut le croire qu'à moitié, lorsqu'il prétend qu'il n'avait pas d'esprit et qu'il ne savait pas causer : comment aurait-il, dans le siècle de Voltaire et de Diderot, rencontré les solides amitiés et les sincères admirations que lui prodiguèrent ses contemporains ? Il en est de même pour Chateau-

briand. Si l'on en croit son récit, René voyage les yeux fermés, arraché à la contemplation des choses par le mal moral dont il souffre sans cesse, obstiné à suivre sa rêverie stérile et désenchantée. Au contraire, le René véritable est un habile observateur; nous possédons des lettres de voyage écrites par lui en 1803, pendant qu'il traversait l'Italie : non seulement elles contiennent de très gracieuses descriptions de paysages, mais elles sont pleines de renseignements et de remarques d'un caractère tout pratique : elles nous apprennent, par exemple, que la Lombardie possède de fort belles routes, et que les auberges y sont excellentes, presque comparables à celles d'Angleterre. Elles donnent des conseils judicieux à ceux qui cherchent l'emplacement des ruines d'Herculanum et de Pompéï, recommandant de laisser toujours à leur place les statues et tous les objets découverts dans les fouilles, parce que la place qu'ils occupent peut en révéler la véritable signification. On y trouve aussi des observations très pénétrantes sur les qualités à la fois fines et fortes que recélait, au milieu de sa déchéance momentanée, la race romaine. — De même, si l'on en croit le roman, René ne lit guère que les poètes ; mais nous savons que le René véritable n'a pas de ces partis-pris : il suffit de jeter les yeux sur l'*Essai sur les Révolutions* et sur le *Génie du Christianisme* pour s'assurer que Chateaubriand lit indifféremment toutes sortes de livres.

En troisième lieu, nous sommes exposés à pardonner à *René* ce qui serait à peine excusable chez Chateaubriand. Celui-ci a été témoin d'un immense cataclysme, qui l'a frappé dans ses affections les plus chères, et qui l'a obligé à mener, pendant de longues années, la vie du proscrit misérable et menacé. Mais René n'a pas les mêmes excuses. Sans doute, il finit par découvrir cet affreux secret de l'amour involontairement incestueux qu'il inspire à sa sœur. Mais son dégoût de l'existence ne date pas du moment où se produit en lui cette brusque révélation. Or, auparavant, de quoi a-t-il à se plaindre ? Son enfance, certes, n'a pas été gaie ; il a coûté en naissant la vie à sa mère, il n'a pas été élevé au foyer domestique, comme son frère aîné qu'on lui préférait ; sa jeunesse s'est passée loin des siens, dans un collège, où, « tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, il rassemblait autour de lui ses jeunes compagnons, puis, les abandonnant tout à coup, allait s'asseoir à l'écart pour contempler la nue fugitive ou entendre la pluie tomber sur le feuillage. » Une fois par an, il revenait au château qu'habitait sa famille, dans une province reculée, et là, craintif et timide devant son père, il se réfugiait auprès de sa sœur Amélie. Mais toutes ces circonstances,

que Chateaubriand nous fait connaître en détail, suffisent-elles à justifier la mélancolie douloureuse et révoltée à laquelle René s'abandonne sans cesse ? Et, ainsi, ne sommes-nous pas invités par l'auteur à pardonner la haine de l'existence et le désir de l'anéantissement à des êtres qui les éprouvent sans raison et dont la sensibilité se dupe elle-même ?

Malgré tous ces défauts, l'œuvre est passionnante et forte, et l'imagination des contemporains en a reçu une impression profonde. René est un Européen qui, au milieu du siècle dernier, s'est expatrié et est allé vivre chez les Natchez, au milieu d'une colonie française. Pour obéir aux coutumes du pays, il a dû prendre une femme ; mais il a refusé de vivre avec elle et s'est réfugié dans la solitude. « Un penchant mélancolique l'entraînait au fond des bois ; il y passait seul des journées entières, et semblait sauvage parmi les sauvages. » Pendant plusieurs années, il refuse de s'expliquer à ses amis, qui ne parviennent pas à lui arracher son secret. Enfin le vieux Chactas, son père adoptif, et le Père Souël, missionnaire au fort Rosalie, le décident à lui ouvrir son cœur. Il leur donne rendez-vous au bord du Meschacebé, qui coule, dit l'auteur, au milieu d'un magnifique silence. En face d'eux, le soleil se levait au-dessus des sommets des Apalaches, qui se dessinaient comme des caractères d'azur dans les hauteurs dorées du ciel. René leur raconte son enfance solitaire et triste, les consolations qu'il trouve dans l'amitié de sa sœur, le voyage qu'il entreprend pour se distraire, en Italie, en Grèce et en Angleterre, puis une suspension, habilement ménagée par une sorte de syncope ou de méditation plus douloureuse, interrompt le récit. Revenu à lui, il raconte comment il a essayé, à son retour en France, de vivre dans une solitude suburbaine, puis dans les bois. Mais rien ne peut le consoler. Décidé à quitter la vie, il prend ses dernières dispositions et écrit à sa sœur pour lui léguer sa fortune. Mais sa sœur le devine, elle se rend auprès de lui et lui arrache la promesse de ne plus attenter à ses jours. Puis elle va s'enfermer dans un couvent, pour étouffer une passion qu'il ne lui suffit plus de cacher. Une lettre apprend à René qu'elle va embrasser la vie religieuse et prononcer ses vœux. « Quand je relisais la lettre, dit René, j'y trouvais je ne sais quoi de si triste et de si tendre, que tout mon cœur se fondait. Tout à coup, il me vint une idée qui me donna quelque espérance : je m'imaginai qu'Amélie avait peut-être conçu une passion pour un homme qu'elle n'osait avouer. Ce soupçon sembla m'expliquer sa mélancolie, sa correspondance mystérieuse et le ton passionné qui respirait dans sa lettre. Je lui écrivis aussitôt pour la supplier de

m'ouvrir son cœur. Elle ne tarda pas à me répondre, mais sans me découvrir son secret : elle me mandait seulement qu'elle avait obtenu les dispenses du noviciat et qu'elle allait prononcer ses vœux. » Fou de désespoir, il accourt auprès d'elle, afin d'interrompre, s'il en est temps encore, la cérémonie fatale ; mais il est obligé d'y assister, et au moment où le drap mortuaire est étendu sur la vierge, celle-ci lui fait son aveu. Il s'évanouit, on l'emporte ; pendant quelques jours, il revient errer autour du monastère, mais il renonce bientôt à l'Europe, et il émigre en Amérique, où il périra massacré.

L'unité du récit se trouve nettement marquée à travers tous les incidents qui développent l'intrigue ; l'auteur n'oublie jamais qu'il s'est proposé de nous raconter surtout l'histoire d'une âme. Sans doute, comme dans tous les ouvrages de Chateaubriand, l'art est parfois trop visible ; il y a dans le style des élégances un peu artificielles, et les contrastes sont trop accusés. C'est ainsi que, pour bien distinguer l'Italie des autres contrées qu'a visitées René, il la définit un pays où l'on ne rencontre que des ruines, comme si la Renaissance n'avait pas, dans une large mesure, dédommagé l'Italie de la destruction des monuments antiques. Certaines allusions restent obscures, lorsqu'on ne lit pas les notes explicatives placées au bas des pages. Quoi qu'il en soit, le récit est émouvant, d'une belle et large inspiration, et l'on y sent un mélange de précision et de grandeur, d'imagination et de finesse, qui fait de cette prose, où l'harmonie de la phrase ne le cède pas à la finesse minutieuse des analyses, une prose vraiment lyrique, et du lyrisme le plus puissant et le plus grave. Voici la méditation sur laquelle se trouve suspendu le récit de René : « Un jour, j'étais monté au sommet de l'Etna, volcan qui brûle au milieu d'une île. Je vis le soleil se lever dans l'immensité de l'horizon au-dessous de moi, la Sicile resserrée comme un point à mes pieds et la mer déroulée au loin dans les espaces. Dans cette vue perpendiculaire du tableau, les fleuves ne me semblaient plus que des lignes géographiques tracées sur une carte ; mais, tandis que d'un côté mon œil apercevait ces objets, de l'autre il plongeait dans le cratère de l'Etna, dont je découvrais les entrailles brûlantes entre les bouffées d'une noire vapeur. Un jeune homme plein de passions, assis sur la bouche d'un volcan, et pleurant sur les mortels, dont à peine il voyait à ses pieds les demeures, n'est sans doute, ô vieillards, qu'un objet digne de votre pitié ; mais, quoi que vous puissiez penser de René, ce tableau vous offre l'image de son caractère et de son existence : c'est ainsi que, toute ma vie, j'ai eu devant les yeux une création

à la fois immense et imperceptible et un abîme ouvert à mes côtés. »

Ajoutons que l'intrigue est conduite avec une sobriété qui frappe au milieu de tant de variété et de richesse dans le détail. On y rencontre, en plusieurs endroits, des thèmes poétiques et moraux que le romantisme reprendra quelques années plus tard : par exemple, celui du foyer désert, visité par un fils après la mort de son père, sera traité avec de nouveaux développements par Hugo et Lamartine. Mais ce rapprochement entre le modèle et les admirables copies des romantiques suffit à faire ressortir la concision saisissante du style de Chateaubriand. D'ailleurs, celui-ci s'applique très loyalement à mettre l'antidote à côté du poison. Nous avons montré que *René* était, en somme, une apologie de la mélancolie dans ce qu'elle a de plus maladif et de plus dangereux. Mais c'est au moins une apologie involontaire, que Chateaubriand ne fait que malgré lui, et dont il essaie de nous désabuser. Certes il admire profondément le héros de son roman, et il croit que la mélancolie est le signe des grandes âmes; mais, d'autre part, il s'efforce de nous faire comprendre que ce même sentiment est quelquefois une marque de faiblesse et d'impuissance, et que c'est le devoir d'une âme courageuse de résister à ces chagrins sans causes, à ces mouvements de désespoir qui entravent l'action. Voici par quelle déclaration, pleine d'une pitié tristement résignée, René essaie à l'avance de s'excuser devant Chactas et le Père Souël : « Je ne puis, en commençant mon récit, me défendre d'un mouvement de honte. La paix de vos cœurs, respectables vieillards, et le calme de la nature autour de moi me font rougir du trouble et de l'agitation de mon âme. Combien vous aurez pitié de moi ! Que mes éternelles inquiétudes vous paraîtront misérables ! Vous, qui avez épuisé tous les chagrins de la vie, que pensez-vous d'un jeune homme sans force et sans vertu, qui trouve en lui-même son tourment et ne peut guère se plaindre que des maux qu'il se fait à lui-même ? » Chateaubriand professe, en effet, qu'à vrai dire l'existence est souvent malheureuse, qu'une foule de causes peuvent blesser et faire souffrir un cœur généreux, que l'homme n'est pas autre chose qu'une ombre, ou, selon le mot de Pindare, que le rêve d'une ombre. Mais il pense aussi que l'homme ne doit pas s'enfermer et se complaire dans cette pensée, qu'il doit surtout lutter, en travaillant à son bonheur et au bonheur d'autrui ; que, s'il est impuissant à lutter, il n'y a qu'un refuge pour lui, le couvent. Mais ces âmes faibles, qui renoncent ainsi à l'humanité, n'ont plus le droit de prétendre aux avantages de la vie sociale, dont elles refusent d'accepter les de-

voirs: c'est un glorieux dédommagement. Reconnaissons d'ailleurs que Chateaubriand, en affirmant cette thèse, est très sincère, et qu'elle n'est pas seulement pour lui une satisfaction donnée à l'opinion publique, qui tient l'action pour un devoir de l'homme. Nous savons que ce rêveur est, à certains jours de son existence, un observateur curieux et passionné, qui se livre avec beaucoup de fougue à l'action sous toutes les formes. Les devoirs que nous imposent les obligations attachées à la vie sociale ont été compris et pratiqués par quelques-uns de nos romantiques, par Hugo et Lamartine, par exemple ; mais ils ne les ont acceptés qu'à une époque très avancée de leur vie, et jusque-là ils n'avaient été que des hommes de lettres. Au contraire, si loin qu'on remonte dans l'existence de Chateaubriand, on y retrouve toujours le voyageur passionné et l'homme d'action, qui accepte des missions à l'étranger et court le monde poussé par une curiosité insatiable, observant beaucoup et notant ses observations. Aussi, lorsqu'il dit que tout homme a le droit d'opter entre la vie de l'action et la vie du couvent, il ajoute une condition, c'est que celle-ci sera au moins achetée par le sacrifice.

A. D.

Sujets de devoirs

Université de Caen

PHILOSOPHIE

L'association des idées suffit-elle à expliquer et à justifier l'induction ?

HISTOIRE

Licence. — L'organisation de l'empire par Auguste.
Agrégation. — L'empire sous les Antonins.

GÉOGRAPHIE.

Les Philippines.

DISSERTATION FRANÇAISE

Licence

Distinguer, dans les *Méditations* de Lamartine, ce qui est imité, et ce qui est original.

Agrégation

Que pensez-vous de ce passage de La Bruyère, dans les *Ouvrages de l'Esprit* : « On a dû faire du style ce qu'on a fait de l'architecture...., surpasser les anciens que par leur imitation ».

THÈME LATIN.

La Bruyère. — Des Esprits Forts. « *Plusieurs millions d'années.... et les récompenses* ».

VERSION LATINE

Tacite. — La Germanie, § XVIII, « *Quanquam severa....* — à la fin du § XIX,.... *bonæ leges* ».

THÈME GREC

Agrégation. — La Bruyère, *De l'Homme*, nº 53.

Licence. — La Bruyère, *Discours sur Théophraste*, depuis : « Quelques savants ne goûtent.... »

ALLEMAND

Dissertation. — État des lettres allemandes au moment où paraît *Gœtz de Berlichingen.*

Thème : *Le Misanthrope*, Act. I, Sc. I., depuis : « Eh ! mon Dieu, laissons là vos comparaisons fades... », jusqu'à : « Mais ce flegme, Monsieur... ».

Version : *Faust*, 1re partie.

Soutenance de thèses

M. Gustave Fougères a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des lettres de l'Université de Paris, en Sorbonne, le 22 juin.

THÈSE LATINE.

De Lyciorum communi.

THÈSE FRANÇAISE.

Mantinée et l'Arcadie orientale.

Le Gérant : E. Fromantin.

POITIERS. — SOC. FRANÇ. D'IMPR. ET DE LIBR. (OUDIN ET Cie)

SIXIÈME ANNÉE (2e Série). N° 34 7 JUILLET 1898.

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Boileau. — Ses jugements sur Perrot d'Ablancourt et Patru.

(*Suite*)

Cours de M. EMILE FAGUET

Professeur à l'Université de Paris

Parmi les auteurs de son temps dont Boileau a fait l'éloge, j'ai déjà nommé Benserade et Segrais. Ce sont deux écrivains que leur frivolité l'empêchait sans doute d'aimer beaucoup; cependant il les trouve dignes d'être lus et, qui plus est, de chanter le nom de Louis XIV.

Je veux insister aujourd'hui sur Perrot d'Ablancourt et sur Patru, parce que Boileau a placé très haut ces deux hommes. Il les a pris évidemment pour des maîtres de l'éloquence française, et pourtant nous ne les connaissons guère. D'où vient que le satirique, d'ordinaire si sévère, s'est montré si enthousiaste à leur égard ?

Perrot d'Ablancourt, né le 5 avril 1606, était d'une très noble et très honorable famille de magistrats qui s'étaient fait protestants au XVIe siècle. Il fut élevé au collège de Sedan. A l'âge de treize ans, ses études classiques étant terminées, il revint chez son père et travailla sous la direction d'un précepteur très intelligent, comme lui-même en témoigne. A quinze ans, il va à Paris pour faire son droit; à dix-huit ans, il est avocat : c'est un enfant précoce. De dix-huit à vingt-cinq ans, il prend une petite revanche sur son enfance si laborieuse : il s'amuse. Il est très grand ami de comédiens des deux sexes. Il est bouffe lui-même et excellent

bouffe. On raconte qu'il prenait les habits de Gautier Garguille et qu'il imitait celui-ci jusqu'à faire illusion. Dans sa biographie de Perrot d'Ablancourt, Patru parle de son ami avec la plus grande émotion. Ils vécurent ensemble comme deux frères. Après s'être converti au catholicisme à l'âge de vingt ans, il revint au protestantisme à vingt-cinq, non par légèreté, comme on pourrait le croire de la part d'un jeune homme assez vif d'esprit et d'une conduite un peu libre, mais de propos délibéré et après mûres réflexions, car la seconde fois, nous dit Patru, il dut renoncer à un bénéfice de cinq à six mille livres, et la première fois il avait dû manquer un très riche mariage. D'ailleurs, il semble par ses écrits s'être intéressé particulièrement aux questions de religion. A ce moment, il va en Hollande, à Leyde, où il fait la connaissance de Saumaise, un des savants les plus intelligents du XVIIe siècle. Il passe en Angleterre, où il séjourne pendant un an. Revenu en France, il s'établit à Paris en 1632 ou 1633, d'abord chez son ami Patru, puis dans un appartement, près du Luxembourg, où il fait venir ses deux neveux. Il vécut là jusqu'en 1650, d'une existence très studieuse et exclusivement intellectuelle. Il fréquentait les deux frères Dupuy, qui tenaient un bureau d'études scientifiques, M. de Thou, Conrart, Vaugelas ; il était du petit groupe d'amis qui devint l'Académie française et fit partie de cette compagnie, non tout à fait à son début, mais dès 1637. En 1650, il se retira à Ablancourt en Champagne, dans la terre de ses pères ; il ne revint désormais à Paris que pour l'impression de ses ouvrages, ayant hâte toujours d'abréger le voyage, s'arrangeant pour laisser le moins de fautes possible dans son manuscrit, afin de repartir plus vite chez lui. A Paris, il descendait chez Conrart.

Il souffrait depuis quinze ou vingt ans de la pierre, lorsque cette maladie l'emporta, le 25 novembre 1675. Le bruit courut qu'il s'était laissé mourir de faim. Bayle, dans son *Dictionnaire*, affirme et prouve, en somme, le contraire. La pierre était, à cette époque, une terrible maladie, que l'on soignait par des remèdes très dangereux. Il est possible que d'Ablancourt ait été pris à la fin d'une sorte de désespérance, et ait montré une certaine obstination à attendre la mort.

C'était un érudit, très capable de faire des ouvrages originaux. Patru nous dit : « Son génie approchait fort de celui de Montaigne » (il y a en effet de nombreuses ressemblances entre ces deux esprits également complexes); « et, s'il eût voulu travailler de lui-même, il ne lui manquait rien du tout de cela. Il avait l'imagination très féconde et l'esprit rempli de belles connais-

sances. Mais il disait qu'il n'était ni prédicateur pour faire des sermons, ni avocat pour faire des plaidoyers ; que du reste le monde était plein de livres de politique et que tous les livres de morale étaient inutiles depuis Sénèque. » Un tel état d'esprit semble indiquer plutôt un homme du XVIe siècle. D'Ablancourt est un peu arriéré. Cependant il y a beaucoup de bon sens dans le raisonnement que lui prête Patru. Il voulait, en somme, qu'on fût bien persuadé de la vertu moralisatrice de l'antiquité. Il aurait souhaité, par exemple, que les princes connussent le latin, parce que (l'explication ne manque pas d'humour) ils entendraient de l'antiquité des choses que les hommes de leur temps ne pouvaient leur dire. Géruzez disait d'une façon analogue : « Je lis Tacite, il est plein d'histoire contemporaine ». Patru nous trace le portrait de son ami. Il était de haute taille, de figure expressive, avec un grand front, élégant et recherché dans son ajustement. Il savait l'hébreu, le latin, le grec, l'italien et l'espagnol. Toutes les difficultés de la Bible lui étaient familières. Vers la fin de sa vie, en bon protestant qu'il était, il ne s'occupait plus que de ce que nous appelons l'exégèse, c'est-à-dire de l'étude minutieuse des Livres saints. « Jamais homme ne l'a connu qui ne l'aimât ». C'était, en effet, un homme fort obligeant, et par surcroît un merveilleux causeur. Pellisson, qui s'entendait aux choses d'esprit, écrit ceci : « Je suis désespéré, quand je l'entends, de n'avoir pas un greffier pour conserver tout ce qu'il dit ». C'était encore un esprit très libre et très élevé. Il a soutenu avec Patru une querelle sur l'immortalité de l'âme : il affirmait, par des raisons très solides, que la raison humaine ne peut rien prouver dans des questions de ce genre et que la foi seule nous éclaire sur elles. C'est une idée tout à fait anti-cartésienne. Bayle fait remarquer qu'avoir une pareille opinion, c'est être avec Locke. Je dirai, pour moi, que c'est être avec Pascal.

Ses traductions sont précédées de préfaces et d'introductions pleines de vues littéraires sur les anciens et sur les modernes, sur l'art de comprendre les premiers et de les traduire. A cet égard, d'Ablancourt doit prendre une place importante dans l'histoire de la critique en France. Quant à ses traductions, on sait assez qu'elles ont été nommées au XVIIe siècle *les belles infidèles*. Ce sont, en effet, des adaptations très libres, où l'auteur se permet d'insérer de temps en temps une demi-page de son invention, et de retrancher plusieurs lignes de son auteur qu'il n'a pas trouvées agréables. On peut donc dans une certaine mesure les considérer comme des ouvrages originaux.

Remarquons d'ailleurs qu'il est très naturel, soit au XVIe siècle,

soit au XIXe, que l'on s'efforce de traduire littéralement. Mais, au XVIIe siècle, ce n'est pas au peuple que s'adressent les traductions; c'est aux lettrés, c'est à ceux qui sont très capables de lire le texte lui-même. Ces derniers, quand ils ouvrent une traduction, veulent simplement examiner de quelle manière un homme intelligent et savant est capable d'interpréter un texte et de vivifier par son propre esprit les idées des anciens. Brébeuf, dans sa *Pharsale*, ne se fait point scrupule de passer les endroits ennuyeux, ni d'ajouter parfois de petits détails de sa composition. Il est, en somme, un admirateur et un amateur de Lucain, qui fait un hommage à son modèle. Je crois avoir observé (mais je n'en suis pas très sûr) que les traductions d'auteurs grecs sont plus exactes au XVIIe siècle que celles d'auteurs latins. La raison en serait qu'il n'y avait pas beaucoup de lettrés à cette époque qui connussent le grec, et que le souci de l'utilité passait alors avant le désir d'originalité des traducteurs.

Quoi qu'il en soit, Perrot d'Ablancourt est un excellent écrivain de second ordre. Son style a les qualités de celui de Nicole, par exemple ; il est clair, pondéré, nombreux, d'une grande propriété d'expression. En résumé, cet homme était un savant, un esprit élevé et très aimable ; il faisait honneur à la littérature française. Boileau goûtait surtout parmi les prosateurs ceux qui sont exacts, concis et scrupuleux : c'est pour cela qu'il l'a tant aimé.

Patru ressemble beaucoup à son ami. Comme lui, il n'a pas toujours été très austère, il a même pu passer pour un homme à bonnes fortunes. Il n'a jamais songé à la richesse, et on sait qu'il est mort dans l'indigence. Il était fils d'un conseiller au parlement de Paris ; il perdit son père de bonne heure et fut élevé par sa mère, qui employa à cette éducation tout son cœur, tout son esprit, et la lecture de l'*Astrée*. L'abbé d'Olivet nous apprend qu'il avait, tout enfant, une petite réputation d'ingénieux conteur : chose curieuse, ce sont en effet ses narrations qui composent le meilleur de ses œuvres. Il a le style vif et alerte du cardinal de Retz.

Jeune encore, il fit un voyage en Italie, et passa par la Savoie et le Piémont. Il eut la joie de rencontrer, à Turin, d'Urfé, déjà vieux. Il en profita pour tâcher de lui arracher ce qu'on appelait son secret ; car personne ne doutait alors que les aventures de l'*Astrée* ne fussent celles de M. d'Urfé un peu transposées. Mais d'Urfé ne se confessa point ; il donna seulement au jeune homme quelques indications sommaires et très confuses. Il lui promit d'ailleurs de lui en dire davantage, s'il voulait, à son retour d'Italie, passer le voir dans son château des bords du Lignon : ce lieu

serait plus propre aux confidences. Mais Patru eut beau abréger son voyage : quand il revint, il apprit que le célèbre auteur de l'*Astrée* venait de mourir. Nous n'aurons jamais la confession complète de d'Urfé.

Patru était beaucoup plus paresseux que son ami d'Ablancourt. Il fut homme du monde bien plus qu'avocat ; cependant il plaida quelquefois. Il avait un très grand bon sens, un esprit très lucide et savait débrouiller les causes les plus obscures. Ajoutez qu'il était « la plus belle parole du palais », depuis que M. Lemaître n'était plus. Aussi était-il de ces avocats qui ne plaident pas souvent, mais auxquels on songe, dès qu'il est besoin d'une grave autorité et d'une véritable éloquence. Il fut de l'Académie à partir de 1640. A son entrée, il fit un compliment si bien tourné, que la célèbre compagnie décida de demander dorénavant à chaque nouvel élu un semblable discours. Jusque-là, certains académiciens lui avaient bien adressé quelques remerciements; mais ce n'était point un usage consacré.

Patru fut parmi les frondeurs et les amis du cardinal de Retz ; il se compromit dans la lutte contre Mazarin. Il aima beaucoup Boileau et Vaugelas, qui le consultait sur toutes les questions de langue. On sait qu'il conseilla à Boileau de ne pas faire d'art poétique et à La Fontaine de ne pas écrire ses fables en vers. A ce propos, remarquons que l'événement dément en pareille matière les meilleurs pronostics. Encore qu'il soit très singulier que Patru ait déconseillé la composition d'œuvres que deux siècles de postérité ont admirées, il n'en est pas moins vrai qu'il avait, à mon avis, tout à fait raison. Un art poétique ne doit pas être en vers, parce qu'il y faut la parfaite précision et la clarté d'un véritable code ; mais Boileau fait de si bonne prose, quand il écrit en vers, qu'il était peut-être le seul écrivain capable de rester clair et lucide dans un pareil ouvrage ; et la forme du vers avait cet avantage de pouvoir faire passer plus facilement, à l'état de proverbes, ses définitions et ses préceptes dans la mémoire des hommes. Quant aux fables, je dirai, malgré mon grand amour pour La Fontaine, que d'avoir donné à un aussi beau talent que le sien un cadre si étroit est véritablement regrettable. Aussi le fabuliste sort-il à tout instant des limites du genre. C'est dans ses digressions mêmes que sont ses plus beaux vers. Ses narrations sont très jolies ; mais où son génie prend un plus bel essor, c'est quand il s'écarte du sujet. Par là il a certainement déformé le genre de la fable. Au reste, à choisir cette forme, il a gagné d'être plus court et moins traînant ; mais un poète de cette valeur eût été plus grand encore peut-être dans un genre moins humble. Puis

à quoi bon, pensait Patru, mettre en vers les fables ésopiques ? Le vrai mérite de cet ouvrage est dans la simplicité et dans la concision. « Il est probable, écrivait-il à son ami, que ces qualités ne sont pas tout à fait d'accord avec celles d'un grand poète comme vous ». Avant que l'*Art poétique* soit écrit, comme avant que les *Fables* soient composées, Patru avait parfaitement raison. Mais le génie joue de ces tours à la saine critique ; elle a beau dire vrai d'une manière générale, il est supérieur à tout. Il reste que, en dépit de l'événement, Patru a donné là deux preuves de son bon goût.

Ses ouvrages comprennent des travaux académiques, quelques pages de littérature légère, et ses plaidoyers, qu'il a réunis vers la fin de sa vie en les remaniant. En premier lieu, signalons ce fameux discours de réception à l'Académie, qui va paraître au lecteur d'une singulière platitude ; mais cette littérature extatique était à la mode alors dans les remerciements. Nous n'avons pas de nos jours, (cela ne veut pas dire que nous en valions mieux), cette profondeur de prosternement.

« Messieurs, disait Patru, si je prétendais vous rendre ici des remerciements dignes de la grâce que vous me faites, je ne connaîtrais ni mes forces, ni le prix d'une si haute faveur, et qui passe de bien loin mes plus hautes espérances. A peine se pourrait-on acquitter d'un devoir si juste, avec toutes vos lumières, avec tous ces dons si précieux dont le ciel vous a tous si heureusement partagés. Véritablement quand je considère qu'on trouve en cette docte assemblée tout ce que Rome et Athènes ont pu produire de plus merveilleux — (ceci dit à l'Académie de 1640 ne laisse pas d'être un peu hyperbolique), — je comprends assez combien la place où je suis me doit être chère. Mais, pour exprimer ce que je sens en cette rencontre, pour faire voir quel est mon cœur, il faudrait avoir vieilli dans cette école de bien parler et de bien écrire, dans cette école que toute l'Europe regarde comme un nouvel astre qui vient éclairer tout le cercle des sciences. Je vis sans doute avec joie la naissance et l'établissement de cette illustre compagnie. Il me sembla qu'à ce coup nos muses françaises s'en allaient régner à leur tour, et porter dans tout l'univers la gloire et l'amour de notre langue. Mais cette joie, je le confesse, n'était point sans quelque amertume. Si j'admirais ces rares génies, ces grands ouvriers qui travaillent tous les jours à l'exaltation de la France, je désespérais en même temps d'entrer jamais dans un lieu si renommé, dans un lieu où, quelque part qu'on jette les yeux, on ne voit que des héros. J'apprends pourtant aujourd'hui qu'on peut être votre confrère sans avoir votre mérite. Et certai-

nement cette obligeante condescendance, si elle n'était pas de votre bonté, elle serait de votre sagesse. »

Voilà qui est joliment dit. Le tout d'ailleurs est bien d'un orateur, qui parle encore lorsqu'il écrit.

Dans les commencements de l'Académie française, on ne se bornait pas au travail du dictionnaire et aux projets de grammaire ou de rhétorique. On faisait aussi, de temps à autre, à l'Académie même et devant ses confrères des discours d'apparat. C'est ainsi que Patru, en bon paresseux qu'il était, fit un discours sur le travail. Nous y voyons un étalage d'érudition qu'on aimait fort à cette époque : c'était une sorte de politesse presque obligatoire de la part des orateurs. Nous en jugerions tout autrement aujourd'hui.

Un morceau plus amusant des œuvres de Patru, dans un ordre d'idées analogue, est la relation qu'il écrivit à d'Ablancourt, de la séance où fut reçue par l'Académie française la reine Christine de Suède. Il est très curieux d'y surprendre beaucoup d'hommes du temps dont les noms nous sont connus, avec leurs gestes et leurs attitudes familières. Je vais citer cette lettre depuis ses premières lignes, bien qu'elles se rapportent à un sujet différent ; mais elles serviront à montrer que Patru n'était pas toujours, et même dans son âge avancé, le personnage austère qu'on se représente : « Il est vrai, mon cher, que depuis un mois ou environ, je pris la perruque, ou, pour parler plus exactement, une calotte de cheveux, tellement que j'ai des cheveux plus que toi, et tu as des lunettes plus que moi. A deux de jeu, l'un vaut bien l'autre. Ce n'est pas que je n'eusse la tête encore passablement garnie ; mais la garniture paraissait un peu trop antique, et je craignais qu'elle ne blessât enfin les yeux d'Amarante. C'est comme je nomme la belle qui maintenant tient mon cœur. Te voilà bien étonné, et tu diras bien à ce coup : *Amice, nunquam desines ineptire.* Ah ! mon cher, si tu l'avais vue, tu parlerais bien un autre langage ! Le bruit de mon éloquence, vrai ou faux, a formé cette galanterie ! Et ce beau fruit de mes veilles, à te dire vrai, me charme un peu plus que toute la réputation que je puis attendre de mes études. J'aime la gloire, à la vérité, mais je l'aime d'amitié et non pas d'amour ; et je préfère le cœur d'Amarante à toutes les langues de la renommée. Ne me va point dire : *Turpe senex miles* : car, en tout cas, on peut être capitaine et conquérant à mon âge ; et en amour, pourvu qu'on y réussisse, on y a toujours bonne grâce.

« Mais c'est assez parler de mes folies : il faut que je t'entretienne de la visite que la reine de Suède a faite à l'Académie, il y eut lundi dernier quinze jours. Tu sauras donc qu'on ne fut averti

que vers les huit ou neuf heures du matin du dessein de cette princesse : tellement que quelques-uns de nos messieurs n'en purent avoir l'avis. Tu sais la grande salle qui est à main gauche de l'escalier : en entrant au bout de cette salle, il y en a une autre qui est grande encore, mais non pas tant que la première. Ce fut là qu'on la reçut. J'arrivai en ce lieu vers les quatre heures. J'y trouvai M. le chancelier, qui parlait avec M. de Toulouse et M. de Meaux. J'y trouvai aussi sept ou huit de nos messieurs. A quelque temps de là, les autres arrivèrent et nous étions quinze ou seize en tout. Car M. du Rier ne put en être averti. M. Giry en fut averti trop tard et était sorti quand l'avis fut apporté ; MM. Chapelain et Conrart étaient indisposés. M. de Gombaud y vint sans être averti ; mais, aussitôt qu'il sut le dessein de la princesse, il s'en alla : car tu sauras qu'il est en colère contre elle de ce qu'ayant fait quelques vers, où il louait le grand Gustave, elle ne lui a point écrit, elle, qui, comme tu sais, a écrit à cent impertinents ; le bonhomme, que tu connais, se fâche de cela tout de bon, quoiqu'il soit vrai qu'elle ait demandé de ses nouvelles plusieurs fois à ses deux voyages de Paris. J'aurais bien plus de sujets de m'en plaindre ; mais quand rois, reines, princes et princesses ne me feront que de ces maux, je ne m'en plaindrai jamais. Mais, pour revenir à notre sujet, la salle où l'on reçut la princesse est fort belle. Il y avait au milieu une table tirée des deux bouts, couverte d'un tapis de velours bleu, avec une grande crépine d'or et d'argent. Au bout d'en haut, il y avait un fauteuil de velours noir avec un clinquant d'or large de quatre doigts, et, tout autour de la table, des chaises à dos de tapisserie. M. le chancelier oublia à faire mettre dans cette salle le portrait de la princesse qu'elle a donné à la compagnie : car, à mon avis, cela ne se devait point oublier. Sur les cinq heures, un valet de pied de la princesse vint savoir si la compagnie était assemblée. A un moment de là, un autre valet de pied, mais du roi, vint dire à M. le chancelier que la reine de Suède était au bout de la rue ; et, presque aussitôt, on vit son carrosse entrer dans la cour. M. le chancelier, suivi de la compagnie, l'alla recevoir au carrosse. Mais, comme il y avait grand monde dans la première salle, et, même dans la cour, qui voulait voir la princesse, je ne passai point le milieu de la première salle à cause de la presse ; et il n'y en eut que deux ou trois d'entre nous qui purent suivre ; tellement que je ne te puis dire bien certainement ce qui se passa à cet abord. On m'a dit que M. le chancelier lui fit seulement un compliment à l'ordinaire. Ensuite elle passa à travers la première salle, M. le chancelier à ses côtés, suivie de Mme de Brégis, de son

capitaine des gardes, de M. Bourdelot et d'un autre homme que je ne connais point.

« D'abord qu'elle fut entrée dans le lieu où on la devait recevoir elle s'approcha du feu, et parla à M. le chancelier assez bas. Puis elle demanda pourquoi M. Ménage n'était pas là ; et sur ce qu'on lui dit qu'il n'était pas de la compagnie, elle demanda pourquoi il n'en était pas. M. de Boisrobert lui répondit, ce me semble, qu'il méritait fort d'en être, mais qu'il s'en était rendu indigne (1). Ensuite elle parla bas à M. le chancelier, et lui demanda, à ce qu'on apprit depuis, de quelle sorte nous serions devant elle, ou assis ou debout. M. le chancelier appela M. de la Ménardière, qui, sur cette proposition, dit que, du temps de Ronsard, il se tint une assemblée de gens de lettres et de beaux esprits de ce temps-là à Saint-Victor, où Charles IX alla plusieurs fois, et que tout le monde était assis devant lui. Il n'ajouta pas qu'on était couvert, si ce n'est lorsqu'on parlait directement au roi. Mais on dit que cela est ainsi, et je ne me suis pas encore éclairci de cette histoire. Aussitôt, la princesse alla parler à M. Bourdelot, et en passant dit à Mme de Brégis qu'elle croyait qu'il fallait qu'elle sortît. M. de Boisrobert dit que Mme de Brégis, ayant l'honneur d'être de la compagnie de la princesse, et ayant l'esprit qu'elle a, méritait bien d'y assister. Aussitôt que la princesse eut dit un mot à M. Bourdelot, elle s'alla brusquement, à son ordinaire, asseoir dans son fauteuil; et, au même instant, sans qu'on nous l'ordonnât, nous nous assîmes ; et la princesse voyant qu'on était un peu éloigné de la table, nous dit que nous pouvions nous en approcher. On s'en approcha un peu, mais on ne rejoignit pas la table comme si on était là pour banqueter.

« J'oubliais à te dire que le bonhomme de Priézac, aussitôt qu'il sut que la reine délibérait si nous serions debout, s'en vint à moi comme un grand frondeur, et me dit ce qui se passait ; et, en me demandant ce que j'étais résolu de faire, ajouta que sa résolution était de sortir si elle voulait qu'on se tînt debout devant elle. Je lui promis que je le suivrais, et que, s'il ne marchait devant moi, je passerais le premier. Or, il était entré force honnêtes gens dans les lieux : il y avait presque tous les officiers du sceau, grands audienciers et autres ; plusieurs secrétaires du roi, quelques conseillers et maîtres des requêtes. Tous ces gens-là étaient debout derrière nous et même un peu éloignés de nous. M. le chancelier était à la gauche de la reine, mais du côté du feu ; vis-à-vis

(1) Ménage avait fait contre l'Académie un libelle fort méchant intitulé *la Requête des Dictionnaires.*

de lui, au côté droit de la princesse, mais du côté de la porte, le directeur, qui est M. de la Chambre ; ensuite M. de Boisrobert, moi, M. Pellisson, M. Cotin, M. l'abbé Tallemant et ainsi en suite. M. de Mézeray était au bas bout de la table vis-à-vis de la princesse, avec l'écritoire, le papier, le cahier et le portefeuille de la compagnie, et cela comme représentant le secrétaire. Le tour des chaises où nous étions assis passait derrière lui. Nous étions tous découverts, et M. le chancelier comme nous. M. le chancelier demeura assis. Le directeur fit son compliment, mais si bas, que personne ne l'entendit : car il était tout courbé et il n'y avait que la reine et M. le chancelier au plus qui pussent l'entendre. Je ne doute point que le directeur n'ait dit de fort bonnes choses, parce qu'il a tout l'esprit qu'il faut pour cela, et que la princesse même témoigna par ses gestes qu'elle en était satisfaite.

« Après le compliment fait, nous nous rassîmes : le directeur dit à la princesse qu'il avait fait un *Traité de la Douleur* pour ajouter à ses *Caractères des Passions*, et que, si Sa Majesté l'avait agréable, il lui en lirait le premier chapitre. Fort volontiers, dit-elle. Il le lut et, après l'avoir lu, il dit à la princesse qu'il n'en lirait point davantage de peur de l'ennuyer. Point du tout, dit-elle, car je m'imagine que le reste ressemble à ce que vous venez de lire. Ensuite, M. de Mézeray dit que M. Cotin avait quelques vers que Sa Majesté trouverait sans doute fort beaux, et que, si elle l'avait agréable, on les lui lirait. M. Cotin prit aussitôt ses vers et les lut. Ils étaient fort beaux. C'étaient deux traductions de deux endroits de Lucrèce, l'un où il attaque la Providence, l'autre où il décrit l'origine du monde suivant l'opinion d'Epicure par la rencontre des atomes ; et de sa façon il y avait une vingtaine de vers pour soutenir la Providence. Ensuite, M. l'abbé***, sans être prié ni ordonné (dit plaisamment M. de Boisrobert), se mit en place et lut deux sonnets qui ne valent pas grand'chose, mais qui passèrent pour bons. Ces deux lurent leurs vers debout ; mais nous étions tous assis, et tous les autres lurent assis. Ensuite, on dit à M. de Boisrobert qu'il eût à dire quelque chose. Cela se faisait assez bas par M. le chancelier et par nous autres. Il dit à la reine qu'il n'avait rien de nouveau que ses madrigaux pour Mme d'Olone, mais qu'il croyait que Sa Majesté les avait vus. Point du tout, dit-elle, et vous me ferez plaisir de les lire... Il les dit par cœur. Ils sont jolis et la reine en témoigna grande satisfaction, aussi bien que de tout ce qu'on lui avait lu auparavant. Ensuite, on demanda si M. Pellisson n'avait rien. Il me dit : « J'ai bien quelque chose, mais je voudrais bien que M. de Boisrobert le voulût lire ». Je le dis à M. de Boisrobert, mais il me répondit : « Je le voudrais

bien, mais je ne puis lire qu'avec des lunettes et cela serait ridicule. » Enfin M. Pellisson les dit lui-même. C'était une traduction d'*Amemus, mea Lesbia*, de Catulle, et un madrigal. Tout cela fut trouvé fort joli. Ensuite, M. le directeur dit à la reine que l'exercice ordinaire de la compagnie était de travailler au dictionnaire, en attendant grammaire, rhétorique, etc., et que, si Sa Majesté l'avait agréable, on lui en lirait un cahier. Fort volontiers, dit-elle. M. de Mézeray lut donc le mot de *Jeu*, où entre autres façons proverbiales, il y avait *Jeux de princes*, qui ne plaisent qu'à ceux qui les font ; pour dire une malignité ou une violence faite par quelqu'un qui est en puissance. Elle se mit à rire (1). On acheva le mot, qui était au net, où pourtant il y avait bien des choses à dire. Il eût été mieux de lire un mot à éplucher et choisir quelque beau mot, parce que nous eussions tous parlé. Mais on fut surpris et les Français le sont toujours. Cela fit aussi qu'il n'y eut pas beaucoup de pièces prêtes pour lire. Cela néanmoins se passa fort bien et la reine en témoigna grande satisfaction. Après que le mot de *jeu* eut été lu et après environ une heure de temps, la princesse, qui voyait qu'il n'y avait plus rien à lire, se leva, fit une révérence à la compagnie, et s'en alla comme elle était venue.

« J'oubliais à te dire qu'après que le directeur eut fait son compliment, la princesse se tourna vers Mme de Brégis, qui était debout derrière elle, et lui dit qu'elle s'assît. Mme de Brégis s'assit sur une chaise qu'on lui apporta, et qui était semblable aux nôtres, et se mit un peu à côté derrière la princesse et presque entre elle et M. le chancelier, afin de voir ce qui se passait.

« Voilà, au vrai, ce qui s'est passé en cette célèbre rencontre à l'académie. Aussi dit-on que M. le duc d'Anjou parle d'y venir, et les zélés sont tout transportés de cette gloire. »

Ces derniers mots *les zélés* nous indiquent que tout cela est bien égal à Patru, et qu'il n'a pris dans cette circonstance qu'un intérêt de curiosité.

Ses œuvres légères sont des lettres à une certaine Olinde, qui est peut-être une Iris en l'air. Le style qu'il y emploie est du meilleur d'Urfé. On croirait lire des lettres de Sylvandre ou de Darimant.

Ses plaidoyers sont des petits chefs-d'œuvre de style ; la langue en est très belle et très nombreuse. Les meilleurs passages sont les narrations. Voyez par exemple le plaidoyer pour la veuve et les enfants de Pierre Doublet, fermier à Grenelle. Ce pauvre homme s'était laissé mourir dans la paroisse de Grenelle et par suite

(1) C'était six mois après l'assassinat de Monaldeschi.

devait être enterré par le curé de Saint-Etienne du Mont. Cependant, il avait préparé sa tombe dans la paroisse de Vaugirard, d'où il était natif. Ses parents avaient l'intention de faire passer seulement le corps par l'église de Saint-Etienne. Mais le curé de cette église s'y opposa, et déclara qu'il ne ferait pas lever le corps. Patru plaide contre le curé. Il faut lire dans son plaidoyer le récit de l'enterrement. Au XVIe siècle, bien peu ont cette vivacité qui nous met les personnages connus en face de nous, et nous fait sentir l'heure qui passe.

Je regrette de ne pouvoir parler de ses plaidoyers historiques pour le prince de Conti, pour une abbesse nommée par le roi que les religieuses n'ont pas voulu accepter, pour Catherine de Rambouillet et son neveu. Patru excelle à tourner l'argument juridique en idée générale et en lieu commun de morale. Il s'élève alors à une très grande hauteur de langage.

On voit que les éloges décernés par Boileau à d'Ablancourt et à son ami sont assez justifiés. En somme, le satirique a bien attaqué tous ceux qui le méritaient, de même qu'il a loué tous ceux que la postérité devait consacrer. Quelques autres, comme Patru et Perrot d'Ablancourt, étaient également dignes de ses éloges et des nôtres. Où sont donc ses erreurs ? La réhabilitation de Quinault par Voltaire est certainement superflue. De Saint-Amant il n'a critiqué que le *Moïse sauvé*, et, pour ses autres œuvres, il n'est pas sans lui avoir rendu quelque justice. « Il avait, dit-il, assez de génie pour les ouvrages de débauche et de satire outrée, et aussi quelques fortunes heureuses dans le sérieux. » Quant à Théophile, il s'est contenté de dire qu'il ne fallait pas le préférer à Racan ni à Malherbe, et je suis de son avis. Il n'a point attaqué Cyrano de Bergerac, et c'est une preuve de goût de dire comme il a fait :

J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace
Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.

Dans toute l'œuvre critique de Boileau, je ne vois qu'une véritable défaillance : c'est celle qui a rapport à Brébeuf. Le bien qu'il a dit de cet auteur est trop peu élogieux et trop mince ; il aurait dû s'apercevoir que, si Malherbe est digne de l'admiration de la postérité, ce n'est que pour avoir fait trois cents bons vers. On en trouverait autant dans Brébeuf, que le jugement de Boileau a malheureusement couvert d'ombre pour plus de deux siècles. Encore cette injustice du critique a-t-elle son excuse dans une théorie supérieure, celle qui condamne la poésie chrétienne, comme on l'a fait remarquer dans une thèse récente, par scrupule de chrétien.

C. B.

La doctrine de Pascal. — Les rapports de la raison et de la foi

Cours de M. EMILE BOUTROUX

Professeur à l'Université de Paris.

C'est à l'étude des rapports de la raison et de la foi, selon Pascal, que nous consacrerons notre dernière leçon. A cette question aboutissent toutes les autres, et ainsi, en la traitant, nous donnerons une conclusion à l'ensemble du cours.

La thèse courante, à ce sujet, aujourd'hui encore, est celle-ci. D'après Pascal, la raison, enfermée dans le monde des choses sensibles, est incapable de rien démontrer en matière proprement philosophique et religieuse : sur ce terrain elle n'aboutirait qu'à d'insolubles contradictions. Quand il a une fois pris conscience de cette impuissance, l'homme ne voit tout d'abord devant lui que deux solutions : ou renoncer à sa raison et se ravaler au niveau de la brute, ou désespérer et souffrir. La philosophie n'offre pas d'autre issue. Mais il y a un moyen d'échapper à ce douloureux dilemme : c'est de se confier à la religion comme à une puissance supérieure à la raison, et de croire, les yeux fermés. A l'homme déçu par sa raison, la foi apporte la paix et la lumière.

Selon cette interprétation, Pascal aboutit à ce qu'on appelle une *foi de volonté*. Ce n'est pas la croyance à une vérité spontanément consentie par l'intelligence ; c'est une croyance que l'on se donne soi-même, que l'on s'impose. D'ailleurs, remarque-t-on, si cette croyance est sans fondement dans la raison, elle est par là même méritoire ; elle regagne en beauté, en valeur pratique, ce qu'elle perd en certitude intellectuelle.

Telle est l'interprétation que l'on peut appeler classique. — Mais, depuis quelques années surtout, à la suite d'étu des plus complètes et plus désintéressées, il s'est produit contre cette thèse une vive réaction, et plusieurs sont allés jusqu'à soutenir une thèse tout à fait opposée. Pascal ne distinguerait qu'entre le faux et le légitime emploi de la raison, mais ne songerait pas à attaquer la raison, bien employée. N'a-t-il pas dit : « La raison nous

commande bien plus impérieusement qu'un maître car en désobéissant à l'un on est malheureux, et en désobéissant à l'autre on est un sot » ? Les arguments sceptiques de Pascal ne seraient qu'une arme de guerre destinée à vaincre les incrédules en se plaçant sur leur propre terrain. Par hypothèse il rejetterait avec les sceptiques toute autorité de la raison, et, ne laissant plus debout que la volonté, il montrerait à celle-ci qu'elle ne peut se satisfaire que dans la religion. Quant à lui, Pascal estimerait que la religion est parfaitement conforme à la raison, si l'on a soin d'user de celle-ci convenablement. Il y aurait en réalité deux sens du mot raison : la raison serait d'abord la simple faculté de raisonner indifférente par elle-même au vrai et au faux. En second lieu, elle serait une faculté d'intuition, appelée par Pascal *cœur* ou *volonté*, à laquelle Dieu et les autres vérités religieuses seraient « sensibles ». C'est par cette raison, non pas discursive, mais intuitive, que nous serions conduits à la foi.

Quel fut le véritable point de vue de Pascal ?

Il nous semble que, sous la forme que nous venons d'indiquer, les deux interprétations précédentes ont un vice radical. Toutes deux, en effet, sont anthropologiques. Dans l'une comme dans l'autre, l'homme est représenté comme allant de lui-même à la foi. Or, telle n'est certainement pas la pensée de Pascal, pour qui, comme nous l'avons vu, la foi est essentiellement surnaturelle et divine dans son origine.

Reprenons donc le problème en nous plaçant, autant qu'il nous sera possible, au propre point de vue de notre auteur.

I

Et d'abord, comment le problème se pose-t-il aux yeux de Pascal ?

Se livre-t-il à des considérations successives sur la foi et la raison ? Établit-il entre elles une comparaison ? Nullement. C'est toujours une méthode vivante et concrète que cherche Pascal. Il s'agit de l'homme et de son salut. Pascal observe ce qui se passe dans l'homme qui se convertit et marche dans la voie de la grâce. Et c'est après s'être mis à genoux et avoir prié Dieu pour lui et pour son frère, qu'il expose la méthode pratique où nous serions tentés de ne voir qu'une théorie.

Il s'agit d'aller de l'homme à Dieu, celui-là étant la raison, celui-ci étant la grâce. Dans cette marche vers Dieu, trois phases sont à distinguer.

L'être de l'homme, c'est la pensée, la raison. Donc c'est d'elle seule que nous devons partir. Pascal, on le voit, se place au point de

vue du Français cultivé du XVIIe siècle, c'est-à-dire au point de vue cartésien. Cette hégémonie donnée à la raison est l'expression précise du génie français tel qu'il se manifeste à cette époque, car nous la retrouvons et dans la spéculation philosophique ou théologique, et dans le domaine artistique et littéraire.

Or, l'homme, conscient de ce qui se passe en lui, l'homme qui raisonne, est d'abord hostile au christianisme. — Cette religion, qui combat la nature, qui se prouve par des miracles, qui vit de surnaturel, est pour lui un sujet d'étonnement, sinon de scandale. Tel est bien le premier arrêt porté par l'homme sur la foi. Mais il ne saurait s'y tenir. En effet, cette raison si tranchante, qu'est-elle elle-même? Elle est faite de deux sortes d'éléments : d'un côté des données fournies par les sens; de l'autre, des rapports tirés de notre propre fonds. Mais les sens ne connaissent évidemment rien du monde supra-sensible. Ce n'est donc point à eux que nous pouvons nous adresser pour la solution des problèmes relatifs à la destinée de notre âme. Or, les sens une fois écartés, ce qui reste de la raison, la faculté de raisonner, n'est plus rien qu'un outil, un métier à tisser, indifférent à la matière dont on fera la toile.

Il suit de là que la raison proprement dite ne se prononce pas nécessairement contre la religion. Elle penche simplement du côté où l'on met des poids, et, comme sur les questions dont il s'agit, les sens, qui pèsent sur elle, sont incompétents, l'attitude qui lui convient est la neutralité.

On peut aller plus loin. Car, si l'on compare à la nature humaine, à sa condition et à ses besoins, les dogmes professés par la religion chrétienne, on constatera, entre celle-là et ceux-ci, un merveilleux accord. Pourrions-nous, dans cette voie, aller jusqu'à la certitude? Non : l'accord de deux choses dont l'une est réelle et l'autre idéale, ne démontre pas la réalité de la seconde. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la religion chrétienne est une hypothèse possible, admissible. Peut-être, toutefois, n'est-ce pas la seule; sa nécessité n'est, jusqu'ici, nullement prouvée.

Mais l'homme possède une autre faculté, à côté des sens et de la raison : c'est le cœur. Peut-il, par le cœur, arriver à la certitude que les sens et la raison ne peuvent atteindre? En lui-même, le cœur est le sentiment, la passion. — Toute passion a un objet. Or, quel est l'objet naturel de notre amour? Selon la nature, notre amour est tourné vers le moi égoïste, qui se fait centre de tout. De lui-même il n'ira pas à Dieu, car on ne peut s'aimer soi-même et aimer Dieu, aimer le fini et disposer encore de l'amour infini qui seul convient à un objet infini.

Toutefois on peut concevoir que notre amour se porte vers

Dieu, si nous renonçons à nous aimer nous-mêmes, si nous le libérons en le débarrassant de son objet fini.

Nous pouvons faire au moins l'expérience du renoncement à nous-mêmes, et voir si cette expérience aboutira.

Or, par une merveilleuse harmonie, alors que la grâce descend de Dieu en nous, tout se passe *comme si* par nous-mêmes nous conquérions la grâce. — Faisons donc, comme si cette grâce, que la raison nous invite à chercher, était en notre pouvoir. Quittons les plaisirs, humilions-nous, donnons-nous, et Dieu s'emparera de notre être, et nous connaîtrons que nos efforts pour nous détacher de nous-mêmes n'étaient que le commencement de l'action exercée par Dieu sur notre cœur.

Tel est le principe de la foi. L'humiliation est le signe de l'inspiration.

Ainsi renouvelé, ramené par la grâce à sa nature première, le cœur peut nous fournir les principes de la vérité religieuse que nous demandions en vain à nos facultés naturelles. Jusqu'où s'étendra cette connaissance ?

Dans la vie présente, elle ne saurait jamais être parfaite. La foi, en effet, est un intermédiaire entre l'aveuglement des sens et la vision des bienheureux, comme la grâce est un intermédiaire entre la nature et la gloire. Ici-bas, comme le dit saint Paul, nous ne pouvons cheminer qu'à la lumière de la foi, non au moyen de la vue.

Telles sont les trois phases par lesquelles passe l'homme dans son ascension vers Dieu. Après avoir interrogé la raison, il consulte son cœur, et, pour fixer son cœur, il se confie à la foi. En somme, la foi, selon Pascal, peut se définir un mouvement du cœur déterminé par Dieu, et d'où résulte une connaissance progressive, mais jamais complète, des choses surnaturelles.

II

Présentons maintenant sur cette doctrine quelques observations.

A) Et d'abord est-ce là, comme plusieurs ont cru pouvoir le soutenir, une doctrine intellectualiste ? — L'intelligence nous est-elle présentée comme sollicitée simplement du dehors, mais comme se suffisant dans ses démonstrations ?

Il est clair que la volonté intervient dans le système pour jouer un autre rôle que celui d'une cause excitatrice. Elle joue un rôle essentiel : la foi, qui est affaire de cœur avant d'être affaire d'intelligence. La religion selon Pascal n'est admise, n'est vraiment crue que si nous la vivons ; et, tandis qu'il suffit de voir les choses

naturelles pour les connaître, il est nécessaire, pour connaître les choses divines, de les aimer, d'être en elles. Une telle doctrine dépasse visiblement l'intellectualisme.

Est-ce davantage un subjectivisme ? Pascal se borne-t-il à faire appel à l'expérience de chacun de nous, nous invitant à nous placer dans certaines conditions, et à observer alors si nous ne constaterons pas une illumination de notre intelligence par la grâce ?

Ce n'est point là non plus la pensée de Pascal. Pour lui, la religion est un système qui fait corps avec les autres connaissances, qui résout les difficultés que laissaient subsister les autres sciences. La religion n'est pas vraie, parce qu'elle apparaît telle à chacun de nous, dans le for intérieur de sa conscience. Elle est vraie en elle-même. Elle a autant de moyens de certitude que les choses qui sont reçues dans le monde pour les plus indubitables. Notre expérience est un effet, mais n'est pas une preuve de la vérité de la religion.

En réalité, la doctrine de Pascal est un système de conciliation vivante et concrète entre l'action de Dieu et l'action de l'homme. Chacun des deux conserve sa réalité et son efficacité, malgré l'impossibilité rationnelle qu'il y a à concevoir la coopération de l'infini et du fini. Comment ce miracle peut-il s'accomplir ?

En ce qui concerne l'homme et son action propre, nous voyons qu'il peut s'approcher indéfiniment de la grâce, sans jamais pouvoir y atteindre. Telle une courbe s'approchant d'une droite. Il y a, de ce côté, une solution de continuité, à jamais irréductible.

Si maintenant nous nous plaçons au point de vue de Dieu, nous voyons qu'il produit même les actes que nous croyons dépendre uniquement de nous. Il opère en nous et le faire et le vouloir. Cette marche vers Dieu, que nous croyons voulue naturellement et nôtre, c'est déjà Dieu qui la réalise. « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé ». Dieu descend jusqu'à l'homme, si l'homme ne peut s'élever jusqu'à Dieu. De ce côté, il n'y a pas solution de continuité.

Leibniz a dit quelque chose d'analogue : d'après lui, en effet, du point de vue des causes finales, nous rejoignons les causes efficientes. Du point de vue de celles-ci nous ne pourrions atteindre à la finalité.

B) On peut ramener à deux principales les thèsès contenues dans la doctrine de Pascal sur la raison et la foi.

La première, c'est que la raison ne peut se suffire, ne peut être autonome ; il lui faut admettre quelque chose de supérieur, à quoi elle doit se subordonner : elle n'est pas adéquate à la vérité.

Cette thèse, qui aujourd'hui nous paraît dure, est-elle vraiment insoutenable ?

Les anciens ont été tranquillement dogmatiques. Tout en raffinant sur le sens de νοεῖν, les Platon et les Aristote maintiennent le fier principe de Parménide : τὸ γὰρ αὐτὸ νοεῖν ἐστίν τε καὶ εἶναι. — Mais, à part le principe de contradiction, qui ne nous apprend rien, les principes matériels que les anciens trouvent dans notre intelligence ne s'imposent pas à notre adhésion et sont impuissants à expliquer l'être.

Descartes ne veut avoir affaire qu'aux principes que la raison trouve véritablement en elle-même, dans son essence propre, et non à ceux qu'elle tient de son commerce avec les choses. — Mais si de tels principes valent pour moi, valent-ils pour les choses ? Kant donnera de fortes preuves en faveur de la négative.

Et la raison sera réduite à n'être qu'un instrument de raisonnement, comme chez Pascal. Mais alors, comment pourrait-elle se suffire ?

Elle n'est rien, en effet, alléguera-t-on, tant qu'on la considère isolément. Mais elle se suffit dans cet usage concret où elle s'allie convenablement à la sensation, et qu'on appelle la science. — La science est, en effet, maîtresse dans son domaine. Mais elle ne serait tout que si l'homme n'était rien, s'il n'y avait que des faits, et si l'on pouvait démontrer que nos idées d'existence, de vie, de cause agissante et de finalité sont de pures illusions. Encore ne rendrait-on pas compte de la production de la science elle-même dans l'esprit humain.

Et ainsi il est légitime d'admettre autre chose que la raison proprement dite, sous la condition toutefois que ce principe supérieur ne la froisse pas.

Nous arrivons ainsi à la seconde thèse essentielle. Ce que Pascal superpose à la raison, c'est l'amour, l'amour de Dieu comme don de la grâce. En d'autres termes, c'est et le surnaturel et proprement le surnaturel chrétien, entendu en un certain sens.

Cette doctrine dépasse évidemment les doctrines les plus mystiques qu'aient pu admettre les philosophes. Car ceux-ci s'efforcent d'échapper au surnaturel. Kant met la raison pratique au-dessus de la raison spéculative. Mais, pour maintenir au devoir son universalité, il ne peut commander l'amour. Jacobi met le sentiment au-dessus de la raison. Mais il n'invoque que le sentiment naturel, donc individuel. Je crois que, sans s'engager dans la discussion théologique, on peut et doit maintenir une chose, c'est que c'est une erreur de ne point considérer l'amour comme obligatoire. Quelles que soient les conséquences de cette affirma-

tion, il faut déclarer que toute morale est incomplète qui ne va pas jusqu'à commander l'amour. Lui seul donne un contenu adéquat à l'idée du devoir que nous trouvons en nous.

Mais, objecte-t-on, il ne dépend pas de nous. — Il faut répondre avec Pascal : oubliez-vous, donnez-vous, donnez-vous à ce qui est parfait, à Dieu, qui vous aime et vous commande de l'aimer, et son amour descendra en vous. Qui renonce à se considérer comme centre et à vivre pour soi, du même coup se rattache au centre véritable et vit de la vie divine.

Mais, faut-il ajouter avec Pascal, que Dieu, en nous commandant de l'aimer, nous commande de nous haïr et de haïr la nature ?

Peut-être cette conséquence n'est-elle pas nécessaire. Certes il faut d'abord se renoncer pour s'unir à Dieu. Mais, à mesure que cette union s'accomplit, notre condition ne change-t-elle pas ? Cette union n'a-t-elle pas pour effet de purifier, de transformer notre être ? La métamorphose que l'amour et la grâce produisent en nous, nous rend le droit de nous aimer, nous permet de ne plus nous fuir. Et, de même, la nature se dépouille de ses séductions mauvaises, quand nous la regardons avec des yeux éclairés par l'amour divin. La haine peut précéder l'amour ; elle ne saurait lui survivre.

Est-il même nécessaire qu'elle existe comme point de départ ? N'est-ce pas par abstraction que nous distinguons une phase où nous sommes hors de Dieu et une phase où nous entrons en lui ? Et tout état réel n'est-il pas, par un côté, une séparation d'avec Dieu, par un autre une union avec lui ?

Telle sera la conclusion de notre étude de Pascal : l'amour est un devoir. Ce commandement suprême est réalisable, si l'objet proposé à notre amour est grand et beau, aimable et aimant lui-même.

Et la condition de l'accomplissement de ce commandement, c'est le renoncement à soi-même, le renoncement à l'égoïsme et à l'isolement superbe, mais ce n'est pas, par là même, la haine de soi et de la nature.

En étudiant ensemble Pascal et en approfondissant la pensée que l'on trouve en lui, nous avons pu, nous-mêmes, faire l'expérience de ce que peut l'application en commun à quelque chose de grand. On dit que les consciences sont impénétrables : cela est vrai tant qu'on se prend soi-même pour fin de son activité, tant qu'on prétend se suffire. Mais, lorsque, s'oubliant soi-même, on s'attache à l'universel, au beau et au bien, alors les consciences se pénètrent et se fondent.

Avec Pascal, nous avons appris comment se crée l'unité en ce monde. Ce n'est certes pas en faisant croire aux hommes que leur intérêt est de ménager l'intérêt des autres; c'est en brisant les barrières qui séparent les consciences, et pour cela le seul moyen est d'appeler les hommes à un culte commun, tel que celui du bien moral, de la science ou de la patrie. L'union et l'amour ne peuvent venir de l'égoïsme ; seul, ce qui, de soi, est un et aimable, peut engendrer et l'amour et l'unité.

F. B.

Les premières Œuvres dramatiques de Shakespeare

Cours de M. BELJAME

Professeur à l'Université de Paris.

XIII

Avant d'aborder la dernière œuvre dramatique de Marlowe, *Edouard II*, il est utile de dire quelques mots d'une pièce de Peele, qui n'est postérieure que de peu de temps à celle de Marlowe et qui a été probablement inspirée par elle. Cette œuvre de Peele nous fera sentir l'influence du chef d'école sur ses contemporains, et en même temps nous aidera à voir les mérites personnels de Marlowe dans le genre historique.

La pièce de Peele n'est pas, à vraiment parler, une pièce ; elle n'est pas divisée en actes, mais partagée en scènes, sans aucun lien bien net entre elles, et qui se suivent à peu près au hasard. Peele avait pourtant mis la main sur un très beau sujet : c'était *Edouard Ier*. Ce roi ne fut pas un prince ordinaire : soldat distingué, il rattacha le pays de Galles à l'Angleterre, et commença au moins d'y rattacher aussi l'Ecosse ; puis, non content de la conquête, il s'ingénia, par la politique et l'affection, à unir les Gallois aux Anglais. On connaît l'histoire des Gallois, qui refusaient de reconnaître pour roi quiconque parlerait anglais et ne serait pas né dans leur pays. Edouard Ier y envoya la reine ; elle y accoucha d'un fils qu'il présenta aux Gallois comme répondant à leur désir, parce qu'il était Gallois de naissance et que, né depuis quelques jours seulement, il ne parlait pas un mot d'anglais.

Son habileté fut la même ailleurs encore. C'est lui qui, en Ecosse, prit à Scone la « pierre de la destinée », que l'on voit encore sous le trône du couronnement à Westminster; cet acte fut comme une prise de possession de l'Ecosse tout entière. Son gouvernement intérieur fut également très digne d'éloges : c'est lui, par exemple, qui décida que les impôts ne seraient payables qu'après avoir été sanctionnés par un vote du parlement : on l'a appelé le Justinien anglais. De ce roi remarquable, qu'est-ce que Peele a gardé, et que nous a-t-il présenté? C'est le soldat qui l'a surtout frappé. On voit, dans sa pièce, des Gallois et des Ecossais, mais dans une fantasmagorie confuse et bizarre. Un barde, plus ou moins prophète, chante des chansons à double sens pour empêcher les Gallois de désespérer. Puis, un moine, dont la conduite n'est pas précisément exemplaire, paraît accompagné d'une *wench* aux propos libres. Le tout est très décousu et un peu étrange ; Peele n'a rien retenu d'intéressant que la naissance du fils du roi en pays gallois. De l'admirable administrateur que fut le roi, rien ne subsiste. Comment donc a-t-il rempli sa pièce ? Les incidents guerriers n'offraient pas à son gré une matière suffisante. Il a comblé les vides à l'aide de légendes ineptes sur la reine Eléonore, personnage héroïque qui, en Palestine, suça la plaie de son mari blessé d'un coup de poignard. C'est dans les bruits qui couraient sur son compte que Peele a pris les faits qui garnissent sa pièce; en particulier dans une ballade curieuse, où il est reproché à la reine d'avoir été la première personne en Angleterre qui ait eu voiture, et aussi de n'avoir voulu manger que du pain fait avec de la farine blutée vingt fois, et encore de se laver les mains avec la rosée du ciel (the dew of heaven) recueillie sur des roses. D'autres griefs sont plus graves et plus extraordinaires : les Anglais avaient, paraît-il, adopté la mode espagnole de porter les cheveux longs; la reine, qui n'aimait pas cette mode, aurait demandé que tous les cheveux d'hommes fussent coupés court. Elle en voulait aussi aux femmes anglaises, et elle aurait cherché à obtenir de son mari qu'à chaque femme anglaise on coupât le sein droit; et l'auteur ajoute naïvement que pareille mesure aurait été « against all right and law ». Le roi, d'après la ballade, fit semblant de consentir, et dit que, puisque c'était à eux de donner l'exemple, il allait se faire couper les cheveux, laissant à la reine le soin de donner l'exemple aux femmes, « which much displeased the queen », dit l'auteur. La reine renonça à ses deux idées, et demanda pardon au roi. Autre trait : la femme du lord maire ayant déplu à la reine, celle-ci la fait venir et lui demande si elle sait soigner les enfants, et elle l'oblige à laver, à re-

passer, et à lui rendre les plus infimes services de la domesticité.

Pourquoi tous ces récits ridicules qui ne sont fondés sur rien, et qui sont si gravement à la honte de la reine, car la femme du lord maire meurt de chagrin ; le roi reconnaît la culpabilité de la reine, que la terre engloutit, mais pour la laisser ressortir, il est vrai, un peu plus loin ?

L'origine de ces singuliers récits vient simplement de ce qu'Edouard Ier était catholique, et la reine espagnole. Au moment de l'aventure de l'*Armada*, il y eut en Angleterre des officines qui fabriquaient des contes et des chansons pour enflammer les Anglais contre le peuple espagnol et sa religion. C'est avec ces inventions que Peele a composé sa pièce. Il a remanié tout cela, sans oublier l'histoire des cheveux coupés ni celle de la femme du lord maire, et il a exagéré le tout de la façon la plus étrange. Dans la ballade, on donne à la femme du lord maire les fonctions d'une servante. Peele surenchérit : elle se présente comme *nurse*, c'est-à-dire comme garde-malade ; la reine l'accepte, et, sous prétexte qu'elle entend le mot dans un autre sens, celui de nourrice, elle la fait attacher sur un fauteuil et lui donne pour nourrissons deux serpents qui la mordent ; elle meurt dans d'affreuses tortures. Tout cela est profondément ridicule ; même parmi les auteurs qui suivent les chroniques, il y a généralement une mesure observée ; cette mesure, Peele l'ignore complètement.

Deux scènes pourtant sont intéressantes dans son œuvre. La première se trouve au début : le roi arrive de Palestine, et sa mère l'attend ; il y a là une sorte de chant d'opéra, à la glorification de l'Angleterre et de son armée, et qui est d'une belle allure; une autre scène à la fin est émouvante, quoique bien mélodramatique. La reine, toute pénitente après sa visite au sein de la terre, est sur son lit de mort, et demande le secours de deux hommes de la religion. Le roi a alors une idée inattendue, celle de se déguiser en moine ainsi que son frère, et de recevoir la confession de la reine ; cette confession est étrange : la reine avoue l'avoir trompé dès avant son mariage, et avec son propre frère. Il y a là quelque chose de très dramatique ; le roi est profondément troublé et agité, et pourtant n'ose pas se trahir. Malheureusement la scène ne peut avoir aucun effet sur le spectateur, qui n'est pas averti du déguisement du roi. Rien d'ailleurs ne nous y a préparés, car, du début à la fin, les deux époux semblent avoir beaucoup de tendresse l'un pour l'autre, sauf quelques « Spanish fits » de la reine, entre autres celui-ci : étant grosse, elle a un désir immodéré de donner un soufflet à son mari ;

elle finit par lui expliquer ce désir et le roi y accède avec empressement.

Ainsi, Peele nous montre bien ce qu'on pouvait encore accepter alors comme pièce historique.

C'est de tout autre façon que procède Marlowe. Ce n'est pas qu'il suive au fond une autre méthode que Peele : lui aussi, il s'inspire de la chronique, mais il s'adresse à de meilleures sources et fait un choix : il puise dans Hall, Holinshed et d'autres : il supprime des événements, en condense d'autres, mettant par exemple en une seule plusieurs batailles, qui tendent au même résultat. Il avance ou retarde librement les incidents suivant ses besoins ; et surtout, il explique les événements par les caractères, et fait agir les différents personnages de façon à nous donner l'impression exacte d'un règne. Shakespeare ne fera pas autrement.

Marlowe, en choisissant Edouard II, avait la partie moins belle que Peele. Celui-ci avait choisi un prince remarquable ; Marlowe prit un roi sans intérêt. Au point de vue patriotique, d'abord, c'était le vaincu de Bannockburn ; ensuite, c'était un personnage sans énergie, entouré d'indignes favoris, méprisé par ses nobles, par sa femme, alliée avec ses adversaires, et qui fut justement déposé. Il est vrai qu'il subit une mort cruelle à quarante-trois ans, et que cette mort ne peut pas ne pas exciter pour lui notre commisération, et que son règne est une vraie tragédie dans son ensemble, mais où manque la pitié... Marlowe a vu clairement les difficultés de son sujet, et il a réussi à nous intéresser, sans modifier l'histoire.

Sa pièce s'ouvre d'une façon magistrale ; il a bien vu son point de départ : c'est parce qu'il a des favoris indignes qu'Edouard II périra. Dès la première scène, nous voyons son favori Gaveston qui revient d'exil à la demande du roi. Sous le règne précédent, on l'avait chassé pour ses excès. Le premier acte du nouveau roi a été de le rappeler. Gaveston est à peine arrivé, et nous assistons à une scène qui nous rappelle les étudiants et le vieillard de *Faust*. Des pauvres que nous ne reverrons plus, des soldats misérables lui demandent des secours ; Gaveston les reçoit froidement ; il donne péniblement quelque chose à l'un d'eux. Il ignore ce que c'est que la pitié ; tout ce qui ne le touche pas personnellement et le détourne de ses plaisirs, le laisse indifférent et l'importune, et, dès l'abord, nous voilà fixés, par ce personnage ainsi dépeint, sur l'idée principale du drame.

La détestable influence du favori va tout de suite se faire sentir. Le roi arrive avec deux nobles ; Gaveston se tient à l'écart, et il est bientôt édifié sur les sentiments de l'entourage du roi à son

égard. Mortimer, qui a appris le rappel de Gaveston, s'en indigne et demande au roi d'y renoncer. Le roi refuse ; Gaveston s'avance et vient se jeter dans ses bras. L'évêque de Coventry, choqué à sa vue, demande au roi des explications. Gaveston répond lui-même par des insultes, et le roi lui fait don des biens de l'évêque. Grâce à son favori, le roi va donc avoir contre lui les nobles et le clergé. L'archevêque de Canterbury se joint en effet aux nobles ; on provoque une réunion générale, où l'on réclame un nouvel exil du favori, que le roi refuse. Les nobles renoncent alors à leur projet par politique, afin de guetter une occasion de se débarrasser de Gaveston. Elle se présente bientôt : le roi veut donner à son favori sa nièce en mariage. Au moment où l'on va célébrer le mariage, Gaveston est assassiné, mais dans la coulisse ; Marlowe a très bien vu que, le personnage n'intéressant pas, il était inutile de le faire tuer sur la scène.

Le roi a une succession de favoris : après Gaveston, ce sont les deux Spencer, dont le roi prend le plus jeune en amitié particulière. Les pairs du royaume demandent son exil et se révoltent. Le roi, victorieux, fait exécuter les plus insolents. Spencer est saisi par les nobles et tué, lui aussi, loin de nos yeux.

Le sujet étant ainsi posé, les conséquences s'en déduisent facilement : la noblesse se détache du roi, Mortimer et d'autres ; puis le comte de Kent lui-même, frère du roi, qui pourtant l'a défendu le plus longtemps possible ; mais, le roi allant trop loin, il l'abandonne à son tour. A la fin de la pièce cependant, il essayera encore de tirer le roi de prison et de le sauver. Mortimer se décide beaucoup plus vite pour la lutte. Son premier mobile, c'est la défense des intérêts des nobles, qu'offense l'élévation d'un favori comme Gaveston, étranger de France, Gascon d'origine, sans naissance. Un autre sentiment plus personnel le guide : il aime la reine d'un amour où entrent différents éléments ; beaucoup de pitié pour la malheureuse femme que le roi néglige, et aussi une ambition personnnelle, et le désir de gouverner par elle. Mortimer, pour arriver à ses fins, ne reculera devant rien, ni l'astuce, ni le meurtre. Quand il donnera l'ordre de tuer Edouard, il enverra cette phrase historique , écrite en latin : « Edouardum occidere nolite timere bonum est », laissant à ses agents la responsabilité de la ponctuer, mais non sans y joindre l'avis oral : « Pereat iste ». L'amour de la reine pour Mortimer est plus intéressant : elle ne cède d'abord pas tout de suite ; elle aime beaucoup son mari, et supporte jusqu'aux injures publiques. Elle consent même à demander le rappel de Gaveston, pour qui elle n'a que haine et mépris. Puis, tandis que Edouard néglige les affaires de son

royaume, les événements se précipitent ; ses armées sont battues en Ecosse et en France ; ses villes sont occupées par l'ennemi. Il envoie alors sa femme comme ambassadeur en France ; elle est froidement accueillie, et serait tout à fait abandonnée, si le comte de Hainaut ne lui offrait l'hospitalité. Et l'on comprend que, lorsque Mortimer arrive auprès d'elle d'Angleterre avec Kent, après la victoire d'Edouard et de Spencer, la reine soit touchée du dévouement de son amant, et devienne sa maîtresse. Elle est prise d'ailleurs du désir, que Mortimer fait luire à ses yeux, de voir monter son fils sur le trône.

Son action devient plus indécise dans la suite ; Marlowe semble avoir craint de la rendre haïssable. Elle est victorieuse avec Mortimer ; Edouard est fait prisonnier. Elle désire sans doute être débarrassée de lui, mais Marlowe nous la montre comme ne se prononçant pas nettement ; elle consent seulement à toutes les mesures que Mortimer croira devoir prendre, sans les lui expliquer.

Reste un autre personnage, dont il était délicat de parler : le fils du roi. Au point de vue historique d'abord, car ce jeune prince devait devenir roi d'Angleterre ; et au point de vue dramatique, car il était difficile de montrer cet enfant faisant la guerre à son père et à son roi, et devenant la cause de son assassinat. Marlowe a très habilement échappé à ces difficultés. Il nous le présente comme très attaché à la fois à son père, à sa mère et à son oncle Kent, mais haïssant les Spencers. Au moment décisif où se décide la mort de son père, les révoltés le tiennent à l'écart, et lui-même refuse de monter sur le trône, du vivant de son père ; enfin, on lui laisse ignorer la déposition, puis l'assassinat du roi. A la fin de la pièce, lorsqu'il est nommé roi, il fait exécuter Mortimer, coupable du meurtre d'Edouard II, et il envoie sa propre mère en prison, en parlant avec une fermeté toute royale, qui nous fait pressentir en lui le futur vainqueur de Halidon Hill et de Crécy.

Edouard II, qui donne son nom à la pièce, était, à bien des points de vue, la plus grosse difficulté offerte à Marlowe. Rien en lui n'est fait pour attacher le spectateur. Marlowe a pourtant suivi résolument l'histoire ; il l'a montré livré aux plaisirs les plus étranges et les plus dépravés, la proie de ses favoris, non seulement singulièrement prodigue de faveurs envers Gaveston, mais distribuant à tout venant les titres les plus élevés et les fonctions les plus hautes. Homme faible avec des accès de violence, il ordonne des séries d'exécutions, et passe des menaces les plus hautaines aux supplications les plus lâches. Après avoir été le premier à faire exécuter les nobles qui lui résistent, il est aussi

le premier à donner le signal de la fuite, lorsque Gaveston est fait prisonnier. Ajoutons à tous ces traits qu'il traite la reine d'une façon indigne et grossière.

Par quoi pourrait-il donc attirer et retenir notre attention? Par l'indicible tristesse de sa fin : le rôle principal lui revient à la conclusion de la pièce, et l'on ne peut s'empêcher de s'intéresser à lui, comme à toutes les grandeurs déchues. Ce roi si puissant, vaincu et prisonnier, est obligé de chercher asile dans un couvent, dont les directeurs vont tout à l'heure le trahir. Avec quelle profonde mélancolie il parle à l'abbé de ce couvent, où il est venu avec le jeune Spencer, et un de ses derniers adhérents, Baldoch !

Father, thy face should harbour no deceit.
O, hadst thou ever been a king, thy heart,
Pierced deeply with a sense of my distress,
Could not but take compassion of my state.
Stately and proud, in riches and in train,
Whilom I was, powerful and full of pomp :
But what is he whom rule and empery
Have not in life or death made miserable ?
Come, Spencer ; come, Baldock, come, sit down by me :
Make trial now of that philosophy,
That in our famous nurseries of arts
Thou suck'dst from Plato and from Aristotle.
Father, this life contemplative is Heaven.
O that I might this life in quiet lead !
But we, alas ! are chased ; and you, my friends,
Your lives and my dishonour they pursue...

Quelques instants après, entendant prononcer le nom de Mortimer, il s'écrie :

Mortimer ! who talks of Mortimer ?
Who wounds me with the name of Mortimer,
That bloody man ?

Et, retombant dans sa tristesse, il continue :

Good father, on thy lap
Lay I this head, laden with mickle care.
O might I never open these eyes again !
Never again lift up this drooping head !
O, never more lift up this dying heart !

C'est assez de cette citation pour juger des progrès merveilleux faits par Marlowe dans son style et dans ses conceptions dramatiques. Il fait faire à son personnage un de ces retours philosophique, sur la vie, auxquels se plaira Shakespeare, et qui contribuent à élever la portée du drame. On peut voir aussi que toute trace a disparu de cette emphase, que nous avions notée dans *Tamburlaine*. Enfin, dans l'ensemble de l'œuvre, nous ne trouvons plus

ces vides qu'il y avait dans *Faust* et ces étrangetés qui déparent le *Juif de Malte.*

Le dernier acte est rempli par le détrônement du roi et par sa mort. Ces deux scènes sont présentées d'une façon très puissante. On a enfermé le roi dans un château ; et c'est lui qui demande d'abord à rendre sa couronne ; puis il ne veut plus, car il a réfléchi que c'est Mortimer qui la prendra. On lui assure que, s'il y renonce, c'est son fils qui en héritera. Il cède alors, puis, au dernier moment, la réclame pour quelques instants encore ; sentant enfin que toute résistance est inutile, il se rend et tombe dans un profond affaissement. Ses ennemis veulent en profiter pour le faire mourir de douleur et d'épuisement. On l'emmène de château en château ; on lui demande s'il veut aller ailleurs ; il répond :

> Wither you will : all places are alike,
> And every earth is fit for burial.

On le met comme en cellule dans un endroit où passe l'égout du château. Parmi les odeurs infectes de cette chambre, privé de nourriture et de sommeil, à cause du bruit dont on l'entoure et qui l'empêche de s'abandonner à un besoin mortel de repos, il tombe dans un abattement horrible, et pourtant il ne veut pas mourir. Mortimer enfin s'impatiente. Il obtient l'approbation tacite de la reine de recourir à un moyen plus rapide. Il fait venir un artiste en crimes, qui lui propose différents expédients : une fleur empoisonnée, du vif-argent versé dans la bouche ou encore percer la trachée du condamné avec une aiguille ; il a même de meilleurs procédés, qu'il ne veut pas dévoiler. Ces inventions atroces ne doivent pas étonner ; la réalité fut encore plus horrible : on passa un fer rouge dans les entrailles du roi. Ici encore Marlowe a eu une grande inspiration tragique, et, bien qu'il ne pût supprimer l'horreur de cet assassinat, c'est sur les souffrances morales du roi qu'il a insisté. Le roi est seul dans sa prison, quand arrive l'agent de Mortimer ; et il comprend aussitôt ce qui le menace. L'autre s'efforce de le rassurer, et le roi, par un reste d'habitude, essaie de le gagner ; puis, faisant un retour sur sa vie passée, il dit ces vers touchants :

> Tell Isabel, the queen, I looked not thus,
> When for her sake I ran at tilt in France,
> And there unhorsed the Duke of Cleremont.

Comme il tombe de sommeil, l'assassin lui apporte un lit de plume, — dont il veut se servir pour l'étouffer, — et le roi s'y étend et ferme les yeux, puis se redresse sous l'effort de la terreur. La scène finit par l'entrée de deux acolytes de l'assassin, et le roi est

tué. Lamb a pu dire avec raison que, dans aucun théâtre, il n'est rien d'aussi poignant que cette scène.

Celui qui a écrit cette scène n'en devait plus écrire d'autre. Il venait de donner au théâtre anglais la première œuvre formant un tout complet et parfait, dans un style admirable, une œuvre qu'on ne peut comparer qu'au *Richard II* de Shakespeare et qui, même avec Shakespeare, soutient avec honneur la comparaison ; et cette œuvre, où il atteignait à la pleine possession de son génie, est la dernière. Quelques mois après, en juin 1593, Marlowe mourait à vingt-neuf ans.

Il mourut d'une mort indigne, dans une querelle de cabaret ou de bouge. Il eut une discussion avec un valet, qui lui donna un coup de poignard ; la lame entra dans l'œil et, en ressortant, amena avec elle la cervelle. Nous savons quelle vie menaient les poètes de cette époque. Bien qu'il n'allât pas aussi loin que Greene dans la débauche, la vie de Marlowe fut aussi une vie peu exemplaire.

Encore qu'il soit mort jeune, la place qu'il occupe dans le drame anglais est telle que l'on est en droit de se demander ce que Shakespeare aurait pu être, si Marlowe n'était venu avant lui pour trouver le vers dramatique et la formule du drame anglais. A voir tant d'originalité et de génie dans un auteur mort si jeune, on éprouve une profonde admiration et une profonde tristesse en songeant à tout ce qu'il a donné et à tout ce qu'il aurait pu donner encore s'il avait vécu, et l'on ne peut que redire ce que Marlowe lui-même disait de Faust :

> Cut is the branch thas might have grown full straight,
> And burnéd is Apollo's laurel bough.

D.

Frédéric Schlegel

Cours de M. HENRI LICHTENBERGER
Professeur à l'Université de Nancy.

V

A la suite de sa rupture avec Schiller, Schelgel s'était lié d'une manière plus intime avec Reichardt, le directeur de la revue *Deutschland*. Or, à partir de 1797, ce dernier renonça à continuer cette publication mi-politique, mi-littéraire, pour laquelle la cen-

sure lui suscitait mille difficultés, et fonda à Berlin une revue exclusivement littéraire, le *Lyceum der schœnen Künste*, dont Schlegel fut un des collaborateurs principaux. En juillet 1797, il émigra à Berlin pour s'occuper plus activement de cette revue.

A Berlin, Schlegel ne tarda pas à prendre pied dans un cercle très différent de ceux qu'il avait connus à Iéna, mais où il trouva tout à la fois des satisfactions mondaines, sentimentales et intellectuelles : il fut reçu dans les salons de la haute société juive, où il eut un très grand succès. Et ces salons furent pour lui un terrain des plus favorables. En 1797, ils commençaient à devenir une véritable puissance sociale, le centre intellectuel de Berlin. On y trouvait une société assez étrange et quelque peu fin de siècle, qui n'était pas faite pour déplaire au paradoxal Schlegel. Les maris étaient pour la plupart « au-dessous de toute critique », plongés dans leurs affaires, dénués de toute culture littéraire ou autre, parlant même encore leur infâme patois judéo-allemand. Mais les femmes, parmi lesquelles brillaient Henriette Herz, âgée alors de 33 ans, et reine de la société berlinoise, la fameuse Rahel Lévi, qui épousa plus tard Varnhagen d'Ense, ou Dorothée Veit, la fille du célèbre philosophe Mendelssohn, — étaient souvent fort brillantes, hautement cultivées, passionnées pour la littérature, la musique, la philosophie. Le culte de Gœthe fleurissait parmi elles; on jouait *Tasso* dans leurs salons. A leurs « thés » esthétiques se rencontrait une société un peu mêlée, jeunes diplomates, hommes du monde, officiers, gentilshommes, artistes, littérateurs, actrices, — mais une société, somme toute, intelligente et distinguée. Les femmes, qui vivaient dans ce milieu un peu factice et y donnaient le ton, réalisaient assez fréquemment le type encore nouveau en Allemagne de « l'incomprise ». Mariées en général de très bonne heure suivant la coutume de leur race, à des hommes très positifs et pratiques qu'elles estimaient bien inférieurs à elles, la plupart de ces grandes dames juives avaient horreur du milieu dans lequel leur naissance les condamnait à vivre et aspiraient à se lier avec des « intellectuels » ou mieux encore avec des gentilshommes. Leurs maris ne comptaient à peu près pas dans leur existence. On pensait couramment dans ce petit cénacle que la plupart des mariages légaux étaient de véritables péchés contre la morale supérieure. Et l'on cherchait une compensation aux liens conjugaux, si pesants et si grossiers, dans des unions spirituelles avec des âmes d'élite, vers qui l'on était poussé par des affinités électives, — unions tout idéales et éthérées en principe, mais qui ne restaient pas toujours dans les bornes du pur platonisme et qui, parfois, amenaient des scandales retentissants.

C'est dans ce milieu que Schlegel trouva la femme qui devait devenir la compagne dévouée de sa vie entière. Dans le salon de Henriette Herz, il fut présenté à Dorothée Veit, la fille du philosophe Mendelssohn. Dorothée, de sept ans plus âgée que Schlegel, avait épousé un homme d'affaires honorable et cultivé, Simon Veit, dont elle avait eu deux fils, mais qui avait le tort, à ses yeux, de rester trop à son comptoir et de n'être pas au courant des aspirations qui fermentaient dans les âmes de la nouvelle génération. Se sentant incomprise chez elle, la jeune femme chercha des compensations au dehors. Elle fut pendant quelque temps liée avec un personnage étrange, d'Alton, un connaisseur d'art et un collectionneur qui, las de la civilisation européenne, finit par émigrer en Amérique, où il devint chef d'une tribu indienne. Schlegel lui succéda. Il la fascina par son esprit et son originalité ; de son côté, elle le séduisit non par sa beauté, — elle avait, disent les contemporains, quelque chose d'un peu hommasse, — mais par sa remarquable intelligence et surtout par ses qualités de cœur. Il trouvait en elle, écrivait-il à son frère, une femme « qui aimait passionnément le beau », « qui ne vivait pas dans le monde vulgaire, mais dans un monde à elle, éclos dans le monde de sa pensée et de son imagination », et qui surtout était capable d'un amour absolument dévoué et désintéressé pour celui à qui elle se donna. Pendant un an environ, leur liaison resta purement platonique; puis, sur les instances de Frédéric, elle changea de nature; bientôt apparut la nécessité de la rupture du mariage de Dorothée avec Simon Veit. Grâce aux bons offices de Henriette Herz, qui s'entremit pour négocier un divorce, Dorothée fut libérée : le divorce fut prononcé à la fin de décembre 1798. Le rôle de Frédéric Schlegel, dans toute cette affaire, n'est pas des plus reluisants. Il paraît s'être engagé d'abord dans cette aventure avec la pensée très cyniquement avouée qu'il s'agissait d'une liaison passagère, destinée à prendre fin quand Dorothée, — plus vieille que lui de sept ans, — atteindrait l'âge où elle ne pourrait plus être pour lui qu'une amie. Ce n'est que peu à peu qu'il en vint à considérer la situation comme quelque chose de définitif. Dorothée est infiniment plus sympathique que son amant, chez qui s'étalent vraiment avec trop de sans-gêne l'égoïsme et la sécheresse de cœur du « gendelettre » incurable ; on admire en elle la hardiesse virile de sa résolution, l'abnégation avec laquelle elle se met volontairement en dehors de la société régulière pour suivre l'impulsion de son cœur, le dévouement sans bornes qu'elle témoigne à son ami, dont le talent littéraire prend à ses yeux les proportions d'un génie presque divin. Frédéric et Dorothée, tout en con-

sidérant leur union comme définitive, restèrent provisoirement non mariés; pour que leur union pût être légalisée, il eût fallu que Dorothée se convertît au protestantisme ; or, elle répugnait à une démarche de ce genre, qui eût manqué de sincérité et qui surtout eût causé à certains de ses proches une douleur qu'elle ne voulait pas leur infliger. Cette situation irrégulière, qui scandalisait fort l'opinion du vulgaire, ne leur faisait d'ailleurs aucune espèce de tort dans le petit monde spécial où s'écoulait leur existence. Et ils « vécurent » leurs théories romantiques sans se soucier de ce que pouvaient penser ou dire les bonnes âmes de Berlin.

Vers la même époque se constituait autour des frères Schlegel le petit groupe d'écrivains connu dans l'histoire de la littérature allemande sous le nom de *première école romantique*. Avant de se rendre à Berlin, Frédéric Schlegel avait renoué des liens d'amitié avec un jeune homme qu'il avait connu jadis à Leipzig, Hardenberg, qui, sous le nom de Novalis, allait devenir le poète le plus original de la nouvelle école. Peu de temps après son arrivée à Berlin, il fit chez Henriette Herz la connaissance d'un jeune théologien, Schleiermacher, alors simple prédicateur à la Charité, qui devint pendant quelques années son ami le plus intime : à partir du 21 décembre 1797, ils habitent la même maison et considèrent leur amitié comme une sorte de « mariage » spirituel. Un peu plus tard, il se liait avec Tieck, dont il ne tarda pas à deviner le génie poétique original, mais aussi l'incurable frivolité et l'inconsistance de caractère. Dès 1798 enfin, le nouveau groupe littéraire eut une revue bien à lui où il put exprimer ses opinions en toute liberté. Schlegel s'était brouillé vers la fin de 1797 avec Reichardt, le directeur du *Lyceum*, à propos d'un article qu'il avait fait insérer sans l'aveu du directeur et qui se trouvait être blessant pour un ami littéraire de ce dernier. N'ayant plus le journal de Reichardt à sa disposition, Schlegel rêva aussitôt de fonder une revue où il fût le maître. Et, comme les *Heures* de Schiller étaient sur le point de terminer leur carrière faute d'abonnés, Frédéric et son frère profitèrent de cette occasion favorable pour lancer une publication nouvelle, paraissant deux fois l'an, l'*Athenæum*, qui devait s'occuper de toutes les questions intéressant la culture générale, et dont les rédacteurs se proposaient « de ne jamais dire à moitié seulement, par politique, ce qu'ils tenaient pour être la vérité. » De 1798 à 1800, l'*Athenæum* fut l'organe littéraire et critique du romantisme allemand.

Pendant les trois années que dure son séjour à Berlin, de 1797 à 1799, Frédéric Schlegel nous apparaît comme le théoricien de beaucoup le plus original de la nouvelle école. C'est lui qui met en

circulation la plupart des idées et des formules caractéristiques du mouvement romantique en Allemagne. Esprit moins pondéré que son frère Guillaume, incapable d'un travail soutenu et persévérant, trop indolent pour penser jusqu'au bout ses idées et leur donner une forme claire et définitive, trop mobile surtout pour mener à bonne fin une œuvre de longue haleine, soit littéraire, soit critique, soit philosophique, il l'emporte néanmoins sur tous les autres romantiques non par la profondeur de ses théories, — à ce point de vue il est nettement inférieur à des esprits comme Fichte, Schelling ou Novalis, — mais par une ingéniosité paradoxale à découvrir des points de vue nouveaux, et par la faculté remarquable qu'il déploie dans l'invention de formules frappantes destinées à exprimer la plupart des tendances essentielles du romantisme. A ce point de vue, l'esprit de Frédéric Schlegel, si stérile et si impuissant, dès qu'il s'égare dans le domaine de la poésie, se montre véritablement créateur et fécond. Guillaume Schlegel, dont la réputation fut infiniment plus grande parmi les contemporains, n'a guère fait que systématiser et mettre à la portée du grand public les idées semées un peu au hasard par son frère.

La forme caractéristique sous laquelle Fr. Schlegel aime à exprimer sa pensée pendant cette période de sa vie est le « fragment ». Il se pose en successeur de Lessing, en qui il se plaît à voir une sorte de précurseur, un polémiste intrépide, un « cynique » génial, dont la rude franchise s'attaque impitoyablement à tout ce qui lui paraît fausseté, erreur, dissimulation (1). Il subit d'autre part l'influence de Chamfort, dont son frère Guillaume lui avait fait voir la haute valeur. Et il s'efforce, dès lors, d'unir en lui la vigueur et la verve batailleuse de l'un à l'esprit mordant et caustique de l'autre, de résumer sous une forme aussi abrégée, aussi incisive, aussi saillante que possible, les idées maîtresses qui gouvernent la poésie et la philosophie contemporaines. Il est paradoxal de propos délibéré : « Tout ce qui est à la fois grand et bon, dit-il, est paradoxal » (2). Donc il faut soigneusement éviter le pédantisme et l'esprit de système. Et Schlegel, faisant une vertu de ce qui n'était qu'une imperfection de sa tournure d'esprit, érige en théorie littéraire sa propension à laisser inachevées les œuvres qu'il entreprend. Il s'amuse à éblouir ses contemporains

(1) Voir un grand article *Sur Lessing* qui parut dans le *Lyceum* de Reichardt en 1797 et fut reproduit dans les *Charakteristiken und Kritiken* en 1801 (édit. Minor, II, 1404).

(2) *Fragments* du *Lyceum*, n° 48 (édit. Minor.)

en leur tirant un étincelant feu d'artifice, sans se donner d'ailleurs la peine de mettre ses pensées en complète harmonie les unes avec les autres. Ses principales œuvres de cette époque restent toutes, volontairement ou non, à l'état de fragments. Il publie plusieurs centaines de fragments et aphorismes soit dans le *Lyceum* de Reichardt (1797), soit plus tard dans la 2e livraison de l'*Athenæum* (1798). Et ses ouvrages importants de littérature ou de critique restent, eux aussi, à l'état de fragments. Nous avons vu que son *Histoire de la poésie des Grecs et des Romains* (1798) s'arrête court à la 1re partie du tome Ier. De même, un article sur Lessing commencé en 1797 reste provisoirement inachevé. L'étude sur le *Wilhelm Meister* de Gœthe (2e livr. de l'*Athenæum*, 1798), l'une de ses plus importantes études de cette époque, n'est, elle aussi, qu'un fragment. Son roman de *Lucinde* (1799) s'annonce comme le tome I d'une œuvre dont la suite n'a jamais paru.

Si la forme donnée par Schlegel à ses pensées est aussi décousue, cette pensée elle-même n'est, comme on peut le croire, rien moins que systématique. Cherchons néanmoins à dégager les tendances principales qui se font jour chez notre fragmentiste.

Nous avons vu précédemment comment à l'admiration pour les anciens et pour Gœthe en qui il voit l'imitateur et l'émule des classiques grecs, s'était associé l'enthousiasme pour Fichte et pour la doctrine du subjectivisme absolu. L'idéalisme de Fichte et la poésie de Gœthe lui apparaissent comme « les deux centres de l'art et de la culture allemande », et il formule cette pensée dans cet aphorisme retentissant et paradoxal : « La Révolution française, le *Système de la Science* et *Wilhelm Meister* sont les trois plus grandes idées directrices du siècle (1). » Il ne peut plus être question désormais de sacrifier la poésie moderne à la poésie ancienne. L'art grec continue à être considéré par Schlegel comme « canonique », comme absolument et parfaitement beau. Mais il admet maintenant que l'art moderne ne lui est pas inférieur, que, par suite, l'un et l'autre sont, lorsqu'on se place au point de vue absolu, équivalents, en sorte que le devoir du critique est, selon la formule de Schlegel, de reconnaître « l'absolue identité de l'antique et du moderne ». Il met sur le même rang la brillante pléiade des grands poètes grecs et « la glorieuse trinité de la poésie moderne » *(der grosze Dreiklang der modernen Poesie)*, c'est-à-dire Dante, Shakespeare et Gœthe. En regard de l'art *classique*, il place maintenant ce qu'il va appeler l'art *romantique*. Quels sont, d'après lui, les caractères distinctifs de cet art?

(1) *Fragments* de l'*Athenæum*, édit. Minor. n° 216.

La notion du « romantique » est d'abord assez confuse chez Frédéric Schlegel. A la fois philosophe et historien, il fait en effet de cette notion, tout à la fois une catégorie historique et une catégorie philosophique ; il appelle « romantique » tout à la fois un groupe bien défini d'œuvres littéraires, et aussi un certain idéal poétique qui flotte devant son imagination.

Si nous nous plaçons d'abord au point de vue historique, nous constatons que l'expression de « poésie romantique » a tout d'abord chez Schlegel le sens de « poésie romanesque ». En effet, de même que l'art antique s'élève à un point culminant, à une sorte de *maximum* poétique qui est le drame attique, ainsi l'art moderne aboutit, lui aussi, à un *maximum ;* seulement ce chef-d'œuvre absolu n'est plus le drame : c'est le roman ; c'est même *un* roman particulier, le *Wilhelm Meister* de Gœthe. Dans un article capital pour l'histoire du romantisme allemand, intitulé *Ueber Gœthe's Meister* (éd. Minor, II, 165 ss. W. VIII, 95 ss.), et qui parut dans la 2e livraison de l'*Athenæum*, Schlegel analyse longu ement le roman de Gœthe, qui lui paraît avoir pour l'art moderne la même importance que les chefs-d'œuvre de Sophocle pour le drame antique.

Dans cette œuvre qui débute modestement comme une analyse de la vie de théâtre pour s'épanouir peu à peu en une étude profonde sur l'art de la vie et sur l'éducation de l'humanité, il note la profondeur symbolique et philosophique s'alliant à l'objectivité et au réalisme de toutes les descriptions ; — il signale l'*ironie* du poète qui semble en quelque sorte planer au-dessus de son œuvre et la contempler avec un sourire détaché sans la prendre tout à fait au sérieux ; — il reconnaît enfin un incomparable poème en prose, écrit dans une langue merveilleuse, imprégnée d'une beauté véritablement musicale. *Wilhelm Meister* lui apparaît en définitive comme une sorte de « Somme » poétique de la culture moderne tout entière (1) ; ce n'est pas *un* roman, c'est *le* roman par excellence ; — et c'est pourquoi Schlegel désigne tout l'ensemble des œuvres littéraires dont l'évolution aboutit à l'éclosion de ce roman « absolu » et qui participent ainsi de sa beauté à un degré plus ou moins élevé, par le terme de *romantique*.

Mais cette expression prend aussi sous sa plume un sens philosophique. De même que l'histoire de la littérature cla-sique aboutit à une « esthétique de la poésie » (*Kunstlehre der Poesie*),

(1) Il avait dit auparavant déjà dans un *fragment* publié dans le *Lyceum* de Reichardt : « *Wer Gœthe's Meister gehœrig charakterisirte, der hætte damit wohl eigentlich gesagt, was es jetzt an der Zeit ist in der Poesie. Er dürfte sich was poetische Kritik betrifft, immer zur Ruhe setzen* (éd. Minor. n° 120).

ainsi l'histoire de la littérature moderne aboutit à « une philosophie de la poésie » (*Philosophie der Poesie*), dont elle est en quelque sorte le commentaire vivant. La notion de « poésie romantique » est donc, en même temps qu'historique, également théorique et abstraite. Voyons ce qu'elle signifie à ce second point de vue.

Pour comprendre les idées de Schlegel sur l'art, il nous faut partir des théories de Fichte. On sait que, pour Fichte, le « Moi » autonome et absolu est véritablement créateur; que le monde extérieur, le Non Moi est la création du Moi; qu'enfin le Moi, lorsqu'il est parvenu à un état de pleine conscience, reconnaît l'identité absolue du Moi et du Non Moi. — Or, toute la doctrine romantique sur l'art repose sur une assimilation entre l'acte créateur du Moi tel que Fichte le décrit et l'acte de la création artistique. Le poète, l'artiste crée un monde fictif; mais ce monde a au fond tout autant de réalité que le monde extérieur et soi-disant réel. La seule différence qui existe entre ces deux mondes, c'est que ce dernier est une création *inconsciente* du Moi, alors que le premier est une création *consciente* de ce même Moi. Nous n'attribuons une existence indépendante au Non Moi qu'en vertu d'une illusion qui se dissipera avec les progrès de la conscience. Ainsi, à mesure que nous verrons plus clair en nous-mêmes, nous percevrons de plus en plus nettement qu'il y a *identité* entre le monde de la réalité et celui de la poésie; que l'univers est l'œuvre d'art suprême du Moi, et que le véritable artiste est un créateur de mondes. — Cela posé, la plupart des paradoxes de Schlegel sur la poésie romantique vont devenir sinon clairs, du moins à peu près intelligibles (1). Nous comprenons maintenant pourquoi il tient à ce que la poésie romantique soit « une poésie universelle progressive (*eine progressive Universal poesie*) », ou encore, comme l'épopée antique, un miroir de l'univers. Nous saisissons pourquoi il édicte que la poésie romantique est un « devenir » perpétuel et ne peut jamais être achevée et parfaite : c'est qu'en effet, pour Fichte, l'absolu n'*est* pas, il *devient;* ce qui *doit être* est supérieur à ce qui *est*, l'*idéal* est supérieur à la *réalité*. Nous voyons aussi pourquoi il proclame : « La poésie romantique est infinie, parce qu'elle seule est libre et elle reconnaît comme sa loi suprême que la fantaisie arbitraire (*Willkür*) du poète ne souffre aucune loi au-dessus d'elle »; la liberté absolue de l'imagination créatrice est en effet pour Schlegel ce que la liberté absolue du Moi autonome est pour Fichte. Enfin nous arriverons, de la même

(1) Sur la définition du romantisme, voir en particulier le *fragment* n° 116 de l'*Athenæum*.

manière, à comprendre deux des lois fondamentales posées par le romantisme allemand : la poésie doit être « ironique » ; elle doit être « une poésie de la poésie ».

Voyons d'abord l'ironie romantique. — Une des idées dominantes du système de Fichte, c'est celle du contraste qui existe entre le « Moi absolu » et le Moi actuel empirique. Le « Moi absolu », le Moi primordial, originel, qui doit être reconnu comme point de départ de toute réalité et de toute spéculation, n'*est* pas, avons-nous dit, mais *doit être ;* il est essentiellement une volonté qui se veut libre et qui tend à réaliser de plus en plus complètement cette liberté. Le Moi actuel et empirique apparaît au contraire sous une forme individuelle et bornée ; par cela même qu'il *est*, il est inférieur à ce qui *doit être*. Il y a et il y aura éternellement antinomie entre le « Moi absolu », qui n'existe qu'à l'état d'idéal jamais réalisé, et le « Moi empirique », qui est toujours réalisé, mais toujours imparfait et borné. Transposez cette notion dans le domaine de l'art, et vous aurez la théorie de l'ironie, telle que la formule Schlegel. De même que le « Moi absolu » de Fichte est éternellement supérieur au « Moi empirique », ainsi le « Moi absolu » de l'artiste romantique (c'est-à-dire son imagination créatrice) est toujours supérieur à chacune de ses manifestations particulières, en d'autres termes à toutes les œuvres d'art qu'il produit. Ce contraste doit se manifester par l'ironie. « L'ironie, dit Schlegel, contient et éveille le sentiment de l'antinomie irréductible de l'Inconditionné et du Conditionné, de l'impossibilité et cependant de la nécessité pour l'artiste de communiquer complètement sa pensée (1) ». Ainsi cette ironie que Schlegel admirait dans le *Wilhelm Meister* de Goethe, est une loi nécessaire de tout art vraiment supérieur. Le poète romantique ne doit pas être dupe de lui-même, et doit montrer qu'il ne l'est pas. Il doit s'efforcer avec une entière sincérité de se communiquer entièrement, de se mettre tout entier dans son œuvre ; — mais il doit savoir aussi qu'aucune œuvre d'art ne saurait être l'expression adéquate de son Moi ; il doit par suite rester toujours assez libre d'esprit pour « s'élever lui-même au-dessus de ses plus hautes créations » et marquer, par l'ironie, à ses auditeurs qu'il ne se prend pas tout à fait au sérieux lui-même. L'*objectivité* tant vantée jadis par Schlegel n'est donc plus la loi suprême de l'art, ou du moins elle n'est plus la loi unique de l'art; le poète objectif est en général sérieux : il croit ou feint de croire à la valeur absolue de ses fictions. Or, c'est là une infériorité : l'objectivité n'est bonne que si elle est corrigée par l'ironie.

(1) *Fragments* du *Lyceum*, n° 108.

La poésie doit être en outre une « poésie de la poésie ». — C'est de nouveau la philosophie de Fichte qui nous fournira la clef de cette expression un peu énigmatique au premier abord. Le véritable philosophe transcendantal ne se borne pas, en effet, à prendre conscience de lui-même, à tenter une explication du système de ses représentations ; il réfléchit aussi sur cette tentative elle-même d'expliquer le système de ses représentations : il fait donc de la philosophie au second degré ; il philosophe sur sa philosophie. Ainsi doit faire aussi le poète romantique : de même que le véritable philosophe donne « en même temps qu'un système de pensées transcendantales une caractéristique du *penser* transcendantal », ainsi le poète doit, en même temps qu'il produit une œuvre d'art, se décrire lui-même en tant que poète ; il doit exercer son activité poétique et réfléchir en même temps sur cette activité, au moment même où il l'exerce. C'est là ce que Schlegel appelle faire de la poésie à la seconde puissance, de la « poésie transcendantale » ou de la « poésie de la poésie ».

Schlegel aboutit ainsi à un subjectivisme absolu en matière d'art. La fantaisie créatrice du poète est souveraine et ne reconnaît aucune loi au-dessus d'elle ; en obéissant à ses lois, elle donne naissance à un monde de fictions qui est aussi « vrai » que l'univers réel et qui est son œuvre consciente, tout comme le monde extérieur est l'œuvre inconsciente du « moi absolu ». Ce monde de fictions, l'artiste ne le prend d'ailleurs pas tout à fait au sérieux ; sachant qu'aucune de ses créations particulières n'est et ne peut être l'expression adéquate de son moi créateur, il s'élève par l'ironie au-dessus de son œuvre. Et, en même temps qu'il crée, il réfléchit sur son propre acte créateur ; ce qu'il produit par ce procédé, ce n'est pas seulement de la poésie, mais une « poésie de la poésie ».

Le même subjectivisme qui se manifeste dans les théories littéraires de Schlegel apparaît aussi dans ses opinions en matière de morale, qu'il a exposées sous une forme volontairement excentrique et scandaleuse dans son célèbre roman de *Lucinde*.

Lucinde est certainement l'un des romans les plus franchement mauvais qui aient conquis une place importante dans l'histoire littéraire. Tous les critiques qui se sont occupés du romantisme allemand sont d'accord pour en parler avec une vertueuse indignation ou un mépris exaspéré ; mais ils en parlent toujours. C'est que l'œuvre, en dépit ou peut-être à cause de ses défauts énormes, est un produit tout à fait caractéristique du mouvement et de la poétique romantique. — Bien que dénué de toute espèce de talent poétique, Schlegel s'était mis en tête de troquer le métier de

critique pour celui d'auteur. Possédant admirablement son *Wilhelm Meister*, dont il avait étudié à fond l'agencement et les procédés, pénétré en outre du plus profond mépris pour les romanciers de son temps, imbu d'ailleurs d'une imperturbable confiance en lui-même, il se persuada sans peine qu'un roman de lui vaudrait toujours mieux que les fades productions d'un La Fontaine ou d'un Clauren. Au mois de novembre 1798, il se mettait à l'œuvre et dès le mois de mai 1799 le premier volume de *Lucinde*, — le seul qu'il ait jamais écrit, — était achevé. Malgré les critiques de ses amis, en particulier de son frère Guillaume, qui ne se gêna pas pour traiter l'œuvre de « rhapsodie extravagante » et de « monstre » (*Un roman*), Schlegel faisait paraître la même année son roman à Berlin.

Comme ouvrage littéraire, *Lucinde* ne se discute même pas. Au point de vue du fond, c'est une sorte de confession assez cynique. Sous le nom de son héros Julius, Schlegel s'est mis lui-même en scène et a raconté au public avec une remarquable impudeur toutes ses expériences sentimentales, ses aventures de jeunesse à Leipzig, puis sa rencontre avec Caroline Bœhmer, ses relations amicales et ses dissentiments avec Schleiermacher, qui figure dans le roman sous le nom d'Antonio, enfin et surtout sa liaison avec Dorothée Veit, qui venait de divorcer avec son mari pour vivre avec Schlegel et que tout Berlin reconnut sans hésitation possible dans l'héroïne du roman, Lucinde. — Au point de vue de la forme, *Lucinde* est une application pédantesque, puérile et laborieusement extravagante de la poétique romantique, telle que Schlegel l'avait formulée : c'est un roman « subjectif », « ironique » et « transcendantal ». Il n'y a d'abord aucune espèce de plan, ni de développement régulier, ni de récit suivi. Pendant longtemps l'auteur laisse le lecteur dans la plus complète ignorance de ce que sont les personnages qu'il fait parler ou plutôt divaguer devant lui : c'est le triomphe de la fantaisie débridée, du pur caprice. Tous les genres sont mélangés : on trouve dans *Lucinde* des lettres, des dialogues, des réflexions abstraites, une « idylle », une « fantaisie dithyrambique » une « allégorie », et même une partie narrative comme dans les romans vulgaires, mais c'est manifestement celle à laquelle notre romancier tient le moins. L'auteur intervient personnellement au milieu de ses fictions pour caractériser son roman en même temps qu'il l'écrit, et pour donner à sa poésie un cachet « transcendantal » en nous présentant Julius tout à la fois comme le héros et aussi comme l'auteur du roman, ou en nous exposant dans l'*Allégorie de l'Impudence* que le roman de Lucinde a été engendré en une heure

de loisir par l' « esprit » et la « divine fantaisie », et que, obligé d'opter, comme jadis Hercule au légendaire carrefour, entre la « délicatesse » et l' « impudence », l'auteur s'était décidé pour l'impudence. Quant à l'ironie, elle éclate à toutes les pages de cette œuvre paradoxale; les mauvaises langues prétendirent même qu'il y en avait jusque dans le titre : « Lucinde ou les Confessions d'un maladroit » ! Dans tout cela, pas ombre de poésie ni de beauté : l'ironie de Schlegel est laborieuse et sa fantaisie pédantesque; il se bat les flancs pour être romantique, et il ne parvient qu'à être prétentieusement ennuyeux.

L'intérêt véritable de cette élucubration bizarre et informe consiste dans les paradoxes sur la morale, que Schlegel y formule. *Lucinde* contient une sorte d'éthique du romantisme, et c'est à ce titre qu'elle mérite une place dans l'histoire de la culture allemande. Le roman de Schlegel, considéré à ce point de vue, est nettement révolutionnaire. C'est une protestation virulente contre ceux qu'il appelle les « économes de la morale », contre les utilitaires médiocres et terre à terre qui réduisent la vie à un calcul d'intérêts, qui s'en tiennent, en fait de morale, aux préjugés courants, aux conventions sociales généralement admises, qui n'ont d'autre idéal que le bien-être matériel et vulgaire, et ne voient rien au-dessus d'une existence bourgeoise bien sage, bien régulière et bien bornée. Schlegel s'amuse à effaroucher ces philistins, à les troubler dans leur « platitude harmonieuse », à les scandaliser, en émettant les théories les plus subversives et les paradoxes les plus énormes.

L'utilitaire se complaît dans la prose de la vie. Schlegel affirme au contraire qu'il faut poétiser l'existence. Comme le Wilhelm Meister de Gœthe ou le Sternbald de Tieck, son héros Julius veut mener une vie « poétique » selon l'esthétique romantique. Il prendra donc pour seul guide les inspirations subjectives de son « moi » ; il suivra sa fantaisie capricieuse partout où elle voudra le conduire. Et sa vie sera en conséquence un tissu d'aventures extraordinaires sans lien les unes avec les autres, se déroulant au hasard comme une arabesque vide de sens ; Julius va d'une expérience à l'autre au gré de son caprice, poussé par des passions désordonnées ou par un sensualisme raffiné, sans volonté suivie, sans inquiétudes morales, sans remords. — L' « économe de la morale » croit fermement que l'homme est fait pour une vie active, « utile », et que l'oisiveté est la mère de tous les vices. Schlegel s'amuse à vanter l'art divin de la fainéantise (*die gottæhnliche Kunst der Faulheit*) : « O paresse, paresse ! s'écrie-t-il, tu es l'air où l'innocence et l'enthousiasme puisent la

vie ; les bienheureux te respirent ; et celui-là est heureux qui te possède et te garde, ô saint trésor ! dernière parcelle de notre divinité, seul souvenir qui nous reste du Paradis » (p. 26); ou plus loin : « En vérité, on ne devrait pas aussi coupablement négliger l'étude de la paresse; mais on devrait en faire un art, une science, que dis-je, une religion ! Pour tout résumer d'un seul mot : plus un homme ou une œuvre humaine sont divins, plus ils deviennent semblables à la plante : c'est là de toutes les formes de la nature la plus morale, la plus belle. Ainsi la vie la plus haute, la plus parfaite serait l'état purement végétatif » (p. 29). — Le philistin vit dans le respect des conventions. Schlegel démontre la beauté du « cynisme », et affirme « que la nature seule est respectable et la santé seule aimable ». Il va prendre des leçons de morale auprès de la petite Wilhelmine, une enfant de deux ans, qui promène autour d'elle des yeux rusés, qui est fermement persuadée de l'infériorité de ceux qui l'entourent, qui a « de la bouffonnerie et le sens de la bouffonnerie » et qui éprouve un vif plaisir à gigoter sur le dos, « insoucieuse de ce qui adviendra de sa robe et de ce que pensera le monde ». Et Julius de conclure : « O enviable affranchissement de tout préjugé ! Rejette-les donc, ô ma chère amie, rejette-les toi aussi, tous ces restes de fausse pudeur, de même que souvent j'ai, moi, arraché de ton corps les fâcheux vêtements et les ai semés autour de toi en une belle anarchie » (p. 14). — Le philistin croit à la sainteté du mariage légal, se méfie de la passion et affecte de détourner pudiquement les yeux devant le spectacle de la volupté. Schlegel déclare que sa *Lucinde* sera une œuvre « saphique », et célèbre compendieusement « la plus belle situation » en une « fantaisie dithyrambique » qui voudrait être voluptueuse et qui n'est que laborieusement indécente. Il proclame que le mariage moderne est la chose la plus méprisable qui soit au monde : le mari ne voit dans sa femme que « le sexe » ; la femme, dans son mari, qu'une position sociale ; tous deux ne voient dans l'enfant qu'un produit qui leur appartient et dont ils peuvent disposer à leur guise ; et ils traversent la vie sans amour, étrangers l'un à l'autre et se méprisant réciproquement. A cette conception peu flattée du mariage légal et normal, Schlegel oppose la notion de l'amour vrai, de l'union idéale par laquelle l'homme s'identifie à la femme aimée et l'homme à la femme, de telle sorte que tous deux s'élèvent véritablement, par cette fusion totale de leurs personnalités, à la dignité d'être humain. — On le voit, *Lucinde* est avant tout une œuvre de combat, une déclaration de guerre lancée par le romantisme naissant à la vieille société, trop raisonnable, trop prosaïque, trop défiante à l'endroit

de l'imagination, de la passion, de l'idéalisme. C'est l'éternelle protestation de la jeunesse contre le prosaïsme du bon bourgeois pratique, sensé et satisfait. Et cette protestation ne change guère de forme : en tout temps, les jeunes se sont posés en ennemis des lois et de la société ; eu tout temps aussi, ces fougueux révolutionnaires n'ont rien trouvé de plus neuf que de médire du mariage et de vanter les beautés de l'amour libre. Schlegel s'est acquitté de cette tâche traditionnelle sans l'ombre de talent poétique, mais pourtant avec un certain brio, en suppléant tant bien que mal à l'absence de verve spontanée et de conviction passionnée par l'excentricité laborieuse et factice de ses paradoxales fantaisies.

Le succès de *Lucinde* fut médiocre. Schlegel avait compté sur ce roman pour garnir son escarcelle ; il se trouva déçu dans son attente. Non seulement il scandalisa profondément les gens graves, — ceci n'était pas pour l'étonner ni même lui déplaire, — mais il trouva peu de partisans parmi les romantiques eux-mêmes. Deux voix seulement s'élevèrent pour défendre *Lucinde* contre ses détracteurs : celle d'un obscur *privatdocent* d'Iéna, Vermehren, et celle de Schleiermacher qui, dans ses *Lettres intimes sur Lucinde*, prit chaleureusement en main la cause de son ami, mais sans convaincre le public. Guillaume Schlegel lui-même fut médiocrement édifié de l'œuvre de son frère, et s'amusa fort, ainsi que sa femme Caroline, d'une épigramme, d'ailleurs spirituelle et juste, mais assez cruelle, qui circula sur *Lucinde :*

« *Der Pedantismus bat die Phantasie*
Um einen Kusz ; sie wies ihn an die Sünde.
Frech, ohne Kraft umarmt er die,
Und sie genas von einem toten Kinde,
Genannt Lucinde. »

(*A suivre.*) HENRI LICHTENBERGER.

Sujets de Devoirs

I

Université de Poitiers.

LICENCE.

Composition française. — I. Est-il quelque ressemblance dans la vie, dans les idées et dans le style entre les compatriotes Montaigne et Montesquieu ?

II. La Fontaine épistolier. — Epîtres et lettres en prose.

III. Expliquer et apprécier cette réflexion de V. Hugo sur *Hernani* : « L'auteur prierait volontiers les personnes que cet ouvrage a pu choquer de relire le *Cid*, *Don Sanche* et *Nicomède*, ou plutôt tout Corneille et tout Molière, ces grands et admirables poètes. Cette lecture, si pourtant elles veulent lui faire la part de la grande infériorité de l'auteur d'*Hernani*, les rendra peut-être moins sévères pour certaines choses, qui ont pu les blesser dans la forme et dans le fond de ce drame. »

IV. « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. » (Pascal, *Pensées*, article VII, 1.) Expliquer cette pensée et l'éclaircir par des exemples.

Questions à étudier : Histoire de la jeunesse de Pascal. — Histoire de la composition et de la représentation de *Ruy-Blas*. Etude du 1er acte.

Dissertation latine. — I. Quæretur quid in prima *Satura* Juvenalis efficere voluerit, utrum partes operis arcte inter se cohœreant et ad unum tendant propositum.

II. Qua arte Vergilius secundum *Æneidos* librum composuerit et ad totius poematis accommodarit propositum explanetur.

III. Quærendum utrum jure rhetor antiquus scripserit : « Ciceronis *Epistulis* nihil esse perfectius. »

Thème latin. — Montesquieu, *Grandeur et Décadence*, chap. XII : « On peut donner plusieurs causes de cette coutume... », à la fin.

Thème grec. — Avant de louer un homme, interrogez sa vie ; avant de célébrer sa puissance, sondez votre cœur. — Si vous espérez, si vous craignez, vous serez vil. Etes-vous destiné par vos talents à la renommée ? Songez que chaque ligne que vous écrivez ne s'effacera plus ; montrez-la donc d'avance à la postérité qui vous lira, et tremblez qu'après vous avoir lu elle ne détourne son regard avec mépris. Non, le génie n'est pas fait pour trafiquer du mensonge avec la Fortune. Juger de tout, apprécier la vie des hommes et l'intérêt des sociétés, s'instruire par les siècles, et instruire le sien, distribuer sur la terre la gloire et la honte, et faire ce partage, comme Dieu et la Conscience le feraient : voilà sa fonction. — Que chacune de ses paroles soit sacrée ; que son silence même inspire le respect et ressemble quelquefois à la justice.

Histoire. — Histoire du moyen âge. 1° Des résultats de l'invasion germanique.

2° Des causes du mouvement communal au moyen âge.

3° Le pouvoir royal au temps des premiers Capétiens.

Philosophie dogmatique. — 1° L'idée du moi. — 2° La volonté

intervient-elle dans la croyance? — 3° Des principes *à priori* sont-ils nécessaires à la constitution de la science?

Composition française. — (Matières à option.) 1° Le *Roman de Renart* et le *Roman de la Rose.* — 2° Histoire du sonnet. — 3° La comédie au XIXe siècle.

Littérature grecque. — 1° Comparer l'*Iliade* à l'*Odyssée.* — 2° Aristophane, critique d'Euripide. — 3° Plutarque moraliste et historien.

TRAVAUX ET LECTURES.

Littérature francaise. — I. Madame de Rémusat écrivait, le 13 avril 1816, à son fils Charles de Rémusat, âgé de 20 ans: « L'habitude de la satire aigrit la pensée..... et je suis convaincue qu'une jeune tête, qui se laisserait aller à prendre toutes les choses du monde par le côté de leurs ridicules, se trouverait très vide au bout d'un certain temps. »

Refaire cette lettre, où l'on distinguera soigneusement *l'esprit de critique* du véritable *esprit critique.*

II. Lectures. — Que chacun lise, d'abord *la plume à la main*, l'art. VII des *Pensées* de Pascal, et *Ruy-Blas* de Victor Hugo; puis continue par la lecture d'un texte de nos grands écrivains, qu'il ne connaisse pas.

Lectures recommandées en dehors de ces lectures de textes:

1° *Les Moralistes français*, de Prévost-Paradol; 2° l'*Histoire de la Préface de Cromwell*, par M. Maurice Souriau (Lecène et Oudin, 1897); 3° la thèse allemande de Mlle Schirmacher sur *Théophile de Viaud*, 1896. (Bibl. univ. Poitiers. N° 25.981.)

Littérature latine et grecque. — I. Préparation à la dissertation et au thème latin.

Syntaxe de Riemann. — Phraséologie de Meissner, trad. Pascal. — Stylistique de Berger, trad. Gache. — Antibarbarus, de Krebs-Schmalz (en allemand).

Lectures. — *Brutus* de Cicéron, 1 à 52 (I à XIV). — Quintilien, lib. X, ch. I. — *Dialogue des Orateurs.* — Horace, *Epîtres* du livre II.

II. *Dissertation.* — Hanc Quintiliani sententiam explicabitis: « Quæ in oratore maxima sunt, imitabilia non sunt, ingenium, inventio, vis, facilitas et quidquid arte non traditur. » (*Instit. orat.* X, 2, 12.)

Thème grec. — La Bruyère, *De l'Homme*, § 35.

Thème latin. — *Pensées* de Pascal, art. I, § 1. — « Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté... » jusqu'à: « Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? »

Grammaire. — Comparaison de la déclinaison des adjectifs, en grec et en latin.

Métrique. — Scander et commenter, au point de vue métrique, les 6 premiers vers du chant IV de l'*Iliade*.

Philosophie. — 1° Lire les grands philosophes:

Descartes (*Méditations*). — Spinoza (*Ethique*). — Leibniz (*Nouveaux Essais*). — Kant (*Critique de la Raison pure*). — Locke (*Essais sur l'Entendement humain*). — Hume (*Traité de la Nature humaine*). — Stuart Mill (*Examen de la Philosophie d'Hamilton*). — H. Spencer (*Les premiers Principes*).

SUJETS DE DEVOIRS ET DE LEÇONS.

Dogmatique. — Croyance et volonté. — Le Moi. — Les idées de substance et de cause. — La finalité. — L'espace et le temps. — La matière. — La vie. — Théories intellectualistes de la sensibilité.

Histoire de la Philosophie. — Les idées de Platon et les formes d'Aristote. — Théorie de la connaissance chez Epicure et chez les Stoïciens. — Le cercle vicieux de Descartes. — Les origines de la philosophie de Spinoza. — L'espace et le temps chez Leibniz et chez Kant. — Théorie de Leibniz sur la matière. — La finalité chez Leibniz et chez Kant. — Le schématisme kantien.

Histoire. — Sujet à traiter (composition). — Etat de la France à la mort de Charles VII.

Histoire ancienne. — Etudier la Constitution d'Athènes à l'époque de Périclès. — Les guerres puniques. — L'Empire romain à l'époque de Trajan.

Histoire du moyen âge. — Les invasions germaniques, leurs causes, leur caractère. — La conversion de la Germanie au christianisme. — Le capitulaire de Kiersy-sur-Oise.

LANGUES ET LITTÉRATURES MODERNES (*Licence et certificat*).

Allemand. — Lecture de notices biographiques sur les cinq plus grands écrivains de la période qui s'étend de Klopstock à Gœthe, et de quelques extraits de ces grands écrivains :

Klopstock. — Wieland. — Bürger. — Lessing. — Herder.

Anglais. — Certificat. — Lecture à faire: *Richard III*. — Sujet de devoir à étudier : l'emploi des auxiliaires : shall et will.

Licence ès lettres (anglais), à lire : *Richard III*.

Sujet de devoir (en anglais). — Le caractère de Richard III, dans la tragédie de Shakespeare.

II

Ecole supérieure des Lettres d'Alger.

DISSERTATION

1° Victor Hugo et l'histoire, dans la *Légende des siècles*.

2° Le portrait du *Pédant* dans Regnier, La Fontaine et Molière.

1° Portrait de *Turcaret*, d'après la comédie de Lesage.

2° Raisons des préférences littéraires de Montaigne (*à propos du chap.* 10 *du livr. II de Montaigne*).

1° Du goût de d'Aubigné pour l'antithèse et l'allitération (*à propos du liv. I des « Tragiques »*).

2° Préciser les points sur lesquels a porté la réforme de Malherbe.

1° Parallèle des *Discours* de Ronsard et des *Tragiques* de d'Aubigné.

2° Poétique de Molière, d'après la *Critique de l'Ecole des Femmes*, l'*Impromptu de Versailles*.

1° Du pessimisme d'Alfred de Vigny, d'après *Moïse* et *Eloa*.

2° Montrer comment La Fontaine a accommodé au goût de son temps la fable de *Psyché*.

1° Portrait de Monime dans *Mithridate*, de Racine.

2° La poésie idyllique dans la *Mare au Diable*, de George Sand.

Voltaire : *Dict. philosophique*, articles *Art dramatique* et *Goût*.— Analyser et apprécier ces deux articles.

Thème grec. — *Aventures de Télémaque*, liv. XI, page 188 de l'édit. classique de (Hachette) Chassang, depuis « Quoique je fusse en garde contre lui... », jusqu'à : « Ils ne veulent jamais avoir tort ».

Thème latin. — Racine, préface d'*Esther*. Depuis : « La célèbre maison de Saint-Cyr... », jusqu'à : « Employer un jour à chanter les louanges de Dieu. »

Dissertation latine.— I. Quæritur cur tam cito apud Romanos tragœdia corrupta sit.

II. — Comparabuntur inter se Aristophanis et Racinii fabulæ quæ inscribuntur Σφῆκες et *Les Plaideurs*.

Thème grec. — *Caractères* de La Bruyère, *de l'Homme*, p. 294 de l'éd. classique de Hémardinquer (Delagrave). « Il se fait généralement dans tous les hommes des combinaisons... », jusqu'à « Mépriser qui nous méprise ».

Thème latin. — Fénelon, *Télémaque*, liv. XII, p. 214 de l'éd. classique de Chassang (Hachette) : « Néoptolème, reprenant son

discours, me dit... » jusqu'à : « Ils sont morts aussi, me dit-il ».

Dissertation latine. — I. De Alcestæ indole in fabula Euripidis.

II. In Terentii fabula quæ *Eunuchus* inscribitur quid agitur et qua poetæ laude ?

Thème grec. — Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, page 219 de l'édition classique de Jacquinet (Belin), partie II, chap. II : « Le peuple d'Israël n'était pas plus intelligent... », jusqu'à : « Les sacrifices et tout le service public ».

Thème latin. — *Caractères* de La Bruyère, *Des Grands*, p. 218 de l'édit. classique Hémardinquer (Delagrave) : « Les meilleures actions s'altèrent... », jusqu'à : « Il salue ceux qui y sont et ceux qui n'y sont pas. »

Dissertation latine. — I. Legenti Plinii Junioris ad Trajanum epistolis qualis elucet hujus scriptoris indoles ?

II. A quo potissimum auctore putemus de oratoribus dialogum esse scriptum ?

Thème grec. — Fénelon, *Aventures de Télémaque*, p. 298 de l'éd. classique de Chassang (Hachette), liv. XVI : « Ensuite Télémaque dit... », jusqu'à : « Ils fuient devant leurs ennemis ».

Thème latin. — *Caractères* de La Bruyère, *De l'Homme*, p. 264 de l'éd. classique de Hémardinquer (Delagrave) : « Irène se transporte à grands frais... », jusqu'à : « Et abréger vos jours par un long voyage ».

Dissertation latine. — I. Quæres quatenus Sallustius, dum virtutem præsertim in sua *Catilinæ conjuratione* laudat, ex corde vere loquatur. Num virtutem tantum excoluit quantum prædicavit ?

II. Nonne admiratione dignum est quod Cicero in oratione *Pro Murena* primas palmas militari non oratoriæ arti detulit ?

Thème grec. — Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, 3e partie, chap. III, p. 459 de l'éd. classique de Jacquinet (Belin) : « Les Egyptiens sont les premiers... », jusqu'à : « Le corps de l'Etat était uni contre les méchants ».

Thème latin. — Racine, préface d'*Esther* : « Mais la plupart des plus excellents vers... », jusqu'à : « Que Dieu lui-même, pour ainsi dire, a préparées ».

Dissertation latine. — I. De Horatio carminum scriptore. Exempla potissimum a tertio carminum libro sumes.

II. De Herculis indole in *Alcesta* Euripidis.

Thème grec. — *Aventures de Télémaque*, liv. XIII, p. 234 de l'édition classique de Chassang (Hachette), depuis : « Ces armes étaient polies comme une glace... », jusqu'à : « S'élance pour les dévorer ».

Thème latin. — Bossuet, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*, p. 320 de l'édition classique de Jacquinet (Belin), depuis : « Ne vous étonnez pas, chrétiens, si je ne fais plus... », jusqu'à : « Et de toute la doctrine chrétienne. »

Dissertation latine. — I. Quid, in carmine quod *Epithalamium Pelei et Thetidis* inscribitur, Catullo profuit aut nocuit alexandrinorum poetarum imitatio ? Quæ sunt hujus poematis genuinæ virtutis ?

II. Qua arte Thucydides historiam scripsit ?

LICENCE DE PHILOSOPHIE.

1. *Philosophie.* — Théorie de la perception extérieure.

2. *Histoire de la philosophie.* — Du rôle de Socrate dans l'histoire de la philosophie grecque.

1. Discussion des objections dirigées contre le libre arbitre.

2. Socrate. Sa méthode enveloppe-t-elle une métaphysique ?

1. Le principe de causalité est-il incompatible avec la liberté et la responsabilité des actes humains ?

2. Le Dieu de Platon et le Dieu d'Aristote.

1. Peut-il y avoir une morale sans obligation ni sanction ?

2. Influence du néo-platonisme sur la formation de la théologie chrétienne.

1. Fondement du droit.

2. La querelle des universaux au moyen âge.

1. La propriété est-elle de droit civil ou de droit naturel ?

2. Spinosa est-il un disciple de Descartes ?

1. Le vrai, le beau, le bien ; différences et rapports.

2. Descartes et Malebranche.

1. Rapports de la parole et de la pensée.

2. Kant : rapport des deux *Critiques* (de la *Raison pure* et de la *Raison pratique*).

1. L'art est-il une imitation de la nature ?

2. Le pessimisme de Schopenhauer et de Hartmann.

1. Origine des idées.

2. Transformisme et évolutionnisme.

1. Nature de l'âme.

2. L'éclectisme de V. Cousin.

1. Le problème du mal.

2. Les preuves cartésiennes de l'existence de Dieu.

1. De la personnalité divine.

2. La philosophie de Leibnitz.

LICENCE D'HISTOIRE.

1° Etendue et faiblesse de l'empire de Charlemagne.
2° Résultats généraux des Croisades.
3° Etat comparé de la France avant et après la guerre de Cent Ans, au point de vue territorial et économique.
4° Les réformes de Louvois.
5° Progrès de la Prusse de 1706 à 1756.
6° Œuvre de l'Assemblée constituante.
1° Les guerres médiques.
2° Le rôle politique de Démosthènes.
3° Les résultats des conquêtes d'Alexandre.
4° Les Gracques.
5° Auguste.
6° Le christianisme est-il responsable de la chute de l'empire romain?
1° La mer Baltique.
2° Le massif central français.
3° Madagascar.
4° Le climat tropical en Afrique.
5° Colonies hollandaises dans l'archipel de la Sonde.
6° La colonisation allemande en Afrique.

Sujets de Compositions

Licence ès Lettres (*Session de novembre 1897*).

DISSERTATION FRANÇAISE.

I. — De l'usage que Racine fait dans ses tragédies des coups de théâtre.

II. — Discuter et surtout examiner historiquement cette idée de Sainte-Beuve : « La société imite le théâtre bien plus que le théâtre la société.

III. — « Si l'on pouvait mêler des talents si divers, peut-être qu'on voudrait penser comme Pascal, écrire comme Bossuet, parler comme Fénelon ». (Vauvenargues. *Fragments*).

DISSERTATION LATINE.

I. — Horatii *Satiras* cum Bolaei nostri *Satiris* conferetis.

II. — De Catulli poetico ingenio pauca disseretis.

III. — Quid sibi Tacitus proposuerit in libello qui *Germania* nscribitur ostendetis.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOC. FRANÇ. D'IMPR. ET DE LIBR. (OUDIN ET Cie)

SIXIÈME ANNÉE N° 35 14 JUILLET 1898.

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Isocrate et la démocratie athénienne

(*Suite.*)

Cours de M. ALFRED CROISET

Professeur à l'Université de Paris.

Nous avons, jusqu'ici, parcouru les premières parties de la politique systématique d'Isocrate; nous avons vu par quelles étapes successives il arrive à sa conclusion. Il faut d'abord réformer le gouvernement intérieur d'Athènes, supprimer le désordre et l'anarchie, en rendant à l'Aréopage son ancienne autorité, se servir ensuite de ce gouvernement ainsi reconstitué, de manière à substituer dans les relations d'Athènes avec les alliés à cet empire tyrannique, cause de tant de maux, une alliance fondée sur une bienveillance réciproque. Ce premier pas une fois fait, il faut encore unir tous les Grecs entre eux, de façon que la Grèce se tourne tout entière contre les Barbares et fasse triompher la civilisation hellénique. Enfin il nous reste à voir une dernière partie, qui est indispensable. Pour que les Grecs s'unissent et agissent avec efficacité contre la puissance perse, il leur faut un chef ; quel sera-t-il ? C'est ici le point sur lequel la pensée d'Isocrate a le plus varié. Il a successivement frappé à plusieurs portes et n'a trouvé qu'à la fin. Il a songé d'abord à Athènes, et, en effet, l'idée essentielle de son premier discours politique, le *Panégyrique* (380), c'est qu'il faut que la Grèce s'unisse contre le Barbare et que le chef désigné ne peut

être qu'Athènes. A pareille date, cette idée est assez hardie; car c'est alors Sparte qui est plutôt la puissance dominatrice en Grèce. Cependant il y a déjà des signes de désaffection qui se produisent un peu partout; la domination spartiate semble lourde et les sympathies reviennent à Athènes. Isocrate veut tirer parti de cet état de choses pour remettre sa patrie à la tête de la Grèce et de la civilisation. S'il ne réussit pas dans sa tentative, c'est que la Grèce est trop divisée, que Lacédémone est encore trop forte, que le pays tout entier est encore en proie au trouble et à l'anarchie. Isocrate, tenace, fidèle à son projet, cherche ailleurs. Il ne veut pas de Sparte, puissance à ses yeux peu civilisée, d'un militarisme grossier, dépourvu de cet éclat des arts et de la philosophie qui fait la gloire d'Athènes. Il cherche donc au dehors, jusqu'en Sicile, et croit trouver le chef qu'il désire dans Denys, tyran de Syracuse. Ce personnage a inspiré bien des espérances purement illusoires à de très grands esprits, comme Platon, qui comptait trouver en lui un appui pour réaliser ses idées politiques Sur l'ordre du tyran, Platon fut même saisi et vendu comme esclave. Ce fut un de ses amis qui le sauva en le rachetant. Après cette aventure, les gens n'en continuent pas moins de s'adresser à Denys; mais Isocrate s'aperçoit vite qu'il fait fausse route. Il espère alors en Jason de Phères, tyran thessalien, qui, vers 360, prit une certaine importance et sembla près de créer une grande puissance militaire, intelligente, où un homme cultivé, εὖ πεπαιδευμένος, pourrait communiquer une impulsion généreuse à une très grande force matérielle Isocrate songea quelque temps à lui, mais ce ne fut qu'une velléité. A partir de 350, il devient évident qu'une seule puissance peut réaliser ce rêve d'unité, qu'un seul chef peut conduire la Grèce contre les Perses; ce chef, c'est Philippe; cette puissance, la Macédoine.

Les circonstances dans lesquelles Isocrate arrive à exprimer sa pensée dans sa *Lettre à Philippe* sont curieuses. Elles nous peignent d'une manière vivante quelques-uns des défauts de l'esprit de notre auteur, la plupart du temps si généreux et quelquefois cependant si mesquin, si rempli de vanité. En 346, la lutte entre Athènes et Philippe touche à sa fin. C'est le moment où va se conclure la paix de Philocrate, qui provoquera dans Athènes les plus graves accusations contre les partisans de la paix. Tandis que la guerre dure encore, Isocrate a l'intention de mettre fin aux hostilités, en s'adressant à Philippe, en le priant de faire la paix et de se mettre à la tête de la Grèce. Malheureusement il fut trop long à limer son discours; il n'y mit pas quatorze ans, comme le dit le pseudo-Plutarque; mais il y passa de longs mois et finit par

arriver trop tard. Il en fait lui-même l'aveu (§ 7) : « Je me préparais à te dire de très belles choses sur la nécessité de faire la paix et j'étais tout occupé de ce travail, lorsque vous m'avez prévenu ; vous avez conclu la paix avant que mon discours fût achevé ». Cette petite aventure est par elle-même piquante ; elle montre bien le côté faible d'Isocrate. Il ne se découragea pourtant pas. Il se résolut à modifier son travail antérieur, et c'est alors qu'il écrivit le *Philippe*, discours très curieux non seulement par ce qu'il nous révèle des petites faiblesses de l'écrivain, mais encore par ce qu'il nous montre de généreux, de prévoyant, de pénétrant parfois dans sa politique.

Il commence par exprimer nettement cette idée que les hommes politiques se trompent souvent d'une manière lamentable et que cette conduite, qui consiste à chercher son intérêt aux dépens des ennemis, aboutit à un résultat contraire à celui qu'on veut atteindre. « J'affirmais, dit-il à Philippe (§ 3), que des deux côtés vous commettiez la même erreur, et que cette guerre, vous la faisiez, toi dans notre intérêt, Athènes dans celui de ta puissance. » Puis, comme la vanité de l'écrivain ne perd jamais ses droits, il raconte comment il a recommencé un discours que la marche rapide des événements ne lui avait pas laissé le temps de publier à propos. Ce discours avait excité une admiration extraordinaire : « Au jugement de ceux qui m'écoutaient, je paraissais développer cette idée avec une telle évidence, que, au lieu d'en louer seulement l'expression, comme plusieurs ont coutume de le faire, ou l'élégance ou la pureté du style, tous admiraient la solidité des preuves. »

Il parle de toutes ces choses sans aucune gêne, avec une vanité naïve. Plus loin il dit encore : « Je ne me dissimulais pas non plus combien il est difficile de se faire écouter deux fois sur le même sujet, quand surtout le premier discours est écrit de telle manière que nos détracteurs mêmes nous prennent pour modèles et l'admirent plus encore que ceux qui le louent sans mesure. » Ainsi ce qui le préoccupe, ce ne sont pas les difficultés que pourrra présenter la mise en œuvre de ses idées; c'est qu'il a déjà traité le même sujet et avec un tel applaudissement qu'il risque fort de rester au-dessous de lui-même et de paraître un peu en décadence. Notez que cette vanité reparaît d'un bout à l'autre du discours intitulé *Philippe*. Le *Panégyrique*, un des coups d'éclat d'Isocrate, qui le met en pleine gloire, est une date unique dans sa vie; il en parle sans cesse, et chaque fois que dans le *Philippe* il développe une idée qu'il a déjà exposée dans le *Panégyrique*, il s'excuse d'y revenir. Ces traits de caractère sans

cesse répétés montrent bien qu'Isocrate n'est pas un homme d'Etat; un homme d'action, comme il veut l'être ; mais un artiste beaucoup plus préoccupé de la beauté de ses périodes que de faire réussir une thèse.

Quoi qu'il en soit, il entreprend de convertir Philippe, et, après un long exorde, il entre dans son sujet. Dans l'étude qu'il en fait il y a des choses intéressantes et belles, d'autres qui laissent voir les côtés scabreux de cette politique que préconise Isocrate. Il déclare, au § 12, que, pour réaliser ce grand projet qu'il a en vue, c'est aux chefs d'Etat qu'il faut s'adresser, et qu'il est inutile de chercher à convaincre les foules : ce serait perdre son temps. Or, parmi les chefs d'Etat, il y en a un qui se distingue entre tous, c'est Philippe. Isocrate montre à quel point cette puissance de Philippe est quelque chose d'unique en Grèce (§ 14) : « J'ai observé qu'à toi seul la fortune a donné plein pouvoir d'envoyer des ambassadeurs partout où tu veux, d'en recevoir de qui il te plaît, de dire ce qui te semble utile, qu'enfin aucun Hellène ne possède au même degré que toi richesse et puissance, les deux seuls moyens qu'il y ait au monde de persuader et de contraindre, c'est-à-dire d'accomplir ce que je dois te proposer. » Tandis que, dans la plupart des Etats grecs, où règne l'anarchie, on n'arrive à prendre une résolution qu'après de longues discussions, pour Philippe l'action succède sur-le-champ à la conception. Il suffit qu'il veuille une chose pour qu'elle soit faite. C'est une force dont il convient qu'il fasse un emploi noble et digne de lui.

Isocrate se rend compte que les lecteurs de ce discours lui feront des objections. Ses amis lui ont déjà dit qu'il était un peu naïf et puéril de chercher à convaincre Philippe. Ce prince cherche avant tout son intérêt, celui de la Macédoine. Isocrate lui prêche de très belles idées ; mais croit-il arriver par son éloquence à changer tout un système politique depuis longtemps arrêté. Il écarte cette objection avec ce mélange d'honnêteté, de vanité et de confiance chimérique qui fait une partie de sa nature. Philippe est un homme bien élevé, aux sentiments généreux, et il reconnaîtra la justesse des idées de l'orateur, si elles sont appuyées de bonnes raisons. Aussi Isocrate lui recommande-t-il de lire son discours avec le plus grand soin.

Il résume ensuite la situation politique. Il y a en Grèce quatre villes dominantes : Athènes, Sparte, Thèbes et Argos. Ce sont elles que Philippe doit d'abord chercher à avoir avec lui ; pour le reste, le menu fretin, il suivra de lui-même l'orientation politique de ces républiques. Après s'être réconcilié avec elles, Philippe pourra marcher hardiment contre les Barbares. Suit un exposé de la po-

litique des quatre villes susdites ; mais Isocrate s'arrête devant une objection : réconcilier ces irréconciliables ennemies est une entreprise impossible,condamnée à un échec certain. Philippe lui-même, avec toute sa puissance, n'y parviendra pas. « Je reconnais aussi, dit l'auteur (§ 41), que c'est chose difficile, et nul autre que toi n'y pourrait réussir. Tu as, en effet, déjà réussi en un grand nombre d'entreprises, qui paraissaient à tous impossibles et invraisemblables : il ne serait donc pas extraordinaire que seul tu pusses mener aussi à bonne fin celle que je te propose. » N'est-ce pas une flatterie noble et ingénieuse, comme moyen de persuader ? En faisant appel aux sentiments d'honneur et de gloire de Philippe, il y avait quelques chances de réussir. C'est après cette flatterie qu'Isocrate entre dans l'examen détaillé de la politique des quatre cités dominantes. Il montre qu'elles sont plus disposées qu'on ne le croirait à suivre une politique nouvelle. Elles ont voulu à tour de rôle s'assurer la toute-puissance et n'y ont pas réussi ; elles sont restées embarrassées dans des luttes stériles ; le moment est bien choisi pour les entraîner dans une autre direction.

Mais les objections s'accumulent toujours ; quelles que puissent être les raisons de se rallier à la politique d'Isocrate, il sera bien difficile de la mettre en pratique. Isocrate insiste sur sa réponse essentielle : sans doute l'entreprise est ardue, mais d'autres ont réussi dans des entreprises non moins difficiles. Il en cite des exemples contemporains : Alcibiade, qui bouleversa toute la Grèce ; Conon, qui, mal vu à Athènes après la guerre du Péloponèse, se retira dans l'île de Cypre et trouva cependant le moyen de ramener à sa patrie des amitiés fidèles et d'ébranler la puissance de Sparte. Donc, puisque d'autres dans des conditions plus difficiles ont fait de grandes choses, pourquoi n'en serait-il pas de même pour Philippe ? Et il se répand en éloges sur la beauté de l'entreprise qu'il lui propose (§ 69) : « Quel surcroît pourrait s'ajouter à la félicité qu'elle t'assurera ? » Et il montre Philippe devenu maître du monde, accepté par tous comme un chef, parce qu'on reconnaît en lui, avec des intentions bienveillantes, une politique généreuse qui ne peut porter ombrage à personne. C'est un tableau plein de générosité et de noblesse de la situation faite à Philippe, s'il consent à suivre les conseils d'Isocrate.

Ici encore on lui fait une objection dont nous avons déjà touché un mot ; « Mais tu méconnais Philippe. C'est un ambitieux, qui aime le pouvoir pratique, qui veut avoir un gros revenu, une armée nombreuse et aguerrie, et qui ne se préoccupe pas de chimères. » Isocrate reprend ces objections et les exagère. C'est qu'il

y voit un moyen d'inspirer à Philippe le désir de se conduire d'une manière toute différente. Isocrate était probablement moins naïf dans ce passage qu'il n'en a l'air, il ne faisait qu'user d'une habileté légitime, en repoussant ainsi des reproches qui au fond ne lui paraissaient pas dénués de fondement.

Tout ce que nous venons de voir ne sert encore que de préliminaires à son discours. Après un nouveau retour au *Panégyrique*, il entre enfin dans son sujet. Il expose d'abord cette idée, que la Perse n'est pas aussi forte qu'elle le paraît. Elle fait beaucoup de mal, inspire un grand effroi de loin par son or, ses intrigues ; mais elle ne puise sa force que dans les discordes des Grecs. Voyez les Dix Mille et la façon dont ils se comportent après la mort de Cyrus et la victoire de Cunaxa. C'est ici la plus ancienne mention, après l'ouvrage de Xénophon, de ce grand fait militaire, la retraite des Dix Mille. Le passage d'Isocrate est très instructif par la netteté avec laquelle il met en relief quelques-uns des traits de cette expédition et fait ressortir la faiblesse de l'empire perse. Si les avantages remportés pendant la première partie de la campagne n'ont point abouti, à un succès décisif, la faute en est à l'étourderie, à la folie de Cyrus, qui se fait tuer de gaîté de cœur et compromet ainsi l'issue de l'entreprise. Avec un autre général tout aurait autrement tourné ; et, en effet, alors même que les Grecs se trouvent abandonnés en pays inconnu, entourés d'ennemis, le roi de Perse a tellement conscience de sa faiblesse qu'il n'ose les attaquer en face ; c'est par la trahison qu'il cherche à venir à bout d'eux ; il appelle à une entrevue les généraux grecs et les fait égorger. Il faut donc qu'avant de songer à toute autre chose les Dix Mille se donnent une organisation nouvelle. Ils le font avec tant de succès que leur retraite ressemble à une marche victorieuse, pendant laquelle les Perses n'osent pas vraiment les attaquer. Donc, la puissance du Grand Roi n'existe pas ; c'est une pure illusion, qui s'efface dès qu'on s'en approche.

Au contraire, Philippe pourra lever tous les soldats qu'il voudra ; la Grèce est pleine d'hommes très aguerris, qui ne demandent qu'à combattre. Ceci est un fait curieux et malheureusement trop vrai de l'histoire de ce temps. Un peu partout, le caractère des forces militaires change en Grèce : il n'y a plus d'armées de citoyens comme au début de la guerre du Péloponèse. Au bout de vingt-sept ans de luttes, une foule de gens sans ressources ont pris le goût des aventures, se sont donné des chefs, sont devenus de véritables *condottieri* ; la plus grande partie des armées est formée de ces mercenaires. Philippe aura donc autant d'hommes qu'il voudra. Les Perses ne pourront résister, et Isocrate rappelle

les exemples du passé qui peuvent encourager Philippe à cette lutte. Suivant une coutume de l'éloquence grecque, il remonte jusqu'aux temps mythologiques, rappelle la guerre de Troie, les luttes légendaires de l'Europe contre l'Asie. Cela paraît singulier dans un discours qui a la prétention d'être politique ; mais, encore une fois, il ne faut pas à ce propos accuser Isocrate d'être un rhéteur. Cette manière d'argumenter est courante alors ; les faits légendaires sont de l'histoire ; on les fait entrer dans l'idée du passé de la Grèce, dans la conscience nationale, dont chacun a une part en soi. Eschine, en ambassade auprès de Philippe, invoque de la même façon des souvenirs mythiques. Dans une lettre, Isocrate peut donc se donner libre carrière. En terminant il dit, en guise de conclusion et comme pour prévenir une objection, qu'il aurait voulu voir Athènes à la tête de cette entreprise commune des Grecs, la conquête du monde barbare ; mais il s'est convaincu qu'il n'y avait rien à attendre de sa patrie ; il se tourne donc vers Philippe et lui montre la gloire qu'il s'agit d'acquérir. Il y a là quelques traits à relever. « Sache bien que je n'aurais pas entrepris de t'amener à aucune résolution de ce genre, si j'avais cru que la puissance et la richesse en dussent être pour toi les seuls résultats. Non, ce ne sont pas des conquêtes de cette sorte que j'ai en vue dans mon discours ; mais je suis persuadé que tu retireras de cette entreprise la plus grande et la plus noble gloire. » Et Isocrate oppose à ce Philippe si habile, qui a reçu une culture si raffinée, le roi de Perse actuel, homme médiocre, barbare mal élevé (κακῶς τεθραμμένον), incapable de maintenir dans son intégrité l'empire qu'ont créé ses ancêtres. Ce rapprochement de Philippe et du Grand Roi offre un parfait contraste. L'un représente la fine fleur de la civilisation hellénique ; l'autre est un Barbare sans culture. C'est en cela que se résument les principaux griefs contre la Perse. La Perse est un monde barbare, une réunion d'hommes qui n'a pas cette civilisation, cette philosophie, qui fait l'honneur de la Grèce et constitue son principal titre à la domination du monde. Il faut donc que le plus illustre représentant de cette civilisation prenne en mains la conduite de la lutte pour en assurer la suprématie.

Vous voyez à quelle conception généreuse et très belle au point de vue panhellénique aboutit la politique d'Isocrate. Le malheur est qu'il se méprend sur le compte de Philippe, et que les objections qu'il repousse renferment une grande part de vérité. Philippe connaît trop la réalité pour se laisser prendre aux généreuses illusions de l'écrivain. Lui proposer une tâche aussi noble et désintéressée, c'était rapprocher le jour où il mettrait la Grèce sous

sa domination. La politique d'Isocrate sert donc malgré elle et contre la pensée de son auteur la politique toute réaliste du roi de Macédoine.

Isocrate nous a montré, dans les différents discours que nous avons passés en revue au cours de cette étude, tout ce qu'il y avait d'admirable dans la démocratie athénienne, et aussi ce qu'il y avait en elle de mauvais, en particulier cette anarchie qui allait la mettre aux mains de Philippe. Après avoir écouté les témoignages des philosophes, il nous reste à entendre maintenant ceux des orateurs qui, du haut de la tribune, au sein de l'assemblée du peuple, prirent une part active à la vie politique du temps.

F. A.

Pline le Jeune. — Valeur littéraire de sa correspondance

Cours de M. JULES MARTHA

Professeur à l'Université de Paris.

Je me suis servi jusqu'ici de la correspondance de Pline le Jeune pour rechercher quels ont été ses qualités de poète et ses mérites d'orateur ; mais cette correspondance vaut la peine d'être étudiée pour elle-même.

Elle se compose de deux recueils ; l'un ne comprend qu'un livre de lettres : ce sont celles que Pline écrit à Trajan, alors qu'il est gouverneur de Bithynie. Elles ont un caractère tout particulier ; je les étudierai à un autre moment. Quant à présent, je m'occupe du second recueil, où sont contenues les lettres dites familières, c'est-à-dire celles que notre auteur adresse à ses amis. Il y a là 247 pièces, réparties en neuf livres. A la différence des lettres de Cicéron, celles de Pline ne portent aucune indication

de dates ; mais on y trouve, comme il est naturel, des allusions soit à des personnages connus, soit à des événements contemporains, allusions assez nettes parfois pour qu'il soit possible, à l'aide de rapprochements avec d'autres écrivains, de les classer dans une certaine mesure. M. Mommsen s'est livré à ce travail ; les résultats auxquels il est arrivé sont assez curieux : ils nous font voir d'abord que la plus ancienne des lettres de ce recueil ne remonte pas plus haut que l'année 96 après J.-C., date de la mort de Domitien. Est-ce qu'au temps du despotisme de cet empereur il eût été imprudent d'écrire ? Est-ce que Pline a eu quelque honte de ce qu'il avait écrit sous ce prince ? Ou bien a-t-il craint de compromettre telle ou telle personne, de raviver certaines blessures ? Toutes ces explications sont également possibles. Il est possible aussi qu'il ait eu quelque mépris pour des œuvres de sa jeunesse. En tous cas, il est à peine contestable qu'il ait écrit un certain nombre de lettres avant l'âge de trente-cinq ans. Quant aux dernières pièces de ce recueil, elles ne vont pas au delà des années 108 ou 109 après J.-C., c'est-à-dire de l'époque où Pline a quitté Rome pour commencer sa carrière de gouverneur en Bithynie. Donc, ces 247 lettres se répartissent sur un espace de douze années, ce qui fait à peu près vingt et une lettres par an. Il me paraît difficile qu'il n'en ait pas écrit davantage. Evidemment il y en a beaucoup qu'il n'a pas publiées, et ce recueil n'est point complet, comme celui de Cicéron ou celui de Mme de Sévigné ; il ne contient que des lettres choisies. Pline d'ailleurs nous en avertit lui-même dès le début. Il écrit, en effet, à un de ses amis : « Tu m'as conseillé de publier mes lettres, je suivrai ton conseil, et je publierai celles que j'ai le plus soignées : *si quas accuratius scripsissem.* »

Cette correspondance a un défaut capital : elle manque de sincérité. Lorsque nous avons affaire à un historiographe de tempérament, comme l'est Cicéron, et comme l'est aussi Mme de Sévigné, nous sentons que les faits qui se passent autour de lui provoquent en lui une véritable agitation, qu'il a besoin de se soulager le cœur en parlant de ce qui le touche, de ce qui l'émeut, de ce qui lui fait plaisir. Il est poussé à écrire par quelque chose d'irrésistible. Ainsi c'est le naturel même qui nous frappe et nous intéresse, quand nous lisons les *Lettres à Atticus*. Nous sommes très attentifs à ces mouvements qui se passent dans l'âme de Cicéron et à cette contrainte qui l'oblige à se confier à quelqu'un. Il écrit jusqu'à trois fois par jour, au gré de ses sentiments, disant à une heure d'intervalle le contraire de ce qu'il a déjà dit. De même, on sent que Mme de Sévigné a besoin d'écrire à sa fille ; son cœur

déborde et elle serait terriblement malheureuse si l'on mettait obstacle à sa correspondance.

Mais Pline le Jeune n'est pas du nombre des historiographes par tempérament. Il écrit des lettres par système, en raison d'une idée préconçue, parce qu'il se dit qu'il est bon d'en écrire. D'abord la littérature épistolaire fait partie de son programme, lequel, comme je l'ai dit, se résume en ces mots : faire ce que Cicéron a fait. Il a été élevé par ses maîtres et en particulier par Quintilien dans l'admiration béate de ce grand homme. De bonne heure il s'est habitué à avoir les yeux fixés sur lui ; de bonne heure, il s'est dit que tous les traits de cet idéal, il s'ingénierait à les reproduire en lui-même. Au point où nous en sommes, entre sa trente-cinquième et sa quarantième année, il est déjà, comme Cicéron, un maître orateur, un avocat de premier ordre. Lorsqu'il se présente au barreau une affaire difficile, c'est à lui qu'on s'adresse, comme autrefois, du temps de César, on faisait appel à Cicéron. Et, lorsque Pline plaide, il y a foule ; tous les jeunes gens se pressent autour de lui et boivent ses paroles. De même, Cicéron était écouté d'une phalange d'admirateurs qui prenaient des notes et n'avaient pas de plus grande préoccupation que de l'imiter à la première occasion. Comme Cicéron, Pline s'occupe de politique. N'ayant pas la chance de vivre en un temps où l'on peut jouer un rôle considérable dans les affaires publiques, il entre au moins dans la carrière administrative et suit, lui aussi, la filière. Il n'aura peut-être pas de Catilina à mettre à la raison ; mais il aura au moins son consulat, comme Cicéron a eu le sien. Dans le sénat, l'opinion de Cicéron était fort écoutée, il en est de même de celle de Pline. Toutes les fois que s'agite une question grave, il prend la parole et l'on se range de son côté. Cicéron, d'autre part, exerçait en son temps un patronage littéraire ; il était entouré de jeunes gens qui se le proposaient pour modèle et lui demandaient des conseils. Pline a aussi sa clientèle de jeunes étudiants, auxquels il donne une méthode de travail et qu'il fait parler devant lui. Enfin, Cicéron a fait des vers. Pline fait des vers, et ces vers ne sont pas meilleurs que ceux de Cicéron. Bref, à cette date, Pline est l'image de Cicéron sur tous les points, excepté sur deux seuls : il n'a point fait encore de philosophie ni de lettres comme Cicéron.

Pour la philosophie, malheureusement, il n'est pas dans la même situation que son maître. Il a bien étudié cette science en Asie, alors qu'il faisait son service militaire ; mais il n'y a pas deux mots de philosophie dans toute son œuvre. D'ailleurs, à l'époque de Cicéron, la philosophie était chose nouvelle et ce grand écrivain y devait, le premier, initier son pays. Au temps de Pline, tous

les ouvrages des savants grecs sont traduits, il ne reste en somme rien à faire en ce genre.

Mais il fera des lettres. Lorsque, dans la première pièce de son recueil, il vient nous dire que son ami lui a donné le conseil de publier sa correspondance, je n'en crois rien. Je serais plutôt porté à croire que c'est lui, Pline, qui a insinué à cet ami complaisant l'idée de lui donner ce conseil.

D'ailleurs, cette habitude d'écrire constitue pour lui une sorte de petite hygiène littéraire et oratoire. Il est un peu comme ces ténors qui ont toujours peur de perdre leur voix. Il craint que son talent ne vienne à décliner. Aussi se livre-t-il à beaucoup d'exercices : il déclame et il écrit, afin d'être sûr de parler toujours une langue pure et châtiée, et de ne pas faire trop de fautes. Les lettres justement offrent cet avantage, qu'elles vous permettent de vous tenir au moins en haleine, lorsque vous n'avez pas beaucoup de loisirs. Il faut toute une journée pour composer un discours ; mais, lorsque vous n'avez qu'un quart d'heure, qui vous empêche d'écrire un petit billet? Vous êtes sûr qu'il sera très bien accueilli, étant signé d'un si grand nom. Vous aurez donc double avantage : celui d'être agréable à quelqu'un et celui de vous faire la main. C'est Pline lui-même qui nous expose ces raisons. Il écrit, en effet, à un jeune homme qui lui demande des conseils pour développer son talent d'écrivain : « Je voudrais que vous prissiez soin de temps en temps d'écrire des lettres. C'est un très bon exercice, et c'est le moyen de se faire un style concis et châtié. »

Voilà de très fâcheuses dispositions ; car, ce qui fait le prix d'une correspondance, c'est justement que rien n'y soit rédigé de parti pris et de propos délibéré. Les qualités qu'il y faut, c'est la simplicité, le naturel, l'abandon, la variété, la négligence, en un mot, tout ce qui fait le charme de la conversation des honnêtes gens. Il est forcé que ces qualités disparaissent, quand on ne laisse pas à la plume la bride sur le cou. L'esprit de Pline est toujours en représentation. Si encore il n'était en représentation que devant la personne à laquelle il s'adresse, il n'y aurait que demi-mal ; mais il est en représentation devant le public tout entier. Ce n'est pas qu'au moment même où il écrivait ses lettres, il ait eu l'intention formelle de les publier, mais il était bien sûr qu'elles ne se perdraient point ; car enfin, puisqu'il est un autre Cicéron, le même sort doit lui être réservé. Cicéron mort, on a cherché partout les moindres billets du grand homme. Pline a certainement prévu que, s'il ne prenait pas les devants, on ferait de même pour les siens. Aussi est-il trop ami de sa gloire pour ne les avoir pas

soignés dès le premier moment. En tout cas, lorsqu'il fait son choix en vue de les publier, il a certainement cette préoccupation, et il s'applique à ne conserver que le meilleur de tout ce qu'il a écrit.

De plus, en faisant ce triage, en mettant de côté ces deux cent quarante-sept lettres, il ne se contente pas d'en transcrire des copies et de les envoyer telles quelles aux libraires ; il les relit, il les corrige et les lime, comme il faisait tous ses ouvrages. Il en résulte que ce sont de véritables petits morceaux de littérature que nous avons : ils sont pleins d'esprit, de grâce et de toutes sortes d'agréments ; on les lit avec un certain plaisir, mais aussi, de temps en temps, on souhaiterait franchement un peu moins d'art et plus de bonhomie naturelle.

Ces petits morceaux présentent ceci de particulier, qui les distingue de tous les recueils de lettres possibles : c'est que chacun a un sujet et un sujet unique. Dans les pièces de ce genre, généralement l'auteur parle de tout. Quoique la plus grande partie des lettres de Cicéron traitent de questions politiques, il ne peut manquer de placer çà et là une réflexion morale, un fait divers, ou un trait de mœurs à l'adresse d'un contemporain. De même, on ne saurait donner à une lettre de Mme de Sévigné un titre unique qui la résumât tout entière. La cause en est dans le naturel de l'écrivain qui s'échappe librement, qui saute d'une idée, d'un sentiment, d'une nouvelle, à une autre idée, à un autre sentiment, à une autre nouvelle. Il n'y a là aucune unité, et c'est justement ce qui met dans ces pages de la vie et de l'intérêt. Rien de semblable chez Pline. Notre auteur a arrangé ses lettres (probablement après coup), de façon que sa pensée, pour ainsi dire canalisée, se dirigeât toujours dans un sens déterminé. Il se donne un sujet qu'il développe régulièrement et sur lequel il brode ; après quoi il met un point, et dit adieu à son ami. Veut-il raconter une séance du Sénat ? Depuis le premier mot jusqu'au dernier, il ne sera question que du Sénat dans sa lettre. Ailleurs, il ne parlera que de la campagne. Que si parfois il semble s'écarter de son sujet, ce n'est qu'une apparence. Ainsi, il écrit à un ami : « Que fait-on dans cette charmante résidence (1) ? Y a-t-il toujours le bassin avec l'eau fraîche ? Y a-t-il toujours les beaux arbres ? etc. » Puis tout à coup il passe aux belles-lettres. Est-ce un défaut de transition ? Pas du tout. Les belles-lettres et la campagne se tiennent pour Pline ; car c'est à la campagne qu'il s'occupe de littérature. La preuve, c'est qu'à la fin de ce billet, il revient à son premier

(1) Il s'agit de sa villa de Côme.

propos et nous dit expressément : « C'est précisément quand on est à la campagne qu'il faut faire des lettres. » Une autre fois, il parlera exclusivement des lectures publiques, exclusivement de Régulus le déclamateur, ou bien de la mort de son oncle, ou bien de l'éloge funèbre de Verginius Rufus ; jamais de deux sujets à la fois. Chacune de ses lettres a son individualité, son unité ; chacune est une petite composition bien homogène, très consciencieusement rédigée par un bon élève de rhétorique. Cela ne laisse pas de devenir très fatigant.

Notons encore que toutes ces épîtres sont écrites dans le même ton. Dans telle ou telle lettre de Mme de Sévigné ou de Cicéron, vous avez d'abord, je suppose, un mouvement très passionné et plein d'éloquence ; puis un passage aimable et gracieux, puis une expression familière et quelquefois même populaire. Le style varie sans cesse : il est à la bonne franquette, comme on dit ; on sent que l'auteur a pris la première expression qui rendait son idée, sans se donner la peine de chercher bien longtemps. De là des disparates, des demi-incorrections, des phrases qui restent en l'air, des exclamations au milieu d'une période, bref tout ce qui peut donner l'impression du naturel et de l'imprévu. Pour Pline, il a écrit toutes ses lettres sur le ton oratoire modéré. On sait que les anciens distinguaient trois sortes de styles : le sublime, le simple et le tempéré. Ce dernier devait être relevé de temps en temps par une métaphore, par une antithèse, par ces nombreuses petites gentillesses de détail qui étaient comme des fleurs jetées çà et là, et qu'on appelait des *distinctiones*. C'est dans ce style que Pline écrit ses lettres, invariablement.

Il est cependant trop intelligent pour ne pas se défier un peu de la monotonie. D'ailleurs il professe que la variété est une qualité éminente en littérature. De même que dans les champs il ne faut pas toujours semer la même plante, ainsi, dit-il, on ne doit pas occuper son esprit au même travail. Comment donc va-t-il s'y prendre pour être varié ? Son procédé est extrêmement ingénieux : il consiste à rompre l'ordre chronologique. Cet ordre en effet présente certains inconvénients. Si vous écrivez deux ou trois lettres dans la même journée, étant préoccupé des mêmes idées ou des mêmes sentiments, il y a bien des chances pour qu'elles se ressemblent. Pline brise la suite naturelle des dates ; non pas dans l'ensemble, car son livre premier contient la correspondance de la première année ; son deuxième livre, celle de la deuxième année, et ainsi de suite. Mais, dans chaque livre, il s'arrange de façon que deux lettres traitant le même sujet ne soient pas à côté l'une de l'autre. Je vais, pour montrer ce procédé, indiquer d'un

trait ce que contient chacune des quinze premières lettres de l'ouvrage.

1re lettre : c'est une préface, il dit pourquoi il publie sa correspondance. — 2e Envoi d'un discours à un ami pour le prier de le critiquer. — 3e Sur l'amour et les charmes de la campagne. — 4e Annonce d'une visite à sa belle-mère. — 5e Le déclamateur Régulus. — 6e Description d'une chasse au sanglier. — 7e Réponse à la prière qu'on lui avait faite de plaider dans un procès pour les habitants de la Bétique. — 8e Envoi d'un ouvrage à un ami pour lui demander de le critiquer. — 9e Description de la vie mondaine à Rome. — 10e Notice sur le philosophe Euphrates, son caractère et son costume. — 11e Billet à un ami pour avoir de ses nouvelles. — 12e Eloge funèbre de Corellius Rufus. — 13e Nonchalance du public pour les lectures publiques. — 14e Discussion d'une affaire matrimoniale ; Pline propose un gendre à son ami. — 15e Reproches à un ami qui n'a pas répondu à une invitation à dîner.

C'est ainsi que la variété, qui est absente de chaque lettre, existe au moins dans l'agencement ingénieux de chaque livre.

On le voit, Pline a un très grand souci du public. Ce souci se manifeste encore par une très vive bienveillance. On a remarqué qu'il ne parle jamais que d'hommes excellents, d'écrivains distingués, de maris, de belles-mères, de gendres parfaits. Certain critique reprochait jadis aux bergeries de Florian leur trop constante gentillesse, et regrettait qu'il ne s'y trouvât pas un petit loup. Ce petit loup manque aussi dans les lettres de Pline. Cependant, il est bien impossible qu'il n'y ait eu absolument que des braves gens à Rome. Ou Pline était aveugle et n'a pas vu les autres, ce qui n'est guère probable, ou bien, ce que je crois plutôt, il n'a pas voulu les voir. C'était en effet un excellent moyen pour se faire bien venir du public. Il est toujours très délicat, à cause des personnalités qui s'y rencontrent forcément, de publier un recueil de lettres. La difficulté était particulièrement gênante au temps de Pline, par la raison que l'on sortait alors d'une époque fort troublée, où d'assez braves gens avaient dû faire de très vilaines choses. Tous ces survivants du règne de Domitien n'étaient pas très aises qu'on parlât du passé. On se rappelle cette scène du Sénat dont j'ai parlé, où Pline s'avisa de dénoncer le délateur Certus. Tous les membres de l'assemblée étaient terrifiés et se demandaient avec anxiété où l'orateur allait en venir. Si donc notre auteur ne s'était pas montré extrêmement bienveillant, il est certain qu'on eût mal accueilli chacun de ces livres, publiés un à un, de sa correspondance. Pour calmer les inquiétudes, Pline a

pris le parti (il le laisse voir dans sa préface) de ne dire du mal de personne, de ne parler que des gens dont on peut dire du bien, et d'atténuer pour les autres la vérité, dans la mesure du possible. C'est ainsi qu'il se montre assez indulgent pour l'ancien délateur Régulus. Ajoutons que ce public, aimant beaucoup la littérature, avait une raison de plus d'être particulièrement susceptible, s'il faut en croire le mot d'Horace : *genus irritabile vatum*. Pline a eu bien soin de le flatter constamment. Il y a gagné le droit de pouvoir dire du bien de lui-même. S'il avait blâmé les autres en faisant son éloge, on l'eût en effet accusé d'être trop vaniteux. Mais, puisqu'il loue tout le monde, il ne peut pas être le seul coquin dans une société de si excellentes gens. Il faut donc qu'il soit très bienveillant pour lui aussi, et ce recueil est en définitive composé *ad majorem sui gloriam*.

On voit combien il y a mis de son habileté de rhéteur. Il l'a fait si naïvement qu'on lui pardonne ; mais on est obligé de déclarer que, s'il a prétendu rivaliser avec Cicéron dans ses lettres, il s'est trompé complètement. En dépit de toutes ses gentillesses, il reste un historiographe de troisième ordre.

C. B.

Frédéric Schlegel

Cours de M. HENRI LICHTENBERGER

Professeur à l'Université de Nancy.

VI

Dans la seconde moitié de l'année 1799, le cercle romantique que nous avions vu se former à Berlin se dissout. C'est d'abord Tieck qui quitte Berlin pour Iéna, suivi bientôt après, en septembre, par Frédéric Schlegel et Dorothée Veit. Tous deux sont accueillis à Iéna par Guillaume Schlegel qui leur donne l'hospitalité chez lui. Et bientôt il se constitue à Iéna un nouveau cercle romantique, dont les Schlegel forment le centre et où fréquentent Tieck, le philosophe Schelling et le physicien Ritter.

L'existence de ce nouveau cénacle fut éphémère et fort orageuse. Pendant les premiers temps, l'intimité la plus complète régnait entre les divers membres du petit groupe romantique. On vivait ensemble, on se voyait quotidiennement, on échangeait en de longues causeries des impressions, des idées ou des traits d'esprit. Frédéric Schlegel enseignait le grec à la fille de Caroline, la petite Auguste Böhmer. Schelling était un hôte assidu de la maison, et brûlait d'une tendresse idéale à la fois pour la petite Auguste qui était âgée de douze ans et aussi pour sa mère Caroline qui avait douze ans de plus que lui et qui le considérait comme le fiancé de sa fille ! — Mais la bonne harmonie ne dura guère. Ce furent les femmes qui amenèrent la discorde dans le camp romantique. Caroline et Dorothée, d'abord, étaient des natures trop dissemblables pour pouvoir s'entendre à la longue. La première était tout à la fois très intelligente, hautement cultivée, authentiquement bas-bleu et aussi très femme par une instinctive et invincible coquetterie et par une certaine faiblesse de caractère qui l'exposait à commettre toutes sortes d'inconséquences et d'erreurs de conduite, tant qu'elle ne subissait pas la domination d'une volonté forte. Dorothée, beaucoup plus virile d'intelligence et de cœur que Caroline, n'avait absolument rien de la femme de lettres. Elle était dévouée corps et âme à Frédéric Schlegel qui incarnait pour elle le type supérieur de l'*artiste* et qu'elle secondait de son mieux, se résignant au besoin à écrire des romans ou des critiques, — à son corps défendant il est vrai, et sans ambition littéraire, — uniquement pour remplir l'escarcelle du ménage. Avec cela elle était douée d'un robuste bon sens qui dénotait chez elle une nature plus saine que celles de son entourage, d'une inaltérable gaîté qui ne l'abandonnait pas même dans les situations les plus tristes ; et, dans le milieu si intelligent mais si artificiel où le sort l'avait jetée, elle éprouvait parfois le sentiment que tous ces romantiques, virtuoses accomplis dans l'art de couper les cheveux en quatre, s'exagéraient infiniment la portée de leur « révolution » littéraire, l'intérêt de leurs raffinements intellectuels et sentimentaux, et qu'ils eussent mieux fait de s'appliquer à devenir des citoyens « utiles » dans l'Etat, quitte à faire ensuite de la littérature en manière de passe-temps ! Et peut-être n'avait-elle pas tout à fait tort. Mais, pour l'instant, ces idées et ces tendances la mettaient en opposition avec Caroline et les deux femmes ne tardèrent pas à ressentir l'une pour l'autre une antipathie qui alla sans cesse en s'augmentant.

Une autre cause de discorde fut l'attitude de Schelling vis-à-vis de la famille Schlegel. Epris à la fois de Caroline et de sa fille,

Schelling reporta toute sa tendresse sur Caroline à la mort de la petite Auguste Böhmer, survenue le 12 juillet 1800 à Bocklet, près de Bamberg. Celle-ci le paya de retour. Une correspondance passionnée s'établit entre Iéna, résidence de Schelling, et Bamberg ou Brunswick où séjourna Caroline après la mort de sa fille. Naturellement Frédéric Schlegel ne pouvait voir que de très mauvais œil ces relations qui menaçaient le foyer conjugal de son frère. Sur ces entrefaites d'ailleurs, un autre grief, [plus] personnel celui-ci, vint s'ajouter à ceux qu'il pouvait avoir contre Schelling. Schlegel, persuadé que Schelling allait quitter Iéna après l'été de 1800, avait pris ses dispositions pour lui succéder comme représentant de l'idéalisme à l'Université et annoncé des conférences philosophiques pour le semestre d'hiver de 1800 à 1801. Or cet espoir s'était trouvé déçu : Schelling était revenu, et, peu désireux de voir s'établir à côté de lui un concurrent, il avait disposé ses cours de manière à écraser Schlegel de sa supériorité et à faire le vide très rapidement dans son auditoire. L'antagonisme des deux philosophes prit un caractère aigu au mois d'avril 1801 où Caroline rentra à Iéna, Guillaume Schlegel séjournant à Berlin et laissant ainsi le champ libre à Schelling. La brouille alors éclata ouvertement entre Frédéric et Dorothée d'une part, Caroline et Schelling de l'autre. Frédéric dénonça avec emportement à son frère les agissements de sa femme et de Schelling. Quant à Guillaume, tout en n'ayant aucune espèce d'illusion sur les sentiments de son épouse, il trouva sans doute que Frédéric se mêlait de ce qui ne le regardait pas et prit le parti de Caroline contre lui ! Pendant toute l'année 1801, les relations des deux frères restèrent tendues. A la fin de novembre 1801, Frédéric Schlegel quittait Iéna. Et bientôt le cercle romantique achevait de s'éparpiller aux quatre coins de l'horizon. Tieck était parti dès le mois de juillet 1800 pour Hambourg. Guillaume Schlegel séjournait à Berlin depuis le mois de février 1801 et allait s'y fixer pour quelques années à partir de l'automne de cette même année. Au printemps de 1802, la rupture décisive se produisait entre lui et Caroline à la suite de complications sentimentales que nous n'avons pas à raconter ici ; en 1803 Caroline, une fois le divorce prononcé, épousait Schelling et suivait son mari à Würzbourg où il était nommé professeur. Frédéric Schlegel, de son côté, après un court séjour à Berlin, se rendait à Dresde chez sa sœur Charlotte Ernst, où venait le rejoindre Dorothée (janvier 1802), après quoi tous deux partaient pour Paris au printemps de 1802. La première école romantique avait vécu.

Le séjour d'Iéna fut, dans la vie de Frédéric Schlegel, une

époque de dépression et de stérilité intellectuelle au moins relative. Il se plaint lui-même de son infécondité ; et de fait on le voit à ce moment se dépenser en essais abandonnés presque avant d'être commencés, en projets qui n'aboutissent à aucun résultat satisfaisant.

C'est surtout comme poète que Frédéric Schlegel se montre incapable de produire aucune œuvre sérieuse. Stimulé par son entourage, il pousse des pointes dans toutes les directions. Il songe d'abord à continuer sa carrière de romancier : il parle de donner une suite à sa *Lucinde* ou encore de travailler à un roman sur *Faust* ; mais ces velléités ne vont pas jusqu'à l'acte. Sous la direction de son frère, d'autre part, il apprend le métier de versificateur et publie un assez grand nombre d'essais lyriques soit dans l'*Athenæum* de 1800 (*An Heliodora, An die Deutschen*), soit dans les *Charakteristiken und Kritiken* de 1801 (*Herkules Musagetes*), soit enfin dans l'*Almanach des Muses* pour 1802, publié par Guillaume Schlegel et Tieck ; mais ces essais ne sont guère autre chose que les expériences d'un philologue qui connaît bien la technique du vers et se livre, sans inspiration sérieuse, à des exercices de pure virtuosité. Il rivalise enfin comme auteur dramatique avec son frère Guillaume. Tandis que celui-ci prépare une adaptation de l'*Ion* d'Euripide, il compose en 1801 un drame original, *Alarcos*, où il s'efforce de traiter, conformément à la théorie romantique, un sujet espagnol moderne dans le style antique et d'opérer ainsi cette synthèse du classique et du romantique, qui était le but poursuivi par la nouvelle école. En réalité, il aboutit à produire, selon l'expression de Schiller, « une singulière mixture d'antique et d'ultra-moderne », un essai dramatique sans vie, sans force, sans poésie : *Alarcos*, joué à Weimar et à Lauchstädt en 1802, n'évita un échec complet que grâce à l'appui énergique de Gœthe, qui, au moment où le public se disposait à manifester bruyamment sa désapprobation, intima à haute voix aux rieurs l'ordre de se montrer plus respectueux.

Ainsi Schlegel n'arrive à produire que des œuvres tout à la fois prétentieuses et vides. On est tenté de préférer encore à ses productions le roman ingénument médiocre, *Florentin*, que compose à cette époque l'excellente Dorothée : elle du moins n'a pas de visées littéraires et écrit, tout simplement pour gagner un peu d'argent, un honnête roman imité de *Sternbald* et de *Wilhelm Meister*, où elle peint l'existence décousue d'un héros romantique, qui cherche sa vraie destinée à travers toutes sortes d'aventures incohérentes et finit par trouver sa voie après toutes sortes de péripéties plus ou moins intéressantes.

Comme historien de la littérature et de la civilisation, Frédéric Schlegel ne produit non plus aucune œuvre capitale pendant son séjour à Iéna. Il publie, pendant cette période, deux travaux de valeur inégale dans l'*Athenæum* : un spirituel article sur l'*Incompréhensibilité*, où il se défend avec beaucoup de verve contre l'accusation d'obscurité constamment lancée contre lui par ses détracteurs, et un ouvrage beaucoup plus important, l'*Entretien sur la Poésie* (composé pendant l'hiver de 1799 à 1800), dont nous parlerons plus loin. Après la disparition de l'*Athenæum* dont la publication dut être interrompue après le 6e numéro (1800), il fit paraître avec son frère, sous le titre de *Charakteristiken und Kritiken* (1801), un recueil de leurs principaux articles de critique, qui contenait un petit nombre de morceaux nouveaux : la conclusion assez sommaire de l'étude sur Lessing dont le début avait paru en 1797 dans le *Lyceum*, et une étude historique consciencieuse et intéressante sur l'œuvre poétique de Boccace. Dans ces diverses œuvres et surtout dans l'*Entretien sur la Poésie*, Schlegel précise et complète sa notion historique de l'évolution générale de la poésie. Ses connaissances sur la période romantique en particulier deviennent plus étendues et plus détaillées. Dans la première et la quatrième partie de l'*Entretien*, *Epochen der Dichtkunst* et *Versuch über den verschiedenen Styl in Gœthens früheren und spæteren Werken*, il décrit, d'une manière plus complète qu'il ne l'avait fait auparavant, les périodes successives de l'histoire de la poésie. Après le brillant épanouissement de la poésie grecque, qui reste toujours pour Schlegel un *maximum* poétique, ou, comme il dit à présent, « le suprême Olympe de la poésie » (1), il constate une décadence aboutissant à une période de plusieurs siècles, où la poésie se tait à peu près complètement et cède la place, dans la vie des peuples, à la religion et au mysticisme philosophique. Puis l'esprit poétique renaît en Germanie où, au sein d'un peuple jeune et pur, jaillit une admirable légende héroïque. Dans le sud de l'Europe l'esprit germanique entre alors en contact d'une part avec le vieil esprit latin, d'autre part avec des éléments orientaux apportés par les Arabes. Et par la pénétration réciproque de ces divers éléments naît une poésie nouvelle qui se développe d'abord en Italie avec Dante, Pétrarque, Boccace et leurs successeurs, puis en Espagne avec Cervantès et en Angleterre avec Shakespeare. Après une ère de splendeur, vient de nouveau une période de dépression : c'est l'époque de la poésie « classique » qui s'épanouit en France et en Angleterre au XVIIe siècle et que Schlegel regarde

(1) Ed. Minor. II, 345.

comme « un système de la fausse poésie » (1). Mais en Allemagne une lumière nouvelle surgit peu à peu : c'est Winckelmann qui révèle à ses contemporains les splendeurs de l'art grec ; c'est Gœthe qui, nouveau Dante, apparaît comme un restaurateur de la poésie et accomplit la synthèse de l'antique et du moderne ; ce sont enfin les romantiques qui réalisent la fusion de la poésie avec la philosophie et la religion, et qui, en élevant jusqu'à un art la traduction des poètes étrangers et l'imitation de leurs mètres, font de la critique une science et préparent une véritable « histoire de la poésie. » Guillaume Schlegel ne fera guère, dans ses fameux cours de Berlin qui sont universellement reconnus comme l'exposé le plus magistral de la doctrine romantique allemande, que développer cette espèce de « légende des siècles » de la poésie esquissée par son frère dans l'*Entretien*.

Mais c'est surtout lorsque nous considérons l'évolution des idées philosophiques et religieuses de Schlegel que la période d'Iéna nous paraît importante. La troisième et surtout la seconde partie de l'*Entretien*, la *Lettre sur le Roman* et le *Discours sur la Mythologie* marquent une étape importante de sa vie intérieure, et nous permettent de comprendre comment s'accomplit chez lui cette conversion progressive au catholicisme où aboutissent finalement ses aspirations révolutionnaires.

En matière de religion, Schlegel souscrit initialement à la doctrine de Fichte qui faisait de la religion une sorte de prolongement de la morale : Dieu n'est autre chose que l'idéal moral que se propose la liberté absolue du Moi autonome ; il n'est pas une personnalité, il est plus que tout ce qui est individuel et particulier : il est la réalité suprême, la liberté se réalisant progressivement dans le monde ; il est le vrai Moi de chaque homme, de l'humanité, de l'univers entier, la volonté éternelle qui s'actualise dans toutes les volontés individuelles, qui a donné naissance au devoir et aux conditions de son accomplissement, c'est-à-dire au Non-Moi, il est le principe ordonnateur immanent du monde. Schlegel commence par accepter cette doctrine en l'adaptant à ses idées particulières. De même que Fichte voit dans la religion le couronnement de la morale, Schlegel y voit le couronnement de la poésie, ce qui est parfaitement logique chez lui, puisqu'il voit

(1) « *Aus oberflächlichen Abstractionen und Räsonnements, aus dem misverstandenen Alterthum und dem mittelmässigen Talent entstand in Frankreich ein umfassendes und zusammenhängendes System von falscher Poesie, welches auf einer gleich falschen Theorie der Dichtkunst ruhete ; und von hier aus verbreitete sich diese schwächliche Geisteskrankeit des sogenannten guten Geschmackes fast über alle Länder Europas.* » (Minor, II, 352.)

dans l'acte de la création poétique quelque chose d'identique à l'acte créateur en vertu duquel le Moi engendre le Non-Moi. Il n'admet donc pas que la religion ait, comme le voulait Schleiermacher dans ses célèbres *Discours sur la religion*, une place propre dans l'esprit humain, une valeur indépendante de la culture scientifique, morale et artistique. Isoler la religion de la philosophie, de la morale, de l'art, reconnaître qu'il peut y avoir une « virtuosité » spécifiquement religieuse lui semblait une erreur, presque une impiété. C'est par la religion que la logique devient philosophie et que la poésie imparfaite devient infinie et parfaite ; inversement la religion sans poésie devient obscure, fausse et méchante, et la religion sans philosophie, extravagante et voluptueuse (1). « La religion, conclut Schlegel, est l'âme immanente de la culture (*die allbelebende Weltseele der Bildung*), le quatrième élément invisible à côté de la morale et de la poésie (2). Ainsi la révolution artistique inaugurée par le romantisme impliquait en quelque sorte une révolution religieuse : point de poésie nouvelle sans nouvelle religion. De là la prétention de Frédéric Schlegel à s'ériger en prophète du romantisme, à constituer de propos délibéré, par un acte de volonté consciente, une « religion » romantique (3). Ces préoccupations religieuses et mystiques qui commencent à poindre dans les *Fragments*, et qui se précisent dans les *Idées* (5e livraison de l'*Athenæum*, 1800), tendent de plus en plus à prendre la première place dans l'esprit de Schlegel et se montrent très distinctement dans l'*Entretien sur la Poésie*.

Elles ont tout d'abord pour conséquence une modification importante dans la notion de l'ironie romantique.

Le panthéisme, qui reconnaît l'identité, au sein de l'absolu, du Moi, de l'univers et de Dieu, se présente sous deux formes principales. Ou bien il part de la notion du Moi comme Fichte et explique l'univers comme une création du Moi ; ou bien au contraire il part comme Spinoza de la notion de Dieu, de la substance éternelle et infinie, de ce qui est en soi et est conçu par soi, pour voir ensuite dans les êtres particuliers des « modes » de cette

(1) « *Mit der Religion, lieber Freund, ist es uns keineswegs Scherz, sondern der bitterste Ernst, dasz es an der Zeit ist eine zu stiften. Das ist der Zweck aller Zwecke, und der Mittelpunkt. Ja ich sehe die gröszte Geburt der neuen Zeit schon ans Licht treten ; bescheiden wie das alte Christenthum, dem mans nicht ansah, dasz es bald das römische Reich verschlingen würde, wie auch jene grosze Katastrophe in ihren weitern Kreisen die französische Revolution verschlucken wird, deren solidester Werth vielleicht nur darin besteht, sie incitirt zu haben* » (Lettres de Fr. Schlegel à A. W. Schlegel, p. 421.)

(2) *Ideen* (édit. Minor), nos 11 et 149.

(3) *Ideen*, no 4.

à la mythologie nouvelle : « Les autres mythologies aussi, dit Schlegel, doivent être rappelées à la vie, dans la mesure de leur profondeur, de leur beauté, de leur perfection organique, pour hâter la naissance de cette mythologie nouvelle (1). » Les trésors mythiques de l'Orient en particulier pourront devenir, lorsqu'ils seront mieux connus, un élément incomparable de poésie, une source féconde de représentations sensibles du divin.

Nous pouvons embrasser à présent le chemin parcouru par Schlegel. Il est parti de l'idéalisme de Fichte ; mais il a vu que cet idéalisme absolu doit enfanter « un réalisme non moins illimité » (2). Il voulait, à l'origine, réformer la poésie allemande : mais il a trouvé que la poésie se confondait en dernière analyse avec la philosophie et la religion, et que, pour instituer une poésie nouvelle, il fallait aussi instituer une religion nouvelle. Finalement il a vu dans la constitution d'une mythologie, c'est-à-dire d'un ensemble de notations symboliques du divin, la condition essentielle de la naissance d'une véritable poésie. La recherche de cette mythologie va désormais passer au premier plan de ses préoccupations. Et par là encore notre romantique s'éloigne des rationalistes. Ceux-ci en effet font profession de mépriser l'enveloppe poétique et symbolique des religions ; ils affectent de ne voir dans les mythologies que de ridicules superstitions. Schlegel au contraire va s'occuper avec un amour croissant de tout ce qui est représentation symbolique du divin, traduction extérieure et sensible du sentiment religieux. D'une part, en effet, il voit dans la mythologie la source de toute poésie authentique ; et d'autre part il estime que la religion et la mythologie forment un tout inséparable et que l'une s'altère sitôt qu'on prétend se passer de l'autre. Il nous reste à voir comment cette conviction conduit en peu d'années Schlegel au catholicisme.

VII

Pendant les six années comprises entre 1802 et 1808, l'évolution qui se faisait dans les idées de Schlegel s'achève et aboutit à son terme naturel : lui et Dorothée se convertissent officiellement au catholicisme le 16 avril 1808, à Cologne. Voyons ce que furent, pendant cette période, sa vie extérieure et sa vie intérieure.

Son existence matérielle reste, durant ces six années, assez précaire et misérable. Discrédité en Allemagne comme poète par l'échec de *Lucinde* et d'*Alarcos*, comme philosophe par l'insuccès

(1) *Rede über d. Myth.* p. 362.
(2) *Ibid.*, p. 360.

de ces conférences à l'Université d'Iéna, il avait pris le parti aventureux de tenter la fortune hors de son pays et d'émigrer à Paris. Il comptait, pour vivre, sur ce que lui rapporteraient ses écrits, sur la publication d'une revue, l'*Europe*, qu'il fit paraître à Francfort de 1803 à 1805, et qui, comme l'*Athenæum*, eut six livraisons, enfin sur le produit de conférences littéraires et philosophiques qu'il tint devant un petit cercle d'amis et d'auditeurs. Après deux ans de séjour à Paris, il se rendit en 1804 à Cologne, où l'appelaient ses amis les frères Boisserée: il comptait vivre comme à Paris, en faisant des conférences ; il espérait même obtenir une place à l'Université, qui dépendait à ce moment du gouvernement français. Mais les événements ne répondirent pas à son attente. Ses embarras d'argent devinrent tels que son frère Guillaume, pour soulager un peu la pauvre Dorothée sur qui retombaient toutes les charges du ménage et qui succombait à la tâche, fit inviter Frédéric chez Mme de Staël. Mais là aussi Schlegel eut peu de succès, par suite de la rudesse de ses manières et surtout à cause de ses tendances catholiques, qui froissèrent les convictions protestantes de la fille de Necker. Aussi quitta-t-il sans regret aucun la vallée du Rhin et l'Allemagne, lorsqu'en 1808 il entrevit la possibilité de trouver à Vienne un centre d'activité littéraire fécond et surtout une fonction publique. C'était une ère nouvelle qui s'ouvrait pour lui après les années d'épreuve et presque de misère par lesquelles il venait de passer.

Et pourtant cette période agitée et troublée est de nouveau une des plus fécondes et des plus importantes dans la vie de Schlegel. Le changement complet de milieu, peut-être aussi la vie de Paris et le contact avec l'esprit français, agirent sur lui comme un stimulant puissant: il recouvra son étonnante faculté de travail, sa merveilleuse facilité d'assimilation ; en quelques années nous le voyons produire une foule d'œuvres intéressantes dans les genres les plus divers. Il écrit à ce moment ses meilleures poésies lyriques, et compose, d'après la chronique du pseudo-Turpin, une épopée sur *Roland* en quinze « romances » (*W.* IX, 5 ss.). Il continue ses travaux sur l'histoire des littératures romantiques. dans les bibliothèques de Paris, et publie en 1803 dans l'*Europe* des notices sur quelques ouvrages rares des littératures italienne et espagnole, une étude sommaire sur Camoëns et la littérature portugaise et un aperçu des principaux manuscrits de langue provençale qui se trouvent dans les bibliothèques de Paris (*W.* VIII, 30 ss.). Il achève ses études commencées sur Lessing en publiant en 1804 un recueil d'œuvres choisies accompagnées d'importantes notices littéraires et critiques. En même temps il se

plonge à Paris, sous la direction de l'indianiste Alexandre Hamilton, dans l'étude du persan et du sanscrit, acquiert avec une rapidité étonnante des notions étendues sur les langues, les philosophies, les religions de l'Orient, et publie en 1808 le résultat de ses études dans son livre fameux *Sur la langue et la sagesse des Indiens* (*W.* VIII, 271 ss.), qui fait époque dans l'histoire du développement des études orientales en Allemagne. Il résume ses idées philosophiques dans les conférences qu'il fait à Paris et à Cologne de 1804 à 1806 et qui furent recueillies par Dorothée et publiées en 1836-37 par Windischmann. Il publie d'importants articles de critique sur Gœthe, sur Fichte, sur Adam Müller, sur Stolberg, dans les *Annales de Heildelberg* de 1808. Il s'essaie enfin dans un genre qu'il n'avait pas abordé jusque-là: il s'improvise critique d'art, et fait l'application des principes romantiques aux arts plastiques. De 1802 à 1804 il compose des descriptions de tableaux vus dans les musées de France ou des Pays-Bas (*W.* VI, 7 ss.): dans ces études il montre la parité de l'art grec et de l'art romantique ; aussi dans les arts du dessin, en face des grands sculpteurs grecs il place les grands peintres catholiques, Corrège, Léonard de Vinci, Raphaël; et il considère qu'il y a équivalence entre les œuvres plastiques en qui s'est incarnée la mythologie antique et les œuvres picturales qui sont la traduction visible de la mythologie chrétienne. Un peu plus tard, au cours d'un voyage à travers les Pays-Bas, la vallée du Rhin, la Suisse et une partie de la France, il s'occupe plus spécialement d'architecture, et publie en 1805 ses *Principes d'architecture gothique*, où, sous l'influence de ses amis, les frères Boisserée, comme aussi en vertu de ses goûts propres, il se fait le champion de l'art romantique contre le dogme, proclamé par Gœthe dans les *Propylées*, de la supériorité absolue de l'art des anciens.

Suivons, maintenant, pendant cette même période, l'histoire de son évolution intérieure.

Dès le début de son séjour à Paris, Schlegel, dans la conclusion d'un article publié dans la première livraison de l'*Europe* sur son *Voyage en France*, il émet des vues assez nouvelles sur la situation actuelle du monde civilisé et sur le but que doit poursuivre l'homme de progrès. Il cesse tout à coup de concevoir l'époque présente comme une ère de rénovation pleine de promesses. Il voit dans un dualisme funeste à la grandeur de l'humanité le caractère dominant de la civilisation européenne. Ce dualisme se montre partout : dans l'opposition de l'Europe septentrionale et de l'Europe méridionale, dans le contraste entre la religion chrétienne toute spiritualiste et la religion foncièrement sensualiste de la

Grèce, dans la séparation toujours plus complète entre la poésie et la philosophie. Ce dualisme a fait dépérir tous les « organes supérieurs » de notre civilisation. Il faut donc à tout prix le supprimer; et ce n'est pas impossible, car la tendance vers l'unité se manifeste déjà par différents symptômes, en particulier dans le grand fait de la religion catholique. C'est là, c'est dans ce rétablissement de l'unité, qu'est le salut. Et il peut s'accomplir en Europe. Tournons nos yeux vers l'Orient, conclut Schlegel: c'est de l'Orient, de l'Inde surtout que nous viendra la lumière. L'étude de la civilisation hindoue nous enseignera, en effet, ce qu'est la vraie religion; c'est de l'Orient que nous sont venus toute religion, toute mythologie, toutes les notions morales, tous les principes de notre pensée. Le but que nous devons nous proposer, c'est donc de faire la synthèse de l'Orient et du Nord, de « répandre partout autour de nous en nappes puissantes la force d'airain du Nord et la brûlante lumière de l'Orient », de rétablir l'unité et l'harmonie de toutes les énergies telluriques et de fonder ainsi une Europe nouvelle qui demandera peut-être des millénaires pour se constituer, mais à l'avènement de laquelle nous devons à tout prix croire et travailler.

C'est donc dans l'Inde antique, maintenant, que Schlegel va chercher les éléments de sa religion et de sa mythologie. Quels sont, dès lors, les résultats de ses investigations?

L'étude attentive de la langue de la mythologie, de la philosophie et de la religion de l'Orient, la comparaison de cette civilisation orientale avec la civilisation occidentale et la constatation de l'influence très considérable de la première sur la seconde fait naître en nous, d'après Schlegel, la conviction profonde que l'évolution du genre humain est absolument incompréhensible si l'on n'admet, à l'origine, une révélation divine, et nous communique en même temps la certitude, que l'étude de la civilisation et de la pensée orientale est un document de premier ordre pour l'intelligence de la révélation divine d'une part, de l'histoire de la pensée humaine et de ses erreurs d'autre part. — Lorsqu'on étudie les principaux systèmes religieux et philosophiques des peuples de l'Orient, la doctrine de l'émanation et de la migration des âmes, la religion de la lumière, la croyance dans les deux principes opposés du bien et du mal, d'Ormuzd et d'Ahriman, le panthéisme bouddhique, on remarque que les peuples de l'Orient ont connu avec une étonnante pureté la notion vivante du vrai Dieu, la croyance active et pratique en l'immortalité de l'âme, bref la plupart des éléments essentiels de la religion chrétienne, mais que ces éléments divins

apparaissent indissolublement liés chez eux aux superstitions les plus grossières, aux erreurs les plus manifestes et les plus détestables. Or ce double fait reste absolument inconcevable, si l'on se place dans l'hypothèse communément admise que l'homme est parti d'un état voisin de l'inconscience animale pour s'élever peu à peu à la suite d'expériences répétées et par des efforts successifs de sa raison jusqu'à un état de lucidité relative. Comment expliquer, en effet, si l'on part de ces données, ce fait historiquement constaté que l'homme primitif ait connu ou entrevu dès son apparition dans l'histoire, les vérités les plus hautes et les plus sublimes auxquelles l'âme humaine soit capable d'atteindre par le sentiment religieux ou la spéculation philosophique, et qu'en même temps ces vérités soient indissolublement liées dans son esprit aux pires erreurs ? Tout devient parfaitement intelligible, au contraire, dès qu'on admet, comme le montrent clairement les plus anciens documents asiatiques, « que l'homme n'a pas commencé sa carrière terrestre sans Dieu » (*W.* VIII, 320), et que cette sagesse supérieure que nous admirons dans les anciens systèmes orientaux est tout simplement une réminiscence affaiblie et à demi effacée de la révélation divine : « Considérée comme le produit du développement naturel de la raison, dit Schlegel, la doctrine indienne de l'émanation est absolument inintelligible ; dès qu'on y voit une révélation mal comprise, tout devient clair. Ainsi la contemplation purement historique des faits nous fournirait, à elle seule, des motifs suffisants pour supposer et admettre cette vérité que d'autres motifs d'ordre supérieur doivent nous faire regarder comme certaine : à savoir que Celui qui a fait l'homme et l'a comblé de dons si précieux, a permis à sa créature, sitôt née, de jeter un coup d'œil dans les profondeurs infinies de son être, l'a fait sortir, par là, à tout jamais de la chaîne des créatures mortelles, et l'a mis en rapport avec le monde invisible en lui conférant le don sublime mais redoutable de choisir entre l'éternel bonheur ou l'éternel malheur » (*W.* VIII, 328). Schlegel a désormais franchi le pas décisif. La vérité religieuse, la vérité révélée lui apparaît maintenant comme nettement supérieure à la vérité philosophique ; la foi dans la révélation divine l'emporte, pour lui, sur la révélation intérieure de la raison. L'étude de la poésie hellénique et de la philosophie moderne, le désir de préparer une synthèse du classicisme et du romantisme avaient amené Schlegel à scruter le système des religions orientales où il pensait trouver la source commune de l'art grec et de la pensée moderne. Et voici que cette histoire des religions orientales lui apparaît à son tour comme un commentaire précieux du do-

cument le plus ancien et le plus vénérable que nous ayons sur l'origine du genre humain : les livres mosaïques. La religion indienne n'est que la première étape de l'âme humaine sur la voie de la décadence et du péché : « C'est, dit-il, cette erreur primordiale, issue d'un mauvais emploi du don divin, d'un obscurcissement et d'une fausse interprétation de la sagesse divine, que nous y trouvons dans les documents indiens, et que nous y trouverons exposée d'une façon toujours plus claire et plus instructive, à mesure que nous apprendrons à mieux connaître le peuple le plus cultivé et le plus sage de l'antiquité. C'est là le premier système qui prit la place de la vérité ; on y rencontre des fictions désordonnées, des erreurs grossières, mais on y voit partout aussi des traces de la vérité divine, et l'expression de cet effroi, de cette affliction qui furent la suite nécessaire de la première rébellion contre Dieu. » (*W.* VIII, 328.) La source éternelle à laquelle nous devons puiser la vérité suprême, c'est la Bible, c'est la révélation chrétienne.

Schlegel rompt ainsi avec son passé philosophique. La philosophie entière n'est, d'après ses nouvelles convictions, qu'une tentative vaine et stérile pour expliquer le monde en se passant de Dieu. La forme la plus noble de la pensée philosophique, c'est l'idéalisme, c'est-à-dire non seulement la doctrine du Moi et de la vanité du monde des phénomènes, mais d'une manière générale toute doctrine qui se base sur la notion d'une force autonome, d'une activité vivante. Or l'idéalisme repose sur une illusion. « Quand la notion de l'Infini est encore présente, mais que la foi dans la révélation s'est déjà perdue, quoi de plus naturel que l'homme cherche à tout tirer de lui-même, à tout fonder sur son énergie et sa raison? Toutes les notions supérieures qui depuis son enfance l'entourent et le déterminent sans qu'il en ait conscience, — ces notions qu'il a puisées dans la langue et la religion, dans les vieux poèmes et les vieilles légendes, — il s'imagine maintenant qu'il les a produites et qu'elles lui appartiennent, alors qu'elles ne sont que des débris épars de la vérité divine dont l'ensemble a disparu pour lui. » (*W.* VIII, 374.) Nul n'a, à vrai dire, jamais constaté que ces notions aient jamais pris naissance au sein d'un peuple qui n'aurait jamais eu part à la révélation. Et l'on constate au contraire que ces notions, — qui devraient être inébranlables si elles étaient le produit naturel et normal de la raison humaine, — deviennent peu à peu si confuses que la philosophie finit par devenir sceptique, pour aboutir ensuite, par une nouvelle chute, au matérialisme empirique; jusqu'au moment où les esprits supérieurs, s'apercevant que

l'homme devient infidèle à sa mission supérieure lorsqu'il se borne à la recherche de l'utile, se dégoûtent de cette doctrine avilissante et reviennent par quelque voie nouvelle à la vieille philosophie idéaliste. Ainsi la raison humaine abandonnée à elle-même décrit une sorte de cercle vicieux qui la mène de l'idéalisme au scepticisme et de là à l'empirisme, pour la ramener finalement à l'idéalisme. Elle ne trouve de repos que dans la foi religieuse. L'idéalisme d'un Fichte n'est plus désormais, pour Schlegel, que l'effort infiniment noble mais impuissant de la raison pour expliquer le mystère de l'univers sans faire intervenir la révélation divine.

Et c'est désormais la religion révélée, le miracle primordial par lequel Dieu s'est manifesté à l'homme, qui devient le centre de la pensée de Schlegel. L'étude de la Bible et de la tradition religieuse passe au premier plan de ses préoccupations. Il faut que l'homme cherche de tout son être, à l'aide de sa raison, de ses facultés critiques, comme aussi à l'aide de son sentiment instinctif, à prendre pleinement conscience de la révélation divine, à déterminer une fois pour toutes où est la vérité religieuse. Et sur ce point capital il importe de ne pas se faire d'illusions: il ne faut pas se fier aveuglément au préjugé si répandu que chacun doit respecter et pratiquer fidèlement la religion dans laquelle il est né. Ce préjugé repose en effet sur cette idée que les *formes* extérieures de la religion importent peu et que le *sentiment* est la seule chose essentielle: or, rien n'est plus dangereux que ce raisonnement en vertu duquel on se dispense, non par vraie tolérance, mais par tiédeur et paresse d'esprit, de rechercher où est au juste la vérité religieuse: rien n'est plus délicat en réalité que de distinguer ce qui, en matière de religion, est essentiel ou accessoire, et tel qui croit ne rejeter qu'une forme vaine finit par retrancher du christianisme des éléments essentiels. « Il faut reconnaître, dit Schlegel, qu'il n'y a que deux religions : l'une vraie, à jamais immuable, dont la forme impérissable et sainte est déterminée par son essence même ; l'autre fausse, qui, vaincue une fois, reparaît toujours sous des formes toujours changeantes. Ou bien encore, — car cette religion fausse n'en est pas une au fond, — il faut admettre qu'il n'y a qu'une seule religion éternellement vraie, mais d'essence parfaitement *déterminée*, et non pas du tout incertaine et flottante parmi la pluralité indéterminée des mille formes et déformations, comme le veut le préjugé courant (1) ».

Une question, dès lors, se posait impérieusement pour Schlegel.

(1) Critique de Stolberg dans les *Heidelbergische Jahrbücher*, éd. Kürschner, p. 345.

Du moment où il n'y a *qu'une seule* manière d'être chrétien et une manière nettement déterminée, il faut de toute nécessité décider en pleine conscience et en toute connaissance de cause laquelle des deux grandes confessions chrétiennes a conservé le plus fidèlement la révélation. La vérité religieuse, une et immuable, est-elle du côté du protestantisme ou du côté du catholicisme ? Historiquement et en tant que problème accessible à la raison critique, cette question se posait ainsi pour Schlegel : « il s'agit selon lui de décider si, d'une part, le catholicisme, — en mettant à part quelques abus reconnus, ainsi que quelques particularités fortuites et simplement extérieures,— a conservé pur et intact le christianisme ancien et primitif, ou si, au contraire, il l'a aussi altéré diversement quant à ses données essentielles, interprété arbitrairement et falsifié, comme on l'accuse de l'avoir fait ; et si, d'autre part, les protestants ont simplement aboli des formes extérieures et des abus, ou s'ils n'ont pas rejeté, du même coup, les éléments les plus sublimes et les plus essentiels du christianisme, qu'ils ont méconnu et insuffisamment compris (1). » C'est là, pour Schlegel, dans une large mesure, un problème de critique historique qui ne demande pour être résolu qu'un peu de bonne foi et de véritable impartialité. Mais il avoue d'ailleurs, sans hésiter, qu'il n'est nullement dans ses intentions « d'instituer la critique juge suprême en matière de religion » et qu'il reconnaît volontiers l'existence d'une limite où toute critique cesse et au delà de laquelle la voix intérieure, le libre choix du sentiment intime décident en dernière instance (2).

Et Schlegel prend parti pour le catholicisme, moitié par conviction historique et critique, moitié aussi en vertu d'un pur acte de foi. Rien n'autorise, je crois, à suspecter, comme on l'a fait parfois, la parfaite sincérité de cette conversion. Ce n'est pas par intérêt égoïste, pour obtenir une place dans l'administration autrichienne, qu'il a changé de religion ; il est en effet passé au catholicisme avant son départ pour Vienne, à un moment où cet acte eût été de sa part une spéculation vraiment trop aventureuse pour qu'il soit vraisemblable d'y voir un calcul intéressé. Ce n'est pas davantage en vertu d'un raisonnement politique qu'il est devenu catholique ; il professe au contraire le plus hautain mépris pour ceux qui vantent le catholicisme comme une religion plus particulièrement propre à tenir les peuples dans l'obéissance. Il se défend enfin très expressément d'avoir embrassé le catholicisme par dilettantisme d'artiste, comme étant la religion *esthétique* par excel-

(1) Ed. Kürschner, p. 343 s.
(2) Ibid., p. 344.

lence; tout en reconnaissant très franchement qu'il n'est nullement indifférent à ses yeux qu'une religion soit susceptible ou non de favoriser le développement des arts et de revêtir d'une belle forme extérieure le sentiment religieux, il proclame non moins expressément qu'il n'est pas permis de se laisser guider, pour résoudre le problème le plus sérieux de l'existence humaine, par les caprices de l'imagination et les séductions de la beauté (1). Sa conversion n'est ni un calcul d'intérêt ni une fantaisie d'artiste : elle est le résultat nécessaire de son développement intellectuel. Il a été conduit au catholicisme par sa révolte contre ce qui lui semblait être la tyrannie de la raison abstraite, par cette foi mystique qui grandit sans cesse en lui qu'il y a dans l'univers un principe infiniment supérieur à la raison, et que ce principe, ce « Dieu », veut être non pas *compris*, mais *aimé*.

Nous arrêterons là notre étude sur Schlegel. Sa conversion au catholicisme change en effet radicalement toute l'orientation de ses idées et de sa vie entière. En possession désormais de ce qu'il croit être la vérité absolue, il se détourne de la recherche désintéressée du beau et du vrai, estimant que le devoir le plus pressant consiste à organiser la vie humaine conformément à la vérité religieuse. Les préoccupations sociales et politiques l'emportent peu à peu dans son esprit sur les préoccupations philosophiques et esthétiques. D'homme de pensée qu'il était, nous le voyons devenir de plus en plus homme d'action, homme de parti. C'est réellement une existence nouvelle qui commence pour lui à partir du jour où la foi dans la révélation religieuse et dans l'Église catholique est devenue la loi suprême de sa pensée et de sa vie. Existence supérieure, féconde et bienfaisante, diront les hommes de foi, ceux qui, selon l'expression de Schlegel, « ont conscience du Dieu intérieur » et n'estiment la vie que dans la mesure où elle est dominée par le sentiment religieux. — Existence inférieure, stérile et vaine, diront ceux qui « parient » pour la raison et la science et pour qui Schlegel a abdiqué quelque chose de sa dignité d'homme le jour où il a reconnu et adoré quelque chose de supérieur à la raison consciente.

Henri LICHTENBERGER.

(1) Ed. Kürschner, p. 342.

Victor Hugo et le culte de Napoléon.

Cours de M. GASTON DESCHAMPS,

Ancien membre de l'Ecole d'Athènes.

MESDAMES, MESSIEURS,

Le nom de Victor Hugo et le nom de Napoléon Bonaparte sont devenus dans l'histoire littéraire à peu près aussi inséparables que l'étaient, dans l'histoire fabuleuse des temps héroïques, les deux noms d'Homère et d'Achille, parce que, de tous les héros nationaux auxquels notre poète a ajouté le prestige de son verbe magnifique, c'est sans aucun doute Napoléon Bonaparte qui a été le plus favorisé. Vous savez qu'en 1841, lorsque Victor Hugo entra à l'Académie française, son discours de réception ne fut qu'une longue apologie de l'empereur ; et plus tard, malgré les vicissitudes de la politique, malgré les événements du dehors qui ont troublé sa propre vie, son culte pour l'homme prédestiné est toujours resté le même, son admiration n'a jamais diminué. Chacun de nous a dans la mémoire ces beaux vers :

Toujours lui ! lui partout ! — Ou brûlante ou glacée,
Son image sans cesse ébranle ma pensée.
Il verse à mon esprit le souffle créateur.
Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles,
Quand son nom gigantesque entouré d'auréoles
Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

Aujourd'hui, nous étudierons de quelle façon ce culte est né dans l'esprit de Victor Hugo, sous quelles influences il s'est accru et comment il a abouti à cette floraison de poesies si diverses, si colorées, si triomphales ; et, conformément à notre méthode, dans cet essai de biographie intellectuelle, nous tâcherons de voir Victor Hugo, non isolément, mais entouré de tous ceux dont la pensée a fraternisé avec la sienne. Dans le premier chapitre de ce beau livre, que le capitaine Alfred de Vigny a intitulé *Servitude et Grandeur militaires*, nous lisons ceci :

« Vers la fin de l'empire, je fus un lycéen distrait. La guerre était debout dans les lycées, le tambour étouffait à mes oreilles la voix des maîtres, et la voix mystérieuse des livres ne nous parlait qu'un langage froid et pédantesque. Les logarithmes et les tropes n'étaient, à nos yeux, que des degrés pour monter à l'étoile de la Légion d'honneur, la plus belle étoile des cieux pour les enfants.

« Nulle méditation ne pouvait enchaîner longtemps des têtes

étourdies sans cesse par les canons et les cloches des *Te Deum*! Lorsqu'un de nos frères, sorti depuis plusieurs mois du collège, reparaissait en uniforme de housard et le bras en écharpe, nous rougissions de nos livres et nous les jetions à la tête des maîtres. Les maîtres mêmes ne cessaient de nous lire les bulletins de la Grande Armée; et nos cris de: Vive l'Empereur! interrompaient Tacite et Platon. Nos précepteurs ressemblaient à des hérauts d'armes, nos salles d'étude à des casernes, nos récréations à des manœuvres et nos examens à des revues.

« Il me prit alors plus que jamais un amour vraiment désordonné de la gloire des armes: passion d'autant plus malheureuse que c'était le temps précisément où, comme je l'ai déjà dit, la France commençait à s'en guérir. Mais l'orage grondait encore, et, ni mes études sévères, ni le bruit du grand monde, où, pour me distraire de ce penchant, on m'avait jeté tout adolescent, ne me purent ôter cette idée fixe.

« Bien souvent, j'ai souri de pitié sur moi-même en voyant avec quelle force une idée s'empare de nous, comme elle nous fait sa dupe et combien il faut de temps pour l'user. La satiété même ne parvint qu'à me faire désobéir à celle-ci, non à la détruire en moi, tant les impressions d'enfance sont profondes, et tant s'était bien gravée sur nos cœurs la marque brûlante de l'aigle romaine.

« Ce ne fut que très tard que je m'aperçus que mes services n'étaient qu'une longue méprise et que j'avais porté dans une vie tout active une nature toute contemplative. Mais j'avais suivi la pente de cette génération de l'empire née avec le siècle et de laquelle je suis. »

Alfred de Vigny, né en 1797, c'est-à-dire cinq ans avant Victor Hugo, parle ici au nom de sa génération tout entière. Si nous avions le loisir de feuilleter les confidences intimes de tous les grands hommes dont le génie a traversé ce siècle côte à côte avec celui de Victor Hugo, nous trouverions partout les mêmes visions d'épopée, les mêmes mirages de gloire. Tous, comparaissant devant nous, malgré les diversités de leurs origines et les divergences de leurs opinions, raconteraient comment leur esprit fut hanté par l'œuvre gigantesque de l'empereur. Les préjugés des partis n'y font rien. Lamartine, descendant d'une lignée de hobereaux, fils d'un émigré et d'une dévote, élève des Révérends Pères de la Foi, s'efforce, en 1821, dans une ode pleine d'enthousiasme, de flétrir celui qu'il appelle le tyran ; mais il ne peut s'empêcher en même temps d'être saisi d'admiration en évoquant cet homme surnaturel.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides;
La victoire te prit sur ses ailes rapides ;
D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi.
Ce siècle dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux... refoulé vers sa source,
Recula d'un pas devant toi.....

..... Etre d'un siècle entier la pensée et la vie;
Emousser le poignard, décourager l'envie;
Ebranler, raffermir l'univers incertain;
Aux sinistres clartés de la foudre qui gronde,
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde,
Quel rêve !!! et ce fut ton destin !...

Ce sont là, sous une forme peu différente, les pensées que Victor Hugo a exprimées pour la première fois dans ses *Odes et Ballades* et jusque dans les derniers poèmes de sa vieillesse glorieuse. Mais cherchons d'autres noms encore pour bien voir ceux qui ont pu influer sur lui. Voici Honoré de Balzac, né trois ans avant notre poète. Dans la préface de *la Comédie humaine*, il professait que le catholicisme et la royauté sont deux principes jumeaux. A d'autres moments, dans des heures de fougue juvénile, il s'est vanté d'être un élève de Napoléon. Et, en effet, n'a-t-il pas donné une large place dans ses romans aux souvenirs de son enfance sous le grand empereur ? Rappelez-vous cette revue de Napoléon au commencement de *la Femme de Trente Ans*, et, dans *la Paix du Ménage*, la description des fêtes dont Paris fut ébloui, lors du mariage de Napoléon Ier avec Marie-Louise. Le fonctionnaire infatigable tel que fut Daru, Balzac l'a dépeint dans *Un Ménage de Garçon* sous le nom de Brideau. Dans *le Colonel Chabert*, vous avez pu trouver une vue de la bataille d'Eylau, digne d'être mise en parallèle avec le tableau de Gros et avec ce poème de la *Légende des Siècles* qui a précisément pour titre le *Cimetière d'Eylau*. Invoquons encore le témoignage d'un homme plus jeune que Victor Hugo, mais qui a partagé comme lui l'enthousiasme de son époque. Au chapitre II de la *Confession d'un Enfant du Siècle*, Alfred de Musset s'exprime ainsi:

« Pendant les guerres de l'empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse. Conçus entre deux batailles, élevés dans les collèges au roulement des tambours, des milliers d'enfants se regardaient entre eux d'un œil sombre, en essayant leurs muscles chétifs. De temps en temps, leurs pères ensanglantés apparaissaient, les soulevaient sur leurs poitrines chamarrées d'or, puis les posaient à terre et remontaient à cheval.

« Un seul homme était en vie alors en Europe ; le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré. Chaque année, la France faisait présent à cet homme de trois cent mille jeunes gens : c'était l'impôt payé à César, et, s'il n'avait ce troupeau derrière lui, il ne pouvait suivre sa fortune. C'était l'escorte qu'il lui fallait pour qu'il pût traverser le monde, et s'en aller tomber dans une petite vallée d'une île déserte, sous un saule pleureur.

« Jamais il n'y eut tant de nuits sans sommeil que du temps de cet homme ; jamais on ne vit se pencher sur les remparts des villes un tel peuple de mères désolées ; jamais il n'y eut un tel

silence autour de ceux qui parlaient de mort. Et pourtant jamais il n'y eut tant de joie, tant de vie, tant de fanfares guerrières, dans tous les cœurs. Jamais il n'y eut de soleils si purs que ceux qui séchèrent tout ce sang. On disait que Dieu les faisait pour cet homme, et on les appelait ses soleils d'Austerlitz. Mais il les faisait bien lui-même avec ses canons toujours tonnants, et qui ne laissaient des nuages qu'aux lendemains de ses batailles.

« C'était l'air de ce ciel sans tache, où brillait tant de gloire, où resplendissait tant d'acier, que les enfants respiraient alors. Ils savaient bien qu'ils étaient destinés aux hécatombes ; mais ils croyaient Murat invulnérable, et on avait vu passer l'empereur sur un pont où sifflaient tant de balles, qu'on ne savait s'il pouvait mourir. Et quand même on aurait dû mourir, qu'était-ce que cela? La mort elle-même était si belle alors, si grande, si magnifique dans sa pourpre fumante ! Elle ressemblait si bien à l'espérance, elle fauchait de si verts épis, qu'elle en était comme devenue jeune, et qu'on ne croyait plus à la vieillesse. Tous les berceaux de France étaient des boucliers, tous les cercueils en étaient aussi ; il n'y avait vraiment plus de vieillards, il n'y avait que des cadavres ou des demi-dieux. »

Victor Hugo a donc été, non pas le traducteur d'une impression personnelle, mais l'interprète des sentiments de toute une génération, lorsqu'il a fixé, dans ses *Feuilles d'Automne*, ces deux images qui sont parmi les souvenirs de son enfance les plus durables et les plus éclatants :

Dans une grande fête, un jour, au Panthéon,
J'avais sept ans, je vis passer Napoléon.
Pour voir cette figure illustre et solennelle,
Je m'étais échappé de l'aile maternelle ;
Car il tenait déjà mon esprit inquiet.
Mais ma mère aux doux yeux, qui souvent s'effrayait
En m'entendant parler guerre, assauts et batailles,
Craignait pour moi la foule à cause de ma taille.
Et, ce qui me frappa dans ma sainte terreur,
Quand au front du cortège apparut l'empereur,
Tandis que les enfants demandaient à leurs mères
Si c'est là ce héros dont on fait cent chimères,
Ce ne fut pas de voir tout ce peuple à grand bruit,
Le suivre comme on suit un phare dans la nuit
Et se montrer de loin sur sa tête suprême
Ce chapeau tout usé, plus beau qu'un diadème;
Ni pressés sur ses pas, dix vassaux couronnés
Regarder en tremblant ses pieds éperonnés,
Ni ses vieux grenadiers se faisant violence,
Des cris universels s'enivrer en silence ;
Non ; tandis qu'à genoux la ville toute en feu,
Joyeuse comme on est lorsqu'on n'a qu'un seul vœu,
Qu'on n'est qu'un même peuple et qu'ensemble on respire,
Chantait en chœur : *Veillons au salut de l'Empire !*
Ce qui me frappa, dis-je, et me resta gravé,
Même après que le cri sur sa route élevé
Se fut évanoui dans ma jeune mémoire,
Ce fut de voir, parmi ces fanfares de gloire,

Dans le bruit qu'ils faisaient, cet homme souverain
Passer muet et grave, ainsi qu'un dieu d'airain.

Ce fut en effet, pour tous les hommes de cette génération, un *passant* resplendissant de gloire. Je trouve une autre preuve de cette impression dans la fin de la même pièce :

Plus tard, une autre fois, je vis passer cet homme,
Plus grand dans son Paris que César dans sa Rome.
Des discours de mon père, alors je me souvins.
On l'entourait encor d'honneurs presque divins,
Et je lui retrouvai, rêveur à son passage,
Et la même pensée et le même visage.
Il méditait toujours son projet surhumain.
Cent aigles l'escortaient en empereur romain.
Ses régiments marchaient, enseignes déployées ;
Ses lourds canons, baissant leurs bouches essuyées,
Couraient, et traversant la foule aux pas confus,
Avec un bruit d'airain sautaient sur leurs affûts.
Mais bientôt au soleil cette tête admirée
Disparut dans un flot de poussière dorée ;
Il passa. Cependant son nom sur la cité
Bondissait, des canons aux cloches rejeté ;
Son cortège emplissait de tumulte les rues ;
Et, par mille clameurs de sa présence accrues,
Par mille cris de joie et d'amour furieux,
Le peuple saluait ce passant glorieux.

Ainsi, par les exemples, par les textes que je viens de citer, et par la comparaison que je viens d'esquisser, se vérifie la démonstration que j'ai tâché de faire, à savoir que V. Hugo a été hanté plus que personne par l'image des événements contemporains, que le miroir de sa poésie reflétait, pendant que l'écho sonore de son verbe en répercutait la renommée.

Alfred de Vigny, officier de la garde royale ; Lamartine, qui avait caracolé à la portière du roi Louis XVIII ; Balzac, qui écrivit des ouvrages inspirés du plus pur royalisme ; Alfred de Musset, dont la jeunesse s'égara dans la société brillante de la Restauration, tous admirèrent et célébrèrent l'homme prédestiné. Comment s'étonner que le fils du général Hugo, le neveu du commandant Louis Hugo, l'ancien enfant de troupe du Royal-Corse, ait mêlé à sa ferveur de néophyte royaliste un arrière-fond d'enthousiasme pour ce Français qui avait fait la patrie si belle et recommencé devant l'univers émerveillé les exploits des temps fabuleux ? Comment s'étonner que, dans son premier recueil d'*Odes,* il adresse à son père des témoignages de son admiration pour cette épopée déjà éclipsée et pour ce passé déjà aboli ?

Mon père ! le poète est fidèle aux guerriers.
Des honneurs immortels il revêt la victoire ;
Il chante sur leur vie ; et l'amant de la gloire
Comme toutes les fleurs aime tous les lauriers.

Le candide admirateur de Chateaubriand a beau, pour s'accommoder au goût littéraire qui règne autour de lui, s'indigner contre

cet homme qu'on appelle Buonaparte : il ne parvient pas à maudire sans réserve l'ogre de Corse : un cri d'admiration vient toujours démentir ses imprécations emphatiques. Ainsi, prenons dans le recueil des *Odes* le premier poème qu'il ait consacré à Napoléon ; il a justement pour titre *Buonaparte*. Nous retrouverions dans *le Conservateur* de Chateaubriand cette strophe presque entière :

Naguère, de lois affranchie,
Quand la reine des nations
Descendit de la monarchie
Prostituée aux factions,
On vit, dans ce chaos fétide,
Naître de l'hydre régicide
Un despote, empereur d'un camp.
Telle souvent la mer qui gronde
Dévore une plaine féconde
Et vomit un sombre volcan.

Mais, à côté de ces colères, qui d'ailleurs n'ont pas très bien inspiré notre poète, nous rencontrons à chaque instant des vers épiques d'un grand éclat :

D'abord, troublant du Nil les hautes catacombes,
Il vint, chef populaire, y combattre en courant.

Plus loin, il place l'allusion inévitable au meurtre du duc d'Enghien. Ce souvenir faisait partie, sous la Restauration, de toute pièce de vers et de tout morceau de prose que l'on consacrait à l'empereur.

Un sang royal teignit sa pourpre usurpatrice.
Un guerrier fut frappé par ce guerrier sans foi.

Mais ensuite, c'est un autre ton :

Dix empires conquis devinrent ses provinces.
Il ne fut pas content dans son orgueil fatal ;
Il ne voulait dormir qu'en une cour de princes
Sur un trône continental.

Il semble que déjà Victor Hugo, dans ses premières odes, s'exerce à ébaucher les images impériales dont plus tard il fera le tissu brillant et multicolore de sa poésie. C'est ainsi que cet aigle dont il parle dans *les Chants du Crépuscule*, dont la chute « fit dans l'air un foudroyant sillon », apparaît pour la première fois dans cette pièce sur Bonaparte. Une strophe de ce même poème nous indique aussi le motif d'une autre ode qui a pour titre : *Les deux Iles*. Il s'agit de la Corse et de Sainte-Hélène.

Il est deux îles dont un monde
Sépare les deux océans,
Et qui de loin dominent l'onde
Comme des têtes de géants.
On devine, en voyant leurs cimes,
Que Dieu les tira des abîmes
Pour un formidable dessein ;
Leur front de coups de foudre fume,
Sur leurs flancs nus la mer écume,
Des volcans grondent dans leur sein.

Ces îles, où le flot se broie
Entre des écueils décharnés,
Sont comme deux vaisseaux de proie
D'une ancre éternelle enchaînés.
La main qui, de ces noirs rivages
Disposa les sites sauvages,
Et d'effroi les voulut couvrir,
Les fit si terribles peut-être,
Pour que Bonaparte y pût naître
Et Napoléon y mourir.

Remarquez que déjà le ton des malédictions a disparu ; le poète objective de plus en plus sa vision ; ces accents de haine artificielle, qu'il avait voulu mettre dans ses premières invectives, sont complètement oubliés. Cette pièce est déjà presque une acclamation. Ici encore, cependant, nous trouvons dans Victor Hugo un disciple immédiat de Chateaubriand. Si nous ouvrons, en effet, *les Mémoires d'outre-tombe*, au tome IV, page 98, nous y voyons le motif en prose de cette ode, qui n'en est que le développement poétique. Voici comment, dans un article du *Conservateur* qu'il a reproduit dans ses *Mémoires*, Chateaubriand s'exprimait : « Né dans une île, pour aller mourir dans une île aux limites de trois continents, jeté au milieu des mers où Camoëns sembla le prophétiser en y plaçant le génie des tempêtes, Bonaparte ne se peut remuer sur son rocher que nous n'en soyons avertis par une secousse ; un pas du nouvel Adamastor à l'autre pôle se fait sentir à celui-ci ». Nous sommes induits à faire cette constatation : on pourrait croire que les inspirations napoléoniennes de Victor Hugo sont venues de ce qu'on appelait sous la Restauration le parti libéral. Vous savez qu'à cette époque, le souvenir des gloires littéraires de l'empire était une des formes du libéralisme. Vous savez combien étaient maussades en ces premières années, — et avec raison d'ailleurs, — tous ces officiers en demi-solde, boutonnés jusqu'au menton, très querelleurs, très duellistes, qu'avaient indignés les crimes sanglants de la Terreur blanche. On est parti de là pour dire que Victor Hugo était l'homme de toutes les palinodies ; que, même dans sa jeunesse, il avait passé d'un parti à l'autre avec une facilité indigne de son génie. Eh ! bien, non : ce n'est pas du tout dans les pamphlets libéraux de ce temps, ni dans la conversation des officiers en demi-solde, ni dans la vue des vieux grognards réduits vous savez à quel état de misère, qu'il faut chercher la source des odes napoléoniennes de notre poète ; c'est encore et toujours dans la prose de Chateaubriand. Nous allons voir que l'évolution de sa pensée, en ce qui concerne l'empereur, a suivi exactement celle de la pensée du grand homme qu'il se proposait d'imiter. Prenons le tome IV des *Mémoires d'outre-tombe*. Au début, dans une suite de chapitres, Chateaubriand exprime la haine la plus violente contre Napoléon ; c'est le ton de son violent et amer pamphlet de *Buonaparte et les Bourbons*. Mais, dès la page 5, on voit s'élever du fond de cette colère un peu

forcée, des accents d'admiration. C'est ainsi qu'il qualifie de sublime la lettre que l'empereur tombé adressait à la France, en juin 1815, pour offrir à la patrie ses services de simple général. Puis il nous expose les raisons de cette renaissance de la popularité napoléonienne, qui a suivi de si près l'avènement de la Restauration. Ce sont d'abord les humiliations qui accompagnent, malgré toute sa bonne volonté, l'installation du régime nouveau. C'est la substitution de la cocarde blanche, bien oubliée alors, à cette cocarde tricolore qui avait parcouru le monde et qu'avait fanée la poudre des batailles. Dans un autre endroit de ces *Mémoires*, au tome III, page 385, voici le tableau superbe d'une scène que dut voir de ses yeux Victor Hugo enfant :

« On avait voulu épargner au roi l'aspect des troupes étrangères ; c'était un régiment de la vieille garde à pied qui formait la haie depuis le Pont-Neuf jusqu'à Notre-Dame, le long du quai des Orfèvres. Je ne crois pas que figures humaines aient jamais exprimé quelque chose d'aussi menaçant et d'aussi terrible. Ces grenadiers couverts de blessures, vainqueurs de l'Europe, qui avaient vu tant de milliers de boulets passer sur leurs têtes, qui sentaient le feu et la poudre ; ces mêmes hommes, privés de leur capitaine, étaient forcés de saluer un vieux roi, invalide du temps, non de la guerre, surveillés qu'ils étaient par une armée de Russes, d'Autrichiens et de Prussiens, dans la capitale envahie de Napoléon. Les uns, agitant la peau de leur front, faisaient descendre leur large bonnet à poil sur leurs yeux comme pour ne pas voir ; les autres abaissaient les deux coins de leur bouche dans le mépris de la rage ; les autres, à travers leurs moustaches, laissaient voir leur dents comme des tigres. Quand ils présentaient les armes, c'était avec un mouvement de fureur, et le bruit de ces armes faisait trembler. Jamais, il faut en convenir, hommes n'ont été mis à une pareille épreuve, et n'ont souffert un tel supplice. Si dans ce moment ils eussent été appelés à la vengeance, il aurait fallu les exterminer jusqu'au dernier, ou ils auraient mangé la terre.

« Au bout de la ligne, était un jeune hussard, à cheval ; il tenait son sabre nu, il le faisait sauter et comme danser par un mouvement convulsif de colère. Il était pâle ; ses yeux pivotaient dans leur orbite ; il ouvrait la bouche et la fermait tour à tour en faisant claquer ses dents et en étouffant des cris dont on n'entendait que le premier son. Il aperçut un officier russe : le regard qu'il lui lança ne peut se dire. Quand la voiture du roi passa devant lui, il fit bondir son cheval, et certainement il eut la tentation de se précipiter sur le roi. »

Voilà au milieu de quelles impressions commença cette Restauration, qui avait peut-être de sincères désirs de donner à la France des années de repos, mais à qui il manquait malheureusement la gloire. Une autre scène, dont fut témoin Chateaubriand, dut éga-

lement frapper notre poète. Le 20 mars 1815, on apprend que le tyran de l'île d'Elbe a rompu son ban, qu'il vient de débarquer dans le midi de la France et que, selon l'expression consacrée, l'aigle vole de clochers en clochers jusqu'aux tours de Notre-Dame. Châteaubriand sort de chez lui ; il voit les passants ou glacés d'effroi ou pleins d'enthousiasme. Ses yeux tombent sur une affiche : c'est une ordonnance royale signée de Louis XVIII, mettant Napoléon hors la loi, et enjoignant à tous agents de la force publique et à tous bourgeois de la bonne ville de Paris de lui courir sus. Cette ordonnance d'un roi sans jambes enjoignant de courir sus à celui qui avait enjambé l'univers, quelle chose lamentable ! Ces réflexions qu'ont pu avoir tous les hommes de ce temps ont dû agiter plus que personne Victor Hugo. Ajoutez qu'il y avait, dans les actes du nouveau régime, pour tous ceux qui aimaient leur pays, malgré les considérations de partis, des occasions perpétuelles d'humiliations. C'est ainsi qu'un jour les ambassades étrangères résolurent de ne point reconnaître ces titres de duc de Dalmatie, duc de Trévise, prince de Tarente, prince d'Eckmuhl, si vaillamment conquis par les généraux de Napoléon. Vous trouverez l'expression de l'indignation causée par cette mesure dans la première *Ode à la colonne de la place Vendôme*, qui a sa place parmi les *Odes et Ballades*. Avec cette puissance qui lui permet de donner la vie aux êtres inanimés, V. Hugo fait parler tous les soldats morts, les montre montant à l'assaut du monument, et, dans une sorte de vision d'épopée, il croit entendre sortir de la colonne triomplale tous ces noms dont l'étranger ne veut plus parce qu'il en a peur :

Tarente, Reggio, Dalmatie et Trévise

C'est là une des premières protestations, parmi celles que ne manquera pas de faire notre poète, toutes les fois qu'il verra l'étranger toucher aux gloires de la patrie.

A mesure que les années s'écoulent, le prestige de l'éloignement met une sorte d'auréole autour du front de l'empereur. « Les Anglais, dit Chateaubriand, se laissant emporter à une politique étroite et rancunière, manquèrent leur dernier triomphe ; au lieu de perdre leur suppliant en l'admettant à leurs bastilles ou à leurs festins, ils lui rendirent plus brillante pour la postérité la couronne qu'ils croyaient lui avoir ravie. Il s'accrut dans sa captivité de l'énorme frayeur des puissances : en vain l'océan l'enchaînait, l'Europe armée campait au rivage, les yeux attachés sur la mer. » Ouvrons maintenant *les Orientales* et lisons quelques strophes du poème intitulé *Lui* : nous y verrons le développement très facile à reconnaître de cette prose de Chateaubriand : celle-ci, il est vrai, a été écrite longtemps après le poème de V. Hugo ; mais il faut croire que l'auteur des *Martyrs* avait laissé tomber quelques-unes

de ses réflexions dans la conversation des salons de l'époque. Il y a en effet une sorte d'harmonie entre le déclin de ce génie finissant et l'aurore de ce génie nouveau.

Puis, pauvre prisonnier qu'on raille et qu'on tourmente,
Croisant ses bras oisifs sur son sein qui fermente,
En proie aux geôliers vils, comme un vil criminel,
Vaincu, chauve, courbant son front noir des nuages,
Ramenant sur un roc où passent les orages
Sa pensée, orage éternel.

Qu'il est grand, là surtout ! Quand, puissance brisée,
Des porte-clefs anglais misérable risée,
Au sacre du malheur il retrempe ses droits,
Tient au bruit de ses pas deux mondes en haleine,
Et, mourant de l'exil, gêné dans Sainte-Hélène,
Manque d'air dans la cage où l'exposent les rois !

Dans un autre passage des *Mémoires d'outre-tombe*, à la page 85 du tome IV, vous trouverez encore un morceau de toute beauté : ce sont les rêveries de Napoléon à la vue de la mer. Prenez d'autre part, dans les *Chants du Crépuscule*, le poème dédié à la mémoire de Napoléon Ier : vous y verrez le développement en vers du même motif. Ailleurs Chateaubriand nous fait le récit du voyage de navigation vers Sainte-Hélène. Il nous montre l'empereur laissant errer ses yeux, au lever du soleil, du côté de l'orient, et se remémorant sa jeunesse merveilleuse au pays des califes et des plus vieilles légendes. Or, il me semble que le poème des *Orientales*, intitulé *Bounaberdi*, où le héros occidental est façonné en personnage mythique par l'imagination orientale, est né d'une représentation analogue. Et de même, cette strophe de *Lui* :

Leur féerie a déjà réclamé son histoire :
La tente de l'Arabe est pleine de sa gloire.
Tout Bédouin libre était son hardi compagnon ;
Les petits enfants, l'œil tourné vers nos rivages,
Sur un tambour français règlent leurs pas sauvages,
Et les ardents chevaux hennissent à son nom.

Au prestige de l'éloignement, à ce recul de perspective, qui faisait déjà de Napoléon un homme du passé, s'ajoute, en 1821, la poésie de la mort. Et ici un rapprochement s'impose encore, parce que les termes sont presque les mêmes chez l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* et chez l'auteur des *Orientales*. En nous racontant la mort du héros, Châteaubriand nous le montre entouré des fidèles officiers qui l'ont suivi à Sainte-Hélène, et il nous rapporte, suivant un témoignage impossible à contrôler, que les derniers mots de l'empereur expirant furent ceux-ci : « Tête armée ». Certains témoins les entendirent autrement : « Tête d'armée. » Voilà une tradition qui s'est fixée dans l'esprit de V. Hugo, ou je me trompe fort, car nous lisons ceci dans les *Orientales* (*Lui*) :

Qu'il est grand à cette heure où, prêt à voir Dieu même,
Son œil qui s'éteint roule une larme suprême !
Il évoque à sa mort sa vieille *armée* en deuil,
Se plaint à ses guerriers d'expirer solitaire,
Et, prenant pour linceul son manteau militaire,
Du lit de camp passe au cercueil.

Voilà Napoléon sacré tout à la fois par la gloire et par le malheur. Il serait étonnant que Victor Hugo, si sensible aux grandes antithèses, ne fût pas frappé par le contraste tragique de cette vie si éclatante et de cette mort sur une terre d'exil. C'est peut-être à ce moment que germa dans son esprit ce fameux vers :

Oh ! n'exilons personne. Oh ! l'exil est impie.

Certaines circonstances historiques devaient d'ailleurs ramener sa pensée vers le héros. Le gouvernement de la Restauration, sur les conseils de Chateaubriand, voulant se donner un peu de gloire, envoie une armée en Espagne pour réprimer l'insurrection des Cortès et remettre sur le trône le roi légitime. Pour Chateaubriand, il était de bonne politique d'arrêter le retour croissant de la popularité napoléonienne et en même temps de donner par une guerre le baptême du feu au drapeau blanc. V. Hugo, fidèle à ses habitudes, célèbre cet événement de l'histoire de son temps. Vous trouverez, au livre II de ses *Odes*, une pièce très longue, intitulée *Guerre d'Espagne*. Lorsque les troupes revinrent de cette expédition, qu'on avait entourée de toutes les splendeurs possibles, il fut décidé que les différents corps de l'Etat iraient les recevoir à la barrière de l'Etoile. Le calcul du gouvernement se retourna contre lui. En effet, ces grenadiers qui étaient allés combattre de nouveau en Espagne, c'étaient les soldats de l'Empire. Cette guerre avait été une occasion pour les foules d'entendre encore les grands noms des maréchaux d'autrefois. Quoi qu'il en soit, le roi Louis XVIII, pour marquer sa satisfaction aux troupes, rendit une ordonnance disant que l'Arc de triomphe de l'Etoile serait achevé. V. Hugo chanta pour la première fois le glorieux monument. On remarquera sans peine que ce poème est bien moins un hymne en faveur de la Restauration qu'une acclamation à l'Empire. A mesure que la France apparaissait comme plus privée de gloire extérieure, le souvenir de Napoléon se ravivait et devenait une sorte de revanche contre les humiliations présentes. Le 7 octobre 1830, un certain nombre de pétitionnaires demandèrent qu'on fît revenir de Sainte-Hélène les cendres de l'empereur. La Chambre, sans tenir compte de ce vœu, passa à l'ordre du jour. C'est alors que V. Hugo, indigné, écrivit sa seconde *Ode à la Colonne*, que je n'ai pas besoin de vous rappeler.

Cependant le malheur s'acharne sur la dynastie de Napoléon. Le roi de Rome, celui auquel l'empereur recommandait dans son

testament de se souvenir toujours qu'il était prince français, meurt prématurément. Un nouveau contraste devait ici frapper V. Hugo : grand et petit Napoléon, Léviathan et Alcyon ! C'est ce qu'il a développé dans une ode merveilleuse, qu'il serait également superflu de citer ici malgré sa beauté immortelle. J'arrive à ce mois de décembre 1840, où le poète put tenir l'engagement qu'il avait pris. Les circonstances politiques l'y aidèrent encore. A ce moment, la France était un peu humiliée dans ses rapports avec l'Angleterre. Vous connaissez les événements qui ont accompagné l'affaire du droit de visite. C'est alors que le roi Louis-Philippe, comprenant qu'il fallait donner une sorte de pâture à notre amour de la gloire militaire, fit commander à Horace Vernet des tableaux rappelant les exploits de l'empire. En même temps, il chargeait son propre fils, le prince de Joinville, d'aller chercher à Sainte-Hélène les cendres du héros. La pompe triomphale et funèbre, à son retour, le 15 décembre 1840, descendit lentement les Champs-Elysées et se dirigea vers les Invalides. Dans le recueil posthume de V. Hugo, qui a pour titre *Choses vues*, vous verrez notées presque heure par heure toutes les impressions qu'il ressentit ce jour-là.

Il pouvait se flatter d'être pour quelque chose dans ce glorieux et légitime hommage rendu au grand empereur. Il avait joué le vrai rôle réservé aux poètes, que lui-même a défini dans de superbes strophes. Ce rôle, en effet, Mesdames et Messieurs, consiste à veiller jalousement sur nos gloires nationales. Ils sont, eux, au-dessus des partis, toujours plus attentifs à ce qui nous unit qu'à ce qui nous divise. Depuis que tant de beaux vers ont été écrits, bien des événements se sont passés, que V. Hugo ne pouvait prévoir, et qui nous ont obligés à faire rentrer dans l'arène le nom de Napoléon. Mais, malgré tout, sa gloire demeure intacte, parce qu'il a eu pour lui les poètes. Ceux-ci doivent rester le recours des peuples vaincus, le réconfort des démocraties fatiguées. Mieux que la crypte de Saint-Denis, mieux que les caveaux du Panthéon, mieux que la coupole des Invalides, l'œuvre des poètes défend de toute profanation le linceul de pourpre où dorment les dieux morts, et où se reposent, pour se réveiller en un jour de gloire pour la patrie, les ossements des héros disparus.

C. B.

Table des matières.

I

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Pages

COURS DE M. EMILE FAGUET (*Sorbonne*).

Boileau. — Boileau moraliste 49, 145
— Boileau historien littéraire . . . 256
— Boileau critique des auteurs de son temps. 337, 433, 529, 625
— Les auteurs de son temps que Boileau a loués. 673
— Les jugements de Boileau sur Perrot d'Ablancourt et Patru 769

COURS DE M. GUSTAVE LARROUMET (*Sorbonne*).

Corneille. — *Héraclius* et *Andromède*. 157
— *Don Sanche*. 355
— *L'Imitation de Jésus-Christ*. . . 449
— *Tite et Bérénice* 684

CONFÉRENCES de M. CHARLES DEJOB (*Sorbonne*).

Deux conceptions de la fable : La Fontaine et Fénelon 23
Les Animaux parlants de Casti et les *Paralipomènes* de Léopardi 226
Le Génie du Christianisme et l'évolution du sentiment religieux au XVIIIe siècle. . . 467, 599
Chateaubriand. — *René*. 758

COURS LIBRE DE M. GASTON DESCHAMPS (*Sorbonne*).

Victor Hugo. — Son enfance 174
Victor Hugo écolier 317
Influence exercée sur V. Hugo par Chateaubriand 416
Victor Hugo. — Son mariage 504
Victor Hugo. — Son royalisme. 608
Victor Hugo et le Philhellénisme 692
Victor Hugo et le culte de Napoléon 849

COURS DE M. EMMANUEL DES ESSARTS (*Clermont-Ferrand*).

Les théories littéraires de Benjamin Constant. 752

CONFÉRENCE DE M. GRATIEN REBIERE (*10 mars 1895*).
Emile Boutroux. 119

II

LITTÉRATURE LATINE

COURS DE M. GASTON BOISSIER (*Collège de France*).
La révolte des légions de Germanie . . . 1, 241
COURS DE M. JULES MARTHA (*Sorbonne*).
Pline le Jeune. — Comment il a mis à profit les leçons de Quintilien. 14
Pline le Jeune. — Le caractère de son éloquence. 104
— Le *Panégyrique de Trajan*. . 210
— Valeur historique du *Panégyrique de Trajan*. . . 297, 367
Pline le Jeune. — L'invention et le style dans le *Panégyrique de Trajan*. 295
Pline le Jeune. — Les lectures publiques . 489, 577
— Le poète 736
— Valeur littéraire de sa correspondance. 823
COURS DE M. G. MICHAUT (*Fribourg*).
L'éloquence latine (*conclusions*) 707

III

LITTÉRATURE GRECQUE

COURS DE M. ALFRED CROISET (*Sorbonne*).
Xénophon et la démocratie athénienne . 7, 97, 101
Isocrate et la démocratie athénienne. 249, 348, 442, 554, 644, 730, 817.

IV

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

COURS DE M. BELJAME (*Sorbonne*).
Les premières œuvres dramatiques de Shakespeare. . 112, 218, 305, 402, 496, 585, 743, 788
COURS DE M. HENRI LICHTENBERGER (*Nancy*).
Frédéric Schlegel 651, 796, 831